UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00360127 5

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoirespubli17inst

23

MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR LES MEMBRES

DE LA

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE DU CAIRE

ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE LA

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE

DU CAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. U. BOURIANT

T 17.

TOME DIX-SEPTIÈME
(1er Fascicule)

(MAQRIZI)

DESCRIPTION
TOPOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE
DE L'ÉGYPTE
Traduite en français par U. BOURIANT

(Première partie)

387910
10.1.41

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, DE L'ÉCOLE DU LOUVRE, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1895

DT
57
C35
t.37

PRÉFACE

Sollicité de publier cette traduction, commencée seulement en vue de recherches personnelles, j'ai longtemps hésité à le faire, ne me sentant pas complètement préparé et reconnaissant moi-même tout ce qu'elle présentait de défectueux. Il est vrai que toutes les imperfections qu'elle contient ne me sont pas imputables; je n'ai eu à ma disposition que le texte imprimé à Boulaq, texte assez incorrect et en plusieurs endroits tout à fait inintelligible. Mais, comprenant tout ce que cette traduction pourrait avoir d'utile pour ceux qui s'intéressent à l'Égypte à un titre quelconque, je me suis décidé à la publier telle quelle. Sans doute il eût été préférable d'entreprendre un pareil travail sur un texte sûrement établi, mais quand ce texte paraîtra-t-il, s'il paraît jamais? Les manuscrits qu'il faudrait consulter sont épars dans toutes les bibliothèques de l'Europe et il n'est pas toujours aisé de les examiner sur place; j'ai dû renoncer même à corriger les passages le plus évidemment altérés. J'espère qu'on voudra bien me tenir compte de toutes ces difficultés et considérer surtout que je n'ai pas eu d'autre but que de mettre à la disposition de ceux qu'intéresse l'Égypte, mais qui ne sont pas versés dans la langue arabe, le trésor de documents que renferme la Description de l'Égypte *de Maqrizi.*

Il est de tous points fort regrettable que Quatremère *n'ait pas donné suite à son projet d'exécuter une traduction de notre auteur. La connaissance approfondie que ce savant possédait de la langue arabe, la sûreté de ses vues, la netteté de ses explications en eussent fait un ouvrage impeccable; malheureusement, pour diverses raisons, il a dû abandonner la tâche commencée et nul autre après lui ne s'est dévoué à ce travail; ce n'est pas que les orientalistes aient méconnu la valeur historique de l'écrivain arabe: beaucoup d'entre eux l'ont consulté et ont même donné parfois la traduction de morceaux importants, mais aucune traduction suivie n'en a été jusqu'à ce jour entreprise, traduction qui seule, en nous présentant l'auteur avec ses qualités incontestables et ses défauts réels aussi, nous permettrait de le juger sans parti pris et de nous rendre compte du degré de créance qu'on peut accorder à ses assertions. C'est ce travail que j'entreprends, sans m'en dissimuler les difficultés ni les peines, persuadé en même temps que j'accomplis une œuvre utile. Je n'en veux pour*

preuve que ce qu'en dit QUATREMÈRE *lui-même dans quelques pages inédites, aujourd'hui déposées à la Bibliothèque de Munich et qui ont été écrites lors de l'apparition de l'édition de Boulaq, pour servir de compte rendu de cet ouvrage dans quelque revue de l'époque. Ces pages forment une sorte de préface à un commencement de traduction qui, lui, a été imprimé; du moins les épreuves se retrouvent-elles, elles aussi, à Munich. Je m'empresse de publier ces fragments de* QUATREMÈRE, *convaincu que l'on me saura gré de m'effacer devant la personnalité d'un orientaliste qui a été l'une des gloires de la science française*[1].

(PAGES MANUSCRITES DE QUATREMÈRE)

كتاب المواعظ والاعتبار بذكر الخطط والآثار
يختص ذلك باخبار اقليم مصر والنيل وذكر القاهرة وما يتعلق بها

« *Livre des Avis et de la Réflexion concernant les édifices et les monuments.* » *Ce livre est consacré spécialement à l'histoire de l'Égypte, du Nil, la description du Caire et tout ce qui en dépend. Il a pour auteur Taki Eddin Ahmed ben Ali ben Abd el-Kader ben Mohammed, connu sous le nom d'El-Makrizi.*

Parmi les nombreux ouvrages orientaux que l'imprimerie établie à Boulaq, dans le voisinage du Caire, a, depuis quelques années, offerts à l'attention du public instruit, il n'en est aucun qui, si l'on considère son importance, puisse être mis à côté du livre que cette notice a pour but de faire connaître. Je veux parler de la Description de l'Égypte et du Caire, composée en arabe par Makrizi. Cette vaste traduction forme deux volumes in-folio dont l'un renferme 498 et l'autre 521 pages d'une impression très serrée. L'éditeur qui, comme il nous l'apprend, remplit les fonctions de correcteur (مصحح) dans l'imprimerie susdite, atteste que l'ouvrage de Makrizi, malgré son utilité incontestable, était devenu rare en Égypte, qu'on l'y rencontrait difficilement et que les manuscrits qui en reproduisaient le texte étaient déparés par une foule de fautes énormes. Il ajoute que, pour remédier à cet inconvénient, il a cru devoir publier de ce livre une édition complète aussi correcte que possible; que, de plus, il s'est attaché à rectifier les erreurs introduites dans l'ouvrage par la négligence des copistes. Et, en effet, il a joint à chaque volume un *errata*, dans lequel il a rectifié des expressions évidemment fautives admises dans le texte, et leur a substitué des leçons beaucoup plus exactes. De plus, il a eu soin de placer, en tête de chaque tome, une table des nombreux chapitres entre lesquels se partage le travail de l'auteur. Car c'est un secours dont il est difficile de se passer, qui évite une assez grande perte de temps et, parmi les exemplaires manuscrits que renferme la Bibliothèque impériale, un seul, je veux dire le n° 682, présentait un index de ce genre. Un autre avantage bien précieux

1. *Ces pages m'ont été signalées par M. Paul* CASANOVA, *qui, de plus, a bien voulu prendre la peine d'exécuter la copie de la partie inédite, ainsi que des feuilles imprimées contenant la traduction du commencement de l'ouvrage de Maqrizi: je suis heureux de pouvoir remercier ici M.* CASANOVA *de son obligeance.*

que cette édition offre aux amateurs de la littérature orientale consiste dans la modicité du prix. On est vraiment stupéfait lorsqu'on pense qu'un ouvrage aussi volumineux, imprimé avec autant de soin, coûte, pris au Caire, 35 francs de notre monnaie.

Tout en reconnaissant le service essentiel que l'éditeur, par cette publication, a rendu à la littérature orientale et, en particulier, à l'histoire de l'Égypte, on regrette toutefois qu'il n'ait pas donné à son texte un plus grand degré de perfection; car, il faut le dire, outre les fautes qui se trouvent signalées, soit dans les gloses marginales, soit dans l'*Errata* placé en tête de chaque volume, il en reste un grand nombre qui ont échappé à l'attention de celui qui nous a mis en possession de cet ouvrage. On peut croire qu'il n'a pas pu disposer de matériaux assez abondants et qu'il s'est borné à reproduire fidèlement le manuscrit qui se trouvait entre ses mains; aussi, beaucoup de noms propres d'hommes et de lieux présentent ici une orthographe peu exacte. Bien des mots qui ont cessé d'être en usage, ou dont l'acception a changé avec le temps, sont transcrits d'une manière fautive. Des digressions empruntées soit à des poètes, soit à des écrivains amateurs d'un style élégant et ampoulé, ont été méconnues par les copistes qui leur ont souvent substitué des leçons tout à fait fausses. Et ce fait n'a pas droit de nous surprendre. Quand on a eu occasion d'examiner avec un peu de soin les nombreux manuscrits de l'ouvrage de Makrizi que renferme la Bibliothèque impériale de Paris, on acquiert bientôt la conviction qu'aucun de ces exemplaires n'offre en réalité un texte correct; que tous présentent au lecteur une foule d'erreurs de copistes. Ce serait seulement par une collation attentive de ces différents volumes que l'on pourrait se flatter d'offrir aux amateurs de la littérature orientale un texte bien pur, bien correct. Un pareil travail mériterait, à coup sûr, d'être entrepris et présenterait une utilité incontestable; mais celui qui se vouerait à un labeur si long, si fatigant, pourrait-il se flatter de voir paraître le résultat de ses efforts? C'est ce qui est, du moins, fort douteux. En attendant une édition plus parfaite, profitons avec reconnaissance du secours qui nous est donné et ne nous montrons pas sévères pour des fautes que l'état des manuscrits rendait pour ainsi dire inévitables et qu'une nouvelle révision pourra faire disparaître.

Makrizi a laissé, après lui, en Égypte une grande réputation fondée sur des titres incontestables, et son nom est très connu, en Europe, de toutes les personnes qui ont étudié avec un peu de soin la littérature et l'histoire de l'Orient. Comme la France, ainsi que je l'ai dit, possède dans la Bibliothèque impériale, un assez grand nombre d'exemplaires manuscrits de la *Description de l'Égypte* de l'écrivain arabe, il n'est pas étonnant que, là surtout, ce livre ait attiré, d'une manière particulière, l'attention des savants qui l'ont mis souvent à contribution et en ont tiré des extraits plus ou moins étendus. M. Langlé, dans les notes et observations dont il accompagne son édition du *Voyage en Égypte* de Norden, ainsi que dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, publie un grand nombre de morceaux considérables empruntés à l'ouvrage de Makrizi. M. S. de Sacy, dans sa *Chrestomathie arabe*, donne, outre des fragments importants tirés du même livre et accompagnés d'une traduction exacte et de notes instructives, une notice intéressante sur la vie et les ouvrages de Makrizi, composée par l'historien arabe Abou'l-Mahasen, qui avait été le contemporain, le disciple et l'émule de l'historien de l'Égypte. Notre docte compatriote, dans les excellentes observations dont il enrichit sa traduction de l'ouvrage d'Abd el-Latif, consigne, à chaque page, de nombreux et importants emprunts faits à la *Description de l'Égypte* de Makrizi.

Dans un article inséré dans le *Journal des Savants*, j'ai eu occasion de rappeler que le surnom porté par l'historien arabe avait été l'objet d'une petite controverse entre MM. Langlé

et S. DE SACY. Le premier, s'appuyant sur l'autorité de plusieurs manuscrits, suppose qu'il fallait adopter la leçon ابن المقريزي « le fils de Makrizi », attendu que c'était le père de l'auteur qui avait pris naissance à Makriz, faubourg de Baalbek, et que l'écrivain était réellement né au Caire. M. DE SACY s'attache à prouver qu'il fallait dire El-Makrizi المقريزي. J'ai montré, je crois, en citant d'autres exemples du même genre, que les deux savants pouvaient avoir parfaitement raison; que les deux manières d'écrire le nom pouvaient être défendues par des assertions également probables; mais que, suivant toute apparence, il valait mieux s'en tenir à la leçon vulgaire et adopter, de préférence, le surnom « El-Makrizi ». Puisque je suis obligé de faire connaître, d'une manière succincte, quelques-uns des travaux pour la réalisation desquels on a fait usage de la *Description de l'Égypte*, je dois rappeler que, moi-même, j'ai eu fréquemment occasion d'emprunter à l'ouvrage de Makrizi des renseignements nombreux qu'il aurait été difficile de recueillir dans une autre source. Et qu'on me permette, à cette occasion, de consigner ici un petit fait personnel. Dans mes *Mémoires sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines*, publiées en 1811, j'avais recueilli sur la Nubie et sur le désert qui s'étend depuis l'Égypte jusqu'à la mer Rouge des détails extrêmement nombreux, puisés dans une foule d'écrivains arabes et autres. J'avais pris pour base de mes recherches deux morceaux d'une étendue considérable, extrait de l'ouvrage de Makrizi, et autour desquels je m'étais attaché à grouper tout ce que mes lectures m'offraient sur les mêmes matières. Neuf ans après, en 1819, parut le *Voyage de Nubie*, publié après la mort du savant et bien regrettable voyageur BURCKHARDT. Dans l'appendice qui accompagnait cette relation, l'auteur inséra une traduction, accompagnée de notes, de deux morceaux extraits de l'ouvrage de Makrizi, et qui concernent la Nubie et les Bedjeh ou Bodjah. Tout le monde se récria sur la nouveauté et l'importance des renseignements si variés que renfermaient ces fragments, et l'on s'étonna qu'ils n'eussent pas plus tôt attiré l'attention et réclamé les soins des orientalistes. Je ne voulus pas, par une réclamation personnelle, affaiblir le sentiment de reconnaissance que l'on exprimait pour la mémoire de l'infatigable voyageur. Mais, enfin, un écrivain anglais, dans un recueil littéraire, prit la parole et rappela qu'on ne devait rien ôter au mérite d'un écrivain qui, au milieu de ses courses dans le fond de l'Orient, avait pu ignorer des publications faites à Paris, mais que l'honneur d'avoir fait connaître ces fragments précieux appartenait, en réalité, à l'homme de lettres français qui les avait, depuis neuf ans, tirés de l'obscurité et les avait accompagnés d'une foule d'extraits plus ou moins étendus, relatifs aux mêmes contrées.

Puisque je suis contraint de parler de moi, j'ajouterai que j'ai publié, aux frais du Comité de traduction de la Grande-Bretagne, deux volumes in-4° contenant, en français seulement et avec de nombreuses remarques, l'*Histoire des premiers sultans Mamelouks de l'Égypte*, extraite d'un autre ouvrage de Makrizi. L'impression du troisième volume était commencée; j'ai dû l'interrompre momentanément pour ne pas entraîner dans des dépenses trop considérables les hommes honorables qui sont à la tête du Comité. Mais je me propose de publier, à mes frais, le troisième tome, et de compléter ainsi l'histoire du règne si long et si important de Mohammed ben Kalaoun.

Dans la préface, placée en tête du premier volume, je me suis attaché à recueillir et à consigner des détails, peut être instructifs et que n'avait pas connus M. S. DE SACY, sur la vie et les ouvrages de l'historien arabe. C'est, en général, dans les écrits de cet auteur que j'avais puisé ces renseignements. Il paraît que sur un point je m'étais trompé. J'avais donné une conjecture

sur le titre d'un opuscule de Makrizi; MM. Dozy et Wustenfeld, qui ont eu sous les yeux les manuscrits de l'auteur, attestent que mon opinion n'est pas suffisamment autorisée et qu'il faut s'en tenir à la leçon proposée par M. de Sacy. Si, comme il y a lieu de croire, leur assertion est exacte, ce fait démontre qu'aux nombreux talents que possédait Makrizi, il faut ajouter celui de la musique.

Outre la *Description de l'Égypte*, la Bibliothèque impériale de Paris possède un ouvrage considérable, composé par Makrizi, qui contient l'*Histoire des sultans Ayoubites et des sultans Mamelouks de l'Égypte*. C'est le même ouvrage dont je viens de parler, dont j'ai publié un long extrait et qui se prolonge jusqu'à la dernière année de la vie de l'auteur. La même collection renferme un volume d'opuscules et un tome autographe, grand ouvrage biographique intitulé *El-Moukaffa* et qui, d'après le plan de l'auteur, devant former environ quatre-vingts volumes.

On est vraiment stupéfait quand on se représente le nombre, l'étendue et l'importance des ouvrages de Makrizi. Dans ses vastes et infatigables recherches, il avait embrassé tout ce qu concerne l'histoire politique et littéraire de l'Orient, et surtout celle de l'Égypte. Il est vraiment à regretter que plusieurs de ces ouvrages, dont les titres nous révèlent l'importance, ne se trouvent dans aucune collection de l'Europe. L'ouvrage biographique dont je viens de parler et que, probablement l'auteur n'avait pas eu le temps de conduire à sa fin, est bien remarquable par l'abondance des détails qu'il reproduit et qui lui donne un caractère d'importance tout particulier. Les opuscules de Makrizi, sauf un petit nombre, touchent à des sujets curieux et intéressants; on peut citer, en ce genre, les traités sur les *Famines de l'Égypte*, sur *les Poids et les Mesures* de cette contrée, sur les *Tribus arabes de l'Égypte*, sur les *Souverains musulmans de l'Abyssinie*. On trouve dans tous des renseignements très curieux qu'on chercherait vainement ailleurs.

En publiant la *Description de l'Égypte*, Makrizi s'est surtout proposé pour but de faire connaître, avec les détails les plus circonstanciés, tout ce qui concerne sa patrie, c'est-à-dire la ville du Caire. Il est impossible de pousser plus loin l'exactitude à retracer tout ce que cette grande capitale peut offrir de curieux. Chaque monument, chaque édifice y est décrit avec un soin minutieux : l'histoire de sa fondation, de ses accroissements, des changements qu'il a subis, se trouve raconté dans les plus grands détails. L'auteur marque, avec une étendue suffisante, la vie des princes ou autres personnages importants qui avaient concouru à l'érection de ces monuments, ou qui les avaient habités. Il retrace, à l'occasion de chaque édifice, les événements dont il avait été le théâtre, les usages, les traits de mœurs et d'étiquette qui s'y rattachaient de près ou de loin. Nous ne possédons sur aucune autre ville de l'Orient un travail aussi complet, aussi intéressant.

La *Description générale de l'Égypte* qui forme, en quelque sorte, une introduction à la *Description du Caire*, n'offre pas, il faut bien le dire, pour chacune des villes de cette contrée, des détails parfaitement instructifs. L'auteur, en suivant les traces de ses devanciers, se borne souvent à une description assez riche, à laquelle viennent se joindre des renseignements puisés dans des traditions fabuleuses. Des chapitres d'une haute importance, ceux qui concernent la ville de Memphis, celle d'Alexandrie, les Pyramides, le Fayoum, etc., offrent, pour tout ce qui concerne l'antiquité, des narrations, à coup sûr bien détaillées, mais qui, sous aucun rapport, ne sauraient soutenir l'examen d'une critique judicieuse. On se demande, avec une sorte d'étonnement, comment des traditions si évidemment fausses ont pu s'introduire dans l'histoire de l'Égypte, et être reproduites, comme des vérités incontestables, par les écrivains les plus judicieux. Pro-

blablement, ce ne sont pas les Arabes qui ont apporté en Égypte ces légendes historiques ; à l'exception de quelques traditions fabuleuses consacrées par le Coran, les autres, suivant toute apparence, leur avaient été transmises par les habitants chrétiens de l'Égypte, ceux que l'on désigne par le nom de Coptes. Mais comment ces hommes avaient-ils pu adopter et propager parmi eux, pour ce qui concerne les temps antiques, une histoire, assez complète en apparence, mais qui ne repose sur aucune donnée certaine, qui n'offre aucun rapport avec les renseignements que nous ont transmis Manéthon, Hérodote, Diodore de Sicile et les autres historiens grecs. C'est un problème assez singulier et difficile à résoudre. Sans doute, les habitants de l'Égypte, ignorant la langue grecque, n'avaient pas pu lire les ouvrages des historiens que nous sommes à même de consulter ; mais comment les traditions que les prêtres d'Égypte avaient fait connaître à Hérodote et aux autres Grecs qui venaient s'instruire à leur école, ne s'étaient-elles pas conservées, au moins en partie, chez les Coptes? Comment y avaient-ils substitué des récits tout opposés et complètement faux? C'est là ce qu'il est impossible d'expliquer.

Comme je me propose de donner successivement des extraits étendus du grand ouvrage qui est sous nos yeux, je ne m'arrêterai point à reproduire ici l'indication des nombreux chapitres dont ce livre se compose.

Parmi les ouvrages que l'auteur a mis à contribution, il en est un dont nous devons regretter vivement la perte. C'est la relation d'Abd Allah ben Ahmed ben Selim El-Asouani, qui avait séjourné plusieurs années dans la Nubie et les contrées voisines. Les extraits assez étendus qu'en a tirés notre auteur font apprécier l'importance de ce livre et font voir combien il aurait été utile pour compléter les connaissances que nous possédons sur ce pays lointain et encore mal exploré. J'avais, il y a quelques années, entrepris de publier une traduction à peu près complète de la *Description de l'Égypte*. Je dis à peu près complète, car je ne me serais fait aucun scrupule de retrancher les détails, évidemment fabuleux, que l'imagination des Coptes et des Arabes a substitués à la véritable histoire de cette contrée, les prodiges absurdes, la description de talismans, d'enchantements qui, se rencontrent en plusieurs endroits de l'ouvrage et qui n'auraient pour le lecteur aucune utilité réelle. Deux feuilles étaient déjà imprimées ; mais la vue des frais considérables que devait entraîner une pareille entreprise m'a contraint d'y renoncer.

Voulant faire connaître au lecteur le plan qu'a suivi Makrizi dans la composition de son grand travail, je traduirai en entier sa préface. A la suite, l'auteur nous donne quelques notions claires et précises sur l'astronomie ; j'avais traduit ce morceau. Sans doute les renseignements fournis par l'écrivain n'apprendraient rien aux savants modernes ; ils serviront à faire voir comment, au XV^e^ siècle de notre ère, cette belle science était envisagée et traitée en Égypte par un homme d'un mérite éminent, mais qui n'avait pas voué à l'observation du ciel une attention et des études spéciales ; mais la crainte de donner à cette notice une trop grande étendue m'a engagé à retrancher tout à fait ces détails que j'avais précédemment livrés à l'impression.

(PREMIÈRE FEUILLE IMPRIMÉE)

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Louanges à Dieu qui possède la science et l'intelligence : qui a enseigné à l'homme ce que celui-ci ne savait pas ; qui a répandu sur ses serviteurs des bienfaits intérieurs et exté-

rieurs; il fait tomber sur eux, successivement et par la multitude de ses dons, des biens qui se surpassent naturellement et se renouvellent sans interruption; qui les a dispersés sur la terre, pour qu'ils vivent durant un temps; qui leur a transmis ses richesses dont ils jouissent avec délices; qui dirige une partie des hommes, de manière à ce qu'ils saisissent les parties les plus fugitives des connaissances et des sciences; qui leur a inspiré le désir de multiplier leurs courses dans les champs de la réflexion et de caracoler dans les hippodromes de l'intelligence; il en dirige d'autres pour que, renonçant aux honneurs, ils se portent uniquement vers lui; et, par une protection spéciale, les engage à mettre en toute chose leur confiance en lui; il refuse à d'autres toute qualité noble et généreuse; il place auprès d'eux des associés qui les conduisent à toutes sortes d'actions viles et méprisables; il en est d'autres sur le cœur desquels il appose un sceau, en sorte qu'ils ne peuvent presque pas comprendre une parole; il les écarte du chemin de la vertu, de manière qu'ils n'ont plus ni force ni puissance; enfin il prononce sur tous les hommes un arrêt de destruction; il les conduit tous du séjour de l'épreuve et de l'adversité vers la barrière de la perdition et des maux; puis, il les ressuscitera tous, pour les faire comparaître devant le tribunal où il rendra à chacun selon ses œuvres, où il interrogera sur les dons et les bienfaits que l'homme aura reçus de lui, sur la manière dont il s'est présenté devant lui, et sur ce qu'il a préparé pour ce moment; on ne peut l'interroger sur ce qu'il a fait, et tous les hommes seront interrogés par lui[1].

Je le loue comme un homme qui sait que le Dieu très-haut doit seul être adoré; qu'il n'y a point pour les êtres d'autre créateur que lui; je lui adresse une louange qui réclame de lui un surcroît de bienfaits et qui, par un renouvellement de bien, multiplie les motifs de reconnaissance. Que Dieu répande sa bénédiction sur Mohammed, son serviteur, son apôtre, son prophète, son ami, le seigneur des hommes, le plus excellent de ceux qui ont passé et qui ne sont plus; celui qui a rassemblé en sa personne la plus parfaite des qualités et des actions; celui qui, entre tous les humains, mérite par excellence le nom de Parfait; qui était déjà prophète au moment où Adam était encore entre l'eau et l'argile; dont le nom a été tracé, de toute éternité, dans les hautes régions du ciel, jusqu'à ce qu'il ait passé des reins excellents et purs dans des seins chastes et gracieux; puis, le Dieu très-haut l'a envoyé vers tous les hommes en général et a clos par lui la série des prophètes et des apôtres; il lui a donné une excellence que n'a reçue en partage aucun autre des habitants du monde. Que Dieu bénisse la famille de ce prophète, ses compagnons, ceux qui l'ont suivi; qu'il leur accorde un salut abondant jusqu'au jour du jugement!

La science de l'histoire est une des sciences qui tiennent le rang le plus élevé, une des plus nobles, sous le rapport de la dignité et de l'importance, aux yeux des hommes intelligents, à raison des conseils qu'elle renferme et des avis par lesquels elle annonce à l'homme qu'il doit passer de cette demeure à la vie future; elle fait connaître les nobles qualités afin qu'on les imite; elle scrute les mauvaises actions afin que les hommes sages aient à s'en abstenir. On ne doit pas s'étonner si les esprits éminents ont affectionné cette science, si les âmes élevées ont pour elle de l'inclination et de l'amour. Les imams ont composé sur cette matière un grand nombre d'ouvrages; les hommes distingués ont déposé dans leurs livres quantité de faits qui y ont rapport.

L'Égypte a été le lieu de ma naissance, le pays où jouaient les hommes de mon âge, le point

1. *Alcoran*, sour. XXI, 23.

de réunion de mes proches, l'habitation de ma famille et de ma tribu, la résidence des êtres d'un rang distingué ou inférieur, mon séjour intérieur dans le nid duquel a crû mon aile, ou ont perché mes premières actions. Mon âme ne désire que se rappeler cette contrée. Et depuis que j'ai eu une teinture des sciences et que mon Seigneur m'a accordé un peu de sagesse et d'intelligence, je n'ai cessé d'aimer à connaître son histoire. J'ai désiré vivement m'instruire d'un grand nombre de faits qui la concernent, je me plaisais à questionner les voyageurs sur les habitants du pays. Dans l'espace d'un grand nombre d'années, j'ai écrit de ma main, sur ce sujet, quantité d'observations utiles qui se trouvent rarement dans des ouvrages; qui, à raison de leur rareté et de leur singularité, ne se trouvent point consignées dans un recueil; seulement, elles n'étaient point rangées par ordre et n'étaient pas disposées d'après une méthode et une règle uniformes. J'ai voulu en extraire l'histoire de tout ce que l'Égypte renferme de vestiges encore subsistants qui proviennent des nations passées, des générations éteintes; tout ce que la ville de Fostat-Misr offre encore de monuments que la longueur du temps a entièrement ou à peu près dégradés; en sorte que bientôt la main de la destruction et du néant en feront disparaître toutes les traces; décrire tous les restes des palais somptueux enfermés dans l'enceinte de la ville du Caire; tout ce qu'elle contient d'établissements et de quartiers; ce qu'elle comprend d'édifices d'une architecture magnifique; faire connaître quels hommes éminents ont fondé tous ces monuments; indiquer quels êtres élevés et distingués en ont achevé la construction; insérer, au milieu de ces histoires, des traits spirituels, des maximes nobles et remarquables; tout cela sans longueur, sans prolixité; et d'un autre côté, sans une brièveté excessive et contraire à mon but; mais en gardant un milieu entre l'une et l'autre extrémité, en tenant une route mitoyenne. D'après cela j'ai donné pour titre à mon ouvrage : *Kitab el-mawaid ou al-itibar fi dhikr el-khitat ou el-athar* كتاب المواعظ والاعتبار فى ذكر الخطط والآثار « Livre des Avis et des Réflexions concernant les établissements et les monuments. » J'espère qu'avec l'aide de Dieu mon livre obtiendra quelque faveur auprès des rois; qu'il ne sera pas vu avec répugnance par l'homme du peuple, par le pauvre; que le savant parvenu à la perfection l'accueillera avec honneur; qu'il sera l'objet de l'admiration de l'étudiant, du commerçant; qu'il obtiendra l'approbation du dévot, du religieux; qu'il ne sera pas réprouvé par l'oreille d'un jeune étourdi, abandonné à la fougue de ses passions; que les êtres livrés à la mollesse et à l'oisiveté le choisiront pour sujet de leurs conversations; que les hommes sages et prudents y trouveront une ample matière d'avis et de réflexions utiles. Ils y verront des preuves qui attestent la toute-puissance de Dieu sur la révolution des êtres; ils reconnaîtront les merveilles qu'opère le Seigneur, le Très-Haut, lorsqu'il fait passer successivement les choses d'un état à un autre. Si j'ai réussi dans mes recherches, si j'ai atteint le but dans ce que j'ai écrit, j'en serai redevable à la bonté universelle de Dieu, élevé et glorieux, à son extrême munificence, à son excessive bienveillance pour moi, à sa vaste puissance; si, au contraire, j'ai mal réussi dans mon projet, si j'ai échoué dans ce que j'ai écrit, c'est que l'homme ne peut que mal faire et mérite des reproches, s'il n'est protégé et préservé par l'être qui connaît les choses les plus cachées.

« Je ne dissimule pas à moi-même que je suis un homme exposé à la négligence et à l'erreur tant que la Providence ne me préserve pas.

« Pour celui qui est sujet à broncher, il ne peut exister d'excuse plus naturelle que de dire par forme d'aveu : « Je suis un homme... »

Si celui qui jettera les yeux sur cet ouvrage y observe quelques fautes, qu'il veuille étendre

par dessus le bas de son voile; s'il remarque une négligence, une inadvertance, qu'il ferme les yeux comme un être indulgent et disposé au pardon. Quel cheval, quelque généreux qu'il soit, ne bronche pourtant[1] ? Quelle épée de l'Inde ne finit par s'émousser ou s'ébrécher ? Surtout lorsque l'esprit est distrait par une foule d'idées; qu'une résolution forte se relâche et se brise par suite de l'embarras et de la difficulté des affaires; que l'imagination, par suite des événements de notre sombre époque, perd son énergie; que le cœur est malade par l'effet de la continuité des accidents fâcheux, de la succession des haines.

« Le temps où je vis s'élève contre moi, comme si j'étais un ennemi ; chaque jour il se présente à moi pour me porter un coup cruel.

« Si je projette quelque chose, je vois le contraire se réaliser; si un jour le temps se montre à moi avec un air serein, le jour suivant il prend une physionomie sombre. »

Oh Dieu ! pardon; ce que je dis n'est pas le langage d'un homme que la Providence ennuie, qui supporte impatiemment les décrets divins; mais je suis un malade tourmenté d'une affection de poitrine qui éprouve un peu de soulagement lorsqu'il exhale sa douleur en gémissements; qui sent diminuer le fardeau qui l'oppresse, s'il produit au dehors ses plaintes et ses cris.

« Si les hommes pouvaient voir ce qui se passe entre mes côtes et dans mes entrailles, ils y remarqueraient, sur mon foie, les stigmates qu'y a tracés l'amour.

« S'il venaient à subir la passion que j'éprouve, alors ils m'excuseraient ou je verrais chez eux un motif d'excuse. »

Si je prie Dieu que ce livre obtienne l'approbation des hommes distingués et des savants, je lui demande qu'il me garantisse des mains des envieux et des ignorants. Que dans cette circonstance comme dans toute autre, il dirige ma parole et mes actions vers la voie droite. Lui seul nous suffit et c'est le meilleur des protecteurs. Dans ce Dieu tout-puissant je trouve une consolation contre toutes les infortunes; c'est cet Être noble et glorieux qui est l'objet de ma confiance dans tous les événements. Il n'y a pas d'autre Dieu que lui !

EXPOSITION DES HUIT ARTICLES ذكر الرؤوس الثمانية

Il faut savoir que les anciens docteurs avaient l'habitude, avant de commencer un ouvrage, d'exposer huit articles, savoir : le but du livre, son titre, son utilité, son rang, son authenticité, à quel genre de science il appartenait, combien il comprenait de parties, quelles espèces de doctrines s'y trouvaient traitées. Pour moi, je dirai : le but que je me suis proposé dans cette composition a été de réunir tous les faits qui concernent l'Égypte, les différentes situations de ses habitants de manière à former ainsi un tout complet qui offrît en gros l'histoire de cette contrée; en sorte que, ces faits étant une fois gravés dans la mémoire des hommes, il pût en tout temps rappeler ce que l'Égypte a de monuments existants ou détruits; raconter les aventures des hommes qui sont entrés primitivement dans ce pays et l'ont habité; les résultats auxquels aboutirent leurs affaires, et tout ce qui se rattache à cette matière; et cela dans une suite continue de manière à offrir, dans ce monument littéraire, tout ce qui peut présenter une utilité universelle.

1. On peut voir sur cette expression ce que j'ai dit (*Proverbes de Méïdani*, 84, 85).

Titre de cet ouvrage.

Lorsque je vins à examiner l'histoire de l'Égypte, je trouvai des faits confondus ou isolés. En les réunissant, je ne pus parvenir à les ranger par ordre d'années, attendu que l'époque de chaque événement ne saurait être fixé d'une manière précise, surtout pour ce qui concerne les temps anciens. Je ne pouvais non plus les enregistrer sous des noms d'hommes et cela pour d'autres raisons que l'on verra clairement en examinant cet ouvrage. Ainsi donc, je les ai répartis dans la description de quartiers « des monuments »; en sorte que chaque article contient tout ce qui peut y avoir rapport et le concerner. De cette manière on trouve ici le recueil de tous les faits relatifs à l'histoire de l'Égypte qui étaient auparavant isolés et dispersés; je n'ai jamais répugné à répéter un fait lorsque la chose me paraissait nécessaire. J'ai suivi en cela une méthode qui pût obtenir l'approbation de l'être intelligent et lettré; de manière à ce que tout lecteur d'un chapitre y trouvât tous les renseignements qui le dispenseraient de lire les autres articles de l'ouvrage. C'est pour cette raison que j'ai désigné le livre par le titre de *Kitab el-mowaid ou itibar bi dhikr el-khitat ou el-athar* كتاب المواعظ والاعتبار بذكر الخطط والآثار « Livre des Avis et des Réflexions qui résultent de l'histoire des quartiers et des monuments. »

Quant à ce qui concerne l'utilité de l'ouvrage, elle résulte clairement du but que je me suis proposé dans la rédaction de son titre. C'est qu'un homme, dans un court espace de temps, puisse connaître les événements et les révolutions que l'Égypte a éprouvés dans une longue suite de siècles et d'années; que, par l'effet de ses réflexions, il corrige son âme, rectifie ses mœurs; qu'il aime la vertu et la mette en pratique; qu'il déteste le mal et l'évite; qu'il connaisse que le monde est périssable; que, par la pratique du bien, il se détache de ce monde pour s'occuper uniquement de ce qui est stable et solide.

Pour ce qui concerne le rang de ce livre, il appartient à une des deux divisions de la science, l'intellectuelle العقلي et la traditionnelle النقلي. On doit donc s'occuper de la lecture et réfléchir sur les leçons qu'il renferme, après avoir bien appris ce qu'il convient de savoir relativement aux sciences intellectuelles et traditionnelles. En effet, tout homme, dès que Dieu a écarté les voiles qui couvraient son esprit, dissipé les brouillards qui obscurcissaient ses yeux, doit, par l'effet d'une pareille méditation recueillir, pour fruits, une science certaine, qui lui apprend comment ses semblables, après avoir été en possession de richesses et d'années, sont arrivés à la destruction, à l'anéantissement. Cet ouvrage prend donc place après la connaissance des diverses parties des sciences intellectuelles et traditionnelles, puisque, par lui, on apprend quel fut le sort de ceux qui nous ont précédés.

L'auteur de ce livre se nomme Taki ed-din Ahmed ben Ali ben Abdelkader ben Mohammed; il est plus connu sous le nom de Makrizi. Il naquit au Caire, en Égypte, postérieurement à l'an 760 de l'ère de l'hégire de Mohammed. Ce livre et d'autres encore, composés et rédigés par lui, attestent suffisamment le rang que cet écrivain tient dans la science.

Si l'on demande à quelle classe de science se rattache cet ouvrage, il appartient à la science historique, qui a pour but de faire connaître les dogmes établis par Dieu même et conserver les préceptes de ses prophètes et de ses apôtres; et consigner par écrit les règles tracées par eux et sur lesquelles doivent se régler ceux que Dieu, par une providence spéciale, dirige vers son culte, vers la soumission qu'ils lui doivent, et préserve du malheur de lui désobéir. On y re-

trouve les faits qui concernent les anciens rois, les Pharaons: on y expose comment la colère de Dieu tomba sur ces princes lorsqu'ils se furent livrés à des actes qui leur étaient interdits. Par là ses créatures, je veux dire les hommes, peuvent connaître les sciences et les actions que l'on a consignées par écrit; apprendre ce qui se passe dans les contrées les plus éloignées, dans les pays plus divers; sans parler d'autres avantages dont l'utilité est incontestable. Chaque nation du monde, arabe ou étrangère, malgré la diversité de ses opinions, l'opposition de ses croyances, a des histoires qui sont connues chez elles, y jouissent de la célébrité, y sont partout répandues. Chaque contrée habitée a été, dans tous les temps, le théâtre d'un nombre d'événements qui n'échappent pas à la connaissance des savants de ce pays. Si l'on voulait rechercher avec un soin scrupuleux ce qu'ont écrit sur cette matière les savants arabes ou étrangers, le nombre de ces travaux dépasserait les limites du calcul, et la force humaine se trouverait hors d'état d'en faire le dénombrement.

Les parties dont se compose ce livre sont au nombre de sept : la première contient l'histoire de l'Égypte, les faits qui concernent son Nil, ses impôts, ses montagnes. — La seconde, l'histoire d'un grand nombre de ses villes et des différentes classes de ses habitants. — La troisième, l'histoire de Fostat Misr et des maîtres qui l'ont possédée. — La quatrième, l'histoire du Caire, celle de ses khalifes et des monuments qu'ils ont laissés. — La cinquième, l'histoire des événements qui concernent cette ville et sa banlieue. — La sixième, l'histoire du Château de la Montagne et des souverains qui y ont régné. — La septième, le récit des causes qui ont amené la ruine de l'Égypte. Chaque partie se divise en plusieurs sections.

Quant aux méthodes scientifiques suivies par moi dans la composition de cet ouvrage, j'en ai réuni trois : j'ai extrait mes renseignements de livres consacrés à divers genres de sciences; j'ai cité le témoignage de docteurs de la science, des hommes éminents dont j'ai été le contemporain; enfin, j'ai rapporté les faits dont j'ai été le témoin, qui se sont accomplis sous mes yeux.

Lorsque je transmets quelque passage emprunté aux savants qui ont traité les différents genres de sciences, j'ai soin d'indiquer à quel ouvrage appartient le fait, afin d'être déchargé de toute responsabilité et de ne pouvoir encourir aucun blâme. Plusieurs qui vivent dans le même temps et dans la même contrée que moi, ayant peu de connaissances scientifiques, ne manqueront pas de blâmer avec aigreur ce qu'ils ne savent pas. Mais, s'ils voulaient être justes, ils conviendraient que l'impuissance est de leur côté : que les matières contenues dans ce volume ne forment pas une science sur laquelle on doive prononcer d'une manière absolue, ni d'objets essentiels pour la religion. Il suffit pour le savant qu'il connaisse ce qui a été dit sur ce sujet et s'en informe avec soin.

Quant à ce qui concerne les citations empruntées aux cheïkhs et aux hommes illustres que j'ai pu voir, le plus souvent je désigne, d'une manière expresse, le nom de celui qui m'a raconté un fait, à moins qu'il ne devienne inutile de l'indiquer ou que je l'aie oublié. Il est rare que pareille chose arrive.

Quant à ce que j'ai vu moi-même, j'espère, grâce à Dieu, que personne ne songera à m'accuser ni à suspecter ma véracité. Je crois en avoir dit suffisamment sur les huit articles; il ne me reste plus qu'à marcher vers le but que je me suis proposé d'atteindre.

J'ai dessein de traiter séparément chaque quartier, chaque monument, afin que la science des faits que renferme chaque article soit plus complète, plus utile, plus facile à saisir. Dieu

dirige qui il lui plaît dans la voie droite, et il est sous le rapport de la science au-dessus de tous les êtres[1].

Le premier écrivain qui traita des quartiers de l'Égypte et exposa leur origine dans un recueil spécial fut Abou Omar Mohammed ben Ioussouf Kendi. Après lui, le kadi Abou Abd Allah Mohammed ben Salamah Kodâï rédigea l'ouvrage intitulé المختار في معرفة الخطط والآثار (*Le livre choisi concernant la connaissance des quartiers et des monuments*). Il mourut l'an 454, avant les années de malheur qui affligèrent l'Égypte. Aujourd'hui, les lieux mentionnés par les deux historiens ont, en grande partie, disparu; il n'en reste plus que des vestiges et quelques places désertes. Cette catastrophe eut pour cause les fléaux de disette et de mortalité qui désolèrent l'Égypte sous le règne de Mostanser, depuis l'an 457 jusqu'en 464. La population périt; la contrée devint déserte; sa situation changea complètement. La dévastation s'étendit dans le district supérieur, dans les deux directions à l'occident et à l'orient de Fostat; à l'occident, depuis le pont des Benou-Wa'il, là où se trouvent aujourd'hui les papeteries الوراقات près de la porte du Pont, en dehors du lieu de Misr, où l'on s'exerce à lancer des flèches الرماية jusqu'à l'éminence appelée Rasad (l'observatoire) sur le chemin qui conduit au grand Karafah; à l'orient, depuis l'extrémité de l'étang de Habasch, qui est voisin de Karafah jusqu'aux environs de la mosquée d'Ahmed ben Touloun. Ensuite l'émir al-djoïousch Bedr al-Djemali entra dans la ville de Misr, l'an 466. Cette province présentait alors des édifices renversés; elle était vide de ses habitants, de son peuple, qu'avaient exterminés les maladies et la dévastation, qu'avaient dispersés la mortalité et la destruction. Il ne restait plus en Égypte qu'un petit nombre d'hommes, semblables à des morts, dont le visage était pâle, la physionomie altérée, par suite de la cherté des vivres et de la crainte perpétuelle qu'inspiraient les soldats et les ravages causés par les différents corps de nègres et de *melhia* ملجية[2]. Il ne se trouvait plus personne pour ensemencer les terres; les routes par terre et par eau étaient interceptées et on ne pouvait les parcourir qu'avec une escorte et des dépenses considérables. La ville du Caire était également déserte, rasée; Bedr permit aux soldats, au Melhi, aux Arméniens et à tous ceux qui avaient les moyens nécessaires, de construire dans la ville du Caire toutes les maisons qu'ils voudraient, en se servant des matériaux fournis par les édifices de la ville de Misr, devenus vacants par la mort de leurs habitants. On commença aussitôt à démolir les bâtiments de Fostat, pour en élever au Caire; ce fut là la première époque où l'on forma, dans cette dernière ville, les quartiers appelés *khitat*.

Après Kodâï, ce fut son disciple Abou Abd Allah Mohammeh ben Barakat, le grammarien, qui s'occupa des quartiers et de leur désignation. Il y consacra un petit ouvrage dans lequel il fit connaître à Afdal Aboû 'l-Kasem Chahinchah, fils de l'émir el-djoïousch Bedr al-Djamali,

1. *Coran*, sour. II 261; XVIII, 40; XXII, 44.

2 Le mot ملجى qui fait au pluriel ملجية se retrouve dans un passage de l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, où on lit (ms. arabe 140, p. 170) : من كان معه من الملجية الاتراك. Si je ne me trompe, ce terme désigne, non pas un marin, mais un archer. On lit dans un *traité sur l'art militaire* (ms. cité, f° 30 r°) : قوس الملح التى تصلح للرمى على الخاتم ودباب السيف على شعر والخاتم « l'arc de sel qui est en usage pour viser une bague, le tranchant d'un épée, un cheveu, un anneau. » Ailleurs (f° 25 v°) : ماة الملح ... الصحيحة « ceux qui tiraient de véritables arcs à sel. » Probablement, ces arcs ou arbalètes avaient pris leur nom de la petitesse extrême des balles qu'ils lançaient. On lit dans l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* (t. II, p. 431) : اذا كان الملح رمى عليهم لا ينزل الى لارض « si l'on avait lancé sur eux du sel, il ne serait pas tombé à terre. »

plusieurs emplacements qui, étant dans l'origine de fondation pieuse, avaient été envahis et et convertis en propriétés particulières.

Ensuite, le cherif Mohammed ben Ismaïl Asad Djiwâni composa un ouvrage intitulé : كتاب النقط المعجم ما اشكل من الخطط *Kitab en-noukat limadjem ma aschkal min al-khitat* « Le livre des points servant à indiquer les quartiers difficiles à reconnaître ». Dans ce livre, il appela l'attention sur ces édifices ignorés et ces monuments effacés. Le dernier qui écrivit sur cette matière fut le kadi Tadj ed-din Mohammed ben Abd el-Wahat ben el-Moutawadj, dans l'ouvrage intitulé ايقاظ المتامل وايقاض المتغفل في الخطط *Iâd el-moutammel ou ikad el-moutaghaffil fil khitat* « Avertissement de l'homme réfléchi, et réveil de l'homme apathique concernant les quartiers ». Il expose en abrégé les événements relatifs à Misr et à ses quartiers jusqu'au delà de l'an 720. Depuis la mort de cet historien, une grande partie de ces édifices a disparu par suite de la maladie funeste وباء qui eut lieu en 449, de celle qui sévit l'an 701 et de la disette qui se fit sentir l'an 776. Le kadi Mahii ed-din Abd Allah ben Abd ed-Dâher écrivit l'ouvrage intitulé كتاب الروضة البهيه الزاهرة في خطط المعزيه القاهرة *Kitâb er-raoudah ez-behiah el-zâhirah fi khitat el-Moezziah el-Kahirat* « Le livre du jardin brillant et fleuri, concernant les édifices du Caire fondés par Moëzz », il ouvrit ainsi une porte que la nécessité réclamait.

Cependant, et après ces écrivains, la population du Caire et de ses environs augmenta extrêmement, sous le règne de Melik Naser Mohammed ben Kalaoun en sorte que la ville se trouva presque trop étroite pour contenir tant d'habitants. Mais, dans la maladie terrible qui régna l'an 749, dans celle de l'année 776, des emplacements en grand nombre restèrent en ruines. A la suite des malheurs et des désastres qui affligèrent l'Égypte, depuis l'an 306, la dépopulation envahit le Caire, Misr et toutes les provinces. S'il plaît à Dieu, j'exposerai relativement aux quartiers خطط tout ce que je pourrai faire connaître.

. . . . . .

. . . . . *déchirure du papier dans laquelle a disparu le titre du second chapitre qui traite de l'astronomie* . . .

. . . . . .

La science des étoiles علم النجوم se compose de trois parties : la première qui concerne la structure des cieux, le nombre des astres, la division des signes du zodiaque, leurs distances, leur grandeur, leurs mouvements, est nommée علم الهيئة « astronomie ». La seconde comprend l'explication des tables astronomiques et la science des *takwim* « almanach ». La troisième indique la nature des pronostics que l'on peut tirer du cours des sphères célestes et des divers ascendants des signes du zodiaque, pour connaître les événements avant leur naissance. C'est ce qu'on appelle *Ilm el-ahkâm* علم الاحكام « l'astronomie judiciaire ». Mon but est de donner ici quelques notions d'astronomie qui puissent servir de préparation à ce que j'aurai à dire par la suite.

Il faut savoir que les astres sont des corps sphériques qui, autant que les savants ont pu apprendre à l'aide de l'observation, sont au nombre de 1,029. Ils se divisent en deux branches : les planètes et les étoiles fixes. On compte sept planètes, savoir : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure, la Lune. Leurs noms ont été réunis dans un seul vers que voici :

زحل مشتري مريخه من شمسه فزهرت بعطارد القمر

« Saturne a acheté son Mars de son Soleil et des Lunes ont été éclairées par Mercure. »
(Jupiter) (Vénus)

Ces sept planètes sont désignées par le mot *Khounnas* الخُنّس. On prétend que ce sont elles qu'indique cette parole de Dieu très-haut اقسم الخنس.

. . . . . .

Ici le manuscrit et les épreuves de QUATREMÈRE *se terminent en même temps que la partie de notre auteur qu'il a traduite. Ce commencement de traduction rend plus vif le regret de ne pas en avoir la suite.*

Après la courte notice dont QUATREMÈRE *a fait précéder ce commencement de traduction, je n'ai plus rien à ajouter. L'illustre savant a fait admirablement ressortir l'état d'incorrection de l'édition de Boulaq et la difficulté qu'il y aurait à établir un texte vraiment irréprochable; cette appréciation sera pour moi une excuse, d'autant plus que, fort souvent au moins dans la première partie de son ouvrage, Maqrizi se refère à des époques lointaines toutes peuplées de personnages dont les noms et les actes ne sont pas toujours bien clairs et au milieu desquels je serais resté maintes fois embrouillé si je n'avais pu m'éclairer des lumières de quelques savants indigènes. Je dois entre autres citer ici le nom d'Ali-effendi Bahgat qui m'a été si souvent secourable et pour la restitution de passages difficiles et pour l'interprétation de mots complètement dénaturés.*

L'ouvrage de Maqrizi est divisé, comme l'indique l'auteur lui-même dans le premier chapitre relatif aux huit principes, en sept parties dont la première, qui renferme les généralités sur l'Égypte, le Nil, les montagnes, l'impôt, les productions du sol, est précisément celle dont la traduction remplit ce fascicule. La seconde partie, dans laquelle sont décrites les diverses villes de l'Égypte, à l'exception du Caire et de ses environs, suivra bientôt, je l'espère, et complétera le premier volume. Les autres parties paraîtront successivement, distribuées de telle sorte que l'ouvrage entier formera trois volumes auxquels viendra s'en ajouter un quatrième contenant l'index de tous les noms et faits relevés dans l'ouvrage et accompagnés de notes et d'éclaircissements, s'il y a lieu.

Je ne me dissimule pas que j'assume là une lourde tâche, mais je m'estimerai assez récompensé de mes fatigues, si je réussis à être utile et à éviter à ceux qu'intéresse l'Égypte de laborieuses recherches et du temps inutilement dépensé.

U. BOURIANT.

Le Caire, 26 novembre 1894.

PRÉFACE

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

La louange est à Dieu, créateur de la science et de l'intelligence qui a enseigné aux hommes ce qu'ils ignoraient. Il a comblé ses serviteurs de bienfaits matériels et spirituels; par sa croissante bonté, il a répandu sur eux des biens toujours plus grands et toujours répétés. Il les a envoyés sur la terre où pour un temps ils se répandent, leur accordant en partage ses richesses dont ils jouissent. Aux uns, il a donné de poursuivre la science et le savoir, les incitant à battre les champs de la méditation et à parcourir les plaines de l'intelligence; à d'autres, il a inspiré la pensée de renoncer aux créatures pour se consacrer à lui, les poussant à s'appuyer sur lui en toute chose. Il a éloigné les uns de toute action généreuse et belle, les entourant de compagnons qui les entraînent vers tout ce qui est honteux et vil. Il a obstrué le cœur des autres au point qu'ils peuvent à peine comprendre une parole; il les a éloignés du sentier de la vertu, si bien qu'ils n'ont ni force ni puissance. Puis tous, indistinctement, il les a destinés à disparaître et à quitter le séjour de la tri-

bulation et de l'épreuve pour le domaine de la mort et de l'affliction; et il les fera tous pénétrer au séjour de la répartition, où chacun aura à répondre de ses actes et sera interrogé sur ce qui lui a été donné et concédé ainsi que sur l'état dans lequel il se présente devant Lui (qu'il soit adoré!) et sur ce qu'il a préparé pou rcette présentation. Dieu ne sera pas interrogé sur ses actes, mais les hommes le seront sur les leurs.

Je le loue, et ma louange est celle d'un homme qui sait qu'on ne sert pas d'autre Dieu que lui, seul créateur des créatures; ma louange exige de lui un redoublement de bienfaits et ma reconnaissance s'étend à mesure que ses bienfaits se renouvellent.

Que Dieu accorde sa bénédiction à notre seigneur Mohammed, son serviteur et son apôtre, son prophète et son bien-aimé, le seigneur des hommes et le meilleur de ceux qui ont passé et ne sont plus; celui qui a réuni en sa personne la perfection du caractère et des actes; celui qui, pardessus tous les hommes, a mérité le nom de Parfait! Il était prophète déjà et Adam était encore entre l'eau et l'argile; son nom était inscrit au plus haut point des cieux. Puis, de reins illustres et glorieux en matrices pieuses et pures, il passa jusqu'au jour où Dieu l'envoya à toutes les créatures et fit de lui le sceau des prophètes et des apôtres et lui donna ce qui n'avait encore été accordé à aucun des hommes.

Que cette bénédiction s'étende sur sa famille, ses compagnons et ceux qui l'ont suivi! Que Dieu leur accorde un salut magnifique jusqu'au jour du jugement!

La science de l'histoire est une science des plus importantes et celle qui jouit de la plus grande considération auprès des gens intelligents, à cause de son mérite et de sa valeur, car elle renferme des exemples et des leçons, enseignant à l'homme qu'il doit quitter ce monde-ci pour l'autre; elle raconte les nobles actions pour qu'on se règle sur elles et fait connaître les actes honteux pour que les gens intelligents les évitent. Toujours les âmes généreuses sont entraînées vers elle et les esprits élevés s'y complaisent et l'aiment. Les sages ont composé nombre d'ouvrages sur ce sujet et les écrivains d'élite ont inséré dans leurs livres quantité de passages qui s'y rapportent.

L'Égypte est mon pays natal; c'est là qu'ont joué mes camarades et qu'était réunie ma famille; c'est le séjour de mes amis et de mes compagnons, la patrie de ceux qui me sont chers et de mes connaissances de passage; le nid dans lequel ont poussé mes ailes et où a perché ma misère; et c'est de ce nid-là seul que l'âme aime à se souvenir. Depuis que la science m'a touché et que Dieu m'a donné la raison et l'intelligence, je n'ai cessé de m'attacher à la connaissance des récits qui concernent l'Égypte et de prendre plaisir à puiser à ses puits, interrogeant les voyageurs sur les habitants de ses contrées. J'ai écrit de ma main durant de longues années et de tout ce que j'ai écrit j'ai tiré des observations utiles qu'on ne trouvera dans aucun livre et que ne renferme aucune reliure tant elles sont rares et étranges. Mais tout cela est présenté sans arrangement méthodique et n'a pas la régularité d'une étoffe sur le métier du tisserand. J'ai voulu donner un aperçu de ce que renferment les contrées de

l'Égypte en fait de monuments qui nous restent des peuples disparus et des siècles écoulés, de ce qui subsiste à Fostat Masr de monuments, sans parler de ceux que le temps et l'âge ont presque détruits et dont les faibles traces encore visibles seront bientôt la proie de la destruction et du néant. Je parle aussi des débris de palais magnifiques que l'on rencontre dans la ville du Caire, des quartiers et des terrains qui la composent, de ses constructions superbes, avec un aperçu sur les gens illustres qui les ont fondées et une notice sur les grands et vénérables personnages qui les ont achevées. J'ai parsemé le tout d'anecdotes plaisantes, de réflexions nobles et élevées, sans allonger ni amplifier mais sans trop abréger non plus ni écourter, ce qui m'eût fait manquer le but; j'ai au contraire tenu le juste milieu entre ces extrêmes et je m'y suis tracé ma voie.

Pour toutes ces raisons, j'ai nommé mon livre : Livre des Avis et des Exemples a propos des quartiers et des monuments. J'espère, s'il plaît à Dieu, qu'il sera bienvenu des rois et qu'il ne sera pas repoussé des gens du peuple et des pauvres. Le savant accompli le louera et il sera admiré par l'étudiant qui débute; il trouvera grâce devant le pieux croyant et sera écouté favorablement par le jeune homme étourdi et effronté; les oisifs et les riches le recevront comme un divertissement tandis que les gens sensés et sages le prendront comme instruction et comme exemple, car ils y verront la preuve de la puissance admirable de Dieu dans le jeu des évolutions, et y apprendront les merveilles des opérations que met en œuvre le Seigneur dans le déplacement des choses d'une fortune à une autre.

Si j'ai réussi dans ma compilation, si j'ai mené à bien mon entreprise, je le dois à la grande munificence de Dieu, à l'excellence de sa bonté, à l'abondance de ses bienfaits envers moi, à l'étendue de ses faveurs. Si, au contraire, j'ai échoué dans mon dessein, si j'ai commis des erreurs dans mon œuvre — qui, plus que l'homme, est sujet à errer et à faiblir, s'il n'est guidé et soutenu par celui qui connaît les choses les plus cachées ?

Je ne me dissimule pas que je suis un homme
Qui pêche et se trompe si la Providence ne le préserve pas.
Et tu ne trouveras personne plus facile à excuser parmi les gens capables d'erreur
Que celui qui fait cet aveu : « Je suis un homme. »

Que le lecteur de ce livre jette sur l'auteur le pan de sa robe, si quelque erreur passe sous ses yeux ; qu'il se montre indulgent et complaisant, s'il y rencontre quelque faux pas ou quelque ébréchure. Quel est le cheval, si excellent soit-il, qui ne bronche ? Quelle est l'épée, fût-elle du meilleur acier des Indes, qui ne s'émousse et ne s'ébrèche ? Surtout, quand l'esprit est préoccupé de mille choses, quand la résolution s'embarrasse dans de difficiles affaires, quand l'intelligence est obscurcie par les malheurs de ce temps sombre et que le cœur est oppressé par la succession des maux et le redoublement des calamités.

Mon temps me persécute comme un ennemi,
Et, chaque jour, il se présente à moi avec un coup terrible ;
Si je désire une chose, c'est le contraire qu'il m'apporte,
Et s'il me sourit un jour, le lendemain il est sombre pour moi.

O mon Dieu ! je te demande pardon ; ce n'est pas par amer-

tume que je me plains, ni par révolte contre le sort : c'est le gémissement du malade et le soupir du blessé qui se soulage en exhalant sa douleur et ses doléances et trouve un apaisement à ses maux, en faisant part aux autres de ses sanglots et de ses plaintes.

Si l'on regardait entre mes côtes et mes entrailles,
On verrait tracée sur mon foie une ligne du livre d'amour.
Et si l'on éprouvait ce que j'ai rencontré d'amour
On m'excuserait ou moi je trouverais aux autres une excuse.

A Dieu, je demande qu'il accorde à ce livre bon accueil auprès des gens intelligents et instruits; qu'il le préserve de passer par la main des envieux et des ignorants; que, pour cet ouvrage et pour d'autres, il me guide dans la meilleure voie, car il est mon appui, et quel meilleur protecteur puis-je avoir? En lui, en sa puissance est ma consolation dans toutes les infortunes; en lui, ma confiance à tout événement. Il n'y a de Dieu que lui! il est le seul que l'on révère!

INTRODUCTION

DES HUIT PRINCIPES

Avant de commencer un ouvrage, les anciens maîtres avaient coutume d'exposer huit principes, savoir : le but du livre, son titre, son utilité, sa catégorie, les noms et qualités de son auteur, son genre, le nombre de ses parties et les différentes sources d'informations mises en œuvre pour le composer. Nous dirons donc :

Le *but* de cet ouvrage est de rassembler les documents épars concernant la terre d'Égypte et les vicissitudes de ses habitants, et de former, par cet assemblage, un tout qui permette de connaître la totalité de l'histoire des provinces de l'Égypte, si bien qu'un homme intelligent, en ayant pris connaissance, sera à même de rappeler en tout temps les monuments qui subsistent encore en Égypte et ceux qui ont disparu; il pourra raconter la fortune de ses occupants primitifs et de ses habitants, la marche de leur histoire et tout ce qui s'y rattache, et cela d'une manière continue, suivant l'utilité générale que l'on peut retirer de ces monuments.

Titre de ce livre (c'est-à-dire le nom que je lui ai donné). — Ayant recueilli les documents sur l'Égypte, documents que je trouvai épars et confus, il m'a été fort difficile, une fois rassemblés, de les classer soit par ordre chronologique, à cause de l'incertitude de l'époque où chaque fait s'est accompli, surtout pour la période primitive, soit par ordre alphabétique, pour d'autres raisons, dont

celui qui parcourra ce livre se rendra aisément compte. C'est pourquoi, je les ai dispersés dans les récits relatifs aux quartiers et aux monuments; de la sorte, chaque partie de cet ouvrage renferme tout ce qui la concerne et s'y rapporte. Ayant adopté cette méthode, j'ai réuni ce qui était épars de tous côtés en fait de documents sur l'Égyte, sans craindre de me répéter quand l'occasion l'a exigé, suivant un plan qui plaira à l'homme instruit; et il ne sera pas non plus désagréable à l'homme intelligent et cultivé de trouver dans chaque chapitre tout ce qui s'y rapporte, sans avoir à recourir aux autres. Pour tous ces motifs, j'ai nommé cet ouvrage : Livre des Avis et des Exemples, a propos des quartiers et des monuments.

L'*utilité de ce livre* ressort clairement du but proposé et de son titre; je veux dire par là que dans un temps très court un homme pourra avoir un aperçu des événements qui se sont accomplis sur la terre d'Égypte et de tous les changements qui y sont survenus pendant de longues périodes de temps et des années nombreuses; en y réfléchissant, son âme s'épurera, son caractère deviendra meilleur; il aimera le bien et le mettra en pratique; il haïra le mal et le fuira. Il reconnaîtra la fragilité de ce monde et apprendra à s'en détacher pour se tourner vers ce qui est impérissable.

Catégorie de cet ouvrage. — Il appartient à l'ensemble de l'une des deux divisions des sciences qui sont l'intellectuelle et la positive. On ne devra donc se complaire à le lire et à réfléchir sur les leçons qu'il présente qu'après s'être bien pénétré de ce qu'il est nécessaire de savoir de ces deux sciences : l'intellectuelle et la positive. Tout homme, en effet, dont Dieu n'aveugle pas le cœur et n'obscurcit pas les yeux, finira, en réfléchissant, par savoir comment des hommes comme lui, après avoir possédé des richesses et des armées, sont arrivés à la mort et au néant. Cet ouvrage se place donc après la connaissance des sciences intellectuelle et positive, car par lui l'on apprend comment ont fini ceux qui étaient avant nous.

Nom et qualité de l'auteur. — Son nom est Ahmed ben Ali ben Abd el-Qader ben Mohammed, mais il est connu sous le nom d'El-Maqrizi. Il est né au Caire de Moëz, dans le pays d'Égypte, après l'année 760[1] de l'ère de la Fuite de

1. 5 décembre 1358 à 22 novembre 1359.

Mohammed. Pour son rang dans les sciences, il est suffisamment établi par ce livre et par d'autres ouvrages qu'il a composés et rédigés.

Science à laquelle se rapporte ce livre. — Il appartient à la science historique dont le but est de faire connaître les dogmes établis par Dieu, de conserver les traditions de ses prophètes et de ses apôtres et d'enregistrer leurs sentences, grâce auxquelles ceux que Dieu assiste sont amenés à le servir, à lui obéir et sont préservés de la désobéissance envers lui. Cette science transmet les annales des rois d'autrefois et des pharaons; elle explique comment fut déchaînée sur eux la colère divine pour avoir accompli des actes qui leur étaient défendus; c'est par elle que les créatures, c'est-à-dire les hommes, ont pu connaître les sciences et les arts consignés par écrit et apprendre ce qui s'est passé dans les contrées lointaines, dans les pays les plus éloignés et bien d'autres choses dont la valeur est indéniable. Chaque peuple, arabe ou étranger, malgré la diversité des mœurs et la divergence des religions, possède des annales connues de chacun, très répandues et célèbres chez eux; dans chaque pays habité se sont accomplis des événements qui toujours sont connus des savants de ce pays. Si j'avais voulu rechercher tout ce qui, sur ce sujet, a été écrit par les savants arabes et étrangers, le nombre en eût été si grand que l'énumérer seulement aurait dépassé de beaucoup les limites de la puissance humaine.

Le *nombre des parties de cet ouvrage* est de sept. La première comprend l'histoire générale du pays d'Égypte, les divers états de son Nil, ses impôts, ses montagnes; la deuxième embrasse un grand nombre de ses villes et les races qui l'habitent; dans la troisième est exposée l'histoire de Fostat Masr et de ses rois; la quatrième roule sur l'histoire du Caire, de ses fondateurs et des monuments qu'ils ont élevés; la cinquième contient la description des divers états par lesquels ont passé le Caire et ses environs; la sixième traite de la citadelle de la montagne et de ses rois; enfin dans la septième sont énumérées les causes qui ont amené la ruine des provinces d'Égypte. Chacune de ces sept parties est divisée en un certain nombre de chapitres.

Sources d'informations utilisées pour cet ouvrage. — J'ai, pour ma part, suivi trois méthodes : extraits de livres scientifiques, récits de vieillards ou de hauts personnages que j'ai pu rencontrer, relation de faits dont j'ai été le témoin oculaire. Pour les extraits des divans composés par les docteurs sur toutes sortes de

sciences, je note, à chaque citation, l'ouvrage dont je l'ai tirée, pour mettre à couvert ma responsabilité et me garantir de tout reproche; bien des gens, mes contemporains et vivant dans la même ville que moi, en raison de leur mince culture scientifique, de l'exiguïté de leurs connaissances historiques, de l'ignorance où ils sont de ce qu'ont répété les hommes, nient aigrement ce qu'ils ne savent pas; en bonne justice ils devraient reconnaître que l'ignorance est de leur côté. Du reste la science traitée dans ce livre n'est pas une science décisive ni indispensable à la religion. Il suffit au savant de savoir ce qui a été dit sur ce sujet et de se baser là-dessus. — Quand il s'agit de récits de gens de qualité ou de vieillards que j'ai pu entretenir, j'ai donné le plus souvent le nom du narrateur, à moins qu'il ne m'ait semblé inutile ou que je l'aie oublié, mais ces circonstances sont rares. — Pour ce que j'ai vu moi-même, j'espère, grâce à Dieu, qu'on n'ira pas me taxer de mensonge ni suspecter ma bonne foi.

J'ai, à propos des huit principes, dit tout ce qu'il était nécessaire de dire. Il ne me reste plus qu'à marcher vers mon but. Mon projet est de condenser (en un seul chapitre) tout ce qui peut être dit sur un quartier ou sur un monument quelconque; de cette manière, la connaissance des faits qui s'y rapportent sera plus complète et partant plus utile, étant plus facile à saisir. Dieu conduit qui lui plaît dans la voie droite et plus que tous les savants il est savant.

Le premier qui se soit occupé des quartiers et des monuments de l'Égypte et ait traité de leurs origines dans un livre spécial fut Abou Omar Mohammed ben Youssef el-Kandi; après lui, le cadi Abou Abd Allah Mohammed ben Salamat ben el-Qoda'i écrivit son livre intitulé : *Choix de récits sur les quartiers et les monuments*. Cet écrivain mourut en 457[1] avant les années de misère. La plupart des monuments qu'il mentionne ont disparu et il ne reste plus que des ruines et des places désertes; ce désastre fut la conséquence des années de misère de Mostanser, de l'année 457 à 464[2], pendant lesquelles sévirent la disette

1. 13 décembre 1064 à 2 décembre 1065.
2. 29 septembre 1071 à 17 septembre 1072.

et la peste. Les habitants périrent, le pays devint inculte, la situation de l'Égypte changea. La désolation s'étendit sur Amal Foq, d'une extrémité à l'autre et des deux côtés de Fostat, à l'ouest et à l'est : à l'ouest, depuis le pont des Béni-Ouaïl, où sont aujourd'hui les Ouaraqât, près de la porte du Pont, en dehors de la ville de Masr, jusqu'à la colline connue sous le nom d'Er-Rased, en se dirigeant vers le grand cimetière; à l'est, depuis la pointe du Birket-el-Habech qui confine au cimetière jusque dans le voisinage de la mosquée d'Ahmed ibn Touloun. Peu après, l'émir el-gouïouch Badr el-Gemali entra dans Masr en l'année 466 [1]. Les édifices étaient détruits; la contrée était vide de ses habitants, de ceux qui l'animaient naguère; la disette et la peste les avaient anéantis; la mort et la dévastation les avaient dispersés. Il ne restait plus dans Masr que des débris d'hommes semblables à des morts, au visage pâli, aux traits altérés (par la faim) à cause du prix exagéré des vivres, de la frayeur que leur inspiraient les soldats, et des ravages causés par les tribus des nègres et des Maliha; on ne trouvait personne pour ensemencer les terres, et, de plus, les routes étaient interceptées par le fleuve et par terre et l'on ne pouvait voyager que sous bonne escorte et à grands frais. Le Caire aussi était désert et en ruines; Badr el-Gemali autorisa les gens de l'armée, les Maliha et les Arméniens, ainsi que tous ceux qui le pouvaient faire, à bâtir comme ils l'entendraient dans le Caire avec les matériaux provenant des maisons de Fostat devenues vides par la mort de leurs habitants. On se mit donc à démolir les habitations de Fostat et, avec les matériaux ainsi obtenus, à en construire d'autres dans le Caire. Ce fut là la première fois que l'on divisa le Caire en quartiers. — Celui qui, après El-Qoda'ï, s'occupa des quartiers et de leur description fut son disciple Abou Abd Allah Mohammed ben Barakat, dans un excellent ouvrage au cours duquel il fait connaître à El-Afdal Abou 'l-Qassem, fils de l'émir el-gouïouch Badr el-Gemali, certains emplacements qui, biens wakfs autrefois, avaient été usurpés et occupés par des particuliers. Plus tard le chérif Mohammed ben As'ad el-Gouani écrivit un livre intitulé : *Le point d'éclaircissement des quartiers les plus ignorés*. Dans ce livre il donne la description d'édifices inconnus et de monuments ruinés. — Le dernier qui traita de la matière fut le cadi Tag ed-din Mohammed ben Abd el-Ouahab ben el-Mou-

1. 6 septembre 1073 à 27 août 1074.

tawwag. Dans son ouvrage intitulé : *Enseignement de celui qui médite et réveil de l'endormi, au sujet des quartiers*, il donne un aperçu général sur les divers états de Masr et de ses quartiers jusqu'à l'année 720 et quelques. Les localités qu'il décrit furent, dans la suite, détruites pour la plupart par le fléau de l'an 749[1], puis par celui de l'an 761[2] et la disette de 776[3]. — Le cadi Mahi ed-din Abd Allah ben Abd ez-Zaher écrivit le livre intitulé : *Le jardin verdoyant et fleuri touchant les quartiers du Caire de Moëz*, dans lequel il ouvre une porte tout à fait nécessaire. Depuis le temps de cet écrivain, la population du Caire et de ses faubourgs devint telle, au temps d'En-Naser Mohammed ben Qalaoun, que la ville put à grand'peine contenir ses habitants. Il en fut ainsi jusqu'au déchaînement des fléaux de l'année 749 et de l'année 761 et de la disette de 776. Un grand nombre d'habitations tombèrent en ruines et lorsqu'arrivèrent les calamités et les épreuves de l'an 806[4], la dévastation s'étendit sur le Caire, sur Masr et sur la généralité des provinces de l'Égypte. Et s'il plaît à Dieu, en parlant de chaque quartier, j'exposerai de mon mieux ce qui le concerne.

1. 1er avril 1348 à 21 mars 1349.
2. 23 novembre 1359 à 11 novembre 1360.
3. 12 juin 1374 à 2 juin 1375.
4. 21 juillet 1403 à 9 juillet 1404.

PREMIÈRE PARTIE

CONTENANT L'HISTOIRE GÉNÉRALE DU PAYS D'ÉGYPTE, LES DIVERS ÉTATS DE SON NIL, L'ÉNUMÉRATION DE SES REVENUS, LA DESCRIPTION DE SES MONTAGNES

CHAPITRE PREMIER

COUP D'ŒIL SUR LA FIGURE DU CIEL

L'Égypte n'étant qu'une fraction de la terre, il est bon, avant de parler de son enplacement sur la terre et de la place qu'occupe la terre dans l'univers, de jeter un coup d'œil sur l'univers lui-même; après quoi, je parlerai de la forme de la terre, de la distribution de ses climats, puis je traiterai de l'emplacement de l'Égypte sur la terre, de la place qu'elle tient parmi les climats, de ses limites, de ses origines, de ses rapports avec la religion, de ses merveilles, des ses trésors, du caractère de ses habitants, de son Nil, de ses canaux, de ses nomes, de ses revenus, enfin de tout ce qui la touche, et tout cela avant d'arriver au sujet du livre qui est de décrire les quartiers de Masr et du Caire.

La science des étoiles comprend trois parties : 1° la connaissance de la structure des cieux, du nombre des étoiles, des constellations du Zodiaque, de leurs distances relatives, de leur étendue, de leur mouvement; cette science porte le nom d'astronomie; 2° la science des tables astronomiques et celle du calendrier; 3° la connaissance des influences exercées par les révolutions célestes et le lever des constellations zodiacales sur les événements futurs; cette science s'appelle l'astrologie. Mon intention est de présenter ici les quelques notions d'astronomie nécessaires à l'intelligence de ce qui doit suivre.

Les astres sont des corps sphériques; d'après les observations des savants, on en compte mille vingt-neuf qui se divisent en deux catégories : les étoiles mobiles et les étoiles fixes. Les étoiles mobiles (planètes) sont au nombre de sept qui sont : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune; leurs noms ont été réunis dans un seul vers :

زحل شرى مريخه من شمسه فتزاهرت بعطارد الانوار [1]

On nomme ces sept astres الخنس (*les fugitifs*[2]) et c'est d'eux, dit-on, que Dieu a voulu parler lorsqu'il a dit : *Certes, je le jure par les fuyardes* (c'est-à-dire) *les esquifs qui se cachent* (*Coran*, LXXXI, 15) et dans cet autre passage : *Les régulateurs des choses* (*Coran*, LXXXX, 5). On les appelle fuyards à cause de la rectitude de leur mouvement de va-et-vient, et on dit qu'ils se cachent parce qu'ils courent à travers les constellations puis se cachent, c'est-à-dire se dérobent comme fait la gazelle. Ce nom de *fuyards qui se dérobent* est donné à cinq planètes, celles autres que le Soleil et la Lune. Ce nom leur vient du mot الخناس (*action de se dérober*) synonyme de انقباض (*disparition*). Dans les traditions on dit : « Lorsque Satan suggère quelque chose à un croyant, si celui-ci prononce le nom de Dieu, Satan s'enfuit (خنس) » c'est-à-dire disparaît (انقبض) puis revient. Le nom de خنس a donc été donné à ces astres pour signifier leur retour. On les a nommés كنس de l'expression كنس الظبي (la gazelle s'est dérobée) lorsqu'elle est rentrée dans son gîte (كناس), c'est-à-dire dans son logis (مقرة). Ce nom de كنس a donc été donné à ces astres à cause de leur disparition dans la lumière du Soleil. On appelle encore ces astres les *aburis*, de ce que par fois ils abandonnent en apparence leur mouvement de l'est à l'ouest pour marcher de l'ouest à l'est, et cette marche à rebours les fait ressembler à des insensés. Le nom donné à chacune des planètes est tiré, dit-on, de son essence propre. زحل (Saturne) vient de l'expression زحل فلان (un tel s'est attardé) lorsqu'il est resté en

1. Ce vers n'a, en réalité, aucun sens; c'est un exemple des moyens mnémotechniques employés chez les Arabes, et tels qu'ils ont eu cours chez nous jadis. QUATREMÈRE, dans son fragment de traduction de Maqrizi rapporté plus haut, a cru devoir le rendre ainsi :

« Saturne a acheté son Mars de son Soleil et des Lunes ont été éclairées par Mercure. »
(Jupiter) (Vénus)

2. D'après l'explication de Maqrizi lui-même, le mot خنس a le sens complexe de « *se dérober et reparaître* ».

arrière. On l'a nommé ainsi à cause de la lenteur de sa marche. On dit que زحل signifie encore « la haine » et, d'après l'opinion commune, Saturne prédispose à cette passion. C'est de lui, dit-on, qu'il s'agit dans cette parole de Dieu : « Par le ciel et l'étoile nocturne. A quoi reconnaîtras-tu l'étoile nocturne? C'est l'étoile qui lance des traits. (*Coran*, LXXXVI, 1-3.)

Le nom de مشتري (Jupiter) lui vient de sa beauté, comme s'il avait acheté la beauté pour lui seul ou parce qu'il est l'étoile du négoce. Il influe, dit-on, sur le succès et la richesse. — Le nom de مرّيخ (Mars) vient du mot مرخ (*Cynandum viminale* Kaz.), sorte d'arbre dont le bois, en frottant deux morceaux l'un contre l'autre, produit du feu; on l'a nommé ainsi à cause de son éclat rougeâtre. On appelle aussi مرّيخ une flèche sans barbes qui, une fois lancée, ne suit pas une ligne directe; il en est ainsi de Mars dont la marche est très contournée; c'est pourquoi l'on prétend qu'il a de l'influence sur la sournoiserie (?). — Le Soleil (شمس) a été nommé ainsi parce qu'il occupe le milieu entre les trois planètes supérieures qui sont au-dessus de lui et les trois planètes inférieures qui sont au-dessous. Ce nom lui a été donné par la raison que le milieu d'un collier s'appelle شمسة. — Le nom de زهرة (Vénus) est tiré du mot زاهر qui signifie « le blanc le plus éclatant ». — عطارد (Mercure) signifie « celui qui accomplit toutes choses »; c'est pourquoi on a donné ce nom à la planète; on l'appelle encore « l'écrivain » car il a une grande influence sur les astres qui l'avoisinent ou se trouvent en rapport avec lui. Le nom de la Lune (قمر) est tiré du mot قمرة qui signifie « le blanc » (*subst.*), اقمر signifiant « blanc » (*adj.*).

Saturne porte encore le nom de *Kiouan*; Jupiter ceux de *Tebr* et de *Bergis*; Mars celui de *Bahram*; le Soleil celui de *Mohr*; Vénus ceux d'*Aïahid* et de *Sadaht*; Mercure celui d'*Hermès*; et la Lune celui de *Mah*. Tous ces noms ont été réunis dans un seul distique que voici :

لا زلت تبقى وترقى للعلى ابدا ما دام للسبعة الافلاك حكام
بهر وماه وكيوان وتبر معا وهرمس وايأهيد وبهرام

Tu ne cesseras jamais de subsister et de t'élever
Tant que les cieux dureront pour les sept régulateurs :
Mohr, Mah, Kiouan et Tebr aussi,
Et Hermès, et Aïahid et Bahram.

On leur donne ce titre parce que ces sept astres dépassent les autres étoiles du ciel qu'on appelle les étoiles fixes à cause de leur fixité dans un même point du ciel, ou, suivant d'autres, à cause de la lenteur de leur marche car, prétend-on, il leur faut trente-six mille années solaires pour accomplir leur révolution dans le firmament ; tandis que chacune des sept planètes a son firmament particulier. Les firmaments sont des corps sphériques, transparents et concentriques. Ils sont au nombre de neuf dont le plus rapproché de nous est le firmament de la Lune ; après lui vient le firmament de Mercure, puis celui de Vénus, celui du Soleil, ceux de Mars, de Jupiter, de Saturne ; vient ensuite le firmament des étoiles fixes qui comprend tous les astres visibles dans le ciel à l'exception des sept planètes, et au delà du firmament des étoiles fixes se trouve le firmament enveloppant qui est le neuvième ; on donne à ce dernier le nom d'Atlas, ou de firmament des firmaments, ou firmament de l'univers. On n'est pas d'accord sur les firmaments : les uns les appellent « cieux », et, suivant d'autres, les cieux sont tout autre chose ; de l'avis des uns, ils sont sphériques ; il n'en est rien, selon l'avis des autres.

Le huitième firmament porte le nom de « trône », et le neuvième celui de « dais ». On dit bien d'autres choses. Ce neuvième firmament tourne continuellement comme une armoire à pivot et accomplit un tour en vingt-quatre heures exactement. Ce tour s'effectue toujours de l'est à l'ouest et entraîne dans son mouvement les huit autres firmaments et les astres qu'ils comprennent ; cette rotation est déterminée par le mouvement circulaire du neuvième firmament qui produit la nuit et le jour. Le jour est l'espace de temps pendant lequel le Soleil reste au-dessus de l'horizon de la Terre, et la nuit, l'espace de temps pendant lequel le Soleil reste au-dessous de ce même horizon.

Le firmament des étoiles fixes est divisé en douze parties semblables aux tranches d'une pastèque. Chacune de ces divisions porte le nom de signe du Zodiaque (constellation). Ces signes sont : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, l'Épi, la Balance, le Scorpion, l'Arc, le Capricorne, le Seau, et la Baleine. Chacune de ces douze constellations est divisée en trente parties nommées « degrés » ; chacun de ces trente degrés est divisé en soixante parties appelées « minutes » ; chacune de ces soixante minutes est divisée en soixante parties nommées « secondes », et ainsi de suite en « tierces », « quartes »,

« quintes » jusqu'aux « douziémes » et au delà. Une série de trois constellations forme une saison, et c'est d'après cette division que le temps est partagé en quatre saisons, qui sont le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Les points d'orientation sont aussi au nombre de quatre : l'est, l'ouest, le nord et le sud. De même il y a quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre, et quatre états : le chaud, le froid, l'humide et le sec. On compte encore quatre humeurs : la bile, l'humeur noire, le flegme et le sang, et quatre vents : le vent d'est, le vent d'ouest, le vent du nord et le vent du sud. Trois constellations appartiennent au printemps ; elles sont ascendantes au nord, et, pendant leur durée, les jours sont plus longs que les nuits : ce sont le Bélier, le Taureau et les Gémeaux. Trois autres appartiennent à l'été ; elles sont descendantes au nord, et, pendant leur durée, les nuits gagnent sur les jours : ce sont le Cancer, le Lion et l'Épi. Les trois suivantes appartiennent à l'automne ; elles sont descendantes au sud, et, pendant leur durée, les nuits sont plus longues que les jours : ce sont la Balance, le Scorpion et l'Arc. Enfin, les trois dernières appartiennent à l'hiver ; elles sont ascendantes au sud, et, pendant leur durée, les jours gagnent sur les nuits : ce sont le Capricorne, le Seau et le Baleine.

Le firmament enveloppant, comme nous l'avons dit, tourne continuellement comme un dévidoir, se mouvant toujours de l'est à l'ouest au-dessus de la Terre et de l'ouest à l'est au-dessous ; il y a toujours au-dessus de la Terre la moitié du ciel, c'est-à-dire six constellations comprenant 180 degrés, l'autre moitié, avec les six autres constellations et 180 degrés également, restant au-dessous. Et chaque fois qu'à l'orient s'élève au-dessus de l'horizon terrestre un de ces degrés dont le nombre total est de 360, celui qui lui est diamétralement opposé et qui appartient à la septième constellation descend au-dessous de l'horizon occidental. De telle sorte que toujours six constellations apparaissent pendant le jour et les six autres pendant la nuit. L'horizon est la ligne terrestre qui sépare la partie apparente de la partie cachée du ciel. Le firmament tourne sur deux pôles, nord et sud, comme tourne la meule soutenue par deux supports. Une ligne circulaire le divise en deux parties, située à égale distance des deux pôles ; ce cercle se nomme cercle équinoxial ; il coupe le cercle des constellations et celui-ci coupe le cercle équinoxial de telle sorte que l'une des moitiés du premier cercle incline de 24 degrés environ vers le nord. Dans cette moitié se trouvent

les six constellations septentrionales, du Bélier à l'Épi. L'autre moitié au contraire s'en éloigne et incline d'autant vers le sud; dans celle-ci sont comprises les six constellations méridionales, de la Balance à la Baleine. Les deux points d'intersection des deux cercles, c'est-à-dire du cercle équinoxial et du cercle du ciel des constellations, sont les deux points équinoxiaux : ce sont le point initial du Bélier et le point initial de la Balance. La révolution du Soleil, de la Lune et de toutes les étoiles s'accomplit parallèlement au cercle du firmament du Zodiaque (écliptique) et non au cercle équinoxial. Le Soleil ne passe au cercle équinoxial qu'à son arrivée aux deux points équinoxiaux qui sont les points d'intersection des deux cercles. Il trace ainsi la ligne équatoriale sous laquelle le temps est invariable, la nuit ne l'emportant pas sur le jour ni le jour sur la nuit. Car, en cette ligne, le Soleil rayonne à égale distance du nord et du sud. Le Soleil parcourt le firmament et traverse les douze signes du Zodiaque en 365 $\frac{1}{4}$ jours à peu près; cet espace de temps forme l'année solaire. Il séjourne dans chacun de ces signes pendant trente jours et une fraction de jour. Pendant le jour, il reste constamment au-dessus de la Terre; c'est le contraire pendant la nuit. Tant qu'il demeure dans les six constellations septentrionales, c'est-à-dire le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion et l'Épi, il s'élève dans l'atmosphère tout près du zénith, c'est le moment du printemps et de l'été. Quand il est dans les constellations méridionales, c'est-à-dire la Balance, le Scorpion, l'Arc, le Capricorne, le Seau et la Baleine, c'est le temps de l'automne et de l'hiver; le Soleil s'abaisse et s'éloigne du zénith.

Ouahb ben Monabbeh prétend que la première des quatre saisons créée par Dieu fut l'hiver et qu'il le fit froid et humide; qu'il créa ensuite le printemps qu'il fit chaud et humide, puis l'été qu'il fit chaud et sec et enfin l'automne qu'il fit froid et sec. Pour nos contemporains, la première saison est le printemps qui commence au moment où le Soleil quitte la constellation de la Baleine. Les anciens n'étaient pas d'accord sur la saison initiale. Les uns tenaient pour le printemps et le choisissaient pour commencer l'année; d'autres la faisaient partir du solstice d'été, d'autres de l'équinoxe d'automne, d'autres enfin du solstice d'hiver. Quand le Soleil arrive au point initial du Bélier, le jour est égal à la nuit, le temps est en équilibre : l'hiver a disparu, le printemps arrive adoucissant l'air, le zéphire souffle, la glace fond, les vallées sont sillonnées de ruis-

seaux, les fleuves se gonflent (excepté en Égypte), les herbes poussent, les moissons grandissent, les plantes croissent, les fleurs commencent à poindre, les arbres se couvrent de feuilles, les boutons s'entr'ouvent, la surface de la terre verdoie, les bestiaux mettent bas, les mamelles se gonflent, la terre se pare de ses ornements les plus éclatants, comme une jeune fille se pare pour ceux qui la regardent. Dieu! quelle admirable mamelle a nourri le poète el-Hafiz Gemal-ed-din Youssef ben Ahmed el-Ya'mouri qui a dit:

Aspirez l'air du printemps, car il
Est le meilleur zéphire et le plus bienfaisant.
Son haleine nourrit les corps, comme
Un esprit renfermé dans une substance transparente.

Ibn Qotaïbah dit: « Quant au printemps, les gens déclarent que c'est la saison qui suit l'hiver, et qu'avec lui apparaissent les bourgeons et les fleurs; ils ne connaissent pas d'autre printemps. Les Arabes ne sont pourtant pas d'accord là-dessus. Les uns prétendent que le printemps est la saison où les fruits mûrissent (l'automne) et que l'hiver vient après lui, l'été venant après l'hiver ; — c'est la saison qu'on appelle communément printemps ; — enfin vient la saison des fortes chaleurs que les autres nomment été. D'autres nomment « premier printemps » (الربيع الاول) la saison tempérée où mûrissent les fruits (c'est-à-dire l'automne) et « second printemps » (الربيع الثاني) la saison qui suit l'hiver et dans laquelle apparaissent les bourgeons et les fleurs. Mais tous s'accordent à dire que le printemps est l'automne. » — Quand le Soleil arrive à la fin des Gémeaux et au commencement du Cancer, le jour est à son maximum et la nuit à son minimum. Alors les jours commencent à décroître tandis que croissent les nuits. Le printemps finit, on entre dans la saison de l'été : la chaleur devient plus forte, l'air est brûlant, les simoums soufflent, les eaux baissent (excepté en Égypte), les herbes se dessèchent, les grains sont à point, on fait la moisson, les fruits sont mûrs, les bestiaux engraissent, les corps deviennent plus vigoureux, les mamelles des animaux se gonflent, la terre apparaît comme une fiancée. — Quand le Soleil atteint la fin de l'Épi et le commencement de la Balance, la nuit est égale au jour pour la seconde fois, et la nuit commence à gagner sur le jour qui décroit. L'été est passé, on entre dans la saison de l'au-

tomne : l'air devient plus frais, le vent souffle, le temps change, les rivières sont à sec, les sources sont taries, les feuilles des arbres jaunissent, les fruits tombent, les aires sont en activité, les grains sont emmagasinés, les herbes ramassées, le sol devient poudreux (excepté en Égypte), les animaux maigrissent, les insectes meurent, les reptiles se terrent, les oiseaux et les bêtes émigrent vers des pays plus chauds, les hommes amassent des provisions pour l'hiver. Le monde ressemble à une femme d'un âge mûr dont la jeunesse s'est enfuie. Et quel admirable poète que l'imam Az ed-din Abou 'l-Hosan Ahmed ben Ali ben Mo'aqqal el-Azdi el-Mohabbi el-Homsi qui s'est exprimé ainsi :

Admirable est la saison de l'automne par laquelle on jouit
De la fraîcheur de l'air ; elle nous amène des merveilles,
Couvrant la terre de l'or de ses feuilles,
Et cependant c'est la terre qui d'habitude donne l'or.

Le même a dit encore :

Admirable est la saison de l'automne, saison
Aux flancs délicats et limpide.
L'eau s'échappe d'un cœur résigné
Et les larmes coulent sur le visage de l'amant.
La froideur du premier, la pâleur du second
Sont douces, l'une à qui goûte, l'autre à qui aime.

Et :

Est venue la saison de l'automne avec toutes sortes de douceurs
Et une beauté qui enchante le cœur et les yeux.
Il nous fait voir le feuillage jaunissant et couleur d'or,
L'eau plus limpide est blanche comme l'argent ;
Il nous comble de tous bienfaits
Et nous accorde toutes faveurs.

Un autre, adversaire de l'automne, a dit :

Prends tes lourds vêtements en automne, car
Il est dangereux et son souffle est nuisible ;
Il pénètre les corps, comme la vie ;
Pareil à un ami, mais d'un ami il faut craindre.

Un autre a dit:

O toi qui incrimines la saison de l'automne, tu es loin
De la valoir, en blâmant cette saison.
Il n'y a rien pour moi de plus doux qu'elle :
Si elle fait quitter aux rameaux leur chemise,
Elle étend sous eux ses vêtements.
Admire donc sa compassion et l'excès de sa pitié.
Et les heures les plus délicieuses du tête-à-tête sont celles où arrive le moment du départ, et [quand approche cette saison.

Quand le Soleil arrive à la fin du signe de l'Arc et au commencement du signe du Capricorne, la nuit est à son maximum et le jour à son minimum: le jour commence à croître tandis que décroît la nuit. L'automne est passé, on entre dans la saison de l'hiver. Le froid devient plus rigoureux, l'air est plus vif, les feuilles des arbres tombent, la plupart des plantes meurent, les animaux s'enfoncent sous la terre, les corps deviennent plus faibles, la surface de la terre se dépouille de ses ornements, les nuages s'amoncellent, la rosée augmente, l'atmosphère s'obscurcit, le sol se dénude (excepté en Égypte), les hommes ne peuvent plus vaquer à leurs travaux, le monde devient comme une vieille femme dont la mort est prochaine. Quand le Soleil atteint la fin de la Baleine et le commencement du Bélier, le temps redevient ce qu'il était l'année précédente et ainsi de suite. Ainsi il a été réglé par le Très-Haut, le Tout-Puissant et décrété par l'Omniscient. Il n'y a pas d'autre Dieu que lui!

Ptolémée a comparé le printemps à l'enfance, l'été à la jeunesse, l'automne à l'âge mûr et l'hiver à la vieillesse. — Ce sont les mouvements du Soleil et son passage dans les douze constellations sus-indiquées qui règlent les périodes de l'année et divisent la journée en jour et en nuit et ces derniers en heures. Les mouvements de la Lune dans ces mêmes constellations déterminent les mois et l'année lunaire. La Lune parcourt les douze constellations et fait le tour complet du ciel en 28 jours et une fraction et séjourne dans chaque constellation pendant 2 jours et $\frac{1}{3}$ de jour environ, restant dans chacune des 28 mansions lunaires 1 jour et 1 nuit. Elle apparaît à son lever à l'occident, après la disparition du disque du Soleil, et sa lumière augmente chaque nuit d'un demi-septième jusqu'à ce que sa lumière soit complète, ce qui arrive dans

la 14e nuit à partir de son apparition. Dès la 15e nuit elle décroît et sa lumière diminue chaque nuit d'un demi-septième, comme elle avait augmenté, jusqu'à ce que sa lumière arrive à son minimum dans la 28e nuit de son apparition. Et pendant le temps écoulé depuis sa séparation d'avec le Soleil et son lever à l'occident jusqu'à sa réunion avec lui, elle traverse 28 mansions qui sont: le Cancer, le Petit Ventre (ε, δ, π *du Bélier*), les Pléiades, Aldebaran, le Petit Cercle (λ *d'Orion*), la Marque au feu (γ *et* ν *des Gémeaux*), le Bras (α *et* β *des Gémeaux*), le Thorax (ε *du Cancer*), la Pointe (α *du Cancer et* λ *du Lion*), le Front (ζ, γ, η *et* α *du Lion*), la Crinière (δ *et* θ *du Lion*), les Replis (β *du Lion*), le Hurleur (β, η, γ, δ, ε *de l'Épi*), le Soutien (α *de l'Épi*), les Crins (ι, κ, λ *de l'Épi*), les Deux Serres (α *et* β *de la Balance*), la Couronne (β, δ, π *du Scorpion*), le Cœur (*Antarès*), la Queue (λ *et* υ *du Scorpion*), les Autruches (γ, δ, ε, η, σ, φ, τ, ζ *du Sagittaire*), la Cité (*partie sans étoiles du Sagittaire*), la Fortune du Combattant (α *et* β *du Capricorne*), la Fortune Vorace (μ, ν, ε *du Verseau*), la Fortune des Fortunes (β *et* ξ *du Verseau*), la Fortune des Tentes (γ, ζ, π *et* η *du Verseau*), le Goulet Antérieur (α *et* β *de Pégase*), le Goulet Postérieur (α *d'Andromède et* γ *de Pégase*) et le Ventre du Poisson (β *d'Andromède*)[1]. Le calcul relatif à tout cela se trouve rapporté dans les ouvrages spéciaux, mais ce que nous avons dit suffit. Dieu sait tout et vous ne savez rien.

1. La traduction des noms des mansions de la Lune et leur identification sont tirées du *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, par M. L.-Am. Sédillot, publié dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, 1re série, tome I, Paris, 1844.

CHAPITRE DEUXIÈME

DE LA FORME DE LA TERRE ET DE LA DISTRIBUTION DE SES CLIMATS

Maintenant que, d'après ce qu'on vient de dire de l'Univers, l'homme à qui Dieu a réparti l'intelligence peut se rendre compte de la façon dont s'opère le mouvement qui produit le jour et la nuit, et comment ces deux derniers forment les mois et les années, nous pouvons parler de la Terre.

Les points d'orientation sont au nombre de six : l'orient qui est le lieu où se lèvent le Soleil, la Lune et toutes les étoiles aux différents points de l'horizon; l'occident qui est le côté où ces astres se couchent; le nord qui est le lieu où se meuvent le Capricorne et les deux Veaux (β *et* γ *de la Petite Ourse*); le sud qui est le côté ou se meut Canope; le zénith qui est en haut, dans la direction du ciel, et le nadir, en bas, dans la direction du centre de la Terre.

La Terre est un corps rond comme une sphère; d'aucuns cependant prétendent qu'elle n'est pas sphérique. Elle est placée dans l'air avec son ensemble de montagnes et de mers, de pays habités et d'étendues désertes. Elle est enveloppée par l'air de tous les côtés, comme le jaune dans l'intérieur de l'œuf; elle est située à égale distance de tous les points du ciel. Le point inférieur de la Terre est en réalité déterminé par son épaisseur, de la surface au centre, en quelque lieu que l'on soit, l'opinion générale étant que la Terre est comme une sphère placée au milieu de l'air et semblable au jaune de l'œuf dans la coquille, la Terre occupant le milieu et se trouvant à égale distance de tous les points du ciel.

« Au-dessous de la Terre, assure Hecham ben el-Hakam, est un corps doué de la propriété de s'élever; c'est ce corps qui empêche la Terre de tomber; quant à lui, il n'a pas besoin d'appui puisqu'il ne tend jamais à tomber, mais au contraire à s'élever. » Le même écrivain dit encore : « Dieu a établi la Terre sans appui. » D'après Démocrite, la Terre repose sur de l'eau et cette eau est si bien

pressée sous la Terre qu'elle ne trouve aucune issue, par où elle puisse s'échapper. — D'après un autre, la Terre est placée au centre (de l'Univers), à égale distance de tous les points du ciel, qui l'attire de tous côtés; c'est pourquoi la Terre n'incline ni vers un côté ni vers l'autre, car la force d'attraction est partout égale.

C'est le même phénoméne que celui de la pierre d'aimant attirant le fer; de sa nature, le ciel est l'aimant de la Terre et l'attire, mais celle-ci se maintient au centre à cause de la rapidité du mouvement du ciel qui de toutes parts repousse la Terre vers le centre. Si l'on met de la poussière dans une bouteille que l'on fait tourner vivement, la poussière restera au centre du vase. Mohammed ben Ahmed el-Khouarezmi dit que la Terre est située au centre du ciel, c'est-à-dire en bas du ciel en réalité; qu'elle est ronde et qu'elle est pleine d'aspérités à la surface, à cause des montagnes qui sont en saillie et des vallées qui sont en profondeur; ces aspérités, du reste, ne l'empêchent pas d'être ronde, si on tient compte de son ensemble, car la hauteur des montagnes, et je parle des plus élevées, n'est rien en comparaison de la circonférence de la Terre. Si, par exemple, sur une boule d'une ou deux coudées de diamètre se trouve quelque saillie ou quelque dépression, ces accidents n'empêcheront pas cette boule d'être sphérique. Si, par malheur, l'eau l'environnait de toutes parts, si bien qu'elle noyât tout et qu'on ne vît plus aucune saillie, c'en serait fait des propriétés spéciales dont jouissent les minéraux, les plantes et les êtres animés (?). Rendons donc gloire à Celui dont personne, hors lui, ne peut pénétrer les mystérieuses décisions.

La surface extérieure de la Terre, baignée par l'air de tous côtés, occupe la partie supérieure; l'air se tient au-dessus d'elle, l'enveloppe et l'attire de toutes parts. Au-dessus de l'air sont les firmaments dont nous avons parlé plus haut, l'un au-dessus de l'autre jusqu'au neuvième firmament, qui est le plus élevé de tous et forme la limite de l'Univers créé. Les avis sont partagés sur ce qui se trouve au delà, les uns prétendent que c'est le vide, d'autres que c'est le plein, d'autres que ce n'est ni le plein ni le vide. — En quelque point de la Terre qu'un homme se tienne debout, sa tête est toujours dirigée vers le ciel et ses pieds vers le centre de la Terre; il voit continuellement une moitié du ciel tandis que l'autre moitié lui reste constamment cachée par la courbure de la Terre, et de

quelque quantité qu'il se déplace d'un point vers un autre, il voit toujours du ciel une partie égale à celle qui lui est cachée.

La Terre est immergée dans l'eau comme un grain de raisin flottant sur un liquide; la moitié environ en est visible, tandis que l'autre moitié reste plongée dans l'eau. La portion visible de la Terre est divisée en deux parties et comme coupée par une ligne parallèle à la ligne équinoxiale et passant au-dessous de cette ligne. Tous les pays situés sur cette ligne sont sans latitude; pour eux les deux pôles restent indéterminés et sont situés, pour ces pays, aux deux extrémités du cercle de l'horizon. Tout pays situé hors de cette ligne du côté nord et à la valeur d'un degré, voit le pôle nord, c'est-à-dire le point de révolution du Capricorne, s'élever d'un degré pour ses habitants, et le pôle sud, point de révolution de Canope, s'abaisser d'un degré, et ainsi de suite. De même pour le côté sud, c'est le pôle sud qui s'élève et le pôle nord qui s'abaisse. C'est par là que l'on a déterminé la latitude d'un lieu. La latitude d'un lieu, en effet, est l'inclinaison du cercle équinoxial par rapport au zénith des gens de ce lieu et l'élévation du pôle à leur horizon; en d'autres termes, la latitude d'un lieu s'énonce par la différence entre le zénith des gens de ce lieu et le zénith des gens qui n'ont pas de latitude. — La partie visible de la Terre située au sud de l'équateur est inhabitée; l'autre partie, au nord de l'équateur, représente le quart habité de la Terre, c'est-à-dire la partie peuplée de la Terre.

La ligne équatoriale n'existe pas en réalité; c'est une hypothèse de notre esprit, une ligne imaginaire qui va de l'est à l'ouest au-dessous du cercle de révolution du point initial du Bélier; on l'a nommée ainsi parce que dans les localités qu'elle traverse, les nuits sont égales au jour sans excédent ni diminution de l'une sur l'autre, pendant tout le cours de l'année. De cette ligne les deux points qui touchent l'horizon l'un est dirigé sur le cercle de révolution de Canope au sud, l'autre sur le cercle de révolution du Capricorne au nord.

La Terre habitée compte de l'est à l'ouest 180 degrés et du nord au sud, c'est-à-dire de Khat-Arin[1], à Banat-Na'ach (*les Filles du Cercueil, les deux Ourses*) 48 degrés représentant deux fois la valeur de l'inclinaison du Soleil, et au delà de Khat-Arin 16 degrés; l'étendue de la Terre habitée est donc (du nord au sud)

1. L'équateur. Cf. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda* (Paris, 1848), 1er vol., pp. ccxl et sqq.

d'environ 70 degrés[1], ce qui est dû à la régularité de la marche du Soleil et à son passage, deux fois par année, dans les régions situées au delà du Bélier et de la Balance. L'extrême nord et l'extrême sud ne sont touchés par le Soleil qu'une seule fois par an; mais, comme le point culminant du Soleil est atteint par cet astre deux fois dans l'hémisphère nord, c'est dans cet hémisphère que se trouve la partie habitée de la Terre, grâce à l'élévation du Soleil trop éloigné pour nuire aux habitants. Le contraire ayant lieu dans l'hémisphère sud, la Terre n'y est pas habitée.

On n'est pas d'accord sur l'étendue de la Terre. D'après les uns, elle est de 500 ans de marche, dont un tiers est habité, un second tiers désert et le dernier tiers occupé par les mers. D'après d'autres, la partie habitée de la Terre est de 120 ans de marche: 90 pour Yagog et Magog, 12 pour le pays des Nègres, 8 pour Roum, 3 pour les Arabes et 7 pour tous les autres peuples. On dit de plus que le monde est divisé en 7 parties dont 6 pour Yagog et Magog et 1 pour tout le reste des hommes; que la Terre est de 500 années de marche, dont 300 pour les mers, 100 pour les contrées désertes et 100 pour les pays habités; que l'étendue de la terre est de 24,000 parasanges dont 12,000 pour le pays des Nègres, 8,000 pour Roum, pour les Perses 3,000, et 1,000 pour les Arabes. D'après Ouahb ben Mounabbeh, la partie habitée de la Terre serait, en comparaison de la partie inhabitée, comme une tente dans le désert. Ardéchir ben Tabek dit que la Terre comprend quatre parties dont l'une appartient aux Turcs, l'autre aux Arabes, la troisième à la Perse et la dernière aux Nègres. Les climats sont au nombre de 7, les points cardinaux au nombre de 4; il y a 45 régions, 10,000 villes et 256,000 villages, les villes et forteresses sont au nombre de 21,600. Dans le premier climat, on compte 3,100 grandes villes; dans le second, 2,713 villes et grands villages; dans le troisième 3,079 villes et villages; dans le quatrième, qui est celui de Babel, 2,974 villes; dans le cinquième, 3,006 villes; dans le sixième, 3408 villes; et dans le septième, 3,300 villes réparties dans les îles. El-Khouarezmi dit que le diamètre de la Terre est de 7,000 parasanges, ce qui représente le demi-sixième de la Terre, en y comprenant les montagnes, les déserts et les mers; pour le reste, il est inhabité et

1. En contradition avec ce qui est dit plus loin, page 34.

l'on n'y rencontre ni plantes ni animaux. — La portion habitée de la Terre ressemble, dit-on, à un oiseau dont la tête serait représentée par la Chine, l'aile droite par l'Hind et le Sind, l'aile gauche par le pays des Khazars, la poitrine par la Mekke, l'Iraq, la Syrie et l'Égypte et la queue par l'Occident. On raconte encore que le diamètre de la terre est de 7,414 milles et sa circonférence de 20,400 milles en y comprenant tout, terres et mers. Abou Zeïd Ahmed ben Sahl el-Balkhi dit que la longueur de la Terre, depuis l'extrémité orientale jusqu'à l'extrémité occidentale, est d'environ 400 étapes, et sa largeur, depuis la limite nord de la terre habitée, séjour de Yagog et de Magog, jusqu'à la limite sud, séjour des Noirs, de 220 étapes; que la partie qui s'étend du désert de Yagog et Magog jusqu'à l'océan qui entoure la Terre au nord, aussi bien que la partie qui va du désert des Noirs jusqu'à l'océan qui enveloppe la Terre, au sud, sont inhabitées; qu'on n'y rencontre aucun être vivant et que leur étendue totale est de 5,000 parasanges. Mais tout cela n'est que paroles qui ne s'appuient sur aucune preuve.

Le moyen de connaître l'étendue de la Terre est le suivant: en nous déplaçant du sud au nord suivant le méridien, l'équateur se trouvera au sud de notre zénith; si donc nous avançons de la valeur d'un degré céleste, c'est-à-dire de la 360e partie (du cercle céleste), le pôle s'élèvera pour nous d'un degré équivalent au degré de déplacement. Nous saurons alors que nous avons parcouru la 360e partie de la circonférence du globe terrestre correspondant à la même division du ciel; mesurant la distance qui sépare notre point de départ de notre point d'arrivée quand le pôle s'élève d'un degré, nous trouverons qu'un degré céleste représente en réalité sur la Terre une distance de 56 milles et $\frac{2}{3}$, soit 25 parasanges. Et si nous multiplions la valeur d'un seul degré, c'est-à-dire le nombre de milles que nous venons d'indiquer, par 360, nous obtiendrons comme résultat 20,400 milles, ce qui est la longueur de la circonférence terrestre; divisant ce dernier nombre par $3\frac{1}{7}$ nous obtiendrons comme quotient 6,440 milles, longueur du diamètre terrestre; multipliant, de plus, ce diamètre par la circonférence, on aura la surface totale de la Terre qui est de 132,600,000 milles carrés environ. De cette surface on peut tirer l'évaluation du quart habité de la Terre qui serait de 33,150,000 milles carrés, la largeur de la partie habitée de ce quart est égale à la distance qui sépare le cercle de révolution du Cancer du

pôle, c'est-à-dire de $55° \frac{1}{6}$ ce qui représente le sixième du cercle terrestre. La Terre habitée finit à l'île de Thulé en Bretagne, c'est le dernier point habité au nord. Ce sixième fait en milles 3,764; si nous multiplions ce sixième, qui représente la largeur de la Terre, par sa moitié, qui en est la longueur, la Terre habitée équivaudra à la moitié du sixième de la Terre. Quant à la largeur de la Terre habitée, elle va toujours en diminuant à cause du rétrécissement des divisions des cercles (de latitude). Sa valeur est égale au cinquième du cercle et est d'environ 4,080 milles. Dans le quart habité de la terre se trouvent sept grandes mers dont chacune comprend un certain nombre d'îles; on y compte aussi 15 lacs, les uns salés, les autres non, 200 hautes montagnes et 240 grands fleuves. Elle se partage en sept climats qui renferment 17,000 grandes villes.

On lit dans le livre d'Orose : Après que Julius, surnommé César, eut apaisé la sédition et pris le gouvernement de l'univers, il choisit quatre philosophes dont Orose donne les noms, et leur prescrivit de se partager entre eux quatre la description des limites du monde, et le dénombrement de ses mers et de ses provinces; à l'un fut assignée la description de l'orient, au second celle de l'occident, au troisième celle du nord, au quatrième échut le sud. Leur travail fut achevé en trente ans environ. L'ensemble des mers connues dans l'univers était de vingt-neuf dont huit pour l'orient, huit pour l'occident, onze pour le nord et deux pour le sud. Le nombre des îles principales était de soixante et onze, dont huit pour l'orient, seize pour l'occident, trente et une pour le nord et seize pour le sud. Les grandes montagnes connues étaient au nombre de trente-six, toutes montagnes élevées et dont ils donnaient les noms dans leur travail; sept d'entre elles se trouvaient en orient, quinze en occident, douze au nord et deux au sud. On comptait encore soixante-trois grandes contrées dont sept en orient, vingt-cinq en occident, dix-neuf au nord et douze au sud; ils donnaient également le nom de ces contrées. Les grandes régions connues se montaient à deux cent neuf, dont soixante-quinze en orient, soixante-six en occident, six au nord et soixante-deux au sud. Les grands fleuves connus par toute la terre étaient au nombre de cinquante-six dont dix-sept pour l'orient, treize pour l'occident, dix-neuf pour le nord et sept pour le sud.

Chacun des sept climats est comme un tapis étendu dont la longueur se mesurerait d'orient en occident, et la largeur du nord au sud; ces climats sont

de longueurs et de largeurs différentes. Le premier de ces climats a son milieu traversé par la ligne sous laquelle les jours les plus longs sont de 13 heures, tandis que les pays qui se trouvent sur la ligne passant par le milieu du septième climat ont pour plus longs jours des jours de 16 heures. Le territoire qui s'étend au dela de la limite sud du premier climat se compose de mer et de désert; quant à celui qui se trouve au delà de la limite nord du septième climat on ne sait s'il est habité ou non. La longueur de chacun des sept climats, de l'est à l'ouest, équivaut à 12 heures de la révolution du ciel; leurs largeurs diffèrent d'une demi-heure d'après le compte des heures de leurs plus longs jours. Le plus long et le plus large de ces climats est le premier qui a en longueur, de l'est à l'ouest, environ 3,000 parasanges, et en largeur, du nord au sud, 150 parasanges. Le plus petit, en longueur et en largeur, est le septième climat qui n'a, de l'est à l'ouest, qu'une longueur de 1,500 parasanges et une largeur de 70 parasanges, du nord au sud. Les cinq autres climats se trouvent entre les deux dont nous venons de parler; leurs limites sont des lignes imaginaires, n'existant pas en réalité, et inventées par les anciens voyageurs qui ont parcouru la terre, pour en reconnaître les limites exactes, fixer l'emplacement de chaque contrée et relever les chemins qui la sillonnent. Voilà pour le quart habité.

Quant aux trois autres quarts, ils sont déserts. Le nord est situé sous le cercle de révolution du Capricorne : le froid y est rigoureux, la nuit y dure six mois sans interruption, c'est alors la saison de l'hiver dans ces contrées; pendant ce temps il n'y fait pas jour, l'air y est chargé d'une obscurité intense, l'eau y est solide grâce à l'extrême rigueur du froid et l'on n'y rencontre ni plantes ni animaux. Cette région est diamétralement opposée au sud qui est le lieu où s'opère la révolution de Canope; là le jour est de six mois, sans nuit; c'est pour cette contrée le temps de l'été; l'air y est brûlant, le vent torride et l'intensité de la chaleur y fait périr les animaux et les plantes, on ne peut ni la traverser, ni y séjourner. Pour l'occident, l'océan enveloppant empêche de s'y rendre, tant ses vagues sont agitées et tant l'obscurité y est épaisse; quant à l'orient, des montagnes très élevées défendent le passage. C'est pourquoi tous les hommes se sont groupés sur le quart habité de la terre; et la plupart de la terre, c'est-à-dire les trois quarts autres que le quart habité, n'est connue de personne

La terre tout entière avec tout ce qu'elle renferme de montagnes et de mers n'est en comparaison de l'univers que comme un point en comparaison du cercle. — Les limites des climats ont été déduites des heures du jour, parce que, lorsque le Soleil se tient au point initial du Bélier, les jours et les nuits sont égaux par tous les climats, mais s'il se déplace continuant sa course dans le Bélier, le Taureau et les Gémeaux, les heures du jour deviennent inégales pour tous les climats; quand il atteint la fin des Gémeaux et le commencement du Cancer, la longueur du jour au milieu du premier climat est de 13 heures précises; elle est de 13 heures et demie au milieu du second; de 14 heures au milieu du troisième; de 14 heures et demie au milieu du quatrième; de 15 heures au milieu du cinquième; de 15 heures et demie au milieu du sixième et de 16 heures au milieu du septième, et ainsi de suite. en croissant jusqu'au 90° où le jour est continuel.

La longitude d'un lieu est la distance qui le sépare du point extrême de la Terre habitée à l'ouest et sa latitude est la distance qui le sépare de l'équateur. L'équateur, comme nous l'avons dit plus haut, est une ligne telle que tous les pays qui se trouvent sur cette ligne ont, en tous temps, les jours égaux aux nuits. Tous ces pays sont sans latitude, et tous les pays situés à l'extrême occident sont sans longitude. De l'extrême occident à l'extrême orient il y a 180 degrés; tous les lieux dont la longitude est de 90° sont à égale distance de l'occident et de l'orient. Tout lieu dont la longitude est inférieure à 90° est plus rapproché de l'occident que de l'orient, et tout lieu dont la longitude est supérieure à 90° est plus rapproché de l'orient que de l'occident.

Les anciens ont prétendu que le monde terrestre était divisé en sept parties nommées climats. Le climat de l'Inde dépend de Saturne, celui de Babel dépend de Jupiter; celui des Turcs, de Mars; celui de Roum, du Soleil; celui d'Égypte, de Mercure, et celui de la Chine, de la Lune. D'autres disent que le Bélier et Jupiter sont dévolus à Babel; le Capricorne et Mercure à l'Inde: le Lion et Mars aux Turcs; la Balance et le Soleil à Roum; de plus, que l'année est partagée entre douze constellations, desquelles le Bélier et ses associés appartiennent à l'orient; le Taureau et ses associés au sud; les Gémeaux et leurs associés à l'ouest; le Cancer et ses associés au nord. — On dit encore que, dans chaque climat, il y a deux grandes villes correspondant aux doubles

mansions de chaque planète, excepté dans le climat du Soleil et dans celui de la Lune, ces deux derniers ne possédant qu'une seule grande ville. — Les villes et forteresses des sept climats sont au nombre de 21,600, correspondant au nombre des minutes du cercle du ciel. Hermès prétend que si, au lieu du nombre des minutes, on prenait celui des quartes, on aurait le nombre total des hommes qui peuplent les climats, car chaque fois que meurt un homme il est remplacé par un autre. On assure que le nombre des grandes villes et villages du premier climat, depuis le point où le Soleil se lève est de 3,100; que dans le second il s'en trouve 2,713; dans le troisième 3,079; 2,974 dans le quatrième, celui de Babel; dans le cinquième, 3,006; dans le sixième 3,508, et dans le septième 3,300 réparties sur les îles.

Sur la ligne médiane du premier climat sont situés les pays où le jour le plus long est de 13 heures. Pour ces lieux le pôle nord s'élève au-dessus de l'horizon de 16 degrés deux tiers, ce qui représente la latitude. Il s'étend en largeur jusqu'aux lieux où le jour le plus long est de 13 heures un quart et où le pôle s'élève de 20 degrés et demi, ce qui est la latitude de ces lieux; sa largeur totale est de 440 milles. Il commence à l'extrémité du pays de la Chine, la traverse dans la partie méridionale, passe aux rives de l'Hind puis aux pays du Sind, et, franchissant la mer, coupe la presqu'île arabique et la terre de l'Yémen, traverse la mer de Qolzoum, embrasse le pays des Abyssins, coupe le Nil d'Égypte au nord de l'Abyssinie, à la ville de Dongola en Nubie et s'étend sur la terre d'occident au sud du pays des Berbers jusqu'à l'Océan enveloppant. Dans ce climat se trouvent vingt montagnes, dont la hauteur varie de 20 à 1,000 parasanges; on y compte également trente grands fleuves dont le cours, lui aussi, varie entre 1,000 et 20 parasanges, et cinquante grandes villes. La plupart des peuples habitant ce climat sont de couleur noire. Les constellations qui le régissent sont le Bélier et l'Arc et il est placé sous l'influence de la planète Jupiter. Malgré l'intensité de la chaleur, on rencontre dans ce climat abondance d'eau et de pâturages; on y cultive le maïs et le riz: mais, comme il n'y a jamais de température moyenne, la vigne n'y produit pas de raisin ni le blé d'épis. Les bœufs y sont très nombreux en raison de la quantité considérable de pâturages. — A l'orient de ce climat se trouve la mer qui s'étend jusqu'au 13e degré au delà de l'équateur; à l'ouest, le Nil et la mer

d'occident. C'est de ce climat que vient le Nil d'Égypte. L'orient de ce climat est baigné par la mer orientale, qui n'est autre que la mer de l'Inde et de l'Yémen.

Dans le second climat, le jour le plus long est de 13 heures et demie ; le pôle nord s'y élève de 24 degrés et un dixième, ce qui est la latitude de ce point; il s'étend en longueur depuis la limite du premier climat jusqu'au point où le jour le plus long est de 13 heures trois quarts et où l'élévation du pôle nord est de 27 degrés et demi, et cette largeur représente une distance de 400 milles. Il commence aux pays d'orient, traversant la Chine et se dirigeant vers les pays de l'Hind et du Sind; puis il franchit la mer Verte et la mer de Basra, coupe la presqu'île arabique dans la région du Negd et de Tehamah; dans ce climat sont comprises les villes de El-Iamama, El-Bahraïn, Hagar, la Mekke, Médine, Et-Taïf, le pays du Hedjaz; de là, se dirigeant par dessus la mer de Qolzoum, il embrasse la Haute-Égypte, traverse le Nil, comprend les villes de Qous, d'Akhmim, d'Esneh, d'Antinoë et d'Assouan, s'étend sur le pays d'occident au milieu de la terre d'Ifrikiah, et passant au pays des Berbers, va finir à la mer occidentale. Dans ce climat se trouvent dix-sept montagnes, dix-sept grands fleuves et quatre cent cinquante grandes villes. La couleur des habitants tient le milieu entre le brun et le noir. Sa constellation spéciale est le Capricorne et sa planète Saturne. C'est le séjour des nomades dont les tribus occidentales sont les Hadalah, les Sanhagah, les Lamtunah et les Masoufah, auxquelles se rattachent les nomades d'Égypte qui habitent les oasis. C'est aussi dans ce climat que sont comprises les villes de Yahl, de la Mekke et de Médine, ainsi que tout le pays qui s'étend entre les Samaouah de l'Irak et les nomades turcs.

Sur la ligne médiane du troisième climat sont situés les lieux où le jour le plus long est de 14 heures, et où le pôle s'élève de 30 degrés et demi et un cinquième, latitude de ces lieux; il s'étend en largeur depuis la limite nord du deuxième climat jusqu'au point où le jour le plus long est de 14 heures un quart, là où le pôle s'élève de 33 degrés, latitude de ce point; cette largeur est de 350 milles. Il commence à l'orient, passe au nord de la Chine et des pays de l'Inde, comprenant la ville de Kandahar; il embrasse le Sind septentrional, les pays de Caboul, de Caramanie, du Sagestan, jusqu'au littoral de la mer de Basra, les villes d'Istakhar, de Sabour, de Shiraz, de Siraf, s'étend sur l'Ahouaz et l'Irak, les villes de Ouasit, Basra, Bagdad, El-Koufa, El-Ambar, Heit, sur la

Syrie jusqu'à Salamiah, Tyr, Acre, Damas, Tibériade, Césarée, Jérusalem, Ascalon, Gaza, Madian, Qolzoum, sur la Moyenne Égypte depuis le nord d'Antinoë jusqu'à Fostat-Masr et les rivages de la mer, comprenant le Fayoum, Alexandrie, Farmah, Tanis et Damiette; sur le pays de Barca jusqu'à l'Ifrikiah, avec Cairouan, et finit à la mer d'occident. On compte dans ce climat trente-trois hautes montagnes, vingt-deux grands fleuves et cent vingt-huit villes. Les habitants sont de couleur brune. Sa constellation est le Scorpion et sa planète Vénus. Ce climat est habité sans interruption d'une extrémité à l'autre.

Au milieu du quatrième climat sont les pays où le jour le plus long est de 14 heures et demie et où l'élévation du pôle nord, c'est-à-dire la latitude, est de 36 degrés un cinquième. Il s'étend, en largeur, depuis la limite nord du troisième climat jusqu'au point où le jour le plus long est de 14 heures et demie et un quart, et la latitude de 39[1] degrés et un tiers. L'étendue de ce climat est de 300 milles. Il commence à l'orient, comprend le Thibet et le Khorassan, Hagandah, Farghanah, Samarkand, Bokhara, Herat, Merw, Er-Roud, Sarakhs, Tous, Nisapour, Gourgan, Qoumes, le Tabaristan, Qazwin, Deïlem, Raï, Ispahan, Hamadan, Nehaouend, Dinawa, Mossoul, Nosibeïn, Amad, Ras-el-Aïn, Shouméisat, Er-Raqqah, traverse la Syrie, embrasse Bales, Moseh, Malatiah, Alep, Antioche, Tripoli, Es-Sisah, Hamah, Saïda, Tarse, Amouriat et Laodicée, coupe la mer de Syrie, s'étend sur les îles de Chypre et de Rhodes, arrive au pays de Tanger, pour finir à la mer d'occident. Dans ce climat on rencontre vingt-cinq hautes montagnes, vingt-cinq grands fleuves et deux cent douze villes; la couleur de ses habitants tient le milieu entre le brun et le blanc; il a pour constellation les Gémeaux et pour planète Mercure. Ce climat comprend toute la mer de Roum depuis l'occident jusqu'à Constantinople; c'est dans ce climat qu'ont apparu les prophètes et les apôtres et qu'ont brillé les savants et les sages; il occupe, en effet, le milieu des climats, trois étant situés à son nord et trois à son midi et il appartient au domaine du Soleil. Après lui viennent, comme importance, le troisième et le cinquième climats qui tous les deux sont ses voisins. Quant aux autres climats, leurs habitants sont bien inférieurs en qualités et bien moins élevés en vertus, en raison de la difformité de leur corps et de la

1. Le texte porte par erreur : 29°1 3.

méchanceté de leur nature; tels sont les Zings et les Abyssins. La plupart des peuples répandus dans les premier, deuxième, sixième et septième climats sont des Yagogs, des Magogs, des Tatars et des Saqalibahs (*Slaves*) ou autres gens de même espèce.

Au milieu du cinquième climat sont situés les lieux où le jour le plus long est de 15 heures, lieux où l'élévation du pôle, c'est-à-dire la latitude, est de 41 degrés et un tiers. Il s'étend de la latitude extrême du quatrième climat jusqu'au point où le jour le plus long est de 15 heures et un quart, point dont la latitude est de 43 degrés. Son étendue est de 250 milles. Il commence à l'orient, embrasse les pays de Yagog et de Magog, s'étend au nord du pays de Khorassan, embrassant le Khouarezm, Asbigab, l'Azerbaïdjan, Bourda'ah, le Sagestan, le Jourdain et Khalat; passant sur le pays de Roum, il se dirige vers Rome la Grande et l'Espagne et se termine à la mer d'occident. Dans ce climat on compte trente hautes montagnes, quinze grands fleuves et deux cents grandes villes. La plupart de ses habitants ont la peau blanche; sa constellation est le Verseau et sa planète la Lune.

Au milieu du sixième climat se trouvent les lieux où le jour le plus long est de 15 heures et demie, lieux où l'élévation du pôle nord, c'est-à-dire la latitude, est de 45 degrés et deux cinquièmes. Il s'étend de la limite nord du cinquième climat jusqu'au point où le jour le plus long est de 15 heures et demie et un quart, point dont la latitude est de 47 degrés et un quart: l'étendue de ce climat est de 210 milles. Il commence à l'orient, traverse le pays des Turcs depuis la mer de Kheir et des Tartars jusqu'à la région des Khazars, passe au nord de leurs campements, comprend Allan, El-Sherir, la terre de Borgan, Constantinople et l'Espagne septentrionale et finit à l'Océan enveloppant. Dans ce climat se trouvent vingt-deux hautes montagnes, trente-deux grands fleuves et quatre-vingt-dix grandes villes. La plupart de ses habitants sont d'une couleur intermédiaire entre le blanc et le blond; sa constellation est le Cancer et sa planète Mars.

Le milieu du septième climat est occupé par les lieux où le jour le plus long est de 16 heures juste; en ces lieux l'élévation du pôle nord, c'est-à-dire la latitude, est de 48 degrés et deux tiers; ce climat s'étend de la limite nord du sixième climat jusqu'aux points où le jour le plus long est de 16 heures et un

quart, points dont la latitude est de 50 degrés et demi; son étendue est de 185 milles. De là il est facile de voir que l'espace compris entre la limite sud du premier climat et la limite nord du septième est de 3 heures et demie représentant une élévation du pôle de 38 degrés, soit en milles 2,140. Le septième climat commence à l'orient au pays de Yagog et de Magog, s'étend sur la région occupée par les Turcs, effleure la mer de Gourgan, au nord, coupe la mer de Roum au pays de Gourgan et des Saqalibah, et se prolonge jusqu'à la mer enveloppante, à l'ouest. Ce climat renferme dix hautes montagnes, quarante grands fleuves et vingt-deux grandes villes; ses habitants sont de couleur blonde; sa constellation est la Balance et sa planète le Soleil.

Dans chacun de ces sept climats, les peuples diffèrent de langage et de couleur aussi bien que de nature, de mœurs, d'opinions, de religion, d'esprit, d'habitudes, d'actes, d'industrie, de coutumes, de culte, et nul d'entre eux ne ressemble à l'autre. Il en est de même pour les animaux, les minéraux et les plantes, dont la forme, le goût, la couleur, le parfum sont divers, en raison des différences de l'atmosphère, de l'aspect de la contrée, de la nature du sol, de la douceur ou de l'amertume des eaux, choses qui varient suivant que telle ou telle constellation se lève à l'horizon du pays ou que telle ou telle planète passe au zénith de tel ou tel point de la terre, y envoyant ses rayons, comme il est fort bien expliqué dans les livres scientifiques. Que l'homme sensé réfléchisse donc! Que l'homme intelligent se guide sur les décisions de Dieu à l'égard de sa créature, sur les lois qu'il lui a plu de fixer et sur les actes qu'il lui semble bon d'accomplir! Il n'y a de Dieu que lui!

Il faut dire encore que le quart habité de la terre, avec ses diverses régions, a été partagé entre sept grands peuples qui sont : les Chinois, les Indiens, les Noirs, les Berbers, Roum, les Turcs et les Persans. Le sud-est de la terre est aux Chinois, le nord-est aux Turcs, le midi plein aux Indiens, le nord plein à Roum, le sud-ouest aux Noirs, le nord-ouest aux Berbers; quant à la Perse, elle occupe le centre et est entourée par les six autres peuples.

CHAPITRE TROISIÈME

DE LA SITUATION DE L'ÉGYPTE SUR LA TERRE ET DE SA PLACE PARMI LES SEPT CLIMATS

Puisque Dieu nous a rendu facile la tâche de décrire l'état général de la terre, et d'exposer ce qui concerne chacun de ses climats, parlons à présent de la position de l'Égypte par rapport à l'une et aux autres.

Une partie de l'Égypte appartient au second climat et le reste au troisième. Toute la partie supérieure du Saïd avec Qous, Akhmim, Esneh, Antinoë, Assouan, est située dans le second climat; tandis que toute la partie de l'Égypte située au nord d'Antinoë, c'est-à-dire le Saïd inférieur depuis Siout[1] jusqu'à Fostat-Masr, le Fayoum, le Caire, Alexandrie, Farmah, Tanis, Damiette, appartient au troisième climat. La longitude de la ville de Masr-Fostat et du Caire, c'est-à-dire leur distance du point extrême ouest de la terre habitée, est de 55 degrés; leur longitude, c'est-à-dire leur distance de l'équateur, est de 30 degrés; le jour le plus long y est de 14 heures et le maximum de l'élévation du Soleil dans le ciel, de 83 degrés et un tiers un quart. Fostat-Masr et le Caire ont la Mekke au quart sud-est. Le Saïd supérieur étant situé au sud de Fostat et à plusieurs journées de marche, se trouve, par cette raison, directement à l'ouest de la Mekke qui est séparée de l'Égypte par des régions impraticables; car à l'est de de l'Égypte, au delà de la montagne orientale, se trouve la mer de Qolzoum. A l'ouest s'étend le désert occidental, au sud le désert de Nubie et d'Abyssinie, au nord la mer de Syrie et les sables couvrant l'espace compris entre la mer de Roum et la mer de Qolzoum. Ibn Khordadhabah dans son livre intitulé : *Les Contrées et les Routes*, dit qu'entre Masr et Badgad il y a 1,710 milles, soit 570 parasanges ou 140 et quelques *postes*. Entre Masr et la Syrie, je veux dire

1. Il y a là une erreur, Siout se trouvant non au nord d'Antinoë mais bien à 20 lieues environ au sud.

Damas, il y a 365 milles, soit 121 parasanges deux tiers ou 30 postes et une fraction. Ibn Khordadhabah ajoute que l'étendue de l'Abyssinie et du Soudan est de sept années (*de marche*), que l'Égypte n'est que la soixantième partie du Soudan, et le Soudan une fraction de la terre. Dans le livre d'Orose[1], il est dit que le Saïd inférieur a, à l'est, la Palestine, et, à l'ouest, le pays de Libye; que l'Égypte supérieure s'étend dans la direction de l'est; que ses limites sont au nord le Canal d'occident, au sud la Grande mer, à l'ouest l'Égypte moyenne et à l'est la mer de Qolzoum, et que, dans ce pays, se trouvent vingt-huit peuples différents.

1. Ce nom est écrit هردوشيش dans l'édition de Boulaq. Dans un passage précédent (voy. *supra*, p. 28) le nom du même auteur est orthographié هروشيوس.

CHAPITRE QUATRIÈME

LIMITES ET ORIENTATION DE L'ÉGYPTE

La délimitation est la figuration du pays limité avec tout ce qu'il contient; la limite est la fin d'une chose. Les limites sont plus ou moins étendues suivant la chose limitée. Les directions servant à délimiter les habitations et les localités sont au nombre de quatre : le nord, dans la direction du pôle nord céleste, reconnaissable à sa constellation, le Capricorne, et aux Farqadeïn (*β et γ de la Petite Ourse*); opposé diamétralement au nord est le sud, situé du côté du pôle sud céleste, duquel sont très rapprochés Canope et les étoiles du Navire qui l'avoisinent; le troisième côté est l'orient où le Soleil se lève aux deux équinoxes, c'est-à-dire au point initial du Bélier au commencement de la saison du printemps, et au point initial de la Balance au commencement de la saison de l'automne. Le quatrième côté est l'occident, où le Soleil se couche aux deux équinoxes dont nous venons de parler. Ces quatre points sont fixes dans le firmament et restent invariables malgré les changements des saisons, et c'est par eux que l'on délimite les terres et ce qu'elles contiennent d'habitations; c'est sur eux que se guident les hommes dans leurs voyages et d'après eux qu'ils déterminent la direction de leurs *mihrab*. — L'est et l'ouest sont bien connus; le nord et le sud, joints à l'est et à l'ouest forment les côtés égaux d'un carré embrassant le ciel. La ligne qui joints les deux points nord et sud se nomme méridien et coupe à angle droit la ligne passsant par les points est et ouest qu'on nomme équateur. Les espaces interceptés par ces deux lignes sont égaux.

Un homme faisant face au sud a constamment derrière lui le nord, à sa droite l'ouest, et l'est à sa gauche. Ces quatre points servent à délimiter les pays, les terres, les maisons. Cependant les Égyptiens, dans leur orientation au lieu du terme sud (جنوب) emploient l'expression *qibli* (قبلى, *direction de la qiblah*) et disent, par exemple: « la limite *qibli* finit à tel endroit » et non « la limite

sud ». De même, ils disent : « la limite *bahari* (بحري, *direction de la mer*) finit en tel endroit », entendant par le mot *bahari* la direction nord (شمال). Ces deux termes d'orientation sont pour certains pays une source d'erreur. Ainsi, pour un lieu situé sur la même latitude que la Mekke, mais sur une longitude moindre, la direction de la *qiblah* sera exactement à l'est; au contraire, pour un lieu situé sur la même latitude que la Mekke mais sur une longitude supérieure, la direction de la *qiblah* sera exactement à l'ouest; de là, si l'on veut donner la délimitation de quelque chose, terre ou maison, de ces localités, en employant les quatre points cardinaux, deux de ces points se confondront en un seul. De même pour l'expression *bahari*, qui chez les Égyptiens est la direction opposée à *qibli*, de sorte qu'ils expriment l'orientation des terrains et des habitations situés entre ces deux points au moyen de ces deux termes qui leur sont habituels, ce qui est aussi parfois une source d'erreur, la direction de la *qiblah* étant pour certains pays la même que celle de la mer.

Ceci posé, sache que la limite d'Égypte part de la mer de Roum, à Alexandrie, ou suivant d'autres à Barca, traverse la terre ferme, passe derrière les oasis et se continue jusqu'à la Nubie; là elle s'infléchit, suit la frontière de Nubie et la limite du (district) d'Assouan, et, longeant le territoire des Beggahs situé au sud d'Assouan, atteint la mer de Qolzoum; puis, côtoyant cette mer, elle dépasse Qolzoum dans la direction du Sinaï et, traversant le désert de Tih des Beni Israïl, arrive à la mer de Roum près du pays de Gefar, au delà d'El-Arich et de Raphah; enfin, revenant le long du rivage, elle suit la mer de Roum jusqu'à Alexandrie et finit au point d'où elle est partie, aux environs de Barca.

Abou 's-Salt Omayah ben Abd el-Aziz, dans son opuscule sur l'Égypte, dit que ce pays est tout entier situé dans la terre habitée, partie dans le second climat, partie dans le troisième, mais dans ce dernier pour la plus grande part Ceux qui se sont occupés des annales et de l'histoire de l'Égypte rapportent que sa limite s'étend, en longueur[1], depuis la ville de Barca sur la côte sud de la mer de Roum, jusqu'à Aïlat sur le golfe formé par la mer d'Abyssinie, des Zings, de l'Inde et de la Chine. Cette distance représente environ quarante journées

1. C'est-à-dire d'une longitude à l'autre.

de marche; sa largeur[1] est comprise entre Assouan et les pays du Haut Saïd situés sur la même latitude le long du pays de Nubie, et Rosette et les bouches du Nil qui se jettent dans la mer dans le voisinage de cette ville. Cette largeur correspond à trente journées de marche environ.

L'Égypte est limitée dans sa largeur, par deux montagnes, dont l'une, située à l'orient du Nil, porte le nom de Moqattam, et l'autre s'étend à l'ouest du fleuve; entre elles deux coule le Nil. Ce sont deux montagnes stériles, peu élevées et très rapprochées depuis Assouan jusqu'à Fostat. A partir de ce point, elles s'écartent et s'éloignent graduellement l'une de l'autre, le Moqattam se dirigeant vers l'orient et l'autre montagne vers l'occident, l'espace intercepté par ces deux montagnes allant toujours s'agrandissant. En conséquence, l'Égypte s'élargit depuis Fostat jusqu'au rivage de la mer de Roum, sur laquelle sont situées Farma, Tanis, Damiette, Rosette et Alexandrie. C'est à la mer que finit sa largeur, c'est-à-dire la distance comprise entre son point le plus méridional et son point le plus septentrional. En termes plus précis, cette distance n'atteint pas trente journées[2] mais s'en écarte d'une quantité inappréciable, car l'espace compris entre la latitude d'Assouan, point le plus méridional de l'Égypte, et celle de Tennis, son point le plus septentrional, est de neuf divisions (du cercle) et un dixième environ (9° 6′). Entre ses deux longitudes extrêmes il y a, à peu de chose près, la même distance; elle est d'environ 520 milles, représentant vingt journées de marche; les voyageurs, en marche moyenne, partagent en effet en autant d'étapes, ou un peu plus, la route qui sépare ces deux points, à cause de la sinuosité des chemins et de l'absence de voies directes.

D'après El-Qoda'ï, le nom d'Égypte est donné à tout le pays qui s'étend d'El-Arich aux confins de la Libye et du Maraqia: au delà du pays de Maraqia, se trouve la Pentapole, autrement dit le pays de Barca. Pour s'y rendre, en partant d'El-Arich, il faut quarante nuits, la route suivant constamment le rivage de la mer de Roum, limite nord de l'Égypte et point d'où souffle pour elle le vent du nord dans la direction de la *qiblah* ou à peu près. Ayant atteint la li-

1. C'est-à-dire d'une latitude à l'autre.
2. Au lieu de *milles* (اميال) il faut lire vraisemblablement ايام (journées).

mite extrême du pays de Maraqiah, on tourne à gauche et faisant face au sud on traverse les sables et l'on se dirige vers la *qiblah*, laissant à droite les sables d'Afrique et à gauche la terre d'Égypte, jusqu'à ce qu'on ait dépassé le Fayoum et les quatre oasis; cette partie de la route que l'on a suivie forme la limite occidentale de l'Égypte. A l'extrémité de la terre des oasis, on fait face à l'orient et l'on marche dans la direction du Nil; après huit étapes on arrive au fleuve, que l'on suit en remontant la rive; parvenu alors à la limite extrême des pays musulmans qui, dans cette région, sont bornés par la Nubie, et franchissant alors le Nil, on marche d'Assouan vers l'orient, tournant le dos à Assouan et se dirigeant vers Aïdab, ville située sur la mer du Hedjaz. D'Assouan à Aïdab il y a quinze étapes; c'est ce qu'on appelle la frontière sud de l'Égypte et le point d'où, pour elle, souffle le vent du sud; franchissant la mer à Aïdab on débarque sur le territoire du Hedjaz, à El-Haura, localité où commence la terre d'Égypte, et qui est située sur la même latitude que la ville du Prophète. La fraction de mer ainsi délimitée est la mer de Qolzoum, qui pénètre dans la terre d'Égypte, la baignant à l'est, à l'ouest et au nord; sur la rive orientale de cette mer est le territoire d'El-Haura, puis Tensa, En-Nabq, les districts de Madian et d'Aïlat, et au delà de ce dernier pays, les eaux s'étendent jusqu'au Moqattam d'Égypte (?)[1]. A l'ouest, elles baignent le territoire qui s'étend depuis Aïdab jusqu'à la mer des Autruches et au Moqattam. Au nord, elles atteignent la ville de Qolzoum et la montagne de Tor. De Qolzoum à Farmah il y a un jour et une nuit de marche; cette étendue de terre constitue la barrière qui sépare les deux mers, celle du Hedjaz et celle de Roum. Tout ce trajet forme la limite orientale est de l'Égypte, depuis El-Haura jusqu'à El-Harich; c'est le point d'où souffle pour les Égyptiens le vent d'est. Telles sont les limites de l'Égypte, mais tous les territoires situés au delà de la frontière occidentale ont été conquis par les Égyptiens, ainsi que tous les ports depuis Barca jusqu'à l'Espagne.

1. Je soupçonne le texte d'être fautif en cet endroit; cependant, comme on le verra plus loin, le Moqattam, d'après Maqrizi, s'étend depuis le Caire jusque dans la péninsule arabique et au delà. Il n'y aurait rien d'étonnant, dans ce cas, à ce que la mer de Qolzoum baignât le pied de quelque rameau de cette montagne.

CHAPITRE CINQUIÈME

DE LA MER DE QOLZOUM

Le mot *qolazem* (قلازم) signifie « angoisses » et « resserrement ». On a donné ce mot à la mer de Qolzoum parce qu'elle est resserrée entre des montagnes. Or, l'Égypte étant resserrée entre deux mers, celle de Qolzoum à l'est et celle de Roum au nord, et la mer de Qolzoum pénétrant dans la terre d'Égypte, comme on l'a expliqué plus haut, il convient à notre livre d'en donner une description.

Cette mer ne porte le nom de Qolzoum que dans la contrée d'Égypte, parce que, à l'est de l'Égypte et à l'ouest de cette mer, se trouve une ville nommée Qolzoum, détruite aujourd'hui, comme on l'expliquera, s'il plaît à Dieu, dans la partie de ce livre où nous traiterons des villages et des villes. Le nom de la ville a donc été donné à la mer, le mot *Qolzoum* étant employé au génitif; on l'appelle en hébreu *yom souf* (يم سوف). En somme, cette mer n'est qu'un golfe détaché de la grande mer qui enveloppe la terre et que l'on appelle Océan ou, encore Mer des Ténèbres, à cause de l'épaisseur des brouillards qui s'en élèvent et de l'impuissance du soleil à les dissiper; aussi ces brumes sont-elles très denses et l'obscurité impénétrable; les vagues de cet océan sont énormes et en augmentent encore l'horreur. On ne connaît d'elle que ce qu'on sait de quelques points de son rivage et de quelques-unes de ses îles les plus rapprochées. Près du rivage occidental de cette mer, de laquelle sort la mer de Roum, dont, s'il plaît à Dieu, nous parlerons bientôt, se trouvent les îles Khaledât qui, dit-on, sont au nombre de six, habitées par un peuple sauvage; à l'orient, du côté de la Chine, se trouvent six autres îles, nommées îles Sabali, dans lesquelles, aux premiers temps de l'islam, abordèrent quelques Alites fuyant la mort. De cet océan sortent six mers; Dieu a voulu parler des deux plus grandes d'entre

elles, lorsqu'il a dit: « Il a séparé les deux mers qui se touchent » (*Cor.*, LV, 19) et : « Il a placé une barrière entre les deux mers » (*Cor.*, XXVII, 62). L'une de ces mers est à l'orient et l'autre à l'occident. La mer orientale porte les noms de mer de Chine, mer Indienne, mer Persique, mer de l'Yemen, mer d'Abyssinie, suivant les contrées qu'elle baigne; celle d'occident est nommée mer de Roum. La mer de l'Inde, c'est-à-dire celle qui prend naissance à l'orient, commence à l'est de la Chine, à 13 degrés au delà de l'équateur, et se dirige vers l'ouest, baignant la Chine, l'Inde, puis Kanbana et Et-Taïr du pays de Karman. Au pays de Karman elle se divise en deux branches dont l'une porte le nom de mer Persique et l'autre celui de mer de l'Yemen. Cette dernière commence à un cap montagneux nommé cap du Crâne (جمجمة). De ce point elle s'avance vers la ville de Tafar, longe El-Masgar et le pays d'Hadramaout jusqu'à Aden et Bab-el-Mandeb. La longueur totale de la mer Indienne (*depuis le commencement jusqu'à Bab-el-Mandeb*) est de 8,000 milles, et sa largeur de 1,700 milles en quelques endroits, mais parfois sa largeur est moindre. Arrivée à Bab-el-Mandeb, elle forme la mer de Qolzoum. Le Mandeb est une montagne longue de 12 milles, et la largeur du détroit est telle qu'un homme placé sur l'une de ses rives peut distinguer un homme placé sur la rive opposée. De Bab-el-Mandeb, cette mer se dirige vers le nord entre les deux rivages de Zebid et d'El-Heroun jusqu'à Athr, autrefois résidence royale. De là, dépassant Hala, elle arrive à 'Asfan et Anmar, port de la ville du Prophète; de là elle longe la région située en face d'El-Hagfa, localité nommée aujourd'hui Rabarh, arrive à El-Haura, Madian, Aïlat, Tor, Faran et la ville de Qolzoum. A Qolzoum elle retourne vers le sud, passe à Qoseïr, port de Qouss, puis de Qoseïr à Aïdab, port des Bégahs, et d'Aïdab au pays de Zeila, sur la côte d'Abyssinie, et qui dessert Berber. La longueur de cette mer est de 1,500 milles et sa largeur de 400 milles et souvent moins. C'est une mer désagréable à la vue et à l'odorat. C'est elle qui reçoit le Tigre et l'Euphrate; elle baigne les pays de l'Inde et de l'Yemen, presqu'îles que l'eau entoure de trois côtés; elle fait barrière au cours du fleuve Mahran comme la mer du Roum fait obstacle au cours du Nil. Dans cette mer, entre Qolzoum et Aïlat, est un endroit nommé Faran, près duquel s'élève une montagne qu'il est très difficile aux navires d'éviter, à cause de la fréquence des sautes de vent et de la violence avec laquelle il souffle dans le couloir que forment

là deux montagnes; c'est une sorte de lac, large de 6 milles, nommé lac de Garandal; c'est là, à ce que l'on assure, que s'est noyé Pharaon; quand le vent du sud souffle il est impossible aux navires de franchir ce lac. Le Garandal est, dit-on, le nom d'une statue placée là autrefois pour fermer la sortie d'Égypte à ceux qui avaient encouru la disgrâce du roi ou qui voulaient lui échapper. Lorsque Moïse, à la tête des Israélites, quitta l'Égypte se dirigeant vers l'est, Dieu lui ordonna de s'arrêter en face de cette statue. La nouvelle de la fuite des Hébreux étant arrivée à Pharaon, celui-ci pensa que la statue, suivant son habitude, empêcherait Moïse et son peuple de continuer leur route; il partit donc, avec ses armées, à la poursuite de Moïse et des Hébreux, espérant s'emparer des fugitifs. Dieu nous a raconté comment il se noya. Quant à l'histoire de Moïse, il en sera parlé, à propos de l'église de Dimouah, dans la partie de ce livre qui traite des églises des Juifs.

La mer de Qolzoum renferme quinze îles dont quatre sont peuplées : l'île de Dahlak, l'île de Souakin, l'île de Na'man et l'île de Samry. Cette mer donne naissance à deux détroits, l'un minuscule, dans le pays de l'Inde, et l'autre qui sépare le Soudan de l'Yemen et dont la largeur, en sa partie la plus étroite, est d'environ deux parasanges. La plus courte distance de cette mer à la mer de Roum, à travers les territoires de la Syrie et de l'Égypte, n'est guère que d'une journée de marche.

CHAPITRE SIXIÈME

DE LA MER DE ROUM

Plusieurs villes de l'Egypte étant situées sur la côte de la mer de Roum, telles que Alexandrie, Damiette, Tanis, Farma, El-Arich et autres, et l'Égypte étant baignée au nord par cette mer dans laquelle se jette le Nil, il est bon de donner sur elle quelques renseignements.

Comme nous l'avons déjà dit, la mer de Roum prend naissance à l'occident, dans le quatrième climat entre l'Espagne et le Maroc et s'étend jusqu'à Constantinople. On raconte que c'est Alexandre le Grand qui la creusa et l'amena de l'océan occidental. Autrefois, dit-on, la presqu'île d'Espagne et le pays des Berbers ne formaient qu'une seule terre habitée par les Berbers et les Espagnols, qui se pillaient l'un l'autre. Cela dura jusqu'au règne d'Alexandre le Grand, fils de Saliqus (Philippe), fils d'Aricos, fils de Douban. Les Espagnols supplièrent ce prince d'établir entre eux et les Berbers un bras de mer qui empêcherait ces deux peuples de passer l'un chez l'autre. Alexandre creusa donc un fossé long de 18 milles et large de 12; de chaque côté il établit des maçonneries sur lesquelles on plaça un pont permettant le passage. Sur ce pont furent placés des gardes chargés d'empêcher les Berbers de le franchir sans permission. Or, le niveau de l'Océan étant plus élevé que le plafond de ce canal, l'eau l'envahit, couvrit les maçonneries ainsi que le pont, inonda une quantité de terres sur son passage et détruisit nombre de pays. La légende ajoute que les marins assurent qu'à certaines époques, malgré le vent favorable, ils ne peuvent continuer leur route, à cause des obstacles qu'ils rencontrent, et parce que la coque des navires se trouve engagée entre les créneaux qui surmontent les parapets du pont, ou entre les deux parapets eux-mêmes. Dans la suite, le fossé s'allongea et

s'élargit au point de devenir une mer large de 18 milles. A marée basse, à ce que l'on prétend, on peut encore aujourd'hui voir le pont, mais tous ces dires me semblent de pures fables. Car cette mer était connue comme baignant les côtes d'Égypte bien des siècles avant Alexandre, qu'elle ait été formée de main d'homme aux temps primitifs, ou que cette origine humaine soit fabuleuse. Dans tous les cas, l'époque où vécut Alexandre est récente comparativement à l'existence de cette mer. Et Dieu le sait mieux que nous !

Ce détroit, difficile à la navigation, est, en outre, d'une horreur effrayante à cause de l'agitation de ses vagues. La mer, ayant franchi ce détroit, longe le pays des Berbers, le nord de l'extrême occident jusqu'au milieu des pays du couchant, baigne l'Ifrikiah (Tunisie), Barca, Alexandrie, le nord du désert de Tih, la Palestine, la côte de Syrie, puis, faisant un coude, elle se dirige vers El-Alaïa et Antioche, passe en dehors de Constantinople, et va finir à l'Océan enveloppant duquel elle est sortie. La longueur de cette mer est de 5,000 milles suivant les uns, de 6,000 milles suivant les autres, et sa largeur varie entre 700 et 300 milles. On y rencontre 170 îles habitées par des peuples nombreux et connus, mais dont la description n'entre pas dans le plan de ce livre. Parmi ces îles sont la Sicile, Sourqa et la Crète.

Faisant face à la mer de l'Inde, à l'ouest, est une mer partant de l'Océan enveloppant, à l'ouest du pays des Zings, et qui finit aux environs de la montagne de Qomor; c'est dans cette mer que se déverse le Nil qui traverse l'Abyssinie, et, au bas de cette mer, sont les îles Khaledât où passe le méridien extrême ouest. Opposées à la mer de Syrie à l'Orient sont la mer de Gergan qui, dit-on, rejoint l'Océan enveloppant en passant entre des montagnes élevées, et la mer de Saqalba, mer qui commence à l'occident entre le 6e et le 7e climat. C'est une mer très vaste et contenant de nombreuses îles, entre autres l'île d'Andalousie : mais celle-ci est rattachée au continent par une montagne qui affecte la forme d'un bras et qui relie l'Espagne au continent à la hauteur de Barcelone. A ces mers se rattache celle de Yagog et Magog, mer immense et qui renferme des choses merveilleuses, dont la description n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage. L'étendue du rivage de la mer de Roum est, dit-on, de quatre mois de marche.

Abou'r-Rihan Mohammed ben Ahmed Albirouni dans son livre intitulé : *Délimitation et orientation des habitations pour déterminer l'étendue des pays habités*, raconte

que certains rois de Perse, au cours de leur domination sur l'Égypte, eurent l'idée de creuser l'espace intercepté par les mers de Qolzoum et de Roum, et de supprimer la barrière qui les sépare; le premier fut Shasis, fils du roi Tarates, puis le roi Darius. Mais l'entreprise échoua, parce que le niveau de la mer de Qolzoum est plus élevé que celui de l'Égypte. Au temps de la domination grecque, Ptolémée III confia l'entreprise à Archimède, sous condition qu'aucun mal n'en résulterait; mais les empereurs romains firent combler ce canal pour empêcher leurs ennemis de les atteindre. Les philosophes qui se sont occupés de l'histoire prétendent que l'espace compris entre le territoire d'Alexandrie et Constantinople était autrefois une terre plantée de sycomores et peuplée. mais infecte; que les habitants étaient des Grecs; que ce fut Alexandre qui y amena la mer, et que depuis lors cette terre est sous les eaux. C'est là qu'habitait, dit-on, l'oiseau Cycnos, oiseau dont la voix magnifique devient plus belle aux approches de la mort: pendant les sept derniers jours de sa vie, la voix de cet oiseau est telle que personne ne peut l'entendre, car le charme de son chant captive le cœur de celui qui l'écoute au point que ce dernier en meurt; car pendant ces jours, plein de bien-être et de joie et sans prendre aucun repos, il suit l'oiseau qui va mourir. On raconte que l'inventeur de la musique fut un philosophe qui voulut entendre la voix du cygne à ce moment précis. Mais craignant qu'une audition trop brusque ne le tuât, il se boucha hermétiquement les oreilles, puis, s'approchant de l'animal, il les rouvrit peu à peu, mettant trois jours à les déboucher complètement; il voulait par ce moyen arriver graduellement à l'entendre pour ne pas être saisi brusquement par la beauté du chant de l'oiseau et mourir. Cet oiseau fut, assure-t-on, détruit et il ne resta nulle trace ni de lui ni de ses petits, parce que l'eau le submergea dans son nid, ainsi que sa nichée, pendant la nuit, et il n'en resta absolument rien. On raconte qu'un roi, voulant faire mourir un philosophe, lui donna à boire une coupe empoisonnée et l'en avertit. Le philosophe fit aussitôt paraître une grande joie et une vive allégresse. « O sage, demanda le roi, pourquoi cela? — Eh quoi, répondit le philosophe, ne vaudrais-je pas un cygne! »

CHAPITRE SEPTIÈME

DE L'ORIGINE DU NOM DE MASR, DE SA SIGNIFICATION ET DES DIFFÉRENTS NOMS DE L'ÉGYPTE

Aux temps primitifs, avant le déluge, l'Égypte portait, dit-on, le nom de Gezlah; dans la suite elle fut appelée Masr; les savants ne sont pas d'accord sur la raison qui a fait donner ce nom à l'Égypte. Les uns disent qu'il lui vient de Masr, fils de Mourkabil, fils de Douabil, fils d'Ariab, fils d'Adam; celui-là est le premier Masr. D'autres prétendent, au contraire, qu'il lui vient du second Masr, fils de Misraïm, fils de Ya'rouch le puissant, fils du premier Misraïm; ce second Masr donna son nom au Masr, fils de Bensar, fils de Cham, après le déluge. D'après d'autres enfin, son nom lui viendrait du troisième Masr, fils de Bensar, fils de Cham, fils de Noé. Pour les uns, c'est un mot étranger qui ne prend pas la nunnation; pour les autres, il est dérivé de l'arabe. Ceux qui plaident en faveur de l'origine étrangère du nom de Masr s'autorisent des récits recueillis par les historiens sur l'arrivée en Égypte de Masr, fils de Bensar, fils de Cham, et sur le partage du sol entre ses enfants; d'où son nom.

Voici ce qu'on lit dans El-Hassan ben Ahmed el-Hamdani : « Masr, fils de Cham, est le même que Misraïm » et il ajoute que Bensar, fils d'Hermès, fils de Herdous, est l'aïeul d'Alexandre. Il affirme aussi que Louma, fils de Cham, épousa une fille de Shouaïl, fils de Yaphet, fils de Noé, qui lui donna pour fils Bouqir et Qobt, père des Coptes de l'Égypte; c'est ce qui a fait croire que Masr était fils de Cham, tandis qu'en réalité il est le fils d'Hermès, fils de Herdouch, fils de Bitoun, fils de Raoua, fils de Lithi, de Younnan. C'est de lui que l'Égypte a pris son nom de Masr, qui est un mot macédonien (?).

Abou 'l-Hassan el-Maçaoudi, dans son livre sur : *Les Nouvelles des temps*, raconte que, la discorde étant survenue entre les fils d'Adam, et les fils de Qabil, fils d'Adam, s'étant mis à molester leurs frères, Naqraouch, le puissant, fils de

Misraïm, fils de Mourkabil, fils de Douabil, fils d'Ariab, fils d'Adam, se mit en route, avec soixante-dix cavaliers tous vaillants, à la recherche d'un coin de terre où ils pourraient vivre à l'abri des agressions de leurs frères. Ils continuèrent leur marche jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au Nil; ils longèrent le fleuve et, voyant l'étendue et la beauté de la vallée, ils furent émerveillés et dirent: « Ce pays est bon à habiter et à cultiver. » Et ils s'y fixèrent, le peuplèrent, y bâtirent de magnifiques constructions et des édifices admirables, et Naqraouch fonda la ville de Masr, à laquelle il donna le nom de son père Misraïm. Naqraouch était puissant et fort, et de plus possédait la science. Les génies le secondèrent dans la destruction de ses frères et lui obéirent toujours depuis. Il avait appris quelques-unes des sciences enseignées jadis par Zouamil à Adam, et c'est là ce qui lui donna la supériorité sur les grands et les rois qui l'ont précédé. Lorsqu'il fut maître (de l'Égypte), il se fit construire une ville à l'endroit où il avait planté sa tente; on tailla les pierres des montagnes, on exploita les mines de plomb, et l'on édifia une ville à laquelle fut donné le nom d'Amsous, et où furent élevées des tours hautes chacune de cent coudées; puis, le pays devenant fertile et peuplé, il fit bâtir des villes et des villages, et occuper tous les points du pays qui lui paraissaient bons à occuper. Alors on creusa le Nil pour amener l'eau du fleuve vers tous les points habités. Avant cette époque, il n'y avait aucune régularité dans le cours du fleuve, il allait au hasard, se répandait sur les terres et l'eau retournait vers la Nubie; on l'endigua, on en dériva des canaux qui arrosèrent la plupart des villes qu'on avait fondées. Un canal spécial passait à la ville d'Amsous, qu'il traversait en son milieu.

Après le déluge, l'Égypte prit le nom de Masr, fils de Bensar, fils de Cham, fils de Noé, parce que le prêtre Qlimoun, ayant quitté l'Égypte, s'était réfugié près de Noé et avait adopté sa religion, lui, sa famille, son fils et ses disciples, et qu'étant monté avec Noé dans l'arche, sa fille épousa Bensar, fils de Cham, fils de Noé. Au sortir de l'arche, Noé partagea la terre entre ses enfants. Or la fille de Qlimoun avait donné à Bensar un fils nommé Misraïm, et Qlimoun dit à Noé : « O prophète de Dieu, envoie avec moi mon fils, afin que je l'emmène dans mon pays, que je lui montre mes trésors, et lui enseigne les sciences et les secrets qu'il doit connaître. » Et il l'emmena avec lui ainsi que tous les gens de sa maison. C'était alors un jeune garçon habitué au bien-être. En approchant

de l'Egypte, Qlimoun lui fit dresser un abri (عريش) de branches d'arbres recouvertes d'herbes de la terre. Plus tard on y éleva une ville que l'on nomma Darsân, c'est-à-dire « porte du paradis ». On cultiva, on planta des arbres et des jardins depuis Darsan jusqu'à la mer, et dans cet espace ce n'étaient que champs, jardins et habitations. Les compagnons de Misraïm étaient vigoureux; ils taillèrent les rochers, élevèrent des tours et des édifices et menèrent la vie la plus heureuse. On raconte que les Égyptiens se choisirent pour roi Misraïm, fils de Bensar, au temps de Talegh, fils de Amer, fils de Shamekh, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils de Noé; il régnait dans Masr, ville puissante sur le Nil à laquelle il avait donné son nom. Misraïm, dit-on, planta de sa main des arbres dont les fruits étaient prodigieux, si bien qu'une orange coupée en deux formait la charge d'un chameau et que les concombres atteignaient la longeur de quatorze empans. Misraïm est aussi, dit-on, le premier qui ait construit des barques sur le Nil et la première de ces barques avait 300 coudées de longueur sur une largeur de 100 coudées. D'après la tradition, Misraïm épousa une fille de la caste des prêtres, dont il eut un fils nommé Qobtim. Celui-ci, à l'âge de soixante-dix ans, épousa une femme dont il eut quatre fils: Qobtim, Ashmoun, Atrib et Sa; puis ils multiplièrent, se répandirent sur la terre qui était bénie pour eux. On raconte qu'à leur arrivée ils étaient trente hommes et que l'on construisit une ville à laquelle on donna le nom de Nafat, mot qui dans leur langue signifie « trente »[1], c'est la même que Memphis. Les compagnons du prêtre Qlimoun découvrirent les trésors de l'Égypte, et dévoilèrent ses sciences : ils exploitèrent les mines, ils apprirent les sciences des talismans et l'alchimie, ils construisirent des villes ailleurs que sur le fleuve, entre autres Raqoudat, où s'éleva plus tard Alexandrie. Près de mourir, Misraïm désigna pour lui succéder son fils Qobtim. Il avait déjà partagé la terre entre ses fils, laissant à Qobtim le territoire compris entre Qouft et Assouan; à Ashmoun la partie qui s'étend d'Ashmoun à Memphis; à Athrib le Haouf tout entier, et à Sa l'espace qui s'étend de la région de Sa au nord jusqu'à Barca. Qobtim dit donc à son frère : « Prends pour ta part (فارق لك) depuis Barca jusqu'au couchant »; et celui-ci devint le possesseur de l'Afrique (افريقة) et

1. Il doit y avoir une faute d'impression; le nom de la ville devait être Mafat, le mot « trente » se rendant en égyptien par 𓏏𓈖𓏏 (*mav*).

le maître des peuples à la lèvre fendue (الافرق). Qobtim ordonna à chacun de ses fils de se bâtir une ville dans l'endroit qui lui était assigné; de plus, il leur prescrivit de lui creuser, après sa mort, un souterrain, de le paver de marbre blanc, d'y déposer son corps, d'y ensevelir tout ce qui se trouvait d'or et de pierreries dans ses trésors, et d'y graver le nom de Dieu pour empêcher son corps d'être enlevé. Ils lui creusèrent donc un souterrain long de 150 coudées, placèrent au milieu un piédestal plaqué de feuilles d'or, et tracèrent quatre portes gardées chacune par une statue d'or, coiffée d'une couronne rehaussée de pierreries et assise sur un trône d'or incrusté d'émeraudes; sur la poitrine de chaque statue étaient gravés des vers pour protéger le cadavre. Puis ils déposèrent le corps de Misraïm dans un cercueil de marbre plaqué d'or, et ils gravèrent cette inscription sur le piédestal: « Misraïm, fils de Bensar, fils de Cham, fils de Noé, est mort sept cents ans après le déluge. Il n'a point adoré les idoles, aussi ne fut-il jamais ni vieux, ni malade, ni chagrin, ni morose; sa force résidait dans le nom du Dieu très-haut. Nul n'approchera de lui qu'un roi, issu de sept rois fidèles à la religion du Dieu des croyances, et qui auront cru à la mission de celui qui, à la fin des temps, viendra avec le Livre et invitera les hommes à se convertir à la vraie foi. » Et ils placèrent près de lui, sur ce piédestal, mille émeraudes taillées, mille statuettes de pierres précieuses, mille vases remplis de perles magnifiques, et quantité d'œuvres divines, des parfums, des talismans merveilleux et des lingots d'or; puis ils recouvrirent le tout de rochers, répandirent, par dessus, du sable entre deux montagnes, et son fils Qobtim prit les rênes du royaume.

Abou Mohammed Abd el-Melek ben Hecham, dans son livre des *Dons précieux*, dit que Abd Shams était fils de Yachkhob, fils de Ya'rab, fils de Qahtan, fils de Houd, frère de Ad, fils de Amer, fils de Shalekh, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils de Noé; que le vrai nom de cet Abd Shams était Amer, mais qu'on l'appela Abd Shams parce qu'il fut le premier homme qui adora le soleil; on le nomma aussi Saba, car il est le premier qui se soit livré au pillage (سبا). Celui-là est Saba l'ancien, père d'Himyar et de Kahlan, qui régna après son père Yachkhob sur le pays de l'Yemen, rassembla les Beni Qahtan et les Beni Houd, et partit avec eux en expédition. Avec eux il arriva dans la terre de Babel, la conquit et tua tout ce qui s'opposait à son passage; de là, il atteignit l'Arménie, s'empara du pays des descendants de Yaphet, fils de Noé, et voulut

ensuite se rendre en Syrie et en Mésopotamie. Comme on lui disait : « Il te faut pour cela revenir sur tes pas », il fit bâtir un pont sur la mer, grâce auquel il put arriver en Syrie, et s'empara de ce pays jusqu'à Ed-Darb. En ce temps-là, il n'y avait pas d'habitants au delà d'Ed-Darb; il forma donc le dessein de conquérir le pays des Arabes, s'arrêta au bord du Nil et rassembla son conseil : « J'ai résolu, dit-il, de bâtir une ville dans l'isthme qui sépare les deux mers de Roum et de Qolzoum, ville qui servira de séparation entre l'Orient et l'Occident. » — « O roi, répondirent les conseillers, le dessein est excellent. » Et il bâtit une ville qu'il nomma Masr; il y établit comme gouverneur son fils Babilioun, puis continua sa route vers le pays des descendants de Cham, fils de Noé, et qui habitent le désert jusqu'à Yamouniat et Ya'mouniat des Coptes. Il attaqua la confédération de ces tribus, enleva leurs enfants, comme il avait fait en Orient; c'est pourquoi on lui donna le nom de Saba. Puis il revint en Égypte, la traversa pour se rendre en Syrie et de là gagner le Hedjaz. Au moment de partir, il donna ces conseils à son fils Babilioun :

Voici ce qu'il faut dire à Babilioun, et c'est une parole sage :
Puisque tu as pris les rênes de l'Orient et de l'Occident, sois bon prince
Envers les fils de Cham; prends en toute chose le juste milieu;
Et s'ils se détournent un jour de la vérité, rapproche-t'en.
Si, dans leurs paroles, et par obéissance, ils se montrent justes,
Désirant ce qui est juste et équitable, sois juste aussi.
Dans les moments critiques ne laisse pas paraître tes desseins, on en prendrait de l'audace
Contre toi; agis avec décision.
Ne prélève pas l'impôt injustement,
Et, quand il rentrera, ne le garde pas pour toi, mais sois généreux.
Corrige par l'épée ceux qui te haïssent, car,
Voyant chez toi la décision, le haineux se fera aimable.
Sois doux et ferme envers l'homme aux sentiments élevés;
Ne te montre pas violent envers lui, mais aimable.
Pour ceux qui t'implorent, sois le refuge et la clémence,
Car c'est le généreux qu'on invoque.
Garde-toi des courtes expéditions; car,
En toutes circonstances, Dieu sait dispenser la richesse.

Puis, revenu dans l'Yemen, il bâtit la digue de Mareb, destinée à fermer le réservoir où viennent se jeter soixante-dix rivières qui arrosent un espace de trois mois de longueur sur autant de largeur, et mourut à l'âge de cinq cents ans. Après

lui régna son fils Himyar, fils de Saba. Les fils de Cham se révoltèrent contre Babilioun et tentèrent de ravager l'Égypte. Babilioun appela à son secours son frère Himyar qui se rendit en Égypte, marcha jusqu'aux pays d'Occident et y resta cent ans, y construisant des villes et élevant des édifices. Babilioun, fils de Saba, mourut à Masr et fut remplacé par son fils Amri'l-Qaïs, fils de Babilioun. Puis Himyar, fils de Saba, mourut à l'âge de quatre cent quarante-quatre ans, après quatre cents ans de règne. Après lui régna Ouaïl, fils d'Himyar, qui, après sa mort, fut remplacé par son fils Saksak, fils de Ouaïl. C'est celui-là qui fut surnommé Mouqa'qa' el-Hamd (l'agitateur de la gloire). La discorde étant survenue dans le royaume d'Himyar, Saksak combattit les rebelles, marcha jusqu'en Syrie, rencontra, à Ramleh, 'Amer, fils d'Amri'l-Qaïs, fils de Babilioun, fils de Saba, qui avait pris le gouvernement après la mort de son père, et se porta à sa rencontre avec des présents. Il l'affermit en Égypte où il demeura jusqu'à l'arrivée d'Abraham, le Chéri de Dieu, auquel il fit présent d'Hagar [1].

Abou'l-Qassem Abd er-Rahman ben Abd Allah ben Abd el-Hakem, dans son livre des *Conquêtes et Chroniques de l'Égypte*, dit, d'après Abd Allah ben Abbas : Noé avait quatre enfants, Sem, Cham, Japhet et Yokhtan, et il supplia Dieu, lui demandant de lui accorder ses dons pour ses fils et leur postérité qui multiplierait par la faveur de Dieu et sa bénédiction. Dieu y consentit. Alors Noé appela ses enfants qui dormaient, car on était au point du jour. Il commença par Sem, qui lui répondit en accourant et qui appela aussi ses enfants, parmi lesquels Arphaxad fut seul à répondre; ils se rendirent tous deux près de Noé qui, plaçant sa main droite sur Sem et sa gauche sur Arphaxad, fils de Sem, demanda à Dieu d'accorder à Sem la plus magnifique de ses bénédictions et de choisir les rois et les prophètes parmi les descendants d'Arphaxad. — Puis Noé appela Cham, en se tournant à droite et à gauche, mais Cham ne répondit pas et n'accourut pas près de son père, ni lui ni aucun de ses enfants. Alors Noé demanda à Dieu de rendre misérables les descendants de Cham, et d'en faire les serviteurs des descendants de Sem. Or, Masr, fils de Bensar, fils de Cham, dormait auprès de celui-ci et, ayant entendu la malédiction prononcée par Noé sur

1. Tout ce passage, jusqu'aux mots : « Abou'l-Qassem .. dit », manque dans la plupart des manuscrits. Peut-être a-t-il été interpolé par un des lecteurs de l'ouvrage. (Note de l'édition de Boulaq.)

son grand-père et sa lignée, il se leva, courut vers Noé, et lui dit : « O mon aïeul, si mon grand-père ni aucun autre de ses enfants ne t'a répondu, moi, du moins j'accours ; adresse donc à Dieu une de tes prières pour moi. » Noé, tout réjoui, plaça la main sur la tête de Masr et dit : « O mon Dieu, celui-ci a répondu à mon appel; bénis-le ainsi que sa postérité, et donne-lui pour séjour la terre bénie, mère des régions et refuge des serviteurs de Dieu, la terre dont le fleuve est le plus admirable des fleuves du monde. Mets en elle la meilleure de tes bénédictions; rends-la humble pour cet enfant et sa postérité; soumets-la-leur et qu'ils en soient les maîtres puissants. » — Et il appela son fils Yaphet (qui ne répondit pas) ni aucun de ses enfants. Alors Noé implora Dieu contre eux, demandant qu'il en fît les pires des créatures. — Et Sem vécut béni jusqu'à sa mort ainsi qu'Arphaxad son fils; et la royauté, aimée de Dieu, et la prophétie et la bénédiction restèrent dans la maison d'Arphaxad, fils de Sem.

L'aîné des enfants de Cham fut Chanaan, celui dont la mère était enceinte lors du cataclysme vengeur (*le déluge*). Noé l'ayant maudit, il devint noir; il eut en partage la force, la violence et la dureté; c'est lui qui fut le père des Noirs et des Abyssins. Le second fils de Cham fut Qouch, le père des habitants de l'Inde et du Sind; le troisième Phut, fils de Cham, ancêtre des Berbers, et le plus jeune Bensar, fils de Cham, tige de tous les Coptes. Bensar, fils de Cham, eut à son tour quatre fils : l'aîné Masr, fils de Bensar, pour lequel Noé fit la prière que nous avons rapportée, puis Farek, fils de Bensar, puis Mah, fils de Bensar et enfin Yah, fils de Bensar. Les enfants de Masr furent aussi, dit-on, au nombre de quatre : Qoft, fils de Masr, Ashmoun, fils de Masr, Atrib, fils de Masr et Sa, fils de Masr. — D'après Ibn Lahia et Abd Allah ben Khaled, le premier qui habita l'Égypte fut Bensar, fils de Cham, fils de Noé, qui s'y rendit après que Dieu eut fait périr son peuple par le déluge. La première ville construite en Égypte fut Memphis, dans laquelle habitèrent Bensar et sa famille au nombre de trente personnes; quatre d'entre elles grandirent et se marièrent, ce furent les quatre fils de Bensar, Masr, Farek, Yah et Mah, dont l'aîné était Masr, par lequel la ville de Masr fut bâtie. Auparavant les Égyptiens habitaient les flancs du Moqattam, où ils s'étaient taillé de nombreux abris. Noé avait demandé à Dieu qu'il fît habiter Masr dans la terre excellente et bénie, mère des nations et

refuge des serviteurs de Dieu, dont le fleuve est le plus admirable des fleuves de la terre, et d'y répandre pour lui la meilleure de ses bénédictions, de rendre cette terre humble pour lui et ses descendants, de la leur soumettre et de les en faire les maîtres puissants. Masr ayant interrogé Noé au sujet de cette terre, Noé la lui décrivit et lui donna quelques renseignements sur elle.

Masr, fils de Bensar, était, dit-on, avec Noé dans l'arche quand celui-ci fit pour lui cette prière. Bensar était déjà vieux et faible; il envoya ses enfants, Masr et tous ses frères, en Égypte où ils s'arrêtèrent et à laquelle ils donnèrent le nom de Masr. Quand Bensar et ses fils furent solidement installés en Égypte, Farek, Yah et Mah, fils de Bensar, dirent à leur frère Masr : « Nous savons que tu es notre aîné et le meilleur d'entre nous. Or cette terre, dans laquelle t'a fait habiter ton aïeul Noé, nous la rendons étroite pour toi (et ils parlaient ainsi parce que les enfants de Masr et leurs descendants avaient multiplié). Nous te demandons donc la bénédiction qu'a mise en toi notre aïeul Noé, pour que cette bénédiction nous suive dans la terre où nous nous arrêterons et où nous habiterons, et pour qu'elle reste avec nous et avec nos enfants. — Votre but est sage, dit Masr; mais restez dans un pays proche du mien et ne vous éloignez pas de moi. Ma terre a une étendue d'un mois de marche en tous sens, je la garderai donc pour moi, mes enfants et leur postérité. » Et Masr, fils de Bensar, garda pour lui l'espace compris entre la région des *deux Arbres*, près d'El-Arich, et Assouan en longueur et entre Barca et Aïlat en largeur. Farek s'attribua l'espace compris entre Barca et l'Ifrikiah; ses descendants furent les Africains et le pays prit le nom d'Ifrikiah; l'étendue de ce territoire est d'un mois de marche. — Mah eut pour sa part l'espace qui s'étend de la région des deux Arbres, limite de l'Égypte, jusqu'à la Mésopotamie, sur une longueur d'un mois de marche; c'est le père des Coptes de Syrie. Enfin Yah prit pour lui toute la partie qui se trouve au delà de la Mésopotamie, depuis la mer jusqu'à l'Orient, sur une étendue d'un mois de marche. Il est la tige des Coptes de l'Iraq. Bensar, fils de Cham, mourut et fut enterré à l'endroit où s'éleva plus tard le couvent d'Amba-Hermes, à l'ouest des Pyramides; c'est le premier lieu où l'on ait enterré en Égypte. Les enfants de Masr multiplièrent; les premiers étaient Qoft, Atrib, Ashmoun et Sa. Les Coptes sont les descendants de ce Masr. On dit que Qoft était le frère du Qoft qu'ils appellent dans leur langue Qoftim, Qobtim et Misraïm.

Bensar, fils de Cham, mourut donc, après avoir désigné pour son successeur Masr et avoir assigné à chacun des frères de Masr une partie de la terre égale en étendue à l'Égypte, que Masr s'était réservée pour lui-même et ses enfants. Et lorsque les enfants de Masr et les enfants de ses enfants se furent multipliés, il partagea l'Égypte entre chacun de ses fils et leur assigna un territoire pour eux et leurs descendants; le Nil fut partagé de même. Son fils Qobt eut pour lot la ville de Qoft, où il résida et à laquelle il donna son nom, ainsi que le territoire qui s'étend, au sud de Qoft jusqu'à Assouan, et au nord jusqu'à Ashmoun, et toutes les villes comprises dans cet espace à l'est et à l'ouest (du Nil). A Ashmoun furent attribués le pays et les villes depuis Ashmoun jusqu'à Memphis, à l'est et à l'ouest; Ashmoun habita la ville d'Ashmoun, à laquelle il donna son nom. Atrib eut en partage le pays situé entre Memphis et Sa (Saïs) et habita Atribis, qui prit son nom. Sa fut mis en possession du terrain entre Sa et la mer, et habita la ville de Sa, à laquelle il donna son propre nom. Ainsi l'Égypte fut divisée en quatre parties, dont deux comprenaient l'Égypte supérieure et deux l'Égypte inférieure.

D'après El-Bakhri, Masr est un mot féminin. Il est dit dans le Coran : « Ne suis-je pas le maître de Masr » (*Cor.*, XLIII, 50) et : « Entrez dans Masr » (*Cor.*, XII, 100). 'Amer ben Abou Ouathilat el-Kinani dit à Moawiah : « Pour Amr ben el-As, tu lui as donné Masr en partage » et quant au verset : « Entrez dans *un Masr* » (*Cor.*, XII, 100), Dieu, dans ce passage, a voulu entendre par Masr une ville quelconque. La lecture de Selim el-'Amach est : « Entrez dans Masr », disant que ce Masr est le pays sur lequel gouvernait Selim ben Ali; aussi ne lui donne-t-il pas la nunnation. El-Qoda'ï rapporte que Bensar, fils de Cham, étant devenu vieux et faible, son fils Masr l'emmena, ainsi que tous ses frères, en Égypte où ils s'arrêtèrent et qui prit de là le nom de Masr. C'est, ajoute-t-il, un mot qui ne prend pas la nunnation, car c'est un substantif masculin par lequel on a désigné cette ville. De la sorte, il réunit les deux qualités de féminin et de nom propre[1], ce qui l'empêche de prendre la nunnation. On désigne par le nom de Masr (مصر) toutes les grandes villes où s'arrêtent les

1. Le mot مصر est un nom commun du genre masculin; mais, désignant une ville spéciale, il devient féminin et nom propre.

voyageurs; si c'est une de ces villes que tu veux désigner, alors le mot *Masr* prend la nunnation car l'une des deux raisons qui s'opposent à cette nunnation n'existe plus, le mot n'étant plus un nom propre. Dans le verset du Coran où Dieu dit à Moïse : « Descendez dans Masr, car vous y trouverez ce que vous désirez » (*Cor.*, II, 58), le mot *Masr* prend la nunnation d'après toutes les leçons, excepté celles d'El-Hassan et d'El-'Amach. Les partisans de la nunnation s'appuient sur deux raisons : 1° Dieu, affirment-ils, a voulu dire : Descendez dans une ville, parce qu'alors les Israélites étaient dans le désert de Tih; 2° quand bien même Dieu aurait voulu désigner la ville de Masr, il faudrait la nunnation parce que c'est un mot masculin, dérivé d'un nom masculin, ce qui n'empêche pas la nunnation. Leurs adversaires comprennent, dans ce passage, la ville de Masr, et se réfèrent au passage relatif à Joseph, où il est dit : « Entrez en sûreté dans Masr, s'il plaît à Dieu ! » (*Cor.*, XII, 100) et le mot de Pharaon : « Ne suis-je pas le maître de Masr? » (*Cor.*, XLIII, 50), n'entendant, par ce mot *Masr*, autre chose que l'Égypte. Le mot *masr*, en arabe, a le sens de « ligne de démarcation entre deux terres »; et les gens de Hegr disent communément, à ce que l'on assure : « J'ai acheté la maison بمصورها », c'est-à-dire « بحدودها » (avec ses limites).

Dans son livre intitulé : *Éloge de l'Égypte*, El-Gâhez dit que l'Égypte a reçu le nom de *Masr* parce que les hommes s'y dirigent et s'y rassemblent; de même on a nommé *masir el-gouf* (مصير الجوف *couloir interne* ou *intestin*), *masir* (مصير chemin) ou *masran* (مصران) le chemin suivi par les aliments. Le mot *masr*, dans le sens de localité, fait au pluriel *amsar* (امصار), et le pluriel du *masir* des aliments (مصير الطعام) est *masran* (مصران). Mais le Masr qui nous occupe (l'Égypte) n'a pas de pluriel, car il désigne une chose unique.

« J'étais, disait un jour El-Akhtal, sur le point d'embrasser l'islamisme, lorsque j'y renonçai. — Pourquoi cela? lui demanda-t-on. — J'étais venu auprès de ma femme; j'avais grand'faim et je lui demandai quelque chose à manger. Elle dit à la servante : Mets pour Abi Malek un *masir* (morceau de tripe, مصير) sur le feu. Ce qu'elle fit. Un moment après je demandai de nouveau à manger. Ma femme cria : Eh! servante, où est le *masir* (but, مصير) d'Abi Malek. — Au feu, répondit la servante. — Je considérai cette réponse comme un mauvais présage et, bien que sur le point de me convertir à l'islam, j'y renonçai. » El-Gouhari, dans son livre *Des termes exacts*, dit : Masr désigne une ville déter-

minée, et est du genre masculin aussi bien que du genre féminin, au dire d'Ibn Sareg. On appelle Masran (مصران) les deux villes d'El-Koufat et de Basrat. Ibn Khalouïat, dans un de ses livres, dit : « Personne ne nous a encore expliqué pourquoi on appelait autrefois l'Égypte Maqdouniah, à moins que ce mot ne vienne de l'hébreu; car Maqdouniah dans cette langue signifie « refuge », et ce nom aura été donné à l'Égypte parce que Bensar, fils de Cham, s'y était retiré. Les Grecs prétendent que la Macédoine tout entière forme un bien religieux appartenant à la grande église de Constantinople, et ils donnent le nom de pays de Maqdouniah à la région de El-Ausofia, région qui, pour eux, comprend Alexandrie, avec toutes ses dépendances, c'est-à-dire toute l'Égypte, à l'exception du Saïd supérieur. On a aussi donné à Masr le nom d'Omm-Khannour (mère des bienfaits) » le mot *khannour* signifiant bienfait. Le mot *masr* signifie encore « ligne de démarcation entre deux choses »; c'est ainsi que le poète, décrivant (l'œuvre) de Dieu, a dit :

Il a mis le soleil comme séparation visible
Entre le jour et la nuit, pour les délimiter.

Ce vers est d'ʿAdi ben Zeïd el-ʿAbadi; d'autres l'attribuent à El-Ommyah ben es-Solt eth-Thaqfi. Il fait partie de la pièce qui commence ainsi :

Écoute un récit qu'un jour tu réciteras
Par cœur, si quelqu'un vient à t'interroger. [bienfaits
Comment fut le monde au commencement, puis comment Dieu répandit ses
Sur lui, et nous a fait voir, dès le principe, sa générosité.
Il n'y avait alors que le vent, le torrent écumant[1]
Et les ténèbres qui ne laissaient vides ni trou ni fente.
Dieu commanda aux noires ténèbres et elles s'écartèrent.
Et il enleva l'eau des lieux où elle était répandue.
Il étendit la terre comme un tapis et la plaça
Sous le ciel, bien pondérée et sans le moindre écart.
Puis il mit le soleil, comme limite visible
Entre le jour et la nuit pour les séparer.
Il plaça dans le ciel les flambeaux qui nous éclairent,
Sans qu'ils nous coûtent ni huile ni mèche.
En six jours il acheva sa création
Dont la dernière œuvre fut la formation de l'homme.

1. Au lieu de ذو كرانية qui ne donne aucun sens, je propose de lire ذو كرافيه, de la racine كرفاء « écume bouillonner ».

Dieu prit du limon et le forma (l'homme),
Et, lorsqu'il le vit achevé et bien proportionné,
Il l'appela à haute voix : Adam! et l'homme lui répondit.
Alors il souffla l'âme dans le corps qu'il avait créé,
Et donna en partage à l'homme le paradis comme séjour,
Et lui créa une compagne d'une côte tirée de son flanc.
Dieu n'interdit à l'homme qu'une seule chose,
De rien goûter ni manger de l'arbre excellent.
La couleuvre tachetée était, quand elle fut créée,
Semblable en sa forme à une chamelle ou à un chameau.
Et Dieu la maudit parce qu'elle avait tenté sa créature :
Pendant toutes les nuits, — et cette malédiction n'aura pas de terme,
Elle traînera son ventre sur la terre tant qu'elle vivra,
Et elle mangera la poussière, soit en montagne soit en plaine.

El-Hafiz Abou'l-Khattab Magd ed-din Omar ben Dahiat dit que l'Égypte est le plus fertile des pays de Dieu. Dieu lui a donné le nom de Masr, et ce nom, d'après toutes les leçons et si on néglige la nunnation, ne s'applique à aucun autre pays. Ce mot ne prend pas la nunnation, car c'est un nom propre dérivé d'un nom masculin. Il réunit donc deux qualités : il est propre et féminin, et ne peut, en conséquence, prendre la nunnation. Pour nous, il dérive de l'expression مصرت الشاة (*la brebis a été traite*) qu'on emploie pour dire qu'on a pris le lait de son pis. Et l'Égypte a été nommée *Masr* à cause de l'abondance des biens qu'elle renferme et qu'on ne trouve pas ailleurs; ses habitants jouissent de tous les biens qu'elle produit, et il en est d'elle comme de la brebis dont on utilise le lait, la laine et les petits. D'après Ibn el-'Arabi, le mot *masr* signifie « récipient »; c'est ainsi que les intestins sont nommés *masir*, au pluriel *masran* et *masarin*; de même l'Égypte, qui est comme le trésor de la terre.

Abou Zarr el-Ghafari, l'un des compagnons du Prophète, dit que l'Égypte est le trésor de la terre entière. Ne vois-tu pas ce que dit Joseph : Place-moi à la tête du trésor de la terre, car je suis un gardien sage (*Cor.*, XII, 55). Dieu, alors, lui donna en partage l'Égypte, et ses trésors appartenaient à tous, comme l'explique El-Houfi dans son commentaire. El-Bakri dit : Omm-Khannour avec un *fatah* sur la première lettre, un *tchdid* sur la seconde et un *ré* non pointé est un nom de l'Égypte (أُمّ خَنّور). Artah ben Shahbat dit : O tribu de Zabian, préservez votre sang et ne soyez pas comme le peuple d'Omm-Khannour, voulant dire : Ne soyez pas lâches, ne restez pas en butte aux atteintes de qui

veut vous attaquer et ne les laissez pas prendre chez vous ce qui leur plaît, comme il arrive pour l'impôt en Égypte, c'est-à-dire en Omm-Khannour. Kora dit : Omm-Khannour signifie le bienfait, c'est pour cette raison qu'on a nommé l'Égypte Omm-Khannour à cause de l'abondance de ses biens » — Ali ben Hamzah dit : L'Égypte a été surnommée Omm-Khannour parce qu'elle attire à elle tous ceux dont la vie est courte. L'hyène porte aussi le nom de *khannour* ou (*khannouz*) par un ر (*ré*) ou par un ز (*zeïn*). — Ibn Qoteibah, dans ses *Merveilles des Traditions*, dit que *masr* signifie « limite », et que les gens de Hegr écrivent dans leurs contrats : J'ai acheté la maison بِمصورها, voulant dire avec ses limites (بحدودها). El-'Adi ben Zeïd a dit :

Il a mis le soleil comme barrière (مصر) visible
Entre le jour et la nuit pour les séparer.

CHAPITRE HUITIÈME

COUP D'ŒIL SUR LES RAPPORTS DE L'ÉGYPTE AVEC LA RELIGION[1]

L'Égypte a des avantages considérables, et, entre autres, celui d'avoir été citée par Dieu, dans son livre vénéré, vingt et quelquefois, tantôt directement, tantôt indirectement et par allusion.

Dieu a dit : *Descendez à Masr car vous y trouverez ce que vous demandez* (*Cor.*, II, 58). Abou Mohammed Abd el-Haq, fils d'Atiah, dit à ce propos, dans son commentaire : « La plupart des gens lisent Masr (مصرا) avec le *tanwin*, ce qui est la leçon de tous les Corans, excepté de quelques exemplaires d'Osman. » Suivant Mogahed et d'autres, ceux qui affectent ce mot de la nunnation entendent par Masr une ville quelconque, s'appuyant sur le contexte du Coran qui, d'après eux, signifie qu'il est enjoint (aux Israélites) d'entrer dans le village, et sur la tradition qui dit qu'à la sortie de Tih, ils habitèrent la Syrie. Un certain nombre des partisans de la nunnation prétendent que Dieu, dans ce passage, a voulu désigner le propre Masr de Pharaon et s'appuyent sur le passage du Coran où Dieu a dévolu aux Beni Israël les habitations de Pharaon et ses monuments. Dans ce cas la nunnation serait admise parce que, au dire d'El-Akhfach, la prononciation de ce mot est d'usage courant, et semblable à celle des mots Hind et Da'd. Sibaouya n'est pas de cet avis, et d'autres qu'El-Akhfach reconnaissent que Dieu a voulu dire un lieu d'habitation quelconque et appliquent le *tanwin*, tandis qu'El-Hassan, Abou ben Tal'eb et autres lisent : Descendez à Masr, sans nunnation. Telle est la leçon d'Abaï ben Ka'b qui déclare : « Ce Masr est le Masr de Pharaon. » — « Ce Masr, dit El-'Amach est le Masr dont Saleh ben Ali est gouverneur. » —

1. Le mot فضائل signifie au propre « vertus, qualités », mais a un sens plus large que le mot français, et s'applique à tout ce qui de près ou de loin touche au Coran et aux traditions de l'islam.

« Malek m'a dit, raconte Achhab : Pour moi il s'agit de Masr ton pays, le séjour de Pharaon. »

Dieu a dit : *Entrez dans Masr et s'il plaît à Dieu* (*vous y serez*) *en sûreté* (*Cor.*, XII, 100) Abou Ga'far Mohammed ben Garir et-Tabari, dans son commentaire, dit, d'après Farqad es-Sabakhi : « Joseph alla à la rencontre de Jacob, et les Égyptiens l'escortèrent en l'acclamant. Lorsque Joseph et Jacob furent en vue l'un de l'autre, ce dernier allait à pied, appuyé sur un de ses fils nommé Juda, auquel il dit, voyant les chevaux et la foule : O Juda, c'est le Pharaon d'Égypte. — Non, répondit Juda, c'est ton fils. — Et quand ils furent près l'un de l'autre, Jacob dit à Joseph : Salut à toi qui éloignes de moi le chagrin, employant l'expression : « O toi qui éloignes de moi le chagrin [1]. »

Dieu a dit : Nous avons donné cet ordre à Moïse et à son frère : *Prenez pour votre peuple des maisons dans Masr et faites de vos maisons des lieux de prière* (قبلة) *où vous prierez* (*Cor.*, X, 87). Et-Tabari rapporte, d'après Ibn Abbas et d'autres, que les Beni Israïl craignaient Pharaon et qu'ils reçurent l'ordre de faire de leurs maisons des oratoires pour y prier. Qotadah dit que cela arriva au temps où Pharaon empêchait les Israélites de prier, et qu'ils reçurent l'ordre d'installer leurs oratoires dans leurs maisons et de se tourner (en priant) vers la *qiblat* (قبلة). D'après Mogahed, l'expression : « Vos maisons en *qiblat* » veut dire : dans la direction de la Caabah; comme Moïse et son peuple, par crainte de Pharaon, n'osaient prier dans des temples publics, ils reçurent l'ordre d'installer dans leurs maisons des oratoires tournés vers la Caabah, pour y prier en secret. D'après Mogahed, dans la phrase : « Prenez pour votre peuple des habitations dans Masr », Masr veut dire Alexandrie.

Dieu a dit, parlant de Pharaon : *Il dit : N'est-ce pas à moi qu'appartient le royaume d'Égypte, n'est-ce pas sous mon autorité que coulent ces canaux ? Ne le voyez-vous pas ?* (*Cor.*, XLIII, 50) Ibn Abd el-Hakem et Abou Saïd Abd er-Rahman ben Ahmed ben Younes et d'autres disent, d'après Abou Zahm es-Sama'ï, que, dans le verset : « N'est-ce pas à moi qu'appartient le royaume d'Égypte ? N'est-ce pas sous mon autorité que coulent ces canaux », Dieu a voulu faire entendre qu'il n'y

1. Maqrizi insiste sur l'expression employée par Jacob : يا ذاهب الاحزان عنّي, qui est inusitée. Régulièrement il faudrait يا مذهب الاحزان عنّي.

avait pas alor ssur la terre de roi plus puissant que le roi d'Égypte, et que tous les peuples de tous les pays avaient besoin de l'Égypte; quant aux canaux, ils étaient pourvus de ponts et de digues sagement et habilement disposés, si bien que l'eau coulait au pied des maisons et des cours, les Égyptiens la dirigeant à leur guise.

Tels sont les versets où Dieu parle directement de l'Égypte dans son livre auguste; quant aux allusions qu'il fait à ce pays, dans d'autres versets de ce même livre, elles sont fort nombreuses.

Dieu a dit : *Nous avons assigné aux Beni Israïl un lieu délicieux* (*Cor.*, x, 93); et encore : *Nous leur avons donné* (à Moïse et Aaron) *pour séjour un lieu fertile et plein de sources* (*Cor.*, xxiii, 52). Ibn Abbas, Saïd ben el-Mosib el-Ouahb ben Monabbah disent que par là il faut entendre l'Egypte. Abd er-Rahman ben Zeïd ben Aslam dit, d'après son père, qu'il s'agit d'Alexandrie.

Dieu a dit : *Nous les avons fait sortir de jardins, de sources, de trésors, d'un séjour délicieux* (*Cor.*, xxvi, 57, 58); et encore : *Que de jardins ils ont abandonnés, que de sources, que de champs cultivés, quel séjour délicieux et bienfaisant où ils résidaient et dont ils jouissaient!* (*Cor.*, xliv, 24-26). Ibn Younes, à propos du verset : « Nous les avons fait sortir des jardins, des sources, des trésors, d'un séjour délicieux » dit que, d'après Abou Zahm, ces jardins étaient situés sur les deux rives du Nil, d'un bout à l'autre de l'Égypte, depuis Assouan jusqu'à Rosette; qu'il y avait sept canaux : le canal d'Alexandrie, celui de Sakha (Xoïs), ceux de Damiette, de Serdous, de Memphis, du Fayoum et le Menhi, tous reliés entre eux et nullement séparés; que les cultures couvraient l'espace compris entre les deux montagnes d'une extrémité de l'Égypte à l'autre et qu'atteignaient les eaux (de l'inondation) et, à cette époque, la terre entière de l'Égypte était recouverte par les eaux, quand la crue atteignait une hauteur de seize coudées, tant étaient bien agencés les barrages et les digues. Quant aux lieux de bien-être, ce sont, dit le même auteur, les minbars (chaires à prêcher), car il s'en trouvait mille en Égypte. Mogahed et Saïd ben Gabir expliquent les mots « lieux de bien-être » par le mot « chaires ». Qotadah entend par cette expression « les bonnes et délicieuses choses dont ils jouissaient ». Et il ajoute : « Certes par Dieu! Dieu a fait sortir Pharaon de son jardin, de ses sources, de ses cultures, pour le précipiter dans la mer ». Saïd ben Katir ben 'Afir raconte ceci :

« Nous étions à Qobbat-el-Haoua, près d'El-Mamoun, lors de son arrivée en Égypte. Le khalife nous dit : Je ne sais pourquoi Pharaon était tant émerveillé de l'Égypte quand il s'écrie : N'est-ce pas à moi qu'appartient le royaume d'Égypte? — Je pris la parole : M'est-il permis de parler, ô émir des Croyants, demandai-je? — Parle, me dit-il. — Tu ne vois plus, dis-je alors, que des restes en ruines. Car Dieu a dit : Nous avons détruit ce qu'avaient fait Pharaon et son peuple et ce qu'ils avaient construit (*Cor.*, VII, 133). — Tu as raison, répondit El-Mamoun et il garda le silence. »

Dieu a dit : *Nous voulûmes être bienveillants pour ceux qui, à cause de la religion, étaient opprimés sur la terre; nous en fîmes des imams et nos héritiers, nous les rendîmes puissants sur la terre et par eux nous vîmes Pharaon, Haman et leur armée arriver à ce qu'ils redoutaient* (*Cor.*, XXVIII, 4-5). Et encore, parlant de Pharaon : *Il a dit : O peuple, à vous l'empire aujourd'hui, vous êtes les maîtres du monde* (*Cor.*, XL, 30). Et encore : *La parole de ton maître excellent s'est accomplie pour les Beni Israïl à cause de leur patience, et nous avons détruit ce qu'avaient fait Pharaon et son peuple et ce qu'ils avaient construit* (*Cor.*, VII, 133). Et encore parlant du peuple de Pharaon : *Laisseras-tu Moïse et son peuple détruire la terre* (c'est-à-dire la terre d'Égypte) (*Cor.*, VII, 124); à propos de Joseph, Dieu rapporte qu'il dit : *Placez-moi sur les trésors de l'Égypte car je suis un gardien sage* (*Cor.*, XII, 55). D'après la tradition rapportée par Ibn Younes, qui la tenait d'Abou Basra el-Ghafari, l'Égypte est le trésor de la terre entière et son roi est le roi de la terre entière. Ne vois-tu pas ce que dit Joseph au roi d'Égypte : Place-moi à la tête des trésors de la terre. Ce qui fut fait, et Joseph fit de l'Égypte un refuge, et ses trésors étaient alors ceux des habitants et des peuples de toute la terre.

Dieu a dit : *Ainsi nous avons rendu Joseph puissant sur la terre, pouvant se choisir une demeure où il voudrait* (*Cor.*, XII, 56). Et Joseph se trouvant roi d'Égypte, tous les autres rois de la terre entière avaient besoin de lui et des choses qu'il administrait.

Dieu a dit parlant de Moïse : *Il dit : O notre Seigneur, tu as donné à Pharaon et à ses sujets la splendeur et des richesses dans ce monde, pour qu'ils s'écartent de ta voie. O Seigneur, anéantis leurs richesses et endurcis leurs cœurs, qu'ils ne croient pas jusqu'à ce qu'ils éprouvent le châtiment terrible!* (*Cor.*, X, 88). Et encore : *Peut-être votre Seigneur fera-t-il périr vos ennemis et vous installera-t-il comme maîtres de la terre, et il verra comment vous agirez* (*Cor.*, VIII, 126). Et encore : *Pharaon a dit : Laissez-*

moi tuer Moïse et qu'il invoque son Dieu! pour moi je crains qu'il ne change votre religion et qu'il n'amène la corruption sur la terre (c'est-à-dire la terre d'Égypte) (*Cor.*, XL, 27). Et encore : *Pharon s'éleva sur la terre* (c'est-à-dire la terre d'Égypte) (*Cor.*, XXVIII, 35). Et encore, parlant d'un des frères de Joseph : *Je ne quitterai pas la terre* (c'est-à-dire la terre d'Égypte) (*Cor.*, XII, 80).

Dieu a dit : *Tu veux donc être un tyran sur la terre* (c'est-à-dire la terre d'Égypte) (*Cor.*, XVIII, 18). Ibn Abbas dit que l'Égypte est nommée « la terre entière » dans dix passages du Coran. Tels sont, autant que je me le rappelle, tous les passages du saint livre de Dieu où il est question de l'Égypte.

Les vertus de l'Égypte sont citées aussi dans nombre de traditions. Abd Allah ben Lahiat rapporte ce fait dans les traditions relatives à 'Amr ben el-'As : « L'émir des Croyants Omar m'a dit qu'il avait entendu l'Envoyé de Dieu dire : Quand, après ma mort, Dieu aura ouvert pour vous le pays d'Égypte, vous y lèverez une armée considérable qui sera la meilleure des armées de la terre. — Et comment cela, ô Envoyé de Dieu, demanda Abou Bekr? — Parce qu'ils seront à l'avant-garde jusqu'au jour de la résurrection. » — D'après 'Amr ben el-Hamq, le Prophète aurait dit : Il y aura une sédition pendant laquelle les plus justes et les meilleurs des hommes seront (les guerriers de) l'armée d'Occident, et c'est pourquoi, ajoutait-il, l'Égypte doit être pour vous au premier rang. » — D'après Tabi' ben 'Amer el-Kala'i : « J'étais, dit-il, parti d'Es-Saïfat et je rencontrai Abou Moussa el-Acha'ri qui me demanda : D'où viens-tu? — Du pays d'Égypte, répondis-je. — De l'armée d'Occident? — Oui. — La piteuse armée! — Est-elle si faible, demandai-je? — Certes, dit-il, personne ne peut l'attaquer que Dieu ne la défende! Va trouver Mo'az ben Gebal pour qu'il te l'enseigne. — J'allai trouver Mo'az ben Gebal qui me demanda : Que t'a dit le vieillard? Je le lui racontai : Quelle meilleure chose peux-tu remporter dans ton pays que cette sentence! s'écria-t-il; écris-la sur tes tablettes. Et quand je fus revenu auprès de Mo'az il m'apprit que cette sentence venait du Prophète de Dieu. »

Ibn Ouahb, entre autres traditions sur Safouan ben 'Assal, rapporte celle-ci : « J'ai entendu (c'est Safouan qui parle) dire au Prophète de Dieu : Dieu a ouvert pour le repentir une porte située à l'occident, large de soixante-dix années (de marche) et qui ne se fermera que lorsque le soleil se lèvera de ce côté.

Ibn Lahia, dans ses traditions sur 'Amr ben el-As raconte : « L'émir des Croyants Omar m'a raconté qu'il avait entendu le Prophète de Dieu dire : Après ma mort, le Dieu très haut et sublime vous ouvrira l'Égypte. Traitez bien les Coptes qui l'habitent, car entre eux et vous il y a alliance et parenté. »

Ibn Ouahb dit : « Harmalat ben 'Amran en-Nagibi m'a raconté, d'après Abd er-Rahman ben Shemasat el-Mahri, qu'Abou Zarar disait : J'ai entendu dire au Prophète de Dieu : Vous conquerrez une terre où l'on compte par *qirats*; traitez-en bien les habitants car il y a entre eux et vous parenté et alliance; et quand vous y verrez deux hommes se discuter pour l'emplacement d'une brique, alors quittez-le. » Or, étant passé près de Rabiat et d'Abd er-Rahman, les deux fils de Sharhabil, il les vit se disputer pour l'emplacement d'une brique et sortit d'Égypte. D'après une autre tradition, voici ce qu'aurait dit le Prophète : « Vous conquerrez l'Égypte, le pays où l'on compte par *qirats*; quand vous l'aurez conquise, traitez-en bien les habitants car il y a entre eux et vous parenté et alliance », et, suivant d'autres textes : « alliance et consanguinéité ». Les traditions de Malek et d'El-Leits ajoutent : « traitez bien les Coptes ». Mouslim a mis dans son livre *Des Traditions authentiques* ces récits qu'il avait empruntés à Abou 't-Taher, lequel les tenait d'Ouahb.

Ibn Shehab rapporte l'opinion qui fait de la mère d'Ismaïl une femme de cette nation. El-Leits ben Sa'd raconte : « Je demandai à Ibn Shehab : Quelle est cette parenté ? — La mère d'Ismaïl, fils d'Ibrahim, était de ce peuple, me répondit-il. » — Je demandai à Ez-Zahari, raconte Mohammed ben Ishaq, quelle était cette parenté dont parlait le Prophète, et il me dit : « Hagar, mère d'Ismaïl, était de cette nation. »

Entre autres traditions relatives à Abou Salam el-Gishâni, Ibn Lahi'at raconte que l'un des compagnons du Prophète l'avait entendu dire : « Vous posséderez des armées, mais la meilleure de vos armées sera composée des hommes d'Occident. Craignez donc Dieu au sujet des Coptes, et ne les dévorez pas comme des légumes. » D'après Mouslim ben Yesar, le Prophète aurait dit : « Traitez bien les Coptes, car vous les trouverez vos meilleurs auxiliaires pour combattre vos ennemis. »

Abou Salamat ben Abd er-Rahman, dit Yezid ben Abou Habib, m'a raconté qu'au moment de sa mort, le Prophète de Dieu recommanda de faire sortir

les Juifs de la presqu'île d'Arabie, ajoutant : « Craignez Dieu, craignez Dieu, au sujet des Coptes d'Égypte, car vous les assujétirez et ils seront pour vous d'excellents auxiliaires dans les voies de Dieu. »

Ibn Ouahb rapporte, d'après Moussa ben Ayoub el-Rhafeqi, lequel le tenait d'un homme de Rend, que le Prophète de Dieu, étant malade, s'évanouit puis, revenant à lui, s'écria : « Traitez bien les gens à la peau brune et aux cheveux crépus. » Une seconde fois il s'évanouit et, à son réveil, redit la même chose. Une troisième fois il perdit connnaissance, et, revenu à lui répéta les mêmes paroles. Et les assistants se dirent : « Si nous demandions au Prophète ce qu'il entend par les gens à la peau brune et aux cheveux crépus ? » Et ils le lui demandèrent à son réveil. « Ce sont, dit le Prophète, les Coptes d'Égypte, car ils sont vos oncles et vos beaux-pères et ils vous aideront contre vos ennemis dans l'accomplissement de votre religion. — Et comment, demanda-t-on, nous aideront-ils dans l'accomplissement de notre religion, ô Prophète de Dieu ? — Ils vous épargneront, répondit-il, les travaux de ce monde, et votre temps sera libre pour la prière. Ceux qui les laisseront maltraiter seront comme s'ils les maltraitaient eux-mêmes, et ceux qui haïront leurs oppresseurs seront comme s'ils avaient éloigné d'eux l'oppression. »

Amr ben Harib et Abd er-Rahman el-Halebi assurent que le Prophète aurait dit : « Vous serez les maitres d'un peuple à la tête crépue, traitez-le bien, car, avec la permission de Dieu, ils seront pour vous une force et un secours contre vos ennemis. » Il s'agit là des Coptes d'Égypte.

Un serviteur d'Afrat, rapporte Ibn Lahi'at, m'a raconté que le Prophète de Dieu avait dit : « Craignez Dieu, craignez Dieu au sujet des gens de la terre noire qui ont la peau brune et les cheveux crépus, car il y a entre eux et vous parenté et alliance. » L'*alliance*, ajoutait 'Amr, le serviteur d'Afrat, signifie que le Prophète de Dieu a pris chez eux une concubine, et la *parenté* que la mère d'Ismaïl était de leur race. »

Ibn Ouahb dit : « Ibn Lahi'at m'a raconté que la mère d'Ismaïl, Hagar, était d'Omm-el-Arab, village situé en face de Farma, en Égypte. »

Merouan el-Qosas (le *tondeur*, القصاص) dit que trois prophètes ont eu des Coptes pour beaux-pères : Abraham, le Chéri de Dieu, prit Hagar pour concubine; Joseph épousa la fille du seigneur de 'Aïn-Shams, et le Prophète de Dieu prit pour

concubine Maria. » D'après Yézid ben Abou Habib, le lieu de naissance d'Hagar était le village de Baq (بق) dans le voisinage d'Omm-Danin (أم دنين). Les Arabes, assure Hecham, disent indifféremment Hagar (هاجر) et Agar (آجر) échangeant le *hé* (ه) et l'*élif* (ا), de même que l'on dit هراق الماء et اراق الماء (*verser de l'eau*) et autres exemples analogues.

D'après Omar ben el Khattab, il y a, dit-on, sept Masr (الامصار سبعة): la ville qui s'appelle aussi un *masr*, la Syrie qui est un masr, l'Égypte (dont le nom est Masr), la Mésopotamie, El-Bahraïn, Basrah et Koufah. Mokhoul rapporte que la première contrée détruite fut l'Arménie et la seconde l'Égypte. — « Les Coptes, dit Abd Allah ben Omar, sont les plus généreux des barbares (اعجام, *non arabes*), ceux dont la main est le plus largement ouverte, et dont l'origine est la plus illustre; par alliance, ils sont aussi, de tous les hommes, les plus rapprochés des Arabes en général et des Qoreïchites en particulier. Que celui qui veut avoir une idée du Paradis, ou voir quelque chose d'approchant dans ce monde, jette les yeux sur la terre d'Égypte, quand les cultures sont verdoyantes et que les fruits commencent à se former! » — « Celui, dit Ka'b el-Ahbar qui veut voir quelque chose ressemblant au Paradis n'a qu'à regarder l'Égypte à la saison de l'automne (اذا اخرفت) » ou, suivant une autre leçon : « quand elle est en fleurs (اذا ازهرت) ».

CHAPITRE NEUVIÈME

DES PARTICULARITÉS QU'ON RENCONTRE EN ÉGYPTE

Au nombre des habitants de l'Égypte étaient ces magiciens qui tous, à la même heure, se convertirent ; et l'on ne connaît pas de conversion en masse plus importante que celle des Coptes. Au dire de Yezid ben Abou Habib et d'autres auteurs, on comptait douze magiciens en chef, commandant chacun à vingt lieutenants, chaque lieutenant ayant sous ses ordres mille sorciers; le nombre des sorciers s'élevait donc à deux cent quarante mille deux cent cinquante-deux, y compris les chefs et les lieutenants. Et lorsqu'ils virent ce qu'il leur fut donné de voir[1], ils reconnurent que cela venait du ciel et que la magie ne pouvait rien contre les ordres de Dieu. Les douze chefs tombèrent prosternés, leurs lieutenants les imitèrent suivis par tous les autres. Et tous s'écrièrent : *Nous croyons au Maître des hommes, au Seigneur de Moïse et d'Aaron* (*Cor.*, xx, 73). Tabi' rapporte que ces magiciens accompagnèrent Moïse et qu'aucun d'eux ne suivit dans leur parjure les Israélites infidèles qui adorèrent le veau (d'or); le même auteur dit qu'aucun peuple ne se convertit à la fois en aussi grand nombre que les Coptes.

D'après Ka'b el-Ahbar, les Coptes d'Égypte peuvent être comparés à un jardin qui, plus il est taillé, plus il produit; c'est par eux et par leurs artifices que Dieu anéantira les îles de Roum.

Abd Allah ben 'Amr dit que le monde a été créé suivant cinq formes qui rappellent les cinq parties de l'oiseau, la tête, la poitrine, les deux ailes et la queue. La tête est représentée par la Mekke, Médine et l'Yemen; la poitrine par la Syrie et l'Égypte; l'aile droite par l'Irak, le peuple des Ouak, au delà de l'Irak, et le peuple des Ouakouak, au delà des Ouak, et enfin, au delà de ces derniers, par des peuples qui ne sont connus que de Dieu seul; à l'aile gauche corres-

1. Il s'agit des prodiges opérés par Moïse devant Pharaon. Voy. *Coran*, chap. xx, versets 60-78.

pondent l'Hind, et, au delà de l'Hind, le Sind, au delà du Sind, le peuple des Nasek, au delà des Nasek, les Mounsek, et, au delà des Mounsek, des peuples qui ne sont connus que de Dieu seul; la queue s'étend de Zat-el-Homam (ذات الحمام) au couchant; et la queue est la partie la plus détestable de l'oiseau.

D'après El-Gahez, il y a dix (qualités ou défauts attribués à dix) villes : l'industrie à Basrah, l'éloquence à Koufah, la douceur à Bagdad, le bredouillement à Er-Raï, l'envie à Nisapour, la beauté à Hérat, la fanfaronnade (طرمذة) à Samarkande, la virilité à Balkh, le commerce à l'Égypte, et l'avarice à Merw. — Le mot طرمذة (*vantardise*) signifie « parole non suivie d'action ».

Yahia ben Dakher el-Haferi raconte avoir entendu ʿAmr ben el-As dire dans un discours : « Sachez que vous serez sous les armes jusqu'au jour du jugement, car vous serez sans cesse environnés d'ennemis dont le cœur sera constamment jaloux et de vous et de votre séjour, mine de moissons et de richesses, de biens abondants et de bénédictions croissantes. » Abd er-Rahman ben Ghanem el-Achaʿri rapporte qu'étant venu de Syrie auprès d'Abd Allah ben ʿAmr ben el-As, celui-ci lui demanda : « Pourquoi es-tu venu dans notre pays? — Tu m'avais dit, répondit El-Achaʿri, que l'Égypte était de tous les pays de la terre le plus ruiné et je te vois y prendre des terres, y élever des palais et t'y installer de plus en plus. — C'est que, dit Abd Allah, le temps de la ruine est passé pour l'Égypte depuis la conquête de Bokht-Nasr qui n'y laissa que des lions et des hyènes. Aujourd'hui c'est le pays de la terre qui possède le meilleur sol et dont la ruine est le plus éloignée. Jamais la bénédiction n'y cessera tant qu'il y aura quelque bénédiction sur la terre. »

L'Égypte occupe, dit-on, le centre du monde et n'a pas à souffrir de la chaleur des deux premiers climats ni du froid des deux derniers. Située dans le troisième climat, l'air y est sain, la chaleur tempérée et le froid peu rigoureux. Ses habitants sont préservés des hivers d'El-Ahouaz, des étés d'Oman, des tempêtes de Tehamat, des pustules de Mésopotamie, de la gale de l'Yemen, des pestes de Syrie, des pleurésies de l'Iraq, des scorpions d'Askar-Mokram, des splénites d'El-Bahraïn, des fièvres de Kheïbar; ils sont à l'abri des incursions des Turcs, des armées de Roum, des déprédations des Arabes, des fourberies des Dilemites, des razzias des Carmathes, aussi bien que de la sécheresse des rivières ou de la disette causée par le manque de pluies.

L'Égypte est divisée en quatre-vingts districts; et il n'y est pas un seul qui ne renferme des choses étonnantes et merveilleuses, comme produits, monuments, choses bonnes à boire ou à manger, objets utiles à l'homme ou dignes d'être déposés dans le trésor des rois. Ces choses sont renommées aussi bien dans le district qu'en dehors de lui, et tout ce que produit un district en porte le nom.

Le Saïd (*Haute-Égypte*) est un terrain semblable à celui du Hedjaz; la chaleur y est la même que dans l'Iraq; il produit le dattier, l'acacia, le palmier doum et l'*'achr*[1]. La Basse-Égypte ressemble à la Syrie, il y pleut aussi comme en Syrie et les fruits de Syrie y murissent, tels que la vigne, l'olive, l'amande, la figue, la noix et toutes sortes de fruits, de légumes et de fleurs. Il y tombe aussi de la neige et de la grêle. Les districts d'Alexandrie, de Libye, de Maraqiah ne sont que déserts, montagnes et jardins où croissent la vigne et l'olivier; ce sont pays de chameaux et de moutons, de miel et de lait.

Chaque district de l'Égypte possède une ville qui renferme des constructions magnifiques de pierre ou de marbre et des objets merveilleux. Son Nil est sillonné de barques dont chacune peut porter la charge de cinq cents chameaux. Chacun des villages de l'Égypte peut être considéré comme une ville; c'est ce qu'a dit Dieu: *Envoyez dans les villes des messagers pour réunir* (des troupes) (*Cor.*, XXVI, 35). Diverses industries sont courantes en Égypte, entre autres celle des fours où l'on fait éclore les œufs de poule. On donne au four la chaleur normale de la poule qui couve et les poulets sortent de ces fours; c'est ainsi que sont produits la plupart des poulets de l'Égypte et ce n'est qu'en Égypte que cette industrie est pratiquée.

Omar ben Maïmoun raconte que, le lendemain du départ de Moïse avec les Beni Israël, Pharaon se fit amener une brebis, et, la brebis venue, la fit égorger déclarant qu'on n'achèverait de la dépouiller que lorsqu'il aurait réuni autour de lui cinq cent mille Égyptiens; ce nombre d'hommes ayant été réuni, Pharaon dit: « Certes ces gens-là sont en bien petit nombre! » Les compagnons de Moïse étaient au nombre de six cent soixante-dix mille seulement.

1. Kazimirski rend ce mot عشر par *Asclepia gigantea*. C'est un arbuste à larges feuilles qu'on rencontre encore en quantité à Gebel-Silsileh. Le bois, un peu spongieux, se dessèche très vite et donne aisément du feu par frottement; les habitants de Silsileh l'emploient à cet usage.

Un écrivain[1], voulant donner une idée de l'Égypte, a dit: «Pendant trois mois elle est comme une perle blanche; pendant trois mois, comme un morceau de musc noir; pendant trois mois, comme une émeraude verte; pendant trois mois, comme un lingot d'or rouge. La perle blanche, c'est l'Égypte pendant les mois d'Abib, de Mesari et de Thot, durant lesquels elle est recouverte par les eaux; la terre est alors toute blanche, et les villages, au sommet des tertres et des collines, sont comme des étoiles, l'eau les entoure de tous côtés et l'on ne peut les atteindre qu'en barque. — Le musc noir, c'est l'Égypte pendant les mois de Babah, d'Hathor et de Kihak, où l'eau se retire de la terre qui apparaît noire; c'est à ce moment que l'on fait les semailles. — L'émeraude verte, c'est l'Égypte pendant les mois de Tobah, d'Amchir et de Barmahat; les plantes alors sortent de terre, c'est le printemps, et l'Égypte est verte comme une émeraude. — Le lingot rouge, c'est l'Égypte pendant les mois de Bermoudah, de Bachons et de Baounah; les plantes fleurissent, les récoltes sont mûres et bonnes à moissonner, et l'Égypte devient comme un lingot d'or pour l'aspect et la valeur. »

Un khalife demandait à El-Leits ben Sa'd quel était le meilleur moment de l'Égypte. « C'est, dit-il, lorsque les eaux se sont retirées, que les maladies ont cessé, que la terre est séchée et que les pâturages sont à point. »

Un autre a dit: « Son Nil est une merveille, son sol est de l'or, ses biens sont (une source de) profits; sa possession enrichit comme un pillage[2], ses richesses sont enviées, son peuple est insoumis et n'obéit que par la crainte, et ses traités sont sans consistance; ils font la guerre pour piller; elle est à qui s'en empare. »

Un autre a dit: « L'Égypte compte parmi les maîtresses des villages te les reines des villes. »

Zeïd ben Aslam, à propos du verset: *S'il ne l'arrose pas de fortes pluies, il l'humectera de pluies légères* (*Cor.*, II, 267), dit qu'il s'agit de l'Égypte; en effet, s'il n'y pleut pas, elle est à son apogée, et s'il y pleut, elle s'affaiblit. C'est ce que dit Maçaoudi dans son histoire[3].

1. Maçaoudi, *Prairies d'or*, édit. Barbier de Maynard, vol. II, p. 235.

2. C'est-à-dire sans peine et sans longs soucis.

3. *Prairies d'or*, édit. Barbier de Maynard, vol. II, p. 36.

On rapporte que Dieu, ayant créé Adam, lui montra le monde à l'est et à l'ouest, ses plaines, ses montagnes, ses fleuves, ses mers, ses constructions, ses parties désertes, les peuples qui devaient l'habiter, les rois qui devaient le gouverner; et quand il vit l'Égypte, plaine traversée par un fleuve sorti du Paradis et portant en lui la bénédiction; quand il vit l'une de ses deux montagnes resplendissante de lumière et sans cesse favorisée de la vue du Seigneur, grâce à sa miséricorde, ayant à son pied des arbres chargés de fruits tandis que son sommet se perdait dans le Paradis, arrosé par les eaux de la compassion, Adam invoqua Dieu pour qu'il bénît le Nil, et fût miséricordieux pour la terre d'Égypte et lui accordât la félicité et la force, et il bénit sept fois le Nil et la montagne, disant : « O montagne pleine de miséricorde, ton pied est le Paradis, ton sol est un musc où sont enterrés les planteurs du jardin du Paradis; terre conservatrice, obéissante et pitoyable, ô Égypte, que la bénédiction ne cesse jamais en toi, que la conservation ne cesse jamais pour toi et que ne s'éloignent jamais de toi la royauté et la puissance! O terre d'Égypte, en toi sont la richesse et les trésors, à toi appartiennent la félicité et la prospérité. Que ton Nil coule comme le miel! que Dieu multiplie tes cultures; qu'il gonfle tes pis, qu'il fasse croître tes plantes! que la bénédiction qui est en toi grandisse! Sois fertile et que tes biens ne cessent jamais pour toi tant que tu ne seras ni violente, ni orgueilleuse, ni traitresse! Mais si tu deviens telle, que tes ennemis te traitent avec violence et que tes biens s'évanouissent! » Et Adam fut le premier qui pria Dieu pour qu'il accordât à l'Égypte la pitié, la fertilité, la miséricorde et la bénédiction.

D'après Ibn Abbas, Noé invoqua Dieu pour Masr, fils de Bensar, fils de Cham, disant : « O mon Dieu, celui-ci a répondu à mon appel, bénis-le ainsi que sa postérité, donne-lui pour domaine la terre bénie, mère des nations et refuge des serviteurs de Dieu; celle dont le fleuve est le plus excellent des fleuves de la terre, et mets en ce pays la meilleure des bénédictions. Dompte-le pour Masr et pour ses descendants; soumets-le leur et rends-les forts sur lui. »

Ka'b el-Ahbar a dit : « Si je n'avais le désir d'habiter Jérusalem, je ne voudrais pas habiter d'autre pays que l'Égypte. » Et comme on lui demandait pourquoi, il répondit : « Parce que c'est un pays à l'abri de la sédition et ceux qui veulent lui nuire sont repoussés par Dieu lui-même; c'est un pays béni ainsi que ceux qui l'habitent. »

On lit dans Ibn Ouahb : Yahia ben Ayoub, qui le tenait de Khaled ben Yezid, lequel l'avait entendu d'Ibn Abou Halal, m'a raconté que Ka'b el-Ahbar aurait dit : « J'aime l'Égypte et ses habitants, car l'Égypte est un pays protégé (par Dieu) et ses habitants sont généreux, ce qui les distingue des autres peuples. » — Il est dit, dans certains livres qui traitent des sciences divines, que l'Égypte est le trésor de la terre entière, et que ceux qui veulent l'attaquer sont brisés par Dieu même.

« Le gouvernement général de l'Égypte, disait 'Amr ben el-As, vaut à lui seul le khalifat. » Par « gouvernement général » il faut entendre la réunion de l'administration financière et du commandement militaire du pays[1].

D'après Ahmed ben Modabber, l'Égypte pourrait mettre en culture vingt-huit millions de feddans[2], mais elle n'en cultive qu'un million. Et, ajoute-t-il, après avoir parcouru l'Égypte, j'ai reconnu que la partie non cultivée de l'Égypte est de beaucoup plus considérable que la partie cultivée; si le sultan s'employait à mettre le tout en rapport, il en retirerait un revenu égal au rendement du monde entier.

Quelqu'un a dit que le revenu de l'Iraq n'a jamais été plus élevé qu'au temps d'Omar ibn Abd el-Aziz, époque où il atteignit un million dix-sept mille dirhems, et que le revenu de l'Égypte n'a jamais été plus bas qu'au temps d''Amr ben el-As, époque où cependant il atteignit douze millions de dinars. Les provinces de Syrie rendaient quatorze millions sans compter le revenu des villes frontières.

L'Égypte compte, entre autres mérites, celui d'avoir donné naissance à trois prophètes, Moïse, Aaron et Josué. Et l'on raconte que Jésus, fils de Marie, se rendant en Syrie, longeait le pied du Moqattam quand, se retournant vers sa mère, il lui dit : « O ma mère, voici le cimetière du peuple de Mohammed. » On rapporte que Jésus était né au village d'Ahnas dans la région du Saïd d'Égypte, et que là se trouve un palmier qui serait le palmier cité dans le Coran au verset où il est dit : *Secoue le tronc du palmier* (*Cor.*, XIX, 25). Ce récit est erroné, car

1. Ces deux fonctions étaient le plus souvent remplies par deux personnages distincts. Voy. à ce sujet CASANOVA, *Notice sur quelques poids de verre* (*Bulletin de l'Institut égyptien*, année 1891), où la distinction entre les deux pouvoirs est nettement déterminée.

2. Mesure de superficie équivalant à 4,000 mètres carrés environ.

tout le monde est d'accord, aussi bien les prêtres de la Bible que les plus sages des musulmans, pour reconnaître que Jésus est né au village de Bethléhem, dans le district de Jérusalem.

Les prophètes venus en Égypte sont Ibrahim, le Chéri de Dieu, dont on trouvera l'histoire dans ce livre au chapitre du *Canal du Caire*, Jacob, Joseph, et les patriarches dont l'histoire est rapportée au chapitre du *Fayoum*. Jérémie y vint aussi.

C'était un Égyptien aussi ce membre de la famille de Pharaon qui se convertit (à la vraie foi), et auquel Dieu, dans le Coran (XL, 29), accorde un si grand éloge. C'était, dit-on, le propre fils de Pharaon, mais je crois cette assertion fausse.

C'étaient des Égyptiens encore ces conseillers de Pharaon dont Dieu loue l'esprit supérieur et les sages avis qu'ils donnèrent lorsque Pharaon les consulta au sujet de Moïse et d'Aaron. Voici ce que Dieu dit : *Pharaon dit aux grands qui l'entouraient : Celui-là est un habile sorcier qui, par sa magie, vous contraindra à quitter votre pays. Que me conseillez-vous de faire? — Et les grands répondirent : Ajourne-le ainsi que son frère et envoie dans toutes les villes des messagers qui te ramèneront les plus habiles sorciers* (*Cor.*, XXVI, 33-36). Quelle différence avec ce que dirent les compagnons de Nemrod au sujet d'Ibrahim, quand ils lui conseillèrent de le faire périr. Voici ce qu'en dit Dieu : *Ils dirent : Brûlez-le et donnez la victoire à vos dieux, si vous le voulez* (*Cor.*, XXI, 68).

Égyptienne était la femme de Pharaon dont Dieu fait l'éloge dans son saint livre, lorsqu'il dit : *Dieu a donné un exemple en la femme de Pharaon, laquelle a dit : Seigneur, bâtis-moi auprès de toi une maison dans le Paradis, et sauve-moi de Pharaon et de ses actes, sauve-moi du peuple de l'iniquité* (*Cor.*, XLVI, 11).

Égyptienne était la coiffeuse de la fille de Pharaon qui crut en Moïse, que Pharaon fit peigner avec un peigne de fer, comme on peigne le lin, et qui resta ferme en sa foi en Dieu.

Sa'd el-Loghaoui, dans son livre *De la Biographie des peuples*, rapporte que toutes les sciences connues avant le déluge avaient été enseignées par le premier Hermès qui habitait dans le Saïd supérieur de l'Égypte. Cet Hermès fut le premier à traiter des substances célestes et du mouvement des étoiles; le premier il éleva des temples pour y adorer Dieu; le premier il s'occupa de la science de

la médecine et composa pour ses contemporains des poèmes bien mesurés sur les choses terrestres et célestes. On dit encore qu'il fut le premier à prévoir le déluge, et à pressentir qu'un cataclysme céleste allait s'abattre sur la terre, sous la forme de feu ou d'eau; aussi, craignant l'anéantissement des sciences et la disparition des procédés industriels, il construisit les pyramides et les temples de la Haute-Égypte, y représenta les métiers et les outils, et y grava l'explication des sciences, dans le but de les transmettre à ceux qui viendraient après lui et par crainte de les voir disparaître du monde. Cet Hermès est le même qu'Edris.

Abou Mohammed el-Hasan ben Ismaïl ben el-Farat, dans ses *Chroniques de l'Égypte*, dit qu'El-Khidr traversa la mer avec Moïse auprès duquel il était en faveur.

En Égypte se sont trouvés une foule de sages qui, par leurs paroles, leur sagesse et leurs conseils, ont policé le monde. Entre autres sciences ils ont cultivé la médecine, l'astronomie, la géométrie, la science des ingénieurs, la chimie et la science des talismans. Autrefois, dit-on, les chercheurs de science venaient en Égypte pour élargir leur intelligence, fortifier leur raison, agrandir leur esprit et affiner leur perspicacité.

Entre autres mérites, l'Égypte a encore celui de fournir abondamment de vivres les habitants des deux villes saintes (الحرمين, *la Mekke et Médine*). L'Égypte est le port du monde et exporte partout ses richesses. Par Suez, elle expédie aux deux villes saintes, à l'Yemen, à l'Hind, à la Chine, au Sind, à Oman et à Chahr; par Tanis, Damiette et Farma, aux pays de Roum et des Francs, aux côtes de Syrie et, par les villes frontières de ce dernier pays, jusqu'aux confins de l'Iraq. Alexandrie communique avec la Crète, la Sicile et les pays du couchant. Par le Saïd elle commerce avec le couchant, la Nubie, le pays des Beggas, l'Abyssinie, le Hedjaz et l'Yemen. Il y a en Égypte un certain nombre de postes-frontières constamment sous les armes pour le salut de la religion; ce sont : Bourlos, Rosette, Alexandrie, Zat-el-Homam, Beherah, Akhna, Damiette, Shata, Tanis, Achtoum, Farma, Ouaradah, El-Arich, Assouan, Qous et les oasis. De ces points on peut repousser les gens de Roum, les Francs, les Berbers, les Nubiens, les Abyssins et les Nègres.

On rencontre en Égypte nombre de mausolées (*de saints*) et quantité de mosquées. On y trouve le Nil, les Pyramides, les temples, les couvents, les églises et

ses habitants peuvent se passer de tous les autres pays, à tel point que si un mur était élevé entre l'Égypte et le reste de la terre, l'Égypte, grâce à ses richesses, permettrait à ses habitants de se passer de tous les autres pays.

C'est en Égypte que se prépare l'essence de baume dont l'utilité est considérable. Les rois de la terre l'envoient chercher en Égypte et la conservent avec soin. Les rois chrétiens la recherchent ardemment et les chrétiens lui attribuent une vertu si grande qu'ils ne se croiraient pas vraiment chrétiens si un peu de cette essence n'était mêlée à l'eau baptismale où est plongé le néophyte.

C'est là aussi qu'on trouve le *soqonqour* (السقنقور) dont l'utilité est incontestable; on y rencontre aussi l'ichneumon et la belette, grands destructeurs de serpents; on dit même que sans les ichneumons et les belettes, les serpents rendraient l'Égypte inhabitable. On y trouve encore le poisson trembleur (السكة الرعادة) merveilleusement efficace pour rendre la santé aux fiévreux, si on le suspend au-dessus du malade. L'Égypte produit encore un bois d'acacia qui n'a pas son pareil comme propriété; si on en fait brûler pendant un jour entier sous un chaudron, il ne reste pas de cendres; il est très facile à casser; on l'allume aisément mais on ne l'éteint qu'avec la plus grande difficulté. C'est, dit-on, le même arbre que l'ébénier dont le sol de l'Égypte aurait changé la couleur et l'aurait rendu rouge.

L'Égypte produit l'opium, un extrait du pavot dont l'utilité n'est contestée que par les ignorants. On y rencontrait aussi la jusquiame, sorte de baie de la grosseur d'une amande verte; c'était un des meilleurs produits de l'Égypte mais il a disparu avant l'an 700[1] de l'hégire.

Là on trouve encore le citron. L'historien Abou Daoud, dans son livre *De l'Aumône*, dit : « J'ai mesuré en Égypte un concombre de treize empans et j'ai vu un citron qui, coupé en deux, suffisait à faire la double charge d'un chameau. » Maçaoudi, dans son histoire, dit : Le citron rond a été rapporté de l'Inde après l'an 300[2] de l'hégire; on le planta d'abord à Oman d'où il fut transporté à Basrah, dans l'Iraq et en Syrie; il se répandit en premier lieu à Tarse et dans les autres ports syriens, puis à Antioche, sur les côtes de Syrie, en Palestine

1. 16 septembre 1300 à 1301.
2. 18 août 912 à 6 août 913.

et en Égypte où on ne le connaissait pas encore. Là il perdit sa magnifique couleur rouge éclatant, couleur qu'il a dans l'Inde et qui est la meilleure, car en Égypte il est privé de l'air, du sol et des propriétés de son pays natal.

On trouve en Égypte des mines d'émeraude, de naphte, d'alun et de *beram* (برام)[1] et des carrières de marbre. On comptait en Égypte trente sortes de métaux, dit-on.

Les Égyptiens se nourrissent du produit de la pêche de la mer de Roum et de la mer de Qolzoum qui leur donnent toujours des poissons frais, car la distance qui sépare ces deux mers, de Qolzoum à Farma, n'est que d'un jour et d'une nuit de marche. Cet espace forme la séparation dont il est parlé dans le Coran : *Il a mis une barrière entre les deux mers* (*Cor.*, xxv, 55), c'est-à-dire entre la mer de Roum et la mer de Qolzoum, et dans cet autre passage : *Il a empêché les deux mers de se rejoindre, jetant entre elles une barrière qui s'oppose à leur réunion* (*Cor.*, xxv, 55). D'après les commentateurs, cette barrière est l'espace compris entre Qolzoum et Farma.

Une des particularités de l'Égypte, c'est que dans chacun des mois de l'année copte, on trouve quelque aliment ou quelque parfum particulier à ce mois et inconnu dans les autres. C'est ainsi que l'on dit : les dattes de Thot, les grenades de Babah, les bananes d'Hathor, le poisson de Kihak, l'eau de Tobah, le mouton d'Amchir, le lait de Barmahat, les roses de Barmoudah, le nobaq[2] de Bachons, les figues de Boonah, le miel d'Abib, le raisin de Mesori.

On peut dire que l'été de ce pays est un automne tant on y trouve de fruits, et que son hiver est un printemps, car c'est la saison où l'on récolte le trèfle et le lin. L'Égypte, en outre, jouit de cet avantage de produire des fruits alors qu'il n'y en a pas dans les autres pays. Un autre avantage, c'est que pendant l'été les Égyptiens n'ont pas besoin de se dresser des tentes ou de se creuser des abris dans la terre comme on est obligé de le faire à Bagdad, ni, pendant l'hiver, de porter des fourrures ou de se chauffer comme on doit le faire en Syrie. En Égypte on n'a pas besoin non plus d'employer la glace en été.

1. Sorte de pierre, résistant au feu, et dont on faisait des marmites et des chaudières.

2. Fruit du jujubier très répandu en Égypte (*Zizyphus spina.Christi*).

On dit couramment : l'émeraude d'Égypte, les caftans d'Egypte, les ânes d'Égypte, les serpents d'Égypte. L'utilité de ces derniers en thériaque est considérable.

Un des mérites de l'Égypte est d'avoir fourni le morceau de marbre placé dans le mur de la Caabah. Il fut expédié par Mohammed ben Ta'rif, affranchi d'Abbas ben Mohammed, en l'an 241[1], avec un autre morceau de marbre vert; tous deux ont été envoyés en cadeau à la *Pierre*, et l'un d'eux est placé à l'extérieur du mur qui entoure la Caabah. Ce sont les deux plus beaux morceaux de marbre vert qui se trouvent dans la mosquée; leur gardien, Abd-Allah ben Mohammed ben Daoud, donne la mesure de l'un d'eux qui atteint une coudee et trois doigts; c'est du moins ce que rapporte El-Fakhri dans son histoire de la Mekke.

Un autre mérite de l'Égypte est d'avoir fourni une concubine au Prophète, qui eut des enfants de l'Égyptienne, tandis que ses autres femmes, non arabes, demeurèrent stériles.

Voici ce qu'à ce propos raconte Ibn Abd el-Hakem. En l'an 6[2] de la fuite du Prophète, alors que ce dernier revenait d'El-Hadibiah, il envoya des messages aux rois. Hateb ben Abou Balta'ah partit aussi avec une lettre du Prophète. Arrivé à Alexandrie, il trouva El-Maqoqos assis dans un pavillon donnant sur la mer; Hateb prit une barque, s'avança sur la mer et, quand il fut en vue du pavillon, il fit signe à El-Maqoqos avec la lettre du Prophète entre ses doigts. El-Maqoqos l'ayant aperçu se fit apporter la lettre; on la prit. Puis El-Maqoqos se fit amener aussi le messager qui se rendit auprès de lui. Après avoir lu la lettre, El-Maqoqos dit à Hateb : « Qui empêche Mohammed, s'il est prophète, d'invoquer Dieu contre moi et de me vaincre? — Qui donc, répondit Hateb, empêchait Jésus, fils de Marie, d'invoquer Dieu contre ceux qui le méconnaissaient et de faire d'eux ce qu'il aurait voulu? » El-Maqoqos se tut un instant, puis demanda à Hateb de répéter ce qu'il venait de dire : Hateb le répéta et El-Maqoqos garda le silence. Hateb reprit : « Avant toi existait un homme qui se faisait appeler le Seigneur Très-Haut; Dieu s'en servit pour ses vengeances, et ensuite se vengea de lui.

1. 22 mai 855 à 9 mai 856.

2. 23 mai 627 à 10 mai 628.

Prends exemple sur d'autres que toi et non sur toi-même. Si tu as une religion, ne la quitte que pour une meilleure, c'est-à-dire pour l'islam, par lequel Dieu compense toute autre chose. Moïse a prophétisé Jésus, comme Jésus a prophétisé Mohammed, et nous ne t'invitons à croire au Coran que comme toi-même as invité les gens de la Torah à croire à l'Évangile; nous ne te défendons pas de suivre la religion du Christ, au contraire, nous t'invitons à t'y conformer. » El-Maqoqos relut alors la lettre de Mohammed. Elle était ainsi conçue : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, de la part de Mohammed, le Prophète de Dieu, à El-Maqoqos, le seigneur des Coptes; le salut soit sur tous ceux qui suivent la bonne voie! Je t'invite à ce à quoi invite l'islam; embrasse l'islamisme et tu seras sauvé et Dieu te donnera deux fois ta récompense. O gens de la Bible, venez à nous. Un seul mot nous sépare, le voici : Nous n'adorons que Dieu et ne lui donnons pas d'associés. Nous ne choisissons pas d'autre maître que Dieu (*Cor.*, III, 57). Et si vous refusez (de nous suivre), au moins attestez que nous sommes musulmans. » Et ayant achevé sa lecture, El-Maqoqos prit la lettre et la mit dans une cassette d'ivoire qu'il scella.

D'après Aban ben Saleh, El-Maqoqos, n'ayant auprès de lui qu'un interprète, envoya chercher Hateb pendant la nuit et lui dit : « Ne répondras-tu pas aux questions que je te poserai? je sais que ton maître ne t'a pas envoyé sans t'avoir choisi. — A tout ce que tu demanderas, dit Hateb, je répondrai franchement. — Qu'exige donc Mohammed? — Il demande que tu adores Dieu, que tu ne lui donnes pas d'associés, et que tu rejettes tout ce qui n'est pas lui; il prescrit aussi la prière. — Combien de fois priez-vous? — Cinq fois pendant le jour et la nuit; de plus, nous jeûnons pendant le mois de Ramadan; nous devons faire le pèlerinage à la Caabah, tenir nos promesses et nous abstenir de chair non tuée et de sang. — Qui sont ses sectateurs? — Les plus vaillants de son peuple et d'autres encore. — Sa parole est-elle acceptée? — Oui. — Décris-le moi. » — « Je le lui décrivis, rapporte Hateb, mais incomplètement. » — « Il y a d'autres choses dont tu ne parles pas, dit El-Maqoqos : la rougeur de ses yeux, rougeur qui disparaît rarement, et le sceau de prophétie placé entre ses deux épaules; il monte un âne, se revêt d'un manteau et, pour nourriture, se contente de dattes et d'un morceau de pain sans se soucier de qui passe auprès de lui, que ce soit son oncle ou son cousin. — Cela est exact, dit Hateb. — Je savais, reprit El-Maqoqos, qu'un prophète

restait à venir, mais je pensais qu'il paraîtrait en Syrie, pays où ont paru les prophètes qui l'ont précédé. Et voilà qu'il sort d'Arabie, pays d'affliction et de misère. Les Coptes ne me suivront pas si je me rallie à lui et je tiens à ce que tu ne divulgues pas notre conversation. Il (le Prophète) vaincra le pays, et ses compagnons, après sa mort, occuperont cette terre qui est la nôtre et seront maîtres de tout ce qui se trouve ici. Je ne dirai pas un mot de tout ceci aux Coptes. Pour toi, retourne vers ton maître. » Puis, appelant un secrétaire, El-Maqoqos lui fit écrire en arabe une lettre ainsi conçue : « A Mohammed, fils d'Abd Allah, de la part d'El-Maqoqos, prince des Coptes, salut. J'ai lu ta lettre et en ai compris le sens ainsi que l'invitation qu'elle contient; je savais qu'un prophète restait à venir, mais je pensais qu'il apparaîtrait en Syrie. J'ai bien traité ton messager, et je t'envoie deux esclaves des plus nobles parmi les Égyptiennes; en même temps, je te fais remettre un manteau et une mule qui te servira de monture. Salut. »

D'après Abd er-Rahman ben Abd el-Qari, lorsque Hateb présenta la lettre du Prophète à Maqoqos, celui-ci la baisa; puis, il traita généreusement Hateb et lui accorda la plus large hospitalité. Il le renvoya au Prophète de Dieu, auquel il fit don d'un vêtement, d'une mule avec sa selle, et de deux esclaves, dont l'une fut la mère d'Ibrahim, l'autre, donnée par le Prophète à Gahem ben Qeïs el-Abdari, fut la mère de Zakaria ben Gahem qui succéda à 'Amr ben el-As dans le gouvernement de l'Égypte. D'autres prétendent qu'elle fut donnée par le Prophète à Mohammed ben Mouslimat el-Ansari, ou à Dahiah ben Khalifat el-Kalbi, ou, suivant une dernière version, à Hassan ben Thabet.

D'après Yezid ben Abou Habib, Maqoqos, en recevant la lettre du Prophète, la serra contre sa poitrine et dit : « Voici le temps où doit venir le Prophète annoncé et décrit dans le livre de Dieu. Parmi les traits qui le caractérisent, nous trouvons qu'il ne prendra pas les deux sœurs soit comme épouses soit comme concubines; il recevra des présents et non des aumônes; il choisira pour conseillers les pauvres, et le sceau des prophètes sera imprimé entre ses deux épaules. » Puis, appelant un homme sage, comme il ne se trouvait pas en Égypte de jeunes filles plus belles ni plus jolies que Maria et sa sœur, toutes deux originaires du pays de Gafn (avec un *fatha* sur la première lettre, un *soukoun* sur la seconde, celle-ci suivie d'un *noun*, جفن), dans le district d'Antinoé, il les envoya toutes deux au Prophète, auquel il fit don en plus d'une mule grise et d'un âne

gris, d'un vêtement de drap d'Égypte, de miel de Benha, et d'argent pour les aumônes. On dit que Maqoqos donna en présent au Prophète quatre esclaves, deux suivant d'autres, une mule nommée *Douldoul*, un âne nommé *Ya'four*, un manteau, mille metsqals d'or, vingt vêtements de drap d'Égypte, un eunuque nommé Mabour qui, dit-on, était le cousin de Maria, une jument nommée *El-Korrar*, une coupe de verre et du miel de Benha; le Prophète en fut émerveillé et appela sur lui la bénédiction de Dieu, en disant : « Le méchant s'est montré avare de ce qu'il possédait et rien de ce qu'il possédait ne lui restera. El-Maqoqos a dit de bonnes choses et a bien traité Hateb ben Abou Balta'at ; il a presque accompli ce qu'il devait faire, mais il n'a pas embrassé l'islamisme. »

Ibn Sa'd dit : Mohammed ben Omar el-Ouaqedi Abou Ya'qoub ben Mohammed ben Abou Sa'sa'at m'a raconté, d'après Abd Allah ben Abd er-Rahman ben Abou Sa'sa'at, qu'El-Maqoqos, seigneur d'Alexandrie, avait envoyé en présent au Prophète, en l'an 7[1] de l'hégire, Maria et sa sœur Sirin, mille metsqals d'or, vingt vêtements, la mule *Douldoul*, l'âne *'Afira*, l'eunuque Mabour. Hateb enseigna l'islamisme à Maria qui se convertit ainsi que sa sœur; après elles, l'eunuque embrassa l'islamisme. L'homme que Maqoqos avait envoyé pour accompagner Maria se nommait Ibn Abd Allah el-Qobti, affranchi des Beni 'Afar. El-Maqoqos, d'après Ibn Abd el-Hakem, avait prescrit à son messager de voir qui siégeait avec le Prophète et de regarder si, dans son dos, se trouvait un gros grain de beauté couvert de poils, ce que fit le messager. Et lorsqu'il arriva devant le Prophète, il lui présenta les deux sœurs et les deux montures, le miel et les vêtements, et lui dit que tout cela était les présents de Maqoqos. Le Prophète reçut les présents, car il avait pour habitude de ne refuser les dons de personne. Et, regardant Maria et sa sœur, elles lui plurent, mais il ne voulut pas les prendre toutes les deux. Comme elles se ressemblaient, il dit: « O mon Dieu, choisis pour ton prophète », et Dieu lui fit choisir Maria de cette manière: quand le Prophète leur dit à elles deux : « Confessez qu'il n'y a de dieu que Dieu et que Mohammed est son serviteur et son apôtre », Maria se hâta de prononcer la confession et crut avant sa sœur, qui réfléchit un instant, puis prononça la for-

1. 11 mai 618 à 30 avril 620.

mule et crut. Le Prophète fit don de la sœur de Maria à Moslema Ibn Mohammed el-Ansari ou, suivant d'autres, à Dahiat ben Khalifat el-Kalbi.

Yezid ben Abou Habib raconte, d'après Abd er-Rahman ben Shamat el-Mahri, qui le tenait de Abd Allah ben Omar, que le Prophète, étant entré auprès de la mère d'Ibrahim, l'Égyptienne, mère de son fils, trouva auprès d'elle un parent qui était venu avec elle d'Égypte, et qui lui rendait souvent visite. Le chagrin tomba sur le cœur du Prophète, qui, en sortant, rencontra Omar ben el-Khattab. Celui-ci reconnut, au visage du Prophète, qu'il y avait quelque chose ; il l'interrogea et celui-ci lui apprit tout. Omar saisit son épée, entra chez Maria; le parent était toujours là. Omar s'avança sur lui l'épée haute, mais celui-ci, voyant le geste, releva sa robe; il était eunuque et n'avait rien entre les jambes. A cette vue, Omar retourna auprès du Prophète et lui apprit ce qu'il en était. Le Prophète dit alors: « Gabriel est venu à moi et m'a annoncé que Maria était innocente ainsi que son parent, et m'a appris qu'elle portait dans son sein un fils de moi qui me ressemblerait, et il m'a ordonné de l'appeler Ibrahim, et il m'a salué du nom d'Abou Ibrahim. »

Ez-Zaheri, d'après Anas, dit que, lorsque la mère d'Ibrahim mit Ibrahim au monde, le chagrin tomba sur le cœur du Prophète jusqu'à ce que Gabriel vint à lui et lui dit : « Le salut soit sur toi, ô Abou Ibrahim. » El-Maqoqos avait envoyé, dit-on, avec Maria, un eunuque qui allait souvent la voir. On dit encore que Maqoqos fit don au Prophète de plusieurs esclaves dont l'une, Maria, fut la mère d'Ibrahim, la seconde fut donnée à Abou Gahem ben Hazifah, et la troisième à Hassan ben Thabet.

Maria donna au Prophète Ibrahim, le plus chéri des hommes jusqu'à sa mort, mort qui causa au Prophète un grand chagrin. Au jour de sa mort, il était âgé de seize mois.

La mule et l'âne [envoyés par El-Maqoqos] étaient les montures de prédilection du Prophète. Il donna à la mule le nom de *Douldoul* et à l'âne celui de *Ya'four*. Il trouva délicieux le miel, et appela la bénédiction de Dieu sur le miel de Benha. Il garda les vêtements, dont quelques-uns servirent à l'ensevelir. Le nom de la sœur de Maria était Qisar, suivant d'autres Sirin, ou, d'après une troisième leçon, Hamanah.

El-Hassan ben Aly demanda à Moawiah ben Abou Safian d'exempter d'impôt

les habitants du village de la mère d'Ibrahim, par vénération pour elle. Moawiah y consentit : on les exempta de l'impôt, et aucun d'eux n'eut de redevance à payer. Tous les gens du village étaient ou parents ou alliés de Maria ; ils sont éteints aujourd'hui.

D'après les traditions, le Prophète aurait dit : « Si Ibrahim avait vécu, j'aurais exempté tous les Coptes de l'impôt. » Maria mourut à Médine, en moharrem de l'an 15 [1].

Ibn Ouahb dit : Yahia ben Aïoub et Ibn Lahi'at m'ont raconté, d'après Aqil, qui le tenait d'Ez-Zahari, auquel la chose avait été contée par Ya'qoub ben Abd Allah ben el-Morhirat ben el-Akhfash, qui la tenait de Ibn Omar, que le Prophète disait : « Iblis entra dans l'Iraq et y fit ce qu'il voulut ; puis il entra en Syrie, où on le pourchassa jusqu'à ce qu'il se fut réfugié dans la montagne de Shaq ; puis il entra en Égypte et y pondit. Ses œufs arrivèrent à éclosion et ses petits se répandirent. » C'est une tradition authentique mais peu répandue.

Quelques auteurs ont dénigré l'Égypte. Tout ce qu'elle a de beau, disent-ils, lui vient du dehors, même les quatre éléments : l'eau, apportée par le Nil, lui vient du sud ; la terre est charriée par l'eau, sans quoi le sol ne serait que du sable pur qui ne produirait rien ; le feu ? on ne trouve aucun arbre en Égypte propre à l'entretenir ; quant au vent, il n'y souffle que des deux mers, tantôt de la mer de Roum, tantôt de la mer de Qolzoum. L'auteur en cela fait preuve d'un parti pris exagéré.

Ka'ab el-Ahbar a dit : La Mésopotamie sera préservée de la ruine tant que ne sera pas détruite l'Arménie ; l'Égypte sera préservée de la ruine tant que ne sera pas ruinée la Mésopotamie ; et El-Koufa sera préservée de la ruine, tant que ne sera pas venu le cataclysme universel.

1. Le mois de moharrem de l'an 15 va du 14 février au 14 mars 636.

CHAPITRE DIXIÈME

DES MERVEILLES QUI EXISTAIENT EN ÉGYPTE, EN FAIT DE TALISMANS. DE TEMPLES ET AUTRES CHOSES SEMBLABLES

On raconte, dans le livre des *Faits curieux de l'histoire et Merveilles des événements*, qu'il y avait en Égypte une pierre telle que quiconque la serrait dans ses mains rendait tout ce qu'il avait dans le corps.

El-Qoda'ï dit : El-Gahez et d'autres rapportent que les merveilles du monde étaient au nombre de trente, dont dix pour tous les pays (autres que l'Égypte), qui sont : la mosquée de Damas, l'église d'Er-Rouha (Édesse), le pont de Sandjar, le palais de Rhamdan, l'église de Rome, la statue des Olives, les salles de Chosroës à Modaïn, le temple des Vents à Palmyre, les deux palais de Khouarneq et de Sadir à Hérat, et les trois pierres de Baalbek qui sont, dit-on, un temple de Jupiter et de Vénus; il s'y trouvait, à ce que l'on assure, un temple pour chacune des sept planètes, mais ils ont été détruits. Les vingt autres merveilles appartiennent à l'Égypte. De ce nombre sont les DEUX PYRAMIDES, constructions des plus grandes et des plus étonnantes; il n'y a à la surface du sol aucun monument, fait de main d'homme et pierre à pierre, plus grand qu'elles. En les voyant, on les prendrait pour deux montagnes qui se dressent; c'est ce qui a fait dire à un auteur qui les avait vues : « Il n'y a rien pour qui je ne redoute l'effet du temps, excepté les deux pyramides; quant à elles, je crains plutôt leur effet pour le temps [1]; » — la STATUE DES DEUX PYRAMIDES qu'on appelle aussi Balhouiah ou Balhit. C'est, dit-on, un talisman élevé contre les sables, et destiné à les empêcher d'envahir les terrains cultivés de Gizeh ; — le TEMPLE DE SAMANHOUD, l'une des choses les plus merveilleuses de l'Égypte.

1. Cette phrase, quelque peu alambiquée, signifie simplement que le temps qui use tout sera usé par les deux pyramides.

Abou Amr el-Kandi raconte ceci : « Je l'ai visité dans le temps que le gouverneur y faisait emmagasiner les fruits du *sont*. Au moment où les chameaux s'approchaient de la porte avec leurs charges, toutes les mouches posées sur les fruits tombaient et aucune d'elles n'entrait dans le temple. » Il fut détruit vers 350[1]; — le TEMPLE D'AKHMIM, merveille des merveilles, plein de figures et de choses prodigieuses, et présentant le portrait des rois qui devaient régner sur l'Égypte. Dhou 'n-Noun el-Akhmimi, qui lisait le *berabi* (écriture hiéroglyphique) constata une sagesse extraordinaire, et il en effaça la plus grande partie; — le TEMPLE DE DENDERAH, temple merveilleux, percé de cent quatre-vingts fenêtres. Chaque jour le soleil entrait par l'une de ces fenêtres, le lendemain par la suivante et ainsi de suite jusqu'à la dernière, après quoi il rétrogradait de fenêtre en fenêtre, jusqu'à son point de départ; — le MUR DE LA VIEILLE qui s'étendait d'El-Arich à Assouan et faisait le tour de l'Égypte, de l'est à l'ouest; — ALEXANDRIE ET SES MERVEILLES, parmi lesquelles il faut citer la TOUR, la COLONNE et le CIRQUE où l'on se réunissait à un certain jour de l'année; alors on jetait en l'air une boule, et, celui dans le giron duquel elle retombait devait un jour régner sur l'Égypte. Amr ben el-As assista à l'une de ces fêtes, et la boule tomba dans son giron, et effectivement il régna plus tard sur le pays au temps de l'islam. Ce cirque contenait un million de personnes, dont chacune pouvait aisément voir le visage des autres. Si l'on faisait une lecture, tout le monde l'entendait, et si l'on jouait à quelque jeu chacun pouvait le suivre des yeux sans avoir besoin de se hausser sur son gradin, qu'il fût en haut ou en bas; — les DEUX OBÉLISQUES, qui sont comme deux montagnes posées sur des piédestaux de bronze, chaque angle de la masse reposant sur une colonne. On pouvait faire passer dessous et d'un côté à l'autre tout ce que l'on voulait; — les DEUX COLONNES DE LA FATIGUE sont deux colonnes renversées, derrière chacune desquelles est une montagne de cailloux, semblables aux amas de pierres que l'on jette à Muna. Si quelqu'un est fatigué et épuisé, il n'a qu'à s'en approcher, en tenant dans sa main sept cailloux; arrivé près de l'une de ces colonnes, il jette les sept cailloux derrière lui, se relève sans se retourner et se remet à son travail; quelque fardeau qu'il porte, il ne ressent en rien la fatigue;

1. 20 février 961 à 8 février 962.

— la COUPOLE VERTE, coupole surprenante revêtue de cuivre pareil à de l'or pur, que le temps ne peut détruire et que les siècles laissent intact; — le PORT D'AQABAH, le PALAIS DE FARÈS, et l'ÉGLISE SOUTERRAINE; cette dernière est comme une ville élevée sur une autre ville, et il ne se trouve nulle ville semblable sur la surface de la terre. C'est, dit-on, la même que Iram-dhat-el-'Amad, à laquelle on a donné ce nom parce que ses colonnes et ses (murs de) marbre sont de pierres de couleur violette et (?) alternées de bandes en hauteur et en largeur[1]; — les MONTAGNES DU SAÏD qui longent le Nil. Ces montagnes, au nombre de trois, portent les noms de montagne de Kahf ou de Kaf, de Tilmoun et de montagne de Zemagir la sorcière. Dans celle-ci se trouve, dit-on, un pic que l'on voit du Nil mais que personne ne peut atteindre. Là sont des écritures tracées en ton nom, ô mon Dieu; — le DÉFILÉ DES OISEAUX BOUQIR dans le voisinage d'Ashmoun, dans le Saïd: c'est une crevasse de la montagne où se trouve une fissure à laquelle, à certain jour de l'année, viennent les *Bouqirs* (hérons garde-bœuf); ils s'approchent de la fente, chaque oiseau y met son bec puis s'en retourne, jusqu'à ce que la fente se referme sur le bec de l'un d'eux et le retienne prisonnier. Tous se sauvent, et le captif reste suspendu jusqu'à ce que, mort, il finisse par tomber; — AÏN-SHAMS qui est un temple du Soleil. On y voit ces deux colonnes que rien ne surpasse ni même n'égale en merveilles. Elles se dressent vers le ciel à une hauteur d'environ cinquante coudées; elles reposent sur le sol, et l'on y voit représentés des personnages sur des montures. A leur sommet sont des cônes de cuivre, de la pointe desquels, lorsque le Nil monte, l'eau tombe goutte à goutte; on s'en rend facilement compte en l'examinant. L'eau coule ainsi jusqu'au pied de ces colonnes où poussent des jujubiers et d'autres plantes. Lorsque le soleil est au point initial du Capricorne, époque de l'année où le jour est plus court, cet astre atteint la plus méridionale des deux colonnes et apparaît au-dessus de son sommet; [quand le soleil est au point initial du Cancer, époque de l'année où le jour est le plus long, cet astre atteint la plus septentrionale de ces deux colonnes et apparaît au-dessus de son sommet][2], elles sont les deux points extrêmes des deux déclinaisons, et la ligne équinoxiale passe entre les deux et

1. La phrase est difficile à comprendre : وبقال انها ارم ذات العماد سميت بذلك لان عمدها ورخامها من البدنجنا والاسطنيدس الخطط طولا وعرضا. Je ne sais pas ce que sont بدنجان et اسطنيدس.

2. J'ai ajouté le membre de phrases entre crochets d'après la description d Ain-Schems.

par suite le soleil se meut entre elles, tant en allant qu'en revenant, pendant toute l'année. C'est du moins ce que disent les gens qui s'occupent de ce genre de sciences; — MEMPHIS, SES MERVEILLES, ses statues, ses monuments, ses hypogées, ses trésors; on y trouve un nombre incalculable de vestiges des rois, des sages et des prophètes. Cela ne peut être nié; — FARMA, plus riche encore en merveilles et en monuments; — LE FAYOUM, — LE NIL, — la pierre connue sous le nom de PIERRE DE VINAIGRE, qui reste à la surface de ce liquide et s'y meut comme un poisson. On trouve aussi en Égypte une pierre telle que quiconque la presse dans ses mains rend tout ce qu'il a dans le corps. On rencontrait aussi une perle que les femmes portaient à la hanche pour ne pas devenir enceintes, et une pierre qui, posée à la porte d'un four, en faisait tomber le pain. Dans le Saïd on trouvait des pierres molles et cassantes qu'on allumait comme des flambeaux. — Il y avait encore, entre autres merveilles, une CUVE DE PIERRE, dans laquelle pouvaient monter une et même quatre personnes qui, agitant l'eau avec quelque instrument, passaient d'une rive à l'autre du fleuve. On ne sait qui l'avait faite. Kafour el-Ikhshidi la fit transporter à Masr, l'examina et la fit tirer hors de l'eau. On la mit sur le rivage, et on vit tracées dans le fond des écritures que personne ne put comprendre. La vertu de la cuve cessa dès lors. Une autre des merveilles de l'Égypte était un acacia qui se trouvait dans un village du Saïd nommé Dechnéh. Si on le menaçait de le couper, cet arbre se flétrissait se rapetissait et se recroquevillait; si on lui disait : « Nous t'épargnons et te laissons vivre », il revenait à la vie. Ce qui est vrai, c'est que l'on trouve encore à présent dans le Saïd un acacia qui, si on met la main sur lui, se flétrit et, si on la retire, renaît. On l'apporta au Caire, et, après examen, on reconnut que son bois allait au fond de l'eau comme l'ébène. En Égypte, on rencontre aussi l'acacia, qui fournit un bois dont on se sert pour chauffer pendant longtemps de grandes chaudières. Ce bois ne laisse pas de cendre. — Ibn Naser el-Masri rapporte qu'il y avait, à la porte du grand palais nommée porte du Basilic, près de l'église suspendue, une statue de bronze représentant un chameau monté par un homme coiffé d'un turban, tenant sous le bras un arc arabe et chaussé de babouches. Les Grecs, les Coptes et les autres gens du pays, s'ils se faisaient quelque tort ou quelque injure, s'approchaient de cette statue et, se tenant entre les pieds du chameau, l'offensé disait à l'offenseur : « Rends-moi justice avant

que l'homme au chameau ne me la fasse rendre bon gré mal gré. » Ce cavalier n'était autre que le prophète Mohammed. Quand 'Amr ben el-As vint en Égypte, les Grecs détruisirent ce chameau de peur qu'il ne témoignât contre eux. Ibn Lahiat dit : « On m'a raconté que cette statue resta nombre d'années à la même place sans qu'on sût qui l'avait faite. »

Telles sont, dit El-Qodaï, les vingt merveilles de l'Égypte dont plusieurs même sont la réunion d'un grand nombre de merveilles, et, s'il fallait les énumérer bout à bout, le nombre en deviendrait immense. On dit qu'il n'y a dans aucun pays une chose si merveilleuse qu'il ne se trouve en Égypte quelque chose de semblable ou d'approchant. Et de plus, l'Égypte l'emporte sur les autres pays, par les merveilles qui lui sont propres et qui ne se rencontrent pas ailleurs.

D'après le livre intitulé : *Présents des cœurs*, il y avait en Égypte une chambre souterraine où vivaient des moines chrétiens. Dans cette chambre était un lit de bois sous lequel était couché le corps d'un enfant mort, enveloppé de cuir et lié de cordes. Sur le lit était placée une sorte de jarre traversée par un tuyau de cuivre muni d'une mèche. Quand la mèche était allumée, et tant qu'elle donnait de la lumière, il sortait du tuyau une huile pure, délicieuse et excellente qui remplissait la jarre et par son abondance même éteignait la mèche. Dès que la mèche était éteinte, il ne sortait plus rien du tuyau, et si l'on retirait le corps de l'enfant de dessous le lit, l'huile cessait de couler. On examina cette jarre sans rien trouver dessous, pas même le plus petit trou. Les moines vivaient de cette huile que les gens achetaient pour leur usage.

Maître Ibrahim ben Ouasif Shah raconte que le roi 'Adim fils de Naqtarim, était un prince violent et fier, à la haute stature : ce fut lui qui ordonna de tailler les rocs pour en faire des pyramides, comme l'avaient fait les anciens. De son temps vivaient les deux anges chassés du ciel, et qui habitaient le puits Aftarah; ces deux anges enseignaient aux Égyptiens la magie, et l'on prétend qu'Adim fils d'El-Budchir apprit la plupart de leurs sciences; après quoi les deux anges se rendirent à Babel. Les Égyptiens, les Coptes surtout, assurent que c'étaient deux démons nommés Mahla et Bahala, et non les deux anges; que les deux anges sont à Babel dans un puits, où se réunissent les sorciers, et qu'ils y resteront jusqu'au jour du jugement. C'est depuis ce temps qu'on adore les idoles; c'est Satan, dit-on, qui les fit connaître aux hommes et les éleva pour eux;

d'après d'autres, le premier qui éleva des idoles fut Badoura, et la première idole dressée fut celle du Soleil; d'autres enfin prétendent que le premier Nemrod ordonna aux rois d'élever les idoles et de les adorer. Ce fut aussi, dit-on, 'Adim qui le premier fit usage du supplice de la croix, voici à quel propos : une femme mariée à un personnage de la cour eut des relations adultères avec un homme de la classe des artisans. Le roi les fit crucifier sur deux poteaux, le dos de l'un des coupables faisant face au dos de l'autre. Et on écrivit sur chaque poteau le nom des coupables, leur crime et la date du châtiment. Dès lors, l'adultère cessa. Ce roi bâtit quatre villes où furent déposés toutes sortes d'objets merveilleux et de talismans; il y enfouit des trésors considérables. A l'orient, il dressa une tour au sommet de laquelle fut placée une statue tournée vers le soleil levant, les deux mains étendues pour empêcher les animaux de la mer et du désert de dépasser sa limite; sur sa poitrine était gravée la date de son érection. Cette statue est, dit-on, restée debout jusqu'à présent; si elle avait disparu, les eaux de la mer d'Orient auraient envahi la terre d'Égypte. Le même roi fit aussi jeter un pont sur le Nil, au point où commence la Nubie; sur ce pont, il dressa quatre statues tournées vers les quatre points cardinaux; chacune d'elles était armée de deux javelines pour en frapper ceux qui s'avanceraient de son côté. Ces statues restèrent debout jusqu'au jour où elles furent détruites par le Pharaon de Moïse. Ce roi fit aussi élever, à la porte de Nubie, un temple qui est resté debout jusqu'à nos jours. Il fit tailler encore, dans une des quatre villes dont nous venons de parler, une cuve de granit noir, remplie d'eau, qui jamais pendant le cours des temps ne diminuait ni ne se gâtait, car le constructeur y avait amené l'humidité de l'air; les gens de la contrée aussi bien que les habitants de la ville buvaient de cette eau sans qu'elle diminuât. Le roi avait fait fabriquer cette cuve, parce que la ville se trouvait très éloignée du Nil. Quelques prêtres coptes estiment que cette eau restait ainsi persistante à cause du voisinage de la mer dont la chaleur du soleil pompait les brouillards, qui soit par des moyens mécaniques, soit par magie, se résolvaient en partie en eau que l'on amenait à cette cuve, au moyen d'éléments tels que la fraîcheur ou en utilisant la force du vent; en tous cas, malgré le temps, cette eau ne diminuait pas, quoi que les gens en pussent boire. Ce roi fit faire aussi une jolie coupe qui jouissait des mêmes propriétés, et que Houamel offrit au roi Alexandre le Grand. 'Adim

régna sur les Égyptiens pendant cent quarante ans, et mourut à l'âge de sept cent trente ans. Il fut enterré dans une de ses villes merveilleuses ou, suivant d'autres, dans le désert de Qoft.

Certains Coptes racontent que le tombeau de 'Adim avait été bâti dans le désert de Qoft à la surface du sol, sous une coupole de verre d'un vert éclatant au sommet de laquelle était posée une boule d'or surmontée d'un oiseau d'or incrusté de pierreries, aux ailes éployées, chargé de défendre l'entrée de la coupole. Les dimensions du monument était de cent coudées carrées. Au milieu, le corps du roi fut déposé, le visage découvert, sur un lit d'or tressé, et on étendit sur lui des vêtements d'or tissu et entremêlé de pierreries disposées avec art. La hauteur de la coupole était de quarante coudées; on déposa à l'intérieur cent soixante-dix manuscrits d'ouvrages scientifiques, et sept tables avec leur service : une table de perles couleur rouge grenade avec service semblable; une table d'or de Qlimoun, avec service de même métal; une table de pierre du soleil éclatante avec son service (cette pierre est l'émeraude qui fait couler les yeux des vipères qui la regardent); une table de soufre rouge travaillé, avec son service; une table de sel blanc travaillé et brillant, avec son service, et une table de mercure solide. On enferma encore dans la coupole de nombreuses pierreries, des vases d'un travail magnifique et, autour du corps, sept épées et des cuirasses de fer d'un blanc éclatant et de beau travail, des statues de chevaux en or harnachés de selles d'or et sept sarcophages d'or de dinars sur lesquels était figurée l'image du roi; on déposa encore avec lui toutes sortes de drogues, de poisons, de médicaments enfermés dans des vases de pierre. Des gens qui ont vu ce mausolée prétendent être restés des jours et des jours sans pouvoir y arriver, et qu'enfin s'en étant approchés à une distance de huit coudées, la coupole se mit à tourner à droite et à gauche, et, entre autres faits merveilleux, ils racontèrent que passant de voûte en voûte, ils ne voyaient jamais d'autre image que celle qu'ils avaient vue de la voûte précédente; ils disaient encore avoir vu le visage du roi long d'une coudée et demie, et sa barbe fort longue et découverte; ils mesurèrent la longueur de son corps qui atteignait dix coudées et plus. Ces gens qui ont vu le mausolée disent qu'étant sortis pour quelque travail, ils l'avaient découvert par hasard, qu'ils avaient questionné à ce sujet les gens de Qoft et qu'un vieillard seul avait pu leur répondre.

Le roi ʿAdim recommanda à son fils Shedab ben ʿAdim d'élever dans chaque province de son empire une colonne sur laquelle il écrirait son nom. Shedab se rendit donc à Ashmounein, y érigea une colonne et y inscrivit son nom. Il y bâtit aussi des cirques, et dans le désert d'Ashmounein, il éleva une tour surmontée d'une statue à deux têtes vouée aux deux planètes qui se trouvaient en conjonction à l'époque de son érection. De là il se rendit à Athrib et y bâtit une coupole magnifique élévée sur des colonnes et des piliers dressés les uns au-dessus des autres; au sommet de la coupole était placée une petite statue d'or; il bâtit en outre un temple aux planètes et partit pour le district de Sa. Là il éleva une tour surmontée d'un miroir fait de substances mélangées et dans lequel on pouvait voir chaque province, puis il partit. Shedab ben ʿAdim construisit aussi le temple d'Erment dans lequel furent dressées des statues au nom des planètes et faites de toutes sortes de métaux; ce temple fut magnifiquement décoré: il fut incrusté de pierreries et de verres colorés, tendu de soie et de brocart. Dans les villes de l'intérieur, à partir d'Antinoë, il bâtit un temple et en construisit un autre à Athribis, sa résidence; ce fut lui encore qui éleva le temple situé à l'est d'Alexandrie. Il éleva aussi une statue de granit noir sur la rive occidentale du Nil, et sur la rive orientale il bâtit plusieurs villes: dans l'une d'elles était une statue debout représentant un homme avec son pénis : si quelque homme impuissant ou ensorcelé et incapable de faire acte viril, s'en approchait et la frottait de sa main, sa virilité reparaissait et il pouvait accomplir le coït. Dans une autre de ces villes, était l'image d'une vache aux pis énormes : si le lait d'une femme se tarissait, celle-ci n'avait qu'à s'approcher de la vache et la frotter de ses deux mains pour que son lait reparût. Le même roi fit encore, dans le district d'Assiout, un talisman pour attirer les crocodiles; ces animaux venaient en foule par le Nil jusqu'à Akhmim, où on les tuait, et de leurs peaux ont fit des barques et d'autres ustensiles.

Le roi Menqaous construisit une maison entourée de statues affectées à toutes les infirmités. Sur la tête de chacune d'elles, il écrivit le nom de la maladie qu'elle guérissait. Les gens s'en servirent longtemps, jusqu'au jour où un certain roi les renversa. Il fit aussi la statue d'une femme au visage souriant qu'une personne affligée ne pouvait regarder sans être délivrée de son chagrin et de sa peine. Les gens s'approchaient d'elle les uns après les autres, en faisaient le tour

en l'adorant, et cette statue devint l'une des divinités qu'ils honorèrent par la suite. Il éleva encore une autre statue en bronze dorée et munie de deux ailes auprès de laquelle ne pouvaient passer ni fornicateurs ni fornicatrices, sans faire voir leur nudité; c'est par le moyen de cette statue que l'on découvrait les adultères, et ce crime n'était plus commis par crainte de la statue. Sous le règne de Kalkoun, une des femmes de ce prince fut prise de désir pour un de ses serviteurs, mais elle avait peur d'être découverte par la statue. Aussi, un jour, causant avec le roi, elle mit la conversation sur les adultères, les accablant d'invectives et de sarcasmes. Kalkoun lui parla alors de la statue et de sa vertu. « Le roi dit vrai, répondit la reine, mais Menqaous n'a pas été très avisé, car il a pris, ainsi que ses sages, beaucoup de peine pour le bien-être de son peuple, et non pour le sien propre. Il eût mieux valu qu'il érigeât la statue dans le palais royal là où sont ses femmes et ses esclaves, et si quelqu'une d'elles eût commis l'adultère, on l'aurait su et l'appréhension de cette statue eût été un frein aux désirs qui seraient tombés dans leurs cœurs. — Tu as raison, dit Kalkoun, qui croyait sincère l'avis de la reine; et il fit enlever la statue de la place qu'elle occupait pour la transporter dans son palais; mais elle perdit sa vertu et la femme accomplit son désir.

Le même Menqaous fit bâtir aussi sur la montagne de Qoçeïr un temple où résidaient des magiciens qui ne permettaient aux vents de favoriser la marche des navires qu'après que ces derniers avaient acquitté l'impôt dont les magiciens les frappaient pour le compte du roi.

Menaous fils de Menqaous bâtit dans le désert d'Occident une ville, près de la ville des magiciens; on l'appelait Qantarat et elle était remplie de merveilles. Au milieu de la ville, le roi fit élever une coupole au-dessus de laquelle était une sorte de nuage qui laissait, été comme hiver, tomber une légère pluie; sous la coupole était un réservoir rempli d'une eau verte qui servait à soigner et à guérir toutes les maladies. A l'orient, il construisit un temple superbe muni de quatre portes à deux battants. Sur chaque battant était représentée une tête qui s'entretenait avec sa voisine des événements du jour. Sur quiconque entrait dans ce temple en état d'impureté les deux figures de la porte soufflaient, et l'impur était pris d'un tremblement violent qui ne le quittait que lorsqu'il tombait mort. On raconte qu'au milieu de ce temple la lumière descendait sous forme de colonne et qui-

conque parvenait à l'embrasser pouvait apercevoir distinctement les esprits, entendre leurs paroles et voir leurs actions. A chacune des portes de cette ville était la statue d'un moine tenant dans ses mains un manuel traitant de quelqu'une des sciences. Ceux qui voulaient connaître cette science n'avaient qu'à s'approcher du moine et frotter le livre de ses deux mains qu'il passait ensuite sur sa poitrine, à l'instant cette science se fixait dans sa poitrine. Ces deux villes ont été, dit-on, construites au nom d'Hermès qui est le même que Mercure, et subsistent encore dans le même état. — On raconte qu'un homme vint un jour trouver Abd el-Aziz ben Merwan, émir d'Égypte, et lui apprit que s'étant égaré dans le désert d'Orient, il était tombé sur une ville en ruines où se trouvait un arbre produisant toutes sortes de fruits, qu'il en avait mangé et en avait recueilli une provision. — Un Copte assura que c'était une des deux villes d'Hermès et qu'il devait s'y trouver des trésors considérables. Abd el-Aziz envoya l'homme avec une escorte et des provisions d'eau et de vivres, mais ils battirent le désert pendant des mois sans trouver traces de la ville.

La mère du roi Milatus fit creuser dans le désert d'Occident un immense bassin au milieu duquel s'élevait un colonne haute de trente coudées surmontée d'une cuvette de pierre d'où l'eau coulait constamment; autour de ce bassin étaient placées des images de pierres de couleurs diverses représentant des animaux, bêtes sauvages et domestiques, oiseaux; et tout animal qui s'approchait de l'image qui le représentait y restait attaché de telle sorte qu'on pouvait le prendre avec la main et s'en servir. — Elle fit construire aussi pour son fils un pavillon. Ce prince aimait beaucoup la chasse. La reine mit dans ce pavillon des siéges élevés sur des piédestaux de marbre plaqué d'or et incrusté de pierreries et d'émaux. Le pavillon était tout entier orné de dessins et de gravures merveilleuses. L'eau s'échappait de sources jaillissantes et s'écoulait à travers des canaux dallés d'argent vers des jardins ornés de meubles magnifiques. Autour du pavillon étaient rangées des statues qui sifflaient en toutes sortes de langues, et devant les siéges étaient tendus des rideaux de brocart. La reine choisit pour son fils ses plus belles cousines et les plus belles princesses; elle le maria et l'installa dans ce jardin, autour duquel étaient des siéges pour les vizirs, les prêtres et les chefs des artisans qui venaient lui rendre compte de tous leurs actes;

le rapport achevé, on leur servait à manger et à boire. Milatus, devenu roi à la mort de son père Marqouah, n'était encore qu'un enfant et le royaume était dirigé par sa mère, femme judicieuse et prudente, qui conduisit les affaires comme au temps du père de Milatus, d'une façon admirable, traitant ses sujets avec justice et les déchargeant de plusieurs impôts. Tout son règne fut heureux; il répandit l'abondance et le bonheur chez les hommes, ainsi que la justice. — Milatus avait un jour consacré à la chasse; quand il rentrait il faisait distribuer des présents à ses compagnons et leur faisait servir à manger et à boire. Les autres jours, il restait l'un à siéger, examinant la situation de ses sujets et parant à leurs besoins, et le suivant il le passait avec ses femmes. Il régna treize ans et mourut de la variole.

Farsoun ben Qilmoun ben Athrib éleva au bord de la mer de Qolzoum une tour surmontée d'un miroir qui attirait les navires au rivage et ne les laissait pas partir s'ils ne payaient la dîme; la dîme payée, on voilait le miroir jusqu'à ce que les navires fussent passés. Farsoun régna deux cent soixante ans et se fit bâtir un tombeau derrière la montagne noire d'Orient; au centre était une coupole entourée de douze chapelles contenant des merveilles toutes différentes les unes des autres et on inscrivit sur cette coupole le nom du roi et la durée de son règne.

Le roi Marqonos fut un sage, ami de l'astronomie, de la science et de la philosophie. De son temps fut frappé un dirhem singulier; si le maître de ce dirhem voulait acheter quelque chose, il convenait avec le marchand de peser la marchandise achetée simplement au poids du dirhem, sans exiger rien de plus. Séduit par cette proposition, le marchand acceptait, et le marché conclu, le dirhem arrivait à peser un nombre de rotolis égal à dix fois le double de son poids, et même deux fois ce nombre de rotolis si le maître du dirhem le désirait. Ce dirhem fut trouvé dans le trésor des gens de cette époque, et plus tard dans le trésor des Ommiades. On trouva encore d'autres dirhems frappés, dit-on, sous le même règne : si, voulant acheter quelque chose, on plaçait ce dirhem dans la balance de quelque marchand, on n'avait qu'à le baiser en disant : « Souviens-toi de la convention », et on achetait ce qu'on voulait; retourné à la maison avec la marchandise achetée, l'acheteur retrouvait son dirhem qui l'avait devancé à son domicile; quant au marchand, il ne retrouvait plus à la place

de ce dirhem qu'une feuille de myrte, un morceau de papier ou quelque autre chose ronde comme le dirhem. C'est du temps de ce roi aussi qu'on fabriqua les vases de verre qui servaient de poids; remplis d'eau ou de quelque autre chose ils ne pesaient pas plus que vides. De son temps aussi furent faits ces vases qui transformaient l'eau en vin véritable par la couleur, le parfum et l'effet. On trouva un de ces vases à Atfih pendant le vizirat d'Haroun ben Khamarawiah ben Ahmed ben Touloun; c'étaient des gobelets d'onyx fermés d'un bouchon bleu rayé de blanc. Ceux qui le trouvèrent étaient Abou 'l-Hasan le bijoutier, du Khorassan et ses compagnons. Comme ils mangeaient sur le bord du Nil, ils burent de l'eau dans ce gobelet, et trouvèrent que c'était du vin; ils s'enivrèrent et se mirent à danser; le gobelet tomba et se brisa en morceaux. Abd el-Hasan fut très peiné et alla trouver Haroun avec les morceaux du vase. Haroun très affligé s'écria : « Si ce gobelet eût été intact, je l'eusse payé d'une partie de mon royaume! » Quant aux vases de cuivre qui changeaient l'eau en vin on les attribue à Cléopâtre, fille de Ptolémée, reine d'Alexandrie; ceux-là sont nombreux. C'est du temps de Marqonos que furent faites les images de reptiles, crapauds, scarabées, mouches, scorpions, et autres insectes. Si on mettait dans un endroit quelconque une de ces images, tous ceux de son espéce s'y rassemblaient et ne pouvaient plus se séparer de l'image et on les tuait aisément. Ce roi semble s'être réglé, dans tout ce qu'il a fait, sur les constellations célestes, d'après leurs noms et leur apparition, et de la sorte il accomplissait tout ce qu'il désirait. Il établit aussi dans le désert d'Occident un cirque de verre coloré au milieu duquel était une coupole de verre vert transparent. Quand le soleil se trouvait au-dessus de cette coupole, les rayons étaient renvoyés à une grande distance. Sur les quatre côtés du cirque il installa quatre siéges élevés en verre, chacun d'eux de couleur différente et sur chaque siége furent tracés en verre, d'une couleur différente du fond, des formules magiques merveilleuses, des dessins étranges et des figures extraordinaires, tout cela en verre limpide et transparent. Le roi passait des journées entières dans ce cirque et y installa trois fêtes par an. A chaque fête les gens accouraient, faisaient des sacrifices et demeuraient sept jours; et on y venait volontiers car ce cirque n'avait pas son pareil, nul cirque semblable n'existait dans l'univers; il fut enfin détruit par un roi furieux de n'en pouvoir faire un semblable.

La mère de Marqounos était fille du roi de Nubie; son père adorait l'étoile Souha à laquelle il donnait le nom de dieu; elle demanda à son fils de lui construire un temple particulier. Il le construisit, le plaqua d'or et d'argent et y installa une idole voilée par un rideau de soie; la reine y pénétrait avec ses esclaves et sa suite et se prosternait devant l'idole trois fois par jour; elle institua une fête mensuelle dans laquelle on égorgeait des victimes et l'on brûlait devant la statue de l'encens nuit et jour; elle intronisa un prêtre nubien chargé de veiller sur l'idole, de faire les sacrifices et de brûler les parfums ; et elle ne laissa pas de repos à son fils qu'il n'adorât à son tour l'idole et invitât (son peuple) à l'adorer. Quand le prêtre vit que le roi professait un culte parfait pour l'étoile, il voulut donner à l'étoile Souha des représentants sur la terre sous la forme d'un animal qu'on adorerait. Pour cela il agit de ruse, et attendit jusqu'à ce que par hasard les vautours, s'étant multipliés en Égypte, causèrent de grands dommages aux gens. Le roi fit venir ce prêtre et lui demanda la cause de l'augmentation des vautours. « C'est, dit le prêtre, ton dieu qui les a envoyés afin que tu fasses à leur image une statue que l'on adorera. — Si cela doit satisfaire le Dieu, je le ferai, dit le roi. — Le Dieu sera satisfait, dit le prêtre. » Le roi fit donc faire un vautour haut de deux coudées et large d'une coudée, en or fondu; ses yeux furent deux rubis ; on lui mit au cou deux colliers de perles ajustées sur des tubes de pierres vertes, et au bec une perle suspendue; ses cuisses étaient ornées de perles rouges. On le plaça sur un piédestal d'argent ciselé posé à son tour sur un support de verre bleu, et il fut installé sous une voûte à la droite du temple; on tendit devant lui un rideau de soie; on prescrivit de lui brûler des aromates et des gommes odorantes et on lui consacra un veau noir, les premiers-nés des poussins et la primeur des fruits et des fleurs. Après sept jours, le roi invita le peuple à venir adorer l'idole et le peuple accourut. Le prêtre toujours préoccupé du culte de cette statue lui fit instituer une fête .Quarante jours après, le diable parla par la bouche de l'idole. La première chose qu'il demanda fut qu'on lui brûlât du santal à chaque milieu du mois, et qu'on arrosât le temple de vin vieux pris à la surface des jarres; de plus il annonça au peuple que c'était lui qui avait éloigné les vautours et fait cesser le mal qu'ils causaient et qu'à l'avenir il les préserverait de tout ce qu'ils auraient à redouter. Le prêtre ravi alla trouver la mère du roi pour l'instruire de ce qui se passait ; celle-ci se rendit au

temple, entendit les paroles du vautour et toute joyeuse elle l'adora. Le roi, informé à son tour, se rendit à cheval au temple; la statue s'entretint avec lui, lui prescrivant certaines choses et lui en interdisant d'autres. Le roi l'adora, lui donna des serviteurs et fit décorer le temple des plus beaux ornements. Et Marqounos restait dans le temple à adorer la statue et à l'interroger sur ce qu'il devait faire et la statue lui répondait.

En fait de chimie, il fit ce qu'aucun roi jusqu'ici n'avait fait encore; on dit qu'il enfouit dans le désert d'Occident cinq cents trésors. On dit encore qu'il éleva à la porte de la ville de Sa une colonne surmontée d'une statue représentant une femme assise et tenant un miroir dans lequel elle regardait. Si un malade venait à elle et regardait dans ce miroir, ou que quelqu'un regardât pour lui, s'il devait mourir de cette maladie on le voyait mort, s'il devait vivre on le voyait vivant. De même pour un voyageur : si on le voyait de face, on savait qu'il reviendrait; si on le voyait de dos, on savait qu'il s'attarderait en route. Était-il malade ou mort, on le voyait tel dans le miroir. Il fit aussi à Alexandrie l'image d'un moine assis sur un siège, la tête coiffée d'une sorte de burnous et tenant à la main un bâton. Si quelque marchand passait auprès de lui il devait déposer entre ses mains une partie de son argent proportionnée à ses marchandises; s'il voulait passer, fût-ce loin de la statue, sans lui remettre d'argent, il ne pouvait le faire et restait là fixé sur la place. Par ce moyen on réunit des sommes considérables qu'on répartit entre les incurables, les infirmes et les pauvres. On exécuta, de son temps, toutes sortes de choses merveilleuses sur lesquelles il fit graver son nom ; on l'inscrivit aussi sur tous les objets scientifiques, sur les talismans et les statues. Il se fit faire un tombeau souterrain près de la montagne de Sedam; ce tombeau était voûté et la voûte avait, dit-on, cent coudées de longueur sur une hauteur de trente coudées et une largeur de vingt. On le dalla de marbre et d'émaux colorés et le plafond fut fait de pierres. Tout autour furent rangés des bancs de verre sur chacun desquels était placé un objet merveilleux. Au milieu de la voûte se trouvait une galerie de verre aux quatre coins de laquelle s'élevait une image chargée d'empêcher les gens d'approcher; entre chaque deux statues était une colonne surmontée d'une pierre lumineuse et au milieu de la galerie fut placée une cuve d'or dans laquelle fut déposé le corps du roi, après qu'on l'eut embaumé avec toutes sortes d'aromates préservateurs; on enferma

avec lui tous ses trésors, or, pierreries et le reste, et l'on ferma la porte du couloir avec des rochers et du plomb sur lesquels on répandit du sable; il avait régné soixante-treize ans, et était âgé de deux cent quarante années. Il était beau, sa chevelure était magnifique; après sa mort, ses femmes menèrent une vie remplie de piété et gardèrent le temple.

Après lui, régna Aïsad, puis Sa, fils d'Aïsad (d'aucuns prétendent que Sa était fils de Marqounous, frère d'Aïsad). Ce prince fit construire dans la ville de Memphis un miroir dans lequel on voyait les temps où l'Égypte devait être ou prospère ou stérile; il éleva, dans l'intérieur des oasis, une ville et érigea près de la mer des tours nombreuses; il dressa aussi derrière le Moqattam, une statue que l'on nommait la statue de la Ruse; quiconque avait une affaire embrouillée venait à cette statue, lui brûlait de l'encens et son affaire se trouvait éclaircie. Par ses ordres fut construite, sur le rivage de la mer, une tour d'où l'on pouvait reconnaître l'état de la mer et savoir ce qui s'y passait aussi loin que portait le regard, c'est-à-dire à une distance de plusieurs journées de marche et il fut le premier à s'en servir. C'est lui, dit-on, qui bâtit la plus grande partie de la ville de Memphis et toutes les constructions importantes d'Alexandrie.

Quand Badares ben Sa prit le gouvernement des États de son père et que sa royauté fut bien assise en Égypte, il construisit, à l'ouest de Memphis, un temple admirable à la planète Vénus; dans ce temple, il éleva une statue magnifique en lapis-lazzuli doré et portant une couronne d'or bleuâtre et l'enferma entre deux murs d'émeraude verte. La statue représentait une femme avec deux tresses d'or noir travaillé; à ses jambes étaient deux anneaux de pierre rouge transparente, à ses pieds des sandales d'or et à sa main un sceptre de corail. Elle remuait les doigts comme pour saluer ceux qui se trouvaient dans le temple. En face de cette statue en fut dressée une seconde représentant une vache avec deux cornes et deux mamelles de bronze rouge doré et un collier de lapis. Le visage de la vache était tourné vers le visage de Vénus et entre les deux statues, sur un pilier d'onyx, était posé un bassin fait d'un mélange de toutes sortes de pierres et contenant une eau préparée, qui guérissait toutes les maladies. Le temple fut jonché d'herbe de Vénus qu'on renouvelait tous les sept jours; on y disposa pour les prêtres des sièges plaqués d'or et d'argent et l'on sacrifia à cette idole mille têtes de brebis, de chèvres, de bêtes fauves et d'oiseaux. Au

jour de Vénus, le roi faisait le tour du temple qu'il avait garni de meubles et tendu de rideaux. Il y fit placer aussi, sous une coupole, l'image d'un homme monté sur une jument ailée et tenant à la main une javeline dont la pointe tenait suspendue une tête humaine. Ce temple dura jusqu'à ce qu'il fut détruit par Nabuchodonosor, au temps de Maliq ben Tedares. Ce prince était monothéiste suivant la religion de Qobtim et de Misraïm. Il partit avec une nombreuse armée, par terre et par mer, et guerroya contre les Berbers, l'Afrique, l'Espagne, le pays des Francs, jusqu'à l'Océan; là il éleva des tours sur lequelles il grava son nom et le récit de sa campagne; puis il revint, redouté des rois de la terre.

A l'ouest de l'Égypte, était une ville nommée Qarmidah dont les habitants avaient pour reine une magicienne; Maliq leur fit la guerre mais sans succès et revint en Égypte. La reine de Qarmidah voulut détruire l'Égypte et, appelant à son aide la magie, elle fit fabriquer (un talisman) qu'on jeta dans le Nil. L'eau se gonfla et inonda les cultures qui périrent, les crocodiles pullulèrent ainsi que les crapauds, les maladies se répandirent parmi les Égyptiens et les serpents et les scorpions se multiplièrent. Maliq réunit les prêtres et les sages dans le palais de leurs séances et les engagea à s'occuper de cette affaire. Ils regardèrent donc dans leurs étoiles et virent que ce sortilège leur venait de l'ouest, qu'une femme en était l'auteur et qu'il avait été jeté dans le Nil; ils surent dès lors d'où venait ce sortilège et s'employèrent à le repousser par leur propre science, si bien qu'ils se débarrassèrent de l'eau corrompue et détruisirent les bêtes dangereuses. On envoya un général avec une armée contre cette ville, mais on n'y trouva qu'un seul homme; on se rendit maître d'un nombre incalculable de richesses, de pierreries et de statues, entre autres la statue d'un prêtre, faite d'émeraude verte posée sur un piédestal de pierre..... (حجر الاسباديم), et la figure d'un génie, en or, dont la tête était d'une pierre rouge, et les deux ailes de perles, et qui tenait à la main un volume contenant une grande partie des sciences de ce peuple; les deux plats de ce livre étaient incrustés de pierreries; on prit, en outre, une cuvette de saphir sur un piédestal d'émail vert et dans lequel était une eau qui chassait les maladies; enfin une jument d'argent, qui, si quelqu'un prononçait sur elle certaine formule, et, après lui avoir brûlé certains parfums, montait sur son dos, s'envolait avec son cavalier. On apporta en Égypte tous

ces objets et bien d'autres choses merveilleuses et d'autres œuvres magiques telles que statues, trésors, pierreries, et en même temps fut amené l'homme (fait prisonnier dans la ville). Le roi lui demanda quelle était la chose la plus merveilleuse qu'ils eussent faite. « Un jour, dit-il, un roi des Berbers, traînant après lui une armée immense et des engins épouvantables, nous attaqua. Les gens de la ville fermèrent leurs forteresses et allèrent prier les idoles. Le grand prêtre se rendit à un grand étang très profond, où les habitants se désaltéraient, et, s'étant assis sur le rivage, ordonna aux prêtres de se placer autour du bassin; puis, il commença à murmurer au-dessus de l'eau qui se mit à bouillonner, et du milieu du lac sortit un feu au centre duquel paraissait une figure semblable au disque du soleil et toute lumineuse. L'assemblée tomba prosternée devant cette apparition qui continua de grandir jusqu'à ce qu'elle eut passé la coupole et on l'entendit qui disait: « Vous êtes à l'abri du mal (que voulaient vous faire) « vos ennemis. » On se releva et les ennemis étaient morts ainsi que tous ceux qui les accompagnaient. Et cela, parce que l'image du soleil sortie du bassin était passée en poussant un cri qui les avait fait périr. »

Kalkoun régna sur l'Égypte après la mort de son père Khariba. C'est de son temps que vivait Nemrod lequel, ayant entendu parler de la sagesse et de la puissance magique de Kalkoun, demanda à ce prince la permission de lui rendre visite, le priant de venir au-devant de lui. Nemrod habitait alors les campagnes de l'Iraq et avait subjugué un grand nombre de peuples. Kalkoun alla à sa rencontre, porté par quatre coursiers ailés, entouré d'une sorte de feu et environné d'images effrayantes. Il était au milieu d'elles, portant en écharpe un serpent dont l'extrémité lui servait de ceinture; ce serpent avait la gueule ouverte. Kalkoun tenait à la main une baguette de myrte vert et, chaque fois que le serpent agitait sa tête, il le frappait de sa baguette. Nemrod, quand il le vit, fut pris d'épouvante et reconnut la grandeur de sa sagesse. Les Coptes prétendent que Kalkoun s'élevait en l'air et s'asseyait au sommet de la pyramide occidentale, sous un dais disposé au-dessus de sa tête. S'il survenait aux gens du pays une affaire pénible, ils se réunissaient autour de la pyramide. On raconte encore qu'il restait pendant des jours au sommet de la pyramide sans boire ni manger et qu'une fois il disparut pendant un certain temps, si bien qu'on le crut mort; les rois eurent alors envie de prendre l'Égypte et l'un d'eux, un roi d'Occi-

dent, nommé Sadoum, l'attaqua avec une armée nombreuse et arriva jusqu'à Ouadi-Haïbab. Kalkoun se porta au devant des agresseurs, étendit par magie au-dessus de leurs têtes un nuage chargé d'une chaleur étouffante, et ils restèrent pendant des jours sous ce nuage sans savoir où se diriger. Kalkoun alors s'éleva en l'air et alla en Égypte informer les Égyptiens de ce qu'il avait fait; sur ses ordres, ils sortirent et trouvèrent l'armée détruite, hommes et montures. Tous les prêtres le redoutaient et ils gravèrent son image dans tous les temples. Ce roi éleva à Saturne un temple en granit noir, dans la province d'Occident, et institua pour lui une fête.

Au temps de Darem ben er-Raian, qui est le quatrième pharaon[1], nommé par les Coptes Drimous, on découvrit une mine d'argent à trois journées de marche du Nil; on en tira une quantité considérable de métal. Ce prince fit exécuter une statue, au nom de la Lune, car il était né au moment où cette planète se trouvait en conjonction avec l'Écrevisse et il la dressa au-dessus du palais d'albâtre que son père avait construit dans le désert d'Orient; autour d'elle, il éleva des statues, toutes d'argent, qu'il revêtit de soie rouge, et lui institua une fête qu'on célébrait chaque fois que la Lune entrait dans le signe de l'Écrevisse.

Lorsque Aksaïs, le sixième pharaon, prit le pouvoir après son père Mo'dan ben Mo'adious ben Darem ben Drimous, il fit dresser autour de Memphis des tours nombreuses; au-dessus de ces tours furent élevées des colonnes de l'une à l'autre desquelles on pouvait se rendre; il fit aussi à Raqoudah, à Sa et dans les villes de la Haute et de la Basse-Égypte des constructions et des tours que l'on éclairait, et une foule de talismans; il fabriqua un bloc d'argent sur lequel était gravée l'image des planètes; ce bloc, plaqué de porcelaine, fut placé en haut d'une colonne au milieu de Memphis; il éleva dans le temple de son père une statue de Saturne en or noir travaillé. C'est de son temps que fut fabriquée la balance destinée à conseiller les hommes: ses deux plateaux étaient d'or, le fléau d'argent et les chaînes d'or; elle fut suspendue dans le temple du Soleil et sur l'un des plateaux fut gravé le mot « vérité », et sur l'autre, le mot « mensonge »; au-dessous, étaient placées des pierres portant le nom des planètes. Y avait-il contestation entre deux personnes, l'offenseur et l'offensé entraient dans le

1. Les historiens arabes appellent Pharaons les rois que nous nommons Pasteurs; ils en comptent sept et leur donnent une origine arabe. Voy. El-Aïas.

temple, prenaient chacun une pierre et prononçaient dessus quelques paroles, puis mettaient l'une d'elles dans un des plateaux de la balance et l'autre dans l'autre; le plateau de l'offenseur s'abaissait et celui de l'offensé s'élevait. Un homme voulait-il entreprendre un voyage, il prenait deux pierres donnant à l'une le nom de « départ » et à l'autre celui de « séjour » et mettait chacune d'elles dans un plateau. Si les deux plateaux s'abaissaient, sans qu'aucun d'eux s'élevât au-dessus de l'autre, il restait; si tous les deux s'élevaient, il partait; et si un plateau seulement s'élevait, il retardait son voyage, mais finissait par partir. On consultait de même cette balance pour une dette, pour les absents, et pour savoir si une affaire était bonne ou mauvaise. — Bokht Nasr, dit-on, entre autres objets qu'il emmena à Babylone après la conquête de l'Égypte, emporta cette balance qu'il plaça dans un des temples du feu. Pendant le règne d'Aksaïs fut encore fabriqué un four qui rôtissait et cuisait sans feu et un couteau qui, mis en place, attirait les animaux qui le voyaient et qui venaient s'y égorger d'eux-mêmes; ce prince prépara encore une eau qui se transformait en feu et un verre qui se changeait en air et bien d'autres objets magiques; il laissa même les prescriptions nécessaires pour les fabriquer.

Pour les temples, ce fut Sourid, le constructeur des pyramides, qui, d'après Ibn Ouasif Shah, les éleva tous, y déposa des trésors, y écrivit les préceptes de la science, et établit un génie chargé de les protéger contre quiconque voudrait les détruire. Dans le livre d'*El-Fihrist* il est dit, qu'on trouve en Égypte des constructions nommées *Berabi* (برابى, temples) bâties en pierres d'une taille extraordinaire. Ces *Berabi* sont de différentes formes. On y voit des chambres pour broyer, d'autres pour piler, pour condenser, pour désagréger, pour filtrer, ce qui prouve qu'ils étaient destinés aux pratiques de la chimie. Dans ces monuments, se voient des gravures et des écritures inconnues, et on y a retrouvé enfouies des formules de science tracées sur des *touz* (توز) ou feuilles d'or et d'argent, et sur la pierre. D'après El-Hassan ben Ahmed el-Hamdani, la construction des *Berabi* est attribuée à Berab ben Darmesil ben Nahouil ben Khanoukh ben Qâr ben Adam.

Abou 'r-Rihan Mohammed ben Ahmed el-Birouni, dans son livre intitulé : *Vestiges des siècles écoulés*, rapporte que dans un village de l'Égypte se trouve une église, qu'ont visitée des gens dignes de foi, dont les avis prévalent

et aux récits desquels on se fie. Cette église possède un souterrain où l'on accède par un escalier de vingt et quelques marches; dans ce souterrain se voit un lit sous lequel sont couchés les corps d'un homme et d'un enfant enveloppés de cuir. Sur le lit est placé un taureau de marbre, dans l'intérieur duquel est une jarre de verre où pénètre un tuyau de cuivre garni d'une mèche de lin. Quand cette mèche est allumée, il s'échappe du tuyau une huile qui coule dans la jarre et qui ne cesse de couler que lorsque la jarre est remplie et que l'huile se répand dans le taureau. Cette huile sert à l'entretien de l'église et de son luminaire. El-Gahan raconte qu'un homme digne de foi, étant allé visiter cet endroit, retira la jarre du taureau, vida l'huile que contenait la jarre et le taureau, éteignit la lumière et remit le tout en place à l'exception de l'huile qu'il remplaça par de l'huile apportée par lui; il changea également la mèche et l'alluma; l'huile se mit à couler et ne cessa que lorsque la jarre fut pleine et qu'elle commença à déborder dans le taureau; cependant il n'avait rien fait autre chose (que ce que nous avons dit) et n'avait ajouté aucune substance. Le même auteur prétend que si on enlève le mort de dessous le lit, la lumière s'éteint et l'huile ne coule plus. Les gens du village (où se trouve cette église) assurent que si une femme a des doutes sur sa grossesse, pour s'en assurer elle prend l'enfant (mort couché sous le lit) dans ses bras; si elle est réellement enceinte, son enfant remue dans son sein; si elle ne ressent aucun mouvement, elle doit renoncer à son idée.

L'auteur ajoute : Daoud ben Razaq Allah ben Abdallah qui avait beaucoup voyagé dans les provinces d'Égypte et les connaissait à fond, m'a raconté qu'étant entré, un jour, dans une grande grotte, située dans le Saïd et nommée grotte de Sheqalqil, il y vit un monceau énorme de sandaraque qu'il dépassa pour pénétrer plus avant dans la grotte. Là, il aperçut une quantité extraordinaire de poissons, tous enveloppés de toiles comme s'ils eussent été ensevelis après leur mort. Il en prit un, l'examina, et trouva dans sa bouche un dinar couvert d'une écriture qu'il ne pouvait pas bien lire. Il prit tous les poissons les uns après les autres, retira un dinar de la bouche de chacun d'eux, et en réunit une quantité considérable. Prenant donc les dinars, il se dirigea vers l'entrée de la grotte pour ressortir, mais, arrivé au monceau de sandaraque, il le trouva tellement accru qu'il obstruait le passage. Il retourna aux poissons, remit les dinars

à leur place et revint au monceau de sandaraque qui avait repris ses proportions primitives, et laissait le passage libre. Il sortit donc, puis rentra, reprit les dinars et voulut de nouveau les emporter, mais la sandaraque s'était grossie et fermait le passage. Retournant aux poissons, il remit en place les dinars et s'en revint, la sandaraque avait repris ses proportions premières, le passage était libre et il partit. Il renouvela plusieurs fois l'expérience, prenant les dinars et les replaçant, et toujours il en fut de même; à la fin, craignant d'y périr, il les laissa et s'en alla A quelque temps de là, ayant pris maison en cet endroit, il vit dans un mur une pierre creuse sur laquelle une autre pierre était placée. Il enleva cette dernière et trouva dessous six dinars semblables à ceux qu'il avait vus dans la bouche des poissons. Il en prit un, laissa le reste, et remit dessus la pierre qu'il avait retirée. Un jour, par la volonté de Dieu, il s'embarqua sur le Nil pour passer de la rive droite à la rive gauche. « Quand nous fûmes au milieu du fleuve, raconta-t-il, les poissons se mirent à sauter de l'eau dans la barque en si grand nombre que nous étions sur le point de sombrer. Les passagers criaient par crainte de la mort. Je pensai alors au dinar que j'avais sur moi et supposai qu'il pouvait bien être la cause de cette aventure. Je le tirai de ma poche et le jetai dans l'eau. Aussitôt les poissons sautèrent de la barque dans le fleuve et bientôt il n'en resta plus un seul. » — Un homme en qui j'ai pleine confiance m'a raconté, à moi l'auteur, qu'il avait trouvé un talisman semblable, et qu'il l'avait chez lui. Il voulait me montrer les poissons sautant hors de l'eau, mais Dieu ne m'a pas permis de voir ce prodige.

Ibn Abd el-Hakam raconte que, après que Dieu eut fait périr dans les eaux la famille de Pharaon, il ne resta plus en Égypte personne de l'aristocratie; il ne s'y trouvait que des esclaves, des gens salariés et des femmes, et les femmes d'Égypte ayant voulu se choisir un roi, leurs suffrages se réunirent sur l'une d'entre elles, nommée Dalukah, fille de Zeba, personne intelligente, instruite, sage, de grande naissance et qui alors était âgée de cent soixante ans; elle fut donc nommée reine. Dalukah, craignant les attaques des rois voisins, réunit les femmes nobles et leur dit : « Jusqu'à présent notre pays n'a été convoité par personne et personne n'a jeté sur lui des regards d'envie. Mais nos nobles et nos grands ont péri, les magiciens ont disparu, eux qui nous rendaient forts. J'ai donc résolu d'élever un rempart autour de notre pays, j'y placerai de tous côtés

des garnisons et nous n'aurons plus à craindre qu'on nous attaque. » Elle construisit donc un mur qui entourait tout le pays d'Égypte avec ses cultures, ses villes et ses villages. Au pied de ce mur était creusé un canal rempli d'eau courante, sur lequel étaient jetés des ponts et où se jetaient d'autres canaux; sur ce mur, tous les trois milles, elle installa des garnisons et des gardes. Dans les intervalles et de mille en mille fut placée une garnison plus petite. Dans chaque poste furent établis des hommes qui recevaient des vivres (comme solde); ils avaient ordre de veiller, avec des cloches; et s'ils voyaient venir de leur côté quelqu'un dont ils eussent peur, ils devaient agiter les cloches l'un après l'autre; de la sorte, de quelque point que partît le premier coup de cloche, tous seraient informés à la même heure et seraient ainsi sur leurs gardes. Par ce moyen l'Égypte se trouva à l'abri des surprises. La construction de ce mur fut achevée en six mois; on l'appelle le « Mur de la Vieille », et il en reste dans le Saïd de nombreuses traces. El-Masoudi prétend qu'elle n'avait construit ce mur que par sollicitude pour son fils qui aimait beaucoup la chasse et pour lequel elle redoutait les animaux du désert et de la mer aussi bien que les attaques des rois et des tribus errantes qui entouraient le pays; elle plaça tout le long de ce mur des crocodiles et d'autres bêtes. On dit bien d'autres choses encore que nous ne rapportons pas. Dalukah régna, à ce que l'on prétend, trente ans.

L'auteur dit : « Il y a des vestiges de ce Mur de la Vieille dans le Saïd, et certain vieillard très âgé, Mohammed ben el-Mas'oudi, m'a raconté que, voyageant dans le Saïd avec quelques compagnons le long du Mur de la Vieille, l'un d'eux arracha de ce mur une brique énorme et de bien autres dimensions que celles que l'on fabrique aujourd'hui. Ils se la passaient de main en main pour l'examiner, quand, tombant à terre, elle se brisa et laissa échapper un grain de fève d'une grosseur extraordinaire et d'une taille inouïe, telle qu'on n'en trouve pas de nos jours. On enleva la pellicule de la fève qui se trouva saine et intacte, exempte de vers et de germes de corruption, comme si on venait de la cueillir, sans aucune différence. L'assemblée se la partagea et chacun en mangea un morceau; c'était pour eux sans doute que cette fève avait été conservée depuis des siècles, car *personne ne peut mourir sans avoir mangé ce que Dieu lui a réservé.*

Il y avait alors, dit Abd el-Hakem, une vieille sorcière nommée Badour que les magiciens vénéraient et considéraient comme l'emportant sur eux en science

gique. Dalukah, fille de Zeba, envoya auprès d'elle un messager qui lui dit : « Nous avons besoin de ta magie et nous avons recours à toi, car nous craignons que les rois ne nous attaquent. Fais-nous donc quelque chose qui nous rende supérieurs à nos voisins. Quand Pharaon vivait, il avait recours à toi; comment ferions-nous autrement, à présent que nos grands ont disparu (c'est-à-dire ont été noyés avec le Pharaon de Moïse) et qu'il ne reste plus de notre peuple qu'un petit nombre. » Badour éleva au milieu de Memphis un temple de pierre muni de quatre portes tournées chacune vers l'un des quatre points cardinaux, le sud, le nord, l'est et l'ouest; dans ce temple elle dessina des images de chevaux, de mulets, d'ânes, de barques et d'hommes, puis elle dit aux Égyptiens : « Je vous ai fait une œuvre par laquelle seront détruits tous ceux qui voudraient vous attaquer, de quelque côté qu'ils viennent, par mer ou par terre; par elle vous serez à l'abri des coups du sort, et vous n'aurez rien à craindre de quiconque marchera contre vous dans n'importe quelle direction. S'ils viennent par terre, montés sur des chevaux, des mulets ou des ânes, embarqués dans des navires ou à pied, ces images (peintes dans le temple) s'agiteront du côté d'où viendra l'ennemi et quelque chose que vous fassiez à ces images, vos ennemis l'éprouveront en réalité. » Or, les rois ayant appris la situation des Égyptiens, et sachant que la direction des affaires était à présent dans la main des femmes, résolurent de les attaquer et marchèrent contre eux. Dès qu'ils approchèrent de l'Égypte, les images du temple s'agitèrent; les Égyptiens se mirent à l'œuvre et tout ce qu'ils faisaient à ces images arrivait réellement à l'armée qui s'avançait contre eux. Étaient-ce des chevaux? tout ce qu'ils faisaient aux chevaux peints dans le temple, qu'ils leur coupassent la tête ou les jarrets, qu'ils leur crevassent les yeux ou perçassent le flanc, arrivait exactement aux chevaux des agresseurs: pour les barques, pour les fantassins, il en était de même. Les Égyptiens étaient les hommes les plus versés dans la magie et les plus puissants, grâce à cette science; cette puissance se maintint et les autres hommes les respectaient.

Pharaon et son peuple ayant péri dans les eaux, les femmes d'Égypte, bien qu'il ne restât plus dans ce pays que des esclaves et des serviteurs à gages, ne pouvaient cependant se passer d'hommes. Une femme donna l'exemple, affranchit son esclave et l'épousa; une seconde prit pour mari son domestique et convention fut faite avec les hommes que ceux-ci n'entreprendraient rien sans la

permission des femmes, ce qui fut accepté. Telle fut l'origine de l'empire des femmes sur les hommes. Yezid ben Abou Habib assure que les femmes coptes jouissent encore aujourd'hui des mêmes privilèges et qu'aucun homme ne vend ni n'achète quoi que ce soit sans dire : « Je consulterai ma femme. »

Dalukah, fille de Zeba, régna vingt ans et dirigea les affaires de l'Égypte jusqu'à ce que le fils d'un des nobles (disparu avec Pharaon) eut atteint sa majorité. Il se nommait Darkoun fils de Beloutis et fut élu roi. Mais l'Égypte ne cessa d'être dirigée par les conseils de la vieille pendant près de quatre cents ans. Si quelque partie du temple aux images venait à tomber en ruines, personne ne pouvait la réparer que cette vieille; ce pouvoir passa ensuite à ses enfants, puis aux enfants de ses enfants, qui formèrent une famille dans laquelle se transmettait cette science; cette famille s'est éteinte et a disparu aujourd'hui. Quant au temple, il fut détruit au temps de Lukas, fils de Marnious, sans qu'on pût le réparer, ni retrouver le moyen (de le reconstruire); il resta donc en ruines et sa vertu, par laquelle les Égyptiens l'emportaient sur les autres peuples, s'évanouit; les Égyptiens devinrent des hommes comme les autres; ils sont seulement plus nombreux et plus riches. Bokht Nasr, après sa campagne de Jérusalem, ayant subjugué les Beni-Isarel, ravagé leur pays et emmené les gens à Babel, attaqua l'Égypte, renversa ses villes et ses villages, enleva ses habitants, et la laissa désolée, si bien que l'Égypte fut ruinée et déserte pendant quarante ans. Le Nil coulait et disparaissait sans aucune utilité pour personne. A la fin Bokht Nasr, au bout de quarante ans, renvoya les Égyptiens en Égypte : le pays fut repeuplé, mais depuis cette époque il a toujours été soumis à d'autres peuples.

Certain philosophe a dit : J'ai vu les temples (d'Égypte) et je les ai soigneusement examinés et j'ai reconnu qu'ils avaient été admirablement ordonnés selon toutes les figures célestes. Mais ce qui en est clairement ressorti pour moi, c'est qu'ils n'ont pu être l'œuvre d'un seul sage, mais que des peuples après des peuples y ont travaillé et les ont achevés dans une révolution sidérale complète, c'est-à-dire en trente-six mille années solaires; de tels travaux, en effet, n'ont pu être accomplis que par des observations astronomiques qui, elles-mêmes n'ont pu être réunies que dans l'espace de temps qu'on vient de dire. Leurs livres étaient taillés et découpés dans les rochers, gravés sur les pierres

et incrustés dans les monuments. Cette écriture, cependant, n'était employée que pour les livres d'une importance exceptionnelle, ou pour rappeler un grand événement, fixer des instructions d'une haute utilité, ou pour enregistrer le récit d'une noble vie dont on voulait perpétuer le souvenir. Cette façon d'écrire a été employée par d'autres peuples que les Égyptiens; on en voit des exemples sur la coupole de Rhamedan, sur la porte de Cairouan, et celle de Samarkand, sur la colonne de Mareb, sur le pilier d'El-Moustaqarr, à Ablaq Fard et sur la porte d'Er-Raha (Edesse). On l'employait de préférence dans les lieux élevés, dans les localités célèbres et on la traçait aux places qu'on jugeait le plus à l'abri de la destruction et de la ruine, où les passants les voyaient le plus facilement, de sorte qu'on ne pouvait les oublier dans la suite des siècles.

D'après El-Mas'oudi, Daluka éleva les temples et les statues en Égypte, perfectionna les outils magiques, traça l'image de ceux qui pouvaient venir attaquer l'Égypte. de n'importe quel côté, avec leurs montures, chameaux ou chevaux. Elle représenta en barques ceux qui pouvaient venir de la mer d'Occident ou de la Syrie, et elle réunit dans ces temples immenses et de construction prodigieuse tous les secrets de la nature et les propriétés des pierres, des plantes et des animaux. Tout cela fut exécuté à des moments astronomiques déterminés et coïncidant avec les mouvements célestes. Si une armée marchait contre l'Égypte, qu'elle vînt du Hedjaz ou de l'Yemen, on faisait subir à ces images gravées dans le temple, chameaux ou autres, des traitements qui atteignaient réellement ceux de l'armée ennemie, et de la sorte les Égyptiens étaient garantis des attaques des agresseurs, hommes et bêtes. Si ces derniers venaient de Syrie, les mêmes traitements étaient infligés aux images placées du côté d'où venait l'armée de Syrie, et cette armée, hommes et animaux, éprouvait en réalité les traitements infligés aux images. Il en était de même pour les armées venant de Maghreb, ou de la mer de Roum ou de Syrie, ou des autres États. Aussi rois et peuples craignaient-ils les Égyptiens et les protégeaient-ils contre leurs ennemis. Par les conseils et les artifices de cette vieille, leur royaume forma un ensemble homogène et atteignit la perfection politique. Les anciens et ceux qui les ont suivis ont parlé constamment des propriétés et des secrets de la nature connus des Égyptiens; le récit des actes de cette vieille s'est transmis par la tradition et tellement répandu qu'on ne peut conserver de doute sur

leur authenticité. Les temples d'Égypte, dans le Saïd et ailleurs, sont encore debout et l'on y voit toutes sortes d'images qui, dessinées sur un objet quelconque, jouissent encore de la propriété de faire s'exécuter ce pourquoi ils ont été imaginés et fabriqués d'après leur doctrine sur les vertus naturelles, et Dieu sait mieux que personne ce qui en est.

Plusieurs gens d'Akhmim, dans le Saïd d'Égypte, m'ont rapporté un propos d'Abou'l-Faïd Zu'-n-Noun ben Ibrahim el-Masri el-Akhmimi le philosophe solitaire qui se conduisait d'après une régle fixe et une méthode dont il ne se départait jamais; c'est un de ceux qui ont le plus étudié les récits relatifs à ces temples, et le mieux examiné la plus grande partie de ce qui s'y trouve dessiné, et des écritures et représentations qu'on y voit reproduites : « J'ai vu dans un temple, disait-il, une écriture que j'ai attentivement examinée et qui disait : Garde-toi des esclaves affranchis, des jeunes gens, des armées devenues esclaves et des Nabathéens qui se disent arabes. Dans un autre temple j'ai vu un autre texte qui disait : *L'homme maintenu par le destin fait des projets dont le sort se rit.* Enfin dans un troisième j'ai vu un texte qu'après une étude approfondie j'ai lu ainsi: Tu prends conseil des étoiles et tu ne sais rien et le maître des étoiles fait ce qu'il veut. »

Ce peuple, constructeur des temples, étudiait avec ardeur les mouvements des astres et scrutait les secrets de la nature. Les mouvements célestes lui apprirent entre autres choses qu'un cataclysme devait se produire sur la terre, mais il ignorait si ce serait un déluge de feu qui détruirait tout ce qui se trouverait à la surface de la terre, ou un déluge d'eau qui la submergerait, ou enfin une épée qui viendrait en faucher les habitants. Mais, craignant que l'anéantissement des hommes n'entraînât la disparition des sciences, il construisit ces temples où ses sciences furent expliquées par l'écriture, la gravure et le dessin; ces constructions furent de deux sortes : les unes en pierres, les autres en terre, cette distinction s'expliquait ainsi : « Si, disait-il, le cataclysme se produit par le feu, les constructions de terre se durciront; s'il se produit par l'eau, les constructions de terre seront détruites, mais celles de pierre subsisteront; si c'est une épée destructive, tous ces monuments resteront, qu'ils soient de pierre ou de terre. » D'après ce que l'on raconte, mais, Dieu le sait! ces monuments existaient bien avant le déluge, mais, suivant d'autres, ils furent construits bien après ce déluge, et ce cataclysme qu'ils avaient prévu sans savoir précisément

s'il se produirait par l'eau, le feu ou une épée, fut peut-être en effet l'épée représentée par un peuple qui se rua sur les Égyptiens et par un roi envahisseur qui les fit périr. D'aprés d'autres, ce cataclysme aurait été une peste qui fit mourir la plupart des habitants; comme preuve on en donne les collines de Tanis, faites de cadavres humains amoncelés, petits et grands, hommes et femmes, et hautes comme des montagnes; cet endroit est connu en Égypte sous le nom de Ville des Collines; on trouve également dans le Saïd des cadavres entassés les uns sur les autres dans les souterrains, les grottes, les catacombes et quantité d'endroits du sol, sans qu'il soit possible de savoir quel était ce peuple. Les chrétiens ne les reconnaissent pas pour leurs ancêtres ni les juifs pour leurs aïeux, et les musulmans ignorent qui ils sont. Aucune histoire ne nous parle d'eux. Ils sont encore revêtus de leurs habillements et bien des choses que l'on retrouve dans les temples et les hypogées ont servi d'ornements à ces corps.

Les temples d'Égypte sont des constructions merveilleuses encore debout tel que le temple d'Akhmim, celui de Samanoud et bien d'autres.

CHAPITRE ONZIÈME

DES CACHETTES ET DES TRÉSORS QUE LES ÉGYPTIENS APPELLENT مطالب. (*MOUTALEB*, CHOSES CHERCHÉES)

Voici comment Abou Amr ben Abd el-Barr et el-Baihaqi dans leur livre des *Indications* au chapitre des traditions rapportées par Ibn Abbas, racontent l'origine de la légitimité de la recherche des trésors : « En quittant Et-Taif, le prophète de Dieu passa près du tombeau d'Abou Raghal et dit : Voici le tombeau d'Abou Raghal, père de la tribu Tsaqif. Lorsque son peuple périt, il cria dans le sanctuaire et Dieu le préserva, mais lorsqu'il sortit du temple, Dieu fit tomber le malheur sur lui. Comme preuve de ce que j'avance, il a fait enterrer avec lui une colonne d'or. Les croyants (qui étaient avec le Prophète) se précipitèrent vers le tombeau, le déblayèrent et en sortirent la colonne.

D'après les traditions d'Abd Allah ben Omar, il est dit : « Nous rendant à Et-Taïf, nous passâmes près d'un tombeau et j'entendis le Prophète qui disait, Voici le tombeau d'Abou Raghal qui, tant qu'il resta dans le sanctuaire, fut préservé (de la mort), mais dès qu'il en sortit fut frappé de la même mort que son peuple; on l'enterra ici, et la preuve en est qu'on a enseveli avec lui un bâton d'or. Si vous déblayez le tombeau, vous y trouverez ce bâton ». Les gens se précipitèrent et tirèrent le bâton qui se trouvait en effet près du mort.

Il y a en Égypte les trésors de Joseph, ainsi que ceux des rois qui l'ont précédé et suivi. Joseph en effet thésaurisait toutes les richesses qui restaient, après avoir paré aux dépenses et aux achats de provisions en vue des années de disette; et c'est de ces trésors que Dieu a voulu parler lorsqu'il dit : « Nous les avons arrachés à leurs jardins, à leurs sources, à leurs trésors (*Cor.* XXVI, 57) ». (Le livre de) la science des trésors se trouve, dit-on, dans l'église de Constantinople où elle a été apportée de Tolède. On raconte aussi que les Grecs, en quittant la Syrie et l'Égypte, avaient enfoui la plupart de leurs richesses dans des endroits spé-

cialement destinés à cet usage, et avaient écrit des livres où ces endroits étaient désignés ainsi que le moyen de les trouver. Ces livres auraient été déposés à Constantinople et c'est là qu'on retrouverait tout ce qui est relatif aux trésors. Les Grecs, dit-on d'autre part, n'ont rien écrit, mais ont découvert des livres sur la science des trésors laissés par les rois qui les avaient précédés, grecs, chaldéens ou égyptiens; à leur sortie d'Égypte et de Syrie, ils emportèrent ces livres avec eux et les déposèrent dans l'église (en question). On ne les confie, affirme-t-on, à personne sinon aux vieux serviteurs de l'Église, et encore n'en remet-on à chacun qu'une feuille qui est pour lui sa chance de bonheur. D'après El-Maçoudi, il circule en Égypte des récits merveilleux sur les trésors, les monuments et les richesses enfouies dans les hypogées, objets déposés là par les rois et d'autres personnages qui ont habité ce pays. Ces trésors sont encore à présent appelés مطالب (*choses cherchées*), et nous avons parlé de tout cela dans nos précédents ouvrages.

Entre autres récits, voici ce que raconte Yahia ben Baqir : « Abd el-Aziz ben Merwan était gouverneur de l'Égypte pour le compte de son frère Abd el-Malik ben Merwan, quand un homme, qui se disait de bon conseil, vint le trouver. « Et quel est l'avis que tu as à me donner? demanda Abd el-Aziz. — C'est que dans telle coupole se trouve un trésor considérable. — Et qui le prouve? demanda le gouverneur. — La preuve en est, dit l'homme, qu'après avoir fouillé très peu on découvrira des plaques de marbre et d'albâtre; en poursuivant le déblayement on arrivera à une porte d'airain, sous laquelle est placée une colonne d'or surmontée d'un coq dont les yeux sont faits de deux rubis qui valent l'empire du monde, et dont les ailes sont incrustées de rubis et d'émeraudes; ses pattes[1] reposent sur des feuilles d'or placées au sommet de la colonne. » Abd el-Aziz fit remettre à l'homme de l'argent pour le salaire des fouilleurs et de ceux qui auraient à travailler au trésor. C'était une colline considérable; on fit en terre un grand trou et l'on découvrit les objets de marbre et d'albâtre indiqués par l'homme. Cette première découverte enthousiasma Abdel- Aziz, qui fit venir un plus grand nombre d'ouvriers et augmenta la somme nécessaire à leur salaire. La fouille continua et l'on mit au jour la tête du coq; dès qu'elle parut, il se

1. Le texte porte ورأسه, c'est je crois une erreur; il faudrait lire رجلاه.

répandit un éclat et une lumière extraordinaires causés par les rubis qui lui servaient d'yeux. Puis apparurent ses ailes; puis ses pattes, puis le sommet de la colonne, puis, autour de la colonne, une colonnade faite de toutes sortes de pierres et de marbres, puis des couloirs voûtés, avec des niches arrondies au-dessus des portes; dans ces niches on voyait des statues et des images en or représentant des personnages sous toutes les formes, et des coffres de pierre avec leurs couvercles scellés. Abd el-Aziz monta à cheval et accourut à l'endroit des fouilles pour voir ce qui était déjà découvert. Un ouvrier se précipita et posa le pied sur la marche d'un escalier de bronze qui menait au bas de la fouille. Mais à peine ses deux pieds étaient-ils posés sur les marches qu'une épée d'Ad apparut à gauche des degrés et une autre à droite; les deux épées se rejoignirent sur l'homme qu'on ne put sauver et dont le corps coupé en deux roula en bas des degrés; quand le corps fut étendu sur les marches, la colonne s'agita, le coq poussa un sifflement terrible qui fut entendu bien loin de là; il battit des ailes et des voix merveilleuses sortirent de son piédestal; car le tout avait été fait au moyen de ressorts et de mécanismes; aussi dès que quelque chose tombe sur ces degrés ou seulement l'effleure, l'escalier se déplace et l'homme est entraîné au fond du trou. A cette fouille assistaient tant en terrassiers, surveillants, porteurs de terre, qu'en curieux, donneurs d'avis ou personnages encombrants, près de mille hommes qui tous périrent. Abd el-Aziz s'éloigna en disant : « Le trésor enfoui là est vraiment merveilleux et impossible à atteindre, Dieu nous en les corps des préserve! » Puis sur ses ordres la foule rejeta la terre qu'on avait extraite sur victimes, et cette place fut leur tombeau.

« Il s'était formé, ajoute Maçoudi, une association de chercheurs de trésors et de cachettes, qui travaillaient sans cesse et toujours faisaient des sondages dans le sol, à la recherche des trésors et des objets que les rois et les peuples d'autrefois avaient confiés à la terre d'Égypte. Ils avaient trouvé un livre écrit en caractères du temps passé et donnant la description d'un endroit situé en Égypte à quelques coudées de l'une des pyramides et où se trouvait un trésor merveilleux. Ils en firent part à Akhshid Mohammed ben Tafag qui leur donna l'ordre de fouiller à cet endroit et de se rendre maîtres du trésor par tous les moyens possibles. Ils creusèrent donc un trou énorme et arrivèrent à un ensemble de couloirs et de coupoles ornés de pierres taillées dans le roc, sur lesquelles étaient

dressées des statues de bois debout et enduites d'un onguent, pour les préserver d'une corruption trop rapide et empêcher la désagrégation de leurs parties. Ces statues différaient entre elles et représentaient des vieillards, des jeunes gens, des femmes, des enfants; les yeux étaient faits de toutes sortes de pierres telles que rubis, émeraudes, topazes, turquoises; quelques-unes avaient un visage d'or ou d'argent. On brisa l'une de ces statues et l'on trouva dans l'intérieur un cadavre décomposé et détruit; près de chacune d'elles étaient placés des vases, *berani* et autres, en marbre ou en albâtre; ces vases contenaient encore de l'onguent avec lequel on avait oint le corps placé dans la statue de bois. Cet onguent est une drogue broyée, malaxée et travaillée sans odeur. On en mit un peu sur le feu, et il s'en exhala une odeur très douce et différente de tous les parfums que l'on connaît. Chaque statue de bois avait été faite à la ressemblance de l'homme qu'elle renfermait, en tenant compte des différences de l'âge, des années et des traits corporels. En face de chacune de ces statues en était dressée une autre de marbre ou d'albâtre vert représentant l'idole que le propriétaire de la statue avait adorée. Sur chaque image étaient tracées des écritures que personne parmi ceux qui ont une religion (révélée) n'a pu déchiffrer. Certains savants ont prétendu que cette écriture avait cessé d'être en usage en Égypte depuis quatre mille ans, et ce que nous venons de dire est une preuve qu'ils ne sont ni juifs ni chrétiens. La fouille ne produisit que les statues dont nous avons parlé. Cela se passait en 328[1] et à tous ceux qui, avant ou après cette époque ont gouverné l'Égypte depuis Ahmed ben Touloun et ses successeurs, jusqu'à cette année, c'est-à-dire en l'an 332[2], sont attribués des récits merveilleux sur les découvertes faites de leur temps, en fait de trésors, de richesses, de pierreries, et sur les trouvailles de tombeaux faites dans ces recherches de trésors. Mais nous avons parlé de tout cela dans les parties précédentes de notre ouvrage.

Un jour, Ahmed ibn Touloun se rendit à cheval aux pyramides. Là son chambellan vint le trouver avec une troupe de gens couverts de vêtements de laine, armés de haches et de leviers. Ibn Touloun leur demanda ce qu'ils faisaient. « Nous sommes des chercheurs de trésors, dirent-ils. — N'en extrayez à l'avenir aucun sans mon ordre, dit Ibn Touloun, ou sans l'ordre d'un homme à moi. »

1. Du 18 octobre 939 au 5 octobre 940.
2. Du 4 septembre 943 au 23 août 944.

Ces gens lui apprirent que, dans la direction des pyramides, se trouvait un trésor qu'ils ne pouvaient atteindre. Il leur donna alors Er-Rafaqi et écrivit pour le gouverneur de Ghizeh l'ordre de leur fournir des hommes et de l'argent. Puis il partit. Les autres travaillèrent longtemps; à la fin le trésor apparut; Ahmed ibn Touloun se rendit à la fouille; les fouilleurs creusaient toujours et avaient mis à découvert une cuve remplie de dinars et sur laquelle était placé un couvercle couvert de caractères *berbeti*. On fit venir un homme connaissant cette écriture et voici le sens du texte : « Je suis un tel, fils d'un tel, le roi qui a débarrassé l'or de ses impuretés et de ses scories; et celui qui veut savoir de combien mon gouvernement l'a emporté sur le sien, n'a qu'à examiner de combien le titre de mes dinars l'emporte sur le titre des siens. Celui qui a su purifier l'or a été, lui aussi, pur pendant sa vie et l'est encore après sa mort. » — « Gloire à Dieu! s'écria Ibn Touloun; ce que j'ai gagné par cette seule inscription vaut mieux pour moi que la richesse. » Puis il fit distribuer deux cents dinars à chacun des chercheurs de trésors. Chaque ouvrier en reçut cinq, outre le payement intégral de son salaire; Er-Rafaqi eut pour sa part trois cents dinars et son serviteur Nessim mille. Ibn Touloun emporta ce qui restait de dinars et en trouva le titre bien supérieur à celui de tous les autres. A partir de cette époque il devint très sévère sur le titre de l'or en Égypte, si bien que le titre de ses dinars est à présent universellement connu sous le nom d'*Ahmedi*, qui est le titre le plus parfait; ce sont ses dinars seulement qu'on employait pour la dorure.

CHAPITRE DOUZIÈME

DE LA DESTRUCTION DES RICHESSES DES ÉGYPTIENS

Dieu rapporte : Moïse dit : *O mon Seigneur, tu as donné à Pharaon et à ses grands une gloire et des richesses dans la vie de ce monde, est-ce, ô mon Dieu, pour qu'ils s'écartent de ta voie ? O mon Dieu, renverse leurs richesses, et endurcis leurs cœurs; qu'ils ne croient qu'après avoir éprouvé le châtiment terrible.* » *Et Dieu dit : J'exauce votre prière* (*Cor.*, X, 88). Telle est la prière de Moïse contre Pharaon et son peuple, les Égyptiens, à cause de leur impiété, pour que Dieu détruisît leurs richesses. Ez-Zaggag dit que طمس الشئ (*défigurer une chose*) s'emploie pour dire qu'on lui fait perdre sa forme première.

D'après Abd Allah ben Abbas et Mohammed ben Ka'b El-Qorazi, les richesses et les dirhems des Égyptiens furent changés en pierres gravées qui conservèrent leurs formes primitives, que ce fussent des dinars entiers, des tiers ou des moitiés de dinars. Dieu ne laissa subsister aucune mine dont ait pu se servir un de leurs descendants. « On nous a raconté, dit Qatadat, que leurs richesses et leurs moissons furent changées en pierres. » Mogahed et Atiah disent que Dieu les a détruites si bien qu'elles ont disparu. On dit عين مطموسة (*source détruite*), pour signifier qu'une source est tarie, طمس الموضع (*détruire un lieu*) lorsqu'un lieu a été bouleversé et ruiné.

D'après Ibn Zeid, les dinars des Égyptiens, leurs dirhems, leurs meubles avec tout ce qu'ils possédaient furent changés en pierres. Mohammed ben Ka'b raconte qu'un homme et sa femme couchés ensemble sur leur lit furent tous deux changés en pierres, et il ajoute : Omar ben Abd el-Aziz m'interrogea un jour et je lui racontai ce fait. Il se fit alors apporter un sac trouvé en Égypte et en sortit des fruits, des dirhems et des dinars, et tout cela était de pierre. « Un jour, ra-

conte Mohammed ben Shehab ez-Zaheri, j'allai voir Omar ben Abd el-Aziz; celui-ci appela : Hé! esclave, apporte le sac! Le sac fut apporté et vidé; il s'y trouvait des dirhems, des dinars, des dattes, des noix, des lentilles, des fèves. « Mange, Ben Shehab, me dit Omar; je tendis la main, mais tout cela était de pierre. Et je dis : Qu'est-ce que cela, ô Émir des croyants? — Cela, me répondit-il, est une partie de ce qu'a trouvé Abd el-Aziz ben Merwan, quand il était gouverneur de l'Égypte, et provient des richesses des Égyptiens que Dieu a détruites. » El-Modareb ben Abd Allah esh-Shami dit : « Quelqu'un m'a raconté avoir vu en Égypte un palmier couché par terre et qui était de pierre et certes, ajoutait-il, j'ai vu nombre de gens, debout ou assis, occupés à leurs travaux; à les voir on les aurait pris sans hésitation pour des hommes réels mais en les examinant de plus près on reconnaissait que c'étaient des hommes de pierre. J'ai vu un esclave égyptien occupé à labourer avec deux taureaux, et l'homme et les taureaux étaient de pierre. « Ousama ben Mousa dans son *Histoire des prophètes* raconte qu'après le désastre de Pharaon et de son peuple et quand les Beni Israël, frappés de ce prodige, se furent convertis à la vraie foi, Moïse choisit parmi les douze chefs de tribu, deux chefs, Kaleb ben Mouqiah et Yousha' ben Noun, et les envoya en Égypte, chacun avec douze mille hommes. L'Égypte n'avait plus sur qui s'appuyer depuis que Pharaon et son peuple avaient péri dans les flots. Ils s'emparèrent donc des objets et des trésors de Pharaon et retournèrent auprès de Moïse. Cela explique le verset : *Je les ai fait hériter de la terre d'Égypte*, et le passage du Coran où il est question du peuple de Pharaon ; *Et nous les avons arrachés à leurs jardins, à leurs sources, à leurs trésors, à leurs lieux de délices* (*Cor.*, XXVI, 57-58) ajoutant : Et *j'en ferai l'apanage d'un autre* passage. Et *nous donnerons en apanage au peuple des faibles, l'orient et le couchant de la terre;* et cet autre *terre dans laquelle est placée notre bénédiction* (*Cor.*, VII, 133), c'est-à-dire : de la terre d'Égypte nous ferons l'apanage des Beni Israël, car ceux-ci sont les faibles qui s'y trouvaient; cela vient en témoignage à cet autre verset : *Nous voulons être bienveillants pour lesfaibles de la terre, nous en ferons des imams et des héritiers* (*du sol*) *et nous les rendrons puissants sur la terre* (*Cor.*, XXVIII, 4-5).

Le compositeur et l'auteur du livre ajoute : Daoud ben Rizq ben Abd Allah qui avait longtemps parcouru l'Égypte m'a raconté que, passant par une vallée près de Qlimoun dans la région du sud, il vit des champs considérables plantés

de pastèques, de concombres et de fruits, qui tous étaient de pierre. Autrefois un grand personnage m'a raconté que, dans un de ses voyages en Égypte, il avait vu un grand nombre de pastèques qui toutes étaient de pierre. Telles sont les pastèques d'été qu'on appelle *Abdali.*

CHAPITRE TREIZIÈME

DU CARACTÈRE DES ÉGYPTIENS, DE LEURS MŒURS ET DE LEUR TEMPÉRAMENT

Abou 'l-Hassan Ali ben Radouan le médecin dit : « D'après ce que l'on raconte, Masr était le nom de l'un des enfants du prophète Noé. On rapporte que ce Masr, s'étant arrêté dans ce pays-ci, y fit souche, le peupla et lui donna son nom. — La contrée qui porte ce nom aujourd'hui est celle où coule le Nil et qui tout entière est enfermée dans les quatre limites que voici : le soleil, se levant à l'extrémité orientale de la terre, huit heures un tiers avant d'atteindre l'Égypte, se couche à l'extrémité occidentale du monde habité, trois heures et deux tiers après avoir quitté l'Égypte. De là il résulte que cette contrée est située dans la moitié occidentale du quart habité de la terre, et cette moitié occidentale, au dire d'Hippocrate et de Ptolémée, est douée d'une chaleur moindre et d'une humidité plus grande que la moitié orientale; car elle fait partie de la division soumise à l'influence de la lune tandis que la moitié orientale est soumise à l'influence du soleil; cela s'explique par ce fait que le soleil se lève dans la partie orientale et n'apparaît qu'ensuite dans la partie occidentale, et que la lune au contraire se lève dans la partie occidentale, et n'apparaît qu'ensuite dans la partie orientale. — D'anciens auteurs ont prétendu que l'Égypte occupait exactement le milieu du quart habité de la terre, mais, comme nous l'avons expliqué, elle est située en réalité dans la moitié occidentale. — La troisième limite est représentée par la plus courte distance qui sépare ce pays de l'équateur; c'est d'Assouan que cette distance doit être comptée. De ce point à l'équateur il y a 22° 30′. Le soleil passe au zénith des gens de cette localité deux fois dans l'année, lorsqu'il arrive à la fin des Gémeaux ou au commencement de l'Écrevisse. A ces deux moments, un habitant d'Assouan qui se tiendrait debout ne projetterait pas d'ombre à midi. La chaleur, la sécheresse, la *torridité* y sont les états dominants, car le soleil y fait

évaporer l'humidité ; aussi le teint des habitants est noir et leur cheveux crépus à cause de l'ardeur brûlante du climat. — La quatrième limite est représentée par la plus longue distance du nord de l'Égypte à l'équateur ; cette distance est comptée du rivage de la mer de Roum sur laquelle sont situées nombre de villes d'Égypte, comme Alexandrie, Rosette, Damiette, Tanis, Farama : la distance de Damiette à l'équateur est de 31° 20′, point terminal du troisième climat et initial du quatrième ; le soleil s'y maintient à une distance moyenne, ni trop rapproché ni trop éloigné. La température y est tempérée avec une légère propension à la chaleur ; la zone tempérée, dans la partie habitée de la terre, est en réalité au commencement du quatrième climat. La situation de Damiette sur la mer, qui en outre l'environne, la fait jouir d'un climat tenant le milieu entre le chaud et le froid, mais se rapprochant surtout de la moyenne pour l'humidité. L'état dominant y est donc l'humidité, mais l'humidité sans complication de froid ni de chaleur. Pour cette raison le teint de ses habitants est brun, leur caractère doux et leurs cheveux lisses. Or le point extrême sud de l'Égypte ayant pour état dominant la chaleur, et son point extrême nord une température moyenne avec une légère inclinaison vers la chaleur, il s'ensuit que l'Égypte, étant située entre ces deux points, a pour caractéristique la chaleur ; cette chaleur diminue à mesure qu'on s'éloigne d'Assouan et qu'on se rapproche de la mer de Roum. Voilà pourquoi Hippocrate et Galien ont dit que l'état dominant en Égypte est la chaleur. — La montagne Luka qui s'étend à l'orient de ce pays l'abrite contre le vent d'est ; en effet, ce vent ne se fait jamais sentir à Fostat-Masr, où il n'arrive qu'obliquemment par le nord-est ou le sud-est ; le vent d'est est un vent sec qui préserve de la corruption ; mais les Égyptiens sont privés de ses avantages. Aussi les localités de l'Égypte où souffle ce vent sont-elles dans un meilleur état que les autres ; Alexandrie et Tanis sont dans ce cas. Cette montagne empêche le soleil de briller sur l'Égypte bien qu'il soit déjà au-dessus de l'horizon ; par là la durée de son rayonnement sur le sol est moindre qu'elle ne devrait être ; ce même phénomène est la cause de la stagnation et de l'épaississement de l'air.

La terre d'Égypte abonde en animaux et en végétaux, à tel point qu'il est presque impossible de trouver un endroit qui soit dépourvu d'animaux ou de plantes. C'est une terre faible et qui, lorsque le Nil vient de se retirer, apparaît comme une boue. Mais, dès que la chaleur a absorbé l'humidité qui s'y trouve,

le sol se fend en larges crevasses. Là où les animaux et les plantes abondent, abonde aussi la corruption. L'Égypte réunit donc l'ardeur de la température à l'abondance des plantes et des animaux. Cela explique la calcination et la couleur noire de son sol, car vraiment la terre y est noire. Dans le voisinage des montagnes la terre est mélangée de sebakh, de borax et de sel. — Le soir il s'élève du sol de l'Égypte une vapeur noire ou de la poussière, ce phénomène a lieu principalement pendant l'été. — L'Égypte se partage en de nombreuses régions qui produisent chacune une chose qui ne se trouve pas dans les autres. La cause en est que ce pays est très étroit et s'étend en longueur sur les deuxième et troisième climats. Le Saïd est remarquable par ses palmiers, ses acacias, ses buissons de roseaux et de papyrus, ses charbonnières et bien d'autres choses; dans le Fayoum se trouvent quantité d'étangs, de buissons de roseaux, de lacs à rouir le lin; la Basse Égypte abonde en plantes d'espèces multiples, colocasie, bananiers, etc. En résumé, chaque partie de l'Égypte a un produit qui lui est propre et la distingue des autres. — Le Nil rend humide la sécheresse de l'été et de l'automne et nous avons expliqué que ce qui domine en Égypte est la chaleur et l'humidité accidentelle, que ce pays est divisé en régions nombreuses, que son air et son eau sont mauvais. — Les anciens ont démontré que les endroits où la corruption abonde dégagent de nombreuses exhalaisons dans l'atmosphère que les variétés de miasmes empêchent de rester immuable. On a démontré que l'atmosphère de l'Égypte se modifie très rapidement parce que le soleil n'échauffe pas le sol pendant une durée normale. De là de fréquents changements dans l'état de l'air de l'Égypte, changements qui se produisent parfois au cours d'une même journée : à un moment il fait chaud, à un autre il fait froid, tantôt il fait sec, tantôt humide; tantôt l'air est agité, tantôt il est calme, tantôt le soleil brille, tantôt il est voilé par des nuages. En somme l'atmosphère de l'Égypte est très variable et ne reste jamais dans le même état. C'est pour cette raison que les humeurs qui circulent dans les artères et dans les veines ne sont jamais non plus dans le même état. — Les changements continuels de l'air, et le peu d'altitude des montagnes remédient à l'inconvénient causé par l'évaporation qui se produit chaque jour à la surface du sol et que la chaleur du sol même empêche de se condenser dans l'atmosphère. Si, pendant les heures froides de la nuit, l'air fraîchit, le

brouillard s'abaisse vers la surface du sol et forme des nuages qui produisent la pluie et la rosée. Parfois ces nuages se résorbent par un phénomène inconnu. Donc chaque jour les brouillards condensés la veille se résolvent, et c'est pourquoi les nuages de pluie ne s'accumulent que rarement en Égypte. — Il est clair aussi que le sol de l'Égypte est chaque jour humecté par l'air qui s'est imprégné de brouillards qui se résolvent en pluie ou se dispersent. Certains auteurs ont prétendu que les nuages se formaient par la transformation de l'air en eau; et si nous ajoutons ce fait à ce que nous avons déjà dit, on se rendra bien plus clairement compte des variations de l'air en Égypte et de la corruption qui s'y trouve en abondance. Il est donc bien établi que le climat de l'Égypte subit de nombreuses variations et que l'humidité accidentelle y est fréquente, humidité qui accélère la corruption dans ce pays. La raison en est que les saisons qui d'ordinaire sont les plus sèches dans les autres contrées sont les plus humides en Égypte; ici, en effet, l'été et l'automne deviennent humides, grâce au gonflement du Nil et à l'inondation, au contraire de ce qui se passe dans les autres pays.

Hippocrate nous apprend que l'humidité de l'été et de l'automne est accidentelle, c'est-à-dire qu'elle est produite par des causes anormales, telle que l'humidité de la pluie qui tombe en été; c'est ce qui nous a amené à dire que l'humidité de l'Égypte est accidentelle, car la chaleur et la sécheresse constituent en réalité l'état normal de l'Égypte, mais il arrive que cet état se change en humidité accidentelle par suite de la crue du Nil pendant l'été et l'automne, circonstance qui détermine une corruption considérable. C'est ce qui explique le mauvais état actuel de l'Égypte, dont la terre est chétive, l'abondance de la corruption qui y règne, et la mauvaise qualité de l'eau et de l'air. Ces inconvénients n'ont pas d'influence sensible sur le corps des Égyptiens habitués à cet état, et leur corps y est approprié. Tout ce que l'Égypte produit, animaux et végétaux, est semblable à l'Égypte elle-même : corps exigus, force insignifiante, variabilité fréquente, facilité extrême à tomber malade, durée très brève; le blé d'Égypte en est un exemple : il se corrompt facilement et rapidement et mûrit en peu de temps; les corps animés, on le sait, ne diffèrent pas du blé pour la rapidité du développement. Et comment n'en serait-il pas ainsi puisque les corps sont un composé de tout cet ensemble? La condition des plantes et des animaux que

produit l'Égypte, au point de vue de la faiblesse que causent les variabilités innombrables, de la corruption intense, de la rapidité à tomber malades, est semblable à celle du sol lui-même qui est faible lui aussi, se corrompt, varie et se transforme rapidement; les situations sont en effet identiques. Et c'est ce qui permet aux animaux d'y vivre et aux plantes d'y pousser, car, étant issus de cet ensemble de circonstances, ils ne diffèrent pas de leur milieu et peuvent prospérer. Quant aux objets étrangers qu'on importe en Égypte, ils s'altèrent dès qu'ils sont en contact avec cette atmosphère, mais si leur séjour se prolonge et qu'ils se plient à l'air ambiant et s'y accoutument, ils arrivent à ressembler aux objets produits par le sol égyptien.

Pour les aliments et les boissons usités en Égypte : les céréales s'altèrent très vite, étant faibles de nature, et rapidement corrompus, comme le blé, l'orge, les lentilles, les pois chiches, le pourpier et la gesse, car tous ces grains se gâtent en très peu de temps, et aucun des mets qu'on prépare avec ces semences n'a le goût des mêmes mets préparés en d'autres pays. Après un jour et une nuit, le pain fait de blé d'Égypte n'est plus mangeable et, si on le goûte, on ne lui trouve plus de saveur; il se désagrège, n'ayant plus de cohésion, et se gâte rapidement; de même pour la farine; c'est ce qui explique la différence que l'on constate (entre le pain d'Égypte) et celui des autres pays. Toutes les graines de l'Égypte sont dans le même cas, ainsi que ses fruits et les aliments qu'on en tire. Rien de cela ne dure longtemps; tout, au contraire, se décompose rapidement et dans un temps très court. Ce que l'on importe en Égypte s'altère évidemment sous l'influence de l'air fréquemment variable du pays, et perd peu à peu sa nature première pour se rapprocher de l'état de l'Égypte; il n'en est pas ainsi quand l'importation est nouvelle et le voyage encore récent, car l'objet importé garde encore alors quelque chose de ses qualités primitives. — Les animaux dont se nourrissent les habitants, ont, s'ils sont du pays, une nature en rapport avec celle des gens du pays eux-mêmes; comme eux ils sont faibles, changent rapidement et, par suite, conviennent à la nature de ces gens. Les animaux importés, les grands moutons de Barca par exemple, acquièrent, par suite du voyage, une sécheresse, une aridité et des humeurs qui ne sont pas en rapport avec celles des Égyptiens; aussi, à leur arrivée en Égypte, la plupart de ces bêtes sont-elles malades, mais, si elles séjournent un temps convenable, leur nature se transforme et se met

en rapport avec celle des Égyptiens. — La plupart des Égyptiens usent comme boisson de l'eau du Nil; nous avons suffisamment parlé des vertus de cette eau. Quelques-uns boivent l'eau des puits, plus en rapport avec leur nature. Quant à l'eau des citernes, peu de gens en usent en Égypte. Leur meilleure boisson est le *shamsi* (الشمسي), car le miel qu'ils y introduisent lui conserve sa vertu et en retarde la corruption. L'époque où se fabrique cette boisson est la plus chaude de l'année; la chaleur fait fermenter le breuvage, et les raisins secs qui en sont la base proviennent de pays où l'air est meilleur. — On emploie fort peu le vin s'il n'est additionné de miel : on l'exprime des raisins du pays, il est donc de même nature que les gens; mais on lui préfère le *shamsi*. A part le *shamsi* et le vin, toutes les boissons usitées en Égypte sont mauvaises et sans vertu, à cause de la rapidité de transformation causée par les éléments qui les composent. Tel est le cas du vin de dattes, du vin cuit et de la bière de blé. — La nourriture des Égyptiens diffère (suivant la contrée). Les gens du Saïd se nourrissent surtout de dattes et de confiseries préparées avec la canne à sucre; cette plante est aussi expédiée à Fostat et dans d'autres villes où on la vend comme comestible. Dans le Delta, ou mange le plus souvent la colocasie et et les pois chiches, produits qui se transportent également à Fostat et ailleurs où on les vend et où on les mange. La plupart des Égyptiens font grand usage comme aliment de poissons frais ou salés; d'autres se nourrissent de lait ou des produits du lait. Les paysans préparent une sorte de pain nommé *ka'k* (كعك) que l'on fait avec du blé pilé et séché; c'est le fond de leur nourriture pendant toute l'année. En règle générale, chaque classe du peuple entretient son corps au moyen de choses qui lui conviennent et auxquelles il est habitué et approprié. Mais chez les Égyptiens la nourriture est plutôt mauvaise, ce qui n'a aucune influence sur leur tempérament qui depuis longtemps y est fait. C'est cependant une des causes de la faiblesse et de la débilité de leur constitution et de la facilité qu'ils éprouvent à devenir malades. — Les gens de la campagne se meuvent plus et marchent plus que les gens des villes, aussi leurs corps sont-ils plus solides; car la marche redresse et fortifie les membres. Les Saïdiens sont plus élancés, plus foncés en couleur, plus maigres et plus faibles à cause de la chaleur beaucoup plus forte chez eux que dans le Delta. Les gens du Delta ont des selles et des urines abondantes parce que la chaleur

est moindre dans leur pays et qu'ils font usage d'aliments froids et compacts, tels que la colocasie.

Quant aux humeurs des Égyptiens, elles se ressemblent; la vigueur de l'âme en effet est une conséquence de l'état du corps, et leur corps est faible, prompt à changer, peu robuste et peu dur au mal. Leur caractère est tout à fait de même; ce qui domine en eux, c'est la versalitité, l'indécision, l'indolence, la poltronnerie, la désespérance, l'avarice, l'impatience, le dédain de l'étude, la promptitude à s'effrayer, la jalousie, la calomnie, le mensonge, la facilité à calomnier les autres auprès du roi et à les accuser; bref, le fond de leur caractère se compose des défauts les plus vils produits par la bassesse de l'âme. Tous ne sont pas ainsi; mais ces défauts se rencontrent chez la plupart d'entre eux. Il en est cependant à qui Dieu a réparti la vertu et la beauté du caractère et qu'il a préservés des vices. Cette propriété de la terre d'Égypte d'infiltrer dans les âmes la lâcheté et la bassesse est cause que les lions n'y vivent pas, ou, s'il s'en trouve quelqu'un dans le pays, il s'abâtardit et perd sa vertu de reproduction. Les chiens d'Égypte sont moins audacieux que ceux des autres pays. Il faut faire exception pour les animaux dont la nature est partout la même, comme l'âne et le lièvre.

Galien, dit-on, estimait que la saison du printemps était naturellement tempérée; il était loin de croire qu'elle était chaude et humide. Entre autres vertus, cette saison jouit de la propriété de fortifier les corps, de faciliter la digestion, de ramener la chaleur, de purifier les esprits animaux par l'égalité et la limpidité de l'air et l'équilibre des jours et des nuits, et de développer le sang. On appelle « air égal » celui où ne se rencontre ni excès de froid ou de chaleur, ni excès d'humidité ou de sécheresse; dans ces conditions il est pur et limpide, circonstance qui fortifie les esprits animaux; les corps sont remis dans l'état normal, la vivacité des animaux augmente, les êtres croissent, grandissent et sont poussés à la reproduction. Or, si nous cherchons en Égypte quelque air tel que nous venons de le décrire, nous ne le trouvons que pendant les mois d'Amchir, de Barmahat, de Barmoudah et de Bachans, époque où le Soleil occupe la seconde moitié du Verseau, la Baleine, le Bélier et le Taureau. Nous rencontrons alors en Égypte des jours égaux aux nuits, un air pur et limpide sans excès de chaleur ou de froid, d'humidité ou de sécheresse. Le soleil y est dégagé de nuages, l'air est calme et sans agitation, excepté dans les mois de Barmoudah et de Ba-

chans, pendant lesquels il est nécessaire que le vent du nord vienne tempérer par sa fraîcheur la chaleur du soleil. Alors aussi les animaux prennent plus de mouvement, ils se livrent au coït, leur voix devient plus belle; les arbres se couvrent de feuilles, les fleurs s'entr'ouvrent, la force reproductrice augmente, le chyme prédomine dans le sang. En Égypte, cette saison avance d'un nombre de jours égal à celui des jours dont elle est diminuée à la fin, à cause de la chaleur propre à cette période. Au commencement de cette saison se rencontrent des jours très froids, dans le mois d'Amchir, lorsque souffle le vent du nord et que le soleil est voilé par les nuages. Cela tient à ce que la saison du printemps pénètre dans la saison de l'hiver, et si le vent du nord souffle à ce moment, la fraîcheur refroidit l'air qui de tempéré devient froid; de plus, l'abondance des vapeurs humides qui s'élèvent du sol rend l'air humide et le ramène à son état d'hiver. Parfois, cependant, l'air est rafraîchi par d'autres vents que le vent du nord; si, par exemple, le vent du sud qui est le plus chaud de tous les vents souffle dans cette saison, il emprunte du froid à la terre et à l'eau antérieurement refroidies par l'air de l'hiver, et, passant sur une chose froide, lui prend une partie de sa fraîcheur. Mais si ce vent continue à souffler pendant des jours nombreux et consécutifs, il redevient brûlant et échauffe l'air et le dessèche. Une preuve que la fraîcheur du vent du sud, appelé par les Égyptiens *marisi* (مريسى), provient bien du froid de l'eau et de la terre d'Égypte et non d'une cause inhérente à ce vent, c'est que, tant que ce vent souffle, on ne voit pas s'amonceler dans l'atmosphère ces nuages qui, par l'effet de la chaleur, se dégagent en vapeurs humides, et se condensent par l'effet du froid de la nuit. La chaleur du vent du sud empêche le froid de se concentrer et le disperse. Si ce vent persiste, il réchauffe l'eau et la terre et revient à son état naturel qui est la chaleur. Quand la saison du printemps est en avance sur son temps normal, ces changements se produisent et le vent, à son arrivée en Égypte, est soumis aux variations causées par cette multiplicité d'états et par la quantité de brouillards qu'il absorbe. Pense ce que cela doit être pendant les autres saisons. Aussi au printemps, les vents sont-ils fréquents et les médecins retardent-ils l'administration des purgatifs jusqu'à ce que la saison soit bien établie, c'est-à-dire jusqu'au temps où le soleil parcourt les signes du Bélier et du Taureau.

Puis on entre dans la saison de l'été qui comprend la fin de Bachans, Boo-

nah, Abib et une partie de Mesori, temps où le soleil parcourt les Gémeaux, l'Écrevisse, le Lion et une partie de l'Épi. La chaleur devient alors plus forte ainsi que la sécheresse; les grains se dessèchent, les fruits grossissent et ceux qui en mangent s'emplissent le corps de mauvais chyme. Quand le soleil est entré dans l'Écrevisse, le Nil commence à croître et à se répandre sur la terre d'Égypte. La condition naturelle de l'été est changée par l'énorme accumulation de vapeurs qui s'élèvent de l'eau dans l'atmosphère. Au commencement de cette saison, quand le soleil est dans le signe des Gémeaux, certaines journées se rencontrent qui jouissent d'un air semblable à celui de certains jours du printemps où le soleil est voilé par des nuages et que souffle le vent du nord. Un grand nombre de médecins s'y trompent et administrent alors les purgatifs, croyant se trouver au printemps; le médecin habile ne s'y trompera pas et attendra que la chaleur soit bien assise; mais la plupart s'en soucient fort peu. A la fin de l'été le Nil est étale; et il est clair que cette saison a été en avance sur son temps normal d'autant de jours qu'elle sera diminuée à la fin; la fin de l'été est marquée par de grands troubles amenés par la quantité considérable de vapeurs qui s'élève du sol et se mélange à l'air. Si les corps des Égyptiens n'avaient pas l'habitude de ces variations et n'étaient pas façonnés à cette température, ils seraient soumis aux maladies qu'Hippocrate affirme devoir se produire quand l'été est humide.

Vient ensuite la saison de l'automne qui, de sa nature, est humide. Cette saison embrasse la seconde moitié de Mesori, les mois de Thot et de Baba et quelques jours du mois d'Hathor. Pendant ce temps le soleil occupe successivement la seconde moitié de l'Épi, la Balance et le Scorpion. Au commencement de cette saison, le Nil achève de croître et se répand sur les terres, couvre le sol de l'Égypte, et de ses eaux se dégagent des vapeurs considérables qui, se mélangeant à l'air, change la nature de l'automne et, de la sécheresse, le fait passer à l'état humide, à tel point que, parfois dans cette saison, la pluie tombe et des nuages s'amoncellent dans l'atmosphère. Dans cette saison se rencontrent des journées où la chaleur est très forte, bien qu'en réalité elle dût y être plutôt faible; mais si l'air est débarrassé de toute vapeur humide, l'automne retourne à son état normal, c'est-à-dire à la chaleur. On y rencontre aussi des journées pareilles à certains jours de printemps : ce fait se produit lorsque les nuits de-

viennent égales aux jours et que la vapeur d'eau rend l'air humide. Les variations de l'atmosphère sont plus accentuées dans cette saison à cause de l'abondance de vapeurs humides ; tantôt il fait chaud et tantôt froid, tantôt sec et le plus souvent humide, et cela dure jusqu'à ce que l'humidité de l'eau l'emporte. En automne, les Égyptiens pêchent un grand nombre de poissons qui, absorbés, produisent dans le corps une humeur visqueuse qui se transforme en majeure partie en bile, si elle se trouve en contact avec quelque humeur bilieuse. Ainsi les esprits animaux inhérents au corps s'altèrent, les humeurs se mettent en mouvement, la digestion s'opère péniblement dans le ventre, les intestins et les veines, et il se produit un chyme malsain abondant en humeurs bilieuses ou mélancoliques, en flegmes visqueux, en humeur crue ou en humeur cuite ; le plus souvent l'humeur produite est un composé de tout cela et c'est ce qui détermine l'apparition des maladies. A la fin de l'automne, le Nil se retire, la terre se découvre et l'air se refroidit ; les poissons pullulent (sur le sol), les vapeurs ne s'élèvent plus et la corruption devient plus grande. Grâce à elle, les maladies se propagent, et, sans la longue habitude qu'ils en ont, les Égyptiens seraient accablés de maladies bien plus nombreuses.

Enfin on entre dans la saison de l'hiver, saison de sa nature froide et sèche. Elle dure pendant la seconde moitié d'Hathor, Khiak, et Tobé, alors que le Soleil parcourt le Sagittaire, le Capricorne et une partie du Verseau, ce qui fait moins de trois mois. La cause en est dans la chaleur du sol de l'Égypte et la variabilité des corps. Au commencement de cette saison, la terre est découverte, on laboure; la corruption se répand alors à cause de la grande quantité de semences, d'excréments d'animaux et de détritus que l'on met en œuvre, et parce que la terre est faible; elle est en effet, à ce moment, comme de la boue et produit à foison des rats, des vers, des plantes et des herbes. Il se dégage aussi de la terre d'abondantes vapeurs qui, se condensant dans l'atmosphère, finissent par former un rideau tellement épais qu'il devient impossible le matin de distinguer les couleurs des objets les plus rapprochés[1]. On pêche des quantités innombrables de poissons enfermés dans les flaques d'eau; ces poissons, incapables de se mouvoir, se corrompent et une fois absorbés pro-

1. Allusion à la prescription religieuse qui fixe le moment de la prière du matin à l'instant précis où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir.

duisent dans le corps des matières visqueuses abondantes qui prédisposent à la corruption. Au commencement de cette saison, les maladies sont plus intenses ; cette intensité cesse lorsque le froid est bien établi, que la digestion est devenue régulière, que l'air a pris une fixité parfaite, que la chaleur naturelle est revenue à l'intérieur des corps, que la terre se couvre de plantes et que la corruption s'arrête; les corps alors deviennent plus vigoureux; cela arrive à la fin de Khiak et pendant le mois de Tobé. On a démontré que les saisons en Égypte sont très variables et que le plus mauvais temps de l'année, autrement dit les mois d'Hathor et de Khiak, c'est-à-dire la fin de l'automne et le commencement de l'hiver, est le plus fécond en maladies. Les saisons varient et se mettent en rapport avec ce qu'il y a de malsain en Égypte; mais ces variations ont moins d'influence sur les Égyptiens qu'elles n'en auraient dans d'autres pays, si de semblables variations venaient à s'y produire. On a reconnu que la cause première de cet état de choses est le gonflement du Nil pendant l'été et son épanchement sur les terres pendant l'automne, contrairement à ce qui se passe pour les autres fleuves de la terre habitée qui, eux, ne se gonflent qu'aux époques particulièrement humides, c'est-à-dire pendant l'hiver et le printemps.

De tout ce qui précède on peut conclure que l'humidité accidentelle est considérable en Égypte, et que les maladies locales sont dues spécialement à cette humidité. D'après le peu que j'en ai vu, j'ai pu reconnaître que les maladies spéciales à la contrée n'ont pas d'autre cause, et ne sont pas déterminées par la présence, au début, de flegme ou d'humeur crue. Toutes les maladies se produisent chez eux en tout temps, comme l'a remarqué Hippocrate; la plupart des maladies des Égyptiens sont accidentelles, c'est-à-dire qu'elles proviennent d'humeurs bilieuses ou flegmatiques, suivant l'état climatérique du pays.

Ce que nous avons dit plus haut démontre que si les accidents morbides sont fréquents ils ont du moins entre eux un rapport intime et leur apparition dans une même année en atténue les effets débilitants, grâce à l'habitude qu'en ont acquise les habitants; un changement dans les conditions habituelles amène les maladies; à ces changements aux conditions normales sont inhérents, à mon avis, une multitude de germes morbides, étrangers aux variations habituelles du climat. Le Nil ne rend pas chaque année les corps malades, mais si sa crue dépasse la moyenne et que l'inondation se prolonge au delà du temps normal,

une épidémie se déclare. On s'est demandé si le corps des Égyptiens, étant aussi faible qu'on l'a dit, n'est pas toujours malade. A cela nous répondrons que tel n'est pas notre avis, car la maladie porte en elle-même son action nocive, et n'agit pas par intermédiaire; le corps de l'Égyptien n'est donc pas continuellement malade, mais il le devient avec une grande facilité. Quant aux maladies locales de l'Égypte, nous en avons suffisamment parlé et il est établi que la plupart d'entre elles sont de simples accidents morbides qui déterminent le mélange de la bile et de l'humeur crue; les autres maladies sont dues à des causes rapides et prochaines et sont particulières à la fin de l'automne et au commencement de l'hiver.

Des maladies épidémiques. — On donne le nom de maladie épidémique à celle qui se répand sur la généralité des gens dans un même lieu et dans le même temps. L'une d'elles, nommée *maouatan* (موتان), est celle qui fait mourir le plus de personnes. L'origine de ces maladies est due à des causes multiples que l'on peut ramener à quatre catégories : changement dans l'état de l'air; changement dans l'état de l'eau; changement dans l'alimentation; changement dans l'état des fonctions de l'âme. Les changements dans l'état de l'air sont de deux sortes : 1° changement normal : ce changement n'amène pas d'épidémie et n'est pas nuisible; 2° changement anormal : celui-là produit l'épidémie. Il en est de même pour les trois autres catégories. Il y a changement anormal dans l'état de l'air, lorsqu'il est ou trop chaud, ou trop froid, ou trop humide, ou trop sec, ou enfin quand il s'y mélange des émanations délétères qui le corrompent à son tour. La cause de ce changement peut être ou rapprochée ou lointaine, car Hippocrate et Galien sont d'avis que rien ne s'oppose à ce qu'éclate en Grèce une épidémie resultant d'une agglomération de miasmes formée en Abyssinie et qui, mélangée, à l'air, arrive en Grèce et y propage l'épidémie. L'air subit encore encore des changements indépendants de ses variations normales à l'arrivée de caravanes considérables; les gens qui les composent ont le corps fatigué par la longueur du voyage, et les humeurs en mauvais état; il s'exhale d'eux une quantité d'émanations qui mélangées à l'air se communiquent aux personnes et l'épidémie se déclare.

L'eau peut également être une cause d'épidémie, si sa quantité est trop faible ou trop forte; il s'y mélange alors une certaine corruption, malgré laquelle

les gens sont obligés de la boire. L'air ambiant se corrompt lui aussi. La cause de la corruption de l'eau peut être également ou lointaine ou rapprochée; l'eau par exemple peut traverser et baigner des endroits malsains où sont entassés de nombreux cadavres, ou couler à travers des foyers de corruption. Cette corruption, entraînée par l'eau, s'y mélange.

L'alimentation peut être une cause d'épidémie si les vivres, étant devenus rares, sont d'un prix trop élevé; dans ce cas la généralité des gens doit se nourrir d'aliments avariés, ou bien, si les gens mangent trop en une seule fois, comme il arrive pendant les fêtes, l'indigestion est alors générale et tout le monde est atteint de la même maladie; ou bien, encore les pâturages où paissent les animaux sont corrompus, ou l'eau qu'ils boivent est altérée.

Les émotions de l'âme peuvent produire l'épidémie quand par exemple un peuple tout entier est soumis à la terreur, terreur inspirée par quelque roi envahisseur; on s'agite, le cerveau travaille pour trouver quelque moyen d'échapper au tyran, et pense sans cesse aux calamités qui menacent. La digestion s'altère, la chaleur naturelle subit des variations répétées et, malgré cet état, on est souvent obligé à des mouvements violents; ou bien, préoccupés d'une disette qui doit se produire quelques années plus tard, les gens redoublent d'activité et de mouvement, emmagasinant les denrées, et pensent continuellement au malheur probable. Tout cela détermine dans les corps des maladies épidémiques qui s'étendent à un grand nombre de personnes dans le même pays et dans le même temps. Il est clair que si, dans le même temps et dans le même lieu, les maladies se multiplient, il s'échappe des corps des vapeurs abondantes qui changent la nature de l'air et, si cet air rencontre un corps bien disposé, il le rend malade à son tour, quand même ce corps n'aurait pas été exposé aux mêmes peines que les autres.

Les épidémies d'Égypte proviennent toujours d'une corruption anormale propagée par l'air; cette corruption peut naître en Égypte même ou venir de pays voisins, comme le Soudan, le Hedjaz, la Syrie ou Barca; elle peut prendre naissance dans les eaux du Nil qui, trop fortes, redoublent l'humidité et activent la corruption, et, trop faibles, laissent l'air plus sec qu'il ne devrait être; en tous cas, les habitants sont obligés de boire de l'eau mauvaise et portant en elle des germes de corruption recueillis dans des foyers de contagion situés en Égypte

ou dans les contrées du Soudan et ailleurs. Il meurt alors beaucoup de monde et, des cadavres décomposés, s'échappent d'abondantes vapeurs qui altèrent l'atmosphère qui, à son tour, porte à d'autres la corruption. Le prix des vivres s'élève, les grains sont avariés, les moutons ou autres bêtes ont quelque maladie. Les miasmes délétères entraînés par l'eau dans son cours, le surenchérissement des vivres, l'altération des céréales, les maladies qui frappent les moutons ou les autres animaux, une terreur ou une calamité générale sont autant de causes qui, en Égypte, peuvent déterminer une épidémie dont l'intensité est plus forte, suivant que la cause déterminante est plus ou moins grave. Si les causes sont multiples, le fléau est plus violent, fait plus de ravages et tue plus rapidement.

Le climat de l'Égypte est chaud et humide, mais ce dernier état n'est qu'accidentel ; les contrées les plus méridionales de l'Égypte sont les plus chaudes et l'eau du Nil y est moins malsaine que dans la région septentrionale, surtout dans la partie située au nord de Fostat, tel que le district des gens de Bachmour; ce sont les gens les plus grossiers (de l'Égypte) et l'abêtissement qui prédomine chez eux est dû à une alimentation très grossière et à l'usage d'une eau malsaine.

Quant à Alexandrie, Tanis et autres villes analogues, leur situation à proximité de la mer, l'atténuation de la chaleur et du froid, la présence du vent d'est, tout cela les rend plus saines; le caractère des habitants est plus doux et, délivrés de tout souci, ils sont loin d'être grossiers et lourds comme les gens de Bachmour. La ville de Tanis, enveloppée par la mer, a pour caractéristique dominante l'humidité qui adoucit le caractère de ceux qui y résident. La terre d'Égypte et tout ce qui s'y trouve étant faible de complexion et prompt à s'altérer et à se corrompre, le médecin ne doit administrer que des remèdes nouvellement préparés, qui ont encore toute leur force et ne sont pas atteints par la corruption ; il convient aussi de prescrire des remèdes appropriés à l'état du corps des Égyptiens (dont l'effet à produire) doit être légèrement opposé à l'état du patient; il s'abstiendra de purgatifs trop violents et de tous les remèdes énergiques en général, parce que les corps des Égyptiens sont très faibles et prêts à tomber malades ; il emploiera donc les purgatifs et les remèdes dont la force est la plus atténuée, pour qu'ils ne soient pas trop en opposition avec la nature du corps des Égyptiens et que ces derniers n'en soient pas trop

affectés. Que le médecin se garde des remèdes indiqués dans les livres des médecins grecs ou persans, car la plupart de leurs médicaments sont prescrits pour des corps de complexion vigoureuse et de constitution magnifique, corps qui ne se rencontrent que fort rarement en Égypte. Aussi le médecin fera-t-il bien de s'abstenir de ces remèdes ; qu'il choisisse les plus doux d'entre eux, qu'il en réduise la dose et qu'il remplace quelqu'une de leurs parties par une autre équivalente mais plus douce. Au lieu de miel, il emploiera le sirop de vinaigre, et le jalap au lieu d'eau miellée. Retiens bien encore ceci, c'est que l'air d'Égypte influence les électuaires et tous les remèdes et les altère. Les médicaments simples ou composés, électuaires ou autres, se conservent beaucoup moins longtemps en Égypte que dans les autres pays. Le médecin en Égypte devra faire bien attention à la dose et à l'espèce du médicament qu'il emploie pour éviter tout accident : si un purgatif administré une seule fois ne suffit pas, il vaut mieux recommencer après quelques jours que d'appliquer en une seule fois un remède trop violent. Le climat de l'Égypte débilitant les corps et les rendant très aptes à recevoir les maladies, il s'ensuit que les corps parfaitement bien portants y sont en petit nombre, la majorité se composant du reste, et chez eux la santé réelle n'est jamais tout à fait la bonne santé. La première précaution à prendre en Égypte pour rétablir les corps dans l'état de santé est de purifier l'air, la nourriture et l'eau, et de les ramener à la pureté absolue. Car en Égypte les premières fonctions atteintes sont celles de la digestion et des esprits animaux ; il faut donc s'attacher à régulariser le fonctionnement du cœur, du cerveau, du foie, de l'estomac, des veines et de tous les organes internes pour rendre normale la digestion, raffermir les esprits animaux et débarrasser les cavités des impuretés qui s'y trouvent.

Dans le commentaire du quatrième livre de Ptolémée il est dit : « Quant à toutes les contrées qui se rapprochent du centre du quart habité de la terre, c'est-à-dire le pays de Barca, le rivage de la mer depuis Mariout jusqu'à Alexandrie, Rosette, Tanis, Damiette et Farama, le Delta d'Égypte, les environs de Memphis et de Fostat, la partie du Saïd située à l'est du Nil, le Fayoum et toute la région à l'ouest du Nil jusqu'au point le plus méridional du Saïd, les oasis, la Nubie, le pays de Bedjas, la région maritime à l'est de la Nubie, l'Abyssinie, tous ces pays occupent un angle qui étend son influence sur toute

la portion du quart habité de la terre située entre le vent du nord et le vent du sud, c'est-à-dire la moitié occidentale de ce quart habité, que gouvernent les cinq planètes réunies. Les habitants de cette région adorent Dieu, vénèrent les génies, se plaisent aux lamentations, enfouissent et cachent leurs morts dans la terre suivant des rites différents; ils ont une grande inclination pour les mystères; chaque tribu s'occupe de quelque pratique occulte que chacun dans cette tribu cultive et met en œuvre; à ces pratiques mystérieuses est due l'invention, aux premiers temps de l'Égypte, de sciences exactes telles que la géométrie, l'astronomie et d'autres encore, qui d'Égypte se sont répandues dans le monde. Soumis à des étrangers, ils sont misérables et ont pour caractère dominant la lâcheté et l'astuce. Si des étrangers leur sont soumis, ils se montrent envers eux pleins de bonté et de générosité. Les hommes y prennent un grand nombre de femmes et les femmes de leur côté prennent plusieurs maris; très portés au coït, les hommes ont beaucoup d'enfants et les femmes sont fréquemment enceintes. Beaucoup d'hommes cependant sont faibles et efféminés.

Les habitants de l'Égypte, dit Abou's-Salt, forment un mélange de races et d'espèces, telles que Coptes, Grecs, Arabes, Kurdes, Dilémites, Abyssins, etc., mais la majorité est copte. La raison de ce mélange est, dit-on, la succession des rois (étrangers) et des conquérants qui ont possédé ce pays, Amalécites, Grecs, Romains et autres. C'est pourquoi leurs généalogies sont très mêlées et les Égyptiens ne se distinguent entre eux que par la désignation de leur lieu d'origine et par l'adjonction (à leur nom) du nom de leur pays natal. Au temps passé, à ce que l'on assure, ils adoraient les idoles et fréquentaient les temples (païens); le christianisme apparut et devint la religion dominante de l'Égypte, dont les habitants restèrent chrétiens jusqu'à la conquête du pays par les musulmans; un certain nombre d'Égyptiens embrassèrent alors l'islamisme, les autres demeurèrent chrétiens.

Ce qui domine dans le caractère des Égyptiens c'est l'amour du plaisir, la propension aux jouissances, l'amour de la futilité, la croyance aux choses impossibles, la faiblesse dans la résolution et la décision. Ils sont extrêmement enclins à l'astuce et à la ruse; dès leur naissance ils y excellent et sont très habiles à l'employer, car il y a dans leur caractère un fond de flatterie et d'adu-

lation qui les y a rendus maîtres, plus que tous les peuples qui ont vécu avant ou qui vivront après eux. Aussi y atteignent-ils un degré qu'on ne retrouve pas ailleurs; et leur réputation là-dessus est tellement répandue qu'on a fait des proverbes sur leur malice et leur ruse. Abou Nouas a dit :

O Égyptiens, je vous ai donné mon conseil sincèrement,
Écoutez donc un peu le conseiller :
L'Émir des croyants vous a jeté un serpent
Qui mangera et boira les serpents du pays.
Car si l'on trouve encore chez vous les mensonges de Pharaon,
La verge de Moïse est dans la main de Khasib.

L'auteur reprend : J'ai déjà dit que le signe des Gémeaux se trouvant au zénith des habitants de l'Égypte; les Égyptiens, pour cette raison, annoncent les événements avant qu'ils ne se soient produits, connaissent l'avenir et les choses futures. Il y a à ce sujet parmi les Égyptiens des légendes très connues. Ibn Et Touaïer, parlant de la campagne des Francs contre la ville de Tyr, raconte que la garde et la garnison de cette ville retournèrent à Ascalon, qui ne cessa d'être secouru en guerriers et en vaisseaux jusqu'à ce que l'empire fut peu à peu affaibli par les dissensions; la défense de la ville devint alors une charge pénible pour l'armée, et, le danger grandissant, on cessa de s'en occuper; les Francs serrèrent la ville de si près qu'ils la prirent en l'an 548, et je puis certifier que, bien des années auparavant, j'ai entendu un homme prédire cet événement en ces termes : « En l'an 8, Ascalon se rendra. »

Dans le même ordre d'idées on peut rappeler l'affaire de la destruction des églises chrétiennes. Elle fut exécutée le vendredi, 9e jour de rabi' el-akher l'an 721, alors que tous assistaient à la prière du vendredi. On pourrait croire que des proclamations avaient été faites dans toutes les provinces d'Égypte, de Qous à Alexandrie, car dans toute cette étendue de pays une grande quantité d'églises furent détruites au même instant. Ce fait sera rapporté à sa place dans ce livre, quand nous parlerons des églises des chrétiens.

A citer encore, à ce propos, l'affaire d'Aldemer que voici : L'émir Aldemer, commandant des gardes, partit du Caire en 730 pour aller au pèlerinage. A la Mekke une sédition éclata, dans laquelle Aldemer fut tué le vendredi, 14 du mois de Cilhegeh; le même jour, la nouvelle fut connue au Caire, à Masr, au

Château de la montagne qu'une sédition avait eu lieu à la Mekke. dans laquelle Aldemer avait trouvé la mort. La nouvelle se répandit dans les campagnes d'Égypte et devint publique le même jour. En-Nacer Mohammed ben Qalaoun n'y fit point attention. Mais quand les courriers arrivèrent, après le temps normal, ils racontèrent l'affaire et rapportèrent que l'émir Seif ed-din Aldemer avait été tué précisément le jour où la nouvelle en avait été sue au Caire.

L'auteur de l'histoire d'En-Nacer dit : Je me trouvais avec l'émir Elm ed-din El-Khazen dans le Gharbieh, où il avait été envoyé comme gouverneur. Après avoir fait l'un et l'autre la prière du vendredi, nous retournions à sa maison, quand un de ses esclaves arrivant du Caire nous annonça qu'il avait appris qu'une sédition avait eu lieu à la Mekke, pendant laquelle un grand nombre de soldats et l'émir Aldemer, commandant des gardes, avaient été tués. « Est-ce que, demanda l'émir Elm ed-din, quelqu'un est venu du Hedjaz apportant cette nouvelle ? — Non, dit l'esclave. — Imbécile, reprit Elm ed-din. on ne peut arriver de la Mekke que trois jours après la fête de l'immolation. Comment as-tu pu croire à une nouvelle que n'écouterait même pas un homme sensé ? — Ce bruit, dit l'esclave, a été répandu. » Et le fait était bien tel qu'on l'avait annoncé.

Voici maintenant ce qui m'est arrivé, à moi, l'auteur : Au mois de ramadan 791 [1], je passais sur le boulevard qui sépare les deux palais, après la tombée de la nuit. La foule annonçait que le roi Ez-Zaher Barqouq était sorti de sa prison d'El-Karak et que les gens venaient se joindre à lui. Je pris note de ce bruit ; et il avait circulé le jour même où Barqouq était sorti de prison. Il se raconte bien d'autres affaires de ce genre.

Un point à noter dans le caractère des Égyptiens, c'est qu'ils sont peu jaloux. Pour s'en convaincre, il suffit de relire le passage du Coran où il est question de Joseph et des tentatives de corruption exercées sur lui par la femme d'El-Aziz. Un parent de cette femme déposa contre elle, ce qui donna à son mari la certitude que le crime venait d'elle. Il ne la punit pourtant pas autrement qu'en lui disant : « Demande pardon de ton péché, car tu es coupable. »

Ibn Abd el-Hakam raconte qu'après que les Égyptiens eurent péri dans les flots avec Pharaon, il ne resta plus en Égypte que des esclaves et des serviteurs

1. Du 26 juillet au 23 août 1389.

à gages ; mais les femmes, ne pouvant se passer d'hommes, se mirent qui à affranchir et épouser son esclave, qui à prendre son domestique pour mari, en imposant aux hommes la condition de ne rien faire sans leur permission ; les hommes y consentirent. La condition de la femme était donc supérieure à celle de l'homme.

Ibn Lahiat m'a dit tenir de Yezid ben Abou Habib que, maintenant encore, les femmes coptes ont le même privilège que celles qui les ont précédées. Aucun homme ne peut vendre ni acheter sans dire auparavant : « Je demanderai la permission à ma femme. »

On raconte qu'après la disparition de Pharaon et des grands de l'Égypte (dans la mer Rouge), il ne se trouva plus en Égypte personne capable d'être roi. On distribua donc les grades : la fille du roi fut nommée reine, celle du vizir viziresse, la fille du vali ou du gouverneur occupa ces mêmes fonctions ; de même les filles des généraux et des guerriers. Ces femmes gouvernèrent le royaume pendant plusieurs années et épousèrent leurs esclaves, en convenant avec eux que le gouvernement et la direction des affaires resteraient aux femmes. C'est ce qui eut lieu pendant longtemps. C'est pourquoi les Égyptiens sont bruns, car ils descendent des esclaves noirs qui, après le désastre de la mer Rouge, s'unirent aux femmes d'Égypte et les rendirent mères.

L'émir vertueux et auquel on peut se fier, Nasr ed-din Mohammed ben Mohammed ben El-Gharabili El-Karaki, m'a raconté que depuis qu'il habite l'Égypte il avait trouvé les Égyptiens d'un caractère aimable, tolérants pour leurs femmes, doux et tendres, qualités qu'ils doivent à leur peu de jalousie. Et toujours nous avons entendu courir le proverbe : Celui qui boit de l'eau du Nil oublie sa patrie, s'il est étranger.

Un des côtés du caractère de l'Égyptien, c'est de ne jamais se préoccuper de l'avenir. Il ne fait pas de provisions de vivres comme les habitants des autres pays ; chacun va chercher les vivres chaque jour au marché, matin et soir. Un de leurs traits encore est l'amour du plaisir, la propension aux jouissances, la recherche des amusements frivoles et l'absence de réflexion. Notre cheikh, maître Abou Zeïd Abd er-Rahman ibn Khaldoun me disait ceci : « Les Égyptiens agissent comme s'ils ne devaient jamais rendre de comptes. »

Omar ben El-Khattab interrogeait, dit-on, Ka'b el-Ahbar sur les coutumes des divers pays et le caractère de leurs habitants. « Quand Dieu, répondit-il, créa les choses, il en adjoignit une seconde à chacune d'elles. — Je vais en Syrie, dit la Raison. — Je vais avec toi, dit la Rébellion. — L'Abondance dit : Je vais en Égypte. — Je t'accompagne, dit la Résignation. — Je vais au désert, dit la Misère. — Je vais avec toi, dit la Santé. »

Lorsque Dieu créa le monde, il créa également, dit-on, dix types de caractère : la foi, l'honneur, le courage, la rébellion, l'orgueil, l'hypocrisie, la richesse, la pauvreté, l'humilité et la misère. La Foi dit : J'irai dans l'Yemen. — Je t'accompagnerai, dit l'Honneur. — Le Courage dit : J'irai en Syrie. — J'irai avec toi, dit la Rébellion. — J'irai dans l'Irak, dit l'Orgueil. — Je t'accompagnerai, dit l'Hypocrisie. — La Richesse dit : J'irai en Égypte. — Je t'accompagnerai, dit l'Humilité. — La Pauvreté dit : J'irai dans le désert. — J'irai avec toi, dit la Misère.

D'après Ibn Abbas, la ruse comprend dix parties, dont neuf pour les Coptes et une pour le reste du monde. On dit aussi qu'il y a quatre choses inconnues respectivement à quatre peuples : la générosité aux Grecs, la franchise aux Turcs, le courage aux Égyptiens, et la durée aux Zing.

Ibn El-Arabia, parlant des Égyptiens, dit : Ce sont des esclaves pour qui veut les soumettre ; les plus intelligents des hommes quand ils sont petits, ils en deviennent les plus ignorants dès qu'ils sont grands.

Quand Omar ben El-Khattab, dit Maçoudi, soumit aux musulmans l'Irak, la Syrie, l'Égypte et d'autres pays encore, il écrivit ceci à un sage de son temps : « Nous sommes les Arabes auxquels Dieu a soumis les contrées ; nous voulons faire halte sur la terre et résider dans les pays et dans les cités. Décris-moi donc les pays, leur climat, leurs habitants et l'influence du sol et du climat sur les habitants. » Et le sage répondit : « Pour l'Égypte, c'est un pays vaste et plat, séjour des Pharaons et demeure des vaillants, auquel on peut adresser plus de critiques que d'éloges. Son air est lourd et sa chaleur intense ; le mal y est tel qu'il assombrit le teint et l'intelligence, et pousse au crime. C'est une mine d'or et de pierreries, un champ de grains, mais, si elle engraisse les corps, elle noircit les (cœurs des) hommes ; la vie y est longue ; les habitants sont pleins de ruse, de malice, d'astuce, de finesse et de tromperie. C'est un pays où l'on peut

s'enrichir, mais non habiter, à cause des rébellions qui y sont continuelles et des calamités qui l'accablent fréquemment.

Omar ben Shebbah dit : Ibn Obeïdah, dans son *Histoire d'El-Basra*, assure, d'après Ka'b el-Ahbar, que les meilleures femmes qui soient à la surface de la terre sont les femmes de Basra (hormis, bien entendu, ce que dit le Prophète des femmes des Qoraïchites), et que les pires femmes de la terre sont les femmes d'Égypte.

Abd Allah ben Omar dit : Lorsque Eblis fut chassé (du ciel) il posa son pied sur Basra et fit des petits en Égypte. L'Égypte, dit Ka'b el-Ahbar, est une terre impure comme la femme à l'époque des menstrues, et chaque année elle est purifiée par le Nil.

J'ai trouvé, rapporte Moawiah ben Abou Safian, que les Égyptiens se partagent en trois catégories : un tiers sont des hommes, un tiers ressemblent à des hommes, et un tiers ne sont pas des hommes. Le premier tiers, les hommes, comprend les Arabes ; le second tiers, ceux qui ressemblent à des hommes, comprend les (anciens) maîtres, et le troisième tiers, ceux qui ne sont pas hommes, est composé de ceux qui ont livré (l'Égypte), c'est-à-dire des Coptes.

CHAPITRE QUATORZIÈME

QUELQUES MOTS SUR LES PARTICULARITÉS DU NIL

Mouslim a tiré du livre des *Traditions* d'Anas, au chapitre concernant l'ascension du Prophète, le passage suivant : « Puis, dit le Prophète, s'éleva vers moi le lotus de la limite (cf. *Cor.*, LIII, 14). Ses fruits étaient pareils aux collines de Hagar et ses feuilles à des oreilles d'éléphant. — Qu'est cela, ô Gabriel, demandai-je ? — Et l'ange me répondit : C'est le lotus de la limite et voici les quatre fleuves, dont deux intérieurs et deux extérieurs. — Qu'est cela, ô Gabriel, demandai-je ? — Les deux fleuves intérieurs sont le Nil et l'Euphrate. Il est écrit dans la Torah : Et Dieu créa un Paradis dans Eden et il y placa l'homme. Et il fit sortir du Paradis deux fleuves qu'il partagea en quatre parties : Gihoun qui entoure la terre d'Havila ; Sihoun qui entoure la terre d'Égypte, c'est le même que le Nil d'Égypte ; le Tigre qui arrose l'Iraq et l'Euphrate.

Ibn Abd el-Hakam rapporte, d'après Abd Allah ben Omar, que le Nil est le seigneur des fleuves auquel Dieu a soumis tous les fleuves, de l'occident à l'orient. S'il veut que le Nil d'Égypte coule, Dieu ordonne à tous les fleuves de l'alimenter, et les fleuves lui apportent leurs eaux. Dieu a fait sortir de la terre des sources qui font couler le Nil où Dieu veut, et quand sa course est achevée, Dieu ordonne aux eaux de retourner à leur point de départ.

D'après le récit de Yezid ben Abou Habib, Moawiah ben Abou Sofian demanda un jour à Ka'b el-Ahbar : Est-ce que tu trouves mention de ce Nil dans le Livre de Dieu ? — Oui, certes, répondit Ka'b el-Ahbar, par celui qui a ouvert la mer devant Moïse, je trouve dans le Livre que Dieu, deux fois par an, lui donne des ordres et règle son cours, lui disant : Dieu t'ordonne de couler, et il coule autant que Dieu le lui permet, puis il lui ordonne ensuite : O Nil, retourne en paix !

Il y a, dit Ka'b el-Ahbar, quatre fleuves qui sortent du Paradis et que Dieu a

répartis dans le monde : le Nil qui est un fleuve de miel dans le Paradis ; l'Euphrate qui est de vin dans le Paradis; le Sihoun qui est d'eau dans le Paradis et le Gihoun qui dans le Paradis est de lait.

Le Nil, dit Maçaoudi, est l'un des princes des rivières et l'un des plus nobles parmi les fleuves, car il prend sa source dans le Paradis, comme nous l'apprend le Livre sacré. — Le même auteur dit encore : Quand le Nil croît, les fleuves, les sources et les puits baissent, et ils augmentent quand le Nil baisse. Sa crue se produit en diminuant les autres cours d'eau, et sa baisse correspond avec leur augmentation. Le Nil d'Égypte est le seul fleuve du monde auquel on donne le nom de mer (بحر) à cause de sa longueur et de la profondeur de ses eaux.

Ibn Qoteïbah, dans ses *Traditions peu connues*, relatant les traditions qui concernent le Prophète, s'exprime ainsi : « Il y a deux fleuves croyants et deux fleuves infidèles. Les deux fleuves croyants sont le Nil et l'Euphrate, les deux infidèles sont le Tigre et le fleuve de Balkh. » Le titre de croyants n'a été donné au Nil et à l'Euphrate que par image, parce que tous les deux inondent le sol et arrosent les champs et les arbres sans fatigue et sans effort : le Tigre et le fleuve de Balkh sont deux infidèles, parce qu'ils ne se répandent pas sur le sol, et que, malgré de grandes fatigues et des efforts considérables, ils n'arrosent que très peu de chose. Les deux premiers sont bons et utiles comme les vrais croyants : les deux autres, comme les infidèles, ne sont ni utiles ni bons.

CHAPITRE QUINZIÈME

DE LA SOURCE DU NIL ET DE SON COURS

Comme nous l'avons dit plus haut, l'Océan qui entoure la terre habitée, après avoir formé la mer de l'Inde, se divise en deux parties : l'une de ces parties prend le nom de mer des Zing, dans le voisinage de l'Yemen, et de mer des Berbers. Dans cette portion de mer se trouvent un grand nombre d'îles, entre autres l'île de Qomr, avec un *dhamma* sur le qof, un *soukkoun* sur le *mim* et un *ré* non pointé (قُمْر); cette île est appelée aussi île de Malay; sa longueur est de quatre mois de marche et sa largeur de vingt journées et parfois moins; elle fait face à l'île de Serendib. On y rencontre de nombreux villages, entre autres celui de Qomryeh qui a donné son nom à l'oiseau *qomri* (*la tourterelle?*). On trouve encore dit-on, dans cette île un arbre dans lequel on peut tailler des planches longues de soixante coudées et qui peut abriter cent soixante hommes. Ce pays étant devenu trop étroit pour ses habitants, ceux-ci se construisirent des habitations sur le continent, au pied de la montagne à laquelle ils donnèrent leur nom et qui fut appelée « montagne de Qomr ».

Toutes les montagnes sont des rameaux de la montagne qui entoure la terre habitée et qui porte le nom de montagne de Qâf; cette montagne est la mère de toutes les autres montagnes qui ne sont que des rameaux détachés d'elle. Continue par endroits, par endroits interrompue, elle ressemble au cercle dont on ne connaît pas le point de départ, ou à un anneau dont on ne distingue pas les extrémités; elle ne forme pas un cercle parfait, mais on la nomme circulaire parce qu'elle entoure (le monde).

Quelques auteurs prétendent que les montagnes sont dérivées de deux montagnes mères : l'une, prenant naissance à l'Océan occidental, se dirige vers le sud; l'autre, commençant à la mer de Roum, se dirige vers le nord; et toutes les deux se rencontrent au point nommé la Barrière (السدّ); la montagne méri-

dionale porte le nom de Qaf, et la montagne septentrionale celui de Qaqouna (ققونا). Mais il est clair qu'une seule montagne entoure la terre habitée, et que c'est la montagne de Qaf, connue sous ce nom dans le sud et portant dans le nord celui de Qaqouna. Cette montagne part de l'un des côtés de la Barrière, passe au delà de *la statue de la ligne fendue* (صنم الخط المشجوج) et se prolonge jusqu'au point où se détache d'elle le rameau dans lequel est pratiquée la porte de la Chine propre; elle fait ainsi une pointe vers l'est de la Chine, puis, s'infléchissant vers le sud, elle barre l'Orient, le long de la mer Océane, laissant entre elle et la mer de l'Inde un vaste territoire; au point d'origine de la mer de l'Inde, elle coupe l'équateur sous le 170e méridien, et atteint la branche de la mer Indienne qui se dirige vers la mer des Ténèbres, au sud-est et bien au delà du point d'origine de la mer de l'Inde méridionale. Ces deux branches, la branche de l'Océan qui, dans le sud-ouest de la mer des Ténèbres, s'étend dans la direction est et ouest, et le bras qui forme la mer Indienne qui se dirige vers la mer des Ténèbres, se rencontrent au point d'origine de la montagne comme les deux parties d'un caleçon. Au point de jonction des deux mers, les eaux sont divisées en deux parties entre lesquelles s'élève la montagne qui semble sortir des eaux[1].

Le commencement de cette montagne se trouve alors au delà et à 15 degrés à l'est de la Coupole d'Arin. Elle porte à son origine le nom d'El-Mogarrad (*la dénudée*); elle se dirige vers l'ouest et se termine à 65 degrés de l'extrême occident; c'est là que du massif principal se détache le rameau de Qomr dans lequel est la source du Nil et où l'on rencontre ces pierres éblouissantes comme l'argent poli auxquelles on a donné le nom de *rire des étonnés* (ضحكة الباهت), car tous ceux qui les regardent sont pris de rires tels qu'ils ne peuvent s'éloigner et meurent. On a aussi appelé cette pierre l'*aimant des hommes* (مغناطيس الناس).

De la montagne de Qomr se détache un rameau, nommé Asiqi (اسبقى), dont les habitants sont semblables à des bêtes sauvages; puis la montagne jette vers l'occident un second rameau qui se prolonge jusqu'à la mer Océane et qu'on nomme montagne des Bêtes, car elle est peuplée de lions munis de longues cornes redoutables. Au delà de ce rameau, d'autres chaînes se détachent de la montagne de Qomr[2]; deux d'entre elles se dirigent vers l'équateur, en serrant le lit

1. Tout ce passage est très altéré dans l'édition de Boulaq.
2. Le texte porte par erreur : « de la montagne de Qaf ».

du Nil à l'est et à l'ouest. La chaîne orientale, connue sous le nom de montagne de Qaqoul (قاقول), s'interrompt à l'équateur; la branche occidentale, nommée Admariah (ادمرية), est baignée par le Nil des noirs, appelé aussi fleuve des Damadem; cette montagne s'arrête au point où elle rencontre les plaines d'Abyssinie entre les villes de Safrah et de Himi.

Au delà du point de naissance de la montagne (de Qomr) reparaît la branche mère qui repart de l'endroit déjà cité, d'où se détache la montagne d'Asiqi, et se dirige vers l'équateur qu'elle atteint sous le 20e méridien. Là elle prend le nom de montagne de Karasqabah (كرسقابه) et est peuplée de bêtes féroces; de là elle prend la direction de la mer Océane, mais, avant de l'atteindre, elle jette un rameau dont le point d'origine se trouve au delà du Takrour, près de la ville de Qalamtaboura (قلمتبورا). Derrière cette montagne, habitent les nègres nommés *Nemnem* qui mangent les hommes. Puis, la montagne mère se rapproche des côtés de la mer de Roum[1], ayant Rome la grande à son nord-est, et marche parallèlement au rameau nommé Adamdamah[2], interrompu entre Sama'rah[3] et Himi, mais sans le dépasser, jusqu'au 35e degré de longitude. Ce rameau (Adamdamah?) se réunit à la branche mère au 50e degré de latitude; de même le rameau qui s'en détache dans la direction du sud, coupe à son extrémité le 50e méridien entre la Sardaigne et Valence. La montagne mère atteint l'Océan, dans la région du nord, en face l'île de Bretagne, Soussia (?), restant en deçà de la montagne. Puis, après de légères solutions de continuité, cette montagne s'infléchit en courbes qui laissent la mer Océane à l'ouest, se rapproche du pays des Slaves, où la mer prend le nom de mer des Anfalash (بحر الانفلشيين), et s'étend jusqu'à l'extrême orient où elle est appelée montagne de Qaqouna, laissant derrière elle la mer qui est toujours glacée à cause de l'extrême rigueur du froid. Puis faisant un coude du nord au sud-est, elle se rapproche du bord septentrional de la Barrière. C'est entre les deux extrémités de ces montagnes que Dulqorneïn a établi sa barrière.

Dans la région de Qomr il y a trois fleuves : l'un coule à l'est de la montagne du côté de Qantourah et de Ma'la; l'autre, qui se dirige à l'ouest sort du mont

1. Le texte porte par erreur « de la mer de Syrie ».
2. Ce rameau porte un peu plus haut le nom de Admariah.
3. Cette ville est nommé, quelques lignes auparavant, Safra.

nommé Pied d'Adam (قدم آدم), gagne la ville de Saba, arrose celle de Fardara et, dans le voisinage de cette dernière, forme un lac au sud duquel est la ville de Kima, peuplée de noirs anthropophages; le troisième fleuve qui coule aussi à l'ouest sort de la montagne et, suivant de nombreux détours, entoure la ville de Dahma et fait de Dahma une presqu'île; cette ville se trouve en effet dans une boucle du fleuve qui l'enveloppe à l'est, au sud et à l'ouest, ce qui la rend semblable à une presqu'île; (continuant sa route) au nord, le fleuve se jette dans la mer de l'Inde; près de son embouchure et à l'ouest du fleuve est située la ville de Qouarah.

De la montagne de Qomr sort le Nil dont les eaux autrefois se perdaient à la surface du sol; mais lorsque Naqraouch le vaillant, fils du premier Misraïm, fils de Markabil, fils de Douabil, fils de Arbab, fils d'Adam, arriva en Égypte, suivi d'un grand nombre des Beni Arbab, ceux-ci peuplèrent la contrée, y construisirent les villes d'Amsous et autres, et creusèrent le Nil dont ils dirigèrent l'eau vers les villes. Le fleuve auparavant n'avait aucune régularité dans son cours; il se répandait par flaques sur le sol et ses eaux se perdaient. Cet état de choses dura jusqu'au temps où Naqraouch envoya en Nubie une expédition qui endigua le fleuve et en dériva de nombreux canaux destinés à arroser les villes nouvelles; entre autres, un canal qui amena l'eau du Nil à la ville d'Amsous. L'Égypte ayant été bouleversée par le déluge, Budchir, fils de Qoft, fils de Masr, fils de Bensar, fils de Cham, fils de Noé, mit de nouveau en état les rives du Nil détruites par le cataclysme.

« Alors, dit maître Ibrahim ben Ouacif Shah, régna Budchir, un roi vaillant, et qui, le premier, s'occupa d'enchantements et de magie, et se rendit invisible aux regards. Ses oncles, Ashmoun, Atrib et Sa, régnaient chacun dans sa province, mais Budchir les subjugua par sa bravoure et son courage, et sa renommée surpassa, comme celle de son père, celle des rois qui l'avaient précédé; il était donc plus puissant que ses oncles et ceux-ci durent se soumettre. On rapporte qu'il envoya le prêtre égyptien Hermès à la montagne de Qomr, du pied de laquelle sort le Nil. Hermès avait pour mission d'élever (aux sources du fleuve) des statues d'airain et de mettre en état le lac où les eaux du fleuve se déversent. Ce fut, dit-on, ce prêtre qui restaura les deux rives du Nil dont les eaux se perdaient alors sur le sol et dont le cours était parfois interrompu.

Le palais où furent élevées les statues contenait quatre-vingt-cinq figures dressées par Hermès pour réunir l'eau du Nil au moyen de conduits et de tuyaux par lesquelles l'eau s'écoulait. A sa sortie de la montagne de Qomr, l'eau entrait dans la statue et ressortait par la bouche; Hermès établit ensuite une échelle soigneusement graduée en coudées connues. Toute l'eau fut donc ainsi ramenée aux différents lits du fleuve qui la conduisaient à deux lacs d'où elle ressortait pour se jeter dans un autre lac où se réunissaient toutes les eaux sorties du pied de la montagne. Au moyen de ces statues, Hermès régularisa le cours du fleuve qui devait apporter à l'Égypte la fertilité et le bien-être et qui ainsi devint utile, de nuisible qu'il était.

« Le niveau des eaux devait atteindre, pour qu'elles fussent bienfaisantes, dix-huit de ces coudées dont chacune contient trente-deux doigts. Tout le surplus était dirigé, au moyen de canelets, à droite et à gauche des statutes, et se répandait dans les sables et à travers les campagnes, au delà de l'équateur, où elles n'étaient pas utilisées. Sans cette précaution, les eaux du Nil auraient submergé le pays qu'elles arrosent. »

Le même auteur ajoute : « El-Oualid, fils de Darma, l'Amalécite (العملقي), partit avec une nombreuse armée, allant de pays en pays, subjuguant leurs rois et cherchant un séjour à sa convenance. Arrivé en Syrie, il entendit parler de l'Égypte et de l'étendue de ses richesses; il apprit que le gouvernement en était tombé entre les mains des femmes, ses rois ayant péri. Il envoya donc en Égypte un de ses serviteurs, nommé 'Oun (عون), y entra après lui, traitant les habitants suivant son caprice, s'emparant des richesses et massacrant un grand nombre de prêtres. Puis l'idée lui vint de visiter les sources du Nil et de connaître les peuples qui habitaient ses rives. Les préparatifs de l'expédition durèrent trois ans au bout desquels il partit à la tête d'une armée considérable, anéantissant les peuples chez lesquels il passait. Il traversa ainsi le pays des Noirs et l'ayant dépassé, arriva à la région de l'Or où l'on voit les tiges d'or sortir du sol. Continuant sa marche, il atteignit le lac où vient se jeter le Nil formé par les eaux qui sortent du pied de la montagne de Qomr. Celle-ci est une montagne très élevée à laquelle on a donné le nom de Qomr (قمر) parce que la Lune (قمر) ne s'y lève jamais, la montagne se dressant au delà de l'équateur. Budchir vit le Nil sortant de la montagne et coulant par des ruisseaux et des canelets

jusqu'aux deux lacs d'où il ressort en deux fleuves qui vont se réunir dans un autre lac. Après avoir dépassé l'équateur, le Nil reçoit comme affluent une rivière qui vient de la région du fleuve Mehran, dans l'Inde, fleuve sorti, lui aussi, de la montagne de Qomr et qui, dès le principe, se dirige de ce côté (vers le Nil). Le fleuve Mehran est, dit-on, semblable au Nil; il croît et décroît comme lui; comme lui, il est peuplé de crocodiles, et les poissons qu'on y rencontre sont semblables à ceux du Nil. El-Oualid, fils de Dauma' [1], trouva le palais aux statues d'airain construit par le premier Hermès au temps de Budchir, fils de Qantarim, fils de Qobtim, fils de Misraïm.

Quelques historiens rapportent que les quatre fleuves (primordiaux) sortent d'une même source abritée sous une coupole dans la terre d'Or, au delà de la mer Ténébreuse. Ces quatre fleuves sont le Sihoun, le Gihoun, l'Euphrate et le Nil. La terre d'Or, d'après ces écrivains, serait une portion du Paradis; la coupole serait de topaze (ou d'émeraude) et les quatre fleuves, avant d'arriver à la mer Ténébreuse, seraient plus doux que le miel et plus odorant que le camphre. Cette opinion est aussi celle d'un des enfants d'El-Aïs, fils d'Isaac, fils d'Abraham, qui arriva à cette coupole et franchit la mer Ténébreuse. Cet homme se nommait Gaber. — D'autres disent que ces fleuves se divisent en soixante-douze parties qui déterminent soixante-douze langues différentes qu'emploient les peuples. D'après d'autres encore, ces fleuves seraient formés par des glaces que la chaleur fait fondre; la neige fondue s'écoule alors dans ces fleuves dont les glaces arrosent le pays qu'elles traversent, suivant que Dieu le juge à propos pour le bien de ses créatures.

Arrivé à la montagne de Qomr, ajoute l'historien, El-Oualid vit que c'était une montagne très élevée et usa de ruse pour atteindre son sommet et voir ce qui se trouvait derrière elle. Il découvrit une mer noire comme de la poix et puante, et le Nil qui coulait vers la montagne en étroits ruisseaux. De cette mer s'exhalaient des miasmes qui firent périr un grand nombre des compagnons d'El-Oualid, et celui-ci, ayant failli succomber, se hâta de redescendre. Quelques auteurs assurent que là-bas on ne voit ni soleil ni lune, mais seulement une lueur rougeâtre pareille à celle du soleil couchant.

1 دزمع écrit plus haut دومع.

Quant à ce qu'on rapporte de Gaber, qui traversa la mer Ténébreuse sans même se mouiller les pieds, on l'explique en déclarant qu'il était prophète et que Dieu lui avait accordé la sagesse. Il avait demandé à Dieu de voir les sources du Nil et la force nécessaire lui avait été accordée. Il marcha, dit-on, pendant trente ans à travers des pays habités, et vingt-ans à travers des contrées désertes.

Pour El-Oualid, son absence fut, à ce qu'on raconte, de quarante ans après lesquels, revenant sur ses pas, il rentra à Memphis et demeura en Égypte, traitant les habitants en esclaves, enlevant les femmes, pillant les trésors. Son règne dura cent vingt ans pendant lesquels il fut exécré et haï; mais un jour, étant allé à la chasse, son cheval le jeta dans un précipice; El-Oualid fut tué et les gens en furent délivrés.

Qodamah ben Ga'far, dans son livre *Des Impôts*, dit : « Le Nil prend naissance à la montagne de Qomr au delà de l'équateur; là se trouve une source d'où s'échappent dix fleuves; chaque groupe de cinq fleuves se jette dans un lac; de chaque lac sortent deux cours d'eau qui se déversent dans un grand lac unique situé dans le premier climat. De ce dernier lac enfin sort le Nil. » L'auteur du livre intitulé : *Charme de ceux qui aiment à parcourir les horizons* (Édrisi) dit que ce lac est appelé lac Kouri, du nom d'une tribu de nègres qui habitent ses rivages; ces nègres sont sauvages et mangent les hommes qui leur tombent entre les mains. De ce lac sort le fleuve Ghana et le fleuve d'Abyssinie. A sa sortie du lac, le Nil traverse le pays des Kouris et celui des Yanahs, tribus nègres qui vivent entre Katem et la Nubie. Arrivé à Dongola, ville de Nubie, le fleuve fait un coude dans le deuxième climat; c'est là que, sur ses deux rives, s'étendent les terrains cultivés de la Nubie; on y rencontre de grandes îles couvertes de villes et de villages; puis le fleuve reprend son cours vers l'est et se dirige vers les cataractes.

J'ai vu dans la *Géographie* (de Ptolémée), dit Maça'oudi, une carte montrant le Nil sortant du pied de la montagne de Qomr; il est formé, à son origine, par douze sources s'écoulant vers deux lacs pareils aux étangs, puis, sortant de ces deux lacs, les eaux se réunissent, traversent des sables et des régions montagneuses, et arrosent le territoire des noirs au delà du pays des Zing, donnant naissance à un bras qui va se jeter dans la mer des Zing. Le Nil coule à la sur-

face du sol sur une longueur de neuf cents parasanges ou de mille parasanges suivant une autre opinion; il traverse des pays fertiles et des régions stériles, des contrées habitées, d'autres qui sont désertes, et arrive enfin à Assouan dans le Saïd.

Au livre d'Orose, il est dit que le Nil prend naissance dans les parages de la mer de Qolzoum, et coule dans la direction de l'occident; au milieu de son lit est une île, au delà de laquelle il s'infléchit vers le nord et vient arroser la terre d'Égypte. On dit encore qu'il tire son origine d'une source située au delà de la montagne (de Qomr), qu'il se perd dans les sables pour reparaître peu après et former un immense réservoir; puis qu'il longe la mer Océane à travers les déserts d'Abyssinie et, obliquant à gauche, va arroser le pays d'Égypte. Si son cours est tel qu'on le dit, il faut reconnaître qu'il est immense.

Le fleuve Nil est celui qu'on appelle (aussi) Baoun et dont la source est cachée; mais sa présence en Abyssinie est certaine et il y forme un immense réservoir dans lequel il se jette après un parcours de deux cents milles. L'auteur parle (ensuite) du cours du Nil depuis sa source jusqu'à ses embouchures et il ajoute : On rencontre fréquemment des crocodiles dans les eaux du Nil; personne ne conteste que ce fleuve ne vienne de l'Abyssinie et l'évaluation de sa longueur depuis son point connu d'origine jusqu'à son arrivée à la mer est de cent quatre-vingt-dix mille neuf cent trente milles. Les eaux de ce fleuve sont troubles, sablonneuses, douces et bienfaisantes.

Les cataractes où se précipite le Nil forment la limite de la navigation descendante de la Nubie et de la navigation remontante du Saïd. Elles sont parsemées de roches aiguës qui ne permettent aux barques de passer que pendant la crue du Nil; à partir de cet endroit, le fleuve se dirige vers le nord laissant à l'est Assouan, tout à l'extrémité du Saïd, et coule entre les deux montagnes qui limitent les provinces de l'Égypte, et située l'une à l'est et l'autre à l'ouest; le cours du fleuve se continue ainsi jusqu'à la ville de Fostat située sur la rive orientale; mais, à une journée de marche au delà de Fostat, le Nil se divise en deux branches : l'une, qui continue son cours jusqu'à la mer de Roum dans laquelle elle se jette près de Damiette, porte le nom de *Fleuve d'Orient* (بحر الشرق); l'autre, branche principale du Nil nommée *Fleuve d'Occident* (بحر الغرب), va se jeter également dans la mer de Roum près de Rosette, ville autrefois considérable.

La longueur du Nil, depuis sa source jusqu'à son embouchure près de Rosette, est, à ce que l'on dit, de sept cent quarante-huit parasanges; dans son parcours il traverse pendant quatre mois des régions désertes, pendant deux mois le pays des Noirs, et coule pendant un mois en pays musulman.

Quelques auteurs prétendent que la crue du Nil est due au flux de la mer qui, refoulant les eaux du fleuve, les force à se répandre sur le sol. Un livre a été écrit à ce sujet, qu'on peut résumer ainsi : Le mouvement de la mer appelé flux et reflux se reproduit dans chaque journée deux fois, deux fois par mois lunaire et deux fois par an. La marée quotidienne est subordonnée à l'action du disque lunaire dont les rayons se projettent sur les deux rives de la masse des eaux. Quand la lune est au milieu du ciel, la marée atteint son maximum; il en est de même quand la lune se trouve au pivot de la terre; pareille marée se produit encore lorsque la lune se lève à l'orient et se couche à l'occident. La marée mensuelle se produit quand le soleil et la lune sont en opposition au milieu du mois; cette marée prend le nom de *plénitude* (ممتلئ); elle se produit aussi au moment de la conjonction (de ces deux astres) et porte alors le nom de *joyeuse* (? سرار); cette marée a lieu encore aux deux époques où le soleil et la lune sont dans le même quart du ciel, le 7 et le 22 de chaque mois.

Le flux annuel arrive également à deux époques : 1° lorsque le soleil est à la fin de la constellation de l'Épi, et 2° quand il est à la fin de la Baleine; si ces deux époques coïncident avec le moment de son opposition ou de sa conjonction, il y a combinaison de la *plénitude* mensuelle avec la *plénitude* annuelle; c'est alors que la marée atteint son plus haut point, surtout si la conjonction se produit au milieu du ciel et si l'une des planètes se trouve dans le voisinage des deux astres lumineux ou de l'un d'eux, circonstance qui rend encore la marée plus forte. Si une ou plusieurs planètes se trouvent en conjonction avec l'un des deux grands astres, la marée s'accroit encore d'une façon surprenante et, cette année-là, la crue du Nil est tout à fait extraordinaire et le fleuve Mehran augmente lui aussi. Mais si la conjonction ou le rassemblement se produit en un point éloigné du centre du ciel, et que nulle planète ne se trouve dans le voisinage de l'un des deux astres, ni le Nil ni le fleuve Mehran n'atteignent le maximum de leur crue, par suite de la diminution des rayons lumineux auxquels est dû le gonflement des eaux, et c'est alors pour l'Égypte une année de

disette. Le reflux annuel a lieu quand le soleil se trouve au commencement du Capricorne et du Cancer.

Quant au flux journalier produit par la mer Océane il n'exerce aucune influence sur les mers issues d'elle au delà de la distance d'un degré céleste, ce qui représente soixante milles terrestres environ ; il en est de même pour les vallées dont le sol est très bas. Le flux mensuel se fait sentir jusqu'à l'extrémité des mers (issues de la mer Océane) et les empêche de s'écouler dans l'Océan ; là où cesse l'influence du flux, là est le point terminal de cette mer. Le flux annuel, lui aussi, fait gonfler les mers issues de la mer Océane d'une quantité notable, et c'est à cette augmentation (de la mer) qu'est due la crue du Nil et sa plénitude, aussi bien que celle du fleuve Mehran et du delta (دیبل?) du pays du Sind.

Quand il vint en Égypte avec Alexandre, Aristote, après avoir examiné l'embouchure du Nil, reconnut comme inadmissible l'hypothèse que le lit du fleuve fut, à Assouan, semblable au reste de son lit ; au contraire il fut d'avis que ce lit allait s'élargissant à mesure qu'il se rapprochait du Delta où finalement, au moment de l'inondation, le fleuve atteignait une largeur de cent milles, et par des bouches nombreuses rejetait à la mer l'excédent inutilisé des eaux ; mais, reconnaissant aussi que le lit du fleuve ne pouvait être conformé de telle sorte que sa partie inférieure fût trop étroite pour contenir ce qui lui venait du sommet, la base étant toujours plus large que le sommet, Aristote émit l'avis que les vents soufflant à l'encontre du courant du fleuve en refoulaient les eaux et causaient ainsi l'inondation. Alexandre tenait comme impossible que les vents repoussassent les eaux dans la vallée au point de les faire se répandre sur une étendue de plus de cent milles. Et quand bien même il en serait ainsi (disait-il), l'eau s'échapperait encore au-dessous (de la surface) et s'écoulerait à la mer car la mer ne retient que la partie supérieure de l'eau, mais les vents accumulent les sables à la bouche des fleuves au point où ils se déversent dans la mer, et ces sables établissent une sorte de digue qui fait déborder les eaux. Mais Alexandre oubliait que le sable est un corps friable à travers lequel l'eau peut passer et continuer sa route vers la mer ; de plus le sable n'a pu s'accumuler de façon à former un obstacle bien sensible, les eaux du fleuve s'écoulant constamment par les bouches de Tanis et de Damiette et celles de Rosette et d'Alexandrie. Ces deux personnages ne pouvaient reconnaître que l'inondation provenait d'un

courant qui se gonflait de lui-même et ils ont attribué ce débordement aux vents et aux sables, se préoccupant de l'air et de la terre mais négligeant le troisième élément, l'eau, car ils ignoraient le mouvement annuel du Nil et n'avaient pu se rendre compte que son ascension journalière était presque insensible, circonstance qui a amené l'émir d'Égypte à installer dans ce pays des *meqias* (nilomètres).

Toutes les marées sont dues à une même cause : la lune se comporte vis-à-vis de l'eau comme le soleil vis-à-vis de la terre; la lumière de la lune tombant sur le globe terrestre le réchauffe de même que le soleil réchauffe l'atmosphère; l'air, en contact avec l'eau, reçoit une certaine quantité de chaleur qui fait dilater l'eau et celle-ci s'enfle et déborde par sa vertu particulière; c'est le même effet que celui produit par ces miroirs brûlants qui échauffent l'atmosphère au point de consumer une mèche de coton placée entre le miroir et le soleil; c'est le phénomène de la réfraction, phénomène qu'on retrouve encore dans l'expérience *concluante* (?) de la bouteille remplie d'eau et qui, frappée par les rayons solaires, enflamme aussi une mèche de coton. — La lune est un corps transparent que les rayons lumineux traversent, comme ils traversent la bouteille; si l'un (de ces corps) est frappé par les rayons lumineux, il échauffe l'air qui entoure la bouteille ou la terre, et l'eau emmagasine une certaine somme de chaleur qui la dilate et la fait déborder. Tel est l'effet de la réfraction du disque : et la réfraction, c'est la projection des rayons que la lune renvoie à un corps situé en face d'elle (?). Telle est la cause constante de la marée; ce phénomène se produit conformément au cercle tracé par le firmament, cercle modelé sur celui que décrit le firmament de la lune, lequel à son tour est tracé d'après la lune même (?). La marée annuelle se produit quand la lune masque le soleil ou qu'elle est occultée par lui, car elle ne se produit que dans les cas de rencontre du soleil et de la lune; elle est plus faible quand la lune est en opposition et plus forte quand cette planète est en conjonction, il en est de même si la lune se rapproche du milieu du globe terrestre (zénith); le mouvement (de la mer) est alors plus violent et les limites des eaux et des terres se confondent. Voilà ce qu'on appelle la marée annuelle.

CHAPITRE SEIZIÈME

RÉFUTATION DE CEUX QUI PENSENT QUE LA CRUE DU NIL N'EST PAS DUE A UN TORRENT

Le vulgaire n'admet pas que l'eau qui se répand sur le sol provienne d'un torrent : mais ne regardant que la grandeur du fleuve, le développement de ses embouchures, l'étroitesse de sa source, ne tenant compte ni de l'eau, ni de la terre, ni de l'air, il attribue l'accroissement des eaux à des causes imaginaires. C'est ce qu'a fait l'auteur du livre *Des Routes et des Contrées* qui prétend que l'eau se rend de tous les points de la terre et de tous les pays vers le Nil par des routes souterraines ce qui amène la crue du fleuve, et il l'explique ainsi : Le Nil ne croît qu'au moment de l'automne, alors que l'eau des sources et des puits diminue, et le Nil alors augmente. Considérant l'augmentation de l'un et la diminution des autres, on a fait de la seconde la cause de la première, s'appuyant sur des raisons imaginaires. Entre autres raisons que l'on donne pour prouver que la crue du Nil n'est pas due à un torrent, on prétend que les torrents se forment à une autre époque que celle du flux de la mer, quand le Nil n'est pas gonflé lui-même, et, la mer étant en décroissance, les torrents s'écoulent et se déchargent dans la mer sans rencontrer d'obstacle.

Autre raison : Le Nil croît graduellement pendant les trois mois que le soleil emploie à se rendre du point initial du Cancer au point terminal de l'Épi. Aussi est-il possible de calculer l'intensité de sa crue deux mois avant qu'elle ne soit complète, et (dans ce but) le gouverneur de l'Égypte a à sa disposition, au milieu du fleuve, un nilomètre consistant en une colonne graduée en coudées, ce qui lui permet de connaître l'élévation journalière des eaux.

Autre raison : La crue du Nil se produit toujours à la même époque; or, si elle était due à un torrent, il y aurait quelque variation.

Autre raison : Les torrents apparaissent à une autre époque sans que le Nil croisse.

Autre raison : Les Égyptiens instruits voyant la chaleur devenir excessive sont sûrs que le Nil augmentera, car les fortes chaleurs font dilater l'air qui a son tour fait dilater l'eau; et cela ne se produit qu'à cause de la rencontre des planètes et de l'augmentation de la lumière.

Autre raison : Le lit du fleuve à Assouan n'est qu'un chenal étroit qui s'élargit à mesure qu'il se rapproche de la mer et finit par atteindre près de cent milles d'étendue. Assouan étant le point extrême où le refoulement (des eaux par la marée) se fait sentir, que faudrait-il penser d'un fleuve long de quinze jours (de marche) qui ne présenterait aucun rapport entre son cours supérieur et son cours inférieur extrême? Que devrait-il être à sa partie supérieure s'il présente une pareille masse d'eau à sa partie inférieure?

Autre raison : Les habitants d'Assouan font des observations constantes au point extrême du refoulement, surveillant continuellement le fleuve pendant le jour; pendant la nuit ils mettent une lumière dans un vase de terre qu'ils placent sur une pierre à cet usage et l'observent. Si la lumière est éteinte par l'eau montante ils sont certains que le refoulement a atteint son point extrême qu'ils connaissent d'avance; et ils commencent à prendre l'eau qui leur est nécessaire pour l'irrigation. — Alors l'émir fait briser les barrières établies aux prises des canaux et l'eau se répand sur la terre d'Égypte d'un seul coup.

Autre raison : Tous ces canaux sont obstrués, à leur prise d'eau sur le Nil, par des amas de bois et de terre qui retiennent dans le lit du fleuve l'eau douce qui s'y trouve; ainsi l'eau du fleuve augmente de volume, rendant possible l'irrigation de toutes lesterres de l'Égypte, et empêchant par sa masse l'envahissement de l'eau salée. Si la crue était due à un torrent, ces précautions seraient inutiles et les barrières des canaux seraient ouvertes dès l'apparition du torrent.

Autre raison : Si les canaux étaient fermés, en supposant qu'il n'y eut pas de refoulement causé par la mer, le torrent, suivant le lit du fleuve, s'écoulerait vers la mer, puisque le delta du Nil est plus large et plus bas que le cours supérieur du fleuve.

Autre raison : L'eau de la mer s'avance à plus de vingt milles dans les passes de Rosette, Tanis et Damiette, comme elle le fait d'ailleurs dans toutes les vallées

où se fait sentir l'influence du flux et du reflux. Si le lit du Nil était vide d'eau douce, la mer monterait jusqu'à Assouan, point extrême du refoulement, car l'eau naturellement recherche les endroits les plus bas de la terre, laquelle est semblable dans sa forme à une sphère parfaite dont tous les rayons, menés du centre à l'enveloppe, sont égaux.

Autre raison : Lorsqu'on rompt les barrières et que, les canaux étant ouverts, l'eau se répand sur toutes les parties basses de l'Égypte, les habitants d'Assouan s'en aperçoivent à l'instant même et à ce moment ils disent : « On a ouvert les canaux et l'eau s'est répandue sur la terre d'Égypte » ; ils reconnaissent cela au niveau de l'eau qui baisse tout d'un coup. S'il s'agissait d'un torrent, eux qui sont sur le haut cours du fleuve diraient : « La pluie a cessé sur la terre, elle qui donnait naissance au torrent. »

Autre raison : Le bras du fleuve qui traverse l'Abyssinie et qui, comme le Nil, sort de la montagne de Qomr, n'a pas de crue qui dure trois mois comme celle du Nil et ses eaux ne séjournent pas sur le sol aussi longtemps que celles du Nil. S'il arrive qu'un torrent s'y jette, ce fleuve arrose ses rives aussi loin qu'elles s'étendent en plaine et, si la matière (liquide) vient à manquer, les eaux regagnent leur lit. Or, si le Nil était gonflé par un torrent, les deux fleuves, ayant même origine, se trouveraient dans des conditions identiques et nous n'aurions pas à dire que la crue du Nil est due seulement au refoulement produit par le flux de la mer, puisque, s'il s'agissait réellement d'un torrent, le refoulement causé par la mer serait pareil à celui que l'on peut constater dans les autres pays voisins, (c'est-à-dire que), dès qu'il n'y aurait plus de torrent, le littoral serait envahi par la mer qui, d'ordinaire, gagne sur les rivages.

Les Égyptiens sont dans l'ignorance au sujet de la crue du Nil parce qu'ils n'en ont pas vu les sources et n'ont pu en observer l'origine à la montagne de Qomr, cette dernière étant située en pays inhabité. Il ne leur a pas été possible non plus de se rendre compte de la marée annuelle, cause du refoulement des eaux, ni de déterminer quoi que ce soit de ce qui concerne ce fleuve, car il est hors de la portée du vulgaire de comprendre que la mer se gonfle pendant les jours d'été puisque habituellement ils voient ce gonflement se produire pendant l'hiver. Cette marée hivernale est due simplement aux vents qui soufflent de l'une des rives de la mer, font gonfler les eaux qui débordent sur la rive op-

posée. Il n'en est pas de même pour la mer Océane qui est perpétuellement agitée du centre vers le rivage, car l'Océan, de sa nature, tend à envahir la surface de la terre, mais celle-ci, de forme accidentée, s'oppose par sa forme même à cet envahissement de l'Océan qui sans cesse cherche à s'élever sur la surface de la terre et à se répandre sur ses rivages. — Les fortes marées sont dues à l'abondance des rayons lumineux : en effet, si le soleil et la lune se trouvent en conjonction avec des planètes, le flux de la mer devient plus fort, et, si ce flux devient plus fort, les fleuves débordent à leur tour; de même, lorsque la lune se trouve dans le voisinage d'une planète, les vapeurs s'élèvent, montent dans le cercle du froid et se résolvent en pluies. Si, au contraire, la lune est éloignée des planètes, la pluie cesse par suite de l'abondance de l'évaporation, comme il arrive au milieu du jour, alors que le soleil est au zénith, et que les grandes planètes se tiennent au milieu de la ligne d'Arin. Et Dieu sait le mieux ce qui en est !

De tout ce qu'on vient de dire il ressort clairement et comme un fait incontestable que le Nil prend sa source à la montagne de Qomr; mais il en est tout autrement pour l'opinion qui veut que la crue du Nil soit due au refoulement produit par le flux de la mer qui pénètrerait dans le lit du fleuve. Certes, le souffle continuel du vent du nord sur la masse énorme de la mer au moment de la marée, aussi bien que le refoulement que produit cette masse contribuent à rendre plus forte la crue du Nil, mais si on examine attentivement le Nil, on se rend compte aisément qu'un torrent a passé dans son lit; pendant tout l'hiver, en effet, et la première partie du printemps, ses eaux restent toujours claires et limpides; mais, dès que le temps de la crue est passée et quand le fleuve atteint son niveau le plus bas, le goût de l'eau s'altère, sa couleur devient verdâtre et si on en met une petite quantité dans un vase, il se dépose au fond de ce vase une sorte de mousse; voici quelle est la cause de ce phénomène : les marais situés dans l'extrême sud reçoivent la visite des éléphants et d'autres animaux qui en corrompent les eaux; pendant l'été, au moment où les pluies du sud deviennent abondantes, le torrent se précipite vers ces marais, et les fait déborder; les parties corrompues s'élèvent en même temps que le niveau de l'eau et sont entraînées vers l'Égypte. On dit à ce moment que le Nil a des *envies*; cet état du fleuve dure jusqu'au moment où ces eaux sont remplacées par des eaux troublées

qui par leur abondance rendent trouble le fleuve. Si, lors de la crue, on met de cette eau dans un vase, il s'y forme un dépôt de limon qu'on ne pourrait trouver en dehors du temps de l'inondation. Ce limon est entraîné par le torrent qui coule vers le Nil et produit l'inondation ; c'est ce limon qui, après la baisse des eaux, reçoit les semailles ; où il ne se dépose pas, la terre d'Égypte reste salée et stérile, et il n'y a de récoltes possibles que dans les terrains qui ont été couverts par l'eau du Nil et sur lesquels ce limon s'est déposé.

L'objection tirée de ce fait que si le torrent se produit à une autre époque que celle de la marée, le Nil ne croît pas, par suite précisément de ce bas niveau de la mer, qui permet au torrent de s'y jeter sans rencontrer d'obstacle, cette objection est inacceptable; en effet, les torrents auxquels est due la crue du Nil sont produits habituellement par les pluies abondantes qui tombent dans le sud ; or ces pluies ne tombent que pendant la saison d'été, aussi n'a-t-on jamais vu le Nil croître pendant l'hiver. La meilleure preuve que cette crue est bien due à un torrent qui se jette dans le Nil, c'est que ce fleuve augmente graduellement d'une quantité égale à celle que le torrent lui apporte.

L'argument basé sur la nature du cours du Nil à Assouan, et l'élargissement de son bassin à la frontière du Delta s'élimine facilement si l'on observe que le Nil coule verticalement à travers une gorge resserrée entre deux montagnes nommées Genadel (les cataractes), et ensuite sur le sol jusqu'à la mer, et, s'il s'élargit, c'est qu'il ne rencontre pas d'obstacle qui l'empêche de s'étendre.

L'opinion qui veut que dès qu'on rompt les barrières (des canaux) l'eau se répande sur les terres d'un seul coup est fausse, elle aussi : en effet, à la rupture de l'une des barrières, l'eau entre dans un canal ; l'on ouvre alors les rigoles qui vont d'un canal à l'autre à travers les terrains qui les bordent et qu'ils arrosent; de ces terrains, les uns sont rapidement irrigués, d'autres le sont après un certain nombre de jours; d'autres enfin ne peuvent l'être à cause de leur élévation. On prétend que les canaux sont fermés, au moment où le Nil commence à monter, afin de réunir en une seule masse l'eau du Nil, la faire augmenter et se répandre sur toutes les terres, et empêcher, par la résistance de cette masse, l'envahissement du lit du fleuve par l'eau de la mer. Cela n'est pas admissible et les digues ne sont pas telles qu'on le dit : les terrains de l'Égypte se divisent, en effet, en catégories nombreuses : les uns, très élevés, ne sont arrosés que

dans les crues exceptionnelles; d'autres, trés bas, sont recouverts pendant les crues les plus faibles, et, entre les terrains trop élevés et les terrains trop bas, il en existe d'altitudes intermédiaires; aussi est-on obligé de creuser des canaux dans le Saïd et d'élever des digues dans le Delta, afin de diriger les eaux et de rendre possible aux habitants de chaque région l'irrigation convenable de leurs cultures; sans cela, certaines terres seraient trop arrosées et d'autres ne le seraient pas du tout. C'est ce qui fait qu'on tire du Nil l'eau nécessaire à l'irrigation des terres avant le moment des semailles. C'est habituellement en Mésori qu'on ouvre le Khalig; l'eau y pénètre et monte jusqu'à une écluse, où elle s'arrête jusqu'à ce qu'on ait arrosé les terres situées au-dessous du niveau de l'eau arrêtée dans ce canal; puis l'écluse est ouverte le jour du Nourouz et l'eau s'étend jusqu'à une autre écluse où elle est encore arrêtée pour permettre d'arroser les terrains situés en contre-bas de son niveau. Cette seconde écluse est ouverte à son tour le jour de la fête de Salib, dix-sept jours après le Nourouz; l'eau gagne une troisième barrière où elle est encore arrêtée pour permettre d'irriguer les terres situées au-dessous de son niveau; enfin, cette dernière barrière étant ouverte, l'eau va plus loin arroser d'autres terres et finalement se jette dans la mer. Tel est le fonctionnement des barrières du pays d'Égypte.

Quant à dire que l'eau de la mer monte à plus de vingt milles dans les passes de Rosette, de Tanis et de Damiette et que, s'il ne trouvait pas d'eau douce dans le Nil, l'eau de la mer atteindrait Assouan, point extrême du refoulement, cette assertion est celle d'un homme qui ne connaîtrait pas l'Égypte. Le cours du fleuve, en effet, est plus élevé à Assouan où l'altitude atteint plusieurs hauteurs d'hommes au-dessus du niveau de l'embouchure du fleuve. Si l'eau de la mer se gonfle, elle met obstacle à l'écoulement du fleuve; les deux masses d'eau se refoulent réciproquement et parfois la mer l'emporte sur le Nil quand ce fleuve est à son plus bas étiage, si bien qu'elle sale l'eau du Nil depuis Damiette jusqu'à Faraskour. Mais, au moment de la crue, j'ai, pour ma part, été témoin de l'écoulement des eaux du fleuve dans la mer à Damiette, et cependant les deux masses d'eau s'opposaient l'une à l'autre, et se faisaient mutuellement obstacle; voilà une preuve pour qui en recherche.

Supposer qu'au moment où les digues sont rompues, les habitants d'Assouam s'en aperçoivent sur l'heure, est une hypothèse inadmissible. Pendant de longues

années, en effet, nous avons vu couper le Khalig et ouvrir quelque canelet; or l'eau submerge des terrains considérables sans qu'on puisse s'apercevoir que le fleuve diminue, ailleurs qu'à l'endroit même de la prise du canal, et le crieur de Qous continue à crier que le Nil est étale; à ce moment-là à Qous l'eau atteint une hauteur de seize coudées, hauteur qui n'est atteinte par les eaux, au meqias du Caire, que trois jours aprés ou environ.

Ce qu'on dit de la branche du Nil qui traverse l'Abyssinie et de la différence de son régime avec le régime de l'autre Nil n'est pas exact non plus. Au contraire, l'époque de la crue du Nil d'Égypte coïncide avec celle de la crue de Nubie et des pays plus méridionaux; il n'y a entre ces deux fleuves que deux points par lesquels ils diffèrent : 1° en Égypte, le Nil coule dans un lit encaissé, tandis que là-bas il se répand sur des terres (unies); 2° la crue est déterminée en Égypte au moyen de *meqias,* là-bas il est impossible de la calculer, à cause de la dispersion des eaux.

Celui qui a étudié l'histoire de l'Égypte sait que la crue des eaux du Nil est produite par les pluies australes.

Le Nil, dit-on, est formé de dix fleuves qui sortent de la montagne de Qomr dont nous avons parlé plus haut; ces dix cours d'eau forment deux groupes de cinq fleuves chacun et vont se jeter dans deux lacs, chaque faisceau de cinq fleuves se déversant dans un lac. Du fleuve oriental se détache une mince rivière qui se dirige vers l'est en longeant la montagne de Qaqouli et, après avoir baigné les villes situées dans cette région, se jette dans la mer de l'Inde. (De plus), des deux lacs il sort six fleuves, trois de chaque lac, et les six fleuves se réunissent dans un lac immense nommé El-Batihat (البطيحة, *le marais*) duquel s'élève une montagne qui partage les eaux en deux branches; l'une de ces branches, qui part de l'ouest du lac d'El-Batihat, est le Nil du Soudan qui devient la rivière connue sous le nom de fleuve des Damadem; il prend la direction de l'ouest, passe entre Samghrat au nord et Ghanat au midi, jette à ce point un rameau qui se dirige dans le sud du côté de Ghanat, puis passant auprés de Barnessah, il longe le pied de la montagne située au sud de cette ville, traverse l'équateur à la hauteur de Zafilah et se jette dans un lac qui se trouve dans le voisinage; le rameau (de Ghanat) se dirige également vers l'ouest, passe au pays de Malaï et de Takrour et finit à l'Océan, au nord de la ville de Qalbatou. L'autre moitié (des eaux

d'El-Batihat) s'échappant du nord du lac, prend la direction dn nord et passe à l'est de la ville de Himi. A cet endroit, de cette branche se détache un rameau qui coule vers l'est, et, arrivé à la ville de Sahrat, retourne vers le sud pour se redresser vers le sud-est, se dirigeant vers la ville de Sahrata, puis vers la ville de Markah; ce rameau se termine à l'équateur dans un lac. Au delà de la naissance de ce dernier rameau, à l'est de la ville de Himi, la branche principale, sous le nom de « colonne du Nil », prend la direction du nord, longe les frontières d'Abyssinie, puis, courant droit au nord, traverse le pays des noirs, atteint la ville de Dongolah, se précipite dans les cataractes, à Assouan, et à partir du pied de ces cataractes, arrose le pays du Saïd jusqu'à la ville de Fostat-Masr; enfin, continuant sa course il va se jeter dans la mer de Syrie. On croit communément dans le Soudan que le Nil descend de montagnes noires qui, de loin, semblent couronnées de nuages, puis qu'il se divise en deux fleuves dont l'un se jette dans l'Océan, dans la partie méridionale de la mer des Ténèbres, tandis que l'autre baigne l'Égypte et se jette dans la mer de Syrie. On dit que, dans l'extrême sud, il se partage en sept fleuves qui pénètrent dans le désert inhabité, puis, se réunissant, n'en forment plus qu'un seul dans le Soudan.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

DU MESURAGE DU NIL ET DE SA CRUE

Ibn Abd el-Hakam dit que Joseph fut le premier qui mesura la hauteur du Nil en établissant un nilomètre à Memphis. Puis la vieille Dalouka, fille de Zeba, la même qui construisit le Mur de la Vieille, fit élever à Antinoë un nilomètre gradué en petites coudées, et un autre à Akhmim. Abd el-Aziz ben Merwan en établit un à Helouan, gradué en petites coudées. Sous le califat d'El-Oualid, Osama ben Zeïd el-Tannoukhi fit élever un nilomètre dans Geziret; c'est le plus grand de tous.

« J'ai vu, dit Yahia ben Bakir, l'homme chargé de ce service prendre la hauteur du fleuve au nilomètre de Memphis et apporter à Fostat le chiffre des coudées. »

D'après El-Qoda'ï, le premier qui mesura la hauteur du Nil en Égypte fut Joseph; à cet effet il construisit le nilomètre de Memphis, premier nilomètre élevé par Joseph; en Égypte, dit-on, le Nil était mesuré au pays d'Alaouat jusqu'au temps où fut construit le nilomètre de Memphis, lequel fut employé par les Coptes jusqu'au moment de sa destruction. Après Joseph, la vieille Dalouka éleva deux nilomètres, l'un gradué en petites coudées à Antinoë et l'autre à Akhmim. Le mur qui fait le tour de l'Égypte est aussi son œuvre. Avant l'établissement des nilomètres, la hauteur des eaux était mesurée à la sonde. Jusqu'au moment de la conquête, les nilomètres continuèrent à servir au mesurage des eaux et des traces en subsistèrent tant que les musulmans n'eurent pas exécuté les constructions qui s'élèvent entre la forteresse et le fleuve. Les Grecs firent également usage du nilomètre établi dans le palais (القصر) derrière la porte et à droite dans le couloir. Il y en a encore des vestiges, mais ils sont couverts et entourés de constructions.

Au moment de la conquête de l'Égypte, Amr ben el-As éleva un nilomètre à Assouan, puis un autre dans une localité nommée Denderah, et enfin, sous

le califat de Moawiah, un troisième à Antinoë; ce dernier resta en usage jusqu'à ce que Abd el-Aziz ben Merwan eut construit un nilomètre à Helouan où il résidait; ce nilomètre était gradué en petites coudées. Quant au nilomètre de Gezireh, Ousama ben Zeïd, qui l'avait construit, y dépensa, dit-on, deux mille onces [1]. Ce fut lui aussi qui éleva la Maison du trésor (بيت المال) au Caire. Plus tard Ousama ben Zeïd el-Tennoukhi, intendant du revenu de l'Égypte, informa Soliman ben Abd el-Melek du mauvais état de ce nilomètre et Soliman lui répondit d'en construire un nouveau dans l'île, ce qui fut fait en l'année 97 [2]. Au commencement de l'année 247 [3], alors que Yezid ben Abd Allah el-Turki était gouverneur de l'Égypte, El-Motawaqqel fit construire le grand nilomètre que l'on appelle le *nilomètre neuf* et prescrivit de retirer aux chrétiens la charge de mesureur du fleuve. Yezid ben Abd Allah el-Turki établit donc comme préposé au nilomètre Abou 'l-Raddad qui fut surnommé El-Mo'allem, mais dont le vrai nom était Abd Allah ben Abd el-Salam ben Abd Allah ben Abou 'l-Raddad el-Muezzin. Il était, au dire d'El-Qomi, originaire de Basra, et vint en Égypte où il expliqua les traditions. Nommé directeur du nilomètre, il lui fut alloué un traitement mensuel de sept dinars par Soliman ben Ouahb, alors intendant des revenus de l'Égypte. Depuis cette époque et jusqu'à présent, la direction du nilomètre est restée entre les mains d'Abou 'l-Raddad et de ses descendants. Abou 'l-Raddad mourut en l'année 266 [4]. En l'an 259 [5], Ahmed ben Touloun, accompagné de l'intendant du trésor Abou Ayoub et du cadi Bekar ben Qoteiba, alla examiner le nilomètre et ordonna de le réparer, fixant pour cette réparation la somme de mille dinars.

El-Harets construisit aussi dans Sana'at un nilomètre dont il ne reste plus que des traces insignifiantes.

« Après la conquête de l'Égypte par Amr ben el-As, les habitants, à ce que rapporte Ibn Abd el-Hakam, vinrent au commencement de leur mois de Boona trouver Amr et lui dirent : O émir, notre Nil est habitué à certaine coutume ; si l'on y déroge, sa crue n'aura pas lieu. —Et quelle est cette coutume? demanda

1. L'once vaut 12 dirhems.
2. 5 septembre 715 à 24 août 716.
3. 17 mars 861 à 6 mars 862
4. 23 août 879 à 11 août 880.
5. 7 novembre 872 à 26 octobre 873.

Amr. — Il faut, dirent-ils, que la douzième nuit de ce mois nous enlevions une jeune fille à ses parents, que nous indemniserons ensuite, et, après l'avoir couverte de bijoux et des plus riches vêtements nous la précipiterons dans le fleuve. — Cela, dit Amer, n'est pas possible sous l'islam, car l'islam a annihilé tout ce qui existait avant lui. » Et les Égyptiens passèrent les mois de Boona, d'Abib et de Mesori sans que le Nil s'accrût en aucune façon; finalement, ils songeaient à émigrer quand Amr, instruit de leur projet, écrivit à ce sujet à Omar ben El-Khattab qui lui répondit : « Tu as bien fait de dire que l'islam a annihilé tout ce qui existait avant lui. Au reçu de ma lettre jette dans le fleuve le billet que je t'envoie. » Et ayant reçu la lettre, Amer ouvrit le billet qui était ainsi conçu : « Du serviteur de Dieu, émir des Croyants, au Nil d'Égypte. Si c'est par ta propre volonté que tu produis l'inondation, cesse de la produire. Mais si c'est le Dieu unique et tout-puissant qui te fait croître, nous demandons à Dieu, l'unique et le tout-puissant qu'il te fasse gonfler. » Ce billet fut jeté dans le Nil, la veille de la fête de la Croix, alors que les Égyptiens se préparaient à partir et à quitter le pays, car leur seule raison de rester était le Nil. Et le lendemain, jour de la fête de la Croix, à leur réveil, Dieu avaient fait croître le Nil de seize coudées pendant la nuit. C'est ainsi que cette barbare coutume disparut de l'Égypte. Ce fut, dit-on, Gahel el-Sadfi qui apporta le billet d'Omar au Nil, alors stationnaire et qui gonfla par l'ordre de Dieu. D'après Yezid ben Abou Habib, Moïse ayant imploré Dieu contre la famille de Pharaon, Moïse arrêta le Nil, à tel point que les Égyptiens songèrent à quitter le pays et supplièrent Moïse d'adresser des prières à Dieu. Moïse pria, espérant que les Égyptiens croiraient ; on était à la veille de la fête de la Croix. Et le lendemain matin, quand les Égyptiens s'éveillèrent, Dieu avait fait croître le Nil, à ce moment, de seize coudées. — Dans sa bonté, Dieu exauça Omar ben El-Khattab comme il avait exaucé son prophète Moïse.

« J'ai, dit El-Qodaï, trouvé ce qui suit dans un petit écrit attribué à El-Hassan ben Mohammed ben Abd el-Mona'm : Après la conquête de l'Égypte par les Arabes, Omar ben El-Khattab se rendit compte des conséquences que pouvait entraîner la sécheresse pour le pays, alors que le Nil n'atteint pas dans le nilomètre un niveau déterminé et reste au-dessous de ce niveau. Par excès de prévoyance, les habitants accaparent les denrées et cet accaparement amène un

surenchérissement général qui se maintient même si la disette n'a pas lieu. Omar écrivit donc à Amr et lui demanda quelques renseignements sur la situation. Voici ce que Amr répondit : « J'ai constaté que, pour une irrigation suffisante et capable d'éloigner la disette d'Égypte, le Nil devait atteindre quatorze coudées ; mais pour que toutes les terres soient arrosées, que les récoltes donnent le maximum et suffisent même pour l'année suivante le Nil doit atteindre seize coudées ; au-dessus et au-dessous de ces deux points, il y a danger de sécheresse ou d'inondation ; sécheresse si le Nil ne dépasse pas douze coudées, car il est trop bas, et inondation s'il en atteint dix-huit, car alors il est trop haut. Quand il fut livré par les Coptes, le pays était sillonné de canaux et muni de digues, et le levain de la prospérité était en lui. » — L'Émir des Croyants ayant, pris à ce sujet, conseil d'Ali, celui-ci l'engagea à écrire à Amr d'observer les prescriptions suivantes en construisant son nilomètre : Faire deux coudées supplémentaires avec les douze premières dont il était question, de laisser telles quelles les (deux) coudées suivantes et d'enlever deux doigts à chacune des coudées au-dessus de la seizième. Amr se conforma à ces prescriptions et obtint ainsi un nilomètre des plus rassurants en faisant quatorze coudées des douze premières. Chaque coudée se compose en effet de vingt-huit doigts ; Amr donna aux douze premières coudées vingt-quatre doigts, ce qui laissait un excédent de quarante-huit doigts, c'est-à-dire de deux coudées. La quatorzième prit le numéro 16 et la seizième le numéro 20. « Il faut, dit El-Qodaï, bien tenir compte de cela aujourd'hui que le fleuve a changé et que son état s'est profondément altéré. Ainsi les anciens nilomètres du Saïd, du premier au dernier, sont cotés en coudées de vingt-quatre doigts (*vingt-huit*) et le nilomètre établi sous l'islam est tel qu'on vient de le décrire. Quant à celui qui fut érigé par Ousama ben Zeid el-Tennoukhi dans Geziret, il a été emporté par les eaux. El-Mamoun en construisit un autre dans le Delta à un endroit nommé Barouzât, et un autre enfin fut élevé dans Geziret par El-Moutawaqqel ; c'est le nilomètre encore en usage aujourd'hui et dont nous avons parlé plus haut.

D'après Ibn Afir, les vieux Égyptiens prétendent que si, au 12 de Mesori, l'eau du Nil atteint douze coudées, l'année sera bonne ; sinon les eaux resteront basses. Si, avant le Nourouz, l'eau atteint seize coudées, le Nil sera à son maximum ; sachez bien cela.

Abou 'l-Salt, à propos de l'origine du Nil, dit : Ce fleuve prend naissance au delà de l'équateur et sort d'une montagne située dans ces régions et connue sous le nom de montagne de Qomr. Les eaux commencent à croître pendant le mois d'Abib et les Égyptiens disent communément : « Quant Abib commence, l'eau fait du bruit. » Au commencement de la crue, la nature du fleuve s'altère et se corrompt ; la raison en est qu'il traverse des flaques d'eau stagnante à laquelle il se mêle et qu'il entraîne avec lui vers d'autres marais semblables dont les eaux se mélangent encore aux siennes en partie. Dès que l'eau dépasse quinze coudées, n'entrât-elle que d'un doigt dans la seizième, on coupe le Khalig; c'est l'occasion d'une cérémonie solennelle et d'une fête publique; les gens du peuple aussi bien que les grands y assistent, réunis dans un endroit déterminé. Dès que le Khalig est coupé, on abat les digues qui ferment l'entrée des canaux; l'eau se répand, s'étale et couvre les plaines et les bas-fonds. Les gens des villages se réunissent au sommet de leurs maisons et dans des habitations où l'eau ne peut atteindre et hors de portée du torrent. De la sorte toute la terre d'Égypte ressemble à une mer, et les eaux, aussi longtemps que la volonté de Dieu les maintient au niveau nécessaire, couvrent tout l'espace qui s'étend entre les deux montagnes. Les plus hautes eaux atteignent à peu près dix-huit coudées; puis elles commencent à baisser et à regagner le lit du Nil, abandonnant d'abord les terres les plus hautes et en dernier lieu les plus basses, et laissant chaque village comme un dirhem et la plaine semblable à un manteau bariolé.

Dans son livre *Des Sentences royales*, El-Qoda'i Abou'l-Hassan Ali ben Mohammed El-Mawardi nous apprend que la *coudée noire* est d'un doigt et deux tiers plus longue que la *coudée de construction*. Elle fut instituée par l'Émir des Croyants Haroun al-Rachid qui la fit égale à la longueur du bras d'un esclave noir qui se tenait près de lui. C'est cette coudée que l'on emploie pour le métrage de la soie, des marchandises, des édifices et pour la mesure de la hauteur du Nil.

La plus haute mesure constatée au nilomètre, au-dessous de la ligne de niveau moyen, le fut en l'année 197, époque où le Nil atteignit seulement neuf coudées et vingt et un doigts, et la plus basse en l'année 165, où il ne dépassa pas une coudée dix doigts. La plus grande hauteur atteinte par le fleuve au-dessus du niveau moyen fut de dix-huit coudées et dix-neuf doigts en 199 et la

plus basse, au-dessus de ce même niveau, de douze coudées et dix-neuf doigts en l'année lunaire 356, au temps de Kafour El-Akhshidi.

Le nilomètre est une colonne de marbre blanc de forme octogonale, dressée dans un endroit où l'eau pénètre et d'où elle sort librement. Cette colonne est divisée en vingt-deux coudées qui se subdivisent chacune en vingt-quatre doigts, à l'exception des douze premières qui sont chacune de vingt-huit doigts [1].

Au dire d'El-Maçoudi, les Indiens prétendent que la crue du Nil et le retrait de ses eaux sont causés par des torrents, mais nous savons qu'ils sont dus à la continuité des nuages et à l'abondance des pluies.

Les Grecs sont d'avis que le Nil n'augmente ni ne diminue jamais, mais que sa crue et sa baisse proviennent de ce que ses sources augmentent ou se tarissent.

Les Coptes assurent que la crue et la baisse des eaux sont dues à des sources qui jaillissent sur l'une ou l'autre rive dont les voyageurs qui ont visité le haut-fleuve ont pu constater la présence.

D'autres prétendent que le Nil n'augmente pas, et attribuent sa crue à la violence des vents du nord qui empêchent le fleuve de se déverser dans la mer et le forcent par conséquent à se répandre sur la surface du sol. D'autres enfin timent que cette crue est due à la persistance de certains vents nommés *vents de Moltan*, qui entraînent les nuages pluvieux de l'autre côté de l'équateur; la pluie tombant alors dans le Soudan, en Abyssinie et en Nubie, la masse de ces eaux arrive au pays d'Égypte et le Nil augmente. En outre, la mer arrête l'eau du Nil et la retient jusqu'à ce qu'elle ait arrosé le pays. Et à ce propos, l'on a dit :

Écoute (car celui qui m'écoute est un bienfaiteur
Pour moi, et plus grand que celui qui me comble de présents) :
Le Nil est plein de qualités, mais
Il faut en remercier le Moltan.

Le Nil commence à croître à la fin du mois de Boona, qui correspond à Haziran; son ascension continue pendant le mois d'Abib, correspondant à Tammouz, et de Mesori, correspondant à Ab; et même, si le Nil est en bonne

1. C'est évidemment le contraire qu'il faut lire, si on s'en rapporte à ce qui a été dit plus haut. Chacune des coudées du nilomètre est de vingt-huit doigts à l'exception des douze premières qui n'ont chacune que vingt quatre doigts.

croissance, il continue à monter pendant tout le mois de Thot, qui correspond à Eilul. Si le niveau des eaux atteint dix-huit coudées, il faut percevoir tous les impôts car la terre sera fertile. Mais cet état du sol est nuisible aux bestiaux à cause de l'absence de prairies et d'herbages.

Pour être profitable à la généralité du pays, l'inondation devrait atteindre une hauteur de dix-sept coudées; dans ce cas, toutes les terres seraient arrosées. Si cette hauteur est dépassée et que la crue atteigne dix-huit coudées pleines, le quart de l'Égypte est submergé; certains villages peuvent être détruits, comme nous l'avons dit plus haut, à cause de l'abondance des eaux. Si les dix-huit coudées sont dépassées, la conséquence est qu'au retrait des eaux du Nil, il se déclare des épidémies, et la plupart des crues atteignent dix-huit coudées.

Sous le califat d'Omar ben Abd el-Aziz, le Nil n'atteignit que douze coudées. La longueur des douze premières coudées est de vingt-huit doigts chacune, les coudées au-dessus de la douzième étant chacune de vingt-quatre doigts[1]. La hauteur la plus basse des eaux qui restent dans le nilomètre à l'étiage est de trois coudées; dans l'année où ce fait se produit l'inondation sera très faible. Les coudées pour lesquelles on fait des prières publiques sont nommées *Mounkir* et *Nakir*, ce sont les treizième et quatorzième coudées : si le Nil, dépassant ces deux coudées, atteint la moitié de la quinzième, les Égyptiens font des prières publiques, car tout le pays est menacé de calamités; mais si, la quinzième coudée étant complète, le Nil pénètre dans la seizième, c'est un bienfait pour une partie des habitants et l'on ne fait plus de prières publiques; ce fait amène cependant une diminution dans les revenus du sultan.

Le vin que l'on boit en Égypte est préparé avec l'eau du mois de Tobé, qui correspond à Kanoun II; c'est le temps où l'eau du Nil est dans le plus grand état de pureté, et le temps aussi où les Égyptiens se vantent de la limpidité des eaux de leur fleuve. A ce moment, les habitants de Tennis, de Damiette, de Tounah et de tous les villages maritimes font provision d'eau.

Autrefois une crue de seize coudées suffisait pour arroser les parties incultes et cultivées de l'Égypte entière, grâce au bon entretien des digues et des écluses et au curage des canaux. L'eau, dans une crue de neuf coudées seulement, entrait dans les canaux d'El-Manha, de Fayoum, de Sardous et de Sakha. L'usage

1. Même erreur que précédemment.

à présent, c'est-à-dire en l'an 345 [1], est que, si le Nil se maintient immédiatement au-dessus de seize coudées ou s'il atteint un niveau inférieur à ce point, on diminue le revenu du sultan; mais à présent toutes les raisons que nous venons d'énoncer ont été bouleversées : les digues, les écluses, les canaux sont en mauvais état.

La règle maintenant est que le fleuve monte pendant les fortes chaleurs, alors que le soleil parcourt les signes de l'Écrevisse, du Lion, de l'Épi; à cette époque la plupart des fleuves de la terre habitée diminuent; c'est ce qui a fait dire que les fleuves, à l'époque de leur baisse, apportaient leurs eaux au Nil pour le faire croître. La crue du Nil commence le 5 de Boona, devient apparente le 12, s'accentue le 2 du mois d'Abib et atteint son maximum le 8 de Baba; à partir du 20 de ce mois, le fleuve commence à redescendre. La durée de la crue, depuis le commencement jusqu'au jour où elle commence à décroître, est de trois mois et vingt-cinq jours, comprenant les mois d'Abib, de Mesari et de Thot et vingt jours du mois de Baba [2]. La durée de son plein, après avoir atteint son maximum, est de douze jours, après lesquels le fleuve commence à redescendre.

De nos jours encore, le 27 de Baba on crie publiquement la cote du Nil; cette cote s'obtient en défalquant de la hauteur des eaux à ce moment la hauteur de l'eau qui restait dans le nilomètre le 13 de Baba. On coupe le grand Khalig quand le fleuve atteint seize coudées. J'ai entendu des gens s'écrier : « Que Dieu nous préserve d'un doigt de la vingtième coudée! » En effet, nous en avons été témoin, quand le Nil atteint le premier doigt de la vingtième coudée, le fleuve se répand et submerge les villages et les jardins et les eaux ressortent des égouts. Mais, depuis les événements de l'an 806 [3], le Nil attendrait-il aujourd'hui le premier doigt de la vingtième coudée, l'inondation serait insuffisante, par suite du mauvais état des digues. Jusqu'après l'an 500 [4] de l'hégire, le niveau normal du Nil était, au nilomètre de Geziret, de seize coudées, c'est-

1. Du 15 avril 956 au 3 avril 957.

2. Ce passage est altéré, comme l'a très bien remarqué l'éditeur du texte arabe. Voici ce qu'il en dit : « Ce que dit l'auteur : *et la durée de sa crue*....., est sans rapport avec ce qui précède; mais si l'on s'en tient à ce qu'il a dit plus haut, on voit que la durée de la crue du Nil, depuis son commencement jusqu'au jour où le fleuve commence à décroître, est de quatre mois et quinze jours. » Cette durée comprend en effet vingt-cinq jours du mois de Boona, les quatre-vingt-dix jours des mois d'Abib, de Mesori et de Thot, et vingt jours du mois de Baba; ce qui fait un total de cent trente-cinq jours, c'est-à-dire quatre mois (de trente jours chacun) et quinze jours

3. Du 21 juillet 1403 au 11 juillet 1404.

4. Du 2 septembre 1106 au 21 août 1107.

à-dire de dix-huit coudées en réalité; et l'on disait alors : « Si le fleuve monte d'une coudée encore, le revenu de l'Égypte augmentera de cent mille dinars, parce que les terres les plus hautes seront arrosées. » S'il atteignait dix-huit coudées, c'était la hauteur maximum; car dix-huit coudées, au nilomètre de Geziret, représentaient vingt-deux coudées du Saïd. Si le Nil dépassait d'une coudée la dix-huitième, le revenu de l'Égypte baissait de cent mille dinars, parce que les terrains bas étaient submergés.

Ibn Moyassar, dans ses *Chroniques de l'an 543*[1], dit que cette année-là la crue du Nil atteignit dix-neuf coudées et quatre doigts et que l'eau arriva jusqu'à la porte Neuve, au bout du boulevard extérieur du Caire; tout le monde se réfugiait au Caire venant de Masr et du côté du cimetière. Quand le calife El-Hafiz li din Allah Abou 'l-Mamoun apprit que l'eau était arrivée à la porte Neuve, il devint triste et s'enferma. Un de ses familiers pénétra auprès de lui et le questionna sur la cause de son chagrin : le calife lui fit voir alors un livre dans lequel était écrit ceci : *Quand l'eau arrivera à la porte Neuve, l'imam Abd el-Megid mourra.* Ce livre, dit-il, nous fait connaître notre destinée et celle de notre règne, aussi bien que ce qui arrivera après lui. A la fin de cette année, El-Hafiz tomba malade et il mourut au commencement de l'an 544[2].

Le cadi El-Fadel, dans ses *Événements de l'an 576*[3], dit : Le lundi, 26 de Rabi' I^er^, correspondant au 16 de Mesori, le Nil atteignit seize coudées, hauteur normale de la crue, ce qu'on n'avait encore jamais constaté à pareille époque. C'est encore là une condition du Nil qui est altérée de notre temps. Autrefois il atteignait son plein au commencement de Mesori, et, en l'an 812[4], ce plein a été atteint le 29 de Abib, un jour avant le mois de Mesori. C'est un fait rare et digne d'être consigné dans les annales des crues du Nil. En 709[5], le Nil fut à son plein, le 11 de Gemadi I^er^, ou 19 de Baba, quarante-neuf jours après le Nourouz; en 592[6], on ouvrit le canal d'Abou 'l-Menga le 19 de Chawwal, ce fut El-Melek el-Aziz Othman qui procéda à la cérémonie et le Nil monta dans le canal d'un doigt, le dix-

1. Du 22 mai 1148 au 10 mai 1149.
2. Du 11 mai 1144 au 29 avril 1150.
3. Du 28 mai 1180 au 16 mai 1181.
4. Du 16 mai 1409 au 5 mai 1410.
5. Du 11 juin 1309 au 30 mai 1310.
6. Du 6 décembre 1195 au 23 novembre 1196.

huitième de la dix-huitième coudée, niveau qui est nommé par les Égyptiens *la grande nappe*. Remarquez que si ce que le cadi El-Fadel appelle la grande nappe était atteint quelque année de notre temps, ce serait pour le pays la famine, et pour les habitants la mort; pareil changement n'est dû qu'à la négligence qu'on apporte dans l'entretien des digues. Aujourd'hui, quand le fleuve atteint seize coudées, les Égyptiens sont en liesse, car ce niveau était autrefois le niveau normal d'irrigation et l'est encore aujourd'hui. C'est jour de fête alors, et le sultan monte à cheval, puis, suivi de son escorte, descend dans une barque pour parfumer le nilomètre. Il est question de la sollicitude de la dynastie des Fatimites pour la *coupure du Khalig* au chapitre qui traite des *Salles de la Perle*.

D'après quelques commentateurs le jour de la plénitude (du Nil) est précisément celui qui fut fixé à Pharaon par Moïse comme rendez-vous; il est dit dans le Coran (xx, 61) : *Le rendez-vous aura lieu au jour de la fête, alors que ce peuple sera réuni en plein jour.* » Et jusqu'à présent on a conservé la coutume de se réunir pour parfumer le nilomètre ce jour-là.

La meilleure politique suivie à propos de la proclamation publique du niveau du Nil est celle que rapporte le fiqih Ibn Zoulaq dans son *Histoire de Maezz li-din Allah* : « Ce mois-là (c'est-à-dire en Chawwal 362)[1], El-Maezz li-din Allah interdit de proclamer la crue du Nil et d'écrire à ce sujet à d'autre qu'à lui-même ou général Gauher. Il ne permit cette proclamation que quand le Nil fut en son plein, c'est-à-dire quand il eut atteint seize coudées et que l'on coupa le Khalig. Remarque bien l'utilité de cette manière d'agir : si, à un moment donné, le Nil s'arrête dans son ascension ou si cette ascension se ralentit, chacun est inquiet et appréhende le manque d'eau; on retient les grains, on s'oppose à leur vente dans l'espérance que les prix augmenteront; les riches accaparent les céréales, soit qu'ils s'attendent à une élévation de prix, soit qu'ils tiennent à faire des provisions pour leur famille. Ces circonstances amènent la disette et, s'il arrive que le Nil monte, le prix des denrées n'a plus de stabilité, et s'il ne monte pas, il y a à la fois famine et sécheresse. En tenant secrète la cote du Nil, on rendait à l'Égypte le plus grand service et le plus utile.

El-Messih, dans son *Histoire d'Égypte*, dit : « Le maître du palais prescrivit à

1. Le mois de Chawwal 362 va du 5 juillet au 2 août 973.

Ibn Hiram de prendre copie des paroles que prononçaient les crieurs du Nil comme préliminaires de leur proclamation de la cote. Voici ce qu'ils disaient : « Des bienfaits innombrables sont dans les trésors inépuisables de Dieu! Dieu a fait monter le Nil béni de *tant*. » D'ordinaire, au commencement de la crue, les eaux du Nil deviennent vertes et les Égyptiens disent alors que *le Nil a des envies*; aussi pensent-ils qu'en boire en ce moment-là est nuisible. Voici à quoi ils attribuent la cause de cette coloration verte des eaux. Les bêtes sauvages, les éléphants surtout, viennent, poussés par l'extrême chaleur, se vautrer dans les marais que traverse le haut Nil. Les eaux de ces marais sont par là altérées et quand, à l'époque de la saison pluvieuse de ces contrées, les pluies viennent à tomber dans le sud, les torrents se déversent dans ces marais dont les eaux corrompues s'échappent et s'écoulent vers l'Égypte. Peu après l'eau verte, apparaît l'eau nouvelle qui constitue la crue du Nil en Égypte. Cette eau est rougeâtre car elle est chargée du limon que la masse de l'eau entraîne avec elle. Au maximum de la crue, la terre d'Égypte est recouverte par les eaux; dans les provinces, les villages et les collines sont entourés par la nappe liquide et on ne peut s'y rendre que par bateau ou en suivant la crête de longues digues dont l'entretien, pour être suffisant, exige le quart du revenu (de l'Égypte); elles servent à maintenir les eaux jusqu'à ce que tous les terrains aient été convenablement arrosés. Quand l'arrosage d'une province est achevé, les habitants de cette province coupent les digues en des endroits désignés par l'ingénieur et les cheikhs; cette coupure se fait à un moment déterminé, ni après ni avant, comme il est attesté par les règlements de chaque province. Chaque district est donc arrosé par l'eau qui lui vient du district voisin et par l'eau qu'il possède en propre. Si on négligeait de réparer les digues, de refaire les écluses et de curer les canaux, il ne serait guère possible d'utiliser l'eau du Nil. C'est ce qui est arrivé de notre temps.

On consacrait autrefois à la réfection des digues le tiers des revenus, tant on en prenait soin alors. En agissant ainsi, on régularisait l'irrigation de tout le pays d'une façon utile pour tous. D'ailleurs, s'il plaît à Dieu, tu pourras voir bientôt ce que les anciens et ceux qui les ont suivis pratiquaient à ce sujet.

Sous le règne des Fatimites, il y avait des dépenses affectées à l'entretien du nilomètre; les frais, qui se montaient à cinquante dinars par an, étaient versés à Ibn Abou 'l-Raddad.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

DU PONT SUR LEQUEL ON TRAVERSAIT LE NIL

Il y avait sur le Nil un pont de bateaux jeté entre Fostat et l'île que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Rodah. Un autre pont joignait cette île à Ghizeh. Ces deux ponts se composaient, ensemble, de trente barques.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

DE CE QUI A ÉTÉ DIT AU SUJET DE L'EAU DU NIL EN ÉLOGE OU EN BLAME

Le maître Abou Ali Ibn Sina (Avicenne) dit : « On a donné à l'eau du Nil des louanges singulièrement exagérées. Ses qualités sont quadruples : éloignement de sa source, excellence de son parcours, sa profondeur, sa direction du sud au nord. Cette dernière condition rend l'eau du Nil plus douce; pour la profondeur, il y a d'autres fleuves qui sont tout aussi profonds que le Nil. L'eau la meilleure est celle qui provient de sources, non pas de toutes les sources indistinctement, mais de celles qui sourdent dans un terrain chaud et dont la nature n'est pas dominée par des éléments ou des substances étrangères, ou dans un terrain pierreux lequel, à plus forte raison, n'est corrompu par aucune des décompositions que la terre peut subir; mais les sources qui sortent d'un terrain chaud sont préférables à celles qui jaillissent d'un sol pierreux; cependant les sources nées en terres chaudes ne sont pas toutes bonnes, mais seulement celles qui, outre cette condition, sont courantes, et non pas toutes les eaux courantes, mais celles qui coulent en plein air et dont les eaux sont exposées au soleil et au vent : cette condition ajoute une grande qualité à l'eau courante. Quant à l'eau stagnante, son exposition en plein air lui donne parfois une qualité qu'elle n'aurait pas eue si elle était restée cachée et dissimulée.

L'eau qui coule sur un lit de terre est préférable à celle qui coule sur un lit pierreux, car la terre filtre l'eau, enlève les matières étrangères qui s'y sont mêlées et la rend limpide, ce que ne peut faire la pierre; mais il est nécessaire que la terre qui forme le lit du fleuve soit une terre chaude et non de la boue, du nitre ou autre chose du même genre ; autrement, et si l'eau était profonde et d'un cours rapide, elle serait altérée par la quantité de matière qui se mélange-

rait à elle. Les eaux dont le cours est dirigé vers le soleil, c'est-à-dire vers l'est, et surtout vers le point estival (?) sont les meilleures, et d'autant plus qu'elles sont plus éloignées de leur point d'origine; après ces eaux, les meilleures sont celles qui se dirigent vers le nord. Quant à celles qui coulent vers l'ouest ou vers le sud, elles sont détestables et leur mauvaise qualité s'accroît lorsque souffle le vent du sud. Les eaux qui aux conditions précédentes joignent celle de descendre de hauts sommets sont meilleures encore; elles sont si douces qu'on les croirait sucrées et qu'on ne peut les mélanger au vin qu'en petite quantité. Elles sont d'un poids léger, se refroidissent aisément et s'échauffent de même, grâce à leur peu de densité; froides l'hiver, elles sont chaudes l'été, n'ayant ni goût ni odeur dominante. Elles descendent rapidement les cataractes, dissolvent aisément ce qu'on y met à dissoudre et cuisent facilement ce qu'on y met à cuire.

Le maître Ala el-Din Ali ben Abou 'l-Harim ben Nafis, dans son *Commentaire des Canons* (d'Avicenne), dit: Les qualités dont il est question ne sont pas à proprement parler des qualités mais de simples conditions qui contribuent à rendre l'eau meilleure. L'une de ces conditions, l'éloignement de la source, rend forcément, comme nous l'avons démontré, l'eau plus subtile, à cause de la perdurance de son mouvement. Le Nil sort, en effet, d'une montagne située au delà de l'équateur, par 11° 30′ des mesures du plus grand cercle terrestre divisé en trois cent soixante degrés. Cette montagne s'étend de 46° 30′ à 61° 50′ de longitude, comptée à partir de l'extrême occident, sur une longueur de 15° 20′, des trois cent soixante degrés compris dans le plus grand cercle terrestre. De cette montagne sortent dix fleuves produits par des sources situées à l'intérieur de la montagne. Chaque faisceau de cinq de ces fleuves se jette dans un grand lac circulaire. Le centre de l'un de ces lacs est situé par 50° de longitude (à partir de l'extrême occident) et 7° 31′ de latitude sud. Le centre du second lac se trouve à l'intersection du 57e degré de longitude et du 7° 31′ de latitude sud. Ils sont égaux (en surface) et le diamètre de chacun d'eux est de cinq degrés. De chacun de ces lacs sortent quatre fleuves qui se jettent dans un petit lac circulaire situé dans le premier climat et dont le centre est distant de l'occident de 53° 30′ et de l'équateur de 2°, le lac étant dans le premier climat au sud de l'équateur. Le diamètre de ce lac est de deux degrés. Tous ces huit fleuves coulent donc dans un seul lac d'où sort un fleuve unique, qui est le Nil d'Égypte. Le pays de Nubie

est traversé par un autre fleuve qui sort d'un lac situé sous l'équateur; ce lac est grand et circulaire et la longueur de son diamètre est de trois degrés; la longitude de son point central est de 45°. Ce fleuve rencontre le Nil par 43′ (*sic*) de longitude. Après avoir dépassé la ville de Masr, le Nil, parvenu à un village nommé Chatnouf, se partage en deux branches qui vont se jeter dans la mer. L'une porte le nom de *branche de Rosette*; c'est d'elle que se détache le canal d'Alexandrie. La seconde, connue sous le nom de *branche de Damiette*, détache, en arrivant à Mansourah un rameau qui prend le nom de *bahr Ashmoun*, rameau qui va se jeter dans un lac situé dans ces parages. La partie principale, continuant son cours, se déverse dans la mer près de Damiette. — La crue du Nil provient de pluies abondantes qui tombent en Abyssinie. Et Dieu est le plus savant!

Les recherches les plus scrupuleuses sur le poids de l'eau ont démontré que bien souvent, plus elle est légère, meilleure elle est. C'est l'avis qu'émet Ibn Sina dans son chapitre *Des qualités de l'eau*. Si tu examines ce qu'il en dit, tu verras que toutes se trouvent réunies dans l'eau du Nil. D'abord, le Nil provient d'une source et coule sur un terrain chaud; par suite, aucun élément de nature mauvaise ne domine dans le sol qui forme son lit, condition que ne présentent pas les sources qui coulent sur un sol imprégné de naphte, d'alun, de sels de soufre, etc.; au contraire, le sol sur lequel coule le Nil produit de l'or, ce que prouvent clairement les paillettes qu'on rencontre sur ses rives; certaines gens même s'occupent à trier l'or ramassé sur le rivage et, par ce moyen s'enrichissent. Or on ne peut nier la vertu attachée à la présence de l'or dans l'eau. En second lieu, le Nil coule toujours à découvert, exposé au soleil et au vent. 3° Le limon du Nil est un limon entraîné par les torrents que forment les pluies et qui traversent des terres chaudes; on peut le constater en respirant l'agréable odeur qui se dégage de ce limon quand il est encore humide. 4° Le Nil est très profond et son courant tellement violent qu'il renverse, ou peu s'en faut, les colonnes qui s'opposent à sa course et entraîne avec lui les objets les plus pesants qui lui font obstacle. 5° La distance qui sépare la source du Nil de son embouchure est considérable. On a parlé plus haut de son étendue à laquelle n'est comparable l'étendue d'aucun autre fleuve de la terre habitée. 6° Il descend de lieux élevés; le sud est en effet plus élevé que le nord; et de plus il franchit des cataractes,

montagne élevée d'où le fleuve se précipite vers la vallée d'Égypte. A ce propos, Ibn Qoteïba dans son ouvrage intitulé : *Termes peu usités dans les traditions*, rapporte le récit suivant de Garir ben Abd Allah el-Bagli. Un jour le Prophète l'interrogea sur son séjour à Valence, et Garir, entre autres choses, lui dit que dans ce pays l'eau ne coulait pas des hauteurs. « La meilleure eau, dit le Prophète, est l'eau *sanam* (السنم), c'est-à-dire celle qui se trouve à la surface de la terre ». Par *sanam*, il faut entendre l'eau qui est sur la surface de la terre. Toute chose superposée à une autre chose est *sanam* par rapport à cette dernière ; cette expression vient du terme *sanâm el-ba'ir* (سنام البعير, *les bosses des chameaux*), à cause de leur élévation. Quelques commentateurs expliquent le verset du *Coran* (LXXXIII, 27) où il est dit : *Et il sera mélangé de tasnim*, de cette manière : *Il sera mélangé avec ce qui descend d'en haut.* 7° Le Nil se dirige du sud au nord et reste par conséquent toujours opposé aux vents excellents du nord. 8° L'eau du Nil est légère, comme on a pu le constater plusieurs fois en la comparant aux eaux d'autres fleuves qu'elle laisse bien loin derrière elle sous ce rapport. 9° Sa saveur est douce, son influence excellente sur la digestion des aliments et leur passage dans l'estomac, à tel point que l'ingestion de cette eau amène aussitôt l'éructation.

Telles sont les qualités qui feront juger l'eau du Nil excellente par tous ceux qui se sont occupés de physique et de médecine et qui sont vraiment à même de reconnaître combien cette eau est utile et bienfaisante.

Dhu 'l-Qorneïn, dit-on, écrivit un livre où il énumérait les merveilles qu'il avait vues, et ce livre embrassait toutes les merveilles du monde. Comme conclusion il disait : « Tout cela n'a rien de merveilleux auprès de cette merveille qu'on appelle le Nil d'Égypte. » Si Dieu, a dit un philosophe, n'avait pas soumis le Nil à une loi qui le fait croître peu à peu en été pour mener à bien l'irrigation du sol, et le fait décroître au temps où vont commencer les cultures, le pays d'Égypte serait anéanti et inhabitable. Car les pluies y sont insuffisantes, et l'on n'y rencontre pas de ruisseaux qui puissent subvenir aux besoins de toutes les terres, excepté dans la province du Fayoum.

Un poète ingénieux a dit :

Oh! que ce Nil présente de merveilles!
Il est comme une vierge incomparable.

Au cours de l'année, il rencontre la terre et la salue
Et si on a assez de lui, il prend congé et se retire.
Quand il paraît, il est comme la lune nouvelle; et quand il est là,
A son plaisir il augmente et décroît.

Un autre s'est exprimé ainsi :

Le Nil me semble doué de cœur et d'intelligence,
D'après ce que les yeux humains en voient :
Il vient quand on a besoin de lui
Et se retire quand ce besoin a cessé.

Tamim ben El-Mo'tamer a dit :

Le jour que nous passons avec le Nil est court,
Et d'ordinaire les jours de joie sont courts.
Sous nos pieds les barques courent rapides comme des chevaux
Elles montent tandis que l'armée des ondes descend.
Leurs vagues sont comme les plis du ventre
Et leurs tourbillons comme un nombril.

Le même dit encore :

Ne vois-tu pas la foudre pleurer et gémir.
Et l'éclair rapide qui rit
Boit au nuage sombre comme la nuit :
Quand il pleure, la face de la terre sourit.
Vois l'eau du Nil quand elle augmente :
Elle est comme du santal et du mastic.

Un autre :

Dieu fait courir le Nil quand le vent d'est souffle
Et nous fait voir sur ses bords des soldats de marine,
Rangés sur ses deux rives et brandissant leurs lances flexibles,
Tandis que les vagues du fleuve agitent des épées indiennes.
Si son eau est amère, elle a le goût des roses;
Est-elle limpide, elle a la couleur de l'eau de roses qui laisse après elle un goût d'amertume.

Abou 'l-Hassan Mohammed ben El-Ouazir dit au sujet de la gradation de la crue du Nil et de ses immenses services :

Je vois toujours de grandes choses provenir de petites,
Et la pleine lune se former du croissant.
Ne sois donc pas surpris si le moindre canal d'eau,

En Égypte, est estimé comme une source de richesse.
Une augmentation d'un doigt par jour
Amène une coudée de bien-être

El-Shahab Ahmed ben Fadl Allah el-Amari a dit :

L'Égypte a une qualité surprenante :
La vie y est merveilleuse et splendide.
Au pied d'un jardin se rencontrent
L'eau vivifiante et la verdure.

Ibn Qalaqs a dit :

Regarde le soleil se coucher sur le Nil
Et vois ce qu'il laisse derrière lui de rouge crépuscule
Il a disparu, envoyant derrière lui ses rayons,
Comme s'il s'était brûlé en plongeant sous les eaux
Et la lune nouvelle arrive bientôt à son aide
Comme un canot fait d'argent.

Bichr el-Moulk ben el-Mounagem a dit :

Combien était belle la barque que je montais dans les airs ;
Du haut de l'horizon j'ai jeté mes yeux sur la terre ;
C'était le soir et l'on eût dit une bataille ;
Si un poltron l'avait vue il serait mort de peur.
Le soleil couchant se dirigeait vers l'Occident,
Pâle sur le Nil et craignant l'attaque de la nuit ;
La lune se penchait comme la pointe d'une lance
Jetée dans la furie du combat, parmi le sang du crépuscule.

Le cadi El-Fadel a dit : « L'eau du Nil couvre les plaines et convertit les doigts en coudées ; comme un jaloux il couvre la terre et, plus jaloux encore, il s'étale sur elle sans en dépasser les limites (?). En Égypte c'est le seul coupeur de routes que l'on rencontre, et pourtant il est le seul qu'on recherche et que l'on craigne. »

Le Nil d'Égypte diffère dans son cours de la plupart des fleuves ; il coule en effet du sud au nord et il n'y a que deux fleuves qui suivent la même direction, le Mokran dans le pays de Sind, et l'Oronte, aujourd'hui le Asi, qui passe à Hamat, ville de Syrie.

Certaines gens ont dénigré l'eau du Nil. Abou Bekr ben Ouahshia, dans son traité de l'*Agriculture nabatéenne*, dit : Les eaux du Nil prennent naissance dans une montagne située au delà du pays des Noirs et nommée montagne de Qomr ;

la douceur de ces eaux et leur crue démontrent qu'elles sont exposées au soleil, et le soleil, s'il ne les brûle pas complétement, leur procure du moins un échauffement doux et prolongé, qui, sans leur enlever, par une violence et une ardeur exagérées, leur partie humide pour ne leur laisser que leurs parties lourdes, agit pondérément sur ses eaux et les rend si douces qu'elles altèrent la constitution de ceux qui en boivent en grande quantité et déterminent des éruptions, des boutons et des plaies. Les Égyptiens, qui en boivent beaucoup, sont devenus sanguins et ont besoin de se saigner à des intervalles très-rapprochés; ceux qui connaissent la physiologie s'astreignent en effet à un régime propre à extirper de leur corps les germes pernicieux qu'y introduit l'eau du Nil; s'il n'en était pas ainsi, ils tomberaient dans les maladies infectieuses que nous venons de nommer et ne seraient plus que boutons et plaies; ce fait tient à ce que l'eau du Nil est moins froide que les autres, et que la coction qu'elle a subie rend sa viscocité plus grande que ne doit l'être la viscosité de l'eau. Mélangée aux aliments dans l'intestin, elle produit en grande quantité des excréments mauvais et corrompus qui déterminent les maladies rappelées plus haut. Pour évacuer les germes morbides qu'ils ingèrent avec l'eau du Nil, les Égyptiens boivent constamment un sirop fait d'un jus de fruit acide et astringent et prennent des remèdes qui les débarrassent des excréments. Si la chaleur du soleil est plus forte et active la coction de l'eau du Nil, cette eau devient salée comme celle de ces flaques marines qui n'ont d'autre mouvement que celui que déterminent la marée et le souffle des vents; elle est alors meilleure pour les plantes et les cultures que pour les animaux.

Voici ce que dit Ibn Radouan : Le Nil traverse les territoires de nombreuses peuplades qui habitent le Soudan, et arrive au pays d'Égypte après avoir ramassé dans ces régions tout ce qui s'y trouve d'ordures et de matières corrompues. Il traverse la terre d'Égypte coulant du sud au nord et va se jeter dans la mer de Roum. Sa crue commence en été et finit à l'automne, et, pendant la période des hautes eaux, il s'élève dans l'atmosphère une humidité abondante produite par une évaporation insensible; par suite l'été et l'automne, secs de leur nature, deviennent humides. De plus, quand le fleuve se met à gonfler, les eaux se répandent sur le sol et y déposent tout ce qu'elles renferment de saletés, cadavres d'animaux, ordures, détritus de bois et de plantes, eaux croupies des marais

qu'elles ont entraînées avec elles, tout cela se mêle au sol lui-même et au limon, car la terre ici est très meuble, sans parler des poissons du Nil et des marais qui y déposent leurs œufs. Au commencement de la crue on voit le Nil devenir complètement vert, grâce à la quantité d'eau croupie qui se mélange aux eaux du fleuve, et qui est saturée de matières corrompues, mousses et lentilles d'eau qui rendent l'eau verdâtre. Puis le fleuve devient trouble et semble jusqu'à la fin de la crue charrier de la boue; si, dès qu'il est redevenu transparent, tu prends un peu de cette eau dans un vase, tu y verras se former un abondant dépôt de limon, tandis que la partie liquide demeurera visqueuse et d'une odeur fétide et insupportable; c'est un des indices les plus évidents de la malignité de cette eau et de sa corruption. Hippocrate et Galien ont démontré que les eaux qui se corrompent le plus rapidement sont les eaux pluviales subtilisées par le soleil, et une des caractéristiques de l'eau du Nil est qu'elle arrive en Égypte alors qu'elle est rendue à son maximum de subtilité, grâce aux violentes chaleurs du Soudan. Si à cette condition vient s'ajouter l'état de corruption de la terre d'Égypte, la décomposition de l'eau s'aggrave encore; aussi naît-il dans ce fleuve de nombreuses espèces de poissons; les excréments des animaux, en effet, les résidus des plantes, la corruption même de l'eau et des œufs de poisson, déterminent la production de ces poissons, comme l'a dit Aristote dans son *Traité des animaux*; cela est bien évident d'ailleurs, car toute matière qui se décompose engendre, par sa décomposition même, des animaux et c'est pour cela que se produisent en abondance en Égypte, les vers, les rats, les serpents, les scorpions, les guêpes, les mouches, etc. Cela montre clairement que ce qui prédomine en Égypte est la chaleur et l'humidité accidentelle, que sa température est sujette à de nombreuses variations, que son air et son eau sont de mauvaise qualité. Parfois, à la fin du printemps et au commencement de l'été, le Nil est à sec du côté de Fostat; l'eau, corrompue par la quantité des choses qu'on y jette, y devient d'une puanteur répugnante. Il est bien clair que l'eau, arrivée à ce degré de corruption, altère sensiblement la santé des gens (qui en font usage); aussi est-il nécessaire de puiser l'eau aux endroits où le courant du fleuve est le plus rapide et où, par suite, la corruption est moindre. Chacun purifie cette eau suivant la température. Dans l'été, alors qu'on a très chaud, on se sert de craie, de terre d'Arménie, de terre rouge, de nabq et de nèfles pilées et de vinaigre.

Pendant l'hiver, quand on a très froid, on emploie l'amande amère, l'intérieur du noyau de l'abricot, le pouillot et l'alun; et, encore est-il nécessaire de filtrer ce qui a été purifié avant de le boire. Pour purifier l'eau du Nil, mets-là dans un vase de terre glaise, de terre cuite ou de cuir et n'emploie que ce qui transsude à travers les porosités du vase. Si tu le préféres, fais-la bouillir et laisse-la se purifier à l'air de la nuit; filtre ensuite l'eau ainsi purifiée et emploie-la.

Si l'eau semble contaminée par quelque matière nuisible, fais-la bouillir puis laisse-la refroidir en plein air, à la fraîcheur de la nuit, ensuite purifie-la au moyen des ingrédients que nous avons indiqués. Le mieux est de n'employer cette eau qu'après l'avoir purifiée plusieurs fois; voici comment on procède : on la fait d'abord chauffer et bouillir puis on la laisse refroidir à la fraîcheur de la nuit, puis l'eau ainsi purifiée sera filtrée. On la purifie de nouveau au moyen de quelque ingrédient et l'on met la partie purifiée dans un vase; on n'emploiera que ce qui suintera par les porosités du vase. Le vase destiné à recevoir cette eau sera, en été, de terre glaise ou de terre cuite travaillée au mois de Tobé; on pourra se servir également de filtres de pierre ou de cuir ou de toute autre matière qui rafraîchisse. En hiver on fera usage de récipients de verre ou de porcelaine. Les vases fabriqués en été, en terre glaise ou en terre cuite, seront placés pendant l'été, dans un caveau exposé au vent du nord; on les exposera à la chaleur, pendant l'hiver. On refroidit l'eau en été en y mêlant de l'eau de rose ou en y déposant un linge propre dans lequel on aura enveloppé un morceau de craie, ou des graines de pourpier ou de pavot blanc, ou de la terre d'Arménie ou de la terre rouge, mais de façon à ce que l'eau se rafraîchisse sans se mélanger à l'ingrédient. Les vases se nettoient en été avec de la terre glaise pilée, de la farine d'orge, du pourpier ou du santal, et pendant l'hiver avec de l'alcali ou du souchet; on les parfume avec du mastic ou de l'aloés. Le commencement de la crue et le moment où l'ascension des eaux s'arrête sont les deux époques où l'eau du Nil est la plus mauvaise. Il faut alors la faire bouillir et en exagérer la purification, en employant l'intérieur du noyau de l'abricot et tout ce qui peut faire disparaître la viscosité. La meilleure eau du Nil est celle du mois de Tobé, alors que le froid est à son maximum; les Égyptiens savent bien, par expérience, que l'eau de Tobé est la meilleure; aussi beaucoup d'entre eux l'emmagasinent-ils dans des récipients de verre et de porcelaine et en font usage

pendant toute l'année; ils prétendent qu'elle ne s'altère pas et ils ne prennent même pas la peine de la purifier, persuadés qu'ils sont qu'elle est tout-à-fait pure. Mais ne t'y fie pas et purifie-la quand même, car l'eau emmagasinée s'altère certainement.

Voilà ce que j'ai trouvé en fait de critique de l'eau du Nil. Il en ressort que l'eau s'altère suivant le terrain sur lequel elle coule et non parce qu'elle est mauvaise en elle-même. Ne t'effraye donc pas de ce que tu entends dire; la chose n'est pas autrement que je l'ai exposée. Et comme la malignité de l'eau est en proportion, non de la quantité, mais de l'altération, tu connais le moyen d'éliminer les substances pernicieuses qui s'y sont mélangées. Et Dieu est le meilleur guide par sa bonté et sa bienfaisance.

CHAPITRE VINGTIÈME

DES MERVEILLES DU NIL

Parmi les merveilles du Nil il y a l'hippopotame. Abd Allah ben Ahmed ben Sélim el-Assouani, dans son *Histoire de Nubie*, dit : « La distance qui sépare Dongola du commencement du pays d'Aloua est plus grande que celle qui sépare Dongola d'Assouan, et l'on y rencontre beaucoup plus de villages, de fermes, d'îles, de bestiaux, de palmiers, d'arbres, de doums, de cultures et de vignes que du côté qui touche au pays de l'islam. Dans ces régions se trouvent des îles qu'il faut des jours pour traverser, et qui sont toutes peuplées de serpents, de bêtes fauves et de carnassiers; on y trouve aussi des déserts où l'on redoute la soif. A ce point (Aloua) le Nil fait un coude et se dirige d'abord vers le levant puis vers le couchant pendant des jours (de marche) et atteint enfin le Saïd dont le terrain est beaucoup plus déclive. C'est la région où le coude du Nil touche les mines connues sous le nom de Shatka (الشتكة), le pays lui-même porte le nom de Shanqir (شنقير). C'est de là que viennent le *qomri* (قرى, tourterelle) et l'hippopotame abonde en cet endroit.

« Simoun, prince héréditaire d'Aloua, m'a affirmé avoir compté dans une île soixante-dix de ces animaux. Ce sont des bêtes qui vivent sur les berges du fleuve, semblables à des chevaux et grands comme des buffles; leurs jambes courtes se terminent par des sabots; ils ont la couleur des chevaux et sont aussi pourvus de crinières ; leurs oreilles sont aussi petites que celles des chevaux et leur gorge est pareille à celle de cet animal; leur queue est semblable à celle des buffles; ils ont le muffle très large et tel qu'à première vue on le prendrait pour un sac; leur cri ressemble à un hennissement et leurs dents sont telles que le crocodile n'y peut résister. S'ils sont irrités, ils attaquent les barques et les font sombrer; ils se nourrissent de l'herbe du rivage; leur peau est d'une solidité surprenante, on en fait des boucliers. »

Cet animal ressemble au cheval terrestre, seulement sa crinière et sa queue sont plus longues et sa couleur est plus belle; son sabot est fendu comme celui du bœuf et sa taille est un peu plus grande que celle de l'âne. Il mange le crocodile avec beaucoup de voracité et est visiblement plus fort que lui. Parfois il sort de l'eau et couvre les juments, et de cet accouplement naissent les plus beaux chevaux du monde. Un homme, un jour, descendit sur la rive du Nil ayant avec lui une superbe jument. Un hippopotame noir tacheté de blanc sortit du fleuve et couvrit la jument qui devint pleine et mit bas un poulain de formes merveilleuses. L'homme, désirant avoir un autre poulain, retourna au même endroit avec la jument et le premier poulain. L'hippopotame parut, flaira un instant le poulain et retourna vivement vers le fleuve où le poulain le suivit. L'homme revint en cet endroit, mais il ne revit plus l'hippopotame ni le poulain.

Dans le Nil et dans le pays d'Égypte, raconte El-Maçoudi, il y a un grand nombre d'animaux merveilleux; entre autres, le poisson nommé torpille qui mesure près d'une coudée. S'il tombe dans le filet d'un pêcheur, celui-ci ressent à la main et à l'avant-bras une secousse qui lui annonce qu'une torpille est prise; il se hâte alors de la prendre et de la faire sortir du filet. Si le pêcheur la touche avec un morceau de bois ou une tige de roseau, il ressent la même commotion. Galien parle de ce poisson et dit que si on la place vivante sur la tête d'un malade affecté de céphalalgie ou de migraine violente, il est soulagé à l'instant. Ibn el-Beithar dit, d'après Galien, que c'est un animal marin qui cause la torpeur et, ajoute-t-il, l'on prétend que, mise en contact avec la tête d'une personne affectée de migraine, elle apaise le mal, et qu'appliquée au rectum d'un malade dont l'anus sort hors de sa place, elle remet l'anus en état. J'ai fait cette double expérience et je n'ai obtenu de résultat dans aucun de ces deux cas; j'ai pensé que sans doute la bête était déjà morte quand je l'avais approchée de la tête du malade, croyant que même morte elle devait être encore un remède aussi efficace contre les migraines que les autres remèdes, mais j'ai constaté qu'elle n'avait d'effet que tant qu'elle était vivante. D'après Dioscoride, c'est un poisson marin qui engourdit; si on le place sur la tête d'une personne souffrant depuis longtemps d'un violent mal de tête, elle apaise la violence du mal, et si on l'applique à un hémorroïdique dont l'anus ressort, le malade guérit. Younis as-

sure que si on se frictionne avec de l'huile dans laquelle a cuit ce poisson, on apaise les rhumatismes les plus violents. Ibn Beithar dit : J'ai vu sur la côte de Malaga, en Espagne, un poisson plat de la même couleur que la torpille d'Égypte; son ventre est blanc, et il a pour engourdir ceux qui le touchent la même vertu que le poisson d'Égypte, cette vertu est même plus grande chez le poisson d'Espagne; on ne le mange jamais. On dit que si une femme porte sur elle un fragment de ce poisson, son mari ne peut rester éloigné d'elle; et réciproquement, si le mari porte un fragment du poisson, sa femme ne peut se séparer de lui.

Le *soqonqor* est le produit du poisson et du crocodile; ce n'est pas un poisson puisqu'il a deux mains et deux pieds; ce n'est pas un crocodile non plus, car sa queue est plate et lisse, large et sans piquants, tandis que celle du crocodile est grosse et hérissée de piquants. La graisse du soqonqor porte au coït et l'on n'en rencontre nulle part ailleurs que dans le Nil et dans le fleuve Mohran, dans l'Inde. On m'a raconté que certaines gens ayant fait rôtir un de ces animaux et l'ayant mangé sont tous morts sur-le-champ. Le soqonqor, dit Avicenne, est un lézard qu'on pêche dans le Nil, et qui est, dit-on, engendré par le crocodile. Les meilleurs sont pêchés au printemps. D'après un autre (médecin), le soqonqor est un petit de crocodile; au sortir de l'œuf, si le petit se dirige vers l'eau, c'est un crocodile, s'il se dirige vers le désert, c'est un soqonqor. D'après Ibn Beithar, ce serait une espèce de sauterelle qu'on fait sécher à l'automne; en boire, mélangée à une boisson quelconque, la valeur de deux drachmes de la partie qui touche les rognons, porte au coït. Cet animal ressemble beaucoup au lézard et se rencontre dans les sables du Saïd qui longent le Nil. C'est un des animaux qui vivent sur la terre et séjournent dans l'eau, c'est-à-dire dans le Nil; aussi l'appelle-t-on *lézard d'eau* parce qu'il ressemble au lézard et qu'il séjourne dans l'eau. Le soqonqor est des deux sexes : le mâle est muni de deux testicules semblables, pour la forme et l'emplacement, aux testicules du coq, et la femelle pond plus de vingt œufs qu'elle enfouit dans le sable; le mâle a deux pénis et la femelle deux vulves. Cet animal, après avoir mordu l'homme, court à l'eau; s'il en trouve, il s'y jette; s'il n'en trouve pas, il urine et se roule dans cette urine; aussitôt que cela est fait, l'homme mordu meurt et le soqonqor reste sauf. Mais si l'homme mordu devance le soqonqor et entre dans l'eau avant que

celui-ci ne se soit roulé dans son urine, le soqonqor meurt à l'instant et l'homme mordu échappe. Le mâle est le meilleur et le plus efficace pour rendre fécond l'accouplement; c'est même le seul qui jouisse de cette vertu, la femelle n'en étant pas douée. On choisit, entre toutes les parties du soqonqor (mâle), celle qui est la plus rapprochée de l'origine de la queue dans l'axe du nombril. La saison où on le pêche, est le printemps, car c'est celle où il est le plus excité au coït et où sa vertu est plus grande. Dès qu'il est pris, il faut l'égorger le jour même; si on le laisse vivre, sa graisse fond, sa chair se ramollit et sa vertu s'affaiblit; puis on coupe la tête et l'extrémité de la queue sans les détacher tout à fait et on lui fend le ventre dans le sens de la longueur; on rejette tout ce qu'il contient à l'exception des rognons et du scrotum, et après l'avoir bien nettoyé on le remplit de sel, on recoud l'ouverture, on le suspend, la tête en bas, à l'ombre, à une température modérée, et on le laisse ainsi jusqu'à ce qu'il soit desséché; alors, si l'on est bien certain qu'il n'est pas corrompu, on le met dans un récipient percé à jour, par exemple un panier fait de branches de saule ou de palmier ou quelque autre objet analogue, dans lequel on le laisse jusqu'au moment où l'on veut en faire usage. Fraîche, sa chair est chaude et humide; séchée, elle est plus chaude encore mais moins humide. L'usage du soqonqor ne réussit pas à ceux qui ont le tempérament chaud et sec, mais réussit très bien à ceux dont le tempérament est froid et humide. La propriété de la chair et de la graisse de cet animal est de pousser au coït, d'exciter la passion, de donner de la vigueur dans la copulation, et de calmer les maladies des nerfs froids; on peut employer, soit simple soit en composition, la partie qui touche le nombril et se trouve en droite ligne avec la queue; mais l'usage à l'état simple est préférable. Quand cette chair est sèche, on l'emploie à la dose de un à trois metsqals suivant l'âge et le tempérament de l'individu et suivant le pays et le temps qu'il fait. On la broie et on la mêle à une boisson, eau miellée ou jus de raisins secs, ou bien on en saupoudre des jaunes d'œufs mollets et on avale. On emploie aussi la chair en en prenant une à deux drachmes que l'on bat simplement avec des jaunes d'œufs ou quelque chose d'analogue, comme des graines de roquette pilées. On ne trouve le soqonqor que dans le Fayoum; l'époque où l'on en pêche le plus est le Carême, alors que, le froid étant très vif, l'animal sort de l'eau et vient sur le rivage; c'est à ce moment qu'on le prend.

On lit dans Maçoudi : Si le cheval du Nil sortant du fleuve s'arrête à quelque point de la campagne, les Égyptiens savent que le Nil montera jusqu'à cet endroit même, sans qu'il atteigne plus haut ni qu'il s'arrête plus bas. C'est pour eux une vérité incontestable basée sur l'expérience et l'habitude. Quand il quitte le fleuve, cet animal broute les cultures et cause de grands dommages aux propriétaires de terrains et de récoltes; il sort, en effet, de l'eau pendant la nuit et va directement jusqu'à un certain point dans les champs, puis, revenant sur ses pas, il mange ce qui se trouve sur son passage depuis l'endroit où il s'était arrêté; à l'aller il ne mange pas. Après avoir mangé, il rentre dans l'eau, se met à boire et rend alors en différents endroits tout ce qu'il avait absorbé. Cela se répétant plusieurs fois, les dommages causés aux propriétaires des métairies se multiplient; on apporte alors à l'animal des lupins que l'on dépose en tas nombreux, épais et espacés à l'endroit d'où l'on sait qu'il doit sortir; l'animal les mange et retourne à l'eau; dès qu'il a bu, les lupins se gonflent dans son ventre qui enfle à son tour et finit par éclater; l'animal mort flotte sur l'eau qui le rejette sur rivage. A l'endroit où on l'a vu on ne rencontre jamais de crocodiles. Il a la forme du cheval, mais ses sabots et sa queue sont différents et son front est plus large.

El-Messihi dit : Ce que l'on désigne sous le nom de *boulti* (بلطي) est une espèce de poisson dont le premier échantillon a été vu dans le Nil sous le califat d'El-Aziz billah Nazar ben el-Moezz lidin Allah; auparavant on ne l'avait jamais vu dans le Nil; sous le même calife parut aussi un poisson nommé *labis* (لبيس); on lui a donné ce nom parce qu'il ressemble au *bouri* (بورى) qui se trouve dans la mer et dont le corps a la même apparence extérieure. Il est fort probable que c'est un poisson de mer qui entre dans l'eau douce.

Parmi les animaux du fleuve, il y a encore le crocodile. C'est, dit Ibn Beithar, un animal bien connu qui se rencontre dans les grands fleuves et est très abondant dans le Nil. On le trouve aussi dans le fleuve Mohran, et parfois dans le Soudan. C'est le lézard du Nil. Tous les animaux en mangeant, assure Ben Zahran, remuent la mâchoire inférieure; seul le crocodile remue la mâchoire supérieure et non la mâchoire inférieure. La graisse du crocodile mélangée à du beurre et munie d'une mèche, posée tout allumée sur le fleuve ou dans un bois empêche les grenouilles de ce fleuve ou de ce bois de croasser. Si on fait le tour

d'un village avec une peau de crocodile et qu'on la suspende au plafond d'un couloir, le froid ni la grêle n'entreront jamais dans ce village. Si un crocodile mord un homme et que sur la morsure on étende de la graisse de crocodile, l'homme sera aussitôt guéri. Si on enduit de cette graisse le front d'un bélier de combat, tous les béliers qu'on lui présentera comme adversaires s'enfuiront à son approche. On emploie le fiel du crocodile comme koheul pour les yeux où il y a trop de blanc, et le blanc qui est en trop disparaît. Des fumigations de foie de crocodile guérissent la folie. Les excréments de cet animal sont souverains contre les taies blanches de l'œil récentes ou anciennes. Si, quand l'animal est vivant, on lui arrache l'œil et qu'on suspende cet œil au-dessus d'un malade atteint de lèpre, le mal s'arrête et ne fait plus de progrès. Si on suspend une partie de son côté droit au-dessus d'un homme, cet homme devient vigoureux pour le coït. L'œil droit du crocodile guérit les maladies de l'œil droit, son œil gauche les maladies de l'œil gauche. Sa graisse, fondue et mêlée d'huile de roses, est efficace dans les maladies de la colonne vertébrale et des reins et porte au coït. Son sang, mélangé de myrobalan et d'emblic, et employé en onctions contre la lèpre naissante (*leucé*), rend sa couleur à la peau; si on en frotte le front, il guérit de la migraine. Sa chair frottée de céruse (? اسفيذاجا) engraisse les gens maigres. Si on fait tomber goutte à goutte dans une oreille malade de la graisse de crocodile fondue, elle est d'un excellent effet, et, si le traitement est continué, on guérit la surdité; si on frotte de cette graisse un homme atteint de fièvre quartaine, le mal s'apaise. La chair du crocodile est mauvaise pour le chyme.

El-Maçoudi dit : Le crocodile est mis à mal par un petit reptile qui se rencontre sur les rives du Nil et dans les îles : voici comment : Le crocodile n'a pas d'anus et tout ce qu'il mange devient ver dans son estomac. Quand cela le gêne, il va sur le rivage, s'étend sur le dos et ouvre la gueule. Aussitôt un oiseau dont c'est la fonction habituelle, s'approche et mange les vers qui sortent du ventre du crocodile. C'est alors que ce petit reptile dont nous avons parlé sort du sable où il est caché et, sautant dans la gueule du monstre, pénètre jusqu'à son ventre et s'efforce de le percer; le crocodile se roule sur le sol, gagne le fond de l'eau, mais le reptile continue son travail et finit par percer le crocodile, qui parfois se tue avant que son ennemi ne soit sorti; celui-ci s'échappe après la mort de l'animal. Cet ennemi du crocodile mesure environ une coudée de longueur;

il a la forme d'un scolopendre (? ابن عرس) et est muni d'un grand nombre de pieds et de pattes.

Autrefois, dit-on, dans les montagnes de Fostat, se trouvait un talisman tel que les crocodiles ne pouvaient s'approcher des pays avoisinants; arrivés à la limite d'action du talisman, ils se retournaient sur le dos et les enfants s'en amusaient; cela durait jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé les limites de la ville; alors seulement ils reprenaient leur position normale et revenaient à leur état naturel. Dans la suite ce talisman fut brisé et perdit sa vertu. On dit que le crocodile pond des œufs semblables aux œufs de l'oie, dans lesquels parfois se forment de petits rats qui grandissent et atteignent une longueur de dix coudées et qui, en vieillissant, deviennent plus longs encore. Le crocodile fait soixante mouvements à la fois et dans la même place. Sa dent gauche est efficace contre la fièvre.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

QUELQUES MOTS SUR LES MOYENS DE PRÉVOIR L'ÉTAT DU NIL CHAQUE ANNÉE

Ibn Radouan, dans ses Commentaires sur les quatre livres (d'Avicenne), dit : L'état du Nil est subordonné à certaines conditions ; d'abord, il est nécessaire que des pluies prolongées tombent dans le sud avant et pendant la crue : par suite, au commencement de l'été, alors que Vénus et Mercure sont en conjonction, le Nil est très haut, à cause de la fraîcheur de l'air, tandis qu'au commencement du printemps ou de l'été, au moment de la conjonction de Mars et d'une autre planète, il doit être très bas à cause de la rareté des pluies australes. Il faut aussi que les vents du nord arrêtent le cours du fleuve ; le vent du sud en effet en accélère la course et l'empêche de rester stationnaire. Si donc l'on sait que les pluies sont abondantes ou rares dans le sud, et quel vent souffle en Égypte pendant la saison d'été, on peut prévoir quel sera l'état du Nil et, par suite, le degré d'abondance ou de disette que présage cet état pour l'Égypte.

Abou Samer ibn Younis, l'astronome, dit d'après Ptolémée : Pour connaître le niveau qu'atteindra la crue du Nil, il suffit d'observer Vénus, Mercure et la Lune au moment où le Soleil se trouve dans le signe de l'Écrevisse. Si l'état de ces planètes est satisfaisant, et que rien de mauvais n'y soit visible, on peut affirmer que le Nil croîtra et atteindra la hauteur nécessaire ; mais si l'état de ces planètes est faible, on peut affirmer le contraire ; l'une de ces planètes est-elle brillante et l'autre faible, le Nil atteindra une hauteur moyenne. En résumé, le bon état des trois planètes annonce un Nil parfait ; leur état douteux un Nil moyen ; la faiblesse de leur scintillation, leur position ou leur point de plus grand éloignement de la terre présage la baisse des eaux et annonce que le Nil se maintiendra très bas. Au contraire, le scintillement de Vénus dans le signe du Lion fait descendre les eaux du sud. — Que l'on examine, dit Abou Ma'cher, les trois planètes Vénus, Mercure et la Lune, au moment où le Soleil parcourt

le signe de l'Écrevisse, si leur marche est à son maximum de rapidité, le Nil sera très haut; si leur marche est moyenne, calcule le maximum et le minimum de la marche de ces astres et base-toi sur le résultat de ce calcul; si leur marche est lente, la crue du Nil sera très faible. Si les trois planètes ont des marches différentes, les unes se mouvant très rapidement, les autres très lentement, base-toi sur la plus rapide (et la plus lente), prends la moyenne et établis ta prévision d'après elle.

Les Coptes disent qu'il faut voir à quel quantième du mois arabe correspond le 1er du mois de Barmoudah, ajouter au chiffre de ce quantième le nombre 85 et prendre le sixième de la somme; le résultat donnera le nombre de coudées qu'atteindra cette année-là la crue du Nil. — Entre autres expériences relatives au Nil, il y a encore celle-ci: Au jour où les chrétiens jacobites d'Égypte cessent le jeûne, voir combien de jours restent à courir pour terminer le mois arabe, ajouter 34 au nombre ainsi obtenu et diviser la somme par 12. Si après cette division, il reste un nombre, il indiquera de combien de coudées cette année-là le Nil excédera douze coudées; mais si le nombre se divise par 12, sans reste, l'année sera mauvaise. Voici ce que les Coptes disent encore : Si le 10 du mois arabe correspond au (1er) Abib et que la Lune se trouve dans le signe du Scorpion, en conjonction avec le cœur du Scorpion, le Nil sera bas, autrement, le Nil sera bon. — Autre expérience : Si, au premier jour de Boona, le vent du nord souffle le matin, le Nil sera haut; s'il souffle à midi, le Nil sera moyen; s'il souffle le soir, le Nil sera bas; si ce vent ne souffle pas du tout, le Nil ne montera pas cette année-là. On peut, dit-on, faire la même observation le premier jeudi de Boona.

Voici une expérience que j'ai vérifiée moi-même pendant plusieurs années et que le cheikh qui me l'avait indiquée avait vérifiée lui aussi, de même que celui qui la lui avait transmise et qui, par conséquent, est exacte : observer qu'elle est au 1er de Mesori la hauteur du Nil, y ajouter huit coudées; la somme représentera le nombre de coudées qu'atteindra la crue du Nil cette année-là. Une autre expérience, courante en Égypte et que j'ai vérifiée moi-même et reconnue exacte, est la suivante : la veille de la Saint-Michel, à midi, prends un peu de limon sur lequel aura passé le Nil; ce fragment de terre devra peser exactement seize drachmes; mets-le dans un vase clos jusqu'au matin de la fête de saint

Michel, pèse-le alors et autant de kharroubes il pèsera en plus du poids de la veille, autant de coudées aura le Nil cette année-là, chaque kharroube représentant une coudée. — Autre moyen : Prends un peu de farine de blé, pétris-la avec de l'eau du Nil dans un vase fait du limon du fleuve, et laisse ce vase fermé pendant toute la nuit qui précède la fête de saint Michel. Au matin de la fête, si la pâte a levé d'elle-même, le Nil sera tout à fait complet; si au contraire, la pâte n'a pas levé, c'est un signe que le Nil sera très bas.

On peut encore examiner quel est le vent qui souffle au matin de la fête; si c'est un vent modéré, le Nil sera haut, sinon, le Nil sera bas, surtout si le vent qui souffle est le *merisi* (مريسي, vent du sud). Le Nil alors sera insuffisant. Pour les Coptes, il est nécessaire de faire simultanément les trois épreuves; si elles ne concordent pas, le pronostic peut n'être pas exact.

Abou 'l-Rihan Mohammed ben Ahmed el-Birouni dans son livre intitulé : *Traces qui subsistent des siècles écoulés*, dit : Quand la crue du Nil approche, les gens avisés prennent une planche et sèment dessus des graines de toutes sortes de plantes et de végétaux et on laisse le tout ainsi jusqu'à la nuit du 25 du mois de Tammouz, l'un des mois grecs, nuit qui est la dernière de la période des grandes chaleurs; alors, on expose la planche directement au lever et au coucher des planètes, sans qu'il y ait aucun objet interposé entre la planche et le ciel. Tout ce qui ne doit pas être de bonne récolte cette année-là est devenu jaune au matin sur la planche, tandis que ce qui doit bien venir reste vert. Voilà ce que faisaient les Coptes. J'ai expérimenté moi-même, après en avoir été instruit par un écrivain, que s'il tombe de la pluie, si peu que ce soit, dans le mois de Baba, il faut observer à quel quantième du mois copte ce fait se produit, pour savoir combien de drachmes atteindra cette année-là le blé ; le nombre de drachmes sera égal au nombre de jours déjà écoulés du mois de Baba. Et la première fois que je fis cette expérience, la pluie tomba le jeudi, 15 de Baba, et l'oueïba de blé fut vendue cette année-là quinze drachmes.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

DE LA FÊTE DES MARTYRS

Entre autres choses que l'on faisait autrefois en Égypte, il y avait la célébration de la fête des Martyrs, une des plus grandes réjouissances des Égyptiens; cette fête tombait le 8 du mois copte de Bachons. Les Coptes croient que jamais, dans aucune année, le Nil ne monte si on n'y jette pas le doigt d'un de leurs ancêtres morts, enfermé dans un coffret. Ce jour-là est un jour de fête où les chrétiens se réunissent de tous les villages; on monte à cheval et l'on joue; la plupart des habitants du Caire et de Masr se réunissent par castes et vont dresser des tentes sur les rives du Nil et dans les îles du fleuve. Chanteurs, chanteuses, propriétaires de jeux ou de lieux de divertissement, prostituées, débauchés, coureurs de filles, tapageurs et gens de plaisir, tous sans exception, se rendent à cette fête. Dieu seul sait le nombre de gens qui s'y réunissent; on y dépense des sommes incalculables et l'on y étale sans vergogne tous les vices et toutes les corruptions; à ces fêtes, se produisent des émeutes où il y a souvent mort d'homme. On y vend, rien qu'en vin, pour plus de cent mille dirhems d'argent, ce qui fait cinq mille dinars d'or; en un seul jour, un chrétien a vendu pour plus de douze mille dirhems d'argent de vin.

Pour cette grande fête, on se réunissait toujours à Choubra, dans la banlieue du Caire, et les paysans de Choubra ne comptaient que sur ce qu'ils vendaient de vin à la fête des Martyrs pour payer leurs impôts. Cela dura ainsi jusqu'à l'année 702[1]; à cette époque le sultan d'Égypte était El-Melek el Naser Mohammed ben Qalaoun et la direction des affaires publiques était confiée à l'émir Rokn ed-din Bibars El-Gashenkir qui avait alors la charge d'intendant du sultan, le lieutenant du sultanat d'Égypte étant l'émir Seif ed-Din Salar. L'émir Bibars s'opposa énergiquement à la célébration de la fête; les affaires d'Égypte étaient alors dans ses mains et dans celles de l'émir Salar; tous les deux tenaient

1. Du 26 août 1302 au 14 août 1303.

El-Naser en tutelle et celui-ci ne pouvait manger selon ses goûts qu'avec leur permission. L'émir Bibars donna donc l'ordre de ne pas jeter de doigt dans le Nil et de ne pas célébrer la fête qui avait lieu à cette occasion. Il donna des instructions aux chambellans et aux valis du Caire pour qu'ils empêchassent les gens de se réunir à Choubra, comme ils en avaient l'habitude. Des messagers partirent dans toutes les provinces de l'Égypte, portant des lettres enjoignant aux valis de proclamer publiquement les instructions de Bibars dans les provinces ; d'après ces instructions, aucun chrétien ne devait quitter (sa bourgade) pour assister à la fête des Martyrs. Cette mesure déplut à tous les Coptes d'Égypte, aussi bien à ceux qui affichaient l'islamisme et se déclaraient musulmans qu'à ceux qui étaient restés chrétiens, et tous se concertèrent entre eux. L'un de ces Coptes, nommé El-Tag ben Saïd el-Doulat, occupait les fonctions d'écrivain et était alors au service de l'émir Bibars ; il s'était emparé de son esprit et s'occupait de toutes ses affaires, suivant l'usage des sultans d'Égypte et de leurs émirs turcs qui abandonnaient leurs affaires aux soins de leurs secrétaires coptes, aussi bien à ceux qui cachaient leur infidélité qu'à ceux qui la laissaient paraître. Les Coptes donc ne cessèrent de circonvenir El-Tag jusqu'à ce qu'il eut, au sujet de la fête, un entretien avec son maître l'émir Bibars ; dans cet entretien, El-Tag insinua à l'émir que le rendement des impôts serait diminué si on interdisait la fête et que la plupart des impôts de Choubra n'étaient payés que grâce à elle, puis il lui dit : « Si cette fête n'est pas célébrée, le Nil ne montera pas et le manque d'inondation détruira les campagnes de l'Égypte », et beaucoup d'autres paroles persuasives et de discours artificieux. Mais Dieu affermit le cœur de Bibars et lui donna la force nécessaire pour résister à toutes les belles paroles qu'on put lui dire ; il persista à interdire la célébration de la fête et dit à El-Tag : « Si le Nil ne doit monter que si on y jette ce doigt, qu'il ne monte pas ! mais si c'est Dieu qui le dirige, nous infligerons un démenti aux chrétiens. » Et la fête fut interdite cette année-là ; l'interdiction dura jusqu'à l'an 738[1]. A cette époque, El-Melek El-Naser Mohammed ben Qalaoun fit réparer la digue destinée à éloigner de Fostat les eaux du fleuve et à les rejeter sur Ghizeh, comme on le verra dans un chapitre spécial de ce livre. L'émir Yelbagha El-Yahgahoui et l'émir El-Tanbagha El-Maradini demandèrent au sultan la

1. Du 30 juillet 1337 au 20 juillet 1338.

permission d'aller à la chasse et de s'absenter quelque temps. Mais le sultan, qui ressentait pour eux une affection violente et une passion extraordinaire, ne put se résoudre à les laisser partir et, pour les détourner de leur expédition, leur dit : « Nous rétablirons la fête des Martyrs, et vous y trouverez des divertissements bien plus agréables que votre partie de chasse. » Le temps de la fête approchait ; les deux émirs ayant consenti, le sultan fit publier dans les provinces le rétablissement de la fête des Martyrs ; le jour de la fête étant venu, les deux émirs montèrent dans de grandes barques et non dans de légers canots, et tout le monde vint de tous côtés ; on vit apparaître aussi les chanteurs, les propriétaires de jeux, les prostituées ; tous montèrent sur le Nil et, suivant leur coutume, étalèrent au grand jour leurs turpitudes habituelles et toutes sortes de vilenies. Les émirs firent en victuailles, pâtisseries, etc., des dépenses inouïes et d'une exagération extraordinaire, répandant sur tous des largesses incalculables. Cela dura ainsi trois jours.

Le temps d'interruption de la fête, depuis son interdiction par l'émir Bibars jusqu'à son rétablissement par El-Melek El-Naser, fut de trente-six ans. On la célébra ensuite chaque année jusqu'à l'an 755 [1], année où se produisit un mouvement de musulmans contre les chrétiens et où fut dressé l'état des biens de mainmorte appartenant aux églises chrétiennes et aux couvents. On contraignit le secrétaire des émirs à dresser cette liste et à la porter au divan des wakfs. Elle comprenait vingt-cinq mille feddans appartenant tous aux couvents et aux églises. Cette liste fut remise aux émirs du royaume, régents de l'État au temps d'El-Melek El-Saleh Saleh ben Mohammed ben Qalaoun, et qui étaient l'émir Scheikhou El-Amri, l'émir Sarghetmesch et l'émir Taz. Immédiatement on décida de faire don (de ces terres) aux émirs, en sus de leurs fiefs et on ne laissa aux chrétiens que ce qu'ils méritent, le mépris. Un grand nombre d'églises furent détruites : on trouvera le récit de cette destruction au chapitre qui la concerne dans ce livre, le chapitre *des Églises*.

Dans la dernière décade du mois de ragheb de l'année précitée (755) le chambellan et l'émir Ala ed-din Ali ben El-Kourani, vali du Caire, allèrent du côté de Choubra el-Khiam, dans la banlieue du Caire, y détruisirent l'église des chrétiens et ayant enlevé le doigt enfermé dans sa boîte, ils le portèrent à El-Melek

1. Du 26 janvier 1354 au 15 janvier 1355.

El-Saleh qui le fit brûler devant lui en place publique, et en fit jeter les cendres au Nil, afin que les chrétiens ne pussent les recueillir, et depuis lors jusqu'à présent la fête des Martyrs n'a plus été célébrée. A Dieu la gloire et la munificence !

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

DES CANAUX DÉRIVÉS DU NIL

Quand le Nil a atteint la hauteur normale de sa crue, on ouvre les canaux et les rigoles qui portent l'eau à droite et à gauche jusqu'aux pays les plus éloignés du lit du fleuve. La plus grande partie des canaux, des rigoles, des digues et des terrains en contre-bas se trouve dans la région du nord ; il y en a fort peu dans la région du sud, c'est-à-dire dans le Saïd ; dans cette partie de l'Égypte les traces et les débris de ces travaux sont effacés et ont disparu. Le plus connu de tous ces canaux est le canal d'El-Mengah ; les autres sont le canal de Memphis, celui d'El-Menha, ceux d'Ashmoun Tanah, de Sardous, d'Alexandrie, de Damiette, du Caire, le Bahr 'Abou l-Menagga et le canal de Naser hors du Caire.

Ibn Abd el-Hakem rapporte, d'après Abou Rahm El-Samaï que l'Égypte était autrefois pourvue d'écluses et de digues savamment agencées et aménagées, au moyen desquelles les Égyptiens amenaient l'eau au pied de leurs maisons et de leurs cours, l'emprisonnant à leur gré et la dirigeant suivant leur caprice. C'est ce dont Dieu parle lorsqu'il rappelle ces paroles de Pharaon. : *Est-ce que le royaume d'Égypte n'est pas à moi ? Et ces fleuves ne coulent-ils pas sous ma domination ? Ne le savez-vous pas ?* (*Cor.*, XLII, 50.) Il n'y avait pas alors sur la terre de royaume plus beau que le royaume d'Égypte. Sur les deux rives du Nil, depuis le commencement jusqu'à la fin, s'étendaient des jardins qui couvraient sur chaque rive l'espace entre Assouan et Rosette.

Ce qu'on appelle les sept canaux est formé par l'ensemble des canaux d'Alexandrie, de Sakha, de Damiette, de Memphis, du Fayoum, d'El-Menha, de Sardous ; tout le long de ces canaux sont des jardins qui se touchent sans aucun intervalle ; les cultures couvrent tout ce qui s'étend d'une montagne à l'autre et qui est atteint par l'eau, d'un bout de l'Égypte à l'autre. L'Égypte tout entière est arrosée par une crue de seize coudées, grâce à l'aménagement des canaux, des écluses et des digues. Et c'est ce à quoi fait allusion le Coran :

Combien ont-ils laissé de jardins, de sources, de champs et de lieux de délices! (XLIV, 25-26.) Les lieux de délices sont, dit-on, les chaires (منبر), car il y avait mille chaires en Égypte.

Canal de Sakha. — Le canal de Sakha a été creusé par Nadarès ben Sa ben Qobtim ben Misraïm ben Beïsar ben Ham ben Noé; ce fut un des rois des anciens Égyptiens qui régnèrent dans les premiers âges. Ibn Ouasif Shah dit: Nadarès fut le premier roi qui gouverna toutes les provinces : il régna après son père Sa et, sous lui, le pays d'Égypte fut tranquille. Nadarès était sage et expérimenté et de plus énergique, puissant et entendu aux affaires. Il pratiqua la justice, établit les temples et leurs prêtres dans le meilleur état possible et étendit son empire sur toutes les provinces. Ce fut lui, dit-on, qui creusa le canal de Sakha et, sous son règne, le revenu du pays s'éleva à cent cinquante millions de dinars. Un Amalécite de Syrie osa l'attaquer et marcha contre lui, se croyant tout permis à son égard; Nadarès entra en Palestine, y tua beaucoup de monde, et réduisit en captivité quelques sages qu'il établit en Égypte. Les rois le redoutaient. Vers la trentième année de son règne, les noirs des pays de Zing et de Nubie firent irruption dans son royaume et s'y livrèrent au pillage. Nadarès rassembla l'armée des provinces d'Égypte et prépara des navires; il envoya un général, nommé Philothéos (فلوطس) avec trois cent mille hommes et un autre général avec une armée égale, et sur le Nil il expédia trois cents barques montées chacune par un magicien qui savait accomplir des choses merveilleuses. Puis lui-même se mit en marche avec une armée considérable, rencontra l'armée des Noirs forte de plus d'un million d'hommes, les battit, en tua un grand nombre dans des combats admirables et en fit prisonniers une quantité considérable; son armée poursuivit les Noirs jusqu'à la terre des Éléphants, dans le pays de Zing. Il prit un grand nombre de ces animaux ainsi que des tigres et d'autres bêtes fauves et les envoya en Égypte où il les dompta. Il fit ériger sur la frontière de son pays un monument sur lequel il fit inscrire le récit de son expédition et de sa victoire, et la date de sa campagne. Il mourut ensuite en Égypte et fut enterré dans un naos où furent transportées une quantité d'images des planètes, de l'or, des pierreries, des bijoux et des statues; sur le naos on grava son nom et la date de sa mort. On mit dessus des talismans pour éloigner (les destructeurs) et il laissa le royaume à son fils Maliq ben Nadarès.

Canal de Sardous. — Il fut creusé par Haman, ou, d'après d'autres, par Talma ben Qoumes. Ce roi, étant monté sur le trône, s'empara de tout ce qui se trouvait dans les trésors des Égyptiens. C'est lui qui, d'après les Coptes, serait le Pharaon de Moïse; ce pharaon, suivant les historiens, serait El-Oualid ben Mosa'b, lequel était un Amalécite (Pasteur). Les Pharaons, d'après eux, seraient au nombre de sept. Talma, d'après ce qu'on en raconte, était petit, avait la barbe longue et les yeux bleus; son œil gauche était plus petit que l'autre; il avait un grain de beauté sur le front et il était boiteux. Il était, dit-on, égyptien et les Égyptiens connaissent sa généalogie. D'autres disent qu'il était venu à Memphis avec un âne chargé de natron qu'il voulait vendre; ce jour-là, les Égyptiens, ne sachant qui nommer roi, avaient décidé de donner le pouvoir au premier homme qui viendrait. Et ayant vu arriver Talma, ils le choisirent pour roi. Celui-ci, après son installation sur le trône, gaspilla l'argent, s'entoura de gens dévoués et fit périr ceux qui ne lui obéissaient pas. Puis ayant mis ordre à ses affaires, il désigna pour son successeur, Haman, un de ses parents; celui-ci puisa dans le trésor et l'employa à bâtir des villes et des monuments et à creuser un grand nombre de canaux. C'est lui, dit-on, qui creusa le canal de Sardous. Chaque fois qu'il le dirigeait vers un des villages du Houf, les habitants de ce village lui apportaient de l'argent si bien qu'il réunit des sommes considérables qui furent restituées dans la suite à leurs propriétaires. Ibn Abd el-Hakam raconte, d'après Abd Allah ben 'Amr ben El-As, que le Pharaon employa Haman pour diriger les travaux du canal de Sardous. Quand celui-ci commença les travaux, les gens de tous les villages vinrent le prier de faire passer le canal près de leur village et lui donnèrent de l'argent. Et Haman, dit-on, dirigeait son canal vers le village convenu, à l'est, puis le ramenait vers un autre village au sud, puis le faisait retourner vers l'ouest, puis vers un autre village du sud. Et les sommes qu'il reçut des gens de tous ces villages se montèrent à cent mille dinars qu'il porta au Pharaon. Celui-ci demanda ce que voulait dire cet argent et Haman lui raconta comment il avait creusé son canal. « Malheur à toi! lui dit Pharaon, le maître doit être doux à ses sujets et se montrer généreux envers eux et non leur enlever ce qu'ils possèdent. Rends aux gens de chaque village ce que tu leur as pris. » Haman rendit l'argent à ceux qui le lui avaient remis. On ne connaît pas en Égypte de canal plus tortueux que le canal de Sardous; cela

tient à la façon dont Haman a creusé son canal. Haman était nabathéen.

Canal d'Alexandrie. — Ibn Abd el-Hakam dit : La tour d'Alexandrie fut construite par la reine Cléopâtre (قليوبطرة = قليطرة) qui prolongea le canal d'Alexandrie et l'amena dans l'intérieur de la ville. Auparavant il n'y entrait pas et s'arrêtait à un village nommé Kosa, en face de Karioun; la reine l'amena dans la ville et en pava le fond. D'après El-Kandi, ce fut El-Harets ben Meskin, émir d'Égypte, qui creusa le canal d'Alexandrie. El-Assad ben Mammati, dans son livre intitulé : *Règles des Ministères*, dit : Le canal d'Alexandrie donne naissance à un grand nombre de canaux secondaires. Sa longueur depuis sa prise d'eau est de trente mille six cents qassabahs. Sa largeur varie de deux et demi à trois et demi qassabahs; la quantité d'eau qui stationne varie avec l'état du Nil. Si le Nil est bas, l'eau séjourne très peu dans ce canal; s'il est haut, elle y séjourne plus de deux mois. J'ai entendu dire par un grand nombre de chroniqueurs et de savants que si l'on avait établi un plan incliné entre Miniet-Natig et Natig l'eau se maintiendrait dans ce canal pendant l'hiver et l'été. J'ai visité le Béhéra tout entier, le Houf, Damsis et tous les villages de cette région éloignée; on y cultivait la canne à sucre, la colocasie, l'indigo et les différentes cultures d'été absolument comme sur les bords du *Bahr El-Sharq* qui est le canal de Mehallah. Les villes se multipliaient et prospéraient sur ces rives. L'établissement de ce plan incliné serait facile, car on trouve la pierre à Rabouah et la brique dans le Behera. Les gens dont j'ai parlé avaient dressé un devis de la dépense que nécessiterait ce travail; il s'élevait à environ dix mille dinars. Autrefois, dit-on, l'eau circulait toute l'année dans ce canal et les poissons y étaient si abondants que les enfants les prenaient dans des linges. Un des valis de la province se l'attribua en monopole et y interdit la pêche, mais le poisson a disparu et l'on n'y rencontre plus que celui que l'on prend de loin en loin dans des filets

Canal du Fayoum et d'El-Menha. — C'est un des canaux que creusa le prophète de Dieu Joseph le véridique, alors qu'il mit en culture le Fayoum, comme on le verra au chapitre de ce livre qui traite du Fayoum. Il est dérivé du Nil et son cours n'est jamais interrompu. Près du Nil, aux environs de Derout-Siriam, ville qui s'appelle aujourd'hui Derout-El-Sherif, d'après Ibn Yaghlan qui en était le gouverneur au temps de Zaher Beibars, se détache du fleuve une branche nommée *El-Menha* qui forme un canal se dirigeant vers le Fayoum.

Ce canal porte aujourd'hui le nom de *Bahr Youssef*; le cours n'en est jamais interrompu à aucun moment de l'année, et il arrose constamment le Fayoum; le surplus de ses eaux s'écoule dans un lac situé dans cette région. Chose merveilleuse! à son commencement, le lit de ce canal est sans eau; un peu plus loin, il devient humide comme un champ mouillé de rosée, puis le cours de l'eau s'établit et devient tel qu'on ne peut plus le traverser qu'en barque; il se forme ainsi une artère principale d'où partent plusieurs ramifications qui se répandent par tout le Fayoum, arrosant les villages, les champs, les jardins et toutes les parties habitées, et Dieu le sait!

Canal du Caire. — Ce canal est situé en dehors du Caire, du côté ouest, entre cette ville et le Meqs. Au commencement de l'islamisme, on le nommait *Canal de l'émir des croyants*, et aujourd'hui il est généralement connu sous le nom de *Canal de Hakem* ou *Canal de la Perle*. C'est un vieux canal qui fut commencé par Toutis, fils de Malia, un des rois d'Égypte qui résidèrent dans la ville de Memphis. C'est de son temps qu'Ibrahim, le chéri de Dieu, vint en Égypte et ce fut ce Toutis qui ravit Sarah, femme du patriarche, à laquelle il donna pour servante Hagar, la mère d'Ismaïl; et quand Ibrahim eut renvoyé Hagar et son fils Ismaïl à la Mecque, celle-ci fit parvenir un message à Toutis pour l'informer de son abandon dans un lieu stérile et implorer son secours. Toutis fit alors creuser ce canal, grâce auquel il put envoyer jusqu'à Djedda du blé et d'autres choses à Hagar; il donna ainsi la vie au pays du Hedjaz. Dans la suite, Andromanos (اندروماتوس), surnommé Élia (ايليا), l'un de rois grecs qui régnèrent après Alexandre, fils de Philippe (فليبس) le Macédonien, reprit le travail de ce canal et les barques y circulèrent; cela eut lieu quatre cents et quelques années avant l'hégire du Prophète. Plus tard, Amr ben El-As, ayant conquis l'Égypte, remit le canal en état; après six mois de travail, les barques purent y flotter et porter des provisions dans le Hedjaz: c'est alors qu'il prit le nom de *Canal de l'émir des croyants*, c'est-à-dire d'Omar ben El-Khattab, qui avait conseillé l'entreprise. Depuis lors, les barques n'ont cessé d'y circuler, de Fostat Masr à Qolzoum, ville située sur la mer orientale à l'endroit nommé aujourd'hui Suez, et l'eau du Nil n'a cessé de se jeter dans la mer près de Qolzoum qu'en l'année 150[1], époque où le calife Abou Giafar El-Mansour fit combler ce canal, et il

1. Du 6 février 767 au 25 janvier 768.

n'en est plus resté que ce qu'on en voit encore aujourd'hui. S'il plaît à Dieu, tu verras ce que j'en dis d'une façon plus détaillée dans le chapitre de ce livre intitulé : *De l'extérieur du Caire.*

Bahr Abou 'l-Menagga. — Ce nom d'Abou 'l-Menagga est donné à ce canal par les gens du peuple; il fut creusé par El-Afdal, fils de Émir el-Giouch, en l'an 506[1]. Le directeur des travaux était le juif Abou 'l-Menagga Shaïa, c'est lui qui lui donna son nom. J'ai parlé de ce canal au chapitre de ce livre qui traite des belvédères et des promenades des califes.

Canal d'El-Naser. — Ce canal est en dehors du Meqs et fut creusé par El-Naser Mohammed ben Qalaoun, en l'an 725[2]; il en est question au chapitre de ce livre qui s'y rapporte.

1. Du 28 juin 1112 au 17 juin 1113.
2. Du 18 décembre 1324 au 7 décembre 1325.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

DE L'ÉTAT DE L'ÉGYPTE DANS LES PREMIERS TEMPS

El-Maçoudi dit : La terre d'Égypte, d'après ce que prétendent ceux qui se sont occupés de l'histoire du monde, était recouverte par l'eau du Nil qui s'étendait sur tout le pays, du Saïd jusqu'à la pointe du Delta, à l'endroit où est aujourd'hui Fostat. Cette nappe d'eau commençait au point nommé aujourd'hui les Cataractes, entre Assouan et la Nubie. Il en fut ainsi jusqu'à ce que se furent formés des obstacles qui s'opposèrent au déplacement et au courant de l'eau ainsi qu'à ce qu'elle charriait de Nubie et qui s'arrêta ainsi de place en place. L'eau, par suite, se retira de quelques points de l'Égypte et le pays put être habité par les hommes; l'eau continuant à se retirer peu à peu des terres, l'Égypte finit par se couvrir de villes et de constructions, on traça un lit pour le fleuve, on creusa des canaux et l'on emprisonna le Nil dans des digues (? مسنات). A la longue, les habitants de l'Égypte oublièrent le premier état de leur pays, l'accumulation des années leur ayant fait perdre le souvenir de la condition des premiers habitants. Telle est mon opinion et Aristote, dans son traité de *Métaphysique*, dit, entre autres choses, que la terre d'Égypte était couverte primitivement par le Nil qui s'étendait comme une mer. L'eau se retirant sans cesse laissa peu à peu à découvert les endroits élevés; le pays commença à se peupler et finalement se remplit de villes, de villages et d'hommes. Avant d'habiter la ville de Memphis, les hommes, dit-on, vivaient au pied du Moqattam dans de nombreuses grottes qu'ils avaient creusées. Ces grottes se voient encore dans la montagne qui fait face à Memphis, au sud du Moqattam, dans cette partie de la montagne qui longe le Deir El-Qoseïr, connu aujourd'hui sous le nom de Deir el-Baghl, et qui donne du côté de Tourah. Si l'on se tient auprès des pyramides de Nâhia, on aperçoit ces grottes à l'orient de l'autre côté du Nil. Si, partant de Tourah, on gravit la montagne, on rencontre ces grottes et l'on peut y pénétrer facilement. Ce sont de vastes cavernes dans lesquelles s'ouvrent d'autres

souterrains qui conduisent à Qolzoum; une seule de ces grottes peut contenir les habitants de toute une ville. Si l'on y pénètre sans prendre les précautions nécessaires pour se guider au retour, on s'y égare et on y meurt. L'Égypte était, dit-on, stérile et ne produisait pas la moindre plante lorsque Mathuselah ben Akhnoukh ben Yared ben Mahalaël ben Photian ben Enos ben Seth (نسب) ben Adam la donna en fief à une tribu de ses enfants. Quand ceux-ci y arrivèrent, ils trouvèrent tout l'espace compris entre les deux montagnes couvert par les eaux du Nil. Puis l'eau s'étant retirée, ils cultivèrent la terre ainsi découverte, et la terre se montra pleine de bénédictions. Quelque temps après, le premier 'Enqam ben Ariab ben Adam s'en empara par violence et la peupla d'une foule d'hommes; il combattit les Beni Yared (يرد) à la tête de soixante-dix mille combattants, creusa, du fleuve à la montagne, un canal large de quarante qassabahs, pour empêcher les ennemis de l'atteindre. Les Beni Yared vinrent, mais ne trouvant pas de chemin pour arriver jusqu'à 'Enqam, ils adressèrent des prières à Dieu qui fit descendre un feu sur la terre d'Égypte.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

DES PROVINCES DE L'ÉGYPTE ET DE SES NOMES

Jadis l'Égypte était divisée en 153 nomes, dont chacun comprenait une ville et 365 villages. Après le repeuplement de l'Égypte, au temps de Bokht-Nasr, elle fut partagée en 85 cercles; puis ce chiffre diminua progressivement jusqu'à l'islamisme; au moment de la conquête, elle ne comptait que 40 nomes, qui comprenaient tous les villages sans exception. Enfin, l'ensemble du pays fut partagé en deux grandes parties : le *Qibli*, qui comprend tout ce qui est au sud de la ville de Masr, et le *Bahari*, qui comprend tout ce qui est au nord de cette même ville.

L'Égypte entière, sud et nord, fut divisée en 26 provinces qui sont : le Sharqieh, le Martahieh, le Dakahlieh, l'Aïouanieh et le port de Damiette, tout cela dans la région du nord (ainsi que) l'île de Qouisna, le Gharbieh, le Samanoudieh, le Dangaouïeh, le Menoufieh, le Sitraouïeh et Fouah, les deux Mouzahmiehs, l'île des Beni Naser, le Beherat, Alexandrie et son territoire et le Houf Damsis; dans la région du sud, Ghizeh, l'Atfihieh, le Bousirieh, le Fayoumieh, le Behnesaouïeh, Ashmounein, le Manfaloutieh, l'Assioutieh, l'Akhmimieh, le Qousieh.

On la divise aussi en 30 cercles qui sont : le Fayoum, comprenant 156 villages, ou, suivant d'autres, 360; Memphis et Ousim, avec 55 villages; le Sharqieh, nommé aussi Atfihieh, avec 17 villages; les villages dépendant d'Ahnas, et parmi eux Qimn, ensemble 8 villages; les cercles de Dallas et de Bousir, 6 villages; le cercle d'Ahnas, 95 villages, sans compter les hameaux; le cercle de Behnesa, 120 villages; le cercle de Feshn, 37 villages; le cercle de Taha, 37 villages; le district de Senoudat, 8 villages; le cercle d'Achmounein, 133 villages; le cercle d'Antinoë inférieur, 11 villages; le cercle de Siout, 37 villages; le cercle de Shotb, 8 villages; le cercle d'Antinoë supérieur, 12 villages; le cercle de Qahqouat, 37 villages; le cercle d'Akhmim et d'El-Douerr, 63 villages; le

cercle de Sebabat et des Oasis, 63 villages, sans compter les hameaux; le cercle de Hou, 20 villages; le cercle de Faou, 8 villages; le cercle de Qena, 7 villages; le cercle de Denderah, 10 villages; le cercle de Qoft, 22 villages; le cercle d'El-Aqsar (Louxor), 5 villages; le cercle d'Esna, 5 villages; le cercle d'Erment, 7 villages; le cercle d'Assouan, 7 villages; l'ensemble des villages du Saïd forme un total de 1,043, dans lesquels ne sont pas compris les débarcadères et les hameaux, lesquels dépendent de trente de ces villages.

Cercles du Delta : le Houf oriental, 65 villages; le cercle d'Athribis, 108 villages, sans compter les ports et les hameaux; le cercle de Benou, 87 villages, sans compter les ports et les hameaux; le cercle de Nama, 150, villages sans compter les ports et les hameaux; le cercle de Basta, 39 villages; le cercle de Tarabiah, 28 villages, parmi lesquels El-Sadir, El-Hama et Faqous; le cercle d'Horbeit, 18 villages, sans compter les ports et les hameaux; le cercle de Sa et d'Ablil, 46 villages, parmi lesquels Senhour, Farama et El-Arich; en tout, dans le Houf oriental, 529 villages, sans compter les ports, répartis dans sept cercles.

Ventre de la campagne (بطن الريف)[1] : les deux cercles de Damsis et de Menouf, 104 village, sans compter les ports et les hameaux; le cercle de Tatourat Menouf, 92 villages, sans compter les ports et les hameaux; le cercle de Sakha, 115 villages; le cercle de Beïdat et d'El-Afrahoun, 25 villages, sans compter les ports et les hameaux; le cercle de Bachroud, 24 villages; le cercle de Nafar, 12 villages sans compter les ports; le cercle de Beba et de Bousir, 88 villages, sans compter les ports et les hameaux; le cercle de Samanoud, 128 villages, sans compter les ports et les hameaux; le cercle de Nousa, 21 villages, sans compter les ports; le cercle d'El-Osiah, 40 villages, sans compter les ports; le cercle de Negoum, 40 villages, sans compter les ports; Tennis et Damiette, 13 villages, sans compter les ports qui abondent; Alexandrie.

Houf occidental : cercle de Sa, 73 villages, sans compter les ports et les hameaux; cercle de Shabas, 22 villages, sans compter les ports et les hameaux; cercle de Yadkoun, 43 villages sans compter les ports et les hameaux; district de Yadkoun, 29 villages, sans compter les ports et les hameaux ; le Sherak,

1. Désignation de la partie centrale du Delta comprise entre la bouche de Rosette et celle de Tanis.

9 villages; le cercle de Ternout, 8 villages; le cercle de Kharbata, 62 villages, sans compter les ports et les hameaux; le cercle de Qortesa, 22 villages, sans compter les ports et les hameaux; les deux cercles de Masil et d'El-Malidis, 49 villages, sans compter les ports; les deux cercles d'Ahnour et de Rosette, 17 villages; le Behera, le district d'Alexandrie, avec ses plantations de vignes et de palmiers, Mariout, la ville d'Alexandrie, la Libye, le Maraqieh, 124 villages, sans compter les ports; soit, pour le Houf occidental, 449 villages sans compter les ports, le tout réparti en 13 cercles. El-Mesihi, dans son Histoire, dit que la Basse-Égypte contient 1,439 villages. Le total des villages du Saïd et du Delta serait donc de 2,395.

Le cadi Abou Abd Allah Mohammed ben Salamat El-Qoda'i dit : La terre d'Égypte se divise en deux parties : le Saïd, du côté d'où vient le vent du sud et le Delta, du côté d'où souffle le vent du nord. Le Saïd est partagé en vingt-huit cercles qui sont : un cercle comprenant le Fayoum tout entier; les deux cercles de Memphis et d'Ousim; le cercle de Sharqieh; les deux cercles de Dallas et d'Abousir; le cercle d'Ahnas; les deux cercles de Feshn et de Behnesa; le cercle de Taha; le district de Senoudah; le cercle de Bouit; les cercles d'Achmounein et d'Antinoë, inférieur et supérieur, de Shotb, de Qous-Qam; le cercle de Siout; le cercle de Qahqouah; les cercles d'Akhmim, d'El-Deir et d'Abchaïa; le cercle de Hou, de Qena (قنا), de Faou, de Denderah; le cercle de Qoft et de Luxor; le cercle d'Esna et d'Erment et le cercle d'Assouan. Tels sont les cercles du Saïd.

Quant à ceux du Delta, ils sont au nombre de vingt-cinq, ou, suivant d'autres copies, de trente-trois ou même de trente-huit. Ces cercles sont : dans le Houf oriental, les cercles d'Athribis et d'Héliopolis; ceux de Bena et de Nama; les cercles de Basta et de Tarabiah, le cercle de Horbeit; les cercles de Sa et d'Ablil; le cercle de Farama, d'El-Arich' et d'El-Gofar; dans le Ventre de la campagne, qui fait aussi partie du Delta : le cercle de Beba et de Bousir; les cercles de Samanoud et de Bousa; les cercles d'El-Osiah et de Negoum; le cercle de Dakahlah; les cercles de Tennis et de Damiette; il faut y joindre aussi le cercle des îles en avant du Delta; le cercle de Mesis et de Menouf; le cercle de Touah et de Menouf; le cercle de Sakha, de Beidah et d'El-Afrahoun; le cercle de Moqin et de Disa et le cercle de Bachroud; dans le Houf occidental : le cercle de Sa; le cercle

de Shabas; le cercle de Yadkoun et son district; le cercle d'El-Kheïs et d'El-Sherak; le cercle de Kharbata: le cercle de Qortesa, de Mesil et de Melidis; les cercles d'Akhna, de Behera et de Rosette; le cercle d'Alexandrie; le cercle de Mariout; le cercle de Libye et de Maraqieh.

Parmi les cercles du sud, on comprend encore le cercle du Hedjaz, qui porte le nom du cercle de Tor, et celui de Faran; le cercle de Raïat et de Qolzoum: le cercle d'Aïlat et son district; celui de Madian et son district; celui d'El-Ounid; celui d'El-Hour et son district; enfin les cercles de Bada et de Shaghb.

Quiconque s'occupe des affaires de l'impôt et des divans connaît une ancienne liste, écrite de la main d'Ibn Aïssa Boqtor ben Shegha, l'écrivain copte connu sous le nom de Bolos et qui était à la tête des impôts de l'Égypte au temps de la dynastie d'El-Akhshidi. Cette liste embrasse les nomes de l'Égypte et les villages jusqu'à l'année 345[1]; ces villages, tant pour le Saïd que pour le Delta, sont au nombre de deux mille trois cent quatre-vingt-quinze dont neuf cent cinquante-six pour le Saïd et mille quatre cent trente-neuf pour le Delta. Tel était le nombre des villages à l'époque où fut rédigée la liste en question. Mais ce nombre a été modifié par suite de l'anéantissement des parties ruinées de l'Égypte.

Ibn Abd El-Hakam rapporte, d'après El-Leitz ben Sa'd, que El-Oualid ben Refaat, étant gouverneur de l'Égypte, fit le dénombrement des habitants de l'Égypte, afin de répartir équitablement l'impôt. Accompagné d'une foule d'écrivains et d'aides chargés de le seconder par leur vigueur et leur énergie, il mit six mois à dénombrer la Haute-Égypte qu'il parcourut jusqu'à Assouan, et trois mois à dénombrer la Basse-Égypte. On compta plus de dix mille villages, sans comprendre dans ce chiffre les hameaux peuplés de moins de cinq cents têtes d'hommes susceptibles de payer l'impôt de la capitation. Ces derniers s'élevaient au nombre de cinq millions d'hommes.

Sous le règne d'El-Naser Mohammed ben Qalaoun, la division de la partie méridionale de l'Égypte en six provinces fut rigoureusement maintenue; ces six provinces étaient : Qous, la plus grande de toutes, avec Assouan et la partie occidentale de Qamoulah; la province d'Akhmim, comprenant celles de

1. Du 15 avril 956 au 3 avril 957.

Siout, de Manfalout et d'Achmounein, celle-ci renfermant le Tahaouïeh ; la province du Behnesaouïeh occidental, avec les villages situés sur la rive occidentale du Menha, canal qui se dirige vers le Fayoum; la province de Fayoum; celle d'Atfih et celle de Ghizeh; dans la partie nord de l'Égypte six autres provinces : le Behera qui longe la mer, englobant Alexandrie et Barca ; le Gharbieh, formé d'une seule île enfermée entre les deux bras du fleuve, celui qui se jette dans la mer à Da- miette et appelé « branche orientale », et celui qui se jette dans la mer à Rosette et que l'on appelle « branche occidentale »; la Menoufieh comprenant les puits et l'île des Beni Naser; la province de Qalioub; celle de Sharqieh: celle d'Asmoum Tenah, embrassant le Dakahlieh et le Mourtahieh. Dans cette région se trouvent les ports de Bourlos et de Rosette, Mansourah, Alexandrie. Damiette et leurs provinces.

Quant aux oasis, elles forment un territoire à part, au sud-ouest; on ne les compte pas parmi les provinces et les villayets; et ce n'est pas un vali du sultan qui les administre: elles sont laissées sous la direction de celui à qui elles sont attribuées en fief. Et Dieu est le plus savant!

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

DE QUELLE FAÇON ON S'Y PRENAIT EN ÉGYPTE POUR CREUSER LES CANAUX ET ÉLEVER LES DIGUES, ETC., DESTINÉS A RETENIR L'EAU DU NIL ET A LA DISTRIBUER EN TEMPS OPPORTUN.

Ibn Abd El-Hakam rapporte, d'après Yezid ben Abou Habib, que les Égyptiens affectaient au nettoyage des canaux et à l'entretien des digues cent vingt mille hommes qui, munis de haches, de houes, des outils nécessaires, restaient constamment occupés à ce travail sans l'interrompre, l'hiver ni l'été.

Quelques vieux Égyptiens, dit Abou Qabil, prétendent que du temps des rois, on laissait les villages sous l'autorité directe de leurs habitants, chaque village payant une redevance déterminée qui n'était changée que tous les quatre ans, par suite des revers et des déplacements de fortune qui avaient pu se produire. Quand quatre années s'étaient écoulées, on annulait l'ancienne répartition des impôts et on en établissait une nouvelle, diminuant la redevance de ceux qui réellement devaient être exonérés et augmentant celle des particuliers qui pouvaient supporter une augmentation, sans cependant accabler ces derniers de charges trop lourdes. Une fois l'impôt perçu et centralisé, on attribuait au roi le quart de la somme totale; le roi était le maître en toute propriété de ce quart et en disposait comme il l'entendait; un second quart était assigné à l'armée et servait à la solde de ceux qui aidaient le roi dans ses guerres, et au traitement des individus chargés de percevoir l'impôt et de repousser l'ennemi; le troisième quart était destiné à l'amélioration des terres, tracé de canaux, constructions de digues et de ponts, secours aux agriculteurs pour les cultures et le bon entretien de leurs terres; enfin le quatrième quart était réparti entre tous les villages, au prorata de l'impôt que chacun d'eux avait payé, et les sommes ainsi distribuées étaient enterrées pour servir plus tard en cas de revers ou de calamités qui auraient pu frapper les habitants de ce village; voilà ce que faisaient les anciens Égyptiens, et les sommes enfouies dans chaque village constituent ce qu'on ap-

pelle les trésors de Pharaon, trésors qui, suivant la croyance populaire, doivent reparaître un jour ou l'autre. Voilà pourquoi certaines gens font profession de les découvrir et s'appliquent à les rechercher.

Certain Pharaon, dit-on, a encaissé comme impôts soixante-douze millions de dinars; c'est ce même Pharaon qui pour s'assurer de la bonne culture des terres, envoya un oueïba de blé dans la Haute et la Basse-Égypte, au moment du sarclage des champs et de la réparation des canaux, sans qu'on trouvât un espace de terre vide où l'on pût l'ensemencer. Vers la fin des cultures, dit-on encore, ce Pharaon envoyait quatre oueïbas de graine de *bersim* dans la Haute et la Basse-Égypte, et dans toutes les provinces; et si on trouvait un terrain vide où cette quantité de terrain pût être ensemencée, on tranchait la tête du gouverneur de la province. La partie cultivée de l'Égypte était alors de quarante parasanges carrées. La parasange vaut trois milles et le *barid* quatre parasanges, cela faisait donc un total de dix *barids* carrés. Les Pharaons continuèrent à agir de cette manière jusqu'au temps du Pharaon de Moïse qui combla l'Égypte de justice et d'équité. Sous son règne il y eut une disette qui dura trois ans, et, pendant ces trois années, le peuple fut exempté d'impôts et le Pharaon pourvut lui-même, sur sa cassette, à son propre entretien et à celui des troupes. Mais la quatrième année, il doubla l'impôt et maintint cette augmentation jusqu'à ce qu'il fût rentré dans ses dépenses.

Omar ben El-Khattab écrivit à 'Amr ben El-As: « Demande à El-Maqoqos d'où vient la prospérité et la ruine de l'Égypte. » 'Amr interrogea donc El-Maqoqos à ce sujet, et celui-ci lui répondit : « La prospérité de l'Égypte et sa ruine peuvent être attribuées à cinq causes : l'impôt doit être perçu depuis le moment où les agriculteurs ont achevé les cultures jusqu'à celui où la récolte de la vigne est terminée; il faut chaque année curer les canaux, fermer les prises d'eau et réparer les digues; enfin il ne faut pas accepter les délais de gens qui ne donnent que des excuses mensongères; si on agit ainsi, l'Égypte est prospère; sinon elle est ruinée. »

Zeïd ben Aslam rapporte ceci, d'après son père : « Omar ben El-Khattab, trouvant qu'Amr ben El-As tardait à lui envoyer l'impôt, lui écrivit de lui expédier un Égyptien. 'Amr lui envoya un vieillard copte auquel Omar demanda des renseignements sur l'Égypte et ses revenus avant l'islam. Le vieillard lui dit :

« O émir des croyants, on ne prélevait aucun impôt en Égypte tant que les cultures n'étaient pas en bon état, mais ton lieutenant ne s'occupe en rien des cultures et perçoit l'impôt à sa guise comme s'il ne voulait percevoir de revenus que pendant une année. » Omar comprit ce que voulait dire le vieillard et accepta les excuses que lui donnait Amr.

Amr ben El-As disait à El-Maqoqos : « Toi qui as gouverné l'Égypte, dis-moi ce qui la rend prospère. — Sa prospérité, répondit El-Maqoqos, dépend de bien des causes ; il faut curer les canaux, consolider les digues et les prises d'eau, ne prélever d'impôt que sur les récoltes, ne pas accepter les délais que les individus proposent, respecter les conventions établies, combler de faveurs les gouverneurs, de crainte qu'ils n'acceptent des cadeaux, et qu'ils ne tirent des habitants des présents ou des aides, ce qui affaiblirait d'autant ces derniers; de cette manière l'Égypte sera prospère et l'on pourra compter sur les impôts. »

On raconte que les souverains indigènes avaient divisé les revenus du pays en quatre parties : l'une était la propriété du roi; la seconde servait à défrayer l'armée; la troisième était destinée à la mise en état des terres ; enfin, la quatrième était réservée pour parer aux événements malheureux qui pourraient se produire.

'Obeïd Allah ben El-Haggab, étant intendant des finances d'Égypte pour le compte de Hescham ben Abd El-Melek, alla lui-même mesurer toutes les terres de l'Égypte, cultivées ou non cultivées, qu'atteignait la crue du Nil et il trouva que ces terrains représentaient une surface de cent millions de feddans. D'un autre côté, l'on dit qu'Ahmed ben Moudabber ayant mesuré le terrain propre à la culture en Égypte, trouva qu'il représentait une surface de vingt-quatre millions de feddans; le reste était submergé et impossible à cultiver. Il évalua aussi le temps nécessaire à la culture et il trouva que ce temps comprenait soixante jours; chaque agriculteur cultivant cinquante feddans, il fallait, pour cultiver l'Égypte, quatre cent quatre-vingt mille cultivateurs.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

DE LA SOMME DES REVENUS DE L'ÉGYPTE AUX TEMPS ANCIENS

Ibn Ouacif Shah dit : Monqaous divisa les revenus du pays en quatre parties : un quart pour le roi qui en faisait ce qu'il voulait ; un autre quart affecté aux dépenses nécessitées par l'amélioration des terres, la réfection des digues, le curage des canaux et les secours à donner aux habitants pour la culture ; un quart était enterré en prévision d'événements malheureux qui pouvaient se produire ; le dernier quart était assigné à l'armée. A cette époque, les revenus du pays s'élevaient à cent trois millions de dinars provenant de cent trois districts, un million par district. Chacun de ces dinars valait, dit-on, dix de nos metsqals musulmans. Aujourd'hui, l'Égypte est partagée en quatre-vingt-cinq nomes, quarante-cinq pour la basse Égypte et quarante pour le Saïd ; chacun de ces nomes est administré par un prêtre et un chef militaire. Sous le règne de Nadarès ben Sa, les revenus du pays atteignirent cent cinquante millions de dinars et, au temps de Kalkun ben Kharbata ben Maliq ben Nadarès, ils furent encore de cent et quelques dizaines de millions de dinars. Quand le gouvernement des premiers Égyptiens eut cessé et que le pays fut gouverné par les Amalécites, l'état de l'Égypte fut moins florissant et le premier Pharaon (pasteur) encaissa quatre-vingt-dix millions de dinars, sur lesquels on préleva dix millions de dinars pour l'amélioration du pays, dix millions de dinars pour l'entretien du personnel des enfants du roi et des personnes de condition mais pauvres, dix millions de dinars pour le personnel chargé des affaires, pour l'armée et les employés ; et dix millions de dinars pour l'entretien du Pharaon ; le reste, cinquante millions de dinars, fut mis en réserve pour le Pharaon.

Au temps d'El-Raïan ben El-Oualid, le Pharaon de Joseph, le revenu atteignit quatre-vingt-dix-sept millions de dinars, mais ce prince voulant arriver à parfaire les cent millions de dinars, prescrivit de mettre en œuvre tous les genres

possibles de cultures, de réparer les digues et d'étendre les terrains cultivés, si bien que cette somme fut atteinte et même dépassée.

Ibn Lahiat dit : La somme perçue en Égypte pendant la période des Pharaons (pasteurs) atteignit quatre-vingt-dix millions de dinars, en dinars pharaoniques équivalant chacun à trois des metsqals connus aujourd'hui en Égypte et qui se divisent chacun en vingt-quatre qirats, chaque qirat pesant trois grains de blé. D'après ce compte, la somme susdite représenterait deux cent soixante-dix millions de dinars égyptiens.

El-Sherif El-Gouani déclare qu'il trouva dans un des temples de la Haute-Égypte un texte écrit en langue sahidique et qui avait été traduit en arabe; ce texte donnait le détail des sommes perçues par le Pharaon de Joseph, El-Raïan ben El-Oualid, comme impôts prélevés en Égypte sur les objets réellement frappés d'impôts ou à titre quelconque pendant une année, suivant l'équité, la justice et l'usage établi, sans malveillance, fausse interprétation ni discussion à propos de la différence pouvant exister entre la somme perçue et la quantité de matières imposables se trouvant dans la possession de l'imposé; cette somme, sans parler de celle que l'on avait l'habitude de mettre à part en prévision de calamités à venir, ou pour aider les travailleurs et améliorer leur sort, se montait en or, à vingt-quatre millions six cent mille dinars. Et ce que rapporte El-Sherif concorde avec ce que dit El-Hassan ben Ali El-Asdi.

El-Hassan ben Ali El-Asdi rapporte ceci : « Mon père m'a raconté avoir trouvé dans un livre copte, écrit en langue sahidique et traduit en arabe, la somme des revenus perçus par le Pharaon d'Égypte en impôts réels prélevés sur les matières imposées ou à titre quelconque pour une année entière, suivant la justice et l'équité, sans malveillance ni discussion à propos de la différence pouvant exister entre les sommes perçues et la quantité de matières imposables se trouvant dans la possession de l'imposé; cette somme, après avoir mis de côté les fonds nécessaires pour parer aux éventualités, pour secourir et aider les travailleurs, s'élevait en or à vingt-quatre millions quatre cent mille dinars, représentant les revenus de toute l'Égypte; de cette somme on employait pour la culture du pays, le curage des canaux, la réparation des digues et des prises d'eau, l'entretien des routes, le fonctionnement de l'administration, secours indispensables aux agriculteurs, établissement de travaux, agrandissement des

cultures, etc., achat d'outils, salaire de mercenaires, transport de matériaux, en un mot pour toutes les dépenses qu'exigeait la culture du pays, huit cent mille dinars d'or; pour les frais qu'entraînait le traitement des employés chargés des affaires et de l'armée, pour l'armée elle-même, pour les esclaves et les familles (des soldats), ainsi que pour mille écrivains attribués aux ministères, sans compter leurs serviteurs, tels que caissiers et autres employés semblables, dont le nombre s'élève à onze mille hommes, en or huit millions de dinars; pour les veuves et les orphelins inscrits au trésor, quand même ils ne seraient pas dans le besoin et afin qu'ils puissent toujours compter sur la générosité du roi, en or quatre cent mille dinars; pour les prêtres, les temples et leur personnel, les maisons de prières, en or cent mille dinars; pour les aumônes (on criait parmi le peuple : « Que ceux qui sont pauvres n'aient pas honte de se découvrir! » et aucun de ceux qui se présentaient n'était repoussé; les employés chargés de la distribution s'asseyaient et dès qu'ils apercevaient un homme qu'ils n'avaient pas l'habitude de voir, ils le faisaient mettre à part, après lui avoir donné ce qui lui revenait; l'argent épuisé, on réunissait ces pauvres en grand nombre et un des familiers de Pharaon se rendait auprès de lui, le félicitait d'avoir distribué tout l'argent, et on priait Dieu pour le salut et la vie du roi ; on lui donnait des détails sur la position de ces gens et le Pharaon donnait des ordres pour qu'on atténuât leur état misérable en leur donnant des bains et des vêtements; on dressait des tables où les pauvres mangeaient et buvaient, puis on demandait à chacun d'eux la cause de sa misère; si cette misère était due au malheur des temps, on rendait à l'infortuné l'équivalent de ce qu'il avait eu et même plus; si, au contraire, sa misère n'était que le résultat d'une mauvaise gestion ou d'un caractère trop faible, on confiait l'incapable à une personne qui devait lui servir de tuteur et s'occuper de ses affaires jusqu'à ce qu'il les eût remises en état) en or, deux cent mille dinars. Et voici le total des sommes détaillées plus haut pour les différents usages dont nous avons parlé, neuf millions huit cent mille dinars. Il faut tenir compte, en outre, de ce que Pharaon conservait dans son trésor, pour faire face aux calamités et aux malheurs éventuels, en or quatorze millions six cent mille dinars.

On demandait à quelqu'un : « A quelle époque l'Égypte a-t-elle produit quatre-vingt-dix millions de dinars? — A l'époque, répondit-il, où Pharaon envoyait un oueïba de blé dans le Delta et dans le Saïd, sans trouver la place suffisante pour l'ensemencer, parce que tout le pays était mis en culture. »

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

COMMENT LES MUSULMANS ORGANISÈRENT LES IMPOTS, AU MOMENT DE LA CONQUÈTE DE L'ÉGYPTE, ET DE LA SITUATION OU SE TROUVÈRENT L'ÉGYPTE ET LES COPTES A CE PROPOS.

Zoheir ben Moawiah dit : Souahil m'a rapporté ceci qu'il tenait de son père à qui Abou Houraïrat l'avait raconté : Le Prophète de Dieu a dit : « L'Iraq a gardé son dirhem et son *qafiz* (قفيز); la Syrie a gardé son *medd* (مدّ) et son dinar : l'Égypte a gardé son *ardeb* (اردب) et vous êtes revenus à votre premier état. » D'après Abou Obeïd, le Prophète a voulu parler de choses non encore accomplies, mais existant déjà dans les décrets de Dieu; et il s'est exprimé au passé, car ces choses étaient déjà passées dans les décrets de Dieu; en en parlant avant leur accomplissement, il a prouvé l'authenticité de sa mission prophétique et donné son approbation aux impôts établis par Omar sur les chrétiens tributaires habitant les provinces conquises.

On explique ces *mana'at* (منع, *refus, obstacle*) de deux manières : ou le Prophète aurait su d'avance que les pays cités se convertiraient à l'islam, qu'ils seraient affranchis d'impôts et que, devenus musulmans, ils n'auraient plus à payer de tribut, ce qui explique les mots : « Vous retournerez à votre premier état »; ou bien ces pays s'affranchiraient eux-mêmes de l'obéissance. Mais la première explication est la meilleure.

Ibn Abd El-Hakam rapporte, d'après Abd Allah ben Lahiat, qu'après la conquête de l'Égypte par Amr ben El-As, il fut convenu que tous les habitants du pays ayant atteint leur majorité, sans compter les femmes, les enfants et les vieillards, paieraient deux dinars par tête; on fit le compte et la somme atteignait huit millions de dinars.

Hecham ben Abou Raqiat El-Lakhmi raconte qu'après la conquête de l'Égypte, Amr ben El-As dit aux Coptes : « Si quelqu'un d'entre vous cache chez lui des trésors, et que j'arrive à le découvrir, je le ferai mourir. » Or, un Copte du Saïd,

nommé Botros, fut dénoncé à Amr comme ayant chez lui un trésor. L'homme, mandé et interrogé, nia et protesta. On le mit en prison et Amr demanda si on ne l'avait pas entendu parler de quelqu'un. — Non, répondit-on, nous ne l'avons entendu parler que d'un moine qui demeure à Tor. » Amr envoya alors auprès de Botros un homme qui lui enleva son cachet, puis il écrivit à ce moine : « Envoie-moi ce que tu as chez toi » et il signa la lettre du cachet de Botros. Le messager revint avec une gargoulette de Syrie scellée de plomb. Amr l'ouvrit et y trouva une feuille de papier portant ces mots : « Votre argent est sous le grand bassin. » On se rendit à ce bassin dont l'eau fut vidée; on enleva la dalle du fond et, sous cette dalle, on trouva cinquante-deux *ardebs* d'or monnayé d'Égypte. Amr fit trancher la tête de Botros à la porte de la mosquée. Les Coptes alors apportèrent leurs trésors, de crainte d'être dénoncés par quelqu'un d'entre eux et d'être mis à mort comme l'avait été Botros.

D'après Yezid ben Abou Habib, Amr ben El-As n'en usa ainsi avec les trésors de ce Copte que parce qu'il était persuadé qu'il dénonçait aux Grecs les points faibles des musulmans et leur écrivait à ce sujet, et il tira de lui plus de cinquante *ardebs* de dinars.

Ibn Abd El-Hakam dit qu'Amr ben El-As envoyait à Omar ben El-Khattab le tribut après avoir retenu ce qui lui était nécessaire; et le règlement de l'Égyte comportait pour le curage des canaux, la réparation des digues, la construction des ponts et l'entretien des îles, cent vingt mille hommes munis de pelles, de houes et d'outils se relayant à ce travail sans interruption, hiver et été.

Omar ben El-Khattab écrivit à Amr : « Tu marqueras d'un sceau de plomb au cou les gens de la protection; ils devront porter cet insigne de manière apparente; leurs cheveux devront être coupés sur le front et ils monteront assis sur des ânes. L'impôt ne sera établi que sur ceux qui ont déjà subi le rasoir; il ne le sera pas sur les femmes ni sur les enfants, et tu ne leur permettras pas de porter de costume semblable à celui des musulmans. »

Yezid ben Aslam, parlant d'Omar ben El-Khattab, dit : « On écrivit aux émirs des armées de ne frapper d'impôt que les gens ayant déjà subi le rasoir; d'exiger quarante dirhems de ceux qui paieraient en argent et quatre dinars de ceux qui paieraient en or; de plus ceux qui devaient fournir le blé et l'huile aux musulmans étaient tenus d'apporter deux *medd* de blé et trois *qosât* (قساط) d'huile par mois et

par tête; cette clause concerne les Syriens et les gens de Mésopotamie qui, en outre, étaient obligés de fournir je ne sais plus quelle quantité de graisse et de miel; quant aux Égyptiens, ils devaient donner par mois et par tête un ardeb et je ne sais combien de graisse et de miel; c'étaient eux aussi qui devaient fournir le vêtement de soie destiné à revêtir l'Émir des Croyants; ils devaient en outre une hospitalité de trois jours à tout musulman qui descendrait chez eux; les habitants de l'Iraq devaient par tête fournir quinze *sa'* (صاع) et je ne sais combien de graisse. Les femmes et les enfants étaient exempts d'impôts; et tous les gens soumis à l'impôt portaient un sceau au cou. Le *ouaïba* d'Omar, pendant le gouvernement d'Amr ben El-As, était de six *medd*.

Quand son autorité fut bien affermie, Amr ben El-As chargea des Coptes de percevoir l'impôt dû par les Grecs; l'impôt en Égypte était sujet à certaines modifications: si un village était prospère et que le nombre des habitants eût augmenté, on élevait l'impôt; si, au contraire, le nombre des habitants avait diminué et que le pays fût en ruine, les impôts étaient diminués. Les principaux de chaque village, les émirs et les chefs des habitants se réunissaient et discutaient, examinant s'il y avait prospérité ou décadence, et s'ils avaient fixé quelque augmentation de l'impôt, ils se retiraient dans leurs districts, et là, réunis avec les chefs du district, on répartissait cette augmentation suivant l'importance de chaque village et l'étendue de ses cultures. Alors chaque village réunissait ses habitants, et dans cette assemblée, la somme d'augmentation connue, on établissait une proportion entre cette augmentation ajoutée à l'impôt ordinaire et l'ensemble des terrains cultivés. On se mettait ensuite à l'œuvre, retirant d'abord de l'ensemble des terres cultivées les feddans appartenant aux églises et ceux affectés à l'entretien des bains et des bacs, puis un certain nombre de feddans pour compenser l'hospitalité à donner aux musulmans et au roi, si par hasard il venait. Cela fait, on pointait le nombre d'artisans et de mercenaires se trouvant dans chaque village et on leur attribuait une partie de l'augmentation, suivant ce qu'ils pouvaient supporter et il était bien rare que cette augmentation tombât sur d'autres que des jeunes gens ou des hommes mariés; on vérifiait ensuite ce qui restait à payer de l'impôt et on le répartissait suivant la quantité de terres cultivées par chacun; ces terres même étaient partagées entre ceux qui désiraient les cultiver et qui en avaient la force. Si quelqu'un d'entre eux se

plaignait de son impuissance à cultiver ses terres, les terres qu'il ne pouvait cultiver étaient partagées entre ceux qui pouvaient le faire; à ces derniers on donnait les terres que les gens trop faibles n'avaient pu cultiver. S'il survenait quelque désaccord, on partageait suivant le nombre. Leurs dinars étaient divisés en qirats, chaque dinar en contenait vingt-quatre; la terre était divisée de même. C'est pourquoi on rapporte que le Prophète a dit: « Vous conquerrez une terre où l'on compte par qirats, traitez-en bien les habitants. » Et on imposa chaque feddan d'une redevance d'un demi-ardeb de blé et de deux oueïba d'orge; seul le qorz (*fruit du sont*) ne fut pas frappé d'impôt; l'oueïba contient six *medd*. Omar ben El-Khattab prenait de ceux avec lesquels il avait fait traité ce qu'eux-mêmes avaient proposé de donner, sans jamais l'augmenter ou le diminuer; pour ceux qui, sujets à l'impôt, n'avaient rien fixé eux-mêmes, Omar examinait leur situation: s'ils étaient pauvres, on les frappait d'un impôt léger; s'ils étaient riches, on les imposait suivant leur richesse.

Hecham ben Abou Raqiat El-Lakhmi dit : Le gouverneur d'Akhna vint trouver Amr ben El-As et lui dit : « Dis-nous ce que chacun de nous doit payer comme impôt et nous nous y conformerons. » Amr, montrant le coin d'une église, répondit : « Si tu m'apportes un tas (d'argent qui aille) du sol au plafond, je n'ai rien à te dire, mais pour nous vous êtes un magasin; si on nous demande beaucoup, nous vous demanderons beaucoup; si on nous demande peu, nous vous demanderons peu. » Quiconque croit à la véracité de cette tradition, croit aussi que l'Égypte a été conquise par la force.

D'après Yezid ben Abou Habib, Omar ben Abd el-Aziz a dit: Quiconque embrasse l'islamisme sauve, par sa conversion, et son âme et sa richesse; quant à la terre, elle fait partie de ce que Dieu a donné aux musulmans. Quiconque a fait un traité, moyennant tribut, le paiera, et tous ceux qui, parmi les gens ayant fait ce traité, auront embrassé l'islamisme, verront leur terre et leur maison passer en d'autres mains.

El-Leitz dit : Yahia ben Saïd m'a écrit ceci : Si pour payer l'impôt prélevé justement sur lui, quelqu'un vend ses esclaves mâles ou femelles, ses chameaux, ses vaches ou ses montures, cela lui est permis et l'acheteur n'est pas tenu à restitution, quand bien même l'ancien possesseur serait riche; mais pour la terre, la location n'en est permise qu'autant que cette location ne sera pas préjudiciable

à l'impôt dont le propriétaire est frappé; si le contrat porte atteinte à l'impôt, la terre sera restituée à son propriétaire; si, au contraire, le prix de la location excède la somme de l'impôt, on peut considérer cette location comme permise à celui qui la consent.

Yahia ajoute: Nous disons que l'impôt est de deux sortes: impôt de capitation et impôt général, ce dernier établi sur l'ensemble des habitants d'un village qui tous y participent. Si dans un village un particulier vient à mourir de ceux qu'atteint l'impôt général, tout autre que l'impôt personnel, et que ce particulier soit décédé sans enfants ni héritiers, ses terres, avec tous les impôts qu'elles comportent, reviennent au village. Quant à celui qui meurt sans laisser d'héritiers et qui était soumis à la capitation, sa terre revient aux musulmans. El-Leitz dit, d'après Omar ben Abd el-Aziz, que l'impôt est personnel et n'a rien de commun avec la terre; il veut parler là des gens soumis à la protection.

Omar ben Abd el-Aziz écrivit à Heïan ben Sharaïh de reporter l'impôt payable par un Copte décédé sur la tête de son frère; cela prouve qu'Omar était d'avis que l'Égypte avait été conquise par la force et que, l'impôt ne frappant que les villages, si l'un des habitants de ce village venait à mourir, l'impôt était maintenu intégralement sur les autres, la mort de l'un d'entre eux n'entraînant en rien une diminution de l'impôt. Il est probable cependant que l'Égypte a été conquise par traité et que ce traité a été maintenu intact pour les Égyptiens venus plus tard, en sorte que la mort de l'un d'entre eux ne pouvait porter atteinte à la somme stipulée dans la convention.

El-Leitz dit: Omar ben Abd el-Aziz exempta d'impôts ceux des Égyptiens soumis à la protection qui avaient embrassé l'islamisme, et leur attribua les mêmes privilèges qu'à ceux qui s'étaient convertis à l'islam dès le premier jour et à ceux qui s'étaient convertis entre ses mains. Avant lui on percevait l'impôt des convertis. Le premier qui préleva l'impôt sur ceux des gens ayant embrassé l'islamisme fut El-Haggag ben Youssef. Abd el-Melek ben Merwan ayant écrit à Abd el-Aziz ben Merwan d'imposer les gens de la protection islamisés, Ibn Hageïrat l'entretint à ce sujet et lui dit: « Dieu te préserve, ô émir, d'être le premier à établir pareil impôt en Égypte, car, par Dieu! si des gens de la protection doivent l'impôt, ce sont ceux d'entre eux qui sont moines. Comment

pourrions-nous établir l'impôt sur ceux qui sont islamisés! » Et l'émir abandonna ce projet.

Omar ben Abd el-Aziz écrivit à Heïan ben Shoraïh : Décharge de l'impôt ceux des protégés qui auront embrassé l'islamisme, car Dieu a dit : *S'ils se convertissent, s'ils pratiquent la prière et l'aumône, laissez-les suivre leur vie en paix, car Dieu est indulgent et miséricordieux* (*Cor.*, IX, 5). Il a dit encore : *Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu ni au dernier jour et ne considèrent pas comme défendu ce que Dieu et son apôtre ont défendu et pour ceux d'entre les sectateurs du Livre* (*Évangiles*) *qui ne pratiquent pas la justice, combattez-les jusqu'à ce qu'ils paient tous le tribut et qu'ils soient humiliés* (*Cor.*, IX, 29).

Heïan ben Shoraïh écrivit à Omar ben Abd el-Aziz : « Les conversions à l'islamisme ont porté à l'impôt un tel préjudice que j'ai dû emprunter d'El-Haretz ben Tabeta vingt mille dinars avec lesquels je compléterai la solde des employés des divans, et si l'Émir des Croyants est d'avis que je les prenne (sur les nouveaux convertis) et veut m'en donner l'ordre, qu'il me le donne! » Omar lui répondit : « Ta lettre m'est parvenue. Je t'ai établi vali de l'armée d'Égypte, mais je reconnais ton incapacité et j'ai donné l'ordre à mon messager de te frapper de vingt coups sur la tête. Décharge de l'impôt ceux qui se sont convertis à l'islamisme. Par Dieu! ton avis est très mauvais, car Dieu a envoyé Mohammed comme guide et non commecaissier. Par ma vie! Omar est bien trop malheureux pour avoir la joie de voir tous les hommes embrasser l'islamisme sous son gouvernement! »

Omar ben El-Khattab, trouvant qu'Amr ben El-As tardait à lui envoyer le tribut, lui écrivit : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux! Du serviteur de Dieu, Émir des Croyants, à Amr ben El-As; que Dieu te sauve! Je glorifie pour toi Dieu, il n'y a de Dieu que lui! — J'ai réfléchi à ton affaire et à ta situation. Ta terre est une terre vaste, spacieuse et fertile et Dieu a fait ses habitants nombreux, patients et forts sur la terre et sur la mer. Certes les Pharaons en avaient pris grand soin et y avaient exécuté des travaux magnifiques, malgré leur violence et leur impiété extrêmes; j'en ai été émerveillé, mais ce qui me surprend le plus, c'est que cette terre ne rende plus aujourd'hui la moitié de ce que produisait autrefois l'impôt, et cependant il n'y a ni sécheresse, ni disette. Dans ta lettre tu me parles longuement de l'état de l'impôt dans ta contrée et j'espérais que le tribut m'arriverait sans retard, pensant que tu te réveillerais et

me l'expédierais. Et voilà que tu ne m'envoies que des excuses qui sont loin de concorder avec ce que je pense moi-même. Je n'accepterai de toi rien autre chose que ce que tu avais perçu d'impôt auparavant. De plus, je ne vois pas ce que ma lettre a d'effrayant et de capable de te rendre inquiet. Si tu étais un homme expérimenté, capable et sage, tu saurais que l'innocence est indispensable, mais si tu n'es que malavisé et maladroit, j'en conclus que la chose doit être tout autre que tu ne la rapportes. Je n'ai pas voulu renouveler les reproches que je t'adressais l'année passée, espérant que tu te réveillerais et m'enverrais le tribut, car je sais que cet envoi n'est retardé que par une seule cause : tes gouverneurs sont de mauvais gouverneurs qui te circonviennent et t'abusent en te prenant pour refuge. Mais, grâce à Dieu, j'ai à cela un bon remède que je te prie d'employer et tu n'en seras pas mécontent, ô Abou Abd Allah : c'est de payer ce que tu dois et de prendre ce qui t'est dû; car la mer produit les perles et la vérité est limpide; laisse-moi donc et ne me dis plus de niaiserie, car ce qui était caché a été mis au jour. Salut! »

Amr ben El-As répondit : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux! Au serviteur de Dieu, Omar, Émir des Croyants, de la part d'Amr ben El-As, le salut de Dieu soit sur toi! Je prie Dieu pour toi; il n'y a de Dieu que lui! — J'ai reçu, ô Émir des Croyants, la lettre dans laquelle tu te plains de ma lenteur à t'envoyer le tribut, me rappelles ce qu'ont fait avant moi les Pharaons, et t'étonnes des revenus que produisait l'Égypte entre leurs mains et de la diminution de ces revenus depuis l'islam. Par ma vie, il est vrai qu'alors les revenus étaient plus grands et plus élevés, la terre étant mieux cultivée, car ces Pharaons, malgré leur impiété et leur violence, montraient plus d'ardeur pour la culture de leur sol, que nous n'en avons montré depuis l'islam. La mer produit les perles, dis-tu; pour moi j'ai trait ce pays tant et tant que ses mamelles sont taries. Tu exagères dans ta lettre, tu me réprimandes longuement et me couvres de poussière, m'avertissant que ce retard est dû à des causes qu'un homme inhabile ne peut découvrir. Ta lettre est pleine d'allusions contenues, mais tu eusses mieux fait d'employer des mots tranchants comme le glaive, éclatants comme la vérité. J'ai servi comme lieutenant du Prophète et de ses successeurs et toujours, j'en rends grâces à Dieu, j'ai fidèlement rendu les dépôts qui m'étaient confiés, toujours j'ai sauvegardé le droit sacré aux yeux

de Dieu, estimant qu'agir autrement était infâme et funeste. Reconnais cela chez moi et ai confiance en mon cœur. Dieu me préserve de manger d'un tel mets, qu'il garde mon caractère de cette perversité et d'une audace quelconque contre tout ce qui a été accompli. Fais donc ce qu'il te plaît, mais Dieu me préserve de cette vile nourriture et d'un tel penchant, surtout après ta lettre dans laquelle tu n'as pas épargné mon honneur et as traité si peu généreusement un frère! Par ma vie, ô Ibn el-Khattab, si quelqu'un m'avait fait de pareilles propositions, mon âme eût été gonflée de colère car elle est digne et généreuse, et je n'ai jamais commis d'actions qui puissent la déshonorer. Mais je sais des choses que tu ignores, et quand je serais un juif de Yatreb je n'en dirais pas davantage. Je prie Dieu qu'il te pardonne et qu'il me pardonne aussi; j'ai tu des choses que je savais et ma langue, en cette occasion, a été docile. Mais que Dieu fasse grandir ce qu'il connaît de ta justice! »

Omar ben El-Khattab répondit : « D'Omar ben El-Khattab à Amr ben El-As; le salut soit sur toi! Je prie Dieu pour toi; il n'y a de Dieu que lui! Je suis surpris de la quantité de lettres qu'il me faut t'écrire au sujet de ton retard à m'envoyer le tribut; ta réponse est ambiguë. Tu sais que je n'exige de toi que ce qui est manifestement juste et que je ne t'ai pas placé à la tête de l'Égypte pour que ce pays devienne ta proie et celle de tes gens; je t'ai appelé à ce poste comptant que tu m'enverrais le tribut et confiant dans ta sage politique. Au reçu de ma lettre, envoie le tribut; il est la propriété des musulmans, et dans mon entourage, tu le sais, il y a des gens malheureux. Salut! »

Amr ben El-As répondit : « Au nom du Dieu puissant et miséricordieux! A Omar ben El-Khattab de la part d'Amr ben El-As, le salut soit sur toi! Je prie Dieu pour toi, il n'y a de Dieu que lui! La lettre de l'Émir des croyants m'est parvenue, dans laquelle il se plaint de ma lenteur à envoyer le tribut et m'accuse de déguiser la vérité et d'employer des subterfuges. Par Dieu, je ne m'écarte pas des conventions que tu connais; mais les gens du pays m'ont prié d'attendre que les grains soient mûrs. J'en ai référé aux musulmans qui sont d'avis qu'il vaut mieux se montrer doux pour les habitants que de les déchirer, car ils seraient obligés de vendre ce qui leur est indispensable. Salut! »

El-Leitz ben Sa'd a dit : Le montant de l'impôt perçu par Amr ben El-As était de douze millions de dinars; avant lui El-Maqoqos percevait par année vingt mil-

lions de dinars. C'est pourquoi Omar ben El-Khattab écrivit à Amr les lettres (rapportées plus haut). Le revenu encaissé par Abd Allah ben Sa'd ben Sarah, après qu'Othman l'eut installé comme gouverneur de l'Égypte, s'éleva à quatorze millions de dinars, et Othman dit à Amr ben El-As, déjà déposé : « O Abou Abd Allah, la chamelle a donné plus de lait qu'auparavant. — Mais vous avez fait tort au petit, répondit Amr. — Le petit n'est pas mort », ajouta Othman. Moawiah ben Abou Safian écrivit à Ouardan, intendant du trésor de l'Égypte : « Augmente l'impôt de chaque Copte d'un qirat. » Ouardan répondit : « Comment les augmenter, puisqu'il est convenu qu'on ne les augmentera en rien? » Ouardan fut déposé par Moawiah, mais on dit que les raisons de sa déposition furent toutes différentes.

Ibn Lahiat dit : Au temps de Moawiah, les ministères comptaient quarante mille employés dont quatre mille recevaient chacun deux cents dinars. Moslema ben Meglid paya aux employés des ministères leurs appointements ainsi que ceux de leurs familles et leurs frais de vivres; il paya aussi les dépenses qu'entraînaient les besoins du pays, tels que réparations de digues, salaire des écrivains, transport du blé jusqu'au Hedjaz, et il envoya à Moawiah le reste, c'est-à-dire six cent mille dinars.

Ibn Afir dit : Comme les chameaux étaient en route, Barah ben Kaçhal El-Mohri les rencontra et dit aux chameliers : « Qu'est-ce que cela et pourquoi notre richesse sort-elle de notre pays? Retournez! » Ils retournèrent donc et s'arrêtèrent à la porte de la mosquée. Là il leur dit : « Avez-vous reçu votre traitement et vos vivres et le traitement de vos familles? — Oui, répondit-on. — Dans ce cas, dit Barah, que la bénédiction ne soit pas avec eux. Emmenez! » Et les chameliers partirent avec le tribut.

Quelqu'un a dit : Les revenus encaissés par Amr ben El-As atteignirent dix mille [milliers] de dinars, et Omar ben El-Khattab lui écrivit, lui reprochant d'avoir récolté si peu et disant : « Les Grecs encaissaient vingt millions de dinars. » L'année suivante Amr ben El-As perçut douze millions de dinars.

Ibn Lahiat dit : « Amr ben El-As perçut à Alexandrie seulement six cent mille dinars, car il s'y trouva trois cent mille personnes soumises à la protection et payant chacune deux dinars. Et Dieu est le plus savant! »

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

DES SOULÈVEMENTS DES COPTES ET CE QUI EN ARRIVA

L'imam Abou Abdallah Mohammed ben Ismaïl El-Bokhari a extrait des traditions relatives à Abou Houraïrat ceci : Ce dernier disait : « Que deviendrez-vous quand vous n'encaisserez plus ni dinars ni dirhems ? — Comment verrons-nous cela? demandait-on à Abou Houraïrat. — Certes, répondit-il, par celui entre les mains de qui est l'âme d'Abou Houraïrat, suivant les paroles véridiques d'un juste. — A quel propos ? demanda-t-on. — L'engagement envers Dieu et envers son Prophète sera dédaigné, les gens soumis à la protection verront leur cœur endurci par Dieu et refuseront de donner ce qu'ils possèdent. »

Abou Amr Mohammed ben Youssef El-Kandi, dans son livre sur les *Émirs d'Égypte*, dit: Sous le gouvernement d'El-Hourr ben Youssef, émir d'Égypte, Abd Allah ben El-Habhab, intendant des trésors, écrivit à Hecham ben Abd el-Melek: « La terre d'Égypte peut supporter une augmentation (d'impôts) », et chaque dinar d'impôt fut majoré d'un qirat. Alors les provinces de Tenoudimi, de Horbeit, de Tarabiat ainsi que la plus grande partie du Houf oriental s'insurgèrent. El-Hourr envoya à leur rencontre les soldats du divan qui les battirent et en tuèrent un grand nombre. C'est la première révolte des Coptes d'Égypte; elle eut lieu en l'an 107 [1]. El-Hourr occupa militairement Damiette pendant trois mois.

Plus tard, en l'an 121 [2], les gens du Saïd se soulevèrent et prirent les armes contre leurs gouverneurs; Hamzalah ben Safouan, émir d'Égypte, expédia contre eux l'armée du divan qui tua un grand nombre de Coptes et les battit.

Une autre fois, un Copte de Samanoud, nommé Bagish, se souleva ; Abd el-Melek ben Merwan envoya contre lui Mousa ben Nasir, émir d'Égypte, et Ba-

1. Du 19 mai 725 au 7 mai 726.
2. Du 18 décembre 738 au 6 décembre 739.

gish fut tué avec un grand nombre de ses compagnons. Cela se passait en l'année 132 [1].

Les Coptes de Rosette s'insurgèrent et Merwan ben Mohammed El-Ga'di, qui alors entrait en Égypte fuyant les Abbassides, envoya contre eux Othman ben Abou Qossa'at qui les battit.

En l'an 150 [2], les Coptes de la province de Sakha se soulevèrent contre Yezid ben Hatem ben Qebisat ben El-Mohleb ben Aben Safrat, émir d'Égypte, attaquèrent les gouverneurs et les chassèrent. Arrivés à Choubra-Sounbât, ils furent rejoints par les gens de Yeshroud, d'El-Arisiat et de Negoum. Yezid ben Hatem, informé de leur approche, désigna Naser ben Habib El-Mohallabi comme chef de l'armée du divan et des principaux de l'Égypte. Cette armée marcha contre les insurgés, mais ceux-ci furent victorieux et firent un grand carnage parmi les musulmans ; ces derniers, après avoir incendié le campement copte, se replièrent en déroute sur Masr.

Sous le valiyat de Mousa ben Ali ben Rebah, en l'an 156 [3], les Coptes de Belbeïs se révoltèrent ; une armée marcha contre eux et les battit.

Puis, en l'an 216 [4], eut lieu la grande révolte des Coptes ; El-Afshin les défit aux environs de Yashroud et les contraignit à faire soumission à l'Émir des croyants, Abd Allah El-Mamoun, qui condamna les hommes à mort, et les femmes et les enfants à être vendus ; et la plupart d'entre eux furent vendus.

Depuis lors Dieu a maintenu les Coptes d'Égypte dans l'obéissance, les griefs ont été aplanis et aujourd'hui il n'est plus permis à aucun Copte d'Égypte de se révolter ou de tenir tête au sultan. Les musulmans devinrent maîtres des villages et dans la suite les Coptes reprirent leurs habitudes de ruse, de perfidie et de duplicité contre l'islamisme et prirent leur revanche en mettant la main sur les registres de l'impôt. Il s'est d'ailleurs passé entre eux et les musulmans des événements dont, s'il plaît à Dieu, on trouvera le récit à l'endroit voulu de ce livre.

1. Du 20 août 749 au 8 août 750.
2. Du 6 février 767 au 25 janvier 768.
3. Du 2 décembre 772 au 20 novembre 773.
4. Du 18 février 831 au 6 février 832.

CHAPITRE TRENTIÈME

DE L'ARRIVÉE DES ARABES DANS LES CAMPAGNES D'ÉGYPTE, COMMENT ILS S'EMPARÈRENT DES CULTURES POUR VIVRE ET QUELS ÉVÉNEMENTS ACCOMPAGNÈRENT LEUR ARRIVÉE.

Pendant qu'El-Oualid ben Rafe'at El-Fahmi était vali d'Égypte, la tribu de Qeïs se transporta en Égypte en l'an 109 [1]. Auparavant, aucun individu de cette tribu ne se trouvait en Égypte, à l'exception de quelques représentants des familles de Fahm et de 'Adouan. Ibn El-Habhab alla trouver Hecham ben Abd el-Melek et lui demanda de permettre à quelques-unes de leurs familles de se transporter en Égypte. Hecham autorisa trois mille d'entre eux à venir se fixer dans ce pays et à y installer leurs divans, à la condition qu'ils ne résideraient pas à Fostat. Ibn El-Habhab retourna donc auprès des gens de Qeïs et, les ayant ramenés avec lui, les installa dans le Houf oriental où ils se disséminèrent. On rapporte qu'Obeïd Allah ben El-Habhab, après avoir été nommé vali d'Égypte par Hecham ben Abd el-Melek, dit : « Je n'ai pas vu dans ce pays de part pour Qeïs, excepté pourtant pour les gens de Gadelat qui sont de la tribu de Fahm et de 'Adouan. » Et il écrivit : « L'Émir des croyants, que Dieu prolonge ses jours, a illustré et glorifié la tribu de Qeïs et élevé sa renommée. Cependant je suis venu en Égypte et n'ai point trouvé qu'elle y eût aucune part, à l'exception des familles de Fahm. Il se trouve cependant ici des régions où il n'y a personne et aux habitants desquelles l'introduction de Qeïssites ne saurait faire de tort ni apporter d'augmentation dans les impôts, je veux parler de Belbeïs, et si l'Émir des croyants est d'avis que la tribu de Qeïs s'y installe, elle le fera. » Hecham répondit : « Fais ce que tu voudras. » Obeïd Allah envoya un messager au désert, et ramena cent familles des Beni Nadr et cent familles des Beni Selim ; le vali les établit à Belbeïs, leur donna des terres à cultiver, puis ayant examiné le revenu de la dîme, il le leur abandonna. Les nouveaux venus achetèrent des

1. Du 28 avril 727 au 15 avril 728.

chameaux et entreprirent le transport des vivres jusqu'à Qolzoum; chaque homme gagnait par mois dix dinars et plus. Obeïd Allah leur fit alors acheter des chevaux; ils se procurèrent des poulains qu'ils ne gardaient qu'un mois avant de les monter, et ils nourrissaient chameaux et chevaux sans grande peine, tant leurs prairies étaient fertiles. Le reste de la tribu ayant appris l'état prospère de ses frères, la plus grande partie voulut les rejoindre, et cinq cents nouvelles familles vinrent à leur tour se fixer en Égypte et se livrèrent aux mêmes occupations que les autres. Au bout d'un an, cinq cents autres familles étant venues, il y eut à Belbeïs mille cinq cents familles de Qeïs, si bien qu'au temps de Merwan ben Mohammed, El-Housra ben Souhaid El-Baheli étant gouverneur de l'Égypte, Qeïs se prononça pour lui. A la mort de Merwan, il y avait en Égypte, trois mille familles de Qeïs qui ne cessèrent de multiplier et de s'accroître de tous ceux qui leur venaient du désert.

En l'année 178 [1], Ishaq ben Soliman Ali ben Abd Allah ben Abbas, émir d'Égypte, après examen des finances, frappa les cultivateurs d'une augmentation d'impôt qu'ils ne purent supporter. Les gens du Houf prirent les armes contre lui et s'assemblèrent en troupes; l'armée de l'émir envoyée contre eux fut repoussée et perdit un grand nombre d'hommes. Ishaq écrivit alors à l'Émir des croyants Haroun el-Rashid pour l'informer de ce qui se passait. Celui-ci envoya en Égypte Hartama ben A'eïn avec une armée considérable. Hartama arriva dans le Houf dont les habitants accoururent au devant de lui, protestant de leur obéissance et consentant à payer l'impôt. Hartama y consentit et perçut la totalité de l'impôt.

Plus tard, les gens du Houf se soulevèrent contre El-Leitz ben El-Fadel el-Bioudi, émir d'Égypte, parce que les arpenteurs, envoyés par l'émir pour mesurer l'étendue des terres cultivées, avaient diminué la qasaba de quelques doigts. Ils adressèrent une plainte à El-Leitz qui n'en tint aucun compte. Ils s'organisèrent en troupes et marchèrent sur Fostat; El-Leïtz alla à leur rencontre avec quatre mille hommes de l'armée d'Égypte, au mois de Shaban de l'an 186 [2]; il joignit les troupes rebelles au mois de Ramadan [3]; mais le 12 de ce mois [4], l'armée l'aban-

1. Du 7 avril 794 au 26 mars 795.
2. Du 5 août au 2 septembre 802.
3. Du 3 septembre au 2 octobre 802.
4. Le 14 septembre 802.

donna et il ne lui resta plus guère que deux cents hommes avec lesquels il se porta contre les gens du Houf qu'il battit et mit en déroute, et il arriva en même temps qu'eux à Rheifat; les deux armées en vinrent aux mains sur le territoire de Geb-Amirat, et El-Leitz envoya à Fostat quatre-vingts têtes de chefs qeïssites, après quoi il rentra à Fostat, et les gens du Houf retournèrent chez eux, mais refusèrent de nouveau de payer l'impôt. En conséquence, El-Leitz se rendit auprès de l'Émir des croyants, Haroun el-Rachid, au mois de Moharrem de l'année 187 [1], et lui demanda de lui confier une armée parce que, disait-il, sans armée, il lui était impossible de faire payer l'impôt par les gens du Houf. Mahfouz ben Salim, qui se tenait à la porte d'El-Rachid, s'engagea envers lui à faire rentrer l'impôt jusqu'au dernier qirat, sans fouet ni bâton. El-Rachid le nomma sur-le-champ intendant des finances d'Égypte et El-Leitz ben Fadel fut déposé des charges qu'il occupait en Égypte.

Sous le valiyat d'El-Hossein ben Gamil, les gens du Houf refusèrent encore de payer l'impôt et l'Émir des croyants, Haroun el-Rachid, envoya pour les mettre à la raison Yahia ben Moaz. Celui-ci arriva à Belbeïs au mois de Shawal de l'année 191 [2], déposa El-Hossein ben Gamil de l'émirat d'Égypte au mois de Rabi' el-Akher de l'an 193 [3], et installa comme vali Malek ben Dalham. Yahia ben Moaz fit rentrer le Houf dans le devoir et arriva à Fostat au mois de Gamadi el-Akher. [4] Là il reçut une lettre d'El-Rachid qui le rappelait auprès de lui. Il écrivit donc aux gens du Houf un billet ainsi conçu: « Venez que je vous recommande à Malik ben Delham et que j'arrange entre vous et lui l'affaire de vos impôts. » Tous les chefs du Houf, originaires de l'Yemen et de Qeïssiat, se rendirent à son appel, mais Yahia qui avait fait préparer des chaînes, ordonna de fermer les portes; les chaînes furent apportées, et on enchaîna les chefs que Yahia emmena avec lui; cela eut lieu vers le milieu du mois de Rageb de la même année (193) [5].

Lorsque 'Eïsi ben Yezid El-Galoudi était émir d'Égypte, Salah ben Sheirzad, intendant du trésor, se montra injuste envers la population et augmenta les

1. Du 30 décembre 802 au 28 janvier 803.
2. Du 10 août au 7 septembre 807.
3. Du 22 janvier au 19 février 809
4. Du 22 mars au 19 avril 809.
5. Du 20 avril au 19 mai 809.

impôts. Les gens du Delta se révoltèrent et prirent les armes. 'Eïsi envoya pour les combattre une armée commandée par son propre fils Mohammed. Celui-ci arriva à Belbeïs et engagea le combat, mais il eut grand' peine à échapper à la tuerie d'où ne revint aucun de ses compagnons. Cela se passait au mois de Safer de l'année 214 [1]. Eïsi fut déposé et remplacé par Oumaïr ben El-Oualid el-Tamimi qui se prépara à combattre les gens du Houf, et partit avec son armée au mois de Rabi' el-Akher [2]. Les gens du Houf marchèrent à sa rencontre, le combat s'engagea et un grand nombre de rebelles furent tués; le reste prit la fuite poursuivi par Oumaïr et une poignée de ses compagnons. Mais Oumaïr, tombé dans une embuscade, fut tué par les rebelles le 16 de Rabi' el-Akher [3]. 'Eïsi el-Galoudi, nommé vali pour la seconde fois, marcha contre les insurgés; un combat s'engagea dont le résultat fut que 'Eïsi, en déroute, regagna Fostat, brûlant les bagages et tout ce qui pouvait entraver sa marche. Il se retrancha dans Fostat qu'il entoura d'un fossé. On était au mois de Rageb [4]. Abou Ishaq ben El-Rachid arriva alors de l'Iraq, entra dans le Houf et envoya des messagers aux habitants qui refusèrent l'obéissance. Abou Ishaq les combattit au mois de Shaban [5] et, après s'être emparé d'un grand nombre de leurs chefs, entra à Fostat au mois de Shawal [6]. Puis il repartit pour l'Iraq au mois de Moharrem de l'an 215 [7], emmenant avec lui tous ces prisonniers.

Au mois de Gamadi el-Awal de l'année 216 [8], la Basse-Égypte tout entière, Arabes et Coptes, se révolta, chassa le gouverneur et refusa l'obéissance, exaspérés par la méchanceté dont faisaient preuve envers eux les lieutenants du sultan. Il y eut entre eux et l'armée de Fostat des luttes qui se prolongèrent jusqu'à l'arrivée en Égypte du calife, serviteur de Dieu, Émir des croyants, Al-Mamoun, le 10 du mois de Moharrem 217 [9]. Mécontent d'Eïsi ben Mansour El-Rafeqi, émir d'Égypte, le calife ordonna de détacher son pavillon, lui fit,

1. Du 10 avril au 8 mai 829.
2. Du 8 juin au 6 juillet 829.
3. Le 23 juin 829.
4. Du 4 septembre au 3 octobre 829.
5. Du 4 octobre au 1er novembre 829.
6. Du 2 au 30 décembre 829.
7. Du 28 février au 29 mars 830.
8. Du 16 juin au 15 juillet 831.
9. Le 16 février 832.

par punition, revêtir des vêtements blancs, et dit : « Cet événement effroyable n'est que la conséquence de tes actes et de ceux de tes lieutenants. Vous avez accablé les gens de fardeaux trop lourds pour eux, et vous nous avez tenu les événements cachés jusqu'à ce que les circonstances soient devenues graves et que le pays fût en révolte. » Puis ayant levé une armée, il l'envoya dans le Saïd; pour lui, il se transporta à Sakha et envoya El-Afshin contre les Coptes qui avaient refusé l'obéissance. El-Afshin les rencontra près de Yashroud et les tint cernés jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans l'obéissance due à l'Émir des croyants. Celui-ci décida que les hommes seraient mis à mort et qu'on vendrait les femmes et les enfants, et, en effet, la plus grande partie du Houf fut dévastée. El-Mamoun poursuivit tous ceux qui semblaient seulement lui désobéir et il fit tuer un grand nombre de gens. Rentré à Fostat au mois de Safer [1], il se rendit à Helouan, puis revint le 18 de Safer [2]. Son séjour à Fostat, Sakha et Helouan fut de quarante-neuf jours. Au temps d'El-Mamoun, les revenus d'Égypte, perçus avec la plus stricte équité, atteignirent 4,257,000 dinars.

On raconte que, pendant la visite que fit El-Mamoun aux villages d'Égypte, on préparait pour lui, à chaque halte, une esplanade sur laquelle on dressait sa tente et qu'entouraient ses soldats. Il séjournait dans chaque village un jour et une nuit. Or, passant dans le voisinage d'une bourgade nommée Ta-el-Naml, il ne s'y arrêta pas, car c'était un village misérable; il l'avait déjà dépassé, quand une vieille femme, nommée Maria la Copte, propriétaire de l'endroit, s'approcha de lui en criant. L'émir, croyant qu'elle venait se plaindre de quelque injustice, suspendit sa marche, et comme il ne voyageait jamais sans interprètes de toutes sortes de langues, ceux-ci interrogèrent la femme et vinrent traduire ses paroles à El-Mamoun : « O Émir des croyants, disait-elle, tu as séjourné dans tous les villages et tu as traversé le mien sans t'y arrêter; les Coptes se moqueront de moi. Je demande à l'Émir des croyants qu'il me fasse la faveur de s'arrêter dans mon village, ce sera un honneur pour moi et mes descendants et ainsi il ne donnera pas d'armes contre moi à mes ennemis. » Et la vieille pleurait si abondamment qu'El-Mamoun eut pitié d'elle, tourna la bride de sa monture et fit halte. Le fils de la vieille vint alors s'informer auprès du chef des cuisiniers de ce qu'il lui fallait de moutons,

1. Du 8 mars au 7 avril 832.
2. Le 25 mars 832.

poulets, poules, poissons, épices, sucre de miel, parfums, cire, fruits, fourrages et autres provisions dont d'habitude il avait besoin. Et la quantité indiquée fut apportée et même davantage. L'émir était accompagné de son frère El-Mo'tasem El-Abbas, de ses neveux El-Ouatheq et El-Moutawaqel, de Yahia ben Aktam et du cadi Ahmed ben Daoud. A'chacun d'eux la vieille présenta un service spécial, si bien qu'aucun d'eux ni aucun des chefs de l'escorte n'avait besoin de son voisin. Pour El-Mamoun, le festin qu'elle lui servit était si beau, si exquis et si abondant, qu'il en fut émerveillé. Le lendemain matin, au moment du départ, la vieille se présenta devant le calife, accompagnée de dix jeunes filles portant chacune un plateau. El-Mamoun, la voyant venir de loin, dit à ceux qui l'entouraient: « Voici la Copte qui vous apporte son cadeau campagnard, des conserves au vinaigre, du poisson ou de la myrrhe. » Mais quand elle fut plus près de lui, il vit que chaque plat contenait une bourse d'or. Le calife, tout étonné, lui ordonna de reprendre ces bourses. « Non, par Dieu! dit la vieille, je n'en ferai rien. » Le calife examina les pièces d'or qui toutes étaient frappées au même millésime, et il dit: « Ceci, par Dieu! est encore plus extraordinaire. Notre trésor lui-même ne serait peut-être pas assez riche pour en présenter autant. — Émir des croyants, dit la vieille, ne brise pas nos cœurs et ne te moque pas de nous. — Une partie de ce que tu as fait nous suffit, dit le calife; nous ne voulons pas t'être à charge, reprends ton or et que la bénédiction de Dieu soit sur toi! » La vieille alors, saisissant une poignée de terre, s'écria: « Ceci (et elle montrait l'or) nous vient de cela (et elle montrait la poignée de terre qu'elle avait ramassée) grâce à ta justice, et j'en possède de grandes quantités. » Le calife alors ordonna à ses compagnons d'accepter l'or qu'elle offrait et donna en fief à la vieille de nombreux villages et, du village de Ta-el-Naml qui lui appartenait, il exempta deux cents feddans de l'impôt. Après quoi, il se retira émerveillé de la libéralité de la vieille et de l'étendue de ses richesses.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME

DU FERMAGE DES TERRES D'ÉGYPTE, APRÈS LA DIFFUSION DE L'ISLAMISME PARMI LES COPTES ET L'ÉTABLISSEMENT DES ARABES, ET DE CE QU'IL EN FUT JUSQU'AU SECOND CADASTRE D'EL-NASER.

Après que les Arabes se furent installés dans les campagnes d'Égypte, qu'ils s'y furent disséminés avec leurs familles, et qu'ils eurent mis la main aux cultures pour s'en faire un objet d'alimentation ou de trafic, après que la généralité des Coptes eut, au moins en apparence, embrassé l'Islamisme et que leur race se fut mélangée à celle des Arabes par suite de leur mariage avec des femmes musulmanes, les terres d'Égypte furent régies par de nouvelles institutions parmi lesquelles nous rappellerons les suivantes :

Le fonctionnaire préposé aux revenus de l'Égypte tenait ses assises dans la mosquée d'Amr ben El-As, à Fostat, à l'époque où se réglait le fermage des terres. On se rendait des villes et des villages à ces assises ; et là un homme criait pour chaque village : « Vente ! Vente ! » Les comptables de l'impôt, qui se tenaient devant le préposé au trésor, inscrivaient la somme à laquelle se montait l'adjudication du village et le nom des adjudicataires. Cette location était faite pour quatre années, ce qui permettait de tenir compte des inondations, des sécheresses, etc. L'adjudication terminée, chacun de ceux qui avaient loué un terrain et répondu pour lui, se rendait à ce terrain et avait désormais la charge de le cultiver, de réparer les digues qui en dépendaient et d'exécuter tous les travaux que nécessitait sa culture ; il était responsable de l'entretien de sa ferme et avec lui les membres de sa famille et ceux qu'il s'était adjoints dans ce but, sous condition de payer l'impôt afférent au terrain loué ; cet impôt était payé par fractions à des époques déterminées, et on défalquait du total du loyer et du cautionnement versé les dépenses effectuées pour la réparation des digues, la fermeture des prises d'eau et des canaux, le tout suivant estimation fixée par le divan de l'impôt. La somme qui, chaque année, restait à payer par

les répondants et les locataires, s'appelait le *reliquat* (البواق). Les valis chargés du recouvrement de ces sommes étaient parfois très durs, parfois aussi très indulgents. Tous les trente ans, à la fin de l'année, on cadastrait à nouveau tout le pays et l'on faisait une nouvelle répartition de l'impôt, augmentant les terres qui pouvaient supporter l'augmentation, sans tenir compte du prix du fermage, et diminuant ce qui devait être diminué. Ces adjudications se firent toujours dans la mosquée d'Amr ben El-As jusqu'à ce qu'Ahmed ben Touloun eut bâti sa mosquée. El-'Asker étant devenu la résidence de l'émir d'Égypte, le divan fut transféré à la mosquée d'Ahmed ben Touloun. Au temps d'El-Aziz billah Nazar, le divan fut installé dans la demeure du vizir Ya'qoub ben Koullous, et à la mort de ce vizir, dans le palais du Caire où il resta pendant la domination des Fatimites. Après la chute des Fatimites, le divan fut retiré du palais du Caire et je vais, à ce sujet, donner les détails les plus satisfaisants.

Ibn Zoulaq, dans le livre intitulé : *Récits sur les Mardaniin* (les Mardaniin étaient les écrivains de l'Égypte), Ibn Zoulaq dit : Abou 'l-Hassan Ouahb ben Ismaïl assistait un jour au conseil d'Abou Bekr ben Ali El-Mardani dans la mosquée El-Gama' ; on mettait les villages aux enchères. Abou Bekr lui dit : « Tout à l'heure on va procéder à une adjudication. Associons-nous pour l'obtenir. » L'adjudication étant proclamée, Abou Bekr dit : « Inscrivez-la au nom d'Abou 'l-Hassan. » Elle fut donc inscrite ainsi ; Abou 'l-Hassan fut déclaré adjudicataire et gagna immédiatement 40,000 dinars sur lesquels il toucha pour son compte 20,000. Il ne savait que faire de cette somme, quand un jour se trouvant à causer avec Abou Ya'qoub, secrétaire d'Abou Bekr, celui-ci lui dit : « J'ai vu le vizir aujourd'hui (il parlait d'Abou Bekr El-Mardani) ; il était très préoccupé et cherchait à réunir de l'argent sans pouvoir y réussir. — J'ai chez moi, répondit Abou Bekr, près de 20,000 dinars. — Apporte-les moi, dit Abou Ya'qoub. » Abou 'l-Hassan les lui envoya et retira un reçu de la somme. Or, un jour qu'Abou 'l-Hassan était revenu chez Abou Bakr el-Mardani, il lui dit : « L'adjudication a payé ce que je devais, et m'a procuré un bénéfice de 40,000 dinars ; de cette somme j'avais déjà reçu 20,000 dinars, j'ai envoyé toucher le reste et je l'apporterai. — Qu'est-ce que cette plaisanterie ? dit El-Mardani. Je t'ai dit que nous serions associés ensemble, parce que je me défiais de ton incurie, mais j'entendais bien te laisser l'argent. » Et il donna à Abou

Ya'qoub l'ordre de restituer à Abou 'l-Hassan l'argent que ce dernier avait payé, et il demanda à Abou 'l-Hassan de rendre le reçu qu'il avait pris d'Abou Ya'qoub. Abou 'l-Hassan reprit donc l'argent qu'il avait donné à Abou Ya'qoub.

Dans l'année où le général Gouher vint en Égypte, l'impôt s'éleva à 3,400,000 et quelques dinars. Dans l'histoire de Mo'ezz lidin Allah Mo'add, il est dit: Le 16 Moharrem de l'an 363 [1], El-Mo'ezz lidin Allah établit à la tête des revenus, de la perception, etc., Yaqoub ben Kels et Asloug ben El-Hassan. Donc, au jour habituel, ces deux personnages siégeaient dans la salle de l'émir, dans la mosquée d'Ibn Touloun, et procédaient à l'adjudication des villages et aux autres moyens de se procurer de l'argent ; les gens étaient venus pour l'adjudication et l'on s'efforça de faire rentrer ce qu'il était dû sur les loyers par les adjudicataires, les locataires et leurs agents.

El-Hassan ben Ali El-Bazouri, l'auteur de l'histoire du vizir El-Nas liddin, rapporte que ce vizir, voulant connaître la somme des recettes de l'empire et celles des dépenses, afin d'établir une balance entre les deux, ordonna aux chefs des divans d'établir chacun la somme des recettes et des dépenses de son département. Cela fut fait et les états furent remis au chef du divan du conseil, qui était l'intendant des divans; celui-ci fit de tous ces états un rapport d'ensemble qu'il remit au vizir. Ce dernier constata que les recettes de l'empire étaient de 2,000,000 de dinars, dont 1,000,000 pour la Syrie; l'état portait en regard l'état des dépenses de cette province ; l'Égypte et le reste de l'empire produisaient également 1,000,000 de dinars. De ce total, il fallait retirer pour les terrains incultes ou improductifs d'impôts par suite de la mort, de la fuite ou de la disparition de leurs tenanciers, 200,000 dinars, il restait donc 800,000 dinars sur lesquels il fallait prélever les appointements et frais de costume des percepteurs, c'est-à-dire 300,000 dinars ; pour prix des grains nécessaires aux palais, 100,000 dinars; pour les dépenses du palais, 200,000 dinars; pour réparations, frais d'hospitalité envers les voyageurs, rois ou particuliers, 100,000 dinars. Il restait donc, tout cela payé, 100,000 dinars nets qui étaient envoyés chaque année au trésor (du calife) et y restaient déposés. Ce travail du vizir rendit sa personne agréable au roi qui le combla de son affection. Après la mort d'El-Bazouri, ce rendement total était de 600,000 dinars, payables

1. Le 17 octobre 973.

en deux termes, 300,000 dinars au commencement de Rageb et 300,000 dinars au commencement de Moharrem ; dans la suite, les recettes baissèrent tandis qu'augmentaient les dépenses.

Ibn Misrat dit : El-Afdal ben Émir el-Gouïouch fit dresser un état des recettes de l'Égypte ; ces recettes se montaient à 5,000,000 dinars en argent et 1,000,000 d'ardebs en nature. L'émir Gamal el-Moulk Mousa ben El-Mamoun El-Bataïhi dans son histoire, parlant des événements de l'an 501 [1], dit : Alors le général Abou Abd Allah Mohammed ben Fatek El-Bataïhi, voyant que la richesse des soldats et des fermiers périclitait, que ceux-ci se plaignaient de la diminution de leur récolte et du mauvais état où cette diminution plongeait leurs affaires, alors que les domaines des émirs avaient plus que doublé leurs revenus, revenus qui allaient toujours en augmentant contrairement à ceux des autres ; voyant de plus que partout des arriérés étaient dus au divan, arriérés dont la totalité ne pouvait être récupérée par le divan que par violence et en envoyant messagers sur messagers de la part du divan noble, il proposa à El-Afdal ben Émir el-Gouïouch de résilier la location de tous les domaines et de les rétablir à nouveau, lui démontrant qu'à cela le divan et les fermiers avaient un égal intérêt, car par ce moyen le divan rentrerait dans les arriérés en souffrance et pourrait remettre en état nombre de villages abandonnés. El-Afdal y ayant consenti, les contrats de location de tous les domaines furent résiliés, et un nouveau cadastre fut établi. Les grands et les seigneurs protestèrent et se plaignirent disant qu'ils ne possédaient que des jardins, des propriétés personnelles et des pressoirs. Le vizir leur déclara que ceux qui possédaient des propriétés personnelles les garderaient, que ces propriétés ne seraient pas comprises dans les résiliations et que tout propriétaire serait libre de vendre ou de louer son bien. La résiliation étant faite, le vizir engagea les gens pauvres de l'armée à pousser les enchères, si bien que l'augmentation tombât sur les terrains des grands seigneurs et atteignît une somme fixée d'avance. Alors on établit sur registres que le terrain restait aux mains de son propriétaire et que pendant trente ans il ne subirait pas d'augmentation. Puis, ayant fait venir les grands, El-Afdal leur dit : « Qu'est-ce qui vous déplaît dans les terrains qui étaient aux mains des soldats ! — C'est, dirent-ils, que leur prix est trop élevé et leur revenu insignifiant ; ils sont relati-

1. Du 22 août 1107 au 10 août 1108.

vement stériles et l'on n'y rencontre que fort peu d'habitants. — Donnez, répondit-il, de chaque terrain le prix qu'il vous semble valoir; attachez-vous à l'acquérir et ne vous occupez pas de l'ancien état de choses. » Alors l'hostilité des grands s'apaisa et ils poussèrent les enchères jusqu'à ce que chacun d'eux eût atteint la somme qu'il désirait payer. A ce prix la location fut consentie et inscrite sur les registres avec les conventions stipulées. Les deux parties y trouvèrent leur avantage et le divan y gagna des terres autrefois réparties dans les fiefs et d'une valeur de 50,000 dinars.

Dans le récit des événements de l'année 515 [1], le même auteur dit: Le vénérable El-Mamoun fit dresser les comptes de l'empire jusque-là établis suivant les années lunaires, et prescrivit de les transformer en comptes d'années budgétaires et de disposer le tout en deux sommes, l'une allant jusqu'à l'année 510 [2] lunaire, avec l'année budgétaire correspondante, et l'autre jusqu'à la fin de l'année 515 et de l'année budgétaire correspondante. Cet état dressé, on se trouva en présence d'une somme d'arriérés considérable en or et en nature; en regard de chaque somme se trouvaient inscrits le nom et le pays du débiteur. Cet état achevé, El-Mamoun publia un rescrit faisant remise de toutes les dettes jusqu'à la fin de l'année 510 et dont voici la copie: « Informé de l'état misérable des travailleurs, des fermiers et des locataires ainsi que des sommes qu'ils restent devoir sur leurs impôts, nous condescendons à ce que les sommes, inscrites comme arrérages dans les registres, soient remises, désirant délivrer les locataires depuis longtemps endormis et dont la conscience est annihilée, des réclamations continuelles dont les harcèle le ministère par l'intermédiaire de ses agents, et voulant qu'ils reprennent pour la culture l'ardeur qu'ils montraient autrefois. Et comme cette remise est un acte excellent qui n'a jamais été fait par aucun roi et qu'aucun prince ne fait actuellement, j'ai voulu que ce document fût rédigé et qu'on y joignît ce rescrit, car j'ai vu la pénible situation des locataires et des travailleurs du royaume que l'adversité poursuit; je vois aussi que les arrérages d'argent s'accumulent, et c'est pourquoi, rempli pour eux de clémence et de miséricorde, et ayant dans notre dignité noble et prophétique pris connaissance de tout cela en détail et dans l'ensemble, nous avons publié ce rescrit

1. Du 26 mai 1116 au 4 mai 1117.
2. Du 22 mars 1121 au 11 mars 1122.

afin que tout soit remis en état; et nous avons fait faire un grand nombre de copies destinées à répandre cet acte de bonté et à le propager par tous les pays où il sera lu publiquement sur toutes les places. » La somme des arriérés ainsi remise se montait, au moment de la signature du décret, à 2,720,767 dinars 20 qirats et 11/12 de qirat, en or; à 4 dirhems d'argent pur, 67,005 dirhems 16 qirats d'argent monnayé; 3,810,239 ardebs 5 qirats et 2/3 de qirat de grains, 1/4 d'ardeb de jujubes, 2,403 ardebs 1/2 de feuilles de *sabagh* (ورق الصباغ), 10 ardebs 1/4 de graines de myrthe, 1,480 qantars 1 rotoli 1/2 de sabagh (الصباغ), 913 qantars 1/2 d'alun, 531 rotolis de fer, 1,303 rotolis 18 qirats de poix, 19 rotolis 1/3 de résine de cèdre (قطران), 3 vêtements d'Alep, 100 manteaux de laine, 170 cribles, 235,305 moutons, 313 qantars et 382 rotolis de dattes vertes, 375,550 brasses d'étoffe blanche, 438,753 branches de palmier, 1,423 cordes à puits, 1,703 chevaux, 2,793 ardebs 1/3 de sel, 11 ardebs d'alcali, 2,000 grenades, 541 qantars 1/6 de miel d'abeille, 32 *zirs* (زر) et 1 *qadous* (قادوس) de miel sec, 440 rotolis de cire, 3,042 ruches, 138 qantars de mélasse de canne, 22,164 bœufs, 74 montures, 2,996 *matr* (مطر) 7 qirats de beurre fondu, 820 rotolis de fromage, 4,123 toisons de laine, 6,050 rotolis 1/4 de poils (de chèvre ou de chameau); 2 tentes de poil (de chameau); et toutes ces redevances étaient inscrites avec le nom et le pays du débiteur.

Quand on remit à El-Mamoun la décision du divan relative aux surenchères et à la résiliation des locations en cours (décision qui retirait les terres d'entre les mains de ceux qui les avaient reçues et qui se conformaient, au prix des plus pénibles fatigues, aux conventions adoptées, pour les faire passer aux mains de ceux qui offraient une surenchère sans aucune peine ni aucune fatigue), El-Mamoun s'opposa à cette décision et empêcha la résiliation des terres, ne voulant pas commettre une aussi mauvaise action; il fit rédiger un ordre dans lequel il prenait la défense des fermiers et des travailleurs contre la décision de surenchère proposée au sujet des terres qu'ils occupaient, et dont, suivant lui, ils devaient rester les maîtres tant qu'ils exécuteraient fidèlement leurs contrats et paieraient leurs acomptes; il rédigea donc un rescrit qui fut lu dans la mosquée d'El-Azhar au Caire et dans la vieille mosquée de Masr ainsi que dans le divan du conseil et le divan particulier, qui formaient alors les conseils supérieurs; en voici la copie fidèle: « Nous avons été informé de la façon dont agissent les

nombreux employés et administrateurs des divans qui, après avoir donné en location à des gens de bonne foi et fidèles exécuteurs des engagements, des postes, des cités, des jardins, des bains, des magasins ou des maisons, etc., s'empressent de les leur retirer dés qu'un surenchérisseur se présente; en sorte que ce dernier est mis en possession de la chose louée dont on expulse le locataire primitif, au mépris de toute justice, sans tenir compte du contrat passé avec lui et sans considérer qu'on le dépouille, chose défendue par la religion et illégale. Nous avons tenu pour mauvaise la conduite de ces employés et avons blâmé leur façon d'agir, car ils s'écartent de la vérité et s'éloignent du droit chemin. Nous avons soumis le cas au Seuil saint et pur (que Dieu multiplie ses lumières et élève toujours ses insignes!), demandant des ordres sublimes qui nous permissent d'expédier ce rescrit à toutes les provinces, savoir : Quiconque a contracté une location de poste, cité, jardin, domaine ou village et paie les à-comptes de sa location, respectant les clauses de son contrat en toute justice, que sa location soit maintenue et que, pendant toute la durée de son bail, aucune surenchère ne soit acceptée! Agir ainsi, c'est se conformer à la justice et à l'équité sublime, et suivre les ordres donnés par Dieu lui-même qui dans son livre sacré dit (et c'est le plus glorieux de tous ceux qui parlent): *O vous qui croyez, soyez fidèles à vos engagements* (*Cor.*, v, 1). Leur location sera donc maintenue jusqu'à ce que la durée stipulée au contrat soit écoulée, que le contrat soit arrivé à son terme et que les clauses et les conditions en soient éteintes, suivant les coutumes en vigueur et les prescriptions de la religion qui rend vénérable celui qui ne s'écarte pas de ses préceptes et de ses lois. Quant aux locataires qui ne remplissent pas leurs obligations, et tentent de se soustraire aux conditions et aux clauses de leur contrat, usant de ruse et de tromperie, ce qui est le propre d'un esprit pervers, ceux-là ont d'eux-mêmes rompu leur contrat par l'inexécution des clauses stipulées et seront considérés comme si, au moment des enchères, quelque autre avait surenchéri sur eux; leur contrat sera annulé, les terrains leur seront retirés, car ce sont eux qui auront les premiers rompu le contrat et ouvert une voie contre eux-mêmes. Qu'il soit donc prescrit à tous les chefs des divans, à tous les administrateurs, à tous les employés de se conformer aux ordres donnés dans ce rescrit, d'y obéir, d'agir envers les locataires et les travailleurs suivant ce qui y est

contenu, et de prendre garde de ne pas l'enfreindre; car il a été enregistré au divan du conseil et au divan privé, conseils augustes, dans le registre où de semblables actes sont enregistrés, quand il plaît à Dieu! »

Le même El-Mamoun reçut des valis, des inspecteurs et des vérificateurs chargés de contrôler et d'arpenter les terres et les saqiehs un rapport contenant le résultat de l'inspection et la mesure des terrains occupés par les propriétaires de saqiehs. Ces saqiehs étaient très nombreuses et de l'une d'elles, située sur le territoire d'Esneh, dépendait un terrain d'une superficie de trois cent soixante feddans, couvert de palmiers, de vignes et de cannes à sucre, et qui ne payait que dix dinars d'impôt par an; beaucoup de faits semblables se passaient dans les provinces. Les inspecteurs avaient, au nom du divan, mis la saisie sur toutes ces terres, et demandé aux détenteurs leur preuve de possession; mais ceux-ci déclarèrent qu'ils les tenaient de leurs pères et n'avaient pas d'autres titres. Les inspecteurs envoyèrent donc sous escorte les propriétaires auprès de la Porte, afin que l'on décidât à leur sujet. « A leur arrivée, écrivirent-ils, tenez-les sous bonne garde jusqu'à ce qu'ils aient payé ce qu'ils doivent d'impôt pour ces saqiehs, car il arrive trop souvent que les propriétaires ne paient pas ce qu'ils doivent. » On amena donc ces gens devant El-Mamoun, le jour où il siégeait pour rendre la justice. El-Mamoun les fit venir en sa présence et désigna, pour décider à leur égard, le cadi Gelal el-Moulk Abou 'l-Haggaz Youssef ben Abou Ayoub El-Magrebi qui était alors cadi des cadis. Celui-ci, après leur avoir fait subir un interrogatoire, estima qu'ils étaient dans leur tort et les condamna à payer une somme capable d'absorber leur fortune et leurs propriétés. Mais ils poussèrent de telles plaintes qu'on eut pitié d'eux et qu'on prit à leur égard une décision plus juste : ils furent condamnés à payer l'impôt à l'avenir et à laisser de côté ce qu'ils devaient jusqu'alors. A cette occasion un rescrit fut rédigé dont voici la teneur : « Chacun sait combien le calife est magnanime et juste envers ses sujets, combien il est généreux et attentif au bien-être de ceux qui sont loin comme de ceux qui sont près de lui. Nous n'apprenons jamais qu'un dommage atteint l'un de nos sujets sans que nous le fassions cesser, et nous ne connaissons aucune amélioration qui puisse lui être utile sans que nous la mettions en œuvre, nous conformant en cela aux devoirs des pasteurs de peuples et à nos obligations envers ceux qui sont éloignés de nous ou qui sont

près de notre personne, et suivant de cette façon la voie tracée par la dynastie fatimite (que Dieu affermisse son empire et le rende durable!) et continuant ses décisions généreuses. Persuadé qu'il est de notre devoir de nous préoccuper du bien-être de nos sujets, et que pour y arriver il faut une fermeté énergique et une décision sage, nous avons voulu examiner les affaires des divans et faire exécuter à ces derniers leur devoir qui est de protéger l'honneur de la religion, de faire la guerre aux infidèles et aux impies, afin que toutes nos décisions, toutes nos vues soient conformes à ce qu'exige la justice et exemptes de tout mal, avec la permission de Dieu. Et nous demandons son aide pour qu'il nous accorde son appui pour exécuter ce qu'il permet et défendre ce qu'il interdit. Nous le prions de nous guider dans la meilleure voie et la plus équitable. Sur lui nous nous appuyons, il nous suffit et quel bon guide! »

Le cadi El-Rachid ben El-Zobeïr, étant gouverneur du Haut-Saïd, adressa au conseil d'El-Afdal (الافضال) un rapport sur la situation des tenanciers des domaines de la région et dans lequel il était dit que ces tenanciers avaient adjoint à leurs domaines d'autres terrains appartenant au divan; ces terrains sur lesquels ils s'étaient étendus étaient voisins de leurs propriétés et ils s'y étaient indûment installés. Le cadi dressa donc un tableau destiné au divan et ce tableau faisait clairement ressortir ces usurpations; toutes les explications nécessaires y étaient jointes. El-Rachid demandait que ces terres fissent retour au divan et priait celui-ci de décider à ce sujet suivant les lois en usage dans chaque région et chaque localité. A la fin du rapport il disait : « J'ai envoyé dans le ressort de mon gouvernement plusieurs inspecteurs chargés de vérifier la situation et de m'adresser un rapport fidèle. Mes ordres ont été exécutés relativement aux domaines dont je vous parle et j'ai reçu des inspecteurs un rapport dans lequel ils déclarent avoir demandé des tenanciers de domaines et de saqiehs la preuve authentique de leur possession, avec l'énumération de la quantité de feddans qu'occupent ces terrains et la mention de leurs limites; mais aucun n'a pu produire d'écrit ni fournir d'explications. En conséquence, les inspecteurs ont envoyé au divan le détail des fraudes découvertes et ont constaté l'usurpation flagrante et l'iniquité manifeste de l'occupation de ces terres. La loi sainte exigeait qu'on pratiquât la saisie des terrains ainsi usurpés et qu'on réclamât aux propriétaires les revenus et les récoltes dus depuis leur installation

franduleuse, puisqu'ils n'avaient entre les mains aucun papier établissant leur droit d'occupation et qu'ils ne s'appuyaient sur aucun titre de propriété; titre que par prudence ils eussent dû conserver pour éviter toute discussion sur l'authenticité de leur possession; mais, toujours guidé par ce que nous croyons être utile aux habitants et par la justice dont nous levons bien haut les insignes et dont nous relevons les traces et les vestiges, entraîné par le désir de restituer au pays sa prospérité, en rendant sa situation heureuse et en étendant la culture des terrains laissés improductifs par l'installation des plantations et la mise en état des saqiehs, nous avons fait rédiger ce rescrit qui sera lu dans les provinces du Haut-Saïd, afin que tous les domaines, terres et saqiehs soient laissés entre les mains de ceux qui les détiennent actuellement, sans qu'on en puisse rien reprendre ni retirer, à la condition qu'ils seront, pour l'avenir, frappés de l'impôt qu'il est juste d'établir. Je désire que le divan approuve cet abandon à titre gracieux envers les tenanciers; cette générosité, nous la réclamons avec instance et nous ne cesserons pas de demander cette faveur. Ce qui est passé, nous l'avons pardonné et laissé de côté, mais nous avons interdit de recommencer à l'avenir; ainsi nous nous sommes montré bon pour ceux qui sont passés de la mauvaise à la bonne voie et en cela nous nous sommes conformé à nos habitudes de pardon et de bienveillance, présentant cette transaction comme une pénitence offerte à tous les coupables. Quant à celui d'entre eux qui recommencera, que Dieu tire vengeance de lui! On lui réclamera à la fois les dettes présentes et les dettes passées, et notre conscience n'aura aucun remords de prendre leur richesse et leur âme; leur amende et leur punition seront doublées, et ils se verront fermer la porte de la miséricorde et du salut. Pour ceux qui désirent ensemencer les terres stériles et ne produisant que l'alfa, et remettre en état les cultures abandonnées et hors d'usage, nous avons permis qu'on les leur abandonnât après en avoir pris la mesure, et décidé qu'on ne prélèverait sur eux d'impôt que quatre ans après leur prise de possession de ces terrains, chaque feddan devant être imposé suivant son genre de culture d'après le tarif en vigueur et les coutumes en usage. Ordre d'exécuter ce rescrit est donné aux lieutenants, aux gouverneurs de districts et à tous ceux qui d'habitude reçoivent communication des décisions du conseil; qu'ils fassent comparaître tous les tenanciers de domaines et de saqiehs et leur fassent part de cet acte de bien-

veillance qui dépasse ce qu'ils devaient espérer et sur ce quoi ils auraient pu compter; qu'on établisse sur ces tenanciers l'impôt comme nous l'avons prescrit plus haut; le divan, je l'espère, ratifiera cette transaction et donnera en fermage les terres incultes et les champs hors d'usage à ceux qui désirent les louer; que les titres nécessaires soient dressés pour cela et qu'on les adresse au divan pour y être, comme les autres titres, conservés à perpétuité. J'ai l'espoir que ce rescrit sera copié dans le registre destiné à l'enregistrement de pareils actes. » Et ces améliorations ayant été repandues dans toutes les provinces, on s'appliqua à faire rentrer l'impôt et à mettre le pays en culture.

Sous le gouvernement des Fatimites, non plus qu'avant eux pendant l'administration des émirs, il n'y avait en Égypte de fiefs pour l'armée, comme cela est établi aujourd'hui pour l'armée du gouvernement turc. Le pays divisé par parcelles était loué à ceux qui le désiraient, émirs, soldats, nobles, paysans, Arabes, Coptes ou autres. On ne connaissait pas alors ce genre de fermage appelé *félahat* (فلاحة, *agriculture*) dont les travailleurs attachés à la terre sont nommés *fallahs purs* (فلاحا قرارا) et sont dans la position d'esclaves, fils d'esclaves, vis-à-vis de celui à qui le domaine est concédé, avec cette exception toutefois qu'il ne saurait être vendu ni affranchi et qu'il est, lui et ses enfants, esclave pendant toute sa vie. Donc ceux qui choisissaient des terres les recevaient aux conditions que nous avons exposées plus haut et les impôts en étaient versés au trésor. Dès que l'argent de l'impôt était parvenu au divan, on l'employait à payer les régiments de soldats aux frais du Trésor. Voilà comment on procédait : dès que le Nil s'était retiré et que la campagne d'Égypte s'était recouverte de toutes sortes de cultures, on désignait quelque homme intelligent de la cour, auquel on adjoignait quelques personnes connues par leur équité, leur bonne foi et leur science de l'impôt, la plupart desquels étaient des chrétiens coptes; cette commission se rendait dans chacun des districts dont nous avons parlé, il y relevait la mesure des terres cultivées et des terrains restés incultes faute d'irrigation; on dressait une liste présentant le nombre de feddans, la désignation des parcelles et le genre de culture, et le tout était rapporté au divan de la Porte. Et, après avoir laissé passer quatre mois de l'année copte, on choisissait des officiers d'une énergie notoire et d'une résolution à toute épreuve, auxquels on donnait pour auxiliaires des employés intègres et

d'une fidélité incontestable, et un écrivain copte chrétien choisi parmi ceux qui n'avaient pas pris part à l'arpentage. Et à leur tour ils se rendaient dans tous les districts et faisaient rentrer le tiers de l'impôt établi d'après les tableaux annexés aux listes. Ce tiers une fois perçu, on procédait à la solde de l'armée et on agissait de même à chaque à-compte pendant tout le cours de l'année; mais toujours quelque somme restait impayée par les locataires et les fermiers et formait le *reliquat* de l'impôt. Les terres d'Égypte payaient alors l'impôt en argent, en grains et en toutes sortes de produits; cela est rendu manifeste par l'acte de remise des arrérages établi sous le califat d'El-Amr bihakem Allah par le vizir El-Mamoun El-Bataïhi. J'ai lu dans un opuscule d'El-As'ad ben Mohazzab ben Zakaria ben Mamati, l'écrivain égyptien, le passage suivant : « Je demandais un jour au cadi El-Fadl Abd el-Rahim à combien s'élevait le chiffre des soldats inscrits au divan quand notre maître en était chargé au temps de Rozaïq ben El-Saleh, et il me répondit : « A quarante mille cavaliers et trente et quelque mille fantassins nègres. » Abou Amr Othman El-Naboulsi dans son livre intitulé : *Beauté des événements de la prise du château de l'Ile*, dit : Dargham s'étant révolté contre Shaour, celui-ci, effrayé, s'enfuit auprès du sultan Nour el-Din Mahmoud ben Zengi à Damas et lui demanda du secours contre Dargham lui promettant d'être à l'avenir son lieutenant en Égypte et de lui remettre le tribut, faisant naître ainsi dans l'esprit de Nour el-Din des pensées qu'il n'avait pas encore eues. Celui-ci fit donc préparer un corps de mille cavaliers et mit à leur tête Asd el-Din Sheirkaouah, auquel il donna l'ordre de marcher avec Shaour. Sheirkaouah refusa : Je n'irai pas, dit-il, car ma perte et celle de mes compagnons serait certaine, et, l'on connaît ici combien est pervers le conseil qu'a écouté le sultan. Comment pourrais-je marcher avec mille cavaliers contre un pays défendu par dix mille cavaliers, cent saphabed (صنجق *régiments*) de dix mille combattants et quarante mille noirs sans compter les indigènes qui se lèveront pour défendre leur patrie. Je connais leur manière de combattre et nous ne pourrions, fatigués du voyage, leur opposer un si petit nombre d'hommes. Malgré cela, il finit par accepter. Et ceci, que Dieu te soit agréable! arriva au temps où l'armée d'Ahmed ben Touloun était composée comme tu le verras, s'il plaît à Dieu! au chapitre *des Fiefs*.

Quant à l'armée de l'émir Abou Bekr Mohammed ben Tofaz El-Akhshidi,

bien des gens en ont parlé, entre autres Ibn Khallican qui l'évalue à quatre cent mille hommes. Et, à la chute de la dynastie fatimite, lors de l'invasion de Rhoz qui arrivait de Syrie, et de la prise de possession du gouvernement de l'Égypte par Salah el-Din Youssef ben Ayoub, la situation de l'armée subit quelques modifications, mais non un changement complet.

Le cadi El-Fadl, dans ses Chroniques de l'année 567[1], dit : Le 8 Moharrem[2], Salah el-Din donna l'ordre de faire monter à cheval l'ancienne et la nouvelle armée; ce qui eut lieu quand tout le monde eut été prévenu, aussi bien ceux qui se trouvaient rapprochés de la capitale, que ceux qui en étaient éloignés, quand tous furent arrivés et que les armes et les montures de chacun eussent été mises en état. Et ce jour-là, il y eut un tel rassemblement de troupes, que de l'avis de tous les vieillards et de tous les gens compétents, jamais aucun prince de l'Islam n'avait réuni pareille armée; les ambassadeurs des Grecs et des Francs étaient présents et ces infidèles furent frappés (d'une telle puissance). Le défilé de l'armée, régiments après régiments, *talab* après *talab* (le *talab* en langue ghez est le titre donné à l'émir commandant qui possède une bannière spéciale, une trompette à ses ordres, et un nombre de cavaliers variant de 200 ou 100 jusqu'à 70), durait encore quand le jour cessa et que la nuit commença à s'étendre; on donna alors l'ordre de faire rentrer les troupes et le défilé ne fut pas achevé. Le nombre des hommes présents constituaient 147 *talabs*; les absents 20 autres talabs; l'évaluation de cet ensemble dépasse 14,000 cavaliers, dont la plupart étaient des *touachis* (طواشية), le touachi est un personnage qui reçoit un traitement variant de 700 à 1,000 et même 1,200 dinars; il a une troupe de 10 têtes ou plus de chevaux, mules, mulets ou chameaux, et un écuyer pour porter ses armes; son service est complété par un *qara rhalamia* (قرا غلامية *troupe d'adolescents*). Dans ce nombre sont compris les serviteurs bédouins dont le total est de 7,000 cavaliers. Ils furent réduits plus tard à 1,300, sans plus, recevant le dixième de la solde qui primitivement était de 1,000,000 de dinars; c'était du moins ce qui était inscrit, mais cette somme n'était pas payée effectivement; aussi la tribu de Taghalba, ayant été désignée pour ce service, se montra fort mécontente et menaça de passer aux Francs.

1. Le 4 septembre 1171 au 22 août 1172.
2. Le 11 septembre 1171.

Dans sa Chronique de l'an 577[1], le même auteur dit : Le sultan examina attentivement l'affaire des fiefs cette année-là, et, en ayant connu l'étendue, il diminua les uns et augmenta les autres, donnant quelque chose à ceux qui n'avaient rien, et augmentant les domaines des personnages en faveur, si bien que le nombre des gens à fief s'éleva à 8,740 cavaliers, 111 émirs, 6,976 touachis, et 1,553 qara rhalamia, et il leur fut attribué sur le Trésor 3,670,500 dinars; dans ce chiffre ne figurent pas les retraités de l'armée qui touchaient comme pension le dixième de la solde, ni les Bédouins auxquels étaient attribués le Sharqieh et le Behera, ni les écrivains égyptiens, ni les jurisconsultes, ni les cadis, ni les soufis, ni les employés ordinaires du divan, qui touchaient à eux tous au moins 1,000,000 de dinars.

Dans la Chronique de l'an 585[2], du même auteur, il est dit : Ordre fut donné de faire le mesurage des terres depuis Alexandrie jusqu'à Eizab; ce travail, qui devait être terminé le 24 Shaban 585[3], ne comprenait pas les villes frontières ni les terrains affectés par le divan à certains régimes d'impôt, ni les terrains de heqr (حكر *baux emphythéotiques*), ni les biens de mainmorte, ni Manfalout, ni Manqabat, ni bien d'autres localités dont le nom est mentionné dans l'ouvrage cité et dont les mesures ne sont pas données. Les terrains mesurés produisaient 4,653,019 dinars nets, défalcation faite des dépenses effectuées dans le divan d'El-Afdal El-Saïd et d'autres; de cette somme, les revenus du Sharqieh, du Martahieh, du Daqhalieh, de Bouch et d'autres endroits comptaient pour 1,170,923 dinars, dont voici le détail : divan d'El-Adel, 728,248 dinars; fiefs des émirs et de l'armée, y compris le reliquat de leurs impôts dans les provinces susdites, 158,203 dinars; divans du mur béni (le Caire) et d'El-Ashraf, 13,804 dinars : pour les Bédouins, 234,296 dinars; pour les Kenanites, 25,412 dinars; pour les cadis et les sheikhs, 7,403 dinars; pour les Qimarites, les Salehites et l'armée égyptienne, 12,504 dinars; pour les gens de Gaza et d'Ascalon casernés à Damiette, Tanis et autres villes. 10,725 dinars; le reste, soit 3,462,074 dinars se répartissait ainsi : région septentrionale : 1,151,653 dinars dont voici le détail : faubourg du port d'Alexandrie, 8,138 di-

1. Du 17 mai 1181 au 6 mai 1182.
2. Du 19 février 1189 au 7 février 1190.
3. Le 7 octobre 1189.

nars; port de Rosette, 2,000 dinars; le Béhéra, 115,576 dinars; le Houf Ramsis, 92,403 dinars; Foua et Mezahmiateïn, 10,125 dinars; le Nabaraouïeh, 15,305 dinars; l'île de Beni Naser, 112,646 dinars; l'île de Qousseina, 130,592 dinars; le Gharbieh, 674,605 dinars; le Samanoudieh, 245,419 dinars; le Dengaouieh, 46,264 dinars; le Menoufieh, 148,347 dinars; pour la région méridionale, 1,610,441 dinars, ainsi répartis : Ghizeh, 153,204 dinars; l'Atfieh, 59,728 dinars; le Bousirieh, 60,466 dinars; le Fayoum, 152,734 dinars; le Behnesaieh, 352,634 dinars; l'Oasis intérieure, les deux Oasis extérieures et l'oasis de Behnesa, 25,000 dinars; Ashmouneïn, 147,732 dinars; le Sioutieh, non compris Manfalout et Manqabat, 72,504 dinars; l'Akhmimieh, 108,812 dinars; la province de Qous, 362,500 dinars; le nome-frontière d'Assouan, 25,000 dinars; le district-frontière d'Eïzab appartient à un autre divan.

Dans la Chronique de l'an 588[1], l'auteur dit : La somme perçue par le divan du sultan se monta, cette année-là, à 354,044 dinars, alors que l'encaisse pour l'année 567[2] avait été supérieur à celui de 586[3] de 22,445 dinars, et encore les arriérés de cette année s'élevèrent à 31,622 dinars, ce qui fait en argent reçu au divan particulier d'El-Naser, pour l'année 587, 354,454 dinars et 23 qirats[4].

1. Du 18 janvier 1192 au 6 janvier 1193.
2. Du 29 janvier 1191 au 17 janvier 1192.
3. Du 8 février 1190 au 28 janvier 1191.
4. A la fin de ce chapitre, les nombres donnés par Maqrizi ont été très altérés, et il n'y a plus aucune concordance entre les chiffres des totaux et ceux du détail.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME

DU DERNIER CADASTRE D'EL-NASER

Chaque guerrier, outre le serviteur qu'il possédait, recevait un traitement spécial variant de 20 à 30,000 dirhems; certains d'entre eux recevaient 15,000 dirhems, et le traitement le plus bas était encore de 10,000 dirhems, indépendamment du droit d'auberge qui pouvait atteindre jusqu'à 5,000 dirhems pour les personnages les mieux payés. Chaque soldat pouvait se rendre à l'auberge avec un certain nombre de chevaux; un chef de troupe était considéré comme émir de dix et lorsqu'il descendait quelque part, sa troupe y descendait avec lui; la plupart de ses compagnons mangeaient à sa table, et un émir ne pouvait manger qu'en compagnie de sa troupe. Les pages de son armée allaient chaque jour chercher les mets à sa cuisine; et si l'émir voyait quelque autre feu et qu'après information il eût appris que quelqu'un de sa troupe désirait manger quelque chose de spécial, il se montrait fort mécontent de quiconque dédaignait de manger comme lui. Mais, malgré tout, leur cuisine était détestable et leurs vêtements fort mal faits. El-Mamoun Lazeïn devenu sultan procéda au mesurage des terres; l'Égypte était alors partagée en vingt-quatre *qirats* dont quatre appartenaient en propre au sultan, dix à l'armée et dix aux émirs; mais les émirs accaparaient la plus grande partie des terrains revenant à l'armée et celle-ci n'en pouvait tirer aucun revenu, ces terrains étant inscrits au divan comme domaines d'émirs; ces circonstances favorisaient le brigandage et il se fomentait des séditions et des révoltes, si bien qu'on se refusait à payer ses dettes ou les impôts dus aux divans; toutes ces sommes devenaient la proie des séides des émirs et de leurs employés au grand préjudice des paysans de la contrée. Le sultan fit cesser cet état de choses, rendit les terres à leurs propriétaires et les retira du divan des émirs; le premier terrain ainsi retiré fut celui de Seïf el-din Mankou Tamer, lieutenant du sultanat, qui fut dépouillé de toutes les terres qu'il occupait et dont il retirait par année cent mille ardebs de grain.

Tous les émirs, traités de même, furent tenus de restituer tous les terrains qu'ils avaient usurpés ; le favoritisme fut aboli et le sultan attribua aux émirs et à l'armée onze qirats, dont neuf destinés aux troupes entre lesquelles ils furent en effet répartis. Puis le sultan fit paraître un décret établissant que les émirs et l'armée auraient à se contenter de dix qirats seulement, le qirat restant devant être distribué à quiconque aurait à se plaindre de l'exiguïté des revenus de son domaine. Comme domaine particulier du sultan on réserva certaines provinces fertiles et le lieutenant Mankou Tamer fut chargé de la distribution des titres de propriété pour le service du sultan. Le cœur des émirs fut rempli de mécontentement à tel point qu'ils s'attirèrent le traitement que leur infligèrent El-Mansour et son lieutenant Mankou Tamer.

Au temps d'El-Naser, El-Naser Mohammed cadastra le pays. L'auteur de la Vie d'El-Naser dit: En l'an 715, le sultan El-Naser Mohammed ben Qalaoun résolut d'établir le cadastre de l'Égypte, afin de faire cesser une multitude d'impôts et d'enrichir le trésor royal d'une grande partie des terres. Voici pourquoi : ayant fait le décompte des rations servies aux mameluks et aux serviteurs d'El-Melek El-Mouzaffar Rokn el-din Beïbars El-Gashankir et de l'émir Salar, ainsi que de celles attribuées à tous les mameluks Bordjites, il constata que les traitements flottaient entre 1000 et 800 dinars; mais n'osant pas toucher à la solde des serviteurs des deux personnages en question, il tint conseil avec le cadi Fakhr el-din Mohammed ben Fadl Allah, intendant de l'armée ; il fut décidé qu'on établirait le cadastre des terres d'Égypte, que des domaines seraient distribués suivant la volonté du sultan et que les titres royaux seraient rédigés pour chaque domaine. Fakhr el-din, intendant de l'armée, fut chargé de ce travail et il rédigea des actes portant la superficie et la délimitation des domaines; après quoi le sultan expédia des émissaires dans chaque province. L'émir Badr el-din Geïkal ben El-Baba reçut l'ordre de se rendre dans la province de Gharbieh avec le chambellan A'zel et le comptable El-Makin ben Farouitah; l'émir 'Az el-din Eïdmer El-Khatiri fut envoyé dans le district de Sharkieh avec l'émir Atmesh El-Magdi et le comptable Emin el-daoulat ben Qarmout; l'émir Belban El-Sarakhdi, El-Qaligi et Ibn Tarantaï El-Beïbars El-Gamdar furent envoyés dans les provinces de Ménoufieh et de Béhéra; El-Belili et El-Mourtini dans la région du sud. Chacun de ces émissaires était accompagné d'écrivains, d'inspecteurs

et d'arpenteurs ; tous se rendirent dans les provinces qu'on leur avait assignées. Chacun d'eux, en mettant le pied sur sa province, faisait venir les cheikhs du pays, des témoins, les sages, le cadi et les registres qui se trouvaient entre les mains des feudataires ; il examinait l'état des revenus en or, en grains et en toutes sortes de choses, vérifiait la superficie des terres en feddans, faisant le compte des parties cultivées et des parties incultes, notant les terrains légers et les terrains résistants, la nature des plantations, la quantité de terres submergées, l'étendue de la contrée, et ses redevances en grains, poulets, moutons, bersim, kischk, gâteaux et autres objets faisant partie de la diffah. Tout cela une fois noté, on procédait à l'arpentage du domaine en présence et sous la signature des témoins, des arpenteurs et du cadi spécialement chargé de cette opération et on inscrivait la contenance exacte. Puis on faisait venir la liste (des habitants) des villages et le registre terrier, et l'on mettait à part les biens particuliers du sultan, les domaines des émirs, les fiefs militaires et les terrains aliénés (رزق) ; et chacun agit de la sorte pour la totalité de sa province. Ce travail fut achevé en soixante-quinze jours ; on dressa des états spéciaux pour chaque village d'Égypte, états donnant la situation de ce village, son étendue, ses limites, ce qu'il possédait de terrains cultivés et ce qu'il rendait en or ou en nature. Le sultan manda alors El-Fakhr, intendant de l'armée, le pieux (تقى) El-As'ad ben Amin El-Melek, connu sous le nom de Kateb (secrétaire, écrivain) de Sarlagh et tous les inspecteurs du royaume et les contraignit à rédiger des états où seraient inscrits comme propriétés royales les terrains qu'il leur désigna ainsi que les domaines des émirs. Au rendement de chaque village fut adjoint le montant de ce que les paysans devaient aux feudataires comme droit de diffah ; et à la contenance de ce même village, ce qu'il payait en fait d'impôts. Et il établit pour l'armée des titres de fiefs suivant ce système et en même temps furent supprimés le droit de transport des grains depuis la province en question jusqu'au port du Caire et le droit d'octroi dont ces grains étaient frappés.

Le sultan abolit de même un grand nombre d'impôts, entre autres : le *droit de débarquement des grains*, principale ressource du divan et qui était employé au traitement des émirs et de l'armée ; ce droit qui, s'élevant par année à 4,600,000 dirhems, était partagé entre 400 personnes qui recevaient de 10,000

à 3,000 dirhems, chacun des émirs touchant entre 40,000 et 10,000 dirhems. C'était un droit effrayant et qui rapportait des sommes énormes; les Coptes en tiraient des bénéfices considérables, mais les pauvres gens en éprouvaient de grands dommages et subissaient, à cause de ce droit lui-même, toutes sortes d'injustices et de préjudices ; le dommage en effet allait se multipliant ; les matelots volaient (le grain pendant le transport), les mesureurs faussaient les mesures, les chefs d'octroi, les employés aussi, tous volaient quelque chose. Le droit était fixé à deux dirhems par ardeb pour le sultan, mais on exigeait de plus un demi-dirhem, sans parler de ce qui avait été soustrait et volé. Il existait, pour la perception de ce droit, un local connu sous le nom de *Hutte du mesurage* (جص الكيالة) sur le bord du fleuve, à Boulaq ; là se tenait un chef, soixante employés supérieurs, écrivains, inspecteurs et surveillants et trente soldats pour veiller, et personne ne pouvait vendre un qodah (قدح) de grain dans aucun endroit de l'Égypte; tous les grains à vendre devaient être transportés à la Hutte du mesurage à Boulaq.

Entre autres droits le sultan abolit encore le *demi de courtage*. Voici en quoi consistait ce droit : si quelqu'un vend quelque chose, il paie au courtier, suivant un usage anciennement établi, deux dirhems pour cent dirhems; mais quand Naser el-din El-Kerkhi fut nommé vizir, il imposa chaque courtier d'un dirhem sur son courtage de deux dirhems. Le courtier fit alors tout son possible pour retrouver son bénéfice et ce fut encore le vendeur qui eut à supporter le dommage; on se plaignit, mais loin de les écouter, on battit les plaignants, et cela dura jusqu'à ce que ce droit fut supprimé par le sultan.

Un autre droit aboli par lui est le *droit de valiyat*. C'était un droit concédé aux valis et aux chefs, et que ces deux catégories de personnages percevaient des directeurs de marchés et de lupanars. Ce droit était abandonné à un fermier qui avait sous ses ordres un grand nombre d'agents et employés, émirs et autres. Ce droit donnait naissance à des injustices hideuses et à des procédés infâmes; beaucoup de gens respectables étaient lésés et on violait nombre de maisons particulières.

Entre autres droits, il abolit encore le *droit de ceinture et de mulet*, établi sur la ville et sur toutes les provinces méridionales et septentrionales de l'Égypte. Chacun des valis et des chefs était tenu d'apporter, à l'époque où s'effectuaient

les versements au Beit el-Mal, 300 dirhems pour le prix de la ceinture et 500 dirhems pour le prix du mulet. Beaucoup de gens vivaient de ce droit dont le montant était mis à part ; les gens souffraient à ce sujet des misères indescriptibles, et ce que leur faisaient endurer les courriers (du divan) était pire que la mort.

Parmi les droits abolis, se trouvait le *droit de prison*, droit que l'on percevait de chaque prisonnier ; tout geôlier avait le droit de prélever d'un prisonnier six dirhems, sans préjudice du reste (ce à quoi il avait été condamné). Beaucoup de personnes vivaient de ce droit, les fermiers le recherchaient et mettaient de fortes enchères pour en obtenir la concession, car il produisait un riche revenu. En effet, si un homme se disputait avec sa femme ou son fils, le vali le faisait mettre en prison et, dès qu'il y était entré, ne dût-il y rester qu'un instant, on prélevait sur lui le droit en question ; il en était de même pour la prison du cadi.

Parmi les droits abolis, se trouvait le *droit d'impôt des poulets* ; ce droit était concédé à de nombreux fermiers, répandus dans toutes les provinces d'Égypte et qui forçaient les gens à prendre leurs poulets ; aussi les gens faibles éprouvaient-ils de ce chef de grands dommages, les veuves surtout avaient à supporter des vexations et des préjudices considérables. Beaucoup de monde vivait de ce droit. et personne, dans aucune province, ne pouvait acheter un ou plusieurs poulets qu'ils ne vinssent du fermier et si par hasard quelqu'un achetait ou vendait un poulet autre que ceux provenant du fermier, *la mort lui arrivait de tous côtés, et cependant il ne mourait pas* (*Coran*, XIV, 20).

De ces droits est encore le *droit des cavaliers* ; les valis de chaque province étaient chargés de la perception dans tous les villages et il n'était personne qui, payant un dirhem (d'impôt), ne dût en payer deux autres ; ce droit causait aux contribuables des terreurs épouvantables.

De ces droits est aussi le *droit des cannes et des pressoirs* ; c'est un droit que l'on percevait des cultivateurs de cannes à sucre et des propriétaires et gens de pressoir.

De ces droits est le droit appelé *droit de noces* ; on le percevait dans toutes les provinces ; il comptait de nombreux fermiers et n'avait absolument rien de fixe : on frappait les gens d'un droit que l'on percevait, et ce droit leur causait d'injustes dommages.

De ces droits est la *protection des barques* consistant en ce que l'on percevait de chaque barque; c'est un droit fixe connu sous le nom de protection des barques; c'est un des droits les plus vexatoires pour les gens, car on le perçoit de tous ceux qui voyagent sur le fleuve, même des mendiants et des pauvres.

De ces droits est le *droit des chanteuses* (قيانات) qui consiste en ce que l'on récolte des prostituées et des courtisanes, et qui est perçu des gens les plus vils par le chef de l'office royal (مهتار الطشتخاناة السلطانية).

De ces droits est le *droit de garantie* (زعماء؟); c'est un droit frappé spécialement sur les noirs à l'inspection des barques; il est établi sur ce qu'on y découvre d'hommes ou de femmes noirs au moment où ils descendent dans les auberges pour s'y livrer à la prostitution; on le perçoit de tous, mâles ou femelles; c'est un droit fixe.

Le *droit de hersage* qui est perçu dans toutes les provinces par les ingénieurs du pays et versé au trésor par les aides du vali qui le récoltent. De ce droit vivent beaucoup de gens de l'armée.

Le *droit de vidange* qui consiste en ce que l'on perçoit pour le nettoyage des fosses d'aisance; tout ce qu'on en tire d'ordures est porté aux collines (الكيمان). Si la fosse d'une mosquée, d'une école, d'un échaudoir, d'un tombeau ou d'une maison quelconque appartenant à n'importe qui est pleine, quand bien même la masse des ordures serait considérable, il n'est pas permis au propriétaire de l'enlever tant qu'il n'a pas reçu la visite du fermier des vidanges qui pour le curage demande le prix qu'il lui plaît; le fermier se donne de l'importance et demande le double de ce que vaut le travail. Si le maître de la maison n'accepte pas le prix demandé par le fermier, celui-ci le laisse et s'en va; mais comme il n'est pas possible de laisser les ordures, le propriétaire fait revenir le fermier; celui-ci augmente ses prétentions et devient de plus en plus dur, tant qu'à la fin on consent à ce qu'il exige pour le nettoyage de la fosse; alors il enlève les ordures qu'elle contient.

Parmi les vexations supprimées par le sultan, il faut compter les *inspecteurs des provinces*. L'Égypte tout entière, sud et nord, petits et grands villages, fourmillait d'écrivains et de tourmenteurs de toute espèce; le sultan supprima les inspecteurs et abolit les inspections dans toutes les provinces, excepté les districts où se trouvaient des propriétés royales. Et Dieu, par la suppression de ces impôts, soula-

gea ses créatures de misères dont on ne peut se figurer l'étendue et qu'on ne saurait décrire.

Le sultan, ayant aboli ces droits et achevé la distribution des fiefs aux émirs et à l'armée, mit à part pour le trésor royal, en fait de terres égyptiennes, une bonne partie des terres constituant les fiefs des Bordjites tels que Ghizeh et sa province, Hou, Kom el-Ahmar, Manfalout, El-Marg, Khousous et autres qui formaient les dix qirats du pays. Les fiefs des émirs et de l'armée, etc. représentaient quatorze qirats. Les Coptes, partout où ils le purent, usèrent de ruse; ils se mirent à affaiblir l'armée d'Égypte, répartissant un seul fief sur plusieurs points, partie dans le Saïd, partie dans le Sharqieh, partie dans le Gharbieh pour fatiguer le soldat et augmenter sa peine. Le droit de protection (sur les non-musulmans) fut enlevé par eux à la caisse royale et réparti entre les districts où se trouvaient des fiefs d'émirs et d'armée; car les chrétiens ne relevaient que d'un seul divan, comme tu le verras plus loin, s'il plaît à Dieu! Les chrétiens de chaque village payaient leur redevance au feudataire de ce pays, et la situation devint favorable aux chrétiens qui se déplaçaient d'un village à l'autre et ne payaient de l'impôt que ce qu'ils voulaient; aussi ce chapitre de recettes diminua-t-il après avoir été des plus productifs. Quant aux autres chapitres d'impôts, par exemple le *droit de nourriture* destiné à défrayer la table (du sultan), ils se l'approprièrent et n'en versèrent que ce qu'ils voulurent. Puis ils accaparèrent la dépense de ce qui est employé pour l'entretien de la table, et les émirs ainsi que les chefs des divans durent s'occuper des affaires de droits d'octroi.

Puis le sultan examina ce que détenaient en fait de terres les deux émirs Baïbars El-Gashanqir et Salar, lieutenant du sultanat, et il prit tout ce qui était inscrit au nom de ces deux émirs et au nom de leurs serviteurs sans en excepter ce qu'ils avaient placé en wakf et qu'il délia, et du tout forma des fiefs, ajoutant à chaque fief ce qui était payé comme redevance par le paysan; il fit le compte de ces redevances, les élimina de l'ensemble du revenu des fiefs et abolit les présents; il n'acheva ce travail qu'à la fin de l'année. Et quand la lune de Moharrem de l'an 716 se leva et que les comptes eurent été établis d'après le tiers du rendement des récoltes de l'an 715, le sultan siégea dans l'Iouan qu'il avait fait construire dans la Citadelle de la Montagne; il fit transmettre, à tous les lieutenants de

l'armée, par instruction verbale transmise par le général en chef, l'ordre de se présenter avec ses guerriers. Et chaque jour il passa en revue deux émirs et leurs troupes; chaque émir commandant mille hommes se tenait là avec sa troupe, et l'intendant de l'armée faisait, en présence de cet émir, l'appel nominal de ses hommes suivant leur grade. Et l'intendant de l'armée, au fur et à mesure que chacun des hommes était amené par son général, les présentait l'un après l'autre au sultan. Celui-ci, dès que l'homme était en sa présence, l'interrogeait lui-même et sans intermédiaire sur son nom, son origine, sa race, s'informant de la durée de son séjour en Égypte, de ceux avec lesquels il était venu, de l'émir auquel il appartenait, et d'autres choses, des combats auxquels il avait assisté pendant la guerre, de ce qu'il savait du métier militaire, etc. Quant l'interrogatoire était fini, il lui mettait dans les mains un titre sans l'examiner et tel que Dieu l'avait désigné ; et personne, pendant la durée de la revue, ne passa sans qu'il le connût et sans qu'il en parlât dans la suite aux émirs pour rappeler quelque chose le concernant. Ordre avait été donné aux émirs de se réunir à l'*Iouan* et aucun d'eux n'osa désobéir au sultan par crainte de quelque punition. Ils étaient donc là silencieux, personne n'osant parler, de peur de mécontenter le sultan par ses paroles, car il se plaisait à contredire les émirs et si ceux-ci lui faisaient l'éloge de quelqu'un pendant la revue, le sultan donnait à celui-ci le titre d'un mauvais fief. S'en étant aperçus, les émirs s'abstinrent de dire la moindre parole, et le sultan fit ses affaires sans eux et on ne connait aucun soldat qui se soit présenté devant lui sans qu'il l'eût interrogé, s'informant s'il était mamelouk, de quel marchand il avait été acheté et tout ce que nous avons dit plus haut. Si c'était un vieillard, il lui demandait son âge, son origine, à combien de combats il avait assisté, jusqu'à ce qu'il sût tout. Il faisait mettre les infirmes à part et ne leur donnait pas de terres mais remettait à chacun d'eux une rente suffisante pour le faire vivre. La revue dura tout le mois de Moharrem et sur les titres de l'armée il en économisa deux cents. Puis il passa en revue les différentes catégories de mamelouks du sultan, fit de grandes économies sur leur solde et supprima beaucoup de pensions qu'il remplaça par des fiefs. Enfin il affecta certains revenus d'impôt aux invalides de l'armée dont il diminua la solde et fixa pour chacun d'eux une pension annuelle de 3,000 dirhems.

Beibars et Salar El-Goukandar avaient de fréquents rapports avec le trésor et les provinces, comme par exemple Ghizeh et Alexandrie, soit pour affaires commerciales, soit par suite de protections qu'ils accordaient à certaines personnes ; le sultan prit tout cela pour lui et fit cesser cet état de choses. Ce qu'il ne distribua pas en fief fut réuni au divan particulier. Entre autres ordres qu'il donna lors de la revue, il prescrivit que personne ne vendît un titre qu'il aurait reçu du sultan, quand même le fief désigné par ce titre eût été trop mesquin, ni qu'aucun émir parlât en faveur d'un homme de l'armée. Si quelqu'un contrevenait à ces ordres, il était battu, emprisonné, exilé et sa solde était diminuée. Aussi le roi était-il très redouté et ses défenses strictement respectées et personne n'osa jamais vendre un titre donné par le sultan et aucun émir ne se hasarda à parler en faveur de personne. Beaucoup de gens avaient des fiefs de mille dinars qui furent réduits à deux cents dinars, mais beaucoup d'autres qui avaient eu des fiefs très pauvres obtinrent des fiefs considérables, car le sultan donnait le titre sans l'examiner et tel qu'il tombait sous sa main.

Il arriva, avec la permission de Dieu, que le sultan, parmi les gens de sa cuisine, avait un bouffon qui plaisantait en sa présence; le sultan en riait, s'amusait de lui et ne se fâchait pas des plaisanteries qu'il pouvait dire. Un jour, le sultan assistait à la revue dans le jardin de la Citadelle de la Montagne, entouré du cortège des émirs intimes, quand ce bouffon arriva et se mit à plaisanter suivant sa coutume pour faire rire le roi. « J'ai trouvé, dit-il, un guerrier de la répartition d'El-Naser monté sur une rosse, son sac sur le dos et sa lance sur son épaule. » mêlant ainsi la plaisanterie et la satire. Le sultan entra dans une violente colère et s'écria : « Saisissez-le, et enlevez-lui ses vêtements ! » Les gardes coururent et s'emparèrent de l'homme qu'ils dépouillèrent de ses vêtements, l'attachèrent à la saqieh, avec les godets, et frappèrent à tour de bras les bœufs qui imprimèrent à la saqieh un mouvement rapide de rotation. Et le pauvre diable suivait le mouvement des pots, tantôt plongeant dans l'eau, tantôt en ressortant pour y retomber encore, passant et repassant dans l'eau pendant près d'une heure, de telle sorte que sa voix s'éteignit et qu'il pensa mourir. Grande fut la terreur des émirs en voyant la violence de la colère du sultan. Alors l'émir Taghaï El-Douadar s'avança avec le groupe des émirs particuliers (خاصكية) et tous ensemble demandèrent la grâce du malheureux,

disant qu'il avait voulu plaisanter et faire rire le sultan par ses paroles, sans intention blessante pour l'armée et autres raisons semblables, si bien que le sultan donna l'ordre de le détacher; il était sans mouvement et on dut le traîner devant le sultan qui décida que, s'il était encore en vie, il ne devait pas passer la nuit en Égypte; et on le fit partir immédiatement en exil. Et Dieu fut glorifié par chacun des émirs de ce qu'ils avaient osé rompre le silence au moment de la revue.

L'état de l'Égypte demeura tel que l'avait établi El-Naser dans ce cadastre jusqu'à ce que le pouvoir des Beni Qalaoun passât aux mains d'El-Melek El-Zaher Barqouq, au mois de Ramadan de l'an 784[1]. L'ensemble fut maintenu dans le même état, mais certaines parties disparurent progressivement jusqu'à l'année des événements et des désastres de l'an 806[2], époque où eurent lieu toutes sortes de changements et où l'injustice atteignit des proportions que personne ne peut imaginer et qui te seront tout à fait expliquées au livre des *Causes de la ruine des provinces d'Égypte*, s'il plaît à Dieu.

Il y avait pour les terres d'Égypte des quantités de semences déterminées et qui restaient dans les provinces; elles étaient divisées en deux catégories : les semences royales et les semences locales. Les semences royales avaient été déposées dans le pays par les rois. L'émir ou le soldat, tant qu'il était en possession de son fief, prenait ce qui lui était nécessaire des semences royales, mais, s'il quittait le fief, on lui réclamait ces semences. Après l'institution du cadastre d'El-Naser, les semences de chaque province furent déterminées par le sultan et inscrites au divan royal. Leur total se monta à 160,000 ardebs, sans compter les semences locales.

1. Du 8 novembre au 7 décembre 1382.
2. Du 21 juillet 1403 au 9 juillet 1404.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME

DU DIVAN

Le plus grand parmi les cadis, Abou 'l-Hassan El-Mawardi, écrit ceci : « Le divan est maintenu tant que sont maintenues les choses qui relèvent des droits du sultan, soit comme travaux, soit comme revenus, et ceux qui en sont chargés sont la troupe et les gouverneurs. » Sur l'origine du mot *divan* il y a deux versions : 1° Cosrou, regardant un jour les écrivains de son divan, les vit occupés à compter mentalement et s'écria (ديوانه) (*dyouaneh*, les fous) et ce nom fut donné au lieu où ces employés se réunissaient. Puis le • disparut par l'usage et le mot fut adouci en ديوان (*divan*); 2° *dyouan* (ديوان) est le nom persan des démons; et cette qualification fut donnée aux comptables parce qu'ils résolvent les affaires, qu'ils connaissent celles qui sont visibles et celles qui sont cachées, qu'ils peuvent rassembler les choses éparses et éloignées et qu'ils connaissent également celles qui sont près et celles qui sont éloignées. Puis ce nom fut donné au lieu de leurs réunions et on a dit *divan*.

Les écritures du divan sont de trois sortes: écritures de l'armée, écritures de l'impôt, et écritures de rédaction et de correspondance. Il est hors de doute que toutes les puissances ont employé ces trois catégories d'écritures. Les savants ont publié de nombreux ouvrages sur les écritures de l'impôt et celles de la correspondance, mais je ne connais personne qui ait composé quoi que ce soit sur l'écriture de l'armée et des troupes.

Au commencement de l'islam l'écriture était tracée sur des feuilles roulées, mais vers la fin du temps des Ommiades, quand Abd Allah ben Mohammed Abou 'l-Abbas El-Safah monta sur le trône, il prit pour vizir Khaled ben Barmak qui succéda à Abou Selama Hafs ben Soliman El-Khalal et il introduisit dans les ministères des registres de parchemin, dont l'usage prévalut; les rouleaux furent abandonnés et cela dura ainsi jusqu'au temps où Gafar ben Yahia ben Barmak prit la direction des affaires sous le khalifat d'El-Rachid. Ce vizir fit

mettre en usage le papier dont tout le monde s'est servi depuis jusqu'à présent.

A bou 'l-Nimr le papetier a dit : Abou Hazem El-Qadi m'a raconté que Abou 'l-Hassan ben El-Modabber lui avait dit que si l'Égypte était complètement cultivée, elle produirait un revenu égal au revenu du monde entier; d'après lui, les terres cultivables de l'Égypte se montent à 28,000,000 de feddans, mais il n'y a qu'un million de feddans de cultivé. — Et Ibn Modabber m'a dit qu'il avait été employé au divan d'orient et à celui d'occident et qu'il n'avait jamais passé une nuit ayant fini tout son travail et sans qu'il en restât rien; qu'il avait servi aussi en Égypte, qu'il y veillait fort tard mais qu'il lui restait toujours du travail qu'il achevait le lendemain.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME

DU DIVAN DES TROUPES ET DE L'ARMÉE

Le premier qui établit un divan pour l'armée et les chevaux fut, dit-on, Kiharasp, l'un des rois de la deuxième dynastie persane; avant lui, Kiqbad prélevait le dixième des grains pour la nourriture de l'armée. Quant aux temps de l'islam, voici ce qu'on lit dans les extraits faits par El-Bokhari et Moslim dans les traditions rapportées par Hozaïfat : Le Prophète a dit : Écrivez-moi le nom de tous ceux qui croient en l'islam, et on lui écrivit une liste de 2,500 noms qui sont cités par El-Bokhari dans le chapitre qui porte ce titre : *Comment les imams inscrivaient les gens.* Bokhari cite encore une tradition d'Abd Allah ben Abbas : Un homme vint vers le Prophète et lui dit : « O prophète de Dieu, je suis inscrit pour la guerre et ma femme veut faire le pèlerinage. — Va, dit le Prophète, et fais le pèlerinage avec ta femme. » 'Amr ben Mon abbat rapporte le trait suivant d'après Moamer qui le tenait de Qoutadat : La dernière chose que reçut le Prophète fut l'envoi de 800,000 dirhems expédiés d'El-Bahreïn, et il ne quitta le conseil qu'après les avoir entièrement distribués. — Le Prophète n'a pas eu de trésor non plus qu'Abou Bekr; le premier qui en eut un fut Omar ben El-Khattab. Ibn Sha'b dit qu'Omar fut le premier qui organisa un divan. D'après Ibn Sa'd, Aïchat aurait dit : Mon père a partagé le butin et la première année il donna aux hommes libres 10, aux esclaves 10, aux femmes libres 10, aux esclaves 10; la seconde année, il le partagea encore, et à chacun il donna 20. — Voici, à ce que l'on raconte, la cause qui amena la création d'un divan : Abou Harirat étant venu trouver Omar avec l'argent d'El-Bahreïn, Omar lui demanda : « Que m'apportes-tu? — 500,000 dirhems », dit Abou Harirat. — Omar trouva la somme énorme et dit : « Sais-tu ce que c'est (que 500,000 dirhems)? — Oui, certes, dit l'autre, c'est cinq fois cent mille. — Tout cela est-il de provenance légitime? demanda Omar. — Je n'en sais rien », répondit Abou Harirat. Alors Omar monta à la chaire, glorifia et loua Dieu et dit : « O hom-

mes, il nous est arrivé beaucoup d'argent. Si vous le voulez, nous le mesurerons au *keïleh*, si vous le voulez nous le compterons. » Un homme s'approcha de lui et lui dit : « O émir des Croyants, j'ai vu des Persans se servir de divans, installe un divan, toi aussi. » Et Omar l'installa.

D'un autre côté la raison donnée de l'installation du divan serait que tandis qu'Omar préparait une expédition, il avait auprès de lui Hormezan qui lui dit : « Tu as payé la solde des hommes qui composent ce corps d'armée, mais si l'un d'eux déserte, comment son lieutenant le saura-t-il? Crée donc pour eux un divan. » Omar demanda ce que c'était qu'un divan et Hormezan le lui expliqua. Omar prit aussitôt conseil des musulmans au sujet de l'installation de ce divan. Aly ben Abou Taleb lui dit : « Chaque année tu partageras tout l'argent que tu auras réuni sans rien conserver pour toi. » Othman dit : « Je vois qu'on distribue aux gens beaucoup d'argent sans qu'il soit possible de distinguer ceux qui en ont reçu de ceux à qui l'on n'a rien donné et je crains que le mal ne fasse que progresser. » Khaled ben El-Oualid dit : « J'ai été en Syrie et j'ai vu que les rois y avaient créé des divans et rassemblé des armées. Crée donc, toi aussi, un divan et tu rassembleras des armées. » Omar s'en tint à cet avis et fit venir Aqil ben Abou Taleb, Mokhrama ben Noufal et Gebir ben Mota'am, écrivains de la tribu de Qoreïch, et leur dit : « Inscrivez le nom des gens par tribu. » Ces écrivains commencèrent par les Beni Hachem et les inscrivirent; ils continuèrent par les Aoulad Abou Bekr et leur tribu, puis par 'Amr et sa tribu, et ainsi de suite, inscrivant toutes les tribus suivant l'ordre de succession des khalifes. Ils apportèrent le résultat de leur travail à Omar qui, l'ayant examiné, leur dit : « Non, commencez par les proches parents de l'Envoyé de Dieu, les plus proches étant inscrits les premiers et vous mettrez Omar au rang où il a plu à Dieu de le mettre. » Abbas le remercia de cet acte et dit : « Tu te montres généreux envers tes parents. » On n'est pas d'accord au sujet de l'année dans laquelle Omar établit les attributions du divan et le divan lui-même. Ce fut, d'après El-Kebbi, en l'an 15 [1]; d'après Ibn Sa'd qui rapporte l'opinion d'Omar El-Ouaqedi, ce fut en l'an 20 [2]. El-Zaheri dit que ce fut au mois de Moharrem de l'an 20 [3] de l'hégire.

1. Du 14 février 636 au 1er février 637.
2. Du 21 décembre 640 au 9 décembre 614.
3. Du 21 décembre 640 au 19 janvier 641.

On rapporte que quand Dieu eut donné aux musulmans Qadisiat et qu'Omar eut achevé la conquête de la Syrie, ce dernier réunit les musulmans et leur dit : « Qu'est-il permis au vali de prélever sur l'argent? » Et tous répondirent : « Pour lui personnellement de quoi nourrir lui et sa famille ni trop luxueusement, ni trop pauvrement, de quoi vêtir sa famille et lui-même pendant l'hiver et pendant l'été, et enfin de quoi entretenir deux montures qui lui serviront à la guerre et pour ses affaires et qui pourront le conduire au pélerinage et à la visite des lieux saints (عرفة) ; quant au reste, il sera partagé équitablement. Que les habitants de chaque pays perçoivent une part proportionnée à l'importance de leur pays ; qu'on s'occupe ensuite de remettre en état les affaires des particuliers, qu'on leur vienne en aide dans le malheur et qu'on éloigne d'eux les calamités, en commençant par les gens qui paient le tribu, et que les bienfaits s'étendent aux vaincus autant que le permettra le montant du revenu. » El-Dahak ,d'après Ibn Abbas, dit : « Après la conquête de Qadisiat et la conclusion du traité avec les gens du Suad, après la soumission de Damas, et quand la paix fut signée avec la Syrie, Omar dit à ses hommes : « Réunissez-vous et faites-moi part de ce que vous savez sur ce que Dieu a attribué comme part du revenu aux gens de Qadisiat et aux Syriens. » L'opinion d'Aly fut conforme à celle d'Omar, et tous les deux tirèrent leur réponse du Coran : *Ce que Dieu*, dirent-ils, *a attribué à son envoyé sur la part des gens des villages* (c'est-à-dire le cinquième), *cela est à Dieu et à son prophète* (c'est-à-dire à Dieu est l'ordre et au Prophète la répartition), *à ses proches, aux orphelins, aux pauvres* (*Coran*, LIX, 7) et ils expliquèrent ce verset par le verset suivant qui en est la suite : *aux pauvres parmi les Mohagerins*, jusqu'à la fin (*Coran*, LIX, 8) et ils prirent quatre cinquièmes suivant le partage convenu qui attribuait un cinquième à ceux composant les première, deuxième et troisième catégories et quatre cinquièmes à ceux auxquels Dieu avait dévolu le butin. Et comme preuve, ils citèrent ce que dit Dieu : *Sachez que lorsque vous avez fait un butin, la cinquième partie revient à Dieu* (*Coran*, VIII, 42), etc. jusqu'à la fin du verset *de ces trois catégories* et les quatre cinquièmes à ceux auxquels Dieu les a attribués. Et les cinquièmes furent partagés suivant ce principe. Omar et Aly furent de cet avis et dans la suite les musulmans s'y conformèrent. La distribution commença par les Mohagerins, puis on passa aux Ansari, puis aux Tabeïn qui avaient combattu avec eux et les avaient assistés, puis on établit des pensions,

prélevées sur le revenu, en faveur de ceux qui avaient traité de la paix ou qui avaient aidé à la paix par la guerre, mais cette gratification était une simple complaisance. Dans la répartition en cinquièmes, rien n'était prévu pour les gens qui refusent la protection, mais leur part fut instituée par celui qui la leur avait imposée et dans cette part fut comprise celle des gens qui les y avaient amenés, à moins que de plein gré ils n'y renonçassent ; aussi s'en trouva-t-il parmi eux qui ne touchèrent pas ce qui leur revenait.

D'après Abou Salamah ben Abd el-Rahman ben 'Ouf, Omar aurait dit : « J'ai l'intention d'instituer des pensions pour l'armée des musulmans et de lui organiser un divan afin d'établir la justice. » Abd el-Rahman ben 'Ouf, Othman et Aly dirent : « Commence par toi-même. — Non, dit Omar, je ne commencerai que par l'oncle du Prophète, et je continuerai par ses parents les plus rapprochés et ainsi de suite. » Il mit donc de côté une part pour Abbas et commença par lui; puis il assigna aux guerriers qui avaient assisté à l'affaire de Bedr 5,000 (dirhems?) par personne ; à ceux qui avaient pris part aux combats postérieurs à celui de Bedr jusqu'à l'affaire d'El-Hadibiah, 4,000 (dirhems) par tête; à ceux qui avaient pris part aux combats engagés après El-Hadibiah jusqu'à la victoire d'Abou Beker, sur les apostats, 3,000 (dirhems) chacun, et dans cette catégorie il fit entrer ceux qui avaient assisté à la conquête et aux combats livrés par Abou Beker ainsi que ceux qui assistaient aux journées antérieures à la conquête de Qadisiah, fixant pour chacun d'eux une part de 3,000 (dirhems). Aux conquérants de Qadisiah et de Syrie et aux combattants d'El-Yarmouk, chacun 2,000 dirhems ; ceux venus des pays éloignés eurent chacun 2,500 dirhems. Et à ce propos on lui dit : « Tu dois traiter sur le même pied les conquérants de Qadisiah et les combattants des journées antérieures. — Non, dit-il, je ne puis traiter sur le même pied ceux qui n'ont pas un mérite égal. Dieu ne le permet pas. — Mais, objecta-t-on, tu traites également ceux qui ont combattu loin de leur demeure et ceux qui ont combattu près de leurs maisons et pour la défense de leurs foyers. — Ceux-ci, dit Omar, méritaient plutôt d'être augmentés, car ils soutenaient le droit et avaient à supporter le choc des ennemis. Non certes, loin de les traiter également, j'ai traité chacun selon ses mérites; d'ailleurs, ajouta-t-il, n'en a-t-il pas été de même pour les Mohagerins quand nous avons traité sur le même pied les deux catégories si différentes

des Mohagerins et des Ansaris? Les Ansaris, eux aussi, n'ont fait que défendre leurs maisons, tandis que les Mohagerins accouraient de loin à leur secours. » Ensuite il assigna aux Rouadefs (*auxiliaires*) qui étaient venus après la conquête de Qadisiah et la bataille d'El-Yarmouk 3,000 dirhems chacun, traitant également tous les hommes de chaque catégorie sans faire entre eux de différence : qu'ils fussent forts ou faibles, arabes ou étrangers, tous étaient traités également dans leurs catégories, à tel point que tout homme des villes (امصار) qui avait aidé à réunir le butin et avait suivi l'armée des Rouadefs recevait pour sa part 250 dirhems, et quiconque avait suivi les Rouadefs était gratifié du cinquième en plus de 200 dirhems (240 dirhems?). Les derniers à qui Omar assigna quelque chose furent les gens de Hagar qui reçurent chacun 200 dirhems.

Quand Omar mourut les choses étaient encore dans le même état. Parmi les gens de la catégorie de Bedr il fit comprendre quatre personnes qui n'avaient pas assisté à Bedr : El-Hassan, El-Hasseïn, Abou Zar et Salman.

Abou Salamah dit qu'Omar assigna à El-Abbas 25,000 (dirhems); El-Zaheri dit qu'il ne lui en assigna que 12,000; aux femmes des gens de Bedr il attribua 400 dirhems, aux femmes de ceux qui avaient assisté aux combats postérieurs à Bedr jusqu'à El-Aïam, avant El-Qadisiah, 300 dirhems, aux femmes des conquérants d'El-Qadisiah 200 dirhems; puis toutes les femmes de ceux qui avaient combattu après Qadisiah furent traitées également, et les enfants des combattants de Bedr et les autres eurent chacun 100 dirhems. Enfin il fit venir soixante pauvres, et leur fit servir à manger du pain salé; on fit le calcul de ce qu'ils avaient mangé et on trouva que cela dépassait deux parts d'impôts; et à tout pauvre qu'il fût musulman ou infidèle, on attribua pour le nourrir lui et sa famille deux parts d'impôts payables par fractions mensuelles. Aux épouses du Prophète il donna 10,000 dirhems, excepté à celles qui avaient été achetées. Et les mères des musulmans dirent : « Le prophète de Dieu ne faisait pas de différence entre nous et elles dans le partage, mais il nous traitait toutes également; traite-nous également, toi aussi. » Et toutes reçurent 10,000 dirhems. Il voulut donner en plus 2,000 dirhems à Aïchat, mais elle refusa. « C'est, lui-dit-il, parce ta situation auprès du Prophète était toute différente, prends donc cela et fais-en ce que tu voudras. »

L'armée était classée par dizaines, et il y avait 3000 chefs commandant chacun

à 10 hommes. Les chevaux recevaient leurs vivres par sections. Cela continua ainsi jusqu'à la fondation de Koufah et de Basrah. Alors l'organisation fut changée : les dizainiers se transformèrent en septainiers et il y eut 100 chefs, chacun ayant à surveiller la répartition de 100,000 dirhems. Chaque groupe, surtout pour la catégorie de Qadisiah, comprenait 43 hommes, 43 femmes et 50 personnes de leurs familles; ce groupe percevait 100,000 dirhems; chaque section de la catégorie d'El-Aïam comptait 20 hommes, 3,020[1] femmes, 100 personnes de la famille, l'ensemble recevant 100,000 dirhems. Chaque section des premiers Rouadefs se composait de 60 hommes, 60 femmes et 40 personnes de leurs familles, de ceux qui recevaient par tête 1,500 dirhems, ensemble 100,000 dirhems. La pension était payée aux septainiers et aux gardiens des drapeaux; les drapeaux étaient entre les mains des Arabes; ceux-ci versaient la somme aux chefs d'escouades, aux lieutenants et aux intendants qui payaient chacun des hommes placés sous leurs ordres. Omar mourut laissant les choses en cet état, mais il avait avant sa mort l'intention de faire les parts de 4,000 dirhems, et disait : « Certes mon intention était de faire les parts de 4,000 dirhems : 1,000 que l'homme dépenserait pour sa famille, 1,000 qu'il emporterait en voyage, 1,000 pour son entretien et 1,000 pour faire l'aumône. » Mais il mourut sans avoir pu mettre son projet à exécution. Il recevait les messagers suivant la longueur du trajet parcouru : s'ils venaient de fort loin il les traitait pendant un an; s'ils venaient de moins loin il les traitait pendant six mois. Si quelque homme avait commis une mauvaise action dans un poste frontière, il lui faisait arracher son turban; on l'exposait dans la mosquée de sa tribu et on criait : « Voici un tel qui a mal agi. » Seif ben Omar dit que la première répartition eut lieu en l'an 15 [2]. Dans la suite Amr ben El-As envoya à Omar ben El-Khattab le tribut d'Égypte après en avoir retenu ce qui lui était nécessaire. Quand Othman devint khalife, le 3 de Moharrem de l'an 24[3], il augmenta la part de chaque personne de 100 dirhems. Il fut le premier à faire cette augmentation et à secourir les habitants des villes (امصار). Il fut aussi

1. C'est probablement une erreur : ثلاثة الاف وعشرين doit être sans doute corrigé en ثلاثة وعشرين (23).

2. Du 14 février 636 au 1er février 637.

3. Le 9 novembre 644.

le premier qui leur vint en aide et fit quelque chose pour eux. Les khalifes prirent de lui la coutume de faire des augmentations de parts. Omar avait attribué à tous les enfants nés dans le mois de Ramadan 2 dirhems par jour et à chaque mère de croyant 2 dirhems; on lui dit : « Ne vaudrait-il pas mieux avec cet argent leur donner à manger et les réunir en commun pour cela? — Il faut, répondait-il, rassasier les gens dans leur maison. » Othman persista dans cette coutume et y ajouta encore la nourriture pour le mois de Ramadan, en disant : « Cela est pour ceux qui prient et restent dans les mosquées et pour les pauvres dans le mois de Ramadan. » Les khalifes ses successeurs suivirent son exemple.

Sous le khalifat de Moawiah ben Abou Safian, il y avait en Égypte 40,000 hommes dont 4,000 recevaient un traitement de 200 (dirhems) et l'on n'envoyait à Moawiah que 600,000 dirhems qui restaient après le paiement de l'armée et le prélèvement de ce qui était versé aux employés. Moawiah avait désigné pour chacune des tribus arabes un homme, qui chaque matin, faisait le tour de la tribu en disant : « Est-il né un enfant cette nuit? Est-il descendu chez vous un voyageur? » Et on lui répondait : « Il est né un fils à un tel ou une fille à une telle. » Et l'homme inscrivait leur nom. Ou bien on l'informait qu'il était descendu chez eux un homme de telle tribu avec sa famille et il inscrivait le nom du voyageur et des gens de sa famille. Lorsqu'il avait fini son enquête il se rendait au divan pour faire enregistrer la chose. Moslema ben Moklad El-Ansari, émir d'Égypte, après avoir payé aux gens du divan leur traitement et celui de leur famille, leurs rations, les choses dont ils avaient besoin, les dépenses exigées par les villages pour les digues, les rations des écrivains, le transport du blé au Hedjaz, envoya à Moawiah 600,000 dinars qui restaient. La première installation d'un divan en Égypte fut faite par Amr ben El-As; le divan fut réinstallé à nouveau par Abd el-Aziz ben Merwan, une troisième fois encore par Qorrat ben Sherik, et une quatrième par Bichr ben Safouan. Après le remaniement de Bich il n'y eut plus de changements notables, à l'exception cependant du rattachement au divan de la tribu de Qeïs, sous le khalifat de Hesham ben Abd el-Melek ben Merwan. Quand cessa la domination des Ommiades et que la bannière noire des Abassides l'emporta, il y eut quelques changements qui continuèrent jusqu'à la mort d'Abd Allah El-Mamoun,

fils d'Haroun El-Rachid survenue le 7 de Rageb de l'an 218[1] et à l'avénement de son frère El-Mo'tasem Abou Ishaq Mohammed ben Haroun qui écrivit à Kander ben Naser El-Safadi, émir d'Égypte, une lettre lui ordonnant d'éliminer du divan d'Égypte tout ce qui s'y trouvait d'Arabes et de supprimer leur solde : ce qui fut fait. Merwan ben Mohammed El-Ga'di, le dernier des khalifes Ommiades, avait supprimé la solde des troupes d'Égypte pendant une année, après quoi il leur écrivit la lettre suivante pour s'excuser : « L'an passé, j'ai supprimé votre solde, car un ennemi me menaçait et il me fallait de l'argent. Mais je vous fais envoyer le traitement de l'année passée avec celui de l'année courante, mangez-le donc et qu'il vous profite! Dieu me garde d'être celui par les mains duquel sera faite la suppression de la solde! » Lorsque Kander supprima le traitement des Égyptiens, Yahia, fils du vizir El-Geraoui, s'insurgea avec une troupe de gens des tribus de Lakhm et de Gozam et dit à Kander : « Rien de plus grave ne pouvait être fait contre nous, car on nous a refusé le droit et la justice. » Et il réunit autour de lui 500 hommes. Kander mourut au mois de Rabi' el-Akher de l'an 219[2] et son fils El-Mazfar fut nommé vali d'Égypte à sa place. Il marcha contre Yahia, le battit dans les marais de Tannis et le fit prisonnier. Le pouvoir des Arabes s'affaiblit en Égypte et les armées n'y furent plus composées que d'étrangers et d'esclaves depuis El-Motasem jusqu'à l'émirat d'Abou 'l-Abbas Ahmed ben Touloun en Égypte. Celui-ci augmenta le nombre des esclaves qui s'éleva à plus de 24,000 jeunes gens turcs, 40,000 noirs et 7,000 hommes libres à gages. Son fils, l'émir Abou 'l-Geich Khamarouyah, en augmenta encore le nombre après lui en recrutant les hommes valides du Houf d'Égypte. Quand l'émir Abou Bekr Mohammed ben Tafag El-Akhshid devint émir d'Égypte, l'effectif de son armée, en Égypte et en Syrie, atteignit 400,000 hommes de races fort diverses. Plus tard, maître Abou 'l-Mesk Kafour El-Akhchidi recruta de nouveaux noirs pendant son gouvernement de l'Égypte, et quand l'imam El-Moez lidin Allah Abou Tamim Mo'ad El-Fatimi s'empara de l'Égypte, son armée se composait de gens des tribus de Qoutama, Zouïla et autres peuplades berbères, auxquels étaient mêlés des Grecs et des Es-

1. Le 29 juillet 833.

2. Du 15 avril au 13 mai 834.

clavons (صقالبة) et qui se dénombraient comme on l'a dit. Avec eux s'avançait Mo'add dont l'armée était innombrable; il n'y avait pas de limite dans ce que Dieu lui avait accordé et il était heureux dans tout ce qui pouvait rendre heureux; à tel point qu'on a dit que depuis Alexandre fils de Philippe, le Macédonien, nulle armée n'avait foulé la terre plus nombreuse que celle d'El-Moezz. A sa mort son fils El-Aziz billah Abou Mansour Nazar, devenu khalife d'Égypte, prit à sa solde des Dilemites et des Turcs dont il forma son escorte particulière. L'émir El-Mokhtar Abd el-Melek El-Mesihi raconte dans son histoire que lorsque El-Aziz partit en Syrie, le trésor particulier était porté par deux mille chameaux, sans compter les trésors des généraux et des grands du royaume.

Ibn Miser rapporte dans son histoire que les esclaves particuliers de la dame mère d'El-Mostanser billah Abou Tamim Moadd ben El-Zaher li-azz din Allah Abou 'l-Hossan Aly ben El-Hakem biamr Allah Abou Aly Mansour ben El-Aziz billah, étaient au nombre de 5,000 sans compter les corps de troupe. Et j'ai vu un écrit de la main d'El-As'ad ben Mamati disant que l'effectif de l'armée d'Égypte, au temps de Rouzaïq ben El-Saleh Talaï ben Rouzaïq, était de 40,000 cavaliers et 36,000 fantassins. Un autre auteur y ajoute 10 navires de mer portant 10,000 combattants, et cela au moment du déclin de la domination fatimite. Et quand l'empire passa des Fatimites aux mains d'El-Melek El-Naser Salah el-din Youssef ben Ayoub, ce prince supprima dans l'armée d'Égypte les esclaves noirs, les émirs égyptiens, les Bédouins, les Arméniens et d'autres encore et composa l'armée surtout de Kurdes et de Turcs, et l'effectif de ses troupes en Égypte ne dépassa pas 120,000 cavaliers. Après la mort de Salah el-din cette armée se dispersa et il ne resta plus à son fils El-Melek El-Aziz Othman que 8,500 cavaliers; seulement certains de ces cavaliers avaient dix serviteurs, d'autres vingt, d'autres plus encore. quelques-uns en possédaient jusqu'à cent attachés à leur seule personne; de telle sorte que lorsqu'ils montaient à cheval pour sortir du Caire leur nombre total dépassait 200,000 hommes. Mais continuellement ils se disputaient et se mutinaient et le pouvoir finit par passer entre les mains de leurs esclaves, les mameluks turcs, qui suivirent l'exemple de leurs maitres ayoubites et prirent pour soldats des Turcs et un certain nombre de Kurdes, renforcés d'esclaves qu'on envoyait en grand nombre des pays turcs, si bien que l'on a pu dire que le nombre des mameluks d'El-Melek

El-Mansour Qalaoun se monta à 7,000 suivant les uns, à 12,000 suivant les autres. Ceux de son fils El-Achraf Khalil ben Qalaoun étaient au nombre de 12,000. Mais dans la suite leur nombre fut loin d'atteindre ce chiffre, et il alla en déclinant jusqu'à la chute de la dynastie des Beni Qalaoun au mois de Ramadan 784[1], époque où le pouvoir passa aux mains d'El-Melek El-Zaher Barqouq, qui élimina peu à peu les mameluks d'El-Achraf et se choisit pour garde particulière des mameluks tcherkesses dont le nombre atteignit, tant en esclaves achetés qu'en mercenaires, le chiffre de 4,000 hommes et même un peu plus. A sa mort, son fils El-Naser Farrag étant monté sur le trône, ces mameluks se divisèrent et se mutinèrent, et quand Naser mourut, un grand nombre d'entre eux avaient péri égorgés ou de tout autre manière. L'armée égyptienne était, sous la domination turque, divisée en deux classes, les troupes de la garde et les mameluks royaux. L'époque où l'effectif des troupes de la garde fut le plus élevé est celle d'El-Naser Mohammed ben Qalaoun; à ce moment, d'après ce que j'ai pu voir par les archives du divan de l'armée et dans les papiers du cadastre d'El-Naser, il comptait 24,000 cavaliers; depuis ce temps jusqu'à aujourd'hui leur nombre a toujours été déclinant; maintenant cet effectif est très faible et en outre mille hommes de ces troupes n'en valent même pas un seul, car ils ne servent à rien et sont incapables de repousser l'ennemi. Quant aux mameluks, leur nombre aujourd'hui est réduit à fort peu de chose, de telle sorte qu'en réunissant les troupes de la garde et des mameluks royaux c'est à peine si l'on arriverait au chiffre de 5,000 cavaliers, dont un millier et moins peut-être sont propres au combat. Ils sont aujourd'hui aussi divisés en deux classes : les troupes de la garde et les mameluks royaux. Ces derniers sont partagés en trois corps : les Zaheris, les Naseris et les Mayadis, ceux-ci se subdivisent à leur tour en Hakemis, Nourouzis et Moayadis proprement dits. J'ai grand'peur qu'après El-Melek El-Moayad Abou 'l-Naser Sheikh (que Dieu maintienne son règne!) il n'y ait quelques troubles jusqu'au moment où Dieu aura affermi son fils l'émir Sarem el-Din Ibrahim (que Dieu multiplie sur lui sa protection!), qui a conquis en pays grec ce que n'avait encore jamais conquis avant lui aucun roi d'Égypte, depuis l'islamisme : *le*

1. Du 8 novembre au 7 décembre 1382.

lionceau par sa forme est semblable au lion ; le fils du noble, s'il est d'un caractère noble, est plus noble que son père ; il n'est pas surprenant que le fils suive l'exemple de son père ; Adi a imité son père en générosité ; celui qui ressemble à son père ne fait jamais mal ; c'est de la racine que s'élève l'arbre.

Sous le règne d'El-Achraf Barsebai les mameluks formaient sept corps : les Zaheris, les Naseris, les Moayadis, les Nourouzis, les Hakemis, les Tatars et les Achrafis; chacun de ces corps était différencié des autres, aussi leur force en fut-elle diminuée et leur violence domptée et le sultan put se confier à leur garde sans avoir à redouter de révolte, grâce à la division qui existait entre eux bien qu'en apparence ils fussent réunis, et à l'inimitié qui existait entre eux bien qu'ils parussent tous d'accord.

Les khalifes Ommiades, Abassides et Fatimites avaient l'habitude, depuis le règne d'Omar ben El-Khattab, de recevoir personnellement l'argent de l'impôt. Plus tard le divan le répartit entre les divans, les gouverneurs ou l'armée suivant l'importance et le rang de chacun; au commencement de l'islamisme cette répartition prenait le nom de عطا (*présent*). Cette coutume persista jusqu'au temps de la domination étrangère, époque où l'ordre des choses fut changé et où la terre fut distribuée en fiefs à l'armée. D'après ce que l'on sait, le premier qui distribua des fiefs à l'armée fut Nozam El-Mulk Abou Aly El-Hassan ben Aly ben Ishaq ben Abbas El-Tousi, vizir d'El-Barchelan ben Daoud ben Mikal ben Seldjouq. Puis le khalife nomma vizir son propre fils Melek Shah ben El-Barchelan à cause de l'étendue de l'empire. Celui-ci fut d'avis de donner à chaque employé un village, ou plus ou moins, suivant l'importance du traitement de cet employé ; car il pensait qu'en confiant les terres directement aux employés elles seraient améliorées sous la surveillance de ces derniers, ce qui n'aurait pas lieu si toutes les terres relevaient d'un seul divan, car le trou ne ferait que s'agrandir et la ruine s'introduirait dans le pays. Nozam el-Mulk fit donc ainsi et par là rendit les terres prospères et augmenta le rendement des récoltes. Les rois ses successeurs suivirent cet exemple depuis l'an 480[1] jusqu'à nos jours. Le khalife était payé par le trésor, et 'Ata ben El-Saïb rapporte, dans ses Chroniques, que lorsque Abou Bekr devint khalife, on lui assigna la

1. Du 8 avril 1087 au 26 mars 1088.

moitié d'un mouton par jour et un vêtement pour se couvrir la tête et le ventre; il rapporte aussi, d'après Hamid ben Halal, qu'on accorda encore au khalife deux manteaux; quand ces manteaux étaient usés, il devait les déposer au divan et et en reprendre deux autres; mais, s'il partait en voyage, on lui donnait une monture. Pour la dépense de sa maison elle restait la même que du temps qui avait précédé son accession au khalifat. Ibn El-Athir dans ses Chroniques dit que c'est à ce khalife qu'on attribuait 6,000 dinars par année, et qu'on assigna à Omar ben El-Khattab, quand il devint khalife, une somme suffisante pour lui permettre de vivre à l'aise, lui et sa famille. Aly lui dit à ce propos : « Tu n'auras pas autre chose. » Et le peuple s'écria : « Aly a raison ; qu'Omar ait de quoi se nourrir. » Omar accorda à Moawiah ben Abou Safian, quand il le nomma gouverneur de Syrie, un traitement annuel de 10,000 dinars : d'après certains auteurs, il ne lui aurait donné que 1,000 dinars, ce qui est plus vraisemblable.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME

DU MORCELLEMENT ET DES FIEFS

On dit اقتطع طائفة من الشئ (*retirer une portion d'une chose*) pour « la prendre » (اخذها) on nomme قطيعة (*portions*) ce qu'on retire d'une chose : l'expression اقطعنى اياها signifie « permets-moi de prendre une partie » (اذن لي في اقتطاعها) ; le mot استقطعه اياها veut dire « il a demandé la permission d'en prendre une part » (سأله أن يقطعه اياها) et la phrase اقطعه نهراوأرضا se traduit par « il lui en a accordé une part, terre et eau » (اباح له ذلك). Le prophète de Dieu fit des répartitions (أقطع) et se montra généreux envers les gens de l'islam et après lui les khalifes firent des répartitions entre ceux qu'ils jugèrent dignes de recevoir des parts (في أقطاعه صلاحا).

Ibn Abou Nagih rapporte, d'après Abou ben Chaïb, qui le tenait de son père, que le Prophète ayant donné une terre en partage aux gens de Mouzaïnah (مزينة) ou de Gouhaïnah (جهينة), ceux-ci ne la cultivèrent pas. Survinrent des gens qui la cultivèrent. Les Gouhaïnins ou les Mouzaïnins portèrent plainte devant Omar ben El-Khattab qui leur dit : « Si ce terrain vous venait de moi ou d'Abou Bekr, je pourrais vous le rendre, mais il vous vient du prophète de Dieu. Et, ajouta-t-il, si quelqu'un possède une terre et la laisse trois ans sans la cultiver et que d'autres gens la cultivent, ceux-ci sont plus dignes de la posséder que celui-là. »

Hecham ben Arouah rapporte, d'après son père, que le prophète de Dieu donna en partage à El-Zobeïr une terre dans laquelle se trouvaient des palmiers appartenant aux Beni Nachir; et il ajoute que cette terre se nommait El-Garf (الجرف). Le même auteur raconte qu'Omar ben El-Khattab partagea le 'Aqiq tout entier entre les gens, de telle sorte qu'on empiétait sur la part d'Arouah. Ibn Zobeïr dit alors : « Que ceux qui demandent des fiefs se présentent aujourd'hui. Car s'il y a en cela quelque bien, il est sous mon pied. » Khouat ben Gebir lui dit : « Donne-le-moi comme part », et il le lui donna. Safian ben 'Einah rapporte, d'après Amr ben Dinar, que lorsque le Prophète

arriva à Médine, il donna un fief à Abou Bekr et un autre à Omar ben El-Khattab. Ach'ath ben Souar raconte, d'après Habib ben Abou Thabet qui le tenait de Solt El-Makki, lequel le tenait d'Abou Rafeh, que le prophète de Dieu avait donné une terre à des gens impuissants à la cultiver et qui la vendirent, au temps d'Omar ben El-Khattab, moyennant 1,000 dinars et 80,000 dirhems, somme qu'ils déposèrent entre les mains d'Aly ben Abou Taleb. Quand ils voulurent retirer leur argent, ils s'aperçurent que la somme avait diminué. « Il en manque, dirent-ils à Aly.— Faites le compte des aumônes », dit celui-ci. Et ayant fait le compte des aumônes, ils trouvèrent la somme exacte. « Pensez-vous, leur dit Aly, que je reçoive de l'argent sans prélever l'aumône? » Tamim El-Dari avait demandé comme fief au Prophète les fiefs de son pays natal situé en Syrie, avant la conquête de ce pays; le Prophète le lui accorda. Abou Thalebat El-Khashni demanda comme part une terre encore au pouvoir des Grecs; le Prophète, surpris, lui dit : « Entendez-vous ce qu'il dit? » Mais Abou Thalebat répondit : « Celui qui t'a envoyé pour répandre la justice te la fera conquérir. » Et le Prophète lui écrivit à ce sujet une lettre (de donation). Thabet ben Sa'd rapporte, d'après son père qui le tenait de son grand-père, que El-Abiad ben Gemal demanda en fief au Prophète les salines de Mareb; le Prophète le lui ayant accordé, El-Aqra' ben Habas El-Tamimi s'écria : « O prophète de Dieu, j'ai visité ces salines au temps de l'ignorance; elles sont situées dans une terre qui ne contient rien autre chose que ce sel; celui qui va là le prend, il est comme l'eau douce sur la terre. » Et El-Abiad ayant renoncé, le Prophète lui dit : « Je l'accepte de toi. — Accepte-le donc comme aumône, dit El-Abiad. — Cela est, dit le Prophète, en effet, une aumône de ta part; car ce sel est comme l'eau douce, qui y va peut le prendre. »

Kethir ben Abd Allah ben 'Ouf el-Mazni rapporte, d'après son père qui le tenait de son grand-père, que le Prophète donna en fief à Bilal ben El-Hareth les mines du sud, en surface et en profondeur; et Malek rapporte d'après Rabiat qui le tenait de plusieurs savants de la tribu, que le prophète de Dieu donna en fief à Bilal ben Hareth El-Mazni des mines situées dans le voisinage d'El-Fara' (الفرع). D'après ce même Rabiat qui le tenait de El-Hareth ben Bilal qui le tenait de son père Bilal ben Hareth, le Prophète lui aurait donné le 'Aqiq entier, et d'après Hamad ben Salamat qui le tenait d'Abou Makin qui le tenait

d'Abou 'Akrama, serviteur de Bilal ben El-Hareth, le Prophète avait donné en fief à Bilal une terre où se trouvait une montagne renfermant des mines. Les Beni Bilal en vendirent une partie à Omar ben Abd El-Aziz qui y découvrit la mine, les deux mines, suivant d'autres. Les Beni Bilal lui dirent alors : « Nous ne t'avons vendu qu'une terre cultivable et non pas la mine » et ils apportèrent la lettre du Prophète qu'ils conservaient dans un rouleau. Omar prit le rouleau, le baisa, le posa sur ses yeux et dit à son secrétaire : « Examine ce que la mine a rapporté et les dépenses que l'on a faites; fais la différence et donne-leur le surplus. »

Omar ben El-Khattab choisit parmi les terrains d'El-Souad, les propriétés de Kesra et de sa famille ainsi que ce qui avait été abandonné par les propriétaires ou dont les propriétaires étaient morts. Le total des revenus se montait à 9,000,000 de dirhems qui étaient employés au bien-être des musulmans et rien n'en fut donné en fief. Plus tard Othman en fit la répartition, persuadé que le morcellement augmenterait les récoltes, ce qui n'aurait pas lieu en agissant autrement. Il convint avec ceux entre lesquels il le partagea qu'il prélèverait sur eux le droit d'impôt et la somme de la récolte se monta à 50,000,000 de dirhems qu'il employait en aumônes et en présents. Les khalifes qui lui succédèrent firent diverses modifications et quand arriva l'année des crânes (عام الجماجم) en 82 [1], lors de la révolte d'Abd El-Rahman ben El-Ach'ath, le divan fut incendié et chacun prit en terre ce qui se trouvait à sa portée. Omar ben El-Khattab donna en fief à Ibn Sander Miniet-El-Asbagh; Sander se réserva 1,000 feddans. Ouaki', d'après Safian, qui le tenait de Gaber El-Ga'fi, qui le tenait de 'Amer, dit : Ni Abou Bekr, ni Omar, ni Aly ne donnèrent de fiefs; le premier qui en donna fut Othman, et sous le khalifat d'Othman les terres furent vendues. El-Leitz ben Sa'd dit : Nous n'avons jamais su que Omar eût donné aucun fief à personne en Égypte, excepté celui concédé à Ibn Sander qui obtint la terre de Miniet El-Asbagh et la garda jusqu'à sa mort. Elle fut alors achetée par El-Asbagh ben Abd El-Aziz Merwan des héritiers d'El-Asbagh, et il n'y a pas en Égypte de fief plus ancien ni meilleur. El-'Amech l'rapporte d'après Ibrahim ben El-Mohager qui le tenait de Mousa ben Talahat,

1. Du 15 février 701 au 3 février 702.

qu'Othman donna à Abd Allah ben Mesaoud le fief d'El-Nahreïn, à Omar ben Yaser le fief d'Astinia, à Khabab le fief de Sana', à Sad ben Abou Oukas le village de Harmezan. Abd Allah ben Mesaoud et Sa'd retiraient de leur terre le tiers et le quart (les sept douzièmes).

Seif ben Omar rapporte, d'après Amr ben Mohammed qui le tenait de 'Amer, qu'El-Zobeïr, Khabab, Abd Allah ben Mesaoud, Omar ben Yaser et Ibn Habasa reçurent des fiefs au temps d'Othman, et ceux qui ont accepté cette faute sont plus coupables que celui qui l'a commise: et cependant c'est de ceux-là que nous tenons notre religion. Omar ben El-Khattab donna des fiefs à Talahat, Garir ben Abd Allah et El-Rabil ben Amr; il donna à Abou Mofraz le pays du Nil, et c'est aussi un de qui nous tenons notre religion. La répartition en fief n'est que surérogatoire et fait partie du cinquième appartenant à Dieu.

Omar écrivit à Othman ben Hanif cette lettre qui fut portée par Garir ben Abd Allah El-Bagali : « Donne à Garir ben Abd Allah un fief suffisant pour le nourrir, ni trop grand ni trop petit. » Othman, au reçu de la lettre, en référa à Omar : « Garir m'est arrivé avec une lettre de toi me prescrivant de lui donner un fief pour son entretien, mais je n'ai pas voulu la faire avant de prendre de nouveau tes ordres. » Et Omar répondit : « Garir a dit vrai; exécute donc cet ordre; mais tu as bien fait de me consulter une seconde fois. » Il donna aussi un fief à Abou Mousa El-Achari, la terre de Kardous ben Hani à Aly ben Abou Taleb et un fief à Souïd ben Rhaflat El-Ga'fi. Voici ce que rapporte Seïf d'après Thabet ben Harima qui le tenait de Souïd ben Rhaflat : J'ai demandé un fief à Aly qui me dit : Écris ceci : « Aly a donné à Souïd en fief une terre pour sa monture de telle à telle époque autant qu'il plaira à Dieu. » Abou 'l-Qasem El-Rahman ben Abd Allah ben Abd El-Hakem a donné la liste de ce qui a été accordé en fief par Moawiah ben Abou Safian et les khalifes qui lui ont succédé, en ce qui concerne les domaines d'Égypte et il en cite un grand nombre.

Les khalifes Ommiades et Abassides faisaient des répartitions des terres d'Égypte entre les gens de leur entourage, mais non pas comme cela a lieu aujourd'hui; le revenu des terres de l'Égypte était employé par lui à payer le traitement de l'armée ainsi que tous les travaux nécessaires et le surplus était porté au trésor; ce qui était donné en fief restait entre les mains des feudataires. Mais depuis le temps du sultan Salah el-din Youssef ben Aioub jusqu'à présent,

toutes les terres d'Égypte furent données en fief au sultan, aux émirs et à l'armée.

Le pays d'Égypte est aujourd'hui divisé en sept parties : 1° une partie relève du divan royal et se subdivise elle-même en trois sections comprenant tout ce qui dépend du divan particulier et ce qui dépend du divan ordinaire; 2° une autre partie est donnée en fief aux émirs et à l'armée; le détail en a été reproduit au chapitre du *Cadastre d'El-Naser*; la troisième partie comprend les biens *waqfs* ou de mainmorte, réservés pour les mosquées, les écoles, les couvents de derviches, les établissements de bienfaisance, les descendants et affranchis de ceux qui ont mis leurs biens en mainmorte; la quatrième partie prend le nom de biens de *réserve religieuse* (الاحباس) et comprend les terres laissées aux mains de gens qui en jouissent soit parce qu'ils sont employés à l'entretien des lieux de prière et des mosquées, soit qu'ils n'aient aucune occupation ; la cinquième partie est composée de propriétés qu'on peut vendre ou acheter ou qui se transmettent par héritage ou donation, parce qu'elles ont été achetées au trésor; la sixième partie reste improductive parce qu'il est impossible de la cultiver ; les bestiaux y pacagent et on y fait pousser du bois ou d'autres choses semblables; la septième partie enfin est celle que n'atteint pas l'eau du Nil et qui reste stérile; cette partie comprend des terres qui ont toujours et de tout temps été ainsi, et d'autres qui, cultivées primitivement, sont devenues incultes. Tout ce qui concerne ces sept parties est relaté dans ce livre et tu le trouveras en le parcourant, s'il plaît à Dieu!

Abou Abd Allah El-Qasem ben Salam, dans son livre *Des impôts*, au passage où il cite les traditions rapportées par Ma'mer qui le tenait d'Abd Allah ben Taous qui le tenait de Taous, son père, dit ceci : Le prophète de Dieu a dit : La terre non cultivée (عادى) est à Dieu et à son apôtre et vous reviendra un jour. — Que veut dire cela, demandai-je? — Elle sera, dit-il, partagée en fiefs. C'est là l'origine de la répartition des terres. On appelait نقل (*abandonnée, inculte*) une terre dont tous les habitants étaient éteints et qui, devenue inculte, retombait sous la gérance de l'imam; c'est d'elle qu'il est dit : Quant à la terre que le Prophète a dévolue à quelques personnes et qui est encore cultivée par ses habitants si l'imam la donne, il fait un acte conditionnel (نقله); et à cette catégorie appartient ce qui a été donné à Tamim El-Dari, qui avait obtenu en partage

une terre de Syrie avant que la Syrie ne fut conquise et occupée par les musulmans. Le Prophète ne la donna donc qu'à condition, car elle était encore la propriété de belligérants et pour le cas seulement où les musulmans auraient été victorieux; de même pour la fille de Nafilat que le Prophète accorda à Chibani avant la conquête de Hérat. La promesse fut tenue par Khaled ben El-Oualid; comme Omar ben El-Khattab accomplit la promesse faite à Tamim El-Dari lorsque la Palestine fut conquise, promesse faite sous condition (نفلة) par le Prophète. Abou Abd Allah appelle fiefs conditionnels (النفل) ceux que promet d'avance l'imam à quelque combattant.

Abou 'l-Hassan Aly ben Mohammed ben Habib El-Mawardi dans ses *Politiques royales* (الاحكام السلطانية) dit que les fiefs sont de deux sortes : les fiefs en usufruit et les fiefs en toute propriété. Ces derniers se partagent en terres mortes et en terres cultivées. Les terres cultivées comprennent à leur tour deux catégories : les unes dépendent absolument de leur propriétaire et le sultan n'a pas à s'immiscer dans leur gestion, si ce n'est pour ce qui concerne l'impôt quand elles sont dans un pays soumis à l'islamisme; si la terre est située dans un pays en état de guerre que les musulmans n'ont pas encore conquis, l'imam, s'il le désire, peut l'accorder en fief pour que le concessionnaire en prenne possession au moment de la conquête; cette donation est licite. C'est ainsi que Tamim El-Dari demanda au Prophète de lui accorder comme fief les sources du pays dont il était originaire et cela avant la conquête de la Syrie, demande qui fut octroyée; de même Abou Thalebat El-Khasni lui demanda la concession d'une terre encore aux mains des Grecs, et le Prophète s'écria : « Entendez-vous ce qu'il dit? — Par celui qui t'a envoyé pour répandre la justice, répliqua Thalebat, il te la fera conquérir. » Et le Prophète lui remit une lettre de donation. « Si quelqu'un, dit El-Mawardi, demande à l'iman la cession d'un domaine situé dans un pays en état de guerre et possédé par ses habitants, ou d'une partie du butin ou de quelque esclave, afin d'avoir plus de droits quand le pays sera conquis, le don peut être valablement fait quand bien même le résultat serait incertain et du domaine des choses vagues.

El-Cha'bi a raconté que Khazima ben Aous El-Taii dit au Prophète : « Si Dieu te fait conquérir Hérat, accorde-moi la fille de Nafilat. » Et quand Khaled voulut signer le traité avec les gens de Hérat, Khazima lui dit : « Le prophète

de Dieu m'a donné la fille de Nalifat, ne la comprends donc pas dans le traité. » Il présenta comme témoins Bichr ben Sa'd et Mohammed ben Moslimah. Khaled la mit donc en dehors du traité et elle fut donnée à Khazima qui la revendit mille dinars, car elle était devenue vieille et avait beaucoup changé. « Tu l'as vendue bon marché, lui dit-on, ses parents t'auraient certes payé plus du double de ce que tu leur as demandé. — Je ne pensais pas, répondit-il, qu'il y eut un nombre supérieur à mille. » El-Mawardi expose que les donations et les parts ainsi accordées était valables, il faut examiner l'état de la conquête. Si elle se fait par traité, la terre reste la possession de celui à qui elle a été octroyée et est mise en dehors du traité comme part primant toutes les autres. Si la conquête est faite par la force, celui qui a demandé et obtenu le fief a plus de droit sur la part qu'il a demandée et sur le don qu'il a sollicité que les autres guerriers. On interrogera les guerriers et s'ils ont eu connaissance de la promesse de terre ou de part faite avant la conquête ils n'ont rien à réclamer; s'ils l'ignoraient jusqu'au moment de la conquête, l'imam pour les satisfaire doit leur donner quelque chose d'équivalent sur le butin. Abou Hanifat a dit : L'imam n'est pas tenu de les satisfaire ni par un fief ni par une part du butin, s'il trouve préférable d'agir ainsi.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME

DU DIVAN DU REVENU ET DE L'IMPOT

On appelle les écritures des impôts ديوان التصريف (*bureau des expéditions*). Le premier de ces divans installé sous l'islam le fut à Damas et dans l'Iraq sur le modèle de ce qui existait avant l'islamisme. Le divan de Syrie employait la langue grecque, celui de l'Iraq le persan et celui d'Égypte le copte. Les divans de ces différents pays employèrent ensuite l'arabe. Celui qui changea la langue employée dans le divan d'Égypte du copte en arabe fut Abd Allah ben Abd El-Melek ben Merwan, émir d'Égypte, sous le khalifat de El-Oualid ben Abd El-Melek, en l'an 87[1]; cet émir fit rédiger toutes les écritures en arabe, renvoya Antanach du divan et le remplaça par Ibn Yarbou' El-Fazari de la ville de Homs. Celui qui le premier changea la langue du divan (de l'Iraq) du persan en arabe fut El-Oualid ben Hecham ben Makhzoum ben Soliman ben Zakouan qui mourut en 122[2]. L'opinion la plus répandue est que ce changement fut fait par Salah ben Abd El-Rahman, secrétaire d'El-Haggag; c'était un affranchi des Beni S'ad qui était alors à la tête des divans de l'Iraq postérieurement à l'année 80[3]. Voici quelle fut, dit-on, la cause de ce changement: ce Saleh ben Abd El-Rahman avait eu pour père un esclave enlevé dans le Sagestan : il était très habile dans l'écriture et étant employé de Zadan Farrouch, secrétaire d'El-Haggag ben Youssef El-Thafqi, il traça pour ce dernier des spécimens d'écriture arabe et persane, ce qui fut très agréable au cœur d'El-Haggag. Mais Saleh, qui craignait Zadan, lui dit : « C'est toi qui m'as fait monter en grade et m'as fait approcher de l'émir. Je vois que je lui suis agréable et je crains qu'il ne me fasse monter par dessus toi et que ton rang ne soit abaissé. — N'en crois rien, répondit Zadan; il a plus besoin de

1. Du 23 décembre 705 au 11 décembre 706.
2. Le texte par erreur porte 222.
3. Du 9 mars 699 au 25 février 700.

moi que je n'ai besoin de lui, car il n'en trouvera pas d'autre que moi qui le satisfasse pour le calcul. — Par Dieu! dit Saleh, si je voulais mettre les comptes en arabe, je le ferais aisément. — Fais-en donc quelques lignes et montre-les moi, dit Zadan. » Et Saleh l'ayant fait : « Feins d'être malade, » lui dit Zadan. Saleh fit semblant d'être malade et El-Haggag lui envoya son médecin, ce qui fut très pénible à Zadan qui prescrivit à Saleh de ne plus paraître devant El-Haggag. Mais, peu de temps après, éclata l'émeute d'Abd El-Rahman ben Mohammed ben El-Ach'ath pendant laquelle Zadan fut tué au moment où il sortait d'une maison pour rentrer chez lui. El-Haggag prit alors pour secrétaire Saleh qui lui apprit tout ce qui passé entre lui et Zadan au sujet du divan. El-Haggag émerveillé lui ordonna de mettre cela en pratique et remplaça la langue persane par l'arabe. Cela parut très dur aux Persans qui offrirent à Saleh cent mille dirhems pour ne pas opérer le changement. Celui-ci refusa et Merwan Chah ben Zadan Farrouch lui dit : « Que Dieu fasse disparaître ta trace du monde comme tu as fait disparaître la trace de la langue persane! » Abd El-Hamed ben Yahia disait : « Quel homme est ce Saleh et quel service il a rendu aux comptables! »

Quant au divan de Syrie, celui qui y remplaça le grec par l'arabe fut Abou Thabet Soliman ben Sa'd, le secrétaire de la correspondance. On n'est pas d'accord sur l'époque où eut lieu ce changement. Selon les uns, ce serait sous le khalifat d'Abd El-Melek ben Merwan, mais, selon d'autres, ce serait au temps du khalife Hecham ben Abd El-Melek. L'auteur, qui s'est occupé du divan de Syrie, est le chrétien Sargoun ben Mansour, au temps de Moawiah ben Abou Safian; après lui, son fils Mansour ben Sargoun s'en occupa également.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME

DES REVENUS DE L'ÉGYPTE SOUS L'ISLAM

Le premier qui, au temps de l'islamisme, perçut des impôts en Égypte fut Amr ben El-As qui encaissa 12,000,000 de dinars constitués par l'impôt de 2 dinars dont était frappé chaque homme. Après lui, Abd Allah ben Sa'd ben Abou Sarh perçut pour une année d'impôts en Égypte 14,000,000 de dinars; c'est à ce propos que Othman ben 'Afan dit à Amr ben El-As : « O Abou Abd Allah, la chamelle a les pis plus gonflés qu'auparavant. — Mais vous nuirez à son petit, » répondit Amr. Les sommes perçues par Amr ben El-As ne comprenaient que la capitation et non l'impôt proprement dit. Après ces deux émirs, le revenu de l'Égypte alla diminuant par suite de la corruption amenée par le temps, de la dévastation croissante qui envahissait la plus grande partie des terres et de l'apparition des guerres. Les Ommiades et les khalifes Abassides n'arrivèrent même pas à encaisser 3,000,000 de dinars; il faut en excepter le temps de Hecham ben Abd El-Melek, qui avait recommandé à Obeïd Allah ben El-Habhab, gouverneur d'Égypte, de s'appliquer à rendre ce pays prospère. Depuis l'abaissement du revenu de l'Égypte, on ne cite guère que deux belles recettes: la première sous le khalifat de Hecham ben Abd El-Melek; Obeïd Allah ben El-Habhab qui était chargé des finances alla lui-même assister à l'arpentage des terrains cultivés de l'Égypte et des terres qui, pouvant être arrosées par le Nil, restent néanmoins incultes; il trouva que l'ensemble donnait trente millions de feddans sans compter les terres hautes et les terrains en mauvais état; le tout fut cadastré et organisé du mieux qu'il fut possible. Sous l'administration d'Obeïd Allah, l'Égypte rapporta 4,000,000 de dinars, malgré le bas prix des denrées et quoique le pays n'eût ni octroi, ni impositions. En l'an 107[1], dans les premiers jours du règne d'Hecham ben Abd El-Melek, Ibn El-Habhab

1. Du 19 mai 725 au 7 mai 726.

divisa l'Égypte en catégories bien définies qui furent inscrites aux divans, ce qui fut maintenu jusqu'à la disparition des Ommiades. La somme perçue atteignait 17,00,837 dinars, dont 1,000,420 dinars et demi pour le Saïd, et le reste pour les nomes de la Basse-Égypte. On dit que Ousamah ben Zeïd encaissa, sous le khalifat de Soliman ben Abd El-Melek, la somme de 12,000,000 de dinars.

La seconde belle recette fut faite sous l'émirat d'Ahmed ben Touloun qui reçut l'Égypte des mains d'Ahmed ben Modabber; à cette époque l'Égypte était tombée à un tel état de ruine que les revenus atteignaient à peine 800,000 dinars. Ahmed ben Touloun s'appliqua de son mieux à la culture et l'Égypte rapporta, grâce à lui, 4,300,000 dinars. Son fils, l'émir Abou 'l-Geich Khamarouyah ben Ahmed encaissa 4,000,000 de dinars, malgré le bas prix des denrées; on vendait parfois, au temps des Toulounides, dix ardebs de blé pour un dinar.

Ibn Khordadabah rapporte que le revenu de l'Égypte, au temps de Pharaon, se montait à 96,000,000 de dinars et qu'Ibn Habhab encaissa 2,723,839 dinars; en quoi il se trompe, car cette dernière somme représente seulement ce qui a été versé au trésor de Damas après le paiement des traitements et des dépenses nécessaires en Égypte. Mousa ben Ïsa El-Hachemi versa 2,180,000 dinars, après paiement des dépenses et de tous les frais.

Quand le Nil atteint dix-sept coudées et dix doigts, le revenu de l'Égypte est de 4,257,000 dinars. L'imposition était de 2 dinars par feddan sous le khalifat d'Al-Mamoun et de ses successeurs. Au temps de l'émir Abou Bekr Mohammed ben Tafag El-Akhchid le revenu de l'Égypte fut de 2,000,000 de dinars sans parler des hameaux qui étaient propriété de l'émir. El-Akhchid fut le premier qui remania les traitements en Égypte; son secrétaire Ibn Kala avait dressé un état dans lequel les dépenses l'emportaient de 200,000 dinars sur les recettes. « Comment ferons-nous? demanda El-Akhchid. — Prends sur les traitements et les salaires, dit Ibn Kala; ces gens-là ne sont pas plus intéressants qu'il ne faut. — Demain, dit El-Akhchid, viens me trouver et nous arrangerons cela. » Et Ibn Kala étant arrivé le lendemain, El-Akhchid lui dit : « J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit, mais les gens appointés sont ou de pauvres diables ou des gens de petite fortune ou des gens riches. Je ne puis prendre cette diminution que de

toi. — Dieu soit glorifié, dit Ibn Kala. — Glorifie-le, » dit El-Akhchid, et il ne lui laissa de trêve qu'après avoir obtenu de lui un papier par lequel il se reconnaissait débiteur de la somme. Et comme on lui reprochait cette action, il dit : Écoutez ce qu'a fait cet homme : Ahmed ben Mohammed ben El-Mardani alla le trouver un jour et lui dit : « Il n'y a rien entre moi et El-Akhchid et il ne peut rien contre moi. Voici dix mille dinars pour El-Akhchid et mille dinars pour toi. » Ibn Kala est venu ensuite vers moi et m'a dit : « Voici mille dinars qui t'arrivent portés sur l'eau. » Et il me donna mille dinars gardant pour lui les dix mille. Une autre fois Mohammed ben Aly El-Mardani m'envoya vingt mille dinars par l'intermédiaire d'Ibn Kala et comme je trouvais la somme un peu exiguë, un jour que je rencontrai El-Mardani, je lui adressai des reproches et il me dit : « Je t'ai envoyé cent mille dinars et j'en ai remis vingt mille à Ibn Kala. » Celui-ci avait gardé les cent mille dinars et m'avait apporté les vingt mille. Je lui répétai ce que m'avait dit Mohammed ben Aly. « Quelle sottise, s'écria-t-il ; je t'ai gardé les cent mille dinars pour le moment où tu en aurais besoin. Prends-les, si tu veux, mais je sais que tu les gaspilleras. »

La somme des traitements, au temps de Kafour El-Akhchidi, atteignit par an 500,000 dinars que l'on payait à des gens riches, à des gens de fortune moyenne et à toutes sortes de gens parmi lesquels ne se trouvait personne de l'armée, ni des serviteurs de la cour, ni des employés des provinces. Aly ben Saleh El-Rouzabadi, secrétaire de Kafour, lui fit adroitement comprendre qu'il serait bon de faire des économies sur la somme des appointements, en diminuant le traitement des gens. A ce moment là-même (il était assis et travaillait), le front lui démangea, il le gratta avec sa plume; mais la démangeaison augmenta à tel point qu'il dut abandonner son travail et se retirer. On le soigna par le fer (chaud) et il mourut au mois de Ramadan de l'an 387[1]. Voilà un exemple donné par Dieu à ceux qui interviennent méchamment dans les affaires des gens. Car Dieu a dit : Les ruses des méchants retombent toujours sur leur auteur.

A la mort de Kafour, des calamités nombreuses et terribles s'abattirent sur

1. Du 7 septembre au 6 octobre 997.

l'Égypte : disette, peste, séditions. Et les revenus du pays allèrent toujours décroissant jusqu'à l'arrivée de Gouher venu du Maghreb à la tête de l'armée de son maître El-Moezz li-din Allah Abou Tamim Moadd. Gouher encaissa comme revenus de l'année 358[1] 3,400,000 et quelques dinars. Le vizir El-Naser li'l-din Abou 'l-Hossein Abd El-Rahman El-Yazouri, vizir d'Égypte sous le khalifat d'El-Mostanser billah ben El-Zaheïr, reçut l'ordre de dresser un état des recettes et des dépenses de l'empire. Les chefs de chaque divan firent le compte de leurs recettes et de leurs dépenses et remirent le tout au directeur du divan du conseil, qui est le divan suprême. Celui-ci fit du tout un travail d'ensemble qu'il porta au vizir. Le vizir constata que les recettes s'élevaient à 2,000,000 de dinars dont un million pour la Syrie, avec les dépenses en face des recettes, et 1,000,000 de dinars pour l'Égypte et le reste de l'empire.

Le cadi Abou 'l-Hassan, dans son livre intitulé : *Instructions pour la science de l'impôt*, dit : J'ai examiné les tableaux dressés pour le général Badr El-Gemali, lors de son arrivée en Égypte au temps de Mostanser, alors qu'il s'empara du pays et triompha des corrompus qui s'y trouvaient; ces tableaux présentent l'état des recettes de l'an 483[2] lunaire et budgétaire; ces recettes se composaient, suivant la coutume établie par le divan et courante dans les provinces d'Égypte, de l'impôt et de ce qui s'y rattache, des fermages, concessions et autres chapitres, y compris les domaines libres du Caire, de Masr et de leurs faubourgs, les deux provinces orientale et occidentale du Delta et leurs districts, Tannis, Damiette avec leur territoire, Alexandrie, le Behera, les provinces du Saïd supérieur et inférieur, les Oasis et Eïdab pour l'année budgétaire, suivant la coutume égyptienne, ainsi que les provinces de Syrie qui commencent à la limite des deux arbres, là où commence la province de Palestine et de Tripoli; et pour cette année 478 budgétaire, en comprenant ce qui avait été fixé, en or la recette fut de 3,100,000 dinars; or, ce qui avait été fixé représentait le total du revenu perçu dans l'année 466[3] lunaire avant l'arrivée d'Émir El-Giouch, année correspondant à l'an 463 budgétaire; la somme en était de 2,800,000 dinars; ce qui démontre pour l'année d'El-Giouch un excédent de 300,000 di-

1. Du 25 novembre 968 au 13 novembre 969.
2. Du 6 mars 1090 au 22 février 1091.
3. Du 6 septembre 1073 au 26 août 1074.

nars, ce fait prouve que la culture était florissante et la justice générale. Ce tableau fut dressé en 483.

Ibn Miser rapporte qu'El-Afdal Ibn Émir El-Giouch ordonna de faire un état des recettes des provinces d'Égypte et que la somme s'élevait à 5,000,000 de dinars.

Le cadi El-Fadl, dans son Journal, dit que le revenu de l'Égypte, depuis Alexandrie jusqu'à Eïdab, sans tenir compte des postes frontières et des divers chapitres de revenus du divan, non plus que d'un grand nombre de provinces, s'éleva pour l'année 585 [1] à 4,653,029 dinars. Dans la suite, le rendement baissa et alors que le cadi El-Mouafeq Abou 'l-Karam ben Ma'soum El-Asemi El-Tabisi avait encaissé, en or seulement, pour le trésor, dépenses et frais payés, 1,200,000 dinars à la fin de l'an 540 [2], après lui et jusqu'à la chute des Fatimites, personne n'encaissa plus pareille somme.

La cause de l'abaissement des revenus de l'Égypte qui, dans la dernière année de l'occupation grecque, avant la conquête du pays par les musulmans, avait atteint 20,000,000 de dinars, est que les rois ne s'inquiétaient guère de faire des dépenses pour la culture du pays, culture qui exige le quart et même le tiers de ce qu'elle rapporte. Pour en finir avec tout ce qui a trait à l'état de la terre d'Égypte, disons qu'on a constaté que la durée de la culture est de soixante jours et que la superficie des terres est de 180,000,000 de feddans dont, d'après Ibn Modabber 24,000,000 sont cultivés; que, pour produire l'impôt il faut 480,000 laboureurs tenus de travailler sans cesse. Si ce nombre d'ouvriers est maintenu, la prospérité du pays est complète et le revenu atteint son maximum. Mais, en dernière analyse, il ne s'y trouve que 120,000 cultivateurs dont 70,000 pour le Saïd et 50,000 pour le Delta. Aujourd'hui tout ce qui se pratiquait autrefois a été changé et la situation du pays est devenue tout à fait précaire.

1. Du 19 février 1189 au 7 février 1190.
2. Du 24 juin 1145 au 12 juin 1146.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME

DES DIVERSES TERRES DE L'ÉGYPTE ET DE LA DISTRIBUTION DES CULTURES

Les terres d'Égypte sont classées en des catégories nombreuses. Celles dont la valeur est la plus haute, dont le prix est le plus élevé et dont l'importance est la plus considérable sont les terres *baq* (باق). On appelle ainsi les terres cultivées l'année précédente en poireaux et cucurbitacées, ce qui les rend tout à fait favorables à la culture du blé.

Après les terrains *bâq* viennent les terres *charâqi* (شراقى) : ces terres ont été laissées pendant une année sans culture et ne sont remises en rapport qu'après l'inondation de la seconde année; les récoltes en sont excellentes.

Les terres *barâïb* (برايب) sont celles qui, l'année précédente, portaient du blé ou de l'orge. Elles sont de valeur moindre que les terrains *bâq* à cause de l'affaiblissement de la terre qui résulte de ces cultures. Aussi, les récoltes produites par les terres qui précédemment portaient ces deux sortes de céréales sont-elles moins bonnes que celles des terrains *bâq*. Les terrains *barâïb* sont propres à la culture des poireaux, du coton et des cucurbitacées, culture qui repose la terre et lui permet de devenir à son tour un terrain *bâq*.

Les terres *saqmâhiah* (سقماهية) sont celles où, l'année précédente, on cultivait le lin; le blé produit par ces terres est de mauvaise qualité.

Les terres *chetouniah* (شتونية) sont celles qui ont été irriguées et laissées en jachère; elles sont inférieures aux terres *charâqi*.

Les terres *salâïh* (سلاح) sont celles qui ont été irriguées et laissées en jachère, puis labourées et laissées de nouveau sans culture; elles sont semblables aux terres *charâqi* et donnent des récoltes excellentes.

Les terres *naqâ* (نقا) sont les terres absolument libres de toute culture et où rien ne s'oppose à l'ensemencement de quoi que ce soit.

On appelle *ouasekh* (وسخ, *sale*, *impur*) une terre dont l'impureté est telle

qu'il est impossible aux cultivateurs d'en enlever les ordures; si on laboure cette terre et qu'on l'ensemence, les récoltes y viennent mêlées d'alfa et d'autres herbes semblables.

On appelle *rhâlcb* (غالب) toute terre où l'herbe est si abondante qu'on n'y peut rien cultiver; on en fait des pâturages.

On appelle *khers* (خرس) les terres abâtardies par l'abondance de matières qui s'opposent à la culture; on en fait également des pâturages, mais ces terres sont inférieures aux terrains *ouasekh* et *rhâlcb*. Cependant, si on en arrache tout ce qui est contraire à la culture, ces terres deviennent bonnes.

On appelle *charâqi* (شراق) les terrains où l'eau n'arrive pas, soit parce que le Nil est trop bas, soit parce que la terre est trop élevée, soit parce que les conduites d'eau sont obstruées, etc.

On appelle *moustabhar* (مستجر) toute terre basse où l'eau arrive et, ne trouvant pas de débouché, séjourne sur le sol jusqu'à ce que le moment des cultures soit passé.

On appelle *sabâkh* (سباخ) toute terre où le sel domine. La terre salée ne peut être utilisée pour la culture des grains. Dans les parties où le sel est moins abondant on peut quelquefois cultiver autre chose que des céréales, des asperges par exemple, ou des aubergines; on y cultive aussi le roseau persan.

Une condition des plus importantes pour la culture des terres de l'Égypte est le bon état des digues. Les digues sont de deux sortes : les digues royales et les digues locales. Les digues royales sont d'une utilité générale, conservant l'eau du Nil pour le pays tout entier jusqu'au moment où en l'emploie. Il y a à leur sujet des réglements spéciaux en vigueur dans les provinces de l'est et de l'ouest; elles étaient autrefois entretenues aux frais des provinces et on chargeait de ce soin les tenanciers et l'on défalquait les dépenses effectuées par eux de ce chef de leurs redevances comme impôt terrien. Plus tard, on préleva, dans ce but, de l'argent dans chaque province. L'argent était confié aux employés du divan qui faisaient les dépenses nécessaires et versaient le surplus de l'argent au trésor. On en chargea dans la suite les principaux émirs du royaume, état de choses qui dura jusqu'au temps d'El-Naser Farag. Celui-ci préleva des sommes considérables sans en rien dépenser pour l'entretien des

digues; il garda l'argent par devers lui et en fit des largesses aux seigneurs. L'entretien des digues incomba aux habitants et la situation ne fit qu'empirer et arriva au point que tu pourras voir, s'il plaît à Dieu, dans la partie de ce livre qui traite des causes de la ruine de l'Égypte. Les digues locales sont d'une utilité particulière et restreinte à une province et non à une autre. Les tenanciers et les cultivateurs sont tenus de les entretenir avec l'argent recueilli dans chaque province. Les digues royales sont donc comme les murailles d'une ville à l'entretien desquelles doit veiller le sultan, souci qui est épargné à ses sujets; les digues locales sont comme les maisons construites à l'intérieur des murailles, le maître de chaque maison doit la réparer et la tenir en bon état. La coutume est que, si un tenancier est déplacé après avoir fait quelque dépense pour l'entretien ou la réparation d'une digue dans l'année où son domaine lui est retiré, il a le droit d'exiger du tenancier qui lui succède le remboursement d'une somme égale à celle qu'il a dépensée alors qu'il était en exercice, pour assurer le rendement prospère d'une année où un autre que lui récoltera.

Le meilleur BLÉ est cultivé dans les terrains *bâq* et *charâqi*; dans le Saïd on cultive le blé après le blé à cause de la fertilité prodigieuse du sol; on l'y cultive aussi parfois après le lin et l'orge. On sème le blé, du milieu de Babah à la fin d'Hathor, dans les terrains élevés qui se découvrent de bonne heure. Pour les terrains en contre-bas et qui gardent l'eau très tard, on prolonge le temps des semailles jusqu'à la fin de Khiak. La quantité de semence nécessaire pour un feddan varie suivant la force ou la faiblesse du sol, suivant l'épaisseur plus ou moins grande de la couche d'humus et suivant que l'on cultive par labourage léger (في الارق) ou profond (في الحرث). Cette quantité peut aller jusqu'à un ardeb ou n'atteindre que 5 ou même 4 oueïbas. On trouve même dans le Saïd des terres encore moins exigeantes et dans le Houf Ramsis des terrains où il ne faut pas plus de 2 oueïbas de semence par feddan. Le blé est mûr en Égypte au mois de Bachons qui correspond à Nisan. La récolte par feddan varie, suivant les terres, de 2 à 20 ardebs. Abou Bekr ben Ouahchiat dit, dans son livre *De l'agriculture* : « On assure que la récolte d'Égypte rapporte 300 meds pour un med (il y a 22 ou 24 meds dans l'oueïba); cela tient à la chaleur de l'air de ce pays, à l'état onctueux et gras du sol et à la quantité de limon en

suspension dans l'eau du Nil. » En 806[1], l'eau se retira d'une partie du lac du Fayoum, nommé aujourd'hui Bahr Youssef; on mit ce terrain en culture et on obtint des récoltes merveilleuses qui atteignirent par feddan 91 ardebs d'orge, d'après la mesure du Fayoum où l'ardeb contient 9 oueïbas. Au temps des Fatimites, quelques domaines du Saïd produisirent 3 ardebs par feddan. Et lors du cadastre de 572[2], on fixa comme impôt 2 ardebs et demi par feddan, puis on ne préleva plus que 2 ardebs. Quant aux terrains du Delta, on percevait l'impôt en argent et non en grains.

On cultive l'ORGE dans un terrain ensemencé précédemment en blé ou quelque autre chose semblable; cette culture se fait dans un terrain bas et encore humide. On sème l'orge quelques jours avant le blé et on le récolte de même quelques jours avant lui. La quantité de semence nécessaire varie avec le terrain, mais elle est plus forte que celle exigée par le blé. L'orge mûrit en Barmoudah qui correspond à Adar.

La culture de la FÈVE se fait, après labourage, dans les terrains *baraïb*, à partir du commencement de Babah. On mange les fèves vertes au mois de Khiak; il faut par feddan 3 oueïbas ou environ de semence. La fève est mûre en Barmoudah et rend par feddan 20 ardebs au moins.

On sème les LENTILLES et les POIS-CHICHES de Hathor à Khiak; quant à la GESSE, on ne la sème que dans les terrains les plus légers, après labourage, en choisissant de préférence les terres élevées; on la cultive par labourage léger dans les terres *khers*. Chaque feddan exige, comme semence, d'un ardeb à 8 oueïbas de pois-chiches, d'un ardeb à 4 oueïbas de gesses et un oueïba au moins de lentilles : ces grains mûrissent en Barmoudah et rendent par feddan : les pois-chiches de 4 à 10 ardebs, la gesse 10 ardebs au moins et les lentilles 20 ardebs au maximum.

Le meilleur LIN se cultive dans des terrains légèrement labourés et engraissés de *sebakh*. Quand le lin, devenu grand, a versé, on l'arrache par tiges. On le nomme alors *aslaf* (اسلاف *qui est avancé*); on l'étend sur place pour le faire sécher et dès qu'il est sec, on l'emporte, on le fait rouir et on vide les gousses, d'où

1. Du 21 juillet 1403 au 11 juillet 1404.
2. Du 10 juillet 1176 au 29 juin 1177.

l'on tire la graine de lin qui produit l'huile de *har* (حار); on sème le lin au mois d'Hathor; et chaque feddan exige un ardeb et demi de semence au moins. Il mûrit en Barmoudah et rend par feddan 30 balles au moins de matière textile et 6 ardebs au plus de graines. L'impôt des terres à lin s'élevait autrefois à 3 et même 5 dinars dans le Saïd, à 13 dinars à Dallas, et à 3 dinars dans les autres régions.

On cultive les POIREAUX quand l'eau du Nil commence à baisser; cette culture doit être achevée avant l'apparition du vent du sud nommé *merisi* (المريسية); les premiers poireaux se cultivent au mois de Babah, quelquefois après le Nourouz; pour les cultures en terre labourée, on retarde les semailles jusqu'en Khiak et Tobé, parfois même jusqu'en Hathor. La quantité de semence nécessaire est de 2 oueïbas et demi par feddan. Le poireau vert est bon à récolter à la fin de Khiak; ceux semés en terre labourée arrivent à maturité en Tobé et Amchir; le rendement en terre labourée est de 4 oueïbas à 2 ardebs par feddan.

On sème l'OIGNON et l'AIL depuis le mois d'Hathor jusqu'au milieu de Khiak; il faut par feddan la moitié d'un quart d'oueïba de semence d'oignons et de 100 à 150 gousses d'ail; l'ail est mûr en Barmoudah et l'oignon que l'on met à part pour la semence prochaine se cultive du commencement de Khiak au 10 de Tobé; il rend par feddan 10 ardebs et mûrit en Bachons.

On sème le LUPIN en Tobé; chaque feddan exige un ardeb de semence; il mûrit en Barmoudah et rend par feddan 20 ardebs au plus.

Telles sont les cultures d'hiver.

Quant aux cultures d'été :

La PASTÈQUE et le HARICOT sont semés du milieu de Barmahat au milieu de Barmoudah. Il faut par feddan 2 qadahs de graines; ils mûrissent en Bachons.

On sème le SÉSAME en Barmoudah; il faut par feddan un quart d'oueïba de semence; il mûrit en Abib et Mesori et rend par feddan de 1 à 6 ardebs.

On sème le COTON en Barmoudah; chaque feddan exige pour la semence 4 oueïbas de graines; il mûrit en Thot et rend par feddan 8 qantars geraoui (قناطير بالجروى) au plus.

On plante la CANNE A SUCRE à partir du milieu de Barmahat dans les terrains *bâq* et *berch*; la terre en est labourée sept fois et il est recommandé d'avoir exécuté les trois premiers labours avant la fin de Bachons; la quantité de terrain

occupée par la plantation est de un huitième de feddan (par feddan) ou environ. La canne exige une terre de bonne qualité, bien fumée, d'une irrigation facile, et sur laquelle le Nil puisse se répandre au moment de l'inondation. On arrache du terrain tout l'alfa qui s'y trouve, on le nettoie, puis on y fait passer le *berch* (qui est une sorte de grande charrue) six fois, on égalise le sol au moyen de la herse, après quoi on laboure six autres fois avec le *berch*, on passe de nouveau la herse, et on y passe encore six fois la charrue puis la herse (le mot *berch* signifie « labourer »). La terre étant bien préparée et en de bonnes conditions, après que la herse l'a bien étalée et pulvérisée, on la pique à la bêche et l'on introduit dans chaque trou deux morceaux de canne, un simple et un double; il faut avoir préalablement divisé le terrain en petits carrés et creusé des rigoles qui doivent amener l'eau jusqu'à ces carrés. La longueur de chaque morceau de canne est de trois tiges complètes avec un morceau de la tige supérieure et de la tige inférieure[1]; pour cela on choisit les cannes dont les tiges sont courtes et les nœuds très serrés; on appelle cette opération la « plantation » (نصب). Quand la plantation est achevée, on répand de la terre par-dessus; il est clair que dans cette opération il faut coucher les morceaux horizontalement et non les ficher verticalement. De ce moment jusqu'au commencement du printemps on arrose une fois tous les sept jours. La canne ayant poussé, lorsque les feuilles commencent à paraître, il sort de terre aussi de l'alfa et du pourpier (البقلة الحقة) qui, chez les Égyptiens, se nomme *reglat* (رجلة). On sarcle (عزق) alors la terre où sont plantées les cannes (le mot عزاق signifié « nettoyage des terrains plantés en cannes », opération qui consiste à la débarrasser de tout ce qui a poussé en même temps que la canne), et on continue sans cesse à sarcler jusqu'à ce que la canne soit devenue vigoureuse, résistante et épaisse. On dit à ce moment que la canne a chassé le sarcloir; car il n'est plus alors possible de la sarcler, ce qui n'avait pas lieu tant que la tige n'était pas sortie. Le total des arrosages que l'on peut donner aux cannes se monte à vingt-huit; ces arrosages se font au moyen de noriahs; habi-

1. C'est-à-dire que chaque morceau planté comprend trois articulations tout entières, la section étant faite au-dessus du nœud supérieur et au-dessous du nœud inférieur; en d'autres termes chaque morceau comprend quatre nœuds entiers.

tuellement, en supposant les cannes plantées dans des terrains assez bas pour être recouverts par l'inondation (? عراقي), et peu éloignés du fleuve, une noriah mise en mouvement par des bœufs vigoureux, quoique les eaux soient près de la surface du sol, peut irriguer (dans la journée?) huit feddans de terre; dans ce cas il faut employer huit bœufs. Mais si les puits sont à une certaine distance du Nil il n'est plus possible d'irriguer que six feddans, et quelquefois seulement quatre. Quand le Nil se gonfle et monte, les cannes sont alors aptes à recevoir la pleine eau. Voici comment on procède : on fait une ouverture dans un des côtés de la digue qui entoure la plantation pour la garantir de l'invasion des eaux au moment de la crue ; par cette brèche on laisse pénétrer l'eau qui se répand sur les cannes; quand cette eau a atteint la hauteur d'un empan, on bouche l'ouverture pratiquée dans la digue, afin d'empêcher l'eau de pénétrer davantage; et on laisse l'eau répandue sur les cannes y séjourner pendant deux ou trois heures, afin que la terre soit bien imprégnée; au bout de ce temps on fait écouler l'eau par une autre ouverture, et quand elle est tout à fait retirée, on en amène de nouvelle de la même façon. L'opération que nous venons d'indiquer est répétée plusieurs fois, à des jours espacés d'une quantité déterminée. Puis on sèvre la terre. Si l'on met en pratique tout ce que nous venons d'indiquer, la canne a tout ce qu'elle peut exiger ; mais si l'on s'en écarte, le résultat est désastreux. Il faut aussi, avant que la canne devienne douce, la aupoudrer (?) de goudron, pour qu'elle ne soit pas mangée par les vers. La canne est coupée en Khiak ; on brûle la partie qui adhère encore au sol, on l'arrose, on la sarcle comme nous avons dit plus haut et il pousse de nouvelles cannes que l'on appelle les *successeurs* (خلفة *khalifes*), les premières sont nommées *chefs* (رأس). Le sucre des secondes cannes est bien meilleur que celui des premières. Celles-ci sont mûres en Tobé ; les autres au milieu d'Hathor. L'époque extrême où l'on peut mettre la canne au pressoir est le *Nourouz*. Elle rapporte par feddan de quarante à quatre-vingts *ablouga* (ابلوجة) de sucre. L'ablouga est une sorte de vase contenant neuf *qantars* ou environ.

On sème la COLOCASIE en même temps que la canne; chaque feddan rapporte dix qantars geraoui de colocasie; elle mûrit en Hathor.

On sème l'AUBERGINE en Barmahat, Barmoudah, Bachons et Baouna; elle mûrit de Baouna à Mesori.

On sème l'INDIGO à partir de Bachons; il faut par feddan un oueïba de semence; il mûrit en Abib.

On sème les RADIS tout le long de l'année; il faut par feddan d'un à deux *qadah* de semence.

On sème les NAVETS en Abib: il faut par feddan un qadah de semence; ils mûrissent après quarante jours.

On repique la LAITUE par radicelles en Tobé et on la mange deux mois après.

On repique les CHOUX par radicelles en Tout; ils mûrissent en Hathor.

On plante la VIGNE en Amchir (c'est-à-dire) qu'on la déplace et on la transplante.

On plante le FIGUIER et le POMMIER en Amchir.

On taille les MURIERS en Amchir.

On plante et humecte les AMANDIERS, les PÊCHERS et les ABRICOTIERS avec l'eau de Tobé pendant trois jours alors qu'ils sont en tiges, puis on les plante et on les repique quand ils sont en arbustes au mois de Tobé.

On sème le noyau de DATTE, puis on le déplace quand l'arbuste est encore très petit et on le transplante.

On enterre l'oignon du NARCISSE en Mesori.

On sème le JASMIN pendant le Nasi et le mois d'Amchir.

On plante le MYRTE par boutures en Tobé et Amchir.

On sème le BASILIC en Barmoudah.

On sème la graine de GIROFLÉE quand le Nil monte.

On plante le BANANIER d'hiver en Tobé et celui d'été en Amchir.

On transplante le CASSIER (خيار شنبر) en Barmahat.

On taille la VIGNE au temps du vent du nord jusque dans les premiers jours de Barmahat pour faire sortir les bourgeons.

On taille les arbres en Tobé et Amchir, à l'exception du *sedr* (سدر, *jujubier*) qui est l'arbre qui produit le *nabq* (نبق) et qui est taillé en Barmoudah.

On arrose les arbres une fois en Tobé (l'eau de Tobé s'appelle « eau de la vie » ماء الحيوة), une fois en Amchir, quand les fleurs apparaissent, deux fois en Barmahat, quand le fruit se forme, et trois fois en Bachons; on les arrose une fois par semaine pendant les mois de Baouna, d'Abib et de Mesori; et une seule fois pendant les mois de Toub et de Baba, en les saturant d'eau du Nil; on

arrose encore avec l'eau du Nil en Hathor, en noyant les tiges basses (مساطب؟). En Hathor on n'arrose qu'une seule fois à grande eau les vignes non encore irriguées (بعل).

Toutes les terres d'Égypte sont mesurées au feddan (4,000^{mq} *environ*); le feddan équivaut à une surface mesurant 400 *qassabats hakemi* de longueur sur 1 *qassabat* de largeur; la *qassabat* vaut dix coudées deux tiers de celles qui servent à mesurer la toile et environ cinq des coudées de menuisier. Le cadi Abou'l-Hassan, dans son livre *Les instructions*, dit que l'impôt d'Égypte était établi à la *qassabat*, mesure usuelle. C'est d'après cette mesure que les agriculteurs estiment les terres. La valeur superficielle du feddan est de 400 *qassabats* car il représente un carré de 20 *qassabats* de côté. La *qassabat* d'arpentage porte le nom de *hakemi* et vaut environ 5 coudées de menuisier (نجارى).

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME

CLASSEMENT DES REVENUS DE L'ÉGYPTE

Les revenus de l'Égypte forment à présent deux catégories : l'une nommée *kharagi*, et l'autre *hellali*. L'impôt *kharagi* comprend tout ce qui est prélevé annuellement sur les terres cultivées en grains, palmiers, vignes, fruits, et ce que l'on perçoit des cultivateurs, à titre de redevances, comme moutons, poulets, gâteaux et autres produits de la campagne. L'impôt *hellali* consiste en une foule de droits établis les uns après les autres par des gouverneurs injustes. Voici quelle est l'origine de ces impositions sous l'islamisme : l'émir des Croyants, Omar ben El-Khattab, ayant appris que des marchands musulmans, à leur passage sur des terrains appartenant à l'armée, avaient été par celle-ci imposés de la dime, écrivit à Abou Mousa El-Ach'ari, gouverneur de Basra : « De tout marchand musulman qui passera par la province prends 5 dirhems pour 200 dirhems; de tout marchand ayant traité avec l'islamisme, c'est-à-dire soumis à notre protection, prends 1 dirhem par 20 dirhems, et de tout marchand appartenant à un pays en guerre avec nous, prends 1 dirhem pour 10 dirhems. » On disait un jour au fils d'Omar : « Omar prélevait le dixième sur les musulmans. » Il répondit : « Non! » Omar ben Abd El-Aziz abolit ce droit et écrivit : « Déchargez les gens de ces droits; car ce ne sont pas des droits mais des exactions. »

On raconte qu'Omar ben El-Khattab reçut un jour la visite de Syriens qui lui dirent : « Nous avons trouvé des montures et de l'argent; prélève sur cela l'aumône afin que nous soyons purifiés. — Comment, dit Omar, ferais-je ce que nos devanciers n'ont pas fait? » et il demanda conseil. Aly ben Abou Taleb lui dit : « Il n'y a pas de mal à cela si tes successeurs ne le font pas », et Omar prit par tête d'esclave 10 dirhems et autant par cheval; quant aux dromadaires, il perçut par tête 8 dirhems, et 5 dirhems par mule ou mulet.

Le premier qui, au temps de l'islam, frappa d'un impôt les boutiques (حوانيت)

fut l'émir des Croyants Abou Abd Allah Mohammed ben Abou Ga'far El-Mansour, en l'an 167[1], et celui qui fut chargé de la perception fut Saïd El-Garati.

Le premier qui, en Égypte, perçut de l'argent en dehors de l'impôt *kharagi* fut Ahmed ben Mohammed ben Moudabber, intendant des revenus de l'Égypte après l'an 250[2]; c'était le plus méchant des hommes et le comptable le plus diabolique. Il inventa toutes sortes de vexations qui ne firent que s'accroître après lui, bien loin de diminuer. Il fit garder le natron et s'en appropria le revenu, bien qu'auparavant le natron restât à la disposition de tous. Il mit sur les pâturages où paissaient les bestiaux un impôt nommé « droit de pacage » (المراعى). Sur les produits des eaux que Dieu donne comme nourriture à tout le monde il établit le « droit de pêche » (المصايد), et bien d'autres encore. C'est alors que les revenus de l'Égypte furent classés en *kharagi* et *hallali*. Sous Ahmed et ses successeurs, on donnait à l'impôt *hallali* les noms d'« assistance » (مرافق) et d'« aide » (معاون). Quand l'émir Abou 'l-Abbas Ahmed ben Touloun devint gouverneur de l'Égypte, l'émir des Croyants El-Mo'tamed 'ala Allah lui ayant attribué en plus la direction de l'impôt et des parts de Syrie, il abandonna et supprima les droits d'*aide* et d'*assistance* et en proclama l'abolition dans toute l'étendue de son gouvernement. La somme produite par ces impôts s'élevait chaque année à 100,000 dinars. Il y a sur ce sujet maints récits dont les spécimens les plus importants sont relatés au chapitre de ce livre qui traite de « la mosquée de Touloun » Les *hallali* furent rétablis au temps de la dynastie Fatimite, alors à son déclin, sous le nom de « droits de douane » (مكوس). Quand le sultan El-Naser Salah el-Din Abou 'l-Mazfar Youssef ben Ayoub s'empara du royaume d'Égypte, il fit abolir les droits de douane de Masr et du Caire, et le cadi El-Fadel écrivit pour lui un règlement à ce sujet. La somme annuelle (produite par ces impôts) s'élevait à 100,000 dinars dont voici le détail :

	Dinars.
Droits sur les épices et tout ce qui s'y rattache	33,364
Droits sur les marchandises, les caravanes et tout ce qui s'y rattache .	9,350
Prélèvement d'El-Sana'at pour l'acquittement des droits établis sur	

1. Du 5 août 783 au 23 juillet 784.
2. Du 13 février 864 au 1er février 865.

	Dinars.
ce qu'on y reçoit en soie, cuivre, étain, corail et objets précieux .	5,193
Droit de fabrication à Masr	6,666
Droit de courtage (حسرة) sur les dattes sèches	300
Droit de magasinage au débarcadère (المتبة), en plus du droit sur les marchandises	856
Droit de magasinage du sucre (القند)	3,108
Droit sur les bois longs et le sel	676
Droits sur les boîtes fabriquées, à Belbeïs et sur le poisson *bouri* (البوري).	100
Droit d'inspection à El-Sana'at, sur les épices et autres objets. . .	217
Droit de tente à Erment prélevé sur tout ce qui arrive	67
Droit de magasinage du coton	1,000
Marché des moutons au Caire et à Masr, droit de courtage et passage des moutons à Gizeh	3,311
Passage des moutons, du lin et des bœufs à la porte du pont (باب القنطرة).	1,100
Droit sur le lin brut arrivant à El-Sana'at	100
Droit sur les céréales telles que les grains arrivant à El-Sana'at, à la douane, au débarcadère, à la digue et aux deux granges à paille, au poste douanier de l'île d'Or (جزيرة الذهب) à Tamouah et Monbar El-Darag	6,000
Droit sur les moutons arrivant à El-Sana'at	36
Droit sur les moutons en transit (البتوتية)[1]	12
Droit de parcage et de *sarasnaoua* (السرسناوى ?) à Gizeh et droit sur les moutons	190
Perception du Fayoum sur le lin qui y arrive du sud et sur les marchandises qui en sortent, etc.	4,160
Droit sur le papier envoyé à El-Sana'at et droit d'inspection. . . .	100
Débarquement des céréales et des denrées alimentaires et frais de bureau	768
Magasin des fruits et des légumes frais à Masr et magasinage au Caire.	1,700

1. Peut-être du copte ⲧⲟⲟⲧⲉ « ire » (Peyron), « passer »; ⲛⲉⲧⲟⲟⲧⲉ, « le passage » (qui donnerait un ancien يتوتى) et également يتوتيه « qui passe », « de passage » (?).

	Dinars.
Droit d'Ibn El-Meligi.	100
Magasin du fromage.	1,000
Gardiennage des magasins.	240
Droit sur les parures venant du nord et sur le coton	1,020
Droit de courtage sur les pierres	1,100
Perception du Saïd	161
Timbrage du lin fin (شرب) et du brocart (ديبق)	1,500
Droit sur la laine.	100
Demi (o/o?) pour ce qui arrive au Meqs	14
Banc des courtiers	350
Perception du Directeur à El-Sana'at, et chargement des épices et marchandises.	216
Droit sur l'alfa venant du sud	135
Bois de chauffage, éclairage (سرقين?) et nourriture au magasin des fruits, station du sud aux deux granges et à la digue.	35
Droit sur les pierres et le *homra* (mortier) et droit du magasin du lin .	60
Gardiennage des grains au Meqs, magasin du fromage.	140
Alfa arrivant par la digue et le gué du Meqias	100
Droit du cinquième sur les vases, à Gizeh	20
Déclaration du tarif à El-Sana'at	28
Perception des grains au gué de l'île d'Or	10
Droit des pigeons au quai des grains	534
Droit sur le henné arrivant par terre	800
Droit sur l'alfa et la canne à sucre	63
Droit sur les marchandises arrivant à Minieh.	184
Abattoir de Chatnouf et d'El-Baraniat	200
Marché des sucriers	50
Droit de tente d'El-Hamali sur le boulevard et marché de Ouardan .	19
Arrivée du charbon au Caire.	10
Gué de la digue à Gizeh	120
Tente d'El-Baqari	40
Tente de la maison de la Tannerie.	19

	Dinars.
Courtage du plâtre d'El-Giouchi (du Moqattam)	312
Magasin des essences, et pressoirs d'huile et de vinaigre au Caire	500
Vinaigre acide et ce qui s'y rattache	400
Maisons et bancs des fileuses	350
Abatage des bœufs	1,000
Marché du poisson au Caire et à Masr	1,100
Droit de criée	300
Courtage du lin	300
Droit de protection au deux Sana'at	400
Enclos du miel	232
Gués de l'île d'Or et autres localités	300
Timbrage de la cire au Caire	63
Enclos des bêtes de boucherie	700
Gué du Meqias et d'Embabeh	100
Chargement des navets	330
Banc des tanneurs	800
Marché des esclaves	500
Fabrique d'El-Tabari (الطبرى)	240
Marché de Manboubah (سوق منبوبة ?)	164
Abatage des moutons à Gizeh et droit de quai prélevé sur le bois de *sont* (*acacia*)	10
Tapis (غ) du poisson	5
Four à rôtir	100
Demi-*ratl* sur la mélasse	135
Marché aux moutons au Caire et à Masr	400
Marché aux chameaux	250
Pesage du henné	30
Droit sur les pièces de cuir (طاقات ادم)	36
Perception de la toile (الحام) à El-Chachiin (بالشاشيين)	33
Droit sur les métiers	40
Maisons de poulets	30
Droits sur les crins et sur les cercles de bois (طارات)	4

	Dinars.
Droits sur la teinture et la soie	334
Pesage des enfants (وزن الطفل)	140
Fabrique de bière *mezr* (مزر)	84
Poteries à Masr et au Caire	236

Ibn Abou Taï rapporte que le montant total des sommes, dues pour les impôts et qui furent remises par le sultan Salah el-Din, s'éleva, en y comprenant les arriérés, jusqu'à et y compris l'année 564[1], à plus d'un million de dirhems et de deux millions d'ardebs de denrées, somme qu'il remit gracieusement, les faisant rayer (des registres) du divan et en déchargeant les contribuables. Mais lorsque le sultan El-Malek El-Aziz Othman ben Salah el-Din Youssef prit le gouvernement, il rétablit ces droits et en accrut encore l'iniquité. Le cadi El-Fadel, dans sa Chronique de l'an 590, dit : Au mois de Chaban[2], les habitants de Masr et du Caire étalèrent au grand jour leurs turpitudes, se moquant de la réprobation qu'ils pouvaient soulever. Les gens du gouvernement et les représentants de l'autorité laissaient faire et tout devint à tel point corrompu que les raisins atteignirent des prix considérables, tant était grande la quantité de gens qui les mettaient au pressoir ; un moulin de la rue Mahmoudieh fut spécialement construit pour la mouture du grain employé à fabriquer la bière (ضرر) sans autre destination que celle-là. On favorisa les maisons où cette bière se débitait tout en les frappant d'une lourde redevance ; quelques-unes d'entre elles rapportent par jour jusqu'à 16 dinars. On interdit de fabriquer la bière dans des maisons particulières afin de favoriser le débit qui se faisait dans les maisons protégées. On apportait des vases de vin publiquement dans les marchés et sans la moindre dissimulation. Mais la vengeance de Dieu se manifesta par l'arrêt inattendu de la crue du Nil et l'augmentation du prix des denrées à l'époque où d'ordinaire elles étaient le plus abondante. » Le même auteur ajoute, dans sa Chronique de l'an 592[3] : La situation devint si grave que, dans le palais d'Abd El-Aziz, les provisions de pain et de viande manquèrent et qu'on en fut réduit parfois à se contenter d'un maigre morceau de pain. Les lamentations étaient

1. Du 5 octobre 1168 au 24 septembre 1169.
2. Du 21 juillet au 19 août 1194.
3. Du 6 décembre 1195 au 23 novembre 1196.

grandes : on criait mais on n'était pas entendu. Cet état de choses avait pour cause la dépense qui se faisait au palais du sultan, pour les vivres de sa famille et la nourriture de ses enfants ; et les patrons de magasins, auxquels on prenait de force des provisions, se dédommageaient sur d'autres ; tout cela avait pour conséquence une élévation plus forte du prix des denrées. Les marchands de vivres augmentant le prix des aliments pour se couvrir des pertes que leur faisait éprouver les déprédations commises chez eux par le palais du sultan, chacun chercha à gagner son pain d'une façon honteuse ; le produit de l'impôt sur la bière et le vin atteignait 12,000 dinars. On put licitement étaler la turpitude causée par ces boissons et la vente s'en faisait dans les places et les boutiques, bien qu'on fût près de la lune de Rageb et personne, parmi le peuple, n'osait faire un reproche ni du geste ni de la voix, car tout cela faisait partie des droits illicites dont se servait le sultan pour ses dépenses et l'entretien de sa table. Les revenus des ports et l'impôt de la capitation, revenus légaux, furent concédés à des gens qui n'avaient plus aucun notion des choses permises ou défendues. Au mois de Ramadan, le prix du raisin devint exorbitant à cause de la grande quantité qui passait au pressoir, et les fermiers s'enorgueillissaient du privilège que leur avait donné le sultan et de leur exactitude à payer au percepteur leur fermage jusqu'au dernier para ; ce fermage atteignit jusqu'à 17,000,000 dinars, et en outre le fermier donnait au sultan une partie de la bière et du vin qu'il fabriquait. On m'a raconté que le sultan avait fait faire pour ces boissons des coupes d'or et d'argent et que beaucoup de femmes et d'hommes se réunissaient dans ces orgies au mois de Ramadan, principalement au Khalig au moment de l'ouverture de la digue, ou sur le Nil au moment de la crue, et le Nil y rencontre la débauche. — Nous prions Dieu qu'il ne nous demande pas compte de tout cela et qu'il ne nous rende pas responsable de la témérité de ces gens.

L'auteur de l'*Histoire des Turcs* dit : Lorsque l'émir El-Melek El-Maezz'Az el-Din Aïbek El-Turkomani El-Salehi prit le gouvernement de l'Égypte, en l'an 680[1], après la chute de la dynastie Ayoubite, il choisit pour vizir l'un des chefs de divans nommé Charf el-Din Habbat ben Sa'd El-Faïzi, comptable de nationalité copte, qui avait feint d'embrasser l'islamisme au temps d'El-Kamel et qui

1. Du 22 avril 1281 au 10 avril 1282.

était parvenu à de hautes charges dans le service des bureaux. Ce dernier, pendant son vizirat, établit des impôts sur les marchands, les gens riches et les propriétaires et institua des taxes et des fermages auxquels il donna le nom de « droits et redevances ». — Mais quand El-Melek El-Mazfar Seïf el-Din Qotouz, après la déposition d'El-Malek El-Mansour Aly ben El-Maezz Aïbek, se fut emparé du gouvernement de l'Égypte, il établit, au moment d'entreprendre le voyage dans lequel il fut tué, un grand nombre d'impôts afin de réunir l'argent nécessité par son expédition contre les hordes tartares : entre autres exactions il faut rappeler celle-ci ; les propriétés furent mesurées, et, sur la valeur qui en fut fixée, on exigea le droit d'aumône ; de plus, chaque homme fut imposé d'un dinar qu'il devait payer et l'émir s'attribua le tiers dans chaque succession. Le tout constituait une somme de 600,000 dinars par année. Qotouz ayant été tué, El-Melek El-Zaher Rokn el-Din Beibars s'assit après lui sur le trône, dans la Citadelle de la Montagne, abolit tous les impôts créés par son prédécesseur et écrivit à ce sujet des lettres circulaires de renonciation qui furent lues en chaire. Ensuite il supprima le fermage de la bière et de tout ce qui s'y rattachait, en l'an 662 [1], et il écrivit de Syrie à l'émir Azz el-Din El-Halli, lieutenant royal d'Égypte, d'avoir à détruire les débits de bière, à en faire disparaître la trace, en démolissant les maisons et brisant les vases qui servaient à ces liquides, et à rayer cet impôt des registres du divan. « Un homme pieux, dit-il dans sa lettre, m'a parlé à ce sujet et m'a dit : Est-il possible que le blé, dont Dieu a fait une nourriture pour l'homme, soit foulé aux pieds ? Et je me suis rapproché de Dieu en faisant cesser cet abus. Quiconque abandonne quelque chose à Dieu, Dieu lui donne en échange quelque chose de meilleur ; et quiconque abandonne ce qui lui venait d'une source impure, Dieu le lui rend par des voies permises. » El-Halli abolit donc cet impôt en donnant quelque indemnité à ceux qui en vivaient. En l'an 63 [2] il abolit le droit de gardiennage de jour au Caire et à Masr, droit qui rapportait des sommes considérables, et il écrivit à ce sujet une circulaire. Il supprima également dans les provinces de Daqhalieh et du Moustahieh le droit du vali qui rapportait 24,000 dinars. Et le 25 de Ramadan de l'an 662 [3]

1. Du 4 novembre 1263 au 23 octobre 1264.
2. Du 24 octobre 1264 au 12 octobre 1265.
3. Le 21 juillet 1264.

on lut, à la mosquée de Masr, un rescrit portant abolition des droits fixés comme droits du vali d'Égypte et se montant à 100,000 dirhems égyptiens ; ce droit fut donc aboli et avec lui le fermage du hachich qui fut supprimé dans toute l'étendue de l'Égypte en l'an 665 [1] ; des ordres furent donnés pour que le vin fût répandu (dans les ruisseaux); les turpitudes par suite cessèrent. la destruction des maisons de débauche fut décidée, les cafés et les lupanars furent interdits par tout le territoire de l'Égypte et de la Syrie, et chaque localité en fut purgée. Quand ces ordres arrivèrent au cadi Nasr el-Din Ahmed ben Amir, il dit :

Éblis n'a plus rien à voir chez nous ;
Ses domaines sont ailleurs que chez le peuple de l'émir,
Ses moyens d'existence sont le vin et le hachich,
Deux choses défendues qui étaient son eau et son pâturage.

Et le vertueux lettré Abou 'l-Hassan El-Gazzar dit :

La coupe n'a plus de bubelettes
Et les lèvres sont dépourvues de leur salive ;
Et au matin le vieillard pleure
Sur ce qui est passé de sa jeunesse.

Le 9 de Gamadi El-Akher de l'an 666 [2], El-Melek El-Zaher Beibars fit répandre le vin dans les rues ; la débauche fut traquée, et l'on interdit aux femmes des maisons publiques de se livrer à la prostitution au Caire, à Masr et dans toute l'Égypte ; le pays fut purgé de ces turpitudes, les établissements qui servaient à ces choses honteuses furent pillés et leurs propriétaires dépouillés de tout ce qu'ils possédaient ; quelques-uns mêmes furent exilés ; quant aux femmes, on les garda en prison jusqu'à ce qu'elles fussent mariées. L'émir prescrivit à toutes les provinces d'agir de même ; il retira du divan l'argent perçu sur la prostitution, et donna aux personnages qui en vivaient des revenus équivalents mais provenant de sources licites. Le 17 de Zu 'l-Hagga de l'an 669 [3], l'émir fit de nouveau répandre le vin et en supprima le fermage qui rapportait 1000 dinars par jour. A ce sujet, il écrivit une circulaire qui fut lue en chaire. Au début de l'année 70 [4]

1. Du 2 octobre 1266 au 21 septembre 1267.
2. Le 25 février 1268.
3. Le 27 juillet 1271.
4. Du 9 août 1271 au 28 juillet 1272.

le vin fut de nouveau répandu et les mesures rigoureuses furent prises contre la débauche; ce jour est célèbre au Caire. En l'an 74[1], l'émir apprit que l'eunuque Chouga' el-Din 'Anbar, connu sous le nom de Sadr el-Baz (*poitrine d'aigle*) et qui avait sur le prince une influence considérable, buvait du vin; il le fit pendre au pied de la Citadelle de la Montagne.

Quand El-Melek El-Mansour Seïf el-Din Qalaoun prit la direction des affaires de l'Égypte, il abolit l'aumône de l'empire, droit que l'on percevait de chaque individu; ce droit d'aumône, calculé d'après la fortune de chacun, se maintenait quand bien même le contribuable cessait de posséder quoi que ce fût; à la mort d'une personne, ce droit était perçu de ses héritiers. Le sultan abolit aussi la redevance payée par tous les habitants de l'Égypte à la nouvelle de la prise d'une forteresse ou de tout autre fait semblable. On le prélevait sur les gens du Caire et de Masr proportionnellement au rang qu'ils occupaient, et on réunissait, par ce moyen, des sommes considérables. Il supprima aussi l'impôt que l'on percevait des gens de la protection (*infidèles soumis à l'islam*) et qui était fixé à 1 dinar, en dehors du droit de capitation; cet impôt était attribué à l'entretien annuel de l'armée; il supprima également l'*impôt du dinar* qu'on prélevait sur les marchands au moment du départ des troupes et des guerriers; ce droit était payé par tous les marchands du Caire et de Masr, chaque marchand étant taxé à 1 dinar. Il abolit encore l'impôt perçu au moment de la pleine crue du Nil; avec l'argent que cet impôt rapportait on faisait des festins de confitures et de fruits au Meqias; la dépense en fut faite désormais par le Trésor. Il abolit enfin quantité d'impôts de même sorte.

El-Melek El-Nacer Mohammed ben Qalaoun supprima un grand nombre des redevances dont nous avons parlé au chapitre du *Cadastre d'El-Naser* et la dernière mesure, de laquelle nous avons été contemporain, fut l'abolition du fermage des chanteuses et du fermage des qirats en l'an 778[2], suppression qui fut exécutée par El-Melek El-Achraf Cha'ban ben Hasseïn ben Mohammed ben Qalaoun. Le fermage des chanteuses était une institution abominable qui consistait à tirer de l'argent des prostituées; si l'une des femmes les plus considérées sortait dans Masr pour se livrer à la débauche et faire inscrire son nom

1. Du 27 juin 1275 au 12 juin 1276.
2. Du 21 mai 1376 au 9 mai 1377.

chez la proxénète, celle-ci lui fournissait tout ce dont elle avait besoin et il était impossible à l'homme le plus grand de l'Égypte de l'empêcher de se livrer à la débauche. Si cette femme accouchait, ou se fiançait, ou se frottait les mains de henné, ou si quelqu'un la demandait en mariage, elle devait payer le droit fixé à la proxénète. Quiconque louait, pour un mariage ou l'accouchement de sa femme, une chanteuse sans la permission de la proxénète, était en butte à des vexations inouïes. Le droit de *qirat* consistait en ce que l'on prélevait sur tous ceux qui vendaient une propriété; il était fixé à 20 dirhems pour 1000 dirhems. Ces deux droits rapportaient une somme des plus importantes.

El-Melek El-Zaher Barqouq abolit le droit perçu sur les gens de Bourlos, de Chaoura et de Beltin et qui avait quelque rapport avec la capitation; ce droit produisait par année 6,000 dirhems. Il supprima le droit d'octroi sur les blés; cet impôt était surtout payé par les pauvres gens du port de Damiette, c'est-à-dire par ceux qui achetaient deux ardebs ou moins; il supprima aussi le droit dont étaient frappés les fours à poulets de Nahririah et des provinces de l'ouest; le droit de présent exigé de quiconque menait paître des chevaux, des chameaux ou des moutons à El-Abassat; l'impôt sur le fourrage sec et l'alfa, impôt perçu à Bab El-Nasr, hors du Caire; le fermage des chanteuses à Miniet Ibn Khasib, dans la province d'Achmouneïn, et à Zefta dans la province de Gharbieh; l'obligation de jeter des bœufs au Nil, dans le Delta, au moment de l'achèvement des digues fut aussi annulée. L'émir Balbagha El-Salemi, lors de son entrée dans la charge d'écuyer du sultan El-Melek El-Nacer Farrag ben Barqouq, en l'an 801 [1], abolit la taxe des grains à Miniet Ibn Khasib, le droit de magasinage et celui fixé sur les huttes des blanchisseuses, impôts d'une injustice révoltante. Il supprima également au Caire le fermage du *lac du bœuf* (بحيرة البقر) que les Coptes rétablirent dans la suite.

Quelques-uns de ces impôts ont persisté jusqu'à nos jours. Et le vizir conseiller, l'émir écuyer Balbagha El-Salemi, m'a raconté, au temps de son vizirat, que la somme produite par ces impôts dans toute l'Égypte atteignait par jour 70 et quelque mille dirhems; qu'après examen, il avait reconnu que rien n'en était dépensé pour le bien-être du royaume, mais que cet argent était seulement

1. Du 13 septembre 1398 au 2 septembre 1399.

utile aux Coptes et à leurs amis; il avait eu l'intention d'abolir ces impôts, mais n'avait pu y parvenir.

L'impôt *hallali* comprend ce que l'on perçoit mensuellement, par exemple le prix de location d'immeubles couverts, comme maisons, boutiques, bains, fours, moulins, étables à moutons, et des propriétés à ciel ouvert, loués ou non loués. Un comptable a réuni les droits perçus pour les maisons *hekr* (*louées suivant bail emphytéotique*), les terrains plantés en jardins dont le prix était payé chaque mois, la pêche du poisson, les pressoirs à huile de lin ou d'olives, sous le titre d'impôt *hallali*.

D'anciens comptables d'Égypte ont été d'avis de placer l'impôt fixé sur les gens de la protection, juifs et chrétiens, à une place spéciale, après l'impôt *hallali* et avant l'impôt *kharagi*, car si cet impôt était perçu annuellement, on était cependant d'avis qu'il fût payé mensuellement; il y a, en effet, dans cette manière de procéder, quelque utilité pour ceux qui se convertisent à l'islamisme ou qui meurent dans le courant de l'année, parce qu'ils ne sont tenus à payer que d'après le temps écoulé avant leur conversion ou avant leur mort; c'est pourquoi cet impôt a été placé entre l'impôt *hallali* et l'impôt *kharagi*.

Les fiefs de l'armée étaient aussi considérés comme biens *hallali* au moment où un détenteur de fief était dépossédé pour faire place à un second feudataire, car ils étaient taxés par mois lunaire et non par mois solaire, de telle sorte que, suivant la coutume, si le premier propriétaire disparaissait dans le cours de l'année, soit par mort, soit par transfert de ce fief à un autre, le premier avait le droit de réclamer une somme égale au montant dû pour le nombre de mois écoulés au moment où le fief lui avait été retiré, et non basée sur l'estimation de la récolte à venir : le second feudataire n'avait de droit qu'à partir de la date de son investiture, suivant la coutume financière, et l'intervalle compris entre le départ du premier feudataire et son remplacement par le second, revenait de droit au divan et rentrait dans la catégorie des biens fiefs sans concessionnaire. Parmi les impôts *hallali* il s'en trouvait que l'on appelait « redevances », tels que les droits d'aumône, d'héritage, des ports, du commerce, de l'alun, du natron, du plâtre *giouchi*, de l'hôtel des monnaies, de la maison du titre des alliages, des buffles, des moulins à plâtre, des moutons, des plantations, des jardins, des terres *heqr*, des cités, des barques, le droit perçu des gens de

la protection en sus de la capitation, la taxe sur le débarquement du *sont*, sur les fruits du *sont*, sur les vignes, le gardiennage de la paille, l'impôt sur les cannes, le droit prélevé sur les coursiers, la taxe des tapis, la dîme des eaux-de-vie (?عرق) et autres redevances. Quant à l'impôt individuel nommé de notre temps « capitation », il était perçu d'avance et tout entier au commencement de l'année et rapportait autrefois des sommes considérables.

Le cadi El-Fadel, dans ses Chroniques, dit : La recette de l'impôt de la capitation pour l'année 587[1] s'est élevée à 130,000 dinars. De notre temps, cet impôt a beaucoup diminué à cause du grand nombre de chrétiens qui se prétendirent musulmans à la suite d'événements qui se sont passés parmi eux. Quand le sultan El-Melek El-Moayyad Cheïkh prit le gouvernement de l'Égypte après le khalifat de l'émir des Croyants El-Abbas ben Mohammed (surnommé) El-Mosta'în billah, il choisit un homme qui fut chargé de la perception de l'impôt de capitation ; alors les poursuites contre les protégés de l'islam devinrent plus ardentes et on déploya un grand zèle pour tirer d'eux de l'argent. Cet impôt produisit, en 816[2], 11,4000 dinars, sans compter les cadeaux faits aux grands, et qui étaient considérables.

Le nom de pâturage est donné à toute herbe simple et pure que Dieu fait pousser pour nourrir les bestiaux des hommes. Le premier qui fit inscrire les pâturages au divan (de l'impôt) en Égypte fut Ahmed ben Modabber, alors intendant des revenus; à cet effet, il créa un bureau à la tête duquel il mit un homme énergique chargé d'empêcher les gens de vendre ou d'acheter un pâturage d'une autre personne que du divan ; nous avons vu que, dans le Saïd, les pâturages étaient rattachés aux domaines et que l'émir percevait, de toute personne menant paître ses troupeaux sur son territoire, l'impôt annuel de paissance, impôt qu'il prélevait par tête de bétail et qu'il touchait du maître du troupeau proportionnellement au nombre des animaux. Quand, par suite des événenemts qui se succédèrent à partir de l'an 806[3], l'état du Saïd eut été complètement bouleversé, cette coutume tomba en désuétude. L'habitude autrefois était de nommer, pour les pâturages, un directeur, des témoins et des

1. Du 29 janvier 1191 au 17 janvier 1192.
2. Du 3 avril 1413 au 22 mars 1414.
3. Du 21 juillet 1403 au 9 juillet 1404.

comptables qui faisaient le dénombrement des troupeaux et qui percevaient de leur maître tant par tête. Cette perception n'avait lieu qu'après la décrue du Nil, la germination des pâturages et leur utilisation pour les bestiaux.

Quant au droit sur la pêche, il est établi sur ce que Dieu fait produire comme aliment par la pêche des rivières. Le premier qui le fit insérer dans un divan fut encore Ibn Modabber qui créa un bureau spécial, mais qui, honteux de le mentionner sous le titre de droit de pêche et trouvant le mot inique, lui fit donner la dénomination de droit de plantation des lignes et d'installation des filets. Ce droit se maintint et, pour sa perception on institua un directeur, des témoins et des comptables qui se rendaient en différents points, comme le canal ou le lac d'Alexandrie, le lac de Nasterou, le port de Damiette, les cataractes du poste frontière d'Assouan et partout où se trouvaient des étangs ou des lacs. Ils partaient au moment de la décrue du Nil, quand l'eau se retire des cultures pour regagner le lit du fleuve et que les bouches des canaux sont barrées et les écluses fermées, ce qui se fait vers la fin de la crue du Nil, époque où l'on restitue au fleuve l'eau provenant des terrains cultivés. C'est alors qu'on fixe les filets; on laisse l'eau s'écouler, les poissons arrivent entraînés par le cours de l'eau, mais les filets les empêchent de fuir avec elle, ils s'y rassemblent, on les tire sur le rivage, on les étale sur des nattes, on les sale et on les renferme dans des vases. Quand ce poisson est à point, on le vend sous le nom de *salure* (ملوحة) ou de saumure (صير, copte ⲥⲓⲣ). On ne fait cette préparation qu'avec des poissons longs d'un doigt au plus. Cette sorte de poisson, quand il est frais, est appelé *basaria* (بسارية = grec ψάρια), on le mange grillé ou rôti. On pêche dans les lacs de Nesterou, de Tannis et d'Alexandrie des poissons que l'on nomme *bouri* (بوري), nommés ainsi parce qu'on les pêche près de l'un des villages du district de Tannis appelé *Bourat* (بورة), village aujourd'hui détruit et dont l'ethnique est *bouri* (بوري). Beaucoup de gens portaient ce nom, entre autre les Beni Bouri (بنو بوري); ce poisson tire aussi son nom de celui de ce village. De notre temps ce droit de pêche est aboli, excepté pour les lacs de Nasterou en Bourlos et de Tannis en Damiette seulement; ces deux lacs relèvent du divan particulier et des employés spéciaux leur sont attribués; tout ce qu'on y pêche, *bouri* ou autre poisson, appartient au sultan, et personne n'a le droit d'y rien prendre à moins qu'il ne soit du nombre des pêcheurs dépendant des pré-

posés à ces lacs. Toutes les pièces d'eau autres que ces deux lacs, étangs, mares ou canaux, n'appartiennent pas au sultan. Le lac d'Alexandrie, lui, est à sec et le poste frontière d'Assouan est hors des mains du sultan et en possession des infidèles. Il y a aussi des étangs appartenant à des particuliers tels que Berket el-Fil (بركة الفيل, *étang de l'éléphant*) qui est la propriété des descendants d'El-Melek El-Zaher Beibars et le Berket el-Ratli (بركة الرطلى) appartenant aux héritiers de l'émir Boktamer El-Hagab, etc. Les poissons de ces lacs sont leur propriété, ils les vendent, mais malgré cela on n'en interdit la pêche à personne.

Quant aux poissons du Nil, ils sont portés au marché aux poissons du Caire où, au moment de la vente, on perçoit le droit du sultan. Mais l'émir écuyer Gemal el-Din Youssef ayant augmenté le tarif que l'on percevait sur les pêcheries, les poissons devinrent plus rares sur le marché du Caire et leur prix devint plus élevé. Abou Saïd Abd El-Rahman ben Ahmed ben Younas, dans son Histoire d'Égypte, dit qu'il y avait à Alexandrie une idole nommée Sharahil (شراحيل) placée sur un des rochers de la mer et montrant du doigt Constantinople ; on ne savait si elle était l'œuvre du prophète Soliman ou d'Alexandre. Les gros poissons (حيتان) faisaient le tour (du port) d'Alexandrie et, à ce que l'on prétend, se faisaient pêcher auprès de la statue. Zeïd ben Abd El-Rahman ben Zeïd ben Aslam dit : Mon père, qui le tenait de son père, m'a raconté que, couché sur le ventre les mains et les pieds étendus, sa longueur était celle du pied de la statue. Un homme nommé Ousama ben Zeïd, lieutenant d'Égypte pour El-Oualid ben Abd el-Melek, émir des Croyants, écrivit ceci : « Nous avons, à Alexandrie, une statue nommée Sharahil ; elle est de cuivre et, comme l'argent est rare chez nous, si l'Émir des Croyants désire que je la renverse et que j'en fasse de la monnaie, ce sera fait ; s'il est d'un autre avis, qu'il m'écrive à ce sujet. » Et l'émir répondit : « Ne la renverse pas avant que j'aie envoyé des délégués qui assisteront à l'opération. » Il envoya donc des gens fidèles ; la statue fut renversée de son rocher et l'on découvrit que ses yeux étaient deux rubis rouges d'un prix inestimable ; du cuivre on fit de la monnaie et les poissons se retirèrent et ne revinrent plus à l'endroit où ils se réunissaient auparavant.

Pour le droit d'aumônes, le sultan Salah el-Din Youssef ben Ayoub fut le

premier qui le perçut en Égypte. Le cadi El-Fadel, dans ses Chroniques de l'année 567, dit que le 13 de Rabi' El-Akher[1], l'aumône, ayant été réunie, fut répartie entre les pauvres, les indigents, les voyageurs et ceux qui avaient aidé à sa perception, après qu'on eut versé au Trésor les quatre parts qui reviennent aux gouverneurs et aux convertis à l'islamisme, ou qui sont utilisées pour la voie de Dieu et le rachat des esclaves; pour ceux-ci on fixa un droit déterminé qu'on prélevait sur l'argent et les marchandises et sur la somme produite par la perception de la taxe sur les troupeaux, les palmiers et les légumes. Le total de la capitation pour l'année 587[2] se monta à 30,000 dinars, et la somme la plus élevée qui fut employée pour l'aumône et la monnaie s'éleva, dans les deux années 586[3] et 587, à 21,861 dinars. Dans l'année 88[4], dit le même auteur, Ibn Hamdan, employé au divan de l'aumône, inscrivit de sa main, pour cette année-là, une somme de 52,000 dinars montant de la perception de ce droit; il nomma l'eunuque Qaraghach comme dépositaire de cet argent qu'il ne devait pas dépenser, mais au contraire conserver dans une caisse pour l'employer suivant les ordres qui lui seraient donnés. Quand Ibn 'Oneïn le poète, quittant El-Melek El-Aziz Seïf el-Aslam Taftakin ben Negm el-Din Ayoub ben Chadi, roi de l'Yémen, vint en Égypte, il apporta avec lui tout ce que ce prince lui avait donné et qui était considérable; les préposés au divan de l'aumône, en Égypte, saisirent tout ce qu'il amenait de marchandises et lui réclamèrent le droit d'aumône sur ce qu'il apportait. Cela se passait au temps d'El-Melek El-Aziz Othman ben Salah el-Din Youssef ben Ayoub ben Chadi, et Ibn 'Oneïn fit les vers suivants :

Tous ceux qui s'appellent 'Aziz ne méritent pas ce nom,
De même que tous les nuages à éclairs ne produisent pas la pluie.
Quelle différence entre les actes des deux 'Aziz!
L'un donne l'aumône, l'autre la prend.

El-Aziz s'occupa, dans la suite, de la perception du droit d'aumône et, à ce propos, il commit des actes infâmes, entre autres ceux-ci : à un pauvre homme

1. Le 14 novembre 1171.
2. Du 29 janvier 1191 au 17 janvier 1192.
3. Du 8 février 1190 au 28 janvier 1191.
4. Du 18 janvier 1192 au 6 janvier 1193.

vendant du sel qu'il portait dans une couffe sur sa tête, on avait réclamé le droit d'aumône pour le contenu de sa couffe; pour un chameau vendu cinq dinars, on avait perçu, comme droit d'aumône, cinq dirhems. Ce droit, par ordre du sultan, fut exigé des gens riches et de tous ceux qui pouvaient le supporter. El-Melek El-Kamel Nasr el-Din Mohammed ben El-'Adel Abou Bekr ben Ayoub, à son arrivée au pouvoir, retira de la somme perçue sur tout le monde, comme droit d'aumône, les deux parts des pauvres et des indigents et prescrivit de les employer en totalité pour ces deux classes de nécessiteux, suivant (les préceptes de) la religion; il détermina aussi la part revenant aux jurisconsultes, aux gens pieux et aux gens de bien; cela fut trouvé très équitable; ceux qui portaient au divan le droit d'aumône étaient les bienvenus, et ceux qui ne portaient rien n'étaient pas inquiétés; mais il arriva que les riches se montrèrent avares et ne donnèrent pas l'aumône prélevée sur leur richesse, si bien que les pauvres et les indigents se plaignirent et que des dénonciateurs proposèrent de prendre ce droit à fermage afin d'en ramener le revenu au point qu'il atteignait auparavant. Le sultan nomma inspecteur du divan de l'aumône le cadi El-As'ad Cherf el-Din Abou 'l-Mokarem ben Mohageb ben Mammati qui perçut ce droit de tous ceux qui pouvaient le payer. Dans la suite, il fut cédé à fermage, moyennant une forte redevance, et les injustices et les exactions recommencèrent comme autrefois. Les aides du vali de l'aumône se rendaient à Minieh Ibn Khasib, à Akhmim, à Qous pour inspecter les objets appartenant aux voyageurs, aux pèlerins, etc. Ils inspectaient tout ce que possédaient ces gens et allaient même jusqu'à fouiller eux-mêmes sous leurs vêtements pour vérifier s'ils ne portaient pas d'argent sur eux. Ils les obligeaient à des serments terribles, à affirmer qu'ils n'avaient sur eux et avec eux rien autre chose que ce qui avait été trouvé. Quelques-uns de ces diaboliques agents portaient de longues aiguilles de fer avec lesquelles, quand ils étaient montés sur des barques, ils perçaient tout ce qui s'y trouvait de ballots et de sacs, craignant qu'ils ne continssent quelque marchandise ou quelque argent. Et ils poussaient si loin l'espionnage et leurs investigations que cela en était horrible et honteux, et que les pèlerins se trouvaient dans une situation humiliante et ignominieuse vis-à-vis de ces aides qui ne craignaient pas de fouiller sous leurs vêtements et dans leur sac de provisions; aussi l'injustice était-elle criante et les dommages con-

sidérables. C'est ainsi qu'on agit par toute l'Égypte depuis le temps du sultan Salah el-Din ben Ayoub.

Quant aux ports (et postes frontières), on désigne sous ce nom les villes de Damiette, Tannis, Rosette, Eizab, Assouan et Alexandrie, cettte dernière de beaucoup la plus importante. Dans ces localités, les charges étaient fort nombreuses, et parmi elles le droit du cinquième et la taxe des marchandises. Le droit du cinquième était perçu sur les marchands qui arrivaient par mer, sur les objets de commerce qu'ils apportaient, suivant un tarif établi par traité. Ce droit s'élevait parfois de 100 à 235 dinars (pour un seul marchand); parfois il n'atteignait même pas 20 dinars. Ce droit portait le nom de droit du cinquième; parmi les marchands grecs quelques-uns payaient le « dixième », mais pour cela il était nécessaire d'avoir une convention spéciale. Le cadi El-Fadel dit : Le montant du droit du cinquième perçu à Alexandrie dans l'année 587 s'éleva à 28,618 dinars. La taxe des marchandises comprenait les objets que le divan prélevait (en nature) suivant ce qu'il le jugeait nécessaire.

L'auteur de l'Histoire du vizir El-Bazouri dit : En 444[1], le Nil fut très bas et l'on ne possédait en magasin qu'une très faible quantité de grains, aussi la famine fut-elle terrible en Égypte. Il y avait à ce peu d'abondance de grains une cause déterminante : c'est que le vizir Naser el-Din, ayant joint à sa charge de vizir les fonctions de cadi, au temps d'Abou 'l-Barakah El-Ouazir, avait acheté chaque année, au compte du sultan, pour mille dirhems de grains dont il faisait commerce. L'ancien cadi se présenta alors devant le khalife El-Mosta'în billah et lui déclara que le commerce des grains était très préjudiciable aux musulmans; que parfois la valeur baissait au-dessous du prix d'achat et comme il n'était pas possible de le vendre dans ces conditions on les gardait dans les magasins où ils moisissaient et se gâtaient; qu'il ne manquait pas d'autres genres de trafic ne pouvant causer nul préjudice aux gens, rapportant deux fois plus que le commerce des grains, sans avoir à redouter que les objets s'altérassent en magasin, et dont le prix ne pouvait baisser, comme le bois, le savon, le fer, le plomb, le miel ou autres choses de même nature. Le sultan suivit ce conseil, et l'état de choses s'étant ainsi continué, le bon marché des céréales

1. Du 3 mai 1052 au 22 avril 1053.

se maintint; il en fut ainsi pendant des années; puis les rois établirent un divan pour le commerce et le dernier qui s'en occupa fut El-Zaher Barqouq.

L'alun provenait de mines situées dans le Saïd; en moyenne, le divan dépensait pour un *qantar leïtzi* (القنطار بالليثي) trente dirhems; les Bédouins l'amenaient de la mine au fleuve, à Akhmim, Siout ou Behnesa, d'où on le transportait à Alexandrie par les canaux pendant l'inondation. On l'achetait au *qantar leïtzi* et on le vendait au *qantar geraoui* (القنطار الجروي). On vendait aux commerçants grecs environ douze mille *qantars geraoui* à raison de quatre à six dinars le qantar. En Égypte, on vendait aux feutriers et aux teinturiers environ quatre-vingt *qantars geraoui* au prix de six dinars et demi le qantar. Personne ne pouvait en acheter des Bédouins ni d'autres personnes et si l'on découvrait que quelqu'un en eût vendu ou acheté d'un autre que du divan, on le molestait et on détruisait tout ce qu'on en trouvait chez lui. Ce droit fut aboli.

On trouve le natron à l'ouest de l'Égypte dans la province de Terranat (الطرانة); il est rouge ou vert. On en trouve aussi dans le Faqousiyeh mais bien moins que dans le Terranat. C'est encore une de ces choses qui, après avoir été la propriété de tous, fut réservée par Ibn Modabber qui le fit incorporer au divan du sultan. Il en a été ainsi après lui jusqu'à ce jour. La règle établie par le divan était d'en mettre en vente chaque année dix mille qantars sur lesquels trente qantars étaient donnés annuellement au préposé du natron. Cette quantité provenait de Terranat. On vendait le natron au Caire par *qantar masri*, sur le Bahr el-Charqi et dans le Saïd par *qantar geraoui* et à Damiette par *qantar leïtzi*. Le cadi El-Fadel dit : « Le revenu du natron fut affermé jusqu'à la fin de l'année 585 [1] pour la somme de 15,500 dinars et on en retira, en l'an 86 [2], la somme de 7,500 dinars. Nous avons vu que le natron avait été cédé en fief à quelques hommes de l'armée. Et quand l'émir Mahmoud ben Aly devint écuyer et chargé d'affaires du royaume, au temps d'El-Zaher Barqouq, il fit main basse sur le natron pour lequel il construisit un local de vente, et il n'était pas permis d'en vendre ailleurs. Cela est encore ainsi.

Pour les plâtres d'El-Giouchi (الجبس الجيوشي), les terrains qui les produisaient

1. Du 19 février 1189 au 7 février 1190.
2. Du 8 février 1190 au 28 janvier 1191.

étaient situés dans les parties est et ouest de l'Égypte; à l'orient à Bahteïn, Amiriat et Miniat, terres qui étaient inscrites aux finances comme terres à redevance; à l'occident à Saft, Nahiat, Ousim; tous ces domaines avaient été sequestrés par l'Émir el-Giouch Badr El-Gemali pour ses descendants, avec les jardins situés en dehors de Bab el-Foutouh. A sa mort et longtemps après, les vizirs cherchant à se procurer de l'argent les louèrent pour de faibles sommes, puis on les incorpora au divan. Ibn El-Mamoun, dans son Histoire, dit: Tous les jardins qui appartenaient en propre aux héritiers de l'Émir El-Giouch, ainsi que les terrains qui en dépendaient, n'ont pas cessé de rester entre leurs mains durant tout le vizirat d'El-Mamoun El-Bataïhi, sans qu'on leur réclamât rien soit comme fermage soit pour tout autre cause. Le calife El-'Amr bi ahkam Allah étant mort, Abou Aly ben El-Afdal ben Emir El-Giouch, devenu vizir, fit restituer les domaines aux ayant-droit parce que la plus grande part lui revenait. Lorsqu'il fut tué et que le calife El-Hafiz li din Allah prit le pouvoir, celui-ci ordonna de libérer toutes les propriétés et fit délier les biens sequestrés appartenant en propre à l'Émir El-Giouch; mais Yanis, serviteur d'El-Afdal et vizir à cette époque, ainsi que 'Az El-Moulk, serviteur d'El-Aouhad ben Émir El-Giouch, ne cessèrent de circonvenir et de s'insinuer auprès du sultan, lui présentant les livres trouvés par les héritiers et portant la signature des califes, si bien que le sultan leur laissa les biens (qu'ils détenaient) et ces biens ne sortirent plus de leurs mains. Dans la suite, le divan d'El-Hafiz consentit à une mainlevée sur ces biens, en l'an 527[1]. En l'an 531[2], quand El-Khatir et El-Murtadi furent employés du vizir Redouan ben Oualakhchi, les jardins seulement et non les autres terres revinrent aux héritiers, dans l'état où ils se trouvaient, c'est-à-dire en fort mauvais point et ne rapportant que peu de chose. Les héritiers d'El-Giouch s'étant éteints, et comme il ne restait plus qu'une vieille femme, les *fiqihs* de ce temps rendirent un arrêt qui faisait cesser le sequestre et les terrains furent saisis et incorporés dans les propriétés du sultan. De ces biens, les uns sont encore aujourd'hui la propriété du sultan, d'autres sont devenus *waqfs*, propriétés sequestrées, etc.

1. Du 12 novembre 1132 au 31 octobre 1133.
2. Du 27 septembre 1136 au 18 septembre 1137.

Il y avait un hôtel des monnaies au Caire, un second à Alexandrie et un troisième à Qous; seul le cadi des cadis, ou son agent, avait le droit de vérifier le titre de l'hôtel des monnaies. De notre temps cette coutume est bien déchue ; ce privilège est devenu l'apanage de juifs corrompus qui simulent l'islamisme mais qui, malgré leur conversion apparente, restent plongés dans la turpitude. Autrefois on mettait le plus grand zèle à contrôler la pureté de l'or et le maintien de son titre, mais la corruption arriva avec El-Nazer Farrag qui fit frapper les dinars *naseri*, monnaie de très mauvais aloi. Les transactions se firent dès lors au Caire en argent, mais cela fut rendu impossible par El-Malek El-Kamel Mohammed ben Abou Bekr ben Ayoub en l'an 20 et quelque; ce prince frappa les dinars ronds nommés *kameli* qui se composaient d'un tiers de cuivre et deux tiers d'argent. On continua à battre monnaie au Caire jusqu'à ce que l'émir Mahmoud El-Astadar multiplia la frappe du cuivre au Caire et à Alexandrie; les dirhems disparurent alors de l'Égypte, et depuis cette époque jusqu'à présent les transactions se font entre les habitants en monnaie de cuivre, qui remplace l'or et toutes les marchandises. Je donnerai un récit de tout cela, s'il plaît à Dieu, quand je viendrai à parler des causes de la ruine de l'Égypte. L'hôtel des monnaies rapportait au sultan de fortes sommes, mais ce revenu a beaucoup diminué de notre temps à cause du peu de richesses. Aujourd'hui l'hôtel de la monnaie dépend du divan particulier.

La maison de la vérification avait été instituée pour le plus grand bien des sujets et pour vérifier leurs poids et leurs mesures. Le sultan en tirait encore de l'argent et le sultan Salah el-Dîn le mit en waqf pour l'entretien du mur du Caire ; il en sera parlé quand il sera question des quartiers du Caire dans ce livre.

On appelle *hekr* le prix fixé pour (la location des) terrains vagues au Caire et à Masr: de ces biens les uns servent de logement aux habitants, les autres sont cultivés en jardins ; ce revenu faisait partie des biens royaux autrefois, depuis il a été retiré du divan royal. Les biens *hekr* étaient situés à Masr, au Caire et dans l'intervalle compris entre ces deux villes ; ils étaient mis en waqfs et affectés à des chapitres très divers.

Les plantations ne se trouvaient que dans le Gharbieh et comprenaient certains terrains sur lesquels on prélevait un droit semblable au droit de hekr et fixé par feddan. Cela a été retiré du divan.

Le droit des digues était commun à toutes les provinces, proportionnellement pour chacune à un nombre déterminé de parcelles; chaque parcelle étant taxée à 10 dinars; cet argent était employé à la réfection des digues; le surplus, une forte somme du reste, était versé au Trésor. Ce droit fut aboli lui aussi, et Naser Farrag établit pour les digues de nouveaux droits dont il sera question au livre des *Causes de la ruine*.

Le droit de la paille. — Toute la paille de la terre d'Égypte se divisait en trois parts : celle du divan, celle des feudataires et celle des cultivateurs. Telle était la règle pour la perception de la paille dans toute l'étendue de l'Égypte; pour cent charges de paille, on recevait quatre dinars et un sixième, et par ce moyen on réunissait beaucoup d'argent. Ce droit a aussi été rayé du divan.

De l'impôt foncier. — Il y avait dans la province de Behnesa, de Saft Richeïn, d'Achmounein, de Siout, d'Akhmim et de Qous, d'innombrables acacias (سنط) que des gens étaient chargés de garder et destinés à la construction des navires de la flotte (مراكب الاسطول). On ne les coupait qu'à mesure des besoins et certains arbres avaient une valeur de cent dinars. On tirait de ces provinces certains revenus qu'on nommait taxe d'impôt (رسم الخراج), que l'on percevait soi-disant comme remboursement de ce que les habitants de ces provinces coupaient et employaient le bois de *sont* dans leurs constructions. On percevait encore d'eux un autre droit nommé *droit de sont*, et l'argent ainsi obtenu servait à payer l'abatage du bois; par cent charges on percevait un dinar. Les employés de ce service devaient veiller à ce qu'on respectât ce qui pouvait être employé pour les bâtiments de la flotte et qu'on ne coupât que les extrémités des branches, parties qui ne pouvaient être employées qu'à faire du feu. Le bois ainsi coupé s'appelait bois de chauffage (حطب النار) et était vendu aux marchands à raison de quatre dinars les cent charges. On inscrivait en leur présence le poids de ce qui leur était vendu et quand la barque, avec son chargement de bois, arrivait au quai de Masr, on vérifiait en comparant le contenu de la barque avec l'état qui avait été envoyé; la taxe était perçue suivant ce qui était porté sur l'état. D'ordinaire, pour les bois de Behnesa, on ne vendait que ce qui était inutile aux besoins du sultan. Tout cela fut aboli et ces arbres tombèrent dans le domaine public; il ne resta plus trace de ce droit qui fut oublié par le divan.

Quant au *qarz* (قرظ), c'est-à-dire au fruit de l'arbre *sont*, rien ne pouvait en

être trafiqué que par le divan et si l'on en découvrait chez quelqu'un d'une autre provenance que du divan, on maltraitait l'individu et l'on détruisait tout ce qu'on en trouvait chez lui. Quand la récolte du *qarṣ* était finie on en chargeait des bateaux et, quand il était vendu, on percevait le quart du prix au moment de l'arrivée du *qarṣ* au quai de Masr, soit qu'il fût acheté à prix débattu, soit que la vente eût lieu aux enchères. C'était là une injustice criante et qui fut abolie.

Impôt sur les gens de la protection. — Ce droit était perçu à Masr, Alexandrie et Akhmim seulement, et non dans les autres pays; il était établi sur les marchandises que les protégés importaient ou exportaient, suivant une taxe établie par le divan. Il fut également aboli.

Impôt sur les buffles, les bœufs des champs et les moutons. — Le sultan tirait de cet impôt un argent considérable. Le divan percevait en effet, par tête de buffle, de cinq à trois dinars par an pour ceux employés aux travaux (des champs), les petits payaient la moitié de ce que payaient les grands; le moins qu'on en retirait était environ cinquante pour cent (de la valeur de l'animal); pareil à l'impôt qui frappait les buffles était celui qui s'appliquait aux bœufs des champs, aux moutons blancs, aux chèvres, aux abeilles. On abolit ces droits qui n'avaient été établis qu'à cause du manque d'argent du sultan qui se souciait moins de la prospérité (du pays) et des moyens d'y parvenir que de multiplier les causes de la ruine.

Au temps des Fatimites, les héritages n'étaient pas réglés comme aujourd'hui; on avait alors l'habitude de faire hériter tous les parents et si une fille se trouvait seule elle avait droit à la totalité de l'héritage. Mais après la domination des Fatimites, des Ayoubites et des Turcs, le sultan fit rentrer dans ses revenus les successions en déshérence, c'est-à-dire celles qui, à cause du manque d'héritiers, devaient revenir au Trésor. Les vizirs, à propos de ces successions, agissaient parfois avec justice, mais parfois aussi fort injustement.

Pour les droits de douane, nous avons exposé plus haut quand et par quels rois ils furent institués; les uns sont restés jusqu'à présent sous la direction du vizir, mais en réalité ils ne sont utiles qu'aux Coptes qui en usent sans aucun droit. De nos jours, au moment où nous vivons, ces droits ont doublé depuis le temps où l'émir Gemal el-Din Youssef El-Astadar s'occupa des finances royales, comme il sera expliqué dans le livre des *Causes de la ruine*.

Quant aux cadeaux, on appelle ainsi l'argent que l'on reçoit du vali, des fonctionnaires, du cadi, du gouverneur d'un pays; le premier qui perçut de l'argent de cette façon fut El-Saleh ben Raziq qui le prit des valis des provinces seulement; puis cette redevance fut abolie au temps d'El-Aziz ben Saleh el-Din, mais pour quelque temps seulement, car elle fut rétablie par El-Zahr Barqouq comme on le verra aux *Causes de la ruine.*

Quant aux protections et au droit de gages, ces impôts furent établis au temps d'El-Nacer Farrag qui créa pour elle un bureau et des employés ; les émirs firent de même, et ce fut une des principales causes de la ruine, comme on le verra en son lieu, s'il plaît à Dieu !

CHAPITRE QUARANTIÈME

DES PYRAMIDES

Les pyramides étaient autrefois fort nombreuses en Égypte ; il y en avait un grand nombre dans le district d'Aboukir : les unes grandes, les autres petites ; les unes de limon et de briques, mais la plupart en pierre ; les unes à degrés, les autres à surface lisse. A Gizeh, en face de la ville de Masr, il s'en trouvait une grande quantité, toutes petites, et qui furent détruites, au temps du sultan Saleh el-Din Youssef ben Ayoub, par Qaraqouch qui se servit des matériaux ainsi obtenus pour bâtir la Citadelle de la Montagne, le mur d'enceinte du Caire et de Masr et les ponts de Gizeh. Les trois plus grandes sont celles qui subsistent encore en face de Masr. On n'est d'accord ni sur l'époque de leur construction, ni sur le nom de ceux qui les ont élevées ni sur la cause de leur érection. On a raconté à ce sujet bien des légendes contradictoires dont la plupart sont sans fondement ; pour moi, je te dirai sur leur histoire des choses qui te satisferont et te contenteront, s'il plaît à Dieu.

L'écrivain maître Ibrahim Uaçif Shah, dans son *Histoire de l'Égypte et de ses merveilles*, en parlant de Sourid ben Sahluq ben Seriaq ben Tumidoun ben Badresan ben Housal, l'un des rois qui gouvernèrent l'Égypte avant le déluge et qui résidaient dans la ville d'Amsous dont il sera parlé au chapitre de ce livre qui traite des villes de l'Égypte, dit : C'est lui qui éleva en Égypte les deux grandes pyramides que l'on attribue à Sheddad ben 'Ad : les Coptes prètendent que, grâce à la puissance de leur magie, les Adites ne purent pénétrer dans leur pays. Voici quelle fut la cause de l'érection des deux pyramides : Trois cents ans avant le déluge, Sourid eut un songe dans lequel il lui sembla que la terre se renversait ; les hommes s'enfuyaient droit devant eux, les étoiles tombaient et se heurtaient les unes contre les autres avec un fracas terrible ; Sourid, effrayé, ne parla à personne de ce songe, mais il fut convaincu qu'un grave événement allait se produire dans le monde. Quelques jours après il eut un

autre songe dans lequel il lui semblait que les étoiles fixes s'abattaient sur la terre sous la forme d'oiseaux blancs et, saisissant au vol les hommes, les précipitaient entre deux hautes montagnes qui se refermaient sur eux, et ces étoiles brillantes devenaient sombres et obscures. Plein d'épouvante à son réveil, il se rendit au temple du Soleil, se prosterna, se roula le visage dans la poussière et pleura. Dès que le jour parut, il rassembla les chefs des prêtres de toutes les provinces de l'Égypte, au nombre de 130. Il s'enferma avec eux et leur exposa ce qu'il avait vu dans son premier et son second songe. Les prêtres expliquèrent au roi qu'un événement extraordinaire devait se produire dans le monde, et le plus grand d'entre eux, nommé Aqlimoun, lui dit : Les songes des rois ne se produisent pas sans raison, à cause de l'importance des princes. Je raconterai au Pharaon un songe que j'ai eu moi aussi et dont je n'ai parlé à personne. Il me semblait que j'étais assis avec le roi dans la tour d'Amsous; le ciel, quittant sa place, descendait et se rapprochait de nos têtes, formant au-dessus de nous comme un dôme qui nous enveloppait. Le roi élevait les mains vers le ciel dont les étoiles s'entre-mêlaient en images multiples et en formes diverses; les gens couraient, cherchant un refuge vers le palais du roi et demandant secours. Le roi portait ses mains à sa tête, m'ordonnant d'en faire autant et nous étions tous les deux dans une anxiété terrible. Et voilà que, de la tour où nous étions, nous vîmes une partie du ciel s'entr'ouvrir; une lumière éclatante s'échappa de cette brèche, le soleil y apparut et nous nous mîmes à l'implorer. Et le Soleil nous dit que le ciel retournerait à sa place première. Je m'éveillai plein d'épouvante puis je me rendormis et je vis la ville d'Amsous renversée avec ses habitants, les idoles tombant sur leur tête; des hommes descendaient du ciel tenant dans leurs mains des fouets de fer dont ils frappaient les mortels : Pourquoi, leur demandai-je, traitez-vous les hommes ainsi? — C'est, répondirent-ils, qu'ils se sont montrés impies envers leur Dieu. — N'ont-ils pas, dis-je, quelque moyen de se racheter? — Et ils répondirent : Oui, que celui qui veut être sauvé aille rejoindre le maître de l'arche. Là-dessus je m'éveillai plein d'effroi. — Le roi dit alors : « Prenez les élévations des étoiles et voyez ce qui doit advenir. » Après un minutieux examen, on reconnut qu'un déluge devait avoir lieu après lequel apparaîtrait un feu sorti de la constellation du Lion et qui brûlerait le monde. « Voyez encore, dit le roi, si ce désastre atteindra

notre pays. — Oui, dirent-ils, le déluge en atteindra la plus grande partie et il restera ruiné pendant de longues années. — Voyez, dit le roi, si ce pays redeviendra prospère comme auparavant ou s'il restera toujours recouvert par les eaux. — Les pays, répondirent les prêtres, retourneront à leur ancien état et redeviendront prospères. — Et après? interrogea le roi. — Notre pays sera attaqué par un roi qui exterminera les habitants et s'emparera de leurs richesses. — Et après? — Un peuple barbare, venu des montagnes du Nil, l'attaquera et se rendra maître de la plus grande partie du territoire. — Et après? — Le Nil sera coupé et le pays abandonné de ses habitants. » Alors le roi ordonna de construire les pyramides et d'y pratiquer des couloirs par où le Nil pénétrerait jusqu'à un point déterminé, puis s'écoulerait vers certaines régions de l'ouest et du Saïd; il fit remplir les pyramides de talismans, de merveilles, de richesses et d'idoles; il y fit déposer les corps des rois et, d'après ses ordres, les prêtres tracèrent sur ces monuments toutes les maximes des sages; on écrivit donc sur tous les points possibles des pyramides, plafonds, bases, murailles, toutes les sciences familières aux Égyptiens, et l'on y dessina les figures des étoiles, on y écrivit les noms des drogues et leurs propriétés utiles et nuisibles, la science des talismans, des mathématiques, de l'architecture, toutes les sciences en un mot, et tout cela était exposé très clairement pour ceux qui connaissent leur écriture et comprennent leur langue.

Ayant pris cette résolution, le roi fit tailler des blocs, polir des dalles énormes, extraire le plomb de la terre d'Occident, et des rochers de la région d'Assouan, et l'on jeta les fondations des trois pyramides Orientale, Occidentale et Colorée. Les ouvriers avaient avec eux des feuilles (de papyrus) couvertes d'écriture, et dès qu'une pierre était taillée et parée, on posait une de ces feuilles sur la pierre à laquelle on donnait un coup, et ce coup suffisait pour lui faire parcourir une distance de 100 sahmes (200 portées de flèche); et l'on recommençait jusqu'à ce que la pierre arrivât sur le plateau des pyramides. Là, on mettait en place la dalle au milieu de laquelle on perçait un trou; dans ce trou, on plantait verticalement une tige de fer, puis on plaçait sur la première dalle une seconde percée également d'un trou dans lequel pénétrait la tige de fer; puis l'on faisait couler du plomb fondu dans le trou autour de la tige afin d'assujettir les deux dalles et les rendre inébranlables; on continuait ainsi jusqu'à l'achèvement de

la pyramide. Ces monuments terminés, le roi y fit creuser des portes à 40 coudées au-dessous du niveau du sol. La porte de la pyramide Orientale est tournée vers l'orient et s'ouvre à 100 coudées de la face de la pyramide; la porte de la pyramide Occidentale est à l'ouest et à 100 coudées de la face de la pyramide; la porte de la pyramide Colorée est tournée vers le sud et à 100 coudées également de la face de la pyramide. Si à cette distance, on creuse (verticalement), on trouve (à 40 coudées de profondeur), la porte qui permet, par un couloir voûté et maçonné, d'entrer dans la pyramide. Le roi calcula, pour chacune des pyramides, une hauteur au-dessus du sol de 100 coudées, ce qui fait 500 de nos coudées actuelles; la longueur de chacune des faces était aussi de 100 coudées, et les faces furent calculées de telle sorte que le sommet fut arrêté à 8 de nos coudées (du sommet géométrique). La construction de ces pyramides fut commencée à un lever favorable de constellations, choisi par tous d'un commun accord. Quand elles furent achevées, on les recouvrit de haut en bas de brocart de couleur, et on institua pour elles une fête à laquelle assistèrent tous les habitants de l'Égypte. Dans la pyramide Occidentale furent aménagés trente magasins de granit coloré rempli de toutes sortes de richesses et d'objets divers : statues de pierres précieuses, outils de fer magnifiques, armes inoxydables, verre malléable, talismans extraordinaires, drogues simples et composées, poisons mortels. Dans la pyramide Orientale furent exécutées des chambres où étaient représentés le ciel et les étoiles, où étaient entassés ce qu'avaient fait les aïeux de Sourid en fait de statues, les parfums qu'on brûlait aux planètes, les livres qui les concernaient, le tableau des étoiles fixes et la table de leur révolution dans la suite des temps, la liste des événements des époques passées soumis à leur influence, et le moment où il faut les examiner pour connaître l'avenir, enfin tout ce qui concernait l'Égypte jusqu'à la fin des temps; de plus, on y déposa les bassins contenant l'eau magique et autres choses semblables. Dans la pyramide Peinte, on déposa les corps des prêtres enfermés dans des cercueils de granit noir; avec chaque prêtre se trouvait un livre où étaient retracés les merveilles de l'art qu'il avait exercé, ses actes et sa vie, ce qui avait été fait de son temps, et ce qui avait été et sera depuis le commencement jusqu'à la fin des temps; sur chaque face des pyramides furent représentées des personnages exécutant toutes sortes de travaux et rangés d'après leur importance et leur dignité : ces

représentations étaient accompagnées de la description des métiers, des outils qui leur sont nécessaires et de tout ce qui les concerne; aucune science ne fut négligée : toutes étaient là décrites et dessinées; on déposa encore dans la pyramide les trésors des planètes, ce qui avait été donné aux étoiles et les trésors des prêtres; tout cela formant des sommes énormes et incalculables.

A chacune des pyramides fut assigné un gardien : la pyramide Occidentale fut placée sous la garde d'une statue en mosaïque de granit; cette statue était debout, tenant à la main quelque chose comme une javeline, et coiffée d'une vipère repliée sur elle-même. Dès que quelqu'un s'approchait de la statue, la vipère s'élançait sur lui, s'enroulait autour de son cou, le tuait et revenait à sa place. Le gardien de la pyramide Orientale était une statue de pierre noire tachetée de noir et de blanc avec des yeux ouverts et brillants; elle était assise sur un trône et tenait une javeline. Si quelqu'un la regardait, il entendait du côté de la statue une voix effrayante qui le faisait tomber sur la face et il mourait là sans pouvoir se relever. Sur la pyramide Peinte veillait une statue en pierre d'aigle (بعث aétite) posée sur un socle de pierre semblable. Quiconque la regardait était attiré vers elle, s'y collait, et ne pouvait s'en détacher qu'une fois mort. Tout cela étant achevé, les pyramides furent entourées d'esprits immatériels; on leur égorgea des victimes, cérémonie qui devait les protéger contre quiconque voudrait les approcher, à l'exception des initiés qui auraient accompli les rites nécessaires.

Les Coptes racontent dans leurs livres que sur les flancs des pyramides est gravé un texte qui dans leur langue signifie : C'est moi Sourid, le roi qui ai élevé ces pyramides à telle et telle époque; j'en ai achevé la construction en six ans; si quelqu'un de ceux qui viendront après moi se prétend mon égal, qu'il les détruise en six cents ans; on sait pourtant qu'il est plus aisé de détruire que de construire. Je les ai, après leur achèvement, recouvertes de brocart; qu'un autre les recouvre seulement de nattes. » Et après examen on reconnut que les temps les plus prolongés n'en pourraient rien détruire.

Les Coptes racontent encore que l'esprit attaché à la pyramide du nord est un diable jaune et nu et dont la bouche est munie de longues dents : celui de la pyramide du sud est une femme nue qui laisse voir ses parties naturelles; elle est belle mais sa bouche est garnie de longues dents; elle charme les

hommes qui la regardent, leur sourit, les attire et leur fait perdre la raison. L'esprit de la pyramide peinte est un vieillard qui tient un encensoir d'église où brûlent des parfums. Bien des gens ont vu à maintes reprises ces esprits qui faisaient le tour de la pyramide vers le milieu du jour et au coucher du soleil.

Après sa mort, Sourid fut enterré dans la pyramide et, avec lui, ses richesses et ses trésors. C'est Sourid qui, d'après les Coptes, aurait construit les temples, y aurait déposé des trésors et gravé sur leurs parois les sciences, et leur aurait donné pour gardiens des esprits chargés de les protéger contre qui aurait voulu les détruire. Quant aux pyramides de Dachour, elles furent, dit-on, élevées par Shaddat ben 'Adim avec des pierres taillées autrefois par son père. D'après quelques auteurs, ce Shaddat serait le même que Haddah ben 'Ad; mais ceux qui refusent d'admettre que les Adites soient entrés en Égypte, méconnaissent le nom de Shaddat ben 'Adim et disent Shaddat ben 'Ad, nom qu'ils ont beaucoup plus souvent occasion de prononcer que l'autre qui n'est pas d'un usage fréquent; d'après ceux-là, un seul roi (étranger) aurait pénétré en Égypte et dompté ses habitants : ce roi est Bokht Nasr. Mais Dieu est le plus savant!

Dans son livre intitulé : *Nouvelles des temps et de ceux que les malheurs ont anéantis*, Abou 'l-Hassan El-Maç'oudi raconte que le calife Abdallah Al-Mamoun, ben Haroun El-Rachid, lors de son voyage en Égypte, étant allé visiter les pyramides, eut le désir d'en démolir une pour savoir ce qu'elle renfermait. « C'est impossible, lui dit-on. — Il faut absolument en ouvrir une, répondit-il. » Et on pratiqua pour lui la brèche qui est encore béante aujourd'hui; on employa pour cela le feu, le vinaigre, les leviers; des forgerons y travaillèrent et y dépensèrent des sommes considérables. L'épaisseur du mur était d'environ 20 coudées; étant parvenus à la fin de ce mur, ils trouvèrent au fond du trou un bassin vert rempli d'or monnayé; il s'y trouvait 1000 dinars, chaque dinar pesant une once. Al-Mamoun admira la pureté de cet or et ayant fait établir la somme des dépenses qu'avait causées la brèche pratiquée dans la pyramide, il se trouva que l'or ainsi découvert était l'équivalent absolu de cette somme. Le calife fut rempli d'étonnement en voyant que les anciens avaient pu connaître précisément la somme qui serait dépensée et l'endroit précis où serait trouvé le bassin aux dinars. Ce bassin était, dit-on, d'émeraude; Al-Mamoun le fit porter dans son trésor et c'était une des plus étonnantes merveilles fabriquées en Égypte.

Pendant de longues années, on fit usage de la brèche d'Al-Mamoun et nombre de gens y pénétrèrent et suivirent la pente ainsi ménagée; les uns revinrent sains et saufs, d'autres périrent. Un jour, une vingtaine de jeunes gens se réunirent pour y pénétrer et préparèrent à cet effet tout ce qui était nécessaire, aliments, boissons, cordes, bougies, etc. Ils s'engagèrent dans le couloir et y virent des chauves-souris grandes comme des vautours qui leur frappaient le visage. Puis l'un d'eux fut descendu au moyen de cordes, mais l'ouverture du puits se referma sur lui; ils firent tous leurs efforts pour le tirer et ne cessèrent qu'à bout de forces. Ils entendirent alors une voix effrayante qui les fit s'évanouir. Quand ils revinrent à eux, ils sortirent de la pyramide et tandis qu'ils étaient assis, étonné de ce qui leur était arrivé, voici que leur compagnon sortit de terre avant eux, se mit à prononcer des paroles qu'ils ne purent comprendre, puis tomba mort. Ils le prirent et l'emportèrent, mais la police s'empara d'eux et les mena au vali auquel ils racontèrent leur aventure. Puis ils demandèrent l'explication des paroles que leur compagnon avait prononcées avant de mourir et on les leur traduisit ainsi : « Ainsi sera puni quiconque cherchera ce qu'il ne doit pas connaître. » Cette explication leur fut donnée par un homme du Saïd.

« J'ai réfléchi, dit Aly ben Radouan le médecin, à la construction des pyramides, et j'ai conclu qu'il avait fallu de profondes connaissances théoriques et pratiques en architecture et en mécanique à ceux qui avaient tracé le carré de leur base, taillé les pierres mâles et femelles et enduit le tout de plâtre marin, de façon à faire monter la construction jusqu'au point où il était possible d'élever des poids pesants. Plus la construction s'élevait, plus elle allait se rétrécissant, de telle sorte que la surface du carré (de la seconde assise), parallèle au carré de la base, formait un carré plus petit que celui de la base même. Puis sur cette seconde assise était tracé un autre carré plus étroit encore de la quantité nécessaire pour que les poids pesants y fussent montés, et à chaque assise était déposée une pierre parfaitement ajustée, alternativement mâle et femelle, formant une assise égale à la précédente; on continua ainsi jusqu'au point où il ne fut plus possible de continuer; alors la hauteur fut tronquée et les arêtes en saillie, utilisées pour l'élévation des lourds matériaux, furent rabattues, et en faisant cette opération depuis le haut jusqu'en bas, ils obtinrent un bloc (lisse) formant la pyramide.

« La première pyramide, mesurée suivant la coudée encore en usage aujourd'hui en Égypte pour la construction, compte pour la longueur de chaque face (côté de la base) 400 coudées, ce qui fait en coudées noires, dont la longueur est de 24 doigts, 500 coudées, et la base étant carrée, les côtés sont égaux ainsi que les angles. Deux de ces côtés sont parallèles à la ligne méridienne, les deux autres sont parallèles à la ligne est-ouest, et chaque côté est de 500 coudées noires. L'apothème descendant du sommet de la pyramide au milieu du côté de la base est de 470 coudées et serait, si la pyramide était complète, aussi de 500 coudées. Les faces de la pyramide forment quatre triangles; ces quatre triangles sont isocèles, et chacun de leurs côtés mesurerait, si la pyramide était complète, 560 coudées, et les quatre triangles seraient réunis par leur sommet en un même point qui serait le sommet de la pyramide. Ces diverses dimensions entraînent pour la hauteur une valeur de 430 coudées; c'est sur cette ligne que se trouvent les centres de gravité. Chacun des triangles formant les faces de la pyramide mesure une superficie totale de 125,000 coudées carrées, et en faisant le total de leur surface, on obtient, pour la surface totale de la pyramide, 500,000 coudées noires. Et je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût dans le monde de construction plus colossale, ni plus belle, ni plus grandiose. Et Dieu le sait mieux!

Al-Mamoun ayant ouvert une brèche dans cette pyramide, y découvrit un couloir, qui conduisait par un chemin en pente, à une chambre de forme cubique; sur le sol était un cercueil de marbre, encore en place aujourd'hui, car personne n'a pu l'en tirer. C'est d'après cela que Galien raconte que les pyramides étaient des tombeaux. Voici ce qu'il dit à ce propos vers la fin du cinquième livre de son traité de l'*Hygiène* : « Ils donnent le nom de *haram* (الهرم) à quiconque est parvenu à cet âge (la vieillesse); ce nom est dérivé de celui des pyramides (الاهرام) dans lesquelles ils devront bientôt être placés. » El-Hauqali, dans sa *Description de l'Égypte*, dit : « On voit dans ce pays les deux pyramides qui n'ont pas leurs semblables sur la surface de la terre, ni en pays musulman, ni en pays infidèle; on n'en n'a jamais fait et on n'en fera jamais de semblables. Un des Abassides a lu la phrase suivante sur l'une d'elles : « Je les ai construites toutes les deux; que celui qui prétendra au titre de roi puissant les démolisse! démolir est pourtant plus aisé que construire. » Et l'Abasside le tenta (je crois qu'il s'agit ici d'Al-Mamoun ou d'El-Mo'tassem),

mais les revenus de l'Égypte n'auraient pu suffir à la tâche, et cependant de son temps, ces revenus, perçus avec équité, justice, bienveillance envers les sujets, le Nil atteignant 17 coudées et 6 doigts, se montaient à 4,257,000 dinars, l'impôt étant de 2 dinars par feddan. Il abandonna donc son projet, et ne s'en occupa plus.

A la limite du territoire de Fostat, à l'ouest du Nil, on rencontre des constructions colossales, en nombre considérable, et qui sont répandues jusque dans le Saïd; on les appelle des pyramides; mais elles ne sauraient être comparées aux deux pyramides situées en face de Fostat et à deux parasanges de cette localité. La hauteur de chacune de ces deux pyramides est de 400 coudées, leur largeur est égale à la hauteur; elles sont construites en pierre d'El-Kaddan (حجارة الكدان); chaque pierre a une longueur et une épaisseur de 10 à 8 coudées suivant la place qu'elle devait occuper d'après les exigences de la technique; car ces deux pyramides deviennent plus étroites à mesure qu'elles s'élèvent, de façon à laisser au sommet une surface égale à celle qui serait nécessaire pour permettre à un chameau de s'agenouiller; les faces de ces pyramides sont couvertes d'écritures grecques. On a prétendu que ces monuments étaient des tombeaux, mais cela n'est pas exact; leur constructeur ne les a fait élever que parce qu'il avait prévu le déluge et qu'il savait que ce cataclysme détruirait tout ce qui se trouverait à la surface de la terre, à l'exception de ce qui aurait pu être conservé dans des édifices tels que ces deux pyramides; aussi y emmagasina-t-il tout ce qu'il put d'objets précieux et de trésors, et le déluge étant survenu, puis s'étant retiré, tout le contenu des pyramides devint la propriété de Bensar ben Mesraïm ben Ham ben Nouh. Les derniers rois convertirent ces monuments en magasins et y établirent des dépôts. Et Dieu le sait mieux que personne.

Abou Ya'koub Mohammed ben Ishaq El-Nadim, le papetier, dans son livre intitulé : *L'Index*, dit à propos d'Hermès El-Baheli : « On n'est pas d'accord sur son compte; c'était, dit-on, l'un des sept gardiens chargés de la surveillance des sept temples (des planètes), et auquel était assignée la garde du temple d'Atared (Mercure) dont il prit le nom, car Atared en langue chaldaïque signifie Hermès. On raconte que pour certains motifs il se transporta en Égypte où il régna et eut des enfants parmi lesquels Ta, Sa, Ashmoun, Atrib et

Qouft; qu'il était le plus sage de son temps, et qu'après sa mort il fut enterré dans le monument connu à Masr sous le nom d'Abou-Hermès, mais auquel la plupart des Grecs donnent le nom d'El-Harameïn (les deux pyramides), car l'une d'elles est son tombeau et l'autre le tombeau de sa femme. D'après d'autres, cette dernière serait le tombeau du fils d'Hermès, fils qui lui aurait succédé après sa mort.

Ces monuments, je veux dire les pyramides, ont une longueur de 480 coudées hachemites sur une largeur d'également 480 coudées. De la base, la construction va en se rétrécissant et, au sommet, les dimensions (du plateau) ne sont plus que de 40 coudées (sur chaque face) et cela est fait intentionnellement et par calcul. Au milieu du plateau est construite une jolie chambre, dans l'intérieur de laquelle s'élève une sorte de mausolée. Au sommet du tombeau sont deux blocs parfaitement polis et magnifiques, surmontés de deux statues de pierre représentant un homme et une femme qui se font face. L'homme tient à la main une tablette de pierre couverte d'écriture, et la femme un miroir et une tablette d'or ornée d'admirables sculptures. Entre les deux piédestaux est un vase de pierre fermé d'un couvercle d'or; si on soulève le couvercle, on aperçoit une sorte de poix inodore et desséchée, dans laquelle est placée une boîte d'or renfermant une masse de sang qui prend, au contact de l'air, la coagulation particulière au sang, puis se dessèche. Les tombeaux sont fermés de couvercles de pierre qui, une fois retirés, laissent voir dans l'un d'eux un homme couché sur le dos, parfaitement conservé et desséché et dont les chairs sont encore apparentes ainsi que les cheveux; dans le sarcophage voisin est le corps d'une femme dans la même position et dans le même état que celui de l'homme. Dans cette terrasse est percé un couloir de hauteur d'homme et s'enfonçant comme un souterrain (?سردب = سرب); la voûte en est faite de pierres, et l'on y voit des portraits et des statues couchées ou debout, et quantité d'autres choses dont on ne connaît pas la signification.

L'uléma Mouafeq el-Din Abd el-Latif ben Abou 'l-'Az Youssef ben Abou 'l-Barakat Mohammed ben 'Aly ben Sa'd El-Baghdadi, plus connu sous le nom d'Ibn El-Moutahan, raconte, dans son Histoire, qu'un jour un infidèle étranger vint trouver le roi El-Aziz Othman ben Salah el-Din ben Youssef, et lui persuada que sous la petite pyramide se trouvait un trésor. On envoya des tailleurs

de pierres et une foule de soldats qui se mirent à la démolir et passèrent à ce travail des mois et des mois; mais, incapables d'en venir à bout, ils l'abandonnèrent; les sommes dépensées et les recherches techniques employées à cette entreprise étaient considérables. Et aujourd'hui, qui verrait la masse de pierres enlevées à la pyramide croirait qu'elle est complètement détruite, mais en regardant la pyramide elle-même, on n'y découvre que des bréches insignifiantes. J'ai eu l'occasion de voir les tailleurs de pierres, et j'ai demandé à leur chef s'il pourrait remettre ces pierres à leur place. « Quand bien même, me répondit-il, le sultan nous donnerait mille dinars par pierre, cela nous serait impossible. »

Abou'l-Hassan El-Maçaoudi dans ses *Prairies d'or* s'exprime ainsi : « Quant aux pyramides, leur hauteur est étonnante et leur construction merveilleuse. Elles sont couvertes de plusieurs sortes d'inscriptions dans les diverses langues de peuples passés et disparus. Des gens versés dans la science des mesures assurent que la hauteur verticale de la grande pyramide est d'au moins 400 coudées, et que à mesure que la construction s'élève, elle se rétrécit progressivement. La largeur est à peu près égale à la hauteur ; ses faces sont couvertes de textes et de tableaux relatifs aux sciences, aux recettes magiques, aux secrets de la nature; une de ces inscriptions dit : Nous les avons construites (les pyramides), et si quelque roi prétend nous égaler et atteindre à notre puissance, qu'il les détruise et en efface la trace! Détruire est cependant plus facile que construire et désagréger plus aisé que réunir. »

On raconte qu'un roi musulman eut l'idée d'en détruire une, mais les revenus de l'Égypte n'auraient pu y suffire, car elle était de pierre et de marbre. Ces pyramides étaient des tombeaux de rois. Autrefois, quand un roi mourait, on plaçait son corps dans une cuve de pierre, nommée par les Égyptiens et les Syriens *geroun* (الجرون) et que l'on fermait; puis on construisait la base d'une pyramide d'après les dimensions qu'on établissait suivant la hauteur choisie, et l'on déposait le sarcophage au milieu de la pyramide et par-dessus on bâtissait une voûte, puis on élevait la construction suivant les dimensions déterminées, réservant l'entrée de la pyramide au-dessous de la pyramide même ; de la porte partait un couloir voûté de pierre dont la longueur souterraine était de 100 coudées au plus. Chacune de ces pyramides a une porte qui y conduit, comme nous venons de le dire. On construisait quelques-unes de ces pyramides

avec des degrés à arêtes comme les escaliers; quand la construction était achevée, on aplanissait les faces du haut en bas. Telle était leur méthode de construction, et pour cela il leur fallait de la force, de la patience et de l'obéissance.

Dans le livre des *Constructions et merveilles*, il est dit que les deux pyramides situées à l'ouest de Fostat Masr sont des monuments qui peuvent compter parmi les merveilles du monde. Chacune d'elles a 400 coudées de hauteur sur autant de largeur; elles sont construites en pierres énormes et exposées aux quatre vents, chacune des arêtes de leurs angles faisant face à l'un des vents; le vent qui a le plus d'influence sur elles est celui du sud nommé *merisi* (المريسى). L'une de ces pyramides est le tombeau de A'adimoun (اعاديمون) et l'autre celui de Hermès; entre ces deux personnages il y a près de mille ans, A'adimoun étant le plus ancien des deux. Les habitants de l'Égypte, c'est-à-dire les Coptes, prétendent que ces deux personnages étaient deux prophètes apparus avant la venue du christianisme; cette opinion est conforme à celle que professent les Sabéens au sujet des prophètes, mais non avec celle que l'on doit avoir à l'égard de la haute prophétie; mais pour les Coptes, les deux prophètes en question étaient des âmes pures, saintes, exemptes des corruptions terrestres et pourvues de l'inspiration céleste. Aussi connaissaient-ils les événements avant qu'ils se fussent accomplis et n'ignoraient-ils rien des secrets du monde et du reste. Parmi les Arabes de l'Yémen, quelques-uns considèrent les deux pyramides comme les tombeaux de Sheddad ben 'Ad et d'un autre de leurs rois qui conquirent l'Égypte autrefois; ceux-là sont de purs Arabes de la tribu d'Amalek et d'autres. Mais, d'après ce que nous venons de dire de la doctrine des Sabéens, ce sont les tombeaux de corps purs.

Abou Zeid El-Balkhi trouva, au milieu des inscriptions tracées sur la pyramide, une certaine ligne qu'on traduisit en arabe et qui signifiait : « Ces deux pyramides ont été élevées quand l'Aigle tombant se trouvait dans l'Écrevisse. » On a fait le calcul du temps écoulé depuis ce moment jusqu'à l'hégire du Prophète et l'on a trouvé 2 fois 36,000 années solaires, c'est-à-dire 72,000 années solaires.

El-Hamadani, dans son livre *Des couronnes*, dit : De tout ce qui a été submergé par le déluge il n'a rien subsisté que le village de Nehaouend, retrouvé tel qu'il avait été avant le cataclysme, et les pyramides du Saïd.

Abou Mohammed Abd Allah ben Abd El-Rahim El-Qisi, dans son livre *Présent des cœurs*, rapporte que les pyramides sont carrées par la base et triangulaires par leurs faces et qu'elles sont au nombre de dix-huit. En face de Fostat il y en a trois dont la principale a un périmètre de 2,000 coudées, chaque côté étant de 500 coudées; sa hauteur est de 500 coudées également. Chacune des pierres qui la compose a 30 coudées d'épaisseur sur une largeur de 10 coudées; la disposition et la taille de ces pierres sont parfaites. Près de la ville du Pharaon de Joseph se trouve une autre pyramide encore plus grande et plus imposante, son périmètre étant de 3,000 coudées et sa hauteur de 750; les pierres dont elle est bâtie mesurent chacune 50 coudées. Dans le voisinage de la ville du Pharaon de Moïse est une pyramide plus grande encore et plus extraordinaire; enfin une autre pyramide connue sous le nom de pyramide de Madoum (Meïdoum) est semblable à une montagne et se compose de cinq étages. Al-Mamoun ouvrit la plus grande des pyramides situées en face de Fostat, entra dans le corridor de cet édifice et pénétra dans une chambre carrée à la base et voûtée au sommet, très grande et au milieu de laquelle était creusé un puits de 10 coudées de profondeur. Ce puits était carré et les hommes qui y descendirent rencontrèrent sur chaque face une porte conduisant à une vaste salle remplie de corps morts dont chacun était enveloppé d'un linceul plus long que ne le seraient cent robes (cousues bout à bout). Le temps a altéré ces cadavres qui sont devenus noirs; ces corps, qui ne sont pas plus grands que les nôtres, n'ont rien perdu de leur tissu ni de leurs cheveux; on n'y trouve aucun corps de vieillards ou d'hommes à cheveux blancs; ces corps étaient encore solides et personne ne put en détacher un seul membre, mais ils étaient extrêmement légers, le temps les ayant rendus aussi peu pesants que de la paille sèche. Dans ce puits se trouvaient ainsi quatre chambres remplies de cadavres et d'énormes chauves-souris. Les anciens enterraient de même tous les animaux dans le sable et, pour moi, j'ai trouvé un rouleau d'étoffe formant un gros volume de plus d'une coudée d'épaisseur. L'étoffe avait été usée par le temps; mais, l'ayant déroulée, je trouvai une pièce de lin intacte et blanche comme un turban, avec quelques traces de soie rouge, et enfin, dans l'intérieur, une huppe morte à laquelle il ne manquait ni une plume ni aucune partie de son corps et telle que si elle était morte depuis peu. Dans la chambre réservée à l'intérieur de la pyramide est une porte qui conduit au

sommet du monument; le couloir n'a pas d'escaliers et mesure près de cinq empans de largeur. On raconte qu'au temps d'El-Mamoun un homme y ayant pénétré arriva à une petite chambre où se trouvait une statue d'homme en pierre verte comme le *dahang* (الدهنج). Cette statue fut apportée à El-Mamoun. Elle avait un couvercle que l'on retira et l'on trouva le corps d'un homme revêtu d'une cuirasse d'or incrustée de toutes sortes de pierreries; sur la poitrine était posée une épée d'un prix intestimable et près de la tête se trouvait un rubis rouge de la grosseur d'un œuf de poule qui éclairait comme une flamme et qu'Al-Mamoun prit pour lui. La statue d'où ce mort avait été tiré fut jetée près de la porte du palais du roi au Caire, où je la vis en l'an 511[1].

Le cadi El-Galil Abou Abd Allah Mohammed ben Salamat El-Qoda'ï dit : Aly ben El-Hassan ben Khalaf ben Qadid rapporte le fait suivant d'après Yahia ben Othman ben Saleh qui le tenait de Mohammed ben Aly ben Sakhr El-Tamimi : Un habitant du village de Qoft, très versé dans les affaires et l'histoire de l'Égypte, et qui s'occupait de ses livres anciens et de ses ruines, m'a raconté avoir trouvé dans un antique volume un texte qui disait, à propos des pyramides : Des gens, ayant déblayé un tombeau dans le couvent d'Abou-Hermès y trouvèrent un mort enveloppé de son linceul et portant sur la poitrine un papier roulé dans une étoffe. L'ayant tiré, ils en regardèrent l'écriture mais n'y purent rien comprendre, le papier étant écrit dans l'ancienne langue des Égyptiens. Ils cherchèrent quelqu'un qui pût le leur lire mais en vain. On leur dit alors qu'au couvent de Qlimoun dans le Fayoum se trouvait un moine qui connaissait ce genre d'écriture. Ils allèrent à la recherche de ce moine, doutant fort qu'il pût le leur expliquer, mais il le lut et voici ce que signifiait le texte : Ce livre a été écrit dans la première année de l'empereur Dioclétien et nous l'avons copié d'un livre copié lui-même dans la première année de l'empereur Philippe. Cet empereur l'avait fait copier de feuilles d'or sur lesquelles l'écriture était séparée lettre par lettre. Une traduction a été faite du livre primitif pour Philippe par les deux frères coptes Eïlou et Yertsa. L'empereur leur ayant demandé comment ils savaient lire des choses que les autres ignoraient, ils racontèrent qu'ils étaient les descendants d'un des anciens Égyptiens qui seul

1. Du 5 mai 1117 au 23 avril 1118.

n'avait pas été noyé par le déluge; qu'il dut son salut à cette circonstance que, seul parmi les Égyptiens, il se rendit auprès de Noé et crut en lui, et que Noé le prit avec lui dans l'arche; que, l'eau du déluge s'étant retirée, il vint en Égypte avec quelques-uns des descendants de Cham, fils de Noé, et qu'il y resta jusqu'à sa mort; que son fils hérita de sa connaissance de la langue égyptienne et qu'eux en avaient hérité de même, cette science se transmettant dans la famille d'aîné à aîné. La durée du temps écoulée jusqu'à la copie de Philippe était de 2,372 ans. Quant à celui qui fit faire la copie sur feuilles d'or en écriture séparée lettres par lettres telle que la trouva Philippe, son époque était séparée de celle du manuscrit original (?) par 1,785 années. Le livre copié disait ceci : Nous avons examiné ce que pronostiquaient les étoiles et nous avons vu qu'un fléau descendrait du ciel ou sortirait de la terre; quand cet événement fut pour nous certain, nous cherchâmes quel il serait et nous découvrîmes que l'eau couvrirait la terre, détruisant ses animaux et ses plantes. Étant tout à fait certains de l'événement, nous dîmes à notre roi Sourid ben Sahlouq : Fais construire des logis (افروشات?) pour nous, un tombeau pour toi et un autre pour les membres de ta famille. Alors le roi éleva pour les autres la pyramide Orientale, pour son père Houheït la pyramide Occidentale et pour le fils d'Houheït la pyramide Peinte. On éleva les logis (?) dans le Delta et dans le Saïd et nous représentâmes sur leurs murailles les sciences profondes, l'astronomie et la pronostication, les étoiles, l'alchimie, les arts, la médecine, et toutes les choses utiles ou nuisibles, succinctement expliquées et faciles à comprendre pour ceux qui connaissent notre écriture et notre langue. L'arrivée du malheur qui menaçait la terre devait avoir lieu au moment où le cœur du Lion se trouverait dans la première minute de la tête de l'Écrevisse, alors que les planètes se trouveraient aux points suivants du ciel : le Soleil et la Lune, à la première minute de la tête du Bélier; Qouris (قوربس) au 1° 28′ du Bélier; Raouis (راوبس) au 29° 28′ de la Baleine; Aouis (آوبس) au 29° 3′ de la Baleine; Afrad et Batn (افرد وبطن) au 28° et quelques minutes de la Baleine; Hermès (هرمس) au 27° et quelques minutes de la Baleine, et El-Gouzher (الجوزهر) dans la Balance, l'apogée de la Lune étant au 5° et quelques minutes du Lion. Puis nous avons étudié ce qui arriverait après cette catastrophe et ce que le monde aurait à supporter de calamités, et nous découvrîmes que les planètes présageaient un

nouveau fléau descendant du ciel et qui serait tout le contraire du premier. Ce fléau serait le feu qui incendierait les quatre coins de la terre. En recherchant l'époque à laquelle cette catastrophe se produirait, nous avons vu que ce serait au moment où le cœur du Lion se trouverait à la dernière minute du 15° du Lion, et qu'Eilis se trouverait, dans la même minute, suivie de Qouris du triangle du Sagittaire, que Raouis-Jupiter se trouverait au commencement du Lion à la fin de son évolution et avec lui Aouis, dans la même minute que Salis serait dans le Verseau faisant face à Eilis-Soleil et avec lui la queue dans 22° (?)[1]. Alors se produirait une longue éclipse de Soleil, la Lune marchant parallélement à lui; Hermés Atared se trouverait à son aphélie, ayant en face de lui les Moqabalin (المقبلين), Afrad et Batn suivant la route directe, tandis qu'Hermés serait sur le retour. — Le roi demanda : « Avez-vous d'autres malheurs à nous annoncer? » — Ils dirent : « si le cœur du Lion est arrêté au neuvième de sa révolution, il ne restera sur la terre aucun être vivant; tous seront brûlés et périront. Si la course de cet astre s'achève, les liens qui retiennent le ciel seront rompus et il tombera sur la terre. — Et quel jour aura lieu le déplacement du ciel? demanda le roi, — Deux jours après le commencement du mouvement du firmament, répondirent-ils ». Tel était ce qu'il y avait sur le papier.

Et quand Sourid mourut, il fut enterré dans la pyramide Orientale, Houheït dans la pyramide Occidentale et Krours dans la pyramide dont la base est en pierre d'Assouan et le sommet en pierre de Kaddan. Ces pyramides ont des entrées pratiquées dans des voûtes souterraines; la longueur de chaque couloir est de 150 coudées. La porte de la pyramide Orientale s'ouvre au nord, celle de la voûte de la pyramide Occidentale s'ouvre au sud. Et dans les pyramides sont entassés de l'or et des émeraudes en quantité innombrable.

Celui qui traduisit le livre copte en arabe fit le calcul des dates jusqu'au dimanche premier jour de Thot (ou premier jour du lever du soleil) de l'an 225 des années arabes, et le chiffre atteignit 4,321 années solaires; puis il calcula combien il s'était écoulé d'années depuis le déluge jusqu'à ce jour-là, et il trouva 1,741 ans, 59 jours, 13 heures, 56 minures, 51 secondes, et retranchant ce dernier nombre du premier, il obtint pour reste 399 ans, 205 jours,

1. Tout ce passage est incorrect dans le texte de Boulaq et ne peut se prêter à une interprétation exacte.

10 heures et 2 minutes et 1 seconde, par quoi il sut que le livre en question avait été écrit avant le déluge, précisément le même nombre d'années, de jours, d'heures, de minutes et de secondes[1].

Quant à la pyramide du couvent d'Abou-Hermès, c'est le tombeau de Qarias, cavalier égyptien qui valait à lui seul mille cavaliers. S'il rencontrait pareil nombre de cavaliers, ceux-ci ne pouvaient lui résister et prenaient la fuite. A sa mort, le roi mena un grand deuil et tout le peuple fut plongé dans la douleur; on l'enterra au couvent d'Abou-Hermès et par-dessus son tombeau on bâtit la pyramide à degrés. La terre et les pierres qui ont servi à la construction viennent du Fayoum, comme il est facile de s'en rendre compte à l'examen; on ne rencontre cette terre en effet que dans le Fayoum et l'on ne trouve aucune terre semblable, ni à Memphis, ni à Ousim.

Le tombeau du roi sous lequel vivait ce Qarias est la grande pyramide située au nord du Deïr-Abou-Hermès. Elle a à son entrée une stèle en pierre de Kaddan, portant une inscription en lettres bleues; cette stèle a deux coudées de hauteur et une coudée de largeur, et est toute couverte d'une écriture semblable à celle des temples. On accède à la porte de la pyramide par des degrés dont les uns sont encore complètement intacts. Dans cette pyramide sont accumulés les objets précieux de son maître, or et émeraudes; mais la porte en est obstruée par des pierres tombées du sommet, et si l'on grimpe sur ces pierres, on voit de l'autre côté une sorte de chambre.

Ibn Afir rapporte, d'après ses maîtres, que Giad ben Miad ben Shamr, ben Sheddad ben 'Ad ben Ous ben Arem ben Sam ben Nouh régna à Alexandrie, qui s'appelait alors Aram Zat El-'Amâd. Son règne fut très long et dura 300 ans; ce fut lui qui, après son arrivée en Égypte, construisit les pyramides et écrivit dessus : Je suis Giad ben Miad ben Shamr ben Sheddad, l'habile ensemenceur des vallées, inspiré par Dieu dans sa voie, c'est moi qui ai rassemblé les rochers dans la contrée, moi l'assembleur d'armées, l'éleveur de colonnes, le destructeur des ingrats. (Mon tombeau) sera découvert par un peuple qui aura un prophète du nom de Hamad et cela arrivera quand le pays des pays (l'Égypte), sera attaqué par sept chefs de tribus noires. La date de cette inscription est 1,400 ans. »

1. Il y a, au texte de Boulaq, erreur dans les données.

Ibn Afir et Ibn Abd El-Hakem disent : Au temps de Sheddad ben 'Ad, furent bâties les pyramides, d'après ce que racontent les historiens, et nous n'avons trouvé chez aucun des savants de l'Égypte la connaissance approfondie des pyramides, ni de notions certaines.

Mohammed ben Abd Allah ben Abd El-Hakem dit : Je ne puis croire que les pyramides n'aient pas été construites avant le déluge; si elles l'eussent été après, quelques gens le sauraient.

Mohammed ben Shabremat El-Garhami dit : Les Amalécites, chassés de la Mecque par Garham, se réfugièrent en Égypte où ils élevèrent les pyramides, construisirent des forteresses, et édifièrent toutes sortes de merveilles; ils restèrent en Égypte jusqu'au moment où ils en furent expulsés par Malek ben Darr El-Khaza'i.

Mohammed ben Abd El-Hakem dit : A l'ouest des pyramides se trouvaient quatre cents villes, sans compter les villages, depuis la frontière d'Égypte jusqu'au Magreb.

Ibn Afir dit : Nos vieillards d'Égypte ont toujours reconnu que les pyramides avaient été bâties par Sheddad ben 'Ad; c'est aussi ce roi qui creusa des grottes où on enfouit des trésors (?). Les gens de cette époque croyaient à la résurrection, et quand un individu mourait, on enterrait avec lui tout ce qu'il possédait; si le mort était un ouvrier, on enterrait avec lui les outils de son métier; les Sabéens faisaient le pèlerinage des pyramides.

Abou 'l-Rihan El-Birouni, dans le livre intitulé : *Traces qui subsistent des siècles écoulés*, dit : Les Perses et les mages nient le déluge; quelques Perses cependant l'admettent, mais ils prétendent que ce cataclysme, qui se produisit à l'époque de Timhurts, n'eut d'effet qu'en Syrie et en Occident, et ne s'étendit pas à toute la terre habitée; d'après eux, il n'aurait pas dépassé (à l'orient), l'ouadi de Helouan et aurait laissé intacts les empires d'Orient; quant aux Occidentaux, prévenus du désastre par leurs sages, ils auraient élevé des constructions dans le genre des pyramides d'Égypte, pour s'y réfugier au moment du cataclysme. Les traces du déluge et la hauteur atteinte par ses eaux se voient encore à mi-hauteur des pyramides, limites qu'elles n'ont pu dépasser. On prétend que, lorsque les eaux du déluge se furent retirées, on ne trouva, après le retrait des eaux, que le village de Nehaouend, qui était resté absolument semblable à ce

qu'il était auparavant, et les pyramides et les temples de l'Égypte; ceux-ci avaient été bâtis par le premier Hermès, celui que les Arabes nomment Édris, à qui Dieu avait inspiré la science des étoiles, et qui, en les consultant, avait prévu la catastrophe qui menaçait la terre, et ne laisserait subsister que quelques personnes auxquelles la connaissance des sciences serait nécessaire. C'est pourquoi, aidé par le peuple d'Égypte, il éleva les pyramides et les temples où il retraça la description des sciences.

Abou 'l-Solt El-Andalousi, dans son opuscule, dit en parlant du caractère des Égyptiens : D'après l'état de ce peuple, il semble qu'il y eut chez lui une caste de savants, et en particulier d'architectes et d'astronomes. Cela est prouvé par tout ce qu'ils ont laissé de constructions merveilleuses, telles que les pyramides et les temples, dont les ruines renversent l'esprit le plus perspicace et stupéfient l'imagination la plus clairvoyante. On y voit les débris d'un travail qui étonne et confond. Aussi Abou 'l-'Ala Ahmed ben Soliman El-Ma'ri a-t-il pu dire dans la poésie qu'il composa sur la mort de son père :

L'esprit le plus ferme perd de sa fermeté
Et le jugement le plus droit perd de sa rectitude,
Et les gens éloquents, chaque fois
Qu'ils voient une belle chose, la regardent comme l'œuvre des génies.

Et quoi de plus étonnant et de plus merveilleux, après la puissance de Dieu et les œuvres du Très-Haut, que la puissance qui a élevé ces constructions gigantesques composées de pierres colossales dont la base est carrée, la forme conique, la hauteur de 319 coudées, et limitées par quatre faces triangulaires dont les bases sont égales, chacune d'elles étant de 460 coudées! Et malgré cette masse énorme, grâce à la perfection du travail, à la précision technique, à la beauté de l'ensemble, elles n'ont rien à craindre du souffle des vents ni de la pluie des nuages, ni des tremblements de terre. Cette description s'applique également à chacune des deux pyramides qui s'élèvent en face de Fostat sur la rive occidentale du Nil, telles que nous les avons vues et qui sont comptées au nombre des merveilles de l'Égypte. Et il n'existe au monde aucun monument pour lequel les effets des jours et des nuits ne soient à redouter, excepté les pyramides qui, suivant moi, sont redoutables pour le jour et pour la nuit. Les

pyramides s'élèvent au-dessus du sol de l'Égypte, dominent ses marais et s'enfoncent dans son atmosphère. C'est d'elles qu'a voulu parler Abou 'l-Taïb El-Moutanabbi dans ces vers :

Où est celui qui a construit les deux pyramides?
Quel est son peuple? Quand a-t-il vécu? Quand est-il mort?
Les monuments survivent quelque temps à ceux qui les ont habités,
Puis, frappés par l'anéantissement, comme eux ils disparaissent.

Un jour nous étions allés aux pyramides et après en avoir fait le tour et les avoir bien examinées, notre admiration redoubla et l'un de nous dit :

Par ta vie! Qu'as-tu vu de plus merveilleux
Dans tout ce que tu as vu que les pyramides d'Égypte?
Dressées vers le ciel et plongeant
Dans l'atmosphère plus haut que le phénix et que l'aigle,
Elles se tiennent debout, dominant la terre
Comme deux seins dressés sur une poitrine.

On prétend que les pyramides sont les tombeaux de rois illustres qui ont voulu se distinguer ainsi après leur mort, comme ils s'étaient distigués pendant leur vie, et rendre impérissable leur mémoire pendant la durée des siècles et la longueur des âges.

Lorsque le calife Al-Mamoun vint en Égypte, il donna l'ordre d'ouvrir une des pyramides; on s'attaqua à l'une de celles qui font face à Fostat; après des peines inouïes et une fatigue considérable, on arriva dans l'intérieur de la pyramide que l'on trouva tout semé de puits et de rampes ardues; le passage était périlleux; enfin, au bout se trouvait une chambre cubique d'environ 8 coudées de côté. Au milieu de la chambre était une cuve de marbre fermée d'un couvercle qui fut enlevé; et l'on ne trouva dans la cuve qu'un cadavre corrompu par suite de la longueur des siècles. Al-Mamoun prescrivit alors de ne plus ouvrir d'autre pyramide, la dépense faite pour l'ouverture de cette brèche ayant été, à ce que l'on assure, extraordinairement considérable.

Certains pensent que le premier Hermès, celui que l'on surnomme le Triple, à cause des trois dons qu'il possédait : prophétie, royauté et sagesse, est le même que les Hébreux nomment Khanoukh ben Bared ben Mahlaïl ben Fatian ben

Anouch ben Seth ben Adam; c'est le même qu'Édris. Il prévit, d'après la position des planètes, l'arrivée d'un déluge qui submergerait la terre entière; il fit donc construire un grand nombre de pyramides où furent déposés des trésors, des livres de science et tout ce qu'il craignait de voir anéantir et disparaître, et qu'il voulait garantir de la destruction. On dit aussi que leur constructeur fut un roi nommé Sourid ben Sahlouq ben Siriaq. D'après d'autres, le personnage qui aurait élevé les pyramides situées en face de Fostat aurait été Sheddad ben 'Ad qui les aurait construites à la suite d'un songe. Les Coptes qui contestent l'invasion des Amalecites en Égypte attribuent la construction de ces monuments à Sourid, également à la suite d'un songe lui annonçant qu'une calamité descendrait du ciel; il s'agit là du déluge. Sourid, disent les Coptes, éleva les deux pyramides dans l'espace de six mois, les recouvrit de brocart multicolore et grava cette inscription : « Je les ai bâties en six mois : dis à ceux qui viendront après moi qu'ils les détruisent en 600 ans; pourtant il est plus facile de démolir que de construire. Je les ai recouvertes de brocart de couleur; que mes successeurs les recouvrent de nattes; pourtant les nattes sont plus communes que le brocart. » Nous avons examiné les faces de ces pyramides, elles sont coupées de lignes longitudinales formant des bandes étroites et parallèles toutes remplies d'une écriture très visible mais qu'on ne sait plus lire et dont on ne comprend plus la signification. En résumé, c'est une œuvre à tel point merveilleuse que la vouloir décrire en détail et avec précision serait le contraire de ce que recommande Aly ben Abbas El-Roumi, bien qu'il n'y ait aucun point de ressemblance entre les deux objets qui sont au contraire fort différents :

Si tu veux décrire quelque chose,
N'exagère pas, diminue plutôt;
Si tu exagères, cela donne à penser
Que tu t'écartes beaucoup de la vérité;
Et l'on diminuera d'autant que tu auras exagéré,
Pour ramener ce qu'on n'a pas vu à ce que l'on connaît.

On rapporte qu'El-Mamoun fit monter sur la grande pyramide un homme muni d'une corde longue de 1,000 coudées royales dont chacune vaut 1 coudée et deux cinquièmes. Le périmètre de la base, chaque face étant égale, était de 400 coudées pour chaque face. Il fallut pour monter sur la pyramide trois heures

de jour et l'homme en arrivant au sommet trouva qu'elle se terminait par un plateau d'une surface égale à la place qu'occuperaient huit chameaux agenouillés.

Les corps enterrés dans la pyramide étaient, à ce qu'on dit, enveloppés d'étoffes rongées par le temps et dont il ne restait plus que les fils d'or; les drogues dont ils étaient imprégnés formaient une masse de myrrhe et d'aloès de l'épaisseur d'un empan.

On raconte que l'on découvrit, dans un certain endroit de ces pyramides, un portique voûté percé de trois portes donnant dans trois chambres. Chaque porte avait 10 coudées de haut sur 5 de large; elle était de marbre taillé et parfaitement ajusté et sur le linteau était tracée une inscription de couleur bleue indéchiffrable. On passa trois jours à essayer d'ouvrir ces portes; à la fin on remarqua, à peu près à 10 coudées en face d'elles, trois colonnes de marbre dans chacune desquelles était un trou creusé vers le sommet; chaque trou contenait la statue d'un oiseau différent : dans la première colonne l'image d'une colombe en pierre verte; dans celle du centre l'image d'un vautour en pierre jaune; dans la troisième l'image d'un coq en pierre rouge. On déplaça le vautour et la porte qui lui faisait face se déplaça; on souleva le vautour et la porte se souleva également et elle était si lourde que cent hommes n'auraient pas réussi à la porter. On enleva les deux autres statues et les deux autres portes se soulevèrent. On pénétra dans la chambre centrale dans laquelle se trouvaient trois lits de pierre transparente et lumineuse et sur ces trois lits trois corps recouverts de trois robes, et près de la tête de chacun d'eux un livre en caractères inconnus. Dans la deuxième chambre étaient disposées quantité d'étagères de pierre supportant des corbeilles de pierre contenant des vases d'or d'un travail merveilleux et incrustés de pierreries. Dans la troisième chambre se trouvaient également des étagères et des corbeilles de pierre dans lesquelles étaient déposés des instruments de guerre et un grand nombre d'armes. L'une des épées fut mesurée, elle n'avait pas moins de sept empans; l'une des cuirasses mesurait dix-huit empans. Al-Mamoun fit emporter tout ce qu'on avait trouvé dans ces chambres, puis les oiseaux ayant été remis à leur place, les trois portes se refermèrent et reprirent leur ancienne position.

Le nombre des pyramides s'élevait, dit-on, à dix-huit, dont trois en face de

Ghizeh; la plus grande de celles-ci a un périmètre de 2,000 coudées; elle est carrée et chacun de ces côtés a 500 coudées. Al-Mamoun l'ayant ouverte y trouva, dit-on, une cuve de pierre fermée d'une dalle et remplie d'or; sur le couvercle était une inscription qui fut traduite en arabe et signifiait : « Nous avons fait cette pyramide en mille jours; nous donnons à un autre mille ans pour la détruire et l'on sait qu'il est plus aisé de démolir que de construire. Nous l'avons tapissée tout entière de brocart, qu'un autre essaie de la tapisser de nattes; il est cependant plus facile de se procurer des nattes que du brocart. Et de chaque côté nous avons déposé une somme égale à celle qui sera dépensée pour arriver jusque-là. » Al-Mamoun ayant fait établir le compte de ce qui avait été dépensé pour pénétrer jusque-là, on trouva dans la cuve une somme équivalente, ni plus ni moins.

On raconte encore qu'il y trouva une statue d'homme en pierre verte semblable au *daheng* fermée d'un couvercle en pierre semblable au *daouat* (دواة); quand le couvercle fut retiré, on trouva dans la statue le corps d'un homme revêtu d'une cuirasse d'or ornée de pierreries et sur sa poitrine était étendue une longue épée d'un prix inestimable; près de sa tête se trouvait un rubis rouge gros comme un œuf de poule. Al-Mamoun le prit en disant : « Ceci vaut mieux que de l'or. » Quelques chroniqueurs égyptiens affirment que la statue verte où se trouvait ce corps est restée dressée près du palais du roi dans la ville de Masr jusqu'en l'an 611[1] de l'hégire.

Près de la ville de Far'oun (ou Pharaon) se trouvaient deux pyramides et près de Meïdoum en était une autre, la dernière.

En l'an 579[2] de l'hégire on découvrit sur le territoire de Busir, province de Ghizeh, la maison d'Hermès. Le qadi Ibn El-Shahrzouri l'ouvrit et en retira toutes sortes de choses : béliers, singes, grenouilles en bezoard, vases en *daheng* et statues de bronze.

Ibn Khordadabah dit à propos des *Merveilles des constructions* : Les deux pyramides d'Égypte ont chacune une épaisseur de 400 coudées, et plus elles s'élèvent, plus elles se rétrécissent. Toutes les deux sont d'albâtre et de marbre; leur hauteur est de 400 coudées sur 400 coudées de largeur, et sur leurs faces

1. Du 13 mai 1214 au 1er mai 1215.
2. Du 26 avril 1183 au 13 avril 1184.

ont été retracés à la main tout l'art de la magie et tous les secrets merveilleux de la médecine; il y a en outre cette inscription : « Moi je les ai construites, que le roi qui se proclamera puissant les détruise; et détruire est plus aisé que construire! » On a établi le devis des dépenses nécessaire pour ce travail et l'on a reconnu que les revenus du monde entier n'auraient pu y suffire.

Dans le livre intitulé : *Merveilles des constructions*, il est dit, à propos des pyramides : Ce genre de construction est particulier à l'Égypte et l'on ne retrouve ailleurs rien de semblable. On s'imaginerait, à les voir, que ce sont les deux mamelles de l'Égypte, et l'étranger qui pénètre dans ce pays pourrait s'imaginer qu'elles ont été mises là par la générosité des habitants en signe d'hospitalité. Si on ne les voit que de loin et qu'on vous raconte quelques faits qui les concernent, on s'imagine que ce sont des fables. Les récits qui ont trait aux pyramides, à leur description, à leurs mesures abondent. Elles sont très nombreuses; toutes sur le territoire de Ghizeh et sur une ligne passant par Masr el-Qadima et longue de trois journées de marche. A Abou-Sir il y en a beaucoup. Les unes sont grandes, les autres petites; les unes sont de terre, les autres de briques, mais le plus grand nombre est de pierre; les unes sont à degrés, les autres à faces lisses.

Il se trouvait encore à Ghizeh un grand nombre de très petites pyramides; mais, au temps du sultan Salah el-Din Youssef ben Ayoub, elles furent détruites par l'eunuque Baha el-Din Qarâqoûsh qui en employa les matériaux à la construction des ponts de Ghizeh. De ces pyramides il ne reste plus que des collines de décombres.

Quant aux pyramides dont on parle toujours, ce sont les trois pyramides qui sont situées à Ghizeh, directement en face de Fostat; il y a entre elles une certaine distance et chacune d'elles présente un de ses angles à l'orient. Deux sont très grandes et de même dimension, elles sont rapprochées l'une de l'autre et bâties en pierres blanches; la troisième est plus petite que les deux autres d'un quart à peu près, mais elle est bâtie en granit rose tacheté, d'une force et d'une solidité extraordinaires et sur lequel le fer lui-même ne laisse de trace qu'à grand'peine. En comparaison des deux autres elle semble petite; mais, si on la regarde isolément et en faisant abstraction des deux autres, la vue s'effraie et le regard se trouble à l'examiner.

Dans la construction des pyramides on a suivi une méthode vraiment admirable et pour la forme donnée au monument, et pour la perfection de l'exécution; aussi ont-elles supporté impunément le passage du temps, tandis que le temps a eu peine à supporter leur durée. En les examinant de près, on voit que des esprits supérieurs se sont épuisés, que des intelligences subtiles se sont surpassées, que des âmes lumineuses ont dépensé pour elles tout ce qu'elles possédaient de génie et que des maîtres en art les ont édifiées comme preuve de leur puissance, à tel point qu'elles semblent parler de la supériorité du peuple qui les a construites, qu'elles racontent son histoire, exposent sa science et son intelligence, et nous livrent quelque chose de sa vie et de ses chroniques; et cela parce qu'ils ont donnéaux pyramidesla forme d'un cône à base carrée et terminé en pointe. L'une des particularités du cône est que le centre de gravité se trouve au milieu, que les faces s'appuient l'une sur l'autre, se pénétrant et se soutenant l'une l'autre, car il n'existe pas d'autre côté sur lequel elles peuvent s'appuyer. La forme carrée a cela de remarquable que le souffle des quatre vents vient se heurter à un angle; or le vent se brise sur un angle ce qui n'a pas lieu s'il rencontre une surface plane.

Les géomètres prétendent que la base de chacune des deux grandes pyramides a 400 coudées, en coudées noires, et que la plateforme du sommet présente une surface de 10 coudées de côté. On raconte qu'un archer ayant lancé une flèche vers le sommet de l'une de ces pyramides, sa flèche n'atteignit même pas le milieu du monument. On dit aussi que la plate-forme du sommet forme un carré de 11 coudées de côté, en coudées naturelles, et que l'une de ces pyramides possède une porte par laquelle on peut pénétrer et qui conduit les visiteurs à des chemins étroits, à des souterrains abrupts, à des puits, des précipices, etc.; c'est du moins ce que rapportent quelques-uns de ceux qui l'ont visitée. Bien des gens, poussés par la curiosité, ne cessent d'entrer et de descendre dans les profondeurs, mais, sans nul doute, ils finiraient par arriver à quelque endroit sans issue. Quant au chemin frayé et battu, c'est une rampe qui conduit au sommet où l'on rencontre une chambre carrée renfermant un naos de pierre; ce chemin n'a pas été tracé par les constructeurs, il fut percé par hasard et l'on dit que ce fut Al-Mamoun qui le fit ouvrir.

Des gens qui ont suivi cette route et sont montés jusqu'au sommet ont

raconté, au retour, avoir vu des choses extraordinaires : la chambre est remplie de chauves-souris et encombrée de leurs ordures; ces animaux atteignent la grosseur d'un pigeon; près du sommet se voient aussi des fenêtres et des lucarnes destinées à laisser passer l'air et la lumière; ces ouvertures sont taillées dans des pierres énormes mesurant chacunes de 10 à 20 coudées de longueur sur 2 à 3 coudées de largeur et autant d'épaisseur.

Ce qu'il y a de plus merveilleux est l'agencement admirable des pierres superposées; il est impossible de mieux faire, à tel point qu'entre deux pierres nous n'avons pu réussir à introduire ni une aiguille, ni même un cheveu. Entre les pierres est répandue une terre de couleur bleue dont on ignore la nature et la composition, et sur la surface des pierres sont tracées des inscriptions en caractères antiques inconnus; personne en Égypte n'a entendu dire que quelqu'un les comprît. Ces inscriptions sont si nombreuses et si étendues que si on les transportait sur le papier, elles couvriraient dix mille feuilles. J'ai lu, dans certains vieux livres sabéens, que l'une de ces pyramides était le tombeau de Adamoun et l'autre le tombeau d'Hermès; d'après eux, ces deux personnages auraient été de grands prophètes et Adamoun aurait été le plus grand; on faisait le pèlerinage des pyramides et l'on y venait du fond de tous les pays.

Le roi El-Aziz Othman ben Salah El-Din Youssef ben Ayoub, qui régna après son père, fut poussé par des gens ignorants de sa cour à détruire les pyramides. Il commença par la petite pyramide rouge et y envoya des carriers, des tailleurs de pierre, sous la conduite de quelques émirs du royaume et de grands de l'empire, en leur intimant l'ordre de la détruire. Ceux-ci plantèrent leurs tentes près de la pyramide, rassemblèrent des manœuvres et des ouvriers et n'épargnèrent pas la dépense; ils restèrent là près de huit mois avec leurs gens et leurs chevaux, détruisant chaque jour une ou deux pierres avec des peines infinies et après des efforts inouïs. Des hommes postés en haut soulevaient avec des leviers la pierre que d'autres tiraient d'en bas au moyen de cordes et de câbles. La pierre en tombant faisait un bruit épouvantable qui s'entendait de fort loin, les montagnes en sursautaient et la terre en tremblait; la pierre s'enfonçait dans le sable, et il fallait de nouveaux efforts pour la soulever au moyen de leviers afin de creuser par dessous un chemin sur lequel on la faisait rouler; alors on la cassait en morceaux, et chaque morceau était porté sur des charrettes et jeté au pied de

la montagne voisine. Et après de très longs efforts et des dépenses énormes, épuisés de fatigue et à bout de forces, ils se virent obligés d'abandonner le travail sans avoir pu l'accomplir; tout ce qu'ils obtinrent fut de défigurer la pyramide et de donner une preuve de leur impuissance et de l'inanité de leurs efforts. Cela se passait en 593 [1]. — Aujourd'hui, si l'on regarde le monceau de pierres arrachées à la pyramide, on pourrait croire qu'elle est complètement détruite ; mais si on examine la pyramide elle-même, on reste convaincu qu'on n'en a rien enlevé et qu'une partie seulement des flancs s'est éboulée. Un personnage, qui avait été témoin de la peine qu'on avait éprouvée à démolir chaque pierre, demanda au chef des ouvriers : « Si le sultan vous donnait mille dinars pour remettre une de ces pierres à sa place et telle qu'elle était, le pourriez-vous faire ? — Non, par Dieu, répondit l'autre, cela nous serait impossible, quand même on doublerait la somme. »

En face des pyramides sont de nombreuses grottes, si grandes et si profondes qu'un cavalier y pourrait entrer lance au poing et y chevaucher pendant un jour entier sans atteindre le fond, tant elles sont hautes, spacieuses et profondes ; d'après leur situation, il semble que ce soient les carrières d'où ont été extraites les pierres des pyramides.

Quant aux carrières qui ont fourni les pierres de la pyramide rouge, elles sont situées, dit-on, à Qolzoum et à Assouan. Près de ces pyramides, on voit encore les vestiges de constructions superbes et de grottes nombreuses taillées dans le roc; il est bien rare qu'il ne se trouve pas dans ces grottes des inscriptions dans cette langue inconnue (dont nous avons parlé): et le juriste Amarat El-Yenini a bu à la même mamelle que Dieu, lorsqu'il a dit :

O mes amis! il n'y a pas, sous le ciel, de construction
Qui égale en perfection les deux pyramides d'Égypte ;
C'est un édifice que le temps redoute, et cependant tout ce qui est
A la surface de la terre redoute le temps.
L'œil est ravi par la beauté de leur agencement,
Et l'esprit n'a pu saisir le but de leur construction

Cette pensée est tirée des paroles d'un sage : Toute chose a peur du temps, excepté les pyramides, car le temps, au contraire, a peur d'elles.

1. Du 24 novembre 1196 au 12 novembre 1197.

Abd El-Ouaheb ben Hassan ben Gafar ben El-Hageb, qui mourut en 387 [1], a dit :

Contemple les deux pyramides lorsqu'elles pointent,
Devant les yeux, leur sommet dans la hauteur et l'étendue;
Comme si la vaste terre avait eu
Soif à cause de la longue chaleur de son foie,
Elle a découvert ses deux seins saillants,
Invoquant Dieu parce qu'elle est séparée de son enfant.
Et Dieu l'a entendue et lui a donné le Nil pour la consoler
En l'arrosant, et lui faire oublier sa peine,
Grâce à la générosité du seigneur qui la dirige,
Qui conduit le peuple vers l'amélioration, et organise les affaires.

Seïf El-Din ben Gobarat a dit :

Par Dieu! Que de merveilles, que de choses admirables
Disent aux cœurs les deux pyramides!
L'histoire de leur peuple est muette pour les oreilles,
Mais elles soulèvent le voile et nous montrent d'innombrables beautés;
Elles sont comme des tentes dressées
Sans bâton ni cordes.

Un autre a dit :

Regarde les deux pyramides et apprends d'elles
Ce qu'elles racontent des temps passés;
Contemple le mystère ténébreux qu'elles renferment
Le contemplant avec l'œil du cœur, non avec le regard.
Si elles parlaient, elles nous raconteraient ce
Qui s'est fait au commencement et à la fin du temps.
Quand elles commencent à poindre devant l'œil qui les regarde,
Elles semblent les deux oreilles d'un cheval enterré.

L'imam Abou 'l-Abbas Ahmed ben Youssef El-Tifachi a dit :

N'as-tu pas vu les pyramides dont la construction persiste
Tandis que la loi du monde fait disparaître hommes et génies.
Tel un moulin, dont la meule supérieure serait le ciel,
La meule inférieure, les pyramides, et le monde, la mouture.

1. Du 14 janvier 997 au 2 janvier 998.

Il a dit encore :

Les gens d'autrefois qui
Habitaient l'Égypte étaient forts.
La vertu est un reste d'eux
Et la science pour eux était un drapeau ;
Mais leurs drapeaux sont tombés,
Et leur science et eux se sont éteints ;
Regarde, tu la verras visible,
La vieillesse sur elle est sensible.

On a dit :

O mes amis, rien ne résiste aux deux accidents (le jour et la nuit) ;
Si une première chose avait subsisté, une seconde subsisterait ;
Les deux pyramides d'Égypte sont le point suprême atteint par la force de l'homme,
Et les deux pyramides ont vieilli avec leur temps.
Ne vous étonnez pas de me voir vieillir, car
Le temps m'a jeté dans la perte de ma jeunesse.
Allez à Carthagène et contemplez là
Les monuments des 'Adites et vous pleurerez ;
Et le portique de Cosrou, contemplez-le, il
Parlera de tous les temps, comme avec sincérité.
Et ne croyez pas que le trépas me soit particulier,
Loin de là ! tout ce qui est sur le globe est périssable.

J'ai trouvé ceci écrit de la main du cheikh Shehab el-Din Ahmed ben Yahia ben Abou Heglat El-Tlemsani : Le cadi Fakhr El-Din Abd el-Ouahab El-Masri m'a récité des vers qu'il avait composés en 655 sur les pyramides et qui sont excellents :

La construction des pyramides est comme un prédicateur
Qui toucherait les cœurs sans user de la parole.
Voici que me vient à l'esprit un mot bien ancien :
« Où est celui qui a élevé les pyramides ? »
Ce sont des montagnes élevées et qui sont presque
Plus élevées au-dessus de la terre que Saturne.
Si Cosroes eût eu leur flanc pour trône,
Il l'eût préféré au trône de son portique.
Elles ont passé par la chaleur et le froid du temps
Bien longtemps, et n'ont rien ressenti de ces deux choses.

Ni du soleil brûlant ni du vent qui
Souffle, ni du torrent qui coule.
Est-ce qu'un homme pieux les a élevées en témoignage de sa piété,
Et a-t-il construit les pyramides pour quelqu'une de ses idoles?
Ou bien est-ce l'œuvre d'un homme croyant au retour de l'âme
Vers le corps après l'avoir quitté?
Et les a-t-il bâties pour ses trésors et pour son cadavre
Comme un tombeau devant les préserver du déluge?
Ou bien sont-ce des observatoires pour les planètes
Choisies par les observateurs à cause de l'excellence du lieu?
Ou bien sont-elles la description de calculs planétaires,
Tels qu'en faisaient autrefois les Perses et les Grecs?
Ou bien a-t-on gravé sur leurs faces
Une science que l'esprit s'efforce de comprendre?
Dans le cœur de qui les voit, pour connaître leur écriture,
Surgit un désir qui fait mordre le bout des doigts.

CHAPITRE QUARANTE-UNIÈME

DE LA STATUE NOMMÉE « LE TERRIBLE »

Cette statue est située entre les deux pyramides, et s'appelait autrefois *Belheïb* (بلهيب); aujourd'hui les Égyptiens la nomment *Abou 'l-hôl* (ابو الهول *le père de la terreur*).

El-Qoda'ï dit : La statue des pyramides, nommée *Belhoubah* (بلهوبة) est une statue colossale en pierre, située entre les deux pyramides, et dont on ne voit que la tête. Les gens du peuple lui donnent le nom d'Abou 'l-hôl; on l'appelle aussi Belheïb. C'est, dit-on, un talisman contre les sables et qui les empêche d'envahir les terrains cultivés de Gizeh.

Dans le livre, les *Merveilles des constructions,* il est dit : Près des pyramides, on voit, émergeant du sol, une tête et un cou de grandeur colossale; les gens donnent à cette figure le nom d'Abou 'l-hôl et prétendent que le reste du corps est enterré sous le sable. Proportionnellement aux dimensions de la tête, la longueur totale du corps doit être de 70 coudées et même plus. Le visage est peint en rouge et recouvert d'un vernis brillant parfaitement conservé. La figure est belle, les traits agréables et empreints de charme et de beauté; le visage semble sourire.

On interrogeait un homme éminent sur ce qu'il avait vu de plus merveilleux : « La proportion du visage d'Abou 'l-hôl, » répondit-il. En effet, les différentes parties du visage, le nez, les yeux, les oreilles, sont aussi bien proportionnées que les traits qu'on rencontre dans la nature. Le nez de l'enfant, par exemple, est en proportion de sa taille, et ce nez, qui le rend beau, rendrait hideux un homme qui l'aurait au milieu du visage; pareillement, un enfant serait hideux s'il avait le nez d'un homme. Il en serait de même pour l'une quelconque des parties du corps. Il faut donc que tous les membres soient proportionnés au reste du corps et à sa taille. Ce qu'il y a d'admirable chez l'artiste qui a exécuté la statue d'Abou 'l-hôl, c'est qu'il ait pu, malgré l'énor-

mité du monument, conserver les proportions des membres, bien que la nature n'ait jamais créé de corps de cette dimension.

Vis-à-vis de cette statue, sur le territoire de Masr près du palais royal, s'en trouvait une seconde, de taille colossale également et parfaitement proportionnée comme la première. Dans son giron elle tient un enfant et sur sa tête est posé un bassin; le tout est d'un seul bloc de granit. On prétend que c'est une femme, l'épouse d'Abou 'l-hôl dont nous avons parlé. Elle se trouve dans une rue à laquelle elle a donné son nom. On assure que si l'on mettait sur la tête d'Abou 'l-hôl l'extrémité d'un fil et que, le fil tendu, l'autre extrémité reposât sur la tête de la femme, on obtiendrait une ligne exactement horizontale. Abou 'l-hôl est, dit-on, un talisman destiné à empêcher les sables de se joindre au Nil, et la femme est un autre talisman dont la vertu est d'empêcher les eaux du Nil d'inonder la ville de Masr.

Ibn el-Moutaouag dit : La *ruelle de la Statue* (زقاق الصنم) est une ruelle qui commence à l'extrémité du Grand Marché (السوق الكبير), dans le voisinage de la rue de 'Amar (درب عمار). L'idole est connue sous le nom de femme de Pharaon (سرية فرعون), et est regardée comme un talisman destiné à préserver les campagnes de l'envahissement des eaux du Nil. On dit que le Belheïb des pyramides lui fait face, le dos de Belheïb étant tourné vers le désert, tandis que le dos de la femme est tourné vers le fleuve, les deux statues faisant face à l'orient. En 711[1], un émir, du nom de Balât, arriva avec des ouvriers, tailleurs de pierre et carriers; ils brisèrent la statue connue sous le nom de *statue de la Femme* et la taillèrent en gros et petits morceaux, pensant que dessous devait être caché un trésor, mais on n'y trouva qu'un piédestal de pierre énorme sous lequel on creusa jusqu'à ce qu'on rencontrât l'eau, mais on ne découvrit rien. Avec ces pierres on construit la base de la colonne de granit que l'on peut voir dans la nouvelle mosquée bâtie en dehors de Masr et qu'on appelle Mosquée neuve d'El-Naser (الجامع الجديد الناصرى); c'est ainsi que cette statue disparut, et Dieu est le plus savant!

De notre temps, un personnage, le cheikh Mohammed Saïm El-Daher, l'un des Sofis du couvent de derviches fondé par Saïd El-Sa'ada, se mit en route

1. Du 20 mai 1311 au 8 mai 1312.

vers 780[1] afin de combattre et de détruire les superstitions (منكرات); il se rendit aux pyramides et mutila le visage d'Abou' l-hôl qui est resté dans cet état jusqu'à présent. Depuis lors, le sable a envahi en grande partie le territoire de Gizeh, et les habitants de cette province attribuent cet empiétement des sables sur leurs terres à la mutilation de la statue. A Dieu est la conséquence des choses, et quoi de plus beau que ce qu'a dit Zâfer El-Haddad :

Examine la forme des deux pyramides et admire;
Entre les deux est Abou 'l-hôl le merveilleux.
Comme des voyageurs qui, la nuit passée, vont partir,
Bien-aimé avec bien-aimée, entre eux deux se tient le jaloux.
Et l'eau du Nil, à leurs pieds, est comme des larmes;
Et la voix du vent, qui souffle près d'elles, est comme une plainte.
Et la prison de Joseph apparaît comme un amant
Abandonné, et qui tristement se lamente.

On raconte qu'Atrib ben Qobt ben Masr ben Beïsar ben Ham ben Nouh, au moment de mourir, recommanda à son frère Sâ de mettre son corps dans une barque et de l'enterrer dans une île au milieu du fleuve. Lorsqu'il fut mort, Sâ exécuta l'ordre de son frère, sans qu'aucun Égyptien en eût connaissance. On accusa Sâ du meurtre d'Atrib et il se forma contre lui un soulèvement qui dura neuf années. Au bout de la cinquième année, Sâ proposa aux rebelles de les conduire au tombeau d'Atrib; ils s'y rendirent, mais, après avoir creusé sa tombe, ne trouvèrent plus le corps que les démons avaient transporté à l'endroit où est Abou'l-hôl, pour l'enterrer près du tombeau de son père et de son grand-père Beïsar. Les soupçons dès lors ne firent que s'accroître contre Sâ, et les rebelles, retournés à Memphis, continuèrent la guerre. Éblis se rendit auprès d'eux et leur fit voir le corps d'Atrib là où il l'avait transporté. On retira Atrib de son tombeau et on le plaça sur un lit; et le démon leur parla par sa langue (d'Atrib), les soumit à ses idées, si bien qu'on se prosterna devant lui et qu'on l'adora comme on avait adoré les idoles. Sâ fut tué et son corps enterré sur la berge du Nil; mais le Nil, en montant, ne submergea pas son tombeau. Ce que voyant, une partie des rebelles se rallia à lui, déclarant qu'il avait été tué injustement, et allèrent se prosterner sur sa tombe comme les autres faisaient pour

1. Du 30 avril 1378 au 18 avril 1379.

Atrib; quelques-uns taillèrent une pierre et lui donnèrent la forme d'Achmoum (اشمون). Cette pierre, appelée plus tard Abou 'l-hôl, fut placé entre les deux pyramides et devint objet de vénération : il y eut donc ainsi trois sectes en Égypte. Et les Sabéens n'ont jamais cessé de vénérer Abou 'l-hôl, de lui sacrifier des coqs blancs et de lui brûler de la sandaraque.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME

DES MONTAGNES

La terre d'Égypte tout entière est embrassée par deux montagnes qui se dirigent du sud au nord; très peu élevées, elles sont de hauteur inégale, celle d'orient étant la plus haute; elle porte le nom de mont Louqa; la montagne d'occident assez basse n'est pas continue. L'espace qui sépare ces deux montagnes est très étroite en certains endroits et s'élargit dans certains autres. La partie la plus large se trouve dans le Delta. Ces deux montagnes sont stériles et ne produisent aucune plante, contrairement aux montagnes des autres pays. La cause en est qu'elles sont saturées de nitre et de sel, car la force du limon d'Égypte attire à lui l'humidité de ces montagnes, humidité nécessaire à la germination, et la chaleur excessive en élimine la substance douce et subtile; aussi l'eau des puits de ces montagnes est-elle salée. Ces deux montagnes dessèchent ce qu'on y enterre, parce que les pluies sont naturellement rares en Égypte.

Le mont Louqa, situé à l'est de l'Égypte, la protège contre le vent d'est; aussi ce vent manque-t-il absolument en Égypte. De plus, elle intercepte pour ce pays les rayons du soleil levant quand il est encore près de l'horizon. Les noms de ces deux montagnes sont très nombreux et varient suivant les provinces qu'elles traversent. Celle qui domine Fostat et El-Qahira est le mont Moqattam (الجبل المقطم).

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME

DU MONT MOQATTAM

Le mont Moqattam commence à l'orient de la Chine, à l'océan Enveloppant, traverse le pays des Tatars, atteint Farganah et les monts Yetam où le fleuve Soghd prend sa source, et s'étend jusqu'au Gihoun; ce fleuve coupe en deux la montagne et coule entre ses deux tronçons: la montagne, qui semble là coupée en son milieu, reprend au delà du Gihoun la direction de Gourgan et, passant à Talkhan, traverse les provinces de Merv et de Roud jusqu'à Tous. Toutes les villes du district de Tous sont situées dans cette montagne à laquelle se rattachent les montagnes d'Ispahan et de Shiraz avant qu'elle n'atteigne l'océan Indien. Là, la montagne fait un coude dans la direction de Sharzour, passe le Tigre et atteint le mont Goudi (جبل الجودى) où l'arche de Noé s'est arrêtée au temps du déluge. Puis, traversant les provinces d'Amad et de Miafaraqeïn (آمد وميافارقين), elle atteint le poste frontière d'Alep et là prend le nom de mont Lakâm (جبل اللكام). Après avoir dépassé Alep, elle prend jusqu'à Homs le nom de Nahra (نهرا); au delà de Homs, on la désigne par le nom de mont Liban (جبل لبنان). De là, traversant la Syrie, elle atteint la rive (orientale) de la mer de Qolzoum. De l'autre côté (sur la rive occidentale), elle prend le nom de Moqattam. A ce point, elle se divise en plusieurs rameaux dont les derniers vont mourir à l'extrémité de l'occident. On prétend que son nom lui vient de Moqtam ben Masr ben Beïsar ben Ham ben Nouh.

Le mont Moqattam loge les deux rives du Nil dans la direction de la Nubie, passe au-dessus du Fayoum et atteint à l'ouest le territoire de Mouqraouat (مقراوة) et plus à l'ouest encore Sagalmasat (سجلماسة), d'où elle se dirige vers l'océan Enveloppant, qu'elle atteint après cinq mois de marche.

Ibrahim ben Ouacif Shah, parlant de l'arrivée de Misraïm ben Beïsar ben Ham ben Nouh au pays d'Égypte, dit: Les compagnons du prêtre Aqlimoun

mirent au jour les trésors des Égyptiens et leurs manuscrits, renfermant les sciences exposées en écriture *berabi*; ils déblayèrent leurs monuments et retrouvèrent les mines d'or, d'émeraudes et de turquoises, etc. Ils rétablirent la description des arts, c'est-à-dire de l'alchimie. Et Misraïm institua comme chef de l'alchimie un homme de la caste sacerdotale nommé Moqaïtâm (مقيطام) le sage, qui exerçait son art sur la montagne orientale, laquelle prit de lui le nom de Moqattam, parce que Moqaïtâm le sage y pratiquait l'alchimie. Le nom du sage fut abrégé et cette abréviation servit à désigner la montagne qui fut appelée mont Moqattam, c'est-à-dire montagne de Moqaïtâm le sage.

El-Bakri dit : Le Moqattam (avec un damma sur la première lettre, un fatha sur la seconde, un techdid sur le *tha* non pointé et muni aussi d'un fatha مُقَطَّم) est une montagne qui confine à Masr et où l'on enterre les morts.

El-Qoda'ï dit : Le Moqattam, d'après Abou Abd Allah El-Yemani, est cette montagne attribuée à Moqattam ben Masr ben Beïsar ben Ham ben Nouh lequel était un pieux serviteur de Dieu et qui se retira sur cette montagne pour se livrer à ses dévotions; d'où la montagne aurait pris son nom. Mais cela n'est pas exact : car on ne connaît à Masr aucun fils du nom de Moqattam.

Voici maintenant ce que racontent les savants : Le nom de Moqattam est dérivé du mot قطم équivalent de قطع (*couper*); en effet, il semblerait qu'on ait *coupé* tous les arbres et toutes les plantes de cette montagne, d'où le nom de Moqattam. C'est du moins ce que prétendent Ali ben El-Hassan El-Henaï El-Doussî surnommé Kara' et d'autres encore.

Abd El-Rahman ben Abd Allah ben Abd El-Hakem raconte, d'après El-Leïtz ben Sa'd, qu'El-Maqoqos demanda à Amr ben El-As de lui vendre le pied du Moqattam moyennant 70,000 dinars suivant les uns, 20,000 dinars seulement suivant d'autres. Amr étonné lui dit : « J'en référerai à l'émir des Croyants. » Et il écrivit en effet à ce sujet à Omar ben El-Khattab qui lui répondit : « Demande-lui pourquoi il t'a fait une semblable proposition pour une montagne qui ne peut être cultivée et où l'on ne peut se procurer d'eau. » Amr interrogea Maqoqos et celui-ci lui dit : « Nous avons trouvé dans les livres la description de cette montagne et nous avons vu qu'elle renfermerait les plantes du Paradis. » Amr transmit cette explication à Omar qui répondit : « En fait de plantes du Paradis, je ne connais que les musulmans. Enterre donc dans cette montagne

les musulmans qui mourront dans le pays où tu es, et ne la vends à aucun prix. » Et le premier musulman qu'on y enterra fut un homme de la tribu de Mo'afar nommé 'Amer (عامر) et dès lors la montagne fut peuplée (عمرت)[1]. Et El-Maqoqos s'écria : « Quoi ! cela n'est pas conforme à notre traité ! » Et on traça la limite qui sépare la propriété des Coptes du cimetière (des musulmans).

Omar ben Abou Omar El-Kandi, parlant des mérites de l'Égypte, raconte qu'Amr ben El-As, s'étant rendu au pied du Moqattam, demanda à El-Maqoqos qui l'accompagnait : « Qu'a donc votre montagne à être ainsi stérile ; il n'y pousse pas de plantes comme dans les montagnes de Syrie. Si nous faisions creuser un canal qui y amènerait l'eau du Nil et si nous y plantions des palmiers ? — Nous avons trouvé dans les livres, répondit El-Maqoqos, que cette montagne a été, plus que tout autre, fertile en arbres, en plantes et en fruits. Elle était le séjour de Moqattam fils de Masr fils de Beïsar fils de Cham fils de Noé. Et quand arriva la nuit où Dieu parla à Moïse, Dieu dit aux montagnes : Je vais parler avec un de mes prophètes sur l'une de vous. Toutes les montagnes se dressèrent et se haussèrent, excepté la montagne de Jérusalem qui se baissa et se fit toute petite. Dieu lui demanda : Pourquoi as-tu agi ainsi ? et il le savait mieux que personne. La montagne répondit : Par vénération et respect pour toi, ô mon Seigneur. Et Dieu alors prescrivit aux autres montagnes de lui donner tout ce qu'elles possédaient de plantes. Et le Moqattam donna toutes les plantes qui le couvraient, et depuis cette époque il est resté dépouillé comme tu le vois à présent. Dieu dit alors au Moqattam : En récompense de ce que tu as fait, je te donnerai les arbres du Paradis, ou, suivant une autre version, les plantes du Paradis. » Amr écrivit tout cela à Omar ben El-Khattab qui lui répondit : « Je ne connais, en fait de plantes du Paradis, que les musulmans. Fais-leur donc un cimetière de cette montagne. » El-Maqoqos irrité dit à Amr : « Cela n'est pas dans nos conventions. » Et Amr lui réserva un terrain du côté d'El-Habech, où l'on enterra les chrétiens. On raconte que Moïse s'étant prosterné, tous les arbres du Moqattam jusqu'à Tourah se prosternèrent avec lui.

Il est écrit : *Quand le pays saint sera conquis* : par là est comprise la vallée de

1. Jeu de mots sur عمر qui signifie « peupler, cultiver ».

l'Adoration de Moïse dans le Moqattam, près de la carrière de pierres. Car Moïse parla à son Maître dans cette vallée.

Abd ben Mousa dit : J'assistais à un enterrement avec Mousa ben Lahi'at ; nous étions près du mort quand Mousa, levant la tête, regarda la montagne en disant : « Jésus, fils de Marie, est passé au pied de cette montagne vêtu d'un caftan de laine et ceint d'un ruban ; sa mère était près de lui et Jésus, se tournant vers elle, lui dit : O ma mère, voici le cimetière du peuple de Mohammed. »

Abd Allah ben Lahi'at rapporte, d'après 'Yach ben Abbas, que Ka'b el-Ahbar demanda, à un homme qui se rendait en Égypte, de lui rapporter de la poussière prise au pied du Moqattam. Celui-ci la lui rapporta dans un sac et quand Ka'b mourut on plaça, d'après ses ordres, cette poussière dans son cercueil, sous son corps.

On rapporte que Ka'b, interrogé sur la montagne d'Égypte, répondit : « Elle est sacrée depuis Qoseïr jusqu'à El-Yahmoum. »

Ibn Lahi'at dit : Le Moqattam est la montagne comprise entre Qoseïr et la carrière de pierres (Tourah); à partir de ce point, elle prend le nom de Yahmim; on y trouve des pierres précieuses et de l'acier (فولاذ ?) et elle s'étend jusqu'aux extrémités du pays des Noirs.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME

DE LA MONTAGNE ROUGE

Cette montagne qui domine le Caire au nord-est est connue sous le nom de Yahmoum (اليحموم).

El-Qoda'ï dit : Les Yahamim (اليحاميم) sont diverses montagnes qui dominent le Caire et ses campagnes du côté de l'est; elles se terminent à un certain *chemin de la Citerne* (طرق الجب). On leur donne le nom de Yahamim, à cause de la variété de leurs couleurs. اليحموم (*El-Yahmoum*) en arabe signifie *noir, foncé*.

Ibn Abd El-Hakem rapporte, d'après Sa'ï ben Obeïd, que, au temps de son voyage à Masr, les habitants avaient établi leur lieu de prière dans un endroit situé en face de la saqieh d'Abou 'Oun dans le quartier d'El-Asker, et il demanda : Pourquoi ont-ils établi leur lieu de prière sur la montagne maudite et ont-ils abandonné la montagne sainte, c'est-à-dire le Moqattam?

Ibn Abd El-Zaher dit : La montagne rouge, d'après El-Qoda'ï, est le Yahmoum qui domine le Caire, et je ne vois pas en effet de montagne dominant le Caire, autre que celle-là.

El-Bakri dit : El-Yahmoum, avec un fatha sur la première lettre, un souqoun sur la seconde (يَحْموم). El-Harbi dit : El-Yahmoum, montagne d'Égypte.

Abou Qabil rapporte qu'Abdallah ben Amr, interrogeant Ka'b au sujet du Moqattam, lui demanda s'il était maudit. « Loin d'être maudit, répondit Ka'b, il est sacré depuis Qoseïr jusqu'à El-Yahmoum. »

El-Bakri rapporte encore que 'Abed (avec un ب à un seul point et un د non pointé عابد, de la forme فاعل), est une montagne d'Égypte en face du Moqattam.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME

DE LA MONTAGNE D'YACHKOUR

Cette montagne se trouve entre le Caire et Masr, et c'est sur elle qu'est bâtie la mosquée de Touloun.

El-Qoda'ï dit : Montagne d'Yachkour; ce Yachkour était fils de Gadelat de la tribu de Lakhm. C'est sur cette montagne que s'élève la mosquée d'Ibn Touloun. Les Yachkar ben Gadelat sont une petite tribu arabe, qui, au moment de la conquête, s'est fixée sur cette montagne, laquelle a pris d'eux le nom d'Yachkour.

Ibn Abd El-Zaher dit : La mosquée d'Ibn Touloun est bâtie sur la montagne d'Yachkour; c'est un lieu célèbre par ses miracles et un lieu béni. On dit que c'est sur cette montagne que Moïse ouvrit la bouche pour parler à son Seigneur. Elle domine le Nil duquel rien ne la sépare. Elle domine aussi les deux étangs, le Birket el-Fil (بركة الفيل, *étang de l'Éléphant*) et l'étang de Qaroun (بركة قارون). C'est aussi sur cette montagne qu'étaient essayées les machines de guerre avant leur envoi dans les postes frontières.

El-Kabch (الكبش) est une montagne située dans le voisinage du Yachkour et qui dominait autrefois le cours du Nil, à l'ouest. Puis quand, après la conquête, les musulmans eurent fondé Fostat, cette montagne fut englobée dans le quartier d'El-Hamra el-Qousoua (الحمراء القصوى) qui prit le nom de Kabch.

El-Sharf (الشرف) est le nom de trois endroits : deux se trouvent entre le Caire et Masr et le troisième entre le Birket el-Habech et Fostat Masr. Pour ceux qui sont situés en dehors du Caire, l'un deux, sur lequel s'élève aujourd'hui la Citadelle de la Montagne, fait partie du Moqattam: le second est situé entre Masr et la mosquée de Touloun; celui-ci domine à l'ouest le grand canal qui sépare Kom el-Garch (كوم الجارح) et le quartier de la mosquée de Touloun;

il faisait partie du quartier de Tagib (تجيب), mais fut plus tard rattaché au quartier d'El-Asker.

Quant au troisième Sharf, il porte aujourd'hui le nom d'El-Rased (الرصد, *l'observatoire*) et domine le quartier de Rashidat (راشدة). Ce Sharf portait le nom de Sanad, et *sanad* (سند) est le nom que l'on donne à la partie d'une montagne que l'on a devant soi et qui se trouve au-dessus du sol. On dit فلن سند, pour dire معتمد, *appuyé*.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME

DE L'OBSERVATOIRE (*EL-RASED*)

El-Rased est une élévation qui domine à l'ouest le quartier de Rashidat et au sud le Birket el-Habech ; pour qui la regarde du côté de Rashidat c'est une véritable montagne, mais pour qui vient du côté de l'est elle semble un plateau et l'on peut en effet y parvenir sans monter, en passant par le cimetière. Cette colline fait face au Sharf du quartier d'El-Askar et au Sharf qui porte aujourd'hui le nom de Kabch. Elle s'appelait autrefois le Garf (الجرف), mais elle prit dans la suite le nom de Rased (*observatoire*) après qu'El-Afdal Abou 'l-Qasem Shanshah, fils du général Badr el-Gemali, eut installé à son sommet une sphère pour observer les planètes. Depuis lors elle porta le nom de Rased.

Dans le livre *De l'observation*, il est dit : On apporta de Syrie à El-Afdal Shanshah, fils du général Bedr, une centaine de tables où se trouvaient inscrits les événements (astronomiques) qui devaient se produire dans les années postérieures à l'an 500[1] de l'hégire. Les astronomes de Son Excellence étaient alors Ibn El-Halebi, Ibn El-Heitzmi, Sahloun et d'autres auxquels on accordait un traitement mensuel, plus une rente (annuelle) et des vêtements, et qui étaient chargés d'établir eux aussi des tables chaque année. Chacun d'eux se livrait à ses calculs personnels et aux opérations pour lesquelles il avait le plus d'aptitude. Au commencement de l'année chacun apportait ses tables. En les comparant avec celles apportées de Syrie, on trouva entre elles de notables divergences, ce qui déplut au sultan. Aussi au commencement de l'année 513[2], lorsque les tables furent réunies, suivant la coutume, El-Afdal convoqua les astronomes, les calculateurs et les savants et leur demanda la raison des écarts que présentaient les tables. « Les Syriens, répondit-on, observent et calculent d'après la

1. Du 2 septembre 1106 au 21 août 1107.
2. Du 14 avril 1119 au 1er avril 1120.

méthode aujourd'hui abandonnée d'El-Mamoun; nous autres nous suivons la méthode des tables d'El-Hakem, car elle est plus récente, et entre l'ancien et le nouveau système il y a des écarts et des divergences. Les sages de l'antiquité ont reconnu que les choses récentes sont préférables aux anciennes, à cause du déplacement des astres et du changement qui se produit dans les calculs. » Et à ce propos, ils s'entretinrent avec le sultan de choses qui sont rapportées dans les ouvrages spéciaux et finirent par lui conseiller de bâtir un nouvel observatoire qui permît de vérifier les calculs et de faire disparaître les erreurs et les fautes, ce qui, outre l'utilité réelle et considérable qu'on en retirerait, procurerait au sultan une gloire éclatante et une renommée impérissable. « Qui charger de cela? » demanda El-Afdal. Un de ses amis et conseillers, le cheikh vénérable Abou 'l-Hassan Ibn Abou Osamat, prit la parole et dit : « Le cadi Ibn Abou 'l-'Eich El-Taraboulsi, le vertueux et savant ingénieur. » Ibn Abou 'l-'Eïch était son gendre, car il avait épousé sa fille; c'était un personnage très vieux et très puissant et de plus fort riche, qui fut appuyé encore dans cette affaire par le général Abou Abd Allah qui avait pris le vizirat après El-Afdal, et que l'on désignait sous le nom d'El-Mamoun Ibn El-Bataïhi. El-Afdal trouva le conseil judicieux et dit : « Qu'on lui donne l'ordre de s'occuper de cette affaire et qu'il demande ce qui lui sera nécessaire! » Tout cela étant ainsi arrangé, le cadi commença par se vanter bien haut; or ce que détestait El-Afdal, par-dessus toute chose, était d'entendre les gens se vanter ou de les voir se parer de robes éclatantes. « Ces instruments, dit le cheikh, sont énormes et leur manipulation scabreuse; tout le monde ne sait pas s'en servir comme il convient. » Et il parla, parla longtemps, ne cessant de se vanter et disant : « Il faut que celui qui sera chargé de ce travail soit soutenu généreusement et magnifiquement, afin que son cœur reste calme pour surveiller de près l'opération, que sa poitrine soit à l'aise et son esprit libre et rassuré par la justice qu'on lui aura rendue. » El-Afdal fort mécontent s'écria : « Par Dieu, il se vante trop ! il exalte trop sa science; je ne veux plus en entendre parler ni avoir affaire avec lui! » Et le général Ibn El-Bataïhi fit un signe et dit : « Il y a ici quelqu'un capable d'accomplir facilement ce travail, en très peu de temps et de la meilleure manière, c'est Abou Saïd Ibn Qaraqat le médecin qui est actuellement chargé du magasin des armes, des selles, des outils, etc. » On le fit

venir sur-le-champ; et il se mit à parler bien et simplement, expliquant dans quel but les instruments avaient été faits et qui les avait inventés. Il parla des savants de l'antiquité et de tous ceux qui, jusque dans les derniers temps, avaient fait des observations astronomiques, et tout cela clairement et posément comme s'il eût récité par cœur ou qu'il eût lu dans un livre. El-Afdal et les assistants étaient émerveillés; et El-Afdal lui ayant demandé de quoi il avait besoin, il répondit : « J'ai besoin de fort peu de chose et je puis même me le procurer facilement puisque tout ce qui m'est nécessaire se trouve dans les magasins du sultan, que Dieu affermisse son règne! Il me faut du cuivre, du plomb, des outils; mais, tout ce qu'il me faudra, je le demanderai l'un après l'autre, excepté l'argent pour les dépenses et le salaire des ouvriers, dont un autre que moi sera chargé. » El-Afdal surpris s'écria : « Qu'on lui alloue un traitement pour lui-même. » Mais le vieillard reprit : « Je fais partie des employés et ce qui m'est alloué me suffit; je suis serviteur du royaume et n'ai pas besoin d'autre traitement. Si j'atteins mon but, et si je mène les choses à bien, ce sera ma récompense. » On avait dit à El-Afdal que l'installation de cet observatoire coûterait beaucoup d'argent; aussi demanda-t-il : « Combien te faut-il, en somme? — Cela, répondit Abou Saïd, ne demandera pas plus de dépenses qu'une mosquée ou un belvédère. » Et comme El-Afdal insistait, il dit : « Apportez-moi du papier » et il y écrivit ceci : « Le serviteur baise la terre et dit : J'ai fait la liste des choses dont j'ai besoin; qu'un décret sublime prescrive au Dar el-Ouakalat (دار الوكالة) de me remettre 200 qantars de cuivre en blocs, 80 qantars de cuivre d'Espagne en verges, 40 qantars de cuivre rouge, 1000 qantars de plomb; de me fournir de l'arsenal le bois à brûler, le fer, l'acier et le bois de construction; enfin, pour les dépenses, 100 dinars qui resteront entre les mains d'un écrivain chargé des comptes et dont je demanderai le renouvellement quand ils seront épuisés. Je choisirai un emplacement favorable à l'établissement d'un observatoire et, pendant le travail, le sultan surveillera les opérations et veillera à l'exécution de ses ordres. » El-Afdal approuva tout et voulait en plus lui accorder une robe d'honneur. « Cela, dit le général, doit être donné plus tard, quand nous aurons vu son œuvre. » Et depuis le commencement jusqu'à la fin, Abou Saïd ne réclama pas un seul dirhem pour lui-même; il eût eu honte de quémander, lui qui était employé du sultan. Chacun de ceux qui se trouvaient

là espérait bien vivre longtemps, mais El-Afdal fut tué l'année suivante et la situation se trouva à ce moment-là modifiée.

On avait donc choisi d'abord, pour installer l'observatoire, la mosquée du Four (مسجد التنور) sur le Moqattam; mais elle se trouve trop éloignée de tout ce qui était nécessaire, et, d'un commun accord, le choix se porta sur le plateau d'El-Garf dans la grande mosquée d'El-Filat. Pour cette mosquée seule on avait dépensé 6,000 dinars. On y creusa un trou dans la montagne, à l'endroit où se trouvent aujourd'hui les citernes, et l'on y construisit un moule pour le grand cercle dont le diamètre était de 10 coudées et la circonférence de 30 coudées. On mit de longs jours à l'arranger et à l'installer; puis on bâtit autour dix fours munis chacun de deux soufflets; dans chaque four on jeta 11 qantars de cuivre, plus ou moins, le tout faisant 100 qantars et une fraction répartis dans les dix fours. On y alluma le feu dans l'après-midi et l'on souffla jusqu'à la deuxième heure du jour suivant. Dans la matinée El-Afdal vint et s'assit sur un trône; et quand les fours furent à point et en plein travail, El-Afdal donna l'ordre d'ouvrir les fours; sur chacun d'eux se tenait un ouvrier, et, quand l'ordre fut donné d'ouvrir les portes, toutes furent ouvertes en même temps et le cuivre se précipita comme de l'eau dans le moule; mais il y était resté un peu d'humidité, et, quand le cuivre y eut pénétré, sa chaleur fit éclater l'endroit humide et le cercle ne fut pas parfait. Quand il fut refroidi et qu'on l'eut découvert, il se trouva parfait en tous points, excepté à l'endroit où l'humidité avait séjourné. El-Afdal fut très mécontent et sa poitrine se rétrécit; il jeta aux ouvriers une bourse de 1000 dinars et, rempli de colère, il monta à cheval. Ibn Qaraqat parvint à l'apaiser en lui expliquant qu'un instrument de cette dimension, et tel qu'on n'avait jamais parlé d'un instrument semblable, avait de grandes chances de n'être pas réussi du premier coup et que l'on devait s'estimer heureux si on l'obtenait après dix épreuves. « Apprêtez-vous donc à recommencer, dit El-Afdal. » On le refondit donc et cette fois, il fut parfait. Cette fois-là, El-Afdal était absent mais il fut très heureux de l'achèvement du travail. Le cercle terminé fut élevé sur la terrasse de la mosquée d'El-Filat: à ce travail étaient présents tous les gens qui travaillent le cuivre. On fit pour ce cercle un compas gigantesque en bois de chêne (السندیان). Puis on bâtit au milieu du cercle un banc de pierre dans lequel on ménagea un trou pour loger le pied du compas qui avait

là l'aspect d'un arbre de moulin. Dans cet arbre était fixé un bras, semblable au bras d'un moulin, et muni d'une armature de fer. Le reste était en bois de chêne très solide. La pointe du bras était destinée à des usages multiples, tantôt applanissant la surface du cercle, tantôt en polissant les côtés, tantôt traçant des rainures. On employa un très long temps au nettoyage du cercle et au polissage à la lime. Les ouvriers, les ingénieurs, les savants, tout le monde était là et Ibn Qaraqat fit demander au sultan une tente pour couvrir le tout; et au-dessous du cercle on construisit une voûte solide. On aurait voulu laisser ce cercle sur la terrasse de la mosquée d'El-Filat, mais ce ne fut pas possible, car on reconnut que les premiers rayons du soleil levant étaient masqués. On fut donc d'avis de le transporter à la mosquée d'El-Giouch (المسجد الجيوشي) qu'on appelle aussi mosquée de l'Observatoire. El-Afdal en avait commencé la construction, plus magnifique que celle d'El-Filat, mais il ne l'avait pas achevée. Dès qu'il sut qu'on devait en faire l'observatoire, il la termina. Il assista au transport du cercle de la mosquée d'El-Filat à la mosquée d'El-Giouch. On fit venir des mâts, des câbles et des crochets d'Alexandrie et des autres ports; et l'on rassembla des matelots et des nègres, des cavaliers et des fantassins pour descendre le cercle et le conduire sur des chariots à la mosquée d'El-Rased el-Giouchi. Et le lendemain tous se mirent à l'œuvre pour l'élever sur la terrasse; cette opération terminée, le cercle fut installé et aux deux extrémités du diamètre on éleva deux colonnes de marbre qui furent assujetties au moyen de plomb fondu coulé à la base et au sommet, afin que le poids du bronze ne les fît pas s'abaisser. Au centre fut dressée une autre colonne de marbre, au sommet de laquelle était le pivot de l'alidade; celle-ci avait d'abord été coulée en cuivre, mais comme on ne put s'en servir ni la faire tourner on la refit en bois de *sag* (ساج) avec les pointes et le pivot en cuivre pour faciliter l'évolution de l'alidade. Puis au moyen de ce cercle on observa le soleil; on eut beaucoup de peine, car à chaque instant le cercle s'inclinait d'un degré et de quelques minutes à cause du poids. Alors on fit une colonne de cuivre en plus de la colonne de marbre, afin d'enrayer l'affaissement; puis on essaya de nouveau; mais on constata toujours des différences malgré les supports qui étayaient l'instrument et bien que l'alidade fût faite seulement de bois. Et El-Afdal, malgré son âge et son affaiblissement, venait souvent. Le général le portait jusqu'en haut, et souvent en route la fatigue le

contraignait à s'asseoir sans pouvoir parler et les mains toutes tremblantes. On fit plusieurs observations en sa présence. C'est vers ce moment qu'il fut tué pendant la nuit de la rupture du jeûne de l'an 515[1]. — On avait dit à El-Afdal qu'Ibn Qaraqat avait exagéré la grandeur de son cercle et donné trop de longueur à son diamètre ; aussi le sultan avait-il dit à Ibn Qaraqat : « Si tu avais fait ton cercle plus petit, le travail eût été plus facile. — Par ta générosité! répondit Ibn Qaraqat, si j'avais pu le faire de telle sorte qu'une de ses extrémités fût aux pyramides et l'autre sur le Tannour, certes je l'aurais fait. Plus les instruments sont grands plus les opérations sont exactes. Que sont en effet ces instruments en comparaison du monde céleste? » Mais comme on insistait sur ce sujet, Ibn Qaraqat construisit un cercle plus petit que l'on installa dans un édifice de brique rouge, au pied de la mosquée d'El-Giouch ; le diamètre de ce petit cercle n'était que de 7 coudées et la circonférence de 21 coudées. Il venait d'être achevé quand El-Afdal fut tué. On n'avait dépensé en argent, pour tous les frais et le salaire des ouvriers, que 160 dinars environ.

El-Mamoun El-Bataïhi, devenu vizir, voulut achever ce travail et lui donner le nom d'Observatoire rectifié d'El-Mamoun, de même qu'on avait donné à l'ancien observatoire le nom d'Essai d'El-Mamoun. Pour cela, il fit paraître un décret prescrivant le transport de l'observatoire à Bab el-Nasr, au Caire; ce transport fut effectué dans les mêmes conditions que précédemment, et on y employa les mêmes engins ainsi que des matelots et des troupes d'ouvriers. Pour le déjeuner de ces hommes on dépensait chaque jour une quantité de dirhems. Quand le cercle fut monté sur les chariots, on le fit passer le long du fossé derrière la mosquée d'El-Fatah, du quartier d'El-Meshahed, et on le conduisit ainsi jusqu'à la mosquée d'El-Dakhirat (مسجد الذخيرة), en dehors du Caire; on eut beaucoup de peine à l'amener sous la porte (Bab el-Nasr), car on craignait de le heurter et de le fausser. Une fois-là, des mâts furent dressés sous la voûte de Bab el-Nasr, sous la porte même, et un grand nombre de manœuvres furent attelés aux câbles (مياحين), les uns hissant d'en bas, les autres tirant d'en haut et l'instrument arriva enfin à la grande terrasse d'où on le transporta à la terrasse supérieure; là il fut installé sur des colonnes, comme nous

1. Dans la nuit du 12 au 13 décembre 1121.

l'avons expliqué plus haut. Au moyen du grand cercle on fit des observations comme on en avait fait sur le plateau d'El-Gorf; on observa avec exactitude tout ce qui concernait le soleil, mais le soleil seulement. On résolut alors de faire un cercle dont le diamètre serait seulement de 5 coudées, on le fondit dans une hôtellerie du quartier d'El-'Atoufiah au Caire, travail véritablement facile pour des gens qui avaient réussi les deux premiers cercles. El-Mamoun venait fréquemment à la fonderie et s'intéressait vivement à l'opération. Ibn Qaraqat y venait deux fois par jour et l'on y rencontrait aussi Abou Giafar ben Hasandaï et Abou 'l-Barakât ben Abou 'l-Leitz, chef du divan et chargé de la direction des affaires. Al-Mamoun lui avait dit : « Monte vers eux chaque jour et, tout ce qu'ils demanderont, donne-le leur sans me demander d'ordres. » Le but du vizir était d'achever rapidement le travail et de donner à l'observatoire le nom d'Observatoire rectifié d'El-Mamoun. Si Dieu eût permis qu'El-Mamoun demeurât encore un peu, tout l'observatoire des planètes eût été achevé, mais il le prit dans la nuit du samedi 3e jour de Ramadan de l'an 519[1]; et, dans la suite, on fit un crime à ce vizir de la construction de cet observatoire et de l'intérêt qu'il y prenait, affirmant que son ambition avait été de donner à l'observatoire le nom d'El-Mamoun et non celui du calife El-Amr bihakam Allah. Quant à la foule, elle prétendait que cette construction n'avait d'autre but que de s'entretenir avec Saturne et de connaître par lui les choses cachées. D'autres les accusaient de magie et autres futilités.

Après la mort d'El-Mamoun, le travail fut abandonné, et, comme le calife se refusait à le poursuivre, personne n'osa lui en parler; on le démolit même par son ordre et les matériaux furent portés aux magasins. Tous ceux qui y avaient été employés, de près ou de loin, s'enfuirent. Parmi ceux-là se trouvaient les ingénieurs qui avaient été chargés du service et de l'entretien journalier de l'observatoire et qui ne devaient jamais s'absenter : le cheïkh Abou Giafar Ibn Hasandaï; le cadi Ibn Abou 'l-Yach; l'orateur Abou 'l-Hassan Aly ben Soliman ben Ayoub; le cheikh Abou 'l-Nagga Ibn Sanad, horloger d'Alexandrie et ingénieur; Abou Mohammed Abd El-Kerim El-Saqli, l'ingénieur, et d'autres encore, mathématiciens ou astronomes, comme Ibn El-Halebi. Ibn El-Heïtsmi,

1. 3 octobre 1125.

Abou Naser, disciple de Sahloun, Ibn Diab, El-Qala'ï, qui tous étaient chaque jour présents dès l'aube, ainsi que le chef du divan Ibn Abou 'l-Leitz. Ibn Hasandaï s'absentait parfois pendant plusieurs jours, car c'était un grand personnage très fier et très puissant. Chaque jour, El-Mamoun envoyait un émissaire pour surveiller le personnel et noter les absents, car il aimait à s'occuper de tout et employait des espions et des rapporteurs qui avaient toujours l'œil ouvert, de sorte qu'il ne pouvait se faire la plus petite chose, soit chez les grands soit chez le peuple, au Caire ou à Masr, sans qu'il le connût. Il avait même organisé dans les provinces un service d'espionnage qui le renseignait sur tout ce qui s'y passait.

Pour moi, j'ai vu cette place, appelée encore aujourd'hui l'Observatoire, où se trouve la mosquée d'El-Filat; c'était encore un lieu très peuplé et couvert de maisons et de mosquées; mais tout cela a disparu et il n'y a plus d'habitants. Le roi El-Nacer Mohammed ben Qalaoun y fit creuser des *saqiehs* pour amener au pied de la colline de l'Observatoire et de là à la Citadelle, l'eau d'un canal partant du Nil, dans le voisinage de la station d'*El-Atsar el-Nabouïat* (رباط الآثار النبوية). Mais ce sultan étant mort, le travail demeura inachevé; cela d'ailleurs te sera raconté au chapitre de ce livre qui traite de la Citadelle de la Montagne. L'emplacement de l'observatoire sert toujours de but de promenade aux habitants de Masr.

On rapporte que El-Moezz lidin Allah Moadd, arrivant du Magreb au Caire fut mécontent de l'emplacement choisi pour la ville et dit au général Gouher: « Puisque tu négligeais de bâtir le Caire sur le Nil, pourquoi ne l'as-tu pas construit sur le Garf? » (c'est-à-dire à l'endroit dont nous parlons).

La viande, à ce que l'on assure, se gâte au Caire après un jour et une nuit elle se conserve deux jours et deux nuits à la Citadelle de la Montagne, mais elle demeure intacte pendant trois jours et autant de nuits à l'Observatoire; ce fait est dû à la pureté de l'air.

Et ce poète a bu à la même mamelle que Dieu, qui a dit :

O quelle nuit que celle où a vécu ma joie!
Et où notre envieux est mort de tristesse!
Nuit passée avec mon ami à El-Moushtaha
Et que notre jaloux passait à l'Observatoire.

MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR LES MEMBRES

DE LA

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE AU CAIRE

TOME DIX-SEPTIÈME

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU. — E. BERTRAND. S^r

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE LA

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE

AU CAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. U. BOURIANT

TOME DIX-SEPTIÈME

MAQRIZI

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE
DE L'ÉGYPTE

Traduite en français par **U. BOURIANT**

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, DE L'ÉCOLE DU LOUVRE, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1900

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER (I. 128)

DES VILLES DE LA TERRE D'ÉGYPTE

Le verbe *madana* مدن, dit Ibn Saïdat, signifie : « résider dans un endroit »; le mot *medinat* مدينة a le sens d' « abri élevé au-dessus du sol » : il dérive du premier et fait au pluriel مدائن et مدن. Partant de là, Abou'l Hassan, cité par El Faresi, a fort justement déclaré que مدينة est un mot de la forme فعيلة. L'ulema Athir el din Abou Hiân dit également que مدينة est un nom commun dérivé de مدن et de la forme فعيلة. Certains prétendent cependant que ce terme est de la forme مفعلة et dérivé de دان en quoi ils se trompent ; car les Arabes s'accordent à le *hamzer* au pluriel et écrivent مدائن par le *hamza* et non par le ي. Rien ne plaide pour مدينة en faveur d'une forme مفعلة dérivée de دان, et ce qui décide plutôt pour une forme فعيلة, c'est que le pluriel de ce mot est de la forme فعل et que l'on dit مدن comme l'on dit صحف du singulier صحيفة.

Les villes de l'Égypte sont fort nombreuses : quelques-unes d'entre elles ont disparu sans laisser de traces et sans que leur nom même ait été conservé; d'autres nous sont mieux connues et des vestiges en subsistent ; d'autres enfin sont encore habitées.

La plus ancienne ville d'Égypte dont on ait retenu le nom est la ville d'Amsous (امسوس); le déluge en a effacé la trace, mais il nous reste sur elle de nombreux récits ; c'est là que résidaient les rois d'Égypte avant le déluge. La capitale de l'Égypte après le déluge fut la ville de Memphis (منف) où résidèrent les rois des Coptes et les Pharaons jusqu'à sa destruction par Bokhta-Nasar (بخت نصر); et quand le Macédonien Alexandre, fils de Philippe, venu de la Grèce, son empire, arriva en Égypte, il fonda à Alexandrie une ville nouvelle, à son tour capitale de l'Égypte jusqu'à la conquête d'Amr ben El 'As qui, à la tête de l'armée musulmane, subjugua le pays d'Égypte. Le nouveau conquérant fonda Fostat-Masr, qui resta le siège du gouvernement de l'Égypte jus-

qu'au temps où le général Gouher, venu d'Occident avec les troupes d'El Mo'ezz li din Allah Abou Tamim Mo'add, s'empara de l'Égypte et y éleva le Caire. Cette dernière ville demeura la capitale du royaume jusqu'à la chute de la dynastie Fatimite chassée par le sultan Salah el din Yousef ben Ayoub, qui bâtit la citadelle de la montagne (قلعة الجبل); mais le Caire n'a pas cessé d'être la capitale jusqu'à l'époque actuelle.

En Égypte, des multitudes de villes importantes se rencontrent qui n'ont pas été des capitales : El Fayoum, Dallas, Ahnas, Behnesa, El Qeis, Talkha, Achmounein, Ansena (Antinoë), Qous, Siout, Faou, Akhmim, Beliana, Hou, Qena, Denderah, Qoft, El Aqsar (Luxor), Esna, Erment, Edfou, et le poste frontière d'Assouan que nous assimilons à une ville. Ces localités se trouvent dans la région méridionale. Les Égyptiens donnent aux Coptes qui habitent le Saïd le nom de *Maris* (مريس) et aux habitants du Delta celui de *Bima* (البيما pour البيما)

Dans la région septentrionale on rencontre la ville de Noub du Houf oriental, qui fait partie du Delta, et les villes de : Aïn Shams (Héliopolis), Atrib, Tanoua avec le district de Zankaloun, la ville de Nemy, Basta dont l'emplacement est désigné aujourd'hui sous le nom de Tell-Basta, Qarbeit, El Batnoun, Menouf, Tarah, un autre Menouf, Sakha, El Ausah qui est la même que Demirah, Tidah, El Afrahoun, qui comprend Nisha parmi ses dépendances, Baqirah, Bena, Shoubrasât, Samanoud, Noussa, Sabta, El Negoum ; la ville d'El Negoum a été complètement envahie par les sables et le *sebakh*, et l'on ne connaît plus d'elle que le bourg d'Edkou sur le rivage de la mer entre Alexandrie et Rosette ; puis viennent les villes de Tennis, Damiette, Farma, El Arish, Sa. Bornout, Qortassa, Akhnou, Rashid (Rosette), Mariout, Loubiah-Maraqiah : au delà de Loubiah-Maraqiah, on entre sur le territoire de la Cyrénaïque (اقطابلس *Pentapole*) qui est le désert.

Dans la région de l'Est (القبلة *la direction de la qibla, l'orient pour l'Égypte*) sont les villes de Farân, Qolzoum, Râïah, Aïlah et Madian.

La plupart de ces villes ont été ruinées, mais sur beaucoup d'entre elles courent des récits très répandus ; quelques-unes datent seulement de l'Islam ; s'il plaît à Dieu, je donnerai de tous ces récits de quoi satisfaire le lecteur.

La terre d'Égypte forme aujourd'hui deux régions, méridionale et septentrionale, dont l'ensemble est divisé en quinze provinces. La région du Sud est la plus grande et comprend neuf provinces : 1° celle de Qous, la plus

considérable, s'étendant jusqu'à Assouan et à l'occident de Qamoulah ; Assouan est située à la limite extrême de l'Empire du côté du Midi ; 2° la province d'Akhmim ; 3° celle de Siout ; 4° celle de Manfalout ; 5° celle d'Achmouneïn où se trouve El Tahaouyah ; 6° la province de Behnesa ; 7° celle du Fayoum ; 8° celle d'Atfih, et 9° celle de Gizeh. — La région septentrionale renferme six provinces : 1° la province de Beheïrah qui longe la mer vers Alexandrie et Barqah ; 2° la province de Gharbieh (occidentale) formée par une île unique occupant tout l'espace compris entre les deux bras du Nil nommés branche de Damiette et branche de Rosette ; 3° la province de Menoufieh de laquelle font partie les puits désignés sous le nom d' « île des Beni Naser » ; 4° la province de Qalioub ; 5° celle de Sharqieh (orientale) ; 6° celle d'Ashmoum Tanah comprenant le Daqhalieh et le Mourtahieh ; c'est dans cette province que se trouvent les postes frontières de Bourlos et de Rosette et Mansourah. Dans cette région aussi sont Alexandrie et Damiette, villes qui ne font partie d'aucune province.

Abou'l Hassan El Masa'oudi dans son livre : « Chronique du temps, » rapporte que les Koukas, tribu appartenant au peuple d'Aïlah, s'emparèrent du pays d'Égypte et partagèrent le Saïd en quatre-vingts districts répartis en quatre provinces ; dans ces districts étaient comprises trente villes égyptiennes de l'intérieur où l'on rencontrait toutes sortes d'objets merveilleux ; c'est là que se trouvaient des districts comme ceux d'Akhmim, de Qouft, de Qous et du Fayoum.

On prétend que Masr, fils de Beisar, partagea le pays entre ses enfants, donnant à son fils Ashmoun le territoire qui s'étend de la ville qui porte son nom (Ashmouneïn) à Ras el Bahr du côté de Damiette ; à son fils Ansena la région comprise entre Ansena et les Cataractes ; à son fils Sa la contrée qui va de Sa dans le Delta jusqu'à Alexandrie ; à son fils Menouf l'intérieur de la Basse-Égypte, Memphis et le territoire environnant ; à son fils Qoft l'occident du Saïd jusqu'aux Cataractes ; à son fils Atrib l'orient du royaume jusqu'au désert de Farân, et enfin à ses trois filles Farma, Siriâm et Badourah des portions de terres égyptiennes enclavées dans les parts de leurs frères.

CHAPITRE II

DE LA VILLE D'AMSOUS, DE SES MERVEILLES ET DE SES ROIS

Maître Ibrahim ben Ouacif Shah l'écrivain, dans son livre intitulé *Récits et Merveilles de l'Égypte*, rapporte que la ville de Masr portait aux temps antiques le nom d'Amsous, et que le premier roi de l'Égypte fut Naqrâoush le puissant, fils de Misraïm. Naqrâoush signifie « roi de son peuple ». Ce Naqrâoush, fils de Misraïm l'Ancien, fils de Mourqaïl, fils de Douaïl, fils de 'Ariab, fils d'Adam, partit avec soixante-dix et quelques cavaliers vaillants des Benou-'Ariab cherchant un pays où fuir les fils de leur père, car, dans ce temps-là, ils se jalousaient et s'opprimaient les uns les autres et les Benou 'Ariab étaient molestés par les Benou Qabîl. Les Benou 'Ariab n'arrêtèrent leur course qu'au Nil et, émerveillés de la beauté et de l'étendue de la contrée, ils s'y fixèrent et y construisirent des édifices admirables. Naqrâoush éleva la ville de Masr à laquelle il donna le nom de son père Misraïm, puis il l'abandonna et s'en fit bâtir une seconde qu'il appela Amsous. Ce prince, suivant ce que dit Ibn Ouacif Shah, connaissait une partie des sciences que Douaïl avait apprises d'Adam; il construisit des tours, dressa des stèles, édifia des palais, fit extraire les métaux de la terre, éleva des talismans, creusa des canaux et fonda des villes; toutes les sciences élevées qu'ont possédées les Égyptiens leur venaient de Naqrâoush et de ses compagnons. Ces sciences étaient représentées sur la pierre et ce sont elles qu'expliqua plus tard le prêtre Qlimoun qui accompagna Noë dans l'arche.

Naqrâoush, ayant fondé Amsous, la peupla de merveilles parmi lesquelles il faut citer : un oiseau qui chaque jour sifflait deux fois au lever du soleil et deux fois à son coucher ; par ce sifflement on était informé des événements qui s'accomplissaient, si bien qu'on pouvait prendre les dispositions que nécessitaient ces événements ; une statue de pierre noire placée au centre de la ville et à laquelle faisait face une autre statue semblable ; si quelque voleur pénétrait dans la ville, il ne pouvait faire autrement que de passer entre ces deux statues, et dès qu'il s'y trouvait, elles se rejoignaient sur lui et on l'arrêtait ; une autre statue de bronze placée sur une tour élevée et au-dessus de laquelle on voyait sans cesse des nuages amoncelés : quiconque s'adressait à

cette statue et lui demandait de la pluie obtenait d'elle ce qu'il désirait. Il fit dresser aussi sur les frontières du pays des statues de cuivre, creuses et remplies de soufre, sur lesquelles veillaient des esprits du feu; dès que quelqu'un s'approchait d'elles, ces statues lançaient par la bouche des flammes qui le brûlaient. Sur la montagne de Botros, il éleva une tour de laquelle s'échappait un cours d'eau qui arrosait toutes les cultures du voisinage. Ces monuments restèrent debout jusqu'au moment où le déluge les renversa. Ce fut Naqrâoush, dit-on, qui améliora le cours du Nil; auparavant le fleuve se répandait entre les deux montagnes; pour y remédier, ce prince envoya en Nubie une troupe chargée de l'endiguer et d'en dériver un grand canal sur lequel furent bâties des villes et tracées des plantations. Naqrâoush voulut ensuite connaître la source du Nil, et s'étant mis en marche, il atteignit le pays situé au delà de l'Équateur; là, il se trouva sur le rivage de la ténébreuse mer de Poix et vit le Nil coulant à la surface de cette mer, semblable à un réseau de fils, et pénétrant finalement sous la montagne de Qomr pour en ressortir et se jeter dans des lacs. C'est par lui aussi que furent élevées les statues qui se trouvent dans cette région. De retour à Amsous, il partagea le pays entre ses enfants, donnant à son fils aîné Naqâoush la région occidentale et à son fils Shourab la région orientale. Enfin il bâtit pour son plus jeune fils Misraïm la ville de Borsân où il résida. Il régna 180 ans sur l'Égypte et à sa mort son corps fut embaumé avec des drogues aromatiques, puis enfermé dans un cercueil d'or; on lui construisit un naos plaqué d'or où le corps fut déposé avec une quantité innombrable de trésors, d'essences, de vases d'or. Sur le naos fut gravée la date de sa mort, et des talismans furent dressés pour en éloigner les insectes destructeurs.

Après lui régna son fils Naqâoush qui fut, comme son père, versé dans la science de la magie et des talismans; il est le premier qui ait élevé un temple en Égypte: il y plaça l'image des sept planètes et sur chacune de leurs chapelles il écrivit leur bonne ou leur mauvaise influence; il revêtit chaque statue de vêtements splendides et lui assigna des serviteurs et des esclaves. Puis il partit d'Amsous, se dirigeant vers l'Ouest, atteignit l'Océan Enveloppant et éleva sur ses bords des colonnes surmontées de statues dont les yeux étincelaient dans la nuit; de là il revint vers le pays des Noirs dans la direction du Nil; le long du fleuve, il fit bâtir un mur muni de portes par lesquelles l'eau du fleuve s'écoulait. Au delà des oasis, dans le désert d'Occi-

dent, il bâtit trois villes sur de hautes colonnes en pierres colorées et transparentes; dans chacune de ces villes il établit un grand nombre de maisons de sciences et dans l'une d'elles il dressa la statue du Soleil, représenté sous les traits d'un homme à corps d'oiseau, le tout en or, sauf les yeux qui étaient de pierreries jaunes; la statue était posée sur un piédestal d'aimant et tenait dans sa griffe un volume de science. Dans une autre de ces villes, il érigea une statue à tête humaine et à corps d'oiseau près de laquelle se trouvait l'image d'une femme assise; celle-ci était de mercure solidifié, elle était coiffée de deux tresses et tenait à la main un miroir; sur sa tête était l'emblème d'une planète, et elle élevait le miroir à la hauteur de son visage. Dans la troisième ville, on mit un bassin dans lequel s'écoulaient sept eaux de couleurs différentes et qui ne se mélangeaient point. Dans une de ces villes était l'image d'un vieillard faite de turquoises, ayant devant lui de jeunes enfants assis, tous faits de rubis; dans une ville se dressait l'image d'Hermès, c'est-à-dire de Mercure, penché sur une table placée devant lui, faite de sel ammoniac et montée sur des pieds de soufre rouge; au milieu de la table était posée une page écrite en pierreries (incrustées). Là se trouvait aussi l'image d'un aigle en émeraude verte, aux yeux de topaze jaune, tenant dans sa serre un serpent bleu en argent dont la queue s'enroulait autour des pattes de l'aigle et dont la tête se redressait comme pour siffler contre lui. Là se trouvait encore une représentation de Mars monté sur un cheval et tenant à la main une épée nue, le tout en fer vert. On y voyait une colonne de pierreries rouges surmontée d'une coupole d'or dans laquelle se dressait la statue de Jupiter; on y voyait encore une coupole en zinc (آنك) posée sur quatre colonnes de verre bleu; au sommet se dressait la statue du Soleil et de la Lune représentés sous les traits d'un homme et d'une femme en train de converser. Il s'y trouvait aussi une autre coupole de soufre rouge renfermant l'image de Vénus sous les traits d'une femme occupée à tresser ses cheveux; à ses pieds un homme, en émeraude verte, tenait à la main un livre renfermant quelqu'une de leurs sciences et qu'il semblait lire à sa compagne. Dans le reste des magasins, il déposa des trésors en argent, en pierreries et en joyaux, des élixirs précieux, des spécimens de remèdes et de poisons mortels, le tout en quantité innombrable. A la porte de chacune de ces villes fut appliqué un talisman pour en défendre l'accès. Puis il fit exécuter de longs couloirs souterrains par lesquels ces villes communiquaient entre elles, chaque sou-

terrain étant long de trois milles. Il construisit encore en Égypte une autre ville nommée Halgama, dans laquelle il traça un jardin dont les murs étaient ornés de pierreries incrustées dans l'or; il y planta toutes sortes d'arbres sous lesquels il fit courir des canaux; là furent plantés également des arbres produisant toutes espèces de fruits comestibles; puis il bâtit une coupole de marbre rouge surmontée d'une statue qui tournait en même temps que le soleil, et il préposa à sa garde des démons chargés de tuer quiconque sortait de sa maison pendant la nuit. On y dressa aussi des stèles sur lesquelles furent gravées toutes les sciences, la recette des drogues, leur utilité et leur nocivité. Pour cette ville aussi, il fit un souterrain qui rejoignait les souterrains des trois autres villes; entre ces derniers et l'autre souterrain, il y avait vingt milles. Ces villes durèrent jusqu'au déluge. Et quand Naqâoush mourut, après avoir régné 109 ans sur l'Égypte, on ensevelit son corps et on le déposa dans un naos muni de talismans.

Après lui régna son frère Misrâm, fils de Naqràoush le puissant, fils de Misraïm; c'est de lui, dit-on, que l'Égypte prit son nom de Masr. Ce prince était un sage, et il éleva au Soleil un temple de marbre plaqué d'or rouge au milieu duquel était un cheval de pierre bleue portant la statue du Soleil en or rouge; sur la tête de la statue était un vase de verre renfermant une pierre spéciale douée d'un éclat plus vif que celui d'une lampe. Il dompta les lions et s'en servit comme de montures. Il alla jusqu'à l'Océan Enveloppant et éleva au milieu de cette mer une citadelle blanche sur laquelle se dressait la statue du Soleil, et sur ce monument il grava son nom et son portrait. Il fit encore une autre statue de cuivre sur laquelle il grava ces mots : « Je suis Misrâm le puissant, le révélateur des mystères, le victorieux, le fort; j'ai exécuté des talismans véritables; j'ai dressé des statues douées de la parole, j'ai élevé des monuments redoutables sur le rivage de la mer ondoyante. Que la postérité apprenne que personne n'a la vigueur de mon bras! » Puis il retourna à Amsous et se déroba aux yeux du monde pendant trente années, ayant établi pour le remplacer un homme de la lignée de 'Ariab, fils d'Adam, nommé 'Eiqâm, prêtre à la fois et magicien. Le temps continuant à passer, le peuple d'Égypte eut le désir de voir son roi; 'Eiqâm, ayant pris les instructions de Misrâm, réunit le peuple, et le roi apparut sur un trône enrichi de toutes sortes d'ornements et dans un appareil effrayant qui remplit les cœurs de terreur; ses sujets tombèrent prosternés devant lui et l'adorèrent; Misrâm leur

fit préparer un festin où tous mangèrent et burent, après quoi Misrâm leur ordonna de regagner leurs demeures, et depuis on ne le revit plus.

Après lui régna 'Eïqâm, celui qui avait tenu sa place. A son sujet, il y a parmi les Égyptiens des légendes auxquelles la raison se refuse de croire. C'est de son temps, à ce que l'on rapporte, que parut Edris, grâce auquel 'Eïqâm put prévoir le déluge et faire construire, au delà de l'Équateur, sur le plateau de la montagne de Qomr, un palais de cuivre où furent dressées quatre-vingt-cinq statues de cuivre par la bouche desquelles s'écoulait l'eau du Nil, tombant d'abord dans un lac pour se diriger ensuite vers l'Égypte. 'Eïqâm lui-même quitta Amsous pour se rendre à ce palais et voir de ses propres yeux l'ordonnance des constructions et les ornements des murailles, tels que les gravures représentant les images célestes, etc. L'intérieur du palais était éclairé par des lampes, et des tables y étaient dressées sur lesquelles étaient servis toutes sortes de mets délicieux dans des vases magnifiques et ces mets, quoi qu'en mangeassent les soldats de son escorte, ne diminuaient en rien, et l'on ne pouvait savoir ni qui les avait préparés ni qui les avait servis. Au milieu du palais était un bassin rempli d'eau solidifiée à la surface, mais mobile au-dessous et dont on voyait le mouvement à travers la partie solide. Charmé de ce qu'il avait vu, 'Eïqâm revint à Amsous, choisit pour le remplacer son fils 'Ariâq, lui confia le pouvoir et lui donna ses instructions ; pour lui, il retourna à ce palais et y resta jusqu'à sa mort. C'est à cet 'Eïqâm qu'on attribue les livres coptes qui renferment l'histoire de ce peuple et de tout ce qui doit arriver jusqu'à la fin des temps.

Après lui, le pouvoir passa à 'Ariâq qu'on appelle aussi 'Ariâq ben 'Eïqâm surnommé El Athîm *(le coupable)*. Il fabriqua aussi divers objets merveilleux, entre autres : 1° un arbre jaune dont les branches de fer étaient armées de griffes ; si quelque malfaiteur s'approchait de cet arbre, il était saisi par ces griffes et ne pouvait s'en délivrer qu'en avouant son crime et en restituant son larcin à la personne lésée ; 2° une statue en pierre ponce (كدان) noire à laquelle il donna le nom d''Abd Zahal *(serviteur de Saturne)*. C'est devant elle qu'on se citait en justice et celui qui avait tort restait fixé à sa place et ne pouvait s'éloigner qu'en confessant lui-même son crime, eût-il dû y rester une année. Toute personne à laquelle manquait quelque objet n'avait qu'à se lever pendant la nuit et à regarder les planètes en priant et en prononçant le nom de 'Ariâq ; le matin à son réveil, l'objet désiré était à sa porte. Il avait fabriqué aussi un

arbre de fer dont les branches avaient été enduites d'une drogue préparée qui attirait toutes sortes d'animaux, lions et bêtes fauves, si bien que les chasseurs pouvaient aisément s'en emparer. S'il était irrité contre les habitants d'une province, il lâchait sur eux les bêtes sauvages et les lions, et parfois il changeait leurs pluies (bienfaisantes) en averses furieuses. On prétend que Harout et Marout apparurent sous son règne. Il avait construit un jardin splendide et y avait réuni les femmes les plus belles qu'il avait fait enlever · l'une d'elles, usant de ruse, parvint à l'empoisonner.

A sa mort, il fut remplacé par Lugim ben Naqâoush, qu'on prétend être un descendant de Naqrâoush le puissant et qu'on appelle Lugim le Jeune; c'est lui qui reprit l'empire de 'Ariâq, fils d''Eïqâm le prêtre et qui le rendit aux Benou Naqrâouch des mains desquels il était sorti, et cela sans guerre ni combat. Il était savant dans la magie et l'art des talismans et exécuta plusieurs choses merveilleuses. De son temps, les vautours et les corbeaux s'étaient multipliés et dévastaient les récoltes; il éleva quatre tours aux quatre coins de la ville d'Amsous et plaça sur chacune d'elles l'image d'un corbeau tenant dans son bec un serpent qui s'enroulait autour de lui; les oiseaux nuisibles, épouvantés par ces images, disparurent aussitôt pour ne plus revenir tant que les tours restèrent debout, mais elles furent renversées par le déluge. La conduite de Lugim fut admirable; il se montra plein d'équité pour ses sujets, juste et généreux envers les prêtres. A sa mort, on l'ensevelit dans un naos et ses trésors avec lui, et on attacha à ce naos un talisman préservateur.

Après lui régna son fils Khaslim, prince vertueux et instruit dans la magie, qui exécuta aussi des objets merveilleux. C'est à lui qu'est dû le premier *meqias* destiné à mesurer la crue du Nil; ayant rassemblé les princes de la science et les ingénieurs, ceux-ci élevèrent sur le bord du fleuve une construction de marbre au milieu de laquelle fut placé un petit bassin de cuivre contenant une quantité d'eau déterminée; au-dessus de ce bassin étaient posés deux aigles de cuivre, l'un mâle, l'autre femelle; au premier jour du mois dans lequel commençait la crue, on ouvrait la maison, les prêtres s'y réunissaient en présence du roi et y marmottaient leurs prières jusqu'à ce que l'un des aigles sifflât. Si l'aigle mâle sifflait, cela présageait un Nil excellent; si au contraire c'était la femelle, le Nil serait insuffisant. D'après cela, on pouvait prendre ses précautions contre l'élévation du prix des grains et faire d'avance ses provisions. C'est ce prince aussi qui établit en Nubie le pont sur

le Nil. A sa mort, on l'enferma avec ses trésors dans un naos auquel fut attaché un talisman.

Après lui régna son fils Housâl ou Yousâl, mot qui signifie « serviteur de Vénus » ; certains le nomment Soumâl ben Lugim El Naqrâoushi, car il était de la famille de Naqrâoush le puissant. C'est de son temps, dit-on, que naquit Noé. C'était un prince vertueux, très versé dans la magie et l'art des talismans, et qui fit, lui aussi, des choses merveilleuses, entre autres une ville au milieu de laquelle il éleva au Soleil une statue qui tournait en même temps que cet astre, se couchant à l'ouest et se levant, au matin, à l'est. Il creusa aussi un couloir sous le Nil, suivit un chemin souterrain et arriva à l'improviste à Babel pour y visiter les monuments élevés par le roi. Noé vivait de son temps. Il eut vingt fils à chacun desquels il assigna une région ; il fut le grand chef de la magie et resta sur le trône 117 ans, après quoi il ne s'occupa plus que des temples, laissant à chacun de ses fils le soin de régler les affaires du territoire qui lui avait été attribué par son père. Et pendant sept ans il en fut ainsi.

Puis leurs suffrages se réunirent sur l'un d'entre eux qu'ils élurent roi ; il s'appelait Todareshan ou Todaresar. Dès que celui-ci fut roi, il exila tous ses frères dans les villes de l'intérieur, à l'ouest de l'Égypte, et ne gardant avec lui qu'une femme, sa cousine, qui était magicienne, il se bâtit un pavillon de bois où furent gravées les images des planètes ; il tendit les plus riches tapis et l'ayant fait transporter sur l'eau, il s'y promenait étendu (sur des coussins). Or, un jour qu'il se promenait ainsi, un vent violent se mit à souffler qui souleva les vagues, renversa et brisa le pavillon ; le roi fut noyé ainsi que tous ceux qui se trouvaient avec lui dans le palais flottant.

Après lui régna son frère Nimroud le puissant qu'on appelle aussi Shimroud ben Housâl. Ce prince eut une conduite admirable, il fut juste envers ses sujets et rempli d'équité ; il rassembla ses frères et partagea avec eux les trésors de leur frère mort ; grâce à lui, le peuple était heureux. Il fit rechercher la femme de son frère, la magicienne, mais celle-ci prit la fuite avec son fils et se réfugia dans une ville de la Haute-Égypte où elle se mit à l'abri des poursuites de son beau-frère, grâce à sa magie. Au bout d'un certain temps, les magiciens qu'elle avait réunis auprès de son fils Toumidoûn lui suggérèrent l'idée de s'emparer du pouvoir. Nimroud et ses frères marchèrent contre lui ; un combat terrible s'engagea dans lequel Toumidoûn fut victorieux et où périt Nimroud.

Après lui régna Toumidoûn ben Todareshan qui établit sa capitale dans Amsous. C'était un prince habile et sage que la magie de sa mère rendait redoutable. Celle-ci exécuta pour lui des ouvrages merveilleux : une coupole de verre, faite à l'image de la sphère céleste, et qui tournait en même temps que le firmament ; dans cette coupole étaient représentées les images des planètes : par là on connaissait les secrets de la nature et toutes les sciences du monde. Toumidoûn régnait depuis 60 ans quand sa mère, la magicienne, mourut. On enduisit son corps d'aromates destinés à le préserver de la corruption et des insectes, puis on l'enterra sous la statue de la Lune. On raconte qu'après sa mort on entendait, venant de sa tombe, la voix d'un esprit, qui prédisait des choses merveilleuses et répondait aux questions qui lui étaient posées. Quand Toumidoûn mourut, après un règne de 100 ans, on fit pour lui une statue de verre qui s'ouvrait en deux parties et dans laquelle on introduisit son corps imprégné de tous les aromates préservateurs de la putréfaction ; puis la statue fut refermée et soudée, et enfin déposée dans le temple des idoles ; auprès de lui furent enterrés ses trésors et on lui institua une fête annuelle.

Après lui régna son fils Shariâq, appelé aussi Sariâq ben Toumidoûn ben Todaresân ben Housâl ; comme son père, il était très versé dans la magie, la sorcellerie et l'art des talismans, et il fit des ouvrages merveilleux. Au-dessus de la porte de la ville d'Amsous, il plaça l'image d'un canard de cuivre perché sur une colonne ; si un étranger, venant d'un pays quelconque, entrait dans la ville, ce canard battait des ailes et poussait un cri ; aussitôt on saisissait l'étranger et l'on éclaircissait son affaire, afin de savoir la raison de son arrivée. Il creusa un canal qui, partant du Nil, se dirigeait vers les villes d'Occident et, le long de ce canal, il bâtit des monuments, des villes et des lieux de plaisance. Un roi de la lignée de Fouracha ben Adam ou, suivant d'autres, de la lignée de Souaniti ben Adam, surgit de son temps du côté de l'Iraq, soumit les provinces de Syrie et marcha contre l'Égypte, afin de s'emparer de son roi. On lui avait dit : « Tu ne pourras rien contre ce pays à cause de la puissance magique de ses habitants, » mais il n'en voulut rien croire et, accompagné d'une escorte, il vint lui-même se rendre compte de la situation des Égyptiens ; dès son apparition à la frontière, il fut pris, avec tous ceux qui l'accompagnaient, par les gens chargés de surveiller cette région, qui envoyèrent un rapport et attendirent les instructions

du roi à l'égard des prisonniers. Or, le roi avait eu un songe dans lequel il se voyait sur une tour élevée où un oiseau énorme se précipitait sur lui en poussant des cris ; en voulant l'éviter, il avait failli tomber de la tour, mais l'oiseau avait dépassé le roi qui de la sorte avait été sauvé. A son réveil, effrayé par son rêve, il le raconta au chef des magiciens qui lui dit : « Un roi t'attaquera, mais il ne pourra rien contre toi. » Et ayant consulté les étoiles du roi, il vit que le prince qui devait l'attaquer était déjà entré en Égypte ; à ce moment précis se présenta le messager apportant le rapport sur les prisonniers de la frontière. Le roi donna l'ordre de les lui amener, mais de leur faire examiner d'abord toutes les merveilles du pays. Solidement attachés, on les promena parmi les merveilles de la terre d'Égypte, et on leur montra tout ce qui s'y trouvait de talismans. Ils arrivèrent d'abord à Alexandrie, puis à Assouan et enfin au jardin construit par Misrâm et où se rendit le roi Shariâq. Au moment où le cortège se présenta, les magiciens firent apparaître des statues merveilleuses. Les prisonniers entrèrent en présence du roi entouré des prêtres et devant lequel brûlait un feu que devait traverser quiconque voulait approcher du roi. Ce feu épargnait l'innocent, mais saisissait tout homme qui voulait faire quelque mal au roi ou qui éprouvait pour lui la plus légère aversion. La troupe tout entière, homme après homme, passa au travers du feu sans que celui-ci leur fît aucun mal ; enfin arriva le tour du roi de l'Irâq, mais au moment où il s'approchait du feu, la chaleur le saisit et il chercha à prendre la fuite. On se mit à sa poursuite et, l'ayant atteint, on le ramena à Shariâq, qui l'interrogea longuement et finit par connaître tout ce qui le concernait. Ordre fut donné de le pendre, et il fut pendu sur la citadelle où il avait été pris et, au moment de son supplice, on proclama que tel serait le châtiment de quiconque convoiterait ce qui serait hors de sa portée. Quant aux autres prisonniers, on les gracia ; ils quittèrent l'Égypte, racontant partout les merveilles qu'ils y avaient vues, et ces récits ôtèrent aux rois de la terre toute envie de conquérir l'Égypte. Shariâq mourut après un règne de 130 années. On l'enterra dans un naos en même temps que ses richesses, et on exécuta des talismans pour le protéger contre quiconque tenterait de détruire son corps.

Après lui régna son fils Shahlouq, très versé dans la magie et l'art des talismans. Il répartit l'eau du Nil en portions bien mesurées qu'il distribua exactement dans toutes les directions ; il mit en ordre les affaires de l'Empire et érigea un temple au Feu, car il fut le premier qui adora cet élément. Dans

Amsous il exécuta des monuments merveilleux. Il plaça sur la plus haute des montagnes un arbre qui partagait les vents et qui repoussait quiconque voulait nuire à l'Égypte ou l'amoindrir, que ce fussent des génies, des hommes, des quadrupèdes ou des oiseaux ; il construisit aussi dans la ville une coupole à soubassement heptagonal et qui avait sept portes, une à chaque pan. Au milieu de la coupole, s'en trouvait une seconde de cuivre jaune, au sommet de laquelle était l'image des sept planètes, et au-dessous une autre coupole posée sur sept piliers. Au-dessus de la première porte de la coupole, un lion et une lionne de cuivre jaune, tous les deux accroupis, auxquels on immolait un petit lionceau, brûlant, en guise de parfums, les poils de cet animal ; sur la seconde porte un taureau et une vache, auxquels on sacrifiait un veau dont on brûlait les poils ; sur la troisième porte un porc et une truie, auxquels on immolait un petit pourceau dont on brûlait les soies ; sur la quatrième porte un bélier et une brebis, auxquels on sacrifiait un agneau dont on brûlait la toison ; sur la cinquième porte un renard mâle et un renard femelle auxquels on sacrifiait un renardeau dont on brûlait les poils ; sur la sixième porte un vautour et sa femelle, auxquels on sacrifiait un jeune vautour dont on brûlait les plumes ; sur la septième porte un aigle et sa femelle, auxquels on sacrifiait un aiglon dont on brûlait les plumes également ; et on oignait chaque couple de bêtes du sang de l'animal qu'on lui sacrifiait ; on brûlait entièrement les victimes et on en enterrait les cendres sous le seuil des portes de la coupole ; il assigna à cette coupole des serviteurs chargés d'entretenir des lampes jour et nuit. — Il divisa le peuple d'Égypte en sept castes, à chacune desquelles était attribuée une des portes de la coupole. Si quelque plaignant s'approchait d'une de ces images et que les torts fussent de son côté, il se trouvait collé à cette image et ne pouvait s'en détacher qu'en avouant la vérité ; l'homme se trouvait ainsi fixé à l'animal mâle et la femme à l'animal femelle, et de cette façon on reconnaissait l'oppresseur et l'opprimé. Cette coupole resta debout dans Amsous jusqu'à ce que le déluge l'eût détruite. — Shariâq, dit-on, vit en songe son père qui lui ordonnait de se rendre à l'une des montagnes de l'Égypte qu'il lui désigna ; sur cette montagne il trouverait une ouverture de telle et telle façon ; au-dessus de la porte il verrait une vipère à deux têtes qui montrait les dents à quiconque s'approchait d'elle. « Prends avec toi, ajoutait l'apparition, deux petits oiseaux, l'un mâle, l'autre femelle ; offre-les à cette vipère pour qu'elle

les avale; la vipère les saisira par la tête et les emportera dans un souterrain. Dès qu'elle aura disparu, entres-y à ton tour. Là tu trouveras une femme admirable faite de lumière chaude et sèche (?); elle te touchera et sa chaleur se fera sentir à toi, n'en approche pas, tu serais brûlé, mais tiens-toi assis en face d'elle et salue-la; elle te parlera. A toi de bien comprendre ce qu'elle te dira et de l'exécuter, tu en retireras beaucoup d'honneur, elle t'indiquera le trésor de ton aïeul Misrâm dont elle est la gardienne. » A son réveil, Shariâq fit ce que lui avait prescrit son père et quand il fut assis près de la femme et qu'il l'eut saluée, celle-ci lui dit: « Me connais-tu? — Non, » répondit-il. — « Je suis, reprit-elle, l'image du Feu, adoré par les peuples passés. Je veux que tu fasses revivre mon nom et que tu m'élèves à nouveau un temple dans lequel tu entretiendras pour moi un feu perpétuel dans un brasier, et que tu institues en mon honneur une fête annuelle où tu assisteras avec ton peuple. En échange, tu trouveras auprès de moi une aide qui te rendra illustre plus que tu n'es illustre et puissant plus que tu n'es puissant. J'écarterai de toi quiconque voudra te nuire, et je te montrerai les trésors de ton aïeul Misrâm. » Shariâq ayant promis d'exécuter ce qu'elle demandait, la dame le conduisit aux trésors enfouis sous les villes suspendues et lui enseigna la manière de s'en rendre maître et de se garantir des esprits préposés à leur garde, lui donnant à cet effet toutes les instructions nécessaires. « Comment, demanda Shariâq, pourrai-je te revoir encore? — Ne reviens plus, dit-elle, car la vipère ne t'épargnerait plus, mais parfume ta maison de telle et telle manière, et je viendrai à toi. » Là-dessus, elle quitta Shariâq tout joyeux; il partit et accomplit tout ce qu'elle avait ordonné: il éleva un temple au Feu, enleva les trésors de Misrâm et, à sa mort, on l'enterra dans un naos et avec lui toutes ses richesses et tous ses trésors, et un talisman préservateur fut placé sur sa tombe.

Après lui régna son fils Sourid, prince sage et vertueux; c'est lui qui, le premier, perçut des impôts en Égypte, fit distribuer, sur son trésor, de l'argent aux malades et aux incurables et institua la génuflexion du matin; il exécuta des choses merveilleuses: un miroir fait de substances mélangées, dans lequel on voyait les différents climats et par lequel on connaissait les événements accomplis, et l'on pouvait par suite prévoir l'abondance ou la disette; on plaça ce miroir, qui était de cuivre, au milieu de la ville d'Amsous. Il dressa aussi dans Amsous l'image d'une femme assise, tenant dans son giron un enfant qu'elle allaitait; cette femme était telle que si une Égyptienne, souf-

frant d'un mal quelconque dans une partie de son corps, venait frotter la partie malade de son corps contre la partie correspondante du corps de la statue, le mal aussitôt disparaissait ; s'il s'agissait d'un épuisement du lait, la femme n'avait qu'à frotter ses seins contre les seins de la statue, et le lait revenait ; s'agissait-il d'une suppression de règles, la femme devait frotter ses parties naturelles contre celles de la statue, et les règles revenaient; si au contraire le sang venait en trop grande abondance, la femme frottait le bas de son pubis contre la partie correspondante de la statue. Dans le cas d'un accouchement laborieux, on frottait la tête de l'enfant placé dans le giron de la statue, et la délivrance s'accomplissait. Une femme voulait-elle être aimée de son mari, elle frottait son visage contre celui de la statue en disant : « Fais ceci ou cela. » Mais si quelque pécheresse posait ses mains sur la statue, elle était prise d'un tremblement qui ne s'apaisait que quand la criminelle manifestait son repentir. Cette statue resta debout jusqu'au moment où le déluge la renversa ; d'après les livres des Coptes, elle fut retrouvée après le déluge et beaucoup de gens l'adorèrent. Sourid éleva aussi une autre statue composée d'un grand nombre de substances mélangées, et si quelqu'un souffrait dans quelque partie de son corps, il n'avait qu'à laver la partie correspondante de la statue et à boire l'eau qui avait servi au lavage, le mal cessait aussitôt. C'est ce Sourid qui éleva en Égypte les deux grandes pyramides qu'on attribue à Sheddad ben 'Ad ; mais les Coptes refusent d'admettre que les 'Adites soient jamais entrés dans leur pays d'où leur magie les aurait repoussés. Quand Sourid mourut, on l'ensevelit dans la pyramide avec ses trésors. Il vivait, à ce que l'on prétend, 300 ans avant le déluge et régna 190 ans.

Après lui régna son fils Hargib, instruit et versé comme son père dans la magie et l'art des talismans; aussi exécuta-t-il des objets merveilleux; il fit extraire quantité de métaux, mit en lumière l'art de la chimie et construisit les pyramides de Dahchour, où il transporta des richesses considérables, pierres précieuses, drogues, poisons, et en confia la garde à des esprits. Un homme en ayant blessé un autre, il lui fit couper les doigts ; un autre ayant volé de l'argent, il fit du voleur l'esclave du volé. A sa mort, il fut enterré dans la pyramide, et avec lui ses richesses et ses trésors.

Après lui régna son fils Minaous, qu'on appelle aussi Minqaous ; il était, comme son père, très savant, mais violent, vicieux, sanguinaire, arrachant les femmes à leurs maris, ce que ses familiers faisaient également comme chose

licite, d'après son exemple. Il exécuta des choses merveilleuses et découvrit des trésors. Il bâtit des palais d'or et d'argent qu'arrosaient des canaux; le sable y fut remplacé par des pierres précieuses. Il fit choix, pour gouverner ses sujets, d'un homme violent nommé Qornâs et partit pour guerroyer contre les peuples d'Occident dont il massacra un grand nombre, et à sa mort il fut enterré dans un de ses palais et ses trésors avec lui. Sur son tombeau on mit un talisman pour le protéger et le défendre contre quiconque approcherait.

Après lui régna son fils Afrous, versé comme son père dans le savoir et la science. Dès son avènement, il fit montre de justice et d'équité et rendit à leurs maris les femmes qu'avait enlevées son père. Il bâtit une coupole longue de 50 coudées et large de 100, et plaça sur ses flancs des oiseaux de cuivre qui sifflaient de façons différentes pendant une heure sans s'arrêter. Au milieu de la ville d'Amsous, il éleva une tour au sommet de laquelle était une tête humaine de cuivre qui poussait un cri chaque fois que s'était écoulée une des heures du jour ou de la nuit, et quiconque entendait ce cri savait qu'une heure venait de s'écouler. Il éleva une autre tour surmontée d'une coupole de cuivre doré et enduite d'onguents; et chaque nuit, dès que le soleil était couché, une lumière rayonnait de la coupole, illuminant la ville d'Amsous pendant toute la nuit, si bien qu'on se serait cru en plein jour; et ni le vent ni la pluie ne pouvaient éteindre cette lumière qui disparaissait au moment où se levait le jour. Il envoya en présent à un roi de Babel un flacon d'émeraude dont le diamètre était de cinq empans; ce flacon fut retrouvé, dit-on, après le déluge. Il fit aussi dresser dans la montagne d'Orient une statue colossale debout sur un piédestal; cette statue était peinte et les parties jaunes étaient reproduites avec de l'or; son visage était constamment dirigé vers le soleil et tournait en même temps que lui jusqu'au moment de son coucher; pendant la nuit la statue continuait son évolution et à l'aurore se trouvait face à l'Orient, le visage tourné vers le soleil levant. Il construisit dans le désert d'Occident des villes nombreuses qu'il pourvut de trésors magnifiques. Il coucha avec trois cents femmes sans avoir d'enfant, car Dieu avait rendu les matrices stériles, ayant décidé d'anéantir le monde par le déluge et de faire tomber la destruction sur les hommes et les animaux. A sa mort, il fut placé dans un naos, dans la montagne d'Orient, et, avec lui, ses richesses et un talisman pour le protéger.

Après lui régna Armalinous qui exécuta des œuvres merveilleuses, bâtit

des villes et des palais et multiplia les talismans. Il avait un cousin nommé Far'ân qui était audacieux. Il l'éloigna en le mettant à la tête d'une armée avec laquelle il partit, subjuguant les rois, massacrant des peuples nombreux et pillant leurs richesses ; à son retour, une des femmes du roi s'éprit de lui et ne lui laissa pas de repos qu'il ne s'unit à elle ; ils se lièrent donc et restèrent longtemps ainsi, puis ils eurent peur que le roi ne les découvrît, et la femme prépara pour Armalinous un breuvage empoisonné dont il mourut.

Après lui régna son cousin Far'ân ben Meshour ; personne n'osa lui tenir tête à cause de sa violence et de son habileté, et il régnait depuis peu de temps quand le prêtre Qlimoun eut un songe dans lequel des oiseaux blancs semblaient descendre du ciel et dire : « Quiconque veut le salut, qu'il se rende auprès du maître de l'arche. » On connaissait déjà, chez les Égyptiens, l'arrivée future du déluge depuis le temps de Sourid, et c'est pour cette raison qu'on avait bâti les pyramides et que les gens s'étaient fait des habitations souterraines plaquées de verre où les vents avaient été soigneusement emprisonnés. Far'ân en avait fait un certain nombre pour lui et les siens. Qlimoun n'hésita pas, et réunissant ses parents, ses enfants et ses disciples, il se rendit auprès de Noë et embrassa sa foi. Il resta auprès de lui et monta avec lui dans l'arche. Le déluge arriva donc sous le règne de Far'ân ; l'Égypte fut entièrement submergée, ses constructions détruites et ses sciences anéanties. L'eau y séjourna sur le sol pendant six mois et monta jusqu'à la moitié des grandes pyramides, et s'il plaît à Dieu, nous donnerons quelque récit de cet événement au chapitre de ce livre qui traite des calamités de l'Égypte. — On dit que Far'ân était arrogant et cruel, qu'il s'emparait des richesses et enlevait les femmes, et qu'il écrivit à El Darshil ben Lahouil de Babel, lui conseillant de tuer Noë, car il méprisait les prêtres et les temples. De son temps, la terre d'Égypte s'altéra, les cultures furent réduites à presque rien, les deux régions anéanties, car toutes deux, épousant ses erreurs et ses crimes, s'associaient à ses divertissements et à ses jeux ; les gens suivaient la même voie que lui et le vice se propageait de l'un à l'autre. Quand arriva le déluge et que la pluie commença à tomber, Far'ân, ivre, se leva pour s'enfuir à la pyramide ; mais la terre s'entr'ouvrit devant lui au moment où il atteignait la porte : les pieds lui manquèrent et il tomba sans force et en criant, et tous ceux qui s'étaient réfugiés dans les souterrains moururent de consomption. Et Dieu est le plus savant.

CHAPITRE III

DE LA VILLE DE MEMPHIS ET DE SES ROIS

Cette ville était située à l'ouest du Nil, à douze milles de Fostat Masr; ce fut la première ville bâtie en Égypte après le déluge, et elle devint la capitale du royaume après la ville d'Amsous dont nous venons de parler. Son rôle de capitale dura jusqu'à sa destruction par Bokhta-Nasar. Dieu en a parlé dans son livre sublime : *Et il entra dans la ville à l'insu de ses habitants (Cor., XXVIII, 14)*. L'imam Abou Ga'far Mohammed ben Garir El Tabari, dans son livre intitulé *Recueil d'éclaircissements servant de commentaire au Coran,* rapporte ce propos d'El Saddi : Moïse, devenu grand, usait de montures semblables à celles de Pharaon et portait des vêtements pareils à ceux du roi; on l'appelait même « fils de Pharaon ». Or, un jour Pharaon monta sur son char, alors que Moïse n'était pas auprès de lui, et, quand ce dernier arriva, on lui apprit que Pharaon était parti. Moïse monta dans un char et courut sur les traces du roi qu'il rejoignit dans un lieu appelé Menf où il entra vers l'heure de midi, heure où les marchés étaient fermés et les rues désertes. C'est de cette ville que parle Dieu quand il dit : *Et il entra dans la ville à l'insu de ses habitants*. Ibn Abd el Hakem rapporte, d'après Abd Allah ben Lahiah, que celui qui le premier habita l'Égypte, après la destruction par les eaux infligée par Dieu au peuple (contemporain) de Noë, fut Beïsar, fils de Cham, fils de Noë. Beïsar s'établit à Memphis, la première ville bâtie après le déluge, avec ses descendants; ensemble trente personnes, dont ses quatre fils, adultes déjà et mariés. Ces quatre fils étaient Masr, Fareq, Mâg et Yâg, fils de Beïsar: Masr était le plus âgé. A cette circonstance, la nouvelle ville dut son nom de Mafah (مافه), mot qui, dans la langue des Coptes, signifie « trente » (ϣϧϧ). Auparavant, ils vivaient au pied du Moqattam, où ils s'étaient creusé de nombreuses habitations. — Ibn Khordadabah, dans son livre des *Routes et des Empires*, dit: « Memphis est la ville où résidait Pharaon et que ce prince avait munie de soixante-dix portes de fer et entourée de murailles de fer et de cuivre jaune; là coulaient des rivières qui prenaient leur source sous le trône du roi, et ces rivières étaient au nombre de quatre. » On raconte que la ville de Memphis était pourvue de ponts et de digues exé-

cutés avec un art et une précision tels que l'eau coulait sous les maisons de la ville et sous les cours, et qu'on pouvait la retenir ou la distribuer à volonté. C'est à cela que Dieu fait allusion dans ce passage où il est question de Pharaon : *N'est-ce pas à moi qu'appartient le royaume d'Égypte et ces canaux ne coulent-ils pas par ma volonté? (Cor., LXIII, 50).* Il y avait à Memphis de nombreuses statues qui restèrent debout jusqu'au moment où elles furent renversées avec les autres statues qui tombèrent à l'heure où le Prophète tendit le doigt vers les idoles, le jour de la conquête de la Mekke ; ce jour-là le Prophète, une verge à la main, fit le tour de la ville en criant : *La vérité est venue, le mensonge s'est évanoui, le mensonge est destiné à disparaître (Cor. XVII, 83).* Et toutes les statues dont sa verge menaçait le visage tombèrent sur la nuque et toutes celles dont il menaçait la nuque tombèrent sur le visage, si bien qu'il ne resta aucune statue qui ne tombât. Et à cette même heure furent renversées toutes les idoles de la terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et leurs adeptes demeurèrent stupéfaits, ignorant la cause de leur chute. Et depuis ce temps, les idoles de Memphis restèrent renversées. C'est dans cette ville que se voyaient les deux grandes statues voisines de la *Maison verte* qui renfermait la statue d'El 'Aziz, toute d'or avec les yeux faits de deux rubis incomparables; plus tard, après l'an 600[1], les statues et la Maison verte furent mises en pièces.

Memphis, dit-on, avait trente milles de longueur et vingt milles de largeur. Au temps de Misraïm, un descendant de Japhet, fils de Noë, avait fait un appareil pour élever l'eau et la transporter jusqu'à la crête du mur de la ville; cet appareil était composé d'échelons creux, et, chaque fois que l'eau atteignait l'un de ces échelons, le suivant se remplissait; de cette façon, l'eau parvenait jusqu'au sommet de la muraille d'où, par une répartition habile, elle pénétrait dans chaque maison de la ville et en ressortait pour être conduite au dehors de la cité.

Il y avait à Memphis une maison (naos) de granit vert d'une seule pièce et fort dur, sur lequel le fer ne pouvait mordre ; ce naos renfermait une statue et des caractères y étaient gravés. Sur le linteau de la porte étaient représentés des serpents au cou gonflé. Des milliers de gens réunis n'auraient pu parvenir à l'ébranler tant elle était énorme et pesante. Les Sabéens prétendent que c'était un temple de la Lune et qu'il faisait partie des sept temples

1. Du 10 septembre 1203 au 28 août 1204.

élevés dans Memphis aux sept planètes. Cette Maison verte fut démolie par l'émir Seïf el Din Sheïkhoun El 'Amri après l'an 750[1]. Il en reste quelques débris dans le couvent et dans la mosquée que cet émir fit construire dans la rue de Salibah, en dehors du Caire. Abou 'Abd Allah Mohammed ben 'Abd el Rahman el Qeïsi dans son livre *Présent aux intelligences*, dit : « J'ai vu dans le palais du Pharaon de Moïse une grande maison faite d'une pierre unique, verte comme le myrte et dans laquelle étaient représentés les firmaments et les étoiles : nous n'avons jamais vu de merveille plus belle. »

Abou'l Solt Ommyah ben 'Abd el 'Aziz el Andalousi dit : « Aux temps anciens, la capitale de l'Égypte était la ville de Memphis, à l'Occident du Nil et à douze milles de Fostat ; mais lorsque Alexandre eut fondé la ville d'Alexandrie, les gens s'y portèrent en foule et la peuplèrent, et elle devint le séjour de la science et la résidence du gouvernement jusqu'à sa conquête par les Musulmans, au temps de 'Omar ben El Khattab, alors que 'Amr ben el 'As fonda la ville connue sous le nom de Fostat. Les Égyptiens et d'autres encore, Arabes et non Arabes, y vinrent habiter en foule, et elle resta le chef-lieu des provinces et des districts de l'Égypte jusqu'à notre époque. »

Maître Ibrahim ben Ouacif Shah, l'écrivain, après avoir rapporté l'historique de la ville d'Amsous et la destruction de ses édifices par le déluge de Noë, ajoute : « Les eaux s'étant retirées, le premier qui régna en Égypte après le déluge fut Beïsar, fils de Cham, fils de Noë : il était accompagné de trente personnes, des plus courageux de sa famille et de ses enfants ; tous se réunirent et édifièrent la ville de Memphis où ils s'installèrent. Avec eux se trouvait le prêtre Qlimoun, dont il a été question plus haut à propos de la ville d'Amsous. Ce prêtre avait marié sa fille à Beïsar, et elle avait accompagné son mari en Égypte où elle lui donna un fils nommé Misraïm. Beïsar étant mort, on l'ensevelit dans le couvent d'Abou Hermès, nom donné, dit-on, à la région située à l'ouest des Pyramides. Ce fut là, à ce que l'on prétend, le premier cimetière où l'on enterra en Égypte. La mort de Beïsar arriva 1806 ans après le temps du déluge. » Un autre auteur dit : « Alors Misraïm bâtit une ville à laquelle il donna son nom. Un descendant de Japhet vint le trouver et éleva pour lui un mur vertical et confectionna une machine à degrés, grâce à la perfection de laquelle il éleva l'eau jusqu'au sommet du mur d'où cette eau redescendait dans la ville pour y être employée sans fatigue et sans frais, et

1. Du 22 mars 1340 au 10 mars 1350.

ressortir d'un autre côté. Et sur le mur on mit l'inscription : Ceci est l'œuvre d'un mortel et non l'œuvre de l'Éternel. »

Après Beïsar régna son fils Misraïm (appelé aussi Masr) ben Beïsar. Qlimoun découvrit pour lui les trésors de l'Égypte, lui enseigna son écriture et l'instruisit dans la science des Égyptiens. Misraïm fonda des villes, creusa des canaux, planta des arbres et construisit une ville magnifique à laquelle il donna le nom de Darsan et qui est la même qu'El 'Arish. D'une femme de la caste des prêtres il eut un fils nommé Qoftim ; puis il bâtit la ville de Rakoudah, emplacement de la future Alexandrie. A sa mort, on lui fit un souterrain (سرب = سردب) long de 150 coudées, tout recouvert de marbre blanc ; au milieu était un piédestal plaqué de feuilles d'or et muni de quatre portes au-dessus de chacune desquelles était une statue d'or, portant sur la tête une couronne d'or et assise sur un trône d'or aux pieds d'émeraude. Sur la poitrine de chacune des statues on grava des vers destinés à protéger le corps, enfermé dans une cuve en forme de corps humain, faite d'émeraude verte et longue de 40 coudées. Avec lui fut enseveli tout ce que contenaient ses trésors, or, argent, pierreries, entre autres : mille pièces d'émeraude taillées, mille statuettes de pierres précieuses, mille vases d'or remplis de perles admirables, mille coupes d'or, un grand nombre de lingots d'argent. On plaça sur le corps un talisman pour le défendre contre quiconque tenterait d'approcher, et l'on grava sur le tombeau : « Il est mort Misraïm, le fils de Beïsar, le fils de Cham, le fils de Noë, 2600 années (ou d'après d'autres 2700) après le déluge ; jamais il n'adora les idoles, et il est parti vers le jardin où il n'y a ni vieillesse, ni maladie, ni chagrin, ni tristesse. Il a écrit ici le nom du Dieu très grand qui ne permettra à personne de l'approcher, sauf à un roi qui paraîtra à la fin des temps et qui proclamera la religion du roi de justice et croira à la résurrection, au Livre saint et au Prophète propagateur de la vraie foi à la fin des âges. » Puis on roula au-dessus du souterrain des rochers énormes sur lesquels on répandit du sable, formant ainsi une barrière entre deux montagnes opposées.

Masr ben Beïsar était, dit-on, dans l'arche avec le grand-père de son père, Noë, et celui-ci pria Dieu pour qu'il accordât à Masr d'habiter dans la terre excellente et bénie, mère des nations et refuge des fidèles, dont le fleuve est le plus pur des fleuves, demandant qu'il mit en elle la meilleure de ses bénédictions, qu'il soumît le monde à Masr et à ses descendants, que

pour eux il rendit la terre facile, et qu'il leur donnât toute puissance sur elle. Masr demanda à son grand-père de lui décrire cette terre, et Noë la lui décrivit ; et Beïsar étant devenu vieux et faible, son fils l'emmena avec tous ses frères en Égypte où ils s'installèrent, et c'est de lui que ce pays a pris le nom de Masr.

Après lui régna son fils Qobtim, appelé aussi Qoft ben Misraïm. Il fut le premier qui exécuta des choses merveilleuses après le déluge, extrayant les métaux, creusant des canaux, dressant des stèles et des tours, et confectionnant des talismans.

On raconte qu'après la mort de Misraïm, la discorde se mit parmi ses enfants, dont Qoft était le plus jeune ; s'étant réunis près des pyramides, ils décidèrent que l'empire serait le partage de celui qui vaincrait ses frères. Ashmoun et Atrib luttèrent d'abord et Atrib fut vaincu ; puis Sa lutta contre Ashmoum et Ashmoum fut vaincu ; enfin Sa lutta contre Qoft et Qoft remporta la victoire. Ce fut donc Qoft qui prit le gouvernement après son père, et ses frères lui firent leur soumission. Qoft continua à habiter Memphis, capitale de son père, et épousa une femme qui lui donna quatre enfants : Qaftorim, Ashmoun, Atrib et Sa qui crûrent, multiplièrent et peuplèrent le pays. Au moment de sa mort, Qoft partagea la terre entre ses quatre enfants : A Qaftorim échut le territoire depuis Assouan jusqu'à Qouft ; Ashmoun eut en partage le pays situé entre Qouft et Memphis ; Atrib reçut le Garf tout entier, et Sa toute la région depuis le Beheirah jusqu'à l'Occident ; Qaftorim avait en outre la suzeraineté sur tous les autres. Qoft prescrivit de plus à chacun de ses fils de se construire une ville dans le territoire qui lui était attribué et se bâtit pour lui-même un caveau sous la grande montagne ; ce caveau fut recouvert de marbre, des lucarnes y furent ménagées pour la circulation de l'air, ce qui donnait lieu à un courant d'air très violent ; on y plaça des boules de cuivre enduites d'un certain onguent et qui éclairaient comme des lampes nuit et jour. Après sa mort, son corps fut déposé dans ce caveau, dans un cercueil d'or, après avoir été revêtu d'une robe brodée de perles et de corail ; à la tête du cercueil on dressa une colonne de marbre que surmontait une pierre étincelante ; à l'entour furent disposées des caisses en pierres peintes contenant ses livres de science ; enfin on plaça près de lui ses richesses, ses trésors, ses objets précieux, et l'on grava sur le tombeau ce qui avait été gravé sur le tombeau de son père. Chacun de ses

enfants se retira dans sa province; Sa se retira avec sa famille et ses enfants et alla habiter la ville de Sa dont il sera question plus loin.

On raconte que la confusion des langues (بلبلة) eut lieu au temps de Qoft, auquel Dieu enseigna par inspiration la langue copte; que ce roi garda l'empire pendant 480 ans, puis qu'après sa mort il fut enterré dans le pays des Oasis.

Après lui régna son frère Ashmoun ben Masr; on dit cependant que, pendant sa vie, Qoft avait installé son fils Qaftorim dans sa province et que celui-ci la rendit rapidement prospère. C'était un homme hardi et de haute stature; il fit extraire une quantité de métaux telle que jamais quantité semblable n'avait été extraite auparavant. Il bâtit la ville de Dendérah et construisit dans la montagne de Qouft une tour élevée, de laquelle on voyait la mer Orientale; là il découvrit des mines de mercure et creusa l'étang qu'on appelle le *chasseur d'oiseaux*. Ce fut vers les derniers temps de son règne que 'Ad fut anéanti par le vent. De son temps les démons firent reparaître les idoles que le déluge avait submergées, et on les adora. Il garda l'empire pendant 480 ans.

Ibn Abd el Hakem rapporte : Après Masr ben Beïsar régna Qoft ben Masr; après Qoft régna son frère Ashmoun, puis Atrib ben Masr, puis Sa ben Masr, puis son fils Todras ben Sa, puis Mâliq ben Todras, puis Hazaba ben Mâliq, puis Kalkala ben Hazaba. On raconte que lorsque Ashmoun eut prit l'empire après son frère, Sheddad ben Haddad ben Sheddad ben 'Ad marcha contre lui, s'empara de la terre d'Égypte, en détruisit les édifices, bâtit les pyramides et se dirigea vers le lieu où fut plus tard Alexandrie, y fonda une ville et y demeura un certain temps, puis que, les 'Adites étant sortis de la terre d'Égypte, Ashmoun revint dans son royaume; après lui régna son frère Sa, puis après Sa son fils Todras : c'est de son temps que Dieu envoya Saleh à Thammoud.

Todras étant mort, son fils Mâliq El Budsir lui succéda; c'était un homme des plus audacieux et d'une haute stature qui exécuta des travaux magnifiques, entre autres : une tour surmontée d'une coupole quadrangulaire; sur chaque face s'ouvrait une lucarne de laquelle, à certains jours de l'année connus de tous, sortait une fumée épaisse de couleurs différentes, chaque couleur ayant une signification particulière : la fumée verte indiquait la fertilité et l'abondance pour cette année-là; la fumée blanche était signe de disette et de misère; la

fumée rouge présageait des guerres ou des attaques d'ennemis ; la fumée jaune annonçait des incendies ou des morts causées par le roi : la fumée noire était signe de pluies, d'inondations, de bouleversements du sol ; la fumée de couleurs mélangées présageait d'innombrables calamités et injustices commises par les gens les uns envers les autres. Il fit aussi un arbre de cuivre qui attirait toutes les bêtes sauvages ; celles-ci venaient s'y attacher et y demeuraient jusqu'à ce qu'on les eût prises ; ainsi les Égyptiens purent se nourrir de la chair des bêtes sauvages. Un jour, il arriva qu'un corbeau creva l'œil d'un jeune garçon de la caste des prêtres et l'arracha. Le roi fabriqua alors un arbre de cuivre sur lequel était posé un corbeau, les ailes déployées, tenant dans ses pattes un serpent et portant une inscription sur le dos. Et les corbeaux tombaient sur cet arbre et ne s'en détachaient que morts. De son temps, le sable s'étant accru de façon inquiétante du côté de l'Occident de l'Égypte, il dressa une statue de granit noir sur un piédestal de même matière : sur l'épaule de la statue était posée une corbeille contenant une pelle, des signes étaient gravés sur son visage, sa poitrine et ses bras ; elle faisait face à l'Occident ; devant elle les sables se découvrirent et les vents les ramenèrent en arrière où ils formèrent de hautes collines. — Ce même roi envoya Hermès à la montagne de Qomr d'où sort le Nil ; là, Hermès dressa des statues de cuivre et régularisa les rives du Nil, qui auparavant coulait par endroits et par endroits interrompait son cours ; puis il marcha du côté de l'Occident pour voir ce qui se trouvait au delà. Il arriva à une vaste terre sillonnée de ruisseaux et couverte d'arbres ; il y bâtit des lieux de plaisance, s'y installa et y fit venir un grand nombre de gens de sa famille qui peuplèrent cette contrée, au point de couvrir toute la terre d'Occident ; puis, s'étant trouvés en contact avec les Berbères, il surgit entre eux des guerres où périrent un grand nombre d'hommes, et le pays redevint un désert et de l'état passé il ne resta que les oasis. El Budsir se déroba aux regards des hommes, ne se montrant que de loin en loin sur son trône, et souvent il adressait la parole à ses sujets sans que ceux-ci le vissent.

Abou'l Hassan El Masa'oudi, dans son livre *Récits du temps*, raconte que le premier qui fut réellement un magicien et changea la religion pour adorer les planètes fut El Budsir. Les Coptes affirment que les planètes s'entretenaient avec lui. On lui attribue de nombreuses merveilles, entre autres celle-ci : S'étant dérobé aux regards des hommes et retiré des affaires du royaume pendant plusieurs années, il n'apparaissait que de loin en loin, une fois chaque

année, au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier ; à ce moment-là ses sujets pouvaient s'approcher de lui : il leur parlait ostensiblement, leur prescrivant certaines choses, leur en interdisant certaines autres, et les mettant en garde contre la désobéissance à ses ordres. Il se fit construire une coupole d'argent plaquée d'or, au sommet de laquelle il s'asseyait et de là, le visage découvert, adressait la parole à son peuple.

Après sa mort régna son fils Araqlimoun, prêtre et magicien, qui exécuta des choses surprenantes. Il s'asseyait sur les nuages, où on le voyait sous les traits d'un homme de haute taille, et il demeura ainsi longtemps. Plus tard, il abandonna les Égyptiens qui restèrent sans roi, puis, certain jour, ils le virent sous l'image en feu du disque du soleil au moment où il entre dans le signe du Bélier ; il leur ordonna de conférer le pouvoir à 'Adim ben Qoftim, les avertissant qu'il ne reviendrait plus parmi eux.

Ils prirent donc pour roi 'Adim ben Qoftim, homme audacieux et de haute taille. Ce fut lui qui introduisit le supplice de la croix en Égypte. Voici comment : un homme et une femme ayant commis le crime d'adultère, il les crucifia, plaçant le dos de l'un contre le dos de l'autre. Il bâtit quatre villes qu'il pourvut de trésors considérables et dans lesquelles il mit des talismans et nombre d'objets merveilleux. Il éleva aussi, sur le bord de la mer Orientale, une tour surmontée d'une statue tournée vers l'Orient, pour empêcher la mer d'envahir la terre d'Égypte. En Nubie, il jeta un pont sur le Nil. Il garda l'empire pendant 140 ans et mourut âgé de 730 ans.

Après lui régna son fils Shaddat ben 'Adim, qu'on nomme généralement Sheddad ben 'Ad ; c'était un prêtre savant dans la magie et c'est lui, dit-on, qui construisit les pyramides de Dahchour. Il exécuta des œuvres magnifiques et des talismans merveilleux et construisit des villes sur la rive orientale (du Nil). C'est de son temps que fut bâtie Qous ; il fit une expédition chez les Éthiopiens et ravagea le pays. Son règne dura 90 ans ; c'est lui qui, le premier, captura des oiseaux de proie et les dressa pour la chasse et produisit (par croisements) la race des lévriers. Il mit dans le lac de Siout des crocodiles apprivoisés qui attiraient les crocodiles du Nil ; on tuait ces derniers et de leur peau on recouvrait les barques. Un jour, étant à la chasse, son cheval le renversa, il tomba dans un précipice et se tua : précédemment, irrité contre un de ses serviteurs, il l'avait précipité du haut d'une montagne élevée et l'homme avait été mis en pièces ; le même sort l'atteignit à son tour. A sa mort, on le

plaça dans un naos et l'on ensevelit avec lui ses richesses; on plaça un talisman pour le défendre contre quiconque voudrait lui porter atteinte, et l'on écrivit sur sa tombe: « Il ne convient pas aux puissants de s'écarter de la bonne voie ni de faire ce qui est interdit; car ils seront rétribués suivant leurs actes. Ceci est le naos du fils de Shaddat fils de 'Adim; il a fait ce qu'il n'aurait pas dû faire et le même sort l'a frappé. »

Après lui régna son fils Minqâoush, prince sage, vertueux et magicien qui fit des choses merveilleuses, éleva des constructions étonnantes, entre autres, à 8 parasanges de Memphis, un temple qu'il dédia aux planètes, et réunit des trésors incalculables; de son temps, on ouvrit plus de mines que sous tous les autres règnes. Une fois, s'étant mis en route, il marcha pendant un jour dans la direction du Sud, puis pendant un jour et un jour encore dans la direction de l'Ouest, et arriva, le troisième jour à une montagne noire sous laquelle il creusa des souterrains et des grottes où il enterra ses richesses et sur la porte du souterrain grava une inscription. Ses richesses étaient, dit-on, si considérables qu'il enterra ainsi le chargement de douze cents chariots d'or et de pierreries, et pendant quatre années il envoya encore une fois par an de nombreux chariots dont le chargement était enterré dans cette cachette. Pendant bien longtemps, on a pu voir la trace des roues de ces chariots entre Memphis et le Maqreb. Il éleva un temple à la Lune, et c'est aussi lui, dit-on, qui bâtit la ville de Memphis pour ses filles, qui étaient au nombre de trente. Il encouragea l'étude de la chimie et chacun s'en occupait nuit et jour; par ce moyen il réunit des richesses considérables et des pierreries innombrables. C'est encore ce roi qui bâtit la ville de 'Aïn Shams et divisa en quatre parts les revenus de l'Égypte; un quart pour le roi, un quart pour l'armée, un quart pour la mise en état du sol et l'autre quart destiné à être enterré pour parer aux événements à venir; il partagea aussi l'Égypte en 130 districts. Il mourut après un règne de 91 ans.

Après lui régna son fils 'Adim ben Menqaoush. Il était puissant et personne ne pouvait lui résister. C'est de son temps que parurent les deux anges qui enseignèrent la magie aux hommes. Les Coptes prétendent que ces deux anges descendirent d'abord en Égypte et se rendirent ensuite à Babel.

Après lui régna son frère Menaoush ben Menqaoush, magicien savant et sage. Il édifia des constructions nombreuses dans la montagne et le désert, y enterra des trésors considérables et y éleva des stèles. Il bâtit dans le

désert d'Occident une ville où il dressa une tour près de laquelle il enfouit des richesses incalculables; il planta dans cette ville un arbre qui produisait toutes sortes de fruits. Il fut le premier en Égypte à adorer le bœuf; il aimait la science et rechercha les livres qui en traitent. Et ainsi tous ces rois s'efforçaient d'accomplir des choses plus extraordinaires que celles exécutées par leurs devanciers, étudiant avec persévérance et gravant sur la pierre.

Après lui régna son fils Hermès, prince peu savant et qui ne fit aucune des choses qu'avaient faites ses pères; il mourut après un règne de 11 ans.

Après lui régna Ashmoun ben Qobtim ben Masr ben Beïsar ben Ham ben Nouh (Noë), dont le territoire s'étendait d'Ashmoun à Memphis, à l'Occident, et à l'Orient jusqu'à la mer du côté de Barqah, limite extrême de l'Égypte; dans le Saïd, il atteignait la frontière d'Akhmim. Il avait établi sa résidence dans la ville d'Ashmouneïn qui mesurait douze milles de longueur sur une largeur égale. Ce prince bâtit à l'orient du Nil la ville d'Antinoë, où il éleva un palais magnifique et qu'il pourvut d'édifices, de cirques et de merveilles nombreuses. Il bâtit aussi la ville de Tahratis (طهراطيس) et fut le premier qui joua à la paume et à la crossette. On dit qu'il bâtit de nombreuses villes, dans lesquelles il exécuta des objets merveilleux, entre autres une ville élevée sur le flanc de la montagne, avec quatre portes ouvrant sur les quatre points cardinaux; sur la porte orientale était l'image d'un aigle; sur la porte occidentale celle d'un taureau; sur la porte septentrionale l'image d'un lion et sur la porte méridionale celle d'un chien; à ces images étaient attachés des esprits, et si quelque étranger se présentait, il ne pouvait pénétrer dans la ville sans la permission de ses gardiens; sous chacune de ces quatre statues furent enfouis toutes sortes de trésors, et dans la ville on planta un arbre qui produisait des fruits de toute espèce; une tour fut dressée, de 80 coudées de hauteur et surmontée d'une coupole qui, chaque jour, se colorait d'une couleur particulière, et cela pendant sept jours, pour recommencer le huitième avec la couleur initiale; et chaque jour la ville était éclairée d'une couleur semblable à celle émise ce jour-là par la coupole. Au pied de la tour circula un canal dérivé du Nil et rempli de poissons de toutes sortes; on plaça autour de la ville des statues talismaniques à corps humain et à tête de singe. Ashmoun fit de cette ville le séjour des magiciens, et elle prit le nom de Ville des Magiciens (مدينة السحرة), et là on se livrait à toutes les pratiques de la magie. Dans le voisinage de cette ville, il en bâtit une seconde connue sous le

nom de Ville aux Merveilles (ذات العجائب). Il construisit aussi, au milieu du Nil, des pavillons plaqués de verres colorés, et creusa un souterrain reliant Ashmounein à Antinoë. On lui attribue aussi la fondation de la ville d'Aïn Shams et l'on assure qu'il régna 800 ans, mais que vers la 600e année de son règne, les 'Adites lui ravirent le pouvoir et restèrent en Égypte pendant 90 années après lesquelles, chassés par la peste, ils se retirèrent sur Médine, par la route du Hedjaz au Ouadi'l Qora (وادى القرى). Ashmoun recouvra le royaume après le départ des 'Adites. C'est à lui qu'est due l'institution du Nourouz en Égypte et c'est de son temps que fut construite la ville de Bahnesa. A sa mort, on lui creusa un naos à la frontière extrême d'Ashmounein, on l'y ensevelit avec ses magnifiques trésors et de nombreuses merveilles, telles que mille vases contenant des drogues composées suivant les formules précises : sur le naos on grava son nom et sa généalogie et un talisman y fut placé pour le protéger.

Après lui régna son fils Sa, auquel succéda son fils Todras ou, d'après d'autres, Menaqioush, prince hardi et vertueux, qui poussa activement les cultures et la construction, bâtissant des villages, élevant des stèles et exécutant des merveilles étonnantes. Il fonda des villes, entre autres la ville d'Akhmim, à laquelle il assigna des prêtres. Il régna quarante et quelques années, et à sa mort on l'enterra dans la pyramide orientale et ses trésors avec lui.

Après lui régna son fils, sur le nom duquel on n'est pas d'accord. C'était un prince sage, résolu et vénéré des Égyptiens. Il fonda le premier hôpital, et le premier établit des lieux spéciaux pour les exercices du corps. C'est de son temps que fut bâtie la ville de Santaryah (سنترية) dans le désert des Oasis. Mais ses femmes étant devenues jalouses à cause de lui, l'une d'elles le tua d'un coup de couteau ; on l'enterra dans un naos avec ses richesses, et on lui fit un talisman préservateur.

Après lui régna son fils Merqourah, savant magicien, qui le premier dompta les lions et s'en servit comme de montures ; il bâtit des villes, fonda des temples, dressa des statues. A sa mort, on l'enterra dans un naos dans le désert d'Occident et on ensevelit ses richesses avec lui.

Après lui régna son fils Bilâtes ; comme il était encore très jeune, ce fut sa mère qui se chargea de la direction des affaires du royaume ; d'un caractère énergique, elle administra l'Empire avec habileté et se comporta suivant l'équité, allégeant l'impôt de ses sujets qui l'adoraient. Son fils, devenu

grand, se livra à la chasse et sa mère exécuta pour lui des choses merveilleuses. Bilâtes régna 13 ans après lesquels il mourut de la variole, et le pouvoir passa à ses oncles.

Après lui régna Atrib ben Qobtim ben Misraïm, treizième roi après le déluge. Il bâtit la ville d'Atrib et vécut 500 ans dont il régna 360. Sous son règne, dit-on, le Nil resta sans crues pendant 140 ans et les animaux disparurent de la terre d'Égypte; on n'y en rencontrait plus un seul. Atrib allait pensif, tendant et crispant les mains, déchiré par la faim; la plus grande partie des Égyptiens succomba à la famine. Par la suite, l'abondance revint, l'aisance ne fit que croître pendant 200 ans; à tel point que l'ardeb (de blé) se vendait un *dâneq (1/6 de la drachme)* et moins. A sa mort, son frère Sa fut accusé de l'avoir assassiné; il eut à soutenir contre les Égyptiens des guerres qui durèrent neuf ans, après lesquels il fut tué.

Après Atrib régna sa fille Tadrourah, habile magicienne, qui dirigea le royaume d'une façon supérieure et régla admirablement les affaires. Elle confectionna des talismans merveilleux, un entre autres qui empêchait les bêtes sauvages et les oiseaux de boire au Nil, si bien que presque tous moururent de soif. De son temps, un grand cri se fit entendre, la terre en trembla, s'ouvrit et engloutit la reine.

Après elle régna son frère Qlimoun ben Atrib, prince savant et sage, qui éleva des édifices et exécuta des talismans. De son temps, fut construite la ville de Tennis l'ancienne, ainsi que la ville de Damiette ; il régna 90 ans et, après sa mort, fut enseveli dans un naos.

Après lui régna son fils Farsoun, sage magicien, qui bâtit des villes et multiplia les temples. Alors qu'il était encore un jeune homme, un roi himyarite l'attaqua à la tête d'une armée considérable. Farsoun marcha à sa rencontre et le rejoignit à la ville d'Aïlia ; un combat acharné s'engagea dans lequel périt la majeure partie des deux armées et où les Égyptiens employèrent un peu de leur magie. L'himyarite prit la fuite avec le peu d'hommes qui lui restait et Farsoun, ayant tué la plus grande partie des ennemis et s'étant emparé de tout ce qu'ils avaient amené avec eux, revint triomphant à Memphis. Il éleva, au bord de la mer de Qolzoum, une tour surmontée d'un miroir qui attirait les navires au rivage et ne leur permettait de reprendre la mer qu'après s'être acquittés du droit dont les frappait le roi. Il régna 260 ans et, à sa mort, fut enterré dans un naos, derrière la montagne noire

d'Orient. Là on avait fait une coupole entourée de douze maisons renfermant chacune un objet merveilleux. Avec lui on enterra ses trésors, et sur le tombeau fut placé un talisman préservateur.

Après lui se succédèrent quatre rois, puis le royaume échut à Sa, fils de Qobtim, le plus jeune des fils de ce prince et son préféré.

Sa étant mort, Nourriat la magicienne lui succéda. Cette magicienne siégeait sur un trône de feu. Si quelqu'un venait porter plainte devant elle et qu'il fût dans son droit, le feu s'écartait sans lui faire de mal; si au contraire il avait tort, le feu le saisissait. Chaque jour, Nourriat prenait un grand nombre de formes différentes. Elle se bâtit un palais où elle se retira, et dans le mur de ce palais elle installa des tuyaux de cuivre creux et écrivit, au-dessus de la bouche de ces tuyaux, une des formules auxquelles pouvaient avoir recours les personnes qui viendraient porter plainte devant elle. Quiconque venait pour affaire s'arrêtait devant le tuyau relatif à son cas, exposant sa requête et interrogeant à voix basse. Quand il avait fini, il appliquait l'oreille au tuyau et recevait la réponse à sa question. Ce palais et ces tuyaux restèrent jusqu'au temps où ils furent détruits par Bokhta-Nasar.

Après elle régna Marqounos, prince sage et savant. Il avait pour mère la fille du roi de Nubie; cette princesse exécuta des choses merveilleuses. De son temps, toutes sortes d'objets prodigieux furent fabriqués. Il régna 73 ans et mourut à l'âge de 240 ans.

Après lui régna son fils Aïsad, âgé de 45 ans, prince hardi et au regard insolent. Il coucha avec la femme de son père et étala sa liaison avec elle. La plus grande de ses passions était le divertissement et le jeu. Il donna libre accès à toutes les religions dans son Empire, abandonna les sciences, négligea les temples et les prêtres et cessa de s'occuper des affaires de ses sujets. Il éleva au bord du Nil des palais pour s'y divertir et dépensa en plaisirs des sommes considérables. Il était haï de ses sujets qu'il abhorrait et qui finirent par l'empoisonner; il mourut âgé de moins de 120 ans.

Après lui régna son fils Sa. On donne à ce prince le nom de Sa ben Marqounos; si cela est exact, il était le frère d'Aïsad. Il établit sa résidence dans Memphis et ses sujets fondèrent sur lui de grandes espérances. S'étant rendu maître de toutes les provinces, il y exécuta des choses merveilleuses et des talismans, remit les prêtres à leur rang, chassa les criminels et les pervers,

et abolit les peines établies par son père, honora son temple et pria pour lui. Il bâtit une ville à l'intérieur des Oasis, dressa près de la mer des stèles nombreuses et établit à tous les points du royaume des courriers chargés de le renseigner sur ce qui se passait aux frontières. Sur les deux rives du Nil il éleva des tours, au sommet desquelles on allumait des feux lorsque quelque chose d'imprévu se produisait ou qu'un ennemi s'avançait pour attaquer le pays. Il construisit au bord de la mer une tour, grâce à laquelle on connaissait tout ce qui se passait sur la mer. Il bâtit aussi, dit-on, la plus grande partie de la ville de Memphis et tous les superbes édifices d'Alexandrie. Quand il eut réuni dans sa main le pays tout entier, il rassembla les savants, examina les étoiles, science dans laquelle il était très versé, et reconnut que l'Égypte serait inévitablement submergée par le Nil, puis ravagée par un homme venu du côté de la Syrie ; il réunit donc tous les ouvriers de l'Égypte et construisit une ville dans l'extrême Oasis. — Un roi franc vint l'attaquer et s'empara de la ville de Memphis ; avec lui s'avançaient mille navires, et Alexandrie ayant été en grande partie détruite, la flotte entra dans le Nil à Rosette et le roi franc se rendit maître de Memphis, d'où Sa s'était enfui pour se réfugier dans les villes de l'intérieur où il s'était fortifié contre son ennemi. Sa protégea la ville qui lui servait d'asile au moyen de talismans et s'y maintint longtemps ; puis son tour vint, l'ennemi fut mis en déroute et Sa rentra à Memphis, poursuivit les prêtres, en tua un grand nombre, et après un règne de 67 années mourut âgé de 170 ans.

Après lui régna son fils Todras qui étendit son pouvoir sur toutes les provinces et dont le règne sur l'Égypte fut tranquille. Il était énergique, adroit, vigoureux, tenace et entendu aux affaires. Il fit preuve d'équité, mit en excellent état les temples et leur personnel, éleva une chapelle à Vénus, creusa le canal de Sakha, fit la guerre à un Amalécite de Syrie, entra en Palestine, y tua nombre de gens et ramena une partie des habitants captifs en Égypte. Voulant faire une expédition au pays des Noirs contre le Zing et les Éthiopiens, il lança sur le Nil 300 barques, rencontra les Noirs, au nombre d'un million d'hommes, les mit en déroute, en tua le plus grand nombre et emmena une foule considérable de prisonniers ; il rapporta aussi en Égypte des éléphants et des tigres et éleva, sur les frontières de son pays, des tours sur lesquelles il écrivit son nom, ses campagnes et son triomphe. C'est de son temps que Dieu envoya son prophète Saleh à Thammoud et c'est lui aussi,

dit-on, qui fit habiter les Nubiens là où ils sont aujourd'hui; voici pourquoi: pendant la campagne d'Éthiopie et sa marche contre les Noirs, il rencontra un peuple qui lisait les livres d'Adam, de Seth et d'Édris; il se rallia à leur foi et les fit descendre dans un pays situé à un mois de marche de la terre d'Égypte; c'étaient les Nubiens. — Il mourut à Memphis.

Après lui régna son fils Mâliq, prince intelligent, généreux, beau de visage, expérimenté, qui marcha sur les traces de son père. Les Égyptiens adoraient les planètes et le bœuf, tandis qu'il adorait un Dieu unique comme ses ancêtres Qobtim et Misraïm, ce dont les Coptes le blâmaient. Un jour, ordre fut donné de préparer les meilleurs chevaux de guerre, de se procurer des armes et de réunir des provisions de voyage, puis 200 barques ayant été lancées sur la mer Occidentale, le roi se mit en marche suivi d'une armée considérable qui le suivait et par terre et par mer; il atteignit ainsi le pays des Berbères, les mit en fuite et en massacra la plus grande partie, il arriva ensuite à Ifriqiah, passa en Espagne voulant gagner le pays des Francs. Il ne passait chez aucun peuple qu'il ne le soumit. Le roi des Francs se porta à sa rencontre; ils combattirent pendant un mois; à la fin, le roi des Francs demanda la paix et fit des présents à Mâliq qui le quitta et alla subjuguer les peuples du littoral de la mer Verte. Les Coptes racontent que ce roi vit soixante-dix merveilles, qu'il éleva des stèles sur le bord de la mer, qu'il y grava son nom et ses campagnes, qu'il détruisit les villes des Berbères; à son retour, le peuple d'Égypte se porta au-devant de lui avec toutes sortes de parfums et tout l'attirail des fêtes; on couvrit de tapis les routes sur son passage; les rois le redoutèrent et lui envoyèrent des présents; et il crut à l'unité de Dieu jusqu'à sa mort.

Après lui régna son fils Hazaba. Il était d'un caractère doux et égal; son père lui avait enseigné la religion du Dieu unique et l'avait détourné du culte des idoles, mais après la mort de son père, il retourna aux pratiques religieuses de son peuple. Voulant entreprendre une expédition dans l'Inde et contre le pays des Noirs, il fit fabriquer cent barques semblables aux barques indiennes et partit emmenant avec lui ses femmes et les principaux personnages de sa cour et laissant sur le trône de l'Égypte son fils Kalkala, encore enfant, auprès duquel il mit un prêtre comme vizir. Cela fait, il débarqua sur le rivage de l'Yémen, pilla les villes de la contrée, et gagna Serendib dont il traita cruellement les habitants; de là il se rendit aux îles situées entre l'Inde et la Chine,

en réduisit les habitants à l'obéissance et resta de longues années dans ces îles. L'expédition dura, dit-on, 17 années, après lesquelles il revint chargé de butin. Redouté des rois, il bâtit nombre de temples et y éleva des statues aux planètes; puis il ravagea la côte de Syrie, en soumit les habitants et rentra en Égypte; il ravagea également la Nubie et le pays des Noirs, et frappa les habitants de tributs qu'ils devaient lui apporter. Il releva le prestige des prêtres et de leurs livres. Il avait vu que ces victoires lui seraient accordées avec l'aide des planètes. Il mourut après avoir régné 75 ans.

Il fut remplacé par son fils Kalkala, qui fut proclamé roi à Alexandrie, où il resta pendant un mois avant de se rendre à Memphis. Il était adorateur des idoles et le peuple d'Égypte était avec lui. Il aimait les sciences et créa des choses merveilleuses. Il honora les savants et les combla de privilèges. Il s'occupa de chimie et amassa des trésors considérables dans les déserts de l'Ouest. Il fut le premier à répandre en Égypte la science de la chimie que, jusqu'alors, on n'exerçait qu'en secret, certains rois de ses prédécesseurs en ayant interdit la pratique. Kalkala s'y livra et en remplit les maisons de science, au point que jamais l'or ne fut plus abondant en Égypte que de son temps, et jamais le revenu de l'Égypte ne fut aussi considérable, car sous son règne il atteignait plus de 110,000,000 de metsqals. Les Égyptiens étaient devenus riches grâce aux produits des mines. Il fabriqua aussi une grande quantité de pierres colorées et transparentes ainsi que des turquoises et d'autres joyaux; il créa des choses qui dépassent la raison, si bien qu'on le surnomma le *Sage des Rois* (حكيم الملوك); il surpassa en science tous les prêtres, leur enseignant des choses qui leur étaient cachées. Le Nemrod d'Abraham vivait de son temps; ce prince, ayant entendu parler de la science magique de Kalkala, l'invita à venir le trouver. C'était un homme audacieux et d'aspect farouche qui demeurait dans les campagnes de l'Iraq; Dieu lui avait accordé la vigueur, la force, la puissance, et il commandait à des peuples nombreux. Au dire des Coptes, Nemrod, après avoir envoyé son invitation à Kalkala, lui fit savoir qu'il le rencontrerait à un endroit déterminé. Kalkala se rendit donc à cet endroit sur un char emporté par quatre chevaux ailés, environné d'une lumière éclatante comme le feu, et escorté d'images terribles au milieu desquelles il volait au galop de ses chevaux. Il portait, en guise de ceinture, un serpent enroulé sur lui-même et la bouche ouverte, et le frappait d'une baguette de myrte. A sa vue, Nemrod, pris de terreur, reconnut sa supériorité

dans la science et lui demanda sa protection. On raconte que Kalkala montait s'asseoir sur la pyramide occidentale, sous une coupole élevée au-dessus de sa tête. Et les gens du pays, quand une calamité tombait sur eux, se réunissaient autour de la pyramide, où le roi restait des jours sans manger ni boire. Une fois, il disparut pendant un certain temps, si bien qu'on le crut mort; les rois alors devinrent audacieux et l'un d'eux, un roi d'Occident, s'avança avec une armée considérable et arriva au Ouadi Habib. Mais Kalkala arriva à son tour et ayant, grâce à sa magie, rassemblé des nuages chargés d'une chaleur étouffante, il en couvrit l'armée ennemie qui pendant des jours et des jours ne put s'affranchir de cette chaleur. Alors Kalkala vola vers l'Égypte et donna l'ordre à son peuple de marcher à la rencontre des ennemis; et les Égyptiens les trouvèrent tous morts, eux et leurs montures. Aussi les prêtres redoutaient-ils Kalkala plus qu'ils n'avaient craint aucun de ses prédécesseurs. Ce prince vécut longtemps encore, puis disparut et plus jamais on n'en entendit parler. D'après Ibn Abd el Hakem, Kalkala était fils de Hazaba; il régna en Égypte environ cent ans et mourut sans laisser d'enfants.

Alors régna son frère Malia ben Hazaba. Ibn Ouacif Shah dit: « Alors régna son frère Malia; c'était un homme glouton qui mangeait et buvait à l'excès, se livrant solitairement à ses plaisirs et négligeant absolument les sciences. Il confia les affaires à son vizir et s'abandonna aux femmes; il en possédait quatre-vingts. Son fils Toutis se jeta sur lui, un jour qu'il était ivre, et le tua ainsi que la femme qui se trouvait alors avec lui. »

Après lui régna son fils Toutis. On dit que ce prince est le même que A'mr ben 'Amrou 'l Qeis ben Babilioun ben Himyar ben Sala ben Yashgab ben Ya'reb ben Qohtan : d'autres le nomment El Oualid ben El Rian. C'est un des Pharaons (Pasteurs) de l'Égypte, qui descendent de Dan ben Fahloug ben Amraz ben Ashoud ben Sam ben Nouh; on dit aussi que les Pharaons d'Égypte étaient de la race du premier Amalec ben Laoud ben Sam ben Nouh. Toutis était un homme ennemi du désordre, hardi, dur, hautain et redouté. Les Coptes prétendent qu'il fut le premier Pharaon d'Égypte; c'est le Pharaon d'Abraham. Les Pharaons furent, dit-on, au nombre de sept et Toutis fut le premier d'entre eux. Il creusa un canal à l'est de l'Égypte, au pied de la montagne, afin de pouvoir se rendre par barques à la mer. Il envoya à Hagar, mère d'Ismaïl, dont lui-même avait fait présent à Abraham, du blé et toutes sortes de grains qu'il amena jusqu'à Djeddah ; il put ainsi faire vivre le

Hedjaz pendant un certain temps, et l'on raconte que tout ce qui se trouvait alors de beau à la Caabah avait été donné par le roi d'Égypte. Et ce que Toutis avait envoyé au Hedjaz était si considérable que les Arabes de la tribu de Gorham le surnommèrent le Généreux.

On lit dans le livre d'Orose qu'au temps d'Abraham le gouvernement de l'Égypte était entre les mains d'un peuple nommé les Benou Faliq ben Darech et que leur règne dura en Égypte 120 ans. Ibn Ishaq, parlant de l'un d'eux, dit : « Les Pharaons d'Égypte étaient des descendants de Dan ben Fahloug ben Amraz ben Ashoud ben Sam ben Nouh. L'opinion la plus répandue en fait des Amalécites. Parmi eux on compte El Rian ben El Oualid; on assure qu'El Oualid ben El Rian était le Pharaon de Joseph, et El Oualid ben Mo'sab le Pharaon de Moïse ; parmi eux on compte encore Senan ben 'Alouan. » Ibn Ouacif Shah dit qu'on ne donna à ce dernier le nom de Pharaon que parce qu'il commit beaucoup de meurtres, n'épargnant qu'une fille très intelligente, qui, épouvantée du nombre de ses crimes, l'empoisonna dans sa 170e année.

Après lui régna Gouriaq ; cette princesse traita avec bonté ses sujets, amassa des richesses, honora les prêtres, les savants et les magiciens, étendit leur pouvoir et multiplia les temples. Ceux qui ne voulurent pas se soumettre à son autorité se rendirent à la ville d'Atrib et choisirent pour roi un homme de la lignée d'Atrib. Le récit de ce qui le concerne se trouve au chapitre d'Alexandrie. Gouriaq est la première femme de la famille de Noë qui fut reine d'Égypte.

Après sa mort, sa cousine Zalfa bent Mamoun lui succéda. C'était une vierge sage et intelligente et qui traita avec douceur ses sujets. Aïmen l'Atribite se révolta contre elle et appela à son aide le roi des Amalécites qui lui expédia un général. Zalfa envoya à sa rencontre une armée ; les deux troupes se joignirent à El Arich et, après un combat où un grand nombre d'hommes périrent, les partisans de Zalfa s'enfuirent à Memphis, poursuivis par les ennemis. Zalfa se retira dans le Saïd et s'arrêta à Ashmouneïn, et la guerre continua entre elle et les Amalécites, guerre dans laquelle ceux-ci furent mis en déroute, abandonnèrent Memphis après l'avoir dévastée et se retirèrent dans le Gorf où ils se fortifièrent. L'Égypte fut alors divisée en deux parties ; Zalfa recommença la guerre, mais, après trois mois de lutte, dut rétrograder jusqu'à Qous, poursuivie par Aïmen ; se voyant sur le point d'être prise, elle s'empoisonna. Ibn Abd el Hakem dit :

« Toutis ben Malia étant mort, sa fille Gouriaq, son unique enfant, lui succéda. A la mort de Gouriaq, le gouvernement passa aux mains de sa cousine Zalfa bent Mamoun ben Malia qui vécut longtemps... Puis ils crûrent et multiplièrent et remplirent la terre d'Égypte tout entière. Et les Amalécites leur portèrent envie et le pays fut ravagé par El Oualid ben Douma' qui leur livra des combats terribles. Les Égyptiens consentirent à le reconnaître pour roi, et il régna sur eux pendant près de cent ans. Alors, rempli d'orgueil et d'injustice, il s'abandonna à toutes les turpitudes et Dieu déchaîna contre lui une bête féroce qui le mit en pièces et dévora sa chair. »

Il y eut cinq pharaons qui régnèrent en Égypte.

Alors régna le farouche Aïman qui mit à mort un grand nombre de ceux qui avaient porté les armes contre lui. L'Amalécite El Oualid ben Douma' étant parti en expédition avec une armée considérable, envoya un de ses serviteurs, nommé Fara'oun, en Égypte ; celui-ci la conquit et El Oualid vint à son tour, subjugua les Égyptiens et, s'étant emparé de leurs trésors, continua sa marche pour ne s'arrêter qu'aux sources du Nil ; il visita la montagne de Qomr et resta là, dans la retraite, pendant quarante années, après lesquelles il revint en Égypte où Fara'oun, qui avait pris sa place, s'enfuit à son approche. El Oualid réduisit les Égyptiens et régna sur eux jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant 120 ans.

Après lui régna son fils El Rian ben Oualid ben Douma', l'un des Amalécites. Il était l'homme le plus fort de son temps et le roi le plus grand.

Les Amalécites descendent d'Amalek ben Laoud ben Sam ben Nouh. Cet El Rian est le pharaon de Joseph et porte chez les Coptes le nom de Nahraoush, On dit que le pharaon de Joseph s'appelait El Rian ben El Oualid ben Leith ben Qarân ben 'Amr ben Amaleq ben Balqa' ben 'Aber ben Ashlikha ben Loud ben Sam ben Nouh ; le pharaon de Joseph était, à ce que l'on raconte, le grand-père du pharaon de Moïse, étant père de son père, et son nom était Barkhou. Il était de haute taille, beau de visage et intelligent. Il se comporta admirablement avec ses sujets, supprima leurs impôts pendant trois années et partagea ses richesses avec eux.

Puis régna un homme de sa maison nommé Atfin ; c'est celui qu'on appelle El Aziz, homme intelligent, lettré, actif, juste et désireux de rendre le pays prospère. Il se fit faire un trône d'argent dans le palais du roi ; il y prenait place et recevait ainsi les écrivains et les vizirs ; quant à Nahraoush,

il se contentait de ce qui se passe derrière le rideau et, donnant congé aux affaires, se livrait aux plaisirs ; pendant longtemps il en fut ainsi et le pays ne faisait que prospérer ; mais un Amalécite l'ayant attaqué et ayant marché avec son armée contre l'Égypte, El Rian partit à sa rencontre, livra bataille et l'ayant mis en déroute, le poursuivit, entra à sa suite en Syrie, ravagea la contrée, et les rois, remplis de crainte, n'osèrent plus l'attaquer. Il poussa, dit-on, jusqu'à Mossoul et frappa d'un tribut le peuple de Syrie, puis partit à la conquête des pays d'Occident avec une armée de 900,000 hommes, traversa le territoire des Berbères dont il soumit le plus grand nombre, et longeant la mer Verte, se dirigea vers le Sud, conquit la Nubie et rentra enfin à Memphis. Pour ce qui se passa entre lui et Joseph, on en trouvera le récit au chapitre du Fayoum.

Après lui régna son fils Drimoush qu'on appelle aussi Darem ben El Rian ; c'est le quatrième Pharaon ; mais il ne suivit pas les traditions de son père. Il avait toujours pour intendant Joseph, mais tantôt il en acceptait les avis, tantôt il les repoussait. De son temps on découvrit une mine d'argent d'où il tira des richesses considérables. C'est sous son règne que mourut Joseph qu'il remplaça, comme vizir, par un homme qui fit le plus grand mal aux Égyptiens, s'appropriant leurs richesses et réunissant ainsi des trésors considérables. Sa turpitude devint telle qu'il enlevait à leurs familles toutes les jolies femmes de la ville de Memphis, et dès qu'il apprenait qu'en tel ou tel endroit se trouvait une belle femme, il s'y rendait et se la faisait amener ; troublé par ces exactions, le peuple le méprisait et déserta les fabriques, les ateliers et les marchés. Le vizir le traita en ennemi et en tua un grand nombre ; enfin il devint tellement exécré qu'on se révolta contre lui. Il redevint alors plus doux, supprima les impôts pendant trois ans et distribua de l'argent aux révoltés, ce qui les fit taire. De son temps, les Coptes se soulevèrent contre les Israélites et demandèrent au vizir de les expulser de l'Égypte, et ils insistèrent tellement qu'ils finirent par obtenir gain de cause. Le roi, alors retiré dans le Saïd, apprit la nouvelle et menaça les Égyptiens qui se réunirent, se soulevèrent contre lui et lui déclarèrent la guerre ; un grand nombre d'entre eux périt ; le reste dut subir l'oppression ; les uns furent tués, d'autres pendus sur les deux rives du Nil ; après quoi le roi retourna à ses anciennes habitudes, s'appropriant les richesses de ses sujets et enlevant leurs femmes ; les principaux des Coptes et les Israélites furent réduits à l'escla-

vage et tous durent subir sa tyrannie. S'étant embarqué sur le Nil pour quelque divertissement, un vent violent se déchaîna contre lui; il se noya et son corps ne fut retrouvé que dans la province de Shatnouf, dit-on, entre Tara et Helouan.

Alors le vizir mit en avant son fils Ma'adious, encore enfant, et qu'on appelle aussi Mo'dân. Celui-ci supprima les impôts établis par son père et se comporta admirablement; sous son règne les affaires furent remises en état et il rendit à leurs familles les femmes enlevées sous le règne précédent. C'est le cinquième des Pharaons, et l'on reporte à son temps le déluge d'Égypte. Les Israélites s'étaient multipliés et haïssaient les idoles. On les cantonna dans une région éloignée du pays afin qu'ils ne se mélangeassent pas aux autres et on leur assigna un territoire au sud de Memphis où ils se réunirent et bâtirent un oratoire. Un Chananéen s'étant emparé de la Syrie interdit aux Syriens de payer le tribut qu'ils devaient à l'Égypte et excita la population contre Mo'dân. Les sujets de celui-ci l'exhortèrent à marcher au combat, mais il s'y refusa et se réfugia dans un temple. On prétend qu'il s'enferma dans le temple de Saturne pour prier et, que Saturne se manifesta à lui et lui parla : « Je t'ai, dit-il, établi comme souverain des habitants de ton pays et je t'ai accordé la puissance sur eux et sur d'autres encore ; je t'élèverai jusqu'à moi, mais ne cesse pas de me glorifier. » Et le roi s'enorgueillit dans son cœur et, rempli d'arrogance, se fit appeler: seigneur (Dieu), et dédaigna de s'occuper des affaires du royaume à la tête desquelles il mit son fils Aksamès.

Son fils Aksamès prit donc le gouvernement du royaume. On donne encore à ce prince le nom de Kâsem ben Ma'dan. Il remit les gens à leur rang, divisa le pays en districts et provinces, s'occupa d'inventions utiles à la prospérité du pays et au développement de l'industrie; il accrut l'aisance de son peuple, fit réparer les temples, en mit à neuf les costumes et le mobilier, et augmenta les offrandes. C'est lui qu'on appelle Kâshem ben Mo'dan ben Darem ben El Rian ben El Oualid ben Douma' l'Amalécite ; il est le sixième Pharaon. Ce nom de Pharaon vient du premier Fara'oun dont le nom s'est transmis à tous les monarques arrogants. La situation d'Aksamès devint de plus en plus grande, son pouvoir s'étendit. Il éleva des stèles nombreuses autour de Memphis, bâtit un grand nombre de villes, de phares et de talismans. Il régna pendant sept ans, gérant admirablement les affaires et, quand le vizir de son père mourut, il le remplaça par un homme de la caste

des esclaves, nommé Zalma ben Qoumès, homme violent, mais magicien, sorcier, écrivain savant et versé dans toutes les sciences. Il se complaisait dans l'exercice du pouvoir, organisa les affaires du royaume, et bâtit des villes sur les deux bords du Nil ; ayant lu dans les étoiles que quelque événement devait se produire, il fit construire du côté d'Alexandrie et dans le Saïd des cirques et des édifices. Les Coptes se réunirent pour lui demander le départ des Israélites, mais il leur répondit : « Les Israélites sont vos serviteurs ; abaissez-les dès à présent. » Puis il partit vers les pays des Berbères et ravagea, tua, pilla. De son temps fut bâtie la tour d'Alexandrie, et la mer, s'étant soulevée, submergea un grand nombre de villages, de jardins et d'édifices. Aksamès mourut après avoir régné 31 ans, et pendant onze de ces années Zalma, son vizir, avait dirigé les affaires. A sa mort, il y eut une grande émotion parmi le peuple ; on accusa Zalma de l'avoir empoisonné, mais Zalma resta au pouvoir.

Alors régna Latis ben Aksamès, prince audacieux, vaniteux et dur ; il prescrivit certaines choses, en interdit d'autres et obligea les gens à travailler, disant : « Je suis loyal et vous ne l'êtes pas ; or, si vous vous éloignez de la voie droite, je m'éloignerai de vous. » Et il abaissa certains personnages au-dessous de leur rang, éloigna Zalma du vizirat et le remplaça ; Zalma fut exilé dans le Saïd avec tous les Israélites et le roi multiplia la construction des temples, bâtit des villages et ouvrit un grand nombre de mines ; il enterra dans le désert d'Orient des trésors considérables et s'adonna à la science. Plus tard, l'orgueil s'empara de lui et ses succès l'exaltèrent ; il interdit à tout le monde, prêtre ou autre, de s'asseoir dans la salle de réception ; chacun devait se tenir debout jusqu'au moment de se retirer. Son injustice et sa dureté envers ses sujets alla croissant ; par son ordre, personne ne put posséder plus que le nécessaire et chacun fut réduit à l'indispensable ; il s'appropria les richesses, rechercha les femmes, se divertit avec elles et fit pis que ses devanciers. Les Israélites furent réduits à l'esclavage, une quantité considérable de prêtres furent mis à mort ; aussi était-il détesté par tous en général et par chacun en particulier. Zalma, qui s'était réfugié dans le Saïd, fut rappelé par les Égyptiens ; mais Latis donna ordre de le destituer de ses fonctions de gouverneur ; Zalma refusa d'obéir, combattit les troupes envoyées contre lui, se porta en avant et entra à Memphis.

Zalma ben Qoumès est le pharaon de Moïse. Son nom était, dit-on, El Oualid ben Mous'ab ben El Rahoun ben El Helout ben Qarân ben 'Amr ben

Amaleq ben Balqa' ben 'Aber ben Ashlikha ben Loud ben Sam ben Nouh; il était de la race des Amalécites, mais de petite taille, la barbe longue; son œil droit était très grand, son œil gauche très petit; de plus, il était boiteux. On prétend qu'il était Copte et que les Égyptiens connaissent parfaitement sa généalogie et celle de sa famille; on dit d'autres choses encore. Son histoire sera racontée au chapitre qui traite de l'église de Damouah. Voici ce que dit Ibn 'Abd el Hakem : Quand Dieu eut noyé Pharaon, il ne resta plus après lui personne des grands du pays; seuls, les esclaves, les mercenaires et les femmes demeurèrent. Et les plus nobles des femmes de l'Égypte se concertèrent pour nommer une reine et leur choix se porta sur une femme nommée Daloukah.

Alors régna Daloukah, fille de Zaba, qu'on appelle aussi Daloukah, fille de Qarân. Elle était intelligente, énergique et instruite, de plus, une des plus nobles des femmes d'Égypte. Au moment de son élévation au pouvoir, elle était âgée de 160 ans. Elle construisit pour défendre l'Égypte contre les ennemis un mur qui s'étendait des frontières des Zings à l'Ifriqiah, aux Oasis et à la Nubie; et tout le long de ce mur étaient des portes où des gardiens veillaient jour et nuit, entretenant des feux qui ne s'éteignaient jamais; en six mois, elle eut achevé de bâtir ce mur autour de l'Égypte; c'est celui qu'on appelle le « mur de la vieille ». C'est de son temps que la sorcière Tadourah bâtit les temples qui sont au milieu de Memphis. Le règne de Daloukah dura 20 années au bout desquelles atteignit sa majorité un jeune homme de la race des grands de l'Égypte nommé :

Darkoun ben Bilâtis; celui-ci, à sa mort, fut remplacé par son fils Toudesat, auquel succéda Adqash qui ne régna que trois années; à sa mort, il fut remplacé par son frère Marina ben Marinous; Marina étant mort fut remplacé par Astades ben Marina, prince orgueilleux, violent et sanguinaire, qui fit montre de tant de vices qu'on finit par se révolter contre lui et le tuer. A sa place fut élu un homme de la caste des nobles, nommé Baltous ben Minâkil, qui régna sur eux 40 ans; à sa mort, son fils Malous lui succéda, et, Malous étant mort, son frère Minâkil ben Baltous ben Minakil devint roi et garda longtemps le pouvoir. Son fils Noulah ben Minakil régna après lui pendant 120 ans; c'est lui le roi boiteux qui subjugua le roi de Jérusalem et le ramena en Égypte; il était fier et orgueilleux, et son orgueil atteignit un degré où n'était encore parvenu l'orgueil d'aucun de ses devanciers depuis les Pharaons. Ce prince mourut d'une chute de cheval; on l'avait surnommé « le Boiteux » parce que

pendant le pillage de Jérusalem, après avoir anéanti les Juifs et pris leur roi Josias, fils de Amoun, fils de Manacha, fils de Hezeqia, il voulut monter sur le trône du prophète Soliman, fils de David ; or, à ce trône on accédait par une marche sur laquelle on ne pouvait monter qu'avec les deux pieds en même temps; Noulah voulut y monter avec un seul pied, le pied droit, mais la marche tomba sur son autre jambe qui fut brisée; et il s'en ressentit jusqu'à sa mort, d'où son surnom de « boiteux ».

Après lui régna Marinous ben Noulah, qui gouverna très longtemps; il fut remplacé par son fils Qerqourah qui régna 60 ans; à sa mort, son frère Niqas ben Marinous lui succéda; de son temps les temples furent détruits et personne ne put les relever. Niqas étant mort, son fils Qoumis ben Niqas lui succéda et régna longtemps; Bokhta Nasar, lui ayant fait la guerre, le tua et ravagea la ville de Memphis et d'autres villes d'Égypte ; il emmena en captivité les Égyptiens et ne laissa dans le pays personne, si bien que la terre d'Égypte resta pendant 40 années ruinée et déserte.

Dans la traduction du livre de l'Espagnol Orose, intitulé : « Description des dynasties et des guerres, » on lit: 107 ans après que se fut noyé le Pharaon de Moïse, il y eut en Égypte un roi nommé Noûcherdis qui tuait les hôtes et les étrangers, les immolant à ses idoles auxquelles il présentait leur sang comme offrandes; 328 ans après cette même date il y eut en Égypte un roi nommé Beroubah dont le règne fut admirable et le gouvernement puissant; il conquit par les armes de nombreuses provinces du côté du Sud, par terre et par eau; c'est lui le premier qui eut affaire aux peuples de Roum qui plus tard prirent le nom de Goths (القوط). Il leur avait envoyé un messager pour les inviter à l'obéissance, les menaçant de la guerre. « Il est indigne d'un roi puissant, répondirent-ils, de faire la guerre à un peuple pauvre; le sort de la guerre est hasardeux, et la victoire aussi bien que la défaite sont toujours des issues imprévues. Loin de nous courber devant ton insolence, nous tiendrons tête à ton attaque. » Et ils se préparèrent à tenir parole. Pharaon s'étant mis en marche, ils se portèrent à sa rencontre, le mirent en déroute, s'emparèrent de son camp et des richesses qui s'y trouvaient et des trésors de Pharaon, puis, continuant leur route, ils saccagèrent le pays d'Égypte, et ils s'en seraient presque rendus maîtres si une grande masse de boue ne leur avait barré la route. Ils se dirigèrent donc vers la Syrie, y continuèrent leurs guerres, asservirent les Syriens et les obligèrent à leur payer tribut ; et ils restèrent ainsi 15 ans à

guerroyer contre qui leur tenait tête, saccageant et pillant; ils ne seraient jamais rentrés dans leur pays si quelques-unes de leurs femmes n'étaient venues leur dire : « Si vous ne venez pas vous acquitter envers nous de vos devoirs conjugaux, nous demanderons des enfants à nos voisins. » Alors ils retournèrent dans leur pays, les mains pleines de richesses, emmenant de nombreux troupeaux et d'innombrables colis, et laissant derrière eux un souvenir redouté. Cinq cents ans après la mort dans les eaux du Pharaon de Moïse et le règne de Dalouka, les rois de Madian s'emparèrent, dit-on, de l'Égypte, d'où ils furent chassés par le prophète de Dieu Soliman, fils de David. L'empire revint alors aux mains des Coptes, et, Galout (Goliath) ben Balout ayant été tué par David, son fils Galout ben Galout se rendit en Égypte où régnaient les rois de Madian qui l'installèrent dans le pays comme roi de la région occidentale; il resta là un certain temps, mais à la fin il partit pour les pays d'Occident. Les Coptes, dit-on, régnèrent en Égypte après Dalouka et son fils pendant 620 ans; le nombre de leurs rois est de 27 : Diosqoulita, 78 ans ou, suivant d'autres, 88 ans; Samânadous, 26 ans; Soumanas, 100 ans; Moufkaras, 1 ans; Amânâqoûnâs, 9 ans; Ashouris, 6 ans; Fasinakhes, 9 ans; Fasousanes, 35 ans; Sesounakhousis, 21 ans; Asalioun, 15 ans; Tafalounis, 13 ans; Matafanastalas, 25 ans; Asarathoun, 9 ans; Fosameres, 10 ans; Aoufaïnouas, 14 ans; Sayaqour, 12 ans; Sakhis l'Éthiopien, 12 ans; Tarahouch l'Éthiopien, 20 ans; Amras l'Éthiopien, 12 ans; Astatafinias, 7 ans; Bakhfasous, 6 ans; Yakhou, 8 ans; Fasamamaltiqoush, 44 ans; Bahnouqa, 6 ans; Fasamartas, 17 ans; Ouafris, 25 ans; Amaseles, 42 ans.

Après ces rois, régnèrent en Égypte cinq rois des rois de Babel : Amartiouch, 6 ans; Mafartas, 7 ans; Aukhris, 12 ans; Fasamout, 2 ans; Moutatous, 7 ans.

Puis régnèrent trois rois d'Assour; ce sont les Garmakides qui régnèrent à Mossoul et dans la Mésopotamie : Nafatanebouch, 13 ans; Tous, 7 ans; Nafataninas, 18 ans.

Puis d'eux l'empire passa à Alexandre, fils de Philippe le Grec. Tous ces noms sont roumis (grecs), et peut-être que les rois qui ont porté ces noms, ou au moins une partie, ont régné après Dalouka. Entre Bokhtanasar et le Déluge, il y a 2356 ans et des mois. Ce chiffre concorde avec ce qui est dit dans la loi juive. Entre le Déluge et la ruine de Jérusalem par Bokhta Nasar, il y a 2681 ans; ce qui diffère un peu de ce que nous avons emprunté à Maça'oudi. Et Dieu le sait mieux que personne.

CHAPITRE IV

DE LA VILLE D'ALEXANDRIE

Cette ville est une des plus grandes et des plus anciennes du monde. Elle fut bâtie plusieurs fois; la première fois, ce fut après le Déluge, au temps de Misraïm ben Beïsar, fils de Noé, on l'appelait alors Raqoudah. Dans la suite, elle fut rebâtie deux fois, et, au temps des Grecs, elle fut agrandie par Alexandre le Macédonien, fils de Philippe, le même qui vainquit Dara et subjugua l'Empire des Perses, 120 années solaires après la destruction de Memphis par Bokhta Nasar. Elle prit alors le nom d'Alexandre et, après que ce prince en eut étendu l'importance, elle se substitua à la ville de Memphis dans le rôle de capitale de l'Égypte, rôle qu'elle conserva jusqu'à la conquête de l'Islam et à l'arrivée de 'Amr ben El 'As qui, à la tête de l'armée musulmane, se rendit maître de la citadelle et d'Alexandrie. De ce moment, l'Égypte devint province de l'Islam et le rôle de capitale passa d'Alexandrie à Fostat-Masr. S'il plaît à Dieu, je te raconterai tout ce que j'ai pu apprendre de l'histoire d'Alexandrie.

Abou 'l Hassan El Masa'oudi dans son livre *Récits du temps* dit : Les Koukah, tribu conquérante du peuple d'Ailat, s'emparèrent de la terre et la partagèrent en trente districts et quatre grandes divisions, chaque division formant une province; dans chacune de ces provinces fut bâtie une ville où résidait un roi qui siégeait sur un trône d'or: auprès du roi était un temple (بربا), c'est-à-dire une maison de science et un temple (هيكل) dédié à une planète et contenant des idoles d'or. Alexandrie, qu'on nommait alors Raqoudah, comprenait quinze districts; c'est là que furent installés les principaux des prêtres, et ses temples renfermaient plus de statues d'or que ceux des autres villes; on y comptait deux cents statues d'or. Le Saïd fut partagé en quatre-vingts districts répartis en quatre provinces et comprenant trente villes, toutes remplies de merveilles.

Ptolémée, dans son livre *Des Climats*, faisant la description des îles, des mers et des villes, rapporte que la ville d'Alexandrie appartient au signe du Lion et subit l'influence de Mars; la durée moyenne du jour y est de 14 heures, sa longitude est de 60° 30', ce qui représente (comme distance du point initial des longitudes) 4 heures pleines et $\frac{1}{30}$ d'heure.

Ibn Ouacif Shah, parlant des récits qui se rapportent à Misraïm ben Beïsar, fils de Noë, ajoute : Il leur enseigna aussi à faire des talismans ; des bêtes étant sorties de la mer qui dévastaient leurs champs, leurs jardins et leurs habitations, on fit contre elles des talismans et ces bêtes disparurent pour ne plus jamais revenir. On construisit, ailleurs que sur le fleuve (على غير لبحر), des villes parmi lesquelles Raqoudah, sur l'emplacement d'Alexandrie ; au milieu de Raqoudah, fut élevée, sur des colonnes de cuivre doré, une coupole dorée également et surmontée d'un miroir fait de diverses substances mélangées ; le diamètre de ce miroir était de cinq empans, et la coupole était haute de cent coudées ; et si parmi les peuples qui entouraient l'Égypte et dont quelques-uns lui portaient envie, il s'en trouvait quelqu'un qui voulût attaquer les Égyptiens du côté de la mer, le miroir, au moyen de quelque artifice, se mettait à jeter des flammes dans la direction des assaillants et les incendiait. Ce miroir resta debout longtemps, mais fut renversé par la mer. On prétend que c'est à l'imitation de ce miroir qu'Alexandre construisit sa tour, sur laquelle était placé aussi un miroir où l'on pouvait voir les assaillants venant du pays de Roum. Mais certain roi de ce pays, usant de ruse, envoya un émissaire qui parvint à renverser ce miroir, qui était de verre composé. D'après ce que raconte un Copte, un survivant de la caste sacerdotale massacrée par Eïsad, roi d'Égypte, se réfugia auprès d'un roi du pays des Francs, lui vanta les nombreux trésors de l'Égypte et ses merveilles et lui inspira le désir de se rendre maître du pays et de s'emparer de ses trésors et de ses talismans, grâce auxquels il pourrait obtenir tout ce qu'il désirerait. Sa ben Marqounos, frère d'Eïsad, alors roi d'Égypte, ayant appris que le roi des Francs s'avançait contre lui, se rendit à une montagne située entre la mer et l'orient du Nil, y fit apporter la plus grande partie de ses trésors, et bâtit des magasins voûtés et plaqués de plomb. Le roi des Francs parut avec mille navires ; tout ce qu'il avait rencontré de stèles ou d'édifices égyptiens, il l'avait renversé ainsi que les statues, avec l'aide du prêtre transfuge. Arrivé à Alexandrie, il ravagea la ville et les environs, détruisit la plupart des édifices, entra dans le Nil par la bouche de Rosette et remonta jusqu'à Memphis. Les gens des différentes contrées qu'il traversait lui résistant, il dévastait le pays et massacrait tout ce qui s'opposait à son passage. Il arriva ainsi aux villes de l'intérieur, désireux de s'emparer des trésors des Égyptiens ; mais il trouva ceux-ci protégés par de puissants talismans, et défendus par des eaux profondes, des fossés et des barricades (شداخات). Il resta

là bien des jours sans pouvoir s'en emparer et, irrité contre le prêtre, il le tua. Presque tous ses compagnons avaient péri et les Égyptiens s'étant réunis tuèrent un grand nombre de ceux qui étaient restés dans les navires et brûlèrent quelques vaisseaux ; en outre, faisant appel à leur art magique et à leur science des épouvantements, ils suscitèrent une tempête qui se déchaina et engloutit la plupart des navires si bien que le roi des Francs put seul s'échapper et s'enfuir. Les Égyptiens retournèrent à leurs habitations et à leurs villages et le roi, rentré à Memphis, prépara une expédition contre le pays de Roum, où il se rendit, ravageant les îles ; il devint ainsi redoutable aux rois et poursuivit les prêtres dont il massacra un grand nombre. Il régna 67 années, mourut à l'âge de 170 ans et fut enterré dans un souterrain au milieu de la ville de Memphis, et avec lui, ses trésors, des pierreries, des statues, des talismans, comme on avait fait pour ses aïeux ; entre autres choses, quatre mille metsqals d'or sous formes d'animaux terrestres et marins, l'image d'un aigle en pierre verte, celle d'un dragon en or, et on grava sur son tombeau son nom, les victoires remportées par lui sur les rois et ses campagnes ; après lui l'empire passa à son fils Todrâs.

Quand Gouriâq, fille de Toutis, le premier Pharaon de l'Égypte et Pharaon d'Abraham, monta sur le trône royal, après avoir tué son père, elle gouverna ses sujets avec sagesse et rassembla des trésors tels que les rois n'en avaient pas encore rassemblé : elle combla d'honneurs les prêtres, les savants, les grands magiciens et éleva leur rang. Elle multiplia les temples. Ceux qui refusaient de lui obéir se réfugièrent dans la ville d'Atrib et se choisirent pour roi un homme de la lignée d'Atrib, nommé Eïdâkhes. On lui ceignit la couronne et on se réunit en foule autour de lui. Gouriâq envoya pour le combattre une armée qui le mit en déroute et tua la plupart de ses partisans. Eïdakhes s'enfuit en Syrie où se trouvaient les Chananéens ; il implora le secours de leur roi qui fit préparer pour lui une nombreuse armée. Gouriâq alors ouvrit ses magasins, distribua ses trésors, rendit puissants les magiciens qui firent leur œuvre. Eïdakhes s'avançait avec l'armée chananéenne commandée par un général, nommé Giroun. Dès que l'ennemi fut entré en Égypte, Gouriâq, à l'insu d'Eïdakhes, envoya auprès du général sa nourrice, femme des plus intelligentes, qui lui fit savoir que Gouriâq désirait l'épouser, qu'elle n'aimait personne des gens de sa maison, et que s'il voulait tuer Eïdakhes, elle deviendrait sa femme et le ferait proclamer roi d'Égypte.

Giroun, tout heureux, versa à Eïdakhes le poison envoyé par la reine et le fit mourir. Mais Gouriâq, après le meurtre d'Eïdakhes, fit dire à Giroun qu'elle ne pourrait l'épouser tant que les Chananéens seraient en Égypte et qu'il n'aurait pas construit une ville merveilleuse. En ce temps-là, les Chananéens avaient la réputation d'être d'excellents constructeurs d'édifices et passaient pour savoir exécuter des choses merveilleuses. « Quitte l'endroit où tu es, continuait-elle, et rends-toi à l'ouest de mon pays; répare les ruines nombreuses qui sont chez nous, relève les constructions et, sur elles, édifies-en de nouvelles. » Ainsi fit Giroun, et il bâtit, dans le désert d'Occident, une ville nommée Qidoumah où il amena l'eau du Nil au moyen d'un canal; la ville fut entourée de nombreuses plantations et une tour très haute y fut élevée, au sommet de laquelle était ménagé un belvédère plaqué d'or, d'argent, de verre et de marbre. La reine combla Giroun de richesses et écrivit à son insu au roi son maître. Quand Giroun eut achevé la construction de la ville, Gouriâq lui dit : « Une autre de nos villes fortes, que possédaient nos prédécesseurs, a été, en certaines parties, détruite ; sa citadelle est bouleversée; va et travaille à la réparer, après quoi je pourrai me rendre à la ville que tu as construite. Et quand tu auras fini de réparer la seconde ville, envoie-moi ton armée pour que j'aille à toi et m'éloigne de ma ville et des gens de ma maison; car mon désir est que tu entres auprès de moi qui suis leur proche parente. » Et Giroun alla et construisit la seconde Alexandrie.

Les historiens racontent que celui qui était venu pour attaquer Gouriâq était Oualid ben Douma' l'Amalécite et le deuxième Pharaon; voici quelle aurait été la cause de cette agression: El Oualid étant malade, envoya en tous pays des messagers chargés de lui rapporter de l'eau de ces contrées, afin qu'il reconnût laquelle pourrait le guérir ; il avait envoyé en Égypte un jeune homme qui fut émerveillé de tous les biens qu'il y rencontra; ayant bu de l'eau du pays, il la trouva délicieuse, et revenu auprès de son maître, il le renseigna sur la situation de l'Égypte. El Oualid s'y rendit avec une armée nombreuse; le secrétaire du royaume écrivit à la reine pour lui demander sa main; la reine lui répondit et convint avec lui qu'il lui bâtirait une ville où se reconnaîtraient sa force et sa puissance, ville qui deviendrait le douaire de la reine. Il accepta et, traversant le pays, se rendit à l'occident de l'Égypte; la reine lui envoya toutes sortes de fleurs odorantes et de fruits et lui fournit des montures. Il se rendit à Alexandrie, ruinée depuis le départ des Adites, enleva

toutes les pierres, les constructions et les colonnes qui s'y trouvaient et jeta les fondations d'une ville magnifique; il employa à la construire cent mille ouvriers qui travaillèrent très longtemps, et il y dépensa tout ce qu'il possédait de richesses. Or, chaque fois qu'il avait construit quelque partie d'édifice, il sortait de la mer un animal qui détruisait le travail de la veille, et le lendemain on n'en trouvait plus trace, ce qui inquiéta le constructeur. Gouriâq lui avait envoyé mille chèvres laitières, dont il employait le lait pour sa cuisine; ce troupeau était accompagné d'un berger qui le menait paître en cet endroit (au bord de la mer); chaque soir, au moment de se retirer, le berger voyait sortir de la mer une femme magnifique que dans son cœur il désirait; cette femme lui parla et convint avec lui qu'ils lutteraient ensemble, et que s'il était vainqueur, elle lui appartiendrait, mais que si au contraire elle remportait la victoire, elle prendrait deux de ses chèvres. Chaque soir, la femme était victorieuse et emmenait deux des bêtes du troupeau; cela dura jusqu'à ce qu'elle eut pris plus de la moitié des chèvres; quant au reste, il ne faisait que dépérir, le berger étant trop amoureux pour en prendre soin. Un jour, son maître passant près de lui s'informa de son état, et lui, redoutant sa sévérité, lui raconta son aventure. Le roi, prenant alors les vêtements et les fonctions du berger pendant tout un jour, vit, vers le soir, la femme venir à lui et renouveler le pacte; il accepta, lutta avec elle, remporta la victoire et la traita rudement. « Plût à Dieu, s'écria-t-elle, que mon vainqueur me rendit à mon premier compagnon, car il était bon pour moi et je l'ai fait longtemps souffrir. » Il la remit donc au berger auquel il dit : « Interroge-la au sujet de ces constructions qui, à peine élevées, sont renversées dans la nuit. Demande-lui qui fait cela et s'il y a quelque moyen d'y remédier. » Le berger interrogea la femme qui lui dit : « Ce sont les animaux marins qui renversent vos constructions. — Quelle ruse convient-il d'employer? demanda le berger. — Voici, reprit-elle : vous ferez des coffres en verre épais avec des couvercles et y ferez entrer des dessinateurs habiles, munis de feuilles de métal et de stylets ainsi que de tout ce dont ils pourront avoir besoin pendant plusieurs jours; puis, on transportera les caisses, au moyen de barques, après les avoir attachées avec des cordes; et quand les caisses seront descendues au milieu des eaux, que les dessinateurs dessinent tout ce qui passera près d'eux; après quoi, les coffres seront relevés et on exécutera des statues conformes aux dessins, soit en cuivre, soit en pierre ou en plomb, et on les dres-

sera du côté de la mer, en avant des constructions. Les animaux, en sortant de l'eau, verront ces images et s'enfuiront pour ne plus revenir. » Le berger instruisit de tout cela son maître qui fit exécuter les ordres de la femme et il put ainsi achever ses constructions et bâtir la ville.

On prétend que l'homme aux constructions et au troupeau était Giroun qui avait attaqué les Égyptiens avant El Oualid, et qu'El Oualid ne vint qu'après le règne de Gouriâq, vainquit les Égyptiens et s'empara de l'Égypte.

On raconte que Giroun dépensa à la construction de la ville toutes ses richesses sans pouvoir l'achever et qu'il ordonna au berger d'en parler à la femme. « Dans les ruines de la ville, dit-elle, se trouve un cirque entouré de sept colonnes que surmontent des statues de cuivre debout ; immole à chacune de ces statues un taureau gras et enduis la colonne qui la supporte du sang de ce taureau ; parfume aussi la statue en brûlant les poils de la queue du taureau et quelques parcelles de ses cornes et de ses sabots, en disant : « Ces offrandes sont pour toi, donne-moi ce que tu possèdes. » Puis mesure à partir de chaque colonne et dans la direction du visage de la statue une distance de cent coudées, et au moment où la pleine lune coïncidera avec le lever de Saturne, fais un trou. Après être descendu cinquante coudées, tu trouveras une énorme dalle ; frotte-la du fiel du taureau et soulève-la. Tu descendras à un souterrain long de cinquante coudées au bout duquel est un magasin fermé à serrure ; la clef de la serrure est sous le seuil de la porte ; prends-la, frotte la porte avec le reste du fiel et du sang du taureau et brûle des morceaux de sa corne et de son sabot et quelques poils de la queue, puis entre. Tu te trouveras en présence d'une statue portant au cou une tablette de cuivre sur laquelle est écrite la liste de ce que contient le magasin. Prends ce que tu voudras, mais ne touche à aucun des cadavres que tu pourras voir ni à rien de ce qu'il aura sur lui. Fais de même pour chaque colonne et pour chaque statue. Chacune d'elles te procurera un magasin semblable. Ce sont sept naos (tombeaux) de rois et leurs trésors. » Muni de ces instructions, le roi alla avec le berger les mettre à exécution, et il trouva des choses qu'il est impossible de décrire et des merveilles innombrables. Ainsi il acheva la construction de la ville. La nouvelle en parvint à Gouriâq qui s'inquiéta et voulut l'effrayer et le faire périr par ruse. On rapporte que parmi les objets ainsi découverts se trouvait un rouleau scellé renfermant un flacon d'émeraudes qui contenait une poudre verte et un bâtonnet rouge. Quiconque se

frottait les paupières avec cette poudre au moyen du bâtonnet, ses cheveux, fussent-ils blancs de vieillesse, redevenaient noirs, et son regard acquérait une pénétration telle qu'il pouvait apercevoir les esprits. Il trouva aussi une statue d'or qui faisait le ciel se couvrir de nuages et tomber la pluie, et des images de corbeaux en pierre qui répondaient quand on leur posait des questions. Dans chaque magasin il trouva dix objets merveilleux.

Quand la construction fut achevée, il envoya demander à Gouriâq de venir auprès de lui. La reine lui fit porter un riche tapis pour tendre la pièce où il siégeait, en disant : « Partage ton armée en trois parts ; envoie-moi le premier tiers, et, quand j'aurai fait le tiers de la route, envoie-moi le second ; enfin quand j'aurai parcouru la moitié du chemin, envoie-moi le dernier tiers : ainsi tes troupes se trouveront derrière moi et personne ne me verra quand j'entrerai chez toi. Ne garde auprès de toi que les pages qui te servent habituellement ; pour moi, je ne viendrai qu'avec les femmes indispensables à ton service et tu n'auras pas à rougir devant elles. » Ainsi fut fait ; Gouriâq rassembla son escorte et ses bagages et se mit en route. Prévenu de son départ, Giroun envoya au-devant d'elle le tiers de son armée ; la reine fit préparer pour ces troupes des aliments et des boissons empoisonnés, et les fit servir par ses esclaves et les membres de sa famille qui leur présentèrent les mets et les rafraîchissements, des parfums et toutes sortes de choses délicieuses. Aucun des soldats de Giroun ne s'éveilla vivant le matin, et la reine continua sa marche. Le deuxième tiers de l'armée étant venu à sa rencontre, elle lui fit subir le même sort et manda à Giroun qu'elle avait envoyé son armée à son palais et à sa capitale pour les lui garder. Puis elle se remit en route et arriva auprès de lui avec sa nourrice et ses suivantes. La nourrice souffla au visage de Giroun un souffle qui le stupéfia, et elle l'aspergea avec un liquide qu'elle portait avec elle. Les membres de Giroun se prirent à trembler et il dit : « Qui donc croit pouvoir l'emporter sur les femmes? Celui-là se ment à lui-même, car les femmes l'emportent sur lui. » La reine lui ouvrit les veines en disant : « Le sang des rois est un remède. » Elle lui coupa la tête, l'emporta et la planta au sommet de son palais ; elle s'empara de toutes ses richesses, les envoya à la ville de Memphis et bâtit à Alexandrie une tour sur laquelle elle grava son propre nom et celui de sa victime, et le récit et la date de son exploit. Quand les rois eurent appris ce qu'avait fait Gouriâq, ils la redoutèrent, se soumirent à elle et lui envoyèrent des présents. Elle fit en Égypte de nombreuses merveilles et

construisit sur la frontière du royaume, du côté de la Nubie, une forteresse et un pont sous lequel coulait l'eau du Nil ; puis, étant tombée malade, elle remit le pouvoir à sa cousine Zelfa, fille de Mamoun, et mourut.

Ibn Khordadabah dit : On raconte qu'Alexandrie fut bâtie en 300 ans et que, pendant 70 années, ses habitants durent, pour s'y promener, user de voiles noirs afin de protéger leurs yeux contre la blancheur éclatante des murs de la ville et du phare merveilleux dressé au milieu de la mer sur un *crabe* de verre. Alexandrie comptait, outre ses habitants ordinaires, 600,000 juifs mélangés à la population.

D'après Ibn Ouacif Shah, les cultures s'étendaient, par le désert de Rosette et d'Alexandrie, jusqu'à Barqah ; jusque-là le pied foulait la terre d'Égypte ; on n'avait nul besoin de provisions, tant les fruits et autres bonnes choses étaient abondants ; et l'on marchait constamment abrité par l'ombre des arbres contre l'ardeur du soleil. Le roi Sa, fils de Qobtim, éleva dans ce désert des palais, y fit de grandes plantations et y amena du Nil des canaux qui, partant de la rive occidentale du fleuve, allaient jusqu'à la frontière ouest du pays, à travers des cultures ininterrompues. Et lorsque la population eut disparu, ses traces restèrent dans ce désert ; les palais sont détruits, les habitants sont dispersés, mais on ne cesse de raconter, sur cette région et sur ce qu'on y a vu de ruines et de merveilles, des légendes surprenantes.

Ibn Abd el Hakem raconte que celui qui bâtit Alexandrie et en jeta les fondations fut Dhu'l Qorneïn le Grec, dont le nom est Alexandre, et qui donna son nom à Alexandrie ; c'est lui qui le premier fit des étoffes à fils d'or (وشى), et son père fut le premier César ; on dit que le premier constructeur fut un homme d'Égypte, nommé Mourzebah fils de Mourzeba, le Grec, de la lignée de Younan, fils de Japhet fils de Noë ; suivant d'autres, il était de la Libye, un des districts occidentaux de l'Égypte. Ibn Lahi'at dit que la population de ce pays était grecque ; quant à (Alexandre), il prétend qu'il est himyarite. Ibn Tobba' a dit :

Mon grand-père (جدّي) Dhu'l Qorneïn était musulman
Et roi, devant lequel s'inclinaient les rois dans les assemblées ;
Il a atteint l'Ouest et l'Est, cherchant
A obtenir la science d'un philosophe à l'esprit sage.
Il vit se coucher le soleil au point où il se couche
Là où est une source sans pluie et remplie d'une boue fétide.

Dans une autre leçon, il est dit, Dhu'l Qornein était avant moi (قبلي) musulman.

Othman ben Saleh m'a dit : Abd Allah ben Ouaheb, qui le tenait d'Abd el Rahman ben Ziad ben An'am, lequel le tenait lui-même de Sa'd ben Mesa'oud El Tagibi, lequel le tenait de deux vieillards de sa tribu, m'a raconté ce qui suit : Nous étions à Alexandrie et, trouvant le temps long, nous dîmes : « Si nous allions trouver 'Aqabah ben 'Amer et nous entretenir avec lui ! » Nous nous rendîmes donc chez lui et le trouvâmes assis dans sa maison et lui apprîmes que nous avions trouvé notre journée trop longue. « Moi aussi, dit-il, trouvant le temps trop long, je suis sorti (et rentré). » Puis, s'avançant vers nous, il ajouta : « J'étais de service auprès de l'apôtre de Dieu. Et voici qu'arrivèrent des gens qui croient au Livre (juifs ou chrétiens) apportant avec eux des feuillets ou des livres et qui me dirent : « Nous demandons la permission de nous présenter devant l'apôtre de Dieu. » Je me rendis auprès du prophète et l'informai de ce qui se passait. « Qu'y a-t-il entre eux et moi ? dit-il ; ils viennent m'interroger sur ce que je ne puis comprendre. Je ne suis qu'un serviteur et ne sais que ce que mon seigneur m'a enseigné. » Puis il ajouta : « Apporte-moi l'eau des ablutions. » Et s'étant purifié, il se rendit à l'oratoire de sa maison, se prosterna deux fois et revint, la joie et la satisfaction peintes sur son visage. Il revint donc et me dit : « Fais-les entrer, ainsi que tous ceux de mes compagnons que tu trouveras à la porte. » Je les introduisis, et quand ils furent en présence de l'apôtre de Dieu, celui-ci leur dit : « Si vous le désirez, je vous exposerai ce sur quoi vous voulez m'interroger avant que vous ne parliez ; ou, si vous le préférez, parlez d'abord et exposez vous-mêmes votre affaire. — Certes, répondirent-ils, expose-la-nous avant que nous ne parlions. — Vous désirez, reprit le prophète, m'interroger sur Dhu'l Qornein et je vais vous dire ce qui est écrit dans vos livres à son sujet : D'abord c'était un jeune garçon du pays de Roum qui obtint la royauté. Puis il entreprit une expédition, arriva au rivage de la mer d'Égypte, y fonda une ville qui prit le nom d'Alexandrie ; quand la construction en fut achevée, un ange vint qui le prit et l'enleva peu à peu dans les airs jusqu'à une très grande hauteur. Dhu'l Qornein, une première fois, leva les yeux, et l'ange lui dit : « Regarde au-dessous de toi. — Je vois, dit Dhu'l Qornein, ma ville et d'autres villes avec elle. » L'ange s'éleva encore et dit : « Regarde. — Je vois ma ville toute seule et n'en vois pas d'autre. — Ce que tu vois ainsi, dit l'ange, c'est toute la terre,

et ce qui entoure la terre, c'est la mer. Ton Seigneur a voulu te montrer la terre et il t'y a donné une puissance qui, plus tard, sera un enseignement pour les ignorants et une preuve pour les sages. » Puis Dhu'l Qorneïn alla jusqu'à l'endroit où le soleil se couche, puis jusqu'à l'endroit où le soleil se lève; enfin il arriva à la double barrière formée par deux montagnes très molles sur lesquelles toute chose glisse, et là il construisit la barrière; puis dépassant Yagog et Magog, il rencontra un peuple dont le visage était semblable à un visage de chien et qui faisait la guerre à Yagog et à Magog ; passant outre, il trouva un peuple nain qui faisait la guerre au peuple à visage de chien, puis un peuple de grues qui faisait la guerre au peuple des nains; puis, continuant sa route, il rencontra un peuple de serpents dont chacun pouvait avaler un rocher énorme. Enfin il arriva à la mer qui enveloppe la terre. « Et les visiteurs du prophète lui dirent : « Nous certifions que telle est son histoire et qu'elle est ainsi racontée dans nos livres. »

D'après Khaled ben Ma'dan El Kala'i, le prophète de Dieu, interrogé sur Dhu'l Qorneïn, répondit : « Il a gouverné la surface de la terre depuis le tréfond du sol. » Le même Khaled rapporte que 'Omar ben El Khattab entendant un homme s'écrier : « O Dhu'l Qorneïn ! » dit : « O mon Dieu, pardonne! Les prophètes ne vous suffisent-ils plus que vous invoquez les anges? »

Qotada affirme, d'après El Hassan, que Dhu'l Qorneïn était un roi et un homme pieux, auquel le nom de Dhu'l Qorneïn aurait été donné pour cette raison : Aly, interrogé au sujet de ce personnage, répondit que ce n'était ni un ange, ni un prophète, mais un serviteur pieux aimant Dieu, aimé de Dieu, sincère envers Dieu et envers qui Dieu était sincère. Le Seigneur l'envoya à son peuple qui le frappa sur ses deux cornes. Il mourut et fut surnommé Dhu'l Qorneïn. On dit d'autre part que ce surnom lui fut donné parce qu'il avait atteint les deux cornes (points extrêmes) du soleil, le couchant et le levant ; suivant d'autres, parce qu'il avait deux tresses de cheveux qu'il enroulait, ou deux petites cornes qu'il dissimulait sous le turban.

D'après Ibn Shehab, on l'appela Dhu'l Qorneïn parce qu'il atteignit la corne du soleil à l'Occident et la corne du soleil à l'Orient.

D'après 'Abd Allah ben 'Amr ben El 'As, dès qu'Alexandrie fut bâtie, Pharaon commença par y installer des ateliers et des habitations ; ce furent là les premières traces de civilisation et de construction qui y parurent ;

depuis, les constructions s'y sont constamment continuées et les ateliers n'ont pas cessé d'y fonctionner. Après ce Pharaon, les rois d'Égypte changèrent l'état de la ville et Daluka bent Zaba éleva la tour d'Alexandrie et le phare de Bouqir. Quand Soliman, fils de David, apparut sur la terre, il bâtit là une habitation et un lieu de prières. Puis Dhu'l Qornein s'en étant rendu maître détruisit tous les édifices qu'y avaient élevés les rois, les Pharaons et les autres personnages, excepté ceux qu'avait construits Soliman ; ceux-ci, il les respecta sans y rien changer, se contentant de réparer ce qui était en mauvais état. C'est ainsi qu'il répara le phare et éleva dans Alexandrie des édifices qui se ressemblaient depuis le premier jusqu'au dernier. Après Alexandre, les rois se succédèrent, grecs et autres, et aucun d'eux n'oublia de construire à Alexandrie quelque monument connu aujourd'hui par le nom du roi qui l'a construit et auquel on l'attribue.

Ibn Lahi'ah dit : On m'a dit avoir trouvé à Alexandrie une pierre portant cette inscription : « Je suis Sheddad ben 'Ad, qui ai dressé les colonnes, creusé les carrières (الاجياد) et, de mon bras, barré les rivières. Je ne croyais, en accomplissant ces travaux, ni à la vieillesse ni à la mort, et la pierre était molle comme le limon. » Dans un autre récit on lit : J'ai enfoui dans la mer un trésor de plus de douze coudées et que personne n'en pourra faire sortir, excepté le peuple de Mohammed. » Ibn Lahi'ah dit que le mot الاجياد est l'équivalent du mot المغار (*grottes, cavernes*), Abou 'Aly El Qali, dans le *Kitab El Amali*, dit : Ibn El A'râbi et d'autres ont récité ces vers :

Tu me demandes le nombre de mes années
Et j'ai dit : « Si j'avais vécu l'âge du lézard
Ou l'âge de Noë depuis le Déluge,
Si j'avais pu arriver à comprendre les insectes sans voix,
Si j'eusse vécu toute la durée du temps qui a suivi le Déluge (الطحل),
Certes j'eusse été déjà le lot de la vieillesse ou de la mort. »

Et dans une autre leçon :

Soliman a appris le langage de la fourmi,
Au temps où le rocher était comme de la boue.

Un autre a dit : « Au temps qui suivit le Déluge (الطحل), le solide était mou.

Pour eux, le temps du فحطل est la période qui suivit le Déluge, période pendant laquelle la fertilité était merveilleuse et la prospérité admirable. Quelqu'un a dit : « le temps du فحطل est un temps qui n'a pas eu de semblable. Quant aux mots علم الحكل, on appelle حكل ceux des animaux dont on n'entend pas la voix. » — Ces vers sont de Roubat ben El 'Agag ben Roubah ben Labid ben Sakhr ben Kathif ben Heï ben Bekr ben Zabi'at ben Sa'd ben Malek ben Zeid manah ben Tamim. Voici à quel propos il les fit : Ayant mené boire des chameaux à une source appartenant à la tribu de 'Aql عكل il vit une jeune fille qui lui plut ; il lui demanda sa main en gage de fiançailles. « Je vois des années, dit-elle ; possédez-vous aussi quelque bien? — Oui, répondit-il, un troupeau de bêtes. — Y a-t-il aussi de l'argent? demanda la jeune fille. — Non, dit Roubah. — O gens de 'Aql! s'écria-t-elle ; tu as tant de prétention et tu es pauvre! Et Roubah dit alors :

En méprisant ma situation et faisant fi de mon troupeau,
Elle a montré son mécontentement et a humilié chez les gens de 'Akl
Ma position, et a fait de la tête un signe comme pour me le prouver.
Tu me demandes le nombre de mes années,
Et je dis que si j'avais vécu l'âge du lézard
Ou celui de Noë depuis le Déluge (القطحل),
Alors que la pierre humide était semblable au limon boueux.

Et dans une autre leçon :

Si j'étais arrivé à connaître le langage des animaux sans voix,
(Comme) Soliman savait la langue des fourmis.

Abou Bekr ben Darid que l'on interrogeait sur le temps du فطحل répondit : « Les Arabes prétendent que c'est le temps où les pierres étaient molles. »

On lit dans 'Abd el Hakem : On dit que le constructeur d'Alexandrie fut Sheddad ben 'Ad, et Dieu est le plus savant.

Alexandrie comprenait trois villes juxtaposées, à savoir : le phare et ses environs, Alexandrie proprement dite, c'est-à-dire le cœur d'Alexandrie actuelle et Nafitah. Chacune était entourée d'un mur en arrière duquel un second mur s'élevait qui entourait complètement chacune des trois villes. On dit qu'Alexandrie était défendue par sept forteresses bien armées et sept fossés. Alexandre revêtit de marbre les murs et le sol de la ville d'Alexandrie, dont les habitants portaient alors des vêtements noirs et rouges. Autrefois les

moines s'habillaient de noir, à cause de l'éblouissante blancheur du marbre, qui était si éclatante qu'il n'était pas nécessaire d'allumer des flambeaux pendant la nuit, et dès que la lune paraissait, on pouvait facilement coudre et enfiler une aiguille.

On raconte qu'Alexandrie fut bâtie en trois cents ans, habitée pendant trois cents ans et pendant trois cents ruinée. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant soixante-dix années, personne ne pouvait y pénétrer sans se couvrir les yeux d'un voile noir, à cause de la blancheur du plâtre et des dalles, et pendant ce temps on n'y alluma pas de lampes. La ville restait blanche et éclatante pendant la nuit comme pendant le jour, et dès que le soleil était couché, personne ne sortait plus de sa maison ; celui qui se hasardait hors de chez lui disparaissait. Parmi les habitants de la ville était un berger qui menait paître son troupeau sur le bord de la mer, et de la mer sortait quelqu'un qui enlevait quelque bête de son troupeau ; le berger s'étant caché à cet endroit-là attendit la venue du ravisseur. Et il vit une femme qui lissait ses cheveux et qui tenta de le repousser, mais il s'en rendit maître et l'entraîna à sa maison où elle vécut intimement avec lui. Voyant que les habitants de la ville ne sortaient plus de chez eux après le coucher du soleil, cette femme leur en demanda la raison, et ils lui expliquèrent que ceux d'entre eux qui se hasardaient au dehors étaient enlevés. Elle leur prépara alors des talismans et ce fut elle qui, la première en Égypte, confectionna des talismans à Alexandrie. On raconte que le marbre était une véritable gêne pour les habitants ; dès l'aube, il était éclatant comme la farine, et cet éclat devenait plus vif encore quand arrivait midi.

D'après El Masa'oudi, quelques historiens racontent que lorsque le Macédonien Alexandre eut réglé l'administration de ses États, et qu'il se fut mis en marche pour conquérir le monde entier, air, terre et eau, il arriva à l'endroit où est Alexandrie et y trouva des ruines de monuments et de nombreuses colonnes de marbre ; au milieu de la ville se dressait une colonne énorme portant l'inscription suivante en caractères *musnad* qui est l'écriture primitive des peuples d'Himyar et des rois de 'Ad : « C'est moi Sheddad, fils de 'Ad qui, de mon bras, ai barré les rivières, taillé les gigantesques colonnes, les collines et les hautes montagnes ; j'ai bâti Iram Zat El 'Amad qui n'a pas sa pareille sur la terre. Ici j'ai voulu bâtir une ville comme Iram et y transporter tout ce que ma famille et mon peuple compte de noble et de

généreux, et cela sans tenir compte de la peur, de la vieillesse, du chagrin ou de la maladie. Mais le moment du règlement est venu pour moi et m'a enlevé à mes projets; et l'arrivée de ce moment m'a été la cause de longs chagrins et de longues douleurs. Court a été mon rêve et mon séjour (sur la terre); hier, il m'a fallu quitter ma maison, et il n'y a pas de roi, si puissant soit-il, qui ne se trouve soumis à cette réalité; il n'y a pas d'armée, quel qu'en soit le nombre, qui ne soit sujette à la peur dont on ne peut se défendre ni par la volonté, ni par le mépris; il y a un terme à la puissance; les monuments disparaissent et aussi le sultan sublime et glorieux. Quiconque verra les monuments que j'ai laissés, quiconque connaîtra mon histoire, la durée de ma vie et l'anéantissement de mon génie, malgré les précautions puissantes que j'avais prises, celui-là ne sera plus trompé par le monde; car le monde est trompeur et perfide; de lui il ne faut réclamer que ce qu'il donne et ne prendre que ce qu'on peut en recevoir. Il y a de longs discours qui démontrent l'inanité du monde, mettent en garde contre ses tromperies et détournent d'y chercher le repos. »

Alexandre, pensif, descendit songeant à ces paroles et les prenant pour règle. Puis il fit rassembler les artisans de tous pays, traça les fondations de la ville à laquelle il donna quelques milles de longueur et de largeur; il y réunit des colonnes et des blocs d'albâtre, et fit venir des barques chargées d'albâtre, de marbre et de pierres de toute sorte, de l'île de Sicile et des pays de Grèce (? اقريقية) et de Crète et des extrémités de la mer de Roum, là où elle se réunit à la mer Océane. On en apporta aussi de l'île de Rhodes. Ordre fut donné aux ouvriers d'élever autour du terrain où les fondations avaient été tracées un mur qui enceindrait la ville, et à chaque point où la terre avait été fouillée on planta une poutre, chaque poutre étant reliée à sa voisine par une corde tendue de l'une à l'autre; le tout fut réuni à une colonne de marbre placée en face de sa tente. A cette colonne fut suspendue une grosse cloche sonore, et tout le monde, maçons, ouvriers et artisans furent avertis que dès qu'ils entendraient le son de cette cloche et qu'ils verraient s'agiter les cordes dont les poteaux-appuis portaient tous une cloche plus petite, ils eussent à jeter les fondations de la ville en même temps de tous côtés. Alexandre désirait que cette opération fût exécutée dans un moment choisi par lui et à un lever favorable (des astres). Mais Alexandre inclina peu à peu la tête et fut pris d'un léger sommeil alors qu'il épiait l'instant propice, et un corbeau, se

posant sur la corde qui supportait la grosse cloche suspendue à la colonne, mit cette cloche en mouvement. La cloche retentit, les cordes s'agitèrent et les petites sonnettes qu'elles supportaient tintèrent, car tout cela se faisait par mouvements ingénieusement combinés et scientifiquement préparés. Les ouvriers, voyant les cordes s'agiter et entendant sonner les clochettes, jetèrent tous ensemble les fondations en poussant des cris de louange et de purification. Alexandre éveillé demanda ce qui se passait; en l'apprenant, il fut émerveillé et dit : « J'ai voulu une chose et Dieu en a voulu une autre, et ce que Dieu ne veut pas accorder, il le refuse. Je voulais que la durée de cette ville fût longue et Dieu a voulu que sa disparition et sa ruine fussent rapides et que les rois changeassent sa fortune. » Alexandre, ayant donc réglé la construction de la ville et fixé ses fondations, les animaux de la mer sortirent des eaux dès que la nuit fut venue, et se ruèrent sur les constructions déjà faites. Voyant cela le lendemain, Alexandre dit : « Voilà que commence déjà la ruine des constructions de cette ville; que sa fin advienne selon la volonté du Créateur ! » Et il augura mal des dégâts accomplis par les bêtes de la mer ; pourtant la construction se continuait ; chaque jour on construisait, on faisait des plans, et des surveillants avaient été postés pour repousser les animaux à leur sortie de la mer. Mais quand on revenait le matin, on constatait que les animaux étaient venus et avaient détruit les constructions. Alexandre, très inquiet, était épouvanté de ce danger venu de la mer ; il réfléchit donc et examina ce qu'il convenait de faire et quelle ruse il devait employer pour écarter cette calamité et éloigner ce malheur de la cité. Et pendant qu'il était seul, réfléchissant à tout cela, la ruse cherchée se présenta à son esprit en même temps que les moyens de la mettre à exécution. Au matin, il fit venir les ouvriers et leur ordonna de lui fabriquer une caisse de bois, longue de dix coudées et large de cinq; on y ménagea des fenêtres de verre, entourées par le bois de la caisse dans tout leur pourtour, et maintenues par de la poix, du mastic et autres matières résineuses et imperméables, pour empêcher l'eau d'entrer dans la caisse. On y réserva aussi des emplacements pour les cordes. Dans cette caisse entra Alexandre, et avec lui les gens de son bureau qui savaient peindre et les portes furent refermées sur lui, après qu'il eut donné l'ordre de calfater (les joints) avec les matières dont nous avons parlé ; puis, deux gros navires conduisirent la caisse en pleine mer, et là, après avoir suspendu sous la caisse des poids de plomb et

de fer et des pierres, afin de l'entrainer dans les profondeurs, la caisse fut placée entre les deux barques que l'on réunit par des poutres, afin d'éviter tout écartement ; les cordes qui retenaient la caisse furent amarrées sur les deux navires, puis élongées. La caisse plongea et atteignit le fond de la mer, et ceux qui se trouvaient à l'intérieur virent des démons à forme humaine, mais dont quelques-uns avaient des têtes d'animaux; les uns étaient armés de haches, d'autres de scies ou de pics, à l'imitation des ouvriers et des artisans de la ville munis de leurs outils de construction. Alexandre et ses compagnons examinèrent attentivement ces figures et les dessinèrent sur le papier, les interprétant suivant leurs différentes espèces et reproduisant la laideur de leurs formes et de leurs corps. Puis la corde fut agitée, et, avertis par ce signal, les hommes restés dans les barques halèrent sur les amarres et amenèrent la caisse à la surface. Alexandre en sortit et prescrivit aux ouvriers qui travaillaient le fer, le cuivre et la pierre d'exécuter les images des animaux tels qu'ils avaient été dessinés ; cela fait, les statues furent dressées sur des colonnes au bord de la mer et la construction fut reprise. La nuit venue, les animaux destructeurs sortirent, mais, voyant leurs images posées sur des colonnes et tournées vers la mer, ils partirent et ne reparurent plus. Alexandrie put ainsi être construite ; on en recouvrit les murs d'un enduit de plâtre, et sur la porte de la ville Alexandre fit graver cette inscription : « C'est ici Alexandrie que je voulais construire pour le salut, la réussite, le bonheur, la félicité, la joie et la durée des siècles ; mais le Créateur, le roi des cieux et de la terre, l'anéantisseur des peuples, n'a pas voulu qu'elle durât ainsi. Je l'ai fondée et en ai réglé la construction ; j'ai recouvert de plâtre sa muraille et Dieu m'a donné toute chose, science et sagesse, et il a aplani pour moi les difficultés. Tout ce que j'ai désiré de science, il me l'a accordé ; il n'a rien empêché de ce que j'ai voulu entreprendre. A Dieu revient la complaisance, à moi le travail ; la perfection est le lot de ceux de mes contemporains qui le servirent. Gloire à Dieu, le maître des hommes ; il n'y a de Dieu que lui, il est le Seigneur de toutes choses. » A la suite de cette inscription il fit représenter tout ce qui devait se produire après lui, dans son pays, de calamités, de prospérité et de ruine, et tout ce qui devait arriver à Alexandrie jusqu'à la fin du monde.

La construction d'Alexandrie reposait sur des voûtes formant des ponts à arcades sur lesquels s'élevaient les maisons de la ville et sous lesquels des

cavaliers armés de lances passaient à l'aise et faisaient ainsi le tour de la ville sous les voûtes placées au-dessous. On avait ménagé dans ces souterrains des ouvertures et des lucarnes pour la lumière et des conduits pour l'air. Pendant la nuit, Alexandrie restait éclairée, sans qu'on allumât de lampes, grâce à la blancheur de l'albâtre et du marbre ; ses marchés, ses rues, ses avenues étaient protégés par des toits voûtés, en sorte que les habitants n'avaient pas à se préoccuper de la pluie. La ville était entourée de sept murailles construites en pierres de diverses couleurs et séparées par des fossés creusés à une certaine distance des murs. En outre, la ville était tapissée de tentures de soie verte pour protéger les yeux des habitants contre l'éclat du marbre, dont la blancheur était éblouissante. La ville une fois construite et peuplée, survinrent des calamités dont on trouve le récit chez les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de l'Égypte et d'Alexandrie : chaque nuit, des habitants étaient enlevés, et le lendemain un bon nombre d'entre eux avaient disparu. L'ayant appris, Alexandre fit placer des talismans sur des colonnes nommées *obélisques* (اسال pl. de مسلة) et qui sont restées debout jusqu'à présent. Chacune de ces colonnes avait la forme d'un cyprès et était haute de quatre-vingts coudées ; elle reposait sur un socle de cuivre. Sous chacune d'elles on avait déposé des figures, des images et une inscription.

De toutes les histoires qui précèdent, dit l'auteur, celles d'Ibn Ouacif Shah sont évidemment authentiques ; quant à ce que rapporte El Maça'oudi, prétendant que ce fut Alexandre qui fit la caisse qui servit à dessiner les animaux de la mer, cela est imaginaire. Car Ibn Ouacif Shah est très instruit des Chroniques des Égyptiens. De même ce que dit El Maça'oudi, relativement aux *obélisques* élevés par Alexandre, est imagination pure. Ces *obélisques* sont simplement les phares qui éclairaient la ville et les signaux dressés par les anciens rois d'Égypte. Ce sont des ouvrages des premiers rois des Coptes et des Pharaons qui régnèrent en Égypte dans les anciens temps.

CHAPITRE V

D'ALEXANDRE

C'est Alexandre, fils de Philippe, fils d'Amintah ou Amyntas, fils d'Heraklesh ou Hercule, le redoutable, qui fut, lui, fils d'Alexandre le Grand ; le roi Philippe gouverna pour son père le pays de Magedoniah ou Makedoniah pendant vingt-cinq ans, y fit montre de toutes sortes de ruses, et imagina toutes les méchancetés possibles, dépassant en cela de beaucoup tous ceux qui avaient régné avant lui dans le pays.

Au début de sa vie, son frère Alexandre l'avait livré en otage à un chef du pays de Roum auprès duquel il resta trois ans. Le chef de Roum était philosophe et le jeune prince apprit auprès de lui la philosophie ; après le meurtre de son frère Alexandre, le peuple choisit pour lui succéder Philippe qui fut proclamé chef ; il fut un roi remarquable, fit la guerre aux Grecs, les vainquit, traversa les déserts, y tua des milliers de gens et prit des villes. Il réunit autour de lui une foule innombrable et une armée extraordinaire, abaissa les Grecs, perdit un œil dans une bataille, envahit le pays, ravagea, pilla, saccagea, puis, réunissant tous les habitants du pays de Roum, il en forma une armée de cent mille fantassins et cinquante mille cavaliers, sans compter ceux qui constituaient son armée nationale, composée de Macédoniens ou de gens d'autres pays, et marcha à la conquête de la Perse.

Tandis qu'il réunissait ses troupes, il s'occupa du mariage de sa fille Cléopâtre qu'il voulait unir au père de sa femme, l'oncle de son fils Alexandre ; deux jours avant le mariage, il était assis devisant avec ses généraux, quand l'un d'eux lui demanda quel genre de mort lui paraissait préférable pour un homme. « Celle, dit-il, qui est nécessaire pour l'homme fort, vaillant et éprouvé, » voulant dire que, pour lui-même, il ne désirait pas mourir autrement que par l'épée. Et, pendant la nuit, la maladie le surprit, ses forces l'abandonnèrent, domptées par la douleur, et il pressa l'accomplissement du mariage ; il assista aux fêtes, monté sur son char entre son fils Alexandre et Alexandre son parent ; mais, s'étant retiré un moment à l'écart, un jeune Grec le perça d'un coup de lance et le tua, vengeant ainsi son père. — Alexandre prit donc le gouvernement du royaume après son père Philippe, et

commença par entreprendre une expédition contre le pays de Roum qui avait secoué le joug de la Macédoine pour se soumettre à la domination des Perses. — Il en fit disparaître la trace, en extermina les habitants, détruisit les villes, réduisit en esclavage ou vendit la population; tout le pays, jusqu'aux moindres villages, dut lui payer tribut. — Après cela, il fit périr tous les membres de sa famille et la plupart de ses proches, tout en préparant son expédition contre la Perse. Son armée comprenait vingt-deux mille cavaliers et soixante mille fantassins, sa flotte comptait cinq cent quatre-vingts navires. C'est avec des forces aussi minimes qu'il fit trembler les plus grands rois de la terre, qu'il atteignit Alexandrie et entra à Jérusalem où il offrit des sacrifices à Dieu. Il quitta Jérusalem pour faire la guerre à Dara. L'armée de Dara, roi de Perse, lors de sa première rencontre avec Alexandre, était de six cent mille combattants. Elle fut vaincue par Alexandre, et cette défaite fut pour les Perses une catastrophe effrayante et un malheur abominable; il en fut tué un nombre extraordinaire et Alexandre pour sa part tua cent vingt cavaliers et quatre vingt-dix fantassins.

Alexandre continuait sa route, prenant les villes et pillant ce qu'elles renfermaient, quand il apprit que Dara, après de nouveaux préparatifs, marchait à sa rencontre avec des forces considérables. Craignant d'être rejoint par lui dans un défilé, entre deux montagnes, où il se trouvait alors, il opéra une marche forcée de près de cent milles, avec une rapidité prodigieuse, et atteignit la ville de Tarse; pendant la route, il avait failli mourir de l'excès du froid qui lui avait contracté les nerfs. Dara s'avança avec trois cent mille fantassins et cent mille cavaliers, et, quand les deux armées furent en présence, Alexandre, épouvanté du nombre immense des ennemis et de la force insignifiante de sa propre armée, fut sur le point de prendre la fuite. Mais le combat s'engagea, les généraux payèrent de leurs personnes, les braves descendirent dans la mêlée, les coups de lance et les coups (d'épée) furent échangés et la plaine devint trop étroite pour la foule (qui l'emplissait). Les deux rois, Dara et Alexandre, luttèrent corps à corps. Alexandre était le cavalier le plus accompli, le plus brave et le plus vigoureux de son temps; et les deux rois luttèrent jusqu'à ce qu'ils fussent l'un et l'autre couverts de blessures et que Dara prit la fuite. Alors le carnage des Perses commença; on tua près de quatre-vingt mille fantassins et près de dix mille cavaliers; quarante mille hommes environ furent faits prisonniers; l'armée d'Alexandre n'avait guère perdu que deux

cents fantassins et cent cinquante cavaliers. Le camp des Perses tomba au pouvoir d'Alexandre qui y recueillit des quantités incalculables d'or, d'argent et de meubles précieux. Parmi les prisonniers se trouvaient la mère, la femme, la sœur et les deux filles de Dara. Celui-ci demanda à Alexandre de les lui rendre moyennant la moitié de son empire, mais le Macédonien refusa. Dara fit donc pour la troisième fois ses préparatifs et rassembla les Perses jusqu'au dernier, composant ainsi une armée de tous ceux qui, parmi ses peuples, étaient en état de porter les armes. Alexandre envoya un de ses généraux qui, avec une flotte, descendit au pays de Porus, et marcha lui-même sur la Syrie où les rois du monde vinrent lui faire leur soumission. Aux uns il accorda le pardon, il en bannit d'autres et fit périr le reste, puis s'avança contre la forteresse de Tarse; Tarse était une ville ancienne et superbe et les habitants avaient su capter la confiance des Africains qui, grâce à l'alliance qu'ils avaient contractée, trafiquaient avec eux. Alexandre les bloqua si étroitement qu'ils finirent par ouvrir leurs portes; de là, le conquérant passa à Rhodes, puis en Égypte, ravageant tout sur son passage. En Égypte, il fonda Alexandrie; Orose parle de cette fondation et entre, à ce propos, dans des récits et des considérations interminables que nous renonçons à citer, car elles allongeraient par trop notre livre.

Dara ayant achevé de réparer (ses désastres), se mit en marche avec quatre cent mille fantassins et cent mille cavaliers, et rencontra Alexandre, revenant d'Égypte, dans les environs de Tarse. La bataille fut gigantesque et les Grecs, préparés et habitués à la victoire et à la mort, combattirent avec acharnement; de la part des Perses, l'acharnement ne fut pas moindre, excités qu'ils étaient au carnage et préférant la mort à la servitude et à l'esclavage. Tout ce qui a pu être dit d'une mêlée n'est rien en comparaison de la tuerie qui signala celle-ci. Enfin Dara, voyant son armée vaincue et en déroute, songea à devancer la mort dans cette rencontre et à éviter la captivité en payant de sa personne et en cherchant à se faire tuer dans la bataille. Un de ses généraux, pris de pitié pour lui, tenta de le consoler; Dara prit la fuite à son tour: l'armée et la puissance des Perses étaient en pleine déroute, et derrière elle fuyait aussi le roi. Toutes les contrées d'Orient furent soumises au pays de Roum et les rois Perses disparurent pendant 150 ans. Alexandre s'occupa à examiner et à classer tout ce qui se trouvait dans le camp des Perses; le partage entre les troupes grecques dura trente jours, après lesquels le conquérant

marcha sur la ville principale de la Perse qui était aussi la capitale de tout le royaume et où se trouvaient réunis les richesses et les trésors du monde; il la détruisit et la livra au pillage. Ayant appris que Dara était captif et chargé de chaînes d'argent chez quelqu'un de ses sujets, Alexandre fit ses préparatifs et partit avec six mille hommes ; sur son chemin, il rencontra Dara, percé de nombreuses blessures dont il mourut bientôt; le Macédonien mena de lui grand deuil, prononça les discours funèbres et le fit enterrer dans le tombeau des rois de Perse. Les trois combats dont on vient de parler sont un exemple pour qui aime à se régler d'après des exemples, un avis pour qui aime les avis ; on vit combattre, dans ces trois rencontres, près de quinze millions d'hommes d'un même empire, cavaliers et fantassins de l'Asie, c'est-à-dire de l'Iraq. Soixante ans auparavant, près de dix-neuf millions d'hommes de cet empire avaient été tués, et *en plus* un million représentant les cavaliers et fantassins de l'Iraq, de la Syrie, de Tarse, de l'Égypte, de l'île de Rhodes et de tous les pays que soumit Alexandre. Il régnait sur le monde, et le monde qu'il avait fait trembler par les malheurs extraordinaires qu'il lui avait apportés, fut partagé entre ses généraux. Et les habitants de la terre furent ou bien anéantis par une mort affreuse, ou bien, surexcités par la passion du meurtre, se firent les complices de ces massacres horribles. Au moment de mourir, Alexandre voulut que chacun de ses généraux fût, après sa mort, surnommé Ptolémée, afin de terrifier les ennemis, car le mot Ptolémée signifie « le guerrier ». Telle est la vérité sur l'histoire d'Alexandre; quant à ce qui s'en écarte, on ne doit pas en tenir compte.

On dit qu'Alexandre avait les cheveux roux et les yeux bleus ; il fut le premier homme qui veilla pendant la nuit. Il avait des bouffons qui le faisaient rire et des conteurs qui lui contaient des histoires extraordinaires, voulant par ce moyen garder son empire sur soi-même et maîtriser son âme, et non pas par plaisanterie. C'est de lui que les rois prirent l'habitude de veiller et d'avoir des bouffons et des conteurs.

CHAPITRE VI

DE L'ÈRE D'ALEXANDRE

Abou'l Rihan Mohammed Ahmed El Birouni dit: L'ère du Grec Alexandre, que quelques-uns confondent avec Dhu'l Qorneïn, régit les années des Perses et c'est d'elle aussi que se servent la majeure partie des peuples. Elle commence à l'époque où Alexandre, à l'âge de vingt-six ans, partit de Grèce pour aller combattre Dara, roi des Perses.

En arrivant à Jérusalem, il prescrivit aux Juifs d'abandonner l'ère de David et de Moïse pour adopter la sienne ; les Juifs se conformèrent à ses ordres, adoptèrent son ère et en firent usage pour leurs besoins, la faisant partir de la vingt-sixième année du conquérant, c'est-à-dire exactement mille ans après Moïse ; ils sont demeurés fidèles à ce comput et l'emploient encore. C'est aussi d'après l'ère d'Alexandre que comptèrent les Grecs qui auparavant avaient pris, comme date initiale de leurs calculs, l'époque où Younan, fils de Nourés, quitta Babel pour l'Occident.

L'ère alexandrine commence le lundi 1er Teschrin I, correspondant au quatrième jour de Baba ; le jour commence au lever du soleil, allant jusqu'au coucher de cet astre et se terminant le lendemain au lever du soleil ; le jour se complète ainsi de la nuit suivante. Les commencements des mois reviennent à intervalles uniformes, suivant une série qui se répète constamment. Le nombre des mois de cette année est de douze ; ils diffèrent l'un de l'autre par le nombre des jours qui les composent. Voici les noms des douze mois et le nombre de jours de chacun d'eux : Teshrin I, 31 jours; Teshrin II, 30 jours; Kanoun I, 31 jours; Kanoun II, 31 jours ; Shabbath, 28 jours 1/4, Adhar, 31 jours ; Nisan, 30 jours ; Aïar, 31 jours; Haziran, 30 jours ; Tammouz, 31 jours; Ab, 31 jours ; Eiloul, 30 jours ; donc, sept mois ont 31 jours, quatre mois en ont 30 et un seul en a 28 1/4; c'est pourquoi ils donnent à Shabbath 28 jours pendant trois années consécutives et, la quatrième année, 29 jours. Ainsi l'année se compose de 365 jours 1/4, et chaque quatrième année comprend 366 jours, on lui donne le nom d'année intercalaire السنة الكبيسة En ajoutant ce quart de jour à l'année, on a voulu se rapprocher du nombre des jours de l'année solaire, de manière que les affaires s'exécutent suivant une série invariable et que les

mois de froidure ou de chaleur, la saison des semailles, de l'émondage des arbres ou de la récolte des fruits reviennent à une époque déterminée de l'année, sans aucun changement. La première année intercalaire a été la troisième année de l'ère d'Alexandre, et entre le lundi, premier jour de l'ère alexandrine et le jeudi premier jour du mois de Moharram où notre prophète Mohammed ben 'Abd Allah ben 'Abd El Motaleb, l'apôtre de Dieu, s'enfuit de la Mekke à Médine, il s'est écoulé 933 ans et 155 jours. Entre ce même jour (commencement de l'ère d'Alexandre) et le vendredi, premier jour après le Déluge, on compte 1792 ans et 193 jours. Du commencement du règne de Bokta Nasar au premier jour de l'ère d'Alexandre il s'est écoulé 435 années solaires et 238 jours.

Abou Bekr Ahmed ben 'Aly ben Qeïs ben Ouahshiah, dans son livre de l'*Agriculture Nabatéenne*, rapporte que, d'après les récits des Coptes, qui auraient trouvé cela dans leurs livres, le mois de Tammouz doit son nom à un homme dont l'histoire est longue et merveilleuse. Cet homme avait invité le roi à adorer les sept planètes et les douze signes du Zodiaque; le roi le fit mettre à mort, mais Tammouz, après avoir été tué, vivait de nouveau; le roi le fit périr encore plusieurs fois au moyen de supplices épouvantables, mais, après chaque meurtre, Tammouz revivait toujours : finalement il mourut. Tous ces mois tirent leur nom d'un homme vertueux et savant qui vivait autrefois parmi les Nabatéens, au temps où ils habitaient la région de Babel, avant les Chaldéens; car ce Tammouz n'est ni un Chaldéen, ni un Chananéen, ni un Hébreu, ni un Djermaq; c'est un des anciens Hazanasis; c'est pourquoi ils disent que chacun de leurs mois porte le nom d'un homme des temps passée; que Teshrin I et Teshrin II étaient deux frères habiles dans les sciences; de même pour Kanoun I et Kanoun II; quant à Shabbath, c'est le nom d'un homme qui coucha avec mille femmes vierges sans rien procréer ni engendrer, aussi l'ont-ils placé à la fin de la série des mois, à cause de son impuissance à engendrer, et, pour cette même raison, ils ont diminué le nombre de ses jours. Aujourd'hui, tous les Sabéens, ou Babyloniens, ou Hazanasis se lamentent et pleurent sur Tammouz, pendant le mois qui porte ce nom; ils ont une fête consacrée à Tammouz; et à ce mois ils ont donné un plus grand nombre de jours et l'ont consacré aux femmes. Là toutes s'affligent, se lamentent et pleurent sur Tammouz et mènent un long deuil. Et ils ne savent de lui rien de plus que ce qu'ils racontent ainsi : « Nous avons trouvé que nos aïeux se

lamentaient sur Tammouz dans la fête consacrée à Tammouz. » Les chrétiens prétendent qu'ils font la même chose pour un homme nommé Georgis, un des disciples de Jésus, qui invita un certain roi à embrasser la religion chrétienne, et le roi le punit par ces meurtres successifs. Si je ne me trompe, l'histoire de Tammouz est parvenue aux chrétiens qui ont changé son nom en celui de Georgis et ont pris, dans la suite des temps, la place des Sabéens ; car les Sabéens ont fait la commémoration de Tammouz le premier jour du mois de Tammouz et les chrétiens fêtent Georgis à la fin de Nisan. On dit qu'un roi de Rome ajouta aux mois des peuples de Roum les mois de Kanoun II et de Shabbath; jusque-là ils n'avaient que dix mois dont chacun comptait trente-six jours.

On raconte que Fioufious, premier roi de la ville de Rome et qui régna quarante-trois ans, ajouta Kanoun II et Shabbath aux mois des peuples de Roum qui jusque-là n'en possédaient que dix, comptant chacun trente-six jours. La raison pour laquelle Shabbathavait deux jours de moins que les autres mois fut qu'il y eut, au temps de Fiten, chef de l'armée de Roum, une incursion à la suite de laquelle se produisirent des guerres avec Fariourious, guerres qui se terminèrent par la victoire de Fiten et la conquête par ce dernier de l'Empire de Roum. Des ordres furent donnés au sujet de Fariourious et on fit pour lui cette proclamation : « Aya Mordya, » ce qui veut dire : « Sors, ô Shabbath, » et il fut noyé dans la mer. Et Shabbath fut nommé Feriourious (février) pour rappeler par là sa méchanceté. Et comme cela se passait dans les deux derniers jours du mois, le 29 et le 30 de Shabbath, ces deux jours furent retranchés de ce mois et reportés à Tammouz et à Kanoun II qui eurent chacun 31 jours. Plus tard, vint un autre roi qui dit : Il ne convient pas que Shabbath soit au milieu de l'année, et il le mit à la fin, et, depuis ce temps, les Grecs n'ont pas cessé de tenir Shabbath à l'écart.

CHAPITRE VII

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE ALEXANDRE ET DHU'L QORNEIN QUI SONT DEUX PERSONNAGES DISTINCTS

Les gens qui connaissent l'histoire tiennent pour certain que Dhu'l Qorneïn est le personnage dont Dieu fait mention dans son Livre sacré lorsqu'il dit: *On t'interrogera sur D'hul Qorneïn; réponds: Je vous dirai quelque chose de lui; nous lui avons donné pour domaine la terre et nous l'avons pourvu de toutes choses* (*Cor.*, XVIII, 82, 83). Aussi est-il devenu pour les Arabes un sujet qu'ils ont traité fréquemment dans leurs poésies. Son nom était El Sa'b ben Dhu Morathed ben El Hareth El Raïsh ben El Hemâl Dhu Seded ben 'Ad Dhu Menah ben 'Amer El Moultat ben Saksak ben Ouaïl ben Himyar ben Seba ben Yashgab ben Ya'rab ben Qahtan ben Houd ben 'Aber ben Shaleh ben Arfakhshad ben Sam ben Nouh; c'était un roi des Himyarites, c'est-à-dire des purs Arabes (العرب العاربة) qu'on appelle aussi les Arabes pur sang (العرب العرباء). Dhu'l Qorneïn était donc un Tobba (تبعا nom des rois himyarites) qui portait la couronne. Quand il fut nommé roi, il se comporta d'abord orgueilleusement, puis il s'humilia devant Dieu et se joignit à El Khidr. Ceux-là se sont trompés qui ont voulu qu'Alexandre, fils de Philippe, fût le même que Dhu'l Qorneïn qui éleva la barrière; les mots Dhu 'arabiah (ذو عربية) et Dhu'l Qorneïn sont en effet des surnoms que les Arabes donnent aux rois de l'Yemen: Alexandre était un Roumi, un Grec. Abou Dza'far El Tabari rapporte que El Khidr vivait au temps du roi Afridoun, fils d'El Dahak; c'est du moins l'opinion de la généralité des gens qui croient au Livre; l'époque d'El Khidr est donc antérieure au temps de Moïse, fils d'Amran; c'était, dit-on, un précurseur de Dhu'l Qorneïn le Grand, contemporain d'Abraham. El Khidr voyagea avec Dhu'l Qorneïn, atteignit avec lui le pays où coule le fleuve de la vie et s'abreuva de ses eaux à l'insu de Dhu'l Qorneïn et de ses compagnons. C'est pourquoi El Khidr vécut et vit encore à ce que prétendent ces historiens. Suivant d'autres, Dhu'l Qorneïn aurait assisté au serment d'Abraham et serait le même qu'Afridoun fils d'El Dahak, dont El Khidr aurait été le précurseur.

Abou Mohammed 'Abd el Melek ben Heshâm, dans son livre *Des Couronnes* traitant de la connaissance des rois des temps passés, après avoir rap-

pelé la généalogie de Dhu'l Qornein que nous avons citée, ajoute : C'était un Tobba' couronné qui ayant obtenu l'empire se montra d'abord orgueilleux et plus tard s'humilia devant Dieu, rejoignit El Kidr à Jérusalem et alla avec lui à l'Occident et à l'Orient de la terre ; tout lui fut accordé, comme Dieu lui-même le rappelle, et il éleva la barrière qui sépare Yagog et Magog. Il mourut dans l'Iraq.

Quant à Alexandre, c'est un Grec bien connu sous le nom d'Alexandre le Macédonien. Ibn 'Abbas, interrogé sur Dhu'l Qornein, répondit : « C'est un Himyarite, nommé El Sa'b ben Dhu Morathed, à qui Dieu donna la terre pour domaine et qu'il combla de tous les biens. Il atteignit les deux cornes du soleil et l'extrémité de la terre et construisit la barrière entre Yagog et Magog. — Et Alexandre ? lui demanda-t-on. — C'est, répondit-il, un homme pieux du pays de Roum et un homme habile qui éleva un phare en Afrique sur le bord de la mer, se rendit maître de la ville de Rome, atteignit la mer d'Occident où il accumula les monuments, les palais et les villes. »

On interrogeait Ka'b el Ahbar sur Dhu'l Qornein : De l'avis de nos savants et de nos ancêtres, dit-il, il était Himyarite et se nommait El Sa'b ben Dhu Morathed; tandis qu'Alexandre était un Grec de la race d'Ésaü, fils d'Isaac, fils d'Abraham ; le peuple d'où sortit Alexandre suivit la religion du Messie, fils de Marie ; de ce peuple sont sortis Galien et Aristote.

Voici ce que dit El Hamadani, au livre *Des Généalogies :* Kahlan ben Sebas enfanta Zeïd ; Zeïd enfanta 'Ariba, Malek, Rhalba et 'Amikareb. (D'après El Heïtham, 'Amikareb ben Seba est le frère d'Himyar et de Kahlan) et 'Amikareb enfanta Abou Melek Fadrah et Mahilil qui sont les deux fils d'Amikareb ; Rhaleb enfanta Genadah ben Rhaleb qui régna après Mahalil ben Amikareb ben Seba ; 'Arib engendra 'Amr ; 'Amr engendra Zeïd et El Hamisa' surnommé Abou'l Sa'b qui est le même que Dhu'l Qornein l'Ancien, le voyageur et le constructeur, au sujet duquel El Na'man ben Bechir a dit :

A Celui qui devant nous se vanterait d'appartenir à une tribu d'hommes
Généreux, nous répondrions : Dhu'l Qornein et Hatem sont des nôtres.

El Haretz parle de lui quand il dit :

Nommez-nous quelqu'un d'entre vous, que nous sachions
S'il a porté le titre de roi au temps de l'ignorance.
Comme les deux Tobba' et Dhu'l Qornein ; pour ceux-ci, cela est admis
Par les gens d'un bon esprit. Et c'est ce qui est le plus vrai qui doit être accepté.

C'est aussi à lui que font allusion ces vers d'Ibn Abou Dib El Khoza'i :

C'est de nous qu'est sorti celui qui a voyagé dans les deux parties du monde
Et a parcouru tous les pays en haut et en bas :
Il a touché la corne du soleil à l'Orient et à l'Occident
Et, sur les ruines de Yagog, il a édifié et établi un gouvernement ;
Celui-là, c'est Dhu'l Qorneïn ; Himyar se vante
Qu'un de ses rois a eu une armée impossible à contenir et à compter.

D'après El Hamadani, les savants de Hamadan nomment Dhu'l Qorneïn El Sa'b ben Malek ben El Hareth el a'la ben Rabi'ah ben El Gobar ben Malek, et, au sujet de Dhu'l Qorneïn, il y a de nombreuses légendes. L'Imam Fakhr el Din El Razi, dans son commentaire du Coran généreux, entre autres traits qu'il décoche contre ceux qui prétendent qu'Alexandre est le même que Dhu'l Qorneïn, dit : Alexandre avait eu pour maître Aristote et se conformait à ses prescriptions et s'abstenait de ce qu'il lui interdisait ; Aristote était renommé pour sa dureté. Quant à Dhu'l Qorneïn, c'est un prophète. Comment a-t-on pu confondre un prophète avec un païen de cette espèce ?

El Gahez, dans le livre *Des Animaux*, dit que la mère de Dhu'l Qorneïn était une mortelle et que son père était un ange, et c'est pour cette raison qu'Omar ben El Khattab, entendant un homme interpeller un autre homme en disant : « O Dhu'l Qorneïn ! » s'écria : « Les noms de prophètes vous manquent-ils, que vous invoquez les anges ? » El Moukhtar Ibn Abou 'Obeid raconte que 'Aly, quand il parlait de Dhu'l Qorneïn, l'appelait toujours « cet ange sans poils ». Et Dieu est le plus savant.

CHAPITRE VIII

DES ROIS QUI RÈGNÈRENT A ALEXANDRIE APRÈS ALEXANDRE

Il est dit, dans le livre d'Orose, qu'Alexandre régna sur le monde pendant douze années, et, durant tout son règne, le monde fut en son pouvoir. A sa mort, il le laissa à ses généraux qui marchaient sous ses ordres, agissant avec eux comme un lion qui jette à ses petits le produit de sa chasse, sur lequel, après le père, se ruent les petits; ainsi les généraux d'Alexandre se partagèrent les contrées; l'Égypte, l'Afrique tout entière et l'Occident échurent au général commandant sa cavalerie et qui régna à sa place, Ptolémée, fils de Laoui, ou autrement, Ptolémée, fils du lièvre parlant. Orose parle aussi du reste des pays partagés entre les autres généraux, depuis l'extrémité des pays de l'Inde jusqu'à l'extrême pointe de l'Occident. Alors, ajouta-t-il, surgirent entre eux des guerres causées par une lettre émanant d'Alexandre, et ordonnant que tous les étrangers fussent renvoyés dans leurs pays et qu'ils fussent libérés de l'esclavage et de la servitude. Le roi de Roum en fut très affecté, car il craignait que les étrangers et les exilés, une fois rentrés dans leur pays ou dans leur patrie, ne cherchassent à se venger. Et voilà pourquoi ils cessèrent d'obéir au roi de Macédoine.

D'après un autre auteur, ce Ptolémée ravagea le pays des Benou Mo'add après s'être emparé de la Palestine; plus tard, il leur rendit la liberté et leur fit présent de vases ornés de pierreries qui furent placés dans le Temple de Jérusalem. Ce prince régna vingt ans, ou d'après d'autres, quarante ans, ou même trente-huit ans. On l'avait surnommé Philadelphus, ce qui veut dire *qui aime son père* (sic); il était Macédonien, et c'est lui qui subjugua les Juifs et en emmena un grand nombre en Égypte. De son temps, vivait le philosophe Zénon, et lui-même était philosophe. Perdiccas, un des généraux d'Alexandre, s'étant avancé contre l'Égypte avec une armée nombreuse et des forces considérables, partageant ainsi en deux parties l'Empire de Macédoine, Ptolémée marcha à sa rencontre, le mit en déroute, pilla son camp, le tua et s'empara de tout ce qu'il possédait; ce Ptolémée fit également la guerre à un grand nombre des généraux d'Alexandre. Un autre historien dit que ce Ptolémée était un homme sage, avisé, fin et adroit; il fut le premier qui, ayant fait

prendre des faucons, les apprivoisa et les dressa. Auparavant les rois ignoraient ce divertissement.

Après lui, régna à Alexandrie Ptolémée II, surnommé Philodhofos, qu'on appelait aussi « qui aime son frère » ; il régna 38 ans. C'est lui qui rendit la liberté aux Juifs captifs en Égypte et qui restitua les vases sacrés au prophète 'Azir ; il choisit aussi parmi les savants juifs les soixante-dix interprètes chargés de traduire les Livres de la Loi et les Prophètes, de l'hébreu en grec et en latin. Il était philosophe et astronome.

Après lui, régna son fils Ptolémée Aurakhitis, surnommé « qui aime son père » ; il régna 20 ans.

Après lui, régna son frère Ptolémée Philopator ; son règne dura 7 années. C'est lui qui fit massacrer près de soixante mille Juifs et qui appesantit son joug sur eux. On dit qu'il était très versé dans l'astronomie, et qu'on lui doit le livre de l'Almageste.

Après lui, régna son fils Ptolémée Asfamish « qui aime sa mère » ; la durée de son règne fut de 24 ans.

Après lui, régna son fils Ptolémée Philonatrah, c'est-à-dire « l'artisan ; » pendant son règne, qui dura 35 ans, il vainquit le roi de Syrie et infligea aux Juifs mille misères et mille tourments.

Après lui, régna à Alexandrie son fils Ptolémée Abriatish l'Alexandrin ; il régna 29 ans ; de son temps, les Romains s'emparèrent de l'Espagne et incendièrent la ville de Carthagène ; l'incendie y dura dix-sept jours ; la ville fut entièrement détruite et ses fondations à tel point bouleversées que le marbre de ses murs fut réduit en poussière ; il y avait environ 900 ans que Carthagène avait été fondée. Tous les habitants furent vendus comme esclaves, même les plus nobles et les meilleurs ; la destruction de la ville avait été ordonnée par le général de Rome.

Après lui, régna son fils Ptolémée Soter (شوطار) surnommé « le Fer » ; son règne dura 17 ans. Il était de mœurs abominables ; il épousa sa sœur, puis la répudia d'une façon plus détestable encore que celle dont il l'avait épousée. — Il y a des légendes là-dessus. — Il épousa ensuite sa belle-fille (ربيبته) qui était fille de sa sœur, puis il la donna en mariage au fils qu'il avait eu de sa sœur. Sa conduite fut tellement horrible que les Alexandrins le chassèrent, et il mourut en exil.

Alors régna son frère Ptolémée Alexandre « le Prudent » (الجوّال). Son règne fut de 10 années.

Après lui, régna son fils Ptolémée Dionysos (ديوشيش). Durant son règne, qui fut de 38 années, le général des Romains s'empara de Jérusalem et obligea les Juifs à payer l'impôt de la capitation. De son temps aussi, se manifestèrent des signes effrayants : il parut dans le ciel, au sud-est de la ville de Rome, un feu aux flammes gigantesques; une autre fois un homme qui faisait du pain, en ayant brisé un, il en coula du sang à torrents; pendant trois jours consécutifs, il tomba sur la ville de Rome une grêle mêlée de pierres et de tessons; la terre s'entr'ouvrit, et il s'y forma des crevasses énormes d'où sortaient des flammes si longues qu'elles atteignaient, croyait-on, le ciel; et les Romains d'alors virent une colonne qui montait de la terre au ciel; elle était de couleur d'or et si colossale que le soleil en était presque voilé.

Après lui, Cléopâtre régna deux ans à Alexandrie. La suprématie d'Alexandrie, c'est-à-dire de la dynastie macédonienne, avait donc duré jusqu'au premier César, qui est aussi le premier empereur romain, 281 ans. César envoya deux généraux, avec de nombreuses armées, pour conquérir l'Égypte, et l'un d'eux épousa Cléopâtre, fille de Ptolémée Dionysos, tua son collègue et se révolta contre César. Celui-ci marcha contre le rebelle, et, après une bataille, s'empara d'Alexandrie, se fit proclamer roi d'Égypte, tua Cléopâtre et ses deux enfants, ainsi que le général qui avait épousé la reine. On dit, au contraire, que Cléopâtre s'empoisonna au moment où elle allait tomber au pouvoir de César. D'après ce que l'on rapporte, cette reine était douée de résolution, de science et de jugement; c'est elle aussi qui creusa le canal d'Alexandrie pour y amener l'eau de l'Égypte, et qui éleva dans cette ville des monuments merveilleux, tels que le temple de Saturne où elle érigea une statue de bronze noir. Les Alexandrins et les Égyptiens lui consacrèrent comme fête le 22e jour d'Hathor; les Grecs y venaient en pèlerinage de tous côtés, et on lui sacrifiait des victimes innombrables. Quand la religion chrétienne fit son apparition à Alexandrie, le temple de Saturne fut converti en église et demeura ainsi jusqu'au moment où il fut détruit par l'armée de Mo'ezz li din Allah, lors de son arrivée du Maghreb en Égypte en 358[1] de l'hégire du prophète.

1. Du 25 novembre 968 au 13 novembre 969.

On dit que c'est Cléopâtre qui éleva en Égypte le mur de la Vieille; mais cela ne semble pas exact. On lui attribue aussi la construction d'un *meqias* dans la ville d'Akhmim et d'un autre à Antinoë. On prétend encore qu'elle a régné 30 ans, mais cela non plus n'est pas vrai. La mort de Cléopâtre mit fin au royaume d'Égypte; ce pays passa sous la domination des rois de Roum qui habitent la ville de Rome, puis sous celle des empereurs de Roum qui résident à Constantinople et qui continuèrent à y envoyer des gouverneurs de leur choix, dont le siège était à Alexandrie, jusqu'au moment de l'invasion de 'Amr ben El 'As et des Musulmans à qui Dieu livra la citadelle, Alexandrie et l'Égypte tout entière. Le nom de Cléopâtre signifie, dit-on « la Pleureuse ».

De la chute de la dynastie des Ptolémées (البطالسة = البطالسة) à la conquête de l'Égypte par 'Amr ben El 'As, il s'est écoulé 670 et quelques années. Dans cet intervalle, les rois de Perse remportèrent plusieurs victoires sur les Césars auxquels ils enlevèrent la Syrie; ils se firent même proclamer rois d'Égypte et d'Alexandrie, au temps de Cosrou Abrawiz, fils de Hormuz, qui envoya en Égypte un général, lequel s'empara d'Alexandrie, tua les Grecs qui s'y trouvaient et s'y maintint pendant dix années. Héraclius étant devenu empereur de Roum, rassembla toutes les forces de son empire et partit de Constantinople; maître de Hamah et de Damas, il se rendit à Jérusalem que les Perses avaient détruite, et donna l'ordre de rebâtir la ville; puis, pénétrant en Égypte, il arriva à Alexandrie, massacra les Perses qui s'y trouvaient et installa un patrice (بطريق). Après quoi, il rentra à Constantinople, et depuis lors, l'Égypte resta sous la domination de Roum jusqu'à la conquête musulmane. Toutes les constructions de briques que l'on rencontre en Égypte sont, dit-on, persanes, tandis que toutes les constructions de pierre sont grecques. Et Dieu est le plus savant.

CHAPITRE IX

DU PHARE D'ALEXANDRIE

Quant au phare d'Alexandrie, dit El Masa'oudi, la plupart de ceux des Égyptiens et des Alexandrins qui s'occupent de l'histoire de leur pays, prétendent qu'il fut construit par Alexandre, fils de Philippe, le Macédonien; d'après d'autres, ce serait la reine Dalukah qui l'aurait élevé pour surveiller les ennemis qui auraient menacé l'Égypte. Il y en a cependant qui le supposent l'œuvre du sixième pharaon d'Égypte; d'autres enfin admettent que le fondateur de Rome fut aussi le fondateur d'Alexandrie et le constructeur du phare et des Pyramides d'Égypte. Je penche, quant à moi, à attribuer Alexandrie à Alexandre, car il est universellement célèbre par ses conquêtes de presque toutes les contrées de la terre et, grâce à lui, la ville d'Alexandrie est devenue fameuse. Pourtant, tous les écrivains dont nous parlons ont raconté sur Alexandrie de nombreuses histoires pour démontrer la véracité de leurs dires. Mais aucun ennemi ne menaçait Alexandre du côté de la mer, et il ne redoutait aucun roi qui pût venir l'attaquer dans son propre pays ni le battre dans son Empire. C'est lui cependant qui établit ce phare comme vigie. Celui, quel qu'il soit, qui le construisit, le plaça sur un piédestal de verre auquel il donna la forme d'un crabe; il était situé en pleine mer, à l'extrémité du cap qui s'avance dans les eaux. Au sommet, furent placées des statues de cuivre et d'autres matières, entre autres une statue qui montrait de l'index de la main droite le soleil, à quelque endroit du ciel qu'il fût; si le soleil s'élevait dans le firmament, le doigt de la statue se tendait de son côté, et, s'il s'abaissait vers l'horizon, la main de la statue s'abaissait également, le suivant dans sa course. Une autre statue gardait la main tendue vers la mer; si quelque ennemi s'avançait de ce côté, même pendant la nuit, s'il menaçait la ville ou débarquait et s'approchait assez pour voir de ses propres yeux, cette statue poussait un cri effrayant qui s'entendait à deux ou trois milles: et ainsi les habitants de la ville savaient que l'ennemi les menaçait et le pouvaient voir eux-mêmes; une troisième statue poussait, chaque fois que venait de s'écouler une heure du jour ou de la nuit, un cri différent de celui qu'elle avait poussé à la fin de l'heure précédente, et ce cri était agréable à entendre.

espace, ce qui n'a fait que s'accentuer depuis. On rapporte qu'au mois de Ramadan de l'an 344[1] le sommet du phare fut découronné sur une hauteur de près de 30 coudées par le tremblement de terre qui se fit sentir en même temps en Égypte, dans plusieurs localités de Syrie et dans le Magreb; c'est du moins ce que nous rapporte la tradition. Alors que nous étions à Fostat Masr, eut lieu un tremblement de terre énorme, terrible, effrayant, qui dura près d'une demi-heure : cela se passait vers l'heure de midi, le samedi 18 de ce mois[2], correspondant au 5 de Kanoun II et au 9 de Toba. Le *jeudi des lentilles* (يوم خميس العدس) on se réunissait au phare. Tout le monde quittait sa maison ce jour-là et se rendait au phare, emportant son repas qui comprenait un plat inévitable de lentilles. Les portes du phare étaient ouvertes; tout le monde y pénétrait, qui pour invoquer Dieu, qui pour prier, qui pour se divertir. On y restait jusqu'à midi, puis on se retirait; et, à partir de ce jour-là, on surveillait attentivement la mer pour guetter l'arrivée inopinée possible d'ennemis.

On dit qu'autrefois le phare était très éloigné de la mer, mais qu'au temps de Constantin, fils de Constantin, la mer se rapprocha et submergea nombre de points et quantité d'églises de la ville d'Alexandrie; depuis lors, l'invasion marine se continue et la mer recouvre une parcelle après l'autre.

Un auteur prétend avoir mesuré le phare et affirme que sa hauteur était de 233 coudées, comprenant trois assises distinctes : la première assise, de forme carrée, mesurait 121 coudées 1 2; la seconde assise, de forme octogonale, mesurait 81 coudées 1 2, et la troisième, de forme circulaire, mesurait 31 coudées 1 2.

Dans sa *Relation de voyage*, Ibn Gabir dit que le phare d'Alexandrie se voit d'une distance de plus de 70 milles; il assure avoir mesuré un de ses quatre côtés en 578[3] et déclare qu'il était de près de 50 coudées (*ou brasses*, ذرعا mis pour باعا). La hauteur du phare était de plus de 150 tailles d'hommes et à son sommet se trouvait un oratoire où les gens priaient pour obtenir la bénédiction céleste.

D'après Ibn Abd el Hakem, on a prétendu que celle qui construisit ce phare

1. Du 19 décembre 955 au 17 janvier 956.

2. En admettant que le mois dont parle l'auteur soit le même que celui dont il vient d'être question, Ramadan 344, le 18 du mois correspondrait au 5 janvier 956.

3. Du 7 mai 1182 au 25 avril 1183.

d'Alexandrie est couverte par la mer et l'on en tire des fragments de toutes sortes de pierres précieuses dont on fait des chatons de bagues. On prétend que ces fragments proviennent des ustensiles à boire que s'était fait faire Alexandre et qui, après sa mort, furent brisés par sa mère et jetés par elle en cet endroit. D'autres assurent qu'Alexandre lui-même avait réuni toutes ces pierres et les avait jetées dans la mer autour du phare par boisseaux pour protéger les abords du phare contre (la rapacité) des gens, car le propre des pierreries est d'être recherchées. On dit que ce phare n'avait été pourvu d'un miroir à son sommet que parce que les rois du pays de Roum, devaient après la mort d'Alexandre faire la guerre aux rois d'Égypte et d'Alexandrie et que, pour cette raison, le roi qui régnait à Alexandrie installa ce miroir qui lui permettait de voir tout ennemi venant du côté de la mer ; on pouvait ainsi se porter à la rencontre de quiconque voulait entrer dans la ville, à moins qu'il ne fût reconnu comme un des habitants, ce qu'on ne pouvait savoir tout d'abord, à cause de la multitude de maisons, de places et de rues qui constituaient la ville. Lorsque les Maugrébins, au temps du Califat de Moqtader, vinrent avec l'armée du maître de l'Occident (El Mo'ezz li din Allah), ils allèrent tous à cheval vers le phare, s'égarèrent dans la ville et tombèrent dans un chemin conduisant à un puits qui descendait vers le crabe de verre. Là se trouvaient des fissures communiquant avec la mer ; les chevaux y tombèrent, un grand nombre disparut et l'on n'en entendit plus parler. Ils étaient tombés, à ce que l'on raconte, sur un piédestal où s'était brisé leur poitrail. Dans le phare, se trouvait alors un oratoire où tenaient garnison des volontaires égyptiens et autres. En 777[1] le sommet du phare fut renversé par un tremblement de terre. Le phare était, dit-on, construit de pierres juxtaposées maintenues entre elles au moyen de plomb, le tout assis sur une voûte de verre placée sur le dos du crabe. Ce phare comptait trois cents chambres superposées et les bêtes de somme montaient avec leurs fardeaux à tous les logis de l'intérieur du phare ; chacun de ces logis avait une fenêtre donnant sur la mer. Sur le côté oriental du phare était une inscription qui a été traduite en arabe, la voici : « Celle qui a construit ce belvédère est Qaribah, fille de Marinous la Grecque, pour observer les étoiles. »

Ibn Ouacif Shah, après avoir rappelé l'histoire de Misraïm ben Beïsar

1. Du 2 juin 1375 au 20 mai 1376.

ben Ham ben Nouh, ajoute : Ils bâtirent sur la mer des villes, entre autres Raqoudah, emplacement de la future Alexandrie, et ils placèrent au milieu une coupole posée sur des piliers de cuivre doré; la coupole était également dorée. Au-dessus de la coupole on éleva une tour surmontée d'un miroir formé de diverses substances et dont le diamètre était de cinq empans. La hauteur de la coupole était de cent coudées. Si quelqu'un des peuples des alentours voulait les attaquer et les détruire, ou s'avançait du côté de la mer, on dirigeait sur les arrivants les rayons de ce miroir et on les brûlait. Le miroir conserva cette vertu jusqu'à ce qu'il fut renversé et détruit par la mer. Alexandre, dit-on, ne fit que reconstruire un phare semblable au premier, sur lequel il plaça également un miroir, où l'on voyait les ennemis venant du pays de Roum. Mais certain roi de Roum parvint, par ruse, à faire cesser la vertu protectrice de ce miroir qui était fait de verre préparé avec art.

El Masa'oudi, dans son livre de l'*Avertissement et des hommes illustres*, raconte que, lorsque le vizir d'El Moutawaqqel Obeïd Allah ben Yahia ben Khaqan fut exilé par Mousta'în à Barkat en l'an 248[1], il se rendit à Alexandrie où il vit le sommet du phare éclairé par les rayons du soleil alors que le soleil était déjà couché, et demeura persuadé qu'il ne devait pas rompre le jeûne tant que le soleil ne serait pas couché pour toutes les régions de la terre. Il fit monter un de ses gens au sommet du phare, portant avec lui une pierre, et ordre lui fut donné de regarder attentivement le lieu où se couchait le soleil et de jeter la pierre au moment où l'astre disparaîtrait. L'homme exécuta l'ordre, et la pierre atteignit le sol alors que la dernière prière du soir était achevée. Le vizir fixa donc le moment de la rupture de son jeûne après la dernière prière du soir. Et dans la suite, quand il avait à jeûner, il agissait comme il l'avait fait à Alexandrie; et rentré dans sa patrie, la mémoire de ce qu'il avait vu lui revenait à l'esprit, et il jeûnait jusqu'après la dernière prière du soir; il s'en était fait une loi, et les deux temps étaient équivalents. Cela montre à quel point la science des lois était peu avancée et combien on était peu fixé sur la marche du soleil d'Orient en Occident. Aristote, dans sa *Métaphysique*, rapporte que, du côté de l'Orient d'été, se trouve une montagne très haute et cite entre autres particularités la concernant, le fait que, pour elle, le soleil ne se couche qu'à trois heures de la nuit et se lève trois heures avant le jour.

1. Du 7 mars 862 au 23 février 863.

Le phare d'Alexandrie est une de ces constructions savantes et merveilleuses qu'éleva la dynastie grecque des Ptolémées après la mort du roi Alexandre, fils de Philippe, alors qu'elle se trouvait, sur terre et sur mer, en guerre avec les rois de Rome. Ces rois construisirent le phare, plaçant à son sommet un énorme miroir, fait de toutes sortes de pierres choisies, pour surveiller les navires de la mer qui se seraient approchés du rivage, devançant ainsi leur débarquement. Ils voyaient tout cela dans le miroir et l'éveil était donné aux habitants avant l'arrivée des ennemis. La hauteur du phare est actuellement d'environ 230 coudées, mais autrefois elle atteignait près de 300 coudées; la hauteur a sensiblement diminué, le temps, les tremblements de terre et les pluies l'ayant en partie effrité; car il pleut abondamment à Alexandrie; ce n'est pas comme à Fostat où, en raison de l'altitude plus considérable, il ne pleut que rarement. La construction du phare a été faite suivant trois types différents : près de la moitié, ou au moins plus du tiers est de forme carrée et en pierres blanches; cette construction occupe près de 110 coudées; à cette partie carrée succède une partie octogonale construite en pierre et en gypse sur une hauteur de 60 et quelques coudées, tout à l'entour sont des logis habités; enfin, le sommet est de forme circulaire.

Ahmed ben Touloun le répara en partie et fit placer au sommet une coupole où l'on devait monter par l'intérieur du phare; mais l'intérieur en était lisse, construit avec art et sans degrés. Sur la face nord, était une inscription grecque en caractères de plomb incrustés dans la pierre; chaque lettre était haute d'une coudée et large d'un empan. La superficie occupée par le monument était d'environ 100 coudées, mais les eaux de la mer, ayant affouillé les fondations, firent écrouler l'angle qui fait face à la mer à l'ouest. Abou'l Geïch Khamaraouyah ben Ahmed ben Touloun le répara. Aujourd'hui, entre le phare et la ville d'Alexandrie, il y a une distance d'environ un mille; le phare est construit à l'extrémité de la langue de terre dont la mer baigne les deux côtés, à l'entrée du port actuel d'Alexandrie et non dans l'ancien port; ce dernier, en effet, se trouve dans la ville antique et les navires n'y entrent plus, car il est trop éloigné des quartiers habités. Le port (المينا) est le lieu où viennent aborder les navires de la mer.

Les Alexandrins racontent, d'après leurs ancêtres, qu'entre le phare et la mer, il y avait autrefois à peu près la même distance qu'aujourd'hui entre la ville et le phare, mais que l'eau de la mer avait en peu de temps envahi cet

Sous le règne d'El Oualid ben 'Abd el Melek ben Merwan, un roi du pays de Roum envoya un de ses serviteurs particuliers doué de sagesse et de ruse. Celui-ci se rendit plein de confiance à certaine ville de la frontière et, muni de présents somptueux et accompagné d'une escorte, il arriva jusqu'à El Oualid et lui raconta qu'il était un des amis particuliers du roi, mais que celui-ci avait voulu le tuer dans un moment d'irritation ; comme la tentative dont il avait été l'objet n'avait aucune raison d'être, il en était très affecté et voulait se faire musulman. Il se convertit donc à l'Islam entre les mains d'El Oualid et sut gagner son affection en lui révélant l'existence de trésors enfouis, qu'il fit sortir de terre pour lui à Damas et dans d'autres villes de Syrie, grâce à certains livres qu'il possédait et où se lisait la description de ces trésors. Une fois maître de ces trésors et de ces pierreries, El Oualid devint avide et son désir ne fit que s'accroître. Son serviteur lui dit un jour : « O Émir des Croyants, là-bas sont des richesses, des pierreries et les trésors enfouis par les rois. » El Oualid lui demanda des détails. « Sous le phare d'Alexandrie, répondit le serviteur, sont les trésors des rois de la terre, car Alexandre a réuni les richesses et les pierreries de Sheddad ben 'Ad et des rois d'Égypte, et pour elles il a construit un souterrain et un caveau avec coupoles, caves et couloirs, et y a déposé ces trésors, or, argent et pierreries; et par-dessus, il a bâti ce phare. La hauteur en est de mille coudées, et un miroir le surmonte, autour duquel sont assis des crieurs; et dès que ceux-ci voient quelque ennemi, grâce à la lueur projetée par ce miroir, ils avertissent par des cris ceux qui se trouvent dans leur voisinage et dressent des signaux que peuvent voir ceux qui sont plus éloignés. Ainsi les habitants sont avertis, le pays se met sur ses gardes et les ennemis trouvent la route barrée. » El Oualid envoya donc son serviteur avec une armée et des gens de confiance et de ses intimes. La moitié supérieure du phare fut démolie et le miroir cessa d'être efficace. Les habitants, voyant cela, se révoltèrent, comprenant qu'il y avait là-dessous quelque artifice et quelque ruse. A cette nouvelle, le serviteur, sachant bien qu'il avait menti à El Oualid, et son stratagème ayant réussi, s'enfuit pendant la nuit sur une barque qu'il avait préparée à dessein. La vertu protectrice du phare était anéantie et ce monument est resté dans cet état jusqu'à présent, c'est-à-dire jusqu'en l'année 332[1]. La base du phare

1. Du 4 septembre 943 au 23 août 944.

fut la reine Cléopâtre, la même qui creusa le canal qu'elle réussit, par son ingéniosité, à amener jusqu'à Alexandrie. Ce canal partait du village de Kassa, en face d'El Karioun : elle le creusa jusqu'à son entrée dans la ville et en dalla le plafond.

Ahmed Ibn Touloun, alors qu'il était gouverneur d'Alexandrie, bâtit au sommet du phare une coupole de bois qui fut plus tard enlevée par les vents. Au temps de Zaher Beibars, un des angles de la construction fléchit et tomba ; Beibars fit rétablir ce qui avait été détruit, en 673 [1], et il réinstalla en même temps l'emplacement de la coupole en mosquée; cette mosquée fut détruite à son tour lors du tremblement de terre de 702 [2]; pendant le cours de l'année 703 [3] il la fit reconstruire sous la direction de l'émir Rokn el din Beïbars El Gachenkir; depuis lors, elle est restée jusqu'à notre temps et El Deraoui a été très bien inspiré quand il a dit, à propos du phare d'Alexandrie :

Une terrasse élevée guide celui qui marche la nuit,
Par sa lumière quand les ténèbres nocturnes tombent.
J'y ai porté un manteau de plaisir sans mélange parmi mes amis.
Et ce manteau était orné du souvenir de mes compagnons.
De ses hauteurs, une coupole m'a donné son ombre.
Et de là je voyais mes amis comme des étoiles.
Il m'y a semblé qu'au-dessous de moi la mer était comme un nuage
Et que j'avais dressé ma tente au milieu du ciel.

Ibn Qolaqes a fait les vers suivants :

La maison dépasse, en hauteur, les Gémeaux
Qui semblent ainsi avoir à leur sommet un nid d'aigles.
Les fondations en sont ancrées dans le sol, le corps du bâtiment s'élève ; dans sa main
Est la communication entre les baleines et la lumière.
Là j'ai lâché la bride à ma poésie; et elle a fait courir
Ses chevaux dans un hippodrome de belle poésie.

Le vizir Abou 'Abd Allah Mohammed ben El Hassan ben 'Abd Rabbah a dit :

A Dieu la perle du phare d'Alexandrie; combien
De pupilles d'yeux s'élèvent vers lui ?
Il a le nez bien haut, et l'os du nez s'élève
Comme s'il était en extase devant l'horizon qui l'environne.

1. Du 7 juillet 1274 au 26 juin 1275.
2. Du 26 août 1302 au 14 août 1303.
3. Du 15 août 1303 au 13 août 1304.

Pour les vaisseaux rapides sa vue
Est comme le sommeil qui tombe sur des paupières habituées à l'insomnie.

D'après 'Omar ben Abou 'Omar El Kandi, dans ses *Merveilles de l'Egypte*, les savants rapportent que le phare demeura au milieu d'Alexandrie jusqu'à ce que la mer en submergea les environs, et ainsi il se trouva au milieu des eaux. Ne vois-tu pas avec évidence que la construction et les fondations en sont encore à présent dans la mer ?

D'après Abd Allah ben 'Amr, il y avait dans le monde quatre merveilles : le miroir suspendu au sommet du phare d'Alexandrie; des gens assis au pied de ce miroir y voyaient ceux qui venaient de Constantinople, dont ils étaient cependant séparés par toute la largeur de la mer. Puis il parle des trois autres merveilles.

CHAPITRE X

DU CIRQUE QUI ÉTAIT A ALEXANDRIE ET DE QUELQUES AUTRES MERVEILLES

Parmi les choses merveilleuses de l'Égypte, dit Qoda'i, il y a Alexandrie et les merveilles qu'elle renferme, au nombre desquelles sont : le Phare, la Colonne et le Cirque où l'on se réunissait à un jour déterminé de l'année ; là, on lançait une balle et celui dans le giron de qui elle retombait devait infailliblement régner sur l'Égypte. A l'une de ces fêtes assista 'Amr ben El 'As qui reçut la balle dans son giron, et plus tard, au temps de l'Islam, il gouverna l'Égypte. Ce cirque pouvait contenir un million de spectateurs qui tous voyaient parfaitement celui qui leur faisait face. Quand on y faisait quelque lecture, tout le monde l'entendait, et si l'on donnait quelque spectacle, chacun le voyait distinctement jusqu'au dernier, sans être aucunement gêné par la multitude de gradins qui s'élevaient devant ou derrière lui.

En l'an 18 de l'hégire[1], dit Ibn Abd El Hakem, 'Omar ben El Khattab marchait contre Damas, quand 'Amr ben El 'As s'approcha secrètement de lui et lui demanda l'autorisation d'aller attaquer l'Égypte. 'Amr était déjà venu dans ce pays au temps de l'ignorance et en connaissait les routes ; il y avait vu aussi un grand nombre de choses qu'il renfermait. Voici à quelle occasion il était venu en Égypte : Se rendant à Jérusalem avec des gens de Qoreich pour y trafiquer, ils rencontrèrent un prêtre grec d'Alexandrie qui venait prier à Jérusalem. Ce prêtre était allé se promener sur une des montagnes voisines où 'Amr faisait paître ses chameaux et ceux de ses compagnons, car la garde des chameaux incombait à chacun d'eux à tour de rôle ; 'Amr gardait donc son troupeau quand le prêtre passa près de lui, accablé par une soif ardente, car la chaleur était excessive. Il s'arrêta auprès de 'Amr et lui demanda à boire. 'Amr lui donna de l'eau de son outre et le prêtre, s'étant désaltéré, s'endormit là. Près du dormeur était un trou d'où sortit une vipère énorme ; 'Amr l'ayant aperçue lui lança une flèche et la tua. A son réveil, le prêtre, voyant l'énorme reptile contre lequel Dieu l'avait protégé, demanda à 'Amr ce qu'il en était. 'Amr lui apprit qu'il avait tué la

1. Du 12 janvier 639 au 1er janvier 640.

vipère d'un coup de flèche. Le prêtre, alors s'approchant de 'Amr, le baisa à la tête et lui dit: « Dieu, par ton entremise, m'a sauvé deux fois la vie; d'abord en apaisant ma soif ardente, puis en me protégeant contre ce serpent. Qu'es-tu venu chercher dans ce pays? — J'y suis venu, répondit 'Amr, avec mes compagnons pour y chercher les bénéfices que donne le commerce. — Et combien ce commerce peut-il te rapporter? dit le prêtre. — J'espère, reprit 'Amr, pouvoir gagner de quoi m'acheter un chameau; je n'en possède que deux, celui que j'espère gagner fera le troisième. — Dis-moi quel est chez vous le prix du sang. — Cent chameaux. — Mais si l'on n'a pas de chameaux, et que l'on ne possède que des dinars! — En ce cas, dit 'Amr, c'est mille dinars. — Je suis étranger dans ce pays, dit le prêtre, et ne suis venu que pour prier dans le temple de Jérusalem et visiter cette montagne; je ne resterai ici qu'un mois, c'est un vœu que j'ai fait et que je me suis imposé. Après cela, je retournerai dans mon pays. Veux-tu venir avec moi? Là, j'en atteste Dieu et le prends à témoin, je te paierai deux fois le prix du sang, car Dieu m'a sauvé deux fois par ton entremise. — Où est ton pays? demanda 'Amr. — J'habite l'Égypte, dit le prêtre, dans la ville qui s'appelle Alexandrie. — Je ne la connais pas, dit 'Amr, et n'y suis jamais allé. — Quand tu y seras venu, fit le prêtre, tu reconnaîtras que tu n'as jamais vu ville pareille. — Et tu me paieras ce que tu dis? demanda 'Amr; tu en prends envers moi l'engagement et la responsabilité? — Merci à toi, dit le prêtre; Dieu m'est témoin et je le tiens garant que je te le paierai et te ramènerai à tes compagnons. — Et combien de temps durera mon absence? — Un mois, dit le prêtre; dix jours pour aller, dix jours pour rester à Alexandrie et dix jours pour revenir. Je te promets de te protéger pendant l'aller et de te donner une escorte pour le retour. — Attends alors, dit 'Amr, que je consulte mes compagnons là-dessus. » Et s'étant rendu auprès d'eux, il leur fit part de la proposition du prêtre et leur dit: « Attendez mon retour et je promets de vous donner la moitié de la somme, à condition que l'un de vous m'accompagne. — C'est entendu, » dirent-ils, et l'un d'entre eux fut envoyé avec lui. 'Amr et son compagnon partirent avec le prêtre et arrivèrent en Égypte; 'Amr, voyant la prospérité du pays, sa population nombreuse, ses richesses et ses trésors, en fut émerveillé et dit au prêtre: « Je n'ai jamais vu de pays semblable. » Ils continuèrent leur route jusqu'à Alexandrie; 'Amr put admirer les nombreuses richesses qui s'y trouvaient, le luxe des cons-

tructions et le nombre considérable des habitants, et son étonnement était immense. L'arrivée de 'Amr à Alexandrie coïncidait avec la célébration d'une fête dans laquelle était assemblée une foule de rois et de princes du pays ; les rois lançaient en l'air un boule d'or enrichie de pierreries et au-devant de laquelle ils couraient, giron déployé, car, d'après ce que l'on raconte au sujet de cette balle et de ce qui s'était déjà passé à propos d'elle, si elle tombe dans le giron de quelqu'un, celui-ci ne meurt pas sans avoir régné sur le pays.

'Amr étant arrivé à Alexandrie, le prêtre le traita magnifiquement, lui fit présent d'une robe de brocart, l'en revêtit, et tous les deux prirent place au milieu de l'assemblée où on jetait la balle et où chacun se précipitait pour la recevoir dans son giron. Or, la balle ayant été lancée, ne s'arrêta que dans le giron de 'Amr. Tous furent étonnés et dirent : « Cette balle ne nous a jamais menti que cette fois ! Vois-tu cet Arabe régnant sur nous ! Cela n'arrivera jamais. » Et le prêtre, se mêlant aux Alexandrins, leur apprit que 'Amr lui avait sauvé la vie deux fois et qu'il avait à lui payer deux mille dinars, leur demandant de lui réunir cette somme. Ce qu'ils firent ; et 'Amr ayant reçu ses deux mille dinars, partit avec son compagnon. Le prêtre leur fournit un guide et un courrier, et se montra plein de générosité et de bienveillance pour eux. Ils arrivèrent enfin près de leurs compagnons. Et c'est ainsi que 'Amr apprit le chemin de l'Égypte, qu'il en connut les revenus, et d'après ce qu'il y vit, il en retint que c'était le pays le plus riche en merveilles et en ressources. Revenu auprès de ses compagnons, 'Amr leur paya mille dinars et garda les mille autres pour lui et, comme il le répétait lui-même, ce fut le premier trésor qui lui échut et qui eût été rassemblé pour lui.

CHAPITRE XI

DE LA COLONNE DES MATS (الصوارى)

Cette colonne est un bloc de granit rouge tacheté. Autour d'elle étaient rangées près de 400 autres colonnes qui furent brisées par Qoraga, vali d'Alexandrie, au temps du sultan Salah el din Yousef ben Ayoub, et jetées sur le rivage de la mer pour entraver la marche des ennemis qui s'approchaient. Cette colonne est, dit-on, une de celles qui supportaient les portiques où Aristote enseignait la philosophie, véritable temple de la science où était déposé le trésor des livres, brûlés plus tard par 'Amr ben El'As, sur les ordres de 'Omar ben El Khattab. Elle était haute, dit-on, de 70 coudées ; son diamètre est de 5 coudées. Un auteur affirme que sa longueur entre la base et le chapiteau était de 62 coudées 1/6 et que le chapiteau avait 28 coudées 1/2, ce qui fait au total 85 coudées 2/3. La longueur de la base était de 12 coudées et celle du chapiteau de 7 coudées 1/2.

On lit dans El Masa'oudi : Sur la rive occidentale du Saïd d'Égypte, il y a une énorme montagne de marbre où les anciens taillaient des colonnes et d'autres objets qu'ils transportaient après les avoir détachés. Quant aux colonnes, bases et chapiteaux que les Égyptiens nomment *Assouanites* (الاسوانية) et desquelles on a fait des pierres de moulin, les anciens les ont taillées dans la carrière, deux cents ans avant l'origine du Christianisme ; de celles-là font partie les colonnes d'Alexandrie et cette colonne qui est tellement colossale que personne n'en connait de semblable. J'ai vu, dans la montagne d'Assouan, la sœur de ces colonnes qu'on avait travaillée et taillée sans la détacher de la carrière et sans qu'on l'ait emportée. Les anciens ont voulu nous montrer par là comment on faisait pour les détacher de la montagne, et les emmener ensuite jusqu'au point où on voulait finalement les dresser.

Il y avait à Alexandrie des colonnes énormes, en toutes sortes de pierres et de marbres, dont des milliers d'hommes avaient peine à détacher le moindre fragment et que l'on dressait entre terre et ciel ; leur hauteur atteignait plus de cent coudées ; les piédestaux, qui leur servaient de support, avaient un périmètre variant de 15 à 20 coudées, et le chapiteau mesurait

dix coudées de largeur sur dix coudées de hauteur et autant d'épaisseur, et ces colonnes étaient de couleurs surprenantes.

Il y avait aussi à Alexandrie, sur une colline dressée en face de la porte de la ville, un palais colossal mesurant 500 coudées de longueur sur moitié autant de largeur; la porte en était d'un art merveilleux, chaque montant étant fait d'une seule pièce, ainsi que le linteau. Ce palais renfermait près de cent piliers, et, en face du palais, se dressait un pilier gigantesque et tel que jamais l'on n'a entendu parler d'un pilier semblable. Il était large de 36 empans et sa hauteur était si grande qu'en lançant une pierre on n'en pouvait atteindre le sommet; ce pilier était couronné d'un chapiteau d'un travail admirable et qui avait dû être surmonté de quelque objet; son pied reposait sur un socle de pierre rouge, de belle exécution, et dont chaque côté mesurait 20 empans de longueur sur une hauteur de 8 empans. La tige fixée dans la colonne était de fer et pénétrait dans le sol. J'ai vu, par de grands vents, la colonne remuer, tandis que la base restait immobile et s'effritait par suite de la violence du mouvement de la colonne. Ce monument était considéré comme une des merveilles du monde et nombre de gens se sont imaginé qu'il était l'œuvre des génies qui l'auraient exécuté pour Salomon, fils de David; car on attribue habituellement aux génies tout travail surprenant. Mais cette idée est fausse, la colonne en question étant l'œuvre des anciens Égyptiens. Au milieu de ce palais était un dôme entouré de piliers, sur l'ensemble desquels reposait un autre dôme, fait d'un seul bloc de marbre blanc, aussi beau que tout ce que tu as pu voir de plus beau dans ce genre de travail.

On raconte qu'un roi d'Égypte, étant venu à Alexandrie, fut émerveillé en voyant ce palais et voulut en construire un semblable; il rassembla ouvriers et ingénieurs pour lui élever un palais magnifique sur le modèle du premier. Tous se déclarèrent impuissants à l'exécuter, hors un vieillard qui se trouvait parmi eux et qui s'engagea à construire un palais semblable. Le roi, tout joyeux, l'autorisa à demander ce qui lui serait nécessaire en vivres, outils et ouvriers. « Qu'on m'amène, dit le vieillard, deux taureaux vigoureux et un grand chariot. » On les lui amena sur-le-champ, et, s'étant rendu à l'ancien cimetière, le vieillard y creusa une fosse, mit au jour un énorme crâne qui fut hissé sur le chariot, grâce aux bras d'un grand nombre d'hommes, et les deux taureaux, malgré toute leur vigueur, ne réussirent à le traîner qu'avec beaucoup de peines et d'efforts. Arrivé avec le crâne en

présence du roi, le vieillard lui dit : « O mon seigneur, si Dieu permet qu'on me fournisse des hommes dont la tête soit semblable à celle qui possédait ce crâne, je te ferai un palais semblable au palais que tu as vu. » Le roi comprit que les gens de son temps étaient incapables d'élever un palais pareil.

On raconte qu'il y avait à Alexandrie, chez un boucher qui s'en servait pour peser la viande, une dent d'homme pesant 8 ratls.

La colonne des Mâts (?) qui est aujourd'hui à Alexandrie en dehors de la ville, est une des sept colonnes qui (ont été amenées du Saïd); celle-ci fut apportée par El Batoun ben Marrat El 'Adi, qui la porta sous son aisselle depuis la montagne rouge d'Ibrim, au sud d'Assouan, jusqu'à Alexandrie. Le côté en fut brisé parce qu'El Batoun était l'un des moins forts des hommes de sa tribu; cela fut pénible à Ya'mer ben Sheddad ben 'Ad : « A qui m'en apportera une (intacte), dit-il, je donnerai la moitié de mon royaume. » El Gahed ben Senan El Thamoudi vint avec une autre colonne ; il était très fort et l'apporta sous son bras depuis Assouan. Et les autres hommes de la tribu vinrent également portant chacun une colonne. El Garoud ben Qotn El Moutafeki dressa ces sept colonnes et l'érection ne fut achevée qu'après qu'on eut choisi un lever propice des planètes, comme c'était la coutume pour presque tout ce qu'on exécutait. Un écrivain assure qu'aux temps anciens, la pierre était molle et qu'on en fit alors les colonnes de Na'et, de Mâreb, de Binoun, de Mâter, de l'Yémen, celles de Damas, d'Égypte, de Madian, de Tadmor. En ce temps-là tout était doué de la parole. Ommayah ben Abou'l Salt a dit :

> Et ils n'avaient point de vêtements et ils étaient nus,
> Et pour eux le rocher solide était mou.

La colonne des Mâts, dit-on, faisait partie de l'ensemble des colonnes qui supportaient le portique nommé Maison de la Science, et cela à l'époque où les savants d'Occident, se divisaient en cinq catégories : 1° les disciples de ce portique; 2° les disciples du pilier, qui étaient à Balbek; 3° les disciples de l'ombre, à Antioche; 4° les disciples des temples (ربى), dans le Saïd d'Égypte, et 5° les chercheurs (شاذون), en Macédoine. Il me semble que quelque ignorant me blâmera d'avoir écrit ce chapitre, traitant son contenu d'absurdités et de fables inventées à plaisir et taxant l'auteur de mensonge ; mais que mon récit ne vous surprenne pas et écoutez ce que dit Dieu au

sujet de 'Ad, tribu de Houd : *Souvenez-vous qu'il vous a établis successeurs du peuple de Noë et qu'il a agrandi votre stature* (*Cor.*, VII, 67) ; c'est-à-dire qu'il vous a rendus plus grands et qu'il a accru votre corps. 'Abd Allah ben 'Abbas dit que le plus grand des 'Adites avait 100 coudées et le plus petit 60 ; l'accroissement en question se rapporte à la stature de leurs pères, ou, suivant d'autres, à la stature du peuple de Noë. Ouaheb ben Monabbah dit : « La tête de l'un de ces hommes était semblable à une énorme coupole ; dans l'un de leurs yeux les lionnes pouvaient mettre bas ; de même dans leur nez. » Shahr ben Houtheb rapporte, que Abou Harirat avait dit : « Certes, les gens du peuple de 'Ad porteraient les deux battants (d'une porte) que 500 hommes de ce pays ne parviendraient pas à ébranler. » Un 'Adite, en frappant du pied le sol, y entra. 'Abd Allah ben Lahi'at rapporte, d'après Yezid ben 'Amr El Mo'aferi, qu'Ibn Bagrat avait dit : « Soixante-dix hommes du peuple de Moïse pouvaient se mettre à l'ombre sous le crâne d'un Amalécite. » On m'a raconté, dit Zeïd ben Aslam, qu'une hyène et ses petits vivaient dans la cavité de l'œil d'un homme d'Amalec. Et Dieu dit : *Ne vois-tu pas ce que ton Seigneur a fait avec le peuple de 'Ad, qui habitait Iram Zat El 'Amâd, ville dont la pareille n'existait dans aucun pays ?* (*Cor.*, LXXXIX, 5, 6.) El Moubarrad dit : El Khansa, par رفيع العماد, veut dire *la hauteur des colonnes*. Quand on dit رجل معمد cela signifie : un homme long (comme une colonne). L'expression Iram Zat el 'Amad, employée par Dieu, s'applique à la longueur des colonnes. El Baghaoui dit qu'on a nommé cette ville Zat El 'Amad parce qu'elle appartenait à une tribu nomade du peuple de 'Amad ; c'est ce que disent Qotadah, Mogahed, El Kelbi, et c'est l'avis de 'Ata, d'après Ibn Abbas. Un autre a prétendu qu'elle devait ce nom à la taille de ses habitants qui, comme le dit Ibn Abbas, étaient hauts comme des colonnes.

Chacun d'eux, dit Moqâtel, était haut de 12 coudées, et dans le *Kochaf* d'El Zamakhshari il est dit que la stature des 'Adites n'a jamais été égalée dans aucun pays ; ils étaient d'une taille et d'une force surprenantes ; la taille d'un homme y atteignait 400 coudées ; quelque grande que fût une pierre, un 'Adite pouvait la soulever et la jeter sur les serpents pour les tuer. Un autre rapporte que, sous le khalifat de Moqtader Billah Abou'l Fadl Ga'far ben Al Mo'tadad, on découvrit en Égypte une cachette renfermant une côte humaine longue de 14 empans et large de 3.

Les yeux des fils d'Adam sont petits et leur âme se développe dans un

espace étroit ; aussi vient-on à leur parler de choses hors de la portée de leur intelligence ou qui dépassent leur grandeur corporelle, de ces choses pour lesquelles ils n'ont pas à leur portée d'objets identiques qui puissent leur servir de terme de comparaison, à moins qu'ils n'aient vu ou fabriqué eux-mêmes ces objets, vite ils se hâtent d'écarter ces choses, et doutent de ce qu'on leur rapporte, à moins qu'ils ne soient doués de science et d'intelligence. Dans ce dernier cas, ils cherchent à s'assurer de la vérité de ce qu'on leur expose et souvent passent la nuit pour se rendre compte à eux-mêmes ou pour l'exposer à leur tour à d'autres. Mais comment acquérir la vérité sur de pareils récits ? La vérité, c'est ce qu'a dit le prophète de Dieu : « Dieu a créé Adam haut de 60 coudées ; depuis, la taille humaine n'a fait que décroître jusqu'à ce jour. » Mohammed ben 'Abd el Rahim ben Soliman ben Rabi' El Qeisi El Gharanâti raconte ce qui suit dans le livre *Présent des cœurs :* « Dans l'ouvrage intitulé *Histoire des rois*, El Sha'bi rapporte qu'El Dahak ben 'Alouan, au moment où Lam ben 'Amer s'enfuit de sa cour pour gagner les régions du Nord, envoya à sa poursuite deux émirs, accompagnés chacun d'une troupe de gens farouches. L'un de ces émirs prit la direction de Balghar, l'autre celle de Bashqerd, et leurs troupes s'installèrent dans ces deux villes. El Aqlichi dit avoir vu dans Bashqerd leurs images et leurs tombes. « J'ai vu entre autres choses, ajoute-t-il, une dent de l'un d'eux ; elle mesurait 1 empans de longueur sur 2 empans de largeur. J'ai eu aussi entre les mains à Bashqerd la moitié de la racine d'une autre dent qu'on avait extraite pour moi de la mâchoire inférieure (d'un squelette); elle était large d'un empan et pesait 200 mets-qals ; je l'ai pesée moi-même, et elle est encore aujourd'hui dans ma maison à Bashqerd. Le bras d'un de ces squelettes était long de 28 coudées et chacune de ses côtes, large de 3 empans et plus, ressemblait à une plaque de marbre. On exhuma pour moi la moitié d'un poignet, qui était si pesant que je ne pus le remuer d'une seule main et que je dus employer les deux mains pour le soulever. Je puis assurer avoir vu dans la ville de Balghar, en l'an 530[1], un descendant des 'Adites, un homme dont la taille dépassait 5 coudées ; on l'appelait Danqa. Cet homme mettait un cheval sous son bras aussi aisément qu'un homme ordinaire l'aurait fait d'un enfant ; et, s'il surgissait quelque guerre dans le pays, il allait au combat armé d'un chêne qu'il avait déraciné

1. Du 11 octobre 1135 au 28 septembre 1136.

et qu'il portait à la main comme un bâton ; chaque fois qu'il en frappait un éléphant, l'animal tombait mort. Il était bon et humble, et toutes les fois qu'il me rencontrait, il me saluait, m'invitait et me traitait généreusement. Je lui arrivais à peine à la ceinture. Il avait une sœur aussi grande que lui et que j'ai vue maintes fois. Le cadi de Balghar, Ya'qoub ben Na'man, racontait que cette 'Adite avait tué son mari qui s'appelait Adam et était un des hommes les plus forts de Balghar. En le serrant contre sa poitrine, elle lui brisa les côtes, et il mourut sur-le-champ. Il n'y avait dans Balghar qu'un bain qui eût des portes assez larges pour leur permettre d'entrer. »

Le gouverneur, 'Abou 'Abd Allah Mohammed ben Mohammed ben Ahmed El Fariabi, m'a conté que son père avait vu déblayer un tombeau à Carthage en Afrique ; on y avait découvert le squelette d'un homme de taille gigantesque ; sa tête était grosse comme les têtes de deux taureaux puissants ; près de lui était une plaque de marbre portant une inscription en caractères musnads, qui sont les caractères des 'Adites ; les lettres étaient séparées et voici ce que signifiait l'inscription : « Moi Koush ben Kana'an, fils des rois de la tribu de 'Ad, j'ai régné dans ce pays sur mille villes ; j'ai couché avec mille vierges et j'ai eu comme montures de race 7,000 coursiers rouges, jaunes, pies, blancs et noirs. Mais tout cela ne m'a servi de rien. Un crieur est venu vers moi pousser son cri et m'a fait sortir du monde. Que tout homme intelligent, qui viendra après moi, médite l'exemple que je lui offre et récite ceci :

O vous qui debout contemplez le ciel,
Sur les ruines d'un quartier détruit,
Arrêtez-vous et écoutez ; soyez instruits par l'exemple,
Si vous êtes un homme d'esprit.
Hier nous étions au-dessus (de la terre),
Aujourd'hui nous sommes au-dessous.
Chaque chose a un but ;
Chaque chose a une fin. »

Le sultan Abou Bekr ben Yahia El Hafasi, seigneur de Tunis, donna ordre de refermer ce tombeau, et le tombeau fut remblayé. L'auteur ajoute : Moi aussi j'ai eu connaissance de quelque chose d'analogue, voici comment : Un jour, en l'an 790[1], une troupe de carriers, qui se disputaient un trésor

1. Du 11 janvier au 30 décembre 1388.

trouvé par eux dans la montagne de Moqattam, se présenta devant le sultan El Melek El Zaher Barqouq. Comme ils étaient occupés à tailler des pierres dans une grotte qui fait face au flanc nord de la citadelle de la montagne, ils avaient découvert une pierre noire portant une inscription. Ils réunirent leurs efforts pour tailler la roche au pied de cette pierre, espérant découvrir un trésor. Ils arrivèrent à une énorme colonne qui se dressait au cœur de la montagne et, dans leur hâte, saisissant leurs barres de fer, frappèrent sur la colonne et la mirent en pièces. Cette colonne était creuse et contenait le corps d'un homme, dressé verticalement sur ses pieds, et de la tête duquel s'échappèrent de nombreux dinars qui tombèrent sur la tête des carriers. Ils se mirent à se les partager, mais, loin d'être d'accord, ils se disputèrent tant que leur affaire s'ébruita et qu'on les amena devant le sultan. Celui-ci envoya un émissaire qui retrouva la grotte et découvrit la pierre et la colonne qui était brisée. On enleva aux carriers ce qu'ils avaient de dinars ; mais on ne put découvrir personne qui pût lire ce qui était gravé sur la pierre. Le populaire, ayant eu vent de la nouvelle, se porta vers la grotte où chacun joua avec les fragments du squelette. Quelqu'un qui avait vu l'une des dents du mort m'a raconté qu'elle était noire et de la taille d'une aubergine et que l'os de la jambe, entre le pied et le genou, mesurait 5 coudées ; la taille totale devait en proportion atteindre la hauteur de 20 coudées et même davantage ; la racine d'une seule de ses dents étant de la taille d'une aubergine, l'homme devait donc être aussi grand que la grande coupole.

Le maître illustre, le Cadi des Cadis de Damas, Shehab el din Ahmed ben Aly ben Ibrahim El Hasseini, plus connu sous le nom de Ibn 'Adnân ou de Ibn Abou'l Genn, m'a raconté qu'en l'année 815[1], il avait trouvé dans le cimetière, près de la petite porte de Damas, un tombeau où les fouilleurs qui le déblayèrent découvrirent un squelette. Le tombeau n'était pas paré et l'on eut vite trouvé le puits où l'on avait fait descendre le cadavre. De ce puits il sortit une quantité de mouches bleues si considérable qu'elles dérobaient presque aux fouilleurs les rayons du soleil. Les fouilleurs descendus dans ce puits trouvèrent un sarcophage long de 22 coudées et renfermant un corps étendu suivant la longueur de la cuve et tombé en poussière. Un de ceux qui avaient vu ce tombeau m'a raconté qu'il y avait là une

1. Du 25 avril 1411 au 12 avril 1412.

dent humaine cassée en trois morceaux, et qu'il avait pris l'un d'eux. La dent était grosse comme une pastèque et il l'avait fait peser devant lui ; elle pesait 2 ratls et 9 onces, en ratls de Syrie ; le morceau qu'il en avait cassé pesait 2 onces de Syrie. D'après ce poids, la molaire entière devait peser près de 12 ratls d'Égypte et Dieu le sait mieux.

CHAPITRE XII

COUP D'ŒIL SUR CE QUI A ÉTÉ DIT AU SUJET D'ALEXANDRIE

D'après Abou 'Amr El Kandi, on est d'accord qu'il n'y a point au monde d'autre ville qu'Alexandrie qui puisse répondre à trois séries طبقات. Quand 'Abd El 'Aziz ben Merwan entra à Alexandrie, il interrogea un savant grec à son sujet et sur le nombre de ses habitants : « Par Dieu, répondit-il, ô émir, jamais aucun roi n'a pu en connaître le nombre ; quant aux Juifs, sur lesquels on a pu te renseigner, ils étaient 600,000 d'après le dénombrement exécuté par ordre d'un roi grec. Mais qu'est ce chiffre auprès des ruines que l'on trouve de tous côtés ? Il m'a été rapporté que certain roi de la dynastie persane qui régna en Égypte, fit imposer d'un dinar chaque Alexandrin adulte. Les notables et les savants de la ville vinrent trouver le roi et lui dirent : O roi, ne te donne pas cette peine ; car Alexandre a mis trois cents ans à bâtir la ville, qui est restée florissante pendant 300 autres années, mais qui depuis 300 ans est ruinée. Ses habitants, pendant 70 années, n'ont pu marcher dans les rues de la ville que munis de voiles noirs pour protéger leurs yeux contre la blancheur éclatante des murs.

Parmi les citations divines qui en ont été faites, il convient de rappeler qu'un savant commentateur la regarde comme la ville que Dieu, dans son livre sacré, a voulu désigner lorsqu'il dit : *Iram Zat El 'Amâd qui n'a pas sa pareille au monde* (*Cor.*, LXXXIX, 6, 7), Ahmed ben Saleh rapporte qu'un jour Sofian ben 'Eïnah lui dit : « O Égyptien, où habites-tu ? — A Fostat, répondit-il. — As-tu été à Alexandrie ? — Oui. — C'est, fit Safian, le carquois où Dieu a déposé les meilleures de ses flèches. »

Abd Allah ben Marzouq El Sadfi dit : « Lorsqu'on m'annonça que mon cousin Khaled ben Yezid était mort à Alexandrie, je rencontrai l'un après l'autre Mousa ben 'Aly ben Rabah, 'Abd Allah ben Lahi'ah et El Leith ben Sa'd, qui tous me dirent : « N'est-il pas mort à Alexandrie ? — Oui, répondis-je. — Alors, il vit auprès de Dieu qui le favorise et le récompense de son séjour sur la terre, et il aura la récompense du martyr, (car) Dieu le ressuscitera pour cela. » Ceux qui s'occupent de cosmographie, de la description des pays, de l'arrangement des climats et des régions, affirment que dans aucun

pays du monde l'âge des hommes n'est aussi long qu'à Marbout, dans le district d'Alexandrie, et au Ouadi Farghanah. D'après El Hassan ben Safouan, Alexandrie, Tennis, et les autres pays similaires jouissent, grâce au voisinage de la mer, d'une température modérée, sans chaleur ni froid excessif; le vent d'est, qui y souffle plus particulièrement, ne fait que les rendre plus forts et les affiner, leur enlevant tout souci et les gardant de la rudesse que les gens de Yachmoun possèdent par nature et par tempérament. La caractéristique des Alexandrins est l'avarice. Gelal el din ben Mokram ben Abou'l Hassan ben Ahmed El Khozragi, le maître de ceux qui savent par cœur, a dit :

Celui qui descend à Alexandrie ne reçoit comme don d'hospitalité
Que de l'eau ou la description de la colonne d'El Souari.
Quand on veut bien le traiter, on va jusqu'à lui donner de l'air
Doux et l'indication du Phare;
On lui peint aussi la mer et ses vagues.
En y joignant la description des grandes barques grecques.
Que l'hôte (de l'Alexandrin) n'ait pas l'ambition d'avoir du pain,
Car il n'y a là pour cette lettre aucun lecteur.

Ahmed ben Gordadiah dit : De Fostat à Daouat el Sahel, il y a 24 milles; de là à Marbout 30 milles, puis jusqu'à Kom Sherik 30 milles, puis jusqu'à Karioun 24 milles, puis jusqu'à Alexandrie 24 milles. Un autre a dit : La route d'Alexandrie, à la saison de l'étiage, suit les villes et les villages; cette route va d'abord de Shatnouf à Sabak El Obeid, station qui renferme un joli port ; distance 12 *sqs*. De Sabak à Menouf, grande ville où se trouvent des bains et des marchés et dont les habitants comptent des gens riches et notables, il y a 16 *sqs*. De Menouf à Mehallah Sard, où est une chaire, un bain, des hôtelleries, un marché important, 16 *sqs;* de Mehallah Sard à Sakha, grande ville avec bains nombreux et marchés, province très étendue, région considérable, siège d'une administration militaire avec garnison importante, pays très productif en lin, huile de radis et blés magnifiques. 16 *sqs*. De Sakha à Shoubra Kamiah, grande ville renfermant une mosquée et des marchés. 16 *sqs*. De Shoubra Kamiah à Masir, mosquée et marchés, 16 *sqs;* de Masir à Senhour, ville d'une étendue considérable avec bains et marchés, province importante, 16 *sqs;* de Senhour à El Nakhoum, province comprenant des bains, des hôtelleries, des marchés, 16 *sqs;* d'El Nakhoum à Nestarou, ville autrefois considérable et très belle, sur le lac d'Yachmoun,

20 *sags;* de Nestarou à Bourlos, ville où résident les nombreux pêcheurs du lac et où se trouvent des bains, 10 *sags;* de Borlos à Khana, forteresse au bord de la mer, 10 *sags;* de Khana à Rosette, ville bâtie sur le Nil et où ce fleuve se jette dans la mer par l'embouchure connue sous le nom de bouche d'Ashtoum, du nom du village qui est à l'entrée, 30 *sags;* il s'y trouvait des marchés importants et un bain; les palmiers y abondent et on y paie un droit sur les objets apportés d'Alexandrie.

Cette route, de Shatnouf à Rosette, à moins qu'elle ne soit coupée par les hautes eaux, est la meilleure voie pour se rendre à Alexandrie; aucune autre ne la vaut, et elle conduit à tous les points de la terre. Parmi les étoffes tissées à Alexandrie, se trouve ce tissu de lin qu'on nomme *El Sharb* et dont chaque drahme vaut un dirhem d'argent, et aussi ces sortes de broderies que l'on vend contre plusieurs fois leur poids d'argent.

CHAPITRE XIII

DE LA CONQUÊTE D'ALEXANDRIE

Abou 'Amr El Kandi rapporte que lorsque les Musulmans se furent rendus maîtres de la citadelle et de ce qu'elle renfermait, 'Amr réunit ses troupes pour marcher contre Alexandrie et se mit en route en Rabi' I de l'an 20[1], ou, suivant d'autres, en Gamadi II de la même année[2].

Suivant Seïf ben 'Omar, 'Amr ben El 'As, alors qu'il était lui-même à Aïn Shams, envoya à Alexandrie 'Ouf ben Malek qui fit dire aux habitants que, s'ils voulaient se soumettre, on leur accorderait l'*aman*. Les Alexandrins y ayant consenti, 'Ouf entra en pourparlers avec eux, les troupes de 'Amr étant encore à 'Aïn Shams, et ne s'étant mises en marche que pendant les négociations.

« On dit, raconte Ibn 'Abd el Hakem, que El Maqoqos fit la paix avec 'Amr ben El 'As seulement lorsque ce dernier se fut emparé d'Alexandrie après un siège de trois mois, siège tellement pressant que les habitants redoutaient 'Amr. El Maqoqos demanda pour les Alexandrins une paix semblable à celle qui avait été consentie aux Coptes, sous condition de ratification de la part de l'empereur. Yezid ben Abou Habib nous a raconté que le Grec El Maqoqos était le grand maître de l'Égypte avec lequel 'Amr ben El 'As signa un traité permettant à certains Grecs, qui le désiraient, de se retirer, et à certains autres de rester pour des affaires mentionnées dans le traité. Quand la nouvelle en parvint à Héraclius, empereur des Grecs, il entra dans une violente colère et opposa le refus le plus formel. Il fit sur-le-champ partir une armée; les portes d'Alexandrie furent fermées et la guerre fut déclarée à 'Amr. C'est alors qu'El Maqoqos vint trouver ce dernier et lui dit : « Je te demande trois choses. — Quelles sont-elles? demanda 'Amr. — D'abord tu n'accorderas pas aux Grecs ce que tu m'as accordé, car j'ai été bon pour eux et ils ont été méchants pour moi; ensuite, tu ne rompras pas avec les Coptes, car ils ne sont pour rien dans la rupture (actuelle); enfin, en ce qui me concerne, si je viens à mourir, tu me feras enterrer à Bakhans. — Tout cela nous

1. Du 18 février au 10 mars 641.
2. Du 18 mai au 17 juin 641.

est facile, dit 'Amr. » Et profitant de ce que la sortie était encore possible, 'Amr se retira avec les Musulmans, accompagné d'une foule des principaux des Coptes qui leur assurèrent la route et leur préparèrent les voies et le campement. Ainsi les Coptes les assistèrent dans tous les combats que les Musulmans livrèrent aux Grecs; ceux-ci en ayant été informés, firent leurs préparatifs en conséquence et demandèrent des renforts; on leur expédia du pays de Roum des navires chargés de soldats grecs, d'armes et de provisions. (Ceux-ci étant débarqués), 'Amr se porta à leur rencontre et partit de Fostat pour Alexandrie; il ne rencontra personne jusqu'à Marbout; là, il se heurta à une troupe de Grecs avec lesquels il engagea une légère escarmouche. Dieu mit les Grecs en fuite, et 'Amr continuant sa route rencontra le gros des Grecs à Kom Sherik; un combat s'engagea qui dura trois jours, au bout desquels Dieu donna la victoire aux Musulmans et les Grecs montrèrent leurs épaules.

D'après une autre version, 'Amr (après le premier engagement) aurait envoyé à la poursuite des Grecs Sherik ben Sami qui les atteignit près de la colline, qui prit de lui le nom de Kom Sherik. Sherik marchait donc en avant de l'armée de 'Amr qui était restée à Marbout, mais les Grecs l'obligèrent à se réfugier auprès du Kom; Sherik s'y étant retranché, y fut cerné par les Grecs. Se voyant ainsi serré de près, Sherik ben Sami donna un ordre à Abou Na'mat Mâlek ben Na'mat El Sadfi, propriétaire du cheval alezan nommé Ashqar Sadf (اشقر صدف) dont aucune monture n'égalait la vitesse. Abou Na'mat prit son élan et bondit du Kom par-dessus les Grecs qui se mirent à sa poursuite, mais sans l'atteindre. Abou Na'mat put donc rejoindre 'Amr et le prévenir de ce qui se passait. 'Amr se mit immédiatement en marche et les Grecs, l'ayant appris, s'ébranlèrent. Les deux armées se rencontrèrent à Salatis, où un combat acharné s'engagea. Dieu mit les Grecs en déroute, et les deux armées s'étant rencontrées de nouveau à Karioun, un combat s'engagea qui dura plus de dix jours. 'Abd Allah ben 'Amr combattait au premier rang et le porte-drapeau était alors Ouardan, affranchi de 'Amr. 'Abd Allah ben 'Amr, déjà couvert de nombreuses blessures, s'écria : « O Ouardan, si tu reculais un peu, nous pourrions nous reposer. — Tu veux te reposer? dit Ouardan. Le repos est en avant et non en arrière. » Et 'Abd Allah se porta en avant. Un messager de son père étant venu l'interroger sur ses blessures, il dit :

Je lui dis pour qu'elle sorte de sa tristesse et se console :
Calmez-vous ! Ou vous y gagnerez quelque chose, ou du moins vous vous reposerez.

Ces vers sont de 'Amr ben El Atnabah ; c'était un homme de la tribu des Benou Naggar et voisin d'El Mo'az ben El Na'man. Ce dernier (El Na'man) ayant été tué, Mo'az dit : « Il n'a pu être tué que par 'Amr ben El 'Atnabah. » Ce 'Amr était alors le plus noble de la tribu de Khazreg, et il répondit :

Oh ! qui dira de ma part à ceux qui se croient capables (de me tuer),
(Parfois un conseil peut être donné à un conseiller) :
Vous êtes dans un état tel que vous ne pouvez me faire le moindre mal
Par une parole voilée ou claire.
Quelqu'un de vous tentera promptement de le faire.
Mais la trace d'une langue n'est pas celle que laisse une blessure.
Par mon innocence, par l'expérience que j'ai acquise.
Par les éloges précieux que j'ai pu conquérir,
Par les largesses que je répands pour écarter les maux d'autrui,
Par mon courage à braver les héros valeureux,
Par ce que je me dis chaque fois que je ne puis m'apaiser et me consoler :
« Sois en repos, tu te loueras du résultat ou tout au moins tu te reposeras. »
Je défendrai mes bonnes actions,
Je préserverai mon honneur intact
Avec une épée (ذى شطب) ayant la couleur du sel limpide
Et une âme qui ne peut trouver de repos en face d'une chose mauvaise.

Le شطب est la partie culminante du palmier vert, singulier شطبة. Le mot جشات veut dire « être au comble de la tristesse et de l'effroi », et جاشت « être enveloppé par le trouble ». Ces deux mots ont, dit-on, le sens d' « être élevé » ارتفع. Le mot المشيح veut dire « ratatiné par le froid ».

Le messager revint auprès de 'Amr et l'informa de ce qui lui avait été dit : « C'est vraiment mon fils, » dit 'Amr, et il adressa à Dieu *la prière du danger* (صلاة الخوف). Dieu donna donc la victoire aux Musulmans qui tuèrent un nombre considérable de Grecs et poursuivirent l'ennemi jusqu'à Alexandrie où les Grecs se retranchèrent. La ville était entourée de remparts solides et ininterrompus, citadelle après citadelle. Les Musulmans prirent position et s'installèrent, secondés par les chefs coptes qui leur procuraient les vivres et les fourrages nécessaires. Cela dura deux mois ainsi. Alors se produisit un changement. Des cavaliers, lancés du côté du lac caché par la citadelle, chargèrent

'Amr et tuèrent douze fantassins musulmans. L'empereur grec envoya à plusieurs reprises à Alexandrie des navires apportant des renforts de plus en plus importants aux assiégés.

L'empereur grec disait : « Par Dieu ! si les Arabes s'emparent d'Alexandrie, c'en est fait des Grecs, ils périront. » Car les Grecs n'avaient nulle part d'églises plus grandes que les églises d'Alexandrie et, après la conquête de la Syrie par les Arabes, les fêtes des Grecs se célébraient à Alexandrie. Et l'empereur dit : « Par Dieu ! s'ils nous prennent Alexandrie, les Grecs sont perdus et leur Empire détruit. Puis il fit ses préparatifs et organisa son départ pour Alexandrie, afin d'en voir le siège de ses propres yeux. Et quand ses préparatifs furent achevés, Dieu le renversa et le fit mourir, et ses provisions servirent aux Musulmans. Il mourut en l'an 19[1], et par sa mort, Dieu brisa l'aiguillon des Grecs et beaucoup de ceux qui s'étaient enfuis revinrent.

Héraclius, dit El Leith, mourut en l'année 20[2], celle pendant laquelle fut conquise Césarée de Syrie. Les Arabes, rendus audacieux par cette victoire, ne cessaient de combattre les Alexandrins et leur livrèrent des combats acharnés. Une poignée de Grecs, sortie par la porte de la citadelle d'Alexandrie, s'était jetée sur une troupe de Musulmans et leur avait tué un homme de la tribu de Maharrah ; ils lui tranchèrent la tête et l'emportèrent. Les Maharrah entrèrent dans une violente colère et déclarèrent qu'ils n'enterreraient pas le cadavre de leur compagnon sans sa tête. « Emportez-vous, leur dit 'Amr, comme vous le feriez en face de gens qui se soucient de votre colère. S'il sort quelque troupe grecque, jetez-vous sur elle, tuez-lui un homme et jetez-leur sa tête ; ils vous jetteront celle de votre compagnon. » En effet, les Grecs ayant fait une sortie, les Maharrah se jetèrent sur eux, tuèrent un de leurs patrices, lui coupèrent la tête et la jetèrent aux Grecs qui renvoyèrent celle du Maharrah. « Et maintenant, leur dit 'Amr, enterrez votre compagnon. »

« Des trois tribus de l'Égypte, disait 'Amr, les Maharrah battent et ne sont point battus, les 'Afeq sont battus et ne battent point, et les Bela ont été pour la plupart compagnons du Prophète et ont, pour qualité principale, d'être excellents cavaliers. » Un homme ayant proposé à 'Amr de disposer des

1. Du 2 janvier au 20 décembre 640.
2. Du 21 décembre 640 au 9 décembre 641.

machines pour lancer des pierres et démolir les murailles, 'Amr lui répondit : « Arrange-toi pour que ton rang disparaisse ? » — « Les ennemis sont déjà là, lui dit-on une fois, et nous craignons pour le voile (ils voulaient parler de la femme de 'Amr). — On aura pris bien d'autres voiles auparavant, » répondit-il.

Le siège traînant en longueur, un Grec se présenta qui défia au combat Mousallimah ben Mokhalled. Le Grec renversa ce dernier et, l'ayant fait tomber de cheval, fondait sur lui pour le tuer, quand un compagnon de Mousallimah accourut à son secours. Mousallimah ne luttait plus et semblait condamné ; le Grec, tout joyeux, frappait sur les deux Musulmans, ce qui irrita 'Amr. Mousallimah était très charnu et son ventre était pesant. « Qui m'a donné un homme pareil ? s'écria 'Amr. N'est-ce pas cet individu qui ressemble à une femme et veut se mêler de ce que font les hommes ? » Mousallimah furieux reprit sans répondre le combat ; les combattants entrèrent dans la citadelle d'Alexandrie et le combat continua, mais les Grecs, arrivant en foule, forcèrent les Arabes à se retirer, à l'exception de quatre hommes qui, dispersés dans la citadelle, y furent renfermés. L'un d'eux était 'Amr ben El 'As, le second était Mousallimah ; le nom des deux autres ne nous est pas parvenu. Ils se trouvaient donc séparés de leurs compagnons, mais les Grecs ignoraient qui ils étaient. S'étant aperçu de leur abandon, 'Amr ben El 'As et les autres se réfugièrent dans le souterrain des bains ; les Grecs y pénétrèrent après eux et les ayant fait sortir, un interprète grec les interrogea en arabe. « Vous voilà devenus nos prisonniers, dit-il, rendez-vous donc et ne vous tuez pas vous-mêmes. » Les Arabes refusèrent. « Vous devez avoir par devers vous quelques-uns des nôtres que vous retenez prisonniers ; nous vous promettons de vous échanger contre nos compagnons et de ne pas vous tuer. » Les Arabes refusèrent. « Avez-vous, dit le Grec, quelque moyen acceptable ? (En voici un :) Si notre champion l'emporte sur le vôtre, vous vous rendrez à nous, et nous serons vos maîtres. Si votre champion l'emporte au contraire, nous vous laisserons retourner près de vos compagnons. » Les Arabes se déclarèrent satisfaits et l'accord ayant été fait entre l'interprète, 'Amr, Mousallimah et leurs deux compagnons, dans le souterrain des bains, on ramena les Arabes en plein air. Un homme de Roum, dont les Grecs prisaient le courage et la vaillance, se présenta et les Grecs dirent : « L'un de vous va lutter avec notre compagnon. » 'Amr voulut se présenter, mais Mousallimah l'en empêcha : « Pourquoi

commettre cette double faute? dit-il. Tu t'es déjà séparé de tes compagnons, toi leur chef; c'est en toi que réside leur force, c'est dans tes mains qu'est déposé leur courage. Ils ne savent ce que tu es devenu et ne seront heureux qu'en te voyant reparaître pour les conduire de nouveau aux combats. Si tu es tué, quelle perte pour tes compagnons! S'il plaît à Dieu, je prendrai ta place et suffirai à la besogne. — Eh bien, va, dit 'Amr, et que Dieu te favorise! » Et Mousallimah s'avança vers le Grec et tous les deux tournèrent pendant une heure, mais Dieu assista Mousallimah qui fut victorieux. Lui et ses compagnons se retirèrent; les Grecs, fidèles à leur parole, tinrent leur promesse et leur ouvrirent les portes de la citadelle. Ils sortirent, et ce n'est que plus tard que les Grecs apprirent qu'ils avaient tenu entre leurs mains le général ennemi. Ils furent très irrités et se rongèrent les poings de rage de l'avoir laissé échapper. Quand ils furent dehors, 'Amr rougit de ce qui s'était passé et dit à Mousallimah : « Périsse la colère! » et il ajouta : « Pardonne-moi ce que je t'ai dit. » Mousallimah le lui pardonna. « Je n'ai commis de vilenies, ajouta 'Amr, que trois fois: deux fois au temps de l'ignorance et celle-ci qui est la troisième; chaque fois j'ai eu à m'en repentir et à rougir; mais ce dont je rougis le plus, c'est de ce que je t'ai dit. Par Dieu! j'espère ne pas en commettre une quatrième tant que je vivrai. » 'Amr assiégea Alexandrie pendant des mois, et la nouvelle en étant parvenue à 'Omar ben el Khattab : « Ils ne mettraient pas tant de lenteur à conquérir ce pays, s'écria-t-il, s'ils ne tramaient pas quelque chose. » Et il écrivit à 'Amr ben El 'As: « Je suis surpris de votre lenteur à conquérir l'Égypte. Voici deux ans que vous livrez bataille et comment en serait-il ainsi si vous ne tramiez pas et si vous n'agissiez pas suivant le désir de vos ennemis. Et Dieu n'accorde la victoire qu'à ceux dont les intentions sont pures. Je t'envoie quatre hommes et t'avise que chacun d'eux vaut mille fantassins, comme j'ai pu le voir; et s'il y en a d'autres qu'eux, ceux-là ne l'emporteront pas sur eux. Dès que ma lettre te sera parvenue, fais une proclamation à tes hommes et exhorte-les à combattre les ennemis; qu'ils s'arment de patience et de résolution; mets à leur tête les quatre hommes que je t'envoie, place-les en avant des troupes, et que tout le monde marche et combatte comme un seul homme. Que cela soit fait à la fin du vendredi, à l'heure où descend la miséricorde, au temps de l'exaucement. Que toute l'armée pousse un cri vers Dieu en lui demandant la victoire sur les ennemis. » Quand cette lettre fut parvenue à 'Amr, il rassembla ses troupes et leur lut la lettre de

'Omar. Puis il fit venir les messagers, les présenta aux troupes et donna à celles-ci l'ordre de se purifier et de prier en toute hâte, puis d'invoquer Dieu et de lui demander la victoire. Ils le firent et Dieu leur accorda la victoire.

'Amr, dit-on, demanda l'avis de Mousallimah, ajoutant : « Pour moi, mon avis est de combattre. — J'opine, répondit Mousallimah, pour que tu interroges un homme compétent et que tu t'en rapportes à l'expérience de quelqu'un des compagnons du Prophète de Dieu; réunis les hommes en sa présence et c'est lui qui proclamera la bataille; cela doit te suffire. — Mais qui? » demanda 'Amr. Mousallimah répondit : « 'Abadat ben El Samet. » 'Amr le fit appeler et quand il fut arrivé, monté sur son cheval, il en voulait descendre. « Avant de descendre, lui dit 'Amr, montre-moi les dents de ta lance. » 'Abadat les lui ayant montrées, 'Amr enleva son turban de sa tête, le donna à 'Abadat auquel il remit le commandement du combat contre les Grecs. 'Abadat prit donc le commandement, les Grecs reculèrent et furent battus, et, par son entremise, Dieu conquit Alexandrie ce jour-là même. Le siège d'Alexandrie avait duré 9 mois, depuis la mort d'Héraclius, et avait commencé 5 mois avant la mort de ce prince. La ville fut emportée le vendredi, 1er jour de Moharrem de l'an 21[1]. D'après Abou 'Amr El Kandi, 'Amr n'aurait assiégé Alexandrie que pendant 3 mois, après lesquels il s'en serait emparé de vive force; c'est là, ajoute l'auteur, la première conquête. Cependant, on prétend que Amr s'empara de la ville le 1er Moharrem de l'an 21.

D'après El Leith, cité par El Qoda'i, 'Amr assiégea Alexandrie pendant 6 mois, s'en empara, puis marcha sur Fostat qu'il prit comme capitale en Dhu 'l qaddeh.

Quand Dieu, dit Ibn 'Abd El Hakem, eut mis les Grecs en fuite et qu'il eut fait conquérir Alexandrie par les Musulmans, les Grecs se dispersèrent par terre et par mer. 'Amr, laissant à Alexandrie mille de ses compagnons, se mit, avec le reste de ses troupes, à la poursuite des Grecs qui s'enfuyaient par terre; ceux des Grecs qui avaient pris la mer revinrent alors à Alexandrie et tuèrent tout ce qu'ils y trouvèrent de Musulmans; il n'y eut d'épargnés que ceux qui prirent la fuite. Cette nouvelle étant parvenue à 'Amr, il revint en toute hâte, reprit la ville, s'y installa et écrivit à 'Omar ben El Khattab : « Dieu nous

1. 10 décembre 641.

a fait conquérir Alexandrie sans convention ni traité. » 'Omar lui répondit qu'il détestait ses avis et qu'il lui ordonnait de ne point dépasser Alexandrie. Voici, dit Ibn Lahi'at, comment il conquit Alexandrie pour la seconde fois : Un homme nommé Ibn Besamat, qui était portier, interrogea 'Amr sur sa religion, sur lui-même, sur son pays, sur ses gens, avant de lui ouvrir la porte. 'Amr répondit à toutes ces questions, et c'est alors que, Besamat ayant ouvert la porte, 'Amr put entrer. Du commencement du siège à la prise de la ville, il y eut vingt-deux hommes tués. 'Amr ben El 'As envoya Moawiah ben Khadig en messager à 'Omar ben El Khattab, pour lui annoncer la victoire. « Ne me donnes-tu pas une lettre? demanda Moawiah. — Pourquoi une lettre? répondit 'Amr, est-ce qu'un Arabe est fait pour porter des lettres? n'as-tu pas vu par toi-même et n'étais-tu pas présent? »

Quand le messager fut arrivé auprès d'Omar pour lui annoncer la prise d'Alexandrie, 'Omar se prosterna et rendit gloire à Dieu. Voici ce que raconte Moawiah ben Khadig : « 'Amr ben El 'As m'ayant envoyé porter à 'Omar la nouvelle de la prise d'Alexandrie, j'arrivai à Médine à midi et me rendis en toute hâte à la porte de la mosquée; j'y entrai et m'y tenais debout, quand une esclave sortant de la maison de 'Omar ben El Khattab m'aperçut essoufflé et couvert de mes vêtements de voyage; elle s'approcha de moi et me dit : « Qui es-tu? — Je suis, répondis-je, Moawiah ben Khadig, messager de 'Amr ben El 'As. » L'esclave se retira, puis revint en courant et j'entendais le bruit léger de son manteau sur sa jambe. Elle s'approcha de moi et me dit : « Debout! l'émir des croyants daigne te demander. » Je la suivis, et quand j'entrai, 'Omar tenait son manteau d'une main et rattachait de l'autre son haut de chausses. « Qu'apportes-tu? me demanda-t-il. — De bonnes nouvelles, répondis-je. Alexandrie est prise. » 'Omar sortit avec moi, se rendit à la mosquée et dit au crieur : « Appelle tout le monde à la prière. » Et quand le peuple fut rassemblé, il me dit : « Allons, raconte à tes compagnons ce qui s'est passé. » Je me levai et fis mon récit. Alors 'Omar se mit à prier, se retira dans son oratoire et là, tourné vers la « qibla », s'abîma en prières. Puis s'étant assis, il demanda : « Esclave, y a-t-il quelque chose à manger? » L'esclave s'avança avec du pain et de l'huile. « Mange, » me dit-il, et je mangeai abondamment. Il me dit encore : « Mange, car le voyageur a besoin de nourriture et si je devais manger, je mangerais avec toi. » Et je me jetai sur les aliments. Puis il dit : « Esclave, y a-t-il des dattes? » Et l'esclave apporta des dattes sur un plateau :

« Mange, » me dit-il, et je mangeai avidement. « Qu'as-tu dit en arrivant à la mosquée? me demanda-t-il. — J'ai dit, répondis-je, que le prince des croyants faisait sa sieste. — Ce que tu as dit ou ce que tu as pensé est mal. Si je dors en effet le jour, je porte préjudice à mes sujets; si je dors la nuit, je me porte préjudice à moi-même. Comment pourrais-je dormir dans cette alternative, ô Moawiah? »

Plus tard, 'Amr ben El 'As écrivit à O'mar ben El Khattab : « J'ai conquis la ville d'Alexandrie et ne t'en ferai pas la description; je te dirai seulement que j'y ai trouvé quatre mille constructions avec quatre mille bains, quarante mille juifs que j'ai frappés de la capitation et quatre cents lieux de plaisance royaux. » D'après Abou Qabil, 'Amr, après s'être emparé d'Alexandrie, y trouva douze mille marchands vendant des légumes. Et pendant la nuit où 'Amr entra dans la ville et celle où l'on avait redouté son entrée soixante-dix mille juifs s'enfuirent d'Alexandrie.

On compta dans Alexandrie, en fait de bains, douze mille caveaux, dont le plus petit renfermait mille salles pouvant contenir chacune un grand nombre de personnes. Le nombre des Grecs d'Alexandrie atteignait deux cent mille, les plus vigoureux gagnèrent le pays de Roum sur des barques. Il se trouvait là cent grandes barques qui transportèrent trente mille personnes et tout ce qu'elles purent emporter de richesses, d'ustensiles et de serviteurs. Ceux qui restèrent durent payer le tribut, et ils étaient au nombre de six cent mille; sans compter les femmes et les enfants. Les troupes n'étaient pas d'accord avec 'Amr pour le partage; presque tous les soldats le réclamaient; mais 'Amr déclara qu'il ne pouvait l'accorder avant d'en avoir référé à l'émir des croyants. Il lui écrivit donc, annonçant la conquête et lui énumérant les richesses de la ville, l'informant que les Musulmans en réclamaient le partage. 'Omar lui répondit : « Ne partage rien, ne touche pas à ces richesses; les impôts seront le partage des Musulmans et leur seront une force contre les forces de leurs ennemis. » Et 'Amr fit réparer la ville, en dénombra les habitants et leur imposa le tribut. Et l'Égypte tout entière fut soumise à l'impôt de deux dinars par homme, chacun ne payant que deux dinars par tête, à moins qu'il n'eût les moyens de payer davantage à cause de l'étendue de ses terres et de leurs cultures. Il n'en était pas ainsi à Alexandrie, dont les habitants payaient le tribut et la capitation suivant le bon plaisir du vali, car Alexandrie avait été enlevée de

vive force et non cédée par traité ni convention, et pour les Alexandrins, il n'y avait ni paix ni protection.

Certains districts de l'Égypte furent traités sur le pied de guerre; les territoires de Belheib, d'El Kheïs et de Salatis furent ravagés. Le produit du pillage fut envoyé à Médine et aux autres villes (d'Arabie), mais 'Omar ben El Khattab le renvoya aux districts pillés et le leur fit restituer. Et la totalité des Coptes devinrent protégés de l'Islam.

D'après Yezid ben Abou Habib, 'Amr ayant pillé les districts de Belheib, de Salatis, de Qoratia et de Sakha et ayant fait le partage du butin, les prémices en furent envoyés à Médine, mais 'Omar ben El Khattab écrivit à 'Amr de rendre ce butin à son propriétaire, et 'Amr restitua ce qu'il en put retrouver. Il est dit dans un autre récit que 'Omar ben El Khattab écrivit spécialement au sujet des gens de Salatis : « Quiconque d'entre eux est entre vos mains, soyez-lui favorable et démontrez-lui la vérité de l'Islam; s'il embrasse l'islamisme, qu'il soit considéré comme un Musulman; qu'il ait part à la richesse commune; mais s'il préfère conserver sa religion, laissez-le tranquille en sa ville. » Les gens de Belheib, qui étaient alors des hommes justes, choisirent l'islamisme.

Dans un autre récit, on rapporte que les gens de Salatis, de Sa, de Belheib aidèrent de tout leur pouvoir les ennemis des Musulmans contre ces derniers; les Musulmans les ayant vaincus, crurent licite de les piller et se dirent : « Ces pays-là seront pour nous un butin comme Alexandrie. » 'Amr écrivit à 'Omar ben El Khattab à ce sujet et 'Omar lui répondit : « Fais d'Alexandrie et de ces trois districts des protégés de l'Islam; impose-leur un tribut, et ce tribut, joint à ce que doivent payer les Coptes, sera pour les Musulmans une force contre leurs ennemis. Qu'on n'en tire aucun butin et qu'on n'en fasse pas des esclaves. » Et on fit ainsi.

On dit, au contraire, que 'Omar les ramena au pacte conclu précédemment avec eux. 'Amr, dit Ibn Lahi'at, perçut, pour la capitation à Alexandrie, six cent mille dinars, car il y trouva trois cent mille protégés de l'Islam, chacun imposé de deux dinars, ce qui donne le total précité. On dit que le produit de la capitation à Alexandrie fut de dix-huit mille dinars. Sous le khalifat de Hecham ben 'Abd El Melek, cet impôt produisit trente mille dinars; et l'on assure que 'Amr ben El 'As laissa la vie aux Alexandrins et que, loin de massacrer et de piller, il en fit des protégés de l'Islam, comme il l'avait fait des Nubiens.

CHAPITRE XIV

DE CE QUE FIRENT LES MUSULMANS A ALEXANDRIE ET DES SOULÈVEMENTS DES GRECS

Quant à Alexandrie, dit Ibn 'Abd el Hakem, il ne s'y trouvait pas de terrain appartenant en propre à quelqu'un, mais quiconque désirait rester quelque part avec ses frères, le pouvait faire. Après la prise d'Alexandrie, 'Amr ben El 'As et 'Abadah ben El Samet se portèrent en avant et montèrent sur la colline où se trouve aujourd'hui la mosquée de 'Amr ben El 'As. « Descendons, » dit Moawiah ben Khadig. Et 'Amr descendit et s'établit dans une maison à l'ouest de l'oratoire de 'Amr, du côté de la mer, et qui a été détruite depuis; Moawiah s'établit sur l'éminence où 'Abadah ben El Samet planta une tente dans laquelle il demeura pendant tout le temps de son séjour à Alexandrie. Abou'l Derda était, dit-on, avec lui, mais Dieu le sait mieux que personne.

Après la pacification du pays, 'Amr ben El 'As répartit ainsi son armée: un quart fut laissé en garnison à Alexandrie; un autre quart occupa le rivage de la mer; le reste demeura sous ses ordres. Le quart qui tenait garnison à Alexandrie y restait régulièrement pendant les six mois d'été et était relevé pendant les six mois d'hiver. A chaque chef était assigné un château où il s'établissait avec tous ceux qui l'accompagnaient; ils y prenaient gratuitement leurs logements provisoires.

D'après Yezid ben Abou Habid, les Musulmans restèrent d'abord tranquilles dans leurs cantonnements d'Alexandrie, mais plus tard, devenus impatients, ils firent quelques expéditions au dehors, et celui d'entre eux qui revenait le premier occupait la maison qui lui plaisait. Ayant à repartir en campagne, 'Amr, leur dit : « Je crains que vous ne mettiez en mauvais état les maisons qui vous servaient de gîte, si vous vous les prenez les uns aux autres. » Et, en approchant de Karioun : « Allez, leur dit-il, avec la bénédiction de Dieu, et celui d'entre vous qui plantera sa lance dans une maison, cette maison lui appartiendra, à lui et à ses enfants. » Et quand un homme entrait dans une maison, il plantait sa lance dans une chambre, puis un autre survenait qui plantait sa lance dans une autre chambre, et ainsi la mai-

son devenait la propriété de deux ou de trois familles qui s'y installaient. A leur départ, les Grecs revenaient prendre possession de leur logis et le réparaient. Et Yezid ben Abou Habib prétend qu'on n'avait le droit ni de donner ces maisons en location ni de les prendre à bail, non plus que de les transmettre par héritage; on ne pouvait que les habiter comme lieux de cantonnements.

D'après le récit de Yezid ben Abou Habib, 'Amr ben El 'As, après la prise d'Alexandrie, voyant les maisons et les édifices déserts, eut le dessein de s'y installer. « Voilà, dit-il, des maisons qui ne nous coûteront pas grand'-peine. » Il écrivit donc à 'Omar ben El Khattab pour lui demander l'autorisation de s'installer à Alexandrie. 'Omar demande au messager si, dans ce cas, il y aurait de l'eau entre lui et l'armée musulmane. « Oui, Émir des Croyants, répondit le messager, au moment de la crue du Nil. » Et 'Omar écrivit à 'Amr : « Je ne veux pas que tu t'installes avec les Musulmans dans un endroit où l'eau nous séparerait pendant l'hiver ou pendant l'été. » Et 'Amr ben El 'As se transporta à Fostat. 'Omar écrivit dans le même sens à Sa'd ben Abou Ouaqâs qui occupait les villes de Cosrou, à son gouverneur de Bassorah, et à 'Amr ben El 'As qui était à Alexandrie : « Ne mettez pas d'eau entre vous et moi afin que, si je désire me rendre à cheval auprès de vous, je puisse chevaucher jusqu'à vous et vous rejoindre par terre. » Et Sa'd ben Abou Ouaqâs se transporta des villes de Cosrou à El Koufa, le gouverneur de Bassorah quitta la ville qu'il occupait pour se rendre à Bassorah et 'Amr ben El 'As alla d'Alexandrie à Fostat. Chaque année, 'Omar ben El Khattab envoyait un corps de troupes de Médine à Alexandrie, car il ne négligeait pas la nouvelle conquête et redoutait toujours un coup de main des Grecs.

Othman écrivait à 'Abdallah ben Sa'd ben Abou Sara' : « J'ai appris ce qu'avait résolu l'Émir des Croyants au sujet d'Alexandrie; les Grecs s'étant soulevés deux fois, il fut obligé de laisser les garnisons à Alexandrie et de fournir des vivres à ces garnisons qui se relevaient tous les six mois. » Lors d'un soulèvement de la ville, les Grecs, ayant à leur tête l'eunuque Manuel, arrivèrent dans des barques et la bloquèrent. Les Grecs d'Alexandrie firent cause commune avec les assiégants ; seul, El Maqoqos resta tranquille et ne viola pas le traité. A cette époque, 'Amr ben El 'As avait été déposé par Othman et l'on avait nommé vali 'Abd allah ben Sa'd ben El Sara'. A l'arrivée des Grecs, les Alexandrins demandèrent à Othman le rappel de 'Amr pour tenir tête aux

Grecs, car il avait l'expérience de la guerre et les ennemis le redoutaient. Othman consentit. 'Amr revint, et, comme à cette époque Alexandrie était protégée par des murailles, il jura que, si Dieu lui donnait la victoire, il raserait l'enceinte de la ville et rendrait Alexandrie semblable à une maison de débauche où l'on peut pénétrer de tous côtés. 'Amr opéra plusieurs sorties contre les assiégeants par mer et par terre, et les Coptes, qui obéissaient à El Maqoqos, se joignirent à lui ; quant aux Grecs, aucun n'était du parti d'El Maqoqos. Kharagah ben Hazafah ayant dit à 'Amr : « Combats-les avant que le nombre des rebelles n'augmente et ne laissons pas l'Égypte tout entière se soulever. — Non, répondit 'Amr, je les laisserai au contraire venir à moi, et comme ils porteront préjudice à ceux près de qui ils passeront, Dieu les fera se détruire l'un par l'autre. » Et les Grecs s'éloignèrent d'Alexandrie, et avec eux tous les insurgés des provinces. Ils s'arrêtaient dans les villages, buvant le vin, mangeant les provisions et pillant tous les endroits par où ils passaient, sans que 'Amr les attaquât. Ils arrivèrent ainsi à Nafious où les deux armées se rencontrèrent à la fois sur la terre et sur l'eau ; les Grecs poussèrent du côté des Coptes et firent pleuvoir dans le fleuve une grêle de flèches, et une flèche atteignit au cœur la jument de 'Amr qui était sur le rivage. L'animal fut blessé et 'Amr sauta à bas de sa monture ; les Grecs à ce moment quittèrent le fleuve, rejoignirent à terre les autres Grecs et lancèrent une nuée de flèches sur les Musulmans. Ceux-ci ayant fléchi légèrement, les Grecs les chargèrent avec tant de violence que les Musulmans tournèrent le dos ; Sherik ben Sami prit la fuite avec sa cavalerie. Les Grecs étaient disposés par rangs successifs, et à ce moment un des patrices arrivés du pays de Roum, monté sur son cheval et couvert d'une armure dorée, sortit des rangs et provoqua les Musulmans. Un homme de la tribu de Zobeïd nommé Houamel et surnommé Abou Madhag se présenta ; et tous les deux luttèrent longtemps se chargeant de la lance. Puis le patrice jetant sa lance tira son épée ; Houamel jeta sa lance à son tour et saisit également son épée ; son courage était connu et 'Amr se mit à lui crier : « O Abou Madhag ! » et celui-ci répondit : « Me voilà ! » Les armées étaient rangées sur les deux rives du Nil, groupées en ordre de bataille. Les deux adversaires luttèrent avec l'épée pendant une heure. Enfin le patrice se précipita contre Houamel qui se jeta également sur lui. Houamel était mince ; il tira le poignard qui était à sa ceinture, ou attaché à son bras, et en frappa la gorge ou la clavicule du barbare, le prit à

bras le corps, le renversa sous lui et le dépouilla. (Quelques jours après, Houamel mourut et 'Amr fit transporter son lit mortuaire entre les deux colonnes de sa couche funèbre jusqu'à ce qu'il fût enterré dans le Moqattam.) Alors les Musulmans redoublant de vigueur mirent les Grecs en déroute et les poursuivirent jusqu'à Alexandrie que Dieu leur livra. L'eunuque Manuel fut tué et 'Amr poursuivit les ennemis avec tant d'acharnement qu'il pénétra au cœur de la ville. Cédant aux supplications, il ordonna de cesser le carnage et à l'endroit même où cet ordre avait été donné, il bâtit une mosquée ; c'est la mosquée d'Alexandrie qui porte le nom de mosquée de la Clémence, en souvenir de l'ordre donné là par 'Amr de cesser le massacre. Puis les murs de la ville furent rasés. Les gens des provinces restés fidèles se réunirent et vinrent trouver 'Amr : « Nous sommes, dirent-ils, restés fidèles aux traités, mais ces brigands sont passés chez nous et nous ont enlevé nos biens et nos bestiaux qui sont à présent entre tes mains. » 'Amr leur fit restituer ce qu'ils reconnurent comme leur ayant appartenu et après qu'ils eurent fourni la preuve que ces objets étaient bien leur propriété. L'un d'eux cependant dit à 'Amr : « Tu t'es conduit injustement envers nous, car tu devais nous défendre, nous qui sommes sous ta protection et ne nous sommes pas révoltés. Quant à ceux qui se sont révoltés, que Dieu éloigne d'eux le bien. » Et 'Amr se repentit et dit : « Plût à Dieu que j'eusse été au-devant d'eux quand ils sont sortis d'Alexandrie ! » Cette révolte d'Alexandrie avait eu pour cause le fait suivant : Zalma, gouverneur d'Akhna, était venu trouver 'Amr et lui avait demandé : « Fais-nous savoir ce que chacun de nous doit payer pour la capitation. » 'Amr, montrant du doigt l'angle de l'église, lui répondit : « Si tu nous donnes de quoi remplir cet édifice depuis le bas jusqu'au toit, je n'aurai rien à réclamer. Vous n'êtes pour nous que des caissiers ; plus vous nous donnerez, plus nous serons à notre tour généreux envers vous, moins vous nous donnerez, moins grande sera notre générosité. » Le gouverneur d'Akhna irrité se rendit au pays de Roum et revint avec les Grecs. Dieu les mit en déroute et rendit captif le gouverneur d'Akhna qui fut amené à 'Amr. « Tue-le! » criait-on. — « Non, » dit 'Amr, qu'on le remette en liberté, dit-il, « Va et reviens encore avec une autre armée. » Et il le para, le couronna, le revêtit d'un bournous couleur de pourpre. Zalma alors accepta l'impôt de la capitation. On lui dit : « Si tu étais tombé ainsi entre les mains du roi des Grecs? — Si j'y étais tombé, répondit-il, il m'aurait fait mettre à mort en

disant que j'ai fait périr mes compagnons. » D'après Abou Qabil, 'Atabah ben Abou Safian proclama 'Alqamah El Qatifi gouverneur d'Alexandrie, et lui envoya 12,000 hommes. Et 'Alqamah écrivit à Moawiah ben Abou Safian se plaignant de ce que 'Atabah le trompait ainsi que ses compagnons. Mo'awiah lui écrivit : « Je t'ai fait accompagner de 10,000 hommes de Syrie et de 5,000 hommes de Médine, et à Alexandrie il y avait déjà 27,000 hommes. » D'après un autre récit, 'Alqamah ben Yezid commandait à Alexandrie avec 12,000 hommes ; et il écrivit à Mo'awiah : « C'est toi qui m'as désigné comme ton lieutenant à Alexandrie, et je n'ai avec moi que 12,000 hommes ; c'est à peine si nous nous apercevons les uns les autres, tant ce nombre est peu de chose. » Mo'awiah lui répondit : « Je t'ai expédié 'Abd Allah ben Moti' avec 4,000 hommes de Médine ; j'ai donné l'ordre à Mo'n ben Yezid El Salmii de se rendre à Ramleh avec 4,000 auxiliaires ; lorsque, grâce à leur cavalerie, ils t'auront rejoint et t'auront délivré de tes frayeurs, ils resteront avec toi. » D'après Ibn Lahi'ah, 'Amr aurait dit : « Le valiyat de l'Égypte entière vaut le reste du khalifat. »

En marchant sur Alexandrie, 'Amr ravagea le village qui porte aujourd'hui le nom de Kharabah Ouardan. On nous a rapporté diverses causes de cette dévastation ; Sa'id ben 'Afit nous a raconté que 'Amr, pendant qu'il se rendait à Nafious pour combattre les Grecs, envoya au matin Ouardan pour exécuter un ordre. Les Grecs de Kharabah l'enlevèrent et le cachèrent. 'Amr s'informa de lui, se mit à sa recherche, suivit ses traces et le trouva dans une de leurs maisons. Ordre fut donné de les détruire ; et l'ordre fut exécuté. On dit que tous les habitants de Kharabah étaient moines et que quelques soldats de l'arrière-garde de 'Amr s'étant attardés, furent tués par eux, alors que 'Amr avait déjà atteint Karioun. Il arrêta l'armée, expédia contre eux Ouardan qui massacra les habitants et détruisit la ville qui jusqu'à présent est restée un monceau de ruines. On dit que les gens de Kharabah étaient des gens de sac et de corde (اهل تويت وخبت). 'Amr envoya dans leur pays prendre une outre pleine de la poussière de leur sol. Puis il leur parla, mais ils ne répondirent rien et 'Amr les ayant fait sortir, fit répandre la poussière en question sous son tapis de prière sur lequel il s'assit; il les rappela et il leur parla, et ils consentirent à ce qu'il voulut. Les ayant fait sortir de nouveau, on enleva la poussière et quand on les eut rappelés et qu'on leur eût adressé la parole, ils ne

répondirent rien. L'expérience fut répétée un grand nombre de fois, et 'Amr finit par dire : « Ce pays ne mérite pas qu'on le foule aux pieds ! » Et il en ordonna la destruction. Lorsque Dieu eut mis les Grecs en déroute, Othman manifesta l'intention de laisser 'Amr ben El 'As à la tête de l'armée et de nommer 'Abdallah ben Sa'd comme préposé aux finances. « Me voilà, dit 'Amr, comme celui qui prend la vache par les cornes pendant qu'un autre la trait. » Et il refusa. Cette conquête de 'Amr fut faite de vive force sous le khalifat d'Othman en l'an 25[1], et entre cette seconde conquête et la première il y a 4 ans. El Leith dit : « La première conquête fut faite au début de l'an 22[2] et la seconde en l'an 25. Et l'armée resta[3]. . . . . pendant sept ans après la conquête, à combattre les gens, car on ouvrait contre eux les eaux et les marais. Puis 'Abdallah ben Sa'd ben Abou Sara' ravagea Dhu'l Souari en l'an 34[4]; et, au sujet de cette expédition, on raconte que 'Abdallah ben Sa'd en arrivant à Dhu'l Souari fit débarquer la moitié de ses troupes sous les ordres de Basr ben Artha ; et lorsqu'ils furent débarqués, un messager vint trouver 'Abdallah ben Sa'd et lui dit : « Ce que tu ferais si le fils d'Héraclius venait à toi avec mille navires, fais-le tout de suite. » Les bateaux des Musulmans étaient au nombre de 200 et quelques. 'Abdallah ben Sa'd se plaça debout entre les deux masses de l'armée et dit : « On m'annonce que le fils d'Héraclius vient à nous avec mille navires. Conseillez-moi. » Et comme personne ne répondait, il reprit, après un moment de silence : « Servez donc à quelque chose. » Et après s'être tu un instant, il leur reparla encore, mais personne ne répondit. Il s'assit donc et pour la troisième fois, après avoir attendu quelque temps, il dit : « Allons, il n'y a rien à faire ! » Alors se leva un homme de Médine qui avait fait la guerre sainte avec 'Abdallah ben Sa'd : « O émir, dit-il, Dieu a dit : *Que de fois une*

1. Du 28 octobre 645 au 16 octobre 646.

2. Du 30 novembre 642 au 18 novembre 643.

3. A cette phrase incompréhensible وأقامت الجيش من السماء يقاتلون الناس سبع سنين بعدأن فتحت مصر مما يفتحون عليهم من تلك المياه والغياض l'éditeur de Boulaq met la note suivante : Ce que dit l'auteur : L'armée resta..... est ainsi dans le texte original que j'ai entre les mains et je me demande ce que cette expression signifie : car ce ne peut être une erreur de mots ni une interversion de lettres excessive. De même, pour ce que dit l'auteur un peu plus haut, au passage où il est question des اهل تويت وخبت ; en l'examinant, on n'y trouve aucun sens ; peut-être est-ce une altération pour برتة وجبت (habileté et magie) dont le sens serait « habileté dans les affaires et la magie ».

4. Du 22 juillet 654 au 10 juillet 655.

petite troupe a vaincu une nombreuse armée avec l'aide de Dieu; Dieu est avec ceux qui persévèrent. » (*Cor., II, 250.*) Et 'Abdallah dit : « Embarquez-vous donc! » L'embarquement se fit, mais chaque barque ne reçut que la moitié de son effectif, l'autre moitié se trouvant à terre sous les ordres de Basr. Ils atteignirent l'ennemi et engagèrent le combat avec les carreaux et les flèches. Le fils d'Héraclius était resté en arrière ; c'était la nuit, et au moment de la déroute les courriers de nuit se mirent à sa recherche pour lui porter des nouvelles. « Que fait-on ? » leur demanda le prince. « On combat, répondirent les coureurs, avec des carreaux et des flèches.— Dans ce cas, fit-il, les Grecs sont vainqueurs. » Plus tard, d'autres courriers étant venus, il leur demanda : « Que fait-on? — Les carreaux et les flèches ayant manqué, on a jeté des pierres. — Alors, dit-il, les Grecs seront vainqueurs. » D'autres courriers survinrent : « Que fait-on ?— Les pierres ayant manqué, on a lié ensemble les barques et on a combattu avec l'épée. — Les Grecs sont donc vainqueurs, dit-il. » Dans ce temps-là les bateaux étaient attachés pendant le combat avec des chaînes. La barque de l'émir 'Abdallah se trouvant liée à une barque ennemie, celle-ci l'entraînait vers le gros de la flotte grecque. Alors 'Alqamah ben Yezed El Qatifi, qui se trouvait sur la barque de 'Abdallah ben Sa'd, se leva, frappa la chaîne de son épée et la trancha. 'Abdallah, dans la suite, interrogea sa femme Basisah ben Hamzah ben Yeshrah, laquelle était alors avec lui, car prévoyant que le combat serait rude, on avait emmené les femmes sur les barques, et Basisah répondit : « 'Alqamah est le maître de la chaîne. » Quand 'Abdallah avait demandé Basisah à son père, celui-ci lui avait dit : « 'Alqamah l'a déjà demandée et je suis engagé avec lui. S'il l'abandonne, je te l'accorde. » Et 'Abdallah parla à 'Alqamah qui consentit à se désister et Basisah devint l'épouse de 'Abdallah ben Sa'd. Puis 'Abdallah l'ayant laissée veuve, 'Alqamah l'épousa et la laissa veuve à son tour; elle épousa alors Karib ben Abrahat et resta sa femme jusqu'à sa mort. On raconte qu'en l'an 35[1] les Grecs se rendirent auprès de Constantin, fils d'Héraclius, et lui dirent : « Laisserons-nous Alexandrie entre les mains des Arabes? c'est notre plus grande ville. — Que ferais-je avec vous, répondit le prince, vous ne pouvez tenir une heure dès que paraissent les Arabes. — Viens seulement, dirent-ils, et s'il le faut, nous mourrons. » Ainsi convenu, Constan-

1. Du 11 juillet 655 au 29 juin 656.

tin partit pour Alexandrie avec mille navires ; pendant de longs jours il resta le jouet des vents ; à la fin, Dieu suscita un ouragan qui les noya tous, à l'exception de Constantin qui fut sauvé avec son navire et qui fut poussé par le vent jusqu'en Sicile. Les habitants de l'île l'interrogèrent ; il leur raconta son aventure, et ils s'écrièrent : « C'en est fait de la chrétienté et des chrétiens si les Arabes pénètrent chez nous, car nous ne trouverons personne pour les repousser. — Nous étions partis puissants, s'écria Constantin, et voici ce que nous sommes devenus! » On lui prépara un bain, et comme on s'approchait de lui : « Malheur à vous, s'écria-t-il, on enlèvera vos hommes et l'on tuera votre roi.— Que ne s'est-il noyé avec les autres! » s'écriaient-ils, et ils le tuèrent, épargnant ceux qui étaient avec lui sur son navire. Le lieu où sombra son expédition, dit Abou 'Amr El Kandi, fut appelé Dhu'l Souari, à cause de la quantité et de la masse des mâts (صوارى) de ses navires.

CHAPITRE XV

DU LAC D'ALEXANDRIE

Le lac d'Alexandrie, dit Ibn Abd 'El Hakem, était autrefois tout entier planté en vignes et appartenait à la femme d'El Maqoqos; elle tirait ses revenus du vin qui lui était payé comme redevance. Et le vin y devint tellement abondant qu'il lui fut impossible de s'occuper de son placement. Alors elle dit à ses fermiers : « Le vin ne fait plus mon affaire, apportez-moi des dinars. — Nous n'en avons pas, répondirent-ils. » C'est alors qu'elle fit pénétrer dans le lac l'eau qui noya les vignes et ce lieu devint un lac où l'on pêchait des poissons énormes. Cela dura ainsi jusqu'au moment où les Khalifes Abbassides, ayant desséché le lac et l'ayant protégé par des digues, l'ensemencèrent. Plus tard, il redevint un lac long d'une journée de marche et d'une largeur égale. L'eau y venait d'Achtoum, sur la mer de Roum, et en sortait pour se rendre dans un second lac situé au delà du premier, par un canal sur lequel se trouvent les deux villes de El Hadebah et d'Edkou. C'est un endroit abondant en plantations de concombres et de palmiers, tous plantés dans le sable. Dans ce lac se jette aussi un canal dérivé du Nil et appelé El Hafer (الحافر) long d'une demi-journée de marche et abondant en oiseaux, en poissons et en herbes. Les poissons de ce lac se vendent en grande quantité à Alexandrie, car ils sont très petits et ont une valeur infime. — L'eau s'est retirée de ce lac depuis...

CHAPITRE XVI

DU CANAL D'ALEXANDRIE

On dit que ce fut la reine Cléopâtre qui fit pénétrer le canal d'Alexandrie dans la ville. Auparavant, l'eau n'y parvenait pas, mais la reine fit approfondir le canal, l'amena jusque dans la ville et en dalla le plafond de plaques de marbre, depuis le commencement jusqu'à la fin ; on y en trouve encore aujourd'hui. Abou 'l Hassan El Makhzoumi dit, dans son livre *des Voies* (المنهاج) : Quant au canal d'Alexandrie, depuis la prise d'eau du canal jusqu'au canal de Boudarah, il n'y a rien, mais à partir de là, on rencontre Bou Mouharag, Mehalla Benouk, Asinat, Aourin, Mehallah Farnou, Mehallah Hassan, Minieh Terad, connu sous le nom d'El Qa'ah, les deux Mehallah de Naser et de Mesrouq. Quant au canal de Loqanah, on l'ouvre après le septième jour de Thot ; le canal neuf (الترعة الجديدة) est ouvert le 16 de Thot ; le canal de Boudarah après le 7 de Thot ; le canal de Bou Yahia et ceux de Bou 'l Sahama et d'El Qahouqiat n'ont absolument aucune fermeture ; le canal d'El Sherak est ouvert après le 7 de Thot ; les canaux de Bou Khorâshah et d'El Barbit qui alimentent Deïssou, Somkharat, Shirnoubah, Minieh Hamad, Senadah et une partie de Mahallah Mâriah et le canal de Fishah Balkha sont ouverts le 12 de Thot ; la coutume est d'ouvrir le jour du Nourouz le canal de Bouit ; la section de Samdissah est ouverte le 22 de Thot ; celle de Yates le 19 de Thot ; quand cette section est fermée, on creuse un canal chargé d'arroser les terres méridionales de la région et que l'on ouvre le jour du Nourouz, et, dès que le canal d'Aflaqah a pénétré dans les terres de Yates, on a l'habitude, aussitôt que les terres situées au sud d'Aflaqah ont été arrosées, d'abandonner le canal à lui-même, pour qu'il arrose librement la région nord située au delà de Yates. Le canal d'El Qarourah est nouvellement fait ; le canal de Bafiouha est ouvert le 12 de Thot ; le canal d'Aflaqah le 10, et celui d'Askanidah le 6.

Le canal Bahr Damanhour est ouvert du 20 Mesori au 6 Thot ; il arrose une partie de Tamous, de l'Église du jardin (كنيسة القيط), de Qortassa et de Damanhour.

Le canal d'El Qouadis dessert Shoubrah el Nakhleh et Kom el Teloul ; et les canaux de Shoubrah el Nakhleh sont ouverts à l'époque où ils sont le

plus haut, le 1er Thot. Le canal de Bastara est ouvert le 15 de Mesori; le canal de Mesid est ouvert le 7 de Thot; le canal de Santouyah le 18; le Bahr Damshouya le 20 Mesori; ce dernier fournit l'eau à Minieh Razkoun, Saft, Kardassah, Damchouya, Mehallah El Sheikh et Masil; le canal de Damshouya est ouvert le 9 de Thot; l'eau y reste 17 jours, puis on ouvre jusqu'à Mehallah El Sheikh el Masil; l'eau reste ainsi 30 jours, après quoi on ferme du côté de Damshouya pendant 7 jours; du côté de Saft et de Minieh Zarkoun est le canal de Barsiq qui était ouvert le 1er Thot.

Mehallah Barsiq n'a point de fermeture.

Mehallah El Keroum est ouvert le 8 de Thot; ce canal alimente un grand nombre de localités qui sont : Mehallah el Keroum, et les villages qui en dépendent, Denissah, Kom el Oualid, Kom El Sakhrah, Dirames, El Safasef, et quelques pays qui n'en dépendent pas, tels que : Talmessa, El Galmoun, qui dépendent de Mehallah Kil; ce canal dessert aussi la région occidentale.

Shoubra Barlis est fermé; le canal de Qafelat était ouvert le 8 de Thot, mais n'a plus de fermeture aujourd'hui; le canal qui dessert Bolqater et ses villages était ouvert le 9 de Thot, mais n'est plus fermé aujourd'hui.

Le canal d'El Raheb n'a pas de fermeture; le canal de Desounes El Moqaridi arrose El Halfaiah, et est ouvert le 8 de Thot; de même, le canal de Marhana et d'El Mala'qiah et ceux de Nilamah et de Bishaï et les autres canaux d'El Hagiga; le canal de Karioun est ouvert le 8 de Thot; celui d'El Salqoun était ouvert le 6 de Thot, mais n'a plus aujourd'hui de fermeture; le canal d'Armiakh est ouvert le 12 Thot : celui d'Ablouq le 6; quant au bras de Ramsis, les prises d'eau du Bahr Ramsis étaient fermées depuis le commencement de la crue jusqu'au 17 Thot; les pays qui s'alimentent (au Bahr) à partir de l'époque de la fermeture, sont les provinces et les villages de Ramsis, Mehallah, Ga'far, Falishan, quelques domaines du Ba'idi, une fraction d'El Kharbatah, de Balkhous, de Boulin, de Mahallah Ouafed et El Beida et une partie de Tilas. Puis on ouvre la nouvelle digue de Dakdoula; l'eau reste ainsi pendant dix jours et arrose Dakdoula, Mehallah Mo'an, Minieh Asami, une partie de Seïfiah; puis on coupe la digue d'El Fotami, nouvelle aussi, et qui dessert une partie de Genbouyah et de Belianah du Nord, d'El Serra, d'Abou Homar et d'El Bahout; puis on coupe la digue de Dessounes et d'Abou Dinar, et l'on ouvre le canal de Tabrinah auquel

s'alimentent Densal et Talmous; l'eau y est laissée 6 jours pour arroser Miniah Atiah et Salatis.

Quant au Bahr Damanhour, il reste fermé au-dessus de Salatis jusqu'au 17 Thot; il dessert Salatis, Zahera, une partie de Tabous, de Qertassa, de Kenisset El Rheit et Damanhour; puis on coupe la nouvelle digue de Nadibah où les eaux s'étaient arrêtées; dans cette nouvelle portion de canal, l'eau séjourne pendant 8 jours et alimente Nadibah, Daqras, El 'Amiriah, El Nasrein; puis on coupe (la digue suivante) et l'eau s'arrête au-dessus de Mehallah Khafed, Mehallah Kil, Mehallah Namir; puis on coupe la nouvelle digue de Salatis où l'eau était arrêtée; elle reste ouverte dix jours pour attendre que les eaux du Bahr Damanhour et celles du Bahr Ramsis se soient mélangées; puis on coupe la digue de Meloulah pour desservir Terougah, Arsis, El Merasi, Rhabat El A'sas, une partie de Samrou et de Mehallah Namir; et le canal reste ainsi ouvert jusqu'à la baisse des eaux.

Quant au nouveau canal de Tebrinah, dès que le territoire de Tebrinah a été arrosé, on en laisse aller les eaux au delà de Dessounes Om Dinar; puis on le coupe un peu au-dessous de Tamous et on le laisse aller, pendant les hautes eaux, sur les terrains de Qerâqes; l'eau s'écoule en passant par Qertassa et Kenisset El Rheit. A la sortie du canal de Tebrinah, depuis le commencement de la crue, l'eau est constamment utilisée jusqu'à la digue de Shoubra Ousim: ce canal dessert Shoubra Ousim, une partie de Balkous, Hafirat El Za'frani, une partie de Boulin, Mesged Rhanem, El Souaf, Kom Sherik, Minieh Moghiin, Tell el Fotami et Mahallah Ouafed. Puis on coupe la digue de Daliga, et alors sont arrosés les terrains d'une partie de Kharbatah, Falichan, Boulin, El Beida, Densat, Telbana El Abrag, Tell Baqa, El Haddin, El Yehoudiah, El Nessoum, Abou Semadah, El Hasn, Qalaouah Benou Obeid, Toukh Dekhaiah, Dersha, Saqra, Daliga, Lamhah, Tibah; puis on le coupe pour arroser Minieh, Zeraqat El Hagar, El Mahzoum, une partie de Hiares, Afrim, Abou Semar et Om El Derou'.

Pour le canal d'Ibn Zeloum, (ابن زلوم) nommé aussi canal d'Ibn Zeloum, (ابن ظلوم) la prise d'eau à El Ta'idi reste fermée et n'est ouverte que le 10 Thoth; ce canal alimente Shabour, Kenisseh Moubarek, une partie de Sersiqah et de Damoushah, Minieh Yezid, le Hod El Maseli, Hasah Salmoun, une partie de Sanit, d'El Ta'idi et de Falishan; puis on coupe la digue suivante, et alors il dessert Amlit, une partie d'Anbaï, de

Kenisset 'Abd el Melek, d'Armeniah, Misna, une partie de Mehallah 'Obeïd, Saft Khaled, Bornamah, Shoubra Noubah, Kiman Sheras, une partie de Damshouah ; les gardiens restent sur la digue de Saft. Au canal d'Alexandrie et à ses dérivés s'alimentent les gens de l'intérieur et du Behera, et le surplus des eaux se déverse dans les défilés et les vallées; ces eaux sont altérées. Quant à ses riverains, ils appartiennent aux tribus de Dananah, d'El Ramhanah, des Benou Yezan et aux tribus berbères; ils cultivent les bords du canal et en tirent de quoi payer l'impôt. Depuis l'est de Peluse, du côté de Gougir et de Faqous, jusqu'à l'extrémité du pays desservi par le canal d'Alexandrie, il y a un mois de marche; et tout cet espace est resté couvert de cultures plus ou moins denses jusqu'après l'année 350[1] de l'hégire; mais la plus grande partie en a été détruite.

Abou Bekr El Tartoussi, citant quelque vieux marin qui le lui avait raconté, dit : J'ai été témoin à Alexandrie d'une pêche faite dans le canal et abandonnée au peuple; les poissons s'y laissaient voir en telle abondance que les enfants les prenaient avec des linges (خرق); puis le vali interdit cette pêche et empêcha les gens de prendre le poisson; aussi celui-ci y a-t-il diminué de telle sorte que c'est à peine si, aujourd'hui, on en aperçoit un de loin en loin.

Abou 'Amr El Kandi, dans son livre *des Maîtres* (الولاة) rapporte, d'après El Hareth ben Meskin, que celui-ci fut nommé grand cadi d'Égypte, par ordre de l'émir des croyants El Watheq Billah en l'an 239[2], et, citant les passages de son histoire, il dit : « Le canal d'Alexandrie fut curé par lui et la lettre en prescrivant le curage était datée du mois de Rabi II de l'an 245[3]. »

Le chroniqueur des Toulounides dit : « En Rabi Ier de l'an 259[4] Ahmed ben Touloun ordonna de creuser le canal d'Alexandrie. »

Le Nil, dit El Masa'oudi, n'arrivait pas jusqu'au territoire d'Alexandrie avant l'an 332[5]. Alexandre avait bâti la ville sur un canal dérivé du Nil, et la plus grande partie de l'eau du Nil y arrivait ; c'est ainsi qu'étaient arrosés Alexandrie et le pays de Marbout, qui formait une suite ininterrompue de cultures et

1. Du 20 février 961 au 8 février 962.
2. Du 12 juin 853 au 1er juin 854.
3. Du 6 juillet au 3 août 859.
4. Du 5 janvier au 3 février 873.
5. Du 4 septembre 943 au 23 août 944.

de jardins jusqu'à Barqah ; et les navires, suivant le cours du Nil, arrivaient aux marchés d'Alexandrie ; et le plafond de ce canal, dans son parcours à travers la ville, était dallé de pierre et de marbre ; l'eau cessa d'y pénétrer par suite de l'obstruction de son lit, et les gens, ne pouvant plus s'y alimenter, durent boire l'eau des puits, le Nil étant à une journée de marche de la ville.

El Messihi rapporte que El Hakem bi amrillah Abou Mansour ben El 'Aziz consacra, en 404[1], à l'approfondissement du canal, une somme de 1,500 dinars ; on le creusa sur tout son parcours. En 662[2], El Mélek El Zaher Bibars envoya l'émir 'Ali, commandant de la garde du corps, pour curer le canal d'Alexandrie dont l'embouchure, remplie de boue, ne laissait arriver à Alexandrie qu'une très faible quantité d'eau. L'émir commença ses opérations à partir d'El Ta'ïdi, fonda là une mosquée et nomma inspecteur des travaux maître Te'asif, inspecteur des divans. Plus tard, en l'an 664[3], le sultan envoya pour curer ce canal l'émir 'Elm el din Sangar El Masouri ; et, escorté de nombreux émirs et d'une armée, il vint lui-même inspecter le travail ; les émirs et la troupe furent employés aux travaux jusqu'à ce que le sable qui obstruait le canal entre El Taïdi et Foumm et Khalig eût disparu ; et, poussant jusqu'à Barenbar (بارنبار) il y coula des barques et éleva dessus une construction de pierres ; et, son but atteint, il retourna à la citadelle de la montagne. Peu à peu l'eau cessa de couler dans ce canal tout le long de l'année ; on le curait environ deux mois après l'arrivée des eaux, et les Alexandrins durent pendant toute l'année boire l'eau des citernes, où l'eau fut emmagasinée jusqu'à l'an 710[4]. L'émir Badr el din Biktoub El Khaznadari, connu sous le nom d'émir Shekar, vali d'Alexandrie, se rendit à la citadelle de la montagne et démontra à El Mélek El Naser Mohammed ben Qalaoun combien il serait utile de creuser le canal ; il lui exposa quelle commodité il présenterait d'abord pour le transport des grains et de toutes sortes de marchandises à Alexandrie par barques, ce qui, tout en diminuant la fatigue, augmenterait les revenus du divan ; en second lieu, pour la mise en culture des terrains sur les deux rives du canal, où s'élèveraient des villages et des

1. Du 13 juillet 1013 au 1er juillet 1014.
2. Du 4 novembre 1263 au 23 octobre 1264.
3. Du 13 octobre 1265 au 1er octobre 1266.
4. Du 31 mai 1310 au 19 mai 1311.

marchés, source de revenus considérables ; 3° pour l'amélioration du sort des gens qui cultiveraient leurs jardins et boiraient constamment l'eau de ce canal. Cela plut au sultan qui envoya l'émir Badr el din Mohammed ben Kanda'di ben El Ouaziri avec Biktoub pour mettre à exécution ce projet ; il prescrivit à tous les émirs du royaume d'envoyer des messagers chargés de réunir les gens des districts de leur gouvernement pour faire exécuter le travail, et il écrivit aux valis de provinces pour les en aviser. Dans les districts on réunit environ 40,000 hommes en 20 jours, et le travail commença en Régeb de l'an ci-dessus[1] ; les gens de chaque province eurent une portion à creuser, si bien que la longueur de la partie creusée, depuis l'embouchure du Bahr el Nil jusqu'au district de Shanbar, mesurait 8,000 kassabahs hakemites, et de Shanbar à Alexandrie autant. Dans la partie primitive du canal, l'eau y pénétrait depuis la frontière de Shanbar ; on y dirigea l'embouchure du canal, auquel on donna une profondeur de 6 kassabahs et une largeur de 8. Quand on fut arrivé à la limite de l'ancien canal, on lui donna les mêmes proportions qu'à la partie nouvelle, et du tout on fit un seul canal muni d'écluses et de ponts. En curant l'ancien canal, on trouva une quantité considérable de plomb employé dans les substructions des citernes. Mais le sultan n'en tira rien pour lui-même et en fit don à l'émir Biktoub. La peine que l'on eut à curer ce canal fut énorme, car la partie la plus rapprochée du fleuve avait été submergée par les eaux ; les ouvriers durent plonger pour enlever la terre du fond, et ainsi la masse d'eau devint plus forte. Les canaux dérivés de ce canal principal se multiplièrent au point de l'épuiser, mais son importance et son utilité n'en étaient pas moindres ; car tout le long de l'année les barques y pouvaient naviguer et les Alexandrins n'étaient plus obligés de boire l'eau des citernes. On s'empressa de mettre en culture les deux rives du canal, et en peu de temps plus de cent mille feddans furent mis en culture là où autrefois il n'y avait que du *sebakh* ; plus de six cents saqiehs fonctionnèrent pour l'irrigation des plantations de colocasie, d'indigo, de sésame ; plus de quarante villages se fondèrent, et à Alexandrie plus de mille jardins furent tracés. Grâce à ce canal, une foule de localités devinrent prospères et un nombre considérables de personnes alla peupler les villages établis sur ses bords.

Pour ce qui le concerne, dès que les travaux furent terminés, l'émir Biktoub s'empressa de faire élever à ses frais une digue, car les riverains au

1. Du 24 novembre au 23 décembre 1310.

temps de la crue éprouvaient un dommage considérable, parce que les eaux recouvraient les terrains de *sebakh*. Il mit trois mois à bâtir une digue dont les fondations étaient de pierres et de plomb et la partie supérieure de pierre et de chaux. Il la munit de trois écluses et éleva une hôtellerie où les voyageurs pouvaient s'arrêter; il y mit des surveillants et affecta un revenu pour son fonctionnement. Il dépensa là près de soixante mille dinars égyptiens, sans compter les pierres qu'il avait fait venir d'un vieux palais situé en dehors d'Alexandrie, ni le plomb trouvé dans un couloir de ce même palais souterrain qui s'étendait jusqu'auprès de la mer, ni le plomb trouvé dans le canal. L'eau remplissait ce canal pendant toute l'année, et cela dura jusqu'après l'année 770[1]. A ce moment, l'eau n'y pénétra plus qu'au temps de la crue et le canal restait à sec à l'époque de l'étiage. Aussi la plupart des jardins d'Alexandrie dépérirent et disparurent; une grande partie des villages établis sur les bords de ce canal furent abandonnés.

La cause de l'assèchement du canal fut que les Grecs s'étaient emparés d'Achtoum, localité où l'eau de la mer passait pour se rendre dans le lac d'Alexandrie avant sa dessiccation, et que le sable, accumulé par le vent avait obstrué l'embouchure du canal; de plus, le plafond s'était exhaussé. A plusieurs reprises, les souverains d'Égypte avaient eu l'intention de curer le canal, mais ce projet resta sans réalisation jusqu'au règne d'El Mélek El Ashraf Barsebaï, qui confia ce travail à l'émir Gerbash El Karimi, connu sous le nom de 'Acheq. Celui-ci s'y rendit et y réunit tout ce qu'il put de gens de la contrée, au nombre de 875. Le curage commença le 11 de Gamadi I de l'an 826[2] et dura jusqu'au 11 Sha'ban[3], en tout 90 jours; le travail terminé, l'eau pénétra de nouveau dans le canal et arriva jusqu'à Alexandrie; les barques y circulaient et les gens étaient tout à fait joyeux. Les sommes dépensées pour ce curage par les provinces furent recouvrées sur les cultivateurs des domaines riverains du canal et les propriétaires des jardins d'Alexandrie. Et pendant ce travail considérable, il ne fut commis aucune de ces turpitudes que commettent généralement les valis dans des occasions semblables. La gloire est à Dieu! Et quand ce fut fini, l'émir Gerbash se rendit à la

1. Du 16 août 1368 au 4 août 1369.
2. Le 22 avril 1423.
3. Le 20 juillet 1423.

citadelle de la montagne ; le sultan lui donna une robe d'honneur et, pour le remercier, le créa grand chambellan. Mais les effets du nettoyage du canal ne se firent sentir que peu de temps ; bientôt il fut de nouveau comblé par le sable, et il ne fut plus possible aux barques d'y circuler qu'au moment de l'inondation.

CHAPITRE XVII

RECUEIL DE TRADITIONS SUR ALEXANDRIE

En l'an 199[1], la guerre devint plus violente en Égypte entre El Motaleb ben 'Abd allah El Khoza'ï, émir d'Égypte, et 'Abd el'Aziz ben El Ouazir El Geraoui le Rebelle, de Tennis. El Motaleb confia le gouvernement d'Alexandrie à Mohammed ben Habirat ben Hesham ben Khadig, et Mohammed prit pour lieutenant son oncle maternel 'Omar ben 'Abd el Melek ben Mohammed ben 'Abd el Rahman ben Moawiah ben Khadig surnommé 'Omar ben Melâk. Au bout de trois mois, El Motaleb déposa 'Omar et le remplaça par son frère El Fadl ben 'Abd allah ben Malek. A cette époque se trouvaient à Alexandrie des bateaux d'Espagnols partis en expédition. Ces navires se trouvaient là, à la suite de ce qui s'était passé à Cordoue où, en l'an 182[2], les troupes qui accompagnaient El Hakem ben Hesham avaient expulsé un grand nombre d'habitants qui s'étaient réfugiés à Alexandrie. Les Espagnols étaient furieux parce qu'un boucher d'Alexandrie avait jeté à la figure de l'un d'entre d'eux des tripes d'animaux, chose pour laquelle ils avaient de la répugnance, et c'est alors que se passa ce qui se passa ; cela avait eu lieu au moment où ils étaient venus sur la place d'Alexandrie pour acheter ce dont ils avaient besoin. Pendant longtemps il en avait été ainsi, les émirs ne leur permettant pas d'entrer dans la ville ; mais les Alexandrins sortaient et allaient trafiquer avec eux. Quand 'Omar ben Melâk fut déposé, 'Abd el 'Aziz El Geraoui lui écrivit, l'engageant à se jeter sur Alexandrie et à l'y appeler. 'Omar ben Melâk envoya aux Espagnols un messager pour les inviter à se soulever avec lui et à chasser El Fadl de la ville. Ils se joignirent donc à 'Omar, El Fadl fut chassé et l'on appela El Geraoui ; mais les Alexandrins se jetèrent sur les Espagnols, les chassèrent et délivrèrent El Fadl. Un certain nombre des Espagnols fut tué, le reste prit la fuite vers les navires. El Motaleb déposa son frère et installa comme vali Ishaq ben Abrahat ben El Sabah, au mois de Ramadan de l'an 99[3] ; puis, le remplaça par Abou Zakr ben Genadah el Mo'aferi. Et quand la guerre éclata

1. Du 22 août 814 au 10 août 815.
2. Du 22 février 798 au 11 février 799.
3. Du 15 avril au 14 mai 815.

entre El Seri ben El Hakem et El Motaleb ben 'Abd allah et qu'El Seri se fut emparé de l'Egypte, 'Omar ben Melâk se jeta sur Abou Zakr, le chassa d'Alexandrie et appela El Geraoui. Les Espagnols se joignirent à lui, mais comme ils dévastaient tout, il leur ordonna de réintégrer leurs navires, ce qui les irrita. Il avait paru dans Alexandrie une secte que l'on nommait les Soufis, prêchant le bien et bravant les ordres du roi. Ils avaient à leur tête l'un d'entre eux nommé Abou 'Abd el Rahman El Soufi ; ces gens allaient la main dans la main avec les Espagnols, et avaient demandé l'assistance des Lakhm, la tribu la plus puissante de toute la région d'Alexandrie. Abou 'Abd el Rahman El Soufi fut cité par-devant 'Omar ben Melâk, à propos d'une femme. Il fut condamné et, plein de colère, se rendit auprès des Espagnols, forma une alliance avec eux et avec les Lakhm, les Espagnols espérant tirer vengeance d'Omar ben Melâk. Au nombre de 10.000, ils se portèrent contre lui et l'assiégèrent dans son palais ; 'Omar ne s'y croyant pas en sûreté et craignant que les ennemis ne pénétrassent de vive force jusqu'à lui et ne s'emparassent de ses femmes, se fit laver, frotter d'aromates, et revêtir d'un linceul, puis il ordonna à ses serviteurs de le faire descendre vers les Espagnols ; on le fit descendre, mais les ennemis le reçurent à coups d'épée et le tuèrent. Le valiyat passa alors à son frère Mohammed ben 'Abd Allah, surnommé Gious, qui fut tué, lui aussi ; à sa place fut nommé vali d'Alexandrie, 'Abd Allah El Battal ben Abd el Ouahed ben Mohammed ben 'Abd El Rahman ben Mo'awiah ben Khadig ; il fut tué et remplacé par son frère Abou Habirah El Hareth qui fut tué ; à sa place fut nommé Khadig ben 'Abd El Ouahed ; il fut tué et la révolte cessa (انصرف القوم). Cela se passait en Dhu'l Qa'dah [1]. A ce moment fut rompue l'alliance formée entre les Lakhm et les Espagnols au temps du meurtre d'Ibn Melâk. La guerre éclata entre eux : les Lakhm furent mis en déroute et les Espagnols, s'étant rendus maîtres d'Alexandrie, au mois de Dhu'l Higga, nommèrent vali Abou 'Abd el Rahman El Soufi. Alors le pillage, la rapine et le meurtre atteignirent des proportions inouïes. Puis les Espagnols, ayant déposé Abd El Rahman, nommèrent vali l'un d'entre eux que l'on appelait El Kenani. Les Benou Modalleg firent la guerre aux Espagnols qui, victorieux, les chassèrent du pays, et les Benou Modalleg ne purent revenir à Alexandrie que lorsqu'El Seri eut demandé aux Espagnols l'autorisation de les rappeler. L'autorisation fut accordée et ils revinrent.

1. Du 13 juin au 12 juillet 815.

« Moi, disait Abou Qabil, je craindrais beaucoup plus pour Alexandrie que pour les Grecs si je voyais venir une quarantaine de navires montés par des matelots qui ne seraient musulmans que de nom et qui viendraient à la fin de l'été. — Qu'auraient pu faire quarante barques contre une telle quantité de monde, quand même ces barques seraient des feux étincelants? — Taisez-vous, malheureux que vous êtes, s'écria-t-il; de ces barques et de ceux qui les monteraient sortirait la ruine d'Alexandrie et des environs. » — La nouvelle de la mort d'Ibn Melâk étant parvenue à El Geraoui, il se mit en marche avec cinquante mille hommes, s'établit devant la citadelle d'Alexandrie et en fit le siège jusqu'à ce que ses habitants fussent à bout de forces. Mais, ayant appris qu'El Sari ben El Hakem avait envoyé une armée à Tennis, il retourna sur ses pas, en Moharrem de l'an 201 [1]. Les Espagnols appelèrent El Sari à leur secours; et, les Égyptiens ayant congédié Al Mamoun pour faire appel à Ibrahim ben El Mahdi, El Geraoui marcha contre Alexandrie, bloqua les Espagnols et finit par entrer dans la ville sans coup férir, par traité, et les habitants prièrent en son nom. Puis, marchant sur Fostat, il combattit El Sari, lui tua son fils et se retira. Les Espagnols, de concert avec le gouverneur nommé par El Geraoui, chassèrent et déposèrent ce dernier et firent appel à El Seri. El Geraoui marcha contre eux au mois de Ramadan de l'an 203 [2]. A Sakha, les Coptes, au nombre de deux cent mille et soutenus par les Benou Modalleg, tentèrent de lui résister; El Geraoui les mit en fuite et renvoya son armée à Alexandrie dont elle fit le siège. A ce moment, des guerres éclatèrent entre El Sari et les habitants du Saïd. Geraoui se rendit donc pour la quatrième fois à Alexandrie, l'assiégea et dressa des machines de guerre. Cela dura sept mois, du 1er Sha'ban de l'an 204 [3] à la fin du mois de Safar de l'an 5 [4]. El Geraoui, atteint par un éclat de pierre lancé par une machine, mourut le dernier jour de Safar de l'an 205. Son fils Ali lui succéda. Les troubles causés à Alexandrie par les Espagnols ne cessèrent qu'à l'arrivée en Égypte d'Abd allah ben Taher, envoyé par l'émir des croyants El Mamoun. Il expulsa d'Égypte Obeid allah ben El Sari et se rendit à Alexandrie avec les chefs non musulmans du Khorassan au commencement de Safar de l'an 212 [5]; il assiégea

1. Du 30 juillet au 28 août 816.
2. Du 2 au 31 mars 819.
3. 21 janvier 820.
4. 14 août 820.
5. 2 mai 827.

la ville pendant plus de dix nuits ; les habitants vinrent demander l'*aman*. Il fit la paix avec les Espagnols et convint avec eux qu'ils quitteraient Alexandrie et se retireraient où ils voudraient, sous condition qu'ils n'emmèneraient sur leurs navires personne de l'Égypte, ni esclave ni homme libre. S'ils le faisaient, il lui serait permis de les tuer et de rompre le pacte. Quand ils furent partis, Ibn Taher envoya quelqu'un pour inspecter leurs navires et on y trouva une quantité de gens que le traité leur interdisait d'emmener. Ordre fut donné d'incendier leurs navires, mais ils supplièrent et promirent d'exécuter les conventions. On leur accorda le pardon, et ils partirent pour l'île de Crète et s'en emparèrent sous la conduite de l'émir Abou Hafs 'Omar ben 'Eïssa. Après lui, son fils prit le gouvernement de l'île que les Espagnols occupèrent jusqu'à l'an 345 [1], époque où les Grecs l'attaquèrent et s'en emparèrent après un long siège. Ibn Taher nomma vali d'Alexandrie Elias ben Ased ben Saman et retourna à Fostat en Gemadi II [2], puis partit pour l'Iraq ; et quand éclata la révolte du Delta en Gemadi I de l'an 216 [3], El Afshin combattit les insurgés d'accord avec Eïsi ben Mansour El Rafeqi, émir d'Égypte. 'Abd Allah ben Yezid ben Mezid El Shibani fut envoyé dans le Gharbieh, mais il fut mis en déroute et poursuivi jusqu'à Alexandrie où les Benou Modalleg, réunis contre lui, l'assiégèrent en Shawal [4]. El Afshin entra en campagne et, par une marche rapide, se porta sur Alexandrie avec son armée. Il rencontra un parti des Benou Modalleg, les mit deux fois en déroute, leur fit des prisonniers, leur tua du monde et entra dans Alexandrie l'avant-dernier jour de Dhu'l Higga [5]. Le gouverneur de la ville s'enfuit ; ce chef était Mo'awiah ben 'Abd el Ouahed ben Mohammed ben Abd El Rahman ben Mo'awiah ben Khadig. El Afshin arrangea les affaires de Hashem, puis marcha contre les gens de Bashroud qui lui tinrent tête jusqu'à l'arrivée d'Al Mamoun en Égypte. Ce dernier se rendit à El Bashroud où El Afshin avait attaqué les Coptes, comme il est rapporté plus haut.

Lorsque Ibrahim ben Ahmed ben Mohammed ben El Aghlab fut vali d'Ifriqiah en l'an 261 [6], sa conduite fut très belle ; les caravanes et les marchands

1. Du 15 avril 956 au 3 avril 957.
2. Du 28 août au 25 septembre 827.
3. Du 16 juin au 15 juillet 831.
4. Du 11 novembre au 9 décembre 831.
5. 5 février 832.
6. Du 16 octobre 874 au 5 octobre 875.

voyageaient en toute confiance sur les routes. Il bâtit des forteresses et des tours de garde sur le rivage de la mer, en si grand nombre que Ceuta et Alexandrie étaient reliées par une ligne de feux et que les nouvelles étaient transmises en une seule nuit d'une ville à l'autre.

En Moharrem de l'an 302[1], Habassat entra à Alexandrie avec l'armée d'Ifriqiah comprenant 100,000 hommes et plus; mais une armée de secours ayant été envoyée d'Orient par El Tekin, émir d'Égypte, Habassat abandonna Alexandrie. Une proclamation militaire fut faite à Fostat le 20 de Gemadi II[2]; personne ne resta en arrière ni ne s'abstint de se rendre à Ghizeh, excepté ceux qui ne le purent, soit pour cause de maladie, soit pour toute autre cause valable. Habassat s'étant avancé contre eux, ils se portèrent au-devant de lui et le mirent en fuite; mais Habassat les tourna, tua près de 10,000 hommes aux Égyptiens, et repartit pour Ifriqiah laissant l'Égypte remplie de troubles. — En Ramadan[3], l'esclave Mounas arriva de l'Iraq avec une nombreuse armée, chassa El Tekin en Dhu'l Qa'dah[4], nomma vali Deka le Borgne, en Safar de l'an 303[5]; puis marcha avec ses troupes sur Alexandrie, faisant poursuivre et emprisonner quiconque, par lettre, le qualifiait de seigneur de l'Afrique; un grand nombre même fut tué, et les gens de Libye et de Maraqiah firent leur apparition à Alexandrie en Shawal de l'an 304[6], fuyant par crainte du maître de Barca.

En l'an 307[7], l'avant-garde d'El Mahdi 'Obeïd Allah, commandée par son fils Abou'l Qassem, arriva d'Ifriqiah en Libye, mit en fuite les Alexandrins, et les Libyens abandonnèrent la ville. Mozaffar, fils de Deka le Borgne, en sortit avec ses troupes et l'armée d'Abou'l Qassem y entra le vendredi 22 de Safar[8]. Les gens de la milice s'enfuirent de Fostat en Syrie. Deka, émir d'Égypte, se rendit à Ghizeh, y campa, puis tomba malade et mourut sur son lit de camp (مصاف), à Ghizeh en Rabi' I[9]. Après lui, Takin fut nommé vali pour la seconde fois par El Moqtader; il s'installa à Ghizeh. Les navires

1. Du 27 juillet au 25 août 914.
2. Le 10 janvier 915.
3. Du 20 mars au 18 avril 915.
4. Du 18 mai au 16 juin 915.
5. Du 16 août au 13 septembre 915.
6. Du 28 mars au 25 avril 917.
7. Du 3 juin 919 au 22 mai 926.
8. Le 24 juillet 919.
9. Du 1er au 30 avril 919.

du souverain d'Ifriqiah s'avancèrent vers Alexandrie, commandés par l'esclave Soliman ; la flotte de Tarse, ayant à sa tête l'esclave Thamal, arriva à son tour, et les deux flottes se rencontrèrent près de Rosette, au mois de Shawal, et se livrèrent bataille. Dieu suscita un vent qui repoussa la flotte de Soliman vers le rivage où la plus grande partie de ses navires fut brisée et leur contenu enlevé de vive force ; les équipages furent pour la plupart massacrés, le reste emmené en captivité à Fostat ; on leur tua ainsi près de sept cents hommes. Abou'l Qassem ben El Mahdi se rendit d'Alexandrie au Fayoum, s'empara de l'île d'Ashmounein et du Fayoum et en repoussa l'armée égyptienne. Thamal l'esclave arriva avec ses barques à Alexandrie ; les soldats d'Ifriqiah qui s'y trouvèrent tentèrent de le repousser, mais ils furent vaincus et les Alexandrins se replièrent sur Rosette. Thamal gagna Fostat et, avec ses barques, se rendit à Illahoun, où il fut rejoint par l'armée, et avec elle pénétra dans le Fayoum, en Safar de l'an 307[1] ; Abou'l Qassem ben El Mahdi, qui avait marché sur Barca, revint à Fostat sans avoir livré bataille. Alexandrie et son territoire restèrent ainsi dans des troubles continuels jusqu'au temps où parut l'armée d'El Mo'ezz li din Allah, commandée par le général Gouher, en l'année 258[2] ; cette armée s'empara de la ville et s'y maintint jusqu'au temps où parut Nezar ben El Mostanser. Ce que fit ce dernier est rapporté au chapitre qui traite des magasins du palais.

En l'an 612[3], trois mille marchands francs se réunirent à Alexandrie et un navire de guerre se présenta dans le port (البر) portant deux rois francs venus avec l'intention d'assaillir et de combattre les habitants et de s'emparer du pays. Mais El Malek El 'Adel Abou Bekr ben Ayoub marcha sur Alexandrie, fit arrêter les marchands dont nous avons parlé et les gens du navire, enleva ce qu'ils possédaient de précieux, les emprisonna et emprisonna aussi les deux rois ; au bout d'un certain temps, le sultan rendit la liberté aux captifs et à leurs femmes et retourna au Caire.

En l'an 554[4], El Melek El Saleh Talah' ben Rozik bâtit, pour protéger Belbeis, une citadelle de briques.

En l'an 562[5], eut lieu la collision d'El Babein entre le vizir Shaour et Ased

1. Du 3 au 31 juillet 919.
2. Du 25 novembre 968 au 13 novembre 969.
3. Du 2 mai 1215 au 9 avril 1216.
4. Du 23 janvier 1159 au 11 janvier 1160.
5. Du 21 décembre 1161 au 9 décembre 1162.

el din Shirkaouah ; les troupes de Shirkaouah furent mises en fuite et une partie passa à Alexandrie; puis, le sort favorisa Shirkaouah contre Shaour qui prit la fuite vers le Caire; Shirkaouah s'étant rendu à Alexandrie, la garnison commandée par Negm el din Mohammed ben Mousal, vali de la frontière, le Cadi El Achraf ben El Khebab, son intendant le Cadi El Rashid ben El Zobeid vinrent à sa rencontre, le saluèrent et lui livrèrent la ville. Il la quitta pour se rendre dans le Saïd, laissant son neveu Salah el din Youssef ben Ayoub comme lieutenant chargé du poste frontière avec mille cavaliers. Shaour vint pour l'attaquer, secondé par Mori (Amaury), roi des Francs; mais la population tout entière marcha avec Salah el din et livra à Shaour d'innombrables combats. Celui-ci était parvenu à réunir 2.4,000 cavaliers. De plus, il promettait au peuple d'alléger les impôts et les lois et de lui abandonner le cinquième du butin s'ils lui livraient Salah el din. Ils refusèrent et réclamèrent le combat. Alors Sahour rendit le siège plus pressant et les vivres se firent rares chez les assiégés. Mais Shirkaouah, ayant réuni une troupe considérable de Bédouins, arriva à leur secours. Shaour envoya auprès de lui un messager chargé de lui offrir cinq mille dinars s'il voulait retourner en Syrie. Shirkaouah accepta, la ville fut ouverte et Salah el din se rendit auprès de Mori, le roi des Francs, et resta avec lui. Shaour ne laissait point de cesse au roi franc, pour qu'il lui livrât Salah el din. Mais loin d'y consentir, Mori le renvoya à son oncle Shirkaouah ; Salah el din, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui, se rendit d'abord par mer à Acre pour rejoindre son oncle, et de là à Damas. Shaour entra à Alexandrie le 17 Shawal[1]. Ibn Mousal se cacha, puis s'enfuit en Syrie ; mais, Shaour s'étant emparé d'Ibn el Khebab, il le retint prisonnier jusqu'à ce que les siens l'eussent racheté moyennant une énorme rançon ; il ne put rien contre Ibn el Zobeïd, et marcha contre Rosette. Le fiqih Abou'l Taher ben 'Ouf et un grand nombre des habitants s'étaient fortifiés dans le phare. Shaour s'occupa de leur affaire et Ibn 'Ouf lui dit : « Exauce-nous, ô émir de l'armée, et pardonne-nous ce que nous avons fait, » il leur pardonna. Il nomma intendant du Trésor le Cadi El Ashraf Abou'l Qassem Abd el Râhman ben Mansour ben Naga ; puis il partit pour le Caire, accompagné par Mori, le roi des Francs qui, dans la suite, retourna dans son pays.

En l'an 671[2], arriva la nouvelle que les Francs préparaient une expédition

1. Le 29 septembre 1162.
2. Du 29 juillet 1272 au 17 juillet 1273.

contre le littoral de l'Égypte. El Melek El Zaher Beibars fit préparer les galéasses et planta sur les murailles d'Alexandrie environ cent machines.

Le jeudi 5 du mois de Rageb de l'an 27[1], un marchand franc étant allé à la porte de mer où se tenait une fête populaire, s'y prit de dispute avec un jeune garçon imberbe dont il réclamait la complaisance. Un Musulman qui se trouvait là, prit mal la chose et dit : « Cela n'est pas licite. » — Le Franc enlevant sa chaussure en frappa à la face le Musulman qui appela à l'aide. On accourut, les Francs prirent parti pour leur compagnon ; la mêlée devint générale et le commandant militaire dut monter à cheval, fermer les portes de la ville et se mettre à la recherche des fauteurs de la rixe ; ceux-ci ayant pris la fuite, le commandant rentra dans son palais et fit maintenir fermées les portes de la ville. Il se trouvait ainsi en dehors de la ville un nombre considérable de personnes que leurs affaires réclamaient et qui durent passer la nuit tout entière hors de chez eux, hurlant et criant auprès des portes. Les gardiens se rendirent auprès du commandant et insistèrent pour que les portes fussent ouvertes. On finit par les ouvrir et tous se précipitèrent pour entrer, se bousculant et se poussant, si bien qu'il mourut là plus de dix personnes, qu'il y eut une foule de membres cassés, nombre de turbans, de mouchoirs et d'autres objets perdus, et des pleurs et des cris pendant toute la nuit. Aussi quand, le matin venu, le vali voulut aller à cheval se rendre compte de la situation, il fut jeté à bas de son cheval et on lui lança des pierres ; il tenta de s'échapper et regagna son château ; on l'y poursuivit et on l'assaillit ; il répondit du haut de son château et il y eut des flots de sang répandu. Les rebelles mirent le feu à la porte du château et pillèrent les maisons voisines. Le vali dut écrire pour demander l'assistance du vali de Damanhour et des Bédouins du voisinage. Ceux-ci arrivèrent, cernèrent la ville et envoyèrent par pigeons au sultan la nouvelle que les Alexandrins s'étaient révoltés. Le sultan entra dans une violente colère, car il craignait que la populace ne remît en liberté les émirs emprisonnés. Il fit venir les Cadis et, les ayant réunis, leur demanda ce qu'il fallait faire à propos de cette lutte, et ils écrivirent : « Ce qui convient. » Et le vizir Mogholtay El Gemali, Toughan Shah El Dawawin, Aïdmer, commandant des gardes du corps, et un grand nombre de mamelouks royaux, partirent avec l'intendant du Trésor privé. Le vizir était porteur

1. 5 rageb 727 = 27 mai 1327.

d'un billet ordonnant de mettre à mort les gens corrompus et fauteurs de querelles ; de s'emparer des biens des gens du pays, de saisir les armes qui ne servaient qu'à multiplier les rixes, de s'assurer du Cadi et des greffiers, et de transporter les émirs prisonniers au Caire. Tous partirent donc en toute hâte et atteignirent en 3 jours Alexandrie. Le vizir s'arrêta à El Kheis, dont il frappa les habitants d'une contribution de 500,000 dinars d'Égypte ; il fit jeter aux fers le Cadi des Cadis, 'Amad el din et son greffier ; car on trouvait mauvais que tous les deux eussent proclamé la guerre sainte dans le pays ; mais tous deux nièrent avoir provoqué ces incidents, alléguant qu'il n'était pas en leur pouvoir de ramener au devoir une foule aussi considérable. Le greffier Ibn El Shibi fut frappé de coups terribles et contraint à payer 600,000 dirhems ; le cadi dut en payer 500,000. On voulait le faire pendre, mais dans la lettre qu'il écrivit au sultan, il se montra si humble, demandant le pardon et l'absolution, que le sultan lui pardonna et poursuivit la populace. Trente rebelles furent sciés en deux le vendredi 13[1]. La population, remplie de terreur, regagna son logis ; de nombreux turbans s'envolèrent et pendant vingt jours, la terreur ne fit que s'accroître. Le sultan envoya un ordre de punir les rebelles et de confisquer leurs biens. Le vizir se montra dévoué dans sa réponse, et ayant préparé les émirs prisonniers, il quitta à son tour le poste frontière, après avoir demandé la remise des armes qui s'y trouvaient ; il réunit ainsi six mille équipements complets qu'il mit tous dans une salle sur laquelle il apposa les scellés. Il perçut aussi de la population plus de 260,000 dinars. Cela fut une des épreuves les plus pénibles et l'un des événements les plus déplorables. A Dieu ce qui a précédé et ce qui doit suivre.

1. 13 rageb 727 = 4 juin 1327.

CHAPITRE XVIII

DE LA VILLE D'ATRIB

Cette ville fut bâtie par Atrib ben Qobtim ben Maiz ben Beisar, fils de Cham, fils de Noé. « Après la mort de son père Qobtim, dit Ibn Ouacif Shah, Atrib se retira dans sa province, c'est-à-dire dans la ville que son père avait construite pour lui. Elle était longue de douze milles et possédait douze portes. Il plaça dans sa rue principale trois coupoles élevées sur des colonnes, l'une au-dessus de l'autre. De ces coupoles, l'une était au centre et les deux autres aux deux extrémités de la ville. Chaque coupole était surmontée d'une grande tour de veille. Dans chaque quartier était un cirque, des places où l'on pouvait s'asseoir, des lieux de plaisance exposés à l'Orient. A l'ouest de la ville, il creusa un canal sur lequel il jeta des ponts portant des sièges ininterrompus; à l'entour se trouvaient des habitations baignées par le canal et communiquant par des ponts à des jardins pleins de végétation, au delà desquels s'étendaient des vergers et des parterres. Chacune des portes était dotée d'une merveille; statues, images qui se mouvaient, talismans défendant l'approche de la porte. A l'entrée de chacune des portes, et de chaque côté de la porte, fut dressée l'image d'un démon faite de cuivre; si quelque homme de bien s'approchait d'elle, la statue de droite riait aux éclats, tandis que le démon de gauche pleurait si quelque malhonnête homme s'approchait de lui. Dans chacun des lieux de plaisance, il réunit ce qui se trouva de plus beau en fait d'animaux apprivoisés et d'oiseaux chanteurs. Sur les coupoles de la ville, il plaça une statue qui sifflait quand soufflait le vent, et dressa un miroir dans lequel on voyait les pays éloignés. En face, à l'Orient, il construisit une ville où il établit des cirques et, à l'extérieur, dressa des statues d'aspects différents; au milieu, fut placé un bassin tel que si un oiseau passait auprès, il y tombait et ne pouvait en sortir, si bien qu'on le pouvait prendre. Il munit cette ville d'une citadelle à douze portes, sur chacune desquelles était une statue qui faisait des choses merveilleuses. Tout autour, furent plantés des jardins, et dans le voisinage, du côté de l'Est, fut bâti un belvédère élevé sur huit piliers et surmonté d'une coupole sur laquelle était un oiseau aux ailes déployées qui sifflait trois fois par jour : le matin, à midi et au coucher du soleil. Dans l'intérieur, étaient

dressées des statues et de nombreuses merveilles. Ce roi construisit des villes nombreuses et y installa un homme nommé Borsan, qui s'occupait de chimie et frappa là des dinars pesant chacun sept metsqals et portant son chiffre. Atrib régna 360 années et atteignit l'âge de 500 ans; on lui fit un naos dans la montagne orientale; on y creusa un souterrain plaqué de verre et de marbre, et le corps fut déposé sur un lit d'or incrusté (de pierreries); auprès de lui, on déposa ses trésors et l'on mit sur la porte l'image d'un dragon dont personne ne pouvait s'approcher sans périr. On jeta par-dessus du sable et l'on inscrivit sur le tombeau son nom et l'époque de sa vie. »

Il y a en Égypte, dit Ibn El Kandi, quatre régions qui n'ont pas leurs pareilles sur la surface de la terre, ni sous le ciel : la région du Fayoum, la région d'Atrib, la région de Samanoud et la région d'Antinoë. — La région d'Atrib fait partie de l'ensemble des régions du Delta et comprend 108 villages. — Les villes des magiciens étaient, dit-on, en Égypte, au nombre de sept : Erment, Beba, Bousir, Antinoë, San, Atrib et Sa.

CHAPITRE XIX

DE LA VILLE DE TENNIS

Tennis, avec le *t* surmonté de 2 points et affecté du kesra, un *n* avec le techdid et le kesra, le *i*, dernière lettre de l'alphabet et le *s* sans point (تِنِيس) est une localité d'Égypte, située au milieu de l'eau; elle fait partie de la région du Khalig et tire son nom de Tennis, fils de Cham, fils de Noé. On dit qu'elle fut bâtie par Qlimoun, de la lignée d'Atrib ben Qobtim, l'un des anciens rois des Coptes.

Après Atrib, dit Ibn Ouacif Shah, régna sa fille qui administra et dirigea sagement le royaume et le guida avec énergie et vigueur pendant 35 ans, après lesquels elle mourut, laissant le gouvernement au fils de sa sœur, Qlimoun; celui-ci rendit aux vizirs leurs prérogatives, réintégra dans leurs rangs les prêtres dont les avis dirigeaient toute chose. Il rendit le pays plus prospère et rechercha avec ardeur la science.

De son temps, fut bâtie la première Tennis que la mer submerga, bien qu'elle en fût primitivement à une grande distance et que la ville fût entourée de cultures, de plantations d'arbres et de vignes, de villages, de pressoirs à vin et d'un territoire plus prospère qu'aucun autre. Au milieu de la contrée, le roi avait fait élever un belvédère surmonté de coupoles et décoré des plus beaux ornements et des plus belles gravures; il l'avait fait tapisser de tentures et savamment aménager. Dès que le Nil commençait à monter, le roi se rendait à cette ville, s'y installait jusqu'au Nourouz, puis revenait. Le roi avait eu l'idée de répartir les eaux et de donner à chaque village sa part. Il y avait, dans ces villages, une citadelle environnée de ponts, et chaque roi y venait et travaillait à la rendre prospère et à l'améliorer; tous en faisaient leur lieu de plaisance.

On dit que les deux jardins dont parle Dieu dans son livre sublime, lorsqu'il dit : *Propose-leur l'exemple de ces deux hommes : à l'un, nous avons donné deux jardins plantés de vignes que nous avons entourés de palmiers, etc. (Cor., XVIII, 31)* ; on dit que ces deux jardins étaient ceux de deux frères de la maison royale, entre lesquels fut partagée cette région et qui en réglèrent admirablement la culture, l'industrie et la construction; le roi

venait se divertir dans ces deux jardins qui produisaient les fruits et les légumes les plus beaux, dont on faisait les mets et les boissons les plus délicieuses. L'un des deux frères, hospitalier et charitable, émerveillé de cet endroit, donna sa part à titre de bienfaisance ; l'autre, égoïste et avare, voyant son frère donner tous ses biens, se moqua de lui, et chaque fois que le premier désirait vendre quelque chose, le second le lui achetait, si bien que le premier en arriva à ne posséder plus rien et que le jardin devint la propriété de son frère auquel il fut obligé de demander l'aumône. Mais l'avare le repoussa et le chassa, lui reprochant sa prodigalité. « Je t'avais, dit-il, conseillé de garder ce que tu avais et tu ne l'a pas fait ; mon avarice en a profité, et je suis devenu plus riche que toi, mes enfants sont aussi plus nombreux. » Et il se détourna de son frère, heureux d'être le maître de tant de richesses et d'un si beau jardin. Mais Dieu donna un ordre à la mer qui submerga la contrée et la noya tout entière ; et le propriétaire se mit à se lamenter et à gémir sur sa ruine, disant : « Plût à Dieu que je n'eusse associé personne à mon Seigneur ! Car Dieu a dit : Il n'y a point de troupe si petite qui ne puisse être victorieuse avec l'aide de Dieu ! »

Au temps du roi Qlimoun, fut bâtie la ville de Damiette ; Qlimoun régna 90 ans et se construisit un naos dans la montagne orientale ; il disposa tout autour des trésors, des pierreries et toutes sortes de choses précieuses ; à l'entrée, il plaça des statues qui tournaient au moyen de mécanismes, et qui tenaient en main des épées dont elles perçaient quiconque voulait entrer. A droite et à gauche, il plaça deux lions de cuivre doré munis d'un mécanisme et qui déchiraient ceux qui s'approchaient. Sur le naos on grava ces mots : « Ceci est le tombeau de Qlimoun ben Atrib ben Qobtim ben Masr, qui vécut de longs jours. Quand la mort est venue le trouver, il n'a pu la repousser. Que quiconque viendra jusqu'à lui ne lui enlève rien de ce qui est à lui, mais qu'il prenne ce qui est auprès de lui. »

On dit que Tennis était le frère de Doumiat, et El Masa'oudi, dans son livre des *Prairies d'or*, et d'autres auteurs rapportent que Tennis était une terre qui n'avait pas sa pareille en Égypte ; le climat y était tempéré, le sol excellent, les jardins, les palmiers, les vignes, les arbres, les champs y abondaient, des canaux y arrosaient les terres hautes, et personne n'avait vu de pays plus beau que cette contrée, ni où les jardins et les vignes fussent aussi continus ; et, en Égypte, il n'y avait aucun canton qui lui ressemblât,

excepté le Fayoum. L'eau y arrivait sans interruption l'été et l'hiver, et les habitants arrosaient, quand il leur plaisait, leurs jardins et leurs cultures. Toute l'eau se jetait ensuite dans la mer et par ses propres canaux et par le lieu appelé El Ashtoum. Entre la mer et cette région, il y avait la distance d'un jour de marche.

Entre El 'Arish et l'île de Chypre, il y avait jadis un chemin qui menait à Chypre et où les bêtes marchaient à sec ; et entre El 'Arish et Chypre, il n'y avait qu'un petit espace de mer, jusqu'au moment où l'eau submergea la route qui reliait El 'Arish à Chypre. 251 ans après Dioclétien, l'eau de la mer recouvrit une partie des lieux qui portent aujourd'hui le nom de lac de Tennis et les submergea ; et l'envahissement augmenta chaque année, si bien que les eaux finirent par recouvrir entièrement ce lac. Tous les villages situés dans la partie basse de la région furent submergés, tandis que de ceux situés sur les terrains élevés, il est resté Tounah, Boura et d'autres encore qui existent encore à présent, et sont entourés par les eaux. Les habitants des villages situés dans ce lac transportent leurs morts à Tennis, et là on a pu les déterrer après les autres. L'inondation totale de la région était accomplie cent ans avant la conquête de l'Égypte. Un roi qui résidait à Farma eut des guerres à soutenir avec un des *gouverneurs* (ارخون = ἀρχων) de Baliana et des lieux environnants ; pour se défendre l'un contre l'autre, ils creusèrent des fossés et ouvrirent des canaux allant du Nil à la mer ; ainsi l'eau, forcée de s'échapper du Nil, s'étendit et recouvrit cette contrée.

Masa'oudi dans son livre « *Chronique du temps* » raconte que Tennis était une ville considérable munie de cent portes. D'après Ibn Batlan, Tennis est un petit pays situé dans une île au milieu de la mer, à cinq degrés au sud du milieu du quatrième climat ; la terre en est salée et l'air très variable. Les habitants boivent de l'eau emmagasinée dans des citernes qu'on remplit chaque année au moment où les eaux du lac (?بحر pour بحيرة) deviennent plus douces, grâce à l'arrivée des eaux du Nil. Tout ce dont la ville a besoin est apporté par barques : les habitants s'y nourrissent surtout de poisson, de fromage et de lait de vache ; en effet, le fermage du fromage *soultani* rapporte 700 dinars, chaque millier de formes à fromage rapportant un dinar et demi. La ferme du poisson produit 10,000 dinars. Le caractère des habitants est doux et facile ; leur naturel est enclin à l'indolence et à la mollesse. Le médecin Abou'l Seri rapporte qu'il y naissait chaque année deux cents enfants herma-

phrodites (?) qui aimaient la propreté, la douceur, le chant et la volupté, et la plupart d'entre eux passaient les nuits dans l'ivresse et prenaient fort peu d'exercice, à cause de la petitesse du pays; aussi leurs corps étaient-ils remplis de matières corrompues. Dans cette ville, apparut une maladie nommée le *hoquet de Tennis*, et qui sévit pendant trente années sur les habitants.

L'auteur de l'histoire de Damiette raconte que Tennis était gouvernée par Abou Thour, un Arabe chrétien; après la conquête de Damiette, les Musulmans marchèrent sur Tennis; une armée de 20,000 hommes composée d'Arabes chrétiens, de Coptes et de Grecs, se porta à leur rencontre. La guerre dura jusqu'au moment où Abou Thour tomba aux mains des Musulmans, et où son armée fut mise en déroute. Les Musulmans entrèrent dans la ville, convertirent l'église en mosquée, se partagèrent le butin et partirent pour Farma. Et Tennis n'a cessé d'appartenir aux Musulmans, que lorsque Bechr ben Safouan El Kelbi prit, au nom de Yezid ben 'Abd el Melek, le gouvernement de l'Égypte, au mois de Ramadan de l'an 101[1]. A cette époque, les Grecs descendirent à Tennis, tuèrent Mozahem ben Mosallimah El Mouradi, gouverneur de la ville, et un grand nombre de notables. C'est à propos d'eux que le poète a dit :

> N'as-tu pas été frappé et édifié quand les hommes t'ont raconté
> Les malheurs survenus aux seigneurs de Tennis?

Tennis était une grande ville dans laquelle se trouvaient un grand nombre de monuments des Anciens; les habitants en étaient riches et opulents. Le plus grand nombre étaient tisserands; et à Tennis, on tissait des robes de lin comme on n'en faisait nulle part ailleurs; on y exécutait pour le khalife une robe nommée *el badnah* dans laquelle il n'entrait de fil que deux oques, pour la trame et la chaine, le reste de l'étoffe était d'or; le tout était d'un travail parfait et n'avait nul besoin d'être taillé ni cousu; la valeur de cette robe atteignait mille dinars. Il n'y avait nulle part au monde de métier où fût exécutée une robe de lin simple et sans or, ailleurs qu'à Tennis et à Damiette. Quand on laissait libre cours au Nil, les gens qui habitaient à l'orient de Farmah, dans les régions de Gergir et de Faqous, pouvaient s'y alimenter par le canal de Tennis. — Tennis était une des villes

1. Du 16 mars au 14 avril 720.

les plus considérables de l'Égypte. A Sheta, Difou, Damirah, Tounah et dans les îles voisines, on fabriquait des tissus légers, mais qui restaient bien au-dessous de ceux de Tennis et de Damiette. — L'exportation de ces étoffes dans l'Iraq produisit par an, jusqu'après l'an 360[1], de vingt mille à trente mille dinars. Quand le vizir Ya'qoub ben Keles fut nommé intendant des finances, il fit disparaître cette industrie par ses vexations. Les habitants de Tennis et de Damiette étaient des chrétiens soumis à la protection. Les habitants du pays prenaient au filet, à la porte de leurs maisons, les cailles (سماني) et autres oiseaux ; le *semani* est un oiseau qui vient de la mer et tombe dans ces filets. — Les barques allaient de Tennis à Farma, en suivant le rivage de la mer.

A la mort d'Haroun El Rashid, son fils Mohammed El Amin lui succéda et voulut agir traîtreusement et perfidement envers El Mamoun. L'Égypte avait pour gouverneur Hatem ben Harthemah ben A'ïn qui administrait au nom d'El Amin. Les gens du Tenou et de Nama s'étant révoltés contre lui, il envoya contre eux El Seri ben El Hakem et 'Abd El 'Aziz ben El Ouazir El Geraouï qui furent victorieux après le 8 de Shawal de l'an 194[2]. Puis l'émir Gaber ben El Ash'ath El Tayi fut nommé gouverneur et Hatem ben Harthamah fut destitué. Gaber était un homme doux. En ce temps-là, les relations se tendirent entre Mohammed El Amin et son frère Adallah El Mamoun. Mohammed dépouilla son frère de l'Empire auquel il avait droit, fit supprimer son nom dans les prières prononcées en chaire et le remplaça par celui de son fils Mousa auquel il donna le surnom de El Shedid, nom sous lequel les prières furent récitées. Les troupes d'Égypte qui tenaient pour El Mamoun s'entendirent afin de déposséder Mohammed. Gaber envoya un messager pour les détourner de ce projet et les effrayer sur les résultats désastreux qu'aurait leur mutinerie. Mais El Seri ben El Hakem arriva incitant les gens à renverser Mohammed. El Seri était un de ceux qui étaient venus en Égypte au temps d'El Rashid avec l'armée d'El Leith ben El Fadl ; c'était un homme obscur qui se rendit célèbre par l'ardeur qu'il mit à renverser Mohammed El Amin.

El Mamoun écrivit aux notables d'Égypte pour les engager à se soulever en sa faveur ; ils y consentirent, proclamèrent El Mamoun khalife, en Rageb

1. Du 4 novembre 970 au 23 octobre 971.
2. 15 juillet 810.

de l'an 196 [1], et se portèrent contre Gaber, l'expulsèrent et nommèrent vali 'Abad ben Mohammed. Mohammed El Amin instruit de ces faits, écrivit aux principaux chefs du Hauf pour leur annoncer la nomination au poste de vali de Rabi'ah ben Qeis El Garshy, chef des Qeïssites du Hauf. Tous les habitants du Hauf, Yéménites et Qeïssites, embrassèrent sa cause, s'unirent ouvertement à Amin et rejetèrent El Mamoun ; ils se rendirent à Fostat pour y combattre les habitants ; après deux combats, ils repartirent, puis revinrent à plusieurs reprises pour livrer bataille. 'Abad ben Mohammed envoya 'Abd El Aziz El Geraouï avec une armée destinée à combattre les rebelles chez eux. 'Abd El 'Aziz se mit en marche, en Dhu'l Qa'dah de l'an 197 [2], et engagea le combat à 'Amrit. Mais El Geraouï, mis en déroute, se retira à Faqous avec ses troupes d'Arabes de Lakhm et de Godam. Ses soldats lui dirent : « Pourquoi n'es-tu pas du parti de toi-même ; certes tu vaux autant que ceux qui sont maîtres du pays. » Et avec eux il passa à Tennis, s'y établit et envoya des employés pour percevoir l'impôt du Delta ; mais Rabi'ah ben Qeïs envoya à son tour des gens chargés d'empêcher l'encaissement. Les habitants du Hauf se rendirent, en Moharrem de l'an 98 [3], à Fostat où ils livrèrent un combat dans lequel périrent un grand nombre de soldats des deux armées. La nouvelle de la mort d'El Amin étant parvenue aux gens du Hauf, ils se dispersèrent. El Mamoun nomma émir d'Égypte Motaleb ben 'Abd Allah El Khoza'i, qui vint prendre possession de son poste en Rabi' I [4], et confia le commandement de la garde à 'Abd el 'Aziz El Geraouï ; plus tard, il le déposa et le chargea d'une expédition militaire dans le Delta. Puis El Motaleb ayant été destitué fut remplacé par El 'Abbas ben Mousa ben 'Eïsi, en Shawal [5] ; El 'Abbas rappela 'Abd el Aziz au commandement de la garde. Lorsque les troupes, de nouveau révoltées, eurent rappelé El Motaleb, en Moharrem de l'an 97 [6], El Geraouï, s'enfuit à Tennis ; El 'Abbas ben Mousa ben 'Eïsi partit de la Mekke pour le Hauf, campa à Balbeïs et demanda l'assistance des Qeïssites ; puis il se rendit à Tennis auprès d'El Geraouï qui lui donna le conseil de s'installer sur le territoire des Qeïssites ; il retourna donc à Balbeïs en Gemadi II [7] et y mourut,

1. Du 18 mars au 16 avril 812.
2. Du 4 juillet au 2 août 813.
3. Du 1er au 30 septembre 813.
4. Du 30 octobre au 28 novembre 813.
5. Du 25 mai au 22 juin 814.
6. Du 22 août au 20 septembre 814.
7. Du 17 janvier au 14 février 815.

empoisonné dans un plat qu'El Motaleb lui fit préparer par les Qeïssites. Les habitants des Haufs se soumirent alors à El Motaleb et le proclamèrent leur maître; ils s'empressèrent de se rendre au puits de 'Amirah et, aussitôt qu'ils l'eurent rencontré, firent la paix avec lui. El Motaleb envoya à El Geraouï l'ordre de se rendre à Fostat; mais il refusa d'obéir et navigua sur ses navires jusqu'à à Shatnouf. El Motaleb lui envoya El Seri ben El Hakem avec une armée pour lui demander la paix; il y consentit, puis chercha à user de ruse avec eux; mais ils étaient sur leurs gardes. El Geraouï rétrograda alors sur Bena, poursuivi par les ennemis qui le harcelaient. A son tour, il demanda la paix et se montra aimable pour El Seri. Celui-ci se rendit au-devant d'El Geraouï sur une barque (زَبْزَب). El Geraouï fit de même, et tous deux se rencontrèrent au milieu du Nil, en face de Sandefa. Mais El Geraouï avait fait préparer dans sa barque des cordes et donné l'ordre à ses hommes restés à Sendefa, de tirer les cordes à eux, dès que sa barque serait collée à celle d'El Seri. La barque d'El Geraouï donc, ayant accosté celle d'El Seri, El Geraouï l'attacha à sa propre barque et, les cordes étant tirées, El Seri fut fait prisonnier et emmené à Tennis où El Geraouï le fit emprisonner. C'était en Gamadi I[1]. El Geraouï continua la campagne, et ayant joint l'armée d'El Motaleb à Saft Salit en Rageb[2], il la défit. Lorsque 'Omar ben Melak eut été destitué de son poste de gouverneur d'Alexandrie, il se révolta avec les Espagnols et prit le parti d'El Geraouï; 'Abd Allah ben Mousa ben 'Eisi marcha sur l'Égypte pour venger le meurtre de son frère El 'Abbas, en Moharrem de l'an 200[3]; il réunit ses troupes à celles de 'Abd el Aziz El Geraouï et tous les deux se mirent en marche avec des troupes nombreuses, par le fleuve et par terre, et arrivèrent à Gizeh. El Motaleb se porta à leur rencontre avec les Égyptiens et une bataille fut livrée au mois de Safar[4]. El Geraouï retourna à Sherqioun et 'Abd Allah ben Mousa passa au Hedjaz. El Motaleb ayant appris, à n'en pas douter, que c'était Abou Harmelah Farag El Asoued qui avait écrit à 'Abd Allah ben Mousa et l'avait poussé à entreprendre son expédition, le fit rechercher, mais Abou Harmelah s'enfuit auprès d'El Geraouï. El Motaleb activa ses préparatifs, pour combattre El Geraouï, mais celui-ci ayant fait sortir de prison El Seri ben El Hakem fit avec lui un traité qui l'obli-

1. Du 18 décembre 814 au 16 janvier 815.
2. Du 15 février au 16 mars 815.
3. Du 11 août au 9 septembre 815.
4. Du 10 septembre au 8 octobre 815.

geait à se révolter contre El Motaleb et à le déposer. El Seri ayant accepté cette convention, fut mis en liberté ; il fit savoir aux habitants de l'Égypte que des lettres lui étaient parvenues le nommant vali. L'armée composée de gens du Khorassan vint au-devant de lui et le reconnut pour maître, mais les Égyptiens refusèrent de l'accepter pour vali. Il se rendit donc à sa maison à El Hamra et, ses troupes s'étant accrues d'une foule de Qeïssites qui s'étaient joints à lui, il livra combat aux Égyptiens, les mit en fuite et en fit un grand massacre. El Motaleb lui demanda l'*aman* qui lui fut accordé, quitta l'Égypte, laissant El Seri ben El Hakem complètement maître du pays, au commencement du mois de Ramadan [1].

Après le massacre de Omar ben Melak par les Espagnols, El Geraouï marcha sur Alexandrie avec 50.000 hommes. Mais El Seri ayant envoyé une armée à Tennis, El Geraouï retourna sur ses pas et rentra à Tennis en Moharrem de l'an 201 [2]. L'armée s'étant révoltée contre El Seri au mois de Rabi 'I [3], et ayant proclamé Soliman ben Rhaleb, 'Abad ben Mohammed se souleva contre lui et le déposa. 'Ali ben Hamzah ben Ga'far ben Soliman ben Aly ben 'Abd Allah ben 'Abbas s'empara du pouvoir au commencement de Sha'ban, mais Abad refusa de le reconnaître et s'unit à El Geraouï auquel vint bientôt se joindre également Soliman ben Rhaleb ; El Seri qui était aussi avec lui, rentra en possession du valiyat d'Égypte, en Sha'ban, et fortifia son autorité. En Moharrem de l'an 202 [4], arriva à El Seri une lettre d'El Ma'moun prescrivant de faire proclamer comme héritier du khalifat Aly ben Mousa El Radi qui fut, en effet, reconnu en Égypte. Mais Ibrahim ben El Mahdi se souleva contre lui à Bagdad ; il écrivit aux chefs de l'armée d'Égypte, les engageant à déposer El Ma'moun et son héritier adoptif et à attaquer El Seri. En conséquence, El Hareth ben Zar'ah ben Moharrem à Fostat, 'Abd el 'Aziz ben El Ouazir el Geraouï dans le Delta, et Mosallimah ben 'Abd el Melek El Tahaoui dans le Saïd se révoltèrent contre El Seri et se déclarèrent pour Ibrahim ben El Mahdi. Ils confièrent d'un commun accord la direction de l'affaire à 'Abd el 'Aziz ben 'Abd el Rahman El Azdi. El Seri lui ayant livré bataille le fit prisonnier en Safar [5]. Tous ceux qui refusèrent de reconnaître Aly El Radi se

1. 3 avril 816.
2. Du 30 juillet au 28 août 816.
3. Du 27 septembre au 26 octobre 816.
4. Du 22 février au 22 mars 817.
5. Du 20 juillet au 18 août 817.
6. Du 19 août au 16 septembre 817.

joignirent à El Geraouï qui s'était retranché dans Tennis et qui vit son autorité grandir. Il marcha sur Alexandrie, s'en empara, y fit faire la prière en son nom ainsi que dans les villes du Saïd ; puis il se mit en route avec une forte armée pour combattre El Seri ; chacun des deux adversaires avait réuni le plus de forces possible pour écraser l'autre. El Seri envoya contre El Geraouï son fils Meïmoun ; les deux armées se rencontrèrent à Shatnouf et Meïmoun fut tué en Gemadi I de l'année 203[1]. El Geraouï se rendit avec sa flotte à Fostat pour incendier la ville ; les gens de la mosquée vinrent le trouver et par leurs supplications l'attendrirent ; il quitta donc Fostat et alla à plusieurs reprises guerroyer contre Alexandrie. Il y fut tué, à la fin de Safar de l'an 205[2], d'une pierre lancée par une machine ; trois mois après, El Seri mourait à son tour, à la fin de Gemadi I[3]. Après El Geraouï, son fils Aly ben 'Abd el 'Aziz El Geraouï prit sa place et fit la guerre à Abou Nasr Mohammed ben El Seri, qui avait été nommé émir d'Égypte à Shatnouf après la mort de son père. Les deux armées se rencontrèrent à Damanhour, et l'on dit que dans le combat qui se livra alors 7,000 hommes furent tués ; le fils d'El Seri s'enfuit à Fostat, poursuivi par les navires du fils d'El Geraouï ; mais les navires rebroussèrent chemin et Abou Harmelah Farag s'interposa entre les combattants jusqu'à ce qu'ils eussent fait la paix.

Le fils d'El Seri mourut en Shaba'an de l'an 206[4], et après lui le valiyat passa à 'Obeïd Allah ben El Seri, qui ne provoqua en rien le fils d'El Geraouï. El Ma'moun envoya en Égypte Mokhallad ben Yezid ben Mozid el Shibaui avec une armée d'Arabes Rabi'ah ; mais 'Obeïd Allah ben El Seri refusa de lui faire sa soumission et se fortifia ; ils se livrèrent bataille, et Ali ben El Geraouï se joignit à Khaled ben Yezid, lui procura des vivres et des provisions, et s'étant mis en marche, vint camper en avant des retranchements de 'Obeïd Allah ben El Seri. Les deux armées se livrèrent bataille au mois de Rabi' I de l'an 207[5], et d'autres combats suivirent qui durèrent jusqu'au moment où Khaled se retira dans le Hauf. Le fils d'El Geraouï inquiet, usa de ruse et fit partir de sa province Khaled qui passa à l'ouest du Nil, où il établit son campement à Nahia, et le fils d'El Geraouï se retira à Tennis laissant Khaled dans

1. Du 4 novembre au 3 décembre 818.
2. 14 août 820.
3. 11 novembre 820.
4. Du 30 décembre 821 au 27 janvier 822.
5. Du 15 juillet au 23 août 822.

une situation très précaire. Le fils d'El Seri, profitant de ces circonstances, marcha contre lui au mois de Ramadan[1], le fit prisonnier et l'expédia d'Égypte à la Mekke par mer. El Ma'moun envoya à 'Obeïd Allah ben El Seri sa nomination de vali du territoire qu'il administrait, c'est-à-dire Fostat Masr, le Saïd et l'occident du pays ; en même temps il nomma vali de Tennis et du Hauf oriental, avec fermage des impôts, 'Ali ben 'Abd el 'Aziz el Geraouï. Mais quand le fils d'El Geraouï vint pour percevoir les impôts des gens du Hauf, ceux-ci résistèrent et écrivirent au fils d'El Seri, lui demandant de les aider contre El Geraouï. Le fils d'El Seri envoya son frère à leur secours. Les deux armées se rencontrèrent dans le district de Bena, à Belqina, et se livrèrent bataille en Safar de l'an 209[2]. La lutte se continua entre eux jusqu'au 2 Rabi I[3] sans que l'un l'emportât sur l'autre. El Geraouï, avec ceux qui l'accompagnaient, se retira à Damiette, et le fils d'El Seri marcha sur Mehallah Sheriqoun qu'il ravagea. Il envoya ensuite une expédition contre Tennis et Damiette dont il se rendit maître. Le fils d'El Geraouï, qui pendant ce temps était à El Farma, se rendit à El 'Arish et campa entre cette dernière ville et Ghazah, puis, revenant sur ses pas, il attaqua à l'improviste Farma, en Gamadi II[4]. Les partisans d'Ibn El Seri s'enfuirent de Tennis et Ibn El Geraouï s'avança jusqu'à Shatnouf. Ibn El Seri marcha à sa rencontre, et le combat s'engagea. Au commencement de la journée le sort favorisa Ibn El Geraouï, mais, tombé dans les embûches d'Ibn El Seri, il fut mis en déroute en Regeb[5] et se rendit à El' Arish. Ibn El Seri marcha sur Tennis et Damiette, mais, en Moharrem de l'an 210[6], Ibn El Geraouï arriva et s'empara de Tennis et de Damiette sans combat. Ibn El Seri envoya contre lui plusieurs corps d'armées auxquels El Geraouï livra bataille. Pendant que ces deux ennemis combattaient ainsi, 'Abd Allah ben Taher arriva en Égypte ; Ibn El Geraouï se rendit à sa rencontre avec des richesses et des provisions, se joignant à lui, et avec lui campa à Balbeïs. Ibn El Seri résista et Ibn Taher temporisa, amollissant ainsi l'adversaire ; il fit lever des contributions sur le pays et alla camper à Zefta. A Zefta, il établit en travers du Nil une digue par laquelle il envoya à Shatnouf

1. Du 18 janvier au 16 février 823.
2. Du 3 juin au 1er juillet 824.
3. 3 juillet 824.
4. Du 29 septembre au 27 octobre 824.
5. Du 18 octobre au 10 novembre 824.
6. Du 24 avril au 23 mai 825.

'Eizi El Geloudi. Il plaça à la tête de sa flotte, qui était venue de Syrie, Ibn El Geraoui dont il connaissait la science militaire. El Geraouï mit en fuite les navires d'Ibn El Seri, en Moharrem de l'an 11[1]. Ibn Taher fit la paix avec 'Obeid Allah ben El Seri en Safar[2], lui donna une robe d'honneur et lui fit don de 10,000 dinars; puis il le fit partir et l'envoya à El Ma'moun ; et les mutineries de l'Égypte furent apaisées par 'Abd Allah ben Taher.

En 377[3], à Tennis, une chèvre mit au jour un chevreau qui avait un grand nombre de cornes ; la tête, la poitrine, le ventre et toute la partie antérieure du corps étaient couverts de laine blanche et la partie postérieure de poils noirs ; la queue était comme une queue de brebis. Une femme mit au monde un petit chevreau (جَدْي) à tête ronde et qui avait deux mains, deux pieds et une seule tête, et l'antépénultième jour de Dhu'l Heggah de la même année[4], il y eut, à Tennis, un tonnerre, des éclairs, un vent violent et des ténèbres profondes dans l'atmosphère ; puis, quand le jour reparut, on vit dans le ciel une colonne de feu qui répandait une couleur d'un rouge violent sur le ciel et sur la terre ; et il s'élèva une poussière et un brouillard qui saisissaient à la gorge. Et ce phénomène ne cessa qu'à la quatrième heure du jour, moment où reparut le soleil ; il se renouvela pendant cinq jours.

En 332[5], un homme et une femme se présentèrent devant le cadi de Tennis, Abou Mohammed 'Abd Allah ben Abou 'l Reïs. La femme demandait que son mari accomplit ce à quoi il était obligé. Le mari répliqua : Je l'ai épousée depuis cinq jours et j'ai trouvé qu'elle avait les attributs de l'homme aussi bien que ceux de la femme. Le cadi chargea une femme de vérifier la chose, et celle-ci déclara que la plaignante avait au-dessus de sa partie sexuelle une verge avec deux testicules et que le vagin était au-dessous ; la verge avait encore son prépuce. La femme était très belle, mais son mari la répudia.

Abou' Amr El Kandi dit : Abou Naser Ahmed ben Aly m'a dit que Yes ben 'Abd El Ahed lui avait assuré avoir entendu son père raconter ceci : « Quand 'Abd Allah ben Taher entra en Égypte, j'étais parmi ceux qui l'approchaient, et il me dit : 'Abd Allah ben Lahi'ah nous a raconté que Abou Qabil tenait de Sabi', lequel avait dit : « O Égyptiens, comment peuvent mar-

1. Du 13 avril au 12 mai 826.
2. Du 13 mai au 10 juin 826.
3. Du 3 mai 987 au 20 avril 988.
4. 19 avril 988.
5. Du 4 septembre 943 au 23 août 944.

cher vos affaires, quand la dissension est dans votre pays et que vous êtes gouvernés tantôt par un boiteux, tantôt par un homme jaune (? اصفر), tantôt par un homme imberbe (امرد). Enfin, arrive un homme de la lignée d'El Hasseïn dont on ne peut retarder la marche et qui, malgré tous les obstacles, remplit de justice la mer Verte. » J'ai expliqué cela ainsi : Il y avait trouble alors que gouvernait El Seri qui était boiteux ; l'homme jaune était son fils Abou 'l Naser ; l'imberbe était 'Obeïd Allah ben El Seri, et toi, 'Abd Allah ben El Taher, es le descendant d'El Hasseïn.

'Abd Allah ben Taher se rendit à Alexandrie, y rétablit l'ordre et renvoya Ibn El Geraouï dans l'Iraq ; puis, El Afshin revint avec lui en Égypte en Dhu'l Hegga de l'an 15[1]. El Afshin avait pour instructions de demander à Ibn El Geraouï les richesses qu'il possédait et, s'il refusait de les livrer, de le tuer. Il les lui demanda en effet, mais Ibn El Geraouï ne lui ayant rien livré, il le tua trois jours après la fête des Sacrifices (*Courban Baïram*).

En Gamadi II de l'année 219[2], Yahia ben El Ouazir se révolta à Tennis. El Mozaffar ben Kandar, émir d'Égypte, marcha contre lui, engagea le combat près du lac de Tennis, le fit prisonnier et son armée l'abandonna.

En l'an 239[3], El Moutawaqqel donna l'ordre d'élever à Tennis, au bord de la mer, une citadelle et mit à la tête de la construction Anbassah ben Ishaq, émir d'Égypte, qui fit de grandes dépenses pour ce travail et pour les citadelles de Damiette et de Farma. En 249[4], les eaux du lac de Tennis devinrent douces l'été et l'hiver, puis redevinrent salées l'été et l'hiver ; auparavant, elles restaient douces pendant six mois et salées pendant les six autres.

En l'an 348[5], arriva de Sicile une flotte qui ravagea la ville de Tennis.

En l'an 378[6], on pêcha à Ashtoum-Tennis un énorme poisson long de 28 coudées 1/2 ; sur cette longueur, la tête occupait à elle seule 9 coudées ; le tour du ventre et du dos était de 15 coudées. L'ouverture de la bouche mesurait 29 empans, et la largeur de sa queue 5 coudées 1/2. Il avait deux mains qui lui servaient de nageoires et qui étaient larges chacune de trois coudées. Sa peau était épaisse, polie et lisse ; le ventre était strié de raies blanches et noires ; sa langue était rouge et armée de pointes en forme de plumes, longues d'environ

1. Du 19 janvier au 17 février 831.
2. Du 13 juin au 11 juillet 834.
3. Du 12 juin 853 au 1er juin 854.
4. Du 24 février 863 au 12 février 864.
5. Du 14 mars 959 au 2 mars 960.
6. Du 21 avril 988 au 10 avril 989.

une coudée, et dont on fit des peignes, car elles ressemblent à de l'écaille. Ce poisson avait deux yeux pareils à des yeux de bœuf. L'émir de Tennis, Abou Ishaq ben Loubah, lui fit ouvrir le ventre et saler le corps ; il fallut pour cela cent ardebs de sel. La mâchoire supérieure fut soulevée et maintenue avec une longue poutre de bois, et un homme entrait tout debout dans l'intérieur de la bête avec des corbeilles de sel sans se baisser (غير منحن). On transporta ce poisson au palais pour le montrer à El Aziz Billah.

Pendant la nuit du vendredi 18 Rabi I de l'an 379[1], les gens de Tennis virent neuf colonnes de feu briller dans l'horizon du ciel du côté du Nord. Et les gens sortirent en dehors de la ville, priant Dieu jusqu'au matin, heure où ces feux disparurent. Cette année-là, on pêcha dans le lac de Tennis un gros poisson long d'une coudée. Sa moitié antérieure, comprenant la tête, les yeux, le cou et la poitrine, avait la forme d'un lion ; les deux pattes de devant étaient fixées à la poitrine et armées de griffes ; la partie postérieure avait la forme d'un poisson sans écailles. On le transporta au Caire.

En l'an 397[2], une jeune femme mit au monde une fille à deux têtes, l'une ayant le visage blanc et rond, et l'autre un visage foncé et gracieux (سهولة) ; chaque tête avait deux yeux. Ces deux têtes tétaient et mangeaient, étaient posées sur un cou unique et n'avaient qu'un corps unique avec deux mains, deux pieds, un vagin et un derrière. On la porta à El 'Aziz pour la lui montrer ; il fit donner de l'argent à la mère ; l'enfant, ramenée à Tennis, y mourut quelques mois après.

En 571[3], arrivèrent à Tennis près de quarante vaisseaux de Sicile qui occupèrent la ville pendant deux jours et se retirèrent ; puis en l'an 73[4] quarante navires de Sicile vinrent encore à Tennis, attaquèrent les habitants et s'emparèrent de la ville. Mohammed ben Ishaq, amiral de la flotte, se trouvait séparé de ses vaisseaux, s'étant réfugié avec une poignée de Musulmans dans le lieu de prière de Tennis. Quand la nuit fut venue, lui et ses compagnons fondirent sur la ville et se jetèrent sur les Francs qui n'étaient pas sur leurs gardes ; il s'empara de 120 d'entre eux et leur fit trancher la tête. Au matin, les Francs attaquèrent la mosquée, luttant avec ce qui s'y trouvait de Musulmans et en tuèrent près de 70 ; le reste s'enfuit à Damiette. Les Francs ayant pillé Tennis,

1. 26 juin 689.
2. Du 27 septembre 1006 au 16 septembre 1007.
3. Du 22 juillet 1175 au 9 juillet 1176.
4. Du 30 juin 1177 au 18 juin 1178.

y mirent le feu, la brûlèrent et se retirèrent, les mains remplies de butin et emmenant de nombreux captifs, dans la direction d'Alexandrie ; ils étaient restés à Tennis pendant quatre jours. En 576[1], les Francs d'Ascalon arrivèrent avec dix brûlots à Tennis. Le commandant de la ville, un indigène nommé El Mo'ez, en captura une partie. L'Égypte était alors gouvernée par El Melek El Adel qui administrait pour le compte de son frère El Melek El Naser Salah el din Yousef, alors en Syrie. El Mo'ez passa, puis revint faisant des prisonniers et ravageant ; les Musulmans prirent les armes contre lui et le combattirent ; Dieu leur donna la victoire sur lui ; ils s'en emparèrent, lui coupèrent les deux mains et les deux pieds, et le crucifièrent.

En l'an 577[2], le sultan fit mettre en état la citadelle de Tennis et renouveler les appareils de défense, car les habitants, pleins de terreur, ne voulaient plus rester dans la ville. La réfection des vieux murs, qu'on releva sur ce qui restait des fondations primitives, coûta 3,000 dinars pour le prix des matériaux et le salaire des ouvriers.

En l'an 588[3], un rescrit fut publié ordonnant de faire évacuer Tennis et d'en transporter les habitants à Damiette. Les femmes et les bagages quittèrent la ville en Safar[4], et il ne resta plus que la garnison de la citadelle.

En Shawal de l'an 624[5], El Melek El Kamel Mohammed ben El 'Ade Abou Bekr ben Ayoub fit détruire la ville de Tennis qui était une des cités les plus considérables, où se tissaient les étoffes de lin et le voile de la Ka'bah.

El Fakehi, dans son Histoire de la Mekke, dit : J'ai vu dans la partie de la Kasbah qui est vers l'angle occidental, un voile portant cette inscription : « Ce voile fait partie des choses qu'ont ordonnées El Seri ben El Hakem et 'Abdel Aziz ben El Ouazir El Geraoui et a été exécuté par les soins de El Fadl ben Sahl Dhu'l Riasatein (à la double fonction) et de Taher ben El Hassein, en l'année 197[6]. » Et j'ai vu aussi un tapis en *qobati* d'Égypte, placé au milieu de la Ka'bah, et à propos duquel on avait seulement écrit sur l'angle du temple en écriture ténue et noire : « Par ordre de l'émir des croyants El Mamoun, en l'an 206[7]. » J'ai vu aussi un des tapis d'El Mahdi sur lequel était écrit : « Au nom de Dieu,

1. Du 28 mai 1180 au 16 mai 1181.
2. Du 17 mai 1181 au 6 mai 1182.
3. Du 18 janvier 1192 au 6 janvier 1193.
4. Du 17 février au 16 mars 1193.
5. Du 14 septembre au 12 octobre 1227.
6. Du 12 septembre 812 au 31 août 813.
7. Du 6 juin 821 au 26 mai 822.

que la bénédiction soit donnée par Dieu à 'Abd Allah El Mahdi Mohammed, émir des croyants; que Dieu protège sa durée! Ismail ben Ibrahim a ordonné d'exécuter ce tapis dans la fabrique de Tennis, et il a été fait par la main d'El Hakem ben 'Obeïdah en l'an 162[1].» J'ai vu encore un tapis de *qobati* d'Égypte portant l'inscription : « Au nom de Dieu, que la bénédiction de Dieu (nous aime). Fait par ordre de 'Abd Allah el Mahdi Mohammed, émir des croyants, que Dieu l'affermisse ! Mohammed ben Soliman a prescrit de faire exécuter dans la fabrique de Tennis le voile de la Ka'bah, par la main d'El Khatab ben Mosallimah, son employé, en 159[2]. »

El Messihi, dans ses événements de l'an 384[3], dit : En Dhu'l Qa'dah[4], Yahia ben Yemân arriva de Tennis, de Damiette et de Farma, avec des présents composés de corbeilles, d'escabeaux, de caisses remplies d'argent, de chevaux, de mulets, d'ânes, trois dais et deux vaches pour la Ka'bah.

En Dhu'l Haggah de l'année 402[5] arriva le cadeau envoyé chaque année par la ville de Tennis et qui se composait de cinq chamelles avec leurs housses, cent chevaux avec leurs selles et leurs brides, des armures et de nombreux objets, trois tentes en toile de Dabik avec leurs divans (متكرقات), des étendards, et tout ce que la ville donnait d'habitude en meubles, argent et étoffes de prix.

Lorsque El Hakem eut disparu, sa sœur, la dame Sett el Moulk, demanda au gouverneur de Tennis, de la part d'El Hakem, d'apporter au plus tôt l'argent réuni par les gouverneurs qui l'avaient précédé. La somme s'en montait à environ 1,000,000 de dinars et 2,000,000 de dirhems, représentant les impôts levés dans le pays depuis trois ans et qui étaient restés chez le gouverneur par ordre d'El Hakem. Le gouverneur apporta cet argent à la princesse qui l'employa suivant son caprice.

En l'an 415[6], la nouvelle parvint au khalife El Zaher li A'zaz din allah Abou Hashem Ali ben El Hakem bi 'Amr allah, que les soldats noirs et d'autres s'étaient soulevés à Tennis et réclamaient leurs soldes, accusant le gouverneur qui avait dû prendre la fuite. Quant aux mutins, ils ravageaient le pays, mettant

1. Du 28 septembre 778 au 16 septembre 779.
2. Du 31 octobre 775 au 18 octobre 770.
3. Du 15 février 994 au 4 février 995.
4. Du 7 décembre 994 au 5 janvier 995.
5. Du 24 juin au 22 juillet 1012.
6. Du 15 mars 1024 au 3 mars 1025.

tout au pillage, dévalisant les habitants, infestant les chemins ; ils avaient même enlevé au Trésor 2,500 dinars. El Gergeraï furieux se leva, se rassit et dit : Comment a-t-on pu commettre pareil attentat contre la caisse du sultan ? Cette action a nui autant à Tennis qu'au Trésor. Et il envoya cinquante cavaliers pour s'emparer des coupables. Tennis ne cessa de prospérer, et il n'y avait pas en Égypte de ville plus belle ni mieux défendue, jusqu'au temps où elle fut détruite par El Melek El Kamel Mohammed ben El 'Adel Abou Bekr ben Ayoub, en l'an 624 [1]. Depuis, elle est toujours demeurée en ruines et il n'en reste plus que les arasements au milieu du lac. Du district de Tennis faisaient partie Boura, Ayouan et Sheta. Le lac où se fait aujourd'hui la pêche est peu profond ; on peut le traverser à gué. Deux barques naviguent sur ce lac, l'une montant, l'autre descendant, par le même vent, et chacune d'elles a sa voile également remplie de vent et leurs vitesses sont égales. Au milieu du lac sont de nombreuses îles qu'on appelle aujourd'hui El 'Ozab, pluriel de 'Ozbah (avec un *dammah* sur le ع sans point, suivi du ز puis du ب à un seul point). Elles sont habitées par des groupes de pêcheurs ; dans quelques-unes sont des salines où l'on recueille un sel doux et d'une saveur agréable. Les eaux du lac, qui sont généralement salées, deviennent douces au moment de la crue du Nil.

Tounah. — Parmi les dépendances de la province de Tennis était un village nommé Tounah où se fabriquaient des étoffes semblables à celles de Tennis et où parfois on exécutait le voile de la Ka'bah. El Fakehi dit : J'ai vu aussi un voile donné par Haroun El Rashid, fait de *qobati* d'Égypte et portant cette inscription : « Au nom de Dieu ; que la bénédiction de Dieu parvienne au khalife El Rashid 'Abd Allah Haroun, émir des croyants : que Dieu le traite avec générosité ! D'après les instructions d'El Fadl ben El Rabi', ce voile a été fait dans la fabrique de Tounah en l'an 190 [2]. »

Semnaï. — Village du district de Tennis, qui fut envahi par les eaux du lac et est devenu une île. Au mois de Rabi' I de l'an 837 [3], on découvrit une pierre et en la retournant on trouva des médaillons (عضادات) de verre en grand nombre, portant les noms de l'imam El Mo'ez li din allah, de l'imam El A'ziz billah Nazar, de l'imam El Hakem bi'Amr Allah, de l'imam El Zaher El 'Azaz din Allah, et d'El Mostanser ; ces derniers étaient les plus nombreux. Cela m'a été raconté par quelqu'un qui les avait vus.

1. Du 22 décembre 1226 au 11 décembre 1227.
2. Du 27 novembre 805 au 16 novembre 806.
3. Du 16 octobre au 14 novembre 1433.

Boura. — Village entre Tennis et Damiette ; c'est de lui que tire son nom le poisson *bouri* et aussi les Benou'l bouri qui habitaient le Caire et Alexandrie.

En l'an 610 [1], les ennemis y arrivèrent sur des galères et la ravagèrent, mais les forces de Rosette s'étant dirigées sur Boura, l'ennemi se retira.

El Qeis. — Avec un *fatha* sur le *qaf*, puis un *sin* sans point (قَس) est le village qui a donné son nom aux étoffes *qeïssiah ;* elle forme aujourd'hui un monceau de ruines au bord de la mer entre El Souadah et El Ouaradah. Sa distance de la ville de Farma est d'environ six barids par terre. Là, une énorme colline de sable s'avance dans la mer de Syrie ; les Francs s'y mettaient en embuscade pour détrousser les voyageurs. Près de cette colline sont des terrains salins, d'où on tire un sel que les Bédouins portent à Gaza et à Ramleh. Dans le voisinage de ces terrains salés sont des puits auprès desquels les Bédouins de cette vallée cultivent des champs de concombres.

1. Du 23 mai 1213 au 12 mai 1214.

CHAPITRE XX

DE LA VILLE DE SA

Lorsque, dit Ibn Ouasif Shah, Qobtim ben Misraïm eut partagé le pays entre Ashmoun, Atreb, Qoft et Sa, chacun d'eux se retira dans le domaine qui lui avait été assigné. Sa, avec ses gens, ses enfants et ses serviteurs, se rendit dans sa province qui occupait les territoires du Beheirah et d'Alexandrie et s'étendait jusqu'à Barca ; Alexandrie n'existait pas encore, et il s'installa dans la ville de Sa. Sa était le plus jeune des fils de Qobtim et son enfant le plus cher. Dès qu'il eut pris possession du gouvernement de sa province, il veilla à la prospérité de la contrée, fonda des villes et des villages, éleva des temples et exécuta des objets merveilleux comme avaient fait ses frères, et chercha encore à les surpasser.

D'après Marhoun l'Indien, gouverneur de Bânah, Sa éleva des tours le long de la mer depuis la limite du pays de Sa jusqu'à celle de Libye et de Maraqiah ; sur ces tours furent placés des miroirs faits de diverses matières amalgamées ; de ces miroirs l'un était destiné à repousser les animaux marins et à se garantir de leurs déprédations ; un autre, si des ennemis arrivaient des îles de la mer pour les attaquer, dirigeait sur leurs navires les rayons du soleil et les incendiait ; dans un autre, on pouvait voir les villes situées juste en face, de l'autre côté de la mer, et ce que faisaient leurs habitants ; dans un autre, on voyait les diverses provinces de l'Égypte, et par suite on connaissait l'abondance et la disette chaque année. Il fit des bains qui se chauffaient d'eux-mêmes, bâtit des belvédères et des lieux de plaisance, et chaque jour il se rendait à l'un ou à l'autre avec ses esclaves particuliers et ses serviteurs. Tout à l'entour s'étendaient des jardins où voltigeaient en liberté les oiseaux chanteurs et où couraient librement les bêtes apprivoisées ; ces jardins étaient sillonnés de canaux qui coulaient perpétuellement à travers des parterres admirables. Les fenêtres de son palais étaient de verre coloré qui étincelait quand il était frappé du soleil et en dispersait les rayons aux alentours. Il n'avait rien négligé de ce qui peut plaire et charmer. Et les cultures s'étendaient sans interruption à travers le désert depuis Rosette et Alexandrie jusqu'à Barca, et chacun pouvait voyager sur la terre d'Égypte sans provisions, grâce à l'abondance des fruits et de toutes sortes de choses excellentes, et l'on marchait

constamment à l'ombre et à l'abri du soleil. Dans ces déserts il bâtit des palais, fit des plantations d'arbres, et y amena des canaux du Nil. Ainsi, du côté de l'Occident jusqu'à la frontière occidentale, ce n'était qu'une suite ininterrompue de cultures. Et lorsque les habitants en eurent disparu, il en resta des vestiges dans ces déserts ; leurs demeures ont disparu, les hommes se sont dispersés, mais tous les voyageurs qui ont pénétré dans ces régions ne cessent de raconter qu'ils y ont vu des ruines merveilleuses.

De l'auteur : Des gens dignes de foi qui le tenaient du témoin lui-même m'ont raconté qu'un voyageur, qui avait pénétré dans la ville de Sa et marché à travers ses ruines, avait rencontré une brique longue de quatre empans, qu'il l'avait ramassée et examinée en tous sens ; puis l'ayant cassée, il avait trouvé dans l'intérieur un épi long d'un empan et chargé de tous ses grains comme s'il venait d'être cueilli. Il l'égrena entre ses mains, et il en tira du blé blanc à grains énormes, chacun d'eux gros comme une graine de haricot ; il le mangea et trouva que le goût était le même (que celui du blé actuel). Un autre voyageur entra dans cette même ville vers l'an 790[1], y ramassa une brique longue d'une coudée et demie et large d'une coudée ; il la brisa et y trouva un épi de blé très lourd, chaque grain étant de la taille du plus gros pois chiche. Il ne parvint à l'écraser qu'en le broyant vigoureusement avec une pierre. On a trouvé à Sa une jolie statuette longue d'un doigt. Cette statuette étant tombée dans une jarre d'eau, l'eau fut changée en vin. Cela arriva chez un homme de Tennis qui fit fortune en vendant ce vin. L'émir El Aouhad, gouverneur de Tennis, fit mander cet homme et ne lui laissa pas de repos qu'il n'en eût obtenu la statuette.

1. Du 11 janvier au 30 décembre 1388.

CHAPITRE XXI

DU SABLE D'OCCIDENT

Ce sable s'étend à la surface de la terre et a été nommé par quelqu'un le *sable mamelonné* (الرمل المبيد). La longueur de ce désert, qui commence derrière la montagne de Tay et s'étend jusqu'à la mer Orientale, se dirigeant de derrière cette montagne vers l'Égypte, la Nubie et la mer Enveloppante, est de cinq mois de marche ; un rameau s'en détache de la Terre-Sainte vers le Bahreïn, traverse le Bahreïn, effleure l'est du Kouristan et la Perse, retourne vers le Sagestan, prend la direction de l'Orient jusqu'à Merw, franchit le Gihoun dans le désert du Khouarezm, et, traversant les pays de Hadalahiah, s'étend jusqu'à la Chine et à la mer Enveloppante à l'est. D'après la description qu'on en donne, il s'étend donc de l'océan Enveloppant à l'Est à l'océan Enveloppant à l'Ouest. Il s'y trouve des montagnes gigantesques et inacessibles. L'une d'elles, située dans le pays de Sahlat, se déplace d'un lieu à un autre. Ce sable est tantôt jaune et doux au toucher ou rouge, bleu gris, noir foncé, brun sombre comme l'indigo, ou blanc comme la neige. Il en est qui ressemble à de la poussière très fine; il en est de rude et grossier au toucher. Quelques personnes prétendent que le sable d'Occident, ou au moins ce qui est compris entre la frontière d'El 'Arish et El 'Abbassah, est récent.

La cause de sa formation a donné lieu à un récit d'un haut intérêt et fort instructif : Sheddad ben Haddad ben Sheddad ben 'Ad, un des rois 'Adites, ayant marché contre l'Égypte avec une armée considérable, vainquit Ashmoun ben Masr ben Beisar, fils de Cham, fils de Noé, qui était alors roi du pays ; il détruisit tout ce que ce prince avait construit et ce qu'avaient construit ses pères ; lui-même éleva les pyramides et dressa une tour sur laquelle il grava des talismans : il traça les quartiers d'Alexandrie, et y resta longtemps ; mais un fléau ayant sévi contre lui et son peuple, ils quittèrent l'Égypte pour le Ouadi 'l Qora, entre la ville d'El Nabouyah et le pays de Syrie. Il construisit des cirques et des réservoirs pour capter les eaux des pluies et des torrents ; chaque réservoir était large d'un mille sur une longueur égale ; des palmiers et d'autres arbres furent plantés, des cultures de toutes sortes s'étendirent entre Raïah et Aïlah jusqu'à la mer d'Occident ; les demeures qu'ils occupaient

couvraient tout l'espace entre El Dathna, El 'Arish et El Goufar, dans la terre du Shalah ; on y trouvait des sources jaillissantes, des arbres fruitiers et des cultures considérables. Les 'Adites restèrent dans ce pays fort longtemps et finirent par devenir querelleurs, méchants, orgueilleux et bruyants. « Nous sommes, disaient-ils, les plus vaillants, les plus forts, les plus puissants. » Et Dieu suscita contre eux un ouragan qui les fit périr, détruisit leurs réservoirs et leurs maisons, et le sable s'étendit sur le pays qu'ils avaient habité ; telle est l'origine du sable que l'on voit dans le pays d'El Goufar, c'est-à-dire dans l'espace compris entre El 'Abassah, là où se trouvent aujourd'hui le village d'El Salahieh et El 'Arish ; tout ce sable provient de l'effritement des édifices des 'Adites et de la dégradation de leurs matériaux, lorsque Dieu les fit périr par le vent et les anéantit définitivement. Prenez garde ! Ce fait a été nié à cause de son étrangeté. Mais un passage du Coran témoigne de son authenticité, c'est lorsque Dieu dit : *Et chez 'Ad, lorsque nous leur envoyâmes le vent destructeur, tout ce sur quoi passa ce vent devint poussière (Cor., LI, 41, 42);* c'est-à-dire quelque chose d'usé, de vermoulu. On dit d'une plante terrestre desséchée et foulée aux pieds qu'elle est رميع. On dit du papier déchiré, brûlé, qu'il est هشيم (comme une plante séchée et écrasée). Le terme de رميع (même signification) s'applique à toute chose usée et tombée en poussière.

Maraqiah. — La ville de Maraqiah forme l'un des districts de l'Égypte occidentale ; c'est la frontière extrême de l'Égypte, limitrophe avec la terre de la Pentapole ou terre de Barca. — Elle est à environ deux *barids* de la ville de Santariah. C'était autrefois une région importante, abondante en palmiers et en cultures, où l'on trouvait des sources vives ; on y rencontre encore à présent des ruines admirables. La culture y était si prospère qu'un seul grain de blé produisait cent épis, ou quatre-vingt-dix épis pour le moins. Il en était de même pour le riz qui était superbe. On y rencontre encore de nos jours de nombreux jardins. Autrefois Maraqiah était habitée par les Berbères que David avait chassés de la terre de Palestine ; un grand nombre d'entre eux se fixèrent dans cette région ; le reste se sépara des premiers ; les Zenabah, les Magilah et les Darissah allèrent habiter les montagnes (le désert), tandis que les Louata se fixèrent dans la terre de Barca et les Hawarah à Tripoli d'Occident. Plus tard, les Berbères couvrirent le pays jusqu'à Suez. En Shawal de l'an 304 [1] de l'hégire de Mohammed, les populations de la Libye et de Maraqiah

1. Du 18 mars au 27 avril 917.

firent leur apparition à Alexandrie; elles fuyaient pour échapper à la tyrannie du despote de Barca. Maraqiah a toujours été dans un état d'anarchie, mais de nos jours elle est complètement détruite; il y est resté cependant de magnifiques traces de monuments.

Kom Sherik. — Cette localité est située dans le voisinage d'Alexandrie; il en est parlé dans les chroniques. Son nom lui vient de Sherik ben Sami ben 'Abd Yaghouth ben Gez El Mouradi El Qatifi, l'un des compagnons du Prophète. Il marchait à l'avant-garde de 'Amr ben El 'As, lors de la conquête d'Alexandrie. Pressés par l'armée grecque, Sherik et ses compagnons se réfugièrent sur ce Kom où ils tinrent tête aux Grecs jusqu'à l'arrivée de 'Amr. Kom Sherik fait partie du Hauf Ramsis.

Rheïfah. — Village dans le voisinage de Belbeïs, à deux étapes de Fostat. C'était un lieu de halte pour la caravane de pèlerinage. On raconte que la mesure du roi (صواع الملك) que l'on cherchait depuis la ville de Masr, fut retrouvée à Rheïfah, parmi les ustensiles des frères de Joseph.

Samanoud. — Il y avait dans cette localité un temple (بربا) où était représenté un bouclier portant une inscription. Ibn Zaoulaq raconte que Abou'l Qassem Mamoun El 'Adel avait copié l'inscription sur une feuille de papier à laquelle il avait donné la forme d'un bouclier, et il ajoute: « Personne ne pouvait se trouver en face de lui sans se détourner et prendre la fuite. » Il y avait là aussi des statues et l'image de ceux qui devaient régner sur l'Égypte, entre autres un peuple portant le turban et armé du javelot au-dessus duquel était écrit: « Ceux-ci s'empareront de la ville de Masr. »

CHAPITRE XXII

DE LA VILLE DE BALBAÏS

Ce pays est nommé, dans le livre des Juifs, la terre de Gessen. C'est là que descendit Jacob lorsqu'il vint retrouver son fils Joseph, qui le fit installer dans la terre de Gessen, c'est-à-dire de Balbaïs El 'Alaqamah, pour y faire paître ses troupeaux. D'après Ibn Saïd, le vali de Balbaïs commande jusqu'à El Maradah, limite extrême de l'Égypte. Jusqu'à ce point le trafic se fait en argent ; à partir de là, on se sert de cuivre jusqu'à El 'Arish, qui est le premier point de la Syrie, ou, dit-on, le dernier point de l'Égypte.

Abou' Obeïd El Bakri dit que Balbaïs (avec un fatha sur la première lettre, un soukoun sur la seconde, qui est suivie d'un ب semblable à la première lettre et comme elle aussi surmonté du fatha, puis un ي marqué du soukoun, et enfin un س sans point (بَلْبَيْس) est une localité fort connue située près de Masr. Ibn Khordadabeh, dans son livre des « Routes et des Royaumes », dit qu'entre Balbaïs et la ville de Fostat Masr il y a 24 milles.

El Ouaqedi raconte qu'El Maqoqos maria sa fille Armanosah à Constantin, fils d'Héraclius, et l'envoya avec ses trésors, ses eslaves, ses pages et son escorte pour rejoindre son époux qui devait accomplir son mariage avec elle dans la ville de Césarée[1]. Comme des ennemis assiégaient cette dernière ville, elle se rendit à Balbaïs et y resta ; elle envoya son grand chambellan avec deux mille cavaliers à Farma pour garder la route et empêcher qui que ce fût, Grec ou autre, de passer en Égypte. El Maqoqos expédia des messagers vers la frontière de son pays, du côté de la Syrie, avec ordre de ne laisser entrer personne en Égypte ; il craignait que si on répandait la nouvelle de la conquête de la Syrie par les Musulmans, la peur ne pénétrât dans le cœur de ses soldats. 'Omar ben El Khattab s'étant rendu à El Gabiah, 'Amr ben El 'As marcha sur l'Égypte et campa devant Balbaïs où se trouvait Armanosah, la fille d'El Maqoqos. Les gens de Balbaïs livrèrent bataille, mais 'Amr leur tua près de mille cavaliers, fit trois mille prisonniers ; le reste s'enfuit et alla rejoindre El Maqoqos. Armanosah fut prise avec tous ses trésors,

1. Le texte doit être corrompu, وهم محاصرون ne se rapporte à rien qui précède.

et tout ce qui se trouvait à Balbaïs appartenant aux Coptes. 'Amr désirant être aimable pour El Maqoqos, lui envoya sa fille Armanosah qu'il traita généreusement, et lui restitua ses richesses. Armanosah était accompagnée par Qeis ben Abou'l 'As El Sahmi. El Maqoqos fut heureux de recevoir sa fille. Puis 'Amr se rendit au palais.— Balbaïs n'a pas cessé d'être une des plus importantes villes d'Égypte jusqu'à l'arrivée de Mori, roi des Francs, qui s'en empara de vive force après un long siège où des milliers de ses habitants furent tués. Il y a de nombreux récits qui la concernent. Elle a été ruinée depuis les accidents survenus en Égypte après l'an 806[1]. Auparavant, j'avais vu cette ville tout à fait prospère ; on y comptait de nombreux jardins et ses habitants étaient riches et fortunés.

1. Du 21 juillet 1403 au 9 juillet 1404.

CHAPITRE XXIII

DU PAYS D'EL OUARADAH

El Ouaradah fait partie du territoire d'El Gofar. 'Obeïd allah ben 'Abd allah ben Khordadabeh, dans son livre «des Routes et des Royaumes», dit : La route et le territoire qui s'étendent de Ramleh à Ardoud est de 12 milles ; d'Ardoud à Gaza il y a 20 milles ; puis, jusqu'à El 'Arish, 24 milles, à travers les sables ; de là à El Ouaradah, 18 milles ; de là à El Gharib, 20 milles ; de là à Farma, 24 milles. Le khalife El Mamoun a dit :

Ta nuit a été à Meïdan
Plus courte qu'à Farma.
Étranger dans les villes de l'Égypte,
Tu éprouves le chagrin et la tristesse (سدما obscurité).

De Farma à Garir, 30 milles ; de là à Qaserah, 24 milles ; de là à l'oratoire de Qoda'ah, 18 milles ; de là à Balbaïs, 21 milles ; de là à Fostat Masr, 24 milles.

L'auteur de l'Histoire de Damiette dit : Des Musulmans, déjà maîtres de Damiette et de Tennis, s'étant emparés de Farma, allèrent à El Baqarah dont les habitants embrassèrent l'islamisme ; de là ils allèrent à El Ouaradah dont les habitants se convertirent également, ainsi que la population des alentours jusqu'à Ascalon.

Le cadi El Fadl, dans ses récits relatifs au mois de Moharrem de l'an 567[1], dit : Nous arrivâmes le matin à El Ouaradah ; nous avions passé la nuit dans le port, après quoi nous entrâmes dans la ville. J'ai vu la date inscrite sur le minaret de la mosquée 408[2], et j'y ai lu le nom d'El Hakem bi 'amr allah. Cette ville fait partie du territoire d'El Gofar et tire, dit-on, son nom du mot الورود (*l'arrivée*). Sa mosquée fut ouverte au culte et fréquentée par les fidèles jusqu'après l'an 700[3]. Le pays qu'occupait anciennement El Ouaradah se trouve à l'est de la localité actuelle d'El Salahieh ; on y rencontre quelques traces de constructions, mais les palmiers y sont rares.

El Salahieh. — Ce pays a été fondé par El Melek El Saleh Negm el din

1. Du 4 septembre au 3 octobre 1171.
2. Du 30 mai 1017 au 19 mai 1018.
3. Du 16 septembre 1300 au 5 septembre 1301.

Ayoub ben El Kamel Mohammed ben El 'Adel ben Abou Beker ben Ayoub ben Shadi dans le pays des Mosâneh et d'El 'Alaqamah, à l'entrée de l'étendue de sable qui sépare l'Égypte de la Syrie. Là il éleva des palais, une mosquée, un marché pour servir de halte aux troupes, à leur sortie des sables, et cela en l'an 644[1].

1. Du 19 mai 1246 au 7 mai 1247.

CHAPITRE XXIV

DE LA VILLE D'EILAH

Ibn Habib dit que Othal (avec un dhamma sur l'ا et un ث à trois points أثل est la vallée d'Eïlah, et qu'Eïlah avec une fatha sur la première lettre suivant la forme فعلة est une ville située sur le bord de la mer entre l'Égypte et la Mekke ; elle tire son nom d'Aïlah, fille de Madian, fils d'Abraham. Aïlah est le premier point de la terre du Hedjaz ; elle avait été une ville puissante sur le bord de la mer et d'un commerce florissant ; sa population était un mélange de diverses races. C'était jadis la limite de l'Empire de Roum. A un mille de cette ville, s'élève un arc de triomphe de César ; là l'empereur avait établi un poste de douane. Entre Aïlah et Jérusalem, il y a six étapes, et El Tor, où Dieu parla à Moïse, est à un jour et une nuit d'Aïlah. Au temps de l'Islam, c'était un lieu où s'arrêtaient les Benou Ommayah dont la plupart étaient des affranchis d'Othman ben 'Afan et distribuaient l'eau aux pèlerins. C'était un pays où l'on honorait la science et les belles-lettres ; le commerce y était prospère, les marchés florissants, les cultures considérables et les palmiers nombreux. La colline d'Aïlah n'était pas praticable à dos de montures, mais Faïq, affranchi de Khamaraouya ben Ahmed ben Touloun la fit arranger, égalisa la route et répara tout ce qui put être réparé. Il y avait à Aïlah de nombreuses mosquées et une grande quantité de Juifs. Ceux-ci prétendent posséder le manteau du prophète qui le leur aurait envoyé comme sauf-conduit, et ils le montraient. C'était un manteau d'Aden enveloppé dans une étoffe dont on relevait seulement un empan. On dit qu'Aïlah est la ville dont a parlé Dieu dans ce passage de son livre : *Interroge-les sur ce pays situé sur le bord de la mer et dont les habitants transgressaient le sabbat ; là les poissons apparaissaient à la surface de l'eau le jour du sabbat et disparaissaient les autres jours. Ainsi les éprouvions-nous parce qu'ils étaient des prévaricateurs. (Cor., VII, 163.)* On n'est pas d'accord sur l'identification de cette ville. Ibn 'Abbas 'Akramah et El Saddi prétendent que cette ville est Aïlah ; d'après Ibn 'Abbas aussi ce serait une localité entre Aïlah et El Tor ; El Zaheri croit que c'est Tabriah. Gobadah et Zeïd ben Aslam sont d'avis que c'est un point des côtes de Syrie, entre Madian et 'Aïnounah, nommé Ma'nah.

On demandait un jour à El Hassein ben El Fadl : « Trouve-t-on dans le livre de Dieu ce proverbe : Ce qui est permis ne se rencontre qu'à grand'peine, ce qui est défendu se présente de soi-même? — Oui, répondit El Hassein, on trouve cela dans l'histoire d'Aïlah, où il est dit que les poissons venaient à la surface de l'eau le jour du sabbat et disparaissaient les autres jours. »

Les habitants du pays, à ce que dit la légende, étaient des Benou Israïl auxquels Dieu avait interdit de travailler le samedi. Mais Eblis, usant de ruse, vint leur dire : « Il ne vous est défendu que de prendre les poissons le samedi. » Ils préparèrent donc des bassins où ils déposaient les poissons le vendredi ; les poissons y restaient et n'en pouvaient sortir parce que le canal de communication était trop étroit. On les prenait le dimanche. L'un d'eux, dit-on, s'était avisé de faire un nœud coulant à une corde et de le lancer à la queue d'un poisson (ce mot رسن en marquant le س d'un fatha ou d'un soukkoun, veut dire : une corde attachée à une pierre par une de ses extrémités), et le poisson était laissé ainsi jusqu'au dimanche. Les autres pêcheurs s'amusèrent d'abord en voyant leur compagnon agir ainsi, mais ne pensèrent à mettre son invention en pratique que lorsque la pêche eut pris des proportions considérables et que ces poissons furent devenus un objet de commerce et une cause d'impiété manifeste. Une partie des Benou Israël protesta et s'éleva contre cette pratique des choses défendues, déclarant qu'ils n'habiteraient plus avec les autres et, en effet, ils séparèrent le village en deux parties par une muraille. Or, un matin, les justes s'éveillèrent dans leurs demeures et aucun des méchants n'avait encore franchi la muraille. « Certes, dirent les justes, il doit être arrivé quelque chose aux autres. » Et, étant montés sur le mur, ils virent que les autres étaient devenus des singes. Ils descendirent de leur côté, et ces singes se souvenant de leur origine humaine venaient à eux, et flairaient leurs vêtements en pleurant. Les sages dirent aux singes : « Ne vous avions-nous pas défendu de faire ce que vous avez fait ? » Et les singes firent signe que oui en remuant la tête. Les jeunes, ajoute Qobadah avaient été changés en singes et les vieux en pourceaux ; seuls, les sages échappèrent. Tous ont disparu depuis. Ce fait, d'après ce qu'on rapporte, s'est passé au temps du prophète David. On dit que le nom primitif d'Aïlah est Aïlailiah, dont il est question dans le *Pentateuque*. Le shérif Mohamed ben As'ad el Gawani dit que les Berbères Dakalah sont un rameau des Mousamedah ; d'autres disent que les Dakalah sont les descendants d'Aïlah. Aïl est, dit-on, celui qui

a donné son nom à la colline d'Aïlah. Suivant un autre, les Dakalah descendraient de Daghfal ben Aïlah ; quant à eux, ils se prétendent berbères et disent : « Nous sommes un rameau des Perses ; » mais à ce propos il y a de grandes contradictions. Masa'oudi rapporte que Josué, fils de Noun, fit la guerre à Samida'ben Hazber ben Malek l'Amalécite, roi de Syrie, le combattit dans le pays d'Aïlah aux environs de Madian, le tua et s'empara de son royaume ; c'est à ce sujet que 'Oun ben Saïd El Garhami a dit :

N'as-tu pas vu que l'Amalécite, fils de Hormez,
A eu la chair déchirée à Aïlah?
Car un grand nombre de Juifs s'étaient élancés contre lui
Au nombre de 80.000, cuirassés et non cuirassés.

Cette pièce comprend un grand nombre de vers. Ibn Ishaq raconte que lorsque le prophète de Dieu arriva à Tabouk, le gouverneur d'Aïlah, Tahiah ben Roubah, vint lui demander la paix et lui apporter le tribut. Les habitants de Gerba et de Agrah vinrent également apporter le tribut. Le prophète leur écrivit une lettre qu'ils ont conservée. Voici ce qu'il écrivit à Tahiah ben Roubah : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux ; lettre sincère de la part de Dieu et de son prophète Mohammed à Tahiah ben Roubah, aux gens d'Aïlah, à leurs évêques et à eux tous sur terre et sur mer ; à eux protection de la part de Dieu et protection de la part du prophète. Quiconque est avec eux des gens de Syrie, de l'Yémen ou de la mer : si quelqu'un d'entre eux a commis quelque crime, son argent ne peut sauver son âme ; leurs biens sont la propriété de qui s'en empare ; ils ne peuvent empêcher ce qu'ils veulent empêcher, ni passer par la route qu'ils voudraient prendre par mer ou par terre. Cette lettre a été écrite par Gahim ben El Salt et Sharhabil ben Hassanah, avec la permission du prophète de Dieu en l'an 9 de l'hégire [1]. » Et la ville d'Aïlah n'a pas cessé d'être prospère et peuplée.

En l'an 415 [2], 'Abd allah ben Edris el Ga'feri attaqua de nuit Aïlah, avec l'aide de quelques Benou 'l Gerrah, la pilla, y leva 3,000 dinars et une grande quantité de grains, enleva les femmes et les enfants, puis quitta le valiyah de Ouadi 'l Qora. Un détachement de cavaliers partit du Caire pour le combattre.

1. Du 20 avril 630 au 8 avril 631.
2. Du 15 mars 1024 au 3 mars 1025.

En l'an 566 [1], dit le cadi El Fadl, El Melek El Naser Salah el din Youssef ben Ayoub imagina de construire des barques articulées, les chargea sur des chameaux, et avec une nombreuse armée partit du Caire pour attaquer la citadelle d'Aïlah dont les Francs s'étaient emparés et où ils s'étaient fortifiés. Il arriva devant Aïlah en Rabi' I [2], fit dresser et assembler les barques, les lança à la mer, les garnit d'armes et de combattants. Il mit le siège devant la citadelle par mer et par terre, et s'en empara le 20 de Rabi' II [3], tua ou fit prisonniers les Francs qui s'y trouvaient, y établit comme garnison un détachement de ses propres troupes, auxquelles il laissa tout ce dont elles avaient besoin en armes et autres provisions et retourna au Caire à la fin de Gemadi I [4].

En l'an 77 [5], arriva une lettre du gouverneur d'Aïlah disant que les vaisseaux faisaient bonne garde, mais que l'on redoutait la venue des Francs. Peu après, en effet, se présenta Alaïris (الايريس), que Dieu le maudisse ! Il cerna la citadelle d'Aïlah, envoya son armée dans la région de Tabouk pour s'assurer des côtes de Syrie, car il craignait qu'une armée eût été envoyée contre lui de Syrie ou d'Égypte. Au mois de Sha'ban de cette même année, les pluis tombèrent avec une telle abondance sur la montagne qui fait face à la citadelle que la garnison d'Aïlah put pendant deux mois négliger de descendre à la fontaine ; la persistance des pluies entama même les constructions de la citadelle qui se lézardèrent, à cause du peu de profondeur de leurs fondations ; les propriétaires durent les réparer et les consolider.

Abou 'l Harran El Masa'oudi, dans son livre *Récits du temps*, au commencement du récit relatif à l'histoire des Koukas, raconte que ce peuple avait quatre rois qui gouvernaient la terre d'Aïlah et le Hedjaz ; chacun d'eux s'était bâti une ville à laquelle il avait donné son nom. Le reste du pays fut planté de tentes et partagé en trente districts répartis en 4 provinces, chaque province ayant un roi assis sur un trône d'or et résidant dans sa propre ville. Chacun de ces rois éleva un palais برا pour la science et un temple هيكل pour les planètes, il y plaça des statues d'or, chaque statue ayant un rang spécial. A Alexandrie, dont le nom était alors Raqoudah, étaient rattachés quinze districts ; cette ville devint le séjour des plus grands des prêtres, et dans

1. Du 14 septembre 1170 au 3 septembre 1171.
2. Du 12 novembre au 11 décembre 1170.
3. 31 décembre 1170.
4. 8 février 1170.
5. Du 17 mai 1181 au 6 mai 1182.

ses temples furent dressées plus de statues d'or que dans les temples des autres villes ; il s'y trouvait deux cents statues d'or. Le Saïd fut divisé en quatre-vingts districts formant quatre provinces, et les villes habitées par les Égyptiens de l'intérieur dans les districts du Saïd étaient au nombre de trente, toutes remplies de choses merveilleuses. On raconte que Himyar le Grand, dont le nom était 'Arangah, fils de Saba le Grand, dont le nom était 'Amer, plus connu sous celui d'Abd Shams ben Yeshgab ben Ya'reb ben Qohtan, on raconte que cet Himyar, ayant succédé à son père, rassembla son armée et partit, subjuguant les peuples et domptant les rois comme avait fait son père. Il continua sa course à l'Orient, repoussa Yagog et Magog vers le point où se lève le soleil, puis il se retourna vers l'Occident. Une tribu du peuple de l'Yémen, de la lignée de Hud ben 'Aber ben Shaleh ben Arfakhshad ben Sam ben Nouh vint auprès de lui fuyant Thamoud ben 'Ather ben Aram ben Sam ben Nouh et les calamités qu'il leur faisait subir. Il donna donc l'ordre de les enlever de la terre de l'Yémen et de les transporter à Aïlah, et ils peuplèrent le pays depuis Aïlah, jusqu'à Zat El Asal à l'extrémité de la montagne de Negd. Là Thamoud tailla les rochers ; on creusa des maisons dans les montagnes et, comme ce peuple était devenu insolent et orgueilleux, Dieu lui envoya Saleh comme prophète et comme apôtre ; mais ces gens ne le crurent pas et lui demandèrent de faire sortir une chamelle d'un rocher ; quand le prophète l'eut fait paraître, ils lui coupèrent les jarrets. Et Dieu les détruisit par un cri, et le lendemain matin, ils gisaient tous inanimés dans leurs maisons.

On rapporte qu'après la mort de son frère Aaron, Moïse se rendit avec les Israélites à la terre des enfants d'El 'Eïss qu'on appelle les montagnes d'El Serah, près du pays d'El Shoubek. Et l'ayant traversée, il passa au pays d'Aïlah, puis, de nombreux jours après, prit la direction du désert de Bab, là où se trouvent les pays des Kark, et fit la guerre à ces peuples. Il y avait auprès d'Aïlah une ville considérable et très importante nommée 'Asaboun.

Marbout.— C'est un des districts dépendant d'Alexandrie, ville tellement blanche qu'on ne s'y apercevait de la tombée de la nuit que bien longtemps après. Les gens pour y marcher tenaient à la main une étoffe noire pour se protéger les yeux ; à cause de l'éclatante blancheur de la ville, les moines y étaient habillés de noir. La ville de Marbout était située à l'extrémité des cultures et des jardins qui se succédaient jusqu'à la terre de Barca ; aujourd'hui, elle fait partie des districts relevant d'Alexandrie ; on y cultive les fruits

et d'autre produits. El Melek El Mozaffar Rokn El din Bibars El Gashankir la mit en wakf comme don de bienfaisance à la mosquée d'El Hakem au Caire. Là, une mosquée fut construite en l'an 666[1]; puis El Melek El Moayyad Sheikh El Mahmoudi la prit à louage en l'an 821[2] y étendit la culture des jardins qui avait été ruinée par les incursions des Arabes de Lebdah et de Barca, et elle fut rattachée au divan du sultan.

Ouadi Habib. — Ce Ouadi est situé à l'ouest de la terrre d'Égypte, entre Marbout et le Fayoum. On y recueille le sel et le natron. Il tire son nom de Habib ben Mohammed ben Mo'aqqel ben El Ouaqe'ah ben Hozâm ben 'Afan El Ghafari, l'un des compagnons de l'apôtre de Dieu et qui avait assisté à la conquête de la Mekke. A son sujet, Abou Tamin El Gishani raconte ce qui suit : l'affranchi de Tagib se convertit à l'Islamisme en même temps que Sâid ben 'Abd el Rahman El Ghafari. Au temps de la révolte d'Othman, il s'était refugié dans ce Ouadi qui prit son nom. Et il disait : « Il n'y a pas de différence à établir entre les hommes pour le Ramadhan, et l'on doit faire les deux prières même pendant le voyage. » Ce Ouadi est encore appelé : Ouadi El Melouk, Ouadi El Natroun, Berriah Shahab, Berriah el Asqi, Mizan el Qoloub. Il s'y trouvait cent couvents chrétiens, mais il n'en reste plus que sept dont on parlera au chapitre de ce livre qui traite des couvents. C'est un Ouadi d'une utilité extrême; on y trouve le natron, d'où l'on tire un revenu considérable; on y trouve aussi le sel *Andrani* et le sel *Soultani;* ce dernier a la forme et ressemble à des tablettes de marbre. Là encore on récolte l'ammoniac et l'antimoine noir; on y fabrique le verre. C'est là aussi qu'on trouve le *Masekah* (ماسكة) sorte de terre jaune renfermée dans une pierre noire; on le fait dissoudre dans l'eau, et l'on boit la solution qui est efficace contre les maladies de l'estomac. Le Ouadi produit encore le roseau *Bardi* (بردي) dont on fait les nattes. On y rencontre la source du Corbeau (عين الغراب), sorte de petit bassin long d'environ quinze coudées et large d'autant, qui se trouve dans une grotte à l'intérieur de la montagne. On ne sait d'où cette eau vient, ni où elle va; elle est douce et limpide.

On rapporte que de ce Ouadi sortirent 70,000 moines tenant chacun un bâton à la main, qui allèrent à la rencontre de 'Amr ben El 'As à El Teranah,

1. Du 22 septembre 1267 au 9 septembre 1268.
2. Du 8 février 1418 au 27 janvier 1419

alors qu'il revenait d'Alexandrie. Ils lui demandèrent l'*Aman* pour eux et leurs couvents. 'Amr leur écrivit donc un *Aman* qu'ils ont conservé. Il leur fit également une autre lettre, au sujet des redevances à payer par la région du Nord et la leur remit. Et leurs redevances se montaient, en une seule année, à plus de quinze mille ardebs ; aujourd'hui, c'est à peine si elles en atteignent cent.

CHAPITRE XXV

DE LA VILLE DE MADIAN

Madian est une ville du peuple de Sho'aïb, de la lignée de Madian, fils d'Abraham ; leur aïeule fut Qantourah, fille de Yoqṭan la Chananéenne, qui donna à Abraham huit fils dont chacun fut la tige d'un peuple. — Madian est située sur la mer de Qolzoum, en face de Tabouk et à environ six étapes de ce point ; elle est plus grande que Tabouk. C'est là que se trouve le puits où Moïse puisa l'eau pour les chameaux de Sho'aïb et près duquel il avait dressé sa tente.

D'après El Farra, Madian est à la fois le nom d'une ville et celui d'une région. C'est aussi, dit-on, le nom d'une tribu qui tirait sa dénomination de son ancêtre Madian (مدين ou مديان), fils d'Abraham, nom qui signifie « les guerriers », etc. Presque tout le monde s'accorde à dire que Madian est un mot non arabe, bien que certains le prétendent arabe ; s'il était arabe, il serait de la forme فعيل et dériverait de مدن ; il aurait alors le sens de « lieu où l'on réside » ; mais c'est une construction rare. D'autres y voient un mot de la forme مفعل ou مهمل dérivée de دان ; mais en somme, l'origine n'en est pas claire ; on ne peut savoir avec certitude si c'est un nom de terre ou de tribu, et si le mot est arabe ou non arabe.

El Masa'oudi rapporte que les gens du Coran étaient en discussion avec le peuple de Sho'aïb ben Noufal ben Ra'ouil ben Masr ben 'Eïqa ben Madian ben Ibrahim, peuple qui parlait l'arabe et qui, d'après les uns, ne serait autre que des descendants dégénérés et corrompus d'Arabes ; un des écrivains que nous avons cités va jusqu'à dire qu'ils sont les représentants d'un peuple complètement disparu ; pour d'autres, ils sont de la lignée d'El Mahasen ben Gendal ben Ya'seb ben Madian ben Ibrahim, et Sho'aïb serait le dernier de la race. Ils obéissaient à plusieurs rois qui s'étaient partagé des régions voisines l'une de l'autre. Parmi eux, se trouvaient Abgad (الابجد), Hawaz (هوّز) Hatï (حطى) Klamen (كلمن), Sa'fas (سعفص) et Qorshat (قرشت). Ces rois sont, comme nous l'avons dit, les descendants d'El Mahasen ben Gendal. L'ensemble des noms de ces rois n'est autre que la réunion des vingt-deux lettres qui forment l'alphabet complet. Ces lettres

ont été interprétées aussi d'une autre façon que celle que nous avons rapportée. Abgad était roi de la Mekke et de la partie du Hedjaz qui la touche ; Hawaz et Hataï étaient deux rois du pays d'Oug, c'est-à-dire du Taïf et du pays de Negd qui l'avoisine ; Kliman, Sa'fas et Qorshat étaient rois de Madian ou, dit-on, du pays d'Égypte ; Kliman dominait à Madian ; certains auteurs prétendent que Kliman régnait sur tous les pays que nous venons de nommer ; ceux qui pensent ainsi sont assez nombreux et se rapprochent de notre opinion. Ce qu'il y a de certain, c'est que le châtiment par le vent brûlant atteignit Kliman, l'un de ces rois. Sho'aïb les avait engagés à embrasser la vraie religion, mais comme ils refusaient de le croire, il les menaça du châtiment par le vent brûlant : le ciel ouvrit sur eux une porte de feu ; Sho'aïb et tous ceux qui avaient cru en lui se sauvèrent au lieu appelé Aïlah, marécage situé dans le voisinage de Madian ; les autres, sentant venir la catastrophe, car la chaleur devenait terrible et la mort apparaissait certaine, cherchèrent à rejoindre Sho'aïb et ses compagnons que protégeait une nuée blanche sous laquelle ils respiraient un air frais et ne ressentaient aucun mal. Ils chassèrent Sho'aïb et ses compagnons de l'endroit où ils se tenaient, s'imaginant qu'ainsi ils allaient faire cesser le fléau descendu sur eux ; mais Dieu suscita un feu qui les atteignit. La fille de Kliman fit une élégie pour son père ; elle était alors au Hedjaz :

Kliman a brisé mon appui
En mourant au milieu de Mahallah ;
Le chef du peuple a reçu
La mort par le feu au milieu d'un vent brûlant.
Ce vent a formé un feu
Par lequel a disparu la maison de ma tribu.

El Motanasser ben El Mounzer El Madiani a dit :

O Sho'aïb, tu as dit une chose
Qui a fait périr 'Amr et vivre le fils de 'Amr ;
C'étaient les rois de la terre de Hedjaz dont le visage
Était comme les rayons du soleil rayonnant ou du disque de la lune ;
Ils ont habité la terre sacrée ; ils ont été l'ornement
Des pays qu'ils ont habités ; ils l'ont emporté par la générosité et la gloire.
Ce sont les rois fils de Hataï et Sa'fas le généreux
Et de Hawaz, le maître de Thaniah et de Hegr.

Sur ces rois, dit El Masa'oudi, il y a des histoires musulmanes qui

parlent de guerres et d'expéditions, de la conquête de ces royaumes, de leur gouvernement et de la façon dont ils ont anéanti les peuples qui se trouvaient là avant eux. On prétend que la forêt dont parle Dieu dans le Coran, à ce passage : *Les maîtres de la forêt ont traité les envoyés d'importuns* (*Cor.*, *XXVI*, *176*), et à cet autre : *Et les habitants de la forêt étaient des méchants, nous en tirâmes vengeance* (*Cor.*, *XV*, *78-79*), est Madian ; d'après d'autres, ce serait la région du bord de la mer près de Madian ; d'après d'autres, une forêt dans le voisinage de Madian ; d'un autre côté, on prétend que les maîtres de la forêt sont les gens auxquels Sho'aïb envoya un message et qui résidaient à Tabouk entre El Hagar et la frontière de Syrie, et que Sho'aïb n'était pas un des leurs, mais un Madianite. D'après Abou 'Obeïd el Bakri, la forêt citée dans le livre de Dieu est celle qui servait d'abri au peuple de Sho'aïb. A ce sujet, Ibn Abbas cite deux interprétations : d'après l'une, la forêt serait à Madian même et aurait été du domaine de Sho'aïb ; d'après l'autre, cette forêt aurait occupé le bord de la mer du côté de Madian. Leurs arbres étaient les palmiers doums, et chez ce peuple le mot *aïkah* (ايكة) signifie « un arbre touffu ». Ils possédaient donc des arbres touffus. D'après certains commentateurs, *El Aïkah* signifie « la forêt » ; quant à Leïkah (ليكة) c'est le nom de lieu désignant le pays d'alentour, comme on dit Mekkah et Bekkah. Abou Ga'far el Nahas dit que le mot *Leïkah* n'est pas connu comme nom de lieu. Quelques-uns, dit Ibn Qoteibah, pensent que Bekkah est le lieu de la prière et la région qui l'entoure est Mekkah ; on fait une différence semblable entre El Aïkah et Leïkah, El Aïkah signifiant « la forêt », et Leïkah la région qui l'entoure.

Madian, dit El Bakri, est un pays de Syrie dans le voisinage de Gaza ; il est cité dans le livre de Dieu. D'autres croient cependant que Madian fait partie de la terre d'Égypte. Le prophète de Dieu envoya un détachement de cavalerie à Madian sous la conduite de Zeïd ben Harethah qui ramena des gens de Mita prisonniers. D'après Ibn Ishaq, Mita est le rivage de la mer. Ces gens furent vendus et les mères étaient séparées de leurs enfants ; or, le prophète étant sorti comme ils étaient en train de pleurer, demanda ce qui se passait. Quand on le lui eut dit : « Ne les vendez qu'ensemble, » déclara-t-il. Madian est un des points habités par la tribu de Gedam ben 'Adi ben El Hareth ben Massah ben Adad ben Zeïd ben 'Amr ben 'Azeïb ben Zeïd ben Kahlan. Et le prophète Sho'aïb qui fut envoyé au peuple de Madian est un descendant de Ouaïl ben Gedam.

On raconte que le prophète de Dieu dit à la troupe de Gedam : « Bienvenue au peuple de Sho'aïb et à la famille de la femme de Moïse ; l'heure ne passera pas que le Messie aura choisi sa femme parmi vous et qu'il n'ait d'elle son enfant. » D'après Mohammed ben Sahl, les environs de Madian sont de la nature du sol de Médine comme Fadak, Fara' et Rohat.

De l'auteur : Il y avait sur le territoire de Madian de nombreuses villes importantes, mais, les habitants les ayant abandonnées, elles sont devenues désertes, et jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'en l'année 825[1], il est resté debout environ quarante villes dont on connaît quelques-unes ; quant aux autres, leur nom est inconnu. Parmi celles dont les noms sont connus, et dans l'espace compris entre le Hedjaz, la Palestine et l'Égypte, il y a seize villes, dont dix du côté de la Palestine : El Khalesa, El Sanita, El Modasrah, El Meniah, El A'oug, El Khouiraq, El Birein, El Maein, El Saba', El Mo'allaq ; les plus considérables de ces dix villes sont El Khalesa et El Sanita. On en tire beaucoup des pierres que l'on transporte à Gaza où on les emploie pour la construction. Du côté de la mer de Qolzoum et d'El Tor, les villes de Madian sont Faran, El Raqah, Qolzoum, Ailah et Madian. Dans la ville de Madian, il y a encore aujourd'hui des ruines merveilleuses et des colonnes gigantesques.

On a trouvé dans la citadelle de la ville d'El A'oug, en l'an 760[2] et quelque, un puits très large et d'une profondeur de près de cent coudées : dans le fond étaient un grand nombre de livres sur des rayons ; on porta à la surface un de ces livres long de deux coudées et plus et relié entre deux planchettes de bois ; il était écrit en caractères musnad et l'ا et le ل avaient près d'un empan de longueur. On trouva dans le pays de Kark quelqu'un qui put les déchiffrer ; c'était un tome d'un ouvrage en dix volumes qui commençait par « La gloire est à Dieu ! » puis parlait de la sortie de Moïse de la terre d'Égypte pour le pays de Madian, et des rois de Madian successeurs de Sho'aïb ; dans ce livre, on donne à Moïse une quantité de noms, entre autres son nom arabe Mousa ben 'Amran, son nom hébreu Moshé, son nom persan Daran, son nom copte Herousis ; on y raconte qu'il avait épousé la fille de Sho'aïb et qu'il resta à Madian pendant huit ans, après quoi il dit au fils de Sho'aïb : « J'ai accompli la convention faite avec toi, mais par bonté de ma part, je t'accorderai deux années de plus. »

1. Du 26 décembre 1421 au 14 décembre 1422.
2. Du 6 décembre 1358 au 22 novembre 1359.

CHAPITRE XXVI

FIN DES RÈCITS CONCERNANT LA VILLE DE MADIAN

« Et Moïse partit se dirigeant vers l'Égypte; le roi de Madian était alors Abgad dont la puissance était devenue considérable et débordait sur le Hedjaz et l'Yémen. Il avait cinq fils : Hawaz, Hataï, Klimen, Sa'fas et Qorshit. Abgad, après avoir régné pendant cent ans sur l'Yémen, mourut laissant, pour lui succéder dans le gouvernement de cette contrée, son fils Klimen; à son fils Hawaz il avait attribué en partage le Hedjaz; à son fils Hataï la terre d'Égypte; à son fils Sa'fas la Mésopotamie et les pays de Mossoul et de Harran jusqu'à l'Iraq ; et à son fils Qorshit l'Iraq et les contrées du Khorassan qui l'avoisinent. Des cinq frères, Qorshit était le plus violent; Sa'fas, Hawaz et Klimen étaient, au contraire, justes et patients ; quant à Hataï, il était renommé pour sa brutalité et son insolence. A cette époque, les Israélites étaient en Syrie, région qui n'obéissait pas encore aux fils d'Abgad et avait échappé à leur domination. Depuis la mort de leur père Abgad, ses fils régnèrent environ cent cinquante ans ; la durée de cette dynastie, en y comprenant le règne d'Abgad, fut donc de trois cents années et plus. Après eux, les Israélites furent soumis par Rouzeït ben Hawaz et par Arzeit ben Hataï ben Abgad qui régnèrent sur eux pendant près de sept années, après lesquelles la lignée d'Abgad cessa de régner. »

Les Madianites gardèrent longtemps ce livre et le firent à la fin reporter dans la citerne de la citadelle d'A'oug.

Je tiens ce récit du gardien vigilant et énergique Abou 'Abd allah Mohammed ben Ahmed Mohammed ben 'Abd El Rahman El Rhariani El Tounisi, lequel ajoutait : Cela m'a été rapporté par Shater ben Rhanim el 'Amari qui le tenait d'un vieillard qu'il avait rencontré en Palestine et qui, ayant vu ce très vieux livre, en avait retenu le passage que nous avons cité.

On raconte que Mâlek ben Da'r ben Hagar ben Gadilat ben Lakhm eut vingt-quatre enfants mâles dont les descendants étaient devenus si nombreux qu'ils construisirent des villes, des villages et des forteresses, peu-

plèrent tout le pays de Madian et conquirent la Syrie, l'Égypte, le Hedjaz et d'autres pays encore qu'ils possédèrent pendant cinq cents ans après la mort dans les eaux du Pharaon de Moïse et la mort de Daloukat bent Zafân ; ce fut le prophète de Dieu Salomon, fils de David, qui les expulsa, et le royaume resta désormais entre les mains des Coptes.

CHAPITRE XXVII

DE LA VILLE DE FARAN

Cette ville, l'une des villes d'Amalec, est située sur les bords de la mer de Qolzoum et occupe le sommet d'une colline qui s'élève entre deux montagnes. Dans ces montagnes sont percées d'innombrables grottes remplies de cadavres. De la ville à la mer de Qolzoum, il y a une étape. Le rivage porte en cet endroit le nom de « Rives de la mer de Farân » ; c'est là que Dieu a fait périr Pharaon dans les eaux. Entre la ville de Farân et le désert de Tih, on compte deux étapes.

Farân est, dit-on, le nom des montagnes de la Mekke ou, d'après d'autres, des montagnes du Hedjaz. Dans la Torah et dans l'Explication (?le Targum), il est dit que Farân et El Tor sont deux villes de l'Égypte orientale. Mais la ville dont nous parlons n'est pas le Farân dont il est question dans la Torah. — Ce fut, à ce que l'on dit, Farân ben 'Amr ben 'Amaliq qui donna son nom aux montagnes des Lieux-Saints qui sont appelées montagnes de Fârân (فاران) ou de Farân (فران). La ville de Farân fait encore aujourd'hui partie de l'ensemble des villes de Madian ; elle abonde en palmiers à fruits comestibles et l'on y voit les traces d'un canal (بهر) considérable ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un désert visité seulement par les caravanes.

CHAPITRE XXVIII

DE LA TERRE DE GOFAR

Le Gofar est le nom donné à un ensemble de cinq villes : El Farma, El Baqarah, El Ouarâdah, El 'Arich et Rafag. Le Gofar tout entier n'est que sable, et ce nom lui a été donné à cause de la difficulté qu'éprouvent à y marcher les hommes et les animaux, tant le sable y est abondant et les étapes éloignées les unes des autres. Les chameaux deviennent fourbus dans le Gofar; aussi l'a-t-on nommé Gofar comme on a appelé *hagar* (هجار) la corde qui sert à lier le chameau, *ḥagar* (حجار) celle avec laquelle on l'entrave, *'aqam* (عقام) celle qui lui lie le pied, *baṭan* (بطان) la corde qui sert de sangle, *khaṭam* (خطام) celle qui retient la muselière, *zamam* (زمام) celle par qui la muselière est serrée.

El Baqarah tire son nom d'*el baqar* (البقار *les bouviers*) ; El Ouarâdah d'*el Ouarid* (الوريد *celui qui descend à l'abreuvoir*) ; El 'Arish d'*el 'Arsh* (العرش *les abris*). Quant à Rafag, c'est, dit-on, le nom d'une montagne,

Aux temps anciens, Khodam ben El 'Arian habitait le Gofar qui formait, à ce que l'on raconte, une suite ininterrompue de champs cultivés et renommés pour leur fertilité ; les habitants y cultivaient en abondance le safran, le carthame et la canne à sucre ; les eaux y étaient abondantes et douces ; mais le sable vint qui envahit de toute part la contrée, et Dieu finit par la faire disparaitre; depuis, ce n'est plus qu'un immense amas de sable qui s'étend jusqu'à El 'Arish et Rafag, formant un vaste désert plus pénible à traverser que le désert d'Occident ; l'eau y est rare, les troupeaux en sont absents, et l'on n'y rencontre pas trace d'hommes. Adorons celui qui transforme l'état des choses.

1. Le texte porte ici نخل qui ne présente pas un sens bien satisfaisant. C'est, je pense un lapsus pour رمل.

CHAPITRE XXIX

DU SAID D'ÉGYPTE

Le mot *Said* (الصعيد) désigne une portion de terrain élevée au-dessus du sol ; on dit d'un terrain qu'il est élevé (مرتفعة) par opposition à celui qui forme une dépression (منخفضة) ; on donne aussi ce nom à un terrain où il n'entre ni sable ni *sebakh*. Ce même mot désigne encore « la surface du sol », « une bonne terre », « tout bon terreau ». Il a été appliqué par les Arabes, au temps de l'Islam, à la partie méridionale de l'Égypte, parce que cette région est élevée, à l'inverse des autres parties de l'Égypte ; c'est pour cette raison qu'on l'appelle « la Haute terre », et parce que le sol n'en contient ni sable ni *sebakh*, mais est, de tous points, excellent et béni. Le Saïd porte aussi bien le nom de « Région du Sud ».

Quand Misraïm, dit maître Ibrahim ben Ouacif Shah, vit arriver la mort, il fit ses recommandations à son fils Qobtim ; il avait auparavant partagé la terre entre ses enfants et attribué à Qobtim le territoire compris entre Qouft et Assouan ; à Ashmoun la région qui s'étend d'Ashmoun à Memphis ; à Atrib le Hauf tout entier, et à Sa depuis la ville de Sa du Beheirah jusqu'aux environs de Barqa. A son frère Fareq, il avait dit : « Je te donne le territoire qui s'étend depuis Barqa jusqu'à l'Occident » ; et Fareq devint le maître d'Ifriqiah et ses descendants furent les Afareq (الافارق *les Africains*). Et Misraïm prescrivit à chacun de ses fils de se bâtir une ville dans sa province.

Les enfants de Masr, rapporte Ibn'Abd et Hakem, et les enfants de leurs enfants s'étant multipliés, Masr partagea le territoire entre ses fils, assignant à chacun d'eux et à sa postérité une portion du pays et un tronçon du Nil ; Qoft reçut en apanage la région de Qouft où il s'installa et qui de lui prit le nom de Qouft ; il eut en outre toute la contrée située en amont jusqu'à Assouan et en aval jusqu'à Ashmoun, à l'est et à l'ouest du fleuve ; la part d'Ashmoun comprenait le territoire qui s'étend d'Ashmoun à Memphis, à l'est et à l'ouest ; Ashmoun s'établit dans la ville d'Ashmoun, à laquelle il donna son nom ; à Atrib échut la région située entre Memphis et Sa ; il résida à Atrib qui fut nommée ainsi d'après lui ; enfin à Sa fut dévolu le pays

qui s'étend de Sa jusqu'à la mer ; il établit sa résidence dans la ville de Sa et lui donna son nom. L'Égypte tout entière formait ainsi quatre divisions, deux dans le Saïd et deux dans le Delta.

Abou'l Fadl Ga'far ben Tha'leb ben Ga'far El Edfaoui, dans son livre *des Levers heureux* (*des planètes*), dit à propos du Saïd : L'étendue du Saïd supérieur est de douze jours de marche à chameau et sa largeur de trois heures de marche au plus, en ne tenant compte que de la partie cultivée ; à l'orient, son territoire confine à la mer et au pays des Bedjas ; à l'occident, il s'étend jusqu'aux Oasis ; le Saïd forme donc deux divisions, l'une orientale et l'autre occidentale, séparées par le Nil. La région orientale commence aux prairies des Benou Hamim, dont le district est limitrophe de celui de Girga dans la province d'Akhmim, et se termine au sud d'El Hou, là où commence le pays des Nubiens ; c'est dans cette région que se trouvent Tig, Qouft et Qous. La région d'occident commence à Bardis, dont le district confine, lui aussi, à celui de Girga ; dans cette région se trouve la ville de Samhoud ; elle finit à Assouan. Les palmiers y abondent sur les deux rives du fleuve. La superficie des terres de ces deux régions, plantées en palmiers et en jardins, est d'environ 20.000 feddans ; la planète qui domine sur le Saïd est Jupiter.

Il y avait, dit-on, autrefois dans le Saïd un palmier qui produisait six *ardebs* de fruits ; un vali en ayant fait arracher l'écorce, l'arbre, cette année-là, ne porta pas un seul fruit. Ce palmier se trouvait sur la rive occidentale ; dans les temps de disette, un *oueiba* de ses fruits se vendait un dinar. On rapporte que lorsque le monde fut soumis à l'émir des croyants Haroun ben Mohammed el Rashid, ce prince ne trouva de vraiment beau que la province de Siout, dans le Saïd d'Égypte ; cette province comprend 30.000 feddans de terres planes, et une seule goutte d'eau suffit, en y tombant, pour la faire épanouir tout entière.

Il y a dans le Saïd des traces de la magie des anciens.

L'émir Taqtaba, vali de Qous, au temps d'El Naser Mohammed ben Qalaoun, raconte le fait suivant : « Ayant fait arrêter une magicienne, je lui demandai de me montrer un échantillon de son savoir faire. « Mon meilleur tour, répondit-elle, est d'enchanter un scorpion au nom d'une personne, et l'animal devra absolument piquer cette personne, lui communiquer son venin et la faire mourir. — Fais-moi voir cela, lui dis-je, et désigne-moi

pour l'expérience. » Elle prit un scorpion, fit sur lui ses simagrées et rendit la liberté à l'animal qui se mit à me poursuivre ; je cherchais à l'éviter, mais il s'acharnait après moi. Finalement j'allai m'asseoir sur une chaise placée au milieu d'un bassin rempli d'eau ; le scorpion s'approcha de l'eau et fit mille efforts pour arriver jusqu'à moi ; il dut y renoncer pourtant et, se dirigeant vers le mur, il y grimpa, suivit le plafond et, dès qu'il fut au-dessus de ma tête, se laissa tomber tout près de moi, je lui donnai aussitôt un coup et le tuai. Puis je fis mettre aussi à mort la sorcière. »

Le Saïd abonde en pâturages où paissent des moutons et d'autres animaux qui s'y reproduisent d'une façon si extraordinaire qu'une seule brebis donne naissance en dix ans à mille vingt-quatre rejetons, et cela le plus naturellement du monde, chaque brebis ne mettant bas qu'une fois l'an et ne donnant qu'une seule brebis par portée ; si chaque portée était de deux petits et si chaque mère mettait bas deux fois par année, le nombre en question se trouverait multiplié par lui-même ; fais le calcul et tu constateras la vérité de ce que j'avance. Et il arrive fréquemment que des brebis du Saïd mettent bas trois fois par an et donnent trois petits par portée.

La majeure partie du Saïd était la propriété de six tribus : les Benou Helal, les Bala, les Gahinat, les Qoraïchites, les Laouatah et les Benou Kilab. Avec elles s'étaient établis un grand nombre de membres d'autres tribus, des 'Ansaris, des Mezinat, des Benou Darag, des Benou Kilab, des Tha'lebat et des Gezam.

J'ai entendu dire, à propos de la prospérité du Saïd, qu'au temps d'El Naser Mohammed ben Qalaoun, et même après lui, un homme pouvait aller du Caire à Assouan sans emporter de vivres, car il trouvait dans chaque village, dans chaque hameau, un grand nombre de maisons destinées à recevoir les étrangers ; s'il s'arrêtait dans l'une d'elles, on donnait le fourrage à sa monture et pour lui-même on préparait tout ce qu'il pouvait désirer comme nourriture, et on le servait. Aujourd'hui, c'est bien différent : les temps sont si durs qu'entre le Caire et Assouan un voyageur ne trouverait personne qui lui offrit l'hospitalité. La prospérité du Saïd commença à péricliter à partir de l'année d'angoisse (رشراقي), sous le règne d'El Ashraf Sha'ban ben Hosseïn ben Mohammed ben Qalaoun, en l'an 776[1]. La situation devint encore plus précaire au temps d'El Zaher Barqouq, grâce à l'op-

1. Du 12 juin 1374 au 1er juin 1375.

pression des valis, et la contrée devint de plus en plus misérable jusqu'en l'an 806[1], où l'Égypte fut réduite à l'extrémité par l'absence de crue du Nil ; les habitants du Saïd furent, par suite, frappés de calamités indescriptibles et telles que, dans la ville de Qous, 17.000 personnes moururent ; à Siout 11.000 cadavres furent lavés et ensevelis ; à Hou le nombre des morts s'éleva à 15.000 ; et dans ces nombres ne sont pas compris les gens ramassés sur les routes, les inconnus, les voyageurs ou autres gens qui se trouvaient dans des conditions analogues. Enfin, le Saïd reçut le dernier coup au temps d'El Moayyad Sheikh. Il ne reste plus aujourd'hui que des vestiges de l'ancienne prospérité, vestiges que les valis ont oublié de faire disparaître. Nous demandons à Dieu d'améliorer la fin.

1. Du 21 juillet 1403 au 9 juillet 1404.

CHAPITRE XXX

DES CATARACTES. – APERÇU DES RÉCITS CONCERNANT LA NUBIE

'Abd Allah ben Ahmed ben Selim El Assouani, dans son ouvrage intitulé: *Récits sur la Nubie, le Maqorrah, 'Alouah, les Bedjas et le Nil*, expose ce qui suit: Le pays de Nubie commence au village nommé El Qasr, à cinq milles d'Assouan; la place forte extrême occupée par les Musulmans est l'île de Bilak (Philé) située à un mille seulement du village qui forme la frontière de Nubie; cet intervalle constitue la « Marche Nubienne » (ساحل بلد النوبة). Depuis Assouan jusqu'à cet endroit, le fleuve est semé de rochers nombreux qui en rendent la navigation difficile aux barques; celles-ci ne peuvent en effet franchir ce passage qu'en employant toutes sortes de moyens compliqués et en prenant, pour les diriger, les pêcheurs les plus habiles de l'endroit; le fleuve est en effet barré par des rochers accores d'où l'eau se précipite avec un bruit énorme et qui s'entend de fort loin. Il y a dans le village (d'El Qasr) une garnison et une porte par laquelle on pénètre sur le territoire de la Nubie. De ce point à la première cataracte du pays de Nubie, il y a une distance de dix étapes. Dans cette région, les Musulmans sont complètement libres; dans la partie inférieure ils possèdent des propriétés et font le commerce avec la partie supérieure; aussi un grand nombre de Musulmans s'y sont établis, mais aucun d'eux ne parle correctement l'arabe. Les arbres y abondent, bien que le pays soit étroit, raboteux, couvert de montagnes, et que la lisière du terrain cultivé ne s'écarte que fort peu du Nil. Le fleuve est bordé de villages. Les arbres qu'on y rencontre sont le palmier et le *moql* (مقل). La partie supérieure de la province est plus large que la partie inférieure. On y cultive la vigne. Le Nil ne pouvant recouvrir les terres qui y sont trop élevées, l'eau y est amenée par des machines mises en mouvement par des bœufs, et l'on peut irriguer ainsi des terrains d'un, de deux ou de trois feddans. On n'y récolte que peu de blé, mais l'orge et le seigle y sont plus abondants; la bande cultivée étant très étroite, on en force un peu les cultures; on l'amende pendant l'été avec du fumier et du limon, et on y sème du *dokhn* (الدخن), du maïs, du millet, du sésame et des pois (الوبيا). C'est dans cette région que se trouvent Negrash (نجراش), capitale du Maris (اريس), la for-

teresse d'Ibrim et une autre forteresse située plus au Nord; là est le port d'Adoua (ادوا), patrie du sage Loqman et de Dhu'l Noun, où se voit un temple (بربا) merveilleux. Cette province est soumise à un vali qui relève du suzerain de la Nubie, et que l'on appelle « le Seigneur de la Montagne » ; le territoire qu'il administre touchant, au Nord, au pays de l'Islam, les Musulmans qui pénètrent en Nubie ont affaire avec lui, soit qu'ils lui vendent leurs marchandises, soit qu'ils lui remettent des présents pour lui ou pour son maître. Le vali accepte tout et donne en échange des esclaves, mais n'autorise personne, ni musulman ni autre, à se rendre auprès du souverain.

La cataracte de Nubie commence au village de Taqouï (تقوى). C'est une plage où s'arrête la navigation des barques qui ont remonté le fleuve depuis El Qasr, limite (septentrionale) de la province. Les barques ne peuvent aller plus loin, et personne, ni musulman ni autre, ne peut dépasser cet endroit sans l'autorisation du Seigneur de la Montagne. Du village de Taqouï au Meqs supérieur (المقس الاعلى) on compte six étapes; tout l'intervalle compris entre ces deux points n'est qu'un amas de rochers; c'est la plus abominable région que j'aie vue en Nubie; le sol y est raboteux, resserré et les chemins abrupts. Du côté du fleuve, des rochers et des montagnes en obstruent le cours, si bien que le Nil ne peut s'échapper que par des gorges étroites, et parfois il est tellement resserré que sa largeur, entre les deux rives atteint à peine cinquante coudées; du côté de la terre, ce ne sont que défilés étranglés, que montagnes escarpées et que chemins tellement étroits qu'il est impossible à un cavalier de les suivre, et que même un piéton ne peut les franchir, s'il n'est pas très robuste. A l'Est et à l'Ouest, s'étendent indéfiniment des sables qui servent de remparts au royaume et où se réfugient les habitants de la contrée qui touche au pays de l'Islam. Dans les îles, poussent de rares palmiers et quelques maigres céréales; les habitants se nourrissent surtout de poisson dont la graisse leur sert à se frotter le corps. Ces îles font partie du Maris et dépendent du Seigneur de la Montagne. Le Meqs supérieur est occupé par une garnison dont le chef relève directement du roi de Nubie et surveille si activement la région que, si le roi lui-même vient à passer par cet endroit, il est arrêté par le chef de la garnison qui fait le simulacre de le fouiller afin de pouvoir en agir de même avec le fils du roi, ou son vizir, ou tout autre fonctionnaire de rang moins élevé. Au delà de ce point, il n'y a plus ni dinars ni dirhems; les Nubiens en effet ne se

servent de monnaie qu'au nord de leur cataracte pour commercer avec les Musulmans; de l'autre côté, ils ne trafiquent pas entre eux, mais échangent les objets dont ils ont besoin contre des esclaves, du bétail, des chameaux, du fer et du grain. Personne ne peut dépasser ce point sans la permission du roi; quiconque transgresse cette consigne, quel qu'il soit, est puni de mort. Grâce à cette précaution, on ne peut rien savoir de ce qui se passe chez eux, et une armée nubienne peut attaquer un pays voisin ou une tribu nomade sans qu'on ait pu s'en douter. C'est là qu'on recueille dans le Nil l'émeri, cette matière qui est employée à polir les pierres précieuses. On plonge dans le fleuve et on trouve l'émeri qu'on reconnait aisément, car il est plus froid au toucher que les autres pierres. Si l'on a quelques doutes, cependant, on n'a, pour le reconnaître, qu'à souffler dessus avec la bouche. Une autre cataracte s'étend du poste en question jusqu'au village de Saï qui est le dernier évêché de Nubie; là, les Nubiens ont un évêque, et l'on y voit aussi un temple (بربا). Au delà, commence la province de Soqlouda (سقلودا) dont le nom signifie « les sept valis ». Cette région ressemble en tout point à celle qui touche au pays de l'Islam; comme celle-ci, elle est tantôt large, tantôt resserrée, et produit des palmiers, des vignes, des céréales, des *moqls;* on y voit même quelques cotonniers dont on fait des étoffes grossières; on y cultive aussi l'olivier. Le vali relève du souverain et commande à des valis particuliers. Dans cette province, se trouve la forteresse d'Astanoun (اصطنون), bâtie au point où commence la troisième cataracte (de Nubie), plus pénible encore à franchir que les autres, car le cours du fleuve y est barré par une montagne qui le traverse de l'est à l'ouest; le Nil s'échappe par trois ouvertures, et par deux seulement, quand les eaux sont basses; la chute, qui produit un bruit assourdissant, présente un spectacle magnifique, le fleuve se précipitant du haut en bas de la montagne. Au sud de cette cataracte, le lit du Nil est semé de pierres sur une étendue de trois *barids* jusqu'au village de Yastou (يستو), où finit la province de Maris et où commence celle de Moqarrah. Depuis cet endroit jusqu'à la frontière musulmane, on ne parle que le *marisi*. C'est là la dernière province qui appartienne à la Nubie; au delà, commence le district de Baqoun (بقون) dont le nom signifie « la merveille », et qui a été donné à cette contrée à cause de sa beauté. Je n'en ai, en effet, vu aucune sur les bords du Nil qui soit plus vaste; le fleuve lui-même, d'après ce que j'ai pu voir, atteint dans ces régions une largeur de

cinq étapes de l'est à l'ouest ; son cours est tout semé d'îles entre lesquelles les eaux s'écoulent ; les rives sont très basses et couvertes de villages qui se suivent ; les terres y sont admirablement cultivées, et l'on voit de tous côtés des pigeonniers et des prairies où paissent les troupeaux; cette région produit la plus grande partie de ce que consomme la capitale; les oiseaux qu'on y rencontre sont: le *naqit* (نقيط), le *nubi* (نوبي), le perroquet et mille autres volatiles magnifiques ; c'est là que le souverain va le plus souvent en villégiature. Je l'y accompagnai une fois, et pour nous y rendre, nous suivîmes des canaux étroits dont les deux rives étaient ombragées d'arbres. Les crocodiles, dit-on, sont inoffensifs dans ces parages, et j'en ai vu souvent qui traversaient les canaux à la nage. Après ce district, vient celui de Safad Baql (سفد بقل), district très étroit et tout à fait semblable à la région où commence la Nubie, seulement les îles y sont très nombreuses et magnifiques ; on y rencontre, en moins de deux journées, près de trente villages avec de jolies maisons, des églises, des couvents, des palmiers nombreux, des vignes, des jardins, des champs, des prairies très étendues où pâturent des bestiaux et des chameaux de couleur roussâtre et d'une espèce excellente. Le roi s'y rend fort souvent, car la limite méridionale de ce district s'étend jusqu'à Dongola, la capitale du pays. De Dongola, chef-lieu de la province, jusqu'à Assouan, on compte cinquante étapes. L'auteur décrit ensuite Dongola et ajoute : On emploie, pour faire les toits des habitations, des poutres de bois de *sont* et de bois de *sag* que charrie le Nil au moment de sa crue et qu'il apporte tout équarries, et dont on ignore la provenance. J'ai vu moi-même sur l'une d'elles des signes étranges. De Dongola à la frontière du pays de 'Alouah, la plus proche, il y a une distance plus grande que de Dongola à Assouan. On trouve aussi de ce côté plus de villages, de hameaux, d'îles, de troupeaux, de palmiers, d'arbres, de *moqls*, de champs, de vignes, que sur les rives du fleuve du côté des pays de l'Islam. On rencontre dans cette région des îles considérables mesurant plusieurs journées de marche en étendue, où se dressent des montagnes remplies de bêtes sauvages et d'animaux féroces et où s'étendent des déserts où l'on peut souffrir de la soif. A partir de cet endroit, le Nil fait de nombreux coudes vers l'Orient et vers l'Occident, coudes qui se prolongent pendant des journées et allongent considérablement la route, aussi bien pour monter que pour descendre. C'est dans cette province que se forme le coude du Nil qui s'étend jusqu'aux mines d'El Shelah (الشلة) dans

la région du Shanqir (شنقير). C'est de là qu'est parti El Amari, qui s'empara de la contrée et en resta maître jusqu'à ce qu'il lui arriva ce qui lui est arrivé. En cet endroit abondent les hippopotames, et c'est de ce point que part la route qui mène à Souakin, Basé (باصع), Dahlak et les îles de la mer de Qolzoum, route qu'ont suivie les Ommiades qui, échappés au massacre, se réfugièrent en Nubie. Une tribu des Bedjas, les Zénafegs, émigrée autrefois en Nubie, s'est installée dans cette contrée ; ils y continuent la vie pastorale et ont conservé leur langue sans se mêler aux Nubiens dont il se sont refusés à habiter les villages. Ils obéissent à un vali qui relève de la Nubie.

CHAPITRE XXXI

DU COURS DU NIL DEPUIS LA PROVINCE DE 'ALOUAH ET DES DIFFÉRENTES PEUPLADES QUI VIVENT SUR SES RIVES

Les Nubiens et les Maqorrah forment deux peuplades distinctes ne parlant pas la même langue, mais vivant toutes les deux sur les bords du Nil. Les Nubiens ne sont autres que les *Maris* qui habitent dans le voisinage des pays de l'Islam. Entre le commencement de leur territoire et Assouan, il y a cinq milles. On rapporte que Selha, ancêtre des Nubiens, et Maqorris, ancêtre des Maqorrah, étaient originaires de l'Yémen; d'autres prétendent que les Nubiens et les Maqorrah sont Himyarites; mais la généralité des généalogistes est d'avis que les uns et les autres descendent de Kham, fils de Noé. Les Nubiens et les Maqorrah se faisaient la guerre avant l'apparition du christianisme. Le territoire des Maqorrah commence au village de Nafah (نافة), à une étape d'Assouan. Leur capitale, qui se nomme Negrash (نجراش), est à moins de dix étapes de la même ville. On raconte que Moïse, avant sa mission, fit une expédition contre ce peuple, au temps de Pharaon, et détruisit Nafah. Les habitants alors étaient Sabéens et adoraient les astres, à qui ils dressaient des statues. Plus tard, les Nubiens et les Maqorrah embrassèrent le christianisme. Leur capitale est Dongola. Le pays d'Alouah commence à un village situé sur la rive orientale du fleuve et nommé El Abouab (*les Portes*); il est soumis à un vali relevant du souverain de 'Alouah et qui porte le titre de *rahrah* (رحرح). A partir de cette région, le Nil se divise en sept branches; l'une d'elles, qui vient de l'Orient, charrie une eau bourbeuse; mais elle est à sec pendant l'été et le lit en est habité pendant cette saison. Dès que revient le temps de la crue du Nil, l'eau se met à sourdre dans le lit du fleuve et les dépressions qui s'y trouvent s'emplissent peu à peu; puis surviennent les pluies, des torrents se forment de tous côtés et le fleuve se met à déborder. On dit que l'extrémité de cette rivière est une source considérable qui s'échappe d'une montagne. L'historien de la Nubie continue ainsi : Simioun, prince héritier du pays de 'Alouah, m'a raconté que l'on trouve dans le lit de cette rivière un poisson sans écailles et d'une espèce qui ne se trouve pas dans le Nil. Il faut, pour le faire sortir, creuser un trou de la dimension d'une taille d'homme et même plus; ce poisson

est énorme. Sur les bords de cette rivière vit une tribu qui tient à la fois des 'Alouah et des Bedjah et qu'on appelle *Digioun* (الديجيون) ; à cette tribu en succède une autre, celle des *Bazah* (بازة) de chez qui vient l'oiseau que l'on appelle pigeon *bazin* (حمام بازين). Cette peuplade confine au territoire de l'Abyssinie. La seconde rivière est le Nil Blanc, qui vient du côté de l'Ouest et dont les eaux sont aussi blanches que le lait. J'ai interrogé un voyageur, qui avait parcouru les pays des Noirs, sur le cours et la couleur du fleuve qui arrose ces contrées ; voici ce qu'il m'a appris : le fleuve en question sort de montagnes sablonneuses et se déverse dans d'immenses lacs situés dans le pays des Noirs ; de là il se dirige vers des régions inconnues ; ses eaux qui jusque-là ne sont pas blanches doivent leur couleur au sol sur lequel elles coulent ou à une autre rivière qu'il reçoit. Sur ses deux rives habitent diverses peuplades. La troisième rivière est le Nil Vert; qui vient du Sud-Est ; ses eaux sont très vertes, mais extrêmement limpides, laissant voir les poissons qui les habitent. La saveur de ces eaux diffère de celle des eaux du Nil, et elles altèrent bientôt celui qui en boit. Les poissons qui peuplent ces rivières sont de même sorte, mais ont un goût différent. Au moment de la crue, ce fleuve charrie des bois de *Sag*, de *Boqam*, de *Rhatha* (غثاء), un bois qui a l'odeur de l'encens, et des bois épais que l'on travaille et dont on fait des *rames* [1] (مقدام ?). Cette sorte de bois croît également sur les deux rives du fleuve. On dit qu'on y trouve aussi du bois odorant. — J'ai vu, ajoute l'auteur, une de ces pièces de bois de *Sag* amenée ainsi par la crue et qui portait des signes étranges. — Ces deux fleuves, le Nil Blanc et le Nil Vert, se réunissent auprès de la capitale du pays de 'Alouah, et, pendant près d'une étape, les eaux de chacun de ces fleuves gardent leur couleur ; puis elles se mêlent. Leurs eaux, en se heurtant, forment des vagues énormes. Quelqu'un m'a raconté avoir pris de l'eau du Nil Blanc et l'avoir répandue dans le Nil Vert, où elle resta, gardant la couleur laiteuse, pendant près d'une heure, avant de s'y mélanger. Entre ces deux fleuves est une île dont on ne connaît pas la fin, pas plus qu'on ne connaît la fin de ces deux rivières. On en connaît la largeur à leur confluent, mais l'intervalle qui les sépare va certainement s'élargissant et atteint une

1. Le mot مقدام écrit ainsi ne présente ici aucun sens. On pourrait supposer qu'il y a là une faute d'impression pour مقداف *rame* ou pour مقدم *pommeau de la selle du chameau* ou *etrave d'un barque*.

distance évaluée à un mois de marche ; plus loin, on ne peut plus savoir quels sont exactement les peuples qui habitent les bords de ces deux fleuves, ces peuples se redoutent les uns les autres; ils sont de races très diverses et de haute stature. On m'a raconté que l'un des souverains du pays de 'Alouah, voulant connaître l'étendue de cette île, y pénétra, mais, après des années de marche, il n'en put atteindre la fin. Ceux qui habitent le sud de l'île restent avec leurs troupeaux dans des maisons creusées sous le sol comme des couloirs souterrains, s'y abritent pendant le jour contre l'excessive chaleur du soleil et n'en sortent que la nuit ; quelques-uns d'entre eux sont complètement nus. Quant aux quatre autres rivières, elles viennent aussi du Sud-Est et leur point de départ est inconnu également. Elles ne sont toutefois pas aussi larges que le Nil Blanc et le Nil Vert, et ne forment ni autant de bras, ni autant d'îles ; toutes les quatre, de même que la première rivière, se jettent dans le Nil Vert qui à son tour se jette dans le Nil Blanc ; les bords de toutes ces rivières sont habités et cultivés et leur cours est navigable ; l'une d'elles traverse l'Abyssinie. J'ai moi-même fait de nombreuses observations sur ces rivières, et j'en ai fait faire par d'autres voyageurs, mais je n'ai trouvé personne qui eût vu de ses propres yeux la source d'aucune d'elles ; ce que je suis arrivé à connaître, par des gens qui m'ont renseigné et qui eux-mêmes s'étaient renseignés auprès d'autres personnes, c'est que ces fleuves sortent de régions inhabitées et qu'au temps de la crue, on voit flotter à leur surface des débris de barques, des portes et d'autres objets qui prouvent qu'au delà de la région déserte se trouve un pays habité. Quant à la crue elle-même, tout le monde sait qu'elle est le résultat de pluies et d'une autre cause spéciale. La meilleure preuve en est le phénomène qui se produit pour l'un de ces fleuves ; il reste à sec pendant l'été, et son lit est alors habité, puis il se remplit au temps de la crue. Une chose étonnante, c'est que la crue se produise à la fois, et dans le même temps, dans toutes les rivières ainsi réunies, et dans toutes les régions, à Masr et dans la contrée avoisinante, dans le Saïd, à Assouan, en Nubie, à 'Alouah et plus loin encore. On a cependant observé à maintes reprises, à propos de la crue, que lorsque, par exemple, elle se produit à Assouan, on ne la constate à Qous qu'un peu plus tard. Quand les pluies sont abondantes dans les régions du haut fleuve et que les torrents s'y multiplient, on sait que l'année sera prospère ; mais si les pluies sont rares, ce sera la sécheresse. Je tiens de certains voyageurs, qui ont visité le pays des Zing, des renseignements sur la route qu'ils ont suivie : quand on est sur la mer de Chine, on est poussé vers le pays des Zing par le

vent du Nord; on suit, pendant deux journées, la côte orientale de l'île d'Égypte, et l'on arrive à un endroit nommé Ras Haferi, qui est considéré comme l'extrémité de l'île d'Égypte; puis, observant les étoiles pour se guider, on se dirige vers l'Occident, puis on tourne au Nord et, naviguant toujours vers le Septentrion, on atteint la ville de Qabilah où réside le souverain des Zing. Quand ces peuples se prosternent pour la prière, ils se tournent dans la direction de Djeddah. L'une des quatre rivières vient du pays des Zing, car elle charrie des arbres qui croissent dans cette contrée. Soubah, ville du pays de 'Alouah, se trouve à l'Est de la grande île formée par le fleuve blanc et le fleuve vert, à la pointe nord de cette île, au confluent des deux fleuves; à l'est de la ville, est la rivière dont le lit se dessèche et est habité. On voit dans cette ville des constructions fort belles, de vastes couvents, des églises où l'or abonde et des jardins: l'un de ses faubourgs est peuplé de Musulmans. Le roi de 'Alouah est plus riche que le roi de Maqorrah; il a plus de guerriers et plus de chevaux; son pays est plus fertile et plus vaste; les palmiers et les vignes cependant y sont rares; la récolte la plus abondante est celle du *dourrah* blanc qui ressemble au riz; on en fait du pain et de la bière. On trouve là beaucoup de viande, car le bétail abonde ainsi que les pâturages qui y sont tellement vastes et étendus qu'il faut plusieurs journées de marche pour arriver aux montagnes. Le pays produit des chevaux de bonne race et des chameaux arabes à poils roux. Ces peuples sont de la religion chrétienne jacobite; comme chez les Nubiens, leurs évêques leur sont envoyés par le patriarche d'Alexandrie. Ils se servent des livres grecs qu'ils traduisent dans leur langue. Ils sont moins intelligents que les Nubiens. Leur roi est maître absolu et réduit en esclavage qui il lui plaît parmi ses sujets, qu'ils soient coupables ou innocents; bien loin de protester, l'homme ainsi traité se prosterne devant le maître, et, sans se plaindre de l'injustice qui le frappe, il s'écrie: « Vive le roi! que sa volonté s'accomplisse! » Le roi porte une couronne d'or, car l'or est très abondant dans son pays.

Une des choses étonnantes de ce pays, c'est que dans la grande île formée par les deux fleuves se trouve une peuplade, les Kernina (الكرنينا), qui occupe une région très étendue arrosée par le Nil et par les pluies; à l'époque des semailles, chaque individu vient avec ce qu'il possède de semences et forme un enclos en rapport avec la quantité de graines qu'il a apportées; puis il sème aux quatre angles de l'enclos une petite quantité de ce grain et dépose le reste,

avec un peu de bière, au milieu de l'enclos et s'en va. Le lendemain matin, tout l'enclos est ensemencé et la bière a été bue ; au temps de la moisson, on coupe quelques tiges que l'on dépose dans un endroit avec de la bière, et l'on se retire : quand on revient on trouve la moisson faite et mise en gerbes. On fait de même quand il s'agit de battre le grain ou de le vanner. Mais si quelqu'un, voulant sarcler son champ, arrache par hasard le moindre épi, il trouve le lendemain tout le champ arraché. Le district où cela se passe forme un immense territoire long de deux mois de marche sur une largeur égale et est ensemencé en même temps. Les subsistances du pays et du roi de 'Alouah sont tirées de cette contrée ; des barques y sont envoyées qui reviennent avec un chargement de grains ; parfois il faut se battre avec les habitants.

Le récit que nous avons fait tout à l'heure est réel et bien connu ; on en parle par toute la Nubie et tout le pays de 'Alouah ; les Musulmans qui ont parcouru ces contrées pour y trafiquer sont convaincus de sa réalité et n'en doutent aucunement. D'ailleurs, si ce fait n'était pas attesté par un nombre de personnes si grand qu'on ne peut vraiment supposer qu'elles se soient donné le mot, je n'en aurais certes pas parlé, tant il est invraisemblable. Les gens du pays attribuent cela aux génies ; ils croient que certaines personnes peuvent obliger, au moyen de certaines pierres, les génies à les servir, à leur obéir et à accomplir pour eux des choses merveilleuses ; les nuages même leur obéiraient.

Entre autres choses merveilleuses relatives à la Nubie, le roi de Maqorrah m'a raconté que, dès que la pluie est tombée sur les montagnes, on ramasse des poissons sur le sol immédiatement après. Je demandai quelle espèce de poissons étaient trouvés ainsi, et il me fut répondu qu'ils étaient de petite taille et avaient une queue rouge. J'ai vu par moi-même de nombreux individus des différentes tribus dont on a parlé plus haut. La plupart reconnaissent le Créateur ; ils lui font des sacrifices sous la forme du soleil, de la lune ou des astres. Certains d'entre eux ne connaissent pas le Créateur et adorent le soleil et le feu. D'autres adorent tout ce qui leur plaît : arbre ou animal. Le même m'a raconté avoir vu un jour, à une assemblée tenue par le roi de Maqorrah, un homme auquel il demanda quel était son pays : « Mon pays, dit l'homme, est à trois lieues du Nil. » Interrogé sur sa religion : « Mon seigneur est le même que le tien ; c'est celui du roi et de tous les hommes. — Et où est-il ? — Au ciel, répondit l'homme, et il ajouta : Lorsque la pluie nous manque ou qu'un fléau nous désole, ou que la maladie s'abat sur nos trou-

peaux, nous nous rendons au sommet d'une montagne, et là nous adressons à Dieu des prières aussitôt exaucées et qui s'accomplissent avant que nous ne soyons descendus de la montagne. » On lui demanda si Dieu avait envoyé chez eux quelque prophète ; il répondit que non ; et comme on lui rapportait ce qui touche à la mission de Moïse, de Jésus et de Mohammed et les preuves qu'ils en avaient données : « S'ils ont fait tout cela, dit-il, on devait croire en eux, » et il ajouta : « J'y aurais cru, si je les avais vus faire tout cela. »

L'auteur reprend : Les fils de Kenz el daoulah s'emparèrent de la Nubie et y régnèrent depuis l'année [1]...

On éleva à Dongola une mosquée dans laquelle on donnait l'hospitalité aux voyageurs.

Sur la rive du Nil, on rencontre encore El Kanem (الكانم) où gouverne un chef musulman ; de cette localité au pays de Mali (مالي), il y a une distance considérable ; le siège du gouvernement est établi dans une ville nommée Hima (حيمى). Du côté de l'Égypte, ce royaume commence au pays de Zerla (زرلا) ; à l'autre extrémité est le pays de Kaka (كاكا). Entre ces deux localités, il y a une distance de près de trois mois de marche très pénible. Le roi du pays reste caché et ne se montre qu'aux deux jours de fête, le matin et dans l'après-midi (عند العصر) ; le reste de l'année, il ne donne audience que caché derrière un rideau. Les habitants se nourrissent de riz qui croit dans leur pays sans culture ; ils récoltent aussi le blé, le maïs, les figues, les citrons, l'aubergine, le radis et les légumes verts. Ils tissent des étoffes qui portent chez eux le nom de *dendi* (دندى) et dont chaque pièce est longue de dix coudées ; ils s'en servent comme monnaie par fractions d'un quart de coudée, ou plus ; ils emploient aussi, comme monnaie, des coquillages (ودع) des verroteries (خرز), des morceaux de cuivre ou d'argent, le tout ramené à la valeur équivalente de ces étoffes. Dans le sud de ce pays s'étendent des forêts et des déserts où vivent des individus sauvages, tels que les Fioul (الفيول), et assez semblables à l'homme ; un cavalier ne peut les atteindre ; ils égratignent l'homme et, la nuit, on voit briller chez eux quelque chose qui ressemble à du feu. Si l'on veut les approcher, ils prennent la fuite ; et si l'on veut les poursuivre, il est impossible de les atteindre ; ils fuient sans cesse

1. En blanc dans le texte.

devant les étrangers. Si on leur jette des pierres, ils s'en servent pour produire des étincelles en les heurtant l'une contre l'autre. Dans cette région, les courges atteignent une taille telle qu'on en fait des barques dans lesquelles on traverse le Nil.

Ces pays s'étendent à partir d'Ifriqiah et de Barqah dans le Sud jusqu'au milieu de l'écliptique occidental (بحت الغرب الاوسط). Ce sont des régions desséchées, désertes et détestables. Le premier qui y porta l'Islamisme fut le missionnaire El Hadi el Othmani, un descendant d'Othman ben 'Afan; depuis, ces peuples se sont unis à la secte des Yeznis, descendants de Seif ben Dhu Yezn, qui suivent la doctrine de l'imam Malek ben Anis ; entre les deux est le juste milieu. Ils sont de principes austères et point du tout conciliants ; en 640 [1], ils ont élevé à Masr pour les Malékites, une école connue sous le nom d'école d'Ibn Rashiq, où descendent ceux qui viennent leur rendre visite. S'il plaît à Dieu, nous en parlerons au chapitre des Écoles.

1. Du 1er juillet 1242 au 20 juin 1243.

CHAPITRE XXXII

DES BEDJAHS, QUI SONT, DIT-ON, DE LA RACE DES BERBÈRES

Le pays des Bedjahs commence au village d'El Hazabah (الحزبة), localité du désert de Qous, où sont les mines d'émeraudes. D'El Hazabah à Qous il y a près de trois étapes. El Gaheg assure qu'il n'y a pas au monde d'autre mine d'émeraudes que celle-là. La gemme se trouve dans des cavernes profondes et obscures où l'on entre avec des lampes et en fixant des cordes pour se guider au retour; sans cette précaution, l'on pourrait s'égarer. On creuse le sol au moyen de pics et l'on trouve l'émeraude parmi les pierres et entourée d'une gangue qui n'est ni aussi brillante ni aussi pure. A son autre extrémité, le pays des Bedjahs confine à l'Abyssinie. Les Bedjahs occupent dans l'intérieur de cette île, je veux dire l'île d'Égypte, un territoire qui s'étend jusqu'au rivage de la mer, du côté des îles de Souakin, de Bada' et de Dahlak. C'est une population nomade qui se transporte, avec ses tentes de peaux, partout où il y a des pâturages. Ils établissent leur descendance par la ligne maternelle, et chacune de leurs tribus obéit à un chef particulier, mais ils n'ont pas de roi ; ils ne suivent aucune religion. Chez eux, l'héritage se transmet au fils de la fille ou au fils de la sœur, et il n'est pas tenu compte des fils du défunt, car ils prétendent que la naissance du fils de la sœur et du fils de la fille ne soulève pas le moindre doute, et que ces enfants, que leur mère les ait eus de son mari ou de tout autre, n'en sont pas moins les fils de leur mère. Autrefois, ils avaient un chef auquel tous les autres chefs obéissaient et qui résidait dans le village de Hagr, à l'extrémité de l'île de Bedjahs. Ils montent des chameaux roux qui naissent dans leur pays. Les chameaux de race arabe sont aussi très nombreux chez eux, de même que les troupeaux de bœufs, de moutons et de brebis ; leurs bœufs sont beaux et luisants et ont de très longues cornes; de même leurs béliers; ces derniers ont la peau tachetée; ces troupeaux fournissent beaucoup de lait. Les Bedjahs se nourrissent de la chair de ces animaux et se servent de leur lait comme boisson; ils mangent très peu de fromage; cependant quelques-uns en mangent. Leur corps est vigoureux et leur ventre

est maigre ; leur teint est d'une couleur jaunâtre. Ils sont très rapides à la course et le disputent sur ce point aux autres hommes. Leurs chameaux ont aussi une vitesse extrême ; ils courent très longtemps et supportent admirablement la soif. Avec de pareilles montures, les Bedjahs peuvent lutter de vitesse contre les chevaux et les dépasser ; ils les font tourner comme il leur plaît, et parcourent, ainsi montés, des étendues de pays considérables. Ces chameaux leur servent encore de monture pour aller à la guerre ; assis sur leur dos, ils lancent leurs javelots ; quand le javelot lancé a touché le but, le chameau court à toute vitesse et son maître peut prendre l'objet ; si au contraire le trait tombe à terre, l'animal se baisse pour permettre à son maître de le ramasser.

Il y avait jadis chez les Bedjahs un homme vigoureux et hardi, nommé Kelâz, qui possédait un chameau d'une vitesse incomparable et borgne comme son maître. Kelâz s'était engagé devant sa tribu à se rendre à l'oratoire de Masr pour le jour de la fête ; la fête était alors prochaine, et il semblait impossible d'arriver à Fostat en si peu de temps. Kelâz cependant exécuta sa promesse et arriva au moment convenu sur le Moqattam. Des cavaliers se mirent à sa poursuite, mais ne purent le rejoindre. C'est aussi lui qui fut cause que le jour de la fête on posta des sentinelles au pied de la montagne. Les Toulounides et les autres princes d'Égypte plaçaient à cette occasion au pied du Moqattam, du côté qui regarde le quartier nommé El Habash, un poste important de soldats chargés de veiller à la sécurité des habitants jusqu'au retour de la fête. Les Bedjahs sont d'une honnêteté remarquable ; si quelqu'un d'entre eux a fait tort à un autre, celui-ci attache une pièce d'étoffe au bout de sa lance et dit : « Ceci est l'abri d'un tel, » c'est-à-dire de celui qui a commis la fraude. Et il laisse ainsi l'étoffe et la lance jusqu'à ce qu'il ait reçu satisfaction. Ce peuple est très hospitalier ; si quelque étranger s'arrête chez un Bedjah, celui-ci tue pour son hôte un animal ; s'il reçoit la visite de plus de trois voyageurs, il tue pour eux quelques bêtes du troupeau le plus voisin, que ce troupeau lui appartienne ou appartienne à un autre. S'il n'a rien qu'il puisse servir à son hôte, il égorge pour lui la monture de ce dernier, et, pour le dédommager, lui fait un présent d'une valeur plus grande. Ils ont pour armes des lances *sebaïah* (سباعية) dont le fer mesure trois coudées et le bois quatre coudées, d'où leur nom. Le fer est aussi large qu'une épée ; il est bien rare que cette arme leur échappe des mains, car à l'extrémité du bois est une sorte de boucle qui empêche la lance de sortir de la main. Ces armes sont

fabriquées par des femmes dans un endroit d'où aucun homme n'approche, excepté ceux qui viennent auprès d'elles pour faire leurs achats. Il arrive cependant que parfois l'une d'elles devient mère du fait d'un voyageur; si l'enfant qu'elle met au monde est une fille, on la laisse vivre, mais si c'est un garçon, on le tue, car, disent-elles, les hommes ne sont bons qu'à susciter les querelles et la guerre. Les Bedjahs ont des boucliers en peaux de bœufs auxquelles on laisse les poils; ils font aussi usage de boucliers de peaux de buffle, comme les gens d'Axum, ou de la peau d'un animal marin. Leurs arcs ont la forme des arcs arabes; ils sont grands et massifs et faits de bois de *sidr* (السدر) ou de *shouhat* (شوحط); avec ces arcs ils lancent des flèches empoisonnées; le poison dont ils les imprègnent est tiré des racines de l'arbre *ghalâq* (الغلق) que l'on met sur le feu et qu'on laisse bouillir jusqu'à ce que le liquide devienne gluant. Pour en faire l'essai, l'un d'eux se pique une partie du corps et laisse couler le sang; il applique alors le poison, et si le sang retourne en arrière, on est certain que le poison est parfait; on essuie alors le sang, de peur que, rentrant dans le corps, il ne tue l'homme; car tout homme atteint par ce poison meurt aussitôt, la plaie ne fût-elle pas plus grande que la piqûre d'une lancette. Ce poison n'a d'action que sur le sang contaminé par blessure; on peut le boire impunément. Tout le territoire des Bedjahs n'est que mines, et, à mesure que l'on remonte dans l'intérieur, l'or est plus pur et plus abondant. On trouve là aussi des mines d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'aimant, de marcassite, d'améthyste, d'émeraudes, et de pierre asbeste qui, trempée dans l'huile, s'allume comme une mèche; on y rencontre encore d'autres minéraux; mais on s'applique surtout dans le pays à la recherche de l'or, et les Bedjahs négligent absolument les autres mines. Dans les vallées croissent les *moql*, les myrobalans, le jonc, l'absinthe, le séné, la coloquinte, l'arbre qui produit le *ban* (البان), etc. Tout à l'extrémité de leur territoire on rencontre des palmiers, des vignes, des plantes odoriférantes qui croissent là sans culture. Dans ce pays vivent toutes sortes de bêtes sauvages: des lions, des éléphants, des tigres, des panthères, des singes, des blaireaux, des civettes (زباد) et un animal joli comme la gazelle et qui porte deux cornes couleur d'or; quand il est pris, cet animal ne peut vivre longtemps; en fait d'oiseaux, on y rencontre le perroquet, le *naqit* (نقيط), le *noubi* (نوبى) la tourterelle, la poule d'Abyssinie, le pigeon *bazin* (بازين), etc. A tous les hommes, chez ce peuple, on enlève le testicule droit; quant aux femmes, on leur

coupe les lèvres de la vulve; ces lèvres ensuite sont rapprochées et se soudent si bien qu'au moment du mariage l'homme est obligé d'y faire une incision à sa taille ; mais cette opération est devenue plus rare. Voici quelle en serait l'origine : Un roi avait autrefois guerroyé contre les Bedjahs, puis il avait conclu la paix, exigeant d'eux qu'ils coupassent les seins des filles qui leur naîtraient et la verge des garçons, voulant ainsi empêcher la reproduction de la race ; mais les Bedjahs intervertirent les termes du traité et coupèrent les mamelles des garçons et la vulve des femmes. Il y a chez eux une tribu qui s'arrache les incisives, pour ne pas ressembler à des ânes. Chez une autre tribu, celle des Bazahs, établie à l'extrémité du pays, toutes les femmes portent le même nom ; de même pour les hommes. Un jour, un Musulman joli garçon passant dans le pays, tous les habitants s'appelèrent les uns les autres, en disant : « Voici un dieu qui est descendu du ciel et qui s'est assis sous l'arbre, » et ils restèrent à le regarder de loin.

Les serpents de ce pays sont énormes et d'espèces très différentes. On a vu une fois dans un étang un serpent dont la queue était déjà hors de l'eau, se jeter sur une femme qui puisait de l'eau et la serrer avec tant de force que la malheureuse rendait sa graisse par le fondement. On y rencontre aussi un serpent sans tête, tacheté et de petite taille. Quiconque marche sur sa trace meurt ; si quelqu'un le tue avec un bâton ou une javeline, et qu'il ne jette pas son arme à l'instant, il meurt également ; un de ces serpents ayant été tué au moyen d'une pièce de bois, cette pièce de bois se brisa. Si quelqu'un regarde ce serpent, vivant ou mort, son venin opère et tue le curieux. Les Bedjahs sont turbulents et très disposés à mal faire. Au temps de l'Islam, et même auparavant, ils ont commis des déprédations dans la Haute-Égypte, sur la rive droite du Nil ; ils y ont détruit de nombreux villages. Les Pharaons d'Égypte ont fait contre eux plusieurs expéditions et ont signé des traités avec eux, parce qu'ils avaient besoin de leurs mines ; les Grecs ont agi de même, au temps de leur domination en Égypte. On voit encore leurs traces dans les mines, dont les directeurs étaient encore à leur poste au moment de la conquête de l'Égypte par les Musulmans.

'Abd el Rahman ben 'Abdallah ben 'Abd el Hakem rapporte que 'Abd allah ben Sa'd ben Abou Serah, revenant de Nubie, rencontra sur les bords du Nil un groupe de Bedjahs et les interrogea sur leurs affaires ; il apprit ainsi qu'ils n'obéissaient à aucun roi ; leur condition lui parut si méprisable

qu'il les laissa sans conclure avec eux ni arrangement ni traité. Le premier qui fit une convention avec eux fut 'Obeid Allah ben El Hagab El Selouli, et 'Abd el Rahman raconte avoir trouvé la lettre adressée par ben El Hagab aux Bedjahs, lettre portant que l'on enverrait chaque année trois cents jeunes chameaux à l'endroit des campagnes d'Égypte que cette peuplade traversait pour trafiquer, mais sans s'y arrêter ; à la condition que de leur côté les Bedjahs ne tueraient aucun Musulman ni aucun autre sujet de l'Islam ; si un meurtre était commis, le traité se trouverait annulé ; que les Bedjahs ne donneraient pas asile aux esclaves des Musulmans, et que, si quelqu'un se réfugiait auprès d'eux, ils le rendraient à ses maîtres. Tout Bedjah qui volerait une brebis payerait quatre dinars et pour une vache volée dix dinars. Ils avaient un représentant qui résidait dans la campagne d'Égypte et qui servait d'otage aux Musulmans. Dans la suite, les Musulmans affluèrent aux mines, se mêlèrent à la population et se marièrent avec les femmes du pays, et la majeure partie de la tribu des Hadareb devint ainsi musulmane, sans être cependant d'un dogme très austère. Les Hadareb forment la pointe avancée du Bedjahs et occupent la contrée voisine de l'Égypte, depuis la frontière nord de leur pays jusqu'à El 'Alaqi (العلاقي), 'Aïdab (عيذاب) où l'on s'embarque pour Djeddah, et plus loin encore. Une autre de leurs tribus, les Zenafeg, est plus nombreuse que les Hadareb ; mais elle est soumise à ces derniers ; elle leur fournit des escortes et fait paître leurs troupeaux. Chacun des chefs des Hadareb a dans son patrimoine un groupe de Zenafeg, qu'il regarde comme des esclaves et qu'on se transmet par héritage ; autrefois pourtant les Zenafeg avaient été leurs maîtres. Puis les incursions des Bedjahs sur les terres musulmanes se multiplièrent ; les valis d'Assouan dépendaient alors de l'Iraq. La nouvelle des déprédations des Bedjahs étant parvenue à l'émir des croyants El Mamoun, celui-ci envoya pour les réduire 'Abd Allah ben El Gahm ; après plusieurs combats, un traité intervint entre le général musulman et le grand chef des Bedjahs, Kenoun, qui résidait dans le village de Hagr dont nous avons précédemment parlé. Voici la copie de ce traité : « Lettre écrite par 'Abdallah ben El Gahm, serviteur de l'émir des croyants, chef de l'armée expéditionnaire, délégué de l'émir Abou Ishaq, fils de l'émir des croyants El Rashid, au mois de Rabi 'I de l'an 216[1], à Kenoun ben Abd el 'Aziz, grand chef des Bedjahs, dans la ville d'Assouan : Tu m'as demandé avec instance de te pro-

1. Du 18 avril au 17 mai 831.

téger, toi et le peuple des Bedjahs, et de t'accorder l'*aman*, à toi et à eux, de ma part et de la part de tous les Musulmans. J'ai consenti à faire avec toi un traité qui sera observé par moi et tous les Musulmans, autant que toi et le peuple des Bedjahs tiendrez les promesses que vous avez faites et qui sont enregistrées dans cette lettre. La portion de ton pays, plaines et montagnes, qui s'étend depuis la frontière d'Assouan d'Égypte jusqu'à la région comprise entre Dahlak et Badè, sera domaine d'El Mamoun 'Abd Allah fils de Haroun, émir des croyants ; toi et tous tes sujets serez esclaves de l'émir des croyants ; tu resteras cependant souverain de ton pays comme tu l'es présentement, à la condition que tu lui payeras chaque année le tribut que payaient autrefois les Bedjahs, cent chameaux ou trois cents dinars sonnant et trébuchant qui seront portés au Beit el Mal ; le choix en cela est réservé à l'émir des croyants et à ses valis ; de ce tribut tu ne devrais rien retenir; quand quelqu'un d'entre vous parlera de Mohammed, l'apôtre de Dieu, du livre divin, ou de la religion, qu'il en parle comme il convient ; si quelqu'un de tes sujets tue un Musulman, libre ou esclave, il cessera d'être protégé par Dieu, par son apôtre, par l'émir des croyants et par l'ensemble des Musulmans et son sang sera versé comme est versé le sang d'un ennemi dans la bataille. Si quelqu'un de vous vient en aide aux ennemis de l'Islam, soit en donnant de l'argent, soit en indiquant les places des Musulmans mal défendues, soit en espionnant l'armée, la protection accordée par le présent traité cessera et le sang du traitre pourra être versé. Si quelqu'un de vous, volontairement ou involontairement tue un Musulman libre ou esclave, ou un protégé de l'Islam, s'il vole quoi que ce soit appartenant à un musulman ou à un protégé de l'Islam, que ce soit dans le pays des Bedjahs, en pays musulman, en Nubie, ou dans un pays quelconque, sur terre ou sur mer, il payera pour le meurtre d'un Musulman dix fois (le prix établi) ; pour le meurtre d'un esclave musulman, dix fois le prix de l'esclave ; pour le meurtre d'un protégé de l'Islam, dix fois le prix fixé dans le pays de la victime ; en cas de vol fait à un Musulman ou à un protégé, il devra rembourser dix fois le montant du vol. Si un Musulman entre dans le pays des Bedjahs, soit pour y faire du commerce, soit pour s'y établir, ou pour le traverser, ou pour se rendre au pèlerinage, il sera chez vous en sûreté, comme s'il était un des vôtres, jusqu'au moment où il sera sorti de votre territoire. Vous n'accueillerez aucun esclave fugitif des Musulmans, et, s'il vous en arrive quelqu'un, vous le rendrez aux Musulmans; vous rendrez aussi aux Musulmans qui seraient

chez vous ce qui leur appartient sans qu'ils aient à vous payer aucun droit pour cela. Si vous descendez dans les campagnes du Saïd pour y trafiquer ou pour y passer seulement, vous serez sans armes et vous n'entrerez sous aucun prétexte dans les villes ni dans les villages; vous n'empêcherez aucun Musulman de pénétrer dans votre pays et d'y faire le commerce soit par terre, soit par eau; vous maintiendrez les routes sûres et ne couperez pas les chemins aux Musulmans ni aux protégés de l'Islam; vous ne déroberez rien ni aux Musulmans ni aux protégés; vous ne détruirez rien des mosquées élevées par les Musulmans à Sihat (سحة), à Hagr et dans tout votre territoire, sur quelque longueur et quelque largeur qu'il s'étende. Si vous le faisiez, le traité deviendrait nul et la protection qui vous est accordée cesserait. Kenoun ben 'Abd el 'Aziz demeurera dans la campagne du Saïd d'Égypte pour y représenter son pays et assurer aux Musulmans le payement du tribut convenu et le payement de ce qui serait dû aux Musulmans comme prix du sang ou comme restitution d'objets volés par les Bedjahs. Aucun Bedjah ne se hasardera dans la région qui s'étend d'El Kasr au village de Qôban, en Nubie, limite du territoire que parcourent les nomades. 'Abd Allah ben El Gahm, serviteur de l'émir des croyants, accorde à Kenoun ben 'Abd El 'Aziz, chef des Bedjahs, un pardon général, sous les conditions énumérées et établies dans la présente lettre, et qui devront être ratifiées par l'émir des croyants. Si Kenoun ne s'y conforme pas et commet quelque violence, le traité deviendra nul et la protection cessera. Kenoun devra autoriser les représentants de l'émir des croyants à pénétrer dans le pays des Bedjahs pour y percevoir le droit d'aumône de ceux des Bedjahs qui seraient Musulmans. Il devra exécuter strictement tout ce qui a été convenu entre lui et 'Abdallah ben El Gahm et qu'il s'est engagé à observer au nom de Dieu et par les serments les plus graves que les hommes puissent faire. En échange, Kenoun et tous les Bedjahs peuvent compter sur la protection fidèle de Dieu, sur la protection de l'émir des croyants, celle de l'émir 'Abou Ishaq, fils de l'émir des croyants El Rashid, sur celle d'Abdallah ben El Gahm et celle de tous les Musulmans; cette protection consentie par 'Abd allah ben El Gahm sera de plein effet tant que Kenoun ben 'Abd El 'Aziz tiendra fidèlement ses engagements. Si Kenoun ou un Bedjah quelconque change ou altère quelque clause du traité, la protection de Dieu cessera, et de même la protection de l'émir des croyants, celle de l'émir Abou Ishaq, fils de l'émir des croyants El Rashid, celle d'Abd allah ben El Gahm

et celle de tous les Musulmans. Tout ce qui est contenu dans cette lettre a été traduit mot à mot par Zakaria ben Saleh El Makhzoumi, habitant de Djeddah, et par 'Abd allah ben Ismaïl El Qoreïshi, et enregistré par l'assemblée des notaires d'Assouan. » Les Bedjahs restèrent ainsi pendant un certain temps, puis ils recommencèrent à faire des incursions dans les campagnes du Saïd d'Égypte. Des plaintes, de plus en plus fréquentes, furent portées contre eux à l'émir des croyants Ga'far El Moutawakkel 'ala Allah, qui envoya pour les réduire Mohammed ben 'Abd allah El Qomi. Celui-ci demanda à faire un choix parmi les hommes qu'il préférait, car il ne voulait pas emmener une armée considérable, à cause de la difficulté des routes. Il partit donc de Masr avec une troupe peu nombreuse, mais choisie, et marcha contre les Bedjahs, tandis que ses navires remontaient le fleuve. Les Bedjahs vinrent à sa rencontre en foule innombrable et montés sur des chameaux. Cette multitude effraya les Musulmans ; mais, pour occuper les Bedjahs, Mohammed El Qomi leur écrivit une longue lettre sur un papier roulé et enveloppé dans un morceau d'étoffe. Les Bedjahs se réunirent pour la lire, et les Musulmans fondirent sur eux, ayant attaché au cou de leurs chevaux des clochettes dont le bruit épouvanta les chameaux des Bedjahs qui prirent la fuite emportant leurs cavaliers. Les Musulmans se lancèrent à leur poursuite et en tuèrent un nombre considérable; le chef des Bedjahs périt dans l'affaire. Son neveu, nommé chef à sa place, demanda la suspension des hostilités, ce qui lui fut accordé à la condition qu'il irait lui-même faire sa soumission à l'émir des croyants. Il se rendit donc à Bagdad et de là alla se présenter à El Moutawak et à Serr-men-Raï (سرّمن رای) en l'an 241 [1]. On lui accorda la paix moyennant une redevance annuelle et la livraison d'un certain nombre d'esclaves. Il fut décidé aussi que les Bedjahs n'empêcheraient pas les Musulmans de travailler aux mines. El Qomi resta quelque temps à Assouan et laissa dans les magasins de la ville tout ce qu'il avait amené avec lui d'armes et d'engins de guerre. Les valis puisèrent constamment dans ces magasins, tant qu'à la fin ils les vidèrent. Les Musulmans ayant afflué aux mines et s'étant mélangés avec les Bedjahs, ceux-ci devinrent peu à peu moins féroces. Après de longues recherches, on découvrit de l'or natif ; le bruit s'en étant répandu, une foule de gens arrivèrent de tous les pays. Abou 'Abd El Rahman ben 'Abd allah

1. Du 22 mai 855 au 9 mai 856.

ben 'Abd El Hamid El 'Amari, après son expédition de Nubie, en 255 [1], entra dans le pays des Bedjahs, accompagné des Rabi'ahs, des Gahinahs et d'autres tribus arabes. Le pays des Bedjahs était si peuplé que les bêtes de somme chargées de leur porter les vivres d'Assouan étaient au nombre de soixante mille, sans compter les barques qui partaient de Qolzoum et débarquaient à 'Aïdhab. Les Bedjahs avaient de l'inclination pour les Rebi'ahs et s'entendaient fort bien avec eux. On prétend que, avant l'introduction de l'Islamisme chez les Bedjahs, les prêtres de ce pays leur avaient prédit, de la part de leur divinité, qu'ils obéiraient un jour aux Rabi'ahs, et cette prédiction s'est en effet accomplie. Après le meurtre d'El'Amari, les Rabi'ahs s'emparèrent des îles, aidés en cela par les Bedjahs; ils en chassèrent les Arabes qui s'y trouvaient encore et épousèrent les filles des chefs des Bedjahs. Ainsi s'apaisa l'hostilité de ce peuple contre les Musulmans. Les Bedjahs de l'intérieur, c'est-à-dire ceux qui habitent le désert du pays d'Alouah, du côté de la mer Rouge, jusqu'à la frontière d'Abyssinie, sont nomades comme les Hadareb, possèdent comme eux de nombreux troupeaux, usent des mêmes aliments et emploient les mêmes montures et les mêmes armes : toutefois les Hadareb sont plus courageux et moins turbulents. Les Bedjahs de l'intérieur sont restés païens, adorent les démons et se règlent d'après les décisions de leurs prêtres. Chaque groupe de population a un prêtre auquel on élève une hutte en peaux de bêtes dans laquelle ils vont faire leurs adorations. Quand on a résolu de l'interroger sur quelque chose dont on a besoin, le prêtre enlève ses vêtements, entre dans la hutte à reculons et en ressort pareil à un fou et à un épileptique, en criant : « Le démon vous envoie ses salutations et vous dit de vous retirer de telle place, sinon telle peuplade va fondre sur vous. Vous avez demandé à faire une expédition dans tel pays ; allez, car vous aurez la victoire et remporterez tel ou tel butin. Les chameaux que vous enlèverez dans tel endroit m'appartiendront, ainsi que telle jeune fille que vous trouverez dans la tente d'un tel et les brebis de telle espèce, » et autres discours semblables. Les Bedjahs assurent que la plupart de ces prédictions s'accomplissent. Quand ils ont enlevé quelque butin, ils en retirent ce que le prêtre a mentionné et le lui donnent comme étant sa propriété ; si l'un d'eux s'y oppose, ils lui refusent le lait de leurs chamelles. S'ils veulent quitter l'endroit où ils sont établis, le prêtre charge la hutte en question sur un chameau spécial ;

1. Du 20 décembre 868 au 8 décembre 869.

tout couvert de sueur, quoique la tente soit vide et ne contienne rien. Ils prétendent que ce chameau a grand'peine à se lever et à marcher et il est resté chez les Hadareb une tribu qui suit encore les mêmes coutumes ; quelques-uns même allient ces pratiques païennes à celles de l'Islamisme.

Tout ce que je viens de rapporter a été extrait de l'ouvrage de l'historien de la Nubie. J'ai vu aussi dans une lettre, adressée par certaines tribus à l'émir des croyants 'Ali ben Abou Taleb, qu'il était fait mention des Bedjahs et des Kadjahs lesquels sont très méchants, mais peu pillards. Les Bedjahs sont ainsi ; quant aux Kadjahs, on n'en connaît que ce qu'en dit 'Abdallah ben Ahmed, l'historien de Nubie.

De son côté, Abou'l Hassan El Masa'oudi rapporte ce qui suit : Les Bedjahs sont établis entre la mer de Qolzoum et le Nil d'Égypte ; ils sont divisés en plusieurs tribus qui obéissent toutes à un chef unique. Dans leur pays se trouvent des mines d'or natif et d'émeraudes. Par bandes nombreuses ou par petits groupes, ils se rendent à chameau jusqu'au pays des Nubiens où ils commettent des déprédations et enlèvent des prisonniers. Avant qu'il en fût ainsi, les Nubiens étaient plus puissants que les Bedjahs ; mais, depuis le développement et le triomphe de l'Islamisme, les Musulmans sont venus en foule s'établir dans les mines d'or des pays de'Alaqi et de 'Aïdhab ; dans la même contrée sont venus également habiter un grand nombre d'Arabes de la tribu de Rabi'ah ben Nazar ben Mo'add ben 'Adnan. Leur importance n'a fait que s'accroître par les croisements résultant des mariages contractés par les Arabes chez les Bedjahs. Ceux-ci y gagnèrent en puissance et épousèrent à leur tour les filles des Rabi'ahs. Ainsi avec l'aide des Bedjahs, les Rabi'ahs devinrent plus puissants que les tribus rivales du voisinage, la tribu de Qahtan et les autres tribus établies dans ces régions. C'est ainsi que la mine se trouve encore à notre époque, c'est-à-dire en l'année 332[1], entre les mains de Beshir ben Merwan ben Ishaq ben Rabi'ah. Ce Beshir commande à trois millions de Rabi'ahs ou alliés des Rabiahs résidant en Égypte et dans l'Yémen et à trente mille Bedjahs armés de lances et de boucliers indigènes[2] et montés sur des chameaux. Ces guerriers sont de la tribu des Hadareb, les seuls parmi les Bedjahs qui se soient fait Musulmans ; les Bedjahs de l'intérieur sont encore

1. Du 4 septembre 943 au 23 août 944.

2. Le texte porte تحارية peut-être pour بجارية adjectif de l'ethnique بجه

païens et adorent une idiole spéciale. Le territoire des Bedjahs qui possèdent la mine d'émeraudes s'étend jusqu'à El 'Alaqi, où se trouve la mine d'or. D'El 'Alaqi au Nil, il y a quinze étapes. Le point habité qui en est le plus proche est la ville d'Assouan. L'île de Souakin n'a pas tout à fait un mille en longueur ni en largeur. Entre cette île et la mer d'Abyssinie, s'étend un détroit resserré que l'on peut traverser à gué ; elle est habitée par une tribu des Bedjahs, les Khasahs, qui sont Musulmans et ont un roi résidant dans l'île.

D'après El Hamadani, Kana'an ben Ham épousa Artib, fille de Shawil ben Tares ben Yafeth, et en eut Haqa, El Asaoud, Noubah, Qorân, El Zing et El Zoghawah, ancêtre des Noirs. Les Bedjahs, dit-on, descendent de Cham, fils de Noé, ou suivant d'autres, de Qoush ben Kana'an ben Ham. Quelques-uns tiennent les Bedjahs pour une tribu d'Abyssins ; toutefois ils vivent sous des tentes de poils et ont le teint plus foncé que les Abyssins. Ils portent le même costume que les Arabes et n'ont ni villes, ni villages, ni champs cultivés. Leurs vivres leur viennent d'Abyssinie, d'Égypte ou de Nubie. Primitivement les Bedjahs adoraient les idoles; ils se sont convertis à l'Islamisme au temps de l'émir 'Abdallah ben Sa'd ben Abou Serah. Ils sont larges et généreux, et se répartissent en tribus et en groupes dont chacun a son chef spécial. C'est un peuple nomade qui ne se nourrit que de chair et de lait.

CHAPITRE XXXIII

DE LA VILLE D'ASSOUAN

Assouan (اسوان) vient du mot *asa* (أسى) *avoir besoin de consolation, être triste, affligé*) ; on dit d'un homme affligé : رجل يأسى, أسى, d'où رجل أسوان et أسيان un homme qui s'attriste, qui s'afflige (حزين).

Assouan est située à l'extrémité du Saïd et forme l'un des postes frontières de la région, séparant la Nubie de l'Égypte. On y récolte en abondance le froment et autres céréales, des fruits, des plantes vertes et des légumes. On y trouve aussi beaucoup de chameaux, de bœufs et de moutons, dont la chair est excellente et très grasse et se vend toujours très bon marché. C'est un entrepôt pour les marchandises et les objets que l'on expédie de ce point en Nubie. A l'Est, Assouan touche à des pays qui ne sont pas soumis à l'Islamisme. Au Sud, s'élève la montagne qui renferme la mine d'émeraudes ; cette montagne est située dans un désert, loin de tout lieu habité. A quinze étapes d'Assouan, se trouve la mine d'or. A l'Ouest, le territoire d'Assouan s'étend jusqu'aux Oasis. On se rend d'Assouan à 'Aïdab, port où l'on s'embarque pour le Hedjaz, l'Yémen et l'Inde.

La ville d'Assouan, dit El Masa'oudi, est habitée par des Arabes des tribus de Qahtan, de Nezar ben Rabi'ah, de Modar, et un grand nombre de Qoreïshites ; la plupart de ces Arabes viennent du Hedjaz. Le pays abonde en palmiers, et le sol y est tellement fertile que, si l'on plante en terre un noyau, il pousse un palmier qui, au bout de deux ans, donne des fruits. Les gens qui résident à Assouan sont propriétaires de nombreux domaines situés en Nubie et dont les impôts sont payés au roi des Nubiens. Ces domaines avaient été acquis des Nubiens au commencement de l'Islamisme, sous le règne des Ommiades et des Abassides. Le roi de Nubie avait envoyé à El Mamoun, lors de son voyage en Égypte, des messagers chargés de demander au calife la remise de ces domaines. Les délégués, arrivés à Fostat, exposèrent que des habitants de Nubie et des esclaves de leur maître avaient vendu quelques-uns de leurs domaines à leurs voisins d'Assouan, que ces terres appartenaient au roi, car les Nubiens sont les esclaves du roi et n'ont point de propriété

et n'occupaient ces domaines que comme des esclaves chargés de les mettre en culture. El Mamoun renvoya l'affaire au juge de la ville d'Assouan, et aux savants et aux sheikhs établis dans cette localité. Les gens d'Assouan, acquéreurs de ces terrains, informés qu'ils allaient leur échapper, cherchèrent le moyen de tromper le roi de Nubie. Pour cela, ils allèrent trouver les Nubiens qui leur avaient vendu ces domaines et les engagèrent à déclarer, lorsqu'ils seraient cités devant le juge, qu'ils ne se considéraient pas comme les esclaves de leur roi, et à dire : « Notre situation, à nous Nubiens, est exactement la vôtre vis-à-vis de votre roi ; nous devons lui obéir et ne pas enfreindre ses ordres. Si vous êtes, vous autres, les esclaves de votre roi et si vos biens lui appartiennent, nous sommes dans la même situation. » Lorsque le juge les fit comparaître en présence du délégué du roi, ils lui répétèrent ces paroles et d'autres du même genre qui leur avaient été inspirées. Comme ils refusaient de se reconnaître pour des esclaves de leur roi, la vente est restée valable jusqu'à présent, et les terres en litige se sont transmises par héritage ; ces terres sont en Nubie, dans la province de Maris. Depuis, les Nubiens soumis au roi de Nubie sont divisés en deux catégories ; l'une, dont nous venons de parler et qui ne se considère pas comme esclave, et l'autre qui est esclave du roi. Ceux-ci habitent les provinces de Nubie qui ne sont pas voisines d'Assouan ; quant à celle qui touche à cette ville, c'est la province de Maris.

Les Nubiens se divisent en deux branches : l'une s'est établie à l'est et à l'ouest du Nil et en occupe les deux rives. Son territoire touche au territoire des Coptes du Saïd d'Égypte et s'est développé en remontant le fleuve ; elle est arrivée ainsi jusqu'aux parties les plus hautes de son cours et y a bâti une capitale ; c'est une ville considérable qui porte le nom de Dongola. La seconde branche des Nubiens, les 'Alouah, a aussi bâti une grande ville, Saraqtah. La partie du royaume qui touche au territoire d'Assouan s'appelle le Maris ; c'est d'elle que le vent *marisi* a pris son nom ; cette province du royaume confine aux provinces de l'Égypte, du côté du Saïd et de la ville d'Assouan. A l'orient du Saïd d'Égypte, s'élève une énorme montagne d'albâtre d'où les anciens tiraient des colonnes et d'autres pièces d'architecture ; quant aux colonnes, bases et chapiteaux que les Égyptiens nomment *Assouanites* (اسوانية) et dont on a fait des meules de moulin, les anciens les ont taillés des centaines d'années avant l'apparition du Christianisme ; de ces colonnes faisait partie la colonne d'Alexandrie.

En Dhu'l Heggah de l'an 344[1], le roi de Nubie envahit Assouan et y tua un grand nombre de Musulmans. Aunougaur ben El Akhshid envoya contre lui, en moharrem de l'an 345[2], l'armée égyptienne, sous les ordres de Mohammed ben 'Abdallah El Khazen. L'armée s'avança par terre et par eau et envoya prisonniers en Égypte un grand nombre de Nubiens qui eurent la tête tranchée. Le roi de Nubie battu, El Khazen continua sa marche, emporta la ville d'Ibrim, en réduisit les habitants en esclavage et reprit le chemin de Masr au milieu de Gamadi I de l'an 345[3], avec cent cinquante prisonniers et un grand nombre de têtes (coupées).

D'après le cadi El Fadl, le poste frontière d'Assouan rapporta, en 585, 20.000 dinars ; au dire d'El Kamal Ga'far El Edfaoui, il y avait à Assouan quatre-vingts délégués chargés de la répartition (الشرع) et on y recueillit en une seule année 30.000 ardebs de dattes. L'employé d'un bureau m'a affirmé que dans ce bureau il y avait quarante directeurs, et que dans un autre bureau il s'en trouvait soixante, sans compter les petits employés. Je me suis trouvé moi-même, après l'an 620[4] de l'hégire, dans un bureau qui comptait près de quarante archivistes.

Au poste frontière d'Assouan habitaient les Benou'l Kenz, de la tribu de Rabi'ah, hommes admirables et dignes d'envie; El Fadl El Shedid Abou'l Hassan ben 'Aram a composé leur histoire dans laquelle il donne les relais, le nom de leurs villes[5], et de ceux qui les ont attaqués. Et lorsque le sultan Salah el din Youssef ben Ayoub envoya une armée contre Kenz el daoulah et ses compagnons, cette armée partit d'Égypte, entra dans les maisons ennemies et y trouva des *qasidahs* rappelant leurs louanges ; entre autres la *qasidah* d'Abou Mohammed El Hassan ben El Zebir, où se trouvait ce passage :

Celui que la fortune délaisse trouve un appui
En ces gens dont l'appui n'a rien d'humiliant :
Quand ils l'accordent, tout ce qui est sous les étoiles a peur ;
S'ils l'accordent, tout ce qui est sur la terre est misérable.

Il lui fut donné pour ces vers mille dinars et on lui constitua comme

1. Du 17 mars au 14 avril 956,
2. Du 15 avril au 14 mai 956.
3. Le 26 août 956.
4. Du 19 janvier 1189 au 7 février 1190.
5. مدحوه peut-être pour مدنهم.

propriété une saqiéh de la valeur de mille dinars. Il y avait, en garnison à Assouan, des soldats bien pourvus d'armes et chargés de garder le poste frontière contre les attaques des Nubiens et des Noirs. A la chute des Fatimites, cet usage tomba en désuétude et le roi de Nubie, à la tête de 10.000 guerriers, vint s'établir dans l'île qui fait face à Assouan et fit prisonniers les Musulmans qui s'y trouvaient. Depuis lors, la situation du poste frontière alla périclitant et les Benou 'l Kenz s'en rendirent maîtres après l'an 790[1]; ils commirent des déprédations et eurent avec les valis d'Assouan des guerres sans nombre, jusqu'à l'apparition du fléau qui suivit l'année 806[2], et désola toute la province du Saïd. Le sultan n'eut plus aucune autorité sur le poste frontière d'Assouan et n'y fut plus représenté par un vali. La situation demeura ainsi longtemps précaire. En Moharrem de l'an 815[3] une expédition fut envoyée contre Assouan; l'armée livra bataille aux Benou'l Kenz, les mit en déroute, détruisit les remparts d'Assouan, pillant la ville et n'y laissant qu'un monceau de ruines désertes et sans habitants. L'armée se retira, abandonnant le pays dans l'état où le décrivit Abd allah ben Ahmed ben Selim el Assouani, dans son livre intitulé *Chronique de Nubie*, où il dit: Quand Abou 'Abd el Rahman 'Abd allah ben 'Abd el Hamid el 'Amari se fut rendu maître des mines, il écrivit à Assouan pour inviter les marchands à se rendre auprès de lui avec les outils propres aux mineurs; et un homme, nommé Othman ben Heïkhalah el Tamimi, vint le rejoindre avec mille bêtes de somme chargées d'outils et de blé.

On rapporte qu'après qu'El Amari fut retourné de sa campagne de Nubie au pays des Bedjahs, la prospérité augmenta à tel point que les chameaux qui leur portaient les provisions d'Assouan étaient au nombre de soixante mille, sans compter les barques qui faisaient le transit entre Qolzoum et 'Aïdab. Un homme digne de foi parmi les Sheikhs d'Assouan et qui résidait dans le village d'Asashi, m'a raconté qu'on avait vu, à l'est du Nil, un village avec des murs; un sycomore était planté devant la porte et des gens entraient et sortaient. On se rendit à cet endroit, mais on ne trouva rien. Cela se passait pendant l'hiver, non pendant l'été, avant le lever du soleil; beaucoup de gens en ont été témoins et le récit est parfaitement authentique. Il s'y trouvait

1. Du 11 janvier au 30 décembre 1388.
2. Du 11 juillet 1403 au 9 juillet 1404.
3. Du 13 août au 12 mai 1412.

toutes sortes de fruits et toutes sortes de légumes, entre autres des échantillons de légumes plus verts que la betterave (السلق). Haroun el Raschid avait fait rassembler toutes les espèces de fruits récoltés à Assouan, un seul fruit de chaque espèce. Il réunit ainsi tout un *oueïba* de fruits qu'on ne trouve nulle part ailleurs qu'à Assouan.

CHAPITRE XXXIV

DE BILAQ (PHILÉ)

Bilaq est la plus considérable citadelle des Musulmans ; c'est une île voisine des cataractes et entourée par le Nil. Une ville s'y trouve qui est occupée par un grand nombre d'habitants. On y voit aussi de magnifiques palmiers et une mosquée qui renferme une chaire (منبر). C'est là que s'arrêtent les barques des Nubiens, ainsi que celles des Musulmans qui viennent d'Assouan. Entre cette île et le village d'El Qasr, première bourgade de Nubie, il y a un mille ; quatre milles la séparent d'Assouan. Entre Assouan et cette île, le fleuve est semé de rochers et on ne peut le remonter qu'en employant toutes sortes de moyens et en se faisant guider par les plus adroits des pêcheurs qui habitent ces parages. A El Qasr est une garnison, car c'est là qu'est la porte par où l'on pénètre en Nubie.

CHAPITRE XXXV

DU MUR DE LA VIEILLE

Cette muraille servait jadis de rempart au pays d'Égypte qu'elle entourait tout entier ; elle était munie de postes et de garnisons, et en arrière était creusé un canal rempli d'eau et sur lequel étaient jetés des ponts. Tout cela était l'œuvre de Daloukah bent Zeba. Ce rempart, négligé, est tombé en ruines, et il n'en reste plus que quelques vestiges auprès d'Assouan, sur la rive orientale du Nil. Abou'l Qassem 'Abd el Rahman ben 'Abd Allah ben 'Abd el Hakem, dans son livre intitulé : *Conquêtes de l'Égypte*, raconte ce qui suit : Quand Pharaon et son armée eurent péri dans les flots, il ne resta en Égypte aucun de ses nobles ; il ne s'y trouvait plus que les esclaves, les mercenaires et les femmes. Les femmes nobles de l'Égypte se réunirent donc pour nommer une reine, et leur choix se porta sur la plus noble d'entre elles, Daloukah bent Zeba, femme intelligente, adroite et énergique. De la plus noble origine, elle était aussi l'une des plus élevées par le rang et comptait, au moment de son élection, cent soixante années. Dès qu'elle fut proclamée reine, craignant l'attaque des rois de la terre, elle rassembla les femmes nobles et leur dit : « Personne autrefois ne jetait sur notre pays un œil d'envie, personne ne le convoitait. Mais, à présent, nos chefs et nos nobles ont péri ; les magiciens qui faisaient notre force ont disparu. Aussi ai-je résolu d'élever un rempart qui entourera tout notre pays, et d'y établir des postes qui surveilleront tous les points de l'horizon. Car nous devons nous défier de ceux qui pourraient nous porter envie. » Et elle bâtit un mur qui enveloppa tout le pays d'Égypte, champs, villes et villages. Au pied de ce mur, fut creusé un canal où l'eau fut amenée ; des ponts furent jetés sur ce canal et des portes ouvertes dans la muraille, et la reine établit des postes et des garnisons de distance en distance ; tous les trois milles un poste et une garnison importante, et dans les intervalles, de mille en mille, des garnisons plus faibles. A chaque poste furent assignés des hommes appointés et qui avaient ordre de veiller avec des cloches. S'ils voyaient venir de leur côté quelqu'un qui leur inspirât quelque crainte, ils s'avertissaient les uns les autres au moyen de ces cloches, et de la sorte, à la

même heure, tout le monde était prévenu et savait de quel côté venait l'ennemi. Ainsi fut établie la surveillance et, grâce à cette méthode, l'Égypte fut protégée contre ceux qui auraient voulu l'attaquer. Daloukah acheva la construction de son rempart en six mois, et c'est ce rempart qui porte en Égypte le nom de « Mur de la Vieille ». Il en reste d'importants vestiges dans le Saïd. Et Dieu est le plus savant !

CHAPITRE XXXVI

DE LA REDEVANCE (البقط)

On appelle *baqt* (بقط), la quantité d'esclaves que les Nubiens devaient amener chaque année, comme tribut, en Égypte. C'est bien un mot arabe et on l'emploie à propos du sol. بقط من بقل وعشب (*location, moyennant redevance en nature, d'un potager ou d'une prairie*), c'est-à-dire une petite portion de prairie et, dans la circonstance, « une petite quantité de richesse ». On emploie encore ce mot, par exemple quand on dit à propos des Benou Tamim بقطا من ربيعة (fraction des Rabi'at) ; là il a le sens de *branche*, de *section ;* il signifierait donc alors une « portion ou une fraction des biens ». De là l'expression بقط الارض *morceau de terre*, بقط الشئ *partie d'une chose*. On appelle aussi بقط la quantité de grains que l'on donne, le tiers, le quart. C'est aussi le nom que l'on donne aux fruits qui, pendant la cueillette, tombent à côté de la corbeille. Dans le cas qui nous occupe le mot signifierait donc « une portion de ce que possèdent les Nubiens ». On recevait ce tribut des mains des Nubiens, au village d'El Qasr, situé à cinq milles d'Assouan, entre Philé et la Nubie, et qui est un petit port (فرضة لقوص). Cette redevance fut imposée pour la première fois aux Nubiens, au temps de l'émir 'Amr ben El 'As qui, après la conquête de l'Égypte, avait envoyé en Nubie, en l'an 20[1], ou suivant d'autres, en l'an 21[2], Abd allah ben Sa'd ben Abou Sareh avec une armée de vingt mille hommes. 'Abd allah, après un séjour assez long en Nubie, reçut d'Amr une lettre lui ordonnant de revenir. Après la mort d'Amr, les Nubiens violèrent le traité conclu entre eux et 'Abd allah ben Sa'd. Ils firent de nombreuses incursions dans le Saïd, dévastant et ruinant le pays. Abd allah ben Sa'd ben Abou Sareh, alors émir d'Égypte pour le calife Othman, entreprit contre eux une seconde expédition, en l'an 31[3] et les assiégea dans la ville de Dongola. Le siège fut mené rudement et des machines de guerre, inconnues aux Nubiens, lancèrent contre la ville des pierres qui détruisirent l'église, à la

1. Du 21 décembre 640 au 9 décembre 641.
2. Du 10 décembre 641 au 29 novembre 642.
3. Du 24 août 651 au 11 août 652.

grande stupeur des habitants ; leur roi Qalidourouth demanda la paix ; humble, triste et misérable, il se rendit auprès d'Abd allah. Celui-ci vint à sa rencontre, le releva, et, l'ayant fait placer près de lui, conclut la paix sous la condition que chaque année les Nubiens livreraient trois cent soixante esclaves. 'Abd allah s'engagea de son côté à lui donner la quantité de grains nécessaires aux Nubiens, car le roi s'était plaint que la disette désolait son pays. Et il écrivit pour eux une lettre dont voici la copie. Nous passons les salutations : « Convention établie par l'émir 'Abd allah ben Sa'd ben Abou serah en faveur du chef des Nubiens et de tous les gens de son royaume ; cette convention concerne tous les Nubiens, grands et petits, depuis la frontière du territoire d'Assouan jusqu'à la frontière du pays d'Alouah. 'Abd allah ben Sa'd leur accorde le pardon, et une trêve[1] restera entre eux et les Musulmans qui les avoisinent, aussi bien ceux du Saïd que les autres, ainsi que les protégés de l'Islam. O Nubiens, vous serez sous la garantie de Dieu et de son apôtre, le prophète Mohammed ; nous ne vous ferons pas la guerre, nous ne susciterons aucune guerre contre vous, nous ne ferons point d'incursions sur vos terres tant que vous vous conformerez au traité passé entre nous et vous : Si vous entrez dans notre pays, vous ne ferez qu'y passer et n'y séjournerez point ; nous de même, si nous entrons dans votre pays, nous ne ferons qu'y passer et n'y séjournerons point. Vous devrez protéger tout Musulman ou allié des Musulmans qui est établi dans votre pays ou y passera en voyageur, jusqu'à ce qu'il vous ait quitté. Vous serez tenus de rendre tout esclave des Musulmans qui se sera réfugié chez vous ; vous le ramènerez en terre musulmane, ne le retiendrez point, et ne soulèverez aucune difficulté à son sujet. Vous n'empêcherez aucun Musulman d'aller où il lui plaira et d'en revenir, jusqu'à ce qu'il ait accompli son dessein. Vous êtes tenus de garder la mosquée élevée par les Musulmans dans l'un des quartiers de votre ville ; vous n'empêcherez personne d'y prier ; vous la ferez balayer, vous y entretiendrez le luminaire nécessaire et y ferez les réparations indispensables. Chaque année, vous livrerez à l'imam des Musulmans trois cent soixante esclaves choisis parmi les esclaves de votre pays. Ces esclaves, mâles et femelles, devront être sans aucune tare ; il ne devra se trouver dans le nombre ni vieillard, ni vieille femme, ni enfant n'ayant pas atteint l'âge de puberté. Ces esclaves seront remis au vali d'Assouan.

1. Il faut, je crois, restituer ici le mot هدنة.

Les Musulmans ne vous devront aucune aide contre les ennemis qui pourraient vous attaquer, et ne seront pas tenus de vous défendre contre eux, et cela depuis les frontières du pays d'Alouah jusqu'aux frontières du territoire d'Assouan. Si vous donnez asile à un esclave des Musulmans, si vous tuez un Musulman ou un allié des Musulmans, si vous détruisez la mosquée élevée par les Musulmans dans un quartier de votre ville, si vous retenez quelqu'un des trois cents esclaves, vous perdrez les bénéfices du traité et de la convention établie entre nous. Nous nous en remettons à la décision de Dieu, qui est le meilleur des juges, mais prenons à témoin de notre engagement Dieu et son apôtre Mohammed. De votre côté, vous attestez de la sincérité de vos promesses, ce que votre religion vous désigne comme le plus vénérable, le Messie, ses disciples et tous ceux que votre religion vous ordonne de vénérer. Que Dieu soit encore entre nous et vous. Écrit par 'Amr ben Sharhabil, au mois de Ramadan de l'an 31[1]. »

Avant la rupture du premier traité, les Nubiens avaient, au moment où ils s'étaient acquittés de la redevance, fait don à 'Amr de quarante esclaves; mais 'Amr les avait refusés et avait retourné le présent au fonctionnaire chargé du *baqt*, un nommé Samqous, qui, de l'argent qu'il en fit, acheta des vivres et du vin qu'il envoya aux Nubiens. 'Abdallah ben Sa'd leur fit parvenir aussi ce qui avait été convenu en fait de blé, d'orge, de lentilles, d'étoffes et de chevaux. Cette façon de procéder devint définitive et se répéta chaque année ; au moment de la livraison du *baqt*, les Nubiens recevaient les vivres supplémentaires et envoyaient les quarante esclaves qu'ils avaient primitivement offerts à 'Amr et que retenait le vali d'Égypte. D'après Abou Khalifah Hamid ben Hesham El Bohtari, le traité conclu avec les Nubiens leur imposait l'obligation de livrer trois cents soixante esclaves aux Musulmans et quarante esclaves au souverain de l'Égypte; on leur remettait en échange mille ardebs de blé et trois cents ardebs en plus pour les délégués du roi de Nubie; mêmes quantités pour l'orge; mille jarres de vin pour le roi et trois cents jarres pour ses délégués ; deux chevaux de l'espèce employée par les émirs ; cent pièces d'étoffe de toute espèce ; quatre pièces d'étoffe *qabati* قباطى pour le roi et trois pour ses délégués ; huit pièces d'étoffe *boqtoriah* (بقطرية) ; cinq pièces d'étoffe rayée ; un manteau brodé pour le roi ; dix pièces de l'étoffe nommée *chemises d'Abou-Boqtor* (قمص ابى بقطر) et dix pièces d'étoffe *ahas* (أحاص), qui

1. Du 16 avril au 15 mai 652.

est d'un tissu très épais. Ni dans le livre de 'Abdallah ben Ouahb, dit Abou Khalifah, ni dans celui d'El Ouaqedi le détail de ces objets n'est donné ; je l'ai trouvé dans Abou Zakaria. Voici ce que dit cet auteur : « J'ai entendu mon père 'Amr ben Saleh parler de ces choses et j'ai retenu ce que j'avais entendu. Il m'a raconté ceci : J'étais un jour présent au Conseil de l'émir 'Abdallah ben Taher, qui était gouverneur de l'Égypte et qui me dit : « Est-ce toi Othman ben Saleh, auprès de qui nous avons fait prendre des renseignements au sujet du *baqt* des Nubiens ? — Oui. » répondis-je. Mahfouz ben Soliman s'approcha et dit : « Les choses se passent dans ce pays d'une façon singulière ; nous leur envoyons demander des renseignements sur des sujets qu'ils connaissent, nous avons aussi envoyé auprès de ce sheikh et aucun d'entre eux n'a pu nous éclairer. — Que Dieu accorde sa paix à l'émir, m'écriai-je ; ce qui vous intéresse au sujet de la Nubie, je puis vous le dire. Je tiens ces renseignements de vieillards à qui les avaient donnés d'autres vieillards qui étaient présents lors du traité et de la convention passée entre 'Abdallah ben Sa'd et les Nubiens. » Puis je lui dis tout ce que j'avais appris moi-même. Comme il désapprouvait l'article des vins, je lui dis : « Comme vous, 'Abd El 'Aziz ben Merwan l'a désapprouvé. » Cette réunion a eu lieu à Fostat Masr en l'an 211[1], au moment où venait d'être signé le traité avec 'Abdallah ben El Seri ben El Hakem El Temimi, émir d'Égypte avant 'Abdallah ben Taher. L'émir, ajoutait Othman ben Saleh, envoya chercher des renseignements au divan qui était alors installé en dehors de la mosquée de Masr ; on y chercha les documents relatifs aux affaires de Nubie, et on les trouva tels que je les avais rapportés ; l'émir en fut très satisfait.

Malek ben Anis est d'avis que le traité s'applique à toute la Nubie jusqu'au pays d'Alouah, et qu'il était par conséquent interdit d'y acheter les esclaves ; ses contemporains, toutefois, tels que 'Abdallah ben 'Abd El Hakem, 'Abdallah ben Ouahl, El Leith ben Sa'd, Yezid ben Abou Habib et d'autres encore parmi les légistes égyptiens, sont d'un avis différent. « Nous connaissons, dit El Leith ben Sa'd, les peuples de Nubie mieux que ne les connaît Malek ben Anis. Nous nous sommes engagés à ne pas faire d'incursions sur leur territoire, mais nous ne devons pas les aider contre leurs ennemis. Tout ce qui a été réduit en esclavage pour le roi ou qui est devenu esclave par suite des incursions qu'ils font les uns chez les autres, nous pouvons légale-

1. Du 13 avril 820 au 1er avril 827.

ment l'acheter, mais l'achat d'esclaves enlevés par les Musulmans est illégal. Beaucoup de Musulmans avaient alors pour concubines des filles nubiennes. Les Nubiens payèrent donc chaque année le *baqt*, et on leur donnait en échange ce que j'ai énuméré plus haut ; il en fut ainsi jusqu'au règne de l'émir des croyants El Mo'tasem billah Abou Ishaq ben El Rashid. La Nubie était alors gouvernée par Zakaria ben Bahnès (Johannès ?). A cette époque, les Nubiens se trouvant dans l'impossibilité d'acquitter le *baqt*, les émirs musulmans poussèrent contre eux les peuplades du voisinage et empêchèrent qu'on leur fournît des vivres. Firqi, fils du roi Zakaria, fit des reproches à son père de ce qu'il obéissait à un autre roi, lui exposant que, d'ailleurs, il était impossible de payer le tribut réclamé. « Que veux-tu faire ? demanda le père. » — Nous unir contre eux, répondit-il, et leur faire la guerre. — Nos ancêtres, dit le roi, ont jugé bon de consentir à ce tribut et je crains que tu ne sois bientôt, toi aussi, du même avis. Avant que tu n'entreprennes la guerre contre les Musulmans, je vais t'envoyer comme ambassadeur auprès de leur roi. Tu pourras ainsi comparer leur situation à la nôtre. Si tu es d'avis que nous en sommes capables, nous leur ferons la guerre ; si non, demande au roi de nous traiter le mieux possible. » Firqi se rendit donc à Bagdad. Sur son passage, les pays se paraient de leurs ornements ; il traversa les villes. A lui s'était joint le cortège du chef des Bedjahs et tous les deux se rendirent auprès de Mo'tasem. Ils furent émerveillés de ce qu'ils virent dans l'Iraq : armées nombreuses, édifices admirables ; tout cela dépassait de beaucoup tout ce qu'ils avaient vu sur la route. Mo'tassem fit venir auprès de lui Firqi, le traita amicalement et magnifiquement. Il accepta les présents qu'il lui apportait et lui en fit de beaucoup plus considérables. « Demande-moi ce que tu veux, » lui dit-il. El Firqi lui demanda la mise en liberté des prisonniers. El Mo'tassem, y consentit, et comme Firqi lui inspirait de l'estime, il lui donna la maison où il était descendu dans l'Iraq ; de plus, il fit acheter pour lui une maison dans toutes les villes où il devait s'arrêter en route, car Firqi pendant son voyage avait refusé de descendre chez personne en Égypte. Il lui fit retenir une maison à Ghizeh et une autre dans le quartier des Benou Waïl. Il lui assigna, sur le Trésor d'Égypte, un traitement de sept cents dinars, un cheval avec sa selle et sa bride, une épée magnifique, une robe brochée d'or, un turban de soie, une tunique et un manteau de lin, un certain nombre de robes pour les délégués de Nubie, le tout devant être livré au moment où le *baqt* arriverait en Égypte. Le fonctionnaire chargé de

la réception du *baqt* reçut une robe d'honneur, et une certaine allocation, à payer par les Nubiens, fut attribuée à tous ceux qui étaient employés à la réception de ce tribut. Ce que ces employés recevaient en sus était considéré comme un présent, et ils étaient tenus de faire à leur tour un présent d'égale valeur. El Mo'tassem examina ce que payaient les Musulmans et trouva que cela valait plus que le *baqt* lui-même; il refusa donc d'accorder le vin, les grains et les étoffes dont nous avons donné plus haut l'énumération, et décida que le *baqt* serait payé tous les trois ans; il écrivit à ce sujet une lettre qui est restée entre les mains des Nubiens. Le roi de Nubie s'étant plaint que quelques habitants d'Assouan eussent acheté des domaines de ses esclaves, El Mo'tassem fit examiner l'affaire. Le vali de la province et un juge, choisi parmi les magistrats de la ville, firent comparaître les Nubiens qui avaient vendu les terrains en question et les interrogèrent sur la vente dont s'était plaint leur maître. Mais ils protestèrent et dirent: « Nous ne sommes que ses sujets », et la plainte du roi fut écartée. Ce souverain ayant demandé aussi que la garnison établie à El Qasr, en territoire nubien, fût retirée et établie à la frontière qui sépare la Nubie du pays des Musulmans, on le lui refusa. Et le *baqt* continua à être remis, suivant la nouvelle décision, et on paya aux Nubiens ce qu'avait arrêté El Mo'tassem, jusqu'à l'avènement des Fatimites en Égypte. Voilà ce que raconte l'historien de la Nubie. De son côté, Abou'l Hassan El Masa'oudi s'exprime ainsi: Le *baqt* comprend une certaine quantité d'esclaves qui sont amenés chaque année en Égypte et représentent le tribut imposé aux Nubiens par traité conclu entre ceux-ci et les Musulmans: ce tribut se compose de trois cents soixante esclaves destinés au Trésor, quarante esclaves pour l'émir d'Égypte, vingt esclaves pour le lieutenant de l'émir à Assouan, spécialement chargé de la perception du tribut, cinq pour le juge d'Assouan qui assiste l'émir dans la réception du *baqt*, douze pour les douze témoins choisis parmi les habitants d'Assouan pour assister le juge dans la réception de ce tribut; le tout suivant le règlement établi au commencement de l'Islamisme, à l'époque de la première convention intervenue entre les Musulmans et les Nubiens. Dans son livre des Conquêtes, El Baladeri dit: Le tribut imposé aux Nubiens comprenait quatre cents esclaves; en échange, on leur remettait des vivres, c'est-à-dire des grains. L'émir des croyants El Mahdi Mohammed ben Abou Ga'far El Mansour fixa la redevance à trois cent soixante esclaves et une girafe.

En l'an 691[1], les atrocités commises par Daoud, roi de Nubie, se multiplièrent. Il s'avança jusque dans le voisinage d'Assouan et incendia une foule de marchés, après avoir ravagé 'Aidhab. Le vali de Qous marcha contre lui, mais ne put le rejoindre ; sa cavalerie, cependant, réussit à s'emparer d'un grand nombre de Nubiens. On les envoya au sultan El Melek El Zaher Beïbars El Bondoqdari, à la citadelle de la montagne, où ils furent sciés entre deux planches. Skandah, neveu du roi de Nubie, étant venu se plaindre de son oncle Daoud, le sultan l'envoya avec l'émir Shams El din Aqsonqor El Faraqani El Ostadar, l'émir 'Az El din Aïbek El Afram, chef du Trésor, et une armée nombreuse comprenant les soldats réguliers, les troupes des provinces, les Bédouins du Sud, des piquiers, des archers, des lanceurs de grenades. L'expédition partit du Caire le premier jour de Sha'ban[2] et entra en Nubie. Les Nubiens se portèrent à la rencontre de l'armée égyptienne, montés sur des chameaux rapides, brandissant leurs javelines et revêtus de longues tuniques noires. Les deux armées se livrèrent un combat acharné où les Nubiens furent mis en fuite. El Afram marcha rapidement sur la citadelle de Derr, y tua un grand nombre d'habitants et emmena une grande quantité d'esclaves. El Faraqani, de son côté, avait pénétré en Nubie par terre et par eau, massacrant ou faisant prisonnier tout ce qu'il rencontrait, et avait enlevé une foule considérable de troupeaux. Il s'arrêta dans l'île de Mikaïl, au pied de la cataracte et fit conduire ses barques à travers la cataracte. Les Nubiens s'enfuirent dans les îles. El Faraqani écrivit à Qamar el Daoulah, lieutenant de Daoud, roi de Nubie, et lui accorda le pardon. Celui-ci jura obéissance à Skandah et rappela à lui les habitants du Maris et les Nubiens qui avaient pris la fuite. El Afram, cependant, avait passé le fleuve à gué et mis le siège devant un fort situé au bord du Nil ; il s'en empara et y tua deux cents hommes et fit prisonnier un frère de Daoud. Celui-ci prit la fuite, poursuivi pendant trois jours par les Égyptiens qui ne cessaient de tuer et de faire des prisonniers. Enfin le peuple fit sa soumission, la femme et la sœur de Daoud étaient prisonnières, mais Daoud lui-même avait pu s'échapper. Skandah fut nommé roi à la place de Daoud et prit de lui-même l'engagement de donner en tribut chaque année trois éléphants, trois girafes, cinq femelles de léopards, cent chameaux roux et quatre cents bœufs de choix. Il fut établi que le terri-

1. Du 27 juin 1275 au 14 juin 1276.
2. Le 20 janvier 1276.

toire de la Nubie serait partagé en deux parts, l'une destinée au sultan et l'autre réservée pour l'entretien et la garde du pays ; le district des cataractes, voisin immédiat d'Assouan et formant à peu près le quart de la Nubie, serait tout entier la propriété du sultan qui recevrait les dattes, le coton et les autres redevances que payait le district depuis le temps le plus ancien. Les habitants restant chrétiens furent soumis à la capitation ; chaque homme adulte devait payer par année un dinar d'argent comptant. On rédigea une formule de serment solennel qui fut juré par Skandah et celle d'un autre serment juré par ses sujets. Les deux émirs détruisirent les églises des Nubiens et prirent ce qu'elles contenaient ; ils se firent livrer vingt émirs nubiens et délivrèrent les Musulmans d'Assouan et d'Aidhab que les Nubiens retenaient prisonniers. Skandah posa sur sa tête la couronne royale et s'assit sur le trône après avoir promis et juré de remettre au sultan l'argent et les bestiaux de Daoud ainsi que ceux des gens qui avaient été tués ou faits prisonniers, le tout en même temps que l'ancienne redevance établie, c'est-à-dire quatre cents esclaves et une girafe, sur lesquels trois cent soixante esclaves étaient destinés au calife et quarante au lieutenant du calife, en échange de mille ardebs de blé pour le roi et de trois cents ardebs pour les délégués royaux.

CHAPITRE XXXVII

DU DÉSERT DE 'AÏDHAB

Pendant plus de deux cents ans, les pèlerins d'Égypte et du Maghreb ne suivirent, pour se rendre à la Mecque, d'autre chemin que le désert de 'Aïdhab; ils remontaient le cours du Nil depuis Fostat Masr, jusqu'à Qous, et de Qous franchissaient à chameau le désert qui sépare le Nil de 'Aïdhab. Là ils s'embarquaient sur des navires qui les transportaient à Djeddah, le port de la Mecque. Inversement, les marchands de l'Inde, de l'Yémen et de l'Abyssinie arrivaient par mer à 'Aïdhab, traversaient le désert jusqu'à Qous et de là se rendaient à Fostat. Ce désert était sans cesse sillonné de voyageurs allant et venant, de caravanes de marchands et de pèlerins. Des ballots de marchandises, cannelle, poivre ou autres denrées, se rencontraient abandonnés là, sans que les caravanes montantes ou descendantes y touchassent, et restaient ainsi jusqu'à ce que leurs maîtres les vinssent chercher. Les pèlerins se rendant à la Mecque ou en revenant, suivirent cette route pendant plus de deux cents ans, de l'année 450[1] et quelque à l'année 660[2] et quelque, c'est-à-dire depuis le temps où les fléaux qui désolèrent le pays, au temps du calife El Mostanser Billah Abou Tamim Mo'add ben El Zaher, eurent fermé la route de terre aux pèlerins jusqu'à l'époque où le sultan El Melek El Zaher Rokn el din Beïbars El Bondoqdari fit faire un voile et une clef pour la Kaabah et envoya par terre la caravane du pèlerinage en l'an 666[3]. Dès lors, les pèlerins fréquentèrent de moins en moins la route passant par le désert, qui cependant resta la route habituelle des marchands qui faisaient transporter leurs marchandises de 'Aïdhab à Qous. A leur tour, ils abandonnèrent cet itinéraire après l'année 760[4], et depuis cette époque, la situation de Qous périclita. Le désert en question s'étend de Qous à 'Aïdhab sur une distance de dix-sept jours de marche ; on reste trois et même quatre jours sans rencontrer

1. Du 28 février 1058 au 16 février 1059.
2. Du 20 novembre 1261 au 14 novembre 1262.
3. Du 22 septembre 1267 au 9 septembre 1268.
4. Du 3 décembre 1358 au 22 novembre 1359.

d'eau. 'Aïdhab est une ville située sur le bord de la mer de Djeddah ; elle est sans murailles et la plupart de ses maisons sont des huttes de roseaux. Elle comptait autrefois parmi les ports les plus importants du monde, parce que les navires de l'Inde et de l'Yémen y débarquaient leurs marchandises et en repartaient, et que les pèlerins de la Mecque partaient de ce port ou y abordaient au retour. Lorsque les navires de l'Inde et de l'Yémen eurent cessé de s'arrêter à 'Aïdhab, le port le plus important devint 'Aden, dans le pays de l'Yémen. 'Aden conserva cette suprématie jusqu'en l'an 820[1] et quelque, époque où Djeddah devint le port le plus important du monde, avec Harmouz, dont la rade est considérable. 'Aïdhab est située dans un désert où ne croît aucune plante. Tout ce qu'on y mange y est importé, l'eau même y est amenée du dehors. Le pèlerinage et le commerce offraient autrefois aux habitants de 'Aïdhab des avantages sans nombre ; pour chaque colis appartenant aux pèlerins et qu'ils transportaient, ils percevaient un droit déterminé : c'est d'eux que les pèlerins louaient les barques qui devaient les conduire à Djeddah et les ramener de Djeddah à 'Aïdhab. Ils amassaient ainsi beaucoup d'argent, car il n'y avait à 'Aïdhab personne qui ne possédât une ou plusieurs barques, suivant ses moyens. Dans la mer de 'Aïdhab, dans le voisinage de la ville, sont des îles où sont installées des pêcheries de perles. A une certaine époque de l'année, les plongeurs se rendent en barque à ces îles et y restent des jours et des jours, puis ils reviennent avec leur récolte ; à la pêcherie, la mer est très peu profonde. La vie des habitants de 'Aïdhab est comme la vie des bêtes, et ils se rapprochent beaucoup plus, par leur nature, des animaux que des hommes. Les pèlerins qui se servaient de leurs barques pour traverser la mer couraient de sérieux dangers ; la plupart du temps les vents les poussaient vers des ports situés dans des déserts lointains, du côté du Sud. Les indigènes (?) descendaient de leurs montagnes, pour leur louer des chameaux, et les entraînaient dans des solitudes sans eau ; la plupart de ces malheureux mouraient de soif, et les indigènes leur prenaient tout ce qu'ils possédaient. Quelques-uns s'égaraient et mouraient de soif. Ceux qui parvenaient à s'échapper arrivaient à 'Aïdhab, semblables à des morts tirés de leurs linceuls, tellement leur corps était amaigri et leur visage changé. La plupart des pèlerins mou-

1. Du 18 février 1417 au 7 février 1418.

raient dans ces ports ; ceux qui avaient un vent favorable abordaient au port de 'Aïdhab, mais c'était la minorité. Les barques destinées à transporter les pèlerins sur la mer étaient construites sans aucun clou ; les planches étaient cousues avec du *qanbar* (قنبار), fil tiré du cocotier, et on les calfatait avec de la fibre de dattier qu'on imprégnait de graisse et d'huile de ricin, ou d'huile de *qorsh* (قرش) : le *qorsh* est un énorme poisson de mer qui dévore les noyés ; les voiles de ces barques sont faites de feuilles de *moql*. Les gens de 'Aïdhab traitaient les pèlerins d'une façon abominable. Ils remplissaient les barques et empilaient les passagers les uns sur les autres, et cela dans le but de gagner plus d'argent. Si quelqu'un des pèlerins tombait à la mer, ils ne s'en préoccupaient guère et se contentaient de dire : « Nous veillons sur les planches, que les pèlerins veillent sur les âmes ! » Les habitants de 'Aïdhab sont Bedjahs de nation et obéissent à un roi indigène ; ils ont toutefois un vali qui gouverne le pays pour le sultan d'Égypte. J'ai rencontré leur cadi au Caire ; c'était un Noir. Les Bedjahs n'ont ni religion, ni justice. Chez eux, les hommes et les femmes sont constamment nus et portent un lambeau d'étoffe sur leurs parties naturelles ; beaucoup même ne voilent pas ces parties. Il fait à 'Aïdhab une chaleur torride, et il y souffle un vent brûlant, le *Simoum* (سموم).

CHAPITRE XXXVIII

DE LA VILLE DE LOUQSOR

C'est une des villes importantes du Saïd ; elle est habitée par les Marisi, et c'est de ce pays que viennent les ânes nommés *marisiah* (مريسية).

CHAPITRE XXXIX

DE BALIANA

Cette [ville fait aussi partie de la province du Said]. El Kamal El Edfaoui rapporte que, des difficultés étant survenues entre le vali de Qous et les habitants de la province, ceux-ci se rendirent au Caire et obtinrent le renvoi du vali et son remplacement par un autre fonctionnaire. L'imam de Baliana partit avec l'ancien gouverneur qui se rendait à son domaine d'Erment et quand ils y arrivèrent, la population vint lui apporter en don de bienvenue soixante plats différents tous préparés avec du lait. « Est-ce ainsi dans votre pays ? » demanda l'ancien vali à l'imam. « Chez moi, répondit-il, on donne aussi des gâteaux. » En arrivant à Akhmim, l'imam repartit pour Baliana et, au moment où le vali arriva dans cette dernière ville, on lui apporta soixante plats de gâteaux, et soixante autres plats. Certain jour de fête, un habitant de l'endroit avait composé vingt-cinq vers à la louange de l'un des juges de la ville, et là se trouvaient des gens qui n'étaient pas satisfaits d'entendre louer le cadi, et d'autres que leur situation empêchait de manifester leur opinion. Il y avait dans ce pays de nombreux pressoirs à sucre et les habitants se distinguaient par leur générosité.

CHAPITRE XL

DE SAMHOUD

Cette ville est située sur la rive occidentale du Nil. El Edfaoui dit qu'il y avait à Samhoud dix-sept moulins à presser la canne à sucre, et l'on prétend que les rats ne s'attaquent pas aux cannes du pays.

CHAPITRE XLI

D'ARGENOUS

Cette ville fait partie de la province de Bahnesa ; en dehors de la ville est une église qui renferme un puits nommé « puits de Siros » (بير-س), puits de petites dimensions pour lequel est instituée une fête que l'on célèbre le 25 de Bashans, l'un des mois des Coptes. Pendant six heures de la journée, l'eau du puits bouillonne et s'échappe par l'orifice, puis reprend son premier état. Les Chrétiens jugent de l'altitude qu'atteindra chaque année la crue du Nil d'après la hauteur où l'eau de ce puits s'élève au-dessus du sol, et ils prétendent que le régime et la crue du Nil sont entièrement liés à ce phénomène.

CHAPITRE XLII

D'ABOU BAT

Cette ville dépend aussi de la province de Bahnesa. Il s'y trouvait un minaret construit de telle sorte que, lorsque quelqu'un y montait il oscillait à droite et à gauche, et de l'extérieur on se rendait très exactement compte des oscillations, en observant le déplacement de l'ombre sur le sol.

CHAPITRE XLIII

DE MELLAWI

Cette ville est située sur la rive occidentale du Nil, et son territoire est renommé pour la culture de la canne à sucre ; il s'y trouvait un grand nombre de moulins pour la broyer. Les derniers qui s'occupèrent de cette culture dans le pays, furent les enfants de Fadil qui, au temps d'El Naser Mohammed ben Qalaoun, cultivaient mille cinq cents feddans de cannes chaque année. L'inspecteur du Trésor particulier étant venu en l'an 738[1] examiner ce qu'ils possédaient, trouva entre autres choses quatorze mille qantars de sucre candi qu'on fit porter au magasin du sucre candi de Masr, sans compter la mélasse ; il les obligea à apporter huit mille autres qantars et les tint quittes. Et il leur restait encore, comme biens ayant échappé à l'inspection, dix mille qantars de sucre, sans compter ce qu'ils possédaient en esclaves, grains et autres choses.

1. Du 30 juillet 1337 au 10 juillet 1338.

CHAPITRE XLIV

DE LA VILLE D'ANSENA

Cette ville est l'une des plus anciennes du Saïd d'Égypte ; elle est remplie de merveilles et possède, entre autres monuments, un cirque qui servait dit-on de nilomètre et qui avait été construit par Daloukah, l'un des souverains de l'Égypte. Il avait la forme d'un bonnet persan (طيلسان) et était entouré de colonnes aussi nombreuses que les jours de l'année ; toutes étaient de granit rouge foncé, et élevées à un pas l'une de l'autre. L'eau du Nil, au moment de la crue, pénétrait dans ce cirque par une ouverture, et quand l'eau atteignait le point fixé à cette époque, la terre d'Égypte était convenablement irriguée. Le roi venait s'asseoir dans ce cirque pour assister à l'événement, et les gens de la cour grimpaient au sommet des colonnes et se promenaient dessus, allant et venant, puis se laissaient tomber du haut des colonnes dans le cirque rempli d'eau. D'après Abou 'Obeïd El Bakri, Ansena, avec un fatha sur la première lettre, un soukoun sur la seconde suivie d'un *sad* sans point et marqué d'un kesra et suivi à son tour d'un *noun* et d'un *elif* (انْصِنا), est une localité bien connue de l'Égypte. La concubine du Prophète, celle qui fut la mère de son fils Ibrahim, était originaire d'un village nommé Hafan, dépendant de cette ville ; c'est de là aussi qu'étaient dit-on, les magiciens de Pharaon ; c'est de là qu'il les fit venir au jour du rendez-vous fixé pour se rencontrer avec Moïse. On prétend que les crocodiles ne mordent pas sur le rivage d'Ansena, grâce à un talisman qu'on y a élevé, et qu'en longeant son territoire ces animaux se retournent sur le dos et restent ainsi jusqu'à ce qu'il l'ait dépassé. On prétend que le constructeur d'Ansena fut Ashmoun ben Misraïm ben Beisar ben Ham ben Nouh ; la ville s'élève sur le bord du Nil et possédait des jardins et des villas magnifiques, les fruits et les dattes y abondaient ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un

monceau de ruines. L'arbre *bang* (بنج), dit Abou Hanifa El Dinouri, ne croît qu'à Ansena ; c'est un bois dont on fait des planches pour les barques ; il occasionne fréquemment des saignements de nez à ceux qui le scient. Une planche de ce bois se vend cinquante dinars ou environ. Si l'on réunit solidement deux de ces planches et qu'on les laisse immergées dans l'eau pendant six jours, elles n'en forment plus qu'une seule. Ansena avait un vieux rempart qui fut démoli par le sultan Salah el din Youssef ben Ayoub ; chaque barque descendant le fleuve reçut en chargement une certaine quantité de pierres provenant de cette muraille, et ainsi elle fut tout entière transportée au Caire.

CHAPITRE XLV

D'EL QEÏS

El Qeïs est une localité située dans le voisinage de Behnesa ; on dit même couramment : El Qeïs et El Behnesa. 'Amr ben el 'As, dit Ibn 'Abd el Hakem, envoya dans le Saïd Qeïs ben El Hareth, qui, étant parvenu à El Qeïs, s'y établit et lui donna son nom. D'après Ibn Younes, Qeïs ben El Hareth surnommé d'abord El Moradi, puis El Ka'bi, est cité par Omar ben El Khattab comme l'un des hommes les plus braves de son temps : Souid ben Qeïs, autrement dit Shedid ben Qeïs ben Tha'leb, en parle également, ainsi que 'Asker ben Soudah. C'est lui qui conquit la ville du Saïd d'Égypte appelée, d'après lui, El Qeïs. On fabrique dans ce pays des étoffes de laine et des vêtements en poils de chèvre qu'on ne trouve qu'en Égypte. Quelques Égyptiens rapportent que lorsque Moawiah ben Abou Safian fut devenu vieux, il ne pouvait parvenir à se réchauffer, et tout le monde fut d'accord qu'il ne pourrait être réchauffé que par les vêtements fabriqués en Égypte avec le poil des chèvres du pays, lavé et teint. On en fit pour lui une certaine quantité, mais il n'eut besoin que d'un seul. On fabrique aussi à Qeïs et à Behnesa des tapis et des tentes qui portent le nom de ces localités ; ce sont les plus beaux métiers du monde. On découvrit aux environs de Behnesa, au temps du sultan El Melek El Kamel Mohammed ben el 'Adel Abou Bekr ben Ayoub, un lac souterrain que le gouverneur de Behnesa voulut examiner ; pour cela, il rassembla les plus adroits nageurs et les plongeurs les plus habiles, c'est-à-dire plus de deux cents personnes qui toutes descendirent dans le lac, mais n'en purent trouver le fond ni les bords. Le gouverneur fit alors construire une barque longue et étroite qui pût être introduite par l'orifice du souterrain ; on y embarqua des provisions et des hommes, et on y plaça des cordes attachées par une extrémité à des poteaux placés à l'ouverture du souterrain ; les hommes furent pourvus d'instruments destinés à leur faire reconnaître les heures du jour et de la nuit, une quantité de flambeaux de cire et d'autres objets propres à donner du feu et de la lumière. Ordre leur fut donné d'aller avec la barque dans le souterrain jusqu'à ce que la moitié de leurs provisions

fussent consommées. Ils partirent donc avec la barque dans l'obscurité, élongeant les cordes, mais sans trouver, pendant la route, les bords du lac. Ils ne cessèrent d'avancer qu'en voyant diminuer les vivres, et ils ramenèrent à la rame la barque vers l'entrée du souterrain, se halant sur les cordes pour revenir à leur point de départ ; ils arrivèrent enfin à l'entrée du souterrain. Ils avaient navigué sur le lac pendant six jours dont quatre s'étaient passés à pénétrer dans le souterrain et à en chercher les bords ; les deux autres jours ayant été employés pour le retour ; et pendant tout ce temps ils n'avaient pu atteindre l'extrémité du lac. L'emir 'Ala el din El Tanbagha, vali de Behnesa, adressa une lettre à ce sujet à El Melek El Kamel qui fut émerveillé de la chose ; mais il ne put s'en occuper plus sérieusement, l'attaque de Damiette par les Francs l'en ayant détourné. Mais lorsque les Francs eurent abandonné Damiette et que le sultan fut rentré au Caire, il alla en personne voir le souterrain en question.

CHAPITRE XLVI

DE DAROUT BILHASSAH

Darout avec un *fatha* sur le *dal* non pointé, un *damma* sur le *ré*, un *soukoun* sur le *waou* et un *ta* (دَرُوط) est le nom de trois localités : Darout Ashmoum, de la province d'Ashmounein, Darout Sarian, de la province d'Ashmounein également, et Darout Bilhassah du district de Behnesa dans le Saïd. Dans cette dernière ville est une mosquée élevée par Ziad ben El Mogheïrah ben Ziad ben 'Amr El 'Alaki, qui mourut en Moharrem de l'an 191[1] et fut enterré dans cette mosquée. C'est de lui que le poète a dit :

La générosité a fait un serment auquel elle n'a point failli:
Que Dieu n'a créé aucun homme comme Ziad.
Il fut, durant sa vie, comme une pluie bienfaisante pour l'Égypte
Et une protection dans les années de disette.

Son frère Ibrahim ben El Mogheïrah mourut en 197[2], et le poète a dit de lui :

Ibrahim ben El Mogheïrah était fait d'or
Et il devint plus beau à mesure que le temps passa.
S'il avait possédé tout ce qu'il y a sur la terre,
Il l'aurait vite donné aux pauvres sans hésiter.

A la mort d'Ahmed ben Ziad ben El Mogheïrah, en Moharrem de l'an 256[3], on fit pour lui les vers suivants :

Ahmed est mort glorieux et regretté.
En effet, il était louable et loué.
Il a reçu la gloire en héritage de son père et de son oncle.
Après lui, personne ne lui ressemblera.

1. Du 17 novembre au 16 décembre 806.
2. Du 12 septembre 812 au 31 août 813.
3. Du 15 juillet au 13 août 850.

CHAPITRE XLVII

DE SAKAR

C'est une ville de la province d'Atfiyeh, en face de laquelle s'ouvre une vallée où l'on voit encore à présent un assemblage de pierres représentant un chameau de la plus grande taille connue et de la forme la plus belle. Il est debout sur ses quatre pieds et regarde l'Orient. Sur sa cuisse droite est tracée une inscription de trois lignes en caractères particuliers au peuple qui a édifié ce chameau. A cent cinquante pas environ de ce chameau s'en trouve un second absolument semblable, mais regardant le premier ; ce second chameau ne porte aucune inscription. Entre les deux animaux une figure (géométrique) régulière était autrefois couverte d'étoffes qui remplissaient quarante caisses dont vingt étaient placées d'un côté et vingt de l'autre ; tout cela était en pierre et ceux qui le voyaient ne pouvaient guère se douter que c'étaient des ballots d'étoffes. A cent cinquante pas de là était un troisième chameau semblable aux deux autres ; il se tenait debout tournant le dos au second chameau et regardant la montagne dans laquelle s'ouvre une seconde vallée. Ce chameau ne porte pas d'inscription. Cela m'a été raconté par un voyageur dont les récits ne sont pas suspects.

CHAPITRE XLVIII

DE MINIET EL KHASIB

Cette ville doit son nom à Khasib ben 'Abd el Hamid, intendant des revenus de l'Égypte pour l'émir des croyants Haroun El Rashid.

CHAPITRE XLIX

DE MINIET EL NASEK

Cette ville, située dans le district d'Atfiyeh, doit son nom à El Nasek, frère de Bahram El Armeni, vizir du Calife El Hafez li din Allah Abou'l Meïmoun 'Abd el Megid ben Mohammed. En 529[1], il avait été nommé, par son frère Bahram, vali de Qous; ce valiyah était à cette époque le meilleur de l'Égypte. El Nasek se montra très dur pour les Musulmans et se rendit insupportable par son injustice et sa cruauté. Aussi, quand on apprit que Radouan ben Lakhsha avait remplacé Bahram, quand on sut que ce dernier était en fuite et qu'un autre occupait à sa place les fonctions de vizir, les gens de Qous se jetèrent sur El Nasek (mois de Gamadi II de 531)[2], le tuèrent, et lui ayant attaché au pied un chien crevé, le traînèrent par la ville et le jetèrent sur un tas d'ordures. Cet El Nasek était chrétien.

1. Du 22 octobre 1134 au 10 octobre 1135.
2. Du 24 février au 24 mars 1137.

CHAPITRE L

DE GIZEH

Le mot جيزة *gizeh*, dit Ibn Siadat, signifie *la direction, le côté*, et fait au pluriel جيز. On nomme جيز « les côtés d'une vallée », et c'est de là que vient le nom de Gizeh, donné à une localité importante et richement construite, située sur la rive occidentale du Nil, vis-à-vis de Fostat-Masr. Tous les dimanches, il s'y tient un marché considérable où sont apportées de tous côtés toutes sortes de marchandises, et où se réunit une grande affluence de gens. On y rencontre de nombreuses mosquées. Le *hafiz* Abou Bekr ben Thabet El Khatib raconte, entre autres choses, la tradition suivante qu'il tenait de Nabit ben Sharit : « Le prophète de Dieu a dit : Gizeh est l'un des jardins du Paradis, et l'Égypte est le magasin de Dieu sur la terre. » La mosquée de Toubah, à Gizeh, renfermait, dit-on, la caisse dans laquelle Moïse avait été exposé par sa mère sur le Nil. C'est à Gizeh aussi que se trouve le palmier sous lequel Marie allaita Jésus ; c'est le seul palmier (de la région) qui donne des fruits.

Ibn 'Abd el Hakem rapporte, d'après Yezid ben Abou Habib, que Hamadan et les autres valis de la contrée avaient une préférence pour la résidence de Gizeh. 'Amr ben El 'As ayant écrit à 'Omar ben El Khattab pour l'informer de ce que Dieu avait fait pour les Musulmans, des pays qu'il leur avait ouverts, de ce qui avait été fait pour la répartition des terres, et de la préférence que montrait Hamadan pour Gizeh, 'Omar lui répondit en rendant grâces à Dieu de la situation et ajoutant : « Comment peux-tu te montrer satisfait d'être ainsi éloigné de tes compagnons ? Tu ne peux permettre à aucun d'eux d'être séparé de toi par un fleuve. Tu ne saurais prévoir ce qui peut leur arriver à l'improviste, et tu serais dans l'impossibilité de les secourir s'il survenait une catastrophe. Rappelle-les auprès de toi et, s'ils refusent de t'obéir et préfèrent le séjour de Gizeh à la sécurité qu'ils trouveraient à tes côtés, que les vrais Musulmans leur bâtissent une citadelle. » 'Amr communiqua cette lettre aux récalcitrants, mais ils refusèrent d'obéir.

émerveillés de la situation dont ils jouissaient à Gizeh : il en fut de même pour les membres de leur famille qui les avaient accompagnés, Yafe' et les autres ; tous préférèrent ce qu'ils trouvaient là-bas. 'Amr ben El 'As leur fit donc bâtir la citadelle de Gizeh ; la construction commencée en l'an 21 [1] fut achevée en l'an 22 [2]. D'après ce qu'on raconte, lorsque 'Amr ben El 'As demanda à ceux de Gizeh de revenir à Fostat, ils auraient répondu : « Nous avons marché à l'avant-garde sur le chemin de Dieu ; nous ne quitterons pas notre poste pour un autre. » Et Yafe' s'installa à Gizeh où se trouvaient déjà Mobrah ben Shehab, Hamadan, les Dhu Asbah et, parmi eux, Abou Shamr ben Abrahah et une fraction de la tribu d'El Hagar.

D'après El Qoda'ï, lorsque 'Amr ben El 'As, revenant d'Alexandrie, s'arrêta à Fostat, il posta une partie de ses troupes à Gizeh, car il craignait de ce côté une attaque de l'ennemi. En conséquence, il établit à Gizeh la famille de Dhu Asbah, des Himyarites, famille très nombreuse, et Yafe' ben Zeïd, des Ra'inites. Il y installa aussi Hamadân, ainsi qu'une fraction des Azdis, descendants d'El Hagar ben El Habou ben El Azd, et une autre fraction des Habeschat qui dépendaient administrativement des Azdis. A son départ de Gizeh, 'Amr donna l'ordre à tous ceux qui s'y trouvaient de partir avec lui ; mais cela leur était désagréable, et ils répondirent : « C'est ici le point où nous sommes parvenus en marchant à l'avant-garde dans le chemin de Dieu ; nous nous y sommes établis et refusons d'en partir, car nous y sommes depuis des mois. » 'Amr écrivit donc à ce sujet à 'Omar ben El Khattab, et l'informa de l'intention qu'avaient Hamadan, les familles de Dhu Asbah et de Yâfe' et leurs compagnons de rester à Gizeh. A quoi 'Omar répondit : « Comment peux-tu consentir à être séparé de tes compagnons et à laisser un fleuve entre eux et toi? Il t'est impossible de prévoir ce qui peut leur survenir de fâcheux, alors que tu serais incapable de leur porter secours. Rappelle-les auprès de toi et ne restez pas séparés. S'ils refusent d'obéir et préfèrent rester où ils sont, bâtis-leur une citadelle convenable pour une troupe de Musulmans. » 'Amr réunit les intéressés et leur lut la lettre d'Omar ; mais ils refusèrent de quitter Gizeh, et 'Amr donna l'ordre de leur bâtir une citadelle. Cela aussi leur déplut : « Nous ne pouvons, disaient-ils, avoir de meilleurs remparts que nos épées. » Hamadan et Yafe' n'étant pas

1. Du 10 décembre 641 au 29 novembre 642.
2. Du 30 novembre 642 au 18 novembre 643.

d'accord, Amr tira au sort entre eux, et le sort tomba sur Yafe' qui leur bâtit la citadelle imposée en l'an 21 et en acheva la construction en l'an 22. 'Amr fit ensuite procéder au partage des terres. Les Dhu Asbah des Himyarites eurent la portion qui s'étend de l'Orient à l'Occident jusqu'aux terrains labourés et cultivés; ils refusèrent de laisser bâtir la citadelle sur leur territoire. La part de Yafe' ben el Haretz, de la tribu de Ra'in, occupait le centre de Gizeh; ce fut sur son terrain qu'il éleva la citadelle; mais une partie de sa tribu, se refusant à être ainsi protégée, quitta la place et alla s'établir sur le territoire de Bekil ben Gachem ben Nouf ben Hamadan, au sud-est de Gizeh; Hachet ben Gachem ben Nouf était établi au nord-ouest. Les Giaouyah benou 'Amer ben Bekil et les Benou Hagar ben Arhab ben Bekil eurent en partage la portion qui fait face à la *qibla*. Les Benou Ka'b ben Malek ben El Hagar ben El Habou ben El Azd occupèrent la place libre entre Bekil et Yafe'. Quant aux Habechat, ils se répandirent dans les plus grandes artères de la ville.

La mosquée de Gizeh fut construite par Mohammed ben 'Abd allah le Trésorier, en Moharrem de l'an 380[1], par ordre de l'émir 'Ali ben El Ikhshid. El Kafour seconda le Trésorier dans sa construction et procura les fonds nécessaires pour l'édification et l'entretien de la mosquée. Auparavant, les habitants de Gizeh faisaient leurs dévotions dans le lieu de prières de Hamadan qui est l'oratoire de Moraheq ben 'Amer ben Bekil et où se réunissaient tous les habitants de Gizeh. La construction de cette mosquée fut exécutée concurremment par le Trésorier et par Abou'l Hassan ben Abou Ga'far El Tahaoui. Comme on avait besoin de colonnes pour la mosquée, le Trésorier se rendit pendant la nuit à l'église de la province, en enleva les colonnes qu'il remplaça par des piliers et les transporta à la mosquée. Emporté par le zèle, Ibn El Tahaoui déclara que, dès lors, il n'était plus licite d'y prier. D'après ce que rapporte El Yemani, Ibn El Tahaoui allait prier dans la vieille mosquée de Fostat, dont plusieurs colonnes et plusieurs marbres provenaient des églises d'Alexandrie et des diverses provinces de l'Égypte. Une partie de cette mosquée avait été bâtie par Qosrah ben Sherik, gouverneur délégué par El Oualid ben Abd el Melek. On raconte qu'à Gizeh se trouve le tombeau de Ka'b el Ahbar et qu'on y voyait aussi des pierres et des plaques de marbre sur

1. Du 20 février au 21 mars 961.

lesquelles étaient représentés des crocodiles ; et aucun de ces animaux ne se montrait dans le Nil à trois milles en amont et en aval de la ville. En 724 [1], El Melek El Naser Mohammed ben Qalaoun interdit à son vizir de toucher à rien de ce qui provenait des revenus de Gizeh ; tout était porté au souverain.

1. Du 30 décembre 1323 au 17 décembre 1324.

CHAPITRE LI

DE LA PRISON DE JOSEPH

La prison de Joseph, dit El Qoda'ï, est à Bousir, dans la province de Gizeh ; tous les Égyptiens instruits sont d'accord sur ce point. On trouve dans cette localité les traces de deux prophètes : l'un d'eux, Joseph, y fut emprisonné pendant un temps qu'on estime à sept années, et c'est là que l'inspiration descendit sur lui. La terrasse de la prison est connue sous le nom de *agabat el da'a* (اجابة الدعاء *réponse à l'appel*) : on rapporte que Kafour El Ikhshidi ayant demandé à Abou Bekr ben El Haddad où se trouvait l'*agabat el da'a* pour y faire l'appel, Abou Bekr lui désigna la terrasse de la prison. L'autre prophète est Moïse, mais on a élevé, sur les vestiges (du monument rappelant) ce dernier, une mosquée que l'on désigne sous le nom de Mosquée de Moïse. Abou 'l Hassan Ali ben Ibrahim El Sharfi (il était d'El Sharf), nous a raconté ce qui suit : « Abou Mohammed 'Abd allah ben El Ouard, dont la sœur était morte en lui laissant son héritage, et dont nous suivions toujours les avis, se trouva à la prison de Joseph à l'époque où elle était encore un but de promenade pour le peuple. Or, un jour, il nous dit : « O mes amis, voici le temps d'aller à la prison, allons-y donc. » Et, sortant dix dinars, il les tendit à ses compagnons en ajoutant : « Si vous désirez quelque chose, achetez-le. » Les compagnons, cités dans le récit, achetèrent ce qui leur plut et nous nous rendîmes le dimanche à Gizeh et passâmes la nuit à la mosquée de Hamadan. Le lendemain matin, nous allâmes à pied jusqu'à la mosquée de Moïse, qui est située dans la plaine et d'où il faut monter pour se rendre à la prison. Celle-ci est séparée de la mosquée par toute la hauteur d'une colline considérable de sable. Le vieillard nous dit alors : « A celui qui me portera et me montera jusqu'à la prison, je conterai un récit que je ne conterai plus à personne jusqu'à ce que mon âme quitte ce monde. » El Sharfi se décida, prit le Sheikh et le porta jusqu'au sommet de la colline. Dès qu'il fut posé à terre, le Sheikh lui dit : « As-tu du papier ? — Non, répondit El Sharfi. — Mène-moi près d'une dalle, » dit le Sheikh. Et, prenant un charbon, il écrivit : Yahia ben Ayoub, qui le tenait de Yahia ben

Bekir, qui le tenait de Zeid ben Aslam ben Yesar, qui le tenait d'Ibn 'Abbas, m'a raconté que Gabriel vint trouver Joseph dans cette prison, dans ce séjour ténébreux, et que Joseph lui dit : « Qui es-tu ? Depuis que je suis entré dans ma prison, je n'ai point vu de visage plus beau que le tien. — Je suis Gabriel, » répondit l'ange, et Joseph se mit à pleurer. « Pourquoi pleures-tu, ô prophète de Dieu ? demanda Gabriel. — Que vient faire Gabriel dans le séjour des criminels ? — Ne sais-tu pas que Dieu purifie de tels séjours au moyen de ses prophètes ? Par toi Dieu a purifié la prison et tout ce qui la touche. Pour moi, je ne me lèverai point jusqu'à la fin du jour; alors seulement je sortirai de la prison. » Entre Yahia et Zeid, dit el Qoda'i, il manque un chaînon. — Le fiqih Abou Mohammed Ahmed ben Mohammed ben Salamat El Tahaoui, parlant de la prison de Joseph, dit : « Si un homme vient de l'Iraq dans le but de la visiter et d'y prier, je ne lui reprocherai pas son voyage. » Le fiqih Abou Ishaq El Marouzi dit : « Si un homme vient de l'Iraq pour la visiter, je ne lui ferai pas de reproche d'avoir entrepris le voyage. »

Dans sa chronique du mois de Rabi' I de l'an 415[1], El Messihi rapporte que la foule et le populaire parcoururent les marchés du Caire, au bruit des tambours et des trompettes, réclamant des marchands et des notables des marchés l'argent nécessaire pour aller à la prison de Joseph. Et les marchands refusèrent : « Notre situation est trop dure, dirent-ils, pour que nous puissions vous satisfaire. » Les vivres, en effet, se vendaient hors de prix. En conséquence, ces marchands allèrent se plaindre auprès de Sa Pureté, c'est-à-dire de l'émir des croyants El Taher li 'azaz din allah Abou'l Hassan Aly ben Hakem bi'amr allah, qui donna au lieutenant du royaume, Abou Taher ben Kafi, commandant de la police basse, des instructions d'après lesquelles on devait obliger les marchands à payer la redevance habituelle de chaque année. En même temps ordre était donné à la foule de se rendre à la prison de Joseph, avec promesse qu'ils recevraient cette année-là une indemnité égale à celle des années précédentes. Ils partirent donc et le samedi, 9 de Gamadi I[2], le grand Caïd 'Ezz El Daoulah, escorté de tous les Turcs et des principaux chefs, traversa la ville et se rendit avec sa troupe à El Sana'at sur la digue. De là il passa avec toute l'armée à Gizeh et vint soutenir les troupes laissées là en garnison par l'émir. Celui-ci traversa à son tour le fleuve, le

1. Du 13 mai au 11 juin 1024.
2. 19 juillet 1024.

lundi 11 du mois [1], avec quatre barques et quatorze mules de transport. Tous ceux qui se trouvaient avec lui, garde particulière et personnel du harem, se rendit ainsi à la prison de Joseph. L'émir y resta deux jours, et quand la populace qui était venue à la prison s'en fut retournée en débitant des paraboles, des plaisanteries, des histoires et des contes licencieux qui le divertirent beaucoup et le rendirent très indulgent, il regagna son château où il rentra le mercredi 13 du mois [2].

La populace des marchés continua pendant près de deux semaines à parcourir la ville portant des épouvantails, des objets hideux, des statues, et ils s'en allèrent ainsi au Caire pour les montrer à l'émir des croyants. Ils revinrent munis d'un firman de l'émir prescrivant de n'apporter aucun empêchement à leurs allées et venues, de se montrer généreux envers eux et de les protéger. Et la promenade ne cessa que quand tous eurent été réunis. Ils revinrent de la prison de Joseph le samedi 14 de Gemadi I [3]. Ils parcoururent les rues avec des masques, des objets grotesques, et racontant des histoires. Ce jour-là personne ne put travailler ni gagner sa vie. Une foule énorme se pressait dans les marchés pour les voir ; presque tout le monde fit de même pendant toute la journée. Il leur fut donné à eux tous huit mille dirhems ; il y avait là réunis les gens de douze marchés qui tous se retirèrent satisfaits.

En dehors de Gizeh, est une localité qui porte le nom d'un certain Abou Harirah. Ceux qui ne sont pas au courant s'imaginent qu'il s'agit là de Abou Harirah El Sahebi; il n'en est rien ; celui qui nous occupe est le fils de la fille de celui-ci.

1. 21 juillet 1024.
2. 23 juillet 1024.
3. 24 juillet 1024.

CHAPITRE LII

DU VILLAGE DE TERSA

On rapporte, dit El Qoda'ï, qu'El Qasem, fils d'Obeïd Allah ben El Hagab, intendant des revenus de l'Égypte pour Hesham ben 'Abd El Melek, bâtit sur le territoire de Gizeh un village nommé Tersâ. Et cet El Qasem, s'étant rendu au Caire, fut nommé, après son père, Obeïd Allah ben El Hagab El Selouli, vali des revenus sous le califat d'El Hesham ben 'Abd El Melek. Puis Hesham le nomma intendant de ces mêmes revenus, quand son père fut désigné au poste de gouverneur d'Ifriqiah en l'an 116[1]. Il y resta jusqu'en l'an 124[2], époque où il quitta Masr pour se joindre à Hafas ben El Oualid avec les Arabes et les non-Arabes du pays, et il devint vali des revenus et de la prière à la fois. C'est dans ce village de Tersâ que fut livré le combat contre Haroun ben Mohammed El Ga'edi.

1. Du 10 février 734 au 30 janvier 735.
2. Du 15 novembre 741 au 3 novembre 742.

CHAPITRE LIII

DE MINIET ANDOUNAH

C'est un village dépendant de Gizeh, nommé ainsi d'après Andounah, secrétaire d'Ahmed El Modaïni, surveillant des villages que possédait Mousa ben Bogha en Égypte. Ahmed ben Touloun fit arrêter cet Andounah qui était chrétien et qui dut payer cinquante mille dinars.

CHAPITRE LIV

DE OUSIM

D'après ce que rapporte Ibn 'Abd El Hakem, 'Abd allah ben 'Abd El Melek ben Merwan, émir d'Égypte, se rendit à Ousim, domaine appartenant à un Copte. Ce Copte avait demandé à Abd allah de venir le visiter chez lui, lui promettant cent mille dinars et 'Abd allah ben Merwan avait accepté. Suivant d'autres auteurs, c'est au village de Abou'l Nimros que se serait rendu l'émir en compagnie d'un écrivain nommé Ibn Hanzalah. Abd allah fut destitué et remplacé dans le valiyah par Qorrat ben Sherik, alors qu'il se trouvait dans ce village. Quand la nouvelle lui arriva, il se leva pour passer son caleçon et le mit à l'envers. — On dit ailleurs que, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa destitution, 'Abd allah rendit l'argent à son hôte en disant : « Je suis destitué ! » 'Abd allah, dit un autre, s'était rendu avec son hôte jusqu'au bac et fit passer devant lui ses compagnons, passant lui-même le dernier. C'est alors que lui fut remise la lettre annonçant sa destitution. Le propriétaire de l'argent dit alors : « Par Dieu, il faut que tu honores ma maison ; tu seras mon hôte et tu mangeras à ma table. Certes, je ne garderai rien de cet argent et ne vous laisserai pas partir. » Et il passa avec lui.

CHAPITRE LV

DE MINIEH 'AQABAH

Ce village fait partie de (la province de) Gizeh et tire son nom de Aqabah ben 'Amer El Gaheni. D'après le récit de 'Abd El Hakem, 'Aqabah ben 'Amer écrivit à Mo'awiah ben Abou Sofian, lui demandant une terre qu'il pût utiliser, près du village de 'Aqabah. Et Mo'awiah lui accorda un terrain de mille coudées carrées. Un des affranchis de 'Aqabah, qui se trouvait près de lui, lui dit : « Dieu t'a accordé une terre paisible. — Il n'en est rien, répondit 'Aqabah, car nous avons six obligations à remplir : Nous ne devons prendre ni leurs terres, ni leurs femmes, ni leurs enfants ; nous ne pouvons posséder plus qu'eux ; il me faut les défendre contre leurs ennemis et je dois y veiller et en témoigner. » D'après un autre récit, 'Aqabah écrivit à Mo'awiah, lui demandant un terrain dans un village pour y construire des maisons et des habitations, et Mo'awiah lui accorda un domaine de mille coudées carrées. Ses affranchis et ses serviteurs lui dirent alors : « Vois la terre qui te convient, trace-la et bâtis dedans. — Cela ne se peut pas, répondit 'Aqabah ; il nous faut remplir six conditions : Nous ne pouvons rien prendre de leurs terres ; il ne nous est pas permis de posséder plus qu'eux ; nous ne devons pas les surcharger (de travail) ; on ne peut prendre leurs enfants, et l'on doit combattre les ennemis qui voudraient les attaquer par derrière. » Abou Saïd ben Younes dit : Cette terre, donnée en fief à 'Aqabah, est le port connu sous le nom de Minieh 'Aqabah, dans la province de Gizeh, en face de Fostat-Masr.

'Aqabah ben 'Amer ben 'Eisa ben 'Amr ben 'Adi ben 'Amr ben Refa'ah ben Moudou'ah ben 'Adi ben Rhanam ben El Rabe'ah ben Rashdan ben Qeïs ben Gahinah, telle est sa généalogie, d'après Abou 'Amr El Kandi. — El Hafez Abou 'Omar ben 'Abd el Barr dit : 'Aqabah ben 'Amer ben Hassan El Gahini descend d'El Gahinah ben Zeïd ben Mesa'oud ben Aslam ben 'Amr ben El Haf ben Qoda'ah, mais on n'est pas d'accord sur cette généalogie. Il était surnommé Abou Hamad ou Abou Ased ou Abou 'Amr ou Abou Sa'ad ou Abou'l Esoued. Khalifah ben Khiat dit que Abou 'Amr 'Aqabah ben 'Amer

El Gahini fut tué comme un martyr le jour de Nahrwan en l'an 38[1], mais c'est une erreur de sa part, car, dans un livre publié postérieurement, il dit : En l'an 58[2] mourut 'Aqabah ben Amer El Gahini. 'Aqabah ben 'Amer habitait Masr dont il était vali ; il s'y était fait bâtir une maison et mourut vers la fin du califat de Mo'awiah. Les compagnons du prophète, Gaber, Ibn 'Abbas, Abou Amamah et Mouslimah ben Mokhallad parlent de lui. Quant aux récits qu'en ont faits ceux qui sont venus après, ils sont nombreux. Alors, dit El Kandi, fut vali 'Aqabah ben 'Amer pour le compte d'El Mo'awiah, et il réunit dans ses attributions la prière et les revenus ; il mit Hamad à la tête de sa police. 'Aqabah était un lecteur du Coran, un *fiqih*, un théologien, un poète. Il est l'auteur du *Hegrah* (الهجرة *l'hégire*), et de l'*Amitié victorieuse* (الصحبة السابقة). Il était chargé de veiller sur la mule jaune du prophète et la conduisait dans ses voyages. 'Aqabah fut remplacé en Égypte par Mouslimah ben Mokhallad, le 10 Rabi' I de l'an 50[3] ; il avait été vali pendant deux ans et trois mois. D'après Ibn Younas, il mourut à Masr en l'an 58 et fut enterré dans le cimetière de la ville, au Moqattam. Il se teignait (les cheveux) en noir. Que Dieu ait pitié de lui !

1. Du 6 juin 658 au 28 mai 659.
2. Du 3 novembre 677 au 22 octobre 678.
3. Le 24 juillet 660.

CHAPITRE LVI

DE HÉLOUAN

Cette ville tire, dit-on, son nom de Halouan ben Babelioun ben 'Amr ben 'Amru'l Qaïs, roi d'Égypte, fils de Seba ben Yashgab ben Ya'rab ben Qahtan, et ce Halouan était en Syrie, à l'avant-garde d'Abrah Dhu'l Mounar, l'un des rois Tobba'.

La peste, dit Ibn 'Abd el Hakem, ravageait Fostat, et 'Abd el 'Aziz ben Merwan quitta Fostat et s'arrêta à Helouan, à l'entrée du désert, dans une localité nommée Abou Qarqourah. C'est de là que part la source creusée par 'Abd el 'Aziz ben Merwan et amenée par lui jusqu'aux palmiers qu'il avait plantés à Hélouan. Ibn Khadig envoyait chaque jour à 'Abd el 'Aziz les nouvelles de ce qui survenait dans le pays, liste des décès et le reste. Un jour, il expédia un messager auquel 'Abd el 'Aziz demanda : « Quel est ton nom?— Abou Taleb, » répondit l'homme. Cette réponse choqua et irrita 'Abd el 'Aziz. « Je te demande ton nom, s'écria-t-il, et tu me réponds : Abou Taleb! Quel est ton nom?—Moudrik, dit le messager. » L'émir trouva l'incident de mauvais augure ; après le départ du messager, il tomba malade et mourut. On transporta son corps au fleuve pour le faire descendre à Fostat, mais, le cadavre commençant à se décomposer, on le déposa dans une hutte au bord de Maris. Là on le lava, on débarqua le cadavre et avec lui les cassolettes d'aloès qui avaient servi à le parfumer au moment de sa décomposition. 'Abd El 'Aziz avait recommandé de le transporter, quand il serait mort, à la maison de Genab ben Moratted ben Zeïd ben Hani El Ra'ini, commandant de sa garde et son ami dévoué. Mais Genab lui-même était mort avant 'Abd el 'Aziz, et comme on arrivait avec le corps de ce dernier à la porte de Genab, la famille de Genab, vêtue de noir, se tenait devant la porte, se lamentant. Elle suivit le corps d'Abd el 'Aziz au cimetière. — Un certain Nasib avait reçu en présent d'Abd el 'Aziz un village. Pendant sa maladie, il était venu le voir ; entré auprès de lui et frappé de la violence de son mal, il se mit à dire :

Nous visitons notre Seigneur et le Seigneur des autres ;
Plût au ciel que le mal nous eût frappé à sa place!

S'il était possible de le racheter par un rachat quelconque,
Par l'Élu ! je l'aurais racheté par ce que j'ai et ce que j'ai eu de plus cher !

'Abd el 'Aziz, l'ayant entendu, ouvrit les yeux et lui fit donner mille dinars. La famille d'Abd el 'Aziz en fut joyeuse; elle s'en réjouit avec lui, puis il mourut.

El Kandi raconte : La peste éclata à Masr dans l'année 70[1] et 'Abd el Aziz ben Merwan en partit, se dirigeant vers l'Orient. Il s'arrêta à Hélouan, trouva le site superbe, se l'appropria, s'y installa et fit venir les gardes, les serviteurs et la police commandée par Genab ben Moratted. Abd el Aziz éleva à Hélouan des habitations et une mosquée; il répandit la prospérité et l'abondance dans la contrée; il y planta ses palmiers et ses vignes. Ibn Qeïs El Raqiât a dit :

Que soit arrosé Hélouan, le pays des vignes, et ce qui
en sort en fait de figues et de raisins !
Des palmiers longs comme des lances
de Bourni s'y meuvent tous ensemble.
Noirs, ils sont le séjour des pigeons et sans
cesse les corbeaux s'attaquent à leurs dattes.

Les palmiers étant plantés et les dattes mûres, 'Abd el 'Aziz fit venir l'armée à Hélouan. Il se promenait, regardant les jeunes plants et les ruisseaux qui les arrosaient. Yezid ben Arouat El Gamali lui ayant dit : « O émir, ne diras-tu pas comme a dit le serviteur (de Dieu) : « Que Dieu le veuille ! Il n'y a de force qu'en Dieu ! — Jeune homme, dit Abd el Aziz, tu me rappelles qu'il faut être reconnaissant. Dis ceci encore : Nous ne ferons pas perdre à Yezid l'espoir de recevoir dix dinars. »

'Abd el Aziz était fils de Merwan ben el Hakem ben Abou'l 'As ben Ammyah ben 'Abd Shams ben 'Abd Monaf el Qoreishi El Amaoui Abou'l Asbagh; sa mère était Leïlah, fille de Zeban ben el Asbagh. C'est ce que rapporte El Kandi d'après Abou Harirah et 'Aqabah ben 'Amer el Gahini. Aly ben Riah, Bahir ben Dakherah, 'Obeïd Allah ben Malek El Khoulani, Ka'b ben 'Alqamah, Thaqah El Nesaï et Ibn Sa'd rapportent que, lorsque Merwan marcha sur l'Égypte, il envoya son fils 'Abd el 'Aziz avec une armée à Aïlah pour pénétrer en Égypte de ce côté. L'émir d'Égypte, Ibn Gahdam, envoya à sa rencontre une armée commandée par Zoheir ben Qeïs El Balaoui; celui-ci

1. Du 25 juin 689 au 15 juin 690.

rencontra 'Abd el 'Aziz à Besaq, sur le plateau de la colline d'Aïlah ; le combat s'engagea et Zoheïr et son armée furent mis en déroute. Lorsque Merwan fut complètement maître de l'Égypte, en Gamadi I[er] de l'an 65[1], il resta deux mois dans le pays après avoir institué son fils intendant de la prière et des revenus. « O émir des croyants, lui dit à cette occasion 'Abd el 'Aziz, comment rester dans un pays où ne se trouve aucun des fils de mon père? — Mon fils, répondit Merwan, comble les gens de générosités, ils deviendront tous pour toi des fils de ton père. Que ton visage soit souriant, et leur affection te sera acquise. Fais comprendre à chacun de leurs chefs qu'il t'est plus cher que les autres; il deviendra pour toi l'espion de ses compagnons, et son clan marchera avec toi. Je t'ai donné pour compagnon ton frère Bechr et pour vizir Mousa ben Nasir. Qui donc t'empêche, ô mon fils, de devenir émir de toute la terre ? Cela ne vaut-il pas mieux que de faire des serrures pour ta porte et de t'alourdir dans ta maison ? » Au moment de quitter l'Égypte pour retourner en Syrie, il lui dit encore : « Je te recommande de craindre toujours Dieu dans l'intimité de ton âme comme dans tes actes extérieurs, car Dieu est avec ceux qui se montrent pieux et font le bien. Prends garde de laisser au crieur de Dieu l'occasion d'avoir prise sur toi, car le Muezzin appelle à l'exécution des prescriptions divines établies par Dieu même qui a dit : *La prière est pour les croyants une obligation à temps fixe* (*Cor.*, *IV*, *104*). Ne fais à personne de promesses, à moins que tu ne les tiennes, dusses-tu pour cela faire la guerre. Ne te hâte point dans les décisions qui regardent le gouvernement, mais plutôt prends conseil. Si Dieu avait voulu exempter quelqu'un de cette obligation, il eût certes exempté tout d'abord son prophète Mohammed des inspirations qu'il lui envoyait. Et de plus, Dieu a dit : *Prends leur conseil dans tes affaires* (*Cor.*, *III*, *153*). »

Merwan sortit d'Égypte à la nouvelle lune de Rageb de l'an 65[2], laissant son fils 'Abd el 'Aziz vali de la prière et des revenus, et mourut à la nouvelle lune de Ramadan[3]. Son fils 'Abd el Melek fut reconnu pour émir. Son frère 'Abd el 'Aziz fut maintenu dans ses fonctions et se rendit auprès d'Abd el Melek en l'an 67[4], après avoir mis à la tête de la garde, de la cavalerie et des

1. Du 14 décembre 684 au 12 janvier 685.
2. Le 11 février 685.
3. Le 11 avril 685.
4. Du 28 juillet 686 au 17 juillet 687.

satellites Genab ben Moratted El Ra'ïni. Celui-ci affermit encore le pouvoir de son maître et, si quelqu'un montrait de la malveillance pour 'Abd el 'Aziz, Genab et ses hommes allaient le saisir, le frappaient et l'emprisonnaient. 'Abd el 'Aziz fut le premier qui célébra la fête de l'*arafah* (عرفة) en Égypte, en l'an 71[1]. Le premier, dit Yezid ben Abou Habib, qui fit asseoir dans la mosquée après l'*'asr*, au jour de l'*arafah*, fut 'Abd el 'Aziz ben Merwan.

En l'an 72[2], l'armée de mer fut envoyée à la Mecque pour combattre 'Abd allah ben Zobeïr; elle était commandée par Malek ben Sharhabil El Khoulani et se composait de trois mille hommes dont 'Abd el Rahman ben Bahnes, affranchi d'Ibn Abza; ce fut lui qui tua Ibn El Zobeïr. En 74[3], 'Abd el 'Aziz se rendit à Alexandrie; en 75[4], il alla visiter son frère 'Abd el Melek; en 77[5], il démolit complètement la mosquée de Fostat qu'il agrandit de tous les côtés et fit frapper des dinars à effigie. Ibn 'Afir dit: Abd el 'Aziz faisait dresser chaque jour autour de son palais une table de mille couverts; en outre, il faisait envoyer aux tribus cent chaudrons remplis de victuailles. 'Abd el Melek lui ayant écrit pour lui demander de renoncer à l'hérédité du valiyat, afin de pouvoir désigner comme ses successeurs El Oualid et Soliman, 'Abd el 'Aziz refusa et répondit à son père: « Si tu as un fils, j'ai des enfants, moi aussi. Que Dieu juge entre nous! » 'Abd el Melek entra dans une violente colère, et 'Abd el 'Aziz lui envoya 'Aly ben Riah pour entrer en pourparlers. Le messager, à son arrivée auprès d'Abd el Melek, tenta de faire rentrer son frère en grâce auprès de lui; mais 'Abd el Melek ne fit que récriminer contre 'Abd el 'Aziz et s'écria: « Que Dieu nous sépare! » Aly continua à lui parler et finit par l'apaiser. De retour auprès d'Abd el 'Aziz, il lui rendit compte de la situation, de son entretien avec son frère et de ce que ce dernier avait dit: « Dieu nous sépare! — Je me séparerai donc de lui, s'écria 'Abd el 'Aziz; que Dieu, lui aussi, s'en sépare! lui qui n'a jamais prié Dieu sans que sa prière fût exaucée! » — « Quand je suis venu en Egypte, sous l'émirat de Mouslimah ben Mokhallad, disait 'Abd el 'Aziz, j'ai souhaité trois choses et les ai obtenues: j'ai souhaité d'être vali d'Égypte; de réunir les deux femmes de Mouslimah et d'avoir Qeïs ben Kalib pour chambellan. » Et Mouslimah étant mort,

1. Du 15 juin 690 au 3 juin 691.
2. Du 4 juin 691 au 22 mai 692.
3. Du 13 mai 693 au 1er mai 694.
4. Du 2 mai 694 au 28 avril 695.
5. Du 10 avril 696 au 29 mars 697.

'Abd el 'Aziz, venu en Égypte, en fut nommé vali; il prit Qeis pour chambellan et épousa les deux femmes de Mouslimah. Son fils El Asbagh ben 'Abd el 'Aziz mourut le 21 de Rabi II de l'an 86[1]. 'Abd el 'Aziz tomba malade à son tour et mourut dans la nuit du lundi 13 de Gamadi II de la même année[2]. On le ramena par le Nil d'Hélouan à Fostat où il fut enterré.

Ibn Abou Malikah rapporte avoir vu 'Abd el 'Aziz au moment de sa mort. « Plût à Dieu, disait-il, que je ne fusse rien du tout! Plût à Dieu que j'eusse été comme une plante des champs ou comme un pasteur de chameaux au fond du Hedjaz! » A sa mort, il ne possédait pour toute richesse que sept mille dinars, Hélouan, Qisariah, des robes dont une raccommodée, des chevaux et des esclaves. Il avait été vali d'Égypte pendant vingt années dix mois et treize jours, et, au temps de l'Islam, il n'y avait pas eu auparavant de valiyah plus long que le sien.

Il y avait à travers le Nil, à Hélouan, une digue de pierres où les chevaux passaient portant les voyageurs et les marchandises de la rive orientale d'Hélouan à la rive occidentale. Et quand fut.....[3]

..... ceci est encore un des mystères de la nature; car, si d'un corps métallique tel que le fer, le cuivre, l'argent, le plomb, l'or, l'étain, on fait un vase, ce vase peut contenir un poids d'eau plus considérable que le poids du vase lui-même; placé (vide) à la surface de l'eau, il flotte et peut supporter une certaine charge sans être submergé. Or, les voyageurs, qui naviguent sur la mer de l'Inde, sont parfois empêchés, pendant la nuit, de voir les astres qui pourraient les guider en leur indiquant la direction des points cardinaux; aussi portent-ils constamment avec eux un fer creux ayant la forme d'un poisson et fait de lames très minces; ils frottent la bouche du poisson d'un morceau de bon aimant, et ce poisson, posé sur l'eau, tourne et présente sa tête au pôle sud et la queue au pôle nord. Cela aussi est un mystère de la nature. Connaissant les deux directions nord et sud, les navigateurs trouvent aisément l'orient et l'occident; en effet, celui qui fait face au sud et tourne le dos au nord a l'occident à sa droite et l'orient à sa gauche. Quand on a déterminé les quatre points cardinaux, on sait exactement les pays qui se trouvent dans chaque direction, et l'on marche vers le point que l'on veut atteindre.

1. 21 avril 705.
2. 11 juin 705.
3. Lacune dans le manuscrit. Aucun des manuscrits de Paris ne la comble.

CHAPITRE LVII

DE LA VILLE D'EL 'ARISH

La ville d'El 'Arish est située entre la Palestine et l'Égypte ; c'est une ville antique, comptant parmi celles qui ont été fondées après le Déluge.

Maître Ibrahim ben Ouacif Shah, parlant de Misraïm, fils de Cham, fils de Noé, dit : C'était un jeune garçon délicat, et, en arrivant dans le voisinage de l'Égypte, on lui dressa une hutte de branchages tapissée d'herbes des champs. Puis on lui construisit, dans le même endroit, une ville que l'on appela Darsân, c'est-à-dire « Porte du Paradis ». On cultiva, on planta en arbres et en jardins l'espace qui s'étendait de Darsân à la mer. Ce n'était qu'une suite de jardins, de prairies et d'habitations.

Un autre dit : Ce nom ne lui fut donné que parce que Beïsar, fils de Cham, fils de Noé, avait emmené avec lui ses quatre fils, accompagnés de leurs enfants au nombre de trente, garçons et filles. Masr ben Beïsar marcha droit vers la terre d'Égypte, franchit la frontière de Syrie et, après avoir erré à l'aventure, arriva en Égypte au lieu où fut plus tard El 'Arish. Il était harassé de fatigue et s'endormit. En songe, il vit quelqu'un qui lui parlait et lui annonçait son arrivée dans la terre bienheureuse, pays de prospérité, de royauté et de gloire. Il s'éveilla, effrayé de son rêve, et se vit sous un abri de branchages entouré de sources d'eau. Il rendit alors grâce à Dieu et le pria de le réunir à son père et à ses frères, et de lui accorder sa bénédiction sur la terre. Dieu l'exauça et conduisit à lui sa famille. Ensemble, ils arrivèrent à El 'Arish et s'y arrêtèrent. Pour eux, Dieu fit sortir de la mer des bestiaux : chevaux, ânes, bœufs, moutons et chameaux. Ils poussèrent devant eux ce bétail et arrivèrent ainsi à la ville de Menf, où ils s'établirent et bâtirent une ville nommée par les Coptes Mafat, mot qui veut dire « la ville des trente ». Et la postérité de Beïsar se multiplia au point de peupler la terre ; ils s'adonnèrent à l'agriculture, et leurs troupeaux étaient innombrables. Ce sont eux qui découvrirent les mines. L'un d'eux découvrit même un morceau d'émeraude si gros qu'il en put faire une grande table. Ils purent extraire des pépites d'or grosses comme des colonnes ou comme un chameau couché.

Ibn Saïd rapporte, d'après El Bihaqi, que la rencontre de Joseph avec son père et ses frères eut lieu à El 'Arish, lieu où la terre d'Égypte commence. Joseph, en effet, était parti au-devant d'eux jusqu'à cette ville, limite extrême de son empire. Il avait là un trône (عرش) c'est-à-dire un lit royal sur lequel il fit asseoir son père, et c'est pourquoi cette ville portait autrefois le nom d'El 'Arsh. Plus tard ce nom fut généralement prononcé El 'Arish, ce qui a prévalu. Joseph, dit-on, avait placé des gardes à tous les points extérieurs de l'Égypte et, quand la sécheresse s'abattit sur la Syrie, les frères de Joseph, partis pour aller s'approvisionner en Égypte, arrivèrent à El 'Arish. Le chef des gardes de ce territoire écrivit à Joseph, et l'informa que les fils de Jacob le Cananéen désiraient pénétrer en Égypte par suite de la sécheresse qui désolait leur pays. En attendant la réponse de Joseph, ses frères se bâtirent un abri pour se garantir du soleil et l'endroit prit ainsi le nom d'El 'Arish. Joseph ayant écrit et accordé l'autorisation de poursuivre leur voyage, il leur arriva ce qui est rapporté dans le Coran, où il est dit: *Sur le trône, etc.* (*Cor., XII, 101*), et cela est comme tu le vois. Et Ibn Ouacif Shah est l'homme qui connaît le mieux les récits qui concernent l'Égypte.

En 415[1], 'Abd Allah ben Edris El Ga'fari, appuyé par les Benu'l Garrah, attaqua de nuit El 'Arish, l'incendia et enleva tout ce qui s'y trouvait.

En Gamadi II de l'an 577[2], dit le cadi El Fadil, on reçut la nouvelle que la plupart des palmiers d'El 'Arish avaient été abattus par les Francs qui en avaient emporté les troncs dans leur pays, que leur territoire en était maintenant rempli, et qu'ils n'avaient trouvé personne pour les en empêcher. Nous rapporterons encore le passage d'Ibn 'Abd el 'Hakem qui assure que, au temps du Pharaon de Moïse, le Gofar tout entier était extrêmement prospère et couvert d'eau, de villes, d'habitations. La parole de Dieu: *Nous avons renversé ce qu'avaient élevé Pharaon et son peuple* (*Cor., VII, 133*) s'appliquerait précisément aux travaux exécutés (ما كانوا يعرشون) en cet endroit même. Le pays était peuplé depuis ce point jusqu'à l'Yémen, et c'est pourquoi El 'Arish portait le nom de 'Arish. C'était, dit-on, le point extrême du pays de Syrie, et là se terminaient les prairies où paissaient les troupeaux d'Abraham. C'est là que ce patriarche s'était bâti un abri où il se tenait pour surveiller son bétail. D'où le nom d'El 'Arish donné à cet endroit. On rapporte que Malek ben Da'er ben

1. Du 15 mars 1024 au 3 mars 1025.
2. Du 12 octobre au 9 novembre 1181.

Hagr ben Gadilah ben Lakhm avait vingt-quatre enfants, parmi lesquels El 'Arish ben Malek qui donna son nom au pays, car il s'y était arrêté et y avait bâti une ville. D'après Ka'b el Ahbar, on trouva à El 'Arish les tombeaux de dix prophètes.

CHAPITRE LVIII

DE LA VILLE DE FARMA

El Farma, dit El Bekri, avec un *fatha* sur la première lettre, un *medda* facultatif sur la dernière, suivant la forme فَعَلَّا (فرماء), est une ville qui se trouve en Égypte. Ibn Khalouya, dans son livre intitulé *Leïsa* (ليس), dit qu'El Farma tire son nom d'un frère d'Alexandre, appelé El Farma et qui était un infidèle. C'est le pays de la mère d'Ismaïl, fils d'Abraham. Ce nom était porté, dit-on, par El Farma ben Filiqous qu'on appelle aussi Ibn Filis ou Ibn Bilis. Farma était une ville florissante située sur le lac de Tennis ; on y voit le tombeau du médecin Gallien. El Moutawakel 'ala allah y éleva, au bord de la mer, une citadelle dont la construction était dirigée par 'Anbassah ben Ishaq, émir d'Égypte ; cette construction fut exécutée en 239 [1], en même temps que celle des citadelles de Damiette et de Tennis. On y dépensa des sommes considérables. Lorsque 'Amr ben El 'As se fut rendu maître d'Aïn Shams, il envoya contre Farma Abrahah ben El Sabah avec lequel les habitants de la ville firent la paix, moyennant 500 dinars d'Héraclius, 408 chamelles et 1,000 moutons. Et 'Anbassah, se retirant de Farma, marcha sur El Baqarah.

En 343 [2], les Grecs y débarquèrent ; les habitants se portèrent à leur rencontre et leur tuèrent deux hommes. Les Grecs ayant fait une nouvelle descente en Gamadi I[er] de l'an 347 [3], les Musulmans firent une sortie, s'emparèrent d'un de leurs navires dont ils massacrèrent l'équipage et emmenèrent dix prisonniers.

D'après El Ya'qoubi, Farma est la première ville de l'Égypte du côté du Nord ; les habitants y sont très mélangés. Entre la ville et la mer Verte, il y a une distance de trois milles.

Voici ce que dit Ibn El Kandi : (Parmi ces villes) est Farma, la plus riche

1. Du 12 juin 853 au 1[er] juin 854.
2. Du 7 mai 954 au 26 avril 955.
3. Du 21 juillet au 19 août 958.

en merveilles, la plus abondante en souvenirs du passé. Les Égyptiens assurent qu'il existait autrefois une route terrestre conduisant de Farma à l'île de Chypre, mais que cette route a été recouverte par la mer. Dans la partie ainsi recouverte se trouvait, disent-ils, une carrière de marbre bigarré (blanc et noir) ; la carrière de marbre blanc était en Libye.

J'ai fait une reconnaissance à Farma, raconte Yahia ben Othman ; de la mer à la ville il y avait à peu près une journée de marche ; les patrouilles (مرابطون) sortaient de la ville et s'avançaient jusqu'aux huttes bâties au bord de la mer. Mais tout cet espace fut un jour submergé par les eaux. D'après le récit d'Ibn Qadid, Ibn Modabher, se trouvant à Tennis, alla à Farma, pour démolir les portes de pierre qui sont à l'est de la citadelle ; il avait besoin de ces pierres pour faire de la chaux. Mais il avait à peine enlevé une ou deux pierres, que les habitants sortirent en armes pour l'en empêcher. « Cette porte, s'écriaient-ils, est celle où Dieu a dit à Jacob : *O mes enfants, n'entrez pas par une seule porte, mais par des portes différentes* (*Cor. XII, 67*). » C'est à Farma que se voit le palmier merveilleux qui donne ses fruits quand dans le reste du monde il n'y a plus de dattes, ni vieilles, ni nouvelles. Les fruits commencent à paraître au temps normal où les régimes se forment chez les autres palmiers. Et ils ne cessent de se renouveler pendant quatre mois jusqu'au moment où apparaissent les dattes, c'est-à-dire jusqu'au printemps. Ce phénomène ne se produit dans aucune autre contrée, ni à Basra, ni au Hedjaz, ni dans l'Yémen. Les palmiers de Farma donnent des fruits tels qu'une seule datte pèse plus de vingt drachmes et atteint la longueur d'un empan et d'un *fetr* (فتر[1]).

Dans ses *Événements* de l'an 507[2], Ibn El Mamoun El Bataïhi s'exprime ainsi : « Des fuyards de Syrie arrivèrent portant la nouvelle que Baudoin, roi des Francs, avait pénétré sur le territoire de Farma. El Afdal ben Emir el Gioush alla aussitôt trouver le gouverneur de la province de Sharqieh et lui demanda de faire partir les Markaziah (مركزية) et les Mouqta'in (مقطعين) cantonnés dans sa province et d'envoyer en même temps les fantassins d'El 'Atoufiah (العطوفية), prescrivant au gouverneur de marcher lui-même en personne, après avoir donné des instructions pour que

1. Distance comprise entre l'extrémité du pouce et celle de l'index.
2. Du 18 juin 1113 au 6 juin 1114.

les Arabes nomades partissent en avant-garde, afin d'attaquer les Francs pendant la nuit et avant l'arrivée des renforts. Le gouverneur, se conformant à toutes ces prescriptions, fit sortir les tentes, préparer les hommes et les domestiques. L'armée arriva donc, précédée par les nomades, et chargea les Francs. Baudoin, leur roi, informé de l'arrivée de l'armée et se reconnaissant incapable de résister, donna à ses troupes l'ordre de piller, de détruire, d'incendier et de démolir les mosquées. La mosquée et les oratoires furent livrés aux flammes ainsi que le reste de la ville, et Baudoin battit en retraite, mais Dieu le saisit et, de lui-même, il se jeta dans le feu (de l'enfer.) Ses compagnons cachèrent sa mort et se retirèrent après avoir fendu le corps de Baudoin et l'avoir rempli de sel, afin de le transporter dans son pays, où on l'enterra. Quant à l'armée musulmane, après avoir fait quelques incursions dans le pays ennemi, et avoir campé sous les murs d'Ascalon, elle rentra en Égypte. Une lettre fut adressée à l'émir Zahir el din Tafadkin, gouverneur de Damas, lui prescrivant de marcher contre le pays des Francs. Il se rendit à Ascalon, où on lui apporta les présents d'hospitalité et où se répandit la nouvelle de son arrivée. Tafadkin ordonna qu'on lui remît des tentes, un grand nombre de chevaux, de manteaux, de bannières et d'étendards, une épée d'or, une ceinture d'or, un collier d'or, un vêtement (طقم), une grande tente complète, un divan royal, avec ses tapis, tous ses ustensiles et ses accessoires en argent; il exigea, pour Shams el Khawas, un des principaux chefs, une robe dorée, une ceinture d'or et une épée ; pour ceux des arrivants qui s'étaient distingués des robes et des épées. Le tout fut remis à la garde de l'un des chambellans accompagné de deux valets qui portaient le matériel des tentes. Tafadkin fit dresser la grande tente et étendre ses tapis. Le vali d'Ascalon, ainsi que Zahir el din et Shams el Khawas et tous les émirs qui se trouvaient à Ascalon ou qui s'y rendaient, devaient venir à la porte de la tente le saluer, puis s'avanceraient vers le tapis et vers le divan qui serait dressé. Là, le vali, Zahir el din, Shams el Khawas et les autres chefs s'assiéraient, tandis que le reste de l'assistance resterait debout en signe de vénération et de déférence. On remettrait une robe d'honneur à Zahir el din et à Shams el Khawas, on leur ferait boucler leurs ceintures et on les ceindrait d'épées; après quoi chacun d'eux distribuerait des robes d'honneur à ceux qui se seraient distingués. Puis Zahir el din et les chefs accompagnés des cadeaux qu'ils auraient reçus, et précédés des drapeaux et des étendards se rendraient aux tentes qui leur

auraient été préparées. Et chaque jour le vali, les deux émirs, les chefs et les soldats se rendraient à la tente royale pour s'y entretenir de tout ce qui importerait à l'armée. Et tout cela fut exécuté. On fit des incursions sur le territoire ennemi, on emmena des prisonniers, on se battit, et on fit une seconde distribution de robes d'honneur. A Shams el Khawas on accorda, en don particulier pour cette expédition, une somme de dix mille dinars, et Zahir el din reçut en cadeau la grande tente et tout ce qu'elle contenait. Lui et ses compagnons reçurent ainsi la valeur de trente mille dinars.

Au mois de Rageb de l'an 545 [1], les Francs firent une descente à Farma, avec une armée considérable ; ils incendièrent la ville et pillèrent les habitants. Finalement, le vizir Shaour la détruisit lorsqu'en sortit son vali Moulhem, frère d'El Dourghâm, en l'an..... et elle resta en ruines sans avoir jamais été relevée depuis. — Il y avait à Farma, à Baqârah et à Ouârâdah des Arabes de la tribu de Gedam appelés Qate' ; ils avaient pour chef Gera ben 'Ouf ben Mâlek ben Shenouah ben Badil ben Geshm ben Gezâm. Parmi eux se trouvaient 'Abd el 'Aziz ben El Ouazir ben Sâbi ben Mâlek ben 'Amer ben 'Adi ben Harsh ben Baqr ben Nasr ben El Qate', qui mourut en Safar de l'an 205 [2]. Seraoui et Geraoui ont là des légendes en abondance, légendes que nous avons rapportées dans le livre intitulé : *la guirlande des pierres de collier* (عقد جواهر الاسقاط) qui traite des chroniques de la ville de Fostat. C'est là, dit Ibn El Kandi, que se trouve la réunion des deux mers ; c'est-à-dire la séparation dont parle Dieu : *Il a séparé les deux mers qui allaient au-devant l'une de l'autre, et entre elles est une barrière, et elles ne se confondent point (Cor., LV, 19, 20)*, et : *Il a placé une barrière entre les deux mers (Cor., XXVII, 62)*. Ces deux mers sont la mer de Roum et la mer de Chine. La barrière qui les sépare a une longueur d'une nuit de marche comptée de Qolzoum à Farma. Et elles ne sont nulle part plus rapprochées l'une de l'autre qu'en ce point. Partout ailleurs, il y a entre elles la distance d'un mois de marche.

1. Du 24 octobre au 22 novembre 1150.
2. Du 17 juillet au 14 août 820.

CHAPITRE LIX

DE LA VILLE DE QOLZOUM

Qolzoum avec un *dhamma* sur le ق, un *soukoun* sur le ل, un *dhamma* sur le ز et un م (قُلْزُم), est une ville qui se trouvait sur le rivage de la mer de l'Yémen, à la pointe de cette mer du côté de l'Égypte. C'est une ville d'Égypte qui a donné son nom à la mer de Qolzoum. Dans le voisinage, Pharaon fut noyé. Entre cette ville et Masr, il y a trois jours de marche. Qolzoum a été détruite et son emplacement porte aujourd'hui le nom de Suez, en face de Agroud. A Qolzoum, il n'y a ni eau, ni arbres, ni culture. L'eau y est apportée de puits très éloignés. Il s'y trouvait autrefois un port commun à la Syrie et à l'Égypte où l'on embarquait les marchandises à destination du Hedjaz et de l'Yémen. Entre Qolzoum et Faran on ne rencontre ni villes, ni villages, mais seulement quelques plantations de palmiers où passent les chasseurs et les pêcheurs ; il en est de même depuis Faran et Gilan jusqu'à Ailah. Le pays qui porte le nom de Qolzoum, dit Ibn El Tawir, est resté debout en grande partie jusqu'à nos jours, et les voyageurs, qui se rendent par mer d'Égypte au Hedjaz, peuvent s'en assurer. C'était autrefois une des plages importantes de l'Égypte, et j'ai pu voir au dépôt du palais la liste d'une partie de ses employés et le budget des dépenses pour son vali, son cadi, ses muezzins, ses scribes, l'armée qui y tenait garnison pour protéger la ville et les alentours, pour sa mosquée et ses oratoires; c'était un pays très prospère.

El Messihi, dans ses *Événements* de l'an 387 [1], raconte qu'au mois de Ramadan[2], l'émir des croyants, El Hakem bi 'amr illah, remit aux habitants de Qolzoum le montant des droits sur les navires. Ibn Khordadabah dit, à propos des marchands : Ils s'embarquent sur la mer occidentale, débarquent à Farma, et transportent à dos d'hommes leurs marchandises jusqu'à Qolzoum; entre ces deux villes, il y a une distance de vingt-cinq parasanges. A Qolzoum,

1. Du 14 janvier 997 au 2 janvier 998.
2. Du 7 septembre au 6 octobre 997.

les marchands se rembarquent sur la mer orientale et, après escale aux comptoirs de Djeddah, vont jusqu'au Sind, à l'Hindus et à la Chine. C'est à Qolzoum qu'on prend la route de terre pour se rendre à Aïlah, où l'on arrive après une marche de six journées, pour laquelle on doit faire provision d'eau. On dit qu'entre Qolzoum et la mer de Roum il y a trois étapes et que l'espace qui sépare les deux points forme ce qu'on appelle la barrière dont Dieu a parlé: *Entre elles est une barrière qui les empêche de se mélanger (Cor., LV, 20)*.

CHAPITRE LX

EL TIH

C'est une région située dans le voisinage de 'Aïlah dont elle est séparée par une colline qu'un cavalier avait grand'peine à franchir, tant elle était escarpée. L'abord en a été facilité, au temps de Khamaraouyah ben Ahmed ben Touloun, et les cavaliers font deux étapes à travers le désert de Tih proprement dit pour arriver au rivage de la mer de Farân, là où s'élevait la ville de ce nom; c'est là que fut noyé Pharaon. Le Tih a une superficie de quarante parasanges carrés; les Israélites y errèrent pendant quarante années sans entrer dans une ville, ni pénétrer dans une maison, ni changer de vêtements. Moïse y mourut. La traversée du désert de Tih est d'environ six jours de marche. Quand les Mamelouks Bahris s'enfuirent du Caire en 652[1], il arriva qu'une de leurs bandes passa par le désert de Tih et y erra pendant cinq jours. Le sixième jour, ils aperçurent de loin une chose noire et, s'étant approchés, reconnurent une ville magnifique entourée de murailles et de portiques de marbre vert. Ils y entrèrent, en firent le tour et la trouvèrent envahie par le sable qui remplissait les marchés et les maisons. Ils découvrirent des vases et des vêtements, mais, quand ils voulurent les ramasser, ces objets, usés par le temps, tombèrent en poussière. Dans un vase qu'ils découvrirent dans une boutique de marchand, ils trouvèrent neuf dinars portant l'image d'une gazelle et une inscription hébraïque. Ayant creusé à cet endroit, ils mirent au jour une pierre qui recouvrait une citerne remplie d'eau, et ils burent de cette eau qui était plus froide que la glace. Enfin ils sortirent de la ville et se mirent en route pendant la nuit. Une troupe d'Arabes qu'ils rencontrèrent les conduisit à la ville de Karak où, pour payer quelques menues dépenses, ils présentèrent leurs dinars. Sur ces pièces d'or était une inscription constatant qu'elles avaient été frappées au temps de Moïse. Pour chaque dinar on leur donna cent dirhems et on leur dit : Cette ville est la Ville Verte, une des villes des Israélites, ensevelie sous un déluge de sable qui tantôt augmente et tantôt diminue; cette ville ne peut être vue que par les égarés. Et Dieu est le plus savant.

1. Du 21 février 1254 au 9 février 1255.

CHAPITRE LXI

DE LA VILLE DE DAMIETTE

Damiette est l'une des villes de l'Égypte; entre elle et Tennis il y a douze parasanges. Cette ville, dit-on, tire son nom de Doumiat, un descendant d'Ashmoum ben Misraïm ben Beïsar ben Ham ben Nouh. On raconte que Édris fut le premier homme sur lequel descendit Celui qui possède la force et la vaillance et qui lui dit: « Je suis Dieu, le modeleur des villes du monde; par mon ordre et par mon art, j'ai réuni le doux et le salé, le feu et la glace, et cela, grâce à ma puissance et à la certitude de ma science du *dal*, du *mim*, de l'*élif*, et du *ta*. » En syriaque, dit-on, cet ensemble porte le nom de *Doumiat*. *Doumiat* est donc un mot syriaque dont la racine est *damtay*. « La force désignée par le mélange du doux et du salé. » Maître Ibrahim ben Ouacif Shah dit que Damiette est une ville antique, construite au temps de Qlimoun ben Atrib ben Qobtim ben Misraïm, et à laquelle on a donné le nom d'un jeune homme dont la mère était la magicienne de Qlimoun.

Quand les Musulmans s'avancèrent contre l'Égypte, Damiette avait pour gouverneur un homme de la famille du Maqoqos, nommé El Hamouk. 'Amr ben el 'As ayant conquis l'Égypte, El Hamouk tint ferme dans Damiette et se prépara à la résistance. 'Amr ben El 'As envoya contre la ville une troupe de Musulmans commandés par El Moqdad ben El Asouad. El Hamouk leur livra bataille et son fils fut tué dans le combat. Il rentra donc à Damiette, rassembla ses compagnons et leur demanda conseil sur la situation. Un sage, qui assistait à la délibération, lui dit: « O roi, la perle de l'intelligence n'a pas de prix, et elle n'est un profit pour personne, si on ne marche dans la voie de la victoire et du salut. Ces Arabes, depuis qu'ils font la guerre, n'ont perdu aucun drapeau. Ils ont conquis les pays, subjugué les peuples; personne ne peut rien contre eux. Nous ne sommes pas plus puissants que l'armée de Syrie, ni plus vaillants, ni mieux fortifiés qu'elle. Les Arabes ont toujours eu la victoire et le succès; aussi, mon avis est que tu traites de la paix avec ce peuple et qu'il nous accorde l'*aman*. Nous éviterons ainsi l'effusion du sang et obtiendrons protection pour nos femmes. Tu ne disposes pas de plus

d'hommes que le Maqoqos. » Loin de se rendre à ce discours, El Hamouk entra dans une violente colère et fit tuer l'orateur. Celui-ci avait un fils instruit et intelligent dont la maison était contiguë au mur de la ville. Il se rendit, pendant la nuit, auprès des Musulmans et leur indiqua les points faibles de la place. Les Musulmans s'en emparèrent et s'y fortifièrent. El Hamouk sortit pour livrer bataille; mais il n'avait eu connaissance de l'arrivée des Musulmans que lorsque ceux-ci étaient déjà maîtres du rempart. Le fils d'El Hamouk, Sheta, voyant les ennemis sur la muraille, courut à eux avec un grand nombre de ses compagnons. Mais cela brisa le courage de son père qui demanda l'*aman* à El Moqdad. La ville fut donc rendue aux Musulmans. El Moqdad y laissa un gouverneur et envoya à 'Amr ben El 'As les nouvelles de la victoire. Sheta, qui s'était converti à l'Islamisme, se rendit à Bourlos, à Damirat et à Ashmoum Tenah, rassembla les gens de ces districts et marcha avec eux comme auxiliaire des Musulmans contre leurs ennemis; avec ses troupes, il marcha, de concert avec les Musulmans, à la conquête de Tennis, porta un défi aux habitants et leur livra un combat acharné dans lequel il fut tué en martyr après avoir blessé et tué un grand nombre d'ennemis. On l'enleva du champ de bataille et on l'enterra dans son domaine, qui porte son nom, en dehors de Damiette. Il fut tué dans la nuit du vendredi 15[e] jour de Sha'aban, et c'est pourquoi chaque année il y avait cette nuit-là une solennité où se réunissaient les gens des environs de Sheta qui venaient y passer la nuit. Ils agissent encore de même aujourd'hui. Damiette n'a cessé d'appartenir aux Musulmans jusqu'au temps où les Grecs y débarquèrent, en l'an 90 de l'hégire[1] et s'emparèrent de Khaled ben Kisan, gouverneur de la région maritime de Damiette. Les Grecs envoyèrent leur prisonnier à l'empereur qui, eu égard à la trêve intervenue entre lui et l'émir des croyants, le restitua à ce dernier, le calife El Oualid ben 'Abd el Melek. Plus tard, sous le califat de Hesham ben 'Abd el Melek, les Grecs firent une descente à Damiette avec trois cent soixante navires, tuèrent et emmenèrent en captivité un grand nombre d'habitants. C'était en l'année 121[2]. A l'époque de la lutte engagée entre les deux frères Mohammed El Amin et Abd allah El Mamoun, la discorde régnait dans le pays d'Égypte et les Grecs, voulant s'emparer du pays, débar-

1. Du 20 novembre 708 au 8 novembre 709.
2. Du 18 décembre 738 au 6 décembre 739.

quèrent à Damiette en 200 et quelque[1]. Plus tard, sous le califat de l'émir des croyants El Moutawakel 'ala allah, 'Anbassah ben Ishaq étant émir d'Égypte, les Grecs débarquèrent à Damiette le jour d'*Arafah* de l'année 238[2]; ils s'emparèrent de la ville et de ce qui s'y trouvait, y tuèrent un grand nombre de Musulmans et emmenèrent en captivité les femmes, les enfants et les sujets protégés. 'Anbassah ben Ishaq envoya contre eux, le jour du *Nahr*[3], une armée à laquelle s'étaient joints un grand nombre de gens; mais ils ne purent les rencontrer, et les Grecs se rendirent à Tennis et s'établirent à l'embouchure du fleuve. 'Anbassah ne les poursuivait pas. Aussi Yahia ben El Fadil dit-il à El Moutawakel :

Peux-tu admettre que tes femmes soient prises de force,
Et que les Musulmans soient exposés au pillage et à la tuerie?
Un âne est venu à Damiette et les Grecs ont bondi
A Tennis à portée de ses yeux et plus près encore.
Ils restaient à l'embouchure du fleuve, guettant pour, comme jadis,
Frapper Damiette, et préparant la guerre.
Mais l'âne n'a pas bougé d'un empan, grâce à sa faiblesse
Et à son ignorance de ce qu'il devait ou ne devait pas faire.
N'oublie pas que nous sommes en danger d'être perdus
En Égypte, et que la religion a failli disparaître.

El Moutawakel donna l'ordre de bâtir la citadelle de Damiette et cette construction fut commencée le lundi 3 de Ramadan de l'an 239[4]; à la même époque, il procéda à l'organisation de la flotte égyptienne. En l'an 7[5], les Grecs attaquèrent Damiette avec deux cents navires environ et restèrent sur le littoral pendant un mois pillant, tuant, faisant des prisonniers et livrant quelques combats aux Musulmans. Pendant les troubles survénus à la suite de la mort de Kafour El Ikhshidi, les Grecs attaquèrent de nouveau Damiette, le 10 Rageb de l'an 357[6], avec vingt et quelques navires; ils tuèrent ou firent prisonniers 150 Musulmans.

En l'an 408[7], on s'empara à Damiette d'un énorme poisson mesurant

1. Entre les années 815 et 820.
2. 22 mai 853.
3. Le 23 mai 853.
4. 5 février 854.
5. Probablement l'année 247 du 17 mars 861 au 6 mars 862.
6. 10 juin 968.
7. Du 30 mai 1017 au 19 mai 1018.

deux cent soixante coudées de longueur et cent coudées de largeur. Les ânes des salines entraient tout chargés dans le ventre de ce monstre et en ressortaient. Dans le crâne de la bête se tenaient cinq hommes avec des pelles pour recueillir la graisse qu'ils faisaient passer à la foule. Et pendant longtemps les gens de la région se nourrirent de sa chair. Au temps du calife El Faïz bi Nasr allah 'Eïsa, sous le vizirat d'El Saleh Talaï' ben Razik, en Gamadi II de l'an 550[1], se présentèrent devant Damiette environ soixante navires envoyés par Louis fils de Roger (لوجير بن رجار), souverain de Sicile. Ces ennemis se livrèrent au pillage et au meurtre et firent des descentes à Tennis, Rosette et Alexandrie qu'ils dévastèrent. Puis El 'Aded li din allah étant devenu calife et le vizirat ayant été confié pour la seconde fois à Shaour ben Mogir El Sa'idi, le roi des Francs Mori vint assiéger le Caire; après avoir frappé les habitants d'un tribut, il incendia Fostat. Pendant ce temps, le commandant de la flotte franque, attaquant Tennis, Ashtoum et Minieh Ghamr avec vingt navires de charge, se livrait au meurtre, au pillage et à la dévastation. Sous le vizirat d'El Melek El Naser Salah el din Youssef ben Ayoub, qui gouvernait pour le compte d'El 'Aded, les Francs, montés sur plus de douze cents navires, arrivèrent à Damiette au mois de Rabi Ier de l'an 565[2]; les troupes égyptiennes, pour l'équipement desquelles on avait dépensé plus de cent cinquante mille dinars, partirent du Caire; la guerre, une guerre terrible, dura cinquante-cinq jours. Et, dans une aussi grande calamité, bien des Égyptiens, et des plus nobles, avaient consenti à aider les Francs et à entretenir une correspondance avec eux. El Melek el Naser les fit arrêter et mettre à mort. Voici quelle fut la cause de cette calamité: Les Ghozz (الغز), étant passés de Syrie en Égypte avec Asad el din Shirkawah, les Francs, qui craignaient que cette tribu ne s'emparât du pays, se mirent en marche pour faire une incursion en Égypte et demandèrent des secours à leurs frères de Sicile. Ceux-ci leur envoyèrent de l'argent et des armes en quantités considérables. Les Francs, bien pourvus de munitions et de machines, débarquèrent à Damiette en Safar, amenés par le nombre de bateaux que nous avons dit, et cernèrent la ville par terre et par mer. Le sultan envoya à Damiette une armée sous les ordres de son neveu Teqi el din 'Omar et de l'émir Shehab el din El Hazemi; tous les deux avaient en abondance de l'argent, des vivres et des armes. La

1. Du 2 au 30 août 1155.
2. Du 23 novembre au 22 décembre 1169.

situation de Damiette devenait très précaire, les habitants étant toujours en éveil pour parer aux attaques des Francs. Salah el din envoya demander du secours à Nour el din Mahmoud ben Zenki, souverain de Syrie, lui exposant qu'il ne pouvait quitter le Caire pour se porter sur Damiette, parce qu'il craignait un soulèvement des Égyptiens. Nour el din, non content d'envoyer à Salah el din renforts sur renforts, sortit lui-même de Damas et marcha contre le pays que les Francs occupaient sur le littoral, l'envahit et le dévasta. Les Francs, qui cernaient toujours Damiette, informés de l'attaque de Nour el din et craignant que ce prince ne se rendit maître de leur territoire, quittèrent Damiette le 25 de Rabi' I^er^, après avoir perdu trois cents de leurs navires qui avaient coulé; un grand nombre de leurs hommes avaient succombé à une maladie infectieuse qui avait éclaté dans leurs rangs. Ils incendièrent en outre tout ce qui était trop lourd à transporter, les machines et les autres objets pesants. « Jamais, disait Salah el din, je n'ai vu d'homme plus généreux que El 'Aded. Pendant le siège de Damiette par les Francs, il m'a envoyé un million de dinars, sans compter les vêtements et le reste. » En 577[1], des garnisons furent établies dans les deux châteaux et des navires furent attachés aux chaînes, afin que de ces navires on pût combattre et empêcher le passage entre les deux châteaux; les parties détruites du rempart furent réparées, les brèches furent aveuglées; on fixa solidement la chaîne qui reliait les deux châteaux. Ces travaux nécessitèrent une dépense de six millions de dinars. Le rempart fut complété et son périmètre mesurait quatre mille six cents coudées.

En 588[2], on coupa, par ordre du sultan, les arbres des jardins de Damiette, on creusa les fossés de la ville et l'on fit une digue qui longeait la chaîne du château.

En 615[3], eut lieu la grande bataille de Damiette qui eut pour cause les faits suivants : Pendant l'année 614[4] les Francs avaient reçu des secours de la grande ville de Rome, résidence du pape, et d'autres points des pays des Francs, et tous s'étaient rendus à Acre où eut lieu une grande réunion. El 'Adel Abou Bekr ben Ayoub, informé de ce qui se passait, partit de Masr avec son armée et se rendit à Ramleh. Les Francs sortirent d'Acre avec une armée

1. Le 18 décembre 1109.
2. Du 17 mai 1181 au 6 mai 1182.
3. Du 18 janvier 1192 au 6 janvier 1193.
4. Du 30 mars 1218 au 18 mars 1219.
5. Du 10 avril 1217 au 29 mars 1218.

considérable et se mirent à la poursuite d'El 'Adel qui était en route pour Beïsan. El 'Adel, effrayé par le nombre de ses ennemis auxquels il ne pouvait opposer qu'une armée insignifiante, rebroussa chemin et se porta sur Damas. Les habitants de Beïsan et des environs, rassurés par la présence du sultan, n'avaient pas quitté leurs habitations ; mais, le sultan à peine parti, les Francs arrivèrent, passèrent les habitants au fil de l'épée, dévastèrent le pays, s'emparèrent des innombrables richesses des Musulmans et occupèrent Beïsan, Baïnas et toutes les villes de la région où ils restèrent trois jours, après lesquels ils retournèrent dans la campagne d'Acre avec le butin et les captifs. Un grand nombre de Musulmans périrent dans cette affaire. Les Francs restèrent un certain nombre de jours dans la campagne d'Acre et, revenant une seconde fois, dévastèrent Saïda et El Shaqif et retournèrent sous les murs d'Acre où ils restèrent. Tout cela s'était passé du 15 Ramadan à la fête de la rupture du jeûne [1]. Le sultan El 'Adel cependant s'était installé à Morg el Safar et avait envoyé une armée sous les ordres de son fils El Mo'azem 'Eïsa à Naplouse pour résister aux attaques des Francs et les empêcher d'arriver à Jérusalem. Les Francs, ayant fait à Tour une descente qui dura sept jours, étaient rentrés à Acre et se préparaient à envahir l'Égypte. En conséquence, tous s'embarquèrent sur la mer et mirent à la voile pour Damiette en Safar. Ils y débarquèrent le mardi 4 de Rabi Ier de l'an 615 [2] correspondant au 8 du mois de Haziran. Leur armée se composait d'environ 70,000 cavaliers et de 400,000 fantassins. Ils dressèrent leur tente en face de Damiette sur la rive occidentale et creusèrent un fossé autour du camp ; en arrière, ils élevèrent un mur et se mirent à attaquer le château de Damiette, château solide d'où partaient les chaînes qui barraient le Nil et empêchaient les navires venant de la mer de remonter le fleuve jusqu'à Damiette. Le Nil, en effet, après avoir arrosé Fostat, continue sa course vers le Nord et, arrivé à Shatnouf, se partage en deux bras dont l'un se dirige vers le Nord dans la direction de Rosette, où il se jette dans la mer ; l'autre branche va de Shatnouf à Gouger, où elle se partage en deux rameaux ; l'un court vers Ashmoum et se jette dans le lac de Tennis ; l'autre continue son cours de Gouger à Damiette où est son embouchure. Ce rameau du fleuve sépare la ville de Damiette du territoire occidental auquel

1. Du 10 décembre 1217 au 1er janvier 1218.
2. 31 mai 1218.

on a donné le nom d'île de Damiette, île, en effet, qui est entourée par l'eau du Nil et la mer. Les Francs, installés sur le territoire occidental, confectionnèrent des outils et des cordes, et bâtirent des tours qu'ils placèrent sur les navires, et ces navires étaient dirigés vers le château de la chaîne dont ils voulaient s'emparer, sachant bien qu'une fois maîtres du château, ils pouvaient aisément remonter le Nil jusqu'au Caire et à Masr. Le château était rempli de soldats, mais les Francs imaginèrent une nouvelle ruse et, ayant dressé, au moyen de longues poutres, une tour sur une grande barque, la dirigèrent vers le château, s'y accrochèrent, en vinrent aux mains avec la garnison et finalement s'en emparèrent. La nouvelle du débarquement des Francs devant Damiette étant parvenue à El Melek El Kamel qui alors remplaçait son père dans le gouvernement de l'Égypte, ce prince partit avec les troupes dont il disposait, trois jours après que la nouvelle lui eut été apportée par pigeon voyageur, c'est-à-dire cinq jours après le commencement du siège. Il donna ordre au vali du Gharbieh de rassembler les nomades et se mit en route avec une armée nombreuse; la flotte aussi se mit en mouvement et s'arrêta au-dessous de Damiette. Le sultan s'arrêta avec ses troupes au palais d'El 'Adel, près de Damiette. L'armée se développait jusqu'à Damiette, pour tenter d'éloigner les Francs du rempart. La lutte se prolongeait et le château résistait depuis quatre mois quand El 'Adel envoya peu à peu de Syrie son armée qui vint rejoindre tout entière El Melek El Kamel. El 'Adel était très préoccupé de la descente des Francs à Damiette et, son inquiétude augmentant, il partit de Morg el Safar pour 'Alefin où il tomba malade et mourut le 7 de Gamadi II [1]. El Melek El Mo'azem 'Eïsa tint cette mort secrète et fit placer le corps dans une litière qu'escortaient à droite et à gauche un serviteur et un médecin. Le *Sharabdar (préposé aux boissons)* préparait les potions et les remettait au serviteur qui les buvait. Et tout le monde était persuadé que le sultan les avait bues. Cela dura jusqu'à ce que le cortège fût entré dans la citadelle de Damas, où avaient été transportés les trésors et les coffres d'argent. Là, la nouvelle de la mort du sultan fut rendue publique, et son fils El Melek El Mo'azem, après être entré en possession de tout ce qui se trouvait sous sa main, enterra son père dans la citadelle ; de là il le transporta à l'École l'Adeliah, à Damas même. En apprenant la mort de son père, El Melek el

1. 31 août 1218.

Kamel, alors au palais d'El 'Adel près de Damiette, s'empara du pouvoir en Égypte. Les Francs, redoublant d'ardeur dans la lutte, se rendirent maîtres du château de la chaîne, rompirent celle qui y était attachée, afin d'ouvrir le passage du Nil à leurs navires et de s'emparer du pays. Mais El Kamel, pour remplacer la chaîne, fit construire une grande digue barrant le passage aux Francs ; ceux-ci livrèrent un combat acharné en cet endroit et réussirent à y faire une brèche. Le château et la digue avaient coûté plus de 70,000 dinars et bien des fois par jour El Kamel partait à cheval du palais d'El 'Adel à Damiette pour surveiller le travail et chercher par quels moyens détournés il pourrait attaquer les Francs. Il avait fait couler dans le fleuve un grand nombre de barques pour fermer aux Francs le passage du Nil, mais ceux-ci réouvrirent un canal qui avait jadis servi de lit au Nil et qui porte le nom d'Azraq ; ils le creusèrent à une grande profondeur et ayant ainsi amené l'eau du Nil jusqu'à la mer, ils firent, par cette voie, remonter leurs navires jusqu'à Bourah, en suivant la rive de l'île de Damiette, et s'arrêtèrent en face du palais où résidait le sultan, afin de le repousser de là. Arrivés à Bourah, ils surveillèrent le palais, l'attaquèrent et tentèrent à plusieurs reprises de l'envahir, mais leurs efforts furent longtemps inutiles. Cette diversion ne changea rien au sort des habitants de Damiette ; les vivres et les renforts continuaient à leur arriver. Le Nil les séparait toujours de l'armée des Francs et les portes de la ville restaient ouvertes, et ils n'avaient en rien à souffrir du siège. Chaque nuit, les nomades poussaient une pointe et enlevaient quelques soldats francs ; l'ennemi, inquiet de ces attaques imprévues, n'osait se livrer au sommeil. Bientôt l'audace des nomades devint telle qu'ils cherchèrent à inquiéter les Francs pendant le jour et leur enlevèrent des tentes complètes avec les gens qui s'y trouvaient ; les Francs mirent en embuscade une grosse troupe qui tua aux nomades un grand nombre d'hommes. L'hiver survint et le fleuve grossi submergea le campement des Égyptiens et noya quelques Musulmans. Le malheur devint encore plus grand et la situation empira, les Francs ne cessant de les harceler ; peu s'en fallait que ceux-ci ne fussent tout à fait victorieux, lorsque Dieu suscita un vent qui rompit les ancres du bateau des Francs, une merveille, qui fut porté du côté des Musulmans et tomba en leur pouvoir. Ce bateau, couvert de lames de fer pour qu'on ne pût l'incendier, mesurait cinq cents coudées de longueur. Les Musulmans le mirent en pièces et y trouvèrent des clous pesant chacun vingt-cinq *rotolis*. El Kamel

expédia de tous côtés soixante-dix messagers pour inciter les Musulmans à envoyer des secours à leurs frères et leur faire comprendre le danger qui résulterait de l'occupation de l'Égypte par les Francs. Des renforts furent aussitôt envoyés de Hamah et d'Alep et arrivèrent à El Kamel en Shawal[1]. Pendant que tout le monde était attentif à ces événements, l'émir 'Emad el din Ahmed, fils de l'émir Seïf el din Abou'l Hassan 'Aly ben Ahmed El Hakari, surnommé Ibn el Mashtoub, à la nouvelle de la mort d'El Melek El 'Adel, entrait en lutte contre El Kamel. Il avait à sa discrétion et sous ses ordres les bandes les plus disparates, et portait le titre de grand émir, chef suprême des Kurdes Hakaris. Il jouissait d'un grand prestige auprès des rois et se comptait comme l'un d'entre eux. Il avait de plus de vastes projets ; il était libéral, généreux et brave et paraissait destiné à occuper un trône. Il avait eu des aventures retentissantes quand il avait rempli les fonctions d'émir sous le règne de Salah el din Youssef. Il avait décidé, dans une assemblée de l'armée et des Kurdes, de déposer El Kamel et de proclamer à sa place son frère El Melek El Faïz Ibrahim, le pouvoir véritable devant rester entre les mains d'Emad el din. Les émirs 'Izz el din El Hamidi, Asad el din El Hakari et Mogahed el din ainsi que les autres émirs marchaient d'accord avec lui. Instruit de ce dessein, El Kamel se présenta dans leur assemblée alors que devant eux était placée la feuille où ils devaient inscrire leur serment de fidélité à El Faïz. En le voyant, ils se dispersèrent, tandis qu'El Kamel, inquiet pour sa propre sûreté, se retirait et se renfermait dans son palais. C'est alors qu'arriva le Saheb Safi el din ben Shoukr, venant de Amid rejoindre El Kamel qui l'avait mandé après la mort de son père. El Kamel alla à sa rencontre, le traita magnifiquement, lui exposa la situation et mit à sa disposition une grosse somme d'argent. La nuit venue, El Kamel monta à cheval et, quittant le palais d'El 'Adel, se rendit seul à Ashmoum Tenah, où il descendit. Le lendemain matin, l'armée n'avait plus de sultan ; chaque homme monta à cheval très inquiet, personne ne se préoccupant de son père, tous jetant leurs *impedimenta* tentes, vivres, armes, et se rendirent auprès du sultan. Au matin, les Francs coururent vers Damiette, et descendirent sur la rive orientale le mardi 16 de Dhu'l Qa'dah[2] ; sans trouver d'opposition ni de résistance, ils s'emparèrent de tout ce que contenait le camp des Musulmans, c'est-à-

1. Du 21 décembre 1218 au 18 janvier 1219.
2. 3 février 1219.

dire d'un butin indescriptible. Le sultan était plongé dans de grandes réflexions et peu s'en fallut qu'il n'abandonnât le pays, car il n'avait plus confiance dans personne de son entourage. Les Francs redoublèrent d'audace et voulaient s'emparer de toute l'Égypte, et ils pensaient bien s'en rendre maîtres. Mais Dieu vint en aide aux Musulmans et raffermit le courage du sultan. Le frère d'El Kamel, El Melek El Mo'azem, vint le rejoindre à Ashmoun Tenah et lui rendit la résolution et l'énergie. Informé des menées d'Ibn El Mashtoub, El Mo'azem s'engagea à mettre fin à ces complots. En effet, s'étant rendu à cheval à la tente d'Ibn el Mashtoub, il l'invita à monter à cheval et à venir avec lui. Ibn el Mashtoub demanda seulement à passer son linge de dessous (خفيه) et ses vêtements de cheval, mais El Mo'azem ne le lui permit pas et le pressait. Il monta donc à cheval et partit avec lui. Arrivé hors du camp d'El Kamel, El Mo'azem dit à Ibn el Mashtoub : « O 'Emad el din, ce pays t'appartient, mais je désire que tu nous le cèdes. » Et lui ayant remis une provision de route, il le confia à une troupe de ses fidèles auxquels il prescrivit de l'emmener par le désert et de ne le laisser libre que lorsqu'il aurait quitté la Syrie. Ibn el Mashtoub dut se résigner à obéir à El Mo'azem, car il était seul et ne pouvait opposer de résistance. Son escorte le conduisit à Hamah, d'où il partit pour l'Orient. El Mo'azem s'étant ainsi débarrassé d'Ibn el Mashtoub, revint à El Kamel et donna l'ordre à son frère El Faïz Ibrahim de se rendre auprès des rois de Syrie avec une lettre d'El Kamel leur demandant de déclarer la guerre aux Francs. El Faïz partit donc pour Damas et de là pour Hamah où il mourut empoisonné, dit-on. Ainsi El Kamel fut affermi dans son pouvoir royal et son esprit fut apaisé. Les Francs cependant avaient investi Damiette par terre et par mer et pressaient le siège qui devenait très pénible pour les habitants ; aucun renfort ne pouvait leur arriver. L'ennemi, qui campait autour de Damiette, avait entouré son camp d'un fossé en arrière duquel se dressait un mur. Les habitants livraient aux Francs des combats terribles et les tenaient à distance, mais ils commençaient à souffrir de la disette, car les vivres étaient rares. C'est alors qu'El Mo'azem quitta El Kamel pour se rendre en Syrie, tandis qu'El Kamel restait à Damiette pour continuer la guerre avec les Francs. Un officier de l'étrier (احد الجاندارية فى الركاب), Shemaïl, demanda l'autorisation de pénétrer dans Damiette : s'étant jeté à la nage dans le fleuve, il pénétra dans la ville et promit aux habitants l'arrivée de renforts. Ce trait le fit prendre en estime par El Kamel qui alla jusqu'à

le faire vali du Caire. C'est à lui que remonte la Khazanah de Shemaïl au Caire. La situation resta la même jusqu'au commencement de l'an 16[1]. A ce moment, El Melek El Mansour Mohammed ben 'Amr ben Shahenshah ben Ayoub, souverain de Hamah, envoya son fils El Mozzafar Teqi el din Mahmoud en Égypte avec une armée imposante qui devait aider son oncle El Kamel dans sa lutte contre les Francs. A son arrivée au camp, il fut reçu par El Kamel qui se porta à sa rencontre et le fit descendre à l'aile droite de l'armée, place qu'avaient occupée son père et son grand-père au temps du sultan Salah el din Youssef. Les Francs poussaient impétueusement le siège, et Damiette était défendue par une garnison d'environ 20,000 hommes; mais ils étaient décimés par la maladie et la disette, les vivres étaient si rares qu'un œuf s'y vendait plusieurs dinars.

El Hafez 'Abd el 'Azim El Mounzari dit avoir entendu le cheikh 'Abou'l Hassan Aly ben Fadl raconter qu'un homme riche qui possédait une vache l'avait tuée et vendue pendant le siège et en avait retiré huit cents dinars. Dans le livre intitulé El Mo'agem El Moutargem (المعجم المترجم), le même auteur, rapporte, d'après le récit de l'émir Abou Bekr Hassan ben Khasouyam qui était à Damiette pendant le siège, que le sucre s'y vendait cent quarante dinars le *rotoli* et un poulet trente dinars. « J'ai acheté, disait Abou Bekr, trois poulets quatre-vingt-six dinars et une outre d'eau quarante drachmes. Pour creuser une sépulture, on demandait quarante metsqals. Une fois, ma sœur, ayant fendu le ventre d'un chameau, l'avait rempli de poulets, de fruits, de légumes et d'autres objets et, après l'avoir recousu, avait jeté la bête au fleuve. En même temps elle m'écrivait : « J'ai fait ceci et cela, surveillez le chameau mort et prenez-le. » Le cadavre de l'animal nous arriva pendant la nuit. Nous le recueillîmes, et trouvâmes dans l'intérieur une quantité énorme de vivres que je distribuai aux habitants. Ma sœur recommença trois fois l'expérience. A la fin, les Francs eurent des soupçons et s'emparaient des bêtes mortes. Les maisons et les rues de la ville étaient remplies de cadavres; les vivres s'épuisaient et le sucre se faisait aussi rare que les pierreries. De viande, il n'y en avait plus; et nous n'avions nul moyen d'en trouver. Enfin on en arriva au point qu'il ne resta plus dans la ville qu'une petite quantité de froment et d'orge. » Les Francs ayant escaladé le rempart,

1. Du 9 mars 1219 au 17 mars 1220.

s'emparèrent de la ville le mardi 24 Sha'ban [1]. Le siège avait duré seize mois et vingt-deux jours. A la prise de la ville, les Francs passèrent les femmes au fil de l'épée, commettant les plus grands excès, massacrant et réduisant en esclavage les habitants. Il y eut un nombre considérable de victimes. Le sultan, informé de l'événement, monta à cheval deux jours après la prise de Damiette et s'arrêta en face de Talkha à la pointe formée par les deux branches du Nil, dont l'une se dirige vers Ashmoum et l'autre vers Damiette. Il établit son camp à l'endroit qui s'appela plus tard Mansourah. Les Francs fortifièrent les remparts de Damiette, transformèrent la mosquée en église et envoyèrent dans les villages de la contrée des détachements qui se livrèrent au massacre et au pillage. Le sultan envoya dans toutes les directions des lettres demandant qu'on vint expulser les Francs du royaume d'Égypte ; en attendant, l'armée était occupée à bâtir des maisons, des hôtelleries, des bains et des marchés à Mansourah. De leur côté, les Francs, ayant envoyé par mer leurs prisonniers musulmans à Acre, sortirent de Damiette et vinrent s'établir en vue du sultan, en face de Mansourah dont ils étaient séparés par les deux bras du Nil, celui d'Ashmoum et celui de Damiette. L'armée ennemie comptait deux cent mille fantassins et dix mille cavaliers. Les Musulmans firent avancer leurs navires de guerre, au nombre de cent, en face de Mansourah ; des recrues s'étaient réunies, venant du Caire, de Masr et de toute la région comprise entre le Caire et Assouan ; l'émir Hassam el din Younas et le *fiqih* Taqi el din Abou'l Taher Mohammed ben El Hassan ben 'Abd el Rahman El Mohali firent sortir ces troupes du Caire et de Masr, et vinrent rejoindre le gros de l'armée. L'émir 'Ala el din Geldak et Gemal el din Ibn Seïram allèrent faire des levées dans la région qui s'étend du Caire à l'extrémité du Hauf oriental et rassemblèrent une troupe innombrable. Le sultan établit mille cavaliers et plusieurs milliers de nomades près de Sharmesah pour occuper la route entre les Francs et Damiette, et les navires, accompagnés d'un énorme brûlot, se rendirent, sous les ordres de l'émir Badr el din ben Hassoun, à la pointe du canal de Mehallah. Ainsi on intercepta les approvisionnements que les Francs pouvaient recevoir soit par terre, soit par le fleuve. Pendant ce temps, une armée musulmane, venue d'Orient, s'avançait de Syrie vers l'Égypte, tandis que les Francs des pays maritimes, en nombre

1. 4 novembre 1220.

incalculable, venaient au secours des Francs de Damiette et cherchaient à pénétrer en Égypte. S'étant réunis tous à Damiette, ils sortirent de la ville, en rangs serrés et nombreux, et s'arrêtèrent en face d'El Kamel, comme nous l'avons dit plus haut. Les renforts amenés par El Melek El Ashraf Mousa ben El 'Adel, sur les instances d'El Melek El Mo'azem 'Eïsa, arrivèrent à El Kamel, qui se porta à leur rencontre et les fit établir auprès de lui à Mansourah, le 23 Gamadi II de l'an 18[1]. Les secours envoyés par les divers rois suivirent, et finalement l'effectif de la cavalerie musulmane atteignit près de quarante mille hommes. Cette armée engagea le combat contre les Francs, leur enleva six navires de gré ou de force, (جلاسة وبطشة) et leur fit 2,200 prisonniers. Un peu plus tard, les Musulmans enlevèrent trois autres navires aux Francs, qui, abattus par ces revers successifs et sentant la situation critique, envoyèrent demander la paix. Mais en même temps que leur messager se présentait, les Alexandrins arrivèrent avec 8,000 combattants. Les Francs demandaient, pour se retirer d'Égypte, la cession de Jérusalem, d'Ascalon, de Tibériade, de Giblah, de Laodicée et de toute la région maritime conquise par le sultan Salah el din Youssef. Les Musulmans accordèrent tout ce qu'ils demandaient, faisant exception pour les villes de Karak et de Shoubak, mais les Francs refusèrent la paix à ces conditions, disant qu'ils devaient recevoir Karak et Shoubak et de plus une somme de 300,000 dinars, en compensation de la partie des remparts de Jérusalem qu'avait détruite El Melek El Mo'azem 'Eïsa, prince de Damas. Celui-ci, à la mort de son père El 'Adel, alors que les Francs occupaient Damiette et s'étaient établis en face de Mansourah où résidait El Kamel, craignit qu'une partie des ennemis n'allât par mer s'emparer de Jérusalem et ne s'y fortifiât; c'est pourquoi il en fit démolir les remparts. Ces remparts et leurs tours, très élevés et très solides, furent complètement détruits, à l'exception de la tour de David. Un grand nombre de personnes quitta Jérusalem, où il ne resta qu'un petit nombre d'habitants. El Mo'azem enleva de la ville tout ce qu'elle renfermait d'armes et d'instruments de guerre. Les Musulmans ayant repoussé les prétentions des Francs, recommencèrent la guerre, et un détachement musulman ayant franchi le canal de Mehallah, débarqua sur la terre qu'occupaient les Francs, et creusa une énorme tranchée dans le Nil.

1. 9 août 1221.

alors au maximum de sa crue ; les eaux submergèrent le sol et séparèrent de Damiette les Francs qui se trouvaient cernés par les eaux et n'avaient plus pour gagner la ville qu'un chemin extrêmement étroit. En même temps le sultan fit jeter un pont à Ashmoum Tenah, et l'armée, franchissant le fleuve, occupa la seule route qui restait aux Francs pour se replier sur Damiette, dans le cas où ils auraient voulu battre en retraite. L'ennemi était rempli d'inquiétude, car la terre se rétrécissait de plus en plus autour de lui. Sur ces entrefaites, arriva par mer aux Francs un grand navire, escorté de nombreux brûlots protecteurs, et rempli d'armes et de provisions. Cette flottille fut attaquée par les navires musulmans qui, avec l'aide de Dieu, s'en emparèrent. Les Francs, à cette nouvelle, se sentirent perdus ; les Musulmans les accablaient de flèches et se jetaient sur les extrémités de leurs ailes. Les Francs alors renversèrent leurs tentes, détruisirent leurs machines de guerre et y mirent le feu, décidés à marcher contre les Musulmans et à leur livrer bataille, afin de pouvoir se retirer en sûreté sur Damiette. Mais entre eux et la ville se trouvaient de grands amas de boues et d'eau, car le Nil avait submergé les terres. Ainsi, craignant dans l'état de faiblesse où ils étaient de ne pouvoir se tenir debout, ils s'humilièrent et demandèrent l'*aman*, offrant d'abandonner Damiette aux Musulmans. Le sultan tint conseil, mais les avis furent partagés ; les uns refusaient d'accorder l'*aman* aux Francs, estimant qu'on devait s'en emparer par la force ; d'autres consentaient à le leur accorder, par crainte des autres Francs qui se trouvaient encore dans les îles et ailleurs. Ce dernier avis prévalut. On décida de traiter de la paix ; les deux parties devaient prendre des otages. Cela se passait le 9e Rageb de l'an 18[1]. Les Francs envoyèrent comme otages à El Kamel vingt de leurs princes ; El Kamel, de son côté, envoya son propre fils El Melek El Saleh Negm el din Ayoub et un certain nombre d'émirs. El Kamel reçut les princes des Francs en pompeuse cérémonie, entouré de ses frères et des officiers de sa maison. Cette cérémonie fut pleine de grandeur et de majesté. Les prêtres et les moines Francs s'étant rendus à Damiette, remirent la ville aux Musulmans le 19[2] ; ce jour-là fut une grande journée. La ville venait d'être remise aux mains des Musulmans, quand des secours arrivèrent par mer aux Francs, et ce fut un des bienfaits de Dieu que de les avoir amenés à Damiette, seulement lorsque

1. 29 août 1221.
2. 8 septembre 1221.

les Musulmans étaient déjà maîtres de la ville. Car si ce secours était arrivé plus tôt, les Francs en eussent été grandement renforcés; en effet, les Musulmans avaient trouvé la ville de Damiette admirablement fortifiée par les Francs et presque inexpugnable. Tout étant exécuté, les Francs renvoyèrent au sultan son fils et ses émirs, et El Kamel renvoya aux Francs les princes qu'il avait auprès de lui comme otages. Une trêve de huit ans fut signée. Parmi les conventions acceptées pour la conclusion de la paix entre les Musulmans et les Francs, il avait été stipulé que chacun rendrait à l'autre ses prisonniers. Cet article ayant été confirmé par le sultan et ses frères d'une part, et de l'autre par les princes francs, chacun s'en retourna avec les siens. Le sultan El Kamel rentra à Damiette avec ses frères et son armée, et le jour où il fit son entrée est resté un jour qu'on aime à rappeler. Les Francs partis pour leur pays, le sultan retourna à la capitale du royaume et renvoya les prisonniers parmi lesquels s'en trouvait un certain nombre qui étaient en captivité depuis le temps de Salah el din Youssef. Les princes de Syrie retournèrent dans leurs provinces avec leurs troupes, et l'on répandit de tous côtés la nouvelle de la prise de Damiette par les Musulmans sur les Francs. Les Tatars s'étaient déjà rendus maîtres des Empires d'Orient et les Francs étaient sur le point d'enlever l'Égypte aux Musulmans. La durée du séjour des Francs à Damiette jusqu'au moment où ils durent l'abandonner pour retourner chez eux fut de trois ans quatre mois et dix-neuf jours[1]; pendant cette période de temps, ils furent effectivement maîtres de la ville pendant un an dix mois et vingt-quatre jours[2]. — En 646 [3], le sultan El Saleh Negm el din Ayoub ben El Melek El Kamel Mohammed fut atteint d'une tumeur au genou qui mûrit et qu'on perça. L'opération, très pénible, rendit malade le sultan. En outre, un ulcère lui survint à la poitrine, et il fut obligé de garder le lit. Mais le mal qui l'éprouvait ne put abattre son énergie et, résolu à se rendre d'Égypte en Syrie, il partit en litière et descendit à la citadelle de Damas. Là, il se présenta un messager de l'empereur, roi des Francs allemands de l'île de Sicile, qui, déguisé en marchand, vint lui apprendre secrètement

1. Cette date est comptée sans doute du jour du débarquement, 4 Rabi' 615 (31 mai 1218) au jour du rembarquement coïncidant probablement avec l'entrée d'El Kamel à Damiette, entrée qui aurait eu lieu, d'après ce calcul, le 23 Rageb 618 (12 septembre 1221).

2. Du 24 Sha'ban 617 (5 novembre 1220) au 16 Rageb 618 (8 septembre 1221).

3. Du 20 avril 1248 au 15 avril 1249.

que Louis ? (بواش), nommé Roi de France (روادفرنس) avait formé le projet de marcher contre l'Égypte et de s'en emparer. Le sultan, malade, quitta Damas en litière et arriva à Ashmoum Tenah en Moharrem de l'an 47 [1]. Il accumula dans Damiette une quantité considérable de vivres, de provisions, d'armes et d'instruments de combat, car il craignait qu'il n'arrivât à Damiette ce qui était arrivé au temps de son père, époque où la ville avait été prise faute de provisions. A son arrivée à Ashmoum Tenah, le sultan écrivit à Hasam el din Abou Aly El Hadiani, son lieutenant en Égypte, de faire mettre en état la flotte dans les arsenaux du royaume. Hasam s'empressa d'obéir et apporta tous ses soins à l'exécution de ces ordres. Il pourvut les navires d'hommes et d'armes et de tout ce qui était nécessaire, et les fit partir l'un après l'autre. Le sultan, en même temps, expédiait l'émir Fakhr el din Youssef ben Sheikh el Shioukh, et avec lui les autres émirs et l'armée. Fakhr el din arriva à Damiette, sur la rive occidentale, laissant ainsi le fleuve entre son armée et la ville. A la deuxième heure du vendredi 21 Safar [2], la flotte des marins francs arriva, montée par des équipages considérables auxquels s'étaient joints les Francs de la côte, et mouilla en face des Musulmans. Le roi franc envoya au sultan une lettre ainsi conçue : « ... Tu n'ignores pas que c'est en moi qu'a mis sa confiance le peuple de Jésus ; je n'ignore pas non plus que tu es le soutien du peuple musulman. Tu dois savoir aussi que j'ai pour voisin le peuple des îles d'Espagne qui m'apporte (en tribut) richesses et présents; ce peuple, nous le faisons marcher devant nous comme un troupeau de bœufs ; nous avons tué les hommes, nous avons rendu les femmes veuves, nous avons emmené captifs les jeunes filles et les jeunes garçons, nous avons fait de leur pays un désert. Mais j'en ai dit assez et t'ai traité tout à fait en ami sincère. Si tu t'engages par les plus grands serments, si tu m'envoies les prêtres et les moines, et que tu viennes toi-même à moi, en signe d'obéissance à la croix, j'arriverai à toi et te combattrai sur le terrain que tu préféreras. Si le pays m'appartient, tes richesses demeureront dans ma main ; si le pays est à toi, si tu l'emportes, ta main puissante alors s'étendra sur moi. Je te fais savoir et t'avertis que l'armée à laquelle je commande couvre la plaine et la montagne ; elle est aussi nombreuse que les cailloux. Mes soldats viennent à toi armés du glaive de la justice divine. »

1. Du 10 avril au 15 mai 1249.
2. Du 16 mai au 13 juin 1249.

A la lecture de cette lettre, le roi dont le mal s'était aggravé, pleura et demanda que l'on répondit. Le cadi Boha el din Zoheïr ben Mohammed écrivit cette réponse : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, que ses prières restent sur notre seigneur Mohammed, l'apôtre de Dieu, sur sa famille et tous ses compagnons. Nous avons reçu ta lettre où tu nous menaces du nombre immense de ton armée et de la multitude de tes guerriers. Nous, nous sommes les maîtres des épées, et nul de nous n'est mort que nous ne l'ayons vengé sur un ennemi. Tout homme injuste qui nous a injustement attaqués, nous l'avons anéanti. Si ton œil, ô présomptueux, avait vu la grandeur de nos épées, l'espace où nous avons livré nos batailles, les citadelles et les rivages que nous avons conquis sur vous-mêmes, la dévastation portée par nous dans vos pays les plus éloignés et les plus proches, tu te mordrais les doigts de repentir; tu cesserais surtout de poursuivre une journée dont le commencement est à nous, mais dont la fin est à toi. Alors tu changeras d'opinion sur toi-même. *Ceux qui ont commis l'injustice verront le mal retomber sur eux* (*Cor.*, *XXVI*, *128*). Quand tu auras lu cette lettre, médite le commencement de la Sourate *El Nahal*, où il est dit : *L'ordre de Dieu est venu, ne cherchez pas à l'accélérer* (*Cor.*, *XVI*, *1*), et la fin de la Sourate *Sad* où il est dit: *Dans quelque temps vous en apprendrez la nouvelle* (*Cor.*, *XXXVIII*, *88*). Au reste, nous nous en tenons à la parole de Dieu qui est le plus véridique de tous ceux qui parlent : *Que de fois une troupe insignifiante a vaincu une puissante armée avec la permission de Dieu, car Dieu est avec ceux qui persévèrent* (*Cor.*, *II*, *250*). Celui qui commet une transgression, disent les sages, ouvre un champ de bataille, et celui contre lequel tu as commis la transgression te renversera et te précipitera à ta perte. Salut ! »

Le samedi [1], les Francs débarquèrent et couvrirent de leurs tentes la plus grande partie du terrain qu'occupait l'armée musulmane; la tente du roi de France était rouge. Les Musulmans les abordèrent hardiment. Dans la rencontre, l'émir Negm el din, fils du Sheikh el Islam, et l'émir Sarem el din Youssef ben Sheikh el Shioukh furent tués pour la cause sainte. Le soir, à la tombée de la nuit, l'émir Fakhr el din Youssef ben Sheikh el Shioukh, entraînant l'armée musulmane, s'enfuit lâchement, se retira avec ses troupes sur le territoire de Damiette et gagna Ashmoum Ṭenah. Les habitants de

1. 6 juin 1249.

Damiette, pris de panique, quittèrent la ville pendant la nuit, sans vouloir rien entendre et laissant la place absolument déserte, rejoignirent l'armée à Ashmoum. Ils allaient pieds nus, sans vêtements, affamés, effarés, avec leurs femmes et leurs petits enfants; ils continuèrent à fuir jusqu'au Caire; les brigands, au passage, dépouillèrent de leurs vêtements tous ceux qui en possédaient et les laissèrent nus. La voix publique s'éleva contre l'émir Fakhr el din, dont la fuite avait déchaîné toutes les calamités sur les Musulmans. Damiette regorgeait de combattants, de vivres, d'armes, etc. ; on avait craint qu'elle ne subît le même sort qu'au temps d'El Kamel, où elle n'avait succombé qu'à cause de l'exiguïté de ses approvisionnements; pourtant, malgré cette infériorité, elle avait résisté aux Francs pendant plus d'une année et jusqu'à ce que ses habitants eussent été anéantis. Mais Dieu fait ce qu'il veut. Le lendemain matin, dimanche 23 Safar[1], les Francs marchèrent sur Damiette, dont ils trouvèrent les portes ouvertes et sans défenseurs; croyant à une ruse, l'ennemi attendit d'être bien certain de l'abandon de la ville, il y entra sans obstacle, sans résistance, et s'empara facilement de tout ce qu'elle renfermait de vivres, d'armes et de munitions de guerre qui s'y trouvaient en nombre incalculable, de richesses et d'objets précieux. L'Islam et les Musulmans reçurent là un coup terrible; sans la clémence divine, le nom de l'Islam aurait disparu de la terre. Les habitants du Caire et tous les Égyptiens étaient remplis d'angoisses, à cause des revers des Musulmans et de la maladie du sultan qui pouvait à peine se mouvoir. Celui-ci, très irrité contre Fakhr el din, lui demanda : « Ne pouvais-tu, avec ton armée, tenir une heure devant les Francs? » Et il lui fit subir toutes sortes de mauvais traitements. Mais les circonstances lui conseillaient la patience et le pardon. Cependant il s'emporta contre les Kénanis qui étaient également à Damiette, et il leur adressa des reproches. « Que pouvions-nous faire, répondirent-ils, puisque l'armée du sultan, avec tous ses émirs, a pris la fuite après avoir détruit les dépôts d'armes? Comment n'aurions-nous pas fui, nous aussi? » Mais le sultan ordonna qu'on les pendît pour avoir quitté Damiette sans permission. Et il y eut plus de cinquante émirs Kénanis pendus. Parmi eux se trouvait l'émir Ganim, qui avait un fils superbe et qui demanda à être exécuté avant son fils; mais le sultan ordonna que le fils fût exécuté avant le père, et

1. 7 juin 1249.

l'on pendit d'abord le fils et le père ensuite. Cette exécution, dit-on, avait été sanctionnée par les *fiqihs*. Le reste des émirs, pris de peur, pensait à se révolter contre le sultan ; mais l'émir Fakhr el din, leur expliqua que la santé du sultan était fort précaire. « S'il meurt, leur disait-il, cela suffit ; s'il ne meurt pas, il est quand même entre vos mains. » Le sultan entreprit de fortifier les remparts de Mansourah et s'y rendit en personne le 25 de Safar[1] ; il couvrit d'abris la muraille ; les barques furent amenées en face de Mansourah avec leurs équipages au complet et les soldats furent employés à la réparation des constructions. Un nombre considérable d'Arabes, de gens du pays et de protégés fut rassemblé ; ces bandes se mirent à harceler les Francs ; mais ceux-ci couvrirent les murailles de Damiette de soldats et de machines de guerre. Le 1[er] Rabi' I[er][2], arrivèrent au Caire les prisonniers francs enlevés par les nomades ; parmi eux, se trouvaient trente-six cavaliers ; le 5 Rabi' II[3], il en arriva trente-neuf ; le 7[4], douze ; le 10[5], 25 dont trois cavaliers ; le 18 Gamadi I[er][6], cinquante. Cependant l'état du sultan empirait et ses forces diminuaient ; les médecins désespéraient de le sauver. Le 13 de Rageb[7], arriva au Caire une troupe de prisonniers comprenant quarante-sept fantassins et onze chevaliers ; les Musulmans qui avaient réussi à s'approcher de la place qu'occupaient les Francs sur le fleuve, leur livrèrent bataille aux environs de Nesteraweh. Dans la nuit du dimanche, 14 Sha'ban[8], le roi El Saleh mourut à Mansourah. Sa mort fut tenue cachée et le corps transporté dans un coffre à la citadelle de Rodah ; l'émir Fakhr el din ben Sheikh el Shioukh prit le commandement de l'armée. La veuve du sultan, Shagarat el dorr, fit, à la mort de son mari, mander l'émir Fakhr el din, l'eunuque Gemal el din Mohassen qui commandait les Mameluks Bahrites et Hachites, et les instruisit de la mort du sultan qu'ils tinrent secrète, par crainte des Francs, car ceux-ci tendaient à s'emparer des provinces d'Égypte. La direction des affaires fut confiée à l'émir Fakhr el din, et Fares Oktai fut dépêché auprès d'El Melek El Mo'azem Touran Shah, alors à

1. 9 juin 1249.
2. 14 juin 1249.
3. 18 juillet 1249.
4. 20 juillet 1249.
5. 20 juillet 1249.
6. 20 août 1249.
7. 22 octobre 1249.
8. 22 novembre 1249.

Hosn-Kaifa, en Perse, pour hâter sa venue. Cependant Fakhr el din faisait prêter par les troupes serment de fidélité au sultan El Melek El Saleh, à son fils El Melek El Mo'azem, comme son successeur, et à l'émir Fakhr el din, comme atabek de l'armée et lieutenant du roi. Ce serment fut prêté par tous les gens présents à Mansourah et au Caire ; dans cette dernière ville, la cérémonie eut lieu au palais du vizirat, entre les mains de l'émir Hasam el din ben Abou Aly, le jeudi 18 Sha'ban [1] ; les étendards furent sortis de la résidence royale de Mansourah et transportés au Caire avec un autographe de l'esclave Souhaïl ; tous ceux qui virent cet écrit demeurèrent convaincus qu'il avait été tracé par la main même du sultan. L'émir Hasam el din lui-même ne se douta de rien. La mort du sultan resta un secret pour tout le monde jusqu'au lundi 22 Sha'ban [2], jour où parvint au Caire l'ordre de dire la seconde prière au nom d'El Melek El Mo'azem, la première ayant été faite au nom du sultan (El Saleh) ; le nom d'El M'oazem devait également être inscrit sur les monnaies. A la nouvelle de la mort du sultan, les Francs, fantassins, cavaliers et navires, sortirent de Damiette, traversèrent le fleuve et s'arrêtèrent à Faraskour le jeudi 25 Sha'ban [3]. Le vendredi [4], une lettre arrivait au Caire, dont le commencement était ainsi conçu : « Élancez-vous, légers et lourds, et appliquez-vous, avec toutes vos ressources et toutes vos âmes, dans le chemin de Dieu. Ce sera un grand bien pour vous de savoir. » Il se trouvait dans cette lettre une éloquente exhortation à la guerre sainte. On la lut en chaire à la mosquée du Caire, où une foule considérable s'était réunie pour l'entendre. Les gens du Caire, de Masr et des environs, très inquiets, se mirent à pleurer, à se lamenter et à gémir, certains de voir bientôt les Francs s'emparer du pays, parce qu'il n'y avait plus de roi pour diriger les affaires. Cependant, ils ne se laissèrent pas abattre et accoururent du Caire, de Masr et de toutes les provinces. Une foule considérable fut ainsi rassemblée. Le mardi 1er de Ramadan [5], les Musulmans et les Francs se livrèrent un combat où périt El 'Alaï, émir du conseil et de l'assemblée. Les Francs arrivèrent jusqu'à Sharmesah ; le lundi 7 [6], ils étaient à El Baramoun. Leur approche

1. 20 novembre 1249.
2. 30 novembre 1249.
3. 5 décembre 1249.
4. 6 décembre 1249.
5. 8 décembre 1249.
6. 15 décembre 1249.

répandait la terreur. Le dimanche 13[1], ils arrivèrent en face de Mansourah ; là, ils n'étaient plus séparés des Musulmans que par le canal d'Ashmoum. Ils creusèrent pour se protéger un fossé qu'ils appuyèrent d'un mur protégé par de nombreux abris, et ils dressèrent les machines pour lancer des projectiles contre les Musulmans. Leurs navires étaient ancrés devant eux sur le Nil, tandis que les navires musulmans étaient en avant de Mansourah. La lutte devint terrible sur la terre et sur l'eau. Le 16[2], arrivèrent aux Musulmans six cavaliers annonçant que les Francs se trouvaient dans une position critique. Le jour de la fête de la rupture du jeûne[3], on fit prisonnier aux Francs un comte, proche parent du roi. Tous les guerriers musulmans mirent à combattre les Francs une ardeur extraordinaire et leur firent de terribles blessures, leur tuant quelque homme à chaque instant et leur faisant des prisonniers. Ils se jetaient à l'eau, passaient à la rive occupée par les Francs et cherchaient par toutes sortes de stratagèmes à s'emparer de quelque soldat franc. Ils défiaient la mort à tel point qu'un d'entre eux, ayant évidé une pastèque, y enferma sa tête et, plongeant dans le fleuve, se dirigea vers les Francs : l'un de ceux-ci, croyant apercevoir une véritable pastèque, descendit dans l'eau pour la prendre, mais il fut saisi et emmené vers le camp musulman. Le mercredi 7 Shawal[4], les Musulmans enlevèrent aux Francs un navire qui portait un comte et 100 hommes. Le jeudi 15[5] du même mois, les Francs se jetèrent à cheval vers le terrain occupé par les Musulmans et engagèrent le combat, mais dans l'affaire ils perdirent quarante cavaliers et soixante-sept fantassins qui furent envoyés sous bonne escorte au Caire ; parmi eux se trouvaient trois des principaux secrétaires du roi. Le jeudi 21[6], les Francs lancèrent sur le fleuve un énorme brûlot enflammé, dont les Musulmans s'emparèrent. Le canal d'Ashmoum est franchissable à gué sur certains points ; un faux Musulman indiqua les gués aux Francs ; ceux-ci, guidés par le traître, traversèrent ces gués à cheval dans la nuit du mardi 4 ou 5 de Dhu'l Qa'dah[7]. Les Musulmans ne furent informés de l'arrivée des Francs

1. 21 décembre 1249.
2. 24 décembre 1249.
3. 7 janvier 1250.
4. 13 janvier 1250.
5. 21 janvier 1250.
6. 27 janvier 1250.
7. 8 février 1250.

que quand l'ennemi se rua avec impétuosité sur leur armée. L'émir Fakhr el din était au bain quand on vint lui annoncer l'attaque des Francs; tout troublé, car il ne s'attendait à rien de tel et n'était pas sur ses gardes, il s'élança à cheval et alla en toute hâte donner aux émirs et aux troupes l'ordre de monter à cheval et de partir avec un détachement de ses Mamelouks. Une patrouille franque les ayant rencontrés les attaqua. Ceux qui accompagnaient Fakhr el din prirent la fuite; l'émir lui-même, frappé d'un coup de lance au côté, fut assailli de toutes parts à coups d'épée et fut tué sur la place. C'est alors que ses Mamelouks se portèrent en masse à son palais, brisèrent les coffres et les caisses, et s'emparèrent de son argent et de ses objets précieux. Les Francs, après la mort de Fakhr el din, poussèrent vers Mansourah; les Musulmans épouvantés s'enfuirent et se débandèrent à droite et à gauche; la déroute fut telle que peu s'en fallut que les Francs n'effaçassent le nom de l'Islam de la terre d'Égypte. Le roi de France arriva jusqu'à la porte du palais du sultan, et il allait s'en rendre maître quand Dieu permit qu'une troupe de Mamelouks baharites et gemdarites, rassemblés autrefois par El Melek El Saleh, et dont faisait partie Beïbars el Bondoqdari, se jeta sur les Francs et engagea une si terrible mêlée, qu'elle les repoussa de leurs positions et, les poursuivant sans relâche à coups d'épées et de piques, les mit en fuite à leur tour. Les Francs perdirent dans cette bataille 150 cavaliers; leur infanterie était arrivée à la digue et se préparait à passer le canal. Si l'affaire eût été menée mollement et eût laissé à l'infanterie franque le temps d'en venir aux mains avec les Musulmans, il en fût résulté pour ces derniers un malheur irréparable. La collision eut lieu dans les rues et les ruelles de la ville; si l'espace n'avait pas été aussi étroit, aucun Franc n'aurait échappé. Ceux qui évitèrent la mort s'enfuirent et élevèrent, pour se protéger, un mur qu'ils entourèrent d'un fossé. Quelques-uns se replièrent sur la rive orientale, mais le plus grand nombre se retira dans l'île contiguë, à Damiette. Au moment du combat, un billet avait été confié à l'aile des oiseaux et envoyé au Caire où les habitants poussèrent des cris extraordinaires; des lieutenants et quelques soldats arrivèrent au Caire, dont les portes restèrent ouvertes pendant la nuit du mercredi. Le mercredi[1] les oiseaux tombèrent, apportant la nouvelle de la défaite des Francs et le chiffre de leurs morts. On pavoisa la ville et on fit

1. 9 février 1258.

retentir à la citadelle de la montagne les instruments de bonne nouvelle. El Mo'azem Touran Shah se rendit à Damas, où il entra le samedi, dernier jour de Ramadan[1], s'emparant de tout ce qui se trouvait dans la ville. Le 4 de Shawal[2], arriva par pigeon voyageur la nouvelle de son entrée à Damas et les instruments de bonne nouvelle furent frappés par les troupes à Mansourah et à la citadelle de la Montagne. Touran Shah partit de Damas l'antépénultième jour de Shawal[3], et les nouvelles de son approche se succédèrent. L'émir Hassam el din ben Abou Aly alla au-devant de lui et le rencontra à Salahieh le 16 de Dhu'l Q'adah[4]. C'est à ce moment qu'on fit savoir la mort d'El Melek el Saleh dont, jusque-là, personne absolument ne parlait; les affaires étaient restées dans l'état, le palais n'avait subi aucun changement et les dispositions avaient été prises comme de coutume. Shagarat el dorr, épouse favorite du sultan, dirigeait les affaires, et sous prétexte que le sultan était malade, ne permettait à personne de l'approcher. Lorque Touran Shah quitta Salahieh, les émirs et les Mamelouks allèrent à sa rencontre. Le nouveau sultan s'installa dans le palais royal de Mansourah le mardi 19 de Dhu'l Qa'dah[5]. Le lundi suivant[6], les Musulmans conduisirent des barques qu'ils transportèrent à dos de chameau jusqu'au canal de Mehallah où ils les mirent à flot et les chargèrent de combattants. Au moment où les barques franques traversaient le canal de Mehallah, les barques musulmanes qui s'étaient embusquées fondirent sur elles et un combat s'engagea entre les deux flottilles. La flotte musulmane, arrivant de Mansourah, coupa la retraite aux Francs, s'empara de cinquante-deux de leurs barques et tua ou fit prisonnier un millier d'hommes. La voie d'approvisionnements des Francs était ainsi coupée. La disette devint chez eux très grande, et ils furent assiégés à leur tour. Le 1[er] de Dhu'l Higgah[7], les Francs s'emparèrent de sept brûlots appartenant à la flottille opérant dans le canal de Mehallah; l'équipage put s'échapper. Le jour de *'Arafah*[8], les navires musulmans attaquèrent les barques qui apportaient

1. 6 février 1250.
2. 10 janvier 1250.
3. 2 février 1250.
4. 20 février 1250.
5. 23 février 1250.
6. 1[er] mars 1250.
7. 7 mars 1250.
8. 16 mars 1250.

des provisions aux Francs et s'emparèrent de trente-deux de ces barques, dont neuf étaient chargées de soldats. La force des Francs allait s'affaiblissant, tandis qu'augmentait la disette. En toute hâte, ils demandèrent une trêve aux Musulmans, proposant de leur rendre Damiette, à la condition qu'on leur abandonnerait Jérusalem et une fraction des pays riverains de la mer. Mais ces propositions furent repoussées. Le 27 de Dhu'l Higgah[1], les Francs mirent le feu à tous leurs ouvrages en bois et s'embarquèrent sur leurs navires dans l'intention d'aller se retrancher dans Damiette. Ils se mirent en route pour cette ville, dans la nuit du mercredi 3 de Moharrem de l'an 648[2], leurs navires descendaient droit devant eux, au fil de l'eau. Les Musulmans, revenus à la rive qu'ils occupaient, s'embarquèrent, eux aussi, et se lancèrent à la poursuite des Francs; au matin du 4[3], les Musulmans avaient cerné les Francs, auxquels ils tuèrent un grand nombre d'hommes et firent de nombreux prisonniers : le nombre des cavaliers tués au-dessus de Faraskour dépassa, dit-on, 10,000, et on fit prisonniers, tant de la cavalerie que de l'infanterie, des ouvriers et du menu peuple, près de 100,000 hommes; le butin, argent, munitions, chevaux et mulets, fut incalculable. Le roi de France et les principaux seigneurs des Francs se retirèrent sur une colline et, demandant l'*aman* qui leur fut accordé, se rendirent à l'eunuque Gemal el din Mohassem El Salehi; on les entoura aussitôt et on les emmena à Mansourah. Le roi de France fut enchaîné et enfermé dans la maison qu'occupait le cadi Fakhr el din Ibrahim ben Loqman, écrivain du bureau de rédaction. On commit à la surveillance l'eunuque Sabih El Mo'azemi; le frère du roi fut enfermé avec lui. Un traitement quotidien était servi au roi. El Melek El Mo'azem prescrivit à Seif el din Youssef ben El Touri, un de ceux qui étaient venus avec lui d'Orient, de s'occuper du massacre des prisonniers. On en fit chaque nuit sortir trois cents que l'on tuait et que l'on jetait au fleuve. Cela dura ainsi jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus.

Étant maître du roi de France, El Melek El Mo'azem partit de Mansourah et descendit avec la cour royale à Faraskour, où il se fit élever une tour de bois. Retardant sa marche sur Damiette, il écrivit de sa main à l'émir Gemal el din ben Yaghmour, son lieutenant à Damas et à son fils Touran Shah :

1. 2 avril 1250.
2. 5 avril 1250.
3. 8 avril 1250.

« Gloire à Dieu qui a éloigné de nous la désolation ; il n'y a de victoire que par l'intervention de Dieu. Aujourd'hui, que les croyants se réjouissent de la victoire divine! Quant aux bienfaits de ton maître, tu peux les citer; mais si l'on voulait dénombrer les bienfaits de Dieu, cela serait impossible. Nous envoyons au haut conseil d'El Gemal et à tous les Musulmans l'heureuse nouvelle que Dieu a accordé aux Musulmans la victoire sur les ennemis de la religion. Ceux-ci avaient parachevé leur œuvre, nous faisant le plus grand mal, chassant du pays les serviteurs (de Dieu), les habitants et les enfants. C'est alors qu'on peut s'écrier qu'il ne fallait pas désespérer de l'assistance divine. Et le lundi, 1er jour de l'année bénie 648, Dieu accomplit sa bénédiction sur l'Islam; nous avons ouvert les trésors, nous avons distribué les richesses et les armes, nous avons rassemblé les nomades, les volontaires et des gens que personne ne connaît, si ce n'est Dieu. Ils sont venus de tous les défilés les plus lointains, des pays les plus éloignés. Voyant cela, les ennemis ont envoyé demander la paix aux conditions intervenues entre eux et El Melek El Kamel; mais nous refusâmes. Et dans la nuit du mercredi, ils abandonnèrent leurs tentes, leurs richesses, leurs objets pesants et se retirèrent vers Damiette. Mais nous les poursuivîmes, et le sabre n'a pas cessé de frapper sur leur dos pendant toute la nuit, faisant tomber sur eux la calamité et le malheur. Dans la matinée du mercredi, nous leur tuâmes trente mille hommes, sans compter ceux qui, d'eux-mêmes, se jetèrent dans le fleuve; quant à compter leurs prisonniers, autant vaudrait compter la mer. Le Français s'est réfugié dans le port (الى المينة) et a demandé l'*aman*. Nous le lui avons accordé; nous l'avons fait prisonnier, nous l'avons bien traité et nous nous sommes rendu maître de Damiette avec l'aide de Dieu, et grâce à sa puissance, à sa souveraineté et à sa grandeur. » Et avec sa lettre, il envoya le chaperon (الغارة) du roi français. L'émir Gemal el din s'en coiffa; ce chaperon était d'écarlate rouge, garni de peau d'écureuil. Le Sheikh Negm el din ben Israël dit à ce propos :

La chape du Français est arrivée,
Et elle est vraiment digne du seigneur des émirs;
Elle était blanche comme le papier, mais
Nos épées l'ont teinte de sang.

Un autre a dit :

O chef de tous les rois du temps,
Tu as fait accomplir les promesses divines de victoire ;

Notre maître n'a pas cessé de pénétrer dans le pays secret de l'ennemi.
Et de revêtir, des robes des rois, ses esclaves.

El Melek El Mo'azem, devenu menaçant pour sa belle-mère, Shagarat el Dorr, se mit à lui demander les trésors de son père. Remplie de crainte, elle écrivit aux Mamelouks d'El Melek El Saleh pour les exciter contre El Mo'azem. Or, lorsque Fares Oqtaï avait été rejoindre El Mo'azem à Hosn Kaifa, il avait cru que ce prince lui accorderait un émirat; mais il n'en avait rien été, et El Mo'azem s'était ainsi mis à dos les Mamelouks de son père. De plus, il s'était montré brutal vis-à-vis de la reine, avait enlevé à l'émir Hassam el din ben Abou Aly la lieutenance du royaume, l'avait obligé de venir rejoindre l'armée, sans plus s'occuper de lui. Il avait tenu à l'écart les serviteurs de son père et les avait remplacés par des gens venus avec lui d'Orient, qu'il avait pourvus des charges royales. Il fit de l'eunuque Messour son intendant, et de Sabih, un vigoureux esclave abyssin, son trésorier. A ce dernier, il fit donner une canne d'or, des richesses considérables et des fiefs immenses. Quand il était ivre, il rassemblait des bougies dont il coupait le sommet avec son sabre, en disant : « Ainsi ferai-je aux Bahrites. » Il était sot, frivole, aveuglé par son amour des plaisirs; chacun se détachait de lui. La situation se prolongea jusqu'au lundi 29 de Moharrem[1]. Ce jour-là, le sultan était assis sur une natte, quand un des Mamelouks bahrites se présenta et, le frappant de son épée, lui abattit les doigts de la main. El Mo'azem s'enfuit et gagna la tour, et poursuivi par les mutins l'épée nue, il se réfugia au sommet de la tour de bois; les Mamelouks lui lancèrent des flèches et mirent le feu à la tour; il sauta du haut de la tour et courut vers le canal : « Je ne veux pas de votre royaume, s'écria-t-il ; laissez-moi retourner à El Hosn; ô Musulmans, n'est-il personne parmi vous qui veuille me secourir et me défendre? » Mais les soldats étaient là debout, armés de leurs épées et personne ne lui répondit. Les flèches se mirent à pleuvoir sur lui de tous côtés: il fut haché à coups d'épée et mourut brûlé, noyé, massacré le lundi en question. Son corps fut laissé sur le bord du fleuve pendant trois jours après lesquels on l'ensevelit. Après la mort d'El Mo'azem, les gens du royaume furent d'avis de nommer reine d'Égypte Shagarat el Dorr, mère de Khalil, de donner le commandement de l'armée à l'émir 'Az el din Aybek El Tourkomani El Salehi; tout le monde prêta ser-

1. 13 avril.

ment dans ce sens, et l'on dépêcha à la reine 'Az el din El Roumi qui, s'étant rendu auprès d'elle à la citadelle de la montagne, l'informa de ce qui s'était passé. La reine en fut très satisfaite et apposa sur les firmans son paraphe qui se lisait : « Mère de Khalil. » La prière fut dite en son nom en chaire à Masr et au Caire. Des pourparlers avaient été engagés avec le roi de France pour la cession de Damiette, et l'émir Hassam el din ben Abou Aly El Hadiani avait été chargé des négociations. Le roi de France, après bien des pourparlers, consentit à cette cession, à condition qu'on le laisserait libre. Il envoya donc aux Francs l'ordre de remettre Damiette aux Musulmans; mais la cession ne fut faite qu'après de longues discussions et de nombreux détours, le vendredi 3 Safar[1]. On planta la bannière du sultan sur les remparts, et l'on y proclama enfin la parole de l'Islam et le témoignage de la vérité ; la ville était restée aux mains des Francs pendant onze mois et sept jours. On rendit la liberté au roi de France, à son frère, à sa femme, à tous ceux qui étaient avec lui. On les conduisit à la rive occidentale où ils s'embarquèrent le lendemain, samedi 4 Safar[2] et firent voile pour Acre.

C'est à propos de ces événements que le vizir Gemal el din Yahia ben Matrouh a dit :

Dis au Français, si tu le rencontres,
Cette sincère parole d'un conseiller sincère :
« Que Dieu te récompense de ce qui est advenu.
Grâce aux serviteurs de Jésus le Messie.
Tu es venu en Égypte, comptant t'en emparer
Et t'imaginant, ô tambour, qu'il suffit de souffler pour jouer de la flûte.
Mais ton destin t'a poussé vers la calamité,
Et le monde, malgré son immensité, t'a semblé étroit.
Tous tes compagnons sont déposés,
Grâce à ta sage direction, au sein des tombeaux :
De tes cinquante mille hommes on ne voit plus
Que des morts ou des prisonniers blessés.
Que Dieu te pousse à faire encore de même!
Peut-être ainsi Jésus se débarrassera-t-il de vous.
Si votre pape en est satisfait,
C'est que (parfois) les pires conseils viennent de meilleurs conseillers. »

1. 7 mai.
2. 8 mai.

Dis-leur que, s'ils veulent revenir
Pour se venger, solide encore
Est la maison de Ibn Loqman à la même place:
Que les chaînes sont encore là et que l'eunuque est toujours Sabih.

Et Dieu décrèta que le Français, après avoir échappé à ce désastre réunit de nouveau une armée considérable et se rendit à Tunis. Ahmed ben Ismaïl El Zayat, un jeune Tunisien, a dit:

O Français, cette terre est la sœur de l'Égypte,
Prépare-toi au malheur qui va t'accabler.
Ici la maison d'Ibn Loqman sera pour toi un tombeau
Et tu auras pour eunuque Mounqir et Nakir (les deux anges de la mort).

Ces vers furent d'un bon augure, car le Français mourut pendant le siège de Tunis. Les émirs, une fois maîtres de Damiette, envoyèrent des courriers au Caire, on fit retentir les instruments de bonne nouvelle, et on pavoisa le Caire et Masr, et l'armée arriva, venant de Damiette, le jeudi 9 safar[1].

Pendant les règnes d'El Ashraf Mousa ben El Melek El Messa'oud Aqsis ben El Melek El Kamel et d'El Melek El Mo'ez 'Az el din El Tourkomani, les troubles s'accentuèrent en Égypte, et El Melek El Naser Youssef ben El 'Aziz se rendit maître de Damas. Les chefs du royaume, c'est-à-dire les Mamelouks bahrites, tombèrent d'accord pour raser la ville de Damiette, où ils craignaient une seconde descente des Francs. On y envoya donc des carriers et des manœuvres, et les remparts furent attaqués le lundi 18 sha'ban 648[2] et démolis complètement; il ne resta plus rien de la ville que la mosquée. Au sud de l'emplacement primitif on bâtit sur le rivage du Nil des paillottes où les habitants peu valides s'établirent et auxquelles ils donnèrent le nom d'El Menshieh. Le rempart détruit avait été élevé par l'émir des croyants El Moutawakel 'ala Allah comme nous l'avons dit plus haut. Lorsque, après le meurtre d'El Melek El Mozaffer Qouttouz, El Melek El Zahir Beïbars El Bondoqdari El Salehi se fut approprié le royaume d'Égypte, il expédia de Masr, en 659[3], un grand nombre de carriers chargés d'obstruer l'embouchure du fleuve à Damiette. Ces ouvriers, ayant taillé un grand nombre de pierres rondes (قراميد), les jetèrent dans la branche du fleuve qui va se déverser

1. 13 mai.
2. 15 octobre 1250.
3. Du 6 décembre 1260 au 15 novembre 1261.

dans la mer, au nord de Damiette : le lit du fleuve se rétrécit d'autant et ne permit plus aux navires d'arriver jusqu'à la ville. Jusqu'à présent, il en est toujours ainsi, et les grandes barques, venant de la mer, ne peuvent y pénétrer; les marchandises apportées par les barques sont transbordées dans des bateaux spéciaux au Nil et que les gens de Damiette nomment des *guermes* (جرومة, au singulier جرم). Les navires de mer vont s'arrêter à l'extrémité du cap qui sépare les deux embouchures du fleuve. Aujourd'hui les habitants de Damiette prétendent que si les navires de mer ne peuvent remonter le fleuve, c'est qu'ils en sont empêchés par un accident de terrain qui obstrue l'embouchure, ou par un amoncellement de sable qui s'est formé en cet endroit. Mais c'est une explication erronée qui a pour origine le grand nombre d'épaves des navires naufragés qu'on recueille en cet endroit, épaves dont ils ignorent l'origine, ne connaissant pas les événements qui ont eu lieu. Jusqu'à présent encore, l'entrée du fleuve est redoutable aux navires, et ceux qui s'y perdent sont nombreux.

Je me suis rendu à cette place pour la visiter et j'ai reconnu que c'était une des plus étonnantes qu'aient vues les hommes.

Quant à la Damiette d'aujourd'hui, elle s'est formée après la destruction de l'ancienne ville; à l'emplacement actuel, des huttes avaient été élevées, mais l'endroit s'est constamment agrandi et est devenu à son tour une grande ville avec marchés, bains, mosquées, écoles, lieux de prière. Les maisons donnent sur le grand bras du Nil; en arrière s'étendent des jardins qui font de ce pays un des pays de Dieu les plus beaux qu'on puisse voir. L'émir, le vizir El Mouchir El Ostadar Ylbagha El Salemi m'a déclaré n'avoir jamais vu, dans son voyage de Samarcande à Masr, de pays plus beau que cette Damiette. Je croyais sa louange exagérée, mais je l'ai visité, moi aussi, et j'ai trouvé que c'était le pays le plus beau et le plus agréable.

Et voici ce que j'en dis :

Que les pluies du printemps arrosent Damiette! Salut à elle de la part de qui l'a visitée!
Son souvenir ne fait qu'accroître mon désir de la revoir.
Que les autans ne cessent d'alimenter ses nuages,
Car c'est une terre dont la beauté égale celle du Paradis.
Ceux qui parcourent les contrées pendant la nuit, savent combien elle est douce
Et les beautés qui l'environnent ne peuvent être comptées.

Certes, les cours d'eau qui entourent ses jardins
Ressemblent à des épées étincelantes ou à la surface des joues.
Sa poussière altérée la fait ressembler à l'amoureux
De qui se détourne la bien-aimée.
Debout sur ses pieds et les yeux noyés de larmes.
Il surveille les étoiles de la nuit, plongé dans la douleur.
A le voir ainsi debout on croirait que,
Malgré la longueur de l'attente, il espère toujours en la personne de son amie.
Et puis, ces noriahs! elles
Renouvellent la douleur dans le cœur de l'amoureux solitaire.
Je lui raconte ma douleur, et il me semble qu'elle
Me raconte la sienne et pousse la même plainte.
Il me semble que c'est un ciel dont les étoiles
Tournent toujours pour son bien et son bonheur.
Dans les bassins blancs, qu'il est joli le nénuphar!
Plus doux, plus éclatant de couleur que la rose
(On dirait) un ciel de cristal semé d'astres
Aux merveilleuses couleurs et symétriquement disposés.
Sur la rive du Nil sacré une promenade règne,
Qui rendrait la jeunesse au vieillard affaibli par l'âge.
Là naissent des vents qui dissipent le chagrin et la tristesse
Et des nuits douces comme l'arrivée de la bien-aimée.
A la rencontre des deux fleuves sont une multitude de merveilles
Qui éclatent et brillent de près comme de loin.
Quand le Nil se jette dans la mer, on dirait
Deux rois marchant, entourés de leur armée,
Qui se présentent pour le combat; la lutte devient acharnée.
Et l'on ne se bat qu'avec les lances longues et flexibles.
Ils refont ce qu'ils ont fait déjà, et resteront comme
Ils sont, fiançailles magnifiques et en lutte infinie.
Que de fois j'ai goûté de délicieux plaisirs
Sur leurs rives douces et désaltérantes pour celui qui y va boire!
Que de fois j'ai joui dans ces jardins de la douceur
De vivre là dans la paix et dans le bonheur!
Sur le promontoire si fréquenté que de fois j'ai erré seul
Et du côté de Shata, à droite d'El 'Elm.
Là, l'œil de l'esprit voit tout ce qu'il peut embrasser
De beauté, de bonté, de richesse et de gloire.
O mon Dieu, que ta bonté m'accorde d'y revenir encore
Sans que cette fois j'y sois appelé par le malheur ou la peine!

A Damiette, dans la ville détruite, est une mosquée, un des sanctuaires les plus révérés de l'Islam. On l'appelle généralement Menged Fatah. C'est l'oratoire fondé par les Musulmans à Damiette, lors de la conquête de la ville, quand Dieu, pour la première fois, fit conquérir l'Égypte par la main de 'Amr ben El'As. Sur la porte est une inscription coufique, rappelant qu'elle a été rebâtie après l'an 500 de l'Hégire[1]. Elle renferme un grand nombre de colonnes de marbre, dont quelques-unes n'ont pas leurs pareilles. Cet oratoire porte le nom de Gama' Fatah, pour cette simple raison qu'un personnage appelé Fateh y a séjourné, ce qui lui fit donner par le peuple le nom de Gama' Fatah. Ce personnage n'est autre que Fateh ben Othman El Asmar El Takrouri, qui s'était rendu de Meràqesh à Damiette, dans le but de se détacher du monde. Là, il donnait de l'eau à boire dans les marchés, sans rien exiger de personne. Il séjourna aussi en dehors d'El Thogr, mais étant obligé d'y assister à la prière en commun, il abandonna complètement le monde et s'établit dans les parages de Tounah, sur le lac de Tennis, village ruiné depuis près de sept années, dont il répara la mosquée. De Tounah, il se rendit à la mosquée de Damiette et demeura dans un trou, au pied du minaret, sans voir personne, excepté à l'heure de la prière. A ce moment-là, il allait prier et, après le salut de l'*imam*, retournait à son trou. Si un de ses voisins lui adressait la parole, il lui parlait debout, après la terminaison de la prière. Sa vie n'était qu'*union* (à Dieu) dans la *séparation* (c'est-à-dire le monde qui sépare de Dieu), *rapprochement* dans l'*éloignement*, *communion* dans l'*absence*[2]. Pendant le pèlerinage qu'il fit, il marcha toujours à l'écart de ses compagnons, et on ne le vit qu'aux moments de la halte. Il resta constamment à l'écart des autres et ne parla à personne jusqu'à son retour à Damiette; là, il se mit à réparer la mosquée et la nettoya lui-même; il chassa ainsi toutes les chauves-souris nichées dans les coupoles, il remplit d'eau les citernes, il dalla la cour, aplanit la terrasse avec du platre et s'y établit. Auparavant, depuis la destruction de la ville, la mosquée n'était ouverte que le vendredi. Et on y installa un imam chargé d'y lire les cinq prières (الخمس); cet imam demeurait dans la maison du prône et s'occupait de la direction de ceux qui venaient là. On nomma un lecteur qui lut le Coran à l'aube et au coucher du soleil; un autre fut

1. Du 2 septembre 1106 au 21 août 1107.

2. Expressions mystiques qui signifient qu'il était toujours en communion avec Dieu, bien que vivant dans le monde qui l'éloigne de Dieu.

chargé de lire un sermon (?) (ميعاد), pour rappeler aux hommes (les bienfaits de Dieu) et les instruire. Il disait : « Si je connaissais à Damiette un lieu plus vénérable que la mosquée j'irais m'y établir, et si je connaissais sur la terre un lieu où le pauvre fût plus misérable qu'à Damiette, je m'y rendrais et y resterais. » Si quelque pauvre venait le trouver et qu'il n'eût rien à lui donner, il vendait quelqu'un de ses vêtements pour pouvoir lui servir le repas d'hospitalité. Il se couchait la nuit et se réveillait au matin, sans que personne sût rien de lui; l'œil n'en voyait rien, l'oreille n'en entendait rien. Il aidait en secret les pauvres et les indigents. Si quelqu'un lui demandait quelque chose, il recevait toujours beaucoup plus qu'il n'avait demandé, et si Dieu lui faisait obtenir quelque chose, il l'employait à des aumônes. Il s'ingéniait à s'humilier, et Dieu fit éclater sa vertu et sa bénédiction sans qu'il y fût pour rien, et j'ai connu de lui beaucoup de traits merveilleux. Il s'appliquait à suivre l'exemple des anciens qui s'en tenaient au Livre et à la tradition, s'écartaient de toute discussion et repoussaient tout orgueil et toute vantardise. Il tenait sa conduite secrète et était plein de retenue dans ses paroles et dans ses actes. Personne ne lui tenait compagnie pendant la nuit ; on ignorait quels étaient ses jours de jeûne et quels jours son jeûne était rompu. Toujours il employait l'expression « s'il plaît à Dieu », là où les autres se servaient de l'exclamation « par Dieu! » Le cheikh 'Abd El 'Aziz El Damiri lui ayant conseillé de prendre femme, affirmant que le mariage était prescrit par la Sunnah, il épousa deux femmes vers la fin de sa vie, mais il n'entra chez aucune d'elles pendant le jour ; jamais il ne mangea ni ne but avec elles. Sa nuit était consacrée à la prière, cependant parfois il se rendait auprès d'elles, parfois il s'abstenait de les visiter, suivant la distribution de son temps et les exigences de ses pratiques religieuses et de son amour de la solitude. Aucun de ses familiers ne sut jamais quels jours il jeûnait et quels jours il ne jeunait pas. On se contentait de lui porter sa nourriture et de la déposer dans sa chambre particulière, sans qu'on l'ait jamais vu manger. Il affectionnait les pauvres et affectait lui-même l'état de pauvreté. Il repoussait de toutes ses forces l'oppression et la tyrannie, restant humble avec les pauvres et hautain avec les puissants et les riches, il se plaisait à la lecture du Coran et des livres, mais personne ne le voyait jamais écrire. Il lisait le Coran avec humilité et circonspection. Il ne se servait jamais de tapis pour la prière ; jamais il ne s'affilia à aucune secte, ni ne se coiffa du petit bonnet blanc (طاقية). Il ne dit jamais : « Je suis un cheikh. »

ni : « Je suis un pauvre. » Chaque fois que le pronom « moi » se présentait dans ses discours, il s'en excusait et demandait à Dieu pardon de l'avoir employé. Jamais il n'assista à une audition (musicale), mais il ne faisait pas de reproches à qui y assistait. Sa conduite était parfaite, sans qu'il cherchât à la rendre parfaite. Il se montrait très hautain avec les gens du monde et très humble avec les pauvres, présentant à ceux-ci la nourriture et ne la présentant pas aux riches. S'il y avait chez lui quelque réunion, il mettait les pauvres avant les riches, et si un pauvre quittait sa maison, il l'accompagnait quelques pas, pieds nus, sans chaussure, et restait debout à le regarder s'éloigner, jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue. Si quelque pauvre jouissait du titre de cheikh, il le faisait asseoir poliment auprès de lui, gardant son turban, et le précédait sur la route. Il disait : « Je ne dis à personne : Fais ceci ou ne le fais pas. Celui qui veut se bien conduire n'a qu'à surveiller ses actions. Celui que sa propre vue ne suffit pas à conduire ne se conduira pas en écoutant les autres. » Un de ses familiers lui ayant dit : « Mon seigneur, prie Dieu pour qu'il nous accorde ses bienfaits, car nous sommes pauvres, » il lui répondit : « Si vous voulez que Dieu soit généreux envers vous, ne gardez rien dans votre maison et alors implorez sa générosité. Car il est écrit : *Ne demandez rien à Dieu si vous possédez seulement une bague de fer.* » Suivant lui, le pauvre est comme vierge, et dès qu'il implore, il cesse de l'être. Un de ses familiers lui demanda un jour de prier Dieu de lui accorder une vie plus large, car la sienne était très précaire : « Je ne prierai pas Dieu pour qu'il t'accorde une vie plus large, répondit-il; je lui demanderai pour toi une vertu et une perfection plus grandes. » Malgré ses pratiques religieuses et tout le temps qu'il y employait, il ne négligeait pas ses amis et n'oubliait pas leurs affaires, au point qu'il se chargeait de les régler et de faire tout le nécessaire pour ses amis, et de les arranger au mieux de leurs intérêts. Il connaissait la situation des gens suivant leur fonction; il exaltait la science et se montrait généreux envers les orphelins; il était plein de compassion pour les souffreteux et les veuves. Il s'employait à intercéder auprès du juge pour les affaires générales et particulières, sans que leur nombre le rebutât ni ne l'ennuyât. Il multipliait en secret les aumônes sans jamais rien demander pour lui. Il dépréciait ce qu'il donnait, bien que ce fût parfois considérable ; au contraire, il faisait grand cas de ce qu'on lui donnait, quelque petit que fût le présent, et récompensait le donateur par un cadeau beaucoup plus important. Jamais il ne fréquenta

d'émir ni de vizir; mais sa conduite et sa manière d'être l'élevaient dans l'humilité, le glorifiaient dans la pauvreté : c'était le *rapprochement* dans l'*éloignement*, l'*union* dans la *séparation*, le *renoncement* (زهد) au milieu du monde et de ses créatures[1]. Il était plus grand encore que sa réputation. Voici l'une des prières qu'il faisait pour lui-même et pour ceux qui le lui demandaient : « Mon Dieu, éloigne-nous du monde et des gens du monde, et éloigne-les de nous. » Il resta ainsi jusqu'à sa mort, survenue à la fin de la nuit, dont le lendemain était le 8 de rabi II de l'an 695[2]. Il laissa deux enfants qui n'avaient pas de quoi vivre pendant une nuit. Il devait en outre 2,000 dirhems. On l'enterra dans le voisinage de la Mosquée et, encore aujourd'hui, on visite son tombeau.

1. Mêmes expressions mystiques que plus haut, page 662, note 2.
2. 14 février 1206.

CHAPITRE LXII

DE SHATA

Shata, ville située dans le voisinage de Tennis et de Damiette, donne son nom aux étoffes *Shatawiah*. Elle-même, dit-on, tire son nom de Shata ben El Hâmouk, dont le père était l'oncle d'El Maqauqos et commandait à Damiette. Lorsque Dieu eut fait conquérir la citadelle par les mains d'Amr ben El 'As et que celui-ci se fut rendu maître de la terre d'Égypte, il envoya pour s'emparer de Damiette une armée qui assiégea la ville et s'empara de ses remparts ; Shata, avec deux mille de ses compagnons, sortit de la ville et alla se joindre aux Musulmans. Déjà auparavant il aimait la vertu et avait un penchant pour l'Islamisme dont il avait entendu parler. Maîtres de Damiette, les Musulmans eurent à lutter contre le prince de Tennis. Shata se rendit à Bourlos, à Damirah et à Ashmoum Tenah et appela les habitants aux armes. Ceux-ci se joignirent à lui pour combattre les gens de Tennis. Shata partit donc avec ces partisans auxquels se réunirent les Musulmans de Damiette et les renforts expédiés par 'Amr ben El 'As, pour livrer bataille aux gens de Tennis. Dans la rencontre des deux armées, Shata combattit avec un courage admirable et tua douze des plus fameux guerriers de Tennis, il mourut en martyr dans la nuit de vendredi 18e jour de Shaaban de l'an 21 de l'Hégire[1]. On l'enterra en dehors de Damiette, à l'endroit où est encore aujourd'hui son tombeau. On lui éleva un monument où les gens s'assemblent chaque année le 15 du mois de Shaaban ; on s'y rendait en foule de tous les villages d'alentour et cet usage se pratique encore à présent. C'est à Shata que se fabriquait le voile de la Ka'bah. J'y ai vu, rapporte El Fakehy, un des voiles de l'émir des croyants Haroun El Rashid, en étoffe *qebati* d'Égypte, portant cette inscription : « Au nom de Dieu, que la bénédiction de Dieu soit sur le serviteur de Dieu Haroun, émir des croyants. Que Dieu prolonge sa vie ! Ceci est un des objets fabriqués par ordre d'El Fadl ben El Rabi', affranchi de

1. 10 juillet 642.

l'émir des croyants, dans l'atelier de tapisserie de Shata. C'est un voile pour la Ka'bah. L'an 190[1]. »

Entre autres localités très connues du district de Damiette, est Barzakh. C'est un oratoire élevé sur le lac de Damiette. Tout le monde l'appelle El Barzakh, mais je ne sais pourquoi. J'y ai été témoin d'un fait extraordinaire : il y a dans cette mosquée un grand minaret construit en briques ; si quelqu'un le pousse, il tremble. Et me trouvant un jour au sommet, là où le muezzin fait l'appel, je mis le minaret en mouvement, et je vis son ombre se déplacer suivant son double mouvement de va-et-vient. On rencontre autour de cette mosquée des débris de squelettes qui semblent être les restes de ceux qui sont tombés en martyrs dans les combats contre les Francs. Dieu le sait, et vous ne savez rien.

Dabiq est un des villages qui dépendaient de Damiette. On y fabriquait des étoffes brochées d'or, des turbans de lin teint et les étoffes *dabiqi* à dessins d'or. C'est là aussi que se faisaient les turbans de lin à fils d'or ; chacun de ces turbans mesurait cent coudées de longueur et contenait des pièces appliquées tissées d'or. La quantité d'or que renfermait aussi un turban valait cinq cents dinars, non compris le prix de la soie et du fil. Ces turbans furent inaugurés ainsi que d'autres étoffes, au temps d'El Aziz billah ben El Moezz, en l'an 365[2] et employés jusqu'à la mort de ce prince survenue en Shaba'n de l'an 385[3].

El Nahririah, village de la province de Gharbieh, fut établi en donation religieuse par l'émir Shams el din Sonqor El Sa'di, lieutenant général de l'armée au temps d'El Naser Mohammed ben Qalaoun, qui en acheva la construction. Cette construction atteignit de son temps la somme de dix mille dirhems d'argent ; cet émir la quitta, et la construction fut continuée pour le sultan ; la situation de ce village devint de plus en plus prospère, à tel point qu'on y comptait plus de trente jardins, et les revenus, grâce au grand nombre des habitants, s'élevèrent à mille dirhems d'argent par feddan ; puis il devint une grande ville qui rapportait par année *kharadji* et *hilali*[4] une somme de 300,000 dirhems d'argent, soit

1. Du 27 novembre 805 au 16 novembre 806.

2. Du 10 septembre 975 au 29 août 976.

3. Du 19 août au 16 septembre 996.

4. Le sens de ces expressions sera expliqué au chapitre 64 qui traite de la « conversion de l'année *kharadji* copte en année *hilali* arabe ».

quinze mille dinars d'or. Ce Sonqor mourut en l'an 728[1] ; c'est à lui qu'est due l'école d'El Sa'adiah dans le quartier de Hadrat el Baqar, en dehors de la porte de Zaouileh. L'île des Beni Naser tire son nom des enfants de Naser ben Ma'wiah ben Bekr ben Houazen. Voici à quel propos. Les enfants de Hamas ben Zalem ben Ga'il ben'Amr ben Darahman ben Nasir ben Ma'wiah ben Bekr ben Houazen avaient en Égypte une force considérable et s'étaient accrus à tel point qu'ils avaient rempli le Delta et se l'étaient approprié. Une tribu de Berbères entra en lutte avec eux. Cette tribu était connue sous le nom de Laouatah ; elle prétendait descendre de Qeïs. Elle repoussa les Beni Naser qui habitèrent dans des murailles et résidèrent d'une façon fixe dans un lieu situé au milieu du Nil qui prit leur nom ; et ce lieu est l'île des Beni Naser.

1. Du 17 novembre 1327 au 4 novembre 1328.

CHAPITRE LXIII

DE LA ROUTE QUI CONDUIT DE MASR A DAMAS

Le premier qui établit les postes pour les chevaux fut le roi Dara, fils de Bahman fils de Kibeshtasf, fils de Kihrasf, un des rois de Perse; au temps de l'Islam; le premier qui établit les postes fut l'émir des croyants El Mahdi Mohammed ben Abou Ga'far El Mansour, qui installa entre la Mecque, Médine et l'Yémen des relais de mules et de chameaux en l'an 166[1]. L'origine de ce terme est le mot *barid zeneb* (بريدذنب). Car Darius ayant distribué aux relais des grandes routes des montures dont la queue avait été coupée, on appela ce relais *barid zeneb*. En adoptant cette expression, les Arabes en ont retranché la moitié et ont dit simplement *barid*. La grande route que suivent les armées, les caravanes et autres voyageurs partant du Caire et se dirigeant à travers les sables vers la ville de Gaza, n'est pas la route qui, dans l'antiquité, conduisait d'Égypte en Syrie. Celle qui traverse aujourd'hui le désert n'a commencé à être employée qu'après l'an 500 de l'Hégire, au moment où s'éteignait la dynastie des Fatimites. La route qui était en usage avant que les Francs ne se fussent rendus maîtres du pays maritime de Syrie était tout autre. Dans son livre des *Routes et des Royaumes*, Abou'l Qasem 'Obeïd allah ben 'Abd Allah ben Khardadabah, dans son chapitre de la *description de la terre*, s'exprime ainsi: La route de Damas à El Kesouah est de 12 milles; d'El Kesouah à Gasem 24 milles; de là à Fiq, 24 milles; puis jusqu'à Tibériade, ville du Jourdain, 6 milles; de Tibériade à El Lagoûn 20 milles; puis jusqu'à El Qolonsouah 20 milles, puis jusqu'à El Ramleh-Filastin 24 milles; la route d'El Ramleh à Azdoud compte 12 milles; d'Azdoud à Gaza, 20 milles; de là à El Arish, 24 milles à travers les sables; de là à El Ouaradah 18 milles; de là à Omm El Arab 20 milles; de là à El Farma 24 milles, de là à Garir 30 milles; de là à El Qâserah 24 milles; de là à Mesged Qoda'ah 18 milles; de là à Balbeïs, 21 milles; de là à Fostat, capitale de l'Égypte, 24 milles. Cette route, comme on le voit, était toute différente de celle

1. Du 15 août 782 au 4 août 783.

que l'on voit aujourd'hui pour aller de Masr à Damas. On se rend à présent de Balbeis à El Farma à travers les régions que l'on appelle actuellement le pays d'El Sabakh (بلاد السباخ) et qui font partie du Hauf; de Farma, ville voisine de Qatiah, on se rend à Omm El Arab, pays aujourd'hui ruiné, au bord de la mer, dans l'espace compris entre Qatiah et El Ouaradah et où beaucoup de gens pratiquent des fouilles et trouvent des dirhems d'argent pur, très pesants et de grand module; d'Omm El Arab, on va à El Ouaradah, ville qui occupait autrefois un emplacement différent de celui qu'elle occupe aujourd'hui, et dont on a parlé dans ce livre. Quand les Francs quittèrent Constantinople en 490[1] pour enlever aux Musulmans le pays qu'ils occupaient, Baudouin (بغدوين) s'empara d'El Shoubak, auparavant ruinée, et la repeupla en 509[2] et s'avança jusqu'à El Arish, pays prospère à cette époque. Les communications furent coupées entre l'Égypte et la Syrie, et il fallait suivre la route de terre avec les Arabes, par crainte des Francs. Enfin, le sultan Salah el din Yousef ben Ayoub arracha Jérusalem aux Francs en 583[3], redoubla ses attaques contre eux et leur enleva un grand nombre de pays au bord de la mer. Cette route traversait le désert, les voyageurs l'ont suivie depuis lors jusqu'au règne d'El Melek El Saleh Negm el din Ayoub ben El Kamel Mohammed ben El Adel Abou Bekr ben Ayoub, qui fonda en 644[4] dans la terre d'El Sabakh, à l'extrémité du désert, une ville connue encore à présent sous le nom d'El Salahieh; c'est là qu'il descendait et séjournait, et après lui les rois continuèrent à y séjourner. Quand il fut devenu souverain de l'Égypte, El Melek El Zaher Beïbars El Bondoqdari établit des relais dans toutes les directions, si bien qu'une nouvelle pouvait être envoyée de la Citadelle de la Montagne et arriver en quatre jours à Damas, et vice versa. Il recevait des nouvelles de tous les points de l'Empire deux fois par semaine, et tout en restant lui-même à la Citadelle, expédiait par tout le royaume les destitutions et les nominations. Il dut dépenser des sommes considérables pour achever l'organisation de ce relai, qui fut complètement terminée en 659[5]. Ces postes continuèrent à fonctionner entre le Caire et

1. Du 10 décembre 1096 au 8 décembre 1097.
2. Du 27 mai 1115 au 14 mai 1116.
3. Du 13 mars 1187 au 1er mars 1188.
4. Du 19 mai 1246 au 7 mai 1247.
5. Du 6 décembre 1260 au 25 novembre 1261.

Damas, et dans chaque district on trouvait de nombreux chevaux prêts à être montés que l'on nommait « chevaux de poste » ; avec eux étaient des saïs et des hommes spéciaux nommés « piqueurs » (السوّاقين sing. سوّاق) qui, si on l'exigeait, montaient sur les chevaux de poste, poussaient la monture du voyageur, et servaient celui-ci pendant toute la durée du voyage. Personne ne pouvait se servir de ces chevaux que sur un ordre exprès du sultan ; parfois on en interdisait absolument l'usage à tout voyageur non chargé du service du sultan ; parfois aussi quelque notable se procurait cette autorisation et pouvait alors les monter pour son voyage. La route de Syrie était très fréquentée, et le voyageur trouvait à chaque relai tout ce dont il avait besoin, vivres et fourrage. Et ces routes étaient si sûres que, d'après ce que l'on nous a dit, une femme se rendait seule du Caire en Syrie, à cheval ou à pied, sans emporter de vivres ni d'eau. Quand Timour Lenk s'étant emparé de Damas en 803[1], eut réduit en esclavage les habitants et brûlé la ville, les relais de poste furent abandonnés, et la population, désolée par le fléau qui accablait le pays et les calamités innombrables qui s'abattaient sur elle, ne put s'occuper de leur rétablissement. La route de Syrie fut peu à peu abandonnée, puis complètement délaissée. Elle est restée dans cet état jusqu'à présent, c'est à dire en l'année 818[2].

1. Du 22 août 1400 au 10 août 1401.
2. Du 13 mars 1415 au 28 février 1416.

CHAPITRE LXIV

DE LA VILLE DE HATEIN

Les ruines de cette ville se voient encore entre Habouah et El 'Aqoulah, sur le territoire de cette dernière, dans la région qui s'étend de Qatiah à El 'Arish. En face et environ à un mille de distance, est une fontaine d'eau douce nommée par les Arabes (fontaine) d'Abou el 'Arouq; cette fontaine est à l'est de la ville. Cette localité tire son nom de Hatein, ou, suivant d'autres, Hatti ben El Melek Abou Gad El Madiani. Les habitants de Qatia donnent aujourd'hui à la contrée le nom de pays de Hateïn et pays de Gofar. Ce Hateïn régna sur l'Égypte après la mort de son père. Il était belliqueux et violent et résidait dans une citadelle des montagnes du Jourdain près de Tibériade. C'est de lui que tire son nom la ville de Hateïn, où l'on voit le tombeau de Sho'aib, dans le voisinage de Safad.

CHAPITRE LXV

DE LA VILLE D'EL RAQAH

Cette ville est une des localités de Madian, entre la mer de Qolzoum et la montagne d'El Tour. A l'époque où Moïse fit sortir les Israélites d'Égypte, cette ville était habitée par une tribu de Lakhm aparentée à Pharaon et qui adorait le bœuf. C'est à ce peuple que Dieu fait allusion, lorsqu'il dit: *Et avec les Israélites nous avons traversé la mer, et ils sont arrivés chez un peuple qui adore les idoles (Cor., VII, 134)*; tout le verset les concerne. Cette tribu de Lakhm, dit Qotadah, habitait El Raqah. Ils avaient, dit-on, pour idole une statue de bœuf, c'est pourquoi le Samaritain produisit pour eux un veau. Les traces de cette ville subsistent encore aujourd'hui dans ce qu'on voit de Faran, de Qolzoum, de Madian et d'Aïlah, régions parcourues par les nomades.

CHAPITRE LXVI

DE 'AIN SHAMS

Cette ville autrefois s'appelait Ra'msâs, et Aïn Shams était un temple où l'on se rendait en pèlerinage de tous les points de l'horizon ; c'était un de ces temples antiques où affluaient les pèlerins. Les Sabéens avaient reçu ces temples de 'Ad et de Tamoud, suivant les uns; de Seth, fils d'Adam, et de Hermès l'Ancien ou Idris, suivant les autres. Cet Idris fut le premier qui traita de l'essence suprême et des mouvements célestes et bâtit des temples pour y adorer Dieu. On dit que, au temps jadis, il y avait douze temples, le temple de la Cause première, le temple de l'Intelligence, le temple du Gouvernement, le temple de la Forme extérieure, le temple de l'Ame; ces cinq temples étaient de forme circulaire. Le sixième temple était celui de Saturne, de forme hexagonale; puis venaient le temple de Jupiter de forme triangulaire, celui de Mars de forme carrée; le temple du Soleil, carré également; le temple de Vénus, ayant la forme d'un triangle allongé; le temple de Mercure en forme de triangle et renfermant à l'intérieur une construction rectangulaire, enfin le temple de la Lune, de forme octogonale. Le culte par les temples prit une extension considérable chez les Sabéens. Car, prétendaient-ils, comme le Créateur du monde est trop saint pour avoir pu naître, une créature humaine ne pouvait le comprendre et par suite ses adorateurs pour s'en rapprocher devaient se servir de l'intermédiaire de ceux qui se rapprochaient le plus de lui, c'est-à-dire les génies qui pouvaient intercéder pour eux et servir de médiateurs entre eux et la Divinité. Par les génies, ils entendaient les anges qu'ils supposaient chargés de la direction des 7 planètes dans leurs firmaments, c'est-à-dire dans leurs temples ; et nécessairement chaque esprit avait un temple et chaque temple avait un firmament; et entre l'esprit et le temple il y avait un rapport semblable à celui de l'âme au corps; et bien entendu il y avait relation entre l'intermédiaire et les créatures d'une part et le Créateur d'autre part, de telle façon que la créature n'a qu'à se tourner vers l'esprit intermédiaire pour obtenir du Créateur ce dont elle a besoin. En

conséquence, ils se portèrent aux temples où régnaient les planètes, reconnurent leurs emplacements dans le firmament, étudièrent leurs levers et leurs couchers, leurs influences néfastes ou heureuses sur les jours, les nuits, les heures, les personnes, les formes extérieures, les climats, etc.; enfin tout ce qui est enseigné à sa place dans les livres d'astronomie. Il nommèrent ces sept planètes « Les Seigneurs » et « Les Dieux », donnant au soleil le titre de « Dieu des Dieux » et de « Seigneur des Seigneurs »; c'était lui qui répartissait sa lumière dans le cours de l'année où l'on retrouve clairement sa trace. Et ils faisaient des sacrifices aux temples, offrant leurs dons aux génies, pour qu'à leur tour ceux-ci les offrissent au Créateur, car ils estimaient que les temples étaient les corps des génies et que tout ce qui est offert à une personne est offert ainsi à son âme. A chaque planète ils adressaient leurs prières pendant un jour qu'ils regardaient comme dépendant de cette planète. Leurs prières se faisaient à trois moments déterminés du jour; la première au lever du soleil, la seconde au moment où cet astre passe au milieu du ciel et la troisième à son coucher. Ils invoquaient Saturne le samedi, Jupiter le dimanche, Mars le lundi, le Soleil le mardi, Vénus le mercredi, Mercure le jeudi, et la Lune le vendredi. Il existait, dit-on, à Balkh un temple élevé par les Himyarites à la Lune pour rivaliser avec la Ka'bah. Les Persans y venaient en pèlerinage et l'avaient tendu de soie. Ce temple s'appelait *Nou bahr* (نوبهر). Quand ils eurent embrassé la religion des Mages, les Persans en firent un temple du feu dont le surveillant portait le titre de *Barmak* برمك, c'est-à-dire Vali de la Mecque. La fonction de Barmak se continua jusqu'au grand-père de Khaled, grand-père de Ga'far ben Yahia ben Khaled, qui embrassa l'islamisme entre les mains de Hesham ben 'Abd el Melek et prit le nom d'Abd Allah. Le temple fut détruit par Qeis ben El Heisham au commencement du khalifat de Mo'awiah en l'année 41[1]. C'était une construction colossale entourée de portiques et de 360 chambres où logeaient les serviteurs du temple. Il y avait jadis à Sana'a le palais de Rhamdân, l'un des monuments élevés par El Dahak. C'était un temple dédié à la Lune et qui fut détruit sous le khalifat d'Othman ben 'Afan. En Espagne, dans la montagne d'El Fareq qui sépare la presqu'île du continent, existait un temple de Jupiter bâti par Cléopâtre fille de Ptolémée. A Farghanah, il y avait un

1. Du 7 mai 661 au 25 avril 662.

monument appelé Colousan et qui était un temple du Soleil bâti par un des premiers rois de Perse; il fut détruit par El Mo'tasem. — On n'est pas d'accord sur le constructeur du temple de 'Aïn Shams; mais je réunirai sur ce temple une quantité de récits qu'on ne trouve rassemblés dans aucun autre livre.

Quand, dit Ibn Ouasif Shah, le roi Menqâous montait à cheval, on faisait devant lui les représentations (التخاييل) les plus étonnantes ; la foule se pressait pour en admirer l'exécution. Ce roi se fit construire pour la prière un temple particulier, dans lequel il plaça une coupole contenant l'image du soleil et des planètes, et qu'il entoura de statues et d'objets merveilleux. Là il se rendait à cheval et restait pendant sept jours, il y éleva deux colonnes sur lesquelles il inscrivit la date de la construction, et ces deux colonnes existent encore à présent; c'est l'endroit qu'on appelle 'Aïn Shams. Il fit transporter des trésors, des talismans, des drogues et des objets merveilleux qu'il enfouit à 'Aïn Shams et dans les environs. Après un règne de 91 ans, ce roi mourut de la peste suivant les uns, du poison suivant d'autres; on lui creusa un tombeau dans le désert d'Occident ou, d'après une autre version, à l'Occident de Qous; on enterra avec lui des livres de science et d'art, des statues d'or, des pierreries, une quantité considérable d'or monnayé. En même temps on ensevelit la statue du génie du Soleil en or éclatant avec deux ailes d'émeraudes, et l'image de sa femme : il l'aimait beaucoup et, quand elle mourut, il fit placer sa statue dans tous les temples. Cette statue était d'or avec deux tresses noires et portait un manteau de pierreries disposées avec art; la femme était représentée assise sur un trône, et le roi la faisait placer devant lui partout où il s'asseyait lui-même, pour tâcher de se consoler de sa perte. Cette statue fut ensevelie avec lui et placée à ses pieds, comme si elle lui adressait la parole.

Le sage vertueux Ahmed ben Khalifat, dans son livre intitulé : *Essences des nouvelles à propos des catégories de médecines* (عيون الانباء فى طبقات الاطباء), rapporte ceci : Pythagore désirant ardemment s'unir aux prêtres qui étaient en Égypte, se rendit auprès des gens de la ville du Soleil, appelée aujourd'hui 'Aïn Shams, qui le reçurent à contre-cœur et le mirent longtemps à l'épreuve sans lui trouver ni défaut ni insuffisance. Ils le conduisirent donc aux prêtres de Memphis qui devaient compléter son examen ; ceux-ci le reçurent aussi avec répugnance et l'examinèrent

minutieusement sans rien lui trouver à reprendre, ni le prendre en défaut. ils l'envoyèrent aux habitants de Diosos pour le faire examiner. Mais ces derniers ne purent le prendre en défaut ni réfuter ses arguments. Ils lui imposèrent des épreuves difficiles, afin qu'il ne pût les réaliser et qu'ils réussissent ainsi à l'écarter et à le rejeter, en lui imposant des épreuves différentes des épreuves grecques. Pythagore accepta et les exécuta. Les prêtres eurent pour lui une grande vénération et le bruit de la piété de Pythagore se répandit en Égypte et parvint jusqu'au roi Amasis. Ce prince lui accorda un droit sur les tarifs des sacrifices faits aux dieux ainsi que sur toutes les offrandes, ce qui était interdit aux étrangers. On rapporte que les sept planètes avaient des temples où l'on venait en pèlerinage de tous points de la terre; ces temples avaient été élevés par les ouvriers qui avaient édifié à chaque planète un temple dans une des régions du monde. On pensait que le premier temple fut la Kaaba, dont le pèlerinage fut prescrit par Idris que les Égyptiens nomment Hermès l'Ancien, le Trismégiste. Ce temple, croit-on, était dédié à Saturne. Le second temple était celui de Mars, élevé à Tyr sur la côte de Syrie. Le troisième, élevé à Jupiter, avait été construit à Damas par Giroun ben Sa'd ben 'Ad ; c'est sur son emplacement que s'élève aujourd'hui la mosquée des Omeyyades. Le quatrième temple, celui du Soleil, était en Égypte ; c'était, dit-on, un des monuments construits par Harshik, un des rois de la première dynastie perse ; ce temple est celui qu'on appelle 'Aïn shams. Le cinquième temple élevé à Vénus, se trouvait à Mantih ; le sixième, celui de Mercure, était à Saïda sur la côte de Syrie ; le septième enfin, celui de la Lune, était à Harran, dont il est, dit-on, la Citadelle et qu'on appelle le circulaire (الدور); il est resté debout jusqu'à l'arrivée des Tatars, qui l'ont renversé ; c'était, à ce qu'on prétend, le plus grand temple des Sabéens.

Shafé ben Aly, dans son livre intitulé : *Merveilles des pays*, dit que 'Aïn Shams est une petite ville dont la muraille d'enceinte, à moitié ruinée, se voit encore ; on reconnaît clairement que c'était un temple d'adoration où se trouvaient des idoles terribles et de forme monstrueuse taillées dans la pierre ; chaque statue était haute de trente coudées et le corps était taillé proportionnellement à cette hauteur colossale. Toutes ces statues étaient dressées sur des piédestaux, dont quelques-uns d'un plan merveilleux et de dispositions admirables. La porte de la ville

se voit encore aujourd'hui. Sur ces immenses pierres sont dessinées des figures d'hommes et d'animaux et gravés des textes nombreux aux caractères inconnus. On ne rencontre pas une seule pierre qui ne porte ou de l'écriture ou un dessin. Dans cette ville sont les deux obélisques bien connus qu'on appelle les obélisques du Pharaon. L'obélisque repose sur un piédestal de forme carrée d'une section verticale de 10 coudées carrées et d'à peu près 10 coudées de largeur; cette base verticale est posée sur des fondations solidement établies dans le sol, supporte à son tour une colonne triangulaire (?) et conique mesurant plus de cent coudées de hauteur, d'un diamètre de cinq coudées à la base et se terminant en pointe. Le sommet était recouvert d'un chaperon de cuivre d'une hauteur d'environ trois coudées en forme d'entonnoir ; mais il a été oxydé par les pluies et la durée des âges ; il est devenu vert, et cette couleur a coulé sur les faces de l'obélisque. Ces faces sont couvertes d'écritures dans des caractères inconnus. Les deux obélisques étaient autrefois debout, mais l'un d'eux est tombé et a été brisé en deux à cause de son énorme poids, on a pris le cuivre du sommet, A l'entour se trouvaient des statues innombrables dont la taille atteignait ou peu s'en faut la moitié de la hauteur de l'obélisque. Rarement, parmi ces petits obélisques, on en rencontre qui soient d'un seul morceau. Ils sont au contraire formés d'assises superposées. La plupart ont été détruits, et il n'en reste que le piédestal.

Mohammed ben Ibrahim El Gazari rapporte, dans son *Histoire*, que le 4 de Ramadan de l'an 656[1] un des obélisques du Pharaon du district de Matarieh aux environs du Caire, tomba, et on trouva dans l'intérieur 200 *qantars* de cuivre, et du chapeau du sommet on retira 10,000 dinars.

On dit que 'Aïn Shams a été bâtie par El Oualid ben Doumâ, un des rois Amalécites ; suivant d'autres la fondation en serait due à El Rian ben El Oualid, dont elle était la capitale. Les Perses prétendent que son fondateur fut Harshik.

La hauteur des deux colonnes est, d'après certains auteurs, de 100 coudées, d'après d'autres, de 81 ou même de 50 ; on prétend que ce fut Bokht Nasar qui détruisit Héliopolis, lors de son entrée en Égypte. 'Aïn

1. 4 septembre 1258.

Shams, dit El Qoda'i, est le temple du Soleil, où se dressent les deux colonnes si merveilleuses qu'on n'a jamais vu rien de plus beau, ni même rien qui en approche. Elles sont hautes d'environ 50 coudées et sont posées sur la surface du sol. Entres elles deux se tient la statue d'un homme monté sur un coursier. Elles sont terminées par deux pointes de cuivre. Quand le Nil monte, on voit distinctement l'eau sourdre goutte à goutte de leur sommet, descendre jusqu'à ce qu'elle coule en s'écartant de leur pied ; à leur base, croissent des ronces et d'autres plantes. Au moment où le soleil pénètre à la première minute du signe du Capricorne, c'est-à-dire le jour le plus court de l'année, cet astre atteint le plus méridional des deux obélisques et culmine à son sommet ; quand il atteint la première minute du signe du Cancer, c'est-à-dire le jour le plus long de l'année, il atteint l'obélisque septentrional et culmine à son sommet. Ces deux obélisques forment donc les deux points extrêmes du balancement solaire et la ligne de l'équateur (*sic*) passe exactement entre eux deux. L'allée et venue de l'année est donc comprise entre ces deux obélisques, c'est du moins ce que disent les savants compétents.

Ibn Sa'id, dans l'ouvrage intitulé : *Le Couchant*, assure que dans l'antiquité 'Aïn Shams était une ville très longue et très large, et qui s'étendait jusqu'aux constructions de l'ancien Masr, là où est aujourd'hui Fostat. Pendant son expédition, 'Amr ben El 'As s'était arrêté à 'Aïn Shams et, grâce à l'armée qu'il avait réunie, s'en s'empara.

Le compilateur de l'Histoire des Toulounides rapporte qu'il y avait à 'Aïn Shams une statue haute comme un homme de taille moyenne, en pierre blanche de Keddan (كدان *calcaire*) et d'un travail parfait ; elle semblait à qui la voyait douée de la parole. On en parla à Ahmed ben Touloun, qui fut désireux de la voir à loisir ; mais Nadoussah tenta de l'en empêcher et lui dit : « Jamais un vali ne l'a vue sans avoir été renversé. » Il s'y rendit néanmoins à cheval. C'était en l'année 258 [1], il l'examina, puis revint donner l'ordre aux tailleurs de pierre de l'enlever de terre et de n'en laisser aucune trace, puis il dit à Nadoussah, son trésorier : « O Nadoussah, qui de la statue ou de moi a renversé le maître? — C'est toi, ô émir, » répondit Nadoussah. Et Ahmed vécut encore 12 ans comme émir.

1. 18 novembre 871 au 6 novembre 872.

El 'Aziz billah Nezar ben El Mo'ezz construisit des palais à Aïn Shams. Aïn Shams, dit Abou 'Obeïd Bakri, avec un *fatha* sur le ش, un *soukoun* sur la deuxième lettre, et un س sans points (شَمْس) est une source d'eau bien connue. 'Aïn Shams, dit Mohammed ben Habib, est là où Pharaon bâtit la citadelle. Le peuple est d'avis que 'Aïn Shams doit son nom à cette eau, et le premier qui lui donna ce nom fut Seba ben Yashgeb. D'après El Kalbi, Shams est le nom d'une antique idole. Les deux colonnes de 'Aïn Shams en Égypte, dit Ibn Khardadabeh, sont les restes des colonnes qui étaient là. A leur sommet était un chapeau de cuivre ; l'une de ces colonnes laissait sourdre de dessous ce chapeau une eau qui coulait lentement jusqu'au milieu de la colonne sans le dépasser et cette stillation ne s'interrompait ni nuit ni jour. La trace de l'eau sur la colonne est d'un vert humide, mais ne s'étend pas jusqu'au sol. C'est là un des monuments élevés par Aushenk.

Mohammed ben Abd el Rahim, dans son livre intitulé : *Cadeau aux esprits* (تحفة الالباب), dit : Ces minarets sont carrés et hauts de 100 coudées et d'un seul morceau affilé au sommet et posé sur un piédestal de pierre. Sur le sommet de ces minarets est une enveloppe de cuivre semblable à de l'or, où se trouve l'image d'un homme assis sur un trône tourné vers l'Orient. De cette enveloppe de cuivre s'échappe un filet d'eau qui descend jusqu'à dix coudées (du sommet) et qui fait croître quelques herbes, telles que le *talhab*. (الطلحب). Cette eau se montre en tout en temps, été et hiver, et rien n'en descend jusqu'au sol. A 'Aïn Shams, pousse une sorte de plante, le baume (بلسم), d'où on tire l'huile de baume et qui ne croît que dans cet endroit. On emploie pour cela l'écorce de cette plante. Elle a une certaine saveur chaude et piquante très agréable. Dans la région de Matarieh, au voisinage de 'Aïn Shams, croît le baume, sorte de petit arbuste qu'arrose l'eau d'un puits qui se trouve dans la contrée. Ce puits est tenu en grande considération par les Chrétiens, qui vont s'y laver et y demander la guérison. La récolte est faite au moment voulu par des employés que désigne le sultan. On la garde pour la porter aux magasins du sultan d'où on l'envoie aux citadelles de Syrie et dans les hôpitaux pour guérir les fiévreux (المرودين?). Il est impossible de s'en procurer ailleurs qu'aux magasins royaux et avec une permission spéciale. Les rois chrétiens, abyssins, grecs et francs, le prisaient

à très haut prix et faisaient des présents au roi d'Égypte pour en obtenir, et ils estimaient que personne chez eux n'était vraiment chrétien si ce baume n'était mélangé à l'eau du baptême, et croyaient fermement qu'on devait ajouter à l'eau du baptême un peu de l'essence de baume qu'ils nommaient *miroun* (ميرون). Dans l'antiquité, quand une nouvelle venait de Syrie, elle arrivait d'abord au maître de 'Aïn Shams, puis de là repartait pour la citadelle qu'on nommait Qasr El Shama', là où est maintenant la ville de Masr, de la citadelle à Memphis, capitale du royaume. — La cause de la vénération des Chrétiens pour l'essence de baume est exposée dans le Synaxare, le livre qui contient les récits des Chrétiens. Lorsque Marie et Joseph le charpentier quittèrent Jérusalem pour fuir Hérode, roi des Juifs, la première ville d'Égypte où ils s'arrêtèrent fut Bosta. C'était le 24 Bachans. Les habitants refusant de les recevoir, ils durent s'établir en dehors de la ville et y restèrent longtemps, puis ils se dirigèrent vers Samanoud où il franchirent le Nil, et arrivés sur la rive occidentale, prirent la direction d'Ashmouneïn. Sur le point culminant de la ville se dressait alors une image de cuivre représentant un cheval posé sur quatre colonnes et qui hennissait quand un autre s'approchait de lui, et les habitants accouraient voir quels étaient les étrangers qui arrivaient ; et quand Marie arriva avec le Messie près de la ville, le cheval de cuivre tomba et se brisa en morceaux. La mère étant entrée avec l'enfant, un prodige se manifesta à Ashmouneïn : cinq chameaux chargés leur obstruant le passage, le Messie invoqua (Dieu) contre eux dans Ashmouneïn et les animaux furent changés en pierres. De là, les voyageurs partirent et s'arrêtèrent longtemps dans un village nommé Files qu'ils quittèrent ensuite pour se rendre à la ville de Qos et Qâm aujourd'hui El Qoussiah. Le démon parla par la bouche des idoles de la ville et annonça aux habitants qu'une femme était venue avec son enfant pour détruire le temple de leurs dieux. Une centaine d'hommes sortirent en armes pour repousser les voyageurs qui se retirèrent vers Mirah, à l'ouest d'El Qoussiah et s'arrêtèrent à l'endroit appelé aujourd'hui Deïr el Moharraq, où ils restèrent six mois et quelques jours. Là, Joseph eut un songe et entendit quelqu'un qui lui annonçait la mort d'Hérode et lui ordonnait de retourner à Jérusalem avec le Messie. Ils quittèrent donc Mirah et, arrivés à l'endroit nommé aujourd'hui Qasr El Shama, dans la ville de Masr, s'arrêtèrent dans une grotte qui

porte maintenant le nom d'Église de Bou Sergah (Saint Serge) et se rendirent de là à 'Aïn Shams. Ils firent halte en cet endroit près d'une fontaine où Marie lava les vêtements du Messie. Après avoir tordu les linges, elle les étendit sur le sol, où Dieu fit pousser le baume qui croissait alors dans le Jourdain, d'où il disparut pour ne plus se trouver que sur ce territoire, et le puits qu'on y voit aujourd'hui se remplit de l'eau dont Marie s'était servie pour laver les vêtements du Messie. Et l'on m'a raconté que même aujourd'hui encore, si on y regarde de près, l'eau de ce puits est formée par une source qui jaillit dans ses profondeurs. Telle est la cause de la vénération qu'ont les Chrétiens pour ce puits et pour le baume qui n'est amené que par cette eau. Et Dieu est le plus savant.

CHAPITRE LXVII

EL MANSOURAH

Cette localité est située à la pointe de la branche d'Ashmoum, en face du district de Talkha. Elle fut fondée par le sultan El Kamel Nasr el din Mohammed ben El Melek El 'Adel Abou Bekr ben Ayoub en l'an 616[1], à l'époque où les Francs s'étaient rendus maîtres de Damiette. Le sultan, ayant fait halte en cet endroit, y planta ses tentes, y bâtit un palais et ordonna à tous ceux qui étaient avec lui, émirs et soldats, de construire; et on édifia de nombreuses maisons, on y établit des marchés, le tout fut protégé du côté du fleuve par un mur qu'on garnit de machines de guerre et d'abris; la nouvelle ville fut nommée El Mansourah. Le sultan y résida jusqu'à la reprise de Damiette, comme nous l'avons dit plus haut dans le chapitre de ce livre qui traite de la ville de Damiette. El Mansourah devint une ville considérable avec bains, hôtelleries et marchés. El Melek el Kamel ayant repris Damiette aux Francs, ceux-ci étant repartis pour leur pays, le sultan tint séance dans son palais de Mansourah avec ses frères El Melek El Mo'azem 'Eïsa, prince de Damas, et El Melek El Ashraf Mousa, prince des pays d'Orient, et d'autres personnages de sa famille et de sa maison. Sur un ordre donné par El Melek El Ashraf à l'une de ses esclaves, celle-ci se mit à chanter sur son luth :

Quand Pharaon et son peuple remplis d'orgueil
Vinrent vers l'Égypte pour dévaster la terre.
Mousa (Moïse) s'avança vers eux, un bâton à la main,
Et les noya dans la mer les uns par-dessus les autres.

El Ashraf, transporté de joie s'écria : « Au nom de Dieu, répète, » mais cela déplut à El Melek El Kamel qui lui imposa silence et dit à son esclave : « Chante, toi. » Et celle-ci ayant pris son luth, chanta :

O sectateurs d'une religion impie, levez-vous et regardez
Ce qui est arrivé et s'est renouvelé de notre temps.

1. Du 10 mars 1210 au 7 mars 1220.

Serviteurs d'Eïsa (Jésus), Eïsa et ses partisans
Et Mousa (Moïse), tous ont porté secours à Mohammed.

Ce distique est tiré de la *Qasidah* de Sharaf el din ben Habarah, qui commence ainsi :

Mon amour ne me permet que de veiller.

El Melek El Kamel, plein d'admiration, fit donner aux deux esclaves 500 dinars. Le cadi, le chef le plus illustre, le chef Habbah Allah ben Mohassen, cadi de Gaza, qui était parmi les assistants se leva debout et se mit à réciter :

Soyez heureux, car le bonheur est venu pour rester toujours.
Le Clément a accompli sa promesse de victoire.
Le Créateur nous a accordé une victoire
Éclatante, et nous a comblés de bienfaits et d'une gloire éternelle.
La face de la terre, auparavant morose, se remet à sourire
Et le visage des impies a été rendu noir par leurs crimes.
La mer était enflée par le grand nombre d'infidèles qu'elle portait
Et les flots se brisaient en écumant contre leurs navires.
Il s'est alors levé pour notre religion un homme qui l'a maniée
Comme l'on manie une épée tranchante.
Il n'est resté sur le champ de bataille que les corps tranchés par l'épée
Ou les prisonniers aux mains liées.
La Création tout entière s'est écriée en élevant la voix
Sur les deux faces de l'Univers et chantant :
Serviteurs d'Eïsa (Jésus), Eïsa et ses partisans
Et Mousa (Moïse), tous ont porté secours à Mohammed.

Cette nuit, passée à Mansourah, fut une des plus belles qu'ait jamais passées un roi. En récitant ces vers, le cadi Habbah Allah, en prononçant le nom d'Eïsa, désignait du doigt Eïsa El Moa'zem, en prononçant le nom de Mousa, il désignait Mousa El Ashraf, et en prononçant le nom de Mohammed, il désignait le sultan El Melek El Kamel. D'après une autre version, celui qui récita ces vers fut Rageh El Mohali, le poète.

CHAPITRE LXVIII

EL 'ABBASSAH

Cette localité est située entre Balbeïs et Salahieh dans le pays de Sedir. Elle fut toujours un lieu de plaisance pour les rois. C'est là qu'est né El Abbas ben Ahmed ben Touloun, c'est pourquoi son père lui donna ce nom ; c'est là aussi que naquit El Melek El Amgad Taqi el din 'Abbas ben El 'Adel Abou Bekr ben Ayoub. El Melek El Kamel Mohammed ben Adel y séjourna beaucoup. « Cette terre, disait-il, est préférable à Masr; quand j'y réside je puis y chasser les oiseaux du ciel, les poissons des eaux, les bêtes des plaines. De la citadelle de la montagne on m'apporte le pain à ma résidence, et il est chaud encore. » Il y fit construire un palais (ادر), des belvédères, des jardins ; ses émirs y bâtirent aussi quantité de maisons dans les jardins. Abbassah resta ainsi jusqu'au moment où El Melek El Saleh Negm el din Ayoub ben El Kamel éleva sa résidence de Salahieh; depuis lors 'Abbassah fut négligée; ses belvédères furent détruits sous le règne d'El Melek El Mo'ezz Aïbek. Et quand arriva le règne d'El Melek El Zaher Rokn El din Bïebars, ce prince passant à Sedir à la bouche de la vallée, en fut émerveillé et fit bâtir dans un lieu choisi un village qu'il nomma Zaherieh; il y fonda une mosquée, et cela, en l'année 666[1].

Cette ville tire son nom d'Abbassah, fille d'Ahmed ben Touloun, car cette princesse se rendit à cet endroit pour faire ses adieux à sa nièce Qotr el Nada, fille de Khamaraouyah ben Ahmed ben Touloun, à l'époque où celle-ci fut envoyée au calife Mo'taded. Là, 'Abbassah planta ses tentes, construisit un village et lui donna son nom.

1. Du 22 septembre 1267 au 10 septembre 1268.

CHAPITRE LXIX

DE LA VILLE DE QOFT DANS LE SAID D'ÉGYPTE

Cette ville doit son nom à Qaftarim ben Qobtim ben Misraïm ben Beïsar ben Ham ben Nouh. C'était autrefois une ville (importante) des climats, mais elle commença à péricliter après l'an 400 de l'Hégire du Prophète[1]. Après l'an 700 de l'Hégire[2], il n'en restait plus que quarante usines à sucre et six pressoirs à cannes. Là, dit-on, les maisons étaient surmontées de coupoles, et les habitants qui possédaient (au moins) dix mille dinars se reconnaissaient à la coupole qui surmontait leur maison. Dans le voisinage de Qoft sont des carrières d'émeraudes qui n'ont été abandonnées que depuis peu de temps. — Qaftarim prit le pouvoir après son père Qobtim. C'était, dit Ibn Ouacif Shah l'aîné et le plus cher des enfants de son père. Il était hardi, et de grande taille, et c'est lui qui jeta les fondations des pyramides de Dahchour et d'ailleurs. Il bâtit aussi la ville de Dendérah et la ville des Idoles. A la fin de son règne, 'Ad fut détruit par le vent. Il obtint dans les mines plus de métaux qu'aucun de ses prédécesseurs. Il fit extraire des lingots d'or aussi gros que les meules de moulin, des émeraudes énormes comme des piliers, et dans le désert d'Occident des blocs de céruse (اسبادشم) gros comme des donjons[3]. Il fit une quantité de choses merveilleuses. Il éleva sur la montagne de Qoft une tour d'où l'on voyait la mer Orientale, et il découvrit dans cette même montagne des mines de mercure dont il fit des statues hautes comme des montagnes qui ne se désagrégeaient pas ni ne se liquéfiaient. Il fit aussi creuser l'étang qu'on appelle Siadat El Teïr (le chasseur d'oiseaux) : si un oiseau passait au-dessus de cet étang, il y tombait et ne pouvait bouger jusqu'à ce qu'on l'eût pris. Cet étang, dit-on, existe encore aujourd'hui. Quant à la tour, elle s'est écroulée. Le roi fit exécuter de nombreuses merveilles, et c'est de son temps que commença le culte des idoles qui furent noyées par le Déluge et que le démon avait, par perfidie, fait adorer par les peuples. Ce prince, dit-on, fonda aussi les villes de

1. Du 25 août 1019 au 15 août 1020.
2. Du 10 septembre 1300 au 5 septembre 1301.
3. Sur ce sens du mot قلعة, v. *Mem. de la Mission*, t. VI, pp. 608 et 778.

l'intérieur et y plaça des objets merveilleux ; à l'occident du Nil, au delà des oasis de l'intérieur, il bâtit des villes qu'il pourvut de nombreuses merveilles auxquelles étaient attachés des génies protecteurs ; personne ne pouvait approcher de ces villes ni y entrer sans faire d'abord son offrande à ces esprits. Qaftarim régna 180 ans et la plus grande partie des objets merveilleux ont été exécutés par lui et par son fils Boudsir. Aussi le Saïd possédait-il plus de merveilles que le Delta ; Qaftarim y résidait. Lorsque la mort approcha, le prince se fit faire un naos dans la montagne occidentale, près de la ville des prêtres, dans un couloir souterrain appuyé sur des voûtes descendant jusqu'au sol. Il tailla dans la montagne un vaste palais entouré de niches creusées dans la muraille ; il réserva dans le plafond un couloir pour le passage de l'air, et il fit paver le sol et le reste de l'édifice de marbre. Au milieu de la table, il fit dresser un banc posé sur huit pieds et couvert de cristal fondu de diverses couleurs ; dans le plafond furent placées des pierres lumineuses et à chaque angle du banc des statues d'or tenant en main des trompettes dans lesquelles elles soufflaient. Sous la coupole, un autre banc plaqué d'or et monté d'émeraudes ; sur le banc un lit de soie où son corps fut placé après avoir été enduit d'aromates préservateurs. Près de lui furent déposées les cassolettes à camphre et le corps fut revêtu de robes lamées d'or, le visage restant à découvert. Il était coiffé de la couronne royale, et près du banc se tenaient quatre statues en verre creux représentant des femmes munies d'éventail d'or. Sur sa poitrine, et par-dessus les vêtements était déposée une épée précieuse à la poignée d'émeraude. On déposa dans les magasins les trésors du roi, des lingots d'or, des couronnes, des pierreries, des hiéroglyphes traitant des sciences et toutes sortes de drogues et de talismans et des livres de science en quantité innombrable. Sur la porte on fixa un coq d'or perché sur un piédestal de verre vert, et les ailes étendues ; sur ce coq étaient gravées des formules préservatrices. A l'entrée de chacune des voûtes on avait dressé deux statues de cuivre tenant en main des épées et les pieds posés sur des dalles sous lesquelles était caché un mécanisme. Quiconque s'approchait de ces statues était frappé de leurs épées et mourait. Au plafond de chaque voûte était suspendue une boule enduite d'un onguent préparé qui restait lumineux indéfiniment. La porte des voûtes était fermée par des blocs de plomb ; au-dessus furent déposées d'énormes dalles et les interstices furent comblés avec du sable. A la porte du couloir on écrivit : « Ceci est

l'entrée qui mène au corps du roi superbe, redouté, généreux et vigoureux Qaftarim, doué de vaillance et de puissance, de force et de victoire. Son étoile s'est éclipsée, mais sa mémoire et son souvenir sont restés. Et personne ne pourra pénétrer jusqu'à lui ni parvenir par aucun moyen avant que ne se soient accomplies sept cent soixante dix révolutions d'années. »

La mine d'émeraude, dit El Masa'oudi, se trouve dans le Saïd supérieur, dans le district de Qoft. C'est de cette ville qu'on se rend à la mine, qui est située à l'endroit qui porte le nom d'El Kharbah, ensemble de vallées et de montagnes. Les Bedjahs sont chargés de la garde d'El Kharbah. Ils servent moyennant salaire, d'escorte à ceux qui veulent aller creuser le sol pour trouver des émeraudes. Des gens expérimentés du Saïd qui avaient fréquenté cette mine et connaissaient bien cette sorte de pierre prétendent qu'elle est ou plus abondante ou plus rare suivant les saisons de l'année ; elle est plus abondante quand l'état de l'air est plus ferme et plus stable et quand souffle certain des quatre vents ; la couleur verte de la pierre devient plus franche et son éclat plus lumineux dans les premiers jours du mois ; cet éclat atteint son maximum au moment de la pleine lune. Entre El Kharbah, là où se trouve la mine d'émeraudes et la localité habitée la plus proche, il y a sept journées de marche. Ces localités sont Qoft, Qous et d'autres villes du Saïd. Qous est située sur le bord du Nil ; quant à Qoft, elle est éloignée du fleuve d'environ deux milles.

Il y a sur les deux villes de Qoft et de Qous des récits merveilleux qui traitent de leur fondation. Dans les Chroniques des Coptes, on raconte que déjà à cette époque Qoft commençait à décliner, tandis que Qous était plus prospère et plus peuplée. Il y avait à Qoft un temple placé sous la garde d'un génie sous la forme d'une jeune fille noire portant un petit enfant noir ; on affirme même l'avoir vue plusieurs fois. La mine d'émeraude était située sur le rivage du Nil où se trouve aussi Assouan ; il y avait pour cette mine un divan spécial avec des employés et des comptables. Ce divan paye les ouvriers qui y travaillent ainsi que les dépenses nécessitées pour les fouilles et l'extraction de l'émeraude. Cette mine se trouve dans des montagnes sablonneuses : le sable dans lequel on creuse s'est maintes fois éboulé, tuant un certain nombre de travailleurs. Après avoir réuni le produit de la mine, on l'expédiait à Fostat, d'où on l'expédiait dans tous les pays. Les gens mettaient huit jours de marche moyenne à se rendre de Qous à la mine d'émeraude ;

tout autour et à proximité, résidaient les Bedjahs qui étaient tenus de surveiller et de garder les mines. Celles-ci sont situées dans une montagne qui court à l'est du Nil, au nord d'un énorme massif qui fait partie de cette montagne et que l'on nomme Aqarshandat ; il n'y pas dans la région de montagne plus élevée. La mine est dans une partie du territoire où il ne se trouve aucune habitation ; l'endroit même et ses environs sont absolument déserts. L'eau même est à plus d'une demi-journée de marche ; cette eau n'est fournie que par les pluies et se dépose dans une sorte de mare qui augmente quand les pluies sont fortes et diminue quand elles sont faibles. La mine est au milieu d'une longue gorge formée d'une pierre blanche, d'où l'on extrait l'émeraude. Cette pierre blanche est de trois sortes : le *talk de camphre*, le *talk d'argent* et la *pierre geraoui*. On frappe sur cette pierre jusqu'à ce que sorte l'émeraude qui y est comme noyée. Il y a plusieurs espèces d'émeraudes, l'une, l'émeraude *riani* (الرياني), est peu abondante et ne se trouve que rarement. Dès qu'elle est extraite, on la jette dans de l'huile chaude, puis on la met dans du coton, et l'on enveloppe le tout dans un morceau de chiffon ou d'une étoffe quelconque. La surveillance exercée dans ces mines est très sévère ; les ouvriers sont examinés chaque jour à la sortie, et les parties les plus secrètes de leur corps n'échappent pas à l'examen. Malgré cela, ils réussissent, par des moyens à eux, à dérober quelques pierres. On continua à extraire des émeraudes de cette mine jusqu'au moment où le vizir El Saheb 'Alam et din 'Abd Allah ben Zanbour y suspendit les travaux, au temps d'El Melek El Naser Hassan ben Mohammed ben Qalaoun, en l'année 760[1] et quelque.

En l'an 572[2], il y eut à Qoft un grand soulèvement : un *dâï*[3] de la tribu des Benou Abd El Qaoui s'étant fait passer pour Daoud ben El 'Adhed[4] avait réuni autour de lui une foule de gens. Le sultan Salah el din Youssef ben Ayoub envoya une troupe sur les ordres de son frère El Melek El 'Adel Abou Bekr ben Ayoub qui fit périr près de 3,000 habitants de Qoft ; ils furent pendus aux arbres en dehors de la ville, au moyen de leurs turbans et de leurs robes.

1. Du 3 décembre 1358 au 22 novembre 1359.
2. Du 10 juillet 1176 au 29 juin 1177.
3. De la secte des Fatimides.
4. Dernier khalife fatimide.

CHAPITRE LXX

DE LA VILLE DE DENDERAH

C'est une des villes antiques du Saïd supérieur, bâtie par Qaftarim ben Misraïm ben Beïsar ben Ham ben Nouh. Il s'y trouvait un temple magnifique muni de cent quatre-vingts fenêtres par chacune desquelles entrait chaque jour le soleil jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la dernière; de là il rétrogradait jusqu'à son point de départ. L'esprit qui veillait sur ce temple apparaissait sous la forme d'un homme à tête de lion et à deux cornes. Il y avait là aussi un arbre qu'on appelait « l'arbre d'Abbas ». Cet arbre, de taille ordinaire, avait des feuilles vertes et rondes. Si, en passant près de lui, quelqu'un disait : « O arbre d'Abbas, la hache vient sur toi, » ses feuilles se repliaient et se fanaient aussitôt et revenaient ensuite à leur état primitif. Entre Denderah et Qous, il y a la distance d'un *barid*. Le temple de Denderah était plus beau que celui d'Akhmim.

CHAPITRE LXXI

DES OASIS DE L'INTÉRIEUR

Les oasis sont des terres séparées et situées dans le Sud-Ouest; elles ne font partie d'aucun vilayet ni d'aucune province et aucun vali ne les administre de la part du Sultan; celui qui les administre le fait pour le compte de celui qui les a reçues en fief.

La région des oasis est comprise entre Masr, Alexandrie, le Saïd, la Nubie et l'Éthiopie, les oasis sont situées les unes derrière les autres. Elles forment un pays vivant par lui-même, sans être relié à aucun autre et sans avoir besoin d'aucun autre. C'est une terre abondante en alun, en vitriol, en sources acides dont l'eau s'emploie comme le vinaigre, en sources dont le goût présente à la fois une saveur acide, astringente et salée. Chacune de ces eaux a son utilité spéciale. On divise ces oasis en deux catégories: les oasis de l'intérieur et les oasis de l'extérieur, le tout formant quatre oasis. Elles virent naître, dit-on, Haouil ben Koush ben Kana'an ben Ham ben Nouh; puis vint Seba ben Koush, le père des Abyssins; Abou Shanba ben Koush, le père des Zaghaouah et Abou Shefabiah ben Koush, le père des Abyssins Ramram.

On raconte, dit Ibn Ouacif Shah, que Qaftorim construisit les villes de l'intérieur et y fit des choses merveilleuses, entre autres, une eau qui se tenait debout sous forme de colonne sans se désagréger ni s'écouler; de lui aussi est l'étang nommé *Falesthin* (فلسطين), c'est-à-dire le *preneur d'oiseaux;* en effet, si un oiseau passait au-dessus de cet étang, il y tombait et n'en pouvait plus sortir jusqu'à ce qu'on vint le prendre. Il fit aussi une colonne de pierre surmontée de l'image d'un oiseau; si des lions, des serpents ou d'autres bêtes malfaisantes s'approchaient de la ville, l'oiseau poussait un sifflement strident qui mettait ces bêtes en fuite. Aux quatre portes de cette ville, il avait dressé quatre statues de cuivre dont un étranger ne pouvait s'approcher sans être pris d'un sommeil profond; il s'endormait auprès de la statue et ne pouvait s'éveiller que si les gens de la ville venaient lui souffler au visage pour le

rappeler à lui. S'ils négligeaient de le faire, le dormeur continuait son sommeil près de la statue, et ne le terminait qu'à la mort. Ce même prince construisit une élégante tourelle en verre coloré, posée sur un piédestal de cuivre et surmontée d'une statue faite d'un grand nombre de substances mélangées et tenant à la main un arc d'où elle semblait lancer des flèches. Si un étranger portait ses yeux sur la statue, il restait fixé à sa place jusqu'à ce que les gens de la ville vinssent à lui. Cette statue se trouvait d'elle-même dans la direction des quatre vents. Elle y est encore aujourd'hui, dit-on, mais on s'abstient d'aller à cette ville, malgré la quantité considérable de trésors et de merveilles qu'on y rencontre, par crainte de cette statue, car on redoute de laisser tomber ses yeux sur elle. Elle est restée debout jusqu'à ce qu'elle se détruisit. Certain roi voulut la jeter bas, mais il n'y put réussir, et dans cette tentative, un grand nombre de gens périrent. On raconte que Qaftorim dressa dans une des villes de l'intérieur un miroir où l'on pouvait voir tout ce qu'on lui demandait; il bâtit aussi à l'occident du Nil et au delà des oasis de l'intérieur, des villes où il exécuta des merveilles nombreuses; il chargea de veiller sur elles des esprits qui en défendaient l'approche, et personne ne pouvait ni en approcher ni y entrer sans avoir d'abord porté des offrandes à ces esprits. On peut encore se rendre aujourd'hui à cette ville, et l'on y prend ce qu'on veut des trésors sans obstacle et sans peine. Le roi Sâ ben El Sad, ou, suivant d'autres, Sâ ben Marqounos, avait construit, à l'intérieur des oasis, une ville qu'il avait entourée de plantations de palmiers nombreux. Ce roi résidait à Memphis et régnait sur toutes les provinces; il fit des objets merveilleux et des talismans, et rendit aux prêtres leur rang, chassa les gens de vice et de débauche qui avaient été les compagnons d'El Sad ben Marqounos. Il posta aux points extrêmes de l'Égypte des messagers chargés de le renseigner sur ce qui se passait à leurs frontières, et il fit dresser, à l'ouest du Nil, des tours sur lesquelles on allumait des feux si quelque chose se produisait ou si quelqu'un s'avançait de ce côté. Lorsqu'il fut maître de son pays tout entier, il rassembla autour de lui les sages, et examina les étoiles, art dans lequel il était très habile. Il y vit que son pays serait infailliblement noyé par le débordement de son Nil et qu'il serait ruiné par un homme qui viendrait du côté de la Syrie. Il rassembla donc tous les ouvriers de l'Égypte et fit bâtir, dans l'oasis extrême, une ville dont le rempart atteignait cinquante coudées de hauteur, et il y rassembla les sciences et les richesses. C'est cette ville que rencontra Mousa

ben Nouseïr, au temps des Omeyyades, lorsqu'il vint du Maghreb; lorsqu'il pénétra en Égypte, il chercha à trouver l'extrême oasis dont il avait entendu parler; il resta sept jours à errer dans les sables, entre l'Ouest et le Sud; enfin une ville lui apparut munie d'un rempart et de portes de fer. Il lui fut impossible d'ouvrir les portes; quelques hommes, étant montés sur les remparts, n'eurent pas plutôt regardé l'intérieur de la ville qu'ils s'y jetèrent. Ne pouvant venir à bout du mystère de cette ville, Mousa passa après avoir perdu un grand nombre de ses compagnons. Dans ce désert, beaucoup de gens avaient des maisons de plaisance, des villas merveilleuses et des trésors; mais tout cela a été recouvert par les sables, bien que tous les rois se soient efforcés de construire, contre le sable, des talismans dont la vertu s'est oblitérée avec le temps. Personne ne saurait méconnaître l'énorme quantité des constructions de ces peuples ou de leurs villes, ou de tout ce qu'ils ont fondé de monuments magnifiques, car ce peuple a eu une hardiesse que n'a eue aucun autre. Et des traces en sont encore manifestes, comme les pyramides, les stèles, Alexandrie, les vestiges qui se rencontrent dans le désert d'Orient, les montagnes qu'ils ont creusées pour y déposer leurs trésors, les vallées, taillées de main d'homme, et tout ce que l'on peut voir dans le Saïd en fait de temples, et tout ce qu'ils ont gravé en témoignage de leur science. Qu'on dise à tous les rois de la terre de construire deux monuments semblables aux deux pyramides, ils n'y arriveront pas; semblablement qu'ils veuillent graver un temple, le temps s'écoulera, et ils ne pourront y réussir.

On raconte qu'une troupe de maçons du village de l'Ouest, pour échapper aux vexations d'un de leurs gouverneurs, s'étaient réfugiés, avec des provisions, dans le désert de l'Ouest, jusqu'à ce que, leur affaire étant arrangée, ils pussent revenir. Or, après la première journée de marche et une partie de la seconde, ils s'étaient dirigés vers le pied d'une montagne et y avaient trouvé un âne domestique qui était sorti d'un sentier. L'un d'eux le suivit et aboutit à des habitations avec arbres, palmiers et eaux courantes. Là, des hommes gardaient des troupeaux et avaient leurs habitations. Il leur parla et fut surpris de ce qu'il entendait, il alla chercher ses compagnons et avec eux revint auprès de ces gens qui les interrogèrent sur leur situation. Ils les renseignèrent et restèrent auprès d'eux jusqu'à ce que leurs affaires fussent arrangées. Ils partirent alors pour aller chercher leurs familles et leurs troupeaux et revenir s'installer chez les inconnus. Mais ils eurent beau marcher

très longtemps, ils ne purent retrouver le chemin ni retourner à la ville entrevue qu'ils se repentirent amèrement d'avoir quittée.

D'autres, s'étant écartés de leur route du côté de l'Occident, tombèrent sur une ville florissante, regorgeant de population, de troupeaux, de palmiers et d'arbres divers. On leur y donna l'hospitalité, on les fit manger et boire, et ils passèrent la nuit dans un moulin où ils s'enivrèrent et s'endormirent; ils ne s'éveillèrent que dans l'ardeur du soleil, et ils se trouvèrent dans une ville ruinée et déserte. Tout effrayés, ils partirent et marchèrent tout le jour jusqu'au soir : une autre ville leur apparut, plus grande, plus prospère que la première, plus riche en population, en arbres et en troupeaux. Ils conversèrent avec les habitants et leur racontèrent l'histoire de la première ville; les habitants se mirent à s'exclamer et à rire d'eux, puis ils les menèrent à un repas chez un des habitants de la ville. Ils mangèrent, burent et passèrent ainsi le temps jusqu'à ce qu'ils fussent ivres. Le lendemain, au réveil, ils se trouvèrent dans une ville immense, sans aucun habitant et entourée de palmiers dont les fruits étaient tombés et entassés. Ils sortirent, l'haleine chargée de l'odeur des boissons et du relent des vins; tout le jour ils marchèrent, et le soir, à un berger qui faisait paître ses brebis, ils demandèrent leur route, et sur ses indications, ils marchèrent pendant une partie de la journée du lendemain et arrivèrent à la ville d'Ashmounein dans le Saïd.

Les villes de ces peuples sont les anciennes villes de l'intérieur dont se sont emparés les Génies. Parmi elles, il en est qui sont voilées aux yeux et que personne ne peut voir. On dit que du temps d'El Boudair ben Qaftarim ben Qobtim ben Beisar ben Ham ben Nouh on éleva, dans le désert occidental, des tours et des lieux de plaisance où ce prince envoya une foule de gens de sa maison qui peuplèrent la contrée et se multiplièrent à tel point, que tout le pays fut habité. Ils restèrent longtemps ainsi. Puis les Berbères se mêlèrent à eux par des mariages. Plus tard, il y eut mésintelligence; il y eut entre eux des guerres pendant lesquelles ces régions furent ruinées; la population disparut, sauf quelques points qu'on appelle les oasis.

CHAPITRE LXXII

DE LA VILLE DE SANTARIAH

La ville de Santariah fait partie des Oasis et fut bâtie par Minaqioush, le constructeur de la ville d'Akhmim, l'un des anciens rois des Coptes. Il avait, dit Ibn Ouacif Shah, la résolution et la fermeté de son père et était admiré des Égyptiens. Ce fut lui qui, le premier construisit des manèges (ميدان) et qui ordonna à ses compagnons de s'y exercer. Le premier, il construisit un hôpital pour les gens atteints d'affections aiguës et chroniques; il le pourvut de remèdes et de médecins qu'il paya largement et y plaça des administrateurs. Il établit pour lui-même une fête dans laquelle les gens se réunissaient près de lui; il l'appela la « fête du roi » : elle avait lieu à un certain jour de l'année; on mangeait et l'on buvait pendant sept jours, et le roi regardait, assis sur un trône posé sur des colonnes, revêtu de colliers d'or et de vêtements magnifiques et brochés d'or. Au-dessus du roi s'élevait une coupole plaquée à l'intérieur de marbre, de verre, et d'or. C'est au temps de ce roi que fut bâtie Santariah dans le désert des Oasis. Il la fit en pierres blanches carrées; dans chaque mur s'ouvrait une porte d'où partait un boulevard menant au mur opposé. Chaque boulevard à droite et à gauche était muni de portes donnant sur des rues conduisant au milieu de la ville. Là s'étendait un cirque dont sept rangs de gradins faisaient le tour et surmonté d'une coupole de bois verni reposant sur de magnifiques colonnes de marbre. Au milieu du cirque se dressait une tour de marbre surmontée d'une statue de granit noir qui tournait en même temps que le soleil. De tous côtés sous la coupole étaient suspendues des statuettes qui sifflaient et parlaient en des langues différentes. Le roi prenait place sur le plus haut gradin du cirque, ayant auprès de lui ses fils, ses parents et les princes; sur le second gradin s'asseyaient les chefs des prêtres et les vizirs; sur le troisième, les chefs de l'armée; sur le quatrième, les philosophes, les astronomes, les médecins et les maîtres de la science; sur le cinquième, les architectes; sur le sixième, les chefs de corporation, et sur le septième, la foule. Et chacune des catégories avait pour instruction « de

regarder ceux qui se trouvaient au-dessous d'elle et non ceux qui se trouvaient au-dessus, car jamais elle ne parviendrait à les égaler », et cela est la meilleure ligne de conduite. La femme de Minaqioush le tua d'un coup de couteau, et il mourut après un règne de soixante ans. — Aujourd'hui Santariah est un pays fort petit où habitent à peine six cents personnes originaires des terres cultivées : on les appelle Syouah ; leur dialecte est le Syouy qui se rapproche de celui de Zenata. On y voit des vergers de palmiers, de figuiers, d'oliviers et d'autres arbres ; les vignes y abondent. Il s'y trouve aujourd'hui près de vingt sources qui répandent leurs eaux douces sur le sol. De Santariah à Alexandrie, la distance est de onze jours ; elle est de quatorze de Santariah à Ghizeh-Misr. Les habitants sont fréquemment atteints de la fièvre. Les fruits du pays sont excellents. Les génies *(djinns)* sévissent sur la population de ce village ; quiconque est isolé est enlevé par eux. On y entend distinctement le sifflement des Djinns.

CHAPITRE LXXIII

DES OASIS DE L'EXTÉRIEUR

Elles ont été construites par un des premiers rois des Coptes, nommé El Boudsir ben Qoftim ben Qobtim ben Misraïm ben Beisar ben Ham ben Nouh. « El Boudsir, dit Ibn Ouacif Shah, voulut aller à l'Occident, afin de voir ce qui s'y trouvait ; il tomba sur un immense territoire sillonné d'eaux et de sources et couvert d'herbages. Il y bâtit des tours et des maisons de plaisance, et y établit un grand nombre de gens de sa maison qui cultivèrent la contrée et y bâtirent si bien que toute la terre d'Occident fut peuplée. Elle demeura ainsi longtemps. Puis survinrent les Berbères qui se mélangèrent aux habitants par des mariages ; puis éclata la mésintelligence et la discorde ; des guerres survinrent qui ruinèrent le pays et la population disparut, sauf sur quelques points qu'on appelle les Oasis. »

Quant aux pays des Oasis, dit El Mas'oudi, ils sont situés entre Masr, Alexandrie, le Saïd d'Égypte, l'Occident et la terre des Éthiopiens de Nubie, etc. Là se trouve une terre saturée d'alun et une autre saturée de vitriol, de sources acides et d'autres potables. Le maître des Oasis, à notre époque, c'est-à-dire en l'année 332[1], est Abd el Melek ben Merwan, de la tribu des Laouata, mais de la secte religieuse merwanite ; il commande à plusieurs milliers d'hommes qui montent à cheval ou à chameau. Entre son pays et celui des Éthiopiens, il y a environ six jours de marche ; c'est aussi la distance qui le sépare de tous les lieux habités dont nous avons parlé. Dans sa terre se rencontrent des choses particulières et merveilleuses. Ce pays subsiste par lui-même, n'étant relié à aucun autre et n'a besoin d'aucun autre. Il produit des dattes, des raisins secs et des jujubes. »

L'intendant d'Abou'l Sherkh El Mo'ezz Hossam ed din 'Amr ben Mohammed ben Zenki El Shahrzouri m'a raconté avoir entendu dire, au pays des Oasis, qu'il s'y trouvait un oranger qui produisait en une seule

1. Du 4 septembre 943 au 23 août 944.

année quatorze mille fruits jaunes, sans compter ceux qui tombent ou restent verts. Mais, ajoutait El Shahrzouri, cela me semblait tellement extraordinaire que je n'y pouvais croire et je restai dans le pays jusqu'à ce que j'eusse vu cet arbre : il était de la taille du plus grand sycomore d'Égypte, peut-être plus grand. J'interrogeai à son sujet le *moustaufi* (chef de la comptabilité) du pays, qui, ayant fait venir les registres des comptes, les feuilleta et y fit voir le passage disant qu'en telle année tel oranger avait produit quatorze mille fruits mûrs et jaunes, sans compter ce qui restait sur l'arbre de verts et ce qui en était tombé, ce qui était peu.

Aux Oasis, l'alun blanc se trouve dans une vallée qui fait face à la ville d'Edfou. Au temps d'El Melek El Kamel Mohammed ben El Adel Abou Bekr, et de son fils El Saleh Negm el din Ayyoub, on apportait chaque année des carrières des Oasis au Caire mille qantars d'alun blanc ; en échange, on exonérait les habitants de l'impôt pour les terres des Oasis ; puis cette coutume fut de moins en moins observée et cessa complètement.

En l'an 339[1], le roi de Nubie s'avança avec une nombreuse armée jusqu'aux Oasis et tomba à l'improviste sur les habitants, dont il tua et fit prisonniers un grand nombre.

1. Du 20 juin 950 au 8 juin 951.

CHAPITRE LXXIV

DE LA VILLE DE QOUS

Qous est la plus grande ville du Saïd ; elle est située sur le Nil. Elle a été bâtie après Qoft au temps de l'un des premiers rois coptes nommé Sedan ben Adim ben El Boudsir ben Qaftorim ; elle tira, dit-on, son nom de Qous ben Qoft ben Akhmim ben Sifat ben Ashman ben Masr. « Sedan ben Adim, rapporte Ibn Ouacif Shab, est celui qui bâtit les pyramides de Dahchour avec les pierres taillées du temps de son père. C'est lui qui fit les livres des *Nirandjats* (?) et le temple d'Erment. Il éleva aussi un temple à Antinoé, ville de l'intérieur ; il établit sa résidence à Athrib et construisit un temple à l'orient d'Alexandrie. Sur la rive orientale du fleuve, il fonda des villes. C'est de son temps que fut bâtie Qous, la ville élevée, où fut installé tout un peuple de savants et d'artistes. Les Éthiopiens et les Noirs ayant envahi le pays, il envoya contre eux son fils Minqaous à la tête d'une armée considérable. Il en tua et en prit un certain nombre et réduisit en esclavage ceux qu'il avait pris. Cette façon d'agir devint pour eux une coutume traditionnelle. Il fit ouvrir les mines d'or du pays et chargea ses prisonniers d'y travailler et de lui apporter l'or. Il fut le premier qui prit goût à la chasse, captura les animaux de proie et obtint la race des chiens *sloughis* par le croisement des loups et des chiens domestiques. Il exécuta des talismans et des merveilles de toute sorte en nombre incalculable.

Dans son histoire du Saïd, El Edfaoui dit : Qous est voisine de Qoft. Un écrivain a raconté que Qous avait commencé à prospérer et que Qoft avait commencé à péricliter à partir de l'an 400[1]. On raconte que le Cadi de Qous s'étant rendu à Assouan, quatre cents cavaliers montés sur des mules se portèrent à sa rencontre.

Au mois de Ramadan de l'an 662[2], on apporta à El Melek El Zahir Beïbars de menues monnaies *(fels)* trouvées à Qous où elles étaient enfouies. On

1. Du 25 août 1009 au 14 août 1010.
2. Du 27 juin au 26 juillet 1264.

en examina une; sur une face était l'image d'un roi debout tenant de la main droite une balance et de la gauche une épée; sur l'autre face une tête à très longues oreilles, l'œil ouvert; à l'entour de la pièce était une inscription que lut un moine grec, et dont la date au jour où elle fut déchiffrée remontait à deux mille trois cents années. Le sens en était: « Moi Ghaliath le roi, j'ai la balance de la justice et de la générosité dans ma main droite pour ceux qui obéissent, dans ma main gauche l'épée pour celui qui désobéit. » Sur l'autre face: « Moi Ghaliath le roi, mon oreille est ouverte pour entendre les opprimés; mon œil est ouvert pour veiller au bon état de mon Empire. » Les scorpions et les grands lézards abondent à Qous; on y rencontre une espèce de scorpion dont la piqûre est mortelle, à tel point que Qous est appelée « la pâture des scorpions », car il n'y a aucun espoir pour qui a été piqué par un reptile. Une fois, par une journée d'été, il s'accumula sur le mur de la mosquée soixante-dix gros lézards sur un seul rang. Pendant l'été, si quelque habitant chemine pendant la nuit hors de sa maison, il porte d'une main une lampe pour l'éclairer et de l'autre une broche de fer pour percer les scorpions.

A partir de l'an 800[1], Qous n'a fait que péricliter; en 806[2], à l'époque des calamités et des fléaux, il mourut à Qous dix-sept mille personnes. Elle était auparavant si prospère qu'à l'époque de la sécheresse, en l'an 776[3], on dut abandonner cent cinquante parcs, dans la partie orientale du pays. On appelle là-bas parc (بَعْل) un jardin de vingt feddans au moins, qui possède une *saqiah* à quatre canaux d'écoulement. Et cela sans compter quantité d'autres jardins d'une étendue moindre qui furent aussi abandonnés.

1. Du 24 septembre 1397 au 12 septembre 1398.
2. Du 21 juillet 1403 au 9 juillet 1404.
3. Du 12 juin 1374 au 1er juin 1375.

CHAPITRE LXXV

DE LA VILLE D'ESNÉ

On rapporte, dit El Edfaoui, qu'une année cette ville produisit quarante mille *ardebs* de dattes, douze mille *ardebs* de raisins secs. Esné se compose d'environ treize mille maisons; jadis, dit-on, il s'y trouvait soixante-dix boulevards.

CHAPITRE LXXVI

DE LA VILLE D'EDFOU

Le nom de la ville d'Edfou s'écrit tantôt par un d (د) tantôt par un t (ت). El Edfaoui dit : Le prédicateur parfait Abou Bekr, prédicateur de la ville d'Edfou, m'a conté qu'un palmier projetait trois rameaux produisant chacun une seule datte; qu'il avait arraché ce palmier avec les racines et l'avait pesé; le poids total s'était élevé à vingt-cinq dirhems, branches et tronc compris; cet arbre se trouvait à Edfou. Après l'an 700[1], des briquetiers qui fouillaient le sol mirent au jour une statue de pierre représentant une femme assise sur un trône et enveloppée d'une sorte de filet. Sur le dos était une stèle couverte d'écriture grecque. Je l'ai vue dans cet état dans la ville d'Edfou.

1. Du 16 septembre 1300 au 5 septembre 1301.

CHAPITRE LXXVII

DE LA VILLE D'AHNAS

C'est une des villes du Saïd. On dit que Jésus fils de Marie y naquit et que le palmier de Marie dont parle Dieu dans ce passage: *Secoue le tronc du palmier, il en tombera pour toi des dattes mûres (Cor., XIX, 25)* a continué à s'y voir jusqu'à la fin de la dynastie des Omeyyades. Mais l'opinion générale est que Jésus-Christ naquit au bourg de Bethléem, village dépendant de Jérusalem. A Ahnas, on trouve l'arbre Bang (بنج).

CHAPITRE LXXVIII

DE LA VILLE D'EL BAHNASA

Cette ville est située à l'occident du Nil; c'est là que l'on fabrique les tentures nommées Bahnasyah, que l'on tisse les étoffes à broderies, les étoffes royales, les tentes de grandes dimensions et les robes à rayures blanches et noires. On y fabriquait des tentures dont une seule pièce mesurait trente coudées et dont la paire valait deux cents *methqals* d'or. Lorsqu'on y a fabriqué un rideau, un tapis ou une robe de laine ou de coton, on y inscrit toujours le nom de celui qui doit recevoir l'objet. C'est une coutume qui s'est transmise d'âge en âge.

Les Coptes sont d'accord pour reconnaître que le Messie et sa mère Marie ont séjourné à Bahnasa, d'où ils se seraient rendus à Jérusalem.

D'après un commentateur du Coran, dans le passage relatif à Jésus et à sa mère : *Nous leur avons donné à tous deux l'hospitalité sur une colline paisible et abondante en sources (Cor., XXIII, 52)*, le terme de colline désigne Bahnasa. Cette ville fut bâtie par un roi des Coptes nommé Minaoush ben Minqâoush.

Voici ce qu'en dit Ibn Ouacif Shah : « Minaoush régna à son tour et rechercha la sagesse comme son père. Il en fit mettre au jour les livres, se montra généreux envers ceux qui les cultivent et les combla de présents. Il chercha à atteindre le plus haut degré de perfection dans l'exécution des objets merveilleux; chacun de leurs rois, d'ailleurs, s'était appliqué à faire pour lui-même des choses que n'avait faites aucun de ses prédécesseurs. Il s'affermit dans la connaissance de leurs livres et fit graver sur la pierre leurs annales. » Minaoush fut aussi le premier, parmi les Égyptiens qui adora le bœuf, voici à quelle occasion : il avait été atteint d'une maladie si grave qu'on désespérait de lui quand, dans un songe, il vit un génie gigantesque qui lui dit : « Tu ne guériras de ton mal que si tu consens à adorer le bœuf; car la constellation qui a présidé à ton horoscope est celle du taureau à deux cornes. » Et Minaoush fit ce que demandait le génie; il se fit amener un

taureau bigarré de belles formes et lui fit préparer dans son palais une salle surmontée d'une coupole dorée et que l'on parfumait d'encens. Un gardien spécial était chargé de se tenir près de lui, et de nettoyer sa litière; et le roi qui venait l'adorer, à l'insu de ses sujets, guérit de sa maladie. Il fut le premier qui se servit de chars, et cela pendant sa maladie. Ces chars étaient surmontés de maisons à coupoles de bois, et ceux d'entre ses serviteurs et ses femmes qui le désiraient pouvaient faire de même, et le bœuf trainait le char de place en place et d'un lieu de plaisance à l'autre. Quand il arrivait dans un endroit agréable, le roi s'y arrêtait, et chaque fois qu'il passait par quelque lieu ruiné, il le faisait restaurer. On raconte, qu'ayant vu que le taureau qui trainait son char était bigarré et d'une forme admirable, il promit de lui donner des soins spéciaux et de le faire marcher devant lui, tant il lui plaisait; il le fit couvrir d'une housse de brocart. Un jour, se trouvant dans un lieu écarté, loin de ses esclaves et de ses serviteurs, il s'approcha du taureau qui restait debout; et voici que l'animal parla et lui dit : « Si le roi me dispense de la marche, me met dans un temple et m'adore, s'il ordonne à ses sujets de m'adorer, j'accomplirai pour lui tout ce qu'il exigera; je l'aiderai dans ses entreprises, je le rendrai fort dans son royaume et écarterai de lui toute calamité. » Le roi, effrayé, ordonna que le taureau fût lavé, parfumé, placé dans un temple et qu'il fût adoré. Longtemps ce taureau fût ainsi adoré. Chose merveilleuse! l'animal n'urinait ni ne fientait; il ne mangeait que l'extrémité des feuilles vertes des roseaux une fois par mois. C'est ce qui confondit l'esprit des gens. Telle fut l'origine du culte du bœuf. — Menaoush construisit des réduits où il enfouit des trésors, et sur lesquels il éleva des stèles. Dans le désert d'Occident, il bâtit une ville nommée Dimas dans laquelle il dressa une tour et enterra à l'entour les héros. Cette ville, dit-on, est encore debout, et des gens qui venaient d'Occident et s'étaient égarés y ont entendu le sifflement des Djinns et ont vu une clarté qui s'y reflétait. Dans les livres égyptiens on raconte que ce taureau, qu'on adorait depuis longtemps, leur ordonna d'exécuter son image en or creux, de recueillir des poils de sa tête et de sa queue et de la poudre de ses cornes et de ses sabots pour qu'on les plaçât dans la statue; puis il leur annonça qu'il retournait d'où il était venu, et leur prescrivit de placer son corps dans un sarcophage de pierre rouge et de l'enterrer dans le temple, en dressant sa statue sur le sarcophage au moment où Saturne serait à son apogée et en opposition avec le Soleil dans

le troisième quartier de la lune, alors que cet astre est dans son plus grand éclat ; on devait encore graver sur la statue les signes des sept planètes. On fit ainsi, et la statue fut ornée de toutes sortes de pierreries, et à la place des yeux, on mit deux perles énormes. Après l'avoir déposé dans le sarcophage, on planta un arbre sur son corps dans le temple ; et on bâtit une tour, haute de 80 coudées, qui pendant une semaine changeait chaque jour de couleur pour revenir tous les sept jours à la première couleur. Le temple fut tapissé de toutes sortes de tentures, et on amena un canal du Nil au temple. Autour du sarcophage on plaça des statues talismaniques à tête de singe et à corps humain, chacune devant écarter un mal et procurer un bien. Aux quatre portes du temple furent placées quatre idoles, sous chacune desquelles furent enterrées toutes sortes de trésors ; pour chaque statue on fixa des offrandes et des encensements, et ces statues furent placées dans l'arbre. La ville fut connue sous le nom de ville de l'Arbre, et de cet arbre sont sorties toutes les espèces d'arbres. — Minaoush est le premier qui ait célébré le Nourouz en Égypte et de son temps fut bâtie Bahnasa. Il y dressa des piliers supportant une salle de verre jaune surmontée d'une coupole dorée qui, au lever du soleil, en renvoyait les rayons sur la ville. Minaoush régna, dit-on, sur les Coptes pendant 830 ans, et fut enterré dans une des petites pyramides du Sud, ou, suivant d'autres, à l'ouest d'Ashmouneïn. Avec lui furent ensevelis une grande quantité d'argent, de pierreries et d'objets merveilleux, les images(?) des sept planètes qui voient les morts et les vivants(?)[1], mille lampes d'or et d'argent, dix mille coupes et vases d'or, d'argent et de verre, et mille ingrédients utiles dans toutes sortes d'arts ; et sur son tombeau on grava son nom, la durée de son règne et l'époque de sa mort.

En l'an 734[2], on découvrit à Ashmouneïn, dans une vallée creusée entre deux montagnes, des bassins carrés remplis d'une eau douce et limpide. Des gens qui en suivirent les bords pendant tout un jour et toute une nuit n'en purent atteindre l'extrémité. On dit que ces bassins sont l'œuvre de Sourid, le constructeur des pyramides, qui les avait faits pour servir de secours contre le déluge de feu qui avait été annoncé. Plus tard, cette vallée fut comblée, parce qu'on craignait que les hommes n'y périssent.

1. Le texte est incompréhensible, comme le reconnaissent les éditeurs en marge de la page 238.
2. Du 12 septembre 1333 au 31 août 1334.

Le cheïkh, l'imam Mohammed ben Ahmed El Ghariani dit : « Ali ben Hassan ben Khaled El Sha'eri m'a conté trois fois sans jamais varier dans ses récits le fait suivant : Un homme de la tribu des Fezarah qui habitent à Bahnasa m'a dit : J'étais parti avec un de mes amis, pour visiter les pays et gagner notre vie par le monde, c'était après l'an 810[1] ; nous avions franchi la montagne occidentale du côté de Bahnasa, et nous allions à la grâce de Dieu. Depuis des jours nous marchions ainsi, de l'Ouest au Sud, quand nous arrivâmes tout à coup dans une vallée remplie d'arbres, d'herbes, d'eau et de fourrage, mais pas un être humain. La vallée était très étendue en longueur et largeur : environ une journée (de marche) en longueur et une journée en largeur ; ce n'étaient que sources, plantations de palmiers et d'oliviers, et en grand nombre, des chameaux, des chèvres, des chacals et des hyènes. Les chameaux étaient là à l'état sauvage ainsi que les chèvres qui, après avoir été domestiquées, étaient retournées à l'état sauvage. Mais dans toute la vallée, on ne voyait circuler aucun être humain. Il me dit ensuite qu'ils étaient restés environ deux à trois mois dans cet endroit et avaient vu au milieu de la vallée une ville puissante, fortifiée, aux murailles élevées, aux palais magnifiques ; en s'approchant des murailles, ils avaient entendu un bruit effrayant et des cris terribles et épouvantables ; ils avaient vu une fumée monter dans le ciel et couvrir peu à peu la ville et tout ce qu'elle renfermait. Les chameaux sauvages s'étant approchés des chameaux domestiques qu'ils montaient les avaient attaqués et tués. Les deux Fezaris eurent alors recours à la ruse ; ils tressèrent des cordes et firent un filet de fibres de palmier et s'emparèrent de ces chameaux sauvages ; puis, ayant ramassé des tiges de palmier, ils fabriquèrent des corbeilles de palmier et des paniers de roseaux pour y mettre leurs provisions. Ils les remplirent de dattes et, se servant des chameaux sauvages à la place de leurs bêtes apprivoisées, il les montèrent et prirent la direction de l'Orient emportant avec eux un certain nombre de tiges de palmier pour en jalonner le chemin à partir de la ville, afin de pouvoir y revenir. Quand ils passaient sur un monticule, ils y plantaient deux de ces tiges. Ils arrivèrent enfin à la montagne qui borde l'Égypte à l'ouest. Arrivés à Bahnasa, ils racontèrent leurs aventures à leurs concitoyens et repartirent avec leurs familles. Mais, parvenus au sommet de la montagne d'Occident, ils

1. Du 8 juin 1407 au 26 mai 1408.

y trouvèrent, réunies en un seul monceau, toutes les tiges de palmier qu'ils avaient plantées sur les monticules de la route. Ils durent donc retourner, avec leurs familles et leurs compagnons, à Bahnasa. Voilà ce qu'on m'a raconté, mais Dieu est le plus savant. »

CHAPITRE LXXIX

DE LA VILLE D'ASHMOUNEÏN

C'était une des plus grandes villes du Saïd; elle fut, dit-on, bâtie par Ashmoun ben Masr ben Beïsar ben Ham ben Nouh.

Ashmoun, dit Ibn Ouacif Shah, était le plus juste des enfants de son père, et le plus désireux d'exécuter des travaux durables et capables de perpétuer sa mémoire. C'est lui qui construisit les salles plaquées de verre coloré au milieu du Nil, et, d'après les Coptes, c'est lui qui creusa un souterrain qui conduisait d'Ashmouneïn à Antinoë en passant sous le Nil. D'après ce qu'on rapporte, il le creusa et le construisit pour ses filles qui se rendaient ainsi au temple du soleil. Ce souterrain était plaqué, sur le plancher, le sol et le plafond, de verre épais et coloré. Ashmoun, dit-on, régna plus longtemps que ses frères: d'après les historiens, il régna 800 ans. Après la 600e année de son règne, le peuple de 'Ad lui enleva le royaume qu'il garda 70 ans, après lesquels il se retira par le Hedjaz à El Dathimah et jusqu'au Ouadi 'l Qora qu'il cultiva, et où il construisit des habitations et des ateliers. C'est alors que Dieu fit tomber la calamité sur ce peuple et le détruisit, et le gouvernement de l'Égypte retourna à Ashmoun. On raconte que ce prince plaça à la porte d'Ahsmouneïn une oie de cuivre qui, si quelque étranger venait pour entrer dans la ville, poussait un cri en agitant ses ailes; ainsi on était averti de la venue de l'étranger, et on pouvait, à volonté, le renvoyer ou le laisser entrer. De son temps, les serpents s'étant multipliés, on leur fit la chasse et, de leur chair, on prépara des médicaments et des remèdes. Puis, à l'aide de la magie, on les repoussa jusqu'à la vallée des serpents (وادى الحيات) dans les montagnes de Libye et de Maraqiah où ils restèrent emprisonnés.

Il est dit, dans le livre d'Orose, qu'Ashmoun ben Qobt fut le premier roi des Égyptiens et qu'il vivait au temps de Sharouh ben Raghou ben Falagh ben 'Aber ben Shalekh ben Arfakhshad ben Sam ben Nouh; que les années du monde, jusqu'au temps de Sharouh étaient de 2905, ce qui reporte à 663 ans après le Déluge.

Là, les chevaux, les mulets et les ânes étaient renommés pour leur agilité, et on y fabriquait des tentures rouges semblables aux tentures d'Arménie. Un grand nombre de clans des Beni Ga'far ben Abou Taleb s'étaient établis à Ashmouneïn, ils étaient nomades et très puissants. Avec eux se trouvaient les Benou Mousallimah ben 'Abd el Melek ben Merwan, leurs alliés, et une autre tribu, les Benou 'Asker, dont le père était, dit-on, un affranchi d'Abd el Melek ben Merwan. Ils descendent, à ce que l'on prétend, des Omeyyades par les mâles. Il se trouvait encore avec eux, comme alliés, les Benou Khaled ben Yezid ben Moawiah ben Abou Sofian, qui s'étaient fixés dans la terre de Dalgah, près d'Ashmoun.

CHAPITRE LXXX

DE LA VILLE D'AKHMÎM

El Bakri l'orthographie ainsi : un hamza kesré *(i)* un خ *(kh)* surmonté du soukoum puis un م *(m)* suivi d'un ي *(i)* et d'un م *(m)*, de la forme افعيل (if'il[1]). C'est une ville située sur la rive orientale du Nil, et qui fut bâtie par Minaqioush, un des premiers rois des Coptes.

Ce prince, rapporte Ibn Ouacif Shah, était patient et résolu. Il commença par s'appliquer aux cultures, bâtit des villages, dressa des stèles, réunit les œuvres de science et les livres laissés par les rois et les sages, il fabriqua des objets merveilleux et se construisit une ville où il se retira. Cette ville était entourée d'un rempart sur lequel étaient élevées quatre stèles, une à chaque angle ; entre les stèles étaient posées quatre-vingts statues de cuivre, tenant en main diverses armes et portant sur la poitrine une inscription mentionnant ses vertus. Il y avait à Memphis un homme de la caste des prêtres, l'un des hommes les plus versés dans la magie, qui leur apprit à prendre les crocodiles et les bêtes sauvages ; il enseignait la magie aux jeunes gens, et quand ceux-ci y étaient devenus habiles, il l'enseignait à d'autres. Le roi fit construire une ville pour y installer ce prêtre, et cette ville est Akhmim. Minaqioush régna sur les Égyptiens un peu plus de quarante années ; puis il mourut et fut enseveli dans la pyramide située en face d'El Atfih, et avec lui furent enterrés des trésors considérables, des pierreries, des vases et des statues. Sur le tombeau, on grava le nom du roi et l'époque de sa mort. Les gens d'Akhmim racontent qu'un individu, venu d'Orient, s'était attaché au temple ; qu'il venait chaque jour le parfumer d'encens et de safran, adressant surtout ses parfums et son encens à une image placée à côté de la porte ; et chaque jour il trouvait sous cette image un dîner qu'il prenait, après quoi, il s'en allait. Il avait fait cela nombre de fois, mais enfin il fut dénoncé par un de ses esclaves au gouverneur du pays. On l'arrêta, mais ayant donné quelque argent, il put quitter le pays.

1. Par suite : Ikhmim.

Le temple d'Akhmim était l'un des plus admirables et des plus considérables. Les Égyptiens l'avaient construit pour emmagasiner leur blé, car ils avaient été avertis d'avance de l'arrivée du Déluge. Mais ils n'étaient pas d'accord à son sujet; d'après les uns, ce devait être un feu qui brûlerait tout ce qui se trouverait à la surface de la terre; suivant les autres, ce serait une inondation. Ils construisirent donc ce temple avant le Déluge. On y voyait les portraits des rois qui devaient régner sur l'Égypte. Il était bâti de blocs de marbre, mesurant chacun cinq coudées de largeur sur deux coudées d'épaisseur. Il comprenait sept salles couvertes de pierres longues chacune de dix-huit coudées et larges de cinq; ces pierres étaient couvertes de peintures couleur de lapis et d'autres nuances, et pour celui qui les voyait, ces peintures semblaient avoir été exécutées le jour même, tant elles étaient parfaites. Chacune des salles portait le nom d'une des sept planètes, et sur tous les murs étaient gravées des images de formes et de tailles différentes, accompagnées de signes expliquant les sciences des Coptes, la chimie, la cosmographie, l'art des talismans, la médecine, l'astronomie, la géométrie, etc., que représentaient ces images.

Ibn Djoubeir raconte, dans son voyage, que la longueur de ce temple était de six cent vingt coudées et sa largeur de cent soixante-dix coudées; il reposait sur quarante colonnes, indépendamment des murs. Chaque colonne mesurait cinquante empans de circonférence, et d'une colonne à l'autre, l'espace était de trente empans. Leurs chapiteaux étaient énormes. Elles étaient gravées depuis la base jusqu'au faîte. D'un chapiteau à l'autre allait une énorme dalle de pierre sculptée, longue de cinquante-six empans, sur une épaisseur de dix empans et une hauteur de huit. Le plafond, en dalles de pierre également, semblait d'un seul morceau, et l'on y voyait, à l'intérieur et à l'extérieur, des dessins extraordinaires et en couleurs merveilleuses, représentant des oiseaux, des hommes et d'autres objets. Le mur du temple, large de dix-huit empans, était de pierres bien cimentées. Ainsi l'a mesuré Ibn Djoubeir en l'année 578[1]. On dit que c'est là que Dhou'l Noun (Jonas) apprit la chimie. Ce temple resta debout jusqu'à l'année 780[2]. Un homme d'Akhmim, le prédicateur Gamal el din ben Bakr el Khatib 'Alam el din 'Ali, le démolit et en tira beaucoup d'argent: mais sa vie fut courte, et il mourut (peu de temps après). Depuis lors, Akhmim alla en périclitant et finit par être ruinée. Beaucoup racontent que

1. Du 7 mai 1182 au 25 avril 1183.
2. Du 30 avril 1378 au 18 avril 1379.

le temple d'Akhmîm était incarné (?) dans un jeune homme imberbe et nu. Un jour que des gens étaient cachés dans le temple, ce jeune homme les avait suivis et les avait frappés de coups redoublés, si bien qu'ils en sortirent précipitamment. On raconte le même fait au sujet d'un homme qui était entré dans les pyramides.

On m'a raconté qu'un individu ayant collé dela cire sur une des images du temple d'Akhmîm et l'ayant laissée en place, les scorpions y affluèrent, et que cette cire ayant été mise dans une boîte, les scorpions se réunirent autour. On raconte qu'il y avait dans le temple d'Akhmîm un démon qui se tenait debout sur une seule jambe et qui n'avait qu'une main, qu'il tenait élevée en l'air; sur son front et sur ses flancs étaient gravés des caractères. Il avait un phallus très en évidence, adhérent au mur, et l'on prétendait que celui qui serait assez adroit pour tailler le mur autour de ce phallus et le retirer sans le briser n'aurait qu'à le suspendre à son côté pour être constamment en érection tant qu'il ne l'aurait pas retiré; qu'il pourrait ainsi s'unir à celle qu'il aimerait et qu'il ne faiblirait pas tant que le phallus de pierre resterait suspendu à sa ceinture. Un des valis d'Akhmîm l'ayant enlevé éprouva quelques-unes de ces propriétés merveilleuses. Les tapis de peaux de bêtes venaient d'Akhmîm, où on les préparait. On raconte que dans cette ville étaient réunis douze mille savants versés dans la magie; c'est là aussi que se rencontrait l'arbre *bang* (بنج). On affirme que celui qui bâtit le temple d'Akhmîm se nommait Doumaria et qu'il le fit pour servir de modèle aux peuples qui viendraient après lui. Il y retraça l'histoire des peuples et des âges, les exploits dont ils s'enorgueillissent, il y représenta les prophètes et les sages, et y grava les noms des rois qui devaient régner jusqu'à la fin des temps. Au moment de la construction du temple, l'aigle était dans le signe du Bélier et, suivant eux, l'aigle reste trois mille ans dans chacun des signes du Zodiaque. Or, aujourd'hui, l'aigle se trouve à la fin du signe du Capricorne; il y aurait donc, d'après ce calcul, près de trente mille ans que ce temple a été construit.

Abou 'Abdallah Mohammed ben 'Abd el Rahim el Qeïti, dans son livre *Présent aux Esprits*, raconte que ce temple était de forme carrée et construit en pierre taillée; qu'il avait quatre portes menant chacune à un édifice muni également de quatre portes obscures menant à des édifices dont la disposition imitait celle des feuilles d'un arbre.

CHAPITRE LXXXI

DE LA VILLE D'EL 'OQAB

La ville d'El 'Oqâb (en arabe : l'aigle), dit Mas'oudi, est située à l'ouest des pyramides d'Abousir, près Gizeh, à cinq jours et cinq nuits de marche pour un cavalier solide. La route en a été comblée, et la trace du sentier qui y conduisait effacée. Dans cette ville sont des constructions merveilleuses, des pierreries et des richesses.

Voici ce que raconte Ibn Ouacif Shah : El Oualid ben Douma' l'Amalécite était parti avec une armée considérable parcourant les contrées et soumettant les rois. Arrivé en Syrie, il envoya un de ses esclaves, nommé 'Oun, qui se dirigea vers l'Égypte et la soumit. Puis El Oualid se mit en route à son tour, rejoignit 'Oun, qui s'était porté à sa rencontre, et entra en Égypte dont il traita les habitants suivant son bon plaisir. Ayant formé le projet de se rendre aux sources du Nil, il partit avec une nombreuse armée, laissant le gouvernement de l'Égypte à 'Oun, et resta quarante ans dans son expédition. Or, 'Oun, après sept ans de gouvernement, devint orgueilleux et se fit proclamer roi, refusant de se reconnaître esclave d'El Oualid et disant qu'il était son frère. Grâce à la magie, il s'imposa, il enleva les femmes libres, et tout le monde s'attachait à lui. Toute femme, descendant des rois d'Égypte, il l'épousait; toute fortune, il s'en emparait, en faisant mourir le propriétaire, et toutefois, il honorait les prêtres et respectait les temples. Un jour, il vit en songe El Oualid. Celui-ci lui dit : « Qui t'a permis de prendre le titre de roi ? Tu n'ignores pas que c'est un crime qui mérite la mort; tu t'es uni aux filles des rois et tu as pris des richesses sans y avoir aucun droit. » Puis il fit remplir un chaudron d'huile qui fut chauffée jusqu'à ébullition, et lui arracha ses vêtements pour l'y jeter. Alors un aigle fondit sur 'Oun, le saisit, l'emporta dans les airs et le déposa au bord d'un précipice au sommet d'une montagne, d'où il tomba dans une vallée remplie d'une vase puante. Il se réveilla effaré et conta sa vision aux prêtres qui lui dirent : « Nous te délivrerons d'El Oualid si tu veux fabriquer un aigle et l'adorer, car c'est lui qui t'a délivré dans ton rêve. — Je

le reconnais, répondit 'Oun, et l'aigle m'a dit : Reconnais cet endroit et ne l'oublie pas. » Et il fit un aigle d'or, ayant deux pierres précieuses à la place des yeux, il lui mit une ceinture de pierreries et lui fit un beau temple tendu de soie. Là on vint l'encenser et lui faire des offrandes. A la fin, l'aigle parla. Et 'Oun se prosterna et l'adora et invita ses sujets à l'imiter, ce qu'ils consentirent à faire. Sur les ordres de 'Oun tous les ouvriers de l'Égypte furent rassemblés, et O'un emmena tous ses partisans vers le désert occidental à la recherche d'un terrain vaste et uni où l'on ne pût pénétrer que par des passages difficiles et des montagnes abruptes : des flaques d'eau s'étalaient dans le voisinage. C'est aujourd'hui le Fayoum qui n'était alors qu'un marécage formé par les eaux du Nil et qui resta ainsi jusqu'au moment où Joseph amena les eaux du fleuve jusqu'à Medinet (el Fayoum). Ils partirent donc et restèrent un mois à tourner avant de trouver l'objet de leurs désirs. Et il ne resta en Égypte ni ouvrier, ni ingénieur, ni qui que ce fût d'entendu à la construction, à la taille des pierres ou à la sculpture : tous se rendirent là. Il y emmena mille hommes de l'armée et sept cents magiciens pour aider les constructeurs, et avec eux des outils et des vivres sur des chariots, et la trace de ces chariots est encore visible dans le désert d'Occident jusqu'au Fayoum en arrière des Pyramides. Quand toutes les pierres nécessaires furent taillées, on traça l'enceinte de la ville, un carré de deux parasanges de côté ; au milieu, on creusa un puits dans lequel on descendit l'image d'un pourceau faite de cuivre mêlé à d'autres matières, qu'on plaça sur un piédestal de cuivre, la face tournée vers l'Orient, et cela, au moment du lever de la maison de Saturne, à l'heure de son apogée. On immola un pourceau ; de son sang on enduisit la face de la statue, on brûla quelques-uns de ses poils, et on remplit l'intérieur avec le sang, les poils, les os, la chair et le fiel ; un peu de fiel fut mis dans les oreilles, et le reste du porc fut brûlé et les cendres déposées dans une fiole de cuivre devant la statue ; on y grava les vertus de Saturne. Au fond du puits, on creusa, dans quatre directions, quatre souterrains conduisant aux murs de la ville, et à chaque extrémité furent pratiquées des ouvertures pour la circulation de l'air, puis le puits fut fermé et surmonté d'une coupole posée sur des colonnes élevées sur les murs de la ville. On traça des boulevards, chaque boulevard aboutissait à l'une des portes de la ville, qui fut répartie en rues et en maisons. Autour de la coupole, on dressa des statues de cuivre représentant des cavaliers tenant à la main des javelots et le visage tourné vers les portes. Les fondations

de la ville étaient faites de pierre noire, par-dessus de pierre rouge, puis de pierre jaune, de verte, et par-dessus le tout de pierre blanche transparente, le tout cimenté au plomb coulé dans les joints. Au centre de chaque pierre était une tige de fer, comme dans la construction des pyramides. On fit le rempart haut de soixante coudées et large de vingt. Au sommet de chacune des portes du rempart était un grand aigle fait d'un alliage de cuivre, les ailes étendues, et creux. A chaque angle, un cavalier tenait en main un javelot, la face tournée vers la sortie de la ville. L'eau, amenée à la porte orientale, coulait à travers la ville vers la porte occidentale et se déversait dans des citernes; de même de la porte Sud à la porte Nord. On sacrifiait à l'aigle les aigles mâles, on amenait les vents jusqu'à la bouche des statues qui faisaient entendre des voix effrayantes. 'Oun attacha à chacune d'elles un génie qui devait empêcher tout individu, à l'exception des habitants, d'entrer dans la ville. Puis l'aigle auquel on rendait un culte fut placé sous la coupole au milieu de la ville sur un piédestal à quatre angles; à chaque angle était la figure d'un démon. Le tout reposait sur une colonne qui tournait; l'angle tournait avec elle et restait dans chaque direction (des points cardinaux) le quart de l'année. Enfin, tout cela achevé, 'Oun transporta dans cette ville les pierreries et les richesses de l'Égypte, objets royaux, statues, œuvres de sciences, poudre d'argent, aromates, armes. Il y installa les grands magiciens, les prêtres, les industriels, les marchands et répartit entre eux les habitations. Les gens de chaque métier ne se mêlaient qu'entre eux. Il bâtit un faubourg pour les artisans et les cultivateurs; sur les canaux, il mit des ponts où passaient ceux qui pénétraient dans la ville. L'eau coulait autour du faubourg. 'Oun dressa des signaux et établit des gardes. En arrière de la ville, du côté du désert, il planta des vignes, des palmiers et toutes sortes d'arbres, en lots distincts. Derrière s'étendaient de tous côtés les cultures de céréales. Et tout cela fut créé par crainte d'El Oualid.

Entre cette ville et Memphis il y avait trois jours de marche. On y restait ou s'y rendait, puis on revenait à Memphis. Il s'y célébrait quatre fêtes par année, aux quatre époques où l'aigle changeait de position. Ayant admiré tout cela, 'Oun sentit son cœur plus rassuré, jusqu'à ce qu'il reçut de Nubie une lettre d'El Oualid lui prescrivant de lui amener des vivres et de préparer les marchés. 'Oun lui renvoya par terre et par eau ce qu'il demandait et réunit dans la ville ses partisans et celles qu'il avait choisies des filles des rois

et des grands. El Oualid s'étant rapproché, 'Oun se rendit à son tour à la ville, et s'y fortifia, ayant laissé un remplaçant à Memphis. El Oualid s'avançant et ayant appris tout ce qu'avait fait 'Oun, entra en fureur et pensa à envoyer contre lui une armée, mais mieux renseigné sur l'état de la ville, sur les fortifications et les magiciens qui la défendaient, il écrivit à 'Oun de se rendre auprès de lui, le menaçant des conséquences que sa désobéissance pouvait entraîner. 'Oun lui répondit : « De ma part, il n'y a nul propos blessant contre le roi, nulle attaque, nul acte hostile contre son pays : je suis son serviteur et me tiens dans cet endroit pour repousser tout ennemi venant de l'Ouest ; et je ne puis me rendre auprès de lui à cause de la terreur qu'il m'inspire. Que le roi me laisse donc où je suis en qualité de gouverneur et je lui servirai tous les impôts et tous les présents qu'il exigera. » Et il lui envoya des trésors considérables et des pierreries précieuses. Et El Oualid renonça à l'attaquer, et il resta en Égypte jusqu'à sa mort.

CHAPITRE LXXXII

DE LA VILLE D'EL FAYOUM

L'emplacement de Fayoum était le déversoir des eaux du Nil; lorsque le seigneur Joseph le Véridique prit le gouvernement de l'Égypte, il le mit en culture.

Puis, dit Ibn Ouacif Shah, régna El Rian ben El Oualid, qui fut le Pharaon de Joseph; les Coptes le nomment Nahraoush. Quand il monta sur le trône, c'était un prince d'un caractère admirable, beau de visage, sage et réfléchi, et qui promettait d'être aimable. Il déchargea son peuple de l'impôt pendant trois années et partagea les trésors entre ses amis particuliers et ses sujets. Il appela au gouvernement du pays un homme de sa famille nommé Atfeïn, le même que les traditionnistes nomment El Aziz. Le roi lui fit élever dans le palais un trône d'argent sur lequel Atfeïn se tenait et qu'il ne quittait que pour aller à la porte du roi. Celui-ci remit à son vizir l'autorité sur les officiers et les écrivains, et Nahraoush ne s'occupa plus que de ce qui se passait derrière le rideau[1]. Atfeïn cumulant toute son autorité et le reléguant à ses plaisirs, Nahraoush se plongea dans sa frivolité, négligeant les affaires, ne se montrant plus au peuple; mais le pays était prospère et le roi n'en demandait pas davantage. On construisit pour lui des salons en verre coloré, entourés d'eau où vivaient librement les poissons et de cristaux de couleur où se produisait, quand les rayons du soleil les frappaient, un reflet merveilleux. On lui construisit aussi des pavillons de plaisance en nombre égal à celui des jours de l'année, et chaque jour il se promenait dans l'un d'eux. Chaque pavillon était tendu et meublé de meubles et de tentures différents. Cependant le bruit se répandit parmi les rois du voisinage que Nahraoush ne s'occupait que de plaisir et que le soin des affaires reposait sur Atfeïn. Le roi des Amalécites, Abou Qabous 'Aqer ben Yanhoum, marcha sur l'Égypte et se dirigea vers ses frontières. El Aziz leva pour lui

1. C'est-à-dire en dehors du harem.

résister une armée dont le général s'appelait Barianis; il lutta pendant trois ans; mais l'Amalécite prit le dessus, tua Barianis, rasa les tours et les forteresses, et son joug s'appesantit sur le pays. Le peuple alors se porta en foule au palais du roi et implora sa protection. Nahraoush parut, passa en revue son armée, et avec 600.000 combattants, sans compter les valets, il se mit en marche. Les deux armées se rencontrèrent au delà de Houf et se livrèrent un combat acharné. L'Amalécite fut défait, et Nahraoush le poursuivit jusqu'aux frontières de Syrie, lui tua un grand nombre d'hommes, détruisit les moissons et les arbres, incendia, pendit et éleva aux endroits où il était parvenu des stèles sur lesquelles il grava ces mots : « Celui qui dépassera cette limite, je l'attends. » Il atteignit, dit-on, Mossoul, frappa la Syrie d'un tribut, bâtit près d'El 'Arich une ville magnifique, y laissa une garnison et retourna en Égypte, où ayant rassemblé une armée de toutes les provinces, il se prépara à attaquer le roi d'Occident. Il partit donc avec 700.000 hommes, traversa le pays des Berbères dont il subjugua la plus grande partie, et fit partir de Raqodah sur une flotte un général qui devait se rendre aux îles des enfants de Iafeth et les dévaster. Pour lui, suivant la route de terre, il prit la direction du pays des Berbères, leur livra bataille et, par traité, leur imposa le tribut; de là il poursuivit sa route sur Ifriqiah et Carthagène (?) conclut la paix avec ces pays moyennant tribut et, continuant sa route, atteignit l'endroit où le fleuve vert se jette dans la mer de Roum ; c'est là que sont dressées les statues de cuivre. Il y dressa à son tour une statue sur laquelle il grava son nom et le récit de sa campagne, et imposa un tribut aux habitants de la contrée. Puis, faisant un coude sur la grande terre, il gagna l'Espagne dont le roi le combattit pendant de longs jours, puis traita, moyennant tribut et promesse de défendre l'Égypte contre l'aggression des voisins. Après cela, il partit, mais non par mer, et se dirigea vers l'Orient à travers le pays des Berbères. Tous les peuples qu'il rencontra durent se soumettre à lui. De là, il marcha vers le Sud, combattit nombre de peuplades et envoya un général à une ville située sur la mer Noire. Le roi de cette ville sortit à la rencontre du général qui lui apprit ce qu'était El Raïan et la façon dont il traitait les rois. « Jamais personne, dit le roi, ne nous a parlé de cela. » Le général alors lui posa quelques questions au sujet de la mer. « Personne n'y a-t-il jamais navigué? demanda-t-il. — Cela est impossible à qui que ce soit, répondit le roi, à cause de l'ombre qu'y projettent

les nuages et qui empêche de voir. » El Raïan étant arrivé, on lui porta des présents, des fruits, des bananes pour la plupart, et une pierre noire qui, mise dans l'eau, devenait blanche. Le roi, se dirigeant vers les pays du Soudan, arriva au royaume des Damdams anthropophages qui se portèrent à sa rencontre entièrement nus. Il les vainquit, les subjugua et prit la route de la mer Obscure; mais, comme il s'en élevait des brouillards, il retourna vers le Nord et arriva auprès d'une statue de pierre rouge qui, de la main, faisait signe de rebrousser chemin et qui portait cette inscription sur la poitrine: « Il n'y a rien derrière moi. » De là il marcha vers la ville de Cuivre, mais ne put l'atteindre; il trouva la vallée Ténébreuse où l'on entendait de grands bruits sans voir personne, à cause de l'épaisseur des ténèbres. Il alla de là à la vallée des Sables et, sur sa route, rencontra des statues portant des noms de rois. Il dressa auprès une autre statue sur laquelle il grava son nom. Ayant pris connaissance du désert, il le traversa jusqu'à des ruines qui s'étendent le long de la mer Obscure, et où il vit des lions qui mugissaient l'un contre l'autre. Jugeant qu'au delà il n'y avait pour lui aucune ruine, il revint sur ses pas, regagna la vallée des Sables et traversa la terre des Scorpions où il perdit quelques-uns de ses hommes; le reste de l'armée se préserva du mal grâce à des conjurations. Ayant traversé cette région, il arriva à la ville des Sages, plus connue sous le nom de ville de Kand (كند) dont les habitants s'enfuirent devant lui jusqu'à la montagne. Il resta là longtemps et son armée fut sur le point d'y mourir de soif. A la fin, de la montagne descendit l'un des plus vertueux et des sages, dont le corps était tout couvert de poils : « Que veux-tu, dit-il au roi? O inconnu, trop heureux et trop favorisé, pourquoi te perdre toi et ton armée? Ce que tu possèdes ne te suffit-il pas et n'as-tu pas confiance en ton Créateur? Cherche le repos, abandonne les fatigues et l'erreur, car c'est là tout ce que tu peux acquérir ainsi. » Le roi, surpris de ces paroles, lui demanda de l'eau. L'autre lui en ayant indiqué, le roi l'interrogea sur son pays. « Notre pays, répondit-il, personne avant toi n'y est parvenu. — De quoi vivez-vous? — Des racines des plantes ; cela nous suffit, car nous nous contentons de peu. — Et que buvez-vous? — La pluie et la neige. — Pourquoi avez-vous fui à notre approche? — Nous avons peu d'envie de vous fréquenter, mais nous n'avions nul sujet de vous craindre. — Que faites-vous quand le soleil devient brûlant? — Nous nous retirons dans des grottes creusées dans la montagne. — Avez-vous besoin d'argent? je vous en laisserai.

— Les gens policés seuls ont besoin d'argent; nous ne saurions qu'en faire. Nous nous contentons de ce qui nous suffit; d'ailleurs, nous en avons tant que, si vous le voyiez, vous mépriseriez vos richesses. — Montre-le-moi, dit le roi. » L'homme alors conduit le roi et quelques hommes de sa suite vers une terre située au pied de la montagne; il s'y trouvait des lingots d'or en quantité. Leur guide leur montra encore une vallée dont les deux rives étaient semées d'émeraudes et de saphirs. Nahraoush ordonna à ses compagnons de prendre quelques-unes des plus grosses de ces pierres, ce qu'ils firent. Le sage, voyant que la suite du roi adorait une statue que l'on transportait dans l'expédition, invita le roi à ne pas séjourner plus longtemps sur leur terre et lui inspira quelque crainte au sujet de l'adoration des idoles. Nahraoush, ayant pris congé, partit et chez tous les peuples qu'il rencontrait, il laissait des traces de son passage. Il arriva finalement en Nubie, imposa par traité le tribut à ce pays et éleva à Dongola une statue sur laquelle il grava son nom et le récit de son expédition. Puis il prit la route de Memphis; et dans chaque ville d'Égypte, les habitants, remplis de joie et d'allégresse, venaient à sa rencontre portant des fleurs et des parfums. Enfin il arriva à Memphis; les gens de la ville, conduits par El 'Aziz, vinrent au-devant de lui chargés de fleurs et de parfums de toutes sortes. El 'Aziz lui avait fait préparer un pavillon de verre de couleurs, orné des plus riches tentures. A l'entour, étaient plantés des arbres et des fleurs, et on avait creusé un bassin rempli de verre bleu dans l'épaisseur duquel se voyaient des images de poissons en verre blanc. Le roi descendit dans ce pavillon, et les gens restèrent des jours et des jours à boire et à manger. Alors Nahraoush passa en revue son armée et constata qu'il avait perdu 70.000 de ses hommes; par contre, il ramenait plus de 50.000 prisonniers. Son expédition, hors d'Égypte, avait duré onze ans.

Les rois, informés de son retour, furent pleins de respect pour lui, et sa puissance s'affermit. Il construisit, sur la rive orientale, des palais de marbre surmontés de tours. Il donna des ordres pour l'amélioration du pays, fit réparer les digues et cultiver le sol, si bien que le rendement de l'impôt s'éleva à cent millions de dinars.

C'est de son temps qu'entra en Égypte un jeune homme de Syrie que ses frères avaient vendu par ruse. Les caravanes s'arrêtaient alors à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui El Maouqef (الموقف, *la halte*). Le jeune homme y fut amené, et il fut mis à l'encan. C'était Joseph le Véridique, le fils de Jacob

fils d'Abraham le chéri de Dieu. Atfeïn l'acheta pour en faire présent au roi. Mais quand il arriva avec lui à son palais, sa femme Zuleikha, qui était en même temps sa cousine, ayant vu le nouvel esclave, dit à son mari : « Gardons-le, nous l'élèverons, et il nous servira. » Et il lui arriva ce que raconte Dieu dans le Coran. Elle dissimula son amour jusqu'au jour où elle fut vaincue par lui. Alors s'étant retiré à l'écart avec Joseph, elle se para pour lui et lui avoua qu'elle l'aimait, ajoutant que s'il consentait à satisfaire ses désirs, elle le comblerait de richesses. Mais, comme il refusait, elle se promit de le faire céder. Elle se mit à le prier, et lui, résistait toujours, tant qu'à la fin son mari parut. En le voyant, Joseph s'écarta de Zuleikha. Or, El 'Aziz était impuissant et ne pouvait s'approcher des femmes. Et comme Joseph tentait de s'excuser auprès d'El 'Aziz : « J'étais endormie, dit Zuleikha, quand celui-ci est venu pour abuser de moi. » Mais quelques-uns de ses gens parurent et témoignèrent contre sa femme. « Laisse cela, » dit Atfeïn à Joseph, c'est-à-dire, « laisse les excuses », et s'adressant à sa femme : « Demande-moi pardon de ton péché, » dit-il. Le bruit de l'aventure arriva jusqu'à Nahraoush, mais il était retourné à ses plaisirs et vivait à l'écart des hommes. Les femmes de la haute société, mises au courant de l'histoire, se moquèrent de Zuleikha; celle-ci invita quelques-unes d'entre elles à une collation et fit préparer deux salles dorées qu'on tendit de brocart, jaune d'or. Entre les deux salles elle fit suspendre des rideaux de brocart, et elle ordonna aux coiffeuses de parer Joseph et de le faire sortir par la salle qui faisait face à celle où elle se trouverait avec les femmes. Cette salle faisait face au soleil. Les coiffeuses prirent donc avec elles Joseph, et ornèrent sa chevelure de toutes sortes de pierreries; elles le revêtirent d'une robe de brocart jaune brochée de disques rouges incrustés d'or où l'on voyait de petits oiseaux verts; la robe était doublée de vert. Sous la robe, Joseph portait une tunique rouge et sur sa tête était posée une couronne de perles et de pierreries. Les coiffeuses firent passer sous la couronne l'extrémité des cheveux qui tombaient ainsi sur le front, elles ramenèrent les boucles sur sa poitrine, découvrirent le front et y posèrent la couronne. A ses oreilles elles mirent deux boucles en pierreries; derrière le col de son caftan, elles laissèrent pendre entre ses épaules ses cheveux entremêlés de pierres précieuses et d'or; à son cou on suspendit un collier d'or incrusté de pierres rouges et de perles splendides. A sa taille fut attachée une ceinture d'or à agrafes de pierres de couleurs et à pendeloques

ciselées. On le chaussa de souliers blancs à broderies vertes sur fond d'or; et le bas de son caftan fut bordé de tresses et de galons, et on y cousit nombre de pierres vertes. Sur chaque joue on fit boucler une mèche de cheveux, on aviva ses yeux de kohl et on lui mit à la main un éventail en plumes vertes. Les femmes ayant fini de manger et de boire, Zuleikha leur remit des couteaux à manches de pierres précieuses pour couper les fruits : ces fruits étaient, dit-on, des oranges, et tandis que ses invitées les pelaient, Zuleikha leur dit : « On m'a rapporté que vous parliez de moi et de mon esclave. — Comment, s'écrièrent-elles, peut-on t'avoir dit cela? tu es d'une race trop élevée pour que pareille chose existe; une personne de ta qualité est placée plus haut que les fils mêmes des rois par sa beauté et sa noblesse. Comment aurais-tu pu te contenter de ton esclave? — On ne vous a point dit la vérité, reprit Zuleikha, et il est chez moi pour un autre service. » Alors elle fit signe aux coiffeuses, celles-ci soulevèrent le rideau qui séparait la salle où elles se tenaient de l'autre, et Joseph apparut éclairé par le soleil en plein visage; et la salle et tout ce qu'elle contenait fut éclairé par le visage de Joseph. Celui-ci s'avança, l'éventail à la main, et les femmes le regardaient à la dérobée. Arrivé près de Zuleikha, Joseph s'arrêta et de son éventail éloignait les mouches de la tête de sa maîtresse. Les femmes, tout occupées à le regarder, et émerveillées de sa beauté, se coupèrent les doigts croyant couper leurs fruits, et ne prononçaient pas une parole. « Qu'avez-vous donc? leur demanda Zuleikha, vous ne parlez plus et vous regardez mon esclave. — A Dieu ne plaise! répondirent-elles; celui-là n'est pas ton esclave; c'est un ange magnifique. » Et il n'y en eut parmi elles aucune qui ne fût prise de désirs et ne brûlât d'amour pour lui. » C'est celui-là, dit Zuleikha, pour lequel on me fait tant de reproches. — Personne, répondirent les femmes, ne peut t'adresser le moindre blâme à son sujet. Qui te blâmerait aurait tort. Prends-le donc. — J'ai essayé, dit Zuleikha, mais il m'a refusé. Parlez-lui pour moi. » Alors chacune se mit à parler à Joseph, essayant en cachette de le convaincre pour son propre compte et s'offrant à lui, mais lui, refusait toujours. En espérant de se faire accepter elles-mêmes, elles parlèrent pour Zuleikha et lui dirent : « Ta maîtresse t'aime et tu la hais. Tu n'as pas le droit de lui désobéir. — Peu m'importe, dit Joseph. » Enfin, jugeant toute persuasion inutile, elles tentèrent de le prendre de force. « Non, dit Zuleikha, cela ne saurait convenir; mais puisqu'il me refuse, je le mettrai à l'écart de tout plaisir; je le ferai

emprisonner et lui retirerai tout ce que je lui ai donné. » Joseph répondit : « La prison est préférable à ce qu'on exige de moi. » Et elle jura par son dieu qui était une statue d'émeraude verte, nommée Atared (Mercure), que s'il s'obstinait, elle mettrait sa menace à exécution sur-le-champ. Et elle le fit dépouiller de ses vêtements, le fit revêtir de bure et demanda à El 'Aziz de mettre sa prison à sa disposition afin de faire cesser les bruits calomnieux qui circulaient sur elle. El 'Aziz consentit et Joseph fut jeté en prison. — Le roi vit dans un songe quelqu'un qui lui disait : « Un tel et un tel ont formé le projet de te tuer. » Et il désignait l'officier de bouche et l'échanson du roi. A son réveil, le roi les fit venir, les interrogea, et ils avouèrent. D'après certains auteurs, l'un d'eux seulement avoua et l'autre nia énergiquement. Le roi les fit emprisonner. L'officier de bouche se nommait Rasan et l'échanson Mortos. Joseph était également dans la même prison consolant ceux qui s'y trouvaient et leur promettait la liberté. Les deux officiers lui racontèrent leurs songes, comme le rapporte Dieu dans son livre, et l'événement s'accomplit ainsi que l'avait annoncé Joseph. Plus tard, le roi eut la vision des vaches et celle des épis; c'est alors que l'échanson lui parla de Joseph, se rendit auprès du captif, lui raconta les songes du roi et retourna auprès du prince qui s'écria : « Qu'il vienne! — Je ne sortirai pas, dit Joseph, avant qu'on n'ait éclairci l'affaire des femmes pour laquelle j'ai été emprisonné. » Tout se découvrit alors et Zuleikha fit des aveux complets. On envoya donc chercher Joseph, on le lava, on le débarrassa des impuretés de la prison, et on lui fit revêtir les vêtements qui conviennent à ceux qui se présentent chez les rois. En le voyant, le roi sentit son cœur se remplir d'affection pour lui, il le combla de faveurs et l'interrogea sur ses songes, que Joseph expliqua, comme Dieu l'a raconté. « Qui me viendra en aide ? demanda le roi. — Moi, répondit Joseph. » Et le roi lui donna un vêtement royal, mit sur sa tête une couronne et le fit promener par la ville, escorté par l'armée, et ramener au palais où le roi le fit asseoir sur le trône d'El 'Aziz dont il prit en même temps les fonctions de régent. On rapporte qu'après la mort d'El 'Aziz, le roi donna sa veuve en mariage à Joseph. « Ceci est mieux que ce que tu voulais de moi, lui dit Joseph. — Pardonne-moi, répondit Zuleikha ; mon mari était impuissant et nulle femme ne peut te voir sans que son cœur ne soit rempli d'amour pour toi à cause de ta beauté. » — Les années d'abondance étant venues en Égypte, Joseph réunit de tous côtés les grains, les emmagasina et en rassembla une

grande quantité. Et quand vinrent les années de famine, quand le Nil commença à décroître et que son niveau s'abaissa d'année en année, le pays fut désolé à tel point que le blé se vendait pour des fortunes, des bijoux, des bestiaux, des vêtements, de la vaisselle (de prix), des terres. On eût abandonné l'Égypte, si Joseph n'avait été à la tête des affaires. La Syrie aussi était désolée par le fléau et les frères de Joseph vinrent en Égypte comme Dieu l'a rapporté. Joseph envoya chercher son père qui se transporta en Égypte avec toute sa famille. Joseph, emportant avec lui du blé d'Égypte, alla à sa rencontre et le présenta au roi. Jacob était alors un vénérable vieillard que le roi traita avec respect. Il l'interrogea sur son âge, son état et sa religion. « J'ai cent vingt ans, répondit Jacob; pour mon état, je possède des moutons que je fais paître et dont je me sers. J'adore le maître du monde, ton créateur et le mien. Il est le Dieu de mes pères, ton Dieu et le Dieu de toutes choses. » Parmi les gens de la suite du roi se trouvait un prêtre très puissant qui dit au roi: « Je crains que la ruine de l'Égypte n'arrive par la main des enfants de cet homme. — Comment nous en assurer, demanda le roi. » Alors le prêtre dit à Jacob : « Montre-moi ton Dieu, ô vieillard. — Mon Dieu, dit Jacob, est trop grand pour qu'on le voie. — Nous autres, nous voyons nos dieux. — Certes, dit Jacob, vos dieux sont d'or, d'argent, de pierre, de pierreries, de cuivre et de bois mis en œuvre par les fils d'Adam qui sont les esclaves de mon Dieu. Il n'y a de Dieu que lui, il est le sublime et le sage. — Une chose qu'on ne peut voir avec les yeux n'existe pas, reprit le prêtre. » Jacob, irrité, lui donna un démenti : « Dieu, dit-il, n'est pas une chose comme les autres choses; il est le créateur de tout ce qui existe; il n'y a de Dieu que lui. — Décris-nous-le, demanda le prêtre. — Les créatures seules, dit Jacob, peuvent être décrites; mais lui, il est le créateur unique, l'Ancien, le Sage, l'Éternel; il voit, mais on ne le voit pas. » Et Jacob se leva en colère. Le roi le fit asseoir de nouveau et ordonna au prêtre de se taire. « Nous avons trouvé dans les livres, dit encore le prêtre au roi, que la ruine de l'Égypte arrivera par la main de ces gens. — Cela s'accomplira-t-il de notre temps? demanda le roi. — Non, dit le prêtre, ni de longtemps encore. Mais le mieux serait de le faire mourir et de ne laisser subsister personne de sa race. — Quand bien même, reprit le roi, la chose serait telle que tu le dis, il ne nous est pas possible de l'empêcher et nous ne pouvons faire mourir ces gens. » Et il donna comme lieu de séjour à Jacob et à ses compagnons la vallée d'El Sedir, où Jacob resta

jusqu'à son dernier jour. A sa mort, on le transporta au village d'Abraham, et on l'enterra auprès de lui. — Nahraoush, dit-on, était un croyant, mais il dissimula sa foi, craignant que son autorité n'en souffrit. Il régna 120 ans et, sous son règne, Joseph créa le Fayoum. Les Égyptiens l'avaient desservi auprès du roi : « Il est devenu vieux, disaient-ils, son intelligence s'obscurcit; mets-la à l'épreuve. » Et le roi dit à Joseph : « J'ai donné cette contrée à ma fille; ce n'est qu'un déversoir pour les eaux; mets-la en état pour elle. » Et Joseph se mit à l'œuvre; il parvint à faire disparaître les eaux, fit enlever les boues, creusa le Menha et bâtit Allahoun; il partagea les eaux et les répartit; et tout cela en quatre mois. Tout le monde était étonné de son habileté.

Il fut, dit-on, le premier qui, en Égypte, pratiqua l'art de l'ingénieur. A la mort de Nahraoush, son fils Darmagoush lui succéda. C'est le même qui porte chez les historiens le nom de Darem ben El Rian; c'est le quatrième Pharaon des Égyptiens. Ce prince suivit une ligne de conduite toute différente de celle qu'avait suivie son père. Joseph était son lieutenant, mais si, en certaines affaires, il adoptait ses avis, en certaines autres, il n'en tenait aucun compte. C'est de son temps que Joseph mourut; on l'ensevelit et on déposa son corps dans un sarcophage de marbre qu'on enterra sur la rive occidentale du Nil; et cette rive devenait de plus en plus fertile, tandis que la rive orientale restait stérile. Le sarcophage fut alors transporté à l'Orient, et cette région devint fertile à son tour, pendant que la fertilité de la rive occidentale décroissait. On décida donc de placer le corps une année sur la rive orientale et une année sur la rive occidentale. Puis on se résolut à attacher le sarcophage au milieu du fleuve au moyen de chaînes solides et les deux rives du fleuve devinrent fertiles toutes les deux.

Alors, dit Ibn el Hakam, régna El Raisan ben El Oualid ben Douma'; c'est lui qui fut le souverain du prophète Joseph. Joseph ayant expliqué les songes qu'avait eus le roi, celui-ci l'envoya chercher et le fit sortir de prison. — En arrivant près de Joseph, raconte Ibn 'Abbas, le messager lui dit : « Jette loin de toi les vêtements de prisonnier, revêts-toi de vêtements neufs, lève-toi et rends-toi auprès du roi. » Et les autres prisonniers invoquèrent Dieu en faveur de Joseph. Il avait alors trente ans, et quand il fut en présence du roi, celui-ci surpris de sa jeunesse, s'écria : « Comment ce jeune homme pourrait-il expliquer des songes que n'ont pu comprendre ni les magiciens ni les prêtres! » Cependant il le fit asseoir auprès de lui. « Ne crains rien, » lui

dit-il, et lorsqu'il se fut entretenu avec lui, Joseph grandit à ses yeux. Il lui transmit son autorité, lui remit son sceau et le chargea de tout ce qui se passait derrière sa porte[1]. Il lui fit don d'un collier d'or, de vêtements de soie, d'un cheval harnaché et paré comme la monture du roi lui-même et fit proclamer au son du tambour par toute l'Égypte que Joseph était le lieutenant du roi.

D'après 'Akramah, Pharaon dit à Joseph : « Je t'ai donné l'empire, mais je désire que mon trône soit de quatre doigts plus élevé que le tien. — Bien, » dit Joseph. Et le roi l'ayant fait asseoir sur le trône, se retira dans ses appartements avec ses femmes et remit à Joseph la direction de toutes les affaires de l'Égypte. Ainsi, pour avoir expliqué le songe du roi, Joseph régna sur l'Égypte.

Voici ce que rapporte El Leith ben S'ad : Des vieillards de chez nous m'ont rapporté la tradition suivante : La disette était si grande en Égypte que les habitants achetèrent de quoi manger avec de l'or ; l'or épuisé, ils payèrent avec de l'argent ; l'argent épuisé à son tour, ils payèrent avec des moutons, et les moutons aussi s'épuisèrent. Et Joseph continua à vendre des vivres jusqu'à ce qu'il ne restât plus aux Égyptiens ni argent, ni or, ni brebis, ni bœufs, ce qui arriva dans les deux premières années. L'année suivante, la troisième, ils vinrent trouver Joseph : « Il ne nous reste plus, lui dirent-ils, que nous-mêmes, nos familles et nos terres. » Et Joseph acheta toutes leurs terres pour Pharaon, puis il leur donna des grains pour ensemencer ces terres, à condition que le cinquième de la récolte appartînt au roi.

A propos de la fondation de la ville d'El Fayoum par Joseph, on raconte que, après avoir été pendant trente ans le vizir de Pharaon, Joseph fut destitué. « Pourquoi m'as-tu déposé ? demanda Joseph. — Je ne te dépose point par mécontentement, lui répondit le roi, et je n'oublie pas ton influence bénie ; mais mes pères m'ont recommandé de ne pas garder un vizir plus de trente ans, et je craindrais (qu'en restant plus longtemps) le vizir ne s'enracinât et ne finit par l'emporter sur le roi. — J'ai été pour toi, reprit Joseph, un conseiller fidèle qui t'a fait possesseur en tout le pays d'Égypte ; donne-moi à ton tour une terre qui servira de résidence à moi, à ma famille et à mes descendants. — Choisis la terre que tu voudras, lui dit Pharaon. » Et Joseph marcha dans le désert et arriva à la terre de Fayoum. Là était une montagne ;

1. C'est-à-dire, comme plus haut, de toutes les affaires publiques, par opposition aux affaires privées qui se passent à l'intérieur du palais.

la plaine s'étendait de cette montagne au fleuve et après avoir examiné l'état des eaux du fleuve, il reconnut que le Nil arriverait à recouvrir toute la contrée. Il perça la montagne et y fit passer l'eau qui se répandit par le Fayoum, arrosant le sol; sur les deux rives de l'eau il éleva trois cent soixante villages, d'après le nombre des jours de l'année, les remplit des grains et des récoltes qu'il recueillait. Et quand le Nil diminuait et que la disette s'abattait sur l'Égypte, il vendait chaque jour ce que contenait un village du Fayoum, si bien qu'il était à son tour propriétaire de l'Égypte tout entière, comme il en avait auparavant fait maître le roi. La fortune de Joseph devint immense, ses richesses s'accumulèrent et, peu de temps après, le roi le faisait de nouveau vizir, fonction qu'il exerça jusqu'à sa mort. Par son testament, il recommanda de transporter son corps vers la Terre sainte, et Haroun, fils d'Éphraïm, fils de Joseph, l'emmena avec une escorte de dix mille Israélites. Mais les grands d'Égypte s'opposèrent à son départ et le vainquirent dans le désert qui se trouve entre l'Égypte et la Syrie. La plus grande partie de ses compagnons ayant péri, Haroun dut retourner avec les autres en Égypte où ils restèrent jusqu'au moment où Dieu envoya Moïse, fils d'Amran, comme messager auprès de Pharaon. Moïse ayant fait sortir les Israélites de l'Égypte, emmena avec lui le corps de Joseph; à cette époque, le Fayoum était en pleine prospérité. La cause de la mise en culture du Fayoum d'après une autre version, fut la suivante: Joseph gouvernait en Égypte et jouissait auprès de Pharaon d'une situation magnifique; il avait alors cent ans et les vizirs du roi vinrent déclarer à leur maître que l'intelligence de Joseph s'affaiblissait, que son esprit s'obscurcissait et que sa sagesse allait diminuant. Pharaon les reçut fort mal, démentit leurs assertions et les maltraita. Ils se turent pendant deux ans puis revinrent à la charge et tinrent les mêmes propos. « Imaginez quelque chose qui me permette de le mettre à l'épreuve, » dit Pharaon. Le Fayoum se nommait alors El Goubah (*la fosse*) et servait de déversoir au trop-plein et à l'excédent des eaux du Saïd. Les vizirs se mirent d'accord pour décider que ce serait le point qui servirait d'épreuve à Joseph. Ils dirent donc à Pharaon: « Demande à Joseph d'épuiser l'eau d'El Goubah et de l'en débarrasser, ainsi tu ajouteras un domaine à tes domaines et des revenus à tes revenus. » Le pharaon manda Joseph et lui dit: « Tu sais combien j'aime ma fille une telle; j'ai résolu, à sa majorité, de lui chercher une terre et je n'ai rien trouvé de mieux pour elle qu'El Goubah. C'est en effet un pays

à la fois éloigné et proche que l'on ne peut apercevoir, en quelque direction que ce soit, que par un défilé ou par le désert; de même on ne peut s'y rendre d'Égypte que par un défilé ou par le désert. Le Fayoum est le centre de l'Égypte comme l'Égypte est le centre des autres pays, car on ne peut aborder l'Égypte que par un défilé ou par le désert. J'ai fait don de cette terre à ma fille, donc ne néglige ni moyen ni étude pour la réussite. — Bien, dit Joseph. Quand tu le voudras envoie-moi chercher et, s'il plait à Dieu j'accomplirai ce que tu demandes. — C'est ce que je désire le plus ardemment, dit le roi, et la chose est tout à fait pressante. » Et il recommanda à Joseph de creuser trois canaux, l'un menant du sud au Saïd à tel ou tel endroit; un autre à l'Orient, allant de tel à tel point, et un troisième à l'Occident de tel endroit à tel autre. Joseph mit les ouvriers à l'œuvre et creusa El Manha qui part du Nil, un peu au sud d'Ashmoun et va jusqu'à Al Lahoun; ordre fut donné aux maçons de creuser Al Lahoun; il creusa le canal du Fayoum qui est le canal oriental et un autre canal passant à Benhamat, un des villages du Fayoum occidental; l'eau sortant par le canal oriental se déversait dans le Nil, celle qui sortait par le canal occidental se déversait dans le désert de Benhamat, vers l'Ouest: il ne resta plus d'eau dans El Goubah. Il y fit alors entrer les ouvriers: on arracha les roseaux et les plantes aquatiques qui s'y trouvaient, on les porta au dehors. L'eau du Nil alors pour la première fois devint courante et les terres d'El Goubah excellentes pour la culture; l'eau du Nil s'élevant entra par la prise d'eau d'El Manha courut dans le canal jusqu'à ce qu'elle arriva à Al Lahoum qu'elle traversa jusqu'au Fayoum dont elle emplit le canal, et qu'elle arrosa, faisant de la contrée un lac du Nil. Le roi s'y rendit avec ses vizirs. Le travail n'avait duré que soixante-dix jours. A la vue du résultat, le roi dit à ses vizirs: « C'est là le travail de mille jours (*elf youm* الف يوم). » Et la contrée prit le nom d'El Fayoum (الفيوم). On la cultiva de la même façon que les plaines d'Égypte.

J'ai entendu conter d'autre façon la création de Fayoum. Quand Joseph prit le gouvernement de l'Égypte, il était âgé de trente ans; il resta quarante ans à la tête des affaires et les Égyptiens murmuraient: « Le voilà devenu vieux, sa sagesse diminue, » et ils le déposèrent: « Choisis-toi, lui dirent-ils parmi les terres en friche un domaine que tu prendras pour toi et que tu arrangeras comme tu l'entendras. Si nous constatons que tu es encore

habile et sage nous serons convaincus que tu es dans la force de l'intelligence et nous te rendrons le pouvoir. » Joseph parcourut donc le désert d'Égypte et choisit l'emplacement du Fayoum qui lui fut concédé. Il y creusa le canal d'El Manha qui partait du Nil et en amenait les eaux dans le Fayoum, et le travail fut achevé en une année.

On m'a raconté, dit Yezid ben Abou Nabib, que Joseph avait accompli ce travail par inspiration divine, et qu'il avait été puissamment aidé par la multitude des ouvriers et des manœuvres. Quand on vit le résultat de ce travail, on reconnut que l'œuvre accomplie au Fayoum par Joseph n'avait pas sa pareille dans toute l'Égypte. Les gens furent d'avis que jamais Joseph n'avait montré plus de prudence, d'habileté et de sagesse, et on lui rendit le pouvoir qu'il exerça encore pendant soixante années, en tout pendant cent années jusqu'à ce qu'il mourut à l'âge de 130 ans. — Joseph ayant été informé des entretiens qui avaient eu lieu entre les vizirs et le roi, et sachant que tout ce qui avait été accompli n'avait été qu'une épreuve, dit au roi : « J'ai d'autres projets et d'autres plans que tout ce que tu as vu. — Quels sont-ils? dit le roi. — Je donnerai pour habitants au Fayoum une famille tirée de chacun des villages de l'Égypte et chaque famille se bâtira un village, de la sorte, le nombre des villages du Fayoum sera égal à celui des villages de l'Égypte. Et quand ces villages seront construits, je distribuerai à chacun d'eux la quantité d'eau nécessaire, ni plus ni moins. Je ne donnerai d'eau à chaque village que lorsque le Nil n'y parviendra plus. Pour les terrains élevés, je ferai monter l'eau d'en bas et la ferai descendre d'en haut pour les terrains déprimés, et cela à tout instant du jour et de la nuit ; chaque village recevra une quantité d'eau sagement mesurée, sans avoir jamais moins que ce qui lui sera nécessaire ni plus que ce qu'il lui faudra. — Cela, dit Pharaon, sera semblable au royaume céleste. — Oui, certes, dit Joseph. » Et s'étant mis à l'œuvre, il ordonna de construire les villages dont il fixa lui-même les limites. Le premier village qui fut construit au Fayoum fut le village de Sanah ; c'est là que résida la fille de Pharaon. Puis, d'après ses ordres, on creusa le canal et on bâtit des ponts et quand le tout fut achevé la terre fut mesurée ainsi que l'eau. C'est depuis ce temps que l'art de l'ingénieur existe ; personne auparavant ne le connaissait. Joseph fut aussi le premier qui mesura la crue du Nil et qui construisit un nilomètre à Memphis.

L'auteur dit : « La Bible rapporte que Pharaon contraignit les Israélites

à bâtir et à faire des briques ; ils lui construisirent une quantité de villes, telles entre autres Fithom et 'Aramsis. Un commentateur prétend que par ces deux villes il faut entendre le Fayoum et le Houf-Ramsis. Au temps d'El Raisan ben El Nualid, Jacob et ses enfants entrèrent en Égypte ; ils étaient alors en tout soixante-treize personnes, hommes et femmes, et Joseph leur donna pour séjour le territoire compris entre Aïn Shams et Farma, terre fertile et prospère. En approchant de l'Égypte, Jacob envoya Juda à Joseph. Celui-ci alla au-devant de lui, le serra sur sa poitrine et pleura. Et quand Jacob fut amené en présence de Pharaon, le roi lui adressa la parole. Jacob était alors un vieillard vénérable, beau de visage, à la barbe magnifique, à la voix puissante. « O vieillard, lui dit Pharaon, quel âge as-tu ? — 120 ans, dit Jacob. » Or, Bahman, magicien de Pharaon, a donné dans son livre la description de Jacob, de Joseph et de Moïse : il savait que la perte et la destruction de l'Égypte arriveraient par leurs mains. Aussi laissa-t-il des textes *berabi* et des images de ceux qui devaient être cause de la destruction de l'Égypte. Lorsqu'il vit Jacob, il se leva dans le conseil, et la première question qu'il lui posa fut celle-ci : « Qui adores-tu, ô vieillard ? — J'adore Dieu, répondit Jacob, le Dieu de toutes choses. — Et comment adores-tu ce que tu ne vois pas ? — Dieu est trop grand et trop puissant pour qu'on le voie. — Nous autres, nous voyons nos dieux, dit Bahman. Vos dieux, répondit Jacob sont faits par les fils d'Adam qui meurent et se dissolvent ; mais mon Dieu est plus haut et plus grand, et il est plus rapproché de l'homme que sa veine jugulaire[1]. » Alors Bahman, se tournant vers Pharaon : « Voici, lui dit-il, celui par la main de qui doit arriver la perte de notre pays. — Cela aura-t-il lieu de notre temps, demanda Pharaon, ou dans un autre que le nôtre ? — Ni de ton temps, ni du temps de tes fils, dit Bahman. — As-tu trouvé cela dans les décrets de votre Dieu ? — Oui. — Et comment pourrais-tu tuer[2] celui que son (?) dieu veut faire l'instrument de la ruine de son peuple ? Il ne sied pas de parler ainsi. »

D'après Ka'b, Jacob vécut en Égypte seize ans et, quand la mort approcha,

1. Expression proverbiale pour indiquer l'extrême proximité. Cf. *Coran*, L, 15.

2. Il faut évidemment lire تَقْتُل au lieu de تَقِيل. La phrase reste obscure par l'ambiguïté du : ه. On attendrait plutôt الهكم que الهه.

il dit à Joseph: « Ne m'enterrez pas en Égypte, mais quand je serai mort, emportez mon corps et ensevelissez-le dans la grotte d'Hébron (جرون pour حبرون). Hébron est l'oratoire d'Abraham et est située à dix-huit milles de Jérusalem. Quand Jacob fut mort, on l'embauma avec de l'aloès et de la myrrhe, et on déposa son corps dans un cercueil de platane. Il fallut pour cela quarante jours. Puis Joseph parla à Pharaon et lui apprit la mort de son père et le désir qu'il avait exprimé d'être inhumé dans la terre de Canaan. Le roi autorisa la translation du corps; le cortège était accompagné par les grands de l'Égypte, qui après avoir assisté à l'inhumation, revinrent dans leur pays. — On sait cependant que Jacob fut d'abord enterré en Égypte et que ce n'est qu'au bout de trois ans qu'il fut porté à Jérusalem, comme il l'avait recommandé en mourant. El Raisan ben El Oualid mourut ensuite et fut remplacé sur le trône par son fils Darem ben El Raisan; c'est sous le règne de ce dernier que mourut Joseph. « Un jour, dit ce patriarche à son lit de mort, un jour vous sortirez d'Égypte pour retourner au pays de vos pères. Prenez avec vous mes os. » Quand il fut mort, on déposa son corps dans un sarcophage qu'on enterra sur l'une des rives du fleuve; et cette rive devint fertile, tandis que la rive opposée devenait stérile. Le corps fut donc transporté sur l'autre rive qui devint fertile à son tour pendant que la première redevenait stérile. Voyant cela, on réunit les os de Joseph que l'on mit dans un coffre de fer muni d'une chaîne. On éleva sur le bord du fleuve une colonne à la base de laquelle on fixa un coin كـ de fer, à ce coin on ajusta la chaîne et le coffre fut jeté au milieu du Nil. Et les rives du fleuve devinrent fertiles toutes les deux.

Voici à quelle occasion furent transportés les os de Joseph d'Égypte en Syrie : Sarah, fille d'Aser, fils de Jacob, avait vécu jusqu'à une certaine vieillesse et avait perdu la vue lorsque Moïse sortit d'Égypte avec les Israélites. Ils furent enveloppés d'une nuée qui s'interposa entre eux et la route qu'il ne voyait plus. Et une voix se fit entendre qui disait à Moïse: « Tu ne passeras pas que tu n'aies avec toi les os de Joseph. — Qui sait où sont ces os? » demanda Moïse. Et on lui dit: « Une vieille aveugle que nous avons laissée en Égypte. » Moïse retourna sur ses pas et Sarah ayant entendu son approche demanda: « Pourquoi reviens-tu? — J'ai reçu l'ordre, dit Moïse, d'emmener les os de Joseph. — Vous ne pouvez pas, reprit la vieille, si je ne suis pas avec vous. — Indique-moi où sont les os de Joseph, reprit Moïse. »

Sarah les lui indiqua et Moïse emporta les os de Joseph avec lui dans le désert de Tih.

Joseph, fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham le chéri de Dieu, est l'un des douze sibts[1]. Il naquit dans la terre de Canaan, une contrée de la Syrie; il vit les onze étoiles, le soleil et la lune qui se prosternaient devant lui; il avait alors dix-sept ans. Cette vision rendit jaloux ses frères qui le vendirent à des gens de Madian. Ceux-ci l'emmenèrent en Égypte et le cédèrent à un général de Pharaon dans la maison duquel il resta douze mois, après lesquels la femme d'El 'Aziz lui demanda de satisfaire ses désirs. Joseph s'y étant refusé, fut accusé faussement, et jeté en prison où il resta dix ans. On dit d'autres choses encore. Il resta en prison jusqu'à ce que Pharaon et le panetier du roi eurent les deux rêves (que l'on sait); Joseph les expliqua; les deux officiers sortirent, mais l'échanson oublia Joseph pendant deux ans, jusqu'au temps où Pharaon vit en songe les vaches et les épis. L'échanson parla alors de Joseph au roi qui le fit venir et lui raconta ses songes. Joseph les ayant expliqués, on le fit sortir de prison; il avait alors trente ans, et le roi le nomma vizir. De ce moment-là à l'arrivée de Jacob en Égypte, il s'écoula neuf ans, comprenant les sept années d'abondance et deux des années de disette. A son arrivée en Égypte, Jacob avait 130 ans et sa famille se composait de soixante-dix personnes: depuis son arrivée jusqu'à la naissance de Moïse, il se passa 130 autres années; Jacob était mort dix-sept ans après son entrée en Égypte, à l'âge de 147 ans. Les sibts redoutant le ressentiment de Joseph, lui dirent: « Ton père a demandé que tu pardonnes à tes frères, car tes frères et toi êtes les serviteurs de Dieu, du Dieu de ton père. — N'ayez aucune inquiétude, » répondit Joseph en pleurant: et il leur fit de généreuses promesses qu'il remplit. Et Joseph mourut à l'âge de 110 ans, et Dieu est le plus savant.

1. Le terme de Sibt سبط est appliqué aux descendants des familles illustres, particulièrement aux fils de Jacob et par extension aux douze tribus d'Israël.

CHAPITRE LXXXIII

DE CE QUI A ÉTÉ DIT DU FAYOUM, DE SES CANAUX ET DE SES VILLAGES

Autrefois, dit El Ya'qoubi, on disait « l'Égypte et le Fayoum », à cause de l'importance du Fayoum et du grand nombre de ses habitants; c'est de là que venait le meilleur blé, et l'on y fabriquait le *Kheïch* خيش [1]. D'après El Mas'oudi, le mot El Fayoum signifie mille jours (الف يوم *alf youm*).

Le Fayoum, dit El Qoda'ï, est une ville fondée par le prophète Joseph par inspiration divine. Il renfermait trois cent soixante villages dont chacun pouvait approvisionner l'Égypte pendant un jour; la province tout entière pouvait donc subvenir aux besoins de l'Égypte pendant toute l'année. Une crue de douze coudées suffisait à l'arroser, le surplus ne pouvait causer aucun dommage, car Joseph avait réglé le cours de l'eau et s'y était pris de telle sorte que l'eau y pénétrait sans interruption, contenue au moyen de digues de pierres entassées; c'est dans ce but qu'il construisit Allahoun.

Dans le Fayoum, dit Ibn Radouan, on emmagasine l'eau du Nil, et la région peut être ensemencée plusieurs fois par an. Ainsi, vois-tu que cette eau quand elle est lâchée altère la couleur et le goût du (reste du) Nil; cet état de choses est particulièrement remarquable dans le lac qui existe au plus fort de l'été à Saft et à Nahia et plus haut encore jusqu'aux confins du Fayoum. Cet état de choses est très préjudiciable aux habitants de la ville, c'est-à-dire de Fostat[2], surtout quand souffle le vent du Sud; car le Fayoum est au sud et à une distance assez éloignée de Fostat[3]. — Dans son livre, *Guide pour la science de l'impôt*, le cadi Abou'l Hanay Aly, fils du Cadi al Moutamin Thiqat[4] el daulat Abou 'Amr Othman, ben Youssef El Qoraïshi El Ma-

1. D'après Kazimirski étoffe de lin claire et grossière.

2. Le texte porte Masr, nom générique de la capitale de l'Égypte, tour à tour Fostat et le Caire.

3. *Id.* — l'auteur veut probablement dire que le Fayoum accapare les eaux et qu'au moment des fortes chaleurs les habitants de Fostat souffrent de la sécheresse.

4. Le texte porte ثقة; il paraît plus exact de lire ثقة, le titre de ثقة الدولة (sûreté de la dynastie) étant fréquent dans l'onomastique des Fatimides. Le titre de al Moutamin (l'homme de confiance), donné à l'auteur, confirme cette interprétation.

khoumi, s'explique ainsi : Ces districts forment ce qu'il y a de plus beau pour l'ordonnancement, leur terre (cultivable) est des plus étendues, et la qualité de leur sol des meilleures; quelques-uns d'entre eux pourtant sont devenus stériles par suite de l'abandon des habitants et de l'invasion des sables qui en ont recouvert la plus grande partie. J'ai eu sous les yeux un registre rédigé par Abou Ishaq Ibrahim ben Ga'far ben el Hanay ben Ishaq, dans lequel il avait inscrit les canaux des provinces qui avaient été négligés et les villages qui s'élevaient sur leurs rives. Je le rapporte ici, bien que quelques-uns aient disparu, d'autres aient changé de nom, d'autres enfin si bien disparu qu'on n'en connaît plus l'emplacement; je le donne afin qu'on puisse se rendre compte de ce qui est culture aujourd'hui, et que quiconque désirerait remettre en culture autant qu'il pourrait de ce qui est devenu stérile et voudrait faire bonne administration s'y renseigne pour y apprendre ce qu'absorberait d'eau la localité. En voici la copie :

Registre où est exposée la situation des canaux principaux de Medinet El Fayoum, leur emplacement, l'eau qu'en absorbe chaque village, les règlements concernant la fermeture et l'ouverture des digues, la répartition et la réglementation des eaux et l'époque fixée. Fait en Djoumada II de l'an 1221[1]. Nous commençons avec l'aide de Dieu et sa bienveillante assistance par rappeler l'état de la branche principale d'où sont dérivés ces canaux, puis nous y rappellerons ce qui est indispensable pour son bon entretien.

Grand Canal de Fayoum. L'eau est amenée à ce canal par la petite branche (du Nil) nommée El Manha de la pierre de Joseph. La branche est au-dessus (du canal), près d'une montagne nommée *siège de la sorcière* dans la province d'Achmouneïn. Il arrose quelques-uns des villages d'Ashmoun, de Qeïs et d'Ahnas; sur ses deux bords sont de nombreux villages qui y puisent leur eau dont ils arrosent les vignes qui y poussent.

La pierre de Joseph est une muraille construite de briques et de cette chaux que les anciens nommaient sâroûg (صاروج); c'est un composé de chaux et d'huile. La construction en est orientée du nord au sud, et aboutit par son extrémité sud à un autre mur construit de la même façon et dirigé exactement de l'ouest à l'est. Deux contreforts بلان s'en détachant, lui forment ceinture (c'est-à-dire au second mur) à son extrémité : sa longueur est de deux cents

1. 26 mai à 24 juin 1031.

coudées pratiques [1]. La jonction avec ce mur a lieu sur une longueur de quatre-vingts coudées du côté ouest par l'extrémité sud du grand mur. L'établissement du grand mur sert à rejeter les eaux, quand le niveau en atteint douze coudées, sur la ville de Fayoum. La longueur de la jonction du mur, qui va de l'ouest à l'est, puis rejoint le contrefort الميل, puis s'abaisse depuis ce contrefort symétrique qui lui fait face au sud, est de cinquante coudées; la partie qui vient après l'intervalle compris entre ces deux contreforts, qui est la partie abaissée, est de cent dix coudées; l'étendue de la partie abaissée est de quatre coudées; cette partie abaissée est barrée par une digue faite d'herbe appelée *labsh;* la largeur de la région où court l'eau, qui comprend l'endroit où est le *labsh* et le terrain qui lui fait face du côté est, est de quarante coudées; là est le second *labsh;* la jonction avec ce contrefort vers le côté sud se fait sur une longueur de trois cent soixante-douze coudées, puis sur l'extrémité de cette longueur se raccorde un mur qui suit la même direction jusqu'à la *pierre de Joseph*, bâti en pierre, dont la longueur sur la ligne orientale est de cent coudées, puis il s'abaisse également au point de jonction avec ce mur, sur une longueur de vingt coudées, la partie abaissée en est de deux coudées; cette partie abaissée est également barrée par une digue d'herbes, appelée *lokbad;* la longueur du reste du mur du côté nord est de cent trente-six coudées; en face sur toute la longueur est un dallage مبلط [2]. Il y avait des aqueducs sur arches (قناطر) construits en pierre qui autrefois renvoyaient les eaux dans le Fayoum par l'ancien canal aujourd'hui obstrué; ces arches-aqueducs étaient munies de portes; elles étaient jadis au nombre de dix. La longueur du grand mur est au total d'environ neuf cent soixante douze coudées pratiques, non compris le mur qui s'étend de l'ouest à l'est. Le grand mur s'étend sans interruption des deux côtés et va joindre la montagne, et on en retrouve des traces au fort de l'été (?), mais ces traces ne forment pas une ligne droite.

1. La coudée pratique ذراع العمل était propre à l'Égypte. V. Sauvaire, *Matériaux pour la métrologie arabe*, *Journal asiatique*, 1886, 8e série, vol. VIII, p. 500.

2. Cette description, très confuse dans le texte, demande quelques éclaircissements qu'une traduction un peu serrée ne peut donner. La jonction des deux murs forme une sorte de fourche dont les deux branches sont les deux *contreforts* ميلان entre lesquels s'engage le mur orienté de l'est à l'ouest. L'espace compris entre ces contreforts devient une sorte de réservoir divisé en un certain nombre de compartiments par la dépression du mur en question et des barrages d'herbes. Lorsque l'eau dépasse 12 coudées, elle s'écoule vers le Fayoum maintenue dans cette direction par le grand mur qui va du nord au sud. Du mur orienté de l'est à l'ouest se détache un contrefort qui rejoint le grand mur et qui renferme ainsi un second réservoir disposé comme le premier.

Quant à la largeur de ce mur, elle est variable, et diminue en approchant du faîte. La partie supérieure aussi bien que ce qu'on voit de la partie inférieure a une largeur de seize coudées. Des ouvertures y sont ménagées pour l'écoulement des eaux; ces ouvertures sont formées de tuyaux de verre coloré semblable à de l'émail bleu ou *souleïmâni*. Cette muraille est une splendide merveille par la grandeur et l'habileté de sa construction. C'est en effet une construction qui rivalise avec la tour d'Alexandrie et les Pyramides. Le plus surprenant, c'est que le Nil y fait passer ses eaux depuis le temps de Joseph jusqu'à présent, et que sa solidité n'a pas été ébranlée. Aujourd'hui, les eaux sont portées du fleuve à Médinet el Fayoum, au moyen du grand canal du Fayoum qui passe entre les territoires des deux villages de Damounah et d'Al Lahoun et arrose les champs de ces deux villages et de bien d'autres. On irrigue les vignes au moyen de machines mises en mouvement par des bœufs. Quand les eaux du Nil sont trop basses pour couvrir les terres, ce sont encore les bœufs qui élèvent l'eau nécessaire aux cultures. L'eau passe du grand canal au canal d'El Aouasa qui est fermé et ouvert sans règle déterminée, et dont les eaux sont réparties sans plan arrêté. Ce canal passe au village de Bayad et remplit l'étang qui se trouve en cet endroit et d'autres étangs. De ceux-ci partent des canaux de dérivation (مقسم) dont chacun reçoit l'eau nécessaire pour l'irrigation des terrains qu'ils traversent; le canal se continue ensuite et atteint le village d'El Aousiah El Koubra, d'où dérivent deux canaux spéciaux à la localité et dont la prise est réglée. Les palmiers et les autres arbres de la région sont arrosés par ce canal et sur ses bords s'élève un moulin actionné par l'eau. Plus loin, se forment trois canaux de dérivation qui finissent au village de Martinah, l'un d'eux est spécial à ce village, le second arrose un grand nombre de domaines et le troisième va porter ses eaux à une pépinière de palmiers où se trouvent des *sakiehs* (machines d'arrosage) et des jardins qui ont été détruits et où est un enclos de sycomores ; des maisons s'élevaient dans les allées de palmiers. Le canal passe ensuite à une seconde pépinière semblable à la première et arrive au village de Goubah dont il remplit le réservoir, là il forme trois canaux de dérivation bout à bout (فى صف) au-dessus desquels est un canal abandonné; ils arrosent un grand nombre de villages. L'eau amenée par le canal arrive enfin à Batas où il se termine. Sur les bords du grand canal, au delà du canal d'El Fayoum, s'étendent des plaines de limon qui sont arrosées par les eaux coulant du grand canal lui-

même, grâce à des prises d'eau spéciales. Au moment de la baisse du Nil, on tend des filets à ces prises d'eau pour la pêche. Le grand canal arrive ensuite, à droite de qui se dirige vers El Fayoum, à un canal nommé :

Canal de Samastous. Il arrose Samastous et d'autres villages ainsi que de nombreux domaines qui s'étendent jusqu'au désert à l'est et au sud, et couvrent l'espace compris entre ce canal et le canal d'El Avasa. Plus loin, le grand canal continue jusqu'au :

Canal de Dahalah. Ce canal arrose un grand nombre de villages; sur ses bords on cultive le riz et d'autres céréales. — Puis le grand canal forme trois autres canaux et arrive au :

Canal de Beintawah. Là il s'y trouve trois portes anciennes du temps de Joseph, larges chacune de deux coudées pratiques; l'eau après avoir franchi la première porte aboutit encore à deux portes du temps de Joseph. La règle est de fermer ce canal et tous les dérivés (?) المطاطية du deuxième au dernier jour de Hathor; on l'ouvre du 1er au 20 Kihak pour le refermer jusqu'au 10 Toubah, pour le rouvrir la veille de la fête du Baptême jusqu'à la fin de Toubah; on le ferme de nouveau du 1er au 2 Amchir; on le rouvre jusqu'au 10 de Barmahat[1]; puis on le laisse ouvert jusqu'au 10 de Barmoudah, jour où l'on répartit les eaux; les cultures qui bordaient la partie nord de ce canal sont abandonnées; il arrose un grand nombre de villages. Pour ce canal on a taillé sous la montagne un conduit voûté par lequel les eaux s'écoulaient lorsqu'elles étaient trop abondantes. — Ensuite le grand canal arrive au :

Canal de Dalah, un des dérivés ? مطاطيا[2], qui est ouvert et fermé et dont les eaux sont distribuées et aménagées suivant la règle indiquée plus haut; il est à gauche de qui se dirige vers la ville (du Fayoum). Ce canal a deux portes de pierre bâties au temps de Joseph et larges chacune de deux coudées un quart. Il arrose un grand nombre de villages, centres[3] ou autres. Au milieu de ce canal se trouve un déversoir qu'on ouvre au temps de la crue pour permettre aux eaux de s'écouler dans le grand réservoir; à l'extrémité de celui-ci est un autre déversoir muni de portes, qui étaient, dit-on, autrefois en fer. Lorsque

1. Il y a une lacune évidente dans le texte.

2. Ce mot dérive de la racine طاطا, qui indique la dépression du sol. Quatremère traduit par « ravin ». *Mém. geogr.*, I, p. 390. Mas'oûdî, dans les *Prairies d'or*, emploie ce mot en faisant allusion au Fayoum, mais sans en indiquer la signification précise (éd. Barbier de Meynard, II, 370) : il se contente d'en donner le synonyme : المنخفض.

3. Litt. : *villages mères* ضياع امهات.

l'eau est trop abondante, on ouvre les portes et l'eau s'écoule vers l'ouest et va, dit-on, à Santariah. Sur les rives de ses deux canaux étaient des jardins et de nombreuses vignes qu'on arrosait au moyen des machines à bœuf. — Puis le grand canal arrive au :

Canal d'El Magnounah. On lui a donné ce nom à cause de la quantité énorme d'eau qu'il reçoit[1]. Pour la fermeture et le reste, on suit les règles déjà rapportées. Il arrose de nombreux villages et fait tourner de nombreux moulins. Le surplus des eaux des villages du Sud se déverse dans le canal et dans le lac situé à l'extrémité du Fayoum, dans le voisinage de la montagne d'Abou Qitrân ; dans ce lac aussi se déversent les eaux provenant des villages du Nord ; c'est celui qu'on appelle le grand lac. — Ensuite le grand canal continue sa route et arrive au :

Canal de Telalah. Ce canal a deux portes datant de Joseph, bâties solidement en pierres et larges chacune de deux coudées deux tiers ; il n'y a aucun règlement touchant la fermeture ou l'ouverture de ce canal, non plus que pour la distribution et la répartition des eaux ; quand la crue est insuffisante, on se contente d'établir une digue d'herbes ; quelques quartiers de la ville (du Fayoum) s'alimentent sur ce canal ainsi qu'une grande quantité de terres et de nombreux villages ; c'est là que se trouve la prise d'eau du canal d'El Batash où va l'excédent des eaux ; il est muni de portes que l'on ferme jusqu'à ce que l'eau ait atteint un niveau déterminé au-dessus des terres élevées. Si la digue de fermeture subit quelque dommage, elle est réparée proportionnellement par les villages que ce canal arrose. — Puis le grand canal arrive à deux autres canaux qui partent de ses deux rives au nord et au sud, après quoi il atteint :

Le Canal de Samouah, situé à droite de qui se dirige vers la ville du Fayoum. C'est un des dérivés مطاطية : il est muni de deux portes du temps de Joseph, larges chacune de deux coudées et demie. Il suit les règles données précédemment, il arrose de nombreux domaines et une grande quantité de villages. Puis il s'en détache quatre canaux de dérivation munis de portes et différents canaux qui arrosent un grand nombre de villages.

Canal de Tabdoud. Dans le lit de ce canal jaillit une source d'eau douce

1. *Al Magnounah* signifie « la folle » : on voulait sans doute indiquer par là l'afflux tumultueux des eaux.

dont on arrose les terres voisines quand le canal est fermé. On découvrit cette source une année où l'eau manquait, et où l'on creusait à cette place pour faire un puits ; c'est alors que la source apparut et suffit aux besoins. — Ensuite le grand canal arrive à différents canaux d'où se détachent des branches secondaires[1] datant du temps de Joseph. Ces canaux ont des portes de la même époque, et pour l'ouverture et la fermeture desquelles il y a des règles établies; de nombreux villages s'y alimentent. Le règlement des canaux exige que tous soient fermés du 10 Hathor à la fin de ce mois; on les ouvre pendant vingt jours à partir du 1er Kihak; ils sont fermés du 21 Kihak à la veille de la fête du Baptême ; le jour de la fête, on les ouvre jusqu'à la fin du mois de Tobah; on les ferme du 1er au 20 Amchir; le 21, on les ouvre jusqu'au 20 de Barnahat; on les ouvre encore pendant les dix premiers jours de Barmoudah; on les met en état, puis on s'occupe de la répartition des eaux; chaque district reçoit la quantité d'eau qui lui convient suivant des règles parfaitement connues des habitants. J'ai abrégé le nom des villages rapportés dans le registre, parce que la plupart d'entre eux sont ruinés. Et Dieu est le plus savant[2].

1. Le texte donne deux termes techniques dont les équivalents français nous échappent: le premier شاذروان est un mot persan qui paraît avoir la signification d'un ouvrage d'art pour les irrigations; v. Dozy, *Supplément aux Dict. arabes*, *sub verbo*; le second القسم est celui que nous avons traduit jusqu'ici par canaux de dérivation, littéralement: *distributeurs*.

2. Quatremère a traduit presque tout ce chapitre dans ses *Mémoires géographiques*, I, 392-403, mais en en dissimulant les difficultés sous un texte très lâche.

CHAPITRE LXXXIV

DE LA CONQUÊTE DU FAYOUM, DU MONTANT DE SES REVENUS ET DES AVANTAGES QU'IL PRÉSENTE

Ibn 'Abd el Hakem raconte que lorsque les Musulmans eurent achevé la conquête, 'Amr ben El 'As envoya des troupes de cavaliers vers les villages avoisinants, mais les Musulmans étaient toute une année sans connaître l'emplacement du Fayoum, quand un homme vint leur en parler. 'Amr envoya avec lui Rabi'at ben Habeish ben 'Arfatah El Sadfi. L'expédition, après une très longue marche dans le désert, n'ayant rien rencontré, s'était décidée à retourner sur ses pas, mais leurs guides leur dirent: « Ne vous hâtez pas de partir, si l'on vous a menti, il vous sera toujours possible de faire ce que vous voudrez. » Ils avancèrent donc encore un peu et tout à coup surgit devant eux la campagne du Fayoum; ils y pénétrèrent, et sans qu'il y eût combat la province tomba dans leurs mains. — On dit aussi: Malek ben Na'mak El Sadafi, le même qu'on appelle l'homme au cheval alezan[1], partit un jour sur sa monture dans le désert sans savoir qu'au delà s'étendait le Fayoum, mais quand il eut vu les campagnes, il retourna en informer 'Amr. — On dit encore: 'Amr ben El 'As avait envoyé dans le Saïd Qeïs ben El Hareth, qui marcha jusqu'à ce qu'il arriva à El Qeïs[2], village où il s'arrêta et auquel il donna son nom. Resté sans nouvelles de lui, 'Amr s'inquiéta et Rabi'ah ben Habeïch se proposa pour aller à la découverte. Il partit donc sur sa jument, et traversant le fleuve, apprit ce qu'il désirait savoir. Il était parti, disait-on, du côté de l'Orient et ne s'était arrêté qu'au Fayoum. Sa jument s'appelait l'*Aveugle*. Et Dieu est le plus savant.

Dans son livre *les Mérites de l'Égypte*, El Kandi s'exprime ainsi: Parmi les provinces de l'Égypte se trouve la province du Fayoum qui comprend trois cent soixante villages, nombre répondant au nombre des jours

1. Cf. page 467.
2. Cf. page 500.

de l'année; tous ces villages sont toujours arrosés par une quantité d'eau suffisante. S'il arrive une année où le Nil est insuffisant, chaque village peut subvenir pendant un jour aux besoins du pays de Masr. Il n'est pas au monde d'autre pays que cette province qui ait été bâti par inspiration (divine) ni qui soit plus précieux, ni plus abondant en biens, ni plus sillonné en canaux. Si on compare aux canaux du Fayoum ceux de Baira et de Damas, l'avantage reste aux premiers. Un grand nombre de gens intelligents et instruits ont recherché quels étaient les revenus et les richesses du Fayoum, mais ils étaient tellement considérables qu'ils durent abandonner les recherches. On a fait le compte des terres qui dans cette province n'appartiennent à aucun Musulman ni à personne de leurs tributaires et dont peuvent également user les riches et les pauvres gens et on a trouvé plus de soixante-dix catégories de ces terrains.

D'après Ibn Zoulaq cité par El Kandi dans son livre des *Documents relatifs aux émirs d'Égypte*, le Fayoum, cette année-là, c'est-à-dire en l'an 366[1], rapporta à Kafour El Ikhshidi six cent vingt mille et quelques dinars.

Le Cadi El Fadel, dans son livre *Nouvelles des événements* que je transcris sur l'autographe, dit que le Fayoum, en 585[2], produisit la somme de cent cinquante-deux mille sept cent trois dinars. — D'après El Bakri, il est bien connu que le Fayoum produit par jour un revenu de deux mille *meliqah* d'or.

1. Du 13 août 976 au 18 août 977.
2. Du 19 février 1189 au 7 février 1190.

CHAPITRE LXXXV

DE LA VILLE D'EL NAHRIRIEH

C'était un fief constitué à dix soldats de la *halqah*[1], dont un fut Chems addîn Sonqor al Sa'dî; il avait enlevé une partie de terrain à la culture pour y établir une écurie pour ses bêtes et ses équipages; ses cobénéficiaires s'en plaignirent au sultan Al Malik al Mansour Qalaoun qui l'interrogea à ce sujet. Il répondit: Je veux y établir une mosquée où se fera la Khotbah; le sultan lui en octroya l'autorisation; et la construction en fut commencée vers la fin de l'an 683 et se termina en 685; le sultan y fit faire un minbar; l'assemblée (de vendredi) y fut tenue, et cela jusqu'à nos jours; Al Sa'dî créa des boutiques le long de la mosquée; il en resta propriétaire jusqu'à sa mort; l'héritage en passa à ses fils 'Izz eddin Khalil et Rokn eddin 'Omar, qui les vendirent quelque temps après à l'émir Cheïkhou al 'Omarî. Celui-ci les fit entrer dans le waqf qu'il constitua à la khânakâh et à la mosquée qu'il créa au *Khatt Salibeh* de la mosquée d'Ibn Touloun hors du Caire. La construction de la mosquée amena d'autres constructions dans la région qui se peupla et devint une des villes du pays d'Égypte où s'installèrent même des ateliers de tissage de la soie[2]. . . . — Sonqor s'éleva par degrés dans le service (du sultan) jusqu'à faire partie des émirs, devint lieutenant des mamlouks du sultan. C'est lui qui créa la madrasah sa'idiah hors du Caire près de *Hadarat al baqar*, « la salle des bœufs », dans l'espace compris entre la citadelle de la montagne et *Birkat el fil*, « l'étang de l'éléphant », en l'an 715; il construisit aussi un ribât pour les femmes; il avait un goût prononcé pour les constructions, aimait aussi les cultures; il possédait de grands biens, et son extérieur manifestait l'opulence. Plus tard, il se retira à Tripoli, où il mourut en l'an 728.

1. Garde royale des sultans ayyoubites et mamlouks.

2. Lacune du texte. Il devait y avoir là quelques renseignements sur l'origine de Sonqor. — On remarquera que la plupart de ces détails ont déjà été donnés à la page 667.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LES PREMIÈRE ET DEUXIÈME PARTIES

PREMIÈRE PARTIE

			Pages
Préface du traducteur			I-XIV
Préface de l'auteur			1
Introduction. — Des huit principes			7
Chapitre	I.	Coup d'œil sur la figure du ciel	13
—	II.	De la forme de la terre et de la distribution de ses climats	23
—	III.	De la situation de l'Égypte sur la terre et de sa place parmi les sept climats	36
—	IV.	Limites et orientation de l'Égypte	38
—	V.	De la mer de Qolzoum	42
—	VI.	De la mer de Roum	45
—	VII.	De l'origine du nom de Masr, de sa signification et des différents noms de l'Égypte	48
—	VIII.	Coup d'œil sur les rapports de l'Égypte avec la religion	61
—	IX.	Des particularités qu'on rencontre en Égypte	69
—	X.	Des merveilles qui existaient en Égypte en fait de talismans, de temples et autres choses semblables	85
—	XI.	Des cachettes et des trésors que les Égyptiens appellent مطالب (*Moutaleb*, choses cherchées)	112
—	XII.	De la destruction des richesses de l'Égypte	117
—	XIII.	Du caractère des Égyptiens, de leurs mœurs et de leur tempérament	120
—	XIV.	Quelques mots sur les particularités du Nil	141
—	XV.	De la source du Nil et de son cours	143
—	XVI.	Réfutation de ceux qui pensent que la crue du Nil n'est pas due à un torrent	154
—	XVII.	Du mesurage du Nil et de sa crue	162
—	XVIII.	Du pont sur lequel on traversait le Nil	173
—	XIX.	De ce qui a été dit au sujet de l'eau du Nil, en éloge ou en blâme	174
—	XX.	Des merveilles du Nil	184
—	XXI.	Quelques mots sur les moyens de prévoir l'état du Nil chaque année	101

		Pages
Chapitre XXII.	De la fête des Martyrs	194
— XXIII.	Des canaux dérivés du Nil	198
— XXIV.	De l'état de l'Égypte dans les premiers temps	204
— XXV.	Des provinces de l'Égypte et de ses nomes	206
— XXVI.	De quelle façon on s'y prenait en Égypte pour creuser les canaux et élever les digues, etc., destinés à retenir l'eau du Nil et à la distribuer en temps opportun	211
XXVII.	De la somme des revenus de l'Égypte aux temps anciens	214
— XXVIII.	Comment les Musulmans organisèrent les impôts, au moment de la conquête de l'Égypte, et de la situation où se trouvèrent l'Égypte et les Coptes à ce propos	218
— XXIX.	Des soulèvements des Coptes et ce qui en arriva	227
— XXX.	De l'arrivée des Arabes dans les campagnes d'Égypte, comment ils s'emparèrent des cultures pour vivre et quels événements accompagnèrent leur arrivée	229
— XXXI.	Du fermage des terres d'Égypte après la diffusion de l'islamisme parmi les Coptes et l'établissement des Arabes, et de ce qu'il en fut jusqu'au second cadastre d'El-Naser	235
— XXXII.	Du dernier cadastre d'El-Naser	250
— XXXIII.	Du divan	260
— XXXIV.	Du divan des troupes et de l'armée	262
— XXXV.	Du morcellement et des fiefs	274
— XXXVI.	Du divan du revenu et de l'impôt	281
— XXXVII.	Des revenus de l'Égypte sous l'islam	283
— XXXVIII.	Des diverses terres de l'Égypte et de la distribution des cultures	288
XXXIX.	Classement des revenus de l'Égypte	297
— XL.	Des pyramides	321
— XLI.	De la statue nommée « le Terrible »	351
— XLII.	Des montagnes	355
— XLIII.	Du mont Moqattam	356
— XLIV.	De la montagne Rouge	360
— XLV.	De la montagne d'Yachkour	361
— XLVI.	De l'Observatoire el-Rased)	363

DEUXIÈME PARTIE

		Pages
Chapitre I.	Des villes de la terre d'Égypte	371
— II.	De la ville d'Amsous, de ses merveilles et de ses rois	374
— III.	De la ville de Memphis et de ses rois	388
— IV.	De la ville d'Alexandrie	413
— V.	D'Alexandre	430
— VI.	De l'ère d'Alexandre	434
— VII.	De la différence qu'il y a entre Alexandre et Dhu'l Qorneïn, qui sont deux personnages différents	437
— VIII.	Des rois qui régnèrent à Alexandrie après Alexandre	440

Pages

CHAPITRE IX. Du phare d'Alexandrie 444
— X. Du cirque qui était à Alexandrie et de quelques autres merveilles 452
— XI. De la colonne des mâts (الصوارى) 455
— XII. Coup d'œil sur ce qui a été dit au sujet d'Alexandrie 463
— XIII. De la conquête d'Alexandrie 466
— XIV. De ce que firent les Musulmans à Alexandrie et des soulèvements des Grecs 476
— XV. Du lac d'Alexandrie 484
— XVI. Du canal d'Alexandrie 485
— XVII. Recueil de traditions sur Alexandrie 493
— XVIII. De la ville d'Athrib 502
— XIX. De la ville de Tennis 504
— XX. De la ville de Sa 521
— XXI. Du sable d'Occident 523
— XXII. De la ville de Balbaïs 526
— XXIII. Du pays d'El Ouaradah 528
— XXIV. De la ville d'Eilah 530
— XXV. De la ville de Madian 537
— XXVI. Fin des récits concernant la ville de Madian 541
— XXVII. De la ville de Faran 543
— XXVIII. De la terre de Gofar 544
— XXIX. Du Saïd d'Egypte 545
— XXX. Des cataractes, — aperçu des récits concernant la Nubie 549
— XXXI. Du cours du Nil depuis la province de ʿAlouah et des différentes peuplades qui vivent sur ses rives 554
— XXXII. Des Bedjahs, qui sont, dit-on, de la race des Berbères 561
— XXXIII. De la ville d'Assouan 572
— XXXIV. De Bilaq (Philé) 577
— XXXV. Du mur de la Vieille 578
— XXXVI. De la redevance (البقط) 580
— XXXVII. Du désert d'Aïdhab 588
— XXXVIII. De la ville de Louqsor 591
— XXXIX. De Baliana 592
— XL. De Samhoud 593
— XLI. D'Argenous 594
— XLII. D'Abou Bat[1] 595
— XLIII. De Mellawi 596
— XLIV. De la ville d'Ansena 597
— XLV. D'El Qeïs 599
— XLVI. De Darout Bilhassah 601
— XLVII. De Sakar 602
— XLVIII. De Miniet el Khasib 603
— XLIX. De Miniet el Nasek 604

1. Il faut lire Aboûit, cf. Ibn Doukmâk : page 3, l. 1, et Boinet *Dictionnaire géographique de l'Égypte*.

		Pages
Chapitre L.	De Gizeh	605
— LI	De la prison de Joseph	609
— LII.	Du village de Tersa	612
— LIII.	Miniet Andounah	613
— LIV.	De Ousim	614
— LV.	De Miniet Aqabah	615
— LVI.	De Hélouan	617
— LVII.	De la ville d'El Arish	622
— LVIII.	De la ville de Farma	625
— LIX.	De la ville de Qolzoum	629
— LX.	El Tih	631
— LXI.	De la ville de Damiette	632
— LXII.	De Shata	666
— LXIII.	De la route qui conduit de Masr à Damas	669
— LXIV.	De la ville de Hatein	672
— LXV.	De la ville d'El Raqah	673
— LXVI.	De Aïn Shams	674
— LXVII.	De Mansourah	683
— LXVIII.	El 'Abbassah	685
— LXIX.	De la ville de Qoft dans le Saïd d'Égypte	686
— LXX.	De la ville de Dendérah	690
— LXXI.	Des oasis de l'intérieur	691
— LXXII.	De la ville de Santariat	695
— LXXIII.	Des oasis de l'extérieur	697
— LXXIV.	De la ville de Qous	699
— LXXV.	De la ville d'Esné	701
— LXXVI.	De la ville d'Edfou	702
— LXXVII.	De la ville d'Ahnas	703
— LXXVIII.	De la ville d'El Bahnasa	704
— LXXIX.	De la ville d'Ashmouneïn	709
— LXXX.	De la ville d'Akhmîm	711
— LXXXI.	De la ville d'El 'Oqab	714
— LXXXII.	De la ville d'El Fayoum	718
— LXXXIII.	De ce qui a été dit du Fayoum, de ses canaux et de ses villages	734
— LXXXIV.	De la conquête du Fayoum, du montant de ses revenus et des avantages qu'il présente	741
— LXXXV.	De la ville d'El Nahririeh	743

CHALON-S-SAONE — IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

CIRCULATE AS MONOGRAPH
DT
57
C35
t.17
Cairo, Institut français d'archéologie orientale
Mémoires pub. par...
Mission archéologique française au Caire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CIRCULATE AS MONOGRAPH